

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

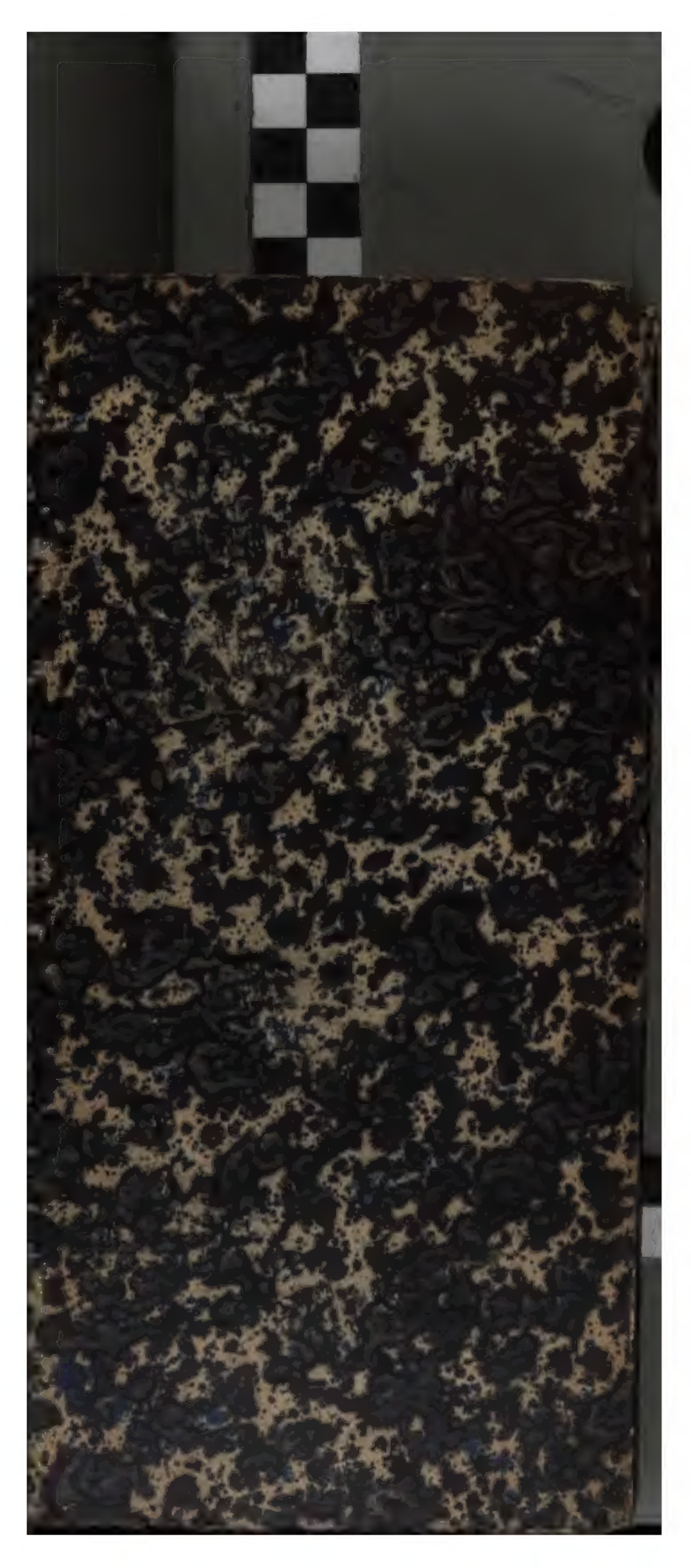
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

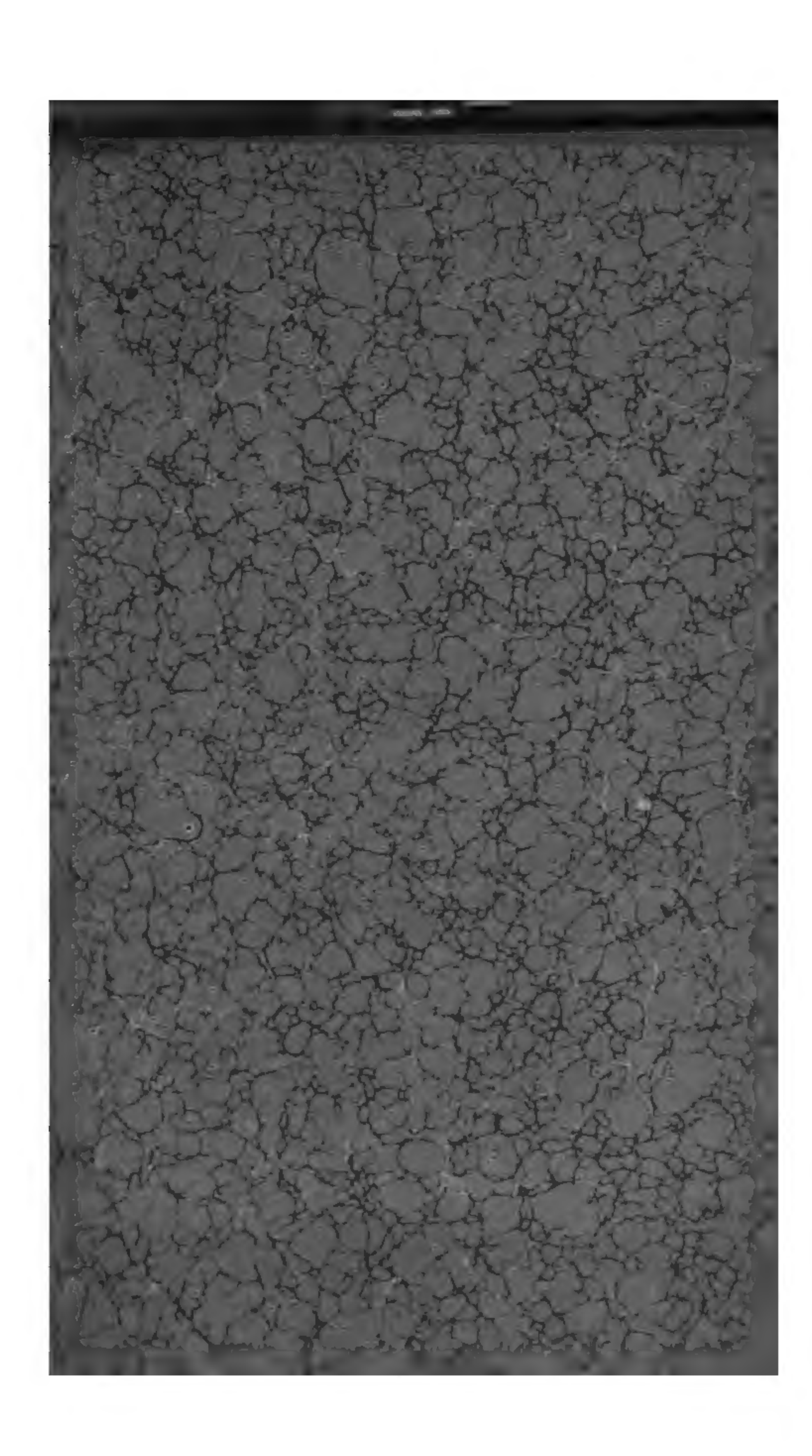
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com




יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
Ps. CXIX.
JOH. XVII.
17.
ὁ λογος
σος
αληθεια
εστι
ΧΡΙΣΤΟΥ



NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME QUARANTE ET UNIÈME.

Prévalaye. — Renouard.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Quarante et Unième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXII.

Les éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ref
CT
143
.H5
v.41

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

P

PRÉVALAYE (*Pierre-Bernardin*, marquis DE LA), marin français, né en 1714, au château de la Prévalaye (près Rennes), mort en 1786. Il entra dans la marine royale en 1728, se distingua dans plusieurs combats, devint chef d'escadre et gouverneur de Brest.

Son fils, *Pierre-Dimas*, marquis de LA PRÉVALAYE, amiral français, né à La Prévalaye, en 1745, mort au même château, le 28 juillet 1816, déploya autant de courage que de talent dans la guerre de l'Amérique du Nord, et mérita le grade de capitaine de vaisseau, les décorations de Saint-Louis et de Cincinnatus. En 1783, le gouvernement français le chargea de porter en Amérique le traité qui assurait aux États-Unis leur indépendance. Le marquis de La Prévalaye revint à Paris siéger au conseil de la marine. Il émigra en 1790, et prit du service dans l'armée de Condé. Amnistié sous le consulat, il rentra dans ses terres, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons, qui le nommèrent contre-amiral. La Prévalaye fut longtemps secrétaire de l'Académie de la marine à Brest, et décida la construction de l'ancien observatoire du cours d'Ajot. On a de lui : *Mémoire sur la campagne de Boston en* 1778; in-fol.; — *Sur une machine propre à faire connaître à tout moment la différence de tirant d'eau;* dans les *Mémoires de l'Académie de marine de Brest;* — plusieurs articles dans le *Dictionnaire de marine*.

LA PRÉVALAYE (DE), général royaliste français, parent des précédents, né à Rennes, vers 1763. Il était officier avant la révolution, et prit une part active aux guerres de l'ouest. Il fut arrêté à Rennes, en 1798; mais il s'évada, et devint l'un des principaux chefs des chouans. Attaqué, le 1er pluviôse an VIII, par le général Chabot, il fut mis en pleine déroute aux environs du Mans. Cerné de toutes parts, il déposa les armes (16 pluviôse), avec d'Autichamp, Bourmont et Châtillon, et ne reparut plus sur la scène politique.

Le Moniteur universel, an VIII, p. 364, 525, 548. — *Biographie moderne* (1806-1815). — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'ouest*. — Ogée, *Dict. hist. de la Bretagne*, II, 649.

PRÉVILLE (*Pierre-Louis* DUBUS, dit), célèbre comédien français, né à Paris, le 19 septembre 1721, mort à Beauvais, le 18 décembre 1799. Il était fils d'un maître tapissier. La sévérité excessive de son père le poussa à s'enfuir de la maison; il erra dans le jardin du Luxembourg, aperçut du côté des Chartreux des maçons qui travaillaient aux bâtiments de ce couvent, et se mit à leur service. Un moine, dom Népomucène, s'intéressa à lui et le recommanda à son frère, M. de Vaumorin, qui pourvut généreusement aux frais de son éducation. Dans la suite, lors de la suppression des ordres monastiques, Préville témoigna noblement sa reconnaissance à ce bon religieux, Lorsqu'il eut dix-sept ans, le jeune Dubus fut placé chez un procureur au Châtelet, et plus tard chez un notaire. Cependant, M. de Vaumorin, qui de temps en temps permettait au jeune Dubus d'aller à la Comédie-Française, avait remarqué chez lui un penchant prononcé pour l'imitation : il ne négligea rien pour le combattre, et avait même fini par lui interdire tout à fait le spectacle. Après la mort de son protecteur, Dubus, échangeant son nom contre celui de *Préville*, s'engagea dans une misérable troupe de campagne. Il joua ensuite à Strasbourg, à Dijon, à Rouen. Monnet, sur le bruit de sa réputation, alla l'y voir, et il l'engagea pour la foire Saint-Laurent. Préville débuta le 8 juin 1743; mais il quitta bientôt cette scène pour aller diriger le théâtre de Lyon. A la mort d'Arnould Poisson (25 août 1752), il fut appelé à Paris pour le remplacer. Ses débuts dépassèrent toutes les espérances; mais le succès qu'il obtint surtout dans les cinq rôles du *Mer-*

cure galant, remis à la scène exprès pour lui, fut prodigieux. Louis XV l'ayant vu dans cette pièce, à Fontainebleau, le 20 octobre, dit au duc de Richelieu : « Jusqu'ici je recevais les comédiens pour vous ; je reçois celui-ci pour moi : vous pouvez le lui annoncer. » Bientôt Préville se montra l'acteur le plus varié, dans l'ancien répertoire aussi bien que dans le nouveau. Au profond sentiment de ses rôles il joignait le talent de bien couper, de bien parler les vers ; il en faisait sentir le nombre, sans peser sur les syllabes. Cet art fut poussé par lui jusqu'à la perfection.

Après une carrière bien remplie de trente-trois années, Préville se retira, le 11 mars 1786. Lui et sa femme allèrent habiter Senlis, où ils jouissaient d'une honnête aisance, due aux pensions qu'ils tenaient de la Comédie et de la munificence royale. Telle était l'estime qui l'entourait, qu'il fut nommé en 1788 officier de l'élection, qu'en 1789 il fit partie du comité permanent institué pour la sûreté de la ville, et qu'en 1790 et 1791 il devint membre de la municipalité. Cependant, cinq ans après sa retraite, et sur les sollicitations de ses anciens camarades, il avait consenti à donner plusieurs représentations, qui attirèrent une foule de spectateurs. Mais, sa mémoire lui faisant complétement défaut, peu de temps après il retourna à Senlis. Il perdit successivement un fils et une fille, et sa femme, à laquelle il avait été tendrement attaché. Il se retira alors à Beauvais, auprès de sa fille aînée, qui avait épousé le payeur général du département de l'Oise. Ainsi que quelques-uns de ses collègues, Préville avait été nommé, à la formation de l'Institut, membre de la 3e classe (Section de musique et de déclamation).

Sa femme *Madeleine-Michelle-Angelique* Drouin, née au Mans, le 17 mars 1731, morte à Senlis, le 7 mai 1794, devint comédienne par circonstance. Après son mariage, en 1750, elle suivit son mari à Lyon, et débuta en 1753, au Théâtre-Français, mais on la jugea froide, et elle ne fut pas admise. Après avoir reparu en 1756, elle reçut quart de part et joua les confidentes. Elle remplit avec succès dans la comédie l'emploi des premiers rôles et celui des *mères nobles*, et c'est de cette époque surtout que date sa réputation. Elle se retira de la scène le même jour que son mari. E. de M.

E. Lucas, *Hist. du Théâtre-Français*. — Lemazurier, *Galerie des acteurs*. — *Docum. partic.*

PREVOST (*Jacques*), peintre et graveur français, né à Gray, au commencement du seizième siècle. Il a peint un tableau du *Trépassement de la Vierge* pour l'église de Saint-Mamert à Langres. On connaît dix-neuf estampes qu'il a signées, en les datant de 1535 à 1547, et parmi lesquelles se trouve un beau et curieux portrait de François Ier.

Un autre artiste, Prevost (*Nicolas*), né à Paris, élève de Claude Vignon, peignit le *mai* offert en 1641 à l'église Notre-Dame de Paris. Il a gravé d'une pointe légère et agréable un certain nombre de sujets pieux se rapprochant de la manière de Simon Vouet, et qui n'ont pas tous été décrits.

On connaît quelques gravures sur bois de la fin du seizième siècle portant la mention : « Par Nicolas Prevost, rue Montorgueil, au chef de sainct Denis », et un monogramme se rapportant à cette désignation. M. G. Duplessis a le premier décrit ces estampes, qui ne sont pas certainement l'œuvre du Nicolas Prevost dont nous venons de parler. Mais comme pendant bien longtemps les graveurs étaient tous éditeurs, on est fondé à compter ce N. Prevost au nombre des artistes français du seizième siècle.

J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — *Archives de l'Art français*, *Abcdario de Mariette*.

PREVOST (*Jean*), poëte français, né au Dorat (Marche), vers 1580, mort à Paris, le 31 mars 1622. Ayant choisi la profession d'avocat, il connut pour son propre compte tous les chagrins que causent les procès. « Heureux et trop heureux (dit-il quelque part) si jamais une fille n'eût voulu de son bien enrichir ma famille ! » On croit que cette fille était sa prétendue. Elle le fit son légataire universel ; mais il vit casser le testament fait en sa faveur, fut condamné aux frais et incarcéré pour n'avoir pu les payer. Il ne sortit de sa prison que grâce à ses amis Abel et Scévole de Sainte-Marthe. En 1613 Prevost fit paraître l'*Apothéose de Henri IV*, poëme en trois livres, à la suite duquel il a inséré *le Bocage*, poésies diverses. Il a donné au théâtre quatre tragédies avec des chœurs : *Œdipe* et *Hercule sur le mont Œta*, traduction de Sénèque, *Turnus* et *Clotilde* (Poitiers, 1614, in-12). M. A—R.

Goujet, *Biblioth. françoise*, V, VI, XIV et XV. — Joullietton, *Hist. de la Marche*, II, 108. — Parfaict, *Hist. du Théâtre-Français*, IV, 190 et suiv. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, éd. Fontette.

PREVOST (*Jean*), médecin suisse, né le 4 juillet 1585, à Dilsperg, près Bâle, mort le 3 août 1631, à Padoue. Sa famille était d'origine française. Il fit ses études aux frais de l'évêque de Strasbourg, et fut envoyé en Espagne pour y prendre ses degrés en théologie ; mais comme il traversait l'Italie pour s'embarquer à Gênes, il s'arrêta à Padoue, et se laissa entraîner par le célèbre Sassonia à suivre la carrière de la médecine. Cette détermination le priva des bienfaits de son protecteur. Réduit à l'indigence, il donna des leçons particulières de philosophie et de belles-lettres. Reçu docteur en 1607, il fut chargé d'expliquer les écrits d'Avicenne (1613), et succéda à Alpini dans les doubles fonctions de professeur de botanique et de directeur du jardin des plantes (1617) ; il y joignit la même année l'enseignement de la médecine pratique. Prevost a laissé plusieurs ouvrages, dont les nombreuses éditions justifient la réputation qu'il s'était acquise ; nous citerons : *De remediorum materia* ; Venise, 1611, in-12 ; — *De lithotomia* ;

Ulm, 1619, in-4°; Leyde, 1638, in-4°; — *Medecina pauperum*; Francfort, 1641, in-12: cinq éditions; — *De compositione medicamentorum*; Rinteln, 1649, in-12; — *Opera medica posthuma*; Francfort, 1651, 1656, in-12; — *Selectiora remedia*; ibid., 1659, in-12, etc.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

PREVOST (*Claude-Joseph*), jurisconsulte français, né à Paris, le 10 octobre 1674, mort à Paris, le 27 janvier 1753. Reçu de bonne heure avocat au parlement de Paris, il fut chargé de défendre les intérêts de l'université. Exilé en 1731 pendant quelques mois, à la suite d'une contestation entre le gouvernement et le parlement, il fut en 1741 élu bâtonnier de l'ordre. On a de lui: *De la manière de poursuivre les crimes dans les différents tribunaux du royaume, avec les lois criminelles de la France*; Paris, 1739, 2 vol. in-4°: ouvrage rédigé, ainsi que les deux suivants, en collaboration avec Jean Meslé; — *Règlements sur les scellés et inventaires, tant en matière civile que criminelle*; Paris, 1734, 1756, in-4°; — *Traité des minorités, tutelles et curatelles*; Paris, 1752, 1785, in-4°; — *Principes sur les visites et rapports judiciaires des médecins, chirurgiens, apothicaires et sages-femmes*; Paris, 1753, in-12; avec une *Vie* de l'auteur.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Barbier, *Journal hist.*

PREVOST (*Pierre-Robert* LE), sermonnaire français, né en 1675, à Rouen, mort en 1736, à Chartres. Dès sa jeunesse il montra un penchant marqué pour l'éloquence de la chaire, et vint se former à Paris sur le modèle des orateurs célèbres. Recherché avec empressement à la ville, il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha la station de l'avent (1714 et 1727), et celle du carême (1716). A cette dernière date il fut pourvu d'un canonicat à Chartres. Le *Recueil de ses Oraisons funèbres*, publié par Lottin (Paris, 1765, in-12), contient celles du cardinal de Furstemberg, dont Fléchier parle avec éloge; de Godet des Marais, évêque de Chartres, de Louis XIV et du duc de Berri; des sermons et un panégyrique de saint Louis.

Lottin, *Notice à la tête du Recueil*. — *Dict. des prédicateurs*

PREVOST (*Claude*), religieux français, né à Auxerre, le 22 janvier 1693, mort à Paris, le 15 octobre 1752. Religieux profès à l'abbaye de Sainte-Geneviève (1710), il enseigna la philosophie et la théologie, et le soin de la bibliothèque lui fut ensuite confié. Dans cet emploi, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises dans les langues grecque, italienne et anglaise, et réunit d'abondants matériaux, qu'il n'a pas cependant publiés. Louis duc d'Orléans, fils du régent, qui vivait à l'abbaye de Sainte-Geneviève, voulut l'avoir pour l'enseignement du grec. Les principaux manuscrits que ce religieux a laissés concernent l'histoire des chanoines réguliers, dont il avait fait une étude spéciale; ce sont: *Bibliothèque des chanoines réguliers*; *Vies des saints chanoines, tant séculiers que réguliers*, et *Histoire de toutes les maisons de chanoines réguliers*. Au moment de sa mort, il mettait la dernière main à l'*Histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève*; c'est de ce dernier travail que les bénédictins ont extrait presque tout ce qu'ils ont dit de cette maison, dans le t. VII de la nouvelle *Gallia christiana*. Prevost fournit des matériaux à l'abbé Lebeuf, son compatriote, pour le catalogue des écrivains auxerrois, inséré dans l'*Histoire d'Auxerre*. H. F.

Moréri, *Dict. hist.*

PREVOST D'EXILES (*Antoine-François*), littérateur français, né le 1er avril 1697, à Hesdin (Artois), mort le 23 novembre 1763. Il était le second des cinq fils d'un procureur au bailliage d'Hesdin. Après avoir été élevé chez les jésuites qui dirigeaient le petit collége de cette ville, il redoubla sa rhétorique dans celui d'Harcourt à Paris, et cédant à une vocation mal comprise, il se prépara à entrer dans la société de Saint-Ignace. Cet accès de ferveur ne se soutint pas. A peine avait-il atteint sa seizième année qu'il quitta, par une résolution subite, l'habit de novice pour passer comme volontaire dans les rangs de l'armée. La rigueur de la discipline, le mécontentement de sa famille, l'amour de l'étude ramenèrent le jeune fugitif au couvent; se voyant accueilli avec douceur et comblé de caresses, il témoigna un repentir sincère de sa faute, et composa même, dans la première chaleur de son zèle, une ode à saint François-Xavier. Dominé par une passion impérieuse, il soupira de nouveau après ce monde qu'il n'avait qu'entrevu; une imagination vagabonde, des illusions vives, un tempérament de feu le sollicitaient d'ailleurs à chercher la liberté, dont il voulait jouir à tout prix. Il revint au métier des armes, ne se souvenant plus des dégoûts qui l'en avaient éloigné, et pour s'affranchir de toute remontrance il ne reparut plus dans sa famille. Ses connaissances variées et l'amabilité de son caractère le recommandaient dans la meilleure société; les agréments de son esprit et de sa figure le servirent auprès des femmes. Il se livra au plaisir avec tout l'emportement de son âge, jusqu'au moment où, trompé par une maîtresse dont il était follement épris, il prit l'amour en haine et courut ensevelir sa douleur dans un cloître de bénédictins. Personne ne sut où il s'était caché. Au bout d'une année de noviciat, il prononça ses vœux (1720). Après avoir professé la théologie dans l'abbaye du Bec, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque d'Amiens; il enseignait les humanités à Saint-Germer lorsqu'il fut chargé de prêcher le carême à Évreux, et il s'acquitta de cette tâche avec une éloquence qui lui valut d'unanimes applaudissements. Il fut ensuite envoyé dans l'abbaye de Saint-Ger-

main des Prés. Recherché par ses savants confrères, il s'associa bien à contre-cœur à leurs travaux d'érudition et rédigea seul un volume presque entier de la *Gallia christiana*. Parfois il charmait leurs longues soirées d'hiver en improvisant des récits qu'il savait embellir d'observations piquantes ou de détails romanesques. D'ordinaire il se retirait dans sa cellule, et là, au milieu de ses livres, *morts comme lui*, suivant son expression, il écrivit les deux premiers volumes des *Mémoires d'un homme de qualité*. L'isolement réveilla en lui des souvenirs mal éteints. « Je connais la faiblesse de mon cœur, écrivait-il à un de ses frères, et je sens de quelle importance il est pour son repos de ne point m'appliquer à des sciences stériles, qui le laisseraient dans la sécheresse et dans la langueur; il faut, si je veux être heureux dans la religion, que je conserve dans toute sa force l'impression de la grâce qui m'y a amené. Qu'on a de peine à reprendre un peu de vigueur quand on s'est fait une habitude de sa faiblesse, et qu'il en coûte à combattre pour la victoire quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre! »

Assiégé par les images du monde auquel il s'était dérobé, Prevost souhaita d'y rentrer; il ne put obtenir d'autre adoucissement qu'une permission de passer dans l'ordre de Cluny, dont la règle était plus douce. La cour de Rome accorda un bref de translation; mais l'évêque d'Amiens, à qui il fut adressé, refusa de le fulminer si le concessionnaire n'avait de meilleures raisons à alléguer que son goût pour l'indépendance. Assuré du succès de cette affaire, Prevost avait déjà quitté Saint-Germain-des-Prés et passé la journée à se réjouir avec ses amis; lorsqu'il connut la décision du prélat, dans les dispositions duquel il avait pleine confiance, il fut atterré. Autant pour éviter d'être un sujet de scandale que pour la sûreté de sa personne, il se réfugia en Hollande (1727); en vain les bénédictins le rappelèrent-ils parmi eux en lui offrant l'oubli du passé, il ne consentit pas à leur faire le sacrifice de sa liberté, si chèrement reconquise. Afin de se créer des ressources, il mit la dernière main aux *Mémoires d'un homme de qualité*, où l'on démêle à travers mille incidents le fil souvent brisé de sa propre histoire. Conçue dans une heure de découragement, écrite au milieu d'un cloître, achevée dans l'exil, cette œuvre inégale et bizarre dut le grand succès qu'elle obtint à la passion qui y déborde plutôt qu'au mérite de la fable ou du style. Ce brillant début ne suffit pas à consoler Prevost des chagrins qu'il eut à dévorer. Pendant son séjour à La Haye il avait connu une jeune protestante que les talents, la sagesse et la beauté n'avaient point mise à l'abri des disgrâces de la fortune. Il lui vint en aide avec tant de délicatesse et de réserve qu'elle voulut acquitter, par l'offre de sa main, la dette de la reconnaissance; mais la crainte de manquer à sa conscience empêcha Prevost de rompre avec éclat les vœux où il s'était imprudemment engagé, et il refusa d'agréer une proposition à laquelle il était loin d'être insensible. Les sentiments de sa maîtresse résistèrent à la franchise de cet aveu, et, ne pouvant soutenir la pensée de se séparer de lui, elle le suivit en Angleterre, lorsqu'il alla s'y établir (1733). Cette aventure romanesque n'aurait point fait de bruit sans la malignité que mit à la répandre un critique ombrageux, Lenglet-Dufresnoy, dont Prevost avait blessé la vanité littéraire. Non content de l'accuser dans sa *Bibliothèque des romans* (t. II, p. 116) de s'être laissé enlever par une fille et d'avoir insulté à toute croyance religieuse, il lui reprocha de manquer même de probité, voulant par là faire allusion aux dettes que Prevost avait laissées en Hollande, qui du reste allaient être éteintes et qu'il n'avait contractées que pour soulager des infortunés. En répondant à son détracteur (*voy. Le Pour et le Contre*, t. IV, n° 47), Prevost, au lieu d'user de justes représailles, se défendit avec une modération dont le monde littéraire offre peu d'exemples. Voici en quels termes il se peignait lui-même : « Ce Médor, si chéri des belles, est un homme qui porte sur son visage et dans son humeur les traces de ses anciens chagrins; qui passe quelquefois des semaines entières sans sortir de son cabinet; qui cherche rarement les occasions de se réjouir, qui résiste même à celles qui lui sont offertes...; civil d'ailleurs, mais peu galant; d'une humeur douce, mais mélancolique; sobre enfin et réglé dans sa conduite. »

Durant cette querelle, Prevost n'était pas demeuré oisif : il avait composé à Londres *Cleveland*, le premier roman écrit dans le genre terrible, l'*Histoire de Manon Lescaut*, qu'il donna, on ne sait trop pourquoi, comme un épisode des *Mémoires d'un homme de qualité*, et *Le Pour et le Contre*. Sous ce dernier titre il avait entrepris la publication d'une feuille périodique qui n'avait nulle ressemblance avec les journaux d'alors : ennemi de toute contrainte, il y entassait pêle-mêle et dans un piquant désordre des anecdotes, des récits, des jugements littéraires, des traductions, et il s'acquittait de sa tâche avec tant d'esprit et d'impartialité qu'ayant voulu s'en décharger sur un autre il se vit, sur les instances du public, obligé de la reprendre. Un vif désir de revoir sa patrie s'empara bientôt de lui, et il sollicita ouvertement les moyens d'y rentrer. Grâce à l'appui du prince de Conti et du cardinal de Bissy, il lui fut permis de reparaître et de porter, ainsi qu'il le désirait, l'habit ecclésiastique séculier (1734). Le prince lui accorda en outre le titre d'aumônier de sa maison. Tranquille désormais et jouissant d'un repos mérité après tant de vicissitudes, il multiplia ses travaux avec une étonnante facilité. Des romans de cette époque, un seul, *Le Doyen de Killerine*, s'est conservé longtemps dans le goût du public. « Toute sa vie, dit

Planche, s'est consumée dans un labeur ingrat; il s'est toujours pris pour un ouvrier, et s'il lui est arrivé de faire œuvre d'artiste, ç'a été comme à son insu et presque par hasard. Il n'a jamais espéré ni souhaité les suffrages de la postérité. Avant de songer à contenter le public, il jouissait de son œuvre comme il eût joui de l'œuvre d'autrui. Habitué à tracer les premières pages de chacun de ses récits, sans savoir comment il le poursuivrait, encore moins comment il dénouerait l'action qu'il se proposait de nouer, il se laissait attendrir par le sort de ses héros, et trouvait en lui-même le plus bienveillant des lecteurs. » Il abandonna le roman pour s'appliquer à des œuvres sérieuses; mais en traitant l'histoire, il fut accusé de lui prêter les déguisements du roman. Il fit passer dans notre langue les ouvrages de Hume et de Richardson, et créa, pour ainsi dire, à chacun de ces écrivains une réputation supérieure à celle dont ils jouissaient chez eux. Il ne négligea pas non plus le journal où il avait si bien réussi, et rencontra dans l'abbé Desfontaines un adversaire plus implacable que Lenglet-Dufresnoy. Un de ses travaux les plus considérables, celui peut-être dont il attendait la renommée, fut la volumineuse *Histoire des voyages*, commencée à la prière du chancelier Daguesseau.

Tant de productions de genres si divers n'avaient point éteint la vigueur de son imagination. Seulement ayant regret aux fautes de sa jeunesse et se reprochant l'oubli de ses premiers vœux et peut-être aussi l'usage qu'il avait fait de ses talents, il s'était retiré dans une petite maison qu'il avait achetée à Saint-Firmin, près de Chantilly, afin de reprendre la vie et les exercices du cloître et de consacrer sa vieillesse à la défense des vérités de la religion. Une mort tragique et imprévue arrêta l'effet de ces intentions pieuses. Elle est rapportée à peu près en ces termes dans la notice de l'imprimeur Leblanc. Comme Prevost s'en retournait seul à Saint-Firmin, le 23 novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie subite et demeura sur la place. Des paysans, qui survinrent par hasard, ayant aperçu son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au curé du village le plus prochain. La justice fut appelée, et le chirurgien procéda à l'ouverture du corps. Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, glaça d'effroi les assistants. Le chirurgien s'arrêta.... mais il était trop tard. Le coup porté avait été mortel. L'abbé Prevost avait rouvert les yeux pour voir de quelle horrible manière on lui arrachait la vie.

Près de deux cents volumes sortis de sa plume attestent la fécondité de cet écrivain : un seul pourtant lui a assuré l'immortalité, *Manon Lescaut*, et c'est le seul en effet qui ait mérité de survivre. « Il y a, dit le critique déjà cité, un charme puissant qui ne relève précisément ni de l'invention ni du style, mais qui s'explique très-bien par la forme même de la vérité. A proprement parler, les défauts et les mérites de ce livre n'ont rien de littéraire. C'est une sorte de confession plutôt qu'une œuvre d'imagination; c'est avec le cœur plutôt qu'avec l'esprit qu'il faut le comprendre et le juger. Or ce livre est plein d'aveux si pathétiques, si impitoyables qu'à moins de n'avoir jamais subi l'épreuve ou le spectacle des passions, il est impossible de ne pas le proclamer souverainement sincère. »

L'abbé Prevost a fait paraître la plupart de ses ouvrages sous le voile de l'anonyme; en voici la liste : *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde;* Paris, 1728-1732, 8 vol. in-12; Paris, 1756, 1808, 1821; — *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwel, ou le philosophe anglais, écrite par lui-même;* Utrecht (Paris), 1732-1739, 8 vol. in-12; Londres (Paris), 1777, 6 vol.; — *Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut;* Paris, 1733, in-12; ce roman a depuis été réimprimé, sous le simple titre de *Manon Lescaut*, un grand nombre de fois avec des notices sur l'auteur ou des jugements littéraires sur l'œuvre; on a publié en 1762 et en 1847 une *Suite*, que l'on attribue à Marc-Michel Rey ou à Laclos; — *Le Pour et le Contre, ouvrage périodique d'un goût nouveau;* Paris, 1733-1740, 20 vol. in-12 : la plus grande partie des t. II et XVII et tout le t. XVIII ne sont pas de Prevost, et le travail de Le Fèvre de Saint-Marc, qui le suppléa, commence dans le t. XVI; — *Le Doyen de Killerine, histoire morale;* Paris, 1735, 1750, 1821, 6 vol. in-12; — *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, Amst. (Paris), 1740, 2 vol. in-12; — *Histoire d'une Grecque moderne;* Paris, 1741, 2 vol. in-12; — *Campagnes philosophiques, ou les Mémoires de M. de Montcal;* Amst. (Paris), 1741, 4 part. in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou l'Histoire de la jeunesse du commandeur de* ***; Paris, 1741, 2 vol. in-12; — *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre;* Paris, 1742, 2 vol. in-12 : c'est un mélange de fictions et de vérités; — *Mémoires d'un honnête homme;* Amst. (Paris), 1745, in-12; en 1753 : Mauvillon y ajouta une suite; — *Histoire générale des voyages;* Paris, 1745-1770, 21 vol. in-4°, y compris la table, avec cartes et gravures; Prevost est auteur des t. I à XVII de cette vaste collection, qui fut continuée par Deleyre, Meusnier de Querlon et de Surgy; Dubois et d'autres la réimprimèrent avec des additions notables (La Haye, 1747-1780, 25 vol. in-4°), et La Harpe en coordonna mieux les faits, et en retoucha le style (Paris, 1780, 23 vol. in-8° et atlas); — *Manuel lexique ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde;* Paris, 1750, 1788, 2 vol. in-8°; — *Le Monde moral, ou Mémoires pour servir à l'histoire du cœur hu-*

main; Genève (Paris), 1760, 2 vol. in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, extraits du journal d'une jeune dame*; Cologne (Paris), 1762, 4 vol. in-12; un auteur anglais a donné une suite à cet ouvrage; — *Contes, aventures et faits singuliers*; Paris, 1764, 2 vol. in-12; — *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*; Londres (Paris), 1764, in-12. Comme traducteur Prevost a publié : *Histoire métallique des Pays-Bas* de G. van Loon (1734), avec van Effen; le t. I de l'*Hist. universelle* de J.-A. de Thou (1734, in-4°), *Tout pour l'amour*, trag. de Dryden (1735), *Paméla* de Richardson (1742, 4 vol. in-12), *Voyages de Robert Lade* (1744, 2 vol. in-12), *Histoire de Cicéron* de Middleton (1744-1749, 4 vol. in-12), *Lettres familières* de Cicéron (1745, 5 vol. in-12), *Histoire de la maison de Stuart* de D. Hume (1760, 3 vol. in-4°), *Clarisse Harlowe* (1751, 4 vol. in-12) et *Grandisson* (1775), de Richardson, etc. Malgré l'habileté de l'auteur, ces diverses traductions, rédigées avec trop de hâte, n'ont pu se maintenir. L'abbé Prevost fournit aussi beaucoup d'articles au *Journal étranger*, qu'il dirigea pendant la moitié de l'année 1755, et au *Journal encyclopédique* (1756-1763), dont il fut un des fondateurs. Ses *Œvres choisies* ont été recueillies avec celles de Le Sage (Paris, 1783 et ann. suiv., 54 vol. in-8°, et 1810-1816, 55 vol. in-8° fig.).

P. L—Y.

Leblanc, *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prevost*; Paris, 1810, in-8°. — J. Janin, *Notice* a la tête de *Manon Lescaut* (éd. 1838, gr. in-8°) — Sainte-Beuve, *Notice*, à la tête du même ouvrage (éd. de Charpentier). — Villemain, *Tableau de la littér. fr. au dix-huitième siècle*. — *Revue rétrospective*, t. V, 2e série, p. 410-412. — G. Planche, dans la *Revue des deux mondes*, 1er nov. 1838. — A. Houssaye, *Portraits hist. du dix-huitième siècle*.

PREVOST DE LA JANNÈS (*Michel*), jurisconsulte français, né en 1696, à Orléans, où il est mort, le 20 octobre 1749. D'une ancienne famille de robe, il devint en 1720 conseiller au présidial et au Châtelet d'Orléans, et en 1731 professeur de droit français à l'université de cette ville. Ami de Pothier, dont il partageait les idées larges et judicieuses en matière de jurisprudence, il le mit en rapport avec le chancelier Daguesseau, avec lequel il entretenait une correspondance. On a de lui : *Principes de la jurisprudence françoise, exposés suivant l'ordre des diverses espèces d'actions*; Paris, 1750, 1759, 1771, 1780, 2 vol. in-12. Prevost a collaboré avec Pothier et Jousse aux *Observations nouvelles* ajoutées aux *Coutumes d'Orléans*, dans l'édition de 1740; il a laissé en manuscrit une *Vie de Domat*, un *Plan des lois civiles de France mises dans leur ordre naturel*, un *Plan du traité des principes du droit français rapportés au droit naturel et aux lois romaines*, etc.

Romagnesi, *Vies des Orléanais*.

PREVOST *d'Exmes* (*François* LE), littérateur français, né le 29 novembre 1729, à Condehard, près d'Argentan (Normandie), mort le septembre 1793, à Paris. Après avoir terminé ses humanités à Caen, il y étudia quelque temps le droit, puis il préféra l'état militaire, et s'engagea dans les gardes du corps du roi Stanislas. Au milieu de la brillante cour de Lunéville, il sentit redoubler son goût pour les lettres, et envoya une ode à l'Académie de Nancy, qui lui accorda une mention honorable. Deux pièces écrites avec facilité, *Les trois Rivaux* (1752) et *La Réconciliation* (1758), eurent du succès; Stanislas en témoigna sa satisfaction à l'auteur, et le chargea plusieurs fois de composer des divertissements pour les fêtes de sa cour. Le Prevost en quittant le service retourna en Normandie, s'y maria, et remplit la charge de lieutenant général particulier de la vicomté de Trun. Des chagrins domestiques le déterminèrent à s'établir à Paris, où le cardinal de Rohan lui confia l'administration des revenus d'une abbaye dans l'Artois. A la suite du procès du collier, qui renversa ce prélat, il perdit sa place, et chercha à se créer des ressources en rédigeant les *Étrennes du Parnasse* (1780-1788), en traduisant des ouvrages de l'anglais et en donnant des leçons de langue et d'histoire. En 1787 il fut nommé professeur royal à l'École de chant. La révolution le réduisit tout à fait à l'indigence, et il alla mourir dans l'hôpital de la Charité. Nous citerons de lui : *Revue des feuilles de Fréron, lettres*, 1756, in-12; attribuée par La Harpe à l'abbé de La Porte et par Grimm à Deleyre; — *Réflexions sur le système des nouveaux philosophes*; Francfort, 1761, in-12; — *Le nouveau Spectateur*; Paris, cahier III, 1770, in-8°; — *Rosel, ou l'Homme heureux*; Paris, 1776, in-8°; — *Entretiens philosophiques sur les Académies, le jeu, les spectacles*, etc.; Paris, 1785, in-12; — *Trésor de la littérature étrangère*; Paris, 1784, t. I, in-12; — *Vies des écrivains étrangers*; Paris, 1784, in-8°.

Desessarts, *Siècles litt.* — Frère, *Bibliogr. norm.*

PREVOST SAINT-LUCIEN (*Roch-Henri*), littérateur français, né le 16 janvier 1740, à Paris, où il est mort, le 4 juin 1808. Reçu en 1767 avocat au parlement, il quitta le barreau pour les lettres. Outre sept ou huit pièces de théâtre, une série de livres élémentaires sur la grammaire, des brochures, il est l'auteur des écrits suivants : *Moyens d'extirper l'usure, ou Projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*; 1775, 1778, in-12 : c'est à l'effet produit par ce livre que l'on attribue l'institution des monts de piété; — *De la Nécessité d'établir un jury constitutionnel pour le maintien de la Déclaration des droits de l'homme et de la Constitution française*; 1795 ou 1796, in-8° : la création du sénat conservateur répondait à cette idée; — *Histoire de l'Empire français*; Paris, 1804-1805, 3 liv. in-8°, etc.

Quérard, *La France littér.*

PREVOST (*Pierre*), physicien et littérateur suisse, né le 3 mars 1751, à Genève, où il est mort, le 8 avril 1839. Il était fils d'Abraham Prevost, pasteur calviniste, et n'avait qu'un frère, qui devint conseiller d'État. Après avoir étudié la théologie, il y renonça pour s'appliquer au droit, et fut reçu en 1773 avocat et docteur à la fois. Son goût le portant à l'enseignement, il exerça les fonctions d'instituteur privé en Hollande, puis dans la famille Delessert à Paris, où il eut quelques rapports d'amitié avec J.-J. Rousseau. Il s'était adonné à la littérature grecque, lorsqu'en 1780 il accepta de Frédéric II une place dans l'Académie de Berlin et la chaire de philosophie dans le collége des nobles. Pendant son séjour à Berlin, il s'occupa de philologie avec Bitaubé et de chimie avec Lagrange, et écrivit ses premiers travaux sur l'économie politique. Le désir de revoir sa patrie le ramena, en 1784, à Genève, d'où il ne sortit plus qu'une fois, en 1785, pour donner ses soins à l'édition des classiques grecs que Cussac faisait paraître à Paris. Après avoir enseigné passagèrement les belles-lettres, il obtint au concours en 1793 la chaire de philosophie et en 1810 celle de physique générale. Lorsque Genève cessa d'appartenir à la France (1814), il fut appelé à siéger dans le conseil représentatif, et y représenta, comme il l'avait déjà fait en 1793, les idées de modération et de progrès. A l'âge de soixante-douze ans il quitta les fonctions publiques (1823), sans cesser néanmoins jusqu'à sa mort d'adresser des mémoires originaux aux recueils scientifiques et littéraires. Depuis 1800 il était au nombre des correspondants de l'Institut de France. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Tragédies d'Euripide*, trad. en vers; Paris, 1782-1796, 4 vol. in-12, et dans le *Théâtre des Grecs* de Cussac (1786-1787, t. IV à X); — *De l'Économie des anciens gouvernements comparée à celle des modernes;* Berlin, 1783, in-8°; — *De l'origine des forces magnétiques;* Genève, 1788, in-8°; trad. en allemand; — *Recherches physico-mécaniques sur la chaleur;* ibid., 1792, in-8°; — *Des signes, envisagés relativement à leur influence sur la formation des idées;* Paris, 1800, in-8°; — *Essais de philosophie;* Genève, 1804, 2 vol. in-8°; — *Notice de la vie et des écrits de G.-L. Le Sage;* Genève, 1805, in-8°; — *Du Calorique rayonnant;* ibid., 1809, in-8°, fig.; — Deux *Traités de physique mécanique;* ibid., 1818, in-8°: le premier est rédigé d'après les notes de Le Sage, son ami. Prevost a traduit de l'anglais les *Essais* d'Adam Smith (1797, 2 vol. in-8°), le *Cours de rhétorique* de Blair (1808, 4 vol. in-8°), les *Éléments de philosophie* de Dugald Stewart (1808, 2 vol. in-8°), l'*Essai sur le principe de population* de Malthus (1809, 3 vol. in-8°), etc. Il a fait insérer de 1780 à 1832 une cinquantaine de mémoires scientifiques dans les *Transactions philosophiques* de Londres, les *Mémoires* de l'Acad. de Berlin et de l'Institut de France, le *Journal de physique*, etc., et de 1803 à 1818 il a participé constamment à la partie littéraire de la *Bibliothèque britannique*, depuis *Bibliothèque universelle de Genève*. P. L.

A.-P. Decandolle, *Notice* dans la *Biblioth. univ. de Genève*, 1839.

PREVOST (*Isaac-Bénédict*), naturaliste suisse, cousin du précédent, né le 7 août 1755, à Genève, mort le 18 juin 1819, à Montauban. Sa première éducation fut très-irrégulière, et il entreprit sans succès deux apprentissages, l'un de gravure, l'autre de commerce. Appelé en 1777 à Montauban pour diriger une éducation particulière, il se rendit dans cette ville, qui devint pour lui une autre patrie. En 1810 il fut nommé professeur de philosophie dans la faculté de théologie protestante. Vers la fin de sa carrière, il s'attacha principalement à la physique et à l'histoire naturelle. Il contribua à la fondation de l'Académie des sciences de Montauban, et entretint des relations suivies avec plusieurs savants distingués, entre autres avec l'astronome Duc La Chapelle et son parent Pierre Prevost, qui a écrit sa vie. On n'a de lui qu'un mémoire, publié à part, *Sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés* (Paris, 1807, in-4°); mais il en a fourni un grand nombre aux *Annales de chimie*, à la *Bibliothèque britannique*, au *Magasin encyclopédique*, etc.

P. Prevost, *Notice sur I.-B. Prevost;* Genève, 1820, in-8°.

PREVOST (*Augustin*), acteur et auteur dramatique français, né en 1753, à Paris, où il est mort, le 1er août 1830. Il était filleul ou peut-être fils naturel du prince de Conti, qui pourvut à son éducation. S'étant engagé dans une troupe de comédiens nomades, il parcourut longtemps la province, et succéda en 1795 à Salé dans la direction d'un des petits théâtres du boulevard du Temple, à Paris; il lui donna le nom de *Théâtre sans prétention* (aujourd'hui les *Délassements comiques*). Outre les chefs-d'œuvre du répertoire classique, il y fit jouer beaucoup de pièces et de mélodrames de sa composition, assez médiocres, et dont une vingtaine ont été imprimés. Son théâtre ayant été compris dans le décret de 1807 qui ferma la majeure partie des petits spectacles, Prevost se montra inconsolable d'une mesure qui le réduisait à la misère. « Cet homme m'a bien trompé, disait-il en parlant de Napoléon; nous verrons où le conduira le grand coup d'État qu'il vient de faire. » En 1820 il montrait une lanterne magique dans le jardin Marbeuf.

Brazier, *Hist. des petits théâtres de Paris*. — Quérard, *France littér.*

PREVOST (*Pierre*), peintre français, né à Montigny, près de Châteaudun (Eure-et-Loir), en 1764, mort à Paris, le 9 janvier 1823. Ses parents, cultivateurs aisés, cédant à ses instances, l'envoyèrent à Paris à l'âge de vingt ans. A force de travail, il parvint à fixer l'attention de Valenciennes, qui le guida dans la peinture

du paysage. Mais, quoique ses tableaux fussent admis aux expositions du Louvre, où l'on remarquait surtout ses qualités de coloriste, il n'aurait obtenu qu'une réputation éphémère s'il n'eût conçu l'idée du *Panorama*. Ce spectacle pittoresque, où un tableau occupe entièrement l'horizon du spectateur, avait été inventé en Allemagne par le professeur Breysig et introduit en Angleterre par Robert Barker; Fulton le fit connaître en France en 1801, et Prevost, s'emparant de l'idée et la perfectionnant, fit construire à Paris, sur le boulevard Montmartre, deux bâtiments ronds consacrés à un panorama. Une *Vue de Paris* fut la première qu'il y peignit. Le succès en fut immense. Depuis, il en donna successivement dix-sept autres, parmi lesquelles on remarqua surtout celles de Rome, de Naples, d'Amsterdam, de Boulogne, d'Anvers, de Toulon, de Jérusalem, d'Athènes; les champs de bataille de Tilsitt et de Wagram. On admirait dans ces vastes tableaux la vérité des effets, l'exactitude des sites et des monuments. Prevost faisait de longs voyages pour prendre sur les lieux mêmes les motifs de ses tableaux. Après sa mort, son frère essaya de continuer le Panorama; mais le succès ne fut plus le même. Les bâtiments furent démolis; Daguerre et Bouton, élèves de Prevost, créèrent leur Diorama, et M. le colonel Langlois, dans une vaste rotonde, aux Champs Élysées, a reproduit avec succès les effets du Panorama, dans des vues de bataille. G. DE F.

Rabbe et Boisjolin, *Biographie des contemporains*.

PREVOST (*Louis-Constant*), géologue français, né le 4 juin 1787, à Paris, où il est mort, le 16 août 1856. Destiné à la carrière de notaire, il ne tarda pas à céder à un goût prononcé pour les sciences. On le voit d'abord hésiter quelque temps entre l'étude de la zoologie et celle de la science du globe, comme le montre un premier travail, *Sur les poissons*, qu'il fit en commun avec M. de Blainville. Mais bientôt, formé aux leçons de Cuvier et de Brongniart, il s'adonna exclusivement aux recherches géologiques, et les développa dans ses voyages en France, en Allemagne, en Autriche et en Italie. Dès 1809 il signala une série de faits nouveaux concernant la présence de coquilles marines au milieu des dépôts d'eau douce et de coquilles d'eau douce au milieu de dépôts marins. Ces faits devinrent la base d'une théorie nouvelle appliquée à la formation du bassin de Paris; elle explique les alternances répétées des deux sortes de dépôts par la rencontre en un même bassin de courants marins et d'affluents fluviatiles. En 1820 il publia *Sur la constitution géologique du bassin de Vienne en Autriche* un grand travail, inséré dans la *Collection des savants étrangers*; il y compare les dépôts viennois aux dépôts parisiens, et fait voir que les premiers correspondent tout au plus aux parties les plus supérieures du bassin de Paris. Ce fut ainsi qu'il soupçonna le premier l'existence de terrains tertiaires plus récents que ceux de notre sol, mettant par là les géologues sur la voie de déterminer avec plus de précision l'époque des terrains tertiaires de l'Italie et de la France méridionale. L'année suivante, il fit paraître un mémoire *Sur la composition géologique des falaises de Normandie*, dans lequel il compara les terrains secondaires de la Normandie avec ceux de la Grande-Bretagne. En 1827, il reprit la question de l'origine des formations parisiennes, et renversa l'ancienne théorie des submersions itératives de nos continents par les mers, pour lui substituer celle des affluents fluviatiles, généralement admise aujourd'hui. Ses recherches sur l'île Julia, qui avait apparu en 1831 dans la mer de Sicile, le conduisirent à ne voir dans cette île éphémère qu'un cratère d'éruption formé de déjections pulvérulentes; puis, partant de nouvelles observations faites en Sicile et aux environs de Naples, en Auvergne et dans le Vivarais, il étendit cette opinion aux anciennes montagnes volcaniques de l'Italie et de la France centrale : le Vésuve, l'Etna, le Mont Dore et le Cantal ne seraient que de simples cônes produits par des accumulations successives de matières projetées à l'état pulvérulent ou épanchées sous forme de coulées. Cette manière de voir était en opposition ouverte avec les géologues qui admettent, comme prélude aux phénomènes géologiques proprement dits, le soulèvement des roches sous-jacentes. Les discussions qu'il eut à ce sujet avec M. Élie de Beaumont au sein de la Société géologique de France, dont Prevost avait été un des fondateurs, le portèrent à exposer ses propres idées sur la formation des chaînes de montagnes, et dès lors il poursuivit sans relâche l'application de la doctrine des causes actuelles à l'histoire complète de la terre, s'attachant à démontrer l'identité et le synchronisme, à toutes les époques géologiques, des deux grandes causes ignées et sédimentaires. Professeur de géologie à la Sorbonne depuis 1831, membre de l'Académie des sciences, Constant Prevost joignait à un profond savoir les plus nobles qualités du cœur. Outre les travaux cités, on a de lui : *Sur les perforations des roches calcaires attribuées à des hélices*, dans le Bulletin de la Soc. philomathique, 1842; — *Sur le terrain nummulite de la Sicile*, dans le Bulletin de la Soc. géolog., 1844; — *Origine du silex de la craie et des meulières*; ibid., 1845; — *Classification chronologique des terrains*; ibid., 1845; — *Chronologie des terrains et synchronisme des formations*, dans les Comptes rendus de l'Acad., 1845; — *Gisements d'anciens fossiles dans le bassin de la Gironde*; ibid.; — *Gisement des ossements fossiles de Sansan*; ibid. : ce mémoire fut le résultat d'une mission dont le gouvernement l'avait chargé pour étudier le dépôt de Sansan près d'Auch, si riche en fossiles rares et précieux pour la science; l'auteur fit la

proposition d'acquérir pour le compte de l'État ce terrain, qui grâce à lui est devenu une propriété nationale; — *Ancienne extension des glaciers*, dans la Bull. de la Soc. phil., 1847; — *Bancs à nummulites de Biarits*, dans le Bull. de la Soc. géol., 1847; — *Recherches expérimentales sur les dépôts sédimentaires*, dans les Comptes rendus de l'Acad., 1847. X.

Discours prononcés aux funérailles de M. Constant Prevost par M. de Beaumont, M. de Delafosse et M. Deshayes. — Doc. particuliers.

PREVOST (*Zachée*), graveur français, né le 21 juin 1797, à Paris, où il est mort, le 27 mars 1861. Il commença l'étude du dessin chez Regnaud et celle de la gravure chez Ingouf; puis il passa dans l'atelier de Berwic pour y acquérir la pratique de ce dernier art. A vingt ans, surpris par l'adversité et obligé de soutenir ses frères et sœurs, il lui fallut à la fois tirer parti de son mince savoir en travaillant pour les libraires et pour suivre le cours des études sérieuses. Il rachetait ce qui lui manquait du côté de l'exécution par un sentiment très-vif de la couleur et de l'effet. Sa première grande planche lui fut confiée par Gérard : elle avait pour sujet *Corinne au cap Misène*, et fut jugée digne d'une médaille à l'exposition de 1827. Le tableau du *Sacre de Charles X*, dont il fut chargé en 1829, l'eût placé, s'il avait pu l'achever, dans une belle position, en lui assurant des travaux pour toute sa vie; les événements de 1830 mirent ses espérances à néant. Ce fut alors qu'il renonça, bien malgré lui, à la taille-douce pour graver à l'aqua-tinta, genre d'une moindre valeur sous le rapport artistique, mais dont les résultats sont plus rapidement obtenus. Il y eut du reste un légitime succès dans la reproduction des quatre tableaux de Léopold Robert : *Les Moissonneurs*, *Le Retour de la fête de la Madone*, *Les Pêcheurs* et *L'Improvisateur* (1835-1842). Il mourut d'une affection cérébrale, à la suite d'une longue maladie. Nous citerons encore de lui en taille-douce : *Saint Vincent de Paul à la cour de Louis XIII* (1834), et *Une Mendiante à Rome* (1855), d'après P. Delaroche; *Louis XIV bénissant Louis XV enfant* (1834), d'après Mme Hersent; *Les Noces de Cana* (1852) et *Le Repas chez Simon le pharisien* (1857), d'après Paul Véronèse; la première de ces deux compositions, qu'il mit huit ans à graver, lui valut en 1852 la croix d'Honneur.

Delaborde, dans la Revue des deux mondes, 15 avril et 15 déc. 1852. — Journal des débats, 6 avril et 1er mai 1861. — Gazette des beaux-arts, mai 1861. — Docum. partic.

* **PREVOST-PARADOL** (*Lucien-Anatole*), littérateur français, né à Paris, le 8 août 1829. Né du mariage de Vincent-François Prevost, chef de bataillon en retraite, et d'Anne Catherine-Lucinde Paradol, sociétaire de la Comédie-Française, il obtint au concours général de 1849 le prix d'honneur de philosophie, après de bonnes études faites au collége Bourbon, et fut admis à l'École normale le 31 octobre de la même année. A sa sortie, en 1851, il se livra à Paris à divers travaux littéraires, et présenta au concours de l'Académie française un *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*, qui obtint le prix d'éloquence. Reçu en août 1855 docteur ès lettres, il fut appelé cette année à la chaire de littérature française de la faculté d'Aix, dont il se démit en 1856 pour entrer au *Journal des débats* comme rédacteur principal. Pendant quelque temps il fut rédacteur de *La presse*. On a de lui : *Élisabeth et Henri IV* (Paris, 1855, in-8°), *Jonathan Swift* (Paris, 1855, in-8°), thèses pour le doctorat, la seconde en latin, *Revue de l'histoire universelle* (Paris, 1854, gr. in-8°), *Du rôle de la famille dans l'éducation* (1857, in-8°), couronné par l'Institut, *Nouveaux essais de politique et de littérature* (Paris, 1862, in-8°); — un grand nombre d'articles remarquables par leur concision et leur élégance, dans le *Journal des débats*.

Vapereau, Dict. des contempor.

PREVOST (Le). *Voy.* Le Prevost.

PRICE (*John*), en latin *Pricæus*, érudit anglais, né en 1600, à Londres, d'une famille originaire du pays de Galles, mort en 1676, à Rome. En quittant l'université d'Oxford, il embrassa ouvertement la religion catholique, et s'attacha à la famille de lord Arundel, on ne sait en quelle qualité. Ce fut à Florence qu'il alla prendre le grade de docteur en droit civil. Il suivit le comte de Strafford, nommé vice-roi d'Irlande, se lia avec le savant Usher, et partagea en 1640 la disgrâce de son protecteur. La chaleur avec laquelle il entreprit dans plusieurs brochures la défense de la cause royale lui attira une détention assez longue, après laquelle il s'expatria volontairement. Le grand-duc de Toscane le retint auprès de lui comme garde du cabinet des médailles (1652), puis il lui donna la chaire de grec à Pise. Son caractère, naturellement inconstant, le poussa à Venise, et de là à Rome, où il entra au service du cardinal Francesco Barberini. Price fut un des meilleurs commentateurs de son temps. « On voit, dit Simon, une grande érudition dans les ouvrages de cet habile scholiaste; il semble même l'avoir affectée, faisant venir très-souvent à son secours les écrivains profanes, tant grecs que latins. Il a imité la méthode de Grotius. » Ses principaux écrits sont : *Notæ et observationes in Apologiam L. Apulei*; Paris, 1635, in-4°; — *In XI Apuleianæ metamorphoseos libros annotationes*; Gouda, 1650, in-4°; — *Acta Apostolorum illustrata*; Paris, 1647, in-12; — *Commentarii in varios N. T. libros*; Londres, 1660, in-fol., et dans les *Critici sacri*.

Wood, Athenæ oxon., II. — Usher's Life and letters, [illegible] et [illegible]. — R. Simon, Hist. crit. du Nouveau Test. — Chalmers, General biogr. dict.

PRICE (*Richard*), écrivain politique anglais, né le 23 février 1723, à Tynton (pays de Galles), mort le 19 mars 1791, à Londres. Son père était

un ministre dissident, aussi intolérant que sévère, et qui n'épargna rien pour le convertir aux doctrines de Calvin; en mourant (1739), il donna ses biens, qui étaient considérables, à l'un de ses fils, et laissa sa veuve et six autres enfants en proie à la gêne. Forcé de se suffire à lui-même, le jeune Price partit pour Londres, et obtint, par l'intermédiaire d'un oncle, d'être admis dans une Académie calviniste, où il s'appliqua, comme il le répétait souvent, avec ardeur et ravissement aux mathématiques, à la philosophie et à la théologie. En 1743 il entra dans la famille d'un riche particulier nommé Streathfield, et y demeura pendant treize années à titre de chapelain et d'ami. En 1757 il fut attaché comme prédicateur à l'église d'une congrégation dissidente (*Newington green chapel*); et comme sa position s'était améliorée par différents legs que lui avaient faits M. Streathfield et son oncle, il se mit à écrire sur la morale et la théologie. Il débuta heureusement par un ouvrage (*Review of the principal questions and difficulties in morals*; Londres, 1758, 1787, in-8°), très-obscur et très-ennuyeux au jugement de Brown, et qui n'en assura pas moins sa réputation comme métaphysicien; cela suffit pour lui ouvrir les portes de la Société royale (1765), à laquelle il communiqua quelques morceaux assez remarquables. Le hasard lui fit abandonner les discussions philosophiques pour des sujets de finances et de politique, qu'il devait traiter avec tant d'éclat. Quelques gens de loi lui ayant demandé son avis pour établir sur de bons principes une association tontinière, Price fut amené à composer son *Treatise on reversionary payments* (Londres, 1769, in-8°), qui, outre une grande variété d'objets, contenait la solution de plusieurs questions sur la doctrine des annuités, des plans de sociétés entre des personnes âgées, des veufs ou des veuves, etc. Tel fut le succès de cet ouvrage, cinq fois réimprimé et traduit en plusieurs langues, qu'en peu de temps il entraîna la dissolution de plusieurs compagnies d'assurances et la réorganisation de celles qui restaient. La dernière édition est celle qu'a donnée W. Morgan, le neveu de l'auteur (Londres, 1803, 2 vol. in-8°). En 1776 Price fit paraître ses *Observations on civil liberty and the justice and policy of the war with America*. Les libéraux accueillirent cet écrit comme un chef-d'œuvre de bon sens et de logique; ils en publièrent à leurs frais une édition à bon marché, de laquelle 60,000 exemplaires furent vendus en quelques mois. Tandis que d'un côté on dénonçait l'auteur comme un utopiste dangereux et comme l'ennemi de tous les gouvernements, de l'autre on lui envoyait les adresses les plus flatteuses et il recevait, avec les remercîments de la corporation de Londres (*common council*) une boîte d'or renfermant le droit de cité. Deux ans plus tard (1778) le congrès américain l'invita, par l'organe de Franklin, à venir résider aux États-Unis, afin d'y rétablir les finances sur des bases équitables; Price déclina cette offre, et n'en continua pas moins d'exposer en chaire, devant un grand concours d'auditeurs, ses sentiments sur un pays qu'il regardait comme l'asile futur du genre humain. Pendant la courte administration de lord Shelburne, il accepta la place de sous-secrétaire particulier, et rédigea un projet pour amortir la dette nationale, lequel fut présenté au parlement et abandonné. Deux ou trois ans plus tard Pitt le reprit, afin d'élever le crédit de son ministère, consulta Price et donna pour base à l'acte adopté en 1786 l'un des trois plans distincts qu'il reçut de lui. Dans ses derniers écrits Price déploya le même zèle à propager les grands principes de la liberté civile et religieuse; l'un des premiers, il salua avec enthousiasme les belles journées de la révolution française; il la présenta comme une ère nouvelle de progrès et de bonheur pour le monde, et proposa au peuple anglais de former une étroite alliance avec ses voisins. Burke prit la plume pour combattre des arguments qu'il appelait de dangereux sophismes. Price avait reçu en 1766 un diplôme de l'université de Glasgow, d'où lui vient le titre de docteur. Il mourut, après de longues et cruelles souffrances, d'une affection chronique de la vessie. Il avait compté pour amis des personnages illustres, tels que Franklin, John Adams et Priestley. On cite encore de lui : *Four dissertations on Providence, prayer, the state of virtuous men after death, and christianity*; Londres, 1766-1768, in-8°; — *The Nature and dignity of the human soul*; ibid., 1766, in-8°; — *Appeal to the public on subject of the national debt*; ibid., 1772-1774, in-8° : il y proposait de rétablir le fonds d'amortissement qui avait été éteint en 1783, et ce projet fut adopté dans la suite par les chambres; — *On the present state of the population in England*; ibid., 1779, in-8° : les craintes exagérées qu'il y manifeste, ainsi que dans un autre *Essay*, publié en 1780, de voir diminuer la population sont loin d'être fondées sur l'expérience; — *The vanity, misery and infamy of knowledge without imitable practice*; ibid., 1779, in-8°; — *The state of the public debts and finances in january* 1783; ibid., 1783, in-8°, avec un supplément; — *Britain's Happiness briefly stated and proved*; ibid., 1791, in-8°. Price a en outre composé quelques volumes de *Sermons*. P. L—Y.

W. Morgan, *Memoirs of the life of R. Price*; Lond., 1815, in-8°.

PRICE (Sir *Uvedale*), littérateur anglais, né en 1747, à Foxley (comté d'Hereford), où il est mort, le 11 septembre 1829. En sortant de l'université d'Oxford, il étudia la théorie des beaux-arts, science peu connue alors, et publia divers écrits, dont le plus remarquable avait pour titre *An Essay on the picturesque as compared with the sublime and beautiful* (1794); il fut réimprimé pour la troisième fois en 1797-1798,

en 2 vol. in-8°. On les a tous recueillis en 1842. L'auteur reçut en 1828 le titre de baronet.

The English cyclop. (biogr.), édit. Knight.

PRICE (*James*), chimiste anglais, né en 1752, mort le 3 août 1783. Il exerçait la médecine à Guildford, dans le Surrey. En 1781 il entra en possession d'une belle fortune, que lui avait léguée un de ses parents maternels à la condition de changer son nom patronymique d'*Higginbotham* en celui de *Price*. Vers la même époque il entretint une correspondance avec Joseph Banks et d'autres savants au sujet de plusieurs procédés curieux découverts par les chimistes allemands. Ses travaux et ses nombreuses expériences l'avaient fait admettre dans la Société royale de Londres. Malheureusement il crut avoir trouvé la pierre philosophale ou tout au moins le moyen de faire de l'or, offrit au roi quelques échantillons du métal qu'il avait obtenu, et publia le résultat de ses recherches particulières sous le titre : *An Account of experiments on mercury, silver and gold* (Oxford, 1782, in-4°; trad. en allemand par Seyler). Sommé par la Société royale de répéter, sous peine d'exclusion, l'expérience de transmutation devant Kirwan et Woulfe, habiles chimistes, il ne réussit pas, demanda un délai, et sans attendre une épreuve nouvelle il s'empoisonna en buvant une pinte d'essence de laurier-rose.

London Medical journal, août 1783. — Gurney, *Lectures on chemistry*.

PRICE (*William*), orientaliste anglais, né en 1780, mort en juin 1830, près de Worcester. Il était capitaine au service de la Compagnie des Indes lorsqu'en 1810 il fut attaché, comme interprète et secrétaire adjoint, à l'ambassade de sir Gore Ouseley. Pendant son séjour en Perse, il s'occupa surtout à déchiffrer les caractères cunéiformes, et tira des inscriptions gravées sur les ruines de Persépolis beaucoup d'explications hasardées. Il était membre de la Société royale de Londres et de la Société asiatique de Calcutta. Ses principaux ouvrages sont : *Dialogues et grammaire de la langue persane;* Worcester, 1822, in-4°; — *Grammaire de trois principales langues de l'Orient, l'hindoustani, le persan et l'arabe;* Londres, 1823, in-8° : à laquelle grammaire est jointe une suite de dialogues persans composés exprès par l'ambassadeur Mirza; — *Voyage de l'ambassade anglaise en Perse;* Londres, 1825, 2 vol. in-4°, fig.; on y trouve deux *Mémoires* sur les antiquités de Persépolis et de Babylone, qui ont été publiés à part en 2 vol. in-4°; — *Éléments de la langue sanskrite;* Londres, 1827, in-4°; — *Nouvelle grammaire de la langue hindoustani;* Londres, 1828, in-4°; — des *traductions*, des *notices*, etc.

Un orientaliste du même nom, PRICE (*David*), major au service de la Compagnie des Indes, a laissé en anglais quelques ouvrages estimés : *Tableau chronologique, ou mémoires sur les principaux événements de l'histoire mahométane jusqu'à l'avénement d'Akhbar*, d'après les auteurs persans originaux; Londres, 1811-1821, 3 vol. in-4°; — *Essai sur l'histoire d'Arabie avant Mahomet;* ibid., 1824, in-4°; — *Mémoires de Djihanguir, empereur de l'Indoustan*, trad. du persan; ibid., 1828, in-4°, etc. Il est mort vers 1835.

Gentleman's Magazine, 1830. — *Annual biography*.

PRICE (*Thomas*), antiquaire anglais, né le 2 octobre 1787, à Pencaerelin (comté de Brecknock), mort le 7 novembre 1848, à Cwmdu (même comté). Fils d'un ministre anglican, il embrassa également l'état ecclésiastique (1812), et exerça depuis 1825 ses fonctions dans la paroisse de Cwmdu. On peut dire que sa vie entière fut consacrée à étudier et à répandre la littérature galloise : nul mieux que lui ne connut les origines, l'histoire et les antiquités de son pays natal, et ses compatriotes le regardaient comme le plus ferme champion de leur nationalité. Il parlait d'ordinaire sa langue maternelle et l'écrivait avec beaucoup de charme et de vivacité; plus de quinze journaux gallois le comptèrent parmi leurs rédacteurs, et il se faisait un devoir de composer au moins un article par mois. L'ouvrage le plus considérable de Price est une *Histoire de Galles et de la nation galloise* (Hanes Cymru a chenedl y Cymry; 1836-1842, in-8° de 800 p.), qui s'arrête à la mort du dernier Llewelyn; malheureusement il n'existe aucune version anglaise de ce travail, que des juges compétents ont déclaré excellent. Un choix de ses écrits anglais a été publié après sa mort (*Literary remains;* Llandovery, 1854-1855, 2 vol. in-4°), par Mlle Jane Williams, qui a rempli le t. II d'une notice consacrée à l'auteur.

The English cyclopædia (biogr.), édit. de Knight.

PRICHARD (*James-Cowles*), ethnologiste anglais, né en 1785, à Ross (C. d'Hereford), mort le 22 décembre 1848, à Londres. Destiné à la carrière médicale, il fit ses études à Édimbourg, et y prit le diplôme de docteur, ayant choisi pour sujet de sa thèse l'histoire physique du genre humain. Il alla se fixer à Bristol, et en 1810 il fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Pierre. A travers les devoirs multipliés de sa profession, il n'avait pas perdu de vue le sujet de sa thèse, et en 1813 il publia ses *Researches into the physical history of mankind*. Cet ouvrage ne formait alors qu'un volume; il s'accrut avec les éditions à la seconde (1826) : il en avait deux, et à la troisième, qui acheva de paraître en 1849, il alla jusqu'à cinq. Prichard se mit ainsi au premier rang des ethnologistes. En 1843 il écrivit, à l'usage du peuple, un résumé de ses travaux, sous le titre de *The Natural history of man*, réimprimé en 1845 et traduit en français et en allemand. Plusieurs autres mémoires ou écrits de moindre importance roulent sur le même sujet, entre autres *On the eastern origin of the celtic language*, et *Analysis of egyptian mythology*. Dans sa profession il a laissé quelques ou-

vrages remarquables : *The Diseases of the nervous system* (1822), *Treatise on insanity*, et *On the different forms of insanity in relation to jurisprudence*. Nommé en 1845 membre du comité des aliénés, il quitta Bristol pour venir demeurer à Londres. Il fit partie de la Société royale et présida la Société ethnologique. On a aussi de Prichard plusieurs bons ouvrages de médecine, tels que : *De generis humani varietate*; Édimbourg, 1808, in-4° : thèse inaugurale; — *A History of the epidemic fever which prevailed in Bristol* (1817-1819); Londres, 1820, in-8°; — *Treatise on diseases of the nervous system, comprising convulsive and maniacal affections*; Londres, 1822, in-8° : le tome I seul a paru; — *A Review of the doctrine of a vital principle, with observations on the causes of physical and animal life*; Londres, 1829, in-8°; — *Treatise on insanity and other disorders affecting the mind*; Londres, 1834, in-8°; — *On the different forms of insanity and mental unsoundness, with reference to jurisprudence*; Londres, 1842, in-12 : c'est un rapport adressé au chancelier, au nom de la commission pour les aliénés. Prichard était correspondant de l'Institut de France et associé étranger de l'Académie de médecine.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*. — *The english cyclop.* (Biography).

PRIDEAUX (*John*), théologien anglais, né le 17 septembre 1578, à Stowford (Devonshire), mort le 20 juillet 1650, à Bredon (comté de Worcester). D'une famille peu aisée, il dut son éducation aux bienfaits d'une dame puissante. En 1596 il fut admis au collége d'Exeter à Oxford, et s'y distingua par des progrès rapides. « La force de son tempérament, dit Bayle, lui permit de s'appliquer autant qu'il voulut, et la bonté de sa mémoire lui fit recueillir promptement et amplement le fruit de son application. » En 1602 il fut nommé membre du collége d'Exeter. Dix ans après, à la mort de Holland, il en devint recteur (1612), fonctions qu'il remplit pendant trente-deux ans. Sous son habile direction ce collége atteignit un haut degré de prospérité. Un grand nombre des élèves qui s'y formèrent à cette époque devinrent des hommes distingués. On en fait honneur à l'heureuse impulsion qu'il donna aux études. Après que Robert Abbot eut été nommé à l'évêché de Salisbury, Prideaux lui succéda dans la chaire de théologie (1615). Il l'occupa jusqu'à sa mort, avec une rare prudence, dans des temps critiques, au milieu des discordes civiles et religieuses. En 1641 il fut nommé évêque de Worcester, par le crédit du marquis d'Hamilton, qui avait été son élève. Après que la monarchie eut été renversée, il fut privé de ses revenus, et il ne lui resta, pour subvenir à ses besoins, qu'à se défaire de sa riche bibliothèque. On a de lui : *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, suivi de *Tirocinium ad syllogismum contexendum*; Oxford, 1608, in-4°; — *XXII lectiones de totidem religionis capitibus, præcipue hoc tempore controversis*; ibid., 1648, in-fol.; — *XIII orationes inaugurales et alia opuscula*; ibid., 1648, in-fol.; — *Fasciculus controversiarum theologicarum*; suivi d'un *Conciliorum synopsis*; ibid., 1649, 1651, in-4°; — *Scholasticæ theologiæ syntagma mnemonicum*; ibid., 1651, in-4°. Tous les divers ouvrages, sauf le premier, ont été réunis (*Opera theologica omnia*; Zurich, 1692, in-4°) par Jean-Henri Heidegger, qui les a fait précéder d'une préface et d'un écrit de Samuel Desmarest (*Sam. Maresii examen theologicum*), consacré à l'examen des sentiments de Prideaux sur l'origine des évêques, la juridiction temporelle du clergé, le divorce et la fin du monde. M. N.

Wood, *Athenæ oxon.* et *Annals*. — Prince, *Worthies of Devon*. — Usher, *Life and Letters*, 399. — Fuller, *Worthies of England*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PRIDEAUX (*Humphrey*), historien et archéologue anglais, né le 3 mai 1648, à Padstow (Cornouailles), mort le 1[er] novembre 1724, à Norwich. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé dans les meilleures écoles du comté de Cornwall et ensuite à Westminster. Admis à l'université d'Oxford à l'âge de vingt ans, il fut reçu bachelier en 1672. Les écrits qu'il commença à publier presque en quittant les bancs de l'école ne tardèrent pas à lui faire un nom. Sa réputation croissante lui valut presque au même moment la chaire d'hébreu au collége de Christ-Church (1679) et plusieurs bénéfices. Enfin, après avoir reçu le doctorat en théologie, il s'établit dans la prébende de Norwich (1681). Il s'engagea bientôt dans des controverses de divers genres, soit en combattant l'esprit d'indifférence religieuse qui avait envahi l'Angleterre à la suite des troubles politiques, soit en défendant les droits du clergé et en demandant qu'on suppléât par des taxes à l'insuffisance des revenus ecclésiastiques. Après la mort d'Édouard Pococke (1691), on lui offrit la chaire d'hébreu à Oxford; il la refusa, mais il reconnut plus tard qu'il avait eu tort. Opéré de la pierre en 1710, par un chirurgien peu habile, il ne se rétablit jamais entièrement depuis, quoiqu'il lui restât assez de force pour reprendre ses travaux. En outre d'un traité sur l'origine des dîmes, d'un discours sur la divinité du christianisme, de divers traités théologiques et de la traduction latine de deux écrits de Maïmonides, on a de lui : *Marmora oxoniensia ex arundellianis, seldenianis aliisque conflata, cum perpetuo commentario*; Oxford, 1676, in-fol. Cette édition, quoique défigurée par de nombreuses fautes typographiques, est cependant recherchée pour les savantes dissertations qui ont été supprimées dans les éditions, bien plus correctes et plus belles, publiées par Maittaire (1732) et Chandler; — *The true nature of imposture*,

fully displayed in the life of Mahomet, Londres, 1697, in-8°; plus. édit.; trad. française par Daniel de Larroque (*La Vie de Mahomet*; Amsterd., 1698, in-8°, avec fig.); traduit aussi en allemand et en hollandais; — *The Old and New Testament connected in the history of the Jews and neighbouring nations*; Londres, 1716-1718, 6 vol. in-8°; plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de Londres, 1720, 2 vol. in-fol.; trad. en français (*Histoire des Juifs et des peuples voisins*; Amsterd., 1722, 5 vol. in-12, et 1728, 6 vol. in-8°; Paris, 1726, 7 vol. in 12, avec figures et cartes); en allemand et en hollandais. M. N.

Life of H. Prideaux; Londres, 1748, in-8°. — *Biogr. britann.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

PRIE (*René* DE), cardinal français, né en 1451, en Touraine, mort le 9 septembre 1519, à Lyre (diocèse d'Évreux). Fils d'Antoine de Prie, baron de Buzançais, grand queux de France, il fut successivement, grâce au crédit du cardinal Georges d'Amboise, son cousin germain, grand archidiacre de Bourges, archidiacre de Blois, doyen de Saint-Hilaire de Poitiers, protonotaire apostolique, abbé commendataire de Landais, du Loroux, d'Issoudun, etc., et enfin aumônier du roi. Élu évêque de Bayeux, sur la recommandation expresse de Louis XII, au chapitre (17 septembre 1498), il fut envoyé à Étaples pour souscrire au traité conclu en 1499 avec Henri VII, roi d'Angleterre. Il suivit peu après Louis XII dans son expédition contre les Génois, et fut promu au cardinalat par Jules II (17 mai 1507). Lorsque ce pape prit les armes contre Louis XII, il défendit à René de sortir de Rome, sous peine d'être privé de ses bénéfices (1509). Malgré la défense pontificale, René quitta Rome, et, uni à quelques autres prélats attachés aux intérêts de la France, il ouvrit à Pise (1er novembre 1511) un concile contre Jules II, qui, le 24 octobre, l'avait déclaré déchu du cardinalat. Dans l'intervalle il avait été élu évêque de Limoges en 1510, et deux ans après pourvu de l'évêché de Lectoure. Se voyant contester le siége de Limoges par Foucaud de Bonneval et par Guillaume de Barton, le cardinal de Prie, que Léon X avait rétabli dans ses dignités, fit avec ses compétiteurs (18 août 1513) un traité par lequel il céda ses droits sur l'évêché de Lectoure à Guillaume de Barton, qui à son tour se désista en sa faveur de ses prétentions sur le siége de Limoges; Foucaud de Bonneval obtint alors l'évêché de Soissons. René de Prie célébra à Saint-Denis les funérailles d'Anne de Bretagne (20 janvier 1514), bénit le mariage de Louis XII et de Marie d'Angleterre (14 septembre), tint à Bayeux un synode diocésain, dont il publia les statuts (15 avril 1515), et se démit de ses deux évêchés de Limoges et de Bayeux (septembre 1516). Pendant qu'il se trouvait, en 1512, à Milan, où avait été transféré le concile de Pise, il avait écrit à l'université de Paris contre l'ouvrage de Thomas de Vio, cardinal Cajetan : *De l'autorité du pape*, où était attaquée la doctrine de Gerson. H. F.

Gallia christiana, II et XI. — Bermant, *Hist. du dioc. de Bayeux*. — Aubéri, *Dict. des cardinaux*. — *Francia pontificalis*, ms.

PRIE (*Agnès* BERTHELOT DE PLÉNEUF, marquise DE), maîtresse du duc de Bourbon, née en 1698, à Paris, morte le 7 octobre 1727, à Courbe-Épine, près Bernay. Son père, Étienne Berthelot, seigneur de Pléneuf, était de la famille des Berthelot, tous gens d'affaires, qui en s'aidant les uns les autres avaient obtenu de hauts emplois dans la finance (1). Quant à sa mère, Agnès Rioult de Douilly, c'était une jolie femme et fort galante, qui joignait à la beauté la sorte d'esprit de suite, d'insinuation et d'intrigue, qui est la plus propre à régner dans le grand monde. « Entre plusieurs enfants, dit Saint-Simon, elle eut une fille, belle, bien faite, plus charmante encore par ces je ne sais quoi qui enlèvent, et de beaucoup d'esprit, extrêmement orné et cultivé par les meilleures lectures, avec de la mémoire et le jugement de n'en rien montrer. Elle avait fait la passion et l'occupation de sa mère a la bien élever. » La rivalité de beauté brouilla la mère et la fille, et les rendit ennemies irréconciliables. Afin d'avoir la paix, Pléneuf maria sa fille à Louis, marquis de Prie (27 décembre 1713), le dernier rejeton d'une ancienne famille de Berri et qui n'avait presque rien; en même temps il lui fit donner l'ambassade de Turin. Revenue à Paris (1719), Mme de Prie afficha de grands airs, et traita sa mère comme une bourgeoise. Après avoir essayé de plaire au régent, elle se tourna vers le duc de Bourbon, et s'empara de lui au point de devenir notoirement sa maîtresse. Après la mort du régent (2 décembre 1723), ce fut elle qui régna sous le ministère de son amant. Elle s'empressa de distribuer les honneurs et les emplois à ses amis ou créatures, et eut la plus grande part au choix des chevaliers des Ordres et des maréchaux dans la grande promotion de 1724, et se fit donner la pension de 40,000 liv. st. que l'Angleterre avait servie au cardinal Dubois. Comme elle avait trop d'esprit pour ne pas connaître l'incapacité du duc, elle se choisit des guides dans le maniement des affaires, les frères Pâris, et en forma son conseil intime. Le mariage de Louis XV avec Marie Leczynska fut son œuvre : elle n'eut point de peine à faire agréer ce choix à un ministre ombrageux, qui cherchait vainement autour de lui une princesse assez abandonnée de toute protection humaine pour ne lui inspirer aucune jalousie. Admise parmi les dames

(1) Il « s'était gorgé par bien des métiers », fait observer Saint-Simon, et avait amassé des trésors dans les vivres et les hôpitaux des armées, le ministre Voysin en fit un de ses principaux commis. Recherché en 1716 par la chambre de justice, il fit « une banqueroute frauduleuse et prodigieuse », et se sauva à Turin, où il imagina, sans en avoir commission, de marier une fille du duc d'Orléans avec le prince de Piémont. Rentré en France en 1719, il ne jouit pas longtemps de sa scandaleuse fortune.

du palais de la reine, elle usa de son ascendant sur elle pour renverser l'évêque de Fréjus, depuis cardinal de Fleury; mais dans cette lutte, où elle se montra plus légère que rusée, elle ne tarda pas à succomber. Le lendemain de la disgrâce du duc de Bourbon, elle fut exilée dans sa terre de Courbe-Épine en Normandie (12 juin 1726). D'abord elle supporta son malheur avec fermeté, puis elle s'abandonna au désespoir; le chagrin et la colère l'enlaidirent, et elle finit par s'empoisonner. Voltaire, qui prodigua la louange à toutes les maîtresses de rois et de princes, accordait à Mme de Prie

Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux
Et charmant dans les bagatelles,

et il lui dédia sa comédie de *L'Indiscret*. P. L.

Duclos, *Mém. secrets*. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*. — Lemontey, *Hist. philosoph. du dix-huitième siècle*.

PRIERIAS. *Voy.* MAZOLINI.

PRIESSNITZ (*Vincent*), le fondateur de l'hydrothérapie, né le 5 octobre 1799, à Græfenberg (Silésie autrichienne), où il est mort, le 28 novembre 1851. Fils d'un cultivateur, il s'occupa, après avoir reçu quelque instruction, de l'exploitation de ses terres. Ayant par un coup de pied de cheval reçu une forte blessure, il la traita, sur le conseil d'un de ses voisins, par l'emploi continu de l'eau froide. Il guérit promptement, et se mit alors à étudier les effets de cette nouvelle méthode curative qui venait de se révéler à lui; son extrême sagacité le conduisit bientôt à des résultats inattendus. Le bruit de ses découvertes commença à se répandre, et Priessnitz vit accourir auprès de lui une quantité de malades des environs. A la suite d'expériences réitérées il arriva à un système thérapeutique basé sur l'usage le plus varié de l'eau froide, et avec lequel il obtint des effets vraiment étonnants. Au bout de quelques années le nombre de ses clients devint tel, qu'il se vit obligé, pour les recevoir, de fonder à Græfenberg un établissement considérable, qui, construit selon les besoins de l'hydrothérapie, est devenu le modèle de tant d'autres établissements de ce genre fondés depuis dans les divers pays de l'Europe. Attaqué avec violence par plusieurs médecins de profession, Priessnitz, qui eut sans doute le tort de regarder l'eau froide comme une panacée, n'en eut pas moins le mérite d'avoir attiré l'attention sur les secours efficaces que ce moyen fournit dans beaucoup de cas à l'humanité souffrante. Notons enfin qu'il se montra constamment dégagé de tout esprit de charlatanisme.

Munde, *Die Græfenberger Wasserheilanstalt und die Priessnitzische Curmethode*, et *Memoiren eines Wasserarztes*; Dresde, 1844, 2 vol. — Selinger, *Vincenz Priessnitz*; Vienne, 1852, in-12.

PRIESTLEY (*Joseph*), célèbre chimiste et philosophe anglais, né le 13 mars 1733, à Fieldhead, près Leeds, mort le 6 février 1804, à Northumberland, en Pensylvanie. Il était fils d'un apprêteur de drap. A l'âge de six ans, il perdit sa mère, et ce fut une sœur de son père, Mme Keighley, qui prit soin de son éducation. Dans les écoles qu'il fréquenta, il se distingua de bonne heure par une extrême facilité à apprendre les langues; outre celles de l'antiquité, il se rendit familier avec le chaldéen, le syriaque et l'arabe, et sans l'aide d'un maître il acquit quelque teinture de l'allemand, du français et de l'italien. Un élève de Maclaurin lui enseigna les mathématiques. Il se plaisait beaucoup aux controverses théologiques, et trouvait amplement à satisfaire ce goût chez sa tante, qui avait transformé sa maison en une sorte d'académie, où toutes les communions chrétiennes avaient des représentants. Cette polémique religieuse, au lieu de le confirmer dans sa foi (ainsi que l'avait espéré la bonne dame, zélée calviniste), ne servit qu'à éveiller le doute dans l'esprit raisonneur du jeune Priestley; il devint à moitié arminien, et telle était l'incertitude de sa croyance qu'on refusa de l'admettre au nombre des fidèles de la communion presbytérienne. Il suivit ensuite les cours d'un séminaire dissident, et y composa la première partie des *Institutes of natural and revealed religion*, qui ne parurent qu'en 1772. A peine admis au ministère, il reçut vocation d'une petite congrégation de Needham-Market, dans le Suffolk (1755); mais peu à peu, soit à cause de la tiédeur de ses sentiments, soit parce qu'il éprouvait de l'embarras à s'exprimer en public, il vit ses paroissiens se détacher de lui, et en 1758 il accepta un engagement semblable à Nantwich (comté de Chester). Il y ouvrit une école, et était parvenu, à force de privations, à se procurer quelques instruments de physique; il fit devant ses jeunes élèves une suite de démonstrations qui appelèrent sur lui l'attention des chefs de l'Académie de Warrington. Il venait de mettre au jour son premier ouvrage, *The Scripture doctrine of remission* (1761), où il s'efforce de prouver que la mort du Christ n'avait pas suffi à racheter entièrement le pécheur, lorsqu'il fut appelé dans cet établissement pour donner, à la place d'Aikin, des leçons de langues et de belles-lettres. Bientôt après il épousa la fille d'un maître de forges du pays de Galles. Pendant son séjour à Warrington, il rédigea plusieurs ouvrages, résumé de ses cours ou fruit de ses méditations: *Theory of language and universal language* (1762-1768, 2 part. in-8°); *Essay on a course of liberal education for civil and active life* (1765, in-8°); *Chart of biography* (1765), *Chart of history* (1769); *Oratory and criticism* (1777), *History and general policy* (1788, in-4°), etc. Un voyage qu'il fit à Londres lui avait fourni l'occasion d'entrer en rapport avec Franklin et Price, et l'amitié qu'il leur voua ne se démentit jamais dans la suite. Ce fut au premier de ces savants qu'il communiqua son projet d'écrire une histoire des découvertes relatives à l'électricité: non-seulement il reçut de lui une approbation chaleureuse, mais aussi tous

les livres et mémoires dont il avait besoin, et l'année ne s'était pas écoulée que, grâce à un travail persévérant, il lui envoyait le premier exemplaire de son ouvrage. L'*Histoire de l'électricité* (Londres, 1767, in-4°), réimprimée en 1775 pour la troisième fois, contient un exposé clair et rapide de l'origine et des progrès de cette branche de la science, ainsi qu'une série d'expériences ingénieuses; mais elle a été composée avec une précipitation évidente, et si elle eut du succès, il faut l'attribuer à la nouveauté du sujet plutôt qu'au soin avec lequel il fut traité.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, à l'*Histoire de l'électricité* que Priestley dut son admission dans la Société royale de Londres : il y travaillait encore lorsqu'il fut élu membre de cette compagnie (1766), honneur qu'il reçut dans la suite de tant d'autres corps savants, et vers la même époque le diplôme honoraire de docteur en droit lui fut conféré par l'université d'Édimbourg. A la suite d'un désaccord survenu entre les administrateurs et les professeurs de Warrington, il quitta cette Académie en 1767, et alla prendre à Leeds la direction d'une congrégation de dissidents. Son retour à l'Église fut marqué par une recrudescence de zèle dans les études théologiques : cherchant de bonne foi la vérité, il crut l'avoir trouvée dans un opuscule de Nathaniel Lardner, un des prôneurs de l'unitarisme, et apporta une grande chaleur à exposer ou à défendre ses nouvelles tendances. Heureusement il avait pris de bonne heure l'habitude de varier l'objet de ses travaux, afin de pouvoir les prolonger sans fatigue, et la science ne fut pas négligée au milieu des controverses. Le voisinage d'une brasserie attira dès 1768 l'attention de Priestley vers l'étude de la chimie, et en 1772 il communiqua à la Société royale des *Observations sur les différentes espèces d'air* qui lui firent décerner la grande médaille de Copley. « Personne, dit Thomson, ne s'appliqua à la chimie avec plus de désavantages que Priestley, et cependant il est peu de savants qui s'y soient fait un nom plus honorable, ou qui y aient constaté en plus grand nombre des faits nouveaux et intéressants. La carrière était vaste alors et peu frayée, et il s'y engagea exempt de ces préjugés ou plutôt de ces opinions préconçues qui faussent le jugement et raccourcissent la vue de ceux qui ont parcouru régulièrement les voies de la science. Il possédait une sagacité que ne décourageait aucun obstacle, et un talent d'observation qui le rendait habile à tirer parti de tout phénomène qui s'offrait à lui. Il était si régulier dans ses habitudes qu'il n'omettait jamais d'enregistrer exactement le moindre détail qu'il observait. Aussi sincère que désintéressé, il semble avoir fait de la recherche de la vérité l'unique but de ses constants efforts. » Cette période de la vie de Priestley (1772-1779) ayant été la plus féconde pour la science, il convient de s'y arrêter un moment pour analyser les travaux qui lui ont donné une si belle place parmi les pères de la chimie moderne. C'est dans ses *Observations sur les différentes espèces d'air* qu'il a consigné ses principales découvertes; elles eurent dès leur apparition un grand retentissement en Europe. Le premier gaz qu'il étudia fut *l'air fixe* (gaz acide carbonique) : il ajouta peu là-dessus aux recherches de Black et de Bergmann; mais en cherchant un moyen de rendre l'air fixe propre à la respiration et à la combustion, il parvint à constater que les végétaux peuvent y vivre et qu'ils lui communiquent, sous l'influence de la lumière du jour, les propriétés de l'air commun. Puis il découvrit le bioxyde d'azote, qu'il nomma *air nitreux*, et proposa ce gaz comme un excellent moyen de reconnaître, par voie d'analyse, la pureté de l'air et de préserver de la putréfaction. Vers la même époque il fit une expérience répétée par Lavoisier, laquelle consistait à suspendre des morceaux de charbon dans des vaisseaux de terre remplis d'eau jusqu'à une certaine hauteur, et renversés dans un autre vaisseau plein d'eau, et à diriger sur ce charbon le foyer d'une lentille. Il observa qu'il se produit ainsi de l'air fixe absorbé et précipité en blanc par l'eau de chaux; qu'après cette absorption la colonne d'air est diminuée d'un cinquième, et que l'air qui reste (*azote*) éteint la flamme, tue les animaux, etc. « Cette expérience, quelque importante qu'elle fût, ajoute M. Hoefer, resta complétement stérile entre les mains de Priestley, qui se perd dans des explications obscures sur l'intervention du phlogistique. C'est à Lavoisier qu'appartient la gloire d'avoir fait en quelque sorte sortir cette expérience du néant et d'en avoir tiré d'immenses résultats. » Ayant appliqué la chaleur d'un verre ardent à de la chaux (oxyde) de mercure, Priestley obtint pure et isolée cette portion respirable de l'air atmosphérique que sous le nom d'oxygène la chimie moderne regarde comme l'agent le plus universel de la nature : il l'appela *air déphlogistiqué*, et ne songea à en tirer parti que dans le traitement des maladies de poitrine. Quoique observateur sagace, il ne sentit pas cependant toute la portée de ses découvertes. Il ne connaissait, lorsqu'il les fit, d'autre théorie chimique que celle de Stahl. De là une sorte d'hésitation dans ses principes et d'embarras dans ses résultats. Cherchant partout le phlogistique, il est obligé de le supposer tout autrement constitué qu'il ne l'est. Rien ne semble uniforme dans ses expériences, et l'on voit qu'avec ses préjugés scientifiques il lui est impossible d'en tirer une conclusion générale et précise. Ce fut l'œuvre de la chimie moderne. Sa gloire s'associa très-justement à celle des auteurs de cette célèbre révolution dans le système des connaissances humaines; il la prépara, il la fit naître; mais, selon l'observation de Cuvier, c'est un père qui ne voulut jamais reconnaître sa fille.

Pendant son séjour à Leeds, Priestley reçut

des offres avantageuses pour accompagner le capitaine Cook dans sa seconde expédition aux mers du sud; sa position était encore si incertaine que, bien que déjà chargé de famille, il les accepta avec joie, et il se préparait à partir lorsqu'il apprit, par l'intermédiaire de Joseph Banks, que sa nomination n'avait pas été approuvée par certains membres orthodoxes du bureau des longitudes, à cause de la liberté de ses sentiments religieux. En 1773, il dut à la recommandation de son ami Price la place de bibliothécaire du comte de Shelburne (plus tard marquis de Lansdown), aux appointements de plus de 6,000 fr. par an. L'année suivante il suivit ce seigneur dans son voyage en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas. A Paris ses travaux scientifiques lui procurèrent un facile accès auprès des chimistes et des philosophes en renom, et ce fut, raconte-t-il, un spectacle singulier de voir au milieu de ces athées de profession un homme à qui l'on accordait quelque intelligence et qui ne rougissait point d'être chrétien. Dans le dessein louable de combattre de si funestes tendances, il écrivit ses *Lettres à un philosophe incrédule* (1780), et dans la suite il approfondit le même sujet dans l'*Évidence de la religion révélée* (1787). Tandis qu'il était le commensal de lord Shelburne, qui lui allouait 1,000 fr. par an pour défrayer les dépenses de son laboratoire, il augmenta de beaucoup la dissertation couronnée par la Société royale et en fit paraître une édition nouvelle, en plusieurs volumes, sous le titre d'*Experiments and observations on air* (1774 et suiv.). Mais ses penchants pour la métaphysique et la théologie reprirent le dessus : après avoir examiné la doctrine du sens commun dans un ouvrage où il traitait avec arrogance les fondateurs de l'école écossaise, il préconisa une doctrine bien moins fondée, celle de la nécessité philosophique, et plaça à la tête des *Observations sur l'homme* d'Hartley une dissertation préliminaire, où il exprima des doutes sur la spiritualité de l'âme humaine : accusé d'incrédulité et même d'athéisme par la plupart des journaux, il se défendit selon sa manière accoutumée, sans rien ménager ni craindre, ce qui augmenta le concert de ses ennemis, et ses *Recherches sur la matière et l'esprit* (1777, in-8°), eurent pour but de démontrer que l'homme est un être purement matériel, qui n'a d'autre gage d'immortalité que le dogme chrétien de la résurrection.

Le motif qui éloigna l'un de l'autre Priestley et lord Shelburne n'a jamais été bien connu, et Priestley lui-même ne semble pas l'avoir pénétré. Il est à présumer que la défaveur qu'avaient attirée sur lui ses derniers écrits n'y était pas étrangère. Quoi qu'il en soit, ils se conduisirent, dans une circonstance pénible pour tous deux, en hommes d'honneur et qui s'étaient voué une estime réciproque; ils se quittèrent sans éclat (1780), et suivant une convention antérieure Priestley eut droit jusqu'à sa mort à une rente annuelle de 150 liv. st.; plus tard, en 1787, il refusa d'accéder à de nouvelles ouvertures que lui adressa lord Shelburne. Redevenu libre, il alla s'établir à Birmingham, attiré sans doute dans cette ville par l'avantage d'y trouver réunis des chimistes et des mécaniciens habiles, tels que Watt, Withering, Bolton et Keir. On le choisit pour diriger la principale église dissidente, et ses nombreux amis se cotisèrent pour subvenir aux frais de ses expériences scientifiques et de ses controverses religieuses. Il recueillit ainsi, de son propre aveu, des sommes considérables. On offrit aussi de lui procurer une pension du gouvernement; mais c'était un moyen d'enchaîner son indépendance, et il n'en voulut point entendre parler. Dès lors Priestley reporta avec plus d'ardeur que jamais son attention sur les matières théologiques. On a vu comment avant de se former une foi religieuse il avait passé de Calvin à Arminius et d'Arius à Socin. On pourrait croire qu'en rejetant ainsi les dogmes les plus accrédités, il n'avait qu'un pas à faire pour tomber dans l'incrédulité absolue : bien au contraire, il se forma, en théologie comme en physique, une croyance particulière, et il se crut en quelque sorte obligé de la défendre contre quiconque allait plus ou moins loin que lui. Outre une érudition vaste et un art spécieux à combiner ses moyens, il apportait dans la discussion de la hardiesse, de l'indépendance et une rare bonne foi; aussi ses adversaires le regardaient-ils comme un des plus forts controversistes du siècle. Il déploya une activité sans bornes à combattre les philosophes, les sectaires et les orthodoxes, ainsi qu'à exposer ses propres idées dans des ouvrages ardemment discutés, tels que *History of the corruptions of christianity* (1782, 2 vol. in-8°), *History of early opinions concerning Jesus-Christ* (1786, 2 vol. in-8°), ses *Lettres* à Badcock et à Horsley, etc. Il réclama avec beaucoup de chaleur en faveur des communions dissidentes; depuis longtemps il était le plus éloquent organe de leurs plaintes, et il écrivit dans ce sens jusqu'à vingt volumes. Au reste, on ne le vit jamais demander rien pour les protestants qu'il ne demandât également pour les catholiques, et même avec plus de force parce qu'ils souffraient davantage. Cette impartialité généreuse, on lui en fit un crime dans la haute Église; tous ceux qui l'attaquèrent étaient assurés de larges récompenses, plusieurs eurent même des évêchés, ce qui lui faisait dire assez plaisamment qu'il avait la feuille des bénéfices d'Angleterre. La haine qu'il avait excitée chez certains ministres fanatiques ne s'arrêta pas à ces moyens permis. En politique, Priestley s'était montré libéral; il avait salué dans la révolution française l'aurore d'une rénovation sociale. Ses efforts constants en faveur de la liberté, du progrès, de la tolérance, non moins que ses écrits

et surtout sa *Réponse* aux fameuses *Réflexions* de Burke sur les conséquences probables de la révolution lui procurèrent dans la suite l'honneur d'être candidat à la Convention nationale, puis d'être nommé citoyen français, titre dont il aima toujours à se glorifier. Le 14 juillet 1791 quelques-uns de ses amis politiques, habitants de Birmingham, se réunirent pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille. Priestley évita, par prudence, d'assister à cette fête. Cependant on l'accusa de l'avoir provoquée; on fabriqua de faux billets d'invitation en termes séditieux, qu'on lui attribua. A l'instigation des ministres anglicans et des partisans du gouvernement, le peuple s'ameute; le lieu de réunion des convives est assailli et saccagé; mais Priestley ne s'y trouve pas, et c'est à lui qu'on en veut. On vole à sa maison, « foyer d'où étaient sorties tant de vérités nouvelles, tant de découvertes utiles à ces furieux eux-mêmes, car c'étaient presque tous des ouvriers de Birmingham ». En peu d'instants tout fût mis en poudre, instruments, manuscrits, bibliothèque, et la maison entière fut livrée aux flammes. L'émeute dura trois jours. Comme à l'ordinaire, on accusa les victimes de leur propre malheur, et les journaux ne manquèrent pas d'annoncer qu'on avait trouvé dans les papiers de Priestley les preuves d'une grande conspiration. A la suite d'une enquête une indemnité de 2,000 liv. st. (50,000 fr.) lui fut accordée; mais la libéralité de ses admirateurs le dédommagea plus amplement de tant d'irréparables pertes.

Le malheureux vieillard supporta l'adversité avec une âme sereine; il ne s'échappa de sa bouche aucune plainte contre un peuple égaré. Mais sa patrie devint pour lui un séjour intolérable. Après avoir passé trois années près de Londres, dans le collége d'Hackney, où il enseigna la chimie et où il remplaça comme ministre son ami Price, il s'embarqua, le 7 avril 1794, pour l'Amérique, et choisit sa résidence à Northumberland, petite ville de la Pensylvanie. Il demeura quelque temps sans jouir du repos qu'il était venu chercher au delà des mers; les préventions anglaises le poursuivirent, et sous l'administration de John Adams il se vit en butte à d'étranges défiances : ne faisait-on pas courir le bruit qu'il était un agent secret aux gages de la république française? Après avoir vu mourir à ses côtés sa femme et son plus jeune fils, il put lui-même terminer en paix sa longue carrière, sous la protection du président Jefferson, auquel il dédia sa *General history of the christian Church, from the fall of the western empire to the present time* (1802-1803, 4 vol. in-8°). Une maladie qu'il avait essuyée en 1801, et que l'on a, sans aucune preuve, attribuée au poison, affaiblit extrêmement ses organes digestifs, et depuis lors il ne fit plus que languir. « Ses derniers moments, dit Cuvier, furent remplis par les épanchements de cette piété qui avait animé toute sa vie, et qui, pour n'être pas bien gouvernée, en avait causé toutes les erreurs. Il se faisait lire les Évangiles, et remerciait Dieu de lui avoir donné une vie utile et une mort paisible. Il mettait au rang des principaux bienfaits qu'il en avait reçus celui d'avoir connu personnellement presque tous ses contemporains célèbres. « Je vais m'endormir comme vous, dit-il à ses petits-enfants, qu'on emmenait; mais, ajouta-t-il en regardant les assistants, nous nous réveillerons tous ensemble, et, j'espère, pour un bonheur éternel, » témoignant ainsi dans quelle croyance il mourait. Ce furent ses dernières paroles. »

La vie de Priestley fut celle d'un honnête homme; rien ne put le faire dévier du droit chemin de l'honneur, de la probité et de la morale. « Le seul reproche qu'on puisse lui faire, dit M. Hoefer, c'est de n'avoir pas tenu assez compte des travaux de ses contemporains et de s'être montré, envers et contre tous, le défenseur zélé d'une théorie insoutenable et en contradiction avec les faits. » Parmi les ouvrages, si nombreux, qu'il a laissés, nous citerons encore les suivants : *Considerations on Church authority*; 1769, in-8°; — *Institutes of natural and revealed religion*; Londres, 1772-1774, 3 vol. in-8°; trad. en 1783 en allemand; — *Directions for impregnating water with fixed air*; 1772, in-8°; — *History and present state of discoveries relating to vision, light and colours*; 1772, 2 vol. in-4° : cet ouvrage, composé à la hâte, fut froidement accueilli du public; — *Experiments and observations on different kinds of air*; Londres, 1774-1777, 3 vol. in-8°; qui ont pour complément les *Experiments and observations relating to various branches of natural philosophy* (1779-1786, 3 vol. in-8°); ces deux ouvrages ont été traduits en français par Gibelin (Paris, 1775-1787, 9 vol. in-12), en italien et en allemand, et l'auteur en publia une espèce de résumé, Birminghan, 1790, 3 vol. in-8°; — *Harmony of the evangelists in greek*; 1777, in-4°; — *The Doctrine of philosophical necessity illustrated*; 1777, in-8°; — *Miscellaneous observations relating to education*; 1778, in-8°; — *Forms of prayer for the use of unitarian societies*; 1783, in-8°; — *Observations relating to the American revolution and the means of making it a benefit to the world*; 1785, in-8°; — *Letters to the Jews*; 1787, 2 part.; — *Discourses on various subjects*; 1787, in-8°; — *Sermons on the slave trade*; 1788, in-8°; — *Familiar letters to the inhabitants of Birmingham, in refutation of several charges advanced against the dissenters*; Birmingham, 1790, 5 cah. in-8°; — *Letters to Edmund Burke*; ibid., 1791, in-8°; trad. en français; — *An appeal to the public on the subject of the riots in Birmingham*; 1791-1793, 2 part.; — *Letters to the philosophers and politicians of*

France on the subject of religion; 1793, in-8°; — *The present state of Europe compared with the ancient prophecies*; 1794, in-8°; à la tête de ce sermon l'auteur expose les motifs qui l'ont forcé de quitter l'Angleterre; — *Discourses on the evidence of revealed religion*; Philadelphie, 1796-1797, 2 vol. in-8°; — *Observations on the increase of infidelity*; ibid., 1797, in-8°, ouvrage principalement dirigé contre Volney; — *A comparison of the institutes of Moses with those of the Hindoos and other ancient nations*; Northumberland, 1799, in-8°; c'est une réfutation de l'*Origine des cultes* de Dupuis; — *Considerations on the doctrine of phlogiston and the decomposition of water*; 1796-1797, 2 part.; trad. en français par Ader; — *Maxims of political arithmetic*; 1798, in-8°; — *Socrates and Jesus compared*; 1803, in-8°; — *The Doctrines of heathen philosophy compared with those of revelation*, ouvrage posthume. Priestley a dirigé de 1777 à 1788 un recueil intitulé *Theological repository* (6 vol. in-8°) et consacre aux recherches et aux controverses religieuses. Il a en outre fourni de nombreux mémoires scientifiques aux *Philosophical transactions*, au *Monthly Magazine*, au *Medical repository* de New-York et au *Journal* de Nicholson. La plupart de ses écrits ont été recueillis (*Theological and miscellaneous works*; Hackney, 1817 et suiv., 25 vol. in-8°), par les soins de John Rutt, qui y a joint la *Vie* de Priestley, écrite par lui-même et achevée par son fils ainsi que sa *Correspondance*. P. LOUISY.

Memoirs of J. Priestley, written by himself, with a continuation, etc.; Londres, 1806-1807, 2 vol. in-8°. — John Corry, *Life of J. Priestley*; Birmingham, 1805, in-8°. — J. Smith. *Discourse on the death of J. Priestley*; Londres, 1805, in-8°. — Cuvier, *Éloge de Priestley*, lu le 24 juin 1805 à l'Institut. — Thomson, *Annals of philosophy*; 1813, in-8°; t. I; et *History of the royal Society*; 1812, in-4°. — *Encyclop. metropolitana*, art. *Electricity* et *Chemistry*. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 470-483. — Dumas, *Leçons sur la philosophie chimique*. — Lord Brougham. *Lives of men of letters and science, who flourished in the time of George III.*

PRIETO (*Maria-de-Loretta*), artiste espagnole, née à Madrid, en 1753, morte le 23 avril 1772. Élève de son père, Thomas Prieto, elle devint peintre distinguée, et fut reçue, par exception, dès 1769 membre de l'Académie de Saint-Ferdinand. Elle gravait aussi à l'eau-forte.

Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

PRIEUR (*Barthélemy*), sculpteur français, mort le 22 ou le 23 octobre 1611, à Paris. On n'a aucun renseignement précis sur sa vie. On croit qu'il fut élève de Germain Pilon, duquel au reste il ne se rapproche que par le costume de ses figures et quelques détails. Il fut protégé par le connétable Anne de Montmorency, qui l'employa à la décoration de son château d'Écouen; mais c'est par une erreur évidente que Sauval a prétendu que cet artiste, qui était huguenot, fut sauvé par le connétable (mort en 1567) du massacre de la Saint-Barthélemy. Cette mort fut pour Prieur l'occasion de ses principaux travaux; il fut chargé en effet des deux monuments qui furent consacrés à la mémoire du connétable, son tombeau pour l'église de Montmorency, et sa colonne funéraire pour les Célestins de Paris. Henri II mourant avait témoigné le désir que le cœur du connétable fût placé à côté du sien, qui devait être déposé dans cette église. Ce vœu fut exaucé, et dans la chapelle d'Orléans, aux Célestins, le cœur du guerrier fut placé dans une urne posée sur le chapiteau composite d'une colonne de marbre torse, entourée de guirlandes de pampres, de chêne et d'olivier, près du célèbre chef-d'œuvre de Germain Pilon, qui reçut les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis. Au pied de la colonne étaient les statues en bronze de *L'Abondance*, de *La Paix* et de *La Justice*. Sur le soubassement, en marbre blanc, furent sculptés les emblèmes de l'abondance et de la paix, l'épée de connétable et les alérions de l'écu des Montmorency. Ce monument, dont les diverses parties ont été groupées différemment, figure au Louvre. C'est là aussi qu'il faut chercher les deux statues seuls restes du mausolée élevé dans l'église de Montmorency. Ces statues sont celles du connétable, représenté mort et armé de toutes pièces, et celle de sa femme, Magdeleine de Savoie, morte en 1586, également couchée, revêtue d'une longue robe et d'un manteau. Au Louvre on attribue encore à Prieur, mais avec moins de certitude, un buste de *Henri IV*, couronné de laurier. Au-dessus d'une porte de la petite galerie du Louvre, deux *Renommées* en bas-relief sont les plus gracieux ouvrages de cet artiste qui soient parvenus jusqu'à nous. E. B—N.

Sauval, *Antiquités de Paris*. — Lenoir, *Musée des monuments français*. — Le Laboureur, *Les Tombeaux des personnes illustres*. — H. Barbet de Jouy, *Description des sculptures modernes du Louvre*.

PRIEUR *de la Marne* (...), conventionnel français, né dans la Champagne, vers 1760, mort en mai 1827, à Bruxelles. Il exerçait la profession d'avocat à Châlons-sur-Marne, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de cette ville aux états généraux. Il siégea au côté gauche de cette assemblée, et s'y distingua par ses principes démocratiques. Il réclama la formation provisoire des assemblées provinciales et municipales avant l'achèvement de l'acte constitutionnel, repoussa toute condition pécuniaire pour l'éligibilité des représentants, défendit avec opiniâtreté la cause des sociétés populaires, appuya vivement l'aliénation des biens ecclésiastiques, tout en proposant d'accorder un juste salaire aux ministres du culte et d'augmenter surtout le traitement des vieillards, proposa de détruire le monument que « le despotisme s'était lui-même élevé » sur la place des Victoires, et ne cessa de combattre tout ce qui lui parut opposé à la révolution et favorable à l'ancien régime. En mai 1791, il demanda des mesures de rigueur contre les émigrés, dont le gouvernement favorisait la

sortie de France et le rassemblement en armes sur les frontières. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il fut un des commissaires envoyés par l'Assemblée nationale aux frontières, et se rendit en Bretagne. Lors de la discussion sur les mesures à prendre par suite de l'évasion du roi, il se prononça contre l'inviolabilité du roi. Un mois après, il prit la parole sur les cas d'abdication de la royauté, et fit décréter que si le roi, sorti du royaume, n'y rentrait pas après l'invitation du corps législatif, et dans le délai qui serait énoncé, il serait censé avoir renoncé à sa couronne; enfin, lors des protestations du côté droit, il proposa d'exclure de tout traitement ou pension sur le trésor public ceux des signataires qui étaient salariés par l'État.

Après la clôture de la session, Prieur fut élu vice-président du tribunal criminel de la Seine. Réélu, au mois de septembre 1792, député du département de la Marne à la Convention nationale, et chargé presque immédiatement d'une mission à l'armée de Dumouriez, il vint, après la retraite des Prussiens, reprendre son poste dans le sein de la représentation nationale, et vota dans le procès de Louis XVI la peine de mort, sans appel ni sursis. Quoiqu'il eût gémi, comme tous les véritables patriotes, des scènes horribles de septembre, il crut qu'il était impolitique d'en rechercher les auteurs dans un moment où l'on avait besoin de toute l'exaltation du parti auquel ils appartenaient, et il proposa, le 8 février 1793, de jeter un voile sur des excès irréparables. Le 27 mars suivant, dans la discussion sur l'organisation du tribunal révolutionnaire, il défendit, contre Guadet et Buzot, l'article du décret qui exigeait des jurés qu'ils votassent à haute voix. Nommé ensuite successivement au comité de défense générale et au comité de salut public, il fut bientôt après chargé d'une nouvelle mission auprès des armées, et parcourut les départements du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, pour réveiller ou entretenir l'enthousiasme républicain des troupes. Il se rendit ensuite en Bretagne; et, malgré la sévérité de ses principes démocratiques et son adhésion aux mesures franchement révolutionnaires, il agit avec tant de modération et d'humanité, que Carrier le traita d'*imbécile en fait de révolution*. Quoique membre du fameux comité de salut public, qui gouverna la France pendant une année, il prit peu de part à ses actes, étant presque toujours en mission. Absent de Paris lors des événements du 9 thermidor, il n'eut pas à se prononcer entre les vainqueurs et les vaincus de cette journée. Il sortit alors du comité de salut public, mais il y rentra le 15 vendémiaire an III, et présida la Convention pendant le mois de brumaire suivant. Au 12 germinal, il se montra favorable aux insurgés, et demanda la mise en liberté des patriotes arrêtés depuis le 9 thermidor, ce qui le fit accuser par André Dumont de complicité dans l'insurrection. Il repoussa cette imputation avec succès; mais cela ne l'empêcha pas de manifester de nouveau, dans la journée du 1er prairial, sa prédilection pour le parti démocratique. Porté par les sectionnaires révoltés à la commission extraordinaire de gouvernement, il s'empressa d'accepter cette périlleuse mission, et fut un des derniers à céder aux troupes de la Convention. Mais, ayant cherché vainement à rallier la multitude qui fuyait en désordre devant les bataillons des sections du Mont-Blanc et de la Butte-des-Moulins, il comprit qu'il n'y avait plus pour lui de salut que dans la fuite, et il parvint en effet à se soustraire au décret d'accusation qui le soir même fut lancé contre lui et ses collègues Romme, Soubrany, etc. Il resta caché jusqu'à l'amnistie de brumaire, et ne sortit de sa retraite que pour reprendre ses travaux de jurisconsulte. Il exerçait à Paris la profession d'avocat. Après avoir traversé la double ère du directoire et de l'empire, et s'être tenu pendant vingt ans éloigné de la scène politique, il fut banni de France, en 1816, en vertu de la loi dite d'amnistie, et mourut à Bruxelles, dans un état voisin de l'indigence. Il avait publié : *Rapport sur l'établissement des sourds-muets, fait à l'Assemblée nationale;* 1791, in-4°.

Moniteur univ., 1789-1795. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Galerie hist. des contemp.*

PRIEUR-DUVERNOIS (*Claude-Antoine*) conventionnel français, dit *Prieur de la Côte-d'Or*, né à Auxonne, le 2 décembre 1763, mort à Dijon, le 11 août 1832. Il était fils d'un receveur des finances à Auxonne. Après avoir terminé ses études à l'école de Mézières, il entra dans l'arme du génie, et était officier à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes avec enthousiasme. Élu par la Côte-d'Or député à la Législative, puis à la Convention, enfin au Conseil des cinq cents, il siégea dans ces assemblées de 1791 à 1793, et s'y fit remarquer par son républicanisme et ses travaux de diverses natures; il fut nommé président de la Convention le 2 prairial an II. Après la journée du 10 août il fut envoyé à l'armée du Rhin pour y faire connaître les événements politiques qui venaient de s'accomplir et y proclamer la république. Dans le procès du roi, il vota pour la mort. Cette même année (1793) la Convention le chargea, conjointement avec le représentant Romme, d'aller en Normandie déjouer les menées contre-révolutionnaires des girondins. Ceux-ci parvinrent à faire incarcérer les deux commissaires de la Convention, qui furent délivrés à la suite de la déroute des insurgés à Vernon, après cinquante et un jours de captivité dans les prisons de Caen. Prieur, revenu à Paris, entra au comité du salut public (août 1793), où il partagea avec Carnot la gloire d'avoir *organisé la victoire* dans les armées de la république. Ces services devinrent leur sauvegarde

contre les thermidoriens; et lorsqu'ils proposèrent de décréter l'arrestation de Carnot et de Prieur, la Convention passa à l'ordre du jour (9 prairial 1795). Prieur était colonel du génie lors du 18 brumaire. Trop républicain pour servir un gouvernement qui s'élevait sur les ruines de la république qu'il avait contribué à fonder, il demanda sa retraite, et rentra sans retour dans la vie privée. Il fut du nombre des révolutionnaires pratiques et organisateurs qui travaillèrent avec autant de zèle que d'intelligence au rétablissement de l'instruction publique. Il se fit remarquer dans le comité de ce nom en prenant une part active à ses utiles travaux. L'École polytechnique le compte parmi ses fondateurs, et on lui doit particulièrement la grande réforme de l'uniformité des poids et mesures.

Outre plusieurs mémoires, instructions et rapports insérés dans le *Journal de l'École polytechnique* et dans les *Annales de chimie*, Prieur a publié : *Moyen de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur, et de les établir sur des bases fixes et invariables*; Dijon, 1790, in-4°; — *L'Art du militaire, ou traité complet de l'exercice de l'infanterie, cavalerie, du canon, de la bombe et des piques*, etc., 2e édit. corrigée et augmentée de l'*Art du mineur*; Paris, 1793, in-18, pl.; — *Rapport sur le salpêtre*; Paris, impr. nat., 1793, in-8°; — *Rapport sur la nécessité et les moyens d'introduire dans toute la république les nouveaux poids et mesures décrétés*; Paris, imp. nat., br. in-8°, an III; — *Instruction sur le calcul décimal appliqué principalement au nouveau système des poids et mesures*; Paris, an III, br. in-8°; — *Nouvelle instruction sur les poids et mesures et sur le calcul décimal*; Paris, br. in-8°, an III; — *Mémoire sur l'École centrale des travaux publics*; Paris, an III, br. in-8°; — *Rapports sur les poudres et salpêtres*; Paris, an V, br. in-8°; — *De la décomposition de la lumière en ses éléments les plus simples*; Paris, 1806, br. in-8°. Ce mémoire n'est qu'un fragment d'un ouvrage sur la coloration, resté manuscrit.

J.-P. Abel JEANDET (de Verdun).

Moniteur universel. — Amanton, *Galerie auxonnaise.* — *Annuaire nécrologique.* — J.-P. Abel Jeandet, *Galerie bourguignonne* (ouv. manusc.).

PRIEUR (*Philippe* LE), en latin *Priorius*, érudit français, né à Saint-Vaast (pays de Caux), mort en 1680, à Paris. Habile dans les belles-lettres, la théologie, les langues orientales, l'histoire et le droit canon, il fut nommé professeur à l'université de Paris; mais en 1660 il fut forcé de renoncer à sa chaire, pour des motifs qu'on ignore. On a de lui : *Animadversiones in librum præadamitarum*; Paris, 1656, in-12 : ce petit traité, joint d'ordinaire à l'ouvrage de La Peyrère et publié sous le nom d'*Eusèbe Romain*, a été quelquefois attribué à Mabillon; — *De literis canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*; Paris, 1675, in-8°. Il a retouché les éditions de Tertullien (Paris, 1664, in-fol.) et de saint Cyprien (ibid., 1666, in-fol.), faites par Rigaut, et il a publié une édition nouvelle des œuvres de saint Optat (Paris, 1676, in-fol.).

Moreri, *Grand Dict. hist.*

PRIEZAC (*Daniel* DE), littérateur français, né en 1590, au château de Priezac (bas Limousin), mort à Paris, en 1662. Après avoir terminé ses études à Bordeaux, il y reçut le bonnet de docteur en droit (1615), et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence; il avait suivi le barreau. Ses plaidoyers et des discours prononcés dans des occasions solennelles engagèrent le chancelier Seguier à le faire venir à Paris (1635), et Priezac ne tarda pas à y être nommé conseiller d'État, puis membre de l'Académie française (1639). On a de lui : *Discours* (trois en français, et un en latin); Bordeaux, 1621, in-8°; — *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium Armachanum theologum*; Paris, 1638; Amsterdam, 1638, in-12; réimpr. dans ses *Melanges* : c'est une réponse, par ordre de la cour, au *Mars gallicus* de Jansenius. Il en existe une traduction française (Paris, 1639, in-8°); — *Observations sur un livre intitulé* Philippe le Prudent, fils de Charles-Quint, vérifié roi légitime de Portugal, composé en latin par D. Juan Caramuel de Lobkowitz; Paris, 1640, in-8°; — *Les privilèges de la Vierge, mère de Dieu*; 1648-1651, 3 vol. in-8°; — *Discours politiques, composés sur la Politique d'Aristote*; Paris, 1652-1654, in-4°; — *Miscellaneorum libri II*; Paris, 1658, in-4° : ouvrage qui peut servir à l'histoire du droit; — *Le Chemin de la gloire*; 1660, in-12; — *Tribonianus a censura Sospes*; 1660, in-4°. « Ses écrits, dit M. Tastet, sont ceux d'un esprit sérieux et élevé. Plusieurs morceaux qui se trouvent dans les *Mélanges* offrent surtout de l'intérêt, et font regretter que leur auteur les ait composés en latin; car lorsqu'il daignait se servir de sa langue maternelle, il le faisait quelquefois avec énergie et toujours avec élégance ». M. AUDOIN (de Limoges).

Goujet, *Bibl. françoise*, II, 336. — Pellisson, *Hist. de l'Académie françoise*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Tyrtée Tastet, *Hist. des 40 fauteuils de l'Acad.*

PRIEZAC (*Salomon* DE), sieur de Saugues, littérateur, fils du précédent. Ayant adressé un de ses ouvrages à la reine Christine, il ne reçut pas de réponse, et s'en plaignit dans son *Icon Christinæ reginæ* (Paris, 1655, in-4°). On a encore de lui : *Campestre galliæ miraculum, seu fons bellantius* (Fontainebleau); Paris, 1647, in-4°; — *L'Histoire des éléphants*; Paris, 1650, in-12 : volume recherché et peu commun; — *Poésies*; Paris, 1650, in-12 : elles se composent de paraphrases publiées déjà en 1643, de sonnets, d'épigrammes, de stances, etc.; — *Lætitia publica, seu Faustus Ludovici XIV*

in Lutetiam reditus; Paris, 1649, in-4°; — *De coloribus dissertatio*; Paris, 1657, in-8°; — *Icon asini*; Paris, 1659, in-4°; — *Julii cardinalis Mazarini iconis historicæ specimen*; Paris, 1660, in-4°; — *Mons Valerianus*; 1661, in-4°; — *Dissertation sur le Nil*; Paris, 1664, in-8°. Il avait traduit encore et annoté le *Livre de l'âme* par Cassiodore. M. A.

Goujet, *Bibl. françoise*, XVII, 64 et suiv. — Niceron, *Mémoires*, XXXIII. — Joannis Collini *Lemovici illustres*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — *Bibliotheca bulteliana*, 258 et 475. — Lelong, *Bibl. hist. de la France*, n°s 1602 et 11061, éd. Fontette.

PRIGNANO (*Barth.* DE). *Voy.* URBAIN VI.

PRILESZKY (*Jean-Baptiste*), savant jésuite hongrois, né à Priless, le 16 mars 1709, mort après 1773. Reçu docteur en philosophie et en théologie, il enseigna dans divers colléges de son ordre, et fut pendant cinq ans chancelier de l'université de Tyrnau. On a de lui : *Acta sanctorum Hungariæ*; Tyrnau, 1743-1744, 2 part. in-8°; — *Notitia sanctorum Patrum trium priorum sæculorum*; ibid., 1759, in-8°; — *Acta et scripta S. Cypriani*; ibid., 1761, in-fol.; — *Acta et scripta S. Theophili, patriarchæ Antiocheni, et Minutii Felicis*; Vienne, 1764, in-8°; — *Acta et scripta S. Irenæi*; Caschau, 1765, in-8°; — *Acta scripta S. Gregorii Neo-Cæsariensis, Dionysii Alexandrini et Methodii Lycii*; ibid., 1766, in-8°.

Horanyi, *Memoriæ Hungarorum*, III. — Luca, *Gelehrtes Œstreich*, I. — *Œstreichische Nationalencyclopædie*.

*PRIM (*Jean*), comte DE REUSS, marquis DE LOS CASTILLEJOS, général espagnol, né à Reuss (Catalogne), le 6 décembre 1814. Il est fils du colonel d'infanterie Pablo Prim. A peine âgé de vingt ans, il s'enrôla dans les volontaires d'Isabelle II, corps franc formé par le général Ilander. Le 12 avril 1835, il fut blessé à Coll de Guast, et nommé sous-lieutenant. Il s'éleva au grade de commandant le 27 juillet 1838, à la prise de Salsona. Au siége d'Ager, le 12 février 1839, il s'empara d'une redoute devant toute l'armée; cette nouvelle action d'éclat lui valut le grade de major de bataillon. A vingt-cinq ans il était colonel. Après la retraite de la régente (octobre 1840), il s'associa aux hostilités du parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse. Il chercha un refuge en France, et se concerta avec Marie-Christine sur les moyens de préparer une restauration. Élu en 1843 député de Tarragone aux cortès, il rentra en Espagne, et souscrivit à l'alliance formée contre le régent par les christinos et les progressistes. Au mois de mai, il souleva Reuss, sa ville natale, et en rédigea lui-même le *pronunciamiento*. Nommé brigadier par la *junte* de Barcelone, il concentra ses forces à Bruch, et se montra l'ennemi le plus redoutable d'Espartero. Celui-ci fut renversé. Prim passa alors à Madrid avec le général Serrano, et reçut du gouvernement provisoire le grade de général et le titre de comte de Reuss.

La réaction qui s'opéra à l'avénement de Narvaez rejeta Prim dans l'opposition. Nommé gouverneur de Ceuta, il ne s'accommoda pas de cette espèce d'exil, et refusa. Cet acte d'opposition ouverte lui attira la colère du gouvernement. Il fut compris dans un procès de conspiration qui eut alors un grand retentissement, et accusé d'avoir voulu assassiner le président du conseil. Après des débats qu'accompagnaient beaucoup de menaces et de violences, Prim fut condamné à six ans de réclusion dans un château des îles Mariannes. Gracié par la reine, il reparut à Madrid, et obtint de se retirer en France. Jusqu'à l'amnistie de 1847 il consacra son temps à des voyages en Angleterre et en Italie. La guerre d'Orient ayant éclaté, il fut désigné pour représenter l'Espagne auprès du sultan (1853), et prit une part active aux premières affaires de Crimée. Rappelé par son élection aux cortès de 1854, et bientôt après capitaine général de Grenade, il soutint le ministère O'Donnell, et fut récompensé de cet appui, le 24 juin 1856, par le grade de lieutenant général. Il fut en 1857 le seul membre du parti progressiste réélu aux cortès. Lorsque la guerre éclata en 1858 entre l'Espagne et le Maroc, il reçut le commandement de la division de réserve. Chargé de protéger les travaux de la route de Tétuan et sans cesse attaqué, il vainquit toujours. Quand l'armée se mit en marche, Prim, placé cette fois à l'avant-garde, se couvrit de gloire à la journée du Marabout (*de los Castillejos*). Sa belle conduite lui valut les titres de marquis de los Castillejos et de grand d'Espagne. Il prit une part active aux combats del Cabo Negro et de Guad al Gelu. Le 4 février 1860, à l'affaire de las Campamentos, qui fit tomber la ville de Tétuan, il pénétra à cheval dans une redoute par l'embrasure d'un canon, et tua de sa main l'Arabe qui allait mettre le feu à la pièce. Il était directeur du corps royal du génie lorsqu'il reçut le commandement de l'expédition que l'Espagne, en commun avec la France et l'Angleterre, dirige contre le Mexique (1861). Prim a épousé la nièce de don Aguirro, ministre des finances du président mexicain Juarès. E. BARET.

Documents particuliers.

PRIMAT (*Claude-François-Marie*), prélat français, né à Lyon, le 26 juillet 1747, mort à Toulouse, le 10 octobre 1816. Il fit ses études aux frais du chapitre de Saint-Jean de Lyon, et entra dans la congrégation de l'Oratoire. Du collége de Marseille il passa à celui de Dijon, où il professa la rhétorique et la théologie. Ordonné prêtre à vingt-huit ans, il se livra avec succès au ministère de la chaire, et fut nommé en 1786 curé de Saint-Jacques à Douai. Le 27 juillet 1789, il arracha à une exécution populaire un négociant de Douai, nommé Vanlerberghe, accusé d'avoir accaparé des grains. Il ne crut pas devoir refuser

le serment, et fut proclamé (27 mars 1791) évêque constitutionnel du Nord (siégeant à Cambrai), fonctions qu'il abdiqua le 13 novembre 1793; il eut même la faiblesse de remettre à la Convention ses lettres de prêtrise, ce qui ne l'empêcha point de présider en 1797 à Lille un synode diocésain. Il assista au concile tenu à Paris à la fin de cette année, et fut transféré par ses confrères à l'évêché de Rhône-et-Loire (février 1798). A cette époque, il avait composé, pour justifier le serment de haine à la royauté, une instruction qu'on trouve dans les actes de ce concile. Après le concordat il fut nommé, le 9 avril 1802, à l'archevêché de Toulouse, où sa douceur triompha de tous les obstacles. Primat se trouva au sacre de Napoléon, et le 16 janvier 1805 le *pallium* lui fut accordé. Il fut ensuite nommé sénateur (19 mai 1806) et comte de l'empire. Pendant les Cent jours, il fut appelé à siéger dans la chambre des pairs (4 juin 1815). H. F—T.

Jamme, *Éloge de Primat*, dans le *Recueil de l'Acad. des Jeux floraux*, 18'0. — Picot, *Mém. pour servir à l'hist. eccles.* — *L'Ami de la religion et du roi*, 1816.

PRIMATICCIO (*Francesco*), en français *le Primatice*, peintre, sculpteur et architecte italien, né à Bologne, en 1490, mort en France, vers 1570. Il avait appris d'Innocenzio da Imola les principes du dessin, et ceux de la peinture du Bagnacavallo, quand il fut attiré à Mantoue par la renommée de l'école de Jules Romain. Sous la direction de ce dernier, il devint bientôt habile dans la composition des grandes machines, et dans l'exécution des ornements en bois et en stuc. C'est à cette époque qu'il donna les modèles des statues de prophètes et de sibylles qui ornent la nef principale de la cathédrale, et que dans le palais du Té il exécuta une bordure en stuc très-vantée par Vasari, et que l'on admire encore aujourd'hui dans la *loggia* ou vestibule. Il y avait six années que Primaticcio travaillait à Mantoue, quand, en 1531, il fut désigné par Jules Romain au roi François I[er], qui lui demandait un artiste pour la décoration de ses palais. « Les premiers stucs que l'on fit en France, dit Vasari, et les premiers travaux à fresque de quelque importance furent dus à Primaticcio. » Le roi le récompensa en le nommant prieur de Bretigny et abbé de Saint-Martin de Troyes; ce bénéfice ne rapportait pas moins de 8,000 écus. Primaticcio fut envoyé en Italie pour mouler les principales sculptures antiques et acquérir divers chefs-d'œuvre de l'art moderne. Nous avons cité dans la vie de Michel-Ange la lettre que lui adressa François I[er] en 1546 pour le prier de céder à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (le Primatice) quelques-uns de ses ouvrages, et de lui permettre de mouler le *Christ* de la Minerva et la *Piété* de Saint-Pierre. Ce fut sans doute aussi Primaticcio qui servit d'intermédiaire au roi dans cette négociation avec Andrea del Sarto, qui valut à la France la belle *Charité* du Louvre. Primaticcio, que Vignole avait aidé dans sa mission, rapporta d'Italie cent vingt-cinq figures antiques, quantité de bustes, et les moules de la colonne Trajane, du Laocoon, de la Vénus de Médicis, de la Cléopâtre, de l'Ariane, etc. Il avait consacré neuf années à cette mission, qui, dit-on, avait eu pour cause première le désaccord de Primaticcio avec le Rosso, qui, arrivé en France avant lui, avait le titre d'intendant des bâtiments. Il ne revint en effet en France qu'après la mort du Rosso (1541), mais pour y trouver un nouveau rival dans Benvenuto Cellini.

Les exemples de Primaticcio eurent heureusement sur les artistes français moins d'influence que les chefs-d'œuvre qu'il avait rapportés. Mais cependant l'*école* dite *de Fontainebleau*, que Rosso, Primaticcio et Niccolo dell' Abbate avaient fondée, les dirigea jusqu'à l'époque de Poussin, de Lesueur et de Lebrun. Les compositions mythologiques de Primaticcio ne manquent certainement pas de charme; les figures sont gracieuses, le coloris est doux et agréable, le clair-obscur bien rendu; mais les allégories ne sont pas toujours intelligibles, le dessin est souvent incorrect, les poses sont maniérées, et le goût est loin d'être irréprochable.

Parmi les œuvres que cet artiste exécuta à Fontainebleau, il faut placer au premier rang par leur importance les fresques dont, avec l'aide de son élève Niccolo dell' Abbate, il avait enrichi la vaste salle de Henri II. Ces nombreuses compositions mythologiques ont été en 1834 restaurées à l'encaustique avec le plus grand talent par M. Alaux. Les fresques de la *porte dorée* avaient été attribuées au Rosso; mais on est aujourd'hui d'accord pour les restituer à leur véritable auteur, Primaticcio. Celles-ci, restaurées en 1835 par M. Picot, paraissent l'avoir été avec moins de fidélité. Les huit sujets sont également mythologiques. Dans la galerie François I[er], parmi les fresques du Rosso est une *Danaé* qui passe pour être de Primaticcio. Quant à ses fresques de la salle d'Ulysse, elles ont été entièrement détruites sous Louis XV et ne nous sont connues que par les gravures. Primaticcio ne cessa d'être en faveur sous Henri II, sous François II, qui en 1559 le nomma surintendant des bâtiments, à la place de Philibert Delorme, et sous Charles IX, qui l'employa aux fêtes de la cour. Plusieurs auteurs lui attribuent le dessin du tombeau de Henri II; mais d'autres en font honneur à Philibert Delorme.

Les tableaux de Primaticcio sont peu nombreux; nous trouvons cependant au Louvre : la *Continence de Scipion;* au musée de Vienne, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher;* et au musée de Darmstadt, *Un Ange indiquant à un jeune homme le chemin du ciel.* E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*. — Fontenai, *Dict. des Artistes*. — Vatout, *Hist. du château de Fontainebleau*. — Jamin, *Fontainebleau sous Louis-Philippe*. — A. Joanne, *Fontainebleau*. — *Catalogues* de Paris, Vienne et Darmstadt.

MAUDAYE (La). *Voy.* La Primaudaye.

MEROSE (*Gilbert*), prélat anglais, né en ·, mort en 1643. On ignore pour quel motif a sa patrie et vint s'établir en France. Il était vant de l'église de Mirambean, lorsqu'en fut appelé comme pasteur à Bordeaux; en il fut banni de cete ville par Louis XIII, et 23 expulsé du royaume, malgré les ins- du synode de Charenton. S'étant retiré à es, il devint chapelain du roi, chanoine de or et évêque d'Ely. Il a laissé en fran- usieurs ouvrages, tels que *Le Vœu de Ja- posé aux vœux des moines* (Bergerac, 4 vol. in-8°), *La Trompette de Sion* 1620, in-8°), et des *Sermons* en anglais.

IEROSE (*David*), fils aîné du précédent, né 602, à Saint-Jean-d'Angely, fut d'abord à Rouen; en 1642, il remplaça son père église française de Londres. On a de lui *ses* sur des matières religieuses, des *Ser-* et un *Traité du Sabbat* (Londres, 1636, trad. en latin et en anglais.

EROSE (*Jacques*), frère du précédent, né eaux, mort en 1660, en Angleterre. Après chevé sa philosophie à Bordeaux, il étu- médecine à Paris et à Montpellier; à ut-il pris le grade de docteur dans cette e ville (1617), qu'il passa en Angleterre, et it à Hull, où il pratiqua son art avec beau- le succès. Ses ouvrages annoncent un instruit et un bon observateur; mais il ne jamais admettre la circulation du sang, et contre cette découverte des objections jugement de Sprengel, auraient mérité prises en considération. Il nia également nce des vaisseaux chylifères. Nous cite- e lui : *Exercitationes et animadver- in lib. Harvæi de circulatione san-*; Londres, 1630, in-4°; — *De vulgi er- s in medicina*; Amsterdam, 1639, in-12: eut beaucoup de succès, et fut traduit en et en français. « Il y a là dedans de fort choses et bien curieuses, dit Gui Patin, peu de mauvaises, sinon qu'il est trop lans l'usage des remèdes chimiques »; — *idion medico-practicum*; Amsterdam, in-12; — *Pharmaceutica methodus*; 1651, in-16; — *De mulierum morbis*; Rotterdam, 1655, in-4° : traité remar- et longtemps estimé; — *De febribus*; 658, in-4°; — *De morbis puerorum*; 659, in-12.

, *Athenæ oxon.* — Portal, *Hist. de l'anatomie*. — Eloy, *Dict. hist de la méd.* — Astruc, *Mala- femmes.* — Gui Patin, *Lettres.* — Sprengel, *la méd.* — Haag, *France protest.*

IUS (*Marcus Antonius*), général ro- né à Toulouse, vers l'an 40 après J.-C., u commencement du second siècle. Il re- s son enfance le surnom de *Becco*, mot qui s'est conservé dans notre langue. Il biter Rome, et fut élevé à la dignité de r; mais ayant signé comme témoin un testament supposé, fait en faveur d'un de ses amis, il fut poursuivi pour faux, et condamné au bannissement. Rappelé par Galba, il fut chargé du commandement de la septième légion, stationnée en Pannonie. Il fut un des premiers qui se prononcèrent en Europe pour Vespasien, dont il décida les partisans à porter la guerre en Italie (69). Il s'y rendit, et s'empara avec deux légions de Vérone et de tout le pays environ- nant. Il y fut rejoint par trois autres légions, amenées par les gouverneurs de Pannonie et de Mésie, auxquels il allait être obligé de remettre le commandement, lorsqu'une sédition, excitée par lui en secret contre eux, le rendit le seul chef de l'armée. Il se porta sur Crémone et at- taqua à *Bedriacum* les troupes de Vitellius; un instant ses soldats furent sur le point de se débander; il les ramena à la victoire par des prodiges de bravoure. Assailli dans la nuit par un corps de six légions, il les mit en fuite après un combat acharné. Il alla alors assiéger Cré- mone, et l'emporta d'assaut; cette florissante cité fut pillée de fond en comble et ensuite incendiée. Après avoir fait reposer ses légions en Illyrie pendant quelque temps, il traversa les Apennins vers le milieu de l'hiver, marcha sur Rome, et y pénétra de vive force, entraîné par ses soldats, avides de pillage. Vitellius et la plupart de ses partisans furent égorgés. Primus, décoré par le sénat des insignes consulaires, fut pendant quel- ques jours le chef unique du gouvernement; il profita de sa toute-puissance pour s'emparer des richesses du palais impérial. Mais à l'arrivée de Mucien, le favori de Vespasien, Primus se vit traiter avec très-peu d'égards; il se rendit à Alexandrie auprès de l'empereur pour y récla- mer la récompense due à ses services signalés. Accueilli très-froidement par Vespasien, il se re- tira dans sa ville natale, et y vécut encore de longues années, uniquement occupé de la cul- ture des lettres et de correspondre avec les quel- ques amis qu'il avait gardés à Rome. Martial, l'un d'eux, lui a adressé trois de ses épigrammes (liv. IX, 101; X, 23 et 32).

Tacite, *Historiæ*. — Dion Cassius, liv. LXV, ch. 9-18. — Merivale, *History of the roman empire*. — Smith, *Dictionary*.

PRINA (*Joseph*, comte), homme politique italien, né en 1768, à Novare, mort à Milan, le 20 avril 1814. Après avoir été reçu docteur en droit à Turin, il fut en 1795 nommé substitut du procureur général de la chambre des comptes. En 1796, il fut chargé de fixer les nouvelles li- mites de la France et du Piémont aux termes du traité de Cherasco. Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, le nomma, en août 1798, inten- dant des finances, et pour couvrir l'énorme dé- ficit qu'il trouva dans le trésor Prina soumit à l'impôt les biens du clergé. Les impôts exorbi- tants qu'il préleva sur les nobles et les grands propriétaires soulevèrent contre lui tant de haines qu'il lui fallut prendre la fuite lorsque les Austro

Russes occupèrent le Piémont. Prina, qui s'était montré l'un des partisans les plus exaltés de Bonaparte à la Consulte cisalpine assemblée en 1802 à Lyon, ne fut pas longtemps sans être appelé au ministère des finances de la république italienne, fonctions dans lesquelles il fut confirmé lors de la formation du royaume d'Italie. Napoléon le nomma sénateur, grand-aigle de la Légion d'honneur, et comte de l'empire. La rigidité peu commune avec laquelle il remplissait les devoirs de sa place et son attachement pour le prince Eugène, qu'il aurait voulu voir porter au trône d'Italie, contribuèrent à augmenter l'animosité contre lui. Au milieu des événements politiques qui avaient amené la chute de Napoléon, la populace de Milan, excitée par l'aristocratie, se porta, malgré une pluie battante, vers l'hôtel du ministre, s'empara de lui, le dépouilla de ses habits, le traîna la corde au cou à travers les rues, et finit par le tuer à coups de parapluies.

Prina avait l'esprit cultivé et une grande aptitude au travail. C'était un très-honnête homme; mais, ministre inflexible d'un maître plus inflexible encore, il poussa trop loin les mesures de rigueur et l'âpreté des manières. La catastrophe dont il fut victime ne devint pas même l'objet d'une enquête, et son assassinat demeura impuni.

Botta, *Storia dell' Italia*. — Arnault, Jay et Jouy, *Biogr. des contemp.* — *Biogr. étrangère.*

PRINCE (*John*), biographe anglais, né en 1643, à Axminster (comté de Devon), mort en 1723. Il fit ses études à Oxford, et devint vicaire de Bideford, puis pasteur à Exeter, à Totness et à Berry-Pomeroy; il mourut dans cette dernière localité. Il appartenait à la Société des antiquaires. Il avait entrepris de composer un dictionnaire historique relatif à sa province natale; il en publia le t. Ier sous le titre de *Worthies of Devon* (1701, in-fol.); mais, découragé par le froid accueil du public, il n'alla pas plus loin. Ce volume, devenu fort rare, a été réimpr. avec des additions (Londres, 1809, in-4°, fig.). On a aussi de Prince quelques autres écrits.

Rose, *New biograph. dict.*

PRINCE (*Thomas*), historien américain, né le 15 mai 1687, à Sandwich (État de Massachusetts), mort le 22 octobre 1758, à Boston. Il prit ses grades au collége d'Harvard, fit en 1709 un voyage en Europe, et fut pendant plusieurs années attaché à une paroisse du comté de Suffolk, en Angleterre. En 1717 il s'établit à Boston, et y desservit en qualité de pasteur l'église dite *Old south Church*. Il avait réuni sur l'histoire civile et religieuse de la Nouvelle-Angleterre une collection de livres et de manuscrits, qui fut en grande partie détruite par les Anglais dans la guerre de l'indépendance. On a de lui : *Chronological history of New England, in the form of annals;* Boston, 1736, t. I, in-12, et 1755, 2 cahiers du t. II : la relation historique ne dépasse pas l'année 1633; — *Book of Psalms of New England*, inséré dans la *Christian history* de son fils Thomas (1744, 2 vol. in-8°).

Allen, *Biogr. dictionary*. — Pierce, *Hist. of Harvard.*

PRINCE (LE). *Voy.* LE PRINCE.

PRINCE (LE) DE BEAUMONT. *Voy.* BEAUMONT.

PRINGLE (Sir *John*), médecin anglais, né le 10 avril 1707, à Stichell House (comté de Roxburgh), mort à Londres, le 18 janvier 1782. Dernier enfant d'une famille noble et considérée, mais sans fortune, il fut destiné à une carrière libérale à laquelle de fortes études classiques l'avaient heureusement préparé. Porté de préférence pour la médecine, il fit ses premières études à Saint-André et à Édimbourg, puis il alla à Leyde, où l'attirait la réputation de Boerhaave, et où il fut reçu docteur, en 1730. De retour à Édimbourg, il fut obligé de négliger momentanément l'exercice de la médecine, qui ne lui offrait pas des ressources assez certaines pour remplir, en 1734, une chaire de philosophie morale à l'université. En 1742, il devint médecin du comte de Stair, qui commandait les forces réunies de l'Angleterre et de l'Autriche, et débuta dans la médecine militaire, où il devait laisser une trace si brillante de son passage. Nommé successivement médecin ordinaire, puis médecin en chef d'hôpital, enfin premier médecin des armées britanniques, il fit preuve, pendant les sept années qu'il passa dans l'exercice de ces fonctions, d'un esprit d'initiation et d'un talent d'observation qui lui firent en peu de temps une haute réputation de capacité, tandis que son sang-froid dans les circonstances les plus périlleuses, son humanité et la chaleur de son dévouement lui conciliaient l'estime et l'affection de tous. Saisissant avec une profonde sagacité le côté de ses fonctions où le médecin d'armée est appelé à rendre les services les plus signalés, il s'appliqua d'une manière spéciale à l'étude de la castramétation. Convaincu de l'influence morbifère des agglomérations d'hommes sur le développement des maladies contagieuses qui les ravagent, il comprit et fit admettre la nécessité d'établir les hôpitaux militaires sur des points élevés, et d'y pratiquer une large ventilation. La grande expérience de Crimée a démontré la sagesse des préceptes laissés à cet égard par le médecin anglais; elle a prouvé qu'on ne dédaigne pas impunément les conseils de la médecine préventive. Que d'armées fondues sans combat pour avoir négligé les observances de l'hygiène!

La paix d'Aix-la-Chapelle rendit Pringle à la vie civile. De retour à Londres en 1749, avec le titre de médecin du duc de Cumberland, second fils du roi Georges II, il s'y vit accueilli avec la plus grande faveur. C'est alors qu'il publia l'excellent traité *Sur les maladies des armées*, dont il amassait les matériaux depuis plusieurs années. Cet ouvrage, dont il n'existait alors aucun modèle qui pût lui être comparé pour la rigueur des observations, la nouveauté des aperçus, l'étendue des vues, peut encore être consulté

d'hui avec fruit par les médecins mili-
L'une des maladies que son auteur avait
lus d'occasions d'observer, la dyssenterie,
'objet de remarques intéressantes. Pringle
ı sa contagion, dans certaines conditions
s. Les fréquentes occasions qu'il avait
l'étudier les maladies contagieuses en gé-
avaient fixé son attention sur les circons-
qui leur donnent le plus fréquemment
ıce. Ses travaux sur la putréfaction des
nces animales, qui lui méritèrent en 1752 la
médaille de Copley, avaient essentiellement
bjet de chercher par la voie expérimentale
actères des maladies putrides et les effets
mèdes antiseptiques. Il étudia dans ce but
ı de ces substances sur les tissus animaux
e de putréfaction pour accélérer ou retar-
phénomènes de la fermentation putride.
tre a-t-il conclu trop rigoureusement de
ıction sur des parties privées de vie à
qu'elles ont sur un corps vivant.
gle servit encore dans les guerres d'Alle-
de 1755 à 1759, époque où il abandonna
vement la médecine militaire pour reve-
ondres partager son temps entre une pra-
rès-étendue et les travaux de la Société
dont il était membre depuis 1745, et qui
our président en 1772. Dans ce poste,
cupa avec beaucoup de distinction jusqu'en
e grand médecin donna des preuves de
ssances aussi vastes que variées dans les
s physiques, notamment dans les savants
s qu'il eut occasion de faire sur les con-
ouverts par cette célèbre compagnie. Mais
té, qui commençait à s'affaiblir, et des
iments élevés entre ses collègues et lui à
on de la guerre de l'indépendance, où
avait embrassé le parti de Franklin et de
n, ses amis, le décidèrent à se démettre
hautes fonctions. Deux ans plus tard, il
pour Édimbourg, où l'attiraient les souve-
sa jeunesse, et qu'il croyait devoir être
le à sa santé. Cet espoir fut déçu; et
, qui avait à y souffrir de la privation
nes et précieuses relations et d'un chan-
d'habitudes qu'on ne rompt pas impu-
dans la vieillesse, revint au bout d'un an
res, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort.
aque de paralysie l'enleva, à l'âge de
e-quinze ans. Il avait perdu sa femme
plusieurs années, et ne laissait pas d'en-
l fut inhumé à Westminster, à côté de
, de Freind, de Hales et de Mead, ses amis.
gle, théologien instruit et rigide, était,
Newton, de la secte des unitaires. Ses
étaient dignes et aimables. Versé dans
de plusieurs langues, il accueillait avec
é les savants et les voyageurs de tous
s. Il faisait partie de la Société royale de
e et de l'Académie des sciences de Paris,
ait succédé, en 1778, à Linné. On a de
bservations on the diseases of the army, in camp and in garnison; Londres, 1752; 8e édit., 1810, in-8°; traduit en français, sous ce titre : *Observations sur les maladies dans les camps et dans les garnisons*, avec des *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*; Paris, 1755, 2 vol. in-12; la même, revue et augmentée, 1771; — *Experiments on substances resisting putrefaction*, Philosoph. Transact., 1750, Abridg, t. X; — *Observations on the nature and cure of hospital and gaol fevers*; London, 1750; — *six discours*; Londres, 1783, in-8°. Dr Saucerotte.

Condorcet, *Éloge de Pringle*. — Vicq d'Azyr, *Éloge de Pringle*. — A. Kippis, *Life of sir John Pringle*. — *Biogr. médicale*.

PRINGLE (*Thomas*), littérateur anglais, né le 5 janvier 1789, à Blaiklaw, en Écosse, mort le 5 décembre 1834, à Londres. Une chute qu'il fit en bas âge, et qui lui luxa une jambe, le réduisit à marcher toute sa vie avec des béquilles. Après avoir terminé ses études à l'université d'Édimbourg, il entra comme expéditionnaire dans les bureaux des archives de l'Écosse. Quelques poésies qu'il mit au jour lui ayant attiré plus d'éloges que de profit, il se jeta dans la carrière littéraire, et fonda en 1817 deux journaux à la fois, une revue, *Edinburgh monthly magazine*, et une feuille politique, *Edinburgh star* : celle-ci ne réussit point, et l'autre, entreprise avec l'aide de Lockhart, Wilson, Brewster et Hogg, passa bientôt entre les mains du libraire Blackwood, qui l'édita sous son propre nom. Pringle avait repris sa place aux archives (1819) lorsqu'en 1822 il se décida à aller rejoindre ses quatre frères, qui s'étaient embarqués comme colons pour le cap de Bonne-Espérance. Par l'intermédiaire de Walter Scott et de Macpherson, il obtint l'emploi de bibliothécaire du gouvernement au Cap. Après quelques difficultés il y fit paraître deux journaux, *South African journal* et *Commercial advertiser*, rédigés en anglais et en hollandais; mais en mai 1824 il se vit forcé d'en suspendre la publication, par suite de la prétention du gouverneur à les soumettre à la censure. En 1826 il retourna en Angleterre, et s'établit à Londres, où il devint secrétaire de la Société pour l'émancipation des esclaves. Il mourut à la suite des désordres causés par une croûte de pain qu'il avait avalée de travers. Outre un grand nombre de pièces fugitives, Pringle a laissé deux recueils poétiques, *The Excursion* et *African sketches*, où l'on trouve de l'élégance et une touchante simplicité. Parmi ses écrits en prose, on distingue celui qui a pour titre : *Narrative of a residence in South Africa*.

Notice à la tête des Poetical works of Th. Pringle.

PRINGLES (*Jean* de), magistrat français, né vers 1550, à Nuits (Bourgogne), mort le 4 mars 1629, à Dijon. D'une famille originaire de l'Écosse, il fut reçu en 1573 avocat, et succéda, en 1576, à son oncle, Nicolas Morelot, dans la charge de procureur général au parle-

ment de Dijon. On a de lui : *La Coutume du duché de Bourgogne, enrichie de commentaires* (Lyon, 1652, in-4°), et deux recueils en manuscrit, l'un des arrêts du parlement de Bourgogne (2 vol. in-fol.), l'autre des familles illustres de cette province.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

PRINSEP (*James*), orientaliste anglais, né en 1800, mort le 26 avril 1840, en mer. Envoyé à l'âge de vingt ans dans le Bengale, il obtint un emploi à l'hôtel des monnaies de Bénarès; dans la suite il consigna dans ses *Sketches* le résultat de ses patientes études sur les monuments religieux de cette ville. Il fut élu membre de la Société royale de Londres, et lui communiqua, entre autres mémoires, un travail remarquable sur la façon de déterminer exactement à quel point commence la fusion des métaux précieux. Appelé en 1831 à Calcutta, il y remplaça comme directeur des monnaies H. Wilson, qui venait de retourner en Europe, et lui succéda également dans le poste de secrétaire de la Société asiatique. Éditeur des *Gleanings of science*, il remania en 1832 cette revue, et la fit paraître à ses frais, sous le titre de *Journal of the asiatic Society*; elle devint entre ses mains un des meilleurs recueils qui eût jamais paru, et réunit en deux années d'existence plus de matériaux historiques que ne l'avaient fait les *Asiatic researches* depuis 1792. Prinsep en publia les *Tables* (1834-1836, 2 vol. in-8°), auxquelles il ajouta un tableau de monnaies, poids et mesures de l'Inde anglaise, ainsi que la chronologie et les généalogies de toutes les dynasties de l'Inde ancienne et moderne. Non-seulement il donna ses soins à la publication des grands ouvrages de la littérature hindoue, mais il en paya lui-même la dépense pendant plucieurs années. Attaqué en 1839 d'une maladie de poitrine, il s'embarqua pour retourner en Europe, et fut atteint de paralysie sur le vaisseau; son corps fut ramené à Calcutta.

Rose, *New biogr. dictionary.*

PRINTZ (*Wolfgang-Gaspard*), compositeur allemand, né le 10 octobre 1641, à Waldthurn (Palatinat), mort le 13 octobre 1717, à Sorau (Prusse). Après avoir étudié la musique sous deux bons organistes, et appris à jouer de plusieurs instruments, il fut envoyé à l'université d'Altdorf pour y suivre les cours de théologie. Plein de zèle pour la religion luthérienne, il s'efforça d'en propager les doctrines dans le Palatinat; mais il fut mis en prison, et n'obtint sa liberté qu'en promettant de renoncer à la prédication. Il entra alors comme ténor dans la chapelle de l'électeur palatin à Heidelberg. Une controverse religieuse le força d'en sortir furtivement; et comme il était dénué de ressources, il s'engagea pour tout faire au service d'un voyageur hollandais, avec qui il visita une partie de l'Allemagne et les villes principales de l'Italie. Dans les environs de Mantoue il tomba malade, et son maître l'abandonna; il lui fallut revenir à pied dans son pays, et presque en mendiant. En 1665 il fut nommé *cantor* à Sorau, et cumula depuis 1682 cette place avec celle de directeur de la chapelle du comte de Promnitz. Il a écrit sur lui-même une notice, où l'on voit qu'en l'espace de douze ans il avait composé plus de cent cinquante morceaux de différents genres avec orchestre. C'est principalement à ses ouvrages historiques et didactiques que cet artiste doit sa réputation; nous citerons de lui : *Compendium musicæ signatoriæ et modulatoriæ vocalis;* Dresde, 1668, in-8°, en allemand; — *Phrynis Mitylenæus, oder Satyrischer Componist;* Quedlimbourg, 1676-1677, in-4°; Leipzig, 1694, in-4° : c'est un livre médiocre, qui expose, au moyen d'une fiction, les fautes des compositeurs ignorants et maladroits; — *Exercitationes musicæ de concordantiis singulis;* Francfort, 1687-1689, in-4°, en allemand; — *Historische Beschreibung der Sing und Kling-Kunst* (Description historique du chant et de la musique); Dresde, 1690, in-4°; il y a des renseignements intéressants sur les musiciens allemands du dix-septième siècle. Plusieurs ouvrages qu'il avait laissés en manuscrit ont été détruits. K.

Mattheson, *Ehrenpforte*, 257-276. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

PRIOLO (*Benjamin*), historien français, né le 1er janvier 1602, à Saint-Jean-d'Angely (Saintonge), mort en 1667, à Lyon. C'était l'arrière-petit-fils d'Antonio Priuli (*voy.* ce nom), qui, après avoir été doge de Venise, s'était marié et établi en France. Son père, Julien, avait embrassé les doctrines de Calvin et dépensé presque tout son bien dans les guerres de religion. Aussi Benjamin eut-il longtemps à lutter contre la pauvreté. La mort de ses parents le laissa à quinze ans maître de lui-même. Après avoir étudié à Orthez et à Montauban, il se rendit à Leyde pour y suivre les leçons de Daniel Heinsius et de Vossius sur l'histoire et la poésie anciennes. L'envie d'entendre Grotius le conduisit à Paris, et de là il passa à Padoue, pour étudier les écrits d'Aristote. Vers l'âge de trente ans il s'attacha au duc de Rohan, qui était alors au service des Vénitiens, combattit à ses côtés, et négocia pour lui en Espagne des affaires importantes. Après la mort de ce seigneur, qui l'avait admis dans sa plus intime confidence (1638), il acheta un petit domaine dans les environs de Genève, et y vécut oublié pendant dix ans. Le duc de Longueville le tira en 1648 de ce lieu de repos, et l'emmena avec lui au congrès de Munster. A la suite des controverses qu'il eut à Lyon avec le cardinal François Barberini, Priolo abjura la religion protestante, et s'établit à Paris, où le duc de Longueville lui assigna une pension de 1,200 livres, en récompense des services qu'il lui avait rendus dans la négociation de la paix générale. Mais il ne jouit pas d'une longue tranquillité : s'étant engagé un peu légè-

rement dans la faction des princes, il se vit obligé de sortir de France, et ses biens furent confisqués. Rentré depuis dans les bonnes grâces de Louis XIV, il ne songea plus qu'à mettre la dernière main aux travaux historiques qu'il avait entrepris. Le seul qui ait vu le jour a pour titre : *Ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis historiarum lib. V* (Paris, 1662, in-4°), et *lib. VII* (ibid., 1665, in-4°); il fut réimprimé plusieurs fois, mais l'édition la plus estimée est celle de Leipzig, 1686, in-8°. Bayle a donné de grandes louanges à cette histoire, qu'il prétend avoir été composée avec une liberté fort éloignée de la flatterie.

Jean Rhodius, *De Vita B. Prioli*; Venise, 1672, in-fol. — Bayle, *Dict.* — Nicéron, *Mémoires*, XXXIX.

PRIOR (*Matthieu*), poëte et diplomate anglais, né à Wimborne (comté de Dorset) ou à Londres, le 21 juillet 1664, mort à Wimpole (comté de Cambridge), le 18 septembre 1721. Il était d'une famille fort obscure. Il perdit de bonne heure son père, qui exerçait, dit-on, la profession de menuisier, et fut recueilli chez un oncle cabaretier près de Charing Cross. Il reçut pourtant quelque éducation. Le comte de Dorset, protecteur éclairé des lettres, le trouva un jour par hasard lisant Horace, et fut si charmé de ses dispositions qu'il se chargea de subvenir aux frais de ses études universitaires. Prior entra en 1682 au collége Saint-John à Cambridge. Il était encore à l'université lorsqu'il composa avec son camarade Montague *Le Rat de ville et le Rat des champs* (*City mouse and country mouse*), parodie versifiée du fameux poëme de Dryden intitulé *La Biche et la Panthère*. C'était le moment où les imprudentes tentatives de Jacques II contre les libertés de l'Angleterre et la religion anglicane excitaient dans l'opinion publique un soulèvement général. Dryden avait eu le malheur de se faire le champion de la cause royale et catholique; les deux jeunes étudiants, qui le tournaient en ridicule, obtinrent un facile succès, indépendant du mérite de leur œuvre. Quand la révolution de 1688 eut renversé Jacques II, *Le Rat de ville et le Rat des champs* devint pour ses auteurs un titre politique dont ils tirèrent habilement parti. Montague entra au parlement, et s'éleva rapidement aux premières charges de l'État. Prior, moins capable ou moins heureux, fut envoyé comme secrétaire d'ambassade à La Haye, en 1691. A son retour en Angleterre, il composa plusieurs pièces de vers pour le roi Guillaume, qui s'en souciait fort peu. En 1697 il assista au congrès de Ryswick comme secrétaire de l'ambassade anglaise, et l'année suivante il se rendit avec la même qualité à la cour de France. La vivacité de son esprit, son habileté, sa politesse, sa parfaite connaissance de la langue française le rendaient éminemment propre à remplir ces fonctions. D'ailleurs on était heureux en France de la fin de la guerre, et l'ambassadeur anglais, le comte de Portland, jouissait d'une faveur que partagea largement le secrétaire de la légation. Monsieur le Prince (fils du grand Condé) se plut à causer avec lui sur des sujets littéraires; le vieux Bossuet montra pour le jeune hérétique anglais une courtoisie que celui-ci se rappela toujours avec reconnaissance. Boileau, dont il avait parodié l'ode sur la prise de Namur avec autant d'esprit que d'à-propos, ne lui garda pas rancune. Enfin Louis XIV loua les manières et la conversation de Prior. Tous ces témoignagnes de distinction n'empêchaient pas le secrétaire de maintenir, quand l'occasion s'en présentait, la dignité de son pays et de son maître contre les préjugés français. Un jour qu'on lui montrait à Versailles les victoires de Louis XIV peintes par Lebrun et qu'on lui demandait si le palais du roi d'Angleterre était décoré de la même manière. « Les monuments des grandes actions de mon maître, répondit-il, se voient partout, excepté dans sa maison. » En quittant ce poste il devint sous-secrétaire d'État dans le ministère du comte de Jersey; mais il resta peu de temps aux affaires. Mécontent de ses amis les whigs, qui n'avaient récompensé ses services que par la médiocre place de membre du bureau du commerce, il se rattacha au parti opposé, et dans le parlement de 1701, où il siégeait comme représentant de East Grinstead, il vota pour la mise en accusation des ministres qui avaient signé le traité de partage de la monarchie espagnole, traité auquel il avait lui-même contribué en sous-ordre. Mais l'opinion publique, un moment favorable aux tories, changea brusquement, et ramena les whigs au pouvoir. Prior fut laissé à l'écart jusqu'en 1710. A cette époque les tories, revenus au ministère (*voy.* Bolingbroke et Harley) songèrent à faire la paix avec la France, et eurent dans ce but recours aux talents diplomatiques de Prior. Celui-ci joua un rôle important, bien que secret dans les transactions qui amenèrent la fin des hostilités entre la France et l'Angleterre. Il fit un voyage à Paris en juillet 1711, et entama des négociations qui se continuèrent d'abord à Londres, dans sa propre maison, puis officiellement à Utrecht (janvier 1712). Cette même année, il accompagna lord Bolingbroke à Paris, et il y resta avec l'autorité d'un ambassadeur, mais sans caractère public. Son obscure naissance était le principal obstacle qui empêchait qu'on lui conférât ce titre ; enfin l'obstacle parut surmonté. Au mois d'août 1713 il devint ambassadeur en titre. Mais les ministres ne lui fournirent point les moyens de soutenir l'éclat de sa dignité. Le poëte diplomate en fût réduit à solliciter en prose et en vers le payement de ses appointements. Au lieu de l'argent qu'il attendait, il reçut la nouvelle imprévue de la mort de la reine Anne, de la chute des tories (août 1714) et du triomphe des whigs, ses anciens amis, maintenant ses ennemis implacables. Rappelé immédiatement, mais retenu à Paris par la nécessité de payer ses dettes, il ne revint en An-

gleterre qu'au mois de mars 1715. Il fut aussitôt arrêté, comme un des négociateurs des préliminaires de la paix d'Utrecht, et subit une détention de plus de deux ans. Quand il sortit de prison, il était ruiné, et à l'âge de cinquante-trois ans il se serait trouvé sans autre ressource que sa pension du collége Saint-John, si ses amis n'avaient généreusement souscrit à une édition de ses poésies. La souscription produisit quatre mille livres (100,000 fr.) ; lord Harley, fils du comte d'Oxford, premier ministre de ce cabinet tory dont Prior avait été l'agent dévoué, y ajouta une somme égale, et Prior put passer dans une honnête aisance les trois ou quatre ans qu'il vécut encore. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, où une longue et pompeuse épitaphe rappelle ses titres à la célébrité.

Prior comme homme politique et négociateur semble avoir eu un mérite réel; cependant il ne s'éleva jamais à une haute position, ou s'il l'atteignit, ce ne fut que pour un moment. L'obscurité de sa naissance, l'abandon de son caractère et de sa vie privée, peut-être même sa réputation de poëte léger l'empêchèrent d'obtenir de la considération. Lui-même au temps de ses dignités se souvenait trop qu'il était le neveu d'un cabaretier. On raconte qu'après avoir passé la soirée à causer avec le comte d'Oxford, lord Bolingbroke, Pope, Swift, il allait fumer une pipe et boire une bouteille d'ale avec un simple soldat et sa femme. Ses poésies se ressentent naturellement du laisser-aller de ses mœurs; cependant elles sont rarement licencieuses. Ses contes en vers obtinrent du succès, et le méritaient par l'agrément du récit. Ses poésies dans le genre burlesque, entre autres sa parodie de l'ode sur la prise de Namur, à l'occasion de la reprise de cette ville par Guillaume III, sont pleines d'esprit; enfin ses petites pièces lyriques, amoureuses ou morales, gardent encore du charme aujourd'hui, quoique le goût ait beaucoup changé; on y trouve parfois une élégance digne d'Horace, et parfois aussi une imagination qui rappelle les poëtes contemporains. C'est du moins l'avis d'un juge compétent, M. Thackeray. Johnson, plus sévère, reconnut d'ailleurs que Prior s'est essayé dans tous les styles et qu'il n'a échoué dans aucun de manière à encourir le ridicule, et tout en lui reprochant de s'être trop souvenu de la taverne dans sa vie privée, et du collége dans ses vers amoureux, il lui accorde de n'avoir manqué ni de sagesse comme homme public ni d'élégance comme poëte. Outre ses vers, Prior avait laissé des notes sur les affaires de son temps; on s'en servit ou plutôt on s'en autorisa pour rédiger sous son nom une médiocre *History of the transactions of his owen times;* 2 vol. in-8°. L'édition la plus complète de ses *Poésies* est celle de Londres, 1733, 3 vol. in-8°. L. J.

Johnson, *Lives of the english poets.* — *Biographia britannica.* — Torcy, *Mémoires.* — Thackeray, *The english humorists.*

PRIORATO. *Voy.* GUALDO.

PRISCIEN (*Priscianus*), grammairien romain, né à Césarée, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle après J.-C. Disciple du rhéteur Théoctiste, il enseigna avec beaucoup de succès la grammaire à Constantinople. Il est très-probable qu'il était chrétien. On n'a aucun autre détail sur sa vie. Connaissant le grec aussi bien que le latin, il avait fait une étude approfondie des recherches des grammairiens antérieurs sur ces deux idiomes, de même qu'il avait lu attentivement les principaux auteurs qui avaient écrit dans ces deux langues. Il parvint ainsi à saisir mieux que ses devanciers les particularités grammaticales de la langue latine; il coordonna ses observations sur ce sujet dans un ouvrage qu'il dédia à son protecteur, le consul Julien, et qui reçut pour titre : *Commentariorum grammaticorum lib. XVII.* Ce livre, successivement abrégé par Raban Maur, Jean de Garlande, Alexandre de Villeneuve, etc., fut la base de l'enseignement du latin jusqu'au quinzième siècle; il renferme de nombreuses citations d'auteurs aujourd'hui perdus. C'est le traité le plus plus complet et le mieux raisonné que l'antiquité nous ait laissé sur cette matière; il est fondé quant à la théorie philosophique du langage sur les principes d'Apollonius de Dyscole. Les *Commentaria* de Priscien ont été publiés à Venise, 1470, 1472, 1476, in-fol.; ibid., 1527, in-4°; Florence, 1525, in-4°. Ces éditions, ainsi que plusieurs autres qui parurent encore dans le quinzième et le seizième siècle, sont très-fautives; celle qui fut donnée par Putschius dans ses *Grammaticæ latinæ autores* ne l'est pas autant, mais elle contient encore de nombreuses inexactitudes, dont plusieurs ont été relevées par Bondans dans ses *Variæ lectiones*. L'édition la plus correcte de la grammaire de Priscien se trouve dans le recueil de ses *Œuvres* publié par Krehl (Leipzig, 1819-1820, 2 vol. in-8°) : on y trouve les opuscules suivants, qui avaient déjà paru, soit séparément, soit dans la collection de Putschius, et qui avaient été réunis sous le titre d'*Opera minora* par Lindemann (Leyde, 1817, in-8°); ce sont : *De accentibus; De duodecim versibus Æneidos principalibus:* explication grammaticale des premiers vers de chaque livre de l'Énéide; *De declinationibus nominum; De Terentii metris* ou *De versibus comicorum :* publié aussi dans les *Scriptores rei metricæ* de Gaisford; — *De præexercitamentis rhetoricæ, ex Hermogene; — De figuris numerorum :* ce petit traité, assez inexact, a été imprimé plusieurs fois sous le titre de *De ponderibus et mensuris;* la meilleure édition en a été donnée à Vienne, 1828, par Endlicher, qui y a joint un poëme de Priscien *De laude imperatoris Anastasii*, jusqu'alors inédit, et un autre petit poëme de notre auteur, *De sideribus*. Enfin, on doit à Priscien une traduction de Denys Périégète. E. G.

Fabrius, *Bibliotheca latina*. — Græfenhahn, *Geschichte der classischen Philologie*. — Osann, *Beitræge zur griechischen und römischen Litteraturgeschichte*, t. II. — Baehr, *Geschichte der römischen Literatur*. — Smith, *Dictionary*.

PRISCIEN (*Théodore* PRISCIANUS), médecin grec, vivait au quatrième siècle de notre ère. Il est probable qu'il occupait à la cour de Constantinople les fonctions d'archiâtre. Il était de l'école empirique, mais adoptait en divers cas particuliers les doctrines des dogmatistes et des méthodistes. On a de lui : *Rerum medicarum lib. IV;* Strasbourg, 1532 : traité écrit avec une grande négligence.

Sprengel, *Hist. de la médecine*. — Choulant, *Bücherkunde für die ältere Medicin*.

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol, né aux environs de Cordoue, mort à Trèves, en 385. Riche, d'une haute naissance et doué d'une assez grande érudition, il fut gagné à la doctrine des gnostiques et des manichéens par un certain Marc, originaire de Memphis, par le rhéteur Elpidius et par une dame espagnole appelée Agapé. Austère dans ses mœurs, il gémissait éloquemment sur les désordres du monde, et ne parlait que de réforme; aussi s'acquit-il une réputation de sainteté qui lui forma bientôt un nombreux parti, surtout parmi les femmes. Outre que le priscillianisme avait pour elles des attraits particuliers, il leur permettait d'enseigner; c'en était assez pour le leur faire aimer. Priscillien enseignait que les âmes étaient de la même substance que Dieu, et admettait un mauvais principe, auteur du monde, sans cependant rejeter l'Ancien Testament, qu'il expliquait par des allégories. Il regardait la chair des animaux comme immonde, s'abstenait d'en manger et condamnait le mariage. Pour arrêter les progrès de cette secte, Hygin, évêque de Cordoue, et Idace, évêque de Merida, en poursuivant avec sévérité les priscillianistes, ne firent que les multiplier. Le premier finit cependant par adopter leurs sentiments. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent en 380 à Saragosse, sous la présidence de saint Phébade, évêque d'Agen, un concile où Priscillien et ses adhérents furent condamnés par contumace; mais cette condamnation les effraya si peu qu'Instance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre, sacrèrent Priscillien évêque d'Avila. Deux autres évêques, notamment Ithace, évêque de Silves, dans les Algarves, opposés aux doctrines de Priscillien et animés, dit Sulpice Sévère, par un mauvais conseil, s'adressèrent aux juges séculiers pour faire chasser les priscillianistes de toutes les villes, et parvinrent à obtenir de l'empereur Gratien un rescrit qui ordonnait leur expulsion immédiate, non-seulement des églises et des villes, mais encore de toutes les provinces de l'empire. Priscillien, Instance et Salvien prirent alors le chemin de Rome pour aller se justifier auprès du pape Damase. En passant par l'Aquitaine, ils y firent beaucoup de disciples, notamment Euchrocia, femme du rhéteur Delphidius, et sa fille Procula, qui abandonnèrent leur maison pour les suivre. Le pape, à Rome, et saint Ambroise, à Milan, ne voulurent point entendre Priscillien, qui, tournant alors tous ses efforts du côté de Gratien, parvint, par l'entremise d'un officier de la cour, appelé Macedonius, à obtenir un rescrit qui cassait celui qu'Ithace avait obtenu, et ordonnait de rétablir les Priscillianistes dans leurs églises. Priscillien retourna en Espagne avec ses disciples, et y acquit bientôt une si grande influence qu'Ithace, son accusateur, condamné rigoureusement à sa requête comme perturbateur de l'Église, dut se réfugier dans la Gaule, et demeura caché à Trèves jusqu'à la révolte de Maxime, qui, après la mort de Gratien, fut le seul maître des Gaules, de l'Espagne et de la Bretagne. Cet évêque, que Sulpice Sévère nous représente comme un prélat impudent, et pour lequel il n'y avait rien de saint ni d'inviolable, aigrit si bien cet usurpateur contre les priscillianistes, qu'il fit conduire à Bordeaux, pour y être jugés par un concile, tous ceux qui étaient soupçonnés de partager les sentiments de l'évêque d'Avila. Le concile réuni en 384 condamna Instance, qui fut déclaré indigne de l'épiscopat; mais Priscillien ne voulut point répondre aux évêques, et en appela à l'empereur. Le concile y consentit, et les évêques Idace et Ithace suivirent Priscillien à Trèves, au grand préjudice de la religion, qu'ils rendaient odieuse aux païens, qui ne doutaient pas que ces deux évêques n'agissent plutôt par passion que par zèle pour la justice. Saint Martin, évêque de Tours, se trouvait en ce moment à Trèves; il employa toute sa charité, toute son éloquence, toute sa prudence pour engager Idace à se désister d'une accusation qui déshonorait l'épiscocat. Il conjura Maxime d'épargner le sang des coupables, et Ithace, pour prévenir les effets du zèle de saint Martin, ne trouva rien de mieux que d'accuser ce dernier d'hérésie. Ce moyen ne lui réussit pas, et le jugement des priscillianistes fut différé tant que saint Martin demeura à Trèves. A son départ, Maxime lui promit qu'il ne répandrait point le sang des accusés; mais à peine Martin fut-il éloigné, que Maxime céda aux conseils des évêques Magnus et Rufus, et commit la cause des priscillianistes à Evodius, préfet du prétoire, qui examina deux fois Priscillien, et lui fit avouer d'avoir répandu des doctrines honteuses, d'avoir tenu des assemblées nocturnes avec des femmes corrompues. Sur son rapport, Maxime condamna Priscillien et ses complices à être décapités, et cette terrible sentence fut exécutée. La mort de Priscillien ne fit qu'étendre sa doctrine et affermir ses sectateurs, qui, l'ayant révéré comme un saint pendant sa vie, l'honorèrent après sa mort comme un martyr. Maxime étant mort, Ithace et Idace furent privés de la communion de l'Église; le premier de ces évêques fut même exilé et mourut loin de son diocèse.

Rufus, qui avait sollicité de l'empereur la condamnation de Priscillien, fut également déposé plus tard pour cause d'hérésie. De leur côté, les priscillianistes devenaient chaque jour plus nombreux; aussi saint Ambroise écrivit aux évêques d'Espagne pour demander qu'ils fussent reçus à la paix, pourvu qu'ils condamnassent ce qu'ils avaient pu faire de mal. Un concile fut réuni à Tolède en 400, et l'on y publia un décret pour recevoir les priscillianistes à la paix. Cependant l'indulgence du concile de Tolède ne fut pas capable d'étouffer entièrement la doctrine de Priscillien; car, quelques années après, Orose se plaignait à saint Augustin que les barbares qui étaient entrés en Espagne y faisaient moins de ravages que les priscillianistes. En 407, l'empereur Honorius ordonna que les manichéens, les cataphryges et les priscillianistes seraient privés de tous les droits civils, que leurs biens seraient donnés à leurs plus proches parents; qu'ils ne pourraient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter, que même leurs esclaves pourraient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'Église, et Théodose le jeune renouvela cette ordonnance. Malgré tous ces efforts, il y avait encore beaucoup de priscillianistes dans le sixième siècle, et, dit Bayle, il semble qu'on ait condamné en eux un sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin. H. Fisquet.

Bayle, *Dictionn. histor. et critique.* — Pluquet, *Dictionn. des hérésies.* — Tillemont, *Mém. eccles.* — Longueval, *Hist. de l'Église gallic.*, t. I. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église.* — Dom Ceillier, *Hist. des aut. eccles.* — Sulpice Sévère, *Historia sacra*, lib. II, p. 162 et suiv.

PRISCUS, historien grec, né à Panium, en Thrace, au commencement du cinquième siècle après J.-C., mort vers 471. Il fit partie en 445 de l'ambassade envoyée par Théodose II auprès d'Attila, et fut plus tard chargé par Marcien de diverses négociations en Égypte et en Arabie. Il a écrit, outre un recueil de *Déclamations* aujourd'hui perdu, une Ἱστορία Βυζαντινὴ καὶ κατὰ Ἀττήλαν, dont les fragments qui nous restent ont paru à Augsbourg, 1603, in-4°, et se trouvent aussi dans les *Excerptæ de legationibus* de Fabrot; Niebuhr les a publiés dans la *Collection byzantine*, et ils font partie de la *Bib. grecque* de M. Didot. Malgré l'état de mutilation où il nous est parvenu, cet ouvrage, écrit d'un style pur et élégant, est une des meilleures sources sur l'histoire d'Attila; il nous donne les détails les plus curieux sur les coutumes des Huns.

Suidas. — Fabricius, *Bibl. græca*, VII. — Smith, *Dictionary.*

PRISSE (*Louis-Joseph-François*), jurisconsulte français, né à Avesnes, le 2 mars 1760, mort à Rocroi, le 20 septembre 1832. Reçu avocat au parlement de Flandre, il fut notaire à Givet et avocat à Rocroi, où il fut nommé secrétaire de l'administration du district (1790), puis juge au tribunal. Vers 1796 il reprit son ministère d'avocat. Il occupa ensuite les places de magistrat de sûreté (1806), de juge d'instruction et de procureur impérial. Il avait en 1789 fourni à Merlin (de Douai) divers travaux qui ont été insérés dans le *Répertoire de jurisprudence.*

Duthilleul, *Bibliogr. douaisienne.*

PRITZ (*Jean-Georges*), théologien allemand, né à Leipzig, en 1662, mort en 1732. Après avoir exercé le ministère évangélique à Leipzig et à Zerbst, il devint surintendant à Schleitz; nommé en 1707 professeur de théologie à Greifswalde, il fut appelé en 1711 à Francfort comme *senior ministerii*. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *De contemptu divitiarum apud antiquos philosophos*; Leipzig, 1693, in-4°; — *De prærogativa sexus masculini præ femineo*; ibid., in-4°; — *De immortalitate hominis, contra Asgilium*; ibid., 1702, in-4°; — *Proben der Beredtsamkeit* (spécimens d'éloquence); ibid., 1702, in-8°; — *Introductio in Novum Testamentum*; ibid., 1709, in-8°. Pritz, qui a aussi donné une édition des *Opuscules* de saint Macaire, a traduit des ouvrages de Burnet et autres auteurs anglais.

Miscellanea duisburgensia, partie V. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher.*

PRIULI (*Lorenzo*), doge de Venise, mort le 17 août 1559. Il succéda, le 14 juin 1556, à Francesco Venieri, et vit la prospérité de l'État troublée par la peste et la famine. Il décréta que toutes les terres incultes appartiendraient au domaine public. Il fit faire des digues qui continrent le cours de l'Adige et ajoutèrent de vastes terrains à la ville. Son successeur fut Pietro Loredano.

Daru, *Hist. de Venise.*

PRIVAT DE MOLIÈRES. *Voy.* Molières.

PRIVÉ (*Ithier-Sylvain*, baron), général français, né le 19 juillet 1762, à Vannes (Loiret), mort le 13 février 1831. Après avoir servi comme simple soldat dans la cavalerie, il fut nommé sous-lieutenant en 1792, se signala par plusieurs beaux faits d'armes dans les armées du nord et de Sambre et Meuse, et prit part, en qualité de chef de brigade, à la seconde campagne d'Italie. A Iéna il fit prisonnier un bataillon prussien tout entier, enleva un drapeau et s'empara de douze pièces de canon. Nommé en 1808 général de brigade et baron de l'empire, il passa en Espagne avec la division du général Dupont; dans la funeste journée de Baylen (19 juillet), il exposa vainement à ce dernier un ensemble de mesures qui auraient peut-être évité à l'armée la capitulation dont elle fut victime. Conduit aux îles Baléares, puis en Angleterre, il ne rentra en France que le 1er juin 1814, et fut admis en 1818 à la retraite.

Biogr. nouv. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

PROBUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, né à Sirmium, en Pannonie, en 232, tué en 282. Il était fils de Maximus, qui, après avoir servi avec distinction comme centurion, avait reçu le grade de tribun et était mort ne laissant

à ses enfants qu'une fortune médiocre. A peine sorti de l'enfance, il attira l'attention de l'empereur Valérien, qui lui conféra aussitôt l'office de tribun. Il se montra digne de cette faveur, contraire aux règlements militaires, et se signala tellement par son courage dans la guerre contre les Sarmates, qu'il fut mis à la tête d'une legion. Sa brillante conduite dans les campagnes d'Afrique, d'Arabie, de Perse et de Germanie le mit de plus en plus en relief. Nommé gouverneur en Orient par l'empereur Tacite, il fut, après la mort de ce dernier, appelé au trône par les légions de Syrie (276), choix qui, après la chute de Florianus, fut aussitôt ratifié par le sénat et le reste de l'armée. Il se rendit alors dans les Gaules, dont les Germains avaient, depuis la mort d'Aurélien, conquis une partie considérable. Il attaqua les barbares, au nombre de quatre cent mille, les défit, et délivra de leur présence tout le pays en deçà du Rhin. Il porta la guerre dans les contrées d'au delà; ses succès constants obligèrent les Germains à se soumettre; neuf de leurs chefs vinrent se jeter aux pieds de Probus, qui exigea avant tout la remise de tout le butin que les barbares avaient emporté de Gaule. Il les obligea de fournir, outre plusieurs prestations, seize mille recrues, qui furent incorporées par petits détachements dans les diverses légions. Après avoir construit en Germanie une ligne de forteresses, il mit les frontières du *Noricum* et de l'Illyrie à l'abri des invasions des barbares. Son approche seule décida les Goths à demander à conclure un traité d'amitié, exemple qui fut suivi par les Perses. Vainqueur de plusieurs peuplades sauvages de l'Afrique et de l'Asie, Probus n'eut pas de peine à réprimer la révolte de Proculus et de Bonosus, qui pendant son séjour en Orient avaient usurpé en Gaule et en Espagne le pouvoir impérial. Après avoir rétabli partout la gloire des armes romaines, il se rendit en 281 à Rome, et s'appliqua à réformer les abus introduits dans l'administration intérieure de l'empire. Il confirma les priviléges accordés au sénat par Tacite; de sages règlements furent édictés pour relever l'agriculture et l'industrie; les restrictions apportées par des empereurs précédents à la culture de la vigne furent abolies (1). Pour empêcher la discipline militaire de se relâcher pendant la paix, Probus employa les troupes à divers grands travaux d'utilité publique, tels que le desséchement des marais autour de Sirmium, entreprise qu'il alla diriger lui-même. Irrités d'être chargés de pareils ouvrages, qu'ils regardaient comme dégradants, les soldats se mutinèrent et assassinèrent l'empereur. Habile capitaine, homme d'État à vues aussi élevées que justes, Probus unissait à de grands talents les plus belles vertus; il est du petit nombre des empereurs romains qui firent honneur à l'humanité. E. G.

Vopiscus. — Zosime. — Zonaras. — Aurelius Victor, *De Cæsaribus* et *Epitome*. — Eutrope. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'empire romain*. — Smith, *Dictionary*. — Bimard de la Bastie, dans le *Recueil de l'Acad. des inscript.*, XII.

PROBUS (*Marcus Valerius*), grammairien romain, né à Béryte, au commencement du premier siècle de notre ère. Après avoir servi pendant plusieurs années, il renonça au métier des armes, parce qu'il n'avait pu obtenir de l'avancement, et il se fixa à Rome, où il se livra à une étude approfondie des auteurs latins, notamment des plus anciens. Les remarques grammaticales et les commentaires, souvent minutieux, qu'il publia sur plusieurs d'entre eux lui valurent la réputation d'un des plus habiles connaisseurs des particularités de la langue latine. Il est très-probable que les annotations sur Térence citées souvent dans les scholies sur cet auteur sont de Probus.

Suétone, *De illustribus grammaticis*. — Schopen, *De Terentio et Donato*; Bonn, 1821. — Smith, *Dictionary*.

PROBUS (*Valerius*), grammairien romain, florissait au commencement du second siècle de notre ère. On n'a aucun détail sur sa vie; plusieurs savants, notamment Jahn (dans les *Prolegomena* de son édition de *Perse*) prétendent que ce personnage est identique avec le Probus précédent. Quoi qu'il en soit, Probus, dont plusieurs opinions sont rapportées dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, a écrit sur Virgile un commentaire, très-souvent cité par Servius. On a encore de lui : *Vita Persii*, attribuée à tort quelquefois à Suétone; — *Grammaticæ institutiones*, dans les *Grammaticæ latinæ auctores* de Putschius et dans le *Corpus grammaticorum latinorum* de Lindemann (Leipzig, 1831, t. I); — *De notis Romanorum interpretandis liber*; ce petit traité sur les abbréviations en usage chez les Romains se trouve dans le recueil de Putschius, — *De nomine*; un fragment de cet écrit a été publié dans les *Analecta grammatica* d'Endlicher.

Osann, *Beiträge zur griechischen und römischen Literaturgeschichte*, II. — Suringar, *Hist. scholiastarum latinorum*. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de *Virgile*.

PROCACCINI (*Ercole*) *l'ancien*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1520, mort à Milan, après 1591. Avant de quitter Bologne, il y avait beaucoup travaillé, et quand il vint s'établir à Milan, soit qu'il fût avancé en âge, soit que sa santé fût altérée, il n'exécuta plus aucune œuvre de quelque importance. D'autres attribuent cette sorte de renonciation à son art à la manière grandiose qu'adoptèrent ses fils, Camillo et Giulo-Cesare, à la suite des études que, d'après ses propres conseils, ils avaient faites des œuvres du Corrége, de Raphael et de Michel-Ange. Bien que Lomazzo le loue comme un très heureux imitateur du Corrége, on ne peut nier que

(1) C'est ainsi qu'il faut entendre les passages des historiens qui parlent de la permission de cultiver la vigne accordée par Probus aux Gaulois, aux Bretons et aux Espagnols. Voy. Hontheim, *Geschichte der Trevirer*, p. 212.

son dessin ne manque un peu de grandeur et son coloris de force. Il donna à l'art de nombreux et bons élèves, tels que Sacchini, Sabbatini, Bertoja, et surtout ses trois fils.

PROCACCINI (*Camillo*), fils aîné du précédent, né à Bologne, en 1545, mort à Milan, en 1627. Élève de son père, il fréquenta les plus renommées parmi les autres écoles, et selon quelques auteurs il habita longtemps Rome. Il paraît avoir fait une étude spéciale du Parmigianino, dont il est facile de retrouver souvent chez lui l'heureuse imitation. « Il eut, dit Lanzi, une facilité merveilleuse de génie et de pinceau, et un naturel, une grâce, un esprit qui charment les yeux, quoiqu'ils ne satisfassent pas toujours la raison. » Doué d'une activité sans égale, il a travaillé à Bologne, à Ravenne, à Reggio, à Plaisance, à Pavie, à Gênes et à Milan. On lui a donné les surnoms du Vasari et du Zuccaro de la Lombardie, éloge au-dessous de la vérité, car il les surpassa par la douceur de son style et de son coloris. Camillo enrichit la Lombardie de travaux importants et presque innombrables; nous citerons en première ligne *le Jugement dernier* de Saint-Procule de Reggio, l'une des meilleures fresques que possède l'Italie septentrionale. Le tableau de *Saint Roch guérissant les pestiférés*, aujourd'hui au musée de Dresde, effraya, dit-on, Louis Carrache lui-même, chargé de l'exécution du pendant. Cependant lorsqu'en concurrence avec le maître bolonais, et par ordre du duc Farnèse, Camillo peignit dans la cathédrale de Plaisance le *Couronnement de la Vierge* et quelques autres sujets de son histoire, il ne put égaler son illustre rival, qui pourtant était déjà avancé en âge. On voit de lui à Milan: la *Flagellation* (à Sainte-Praxède), un *Saint François* (Santa-Maria della Passione), une *Nativité* (Santa Maria del Paradiso), une *Assomption* (Santa-Maria presso S.-Celso), une *Tentation* (Saint-Antoine), une *Assomption* et un *Crucifiement* (Santo-Alessandro in Zebedia), *la Vierge et plusieurs saints* (Santo-Eustorgio), *la Vierge avec sainte Lucie et saint François* (Santa-Maria della Vittoria), une *Adoration des Mages* (Santa-Maria alla Porta), trois sujets de *la Vie de saint Grégoire* (San-Vittore al Corpo), *Les Douze Apôtres* et *Les Évangélistes*, fresques, à Santa-Maria del Castello, le *Sposalizio* et plusieurs fresques à San-Angelo, *la Vierge entre saint Pierre et saint Antoine* à San-Marco, enfin une *Nativité* au musée de Brera. A Bologne, l'église du collége d'Espagne possède de grandes fresques de Camillo, et l'église Saint-Isaïe une *Présentation au temple*. Au sanctuaire de la Madone, près Varese, se trouve une *Adoration des Mages*, son dernier ouvrage, ainsi que l'indique cette inscription : *Hic Camilli Procaccini manus inclytæ cecidere*. Indiquons encore une *Assomption* et une *Madone* au musée de Florence, et deux *Sainte Famille* à Madrid et à Munich.

Camillo a laissé quelques eaux-fortes originales, dont les plus estimées sont une *Sainte Famille*, un *Repos en Égypte*, une *Transfiguration* et un *Saint François recevant les stigmates*.

PROCACCINI (*Giulio-Cesare*), frère du précédent, né à Bologne, en 1548, mort à Milan, en 1626. Ayant reçu de son père les premières leçons de dessin, il s'adonna quelque temps à la sculpture, et fréquenta l'école des Carrache. Il se rendit ensuite à Parme, où il a laissé dans la cathédrale *deux guerriers* en camaïeu, et où il étudia les œuvres du Corrége, cherchant seulement à leur emprunter la grâce, le charme du coloris, et la force du clair-obscur; dans quelques tableaux de petite dimension, il l'imita souvent de manière à tromper les plus habiles connaisseurs; une *Madone* qu'il peignit pour Saint-Louis des Français à Rome a même été gravée sous le nom du Corrége. C'est dans cette manière qu'il exécuta d'autres *madones* pour Sainte-Afra de Brescia et pour Saint-Antoine de Milan, œuvres étonnantes, dans lesquelles il a répandu tant de grâce, qu'on a pu lui reprocher d'avoir outrepassé les limites qu'eût dû poser la sainteté du sujet. Dans ses nombreuses compositions sacrées ou profanes, il se montra constamment dessinateur pur et correct, ingénieux compositeur, savant dans l'art de rendre les nus et les draperies, plein de vivacité dans le coloris, grandiose dans l'ensemble. Ayant rejoint à Milan son père et ses frères, il y ouvrit une école florissante; il vécut noblement, estimé des plus grands personnages, honoré des artistes et aimé de tous, et ayant terminé sa carrière, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il fut déposé dans l'église de San-Angelo, auprès de Camillo, et de leur plus jeune frère, *Carlo-Antonio*, peintre de fleurs et de fruits, qui ne manqua pas de talent en ce genre et fut père d'*Ercole* le jeune.

Parmi les ouvrages de Giulo-Cesare les principaux sont : à Milan, le *Passage de la mer Rouge* (San-Vittorio-Grande), une *Descente de croix* sur marbre (Santa-Maria della Passione), *Saint Charles* (Saint-Thomas), une *Piété* (San-Angelo), une *Transfiguration* (Saint-Marc), la *Mort de la Vierge* (San-Giuseppe), et *Saint Charles Borromée* (Galerie Ferrario); à Saronna près Milan, *Saint Charles et Saint Ambroise;* au musée de Madrid, *Samson vainqueur des Philistins;* à Berlin, l'*Apparition de l'ange à saint Joseph;* à Munich, deux *Madone;* enfin, à Dresde, une *Sainte Famille* et l'*Enlèvement d'une jeune fille*. De 1613 à 1616, il peignit un grand tableau représentant la *Circoncision* pour Saint-Barthélemy de Modène. Cet artiste a laissé plusieurs eaux-fortes, dont la plus recherchée est une *Madone* de sa composition.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli artisti negli Stati Estensi*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Catalogue des musées de Berlin, Dresde, Munich et Madrid.

PROCACCINI (*Ercole*) *le jeune*, peintre, neveu des deux précédents, né à Milan, en 1596, mort en 1676. Il s'attacha à son oncle Giulo-Cesare, dont il imita si bien la manière que, dans les galeries, beaucoup de tableaux du neveu sont attribués à l'oncle. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Assomption* de Sainte-Marie-Majeure de Bergame. Il rendit un service signalé à l'école milanaise en y ouvrant gratis, et à ses frais, une académie de nu, qu'il enrichit en outre des moulages des principaux chefs-d'œuvre anciens et modernes. Il a laissé à Milan un grand nombre d'ouvrages; on trouve à Saint-Marc divers sujets de *la Passion*, des *Anges* à San-Eustorge, et plusieurs autres fresques à Saint-Ambroise, à San-Vittore-al-Corpo et à Santa-Maria-Incoronata. Parmi ses tableaux on remarque le *Crucifiement* au musée de Brera. A son talent de peintre il joignait ceux d'excellent joueur de luth et de causeur spirituel, qualités qui peut-être ne contribuèrent pas moins à sa réputation.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano. *Guida di Milano*. — *Guida di Bergamo*.

PROCACCINI (*Andrea*), peintre de l'école romaine, né à Rome, en 1671, mort en Espagne, en 1734. Il n'appartenait pas à la famille des précédents. Chargé par Clément XI de peindre à Saint-Jean-de-Latran *Le Prophète Daniel*, il obtint un succès qui lui mérita d'être nommé peintre du roi d'Espagne. Il passa alors en ce pays, où il fut chargé de travaux importants. Il a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes, entre autres le *Repos d'Emmaüs*; l'*Ascension* et un groupe de plusieurs figures d'après Raphael, et la *Naissance de Bacchus*, la *Chasse de Diane* et *Clélie traversant le Tibre*, d'après Carlo Maratta.

E. B—N.

Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi.

PROCHAZKA (*Franz-Faustin*), écrivain bohème, né à Neupaka (Bohême), le 13 janvier 1749, mort à Prague, en 1809, fit ses humanités chez les jésuites de Gitschin et sa philosophie à l'université de Prague. Il entra en 1767 dans l'ordre des Barnabites, où il eut pour maître le célèbre Durich, qui lui enseigna l'hébreu et l'encouragea dans son attrait pour la littérature slave. Prochazka ne tarda pas à se rendre utile à sa congrégation en prêchant et en professant l'hébreu et le grec. Lorsque les Barnabites furent supprimés en Bohême (1788), il devint successivement censeur théologique, professeur et directeur du gymnase de Prague, et bibliothécaire de l'université de cette ville. On a de lui : *Nouveau Testament, en bohême, avec commentaires*; 1786; — une édition de la *Bible* dans ce dialecte; — une réimpression de la *Chronique de Bunzlauer*; — *Commentarius de secularibus artium liberalium in Moravia fatis*; 1782; — *Mélanges de littérature bohême*; Prague, 1784, in-8°. Ce religieux a en outre coopéré à la *Bible dite des Barnabites*, et au moment de sa mort il travaillait à la précieuse *Bibliotheca Slavica* de Durich.

Pce Augustin G—N.

Kopitar, *Kleinere Schriften*; Vienne, 1857, I, 58.

PROCIDA (*Jean* DE), célèbre conspirateur italien, né à Salerne, vers 1225, mort dans les premières années du quatorzième siècle. Issu d'une famille de petite noblesse et qui possédait en fief de l'île de Procida, il étudia dans sa ville natale l'art de guérir, et s'acquit bientôt une certaine réputation. Attaché à la personne de l'empereur Frédéric II, il gagna toute la confiance de ce prince, dont il signa le testament comme témoin. « Fidèle aussi à la fortune de Manfred, dit M. Zeller dans ses *Épisodes de l'histoire d'Italie*, il fut compris après la mort de ce prince dans une première proscription faite par Charles d'Anjou de tous les partisans de la maison de Souabe, et ses biens, assez considérables, furent confisqués. Il ne résista pas à l'épreuve de ce second revers et de sa propre ruine. Il existe du pape Clément IV une lettre qui implore pour lui le pardon du vainqueur, et qui nous le montre reniant avec peu de dignité, pour rentrer en grâce, ses premières affections politiques. » Exilé de nouveau après l'entreprise de Conradin, il se retira en Aragon, à la cour de Pierre III, qui avait épousé Constance, fille de Manfred (1). Ce roi songeait depuis quelque temps à faire valoir les prétentions que sa femme pouvait élever sur la couronne de Sicile. Il vit, dit encore M. Zeller, dans Procida, alors un vieillard au front bas, à la bouche mince et circonspecte, un homme parfaitement informé de la situation générale du midi de l'Europe, et dont il pouvait tirer un habile parti. Il le prit pour conseiller, le consola de la perte de ses biens par la concession des seigneuries de Luxeu, Benizzano et Palma. Procida devint le seul confident peut-être de ces secrètes pensées d'ambition que Pierre cachait à ses alliés, à ses amis, à la reine Constance elle-même. Il faut rejeter beaucoup d'enjolivements que la tradition et le roman ont ajoutés aux voyages et aux menées de Procida dans les contrées du midi de l'Europe pour le compte du roi d'Aragon. Cependant le fond en est irrécusable, et quelques-uns même des détails ne manquent pas de vraisemblance. Pierre ne pouvait trouver un homme mieux au courant de la situation et plus dévoué à ses desseins par intérêt et par esprit de vengeance. Tout prouve que le plus profond mystère présidait à l'entreprise. Les négociations dont avait été chargé Procida devaient

(1) On a voulu expliquer son antipathie contre les Français par le désir de venger un affront domestique, le déshonneur de sa femme, Landolfina, qui aurait été victime des brutalités des Français, quelques-uns disent de Charles d'Anjou. Mais des documents authentiques prouvent que Landolfina, qui avait apporté de grands biens à son mari, demanda et obtint la restitution de ce qui lui appartenait « comme étant née d'une race fidèle, et n'ayant pris aucune part à la malice de son époux ». Il est plus que probable que l'honneur de Landolfina souffrit moins de la violence des vainqueurs que de ses propres faiblesses pour eux.

être enveloppées de ténèbres et d'équivoques de manière que, le cas échéant, le négociateur pouvait être complétement désavoué. Rien d'étonnant que ces négociations aient laissé peu de traces et que Procida ait pris plus d'un détour et revêtu même plus d'un déguisement, voire le costume de moine mendiant, pour les mener à bonne fin sans trop éveiller de soupçons. L'affaire avait plutôt, et Pierre le voulait ainsi, les apparences d'un complot, d'une intrigue, que celle d'une hostilité effective et déclarée. Il est positif que Procida visita les chefs gibelins des diverses parties de l'Italie et s'assura de leur appui; il se rendit également à Constantinople, et conclut avec l'empereur Michel Paléologue un traité par lequel ce prince s'engageait à fournir des subsides à Pierre d'Aragon (1). Mais il est faux que l'empereur, qui était dépourvu d'argent, ait fourni à Procida des sommes considérables pour gagner des partisans au roi d'Aragon, de même qu'il est loin d'être prouvé que Procida ait gagné à la cause de son maître le pape Nicolas III. Il est enfin entièrement controuvé que Procida ait vendu ses seigneuries en Espagne, pour en consacrer le prix au succès de la conspiration. Étant passé en Sicile, il s'introduisit auprès d'un grand nombre de barons, qui aussi bien que le peuple souffraient de l'intolérable tyrannie de Charles d'Anjou, et leur fit accepter l'idée de donner la couronne au mari de Constance. Après le massacre des vêpres siciliennes, auquel il ne prit aucune part directe, et qui ne fut du reste que l'explosion non préparée de la profonde inimitié des Siciliens contre les oppresseurs étrangers, Procida continua de rester un des conseillers favoris de Pierre et des deux fils de ce prince, Jacques et Frédéric, après lui rois de Sicile. Il vécut après 1302, année où fut conclu le traité qui assurait aux Siciliens l'affranchissement de la domination française. Il continua jusqu'à ses dernières années à exercer la médecine; il était très-vieux lorsqu'il donna ses soins à Gaultier Caraccioli, courtisan du roi de Naples Charles II, et qui avait obtenu de ce prince l'autorisation d'aller consulter l'ennemi juré de Charles d'Anjou. Il nous reste un portrait de Procida, tracé en mosaïque dans la cathédrale de Salerne; il a été gravé dans les *Œuvres* de Niccolini à la tête de sa tragédie de *Giovanni Procida*. A en juger par cette image, sans doute fidèle, sa physionomie n'avait rien du caractère élevé et noble qui devrait révéler le libérateur de sa patrie. Son front est bas, son œil petit; l'ensemble de ses traits exprime l'astuce, la finesse et la circonspection. E. G.

Historia conspirationis Johannis Prochytæ (cette chronique en catalan, imprimée dans la *Bibliotheca aragonnensis* de Gregorio, est un vrai roman, quoique écrite très-peu de temps après les événements qu'elle rapporte; il en est de même de l'*Avventuroso Ciciliano* de Busone da Gubbio, qui date du commencement du seizième siècle, et qui a paru à Florence en 1833). — Amari, *La Guerra del Vespro siciliano* — Alex. de Saint-Priest, *Histoire de la conquête de Naples*. — Nic. Buscemi, *Saggio della vita di Giov. Procida*; Palerme, 1836, in-8°

PROCLÈS. *Voy.* EURYSTHÈNE.

PROCLUS (Πρόκλος), surnommé *le successeur*, Διάδοχος, célèbre philosophe néoplatonicien, né à Constantinople, en 412, mort le 17 avril 485. Son surnom lui venait de ce qu'il avait succédé à Syrianus dans la direction de l'école d'Athènes. Sa famille était d'origine lycienne, et lui-même avait reçu sa première instruction à Xanthie, petite ville de Lycie, consacrée à Apollon et à Minerve. Il avait voué à ces divinités tutélaires un culte particulier : elles lui avaient, dit son biographe, apparu dans son enfance : Apollon pour le guérir d'une maladie, en lui touchant la tête; Minerve pour l'encourager à aller poursuivre ses études à Athènes. Le souvenir de ces deux apparitions resta profondément gravé dans son esprit jeune et enthousiaste. Après avoir étudié à Alexandrie la langue latine sous Arion et l'éloquence sous Léonaras, il fit un court voyage à Byzance, et revint à Alexandrie, où il entendit le physicien Héron et Olympiodore, qui l'initia à la philosophie d'Aristote, considérée comme l'introduction à celle de Platon : l'un était le philosophe de l'Entendement qui s'attache à la série des causes et des effets sans jamais l'épuiser; l'autre le philosophe de la Raison, qui cherche l'Unité dans la variété des choses. Proclus se rendit ensuite à Athènes, où il y eut pour maîtres Plutarque, déjà vieux, et Syrianus, auquel il succéda. Il fut instruit dans les mystères théurgiques par Asclépigénie, fille de Plutarque et prêtresse d'Éleusis. Les poëmes orphiques, les écrits d'Hermès et les oracles chaldéens étaient pour lui des révélations divines, et il les regardait comme la source de la vraie science philosophique. Il connaissait à fond toutes les cérémonies du paganisme, et célébrait toutes les fêtes religieuses des peuples divers, disant qu'il ne convenait pas à un philosophe d'exercer le culte d'un seul État, mais qu'il devait être l'hiérophante du monde entier (τοῦ ὅλου κόσμου ἱεροφάντης). Ainsi, il observait rigoureusement les fêtes des Égyptiens; il jeûnait le dernier jour de chaque mois; il se préparait par le jeûne à certaines manifestations démoniaques que son organisation naturelle paraissait provoquer, et il composait des hymnes pour les divinités protectrices de différentes localités. Lorsqu'on voulait lui faire sentir les inconvénients d'une vie trop austère, il répondait : « Que m'importe le corps! c'est l'esprit que j'emmène avec moi quand je mourrai ». Ces pratiques religieuses le firent, dit Marinus, entrer en rapport avec certains dieux et lui procurèrent le don des miracles. Un jour, continue son biographe, pendant qu'il souffrait de la goutte, un oiseau vint lui arracher le topique, appliqué sur le membre endo-

(1) Selon M. Alexis de Saint-Priest l'empereur Michel n'aurait eu aucune connaissance des projets de Pierre sur la Sicile.

e malade demanda aux dieux l'explication augure. Esculape lui parut alors en rêve, mina soigneusement le pied du malade; le nain le mal avait disparu. Proclus obtees guérisons miraculeuses par des amu, des prières et des paroles magiques; il , dit-on, naître la pluie, tempérait l'arlu soleil et calmait les tremblements de La plupart de ses inspirations lui étaient nises en songes; il apprit par la même voie tait un des anneaux de la chaîne Hermé(σεῖρα ἑρμαϊκή), c'est-à-dire qu'il faisait de la série d'hommes consacrés par Hert destinés à recevoir des communications urelles, et que son âme avait jadis animé hagoricien Nicomaque. Il fut, par le même ı, averti du projet des chrétiens d'aller la statue de Minerve au Parthénon : une emme lui apparut en songe, et lui ordonna parer sa maison pour y recevoir la déesse. èrement attaché à la religion de ses an, Proclus demeura jusqu'à sa mort un adre déclaré du christianisme; en restant idèle à ses convictions, il exposait sa vie, à poque de réaction violente contre le culte des nes divinités. A l'instar des premiers chréles païens, persécutés depuis Constantin, vaient se livrer qu'en secret aux pratiques r culte. Les néoplatoniciens cachaient leur nement. Dénoncé pour avoir violé les lois mpereurs chrétiens, Proclus fut pour ie temps banni d'Athènes. Après son rel devint plus circonspect, et ne communiplus les secrets de ses doctrines qu'à des es éprouvés dans des réunions anonymes ροι συνουσίαι), qui avaient lieu la nuit. contrainte, unie à une conviction profonde, sait souvent dire que s'il en avait le pouse laisserait circuler de tous les écrits que tences des oracles et le *Timée*. Ainsi, l'intoe régnait dans le camp des chrétiens aussi ue dans celui des païens; il ne faut donc étonner que dans ce déplorable état des ; tant d'ouvrages de l'antiquité aient péri.

clus mourut à soixante-treize ans, et fut é près de Lycabatte. Au rapport de Mail était d'une beauté rare et doué en même de grandes qualités morales. Il conserva ; de tous ses sens jusqu'à la fin de ses jours, que ses forces eussent été brisées par de euses veilles et des pratiques d'ascétisme. ception de quelques attaques de goutte ou matisme, il n'avait jamais été malade. Sa ire était prodigieuse, et il passait pour ; « quand il prononçait ses dogmes, dit ographe, sa figure paraissait comme illu». Suivant M. Cousin, Proclus avait condans son système tous les rayons philoso;s émanés des plus grands penseurs de la , tels que Pythagore, Platon, Aristote, , etc. Cet éloge est évidemment exagéré : l'en convaincre il suffit de lire les œuvres mêmes de Proclus publiées par M. Cousin (*Procli Diadochi Opera, e codd. mss. bibl. reg. Paris. tum primum edidit, lectionis varietate, vers. latina et commentariis illustravit*; Paris, 1820-1827, 6 vol. in-8°).

Les doctrines spiritualistes et mystiques de Platon avaient presque exclusivement fixé l'esprit de Proclus, comme l'attestent ses commentaires du *Parménide* (édit. Stallbaum; Leipzig, 1840), du *Timée* (éd. E. Chr. Schneider; Breslau, 1847), de *l'Alcibiade* (par Creuzer; 1822), du *Cratyle* (Boissonade; Leipzig, 1820), et son *Institution théologique* (στοιχείωσις θεολογική) (1). Proclus enseignait que la foi seule, qu'il distinguait bien de la certitude, peut conduire à la théurgie; que celle-ci, comprenant la mantique et l'inspiration surnaturelle, est préférable à toute sagesse humaine; que tout ce qui est engendré doit avoir une ressemblance déterminée avec ce qui engendre; et que l'inférieur n'est en rapport avec le supérieur que par des êtres intermédiaires. C'est pourquoi les hommes ne communiquent, disait-il, avec l'Être suprême que par les démons, ce qui ne l'empêchait pas d'admettre que la Raison humaine est une parcelle de la Raison divine ou de l'Être suprême, qu'il appelait l'*Un* et le *Premier*. Il concevait les âmes incarnées si intimement liées entre elles que les fils devaient participer aux fautes de leurs pères, les sujets à celles de leurs souverains, et il partait de l'organisation de la famille, de l'État, des peuples pour arriver à la vraie solidarité de tous les membres de la famille humaine. Les âmes, il les supposait revêtues d'enveloppes plus ou moins déliées selon leur degré de perfection ou d'élévation.

L'*Institution théologique* est l'œuvre la plus importante de Proclus. Elle est surtout remarquable par sa méthode, empruntée aux géomètres. Ainsi, chacun des CCXI chapitres dont se compose l'Institution théologique contient en tête une proposition énoncée sous forme de théorème; elle est suivie d'une démonstration en règle, et se termine quelquefois par divers corollaires. C'est un ouvrage essentiellement dogmatique. L'auteur commence par établir (chap. I), que tout multiple (πλῆθος) participe de l'Unité (μετέχει τοῦ ἑνός); il fonde sa démonstration sur ce que le multiple est toujours une quantité déterminée. Il s'engage ensuite dans des considérations fort obscures sur l'Unité et la multi-

(1) Les manuscrits de cet ouvrage ne sont pas rares dans les différentes bibliothèques de l'Europe. Le texte grec parut pour la première fois à Hambourg, en 1618. Creuzer l'avait reproduit avec d'autres écrits, sous le titre de : *Initia philosophiæ ac theologiæ ex Platonis fontibus ducta, S. Procli et Olympiodori in Platonis Alcibiadem commentarii; ex codd. mss. nunc primum græce edidit, itemque ejusdem Procli Institutionem theologicam integriorem emendatioremque adjecit*, 4 vol. in-8°; 1820-1825. Le 4e vol. contient la Réfutation de l'*Institution théologique*, par Nicolas de Modon, publiée avec des notes de J.-F. Vœmel, 1825. Le texte et la trad. latine font partie de la Biblioth. greco-latine d'A. F. Didot.

plicité, sur les causes productives et leurs effets (περὶ παραγόντων καὶ παραγομένων), sur le bien suprême (τἀγαθόν), sur ce qui se suffit à soi-même (αὔταρκες), sur l'immobilité, l'incorporéité, la perfection, l'éternité, la divinité et l'intelligence. La partie la plus curieuse est celle qui termine l'ouvrage, et qui traité de l'*âme*. En voici les principales propositions. Tout âme incarnée se manifeste dans des conditions limitées, c'est-à-dire que ses manifestations ont pour mesure le temps, tandis que par sa racine elle plonge dans l'éternité (1). Elle peut prendre toutes les formes que la pensée (νοῦς) est capable de concevoir ; elle se suffit à elle-même par sa propre vie (αὐτόζωος) ; elle parcourt des périodes définies pour revenir à son point de départ. Ces périodes se divisent en ascensionnelles et en descendantes, relativement au point initial. Les âmes s'échelonnent et se groupent suivant la distance qui les séparent de la source d'où elles émanent. Dans l'échelle descendante, elles se revêtent d'une enveloppe qui devient de plus en plus matérielle, jusqu'au moment de leur incarnation, où cette enveloppe atteint le maximum de matérialité. Proclus a émis des idées remarquables sur la liberté et la volonté humaine. Ainsi il démontre fort bien que les fonctions qui entretiennent la vie sont indépendantes de notre volonté, tandis que les efforts qui constituent notre personnalité sont le résultat de notre libre arbitre ; en un mot, nous sommes à la fois menés et nous menons. Malheureusement l'auteur n'est pas conséquent avec sa théorie ; car, comme l'extase est pour lui l'idéal qu'il faut chercher à atteindre, et que dans cet état l'homme abdique sa raison ou sa personnalité, il faut bien qu'il renonce en même temps à l'usage de sa liberté.

Proclus n'était pas seulement métaphysicien : il avait des connaissances étendues en mathématiques et particulièrement en astronomie, comme l'atteste son *Traité de la sphère* (*De sphæra liber ;* Anvers, 1553, in-18 : dans cette édition on trouve aussi les traités de Cléomède et d'Arate, accompagnés de traductions latines. Le traité de Ploclus a été réédité par Gutenæcker, Wurtzbourg, 1830). Toutes les divisions de la sphère céleste y sont exposées avec autant de clarté que dans nos meilleurs traités d'astronomie. F. H.

Brucker, *Hist. philosoph.* — Tenneman, *Geschichte der Phil.*, t. V. — *Diction. des sciences philosoph.* — Smith, *Dict. of gr. and rom. biography.*

(1) Πᾶσα ψυχὴ μεθεκτὴ τὴν μὲν οὐσίαν αἰώνιον ἔχει, τὴν δε ἐνέργειαν κατὰ χρόνον. Cette phrase, si remarquable, n'aurait guère de sens si, peu familier avec le langage et les idées des néoplatoniciens, on voulait la traduire littéralement par *toute âme participable possède l'essence divine et l'activité dans le temps.* — La *racine de l'âme*, c'est ce que la célèbre voyante de Prevorst (qui certainement n'avait jamais connu la philosophie de Proclus) appelait le *cercle vital*, figurant la vie interne, qui dure eternellement. De même que son *cercle solaire*, « que nous avons, dit-elle, aussi en nous, mais qui tombe ou disparaît au moment de la mort, » est l'équivalent de, ἐνέργεια κατὰ χρόνον du commentateur de Platon (*Voy.* Kerner, *Die Seherin von Prevorst ;* Stuttgard, 1846, p. 199 (4e édit.).

PROCOPE (Προκόπιος), un des plus illustres historiens byzantins, né à Césarée en Palestine, vivait dans la première moitié du sixième siècle après J.-C. Il vint jeune à Constantinople, et se distingua comme avocat et comme professeur d'éloquence. Sous le règne de Justinien il fut attaché à Bélisaire en qualité de secrétaire, et suivit ce général dans les campagnes d'Asie, d'Afrique et d'Italie. Bélisaire lui confia plusieurs missions importantes ; et dans la guerre contre les Goths, il l'éleva à une des premières places de l'armée, celle de commissaire en chef des vivres et de la marine. Procope revint à Constantinople avec son patron, et fut récompensé de ses services par le titre d'*illustre*. Il entra ensuite au sénat, et enfin, en 562, il fut préfet de Constantinople. C'est le dernier événement connu de sa vie, qui probablement se termina vers 565. Sa carrière semble avoir été aussi brillante et aussi heureuse que pouvait l'espérer un homme de sa naissance et de sa condition ; cependant son *Histoire inédite*, en supposant que cet ouvrage soit bien de lui, atteste de si furieuses rancunes contre Justinien, contre l'impératrice Théodora, contre Bélisaire, qu'il faut croire que l'auteur de ce violent pamphlet avait éprouvé bien des déceptions et des disgrâces. L'histoire ne nous apprend rien sur ces incidents de sa vie politique ; elle ne nous éclaire pas davantage sur ses opinions religieuses. Était-il païen ou chrétien ? On a beaucoup discuté sur ce point, que ses propres ouvrages laissent incertain ; car il semble tour à tour adhérer à l'une ou à l'autre croyance. Il est vraisemblable qu'il était indifférent entre les deux religions, mais que par convenance et nécessité, sous un prince orthodoxe, il affectait les formes et le langage du christianisme. Sa description de la peste de 543 a suggéré à quelques critiques l'étrange idée qu'il était médecin ; on conclurait aussi bien de son ouvrage *Sur les édifices de Justinien* qu'il était architecte. Il faut en conclure simplement qu'il avait une instruction variée et possédait des connaissances techniques dont il a fait dans son histoire un usage habile.

Procope, placé dans une période de transition entre la littérature grecque classique et la littérature grecque byzantine, peut être considéré comme le dernier en date (mais non en talent) des historiens anciens, comme le premier en date et en talent des historiens byzantins. Son style est une combinaison énergique et neuve des modèles attiques de cette diction affectée, mais souvent pittoresque, employée par les écrivains de Constantinople. Procope, sans être exempt de mauvais goût, exprime ses idées avec beaucoup de vigueur et de relief, et ses pensées sont souvent dignes d'une meilleure époque. Les renseignements qu'il nous a transmis ont une grande valeur. L'auteur était

une position pour bien observer, et ses
sont le meilleur tableau de ce règne de
en, si important dans les annales de
e greco-romain. Son principal ouvrage
tulé *Histoires* (ἱστορίαι), en huit livres :
deux sur la guerre persique (408-553);
ur la guerre avec les Vandales (395-545);
sur la guerre gothique, ou plutôt trois
ient, car le quatrième est une sorte de
ment qui embrasse divers sujets et con-
récit jusqu'au commencement de 553.
as conduisit cette histoire jusqu'au com-
ment de 559 : elle est fort intéressante; les
otions surtout sont excellentes; on peut
ue pour la partie technique et ethno-
que Procope est un des premiers histo-
e l'antiquité. Il fit preuve du même talent
otif dans ses six livres *Sur les édifi-*
is ou restaurés par l'ordre de Justinien
ατα). C'est un ouvrage très-curieux et
ile, mais mêlé de trop de flatteries pour
reur. Gibbon suppose que Procope l'écri-
ır se concilier Justinien, mécontent peut-
s jugements trop indépendants de l'ou-
précédent. S'il en fut ainsi, on com-
a que l'historien prit sa revanche de cette
on forcée par son *Histoire secrète*, véri-
hronique scandaleuse de la cour de Cons-
ople de 549 à 562. Justinien et l'impéra-
heodora, Bélisaire et Antonina, sa femme,
peints sous les plus noires couleurs. Bé-
le moins maltraité des quatre, est encore
nté comme un homme faible et rapace,
de toutes les bassesses pour conserver
eurs de la cour et les commandements
es, qui lui permettent d'amasser d'im-
richesses. En ce qui concerne Antonina
out Theodora, les révélations de l'*His-*
ecrète signalent un mélange de crimes et
auches qui rappelle et dépasse tout ce que
conte de Messaline. Justinien est repré-
omme un tyran atroce, à la fois astucieux
ide (ce qui semble contradictoire), en un
mme l'être le plus universellement mé-
qui ait existé. Enfin l'auteur avoue cette
sion, que l'empereur et l'impératrice sont
mons qui ont pris la face humaine pour
ır le trône le plus de mal possible. Toutes
cusations s'appuient quelquefois sur des
els, dont l'historien a été le témoin ocu-
quelquefois sur des rumeurs vagues, sur
nmérages absurdes que la plus aveugle
té a pu seule admettre et rapporter. En
l'auteur des *Anecdota* paraît être de
foi; mais en même temps il fait preuve
prit étroit et d'une médiocre intelligence,
fondant dans le même blâme tous les actes
tinien et en lui prêtant les plus in-
les raffinements de perversité politique.
st demandé si un pareil livre pouvait être
ope de Césarée, de l'historien impartial et
nt des guerres de Bélisaire. Les preuves
directes d'authenticité manquent, puisque les plus anciens auteurs byzantins qui le lui attribuent, Nicéphore Calliste, Suidas, vivaient plusieurs siècles après lui. Mais on comprend qu'un ouvrage de ce genre n'ait pu être ni avoué par son auteur ni publié du vivant de Justinien; plus tard même il continua de circuler en secret, jusqu'à ce que l'éloignement des temps rendit la cour de Byzance indifférente à ce hideux tableau d'une autre époque. Alors il fut revendiqué pour Procope, et la critique moderne n'a rien à opposer à cette attribution, faite sans doute sur des preuves ou du moins sur des probabilités suffisantes. L'œuvre est évidemment d'un contemporain de Justinien; elle ne peut venir que d'un fonctionnaire initié à toutes les intrigues de la cour et ayant des griefs à venger; elle n'est point indigne pour le style des autres ouvrages de Procope; on ne voit pas pourquoi on la lui retirerait sans savoir à qui la donner. Il est vrai qu'elle fait peu d'honneur à son caractère, puisqu'elle nous le montre diffamant les maîtres qu'il avait servis et flattés; mais ce genre d'inconséquence n'est pas rare parmi les auteurs de mémoires, qui se vengent souvent par des médisances ou des calomnies posthumes des avanies qu'ils ont subies au service des grands.

Ce singulier monument du Bas-Empire soulève une dernière question. Jusqu'à quel point mérite-t-il la confiance? Nous croyons que Procope n'est pas calomniateur de parti pris, quoiqu'il écrive sous l'influence des plus violents ressentiments publics ou privés. Bien des détails des *Anecdota* sont exagérés, mais l'ensemble est un témoignage accablant contre le despotisme byzantin. Comme l'a dit éloquemment M. Renan : « L'histoire secrète, fût-elle un mensonge d'un bout à l'autre, son existence seule est une pièce de conviction irréfragable; car pour que la haine n'ait pu se satisfaire sans cet énorme raffinement de malice, pour qu'elle soit arrivée à cet épouvantable degré de concentration, il a fallu un despotisme vraiment inouï. Justinien peut n'être point coupable de tous les méfaits dont le pamphlet de Procope l'accuse; mais il est coupable de l'abaissement des âmes et de la servilité que suppose ce chef-d'œuvre de rancune et d'hypocrisie. La vérité comprimée se venge par la calomnie; elle a tort sans doute : la parfaite sagesse voudrait que l'on fût juste envers tous. Mais à qui la faute? A ceux qui en supprimant la liberté ont avoué qu'ils avaient quelque chose à cacher; à ceux qui en faussant l'opinion ont rendu l'approbation suspecte et le mal seul croyable. L'*Histoire secrète* est le châtiment de ceux-là; le mensonge de la haine sert de réponse au mensonge de l'adulation. »

Les *Histoires* de Procope parurent d'abord en latin sous ce titre : *De bello italico adversus Gothos gesto, lib. IV*; Foligno, 1470, in-fol.; Venise, 1471, in-fol. Le traducteur était Léonard Aretin (Leonardo Bruni d'Arezzo), qui, croyant unique le ma-

nuscrit dont il s'était servi, se donna pour l'auteur de l'ouvrage. Le premier ouvrage de Procope publié en grec fut son traité *des Édifices de Justinien*; Bâle, 1531, in-fol.; la première édition des *Histoires* est d'Augsbourg, 1607, in-fol.; les *Anecdota* ou *Historia arcana* furent publiées pour la première fois par Alemanni, d'après un manuscrit du Vatican et avec une traduction latine; Lyon, 1623, in-fol. Les trois ouvrages de Procope forment deux volumes de la collection byzantine du Louvre, 1661-1663, in-fol., avec une traduction latine des *Histoires* et des *Édifices* par Maltret; pour les *Anecdota*, on a conservé la traduction d'Alemanni. Ce dernier ouvrage présente dans l'édition princeps, dans celle d'Eichel, Helmstædt, 1654, in-8°, et dans celle du Louvre l'omission d'un long passage relatif aux mœurs de Théodora. La Monnoie (*Menagiana*, t. III) combla le premier, d'après le manuscrit du Vatican, cette lacune qu'Alemanni avait laissée volontairement, à cause du cynisme révoltant du texte. Les *Œuvres* de Procope ont été réimprimées dans la collection de Bonn, par les soins de G. Dindorf, 1833-1838, 2 vol. in-8°. On doit à C. Orelli une bonne édition des *Anecdota*; Leipzig, 1827, gr. in-8°. Les *Histoires* de Procope ont été traduites en français par Martin Fumée, Paris, 1587, in-fol.; par un anonyme, Paris, 1669-1670, in-12; par le président Cousin, dans son *Histoire de Constantinople*. Les *Anecdota*, déjà traduites par Cousin, dans la même compilation, l'ont été d'une manière plus complète et plus exacte par M. Isambert, qui a aussi donné le texte et ajouté à sa traduction beaucoup de recherches sur la géographie du sixième siècle et la numismatique byzantine : Ἀνέκδοτα, *ou Histoire secrète de Justinien traduite de Procope avec notice sur l'auteur et notes philologiques et historiques*; Paris, 1856, 2 part. in-8°. L. J.

Fabricius, *Bibl. græca*, V, 237. — Cave, *Historia litteraria*. — Hankius, *Scriptores byzantini*. — Lamothe Le Vayer, *Jugements sur les historiens grecs*. — Levesque de la Ravallière, *Reflexions contre l'idée générale que Procope est l'auteur de l'hist. secrète de Justinien*, dans les *Mém. de l'Acad. des insc.*, XXI. *Prefaces* des divers éditeurs et traducteurs de Procope. — E. Renan, *Essais de morale et de critique*.

PROCOPE COUTEAU (*Michel* Coltelli, dit), médecin et littérateur français, né en 1684, à Paris, mort le 21 décembre 1753, à Chaillot, près Paris. Il était fils de François Procope, gentilhomme palermitain, qui le premier fonda à Paris un café, qui resta célèbre dans le siècle dernier, comme lieu de réunion des nouvellistes et des beaux-esprits. Dès l'âge le plus tendre il montra pour l'étude des dispositions singulières; telle était la précocité de son intelligence, qu'à l'âge de neuf ans il prêcha dans l'église des Cordeliers du grand couvent un sermon en grec de sa composition. On le destinait à la carrière ecclésiastique; mais il y renonça, après avoir pris les ordres mineurs, pour s'appliquer à la médecine; il fut reçu docteur en 1708. Petit, laid et bossu, il savait faire oublier ces disgrâces par un esprit vif, une humeur gaie et un caractère des plus aimables; il eut le secret de plaire aux femmes, qui contribuèrent beaucoup à sa réputation. S'étant marié en secondes noces avec une Anglaise, il jouit d'une grande fortune, et se livra sans souci à son goût pour la dépense; après la mort de sa femme il tomba dans la gêne. L'amour du plaisir lui permit peu de pratiquer son art, dont il possédait bien la théorie, et on le trouvait plus souvent dans les théâtres qu'au chevet des malades. Procope a écrit seul les comédies d'*Arlequin balourd* (1719), et de *L'Assemblée des comediens* (1724), et il a travaillé aux *Fées* (1736) et à *Pygmalion* (1741) de Romagnesi, à *La Gageure* (1741) de La Grange, et au *Roman* (1746) de Guyot de Merville. Il a fourni beaucoup de pièces diverses aux journaux du temps. Comme médecin il s'est fait connaître par l'*Analyse du système de la trituration* (Paris, 1712, 1727, in-12), critique amère du système d'Hecquet; et par *L'Art de faire des garçons* (Montpellier [Paris], 1748, 2 vol. in-12; 1770, 1797, in-12); c'est un badinage, écrit d'une façon assez agréable, et que J.-A. Millot a eu tort de prendre au sérieux dans son *Art de procréer les sexes à volonté*. Giraud a publié un poëme facétieux sous le titre de *La Procopiade* (1754, in-12). P. L.

Chaudon, *Dict. hist. univ.* — Clément, *Les Cinq années littéraires*, t. I, lettres 3 et 5. — De Leris, *Almanach des théâtres*.

PROCOPIUS (*Demetrius*), biographe grec, né à Moschopolis (Macédoine), vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Les détails manquent sur cet écrivain que l'on représente comme un homme instruit, plein de zèle pour les lettres et d'amour pour sa patrie. Il est l'auteur d'un recueil estimé, intitulé Ἐπιτετμημένη ἀπαρίθμησις, c'est-à-dire *Énumération abrégée des savants grecs du siècle passe et de quelques-uns du siècle present*, et inséré, avec une version latine, dans la *Biblioth. græca* de Fabricius (1722, t. XI). Les notices, au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, sont fort courtes et la plupart sans dates. Un négociant grec, nommé Zavira, établi à Pesth, composa, pour faire suite à cet ouvrage, un supplément, dont plusieurs copies existent en Grèce.

Saxe, *Onomasticon*, VI, 317.

PRODICUS, philosophe grec, né à Julis, dans l'île de Céos, aujourd'hui Zia ou Céo, l'une des Cyclades, dans la mer Égée, ou Archipel, vivait, d'après Tennemann en ses *Tables chronologiques*, vers la 86e olympiade (432-428 av. J.-C.). On le classe habituellement parmi les sophistes, et Platon, dans son *Protagoras*, l'introduit comme interlocuteur avec d'autres sophistes, tels que Critias, Hippias et Protagoras lui-même. Député plusieurs fois à Athènes par ses concitoyens, Prodicus s'y fit connaître par son habileté oratoire et sa science philolo-

ntre autres auditeurs, il eut Socrate et
D'après Platon, dans le *Protagoras*
tyle, Prodicus s'occupa surtout de la
es mots. Toutefois, les sciences mo-
aissent ne pas lui être restées étran-
isque, au rapport de Sextus Empiricus
éron, il faisait dériver la religion d'un
: de reconnaissance fondé sur les phé-
bienfaisants qui éclatent dans la na-
st de lui qu'est le célèbre apologue mo-
i sous le titre de *Hercules ad bivium*,
iel, sous les traits d'Hercule, sollicité
par la Vertu et par la Volupté, il a dé-
oriquement la lutte qu'en chacun de
olonté a dans le cours de la vie à soute-
assurer à la raison le triomphe sur la
Au chap. 1er du livre II de ses *Mémoires*
ate, Xénophon a raconté en détail cet
, qu'il attribue, non quant au texte
nais quant au fond de la narration, à
Accusé d'athéisme, Prodicus fut, dit-on,
à boire la ciguë. Était-il réellement
philosophe qui plaçait dans le sentiment
onnaissance le germe des croyances re-
On pourrait le contester. Mais, dans
as, l'auteur de l'apologue d'Hercule se
it de la Volupté pour suivre la Vertu
pas un sage moraliste? C. M.

Xénophon, *Loc. cit.* — Aristote, *De rheto-*
ch. XIV. — Tennemann, *Manuel de l'histoire*
sophie, ch. Ier.

T D'EPPES (*César*, comte DE), litté-
ançais, né le 1er avril 1788, à Eppes
mort le 14 octobre 1836, à Marie-Ga-
ntilles). Il appartenait à une ancienne
i Soissonnais. Sous la restauration il fut
ige à Marie-Galande. On a de lui : *Le*
d'un premier amour, contes moraux;
13, 2 vol. in-12; — *Vergy, ou l'In-*
depuis 1792 *jusqu'à* 1814, *poëme en*
hants; Paris, 1814, in-8°; les exem-
sont devenus rares, l'auteur ayant dé-
tion presque tout entière; — *Diction-*
s girouettes, ou Nos contemporains
'après eux-mêmes, par une société
ttes; Paris, 1815, in-8o; 3e édit. aug-
même année; on ne doit pas confondre
l, assez piquant, avec un autre, impr.
et qui porte un titre semblable; — des
mes, des *Comédies*, des articles et des
és dans différents journaux, etc. On lui
in poëme sur *la Conquête de Mos-*
lié en 1812.

, *Manuel hist. du dép. de l'Aisne.*

KESCH-OSTEN (*Antoine*, baron DE),
autrichien, né le 10 décembre 1795, à
Styrie. Sorti d'une famille bourgeoise,
n 1813 dans la carrière militaire, et fut
mployé dans les bureaux de l'archiduc
alors gouverneur de Haguenau. En
ublia quelques traités sur les mathéma-
nscendantes, qui lui valurent la chaire
de mathématiques à l'école militaire d'Ollmütz. De 1818 à 1820, il fut aide de camp du feld-maréchal Schwarzenberg. Plusieurs traités militaires qu'il composa à cette époque ne reçurent pas l'approbation de la censure autrichienne. Capitaine d'infanterie en 1823, il était en garnison à Trieste lorsqu'il obtint un congé, qui lui permit de séjourner pendant plusieurs années en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure et en Égypte. Par les rapports semi-officiels qu'il envoya à Vienne, et dans lesquels il fit preuve d'une aptitude peu ordinaire à juger les hommes et les choses, il acquit la confiance de son gouvernement, qui le chargea de surveiller le commerce autrichien dans le Levant. En 1826, il fut envoyé en mission scientifique en Égypte, et remonta le Nil jusqu'aux grandes cataractes. De retour en 1827, on le nomma chef d'état-major du comte Dandolo, qui commandait l'expédition autrichienne contre les pirates grecs, position dans laquelle il réussit à négocier l'extradition des prisonniers chrétiens et à améliorer, par un traité conclu avec le pacha de Saint-Jean-d'Acre, le sort général des chrétiens en Orient. En récompense de ces services il fut anobli, sous le titre de *Ritter von Osten* (chevalier d'Orient). Après avoir pris part à l'expédition des Romagnes (1831), il passa en 1832 à Rome pour être attaché à l'ambassade d'Autriche. Il entretenait depuis quelques années des rapports intimes avec le jeune duc de Reichstadt, auquel il avait voué une tendre amitié, que la mort seule vint rompre (juillet 1832). En 1834, Prokesch fut nommé ministre plénipotentiaire à Athènes. Les puissances protectrices espéraient trouver dans l'introduction de formes constitutionnelles le moyen de continuer leur influence sur les affaires intérieures du pays. L'Autriche seule, dans ses tendances conservatrices, s'efforça de lutter contre l'achèvement de cette œuvre, tâche ingrate et destinée à rester sans résultat, dont Prokesch s'acquitta avec habileté, du moins aux yeux de son gouvernement. Le 12 mars 1849, Prokesch, élevé à la dignité de feld-maréchal et de membre du conseil privé, fut envoyé à Berlin. Il y arriva au moment où la députation de l'assemblée nationale de Francfort venait de présenter au roi Frédéric-Guillaume IV la couronne impériale d'Allemagne. Prokesch contribua beaucoup, dit-on, à faire repousser au roi cette offre de la souveraineté nationale. D'un goût prononcé pour les arts et la poésie, d'un vaste savoir et d'une rare fermeté de caractère, il ne tarda pas à gagner une influence toute personnelle sur l'esprit de ce monarque. La lutte permanente entre la Prusse et l'Autriche rendit la position de Prokesch difficile. L'ardeur qu'il mit à soutenir la politique de réaction devait lui attirer la haine d'une nation libérale. Il justifia surtout le reproche d'une conduite peu conciliante, lorsqu'il fut appelé, en 1852, à présider la diète germanique à Francfort. Pour sortir de l'impasse où il s'était four-

voyé, il accepta avec empressement, le 20 décembre 1855, le poste d'internonce à Constantinople, poste qu'il occupe encore, et où sa connaissance spéciale des affaires d'Orient l'a rendu en quelque sorte indispensable.

Parmi ses travaux nous citerons : *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient* (Mémoires et souvenirs d'Orient); 1836-1837, 3 vol. publiés par Munch, l'éditeur de la correspondance entre Prokesch et Schneller, des œuvres posthumes duquel ils ont été extraits. Les *Souvenirs* de Prokesch, par l'élégance du style, la richesse de la composition et la beauté des descriptions, peuvent se comparer aux *Souvenirs* de Lamartine; — *Kleine Schriften* (Petits traités), 1842-1844, renfermant des recherches stratégiques, et surtout une remarquable appréciation de la guerre turco-égyptienne en 1831-1833, enfin des biographies, entre autres celles du prince Charles Schwarzenberg et du duc de Reichstadt; — *Der Abfall der Griechen vom türkischen Reich und die Gründung des hellenischen Königreichs* (Séparation des Grecs de l'empire turc et fondation du royaume hellénique), imprimé par les soins de l'Académie des sciences de Vienne, dont Prokesch est membre depuis 1825. J. M.

Männer der Zeit. — *Convers.-Lex.*

PROKOPHIEV (*Ivan - Prokophievitch*), sculpteur russe, né le 25 janvier 1758, à Saint-Pétersbourg, où il est mort, le 10 février 1828. Admis à douze ans dans l'atelier du sculpteur Gilet, l'un des professeurs de l'Académie russe des beaux-arts, il s'appliqua de préférence à l'étude du bas-relief, et fut entretenu pendant cinq années à Paris aux frais de son gouvernement; il y travailla chez Julien, et exécuta un buste en marbre du prince Gagarin ainsi que deux médailles en terre cuite représentant *Moïse* et *Morphée*. Dans l'été de 1784 il était de retour à Pétersbourg. Laborieux, actif et plein d'imagination, il a laissé une si grande quantité d'ouvrages qu'il serait presque impossible d'en donner une liste complète : ils consistent principalement en bas-reliefs, médaillons, figurines, exécutés la plupart en terre cuite; la bibliothèque impériale de Pétersbourg en possède quarante-quatre. La dernière production de cet artiste fut le buste du poëte Trembecki. Dans ses débuts il n'était pas exempt de l'afféterie que l'on reproche à Julien, son maître; mais dans la suite il se corrigea et adopta une forme plus sévère et plus pure.

The English cyclop. (biography).

PROKOPOVITCH (*Théophane*), prélat russe, né à Kief, le 8 juin 1681, mort à Saint-Pétersbourg, le 8 septembre 1736, est le fondateur de l'école protestante dans l'Église russe. Baptisé sous le nom d'*Éleazar*, il prit celui d'*Élisée* avec l'habit de saint Basile dans un monastère grec-uni de cet ordre en Lithuanie. Envoyé à Rome pour y perfectionner ses études, il y séjourna trois ans, s'en échappa par suite de circonstances non éclaircies, et alla renier sa foi à Potcheief en Volhynie, d'où il fut transféré, sous la dénomination nouvelle du père *Samuel*, à la chaire de rhétorique de l'Académie de Kief. Quand Pierre I[er] traversa cette ville après la victoire de Poltava, le soin de le complimenter fut confié à Prokopovitch; le tzar le prit avec lui dans sa funeste campagne du Pruth, et le nomma *igoumène*, ou abbé du monastère de Kief. En 1715 il l'éleva au siége de Pskof, quoiqu'il fût avéré qu'il avait émis des doctrines hérétiques dans ses cours et ses écrits. Les docteurs de la Sorbonne avaient voulu profiter de la visite que Pierre I[er] leur fit en 1717 pour essayer d'entrer en relations avec l'épiscopat russe (1). Chargé de leur répondre, Prokopovitch fit échouer cette tentative, et se plia à toutes les vues du despote en composant un règlement ecclésiastique, espèce de code spirituel, qui faisait de l'Église une administration civile, et des moines et des popes des employés de l'État, gradués, enrégimentés et rétribués, code qui est aujourd'hui encore en vigueur. C'est aussi lui qui rédigea les conclusions par lesquelles Pierre supprimait les domaines de l'Église et donnait aux évêques, au clergé inférieur et aux moines, des pensions et des appointements imputables sur les revenus de ces domaines administrés par l'État. Il reçut de Catherine, qu'il avait sacrée impératrice, la présidence du synode et l'archevêché de Novgorod, enlevé à Théodose. Prokopovitch couronna Pierre II, dont il avait attaqué les droits au trône dans un ouvrage mis au pilon par ukase du 26 juillet 1727, puis l'impératrice Anne, et encouragea beaucoup cette dernière à commettre, en 1730, le coup d'État dont la Russie subit encore les déplorables conséquences. Il a laissé un grand nombre de panégyriques et d'élucubrations de toutes sortes, soit en russe impur, soit en latin. Il serait oiseux de secouer la poussière qui les recouvre; car, loin d'être un nouveau Chrysostome, comme l'a risiblement appelé Gritch, Oustrialif lui-même reconnaît (2) que les œuvres du prélat ne sont qu'un modèle de l'adulation la plus basse. A. G.

Eugène, *Dict. des écrivains ecclésiast. de l'Église gréco-russe.* — Gretch, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — Philarète de Tchernigof, *Histoire de l'Église russe.* — Gagarin, *De l'enseignement de la théologie dans l'Église russe.* — *Études religieuses et politiques sur la Russie*, trad. de l'allemand; Paris, 1858, p. 206. — *De la corruption des mœurs en Russie*, par le prince M. Chtcherbatof, p. 27. — Tchistovitch, *Théophane Prokopovitch et Théophilacte Lopatinski*; Saint-Pétersbourg, 1861.

PROMOTUS (*Ælius*), médecin d'Alexandrie, d'une époque incertaine. Les uns pensent qu'il vivait du temps de Pompée; les autres le placent dans une époque plus reculée. C'est proba-

(1) Voy. *Hist. et analyse du livre de l'action de Dieu*, par Boursier; s. l., 1758, t. III, *ad finem.*

(2) Dans sa préface à l'*Histoire de Pierre le Grand*, p. XXXI.

it lui que mentionne Galien (*De compos. rm.*, l. IV, c. 6). Il est l'auteur de plusieurs ps grecs sur la médecine, entre autres : φῶν, id est *Congeries medicaminum se- um loca*, à la bibliothèque Saint-Marc, à ; on en trouve quelques extraits dans *Ad- enta ad Elench. medicorum veterum* ig., 1826, in-4°) de Kühn; — Ἰατρικὰ, καὶ ἀντιπαθητικά, à Leyde; d'après Schnei- ouvrage est si peu intéressant qu'il ne ut la peine d'être publié; — Περὶ ἰοβόλων ἑρπετῶν φαρμάκων, à Rome et à Paris; rialt en a inséré des fragments dans ses *Lectiones* (l. III, c. 4), et on voit, d'après tions qu'il en fait ailleurs, que Promotus 'accord avec Élien, Apollodore et Nicander istribuer les scorpions en neuf espèces.

on, *Anecdota græca*, II, 179. — Fossevin, *Bibl.* p. 17. — A. Bongiovanni, *De scorbuto*. — Schneider, *ad Nicand. Alexipharm.*, p. 10. — Morell, *id.*

OMPSAULT (*Jean-Henri-Romain*), écri- ecclésiastique français, né le 7 avril 1798, télimart (Drôme), mort le 7 janvier 1858, s. Il fut l'aîné de douze enfants. Admis de heure au grand séminaire de Valence, avoir fait ses études classiques au petit sé- e, il reçut la prêtrise deux ans avant l'âge (5 novembre 1821). D'abord employé e vicaire dans le ministère des paroisses, igna la théologie dogmatique au grand sé- e de Valence, et finit par desservir une cure. Chargé en 1827 de la chaire de phi- ie au collége de Tournon, il refusa de , sans y être autorisé par son évêque, le nt exigé des professeurs par l'ordonnance 8, et fut destitué. A la fin de 1829 il vint s, et fut attaché par M. de Croï, alors aumônier, à l'hospice des Quinze-Vingts alité de chapelain. Il sauva cet établisse- le la ruine en 1831, par le *Mémoire* éner- qu'il fit présenter à la reine et que Louis- pe voulut bien prendre en considération. cette humble position, l'abbé Prompsault, n remplissant exactement ses obligations itre et de chapelain, avait su temps consi- e à donner à l'étude. Il consacra la plus e partie du produit de ses publications et pension littéraire qu'on lui avait faite à la lu grand prix qu'il avait remporté à l'é- es Charles, à acheter des livres, et se une bibliothèque ecclésiastique de 25,000 es. Il débuta par une édition des *Œuvres lon* (1833), alors la plus complète de toutes, critique (1835) de la collection des monu- de la littérature française, publiée par let. Ce dernier ouvrage engagea entre lui pelet une polémique très-vive : il se défen- ec un calme malin et spirituel, qui fit tou- depuis le caractère de ses écrits polémi- Il s'occupa pendant plusieurs années des s latine et romane. Il publia une *Gram- raisonnée de la langue latine* (Paris, 1844, 3 vol. in-8°), et commença en 1830 l'impression d'un grand *Dictionnaire*, qu'il abandonna ensuite. Il publia en outre un traité de la *Ponctuation et de la lecture* (1837, in-8°), et une *Prosodie latine* (1845, in-12). En 1837 il donna de nombreuses traductions d'ouvrages ascétiques. Sa principale étude était celle du droit canonique et de la jurisprudence civile et ecclésiastique de France. Il publia sur ce dernier sujet un *Grand Dictionnaire* en 3 vol. in-4°; un *Manuel législatif des fabriques* et de nombreuses et utiles *Consultations* dans le journal ecclésiastique *La Voix de la Vérité*; plusieurs consultations pour des ecclésiastiques condamnés ou persécutés par leurs évêques, sans qu'on eût observé à leur égard les règles du droit; enfin, une savante dissertation sur la réception du Concile de Trente. Il fit paraître en 1852 des *Lettres sur la liturgie*, et des *Observations* sur l'Encyclique où Pie IX attaquait les libertés de l'Église gallicane. L'abbé Prompsault fut continuellement en butte aux tracasseries des autorités ecclésiastiques. Les dernières années de sa vie furent abreuvées de chagrins ; il eut surtout beaucoup à souffrir depuis sa mise à la retraite, en 1855, et depuis le refus qui lui fut fait à Rome de reconnaître solennellement son innocence dans les démêlés qu'il avait eus avec M. Sibour, archevêque de Paris, et cela parce que, disait-on, il n'était pas possible de donner droit à un simple prêtre contre un évêque. Il a laissé à son frère, prêtre comme lui, plusieurs manuscrits inachevés, dont les principaux sont : Un *Recueil des actes relatifs aux affaires ecclésiastiques de France*; un *Dictionnaire de droit canonique*; et l'*Histoire de la maison impériale des Quinze Vingts*. M. l'abbé Jean-Louis Prompsault se propose de publier la vie de son frère et quelques-uns des manuscrits qui sont sa propriété.

Documents particuliers.

PRONDZYNSKI (*Ignace*), général polonais, né dans le palatinat de Posen, en 1792, mort aux bains de mer de Helgoland, le 4 août 1850. Il se distingua pendant les campagnes de 1806 à 1813. Aide de camp de Dombrowski, il contribua, par sa présence d'esprit, à faciliter à l'armée le passage de la Bérézina. Rentré en 1815 en Pologne, il continua à servir dans la nouvelle armée. Pendant la guerre nationale de 1830-1831, il reçut les grades de général de division et de quartier-maître général. Il a laissé plusieurs ouvrages militaires, entre autres l'*Histoire de la guerre de* 1831, écrite sur l'invitation spéciale de l'empereur Nicolas Ier, mais non imprimée. L. Ch.

Kołaczkowski, *Notice sur Prondzynski*; Posen, 1851, in-8°

PRONY (*Gaspard-Clair-François-Marie* Riche de), ingénieur et mathématicien français, né à Chamelet (Rhône), le 22 juillet 1755, mort à Paris, le 31 juillet 1839. Fils d'un membre de

l'ancien parlement de Dombes, il fit ses études au collége de Toissey-en-Dombes. En 1776 il entra à l'École des ponts et chaussées. Après s'être acquitté avec distinction de plusieurs missions dont il avait été chargé, il fut attaché à Perronet, qui lui confia la direction des travaux du pont Louis XVI, aujourd'hui pont de la Concorde. Ces travaux, entrepris en 1787, valurent à Prony le titre d'ingénieur en chef, qu'il obtint en 1791. La même année, il fut nommé directeur du cadastre, et il reçut l'ordre de composer de nouvelles tables trigonométriques adaptées à la division décimale du cercle. Selon les expressions de la Convention, ces tables devaient *former le monument le plus vaste, le plus imposant qui eût jamais été exécuté ou même conçu.* Prony sut être à la hauteur de ce programme, qu'il réalisa en trois ans. Sauf quelques savants qui l'aidaient dans le calcul des formules, son personnel se composait d'hommes étrangers aux connaissances mathématiques. Ses calculateurs savaient l'addition et la soustraction; c'était tout ce qu'il fallait à Prony, grâce aux méthodes nouvelles qu'il créa à cette occasion. Nous donnerons une idée de ce singulier personnel en rappelant que la majorité était empruntée à la corporation des coiffeurs, dont la plupart des membres se trouvaient alors plongés dans la misère, par l'abandon de la poudre, que repoussaient les mœurs républicaines. Prony vint au secours de ces malheureux, et fit à la fois une bonne action et une belle œuvre. Pourquoi faut-il que, malgré les demandes réitérées de plusieurs savants illustres, les 17 volumes grand in-folio des tables du cadastre soient restés enfouis à l'état de manuscrit dans la bibliothèque de l'Observatoire de Paris?

En 1798, Prony devint directeur de l'École des ponts et chaussées. Il avait été nommé professeur de mécanique à l'École polytechnique, membre du Bureau des longitudes, et membre de l'Institut, lors de la fondation de ces établissements. Le général Bonaparte voulut l'emmener en Égypte, mais Prony refusa. Devenu empereur, Napoléon ne lui en garda pas rancune, et pour lui l'opinion de Prony faisait loi en tout ce qui touchait au génie civil. Aussi, en 1810, le chargea-t-il d'études relatives au desséchement des Marais pontins. En 1813, Prony fut de nouveau envoyé en Italie pour s'y occuper de la régularisation du cours du Pô et de l'amélioration des ports de Gênes, d'Ancône, de Pola, etc.

A la seconde restauration, la position de Prony à l'École polytechnique fut un instant compromise. Mais le pouvoir revint bientôt à de plus justes sentiments envers l'illustre ingénieur. En 1827 il s'occupa de prévenir les débordements du Rhône, et reçut en récompense le titre de baron (1828). Napoléon n'avait pas jugé à propos de devancer Charles X. On rapporte qu'un secrétaire d'État lui ayant demandé s'il ne songeait pas à Prony, à l'occasion de nouvelles dignités qu'il créait : « Non, répondit-il; il ne faut pas mettre son rabot en dentelles, on ne pourrait plus s'en servir pour raboter. »

Les principaux ouvrages de Prony sont : *Architecture hydraulique* (1790-1796, 2 vol. in-4°); *Mécanique philosophique, ou Analyse des diverses parties de la science de l'équilibre et du mouvement* (1800, in-4°); *Analyse de l'Exposition du système du monde par Laplace* (1801, in-8°); *Recherches sur la poussée des terres* (1802, in-4°); *Recherches physico-mécaniques sur la théorie des eaux courantes* (1804, in-4°); *Leçons de mécanique analytique données à l'École impériale polytechnique* (1810, 2 vol. in-4°); *Description hydrographique et statistique des Marais pontins* (1813, in-4°); *Cours de mécanique concernant les corps solides* (1815, 2 vol. in-4°); *Nouvelle methode de nivellement trigonométrique* (in-4°, 1822); *Mémoire sur un moyen de convertir les mouvements circulaires continus en mouvements rectilignes dont les allées et venues soient d'une grandeur arbitraire* (3e édit., in-4°, 1839); plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique insérés dans le *Journal de l'École Polytechnique*, etc. Parmi les inventions de Prony, la plus ingénieuse est le *frein* qui porte son nom. Cet appareil dynamométrique, décrit dans le t. XII des *Annales des Mines*, sert à évaluer la quantité d'action communiquée, lorsque la transmission du mouvement de l'organe récepteur aux autres parties de la machine s'effectue par des engrenages ou des axes ayant un mouvement circulaire continu. « Cet instrument, dit Arago, donne des bases loyales, exemptes de toute controverse raisonnable, aux transactions des constructeurs de machines et des acheteurs; il fournit les moyens d'étudier la force des plus grands moteurs, dans toutes les conditions possibles de vitesse; il a déjà rendu de grands services à la mécanique pratique; il a satisfait enfin à un immense besoin de la science. » Ces quelques paroles sont une réponse suffisante aux critiques dont le *frein-Prony* avait été l'objet de la part de Coriolis. E. Merlieux.

Arago, *Notices biogr.*, t. III.

PRONY (*Marie-Pierrette* de la Poix de Fréminville, dame de), femme du précédent, née en 1754, à Lyon, morte le 5 août 1822, à La Palisse (Allier). Fille de Claude-Edme de la Poix de Fréminville, avocat distingué de Lyon (*voy.* ce nom), elle vint de bonne heure à Paris, pour donner des soins à l'un de ses oncles paternels, trésorier de l'hôtel des Invalides. Elle fut pour lui une Antigone attentive et douce, et ne tarda pas, grâce à la distinction de son esprit, à se lier avec les filles du général de Guibert, gouverneur de cet établissement. Le 6 mars 1782, elle épousa M. de Prony, qui avait été le compagnon de son enfance et l'avait toujours ai-

quelque sorte. Leur union fut constamheureuse. Mme de Prony, qui avait de déattentions pour tout ce qui l'approchait, essa de fournir à tous les besoins de Riche, son beau-frère (*voy.* ce nom), uivre les cours de l'université de Mont-Elle devint aussi l'amie inséparable de Sombreuil, et dans la prospérité aussi e dans l'infortune, dans la prison comme xil, celle-ci retrouva toujours Mme de Après la journée du 10 août 1792, elle par un dévouement ingénieux, du mast de la proscription le mari de Mlle de , le comte de Pluvier, colonel de la garde l du roi. A cette époque, retirée à Asprès Paris, elle recevait le savant Vicq dont elle s'efforça de calmer le délire. rd, elle se lia avec Mme de Beauharnais, venue impératrice et ne pouvant l'attirer elle, lui envoyait de la Malmaison des rares et des arbustes précieux... Mme de ultivait la poésie légère, mais pour ses uls, et composait des airs dont Grétry ait la grâce et le naturel. Forcée, par trances d'une maladie interne, d'aller les eaux de Vichy, elle y fut saisie d'une nflammatoire, et se fit transporter au le sa famille, à La Palisse, où elle expira son époux et de sa sœur.

nouv. et portat. des contemp.

PERCE (*Sextus Aurelius Propertius*), légiaque latin, vivait dans la seconde lu premier siècle avant J.-C. Sa vie est n connue. Il était natif de l'Ombrie, mais pas d'accord sur le lieu de sa naissance; huit villes (Mevania, Ameria, Assise, im, Fuginium, Falcum, Spolète, Pérouse) utèrent, dit-on, l'honneur de lui avoir e jour; c'est Mevania qui paraît avoir le droits. La date de sa naissance a donné nt lieu à beaucoup de discussions; l'oa mieux établie, c'est qu'il naquit vers t J.-C. Comme le poëte fait souvent allans ses vers à l'étendue du domaine paon suppose qu'il descendait d'une de ces amilles provinciales qui avaient reçu du main le titre d'*eques*, chevalier. Son père parti de Lucius Antonius, et fut fait prià Pérouse. Quelques biographes ont raconté qu'il fut un des trois cents cheimmolés par le vainqueur aux mânes de ésar; c'est une erreur : Properce eut la ve, mais il vit la plus grande partie de s confisqués au profit des vétérans d'Ocsurvécut peu à sa ruine, et laissa en t un fils âgé d'une dixaine d'années. Dès i-ci fut en âge de prendre une profession, ndit à Rome, et se prépara au barreau. n penchant l'entraîna vers la poésie, et niers vers le signalèrent à quelques-uns patrons officiels qui abondaient alors à t qui servaient la politique de l'empereur en venant au secours des victimes des guerres civiles. Il trouva dans Volcatius Tullus un protecteur généreux. Il fut aussi admis dans le cercle de Mécène, et connut tous les écrivains qui sont la gloire de cette époque. On voit dans une de ses élégies, où il annonce d'avance aux Romains un poëme plus grand que l'*Iliade*, qu'il avait entendu la lecture de l'œuvre inachevée de Virgile. Ovide, plus jeune que Properce, parle de lui avec admiration et affection. Horace, au contraire, son aîné, ne le mentionne jamais, et n'est jamais mentionné par lui. On a expliqué ce silence des deux côtés par une de ces rivalités dont les coteries littéraires sont rarement exemptes, et qui devaient souvent troubler le groupe brillant des amis de Mécène. On a même écrit une dissertation pour prouver que l'ennuyeuse connaissance dont Horace chercha vainement à se débarrasser sur la Voie sacrée n'était autre que le poëte Properce. Cette hypothèse est une fantaisie, mais elle s'accorde assez bien avec l'idée que le poëte nous donne de lui-même dans ses vers. Il y fait preuve de talent sans doute, et surtout de bonne volonté; il chante les plaisirs, et célèbre les légendes de la mythologie romaine; il élève jusqu'au ciel la gloire et les vertus de son fidèle conseiller; enfin, il reprend pour les traiter à sa manière les sujets familiers de la poésie d'Horace; mais sa touche n'a rien de la légèreté et de la grâce du poëte de Venouse, et l'on ne s'étonnerait pas que celui-ci eût regardé avec dédain le laborieux et lourd poëte de Mevania. Ce n'est là qu'une supposition, que ne confirme aucun passage formel des élégies. Ces compositions contiennent surtout des détails sur les amours de Properce. Comme elles sont imitées des poëtes grecs, quelques critiques ont pensé à tort que l'auteur avait fait une œuvre d'érudition et non de sentiment, et qu'il avait chanté des maîtresses imaginaires. Il est vrai que sa passion n'est pas aussi sincère et aussi absorbante que celle de Tibulle; il est vrai encore qu'il écrit avec sa mémoire plutôt qu'avec son cœur, et qu'au lieu de peindre sa maîtresse avec des traits précis et des couleurs distinctes, il la représente par des réminiscences mythologiques qui conviendraient à une foule de beautés et n'en désignent particulièrement aucune. Si Cynthie dort, il la compare à Ariadne et à Andromède; si elle pleure, à Niobé, à Briséis et à Andromaque; si elle a les cheveux châtains, c'était la couleur de ceux de Pallas; si elle est grande, Ischomaque l'était aussi. L'objet de tant de rapprochements mythologiques n'était pourtant pas une fiction. Properce l'appelle Cynthia, mais son véritable nom était Hortia; son père Hortius avait acquis quelque réputation comme poëte. Hortia ou Cynthia, élevée par lui, était habile dans la poésie et la musique; mais elle fit un mauvais usage de ses talents; car, au témoignage de Properce lui-même, elle était à peine au-dessus de la classe des courtisanes. Elle

quitta le poëte pour un riche et stupide préteur de l'Illyrie. Properce, qui de son propre aveu n'était pas un modèle de fidélité, se lamente dans ses élégies sur l'inconstance de sa maîtresse; cependant il ne réussit point à se détacher d'elle. La mort seule de Cynthia rompit les liens qui les unissaient. Properce avait alors environ trente ans; il ne lui survécut que de quelques années, et mourut jeune encore, vers 15 avant J.-C.

Il laissait quatre livres d'élégies : les trois premiers sont presque entièrement consacrés à ses amours et aux incidents de sa vie privée; le quatrième se rapporte en grande partie aux légendes et à l'histoire romaine. Properce essaya, comme Virgile et comme Horace, de transporter dans la langue latine et d'approprier aux mœurs et aux idées romaines les beautés de la poésie grecque; mais il fut bien loin de montrer le même talent et d'obtenir le même succès. Il n'avait pas le goût naturellement délicat, et il choisit pour modèles Callimaque et Philétas, deux poëtes érudits. La science archéologique des deux Alexandrins, transportée de seconde main dans la poésie latine, forme l'accompagnement le plus faux et le plus déplaisant d'une passion amoureuse. Properce ne se contente pas d'emprunter à ses modèles leur mythologie, il leur prend encore ces formes savantes et recherchées de style qui caractérisent l'école d'Alexandrie. Il semble croire que la poésie ne peut être trop éloignée du langage commun. Expressions étranges, constructions bizarres, transitions abruptes, tels sont les moyens qu'il emploie pour donner à son style une originalité d'emprunt; en un mot, il se donne beaucoup de peine pour être ennuyeux et obscur; et il n'y réussit que trop bien. Mais quand il laisse de côté ses maîtres alexandrins, quand il s'abandonne à ses sentiments italiens, à ses sympathies nationales, il devient si non un grand poëte, car la fécondité et le génie créateur lui manquent, du moins un poëte sincère et énergique.

Properce tenta une tâche qu'Ovide exécuta plus tard fort imparfaitement, celle de mettre en vers l'histoire légendaire de Rome. S'il ne montre pas la brillante facilité de son futur rival, il trouve des accents plus vrais, plus élevés et plus nobles. Comme l'a remarqué M. Merivale, Properce est unique parmi les poëtes romains pour la force et la chaleur qu'il donne au vers élégiaque; seul il élève le doux et languissant pentamètre à la dignité du vers héroïque (1). La mâle grandeur de son langage rappelle la poésie de Lucrèce. Il nous plaît surtout quand il peint les mœurs simples de la vieille race latine, par opposition à la corruption de son temps, ou quand il décrit les sites et les scènes champêtres de son Ombrie. Au milieu des impures distractions de Rome, il gardait un fidèle et vivant souvenir de son enfance passée à la campagne. Chaque fois qu'il parle de la vie rustique, l'affectation de son langage hellénisé disparaît, et on retrouve le vrai Italien qui « a vu les troupeaux du Clitumne rentrant le soir à l'étable, qui a écouté le murmure des forêts de l'Apennin, et qui a contemplé avec délices les ruisseaux brillants et les prairies de l'humide Mevania. A ces accents on reconnaît un cœur simple et honnête, que la vie de Rome, cette vie de dépendance et de plaisirs, n'avait pas corrompu. « Ses fautes, dit avec raison son dernier éditeur, sont plutôt celles de son temps que les siennes propres. » Quoique trop asservi aux mœurs de son siècle, il reste, parmi les poëtes de l'âge d'Auguste, le plus digne représentant de la vieille race italienne.

Alexander *ab Alexandro* rapporte dans son traité *Geniales dies*, II, 1, sur l'autorité de Pontanus, que le manuscrit de Properce qui a servi de type à tous les autres fut trouvé du temps de la jeunesse de Pontanus, vers 1440, dans un cellier. Ce manuscrit était en très-mauvais état, et presque illisible. Joseph Scaliger et d'autres critiques ont admis cette assertion, et s'en sont autorisés pour introduire dans le texte beaucoup d'altérations et de transpositions. Le récit d'Alexander *ab Alexandro* semble contredit par la découverte d'autres manuscrits, dont aucun, il est vrai, ne remonte au delà du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, les manuscrits de Properce actuellement existants dérivent selon toute probabilité d'un type unique qui était lui-même fort corrompu. La première édition de Properce est de 1472, in-fol., sans indication de lieu; elle fut suivie la même année d'une édition petit in-4°. Béroalde, Joseph Scaliger, Muret, Passerat et d'autres critiques s'efforcèrent de corriger le texte, qui a été souvent imprimé avec les poésies de Catulle et de Tibulle. Les meilleures éditions séparées sont celles de Broukhusius (Amsterdam, 1702, in-4°); de Volpi (Padoue, 1755, 2 vol. in-4°); de Barthius (Leipzig, 1778, in-8°); de Burmann (1780, in-4°); de Kuinoel (Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°); de Lachmann (Leipzig, 1816, in-8°); de Paldame (1827, in-8°), celle qui fait partie de la *Bibliotheca latina* de Lemaire (Paris, 1832, in-8°); de Hertzberg (Halle, 1844-1845, 4 vol. in-8°); de Paley (Londres, 1853, in-8°). Properce a été traduit en allemand par Hertzberg, (Stuttgard, 1838); et en italien par Becello (Vérone, 1742). Il existe une traduction anglaise du premier livre; Londres, 1781. Les traductions française de Delongchamps (Paris, 1772, in-8°), de Saint-Amand (Bourges et Paris, 1819), et de Denne-Baron, dans la collection Nisard (1839), quoique estimables, sont moins propres à donner une idée du génie de Properce que les imitations exquises de cet auteur qui se trouvent dans les élégies d'André Chénier. Léo JOUBERT.

(1) M. Merivale cite pour exemple les vers suivants :
Cum moribunda niger clauderet ora liquor (III, 7, 56).
Jura dare et statuas inter et arma mari (III, 11, 56).
Imposuit proræ publica vota tuæ (IV, 6, 42)
Viximus insignes inter utramque facem (IV, 11, 46).

d'études sur Properce, dans les différentes édi-ons dans l'article, et en particulier dans les édit. de m, Lemaire, Hertzberg. — Smith, *Dict. of greek* *and roman biography*. — Merivale, *History of the Ro-* *mans under the empire*, IV. — *The Westminster Review*, 1854.

...PIAC (*Catherine-Joseph-Ferdinand* ...ne), littérateur français, né en 1759, ..., mort le 31 octobre 1823, à Paris. ... de famille noble, et reçut une bonne ...on. Dans sa jeunesse il s'adonna avec ...te de passion à la musique, et com-...usieurs opéras-comiques joués, de 1787 ... à la Comédie-Italienne, entre autres *Les* ...*ideuses ricales* et *La Continence de* ...*i*, qui eurent du succès. Il publia aussi ...*Chansonnier des Grâces* de jolies ro-..., dont les paroles étaient de Mme Perrier. ...1 il émigra, et servit dans l'armée des ...; après avoir passé quelques années à ...urg, où s'étaient réunis l'élite des réfu-... obtint sous le consulat l'autorisation de ... en France, et fut nommé archiviste de ...cture de la Seine. En 1815 il reçut la ...Saint-Louis. On a de lui un grand nombre ...s élémentaires, d'abrégés et de traduc-...rop superficiels pour être mentionnés.

Annuaire nécrologique, 1823.

...SPER TYRO, poète du quatrième siècle, ... confondu avec Prosper d'Aquitaine, et ...-être dans cette même province des .... Bède le vénérable est le plus ancien ... qui en ait parlé. Mais les circonstances ...e nous sont inconnues. On conjecture par ...s passages de l'un de ses ouvrages qu'il ...n rang considérable dans le monde, soit ...naissance, soit par ses biens ou par les ... qu'il exerçait. Il est auteur d'un petit ... *Poema conjugis ad uxorem*, que l'on ...emps attribué à Prosper d'Aquitaine et ... composé vers 407. P. Pithou et après ...lius, Duchesne, le P. Labbe, Basnage ... éditeurs de saint Prosper ont donné ...e nom de Prosper Tyro d'Aquitaine ...ite *Chronique* qui commence à l'empire ...dose, en 379, et finit à la prise de Rome ... Vandales, en 455, comme celle de saint ..., avec laquelle elle a quelque conformité, ...u'elle donna en abrégé l'histoire du même ... Toutefois, elle en diffère par plusieurs ...s, qui semblent prouver que son auteur ...ait les doctrines du semi-pélagianisme, ce ...age les auteurs de l'*Histoire littéraire* ...*France* à ne point attribuer cet ouvrage ...er Tyro. H. F.

Hist. litt. de la France, II, ...

...SPER (Saint), surnommé d'*Aquitaine*, ... de l'Église, né en 403, aux environs de ...x, mort après 463. L'éducation toute ...ne qu'il reçut lui inspira une piété solide ...ée, et il perfectionna ses connaissances ...ecture des écrits des Pères de la primi-...ise. Il cultiva avec succès les belles-lettres ...èle. On ignore les circonstances qui l'a-menèrent en Provence; mais il paraît qu'il se trouvait à Marseille vers 426, lorsqu'on y apporta les livres de la *Correction* et de la *Grâce* que saint Augustin avait composés pour répondre à quelques difficultés que ses ouvrages contre les pélagiens avaient fait naître parmi plusieurs fidèles de cette ville. Prosper n'avait jamais vu saint Augustin et n'en était point connu; seulement il lui avait adressé par le diacre Léonce une lettre à laquelle l'évêque d'Hippone avait répondu par la même voie. Mais la lecture de ses ouvrages lui avait donné une haute idée de ce docteur; aussi demeura-t-il toujours inviolablement attaché à la doctrine qu'il y avait puisée, et qu'il défendit contre tous ceux qui la combattaient. Étroitement lié avec Hilaire de Syracuse, ami de saint Augustin, tous deux lui écrivirent en 428 pour le prier de leur donner les éclaircissements nécessaires, et le grand évêque ne tarda pas de leur répondre en leur adressant deux traités célèbres, l'un, *De la prédestination des saints*, l'autre *Du don de la persévérance*, qui purent bien confondre les ennemis de la grâce, mais ne les convertirent pas. N'osant en combattre ouvertement la doctrine, ils eurent recours à la calomnie, et accusèrent saint Augustin et ses disciples d'admettre de fausses conséquences, qu'ils tiraient eux-mêmes de la doctrine de saint Augustin, souvent désavouées par les défenseurs de la grâce. Ces querelles donnèrent naissance à une suite de libelles, auxquels saint Prosper répondit avec autant de force que de solidité. Mais comme ses ennemis déclaraient qu'ils ne voulaient suivre que les décisions de l'Église romaine, saint Prosper prit le parti d'aller à Rome avec Hilaire après la mort de saint Augustin, et d'instruire le pape Célestin des progrès des semi-pélagiens. et ce pontife, touché de la persécution qu'on faisait souffrir à deux laïques vertueux (car ni Prosper ni Hilaire n'étaient dans les ordres), écrivit aux évêques des Gaules une lettre célèbre en leur faveur. Prosper revint dans les Gaules avec cette lettre pontificale; mais il ne parvint point à y apaiser les troubles, et l'on continua comme auparavant à décrier saint Augustin et sa doctrine. Obligé alors de reprendre la plume, il réfuta la 13e conférence de Cassien, sur la protection de Dieu, vers l'an 433, et sapa ainsi le semi-pélagianisme par ses fondements. Saint Léon, qui succéda à saint Célestin, attira Prosper à Rome en 440, tant pour combattre les pélagiens que pour s'en servir à répondre aux consultations des églises, et c'est lui qui composa les diverses lettres qu'on a sous le nom de saint Léon, contre Eutychès, sur la vérité de l'incarnation du Verbe. L'année 444 fournit à saint Prosper l'occasion de faire connaître son habileté dans les mathématiques, l'astronomie et la chronologie. Il composa à cette époque en faveur de l'Église latine un cycle pascal de quatre-vingt-quatre ans, qu'on n'a pas eu soin de nous conserver. Le cardinal Noris et le P. Boucher,

s'appuyant de la chronique de Marcellin, pensent que saint Prosper vivait encore en 463. L'Église honore sa mémoire le 25 juin. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont : *Epistola ad Augustinum de reliquiis pelagianæ hæreseos in Gallia; Epistola ad Rufinum de gratia et libero arbitrio; Pro Augustino responsiones ad capitula objectionum Gallorum calumniantium; Carmen de ingratis*, poëme composé vers le commencement de 430, et qui contient mille vers hexamètres, sans y comprendre une préface en vers élégiaques, et une autre seconde petite préface. C'est l'ouvrage le plus important de saint Prosper et l'abrégé de tous les livres de saint Augustin. Il a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy, Paris, 1646, in-4°, et souvent réimprimé depuis avec la traduction en prose de la lettre à Rufin, par le même; — *In obtrectatorem sancti Augustini duo epigrammata;* — *Epitaphium nestorianæ et pelagianæ hæreseon;* — *Ex sententiis sancti Augustini epigrammatum liber* : on y compte 106 épigrammes; — *Pro Augustini doctrina responsiones ad capitula objectionum vincentianarum;* — *Pro Augustino responsiones ad excerpta quæ de Genuensi civitate sunt missa;* — *De gratia Dei et libero arbitrio liber, adversus collatorem*, c'est-à-dire contre Cassien; — *Psalmorum a C usque ad CL expositio;* — *Sententiarum ex operibus sancti Augustini delibatarum liber unus* : ces sentences sont au nombre de 392. Enfin, la chronique qui a rendu son nom si célèbre, et qui est divisée en deux parties, *Chronicon consulare*, qui finit en 378, *Chronicon imperiale*, qui va de 379 à 455. Les ouvrages de saint Prosper ont été plusieurs fois publiés; mais les meilleures éditions sont celles données par Maugeant et Lebrun des Marettes, Paris, 1711, in-fol., et par Foggini, Rome, 1752, in-fol. Les savants éditeurs l'ont enrichie d'un Index, et d'une Vie de saint Prosper, extraite de Tillemont. Les ouvrages que nous avons cités sont les seuls authentiques.

H. Fisquet.

Hist. littér. de la Fr., t. II, p. 378-406. — Tillemont, *Mem. pour servir à l'Hist. eccl.*, t. XIV. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, t. XIV. — Gennade, *De scriptor. eccl.*, caput 84. — W. Smith, *Dictionary of greek and roman biography.*

PROST (*Pierre-Antoine*), médecin français, né dans le département du Rhône, mort le 23 avril 1832, à Paris. Il fut attaché à l'hôtel-Dieu de Lyon, et vint exercer la médecine à Paris. On a de lui : *Coup d'œil sur la folie;* Paris, 1800-1807, 3 part., in-8°; — *La Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Essai physiologique sur la sensibilité;* Paris, 1805, in-8°; — *La science de l'homme mise en rapport avec les Sciences physiques;* Paris, 1822, in-8°; — *Traité du choléra-morbus;* Paris, 1831, in-8°.

Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*, III

PROST (*Claude*, baron), général français, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 5 février 1764, mort le 4 juillet 1834. Entré au service comme simple soldat, à l'âge de seize ans, dans le 5ᵉ régiment d'artillerie à pied, il reçut le baptême du feu au siége de Gibraltar (1782-1783), où il fut blessé par un boulet de canon. Il fit avec distinction les campagnes de la révolution et de l'empire, et donna particulièrement des preuves de son courage au combat d'Altenkirchen, à Zurich, à la bataille de Vimiero, où il fut blessé, et aux siéges de Girone et de Figuières, où il commandait en chef l'artillerie. Devenu presque sourd et infirme, Prost, qui avait été nommé en 1811 général de brigade, obtint sa retraite en 1813; mais l'année suivante il prit le commandement de l'artillerie de l'armée de réserve de Paris, puis de celle du château de Vincennes jusqu'au 12 mai 1814.

P. A. J. (de Verdun).

Fastes de la Légion d'honneur, III.

PROST DE ROYER (*Antoine-François*), jurisconsulte français, né le 5 septembre 1729, à Lyon, où il est mort, le 21 septembre 1784. Il étudia le droit, et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, puis y devint successivement administrateur des hôpitaux, échevin et président du tribunal de commerce. Nommé lieutenant général de police en 1772, il fit preuve de lumières, de désintéressement, et de dévouement au bien public. En 1780 il fut révoqué, et tomba bientôt dans l'indigence. Il avait obtenu l'estime de Turgot, et avait reçu des lettres du prince Henri de Prusse et de Voltaire. La ville de Lyon avait tenu sur les fonts baptismaux sa fille, qui reçut le prénom de *Lyonne*, et elle lui fit une pension viagère, qui fut exactement servie. On a de Prost de Royer : *Lettre à Mgr l'archevêque de Lyon, dans laquelle on traite du prêt à intérêt à Lyon, appelé dépôt de l'argent;* Avignon (Lyon), 1763, in-8°; Genève, 1770, in-8°, publié sous les initiales D. R. : Voltaire, à qui l'auteur avait envoyé cet écrit, le fit entrer dans le recueil intitulé : *Les choses utiles et agréables*, et dans ses *Nouveaux mélanges*, mais en plaçant en tête le nom de Prost de Royer, qu'il qualifie à tort de procureur général de la ville de Lyon (1); — *De l'administration municipale, ou Lettres d'un citoyen de Lyon sur la nouvelle administration de cette ville;* (Lyon), 1765, in-12 : brochure supprimée par une sentence de la sénéchaussée de Lyon, le 1ᵉʳ avril 1765, comme pouvant troubler l'harmonie qui régnait entre tous les ordres de citoyens de cette ville; — *Mémoire sur la conservation des enfants;* Lyon, 1778, petit in-8°; il avait été lu à l'Académie de Lyon, dont l'auteur était membre; — *Dictionnaire de jurisprudence et des arrêts, ou Ju-*

(1) A l'époque de la publication des *Choses utiles et agréables*, le procureur général de la ville de Lyon se nommait *Prost*, ce qui fut peut-être la cause de cette erreur.

udence universelle des parlements de *ice et autres tribunaux, par feu M. Bril-* *nouv. édit., augmentée des matières du* *naturel et du droit des gens*, etc.; , 1781-1784, t. I-IV, in-4°. J.-F.-A. Riolz, orateur de Prost de Royer, a publié le t. V, ait achevé à la mort de ce dernier, et les et VII. Il y a peu de ressemblance, dit s, entre ce dictionnaire et celui qu'on a an- comme en étant une édition refondue. E. R.

nal de Paris du 7 novemb. 1784. — Breghot du *Mélanges biogr. et litt. pour servir à l'hist. de* p. 348. — Breghot du Lut et Péricaud, *Biographie* ise.

OTAGORAS, philosophe grec, de la secte phistes, né à Abdère en Thrace, vivait, s le témoignage de Diogène de Laerte, vers ' olympiade, c'est-à-dire vers 444 avant l fut disciple de Démocrite, et ne commença ez tard à étudier la philosophie, ayant d'a- exercé la profession de lecteur public, ou , selon d'autres, celle de portefaix. S'il n croire Athénée, ce fut par une circons- toute fortuite que Protagoras devint dis- de Démocrite. Un jour que Protagoras ait de la campagne à la ville une charge s fort pesante sans en paraître embarrassé, crite le rencontra, et fut émerveillé du lé tout géométrique suivant lequel il avait é son fardeau. Dès ce jour il le prit en , et quelques années plus tard Protago- evenu maître à son tour, allait dans les et les bourgades des environs d'Abdère ner la grammaire, qui outre la connais- des lettres comprenait encore la prosodie ecture des poëtes. Un premier voyage de oras à Athènes dut avoir lieu vers la mpiade (444 avant J.-C.); car c'est de ce que date le commencement de sa réputa- l y trouva beaucoup d'admirateurs, parmi ls Périclès, qui, au rapport de Plutarque, luit, comme tant d'autres, par la singula- sa doctrine et par le charme de son élo- . Protagoras partit d'Athènes pour aller connaître dans les principales villes de ce, et y recueillir tout à la fois renommée esse; car, au rapport de Diogène de Laerte Platon, il exigeait de ses auditeurs le prix t mines (1). Il passa ensuite en Sicile, où urna assez longtemps, et de là en Italie, onna des lois aux citoyens de Thurium. revint à Athènes; et c'est à l'époque de ond voyage, qui dut avoir lieu, suivant les apparences, dans le cours de la mpiade (424-420 av. J.-C.), que Platon e celui de ses dialogues qui est intitulé *goras, ou les sophistes*. Son nouveau sé- y fut pas de bien longue durée. Un jour ans la maison d'Euripide, ou, selon d'au- ans celle de Mégaclès, ou, suivant d'autres encore, dans le Lycée, il lut ou fit lire par son disciple Archagoras, fils de Théodote, un de ses ouvrages, intitulé Περὶ τοῦ μὴ ὄντος, ou, comme le veut Diogène de Laerte, le premier de ses traités, celui sur les dieux, πρῶτον τῶν λόγων ἑαυτοῦ, τὸν περὶ θεῶν, il fut accusé d'impiété, condamné, et forcé de quitter Athènes. Ses livres furent brûlés sur la place publique, après que par toute la ville un hérant eut fait commandement à ceux qui en possédaient de les apporter. Chassé d'Athènes, Protagoras voulut se rendre en Sicile; mais le vaisseau qui l'y portait fit naufrage. D'autres, tels que Diogène de Laerte et Sextus-Empiricus, disent que Protagoras mourut pendant la traversée. Il avait atteint l'âge de soixante-dix ans, ainsi que le rapporte Apollodore, dont le témoignage en ce point s'accorde avec celui de Platon dans le *Ménon*.

(1) mine attique valait cent drachmes, environ vingt-dix francs de notre monnaie.

Il ne reste rien de Protagoras; mais il apparaît, par les titres de ses ouvrages, conservés par Diogène de Laerte, et mentionnés dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, qu'il avait écrit sur la physique, sur la dialectique, sur la morale, sur les dieux. En physique, le système de Protagoras est à peu près le même que celui d'Héraclite. Le philosophe d'Éphèse avait dit qu'en vertu des lois fatales du destin toutes choses sont sujettes à une variabilité perpétuelle, et que la nature entière ressemble à un fleuve qui s'écoule sans cesse. Le sophiste d'Abdère dit à son tour, au rapport de Sextus Empiricus, que la matière est fluide, et que comme elle s'écoule continuellement, il s'opère des additions pour remplacer ce qui s'est écoulé. La rhétorique et la dialectique de Protagoras offrent un caractère qui lui est commun avec tous les sophistes, à savoir l'alliance des formes oratoires les plus élégantes et des arguties les plus captieuses. Tout à la fois philosophes et rhéteurs, les sophistes mettaient au service de doctrines fausses, ou tout au moins paradoxales, une éloquence fallacieuse et une dialectique subtile. Tel fut Protagoras. Aussi Timon le sillographe dit-il de lui que ce fut un philosophe subtil et habile à la dispute : Πρωταγόρης τ' ἐπίμικτός, ἐριζέμεναι εὖ εἰδώς. — La logique de Protagoras, d'après ce que nous en ont conservé Platon, Aristote, Sextus et Diogène de Laerte, avait surtout pour objet la question de la certitude, ou, en d'autres termes, celle du *criterium* de la vérité. Au rapport de Diogène de Laerte, un des traités de Protagoras (il ne dit pas lequel) commençait en ces termes : « L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, et de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas (πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος, τῶν μὲν ὄντων ὡς ἔστι, καὶ τῶν μὴ ὄντων ὡς οὐκ ἔστι) »; ce qui veut dire, en d'autres termes, que les choses ne sont que ce qu'elles paraissent à chacun de nous, et qu'ainsi chacun de nous n'a point d'autre juge à écouter, sur ce qui est ou

n'est pas, que sa propre opinion individuelle. C'est le sens que Cicéron attache à cette proposition de Protagoras, quand il dit (*Quæst. Acad.*, I, II, c. XLVII) : « Aliud judicium Protagoræ est, qui putet id cuique verum esse quod cuique videatur. » — En morale, le sophiste d'Abdère ne niait pas formellement toute vertu, et Platon, dans le dialogue qui porte son nom, met dans sa bouche une réplique qui ne peut laisser aucun doute à cet égard, lorsque Socrate lui demandant si « vivre dans les plaisirs est un bien et vivre dans la douleur un mal », il lui fait répondre : « Oui, pourvu qu'on ne goûte que des plaisirs honnêtes. » Toutefois, le principe logique de Protagoras que « l'homme est la mesure de toutes choses » conduit tout droit à la confusion du juste et de l'injuste. Platon, en son *Théétète*, l'a très-judicieusement remarqué, ainsi qu'Aristote, au livre II (ch. VI) de sa *Métaphysique*. « Protagoras, dit Aristote, prétend que l'homme est la mesure de toutes choses : ce qui revient à dire que chaque chose est réellement ce qu'elle apparaît à chacun de nous individuellement; d'où résulte une inévitable confusion entre l'être et le néant, entre le bien et le mal, et entre toutes les autres choses désignées par des noms opposés les uns aux autres. » — Quant à la théodicée de Protagoras, elle se trouve résumée tout entière dans quelques lignes que cite Diogène de Laerte, et qui paraissent avoir appartenu à l'un de ses écrits. « Protagoras, dit Diogène, commence un de ses traités par ces mots : « Au sujet des dieux, je ne puis savoir ni comment ils sont, ni comment ils ne sont pas (περὶ τῶν θεῶν, οὐκ ἔχω εἰδέναι εἴθ' ὡς εἰσιν, εἴθ' ὡς οὐκ εἰσιν.) » Et en ce point l'opinion de Platon et celle de Cicéron sont entièrement conformes aux paroles mentionnées par Diogène de Laerte. C'est là ce qui valut à Protagoras la condamnation dont nous avons parlé plus haut : *Atheniensium jussu*, dit Cicéron (*De natura Deorum*, l. I, XXIII) *urbe atque agro exterminatus est librique ejus in concione combusti*. C. MALLET.

Platon : le *Protagoras*, le *Théétète*, le *Ménon*, le *Cratyle*. — Aristote, *Métaphysique*, l. II, c. VI. — Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, l. VIII. et *Hypotyp. pyrrh.*, l. I, c. XXXII. — Porphyre apud Euseb, *Præpar. evang.*, X, 3. — Philostrate, *Vie des sophistes*. — Diogène de Laerte, *Sur la vie et les doctrines des philosophes célèbres*. — Suidas, au mot *Protagoras*. — Cicéron, *In Bruto*, c. XII, et *Acad.*, l. II, c. XLVII. — Quintilien, *Instit. orat.*, l. III. — Fabricius, *Bibliotheca græca*. — V. Cousin, Argument du *Théétète*. dans la traduction des *Œuvres de Platon*. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II, chap. *Protagoras*.

PROTAIN (*Jean-Constantin*), architecte français, né le 6 janvier 1769, à Paris, où il est mort, le 24 décembre 1837. Destiné à l'architecture, il entra comme élève chez Chalgrin, et alla ensuite se perfectionner en Italie. De retour en France en 1794, après avoir été un an professeur à l'École des mines, il fut appelé à suivre l'ambassade de Constantinople. Étant revenu en 1798, il fut attaché comme architecte à la commission des sciences et des arts de l'expédition d'Égypte. Après la prise d'Alexandrie, on le chargea d'une partie importante des travaux à exécuter dans cette ville. A la fin de 1799 il eut à s'occuper exclusivement, avec Dutertre, de recueillir les documents relatifs aux monuments et aux costumes de l'Égypte. Ses services le firent nommer, en 1801, membre de l'Institut du Caire. Lors de l'assassinat de Kleber, Protain, qui était avec ce général, fut blessé en s'élançant sur le meurtrier. Lorsqu'il rentra en France, il réussit à y rapporter les dessins qu'il avait eu mission de faire des monuments de l'architecture moderne des Arabes et des monuments anciens d'Alexandrie. Ces dessins ont servi au grand ouvrage sur l'Égypte. En 1806, Protain fut chargé de diriger l'atelier des décorations de l'Académie impériale de musique, et il contribua à donner une ère nouvelle à la peinture théâtrale, par ses belles décorations, entre autres par celles des *Bardes*, de *La Vestale* de *Don Juan*. Napoléon le nomma ensuite contrôleur des bâtiments impériaux de Versailles. Il s'occupait en même temps d'importantes constructions privées. Aux expositions de 1835, de 1836 et 1837, il y eut de lui divers projets : celui d'un édifice destiné aux expositions de l'industrie, de la décoration de la place de la Concorde, et d'un monument à la mémoire de Kleber, pour la ville de Strasbourg.

Sarrut, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 2e partie. — Guyot de Fère, *Annuaire statistique des artistes français*, 1836.

PROTAIS (Saint), vulgairement appelé *saint Prex*, né à Venise, est le premier évêque d'Avenche dont on ait conservé le souvenir. Le siége d'Avenche (*Aventicum*), ayant été transféré plus tard à Lausanne, Boniface, évêque de Lausanne, établit par un décret, en 1234, la fête de saint Protais, qui fut dès lors célébrée le 6 novembre. Il existe dans le cartulaire de Lausanne une courte légende sur la vie et la mort de saint Protais. Hottinguer déclare qu'elle n'est pas digne de foi. B. H.

Ab. Ruchat, *Abrégé de l'hist. ecclés. du pays de Vaud*, p. 17. — Le Cartulaire de Lausanne est dans les *Mémoires et documents publiés par la Société de la Suisse romande*, t. VI.

PROTAIS (Saints GERVAIS ET), martyrs à Milan, vers l'an 68. Ces deux frères étaient fils de saint Vital et de sainte Valérie, et leur martyre paraît avoir eu lieu dans les dernières années du règne de Néron. Leur mémoire était oubliée lorsqu'une vision révéla le lieu de leur sépulture à saint Ambroise, qui se disposait à faire la dédicace de la cathédrale de Milan. Les deux martyrs reposaient dans l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix, et sur l'indication de l'archevêque, leurs cercueils furent découverts. Leurs noms apparemment y étaient inscrits, puisque saint Ambroise ne témoigne point qu'il les eût appris par révélation. Leurs ossements furent transportés dans la basilique Ambroisienne, et la légende rapporte un grand nombre de miracles opérés pendant cette translation,

s le cinquième siècle était célébrée à Milan
s l'église d'Afrique. Le culte de ces deux
s'est répandu, et au sixième siècle une
fut bâtie sous leur invocation à Paris.
église a subi plusieurs restaurations, et
ncore dans cette ville. La fête de saint Ger-
de saint Protais se célèbre le 19 juin.

ius, *Acta sanctorum*, jan. — Tillemont, *Mé-
pour servir à l'hist. eccl.* — Baillet, *Vies des*
9 juin.

TASOF (*Ambroise*), archevêque de Kazan
Simbirsk, né en 1769, dans le gouverne-
e Moscou, mort dans celui de Tver, en
est connu par un talent oratoire peu
n dans l'Église russe. Moine à vingt-cinq
fut archimandrite d'un monastère près
t-Pétersbourg, puis recteur du séminaire
capitale avant de parvenir, en 1804, au
piscopal de Toula, d'où il fut transféré, en
Kazan. Ses sermons ne révèlent pas un
olérant; on en a publié quelques-uns,
part, soit dans *Le Messager de l'Europe*
ils de la Patrie; mais ils n'ont pas en-
é réunis en un corps d'ouvrage. A. G.

, *Essai sur l'hist. de la littér. russe.* — A. Ga-
hrestomathio russe.

THADE (Saint), prélat français, mort
25. On le dit fils du patrice Prothade,
ns preuves. Il est du moins certain qu'il
uccesseur de saint Nicet sur le siége mé-
ain de Besançon. On a de lui un *Rituel*
e des deux églises cathédrales de Besan-
int-Étienne et Saint-Jean; ce rituel, qui
s est pas parvenu sans interpolations, a
mment publié par l'abbé Richard. B. H.

ichard, *Hist. des dioc. de Besançon et de Saint-*
t. I. — *Gallia christiana*, t. XV, col. 13.

TOGÈNE (Πρωτογένης), un des plus cé-
peintres grecs, né vers 360 avant J.-C.,
rs 300. Il naquit dans la Carie, à Caunus,
dépendait des Rhodiens. Il résida presque
mment à Rhodes, et ne s'en éloigna que
siter Athènes, où il exécuta un de ses
ux ouvrages. Malgré son génie il n'arriva
l à la réputation. Jusqu'à l'âge de cin-
ans il vécut pauvre et obscur, réduit pour
peindre des vaisseaux. Si l'on en croit
dont tous les détails sans doute ne sont
hentiques, mais dont le fond paraît vrai,
Apelle qui le premier reconnut et pro-
e mérite de Protogène. Dans un voyage
es il visita l'atelier de cet artiste, et lui
dit-on, pour chacun de ses ouvrages,
là payés à des prix insignifiants, l'énorme
de 50 talents. Les Rhodiens comprirent
el peintre ils possédaient parmi eux, et
rent à tout prix les chefs-d'œuvre qu'ils
dédaignés jusque-là. Démétrius Polior-
i fit le siége de Rhodes en 303, rendit à
ne un hommage d'un autre genre, mais
oins éclatant. Il prit toutes ses précau-
ur que les dangers et les désordres de la
l'atteignissent pas l'artiste, qui au plus fort
du siége poursuivit tranquillement ses travaux.

On ne connaît point le maître de Protogène. Il est probable que ce peintre se forma lui-même, et qu'il parvint à force de travail à cette perfection et à cette vérité dans la représentation de la nature qui caractérisaient sa manière. On prétend qu'il ne mit pas moins de sept ans à exécuter son célèbre tableau de *Jalysus*, et qu'il le peignit quatre fois. Cette lente élaboration se faisait sentir dans ses œuvres, et produisait un véritable défaut. Apelle déclarait que le peintre de Rhodes lui était à tous égards égal ou même supérieur; qu'il ne lui cédait qu'en deux points : l'un qu'il ne savait pas quitter ses tableaux, l'autre qu'il manquait de grâce, la qualité dominante que se reconnaissait Apelle. L'éloge et la critique étaient également mérités. Protogène ne laissa qu'un petit nombre de tableaux, et ces tableaux ne sont que très-peu connus par les descriptions des anciens; car Pline, qui s'est montré très-prodigue d'anecdotes, puisqu'il en rapporte trois ou quatre rien que pour le tableau de *Jalysus*, nous laisse dans une ignorance complète sur la composition de ce tableau. Jalysus était le héros tutélaire de la ville de Rhodes. Protogène l'avait représenté, soit chassant, soit revenant de la chasse. Ce tableau ainsi qu'un autre, presque aussi célèbre, *Un satyre au repos*, se trouvaient encore dans l'île de Rhodes du temps de Strabon; le premier fut transporté à Rome, et orna le temple de la Paix. Protogène peignit pour les Propylées de l'Acropole d'Athènes les deux vaisseaux sacrés le *Paralus* et l'*Ammonias* ou la *Nausicaa*, et pour la salle des Cinq-Cents, les *Thesmothètes*. Les autres ouvrages de Protogène, sur la liste de Pline, sont : *Cydippe*, *Tlépolème*, le poëte tragique Philiscus, un athlète, le roi Antigone, la mère d'Aristote. Pline ajoute que le grand philosophe engagea l'artiste à peindre Alexandre, à cause de l'éternelle mémoire de ses actions (*propter æternitatem rerum*), mais que son goût et son talent le portèrent vers d'autres sujets, et que le conquérant macédonien ne figura que dans son dernier tableau, que Pline appelle *Alexandre et Pan*. Protogène excella aussi dans la statuaire. Pline, sans spécifier aucun de ses ouvrages, dit qu'il fut un des artistes qui exécutèrent en bronze des athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs. Enfin, d'après Suidas, il composa deux livres sur la peinture. L. J.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10. — Plutarque, *Demetrius*, 22. — Suidas, Πρωτογένης. — Pétrone, *Sat.*, c. 83. — Cicéron, *Brut.*, 18; *Ad Att.*, II, 21. — Varron, *De ling. lat.*, IX, 12, éd. Müller. — Columelle, *De re rustica*, *præf.* du liv. I. — Meyer, *Gesch. d. bild. Kunst*, vol. I, p. 189. — Müller, *Archæol. d. Kunst*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PROTOSPATA (*Lupus*). *Voy.* LUPUS.

PROU (*Jacques*), sculpteur français, né à Paris, en 1655, mort en 1706. On ne connaît guère de lui que le bas-relief qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, le 27 juin 1682. Ce

morceau, qui aujourd'hui fait partie du musée des sculpteurs français au Louvre, représente *La Peinture et La Sculpture se consultant sur un portrait de Louis XIV.* E. B—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures mod. du Louvre.*

PROUDHON (*Jean-Baptiste-Victor*), jurisconsulte français, né à Chanans (paroisse de Nods), en Franche-Comté, le 1er février 1758, mort à Dijon, le 20 novembre 1838. Fils d'un cultivateur, il suivit pendant plusieurs années les leçons de théologie, et entra même au séminaire de Besançon; mais il le quitta pour étudier le droit à l'université de cette ville. Reçu docteur en 1789, il concourut la même année pour une chaire qu'obtint Grappe, son ami, mort professeur à la faculté de droit de Paris. D'abord juge au tribunal de Pontarlier, Proudhon devint en novembre 1792 juge de paix dans son pays natal. Un arrêté du représentant du peuple Bernard de Saintes, du 2 octobre 1793, le destitua; il fut même emprisonné comme suspect; mais bientôt, réintégré dans ses fonctions de juge de paix, il les quitta, après le 9 thermidor, pour faire partie du directoire du département. Élu en 1795 juge au tribunal de Besançon, il fut nommé l'année suivante professeur de législation à l'école centrale de cette ville. Après la suppression des écoles centrales, il continua de 1802 à 1806, sur l'invitation de Fourcroy, directeur de l'instruction publique, et sur celle des administrateurs des trois départements formés par la Franche-Comté, à donner gratuitement ses leçons de droit, et devint dans cette dernière année professeur, puis doyen de l'école de droit de Dijon. En novembre 1815, il vit son cours suspendu à la suite d'une dénonciation; mais il fut rétabli en septembre 1816 dans ses fonctions de professeur, qu'il remplissait avec talent et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Enfin, il fut élu, en 1833, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il mourut âgé de quatre-vingts ans. Le conseil municipal de Dijon a donné son nom à la rue qu'il avait habitée pendant trente-deux ans. On a de ce jurisconsulte : *Cours de législation et de jurisprudence françaises sur l'etat des personnes;* Besançon, an VII (1799), 2 vol. in-8°; — *Cours de droit français sur l'état des personnes et sur le titre préliminaire du Code civil;* Dijon, 1809, 2 vol. in-8°; 3e édit., revue par M. Valette, Paris, 1842, 2 vol. in-8°; — *Traité des droits d'usufruit, d'usage, d'habitation et de superficie;* Dijon, 1823-1825, 9 vol. in-8°; 2e édition, augmentée de commentaires sur les droits d'usage, par Curasson, Dijon, 1836, 8 vol. in-8°. Toullier a dit de ce traité : « C'est un ouvrage consommé, qu'on ne surpassera point, et qui surpasse tous ceux qui ont paru sur la même matière »; — *Traité du domaine public, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine public;* Dijon, 1833-1834, 5 vol. in-8°; — *Traité du domaine de propriété, ou de la distinction des biens considérés principalement par rapport au domaine privé,* Dijon, 1839, 3 vol. in-8°. Il a publié comme éditeur : *In D. Justiniani Institutiones commentarii,* par C.-A. Seguin; Besançon, 1805, in-8°. Proudhon avait été l'élève de Seguin.

E. REGNARD.

Lorain, *Éloge hist. de M. Proudhon;* Dijon, 1839, in-8°. — Curasson, *Éloge de M. Proudhon,* en tête du *Traité du domaine de propriété.* — F. Lagier, *Éloge de M. Proudhon,* en tête du même ouvrage.

* **PROUDHON** (*Pierre-Joseph*), publiciste français, de la même famille que le précédent, né à Besançon, le 15 janvier 1809. Il nous raconte lui-même (1) l'histoire de ses premières années, le développement de son intelligence, la marche et la direction de ses idées. « J'ai eu, dit-il, le rare avantage de naître peuple, d'apprendre ce qui a fait le peuple tel qu'il est aujourd'hui, et de rester peuple. Mon père, simple tonnelier, eut cinq enfants, dont j'étais l'aîné. Jusqu'à douze ans ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupé tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches. J'ai été cinq ans bouvier. » Il suivit gratuitement les cours du collége de Besançon; mais à dix-neuf ans il dut interterrompre ses études et prendre un état pour aider son père, dont l'hypothèque avait dévoré le mince patrimoine. Entré dans un atelier de typographie, il déploya dès le début de sa carrière d'ouvrier une telle ardeur au travail qu'il parvint à secourir ses parents et à compléter son éducation, en acquérant des connaissances aussi variées qu'étendues. « Le premier sentiment que m'inspira, dit-il, le spectacle de mon infériorité relative fut la honte. Je rougissais de ma pauvreté comme d'une punition. Je sentais confusément la vérité du mot de la vieille femme que *pauvreté n'est pas vice... mais pis;* qu'elle nous rabaisse, nous avilit et petit à petit nous rend dignes d'elle. Ne pouvant vivre avec la honte, l'indignation succéda. D'abord ce ne fut qu'une noble émulation de m'élever par mon travail et mon intelligence au niveau des heureux. M'étant démontré que dans ma sphère d'ouvrier je ne réussirais pas, l'émulation se changea en colère. Je cherchai l'origine de l'inégalité des conditions et des fortunes. Savoir c'est posséder, me dis-je, puisque science c'est richesse et capital. Je rejetai toute morale, comme Descartes le fit pour la philosophie, et ne m'arrêtai qu'à ce que ma conscience disait de bien ou de mal. » A seize ans, la lecture de la *Démonstration de l'existence de Dieu* par Fénelon avait jeté quelques doutes en son âme; l'ouvrage de La Mennais sur l'*Indifférence en matière de religion* acheva de lui faire perdre la foi. M. Proudhon continua de travailler dans diverses imprimeries de la province et de l'étranger jusqu'en 1837, époque où il s'associa à MM. Lambert et Maurice pour l'exploitation

(1) *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution.*

ouveau procédé typographique. Il enrichit
ne édition de la Bible de notes savantes
principes de la langue hébraïque, et pu-
ms nom d'auteur un *Essai de gram-
générale* faisant suite aux *Éléments pri-
des langues* de l'abbé Bergier (1). Déjà
lans la théologie, dont il n'abandonna ja-
'étude, il écrivit en 1839 quelques ar-
ans l'*Encyclopédie catholique* de M. Pa-
ssbarres, entre autres *Apostasie*, *Apostat*,
lypse, et envoya à l'Académie de Besan-
i venait de lui accorder la pension trien-
1,500 francs fondée par Mme Suard, une
De la Célébration du dimanche. Il se
en même temps avec ardeur à l'étude de
mie politique, à laquelle les écrits de Rossi
it de l'initier. Son mémoire *Qu'est-ce que
priété?* marqua en 1840 son début dans cette
nouvelle. Il y trouve dans le travail seul
fication de la propriété, et refuse de la re-
tre légitime en la considérant comme fondée
bon plaisir de l'homme et comme une ma-
ion du moi pur. Cet écrit, qui plus tard de-
bjet de tant de critiques, auxquelles l'expo-
forme, par trop paradoxale, passa presque
u. L'Académie de Besançon, à qui Proud-
vait adressé, fut seule à s'en émouvoir :
fligea un blâme sévère à l'auteur, et lui
sa pension. Il fut bien question de pour-
mais l'économiste Blanqui, chargé d'exa-
l'ouvrage, déclara n'y voir rien de ré-
sible. En 1841, sous forme de lettre à
i, parut un second mémoire, développant
s du premier; et sa lettre à M. Considérant
pour titre *Avertissement aux proprié-*
, acheva d'épuiser ce même sujet, non
is sans éveiller la susceptibilité de la jus-
pendant la cour d'assises de Besançon, à
e fut déféré ce dernier ouvrage, rendit au
e janvier de l'année suivante un verdict
ittement.
tte époque M. Proudhon quitta ses asso-
our diriger, pendant cinq ans, à Lyon
treprise de transport par eau sur la Saône
hône. Les deux principaux ouvrages qu'il
dans cet intervalle ont pour titres : *De
tion de l'ordre dans l'humanité* (1843),
e d'organisation politique; et *Contradic-
économiques*, système d'économie so-

: ouvrage, où, par suite de la dégradation insen-
e l'on observe dans les langues, l'auteur con-
unité du langage primitif, idée qu'il a depuis
nnée, contient d'éloquentes phrases, empreintes
rtain spiritualisme biblique que treize ans plus
tourna contre lui. Voici dans quelles circons-
Étant venu vers 1838 achever ses études à Paris,
ta son *Essai de grammaire générale*, le pré-
l'Académie, et le fit imprimer à part et sans nom
s l'édition lui resta sur les bras tout entière. Un
de Besançon, s'en emparant en 1850, la publia
nom de Proudhon, et sans le consentement de
. De là un procès dans lequel la cour, écartant la
de droit, et statuant sur le fait, donna gain de
l'éditeur, pour qui tout le clergé s'était haute-
claré.

ciale (1846). Il embrasse dans ce dernier ouvrage toutes les catégories économiques, et détaille l'immoralité qui dans chacune d'elles, et par suite dans toutes les institutions sociales, se déroule proportionnellement à l'effet économique obtenu. Il oppose l'une à l'autre les théories des réformateurs utopistes et des économistes de l'école anglaise, et il démontre que c'est par une opposition mutuelle et naturelle, et non par une restriction arbitraire, que les forces économiques se contiennent et se font équilibre. Suivant toujours la même voie, il travaillait à la publication d'un ouvrage de longue haleine sur la *Solution du problème social* (1), lorsque éclata la révolution de février 1848. Avant de se laisser entraîner au premier rang sur l'arène ouverte aux luttes acharnées de tous les partis, il se tint un mois à l'écart, observant la marche des événements et étudiant les hommes qui les dirigeaient ; ce ne fut qu'au 1er avril suivant qu'il accepta la rédaction du journal *Le Représentant du peuple.* Ses articles fixèrent bientôt l'attention sur lui, et lui valurent une popularité si rapide, qu'aux élections supplémentaires du 4 juin, il fut nommé par plus de soixante-dix-sept mille électeurs un des représentants du département de la Seine à l'Assemblée constituante. Affectant un profond dédain pour les formes politiques, il se posa bientôt en chef de secte. Après avoir voté avec la droite contre l'abolition de la peine de mort, il développa, le 31 juillet, sa fameuse proposition relative à l'impôt sur le revenu, par laquelle il demandait que l'État s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'arriver par la gratuité du crédit à la fondation sérieuse de la république. Cette proposition, discutée au milieu des interruptions les plus violentes, fut repoussée par six cent quatre-vingt-onze votants, dans un ordre du jour motivé, « comme étant une atteinte odieuse aux principes de la morale publique, une violation de la propriété, un encouragement à la délation et un appel aux plus mauvaises passions (2) ». Il s'abstint, le 2 novembre, d'appuyer l'amendement proposé par F. Pyat en faveur du droit au travail, « pour ne pas soutenir une théorie dans laquelle les conséquences détruisent les prémisses et les moyens sont en contradiction avec la fin (3) ». Il vota enfin le 4 novembre contre l'ensemble de la constitution, qu'il regardait « comme une chose parfaitement inutile dans une république et dangereuse même pour la liberté ». Dans l'impossibilité de se faire entendre à la tribune, il propagea ses idées au moyen d'un journal qui trois fois supprimé reparut trois fois sous les titres de : *Le Peuple* (23 novembre 1848 au mois d'avril 1849), *La Voix du peuple* (du 1er octobre 1849

(1) Il ne parut de cet ouvrage que deux livraisons seulement.
(2) *Moniteur* du 31 juillet 1848.
(3) Lettre insérée au *Moniteur* du 2 novembre.

au 16 mai 1850) et *Le Peuple de* 1850 (du 15 juin au 13 octobre 1850). Ses articles contenaient des vues sur l'avenir que les événements se chargèrent de justifier. Ledru-Rollin, P. Leroux, de Lamartine, Louis Blanc, Cabet, Considérant, Cavaignac, etc., se virent tour à tour en butte à ses attaques. La violence de ses philippiques le fit plusieurs fois traduire en justice; le parquet lui infligea des amendes que des souscriptions spontanées lui permettaient bientôt de couvrir.

Les principes économiques de M. Proudhon étaient restés jusqu'alors sans application. Pour montrer par l'expérience que la pratique en était facile, il créa, le 31 janvier 1849, sous le nom de *Banque du peuple*, une société en commandite au capital de cinq millions, dans le but d'arriver à l'abolition de l'intérêt, à la circulation gratuite des valeurs et par suite à la suppression du capital. Le nombre des adhésions ne tarda pas à devenir considérable; mais, se trouvant frappé par une condamnation pour délit de presse, il quitta la France le 28 mars, et se réfugia à Genève. Peu de jours après, l'autorité ferma les bureaux de la *Banque du peuple*, sans poursuivre cependant l'instruction commencée. Il revint, le 4 juin suivant, se constituer prisonnier à Sainte-Pélagie, s'y maria, le 2 janvier 1850, avec la fille d'un négociant, et, remis en liberté le 4 juin 1852, rentra dans la vie privée. Parmi les ouvrages qu'il publia pendant les trois années de sa captivité, on remarque surtout les *Confessions d'un révolutionnaire* (1849) ; *Les Actes de la révolution* (1849); *La Gratuité du crédit*, résumé de ses discussions avec Bastiat, qui avait déjà paru sous le titre d'*Intérêt et principal* (1850), et *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du 2 décembre* (1852). Par l'importance et l'actualité des questions qui y sont traitées, ce dernier ouvrage eut une grande vogue : en moins de deux mois il parvint à sa sixième édition. En 1856 parut son *Manuel du spéculateur à la Bourse*. Pour répondre à ceux qui persistent à ne voir en lui qu'un destructeur par excellence, il publia en 1858 ses études *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, nouveaux principes de philosophie pratique adressés à M. Matthieu, cardinal archevêque de Besançon. C'est, comme il le dit lui-même, une déclaration des droits de l'homme, un canevas d'une philosophie de la révolution. Reconnaissant que la société est en poussière, que le doute a tout envahi, et qu'il n'y a plus ni foi religieuse, ni foi politique, ni foi morale, il examine si la société est bien assise sur sa base légitime, la justice. Après avoir exposé en détail les deux systèmes de justice qui se partagent le monde : justice selon la révélation, placée en Dieu, venant de Dieu, imposée par Dieu, et justice selon la révolution, faculté innée de l'homme, immanente en lui comme le beau, l'utile, le vrai, comme toute autre puissance ou faculté, il passe à leur vérification. Il arrive ensuite par une critique supérieure à prouver que hors de l'Église chrétienne et catholique il n'y a ni Dieu, ni théologie, ni religion, ni foi; mais ajoutant bientôt que l'Église est en opposition constante avec la justice, essence même de l'humanité, qu'elle en est la négation en tant qu'elle la place en dehors de nous, il conclut à ce que la justice soit débarrassée de la sanction divine, de l'idée de Dieu, et de l'Église, qui en est le suprême représentant. Cet ouvrage fut saisi huit jours après sa publication. M. Proudhon, condamné à trois ans de prison et à 4,000 fr. d'amende, se retira en Belgique, où remise entière de sa peine lui fut faite et notifiée à la fin de décembre 1860. Il ne voulut point cependant profiter de la faculté qui lui était accordée de rentrer en France; il continue d'habiter Bruxelles, où il a fait paraître : *La Guerre et la Paix* (1860, 2 vol. in-18), recherches sur le droit de la force, la *Théorie de l'impôt* (1861, in-18), et *les majorats littéraires* (1862, in-18). Parmi les autres ouvrages dus à la plume de ce fécond écrivain, nous citerons : *Explications présentées au ministère public sur le droit de propriété* (1842); *De la concurrence entre les chemins de fer et les voies navigables* (1845), écrit qui avait déjà paru dans le *Journal des économistes*, t. XI; *Organisation du crédit et de la circulation ; Lettre du citoyen P.-J. Proudhon à un de ses amis de Besançon ; Le Droit au travail et le droit de propriété; Résumé de la question sociale; Banque sociale* (1848); *Banque du peuple; Le Miserere ou la Pénitence du roi; Démonstration du Socialisme théorique et pratique; Idées révolutionnaires* (1849); *Proposition à l'Assemblée nationale* pour l'organisation d'un service de transports entre Avignon et Châlon-sur-Saône (1850).

S. ROLLAND.

Wallon, *Revue critique des journaux*. — Quérard, *La France littéraire*, t. XI. — A. de Lavergne, *Du Libéralisme socialiste, les Écrits de M. Proudhon* (*Revue des deux mondes*, 15 juin 1848). — J. Vrau, *Proudhon et son économie politique*. — Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

PROUST (*Louis-Joseph*), chimiste français, né le 26 septembre 1754, à Angers, où il est mort, le 5 juillet 1826. Fils d'un pharmacien, il se livra à l'étude de la chimie, fut placé dans une officine de Paris, et fit de tels progrès qu'il obtint au concours la place de pharmacien en chef de l'hôpital de la Salpêtrière. Il suivit les leçons de Rouelle, qui le prit en amitié, et l'associa à ses travaux. Il se fit alors connaître par les cours de chimie qu'il donna dans un établissement fondé par Pilatre de Rozier, sous le nom de *Musée*, et qui devint plus tard le *Lycée* du Palais-Royal. Proust ne craignit pas de s'élever dans les airs avec ce dernier, en se plaçant dans la nacelle d'une mongolfière, une ascension qui eut lieu devant le roi, en 1784, à Versailles. Vers cette époque, il fut appelé en Espagne pour professer à l'école d'artillerie de Ségovie, puis à Madrid. Jouissant

aitement élevé, aimé du roi Charles IV, avait créé à grands frais un laboratoire ide, il vécut avec tout ce qu'il y avait de and et de plus éclairé à Madrid, et s'at-passionnément à l'Espagne. En 1806, il un congé, et se rendit en France. Après ur de deux ans à Paris, la déchéance de s IV, en 1808, lui fit perdre sa place, et la année, lors du siége de Madrid par les is, son cabinet de physique et de chimie ièrement saccagé ou pillé par la populace. licité des ressources de Proust le contrai-ntôt de se retirer à Craon (Mayenne). Il irvenu à extraire du raisin un sucre con-u'il avait présenté dès 1799 aux yeux des iols, dans ses leçons publiques, et en l avait soumis à l'Institut, dont il était ondant, un mémoire où il décrivait les tés de ce sucre et le produit qu'on en it tirer si celui de canne venait à man-A l'époque du blocus continental, Napo-i offrit, pour établir une fabrique de sucre in, une somme de 100,000 francs, que refusa, ne voulant pas se charger des em-d'une telle entreprise. En 1816, une place aissée vacante à l'Académie des sciences mort de Guyton de Morveau, il vit ses rents, Dulong, Chevreul et Darcet, se re-vant sa candidature, et fut élu à la pres-animité; dispensé de fait, par une rare to-, de l'obligation de la résidence à Paris, nua de demeurer à Craon. Après la mort femme, en 1817, il vint habiter Angers. un homme de moyenne taille, fort maigre, hysionomie voltairienne, pleine de finesse. versation était vive, saccadée, spirituelle, de traits et d'anecdotes contées avec la quante brièveté. Il était en outre honnête, ressé, et professait des opinions libérales. ste, dû au ciseau de P.-J. David, se voit ée d'Angers.

me savant, Proust brillait par l'origina-la hardiesse des vues, et par ces lueurs es qui caractérisent le génie. Dans ses à l'appui d'une expérience ingénieuse et e, il émit de ces idées qui scandalisent rits timides, mais font penser, sans tou-es convaincre, les esprits profonds et les eurs obstinés. Il a inséré des mémoires n grand nombre de publications pério-, notamment dans le *Journal de phy-* Nous citerons de lui dans ce recueil : *Re-es sur le bleu de Prusse* (1794 et 1799); *s oxydations de l'arsenic* (1799); *Sur* (1800); *Sur les sulfures métalliques* *Mémoire pour servir à l'histoire de* *toine; Sur les sulfures natifs et artifi-le fer*, et *Sur l'urane* (1802). Proust a aux *Annales de chimie* : *Mémoires sur e de raisin* (t. LVII); *Faits pour servir oire du cobalt et du nickel* (t. LX), *Sur ates de potasse et de plomb* (t. LXI, etc.). On trouve de lui dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Institut : *Recueil de différentes observations de chimie* (1806); et dans les *Mémoires* du Muséum d'histoire naturelle : *Sur une analogie remarquable entre les eaux de quelques parties du golfe de la Californie et celle des lacs de Sodome et d'Urmia, en Perse* (t. VII, 1821); *Sur l'existence vraisemblable du mercure dans les eaux de l'Océan* (ibid.,). Il a publié séparément : *Indagaciones sobre el estanado del cobre, la vaxilla de estaño, y el vidriado* (Recherches sur l'étamage du cuivre, la vaisselle d'étain et le vernissage); Madrid, imprim. roy., 1803, in-4°; — *Essai sur une des causes qui peuvent amener la formation du calcul*; Angers, 1824, in-8°. Les mémoires de Proust ont particulièrement contribué à faire admettre la théorie des équivalents, suivant laquelle les corps, en se combinant, s'unissent en proportions fixes et invariables, et non en proportions indéfinies. Cette théorie, maintenant l'une des verités les mieux démontrées de la chimie moderne, ne fut pas d'abord admise par tous les chimistes, et Proust dut soutenir contre Berthollet une lutte longue et opiniâtre, mais dans laquelle il finit par triompher.

E. Regnard.

Laugier, *Nécrologie*, dans le *Journal de chimie médicale*, II, 405. — Godard-Faultrier, *Notice biogr. sur J.-L. Proust*; Angers, 1852, in-8°. — *Renseignements particuliers*.

PROUSTEAU (*Guillaume*), jurisconsulte français, né à Tours, le 17 mars 1628, mort à Orléans, le 5 mars 1715. Fils d'un maître ouvrier en soie, son oncle maternel prit soin de son éducation. Après avoir étudié le droit à Orléans et à Poitiers, il prit le grade de docteur à Orléans, où il exerça la profession d'avocat, et obtint en 1668 une chaire de droit. Ayant acquis la bibliothèque de Henri de Valois, qu'il joignit à la sienne, il fit don de cette riche collection de livres, par acte du 6 avril 1714, à la ville d'Orléans; il dépensa 30,000 livres pour les premiers frais de cet établissement et pour les fondations qui en étaient la suite nécessaire. Dom F. Méri a publié: *Bibliotheca Prustelliana, sive catalogus bibliothecæ Guil. Prousteau*, Orléans, 1721, in-4°; nouv. édit., sous le titre de *Catalogue des livres de la bibliothèque publique fondée par M. Prousteau, avec des notes critiques et bibliographiques*, Paris et Orléans, 1777, in-4°: la notice placée en tête de cette édition est attribuée à dom Fabre. On a de Prousteau : *De Pœnitentia*; Orléans, 1680, in-4°; — *De legum utilitate et origine*; ibid., 1681, in-4°; — *Recitationes ad legem XXIII contractus ff. de Regulis juris*; ibid., 1684, in-4° : ouvrage estimé et devenu rare. La bibliothèque d'Orléans conserve des écrits de Prousteau sur le droit canonique et sur diverses parties du droit romain; ils forment dix vol. gr. in-8°, que l'on croit autographes.

E. R.

Journal des Savants, 1778, p. 748. — Bimbenet, *Hist.*

de l'université de lois d'Orléans. — Le même, *Recherches sur la biblioth. publique d'Orléans*, manuscrit de cette biblioth. — Septier, *Manuscrits de la biblioth. d'Orléans.*

PROVANA (*André*), amiral piémontais, né en 1511, au village de Leiny, dont son père était seigneur, mort à Nice, le 29 mai 1592. Son éducation fut toute militaire. Il accompagna en Allemagne le jeune duc Emmanuel-Philibert, et combattit à ses côtés à Nordligen et à Mulberg. Envoyé dans le comté de Nice, il rendit inutiles les efforts que fit en 1537 une escadre franco-turque pour s'emparer du fort de Villafranca. Nommé capitaine général des galères, il contribua au succès de l'expédition que Philippe II envoya contre les pirates du Pegnon de Velez, sur la côte d'Afrique, et fut blessé d'un coup de feu à la bataille de Lépante. Lorsque le duc songea à développer sa marine en la confiant à l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare (novembre 1572), Provana en fut le premier amiral. Il prit une part très-active aux négociations qui déterminèrent les Provençaux à offrir au duc de Savoie le titre de comte de Provence. L'expédition désastreuse qui en fut la suite et les dépenses inutiles qu'elle occasionna le firent détester du peuple. Par son mariage, en 1567, avec Catherine Spinola, il était devenu comte de Fruzzasco. S. R.

Gioffredo, *Storia delle Alpi marittime.* — Costa-Beauregard, *Mémoires hist. sur la maison de Savoie.* — De Saluces, *Hist. militaire du Piémont.*

PROVANCHÈRES (*Siméon* DE), médecin français, né vers 1540, à Langres, mort en juillet 1617, à Paris. Il reçut à Montpellier le grade de docteur, et s'établit à Sens, où il eut de la réputation comme praticien. Il fut un des députés de cette ville aux états généraux de 1614. On a de lui : *Histoire de l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde près Sens, de son désistement de boire et manger quatre ans et onze mois, et de sa mort*; Sens, 1616, in-8°; avec un *Discours* supplémentaire, 1617, in-8°. Il a traduit la *Chirurgie* de Fernel (Toulouse, 1567, in-8°), et celle de Jacques Houllier (Paris, 1576, in-16), *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens* de Jean Ailleboust (Sens, 1582, in-8°), les *Aphorismes* d'Hippocrate, en vers latins (Sens, 1603, in-8°), les *Quatrains* de Pibrac, etc. On a formé des vers composés en l'honneur de ce médecin un recueil intitulé *Sim. Provencherii Tumulus* (Sens, 1617, in-4°).

Magasin encyclop., VI, 246. — *Biogr. med.*

PROVINS (*Guyot* DE). *Voy.* GUYOT.

PROYART (*Liévin-Bonaventure*), historien français, né vers 1743, à Arras, où il est mort, le 22 mars 1808. Il vint achever son éducation dans le séminaire de Saint-Louis à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra à l'enseignement. Après avoir pendant longtemps rempli les fonctions de sous-principal au collége de Louis-le-Grand, il fut chargé, comme principal, de réorganiser celui du Puy, et le dirigea de manière à le rendre un des plus florissants de France. Quelques ouvrages intéressants et bien écrits lui avaient acquis une réputation méritée; le premier, qui sous le titre de *L'Écolier vertueux* (Paris, 1772, in-18), contenait la vie édifiante d'un écolier de l'université de Paris nommé Decalogne, a obtenu jusqu'à nos jours une trentaine d'éditions. Il rédigea ensuite sur les notes de deux missionnaires ses condisciples, une *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique* (Paris, 1776, in-12). Dans le genre historique il publia des travaux consciencieux et que l'on peut consulter avec fruit, tels que la *Vie du dauphin père de Louis XVI* (Paris, 1777, 2 vol. in-12; 11e édit., Limoges, 1843, in-12), la *Vie du dauphin père de Louis XV* (Paris, 1778, 1819, 2 vol. in-12), et l'*Histoire de Stanislas roi de Pologne* (Paris, 1782, 2 vol. in-12), corrigée en 1785, et imprimée en dernier lieu en 1826. Lorsque éclata la révolution, l'abbé Proyart se joignit aux défenseurs de la monarchie, et son zèle lui valut un canonicat à la cathédrale d'Arras, dont il ne put jouir que très-peu de temps. Bientôt obligé de sortir de France, il se retira à Bruxelles, où il complimenta, au nom des prêtres français, l'empereur François II lors de son entrée dans cette ville. Il trouva un asile plus sûr auprès du prince de Hohenlohe, qui le choisit pour conseiller ecclésiastique. Après la signature du concordat, il revint en France, et se fixa à Saint-Germain-en-Laye. Il venait de livrer à l'impression l'*Histoire de Louis XVI*, lorsqu'il vit l'ouvrage saisi par la police malgré la précaution qu'il avait prise d'en envoyer le premier exemplaire à Napoléon. Lui-même fut enfermé à Bicêtre (février 1808); il y contracta une hydropisie de poitrine, qui mit ses jours en danger; ses amis obtinrent à force de sollicitations sa translation dans le séminaire d'Arras, et à peine arrivé dans cette ville, il expira. On a encore de lui : *Vie de L.-G. Dorléans de la Motte, évêque d'Amiens*; Paris, 1788, in-12; — *Le Modèle des jeunes gens*, Paris, 1789, in-18, souvent réimpr.; c'est une *Vie* de Claude Le Pelletier de Sousi; — *Vie de Louise de France, fille de Louis XV*; Bruxelles, 1793, in-12; une des dernières éditions date de 1844, 2 vol. in-12; — *Vie de Marie Leczinska, reine de France*; Bruxelles, 1794, in-12; nombreuses éditions : l'auteur éprouva de la part de la censure des difficultés de toutes sortes pour la publication de cet ouvrage; il en avait essuyé de semblables à propos de la *Vie du père de Louis XVI*, et il en a parlé dans une brochure devenue rare et intitulée *Mémoire assez curieux* (1787 ou 1788, in-12); — *La Vie et les crimes de Robespierre*; Augsbourg, 1795, in-8° : sous le pseudonyme de Leblond de Neuvéglise; — *Louis XVI détrôné avant d'être roi*; Londres, 1800, in-8°; Paris, 1803, 1818, in-8°; — *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*; Paris, 1808, 5 vol. in-8°; ces deux ouvrages, inférieurs aux premiers, sont

de digressions. Les *Œuvres complètes* ...é Proyart ont été publiées à Paris, 1819, in-12; mais on n'y trouve pas, entre ...écrits, la *Vie de Robespierre*, un *Éloge* ...is *XVI* (1779), et le *Rétablissement* ...uites (nouv. édit., 1800, in-8°).

à la tête des *OEuvres*.

...DENCE (*Aurelius Prudentius Cle*-...) poëte latin, né en 348, en Espagne (1), ...rès 405. Issu d'une famille chrétienne, il ...l'abord la profession d'avocat. Plus tard, juge et gouverneur de quelques villes, ...ent de Saragosse, il quitta la toge pour et obtint un emploi honorable à la cour ...ins. Ses prodigalités autant que plusieurs injustes qu'il eut à soutenir lui firent ...une grande partie de sa fortune; mais il ...gretta que pour les pauvres, avec qui il la partager. Vers 406, il fit un voyage à et dégoûté bientôt des grandeurs du il retourna en Espagne pour y expier prière et dans l'étude des lettres quel-...arts de jeunesse. Outre deux livres qu'il ...omposés de 385 à 388 contre Symmaque, ...le Rome, qui au nom du sénat avait de-... à Valentinien II le rétablissement de ...le la Victoire, détruit par Gratien, on a ...lence un grand nombre de poésies qui toutes des titres grecs : *Psychomachia*, ...bat de l'esprit contre les passions; — ...*erinon*, recueils de prières pour certains ...ts de la journée, et d'hymnes dont l'É-... conservé quelques-unes dans les bré-... — *Apotheosis*, défense de la foi contre ...tiques; — *Hamartigenia*, de l'origine ...hés, livre qui contient la réfutation des des Marcionites; — *Enchiridion Vete-... Novi Testamenti*, ouvrage que quelques ...s lui contestent mal à propos, sur le pré-...ue ce livre est moins poli et moins tra-...que les autres fruits de sa plume; — ...*phanon*, ou des couronnes, recueil com-... quatorze hymnes, la plupart en l'hon-...s martyrs d'Espagne. Il avait écrit encore ...uvrages, qui sont perdus, un poëme inti-...*Hexameron*, sorte de commentaire des ...s chapitres de la Genèse, et une *Exhor-...au martyre*. Prudence a toujours passé plus savant poëte chrétien. Ses phrases ...entent de la décadence des lettres et de ...e latinité, mais on ne saurait disconvenir ...a dans ses poésies plusieurs morceaux où ... autant de goût que de délicatesse. De ...bre sont ses stances : *Salvete, flores* ...*um*, qu'on trouve dans le bréviaire romain fête des Saints Innocents. Suivant Érasme, ce mérite, par la sainteté et par l'érudi-tion qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Église. On a un grand nombre d'éditions de Prudence; la plus ancienne (in-4°, goth., sans date et sans nom d'imprimeur), est, dit-on, sortie des presses de Rich. Paffroed, à Deventer, vers 1472. Les plus recherchées sont celles de Hanau, 1613, in-8°, avec des notes de divers auteurs; d'Amsterdam, Dan. Elsevier, 1667, in-12, avec des notes de Nicolas Heinsius; de Paris, 1687, in-4°, avec les notes du P. Chamillard, et l'un des plus rares volumes de la collection *ad usum Delphini*; de Cologne, 1701, in-8°, collect. *Variorum*; de Halle, 1703, et 1739, in-8°, annotée par Christ. Cellarius; de Rome, 1788-1789, 2 vol. in-4°, faisant partie d'un recueil des œuvres des poëtes chrétiens; de Parme, 1789, 2 vol. in-8°. Les éditions les plus récentes et les plus estimées sont l'une de F. Obbarius, Tub., 1845, in-8°, et l'autre de Dressel, Leipzig, 1860, in-8°. Des auteurs ecclésiastiques et des hagiographes ont donné à Prudence le titre de saint; mais son nom ne se lit point dans les martyrologes. H. F—T.

(1) ... peut fixer d'une manière précise le lieu de nais-... ce poëte. En parlant des habitants de Sara-... emploie l'expression « *noster populus* », mais il ...e également en d'autres endroits à ceux de ...a et de Tarragone.

Mémoires de Tillemont, X, 560-566. — D. Cellier, *Hist. des auteurs eccl.*, XVII, 68 et suiv. — Trithème, *De scriptor. eccl.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PRUDENCE (Saint), surnommé *le jeune*, évêque de Troyes, né en Espagne, mort à Troyes, le 6 avril 861. Son nom de famille était *Galindon*, et il prit celui de Prudence en mémoire du poëte chrétien, son compatriote. Amené tout jeune en France, il passa plusieurs années à la cour, où il paraît avoir même occupé quelque charge importante jusqu'à son élection à l'évêché de Troyes, au plus tard en 846, puisqu'il souscrivit, le 14 février 847, au privilége accordé par le concile de Paris à Paschase Ratbert, abbé de Corbie. On venait de toutes parts le consulter, et il passait pour un des plus savants évêques de l'Église gallicane. Hincmar, archevêque de Reims, voulut notamment avoir son avis sur la conduite qu'il avait à tenir envers Gothescalc, qu'il avait fait enfermer à Hautvilliers pour ses idées sur la prédestination. Prudence écrivit à Hincmar en faveur de Gothescalc, mais sa lettre ne nous est point parvenue. Ce fut lui qu'on choisit au concile de Soissons (26 avril 853) pour arbitre de la validité des ordinations faites par Ebbon, archevêque de Reims. Le mois suivant, il se trouva au concile tenu à Quierzy, où Hincmar de Reims présenta contre la doctrine de Gothescalc quatre fameux articles que Prudence signa, mais qu'il entreprit de réfuter peu de temps après, en en composant quatre autres différents. Il les adressa au concile réuni à Paris pour le sacre d'Énée, évêque de cette ville, en même temps qu'il s'occupa de réfuter la doctrine de Jean Scot Érigène, dont Hincmar avait emprunté la plume pour se défendre. Bien que Prudence se soit tenu aussi en garde contre les hérésies opposées, et

notamment contre les doctrines des pélagiens et semi-pélagiens. Il a été soupçonné par quelques auteurs d'avoir lui-même enveloppé la vérité dans la prescription de l'erreur, et les *Annales de saint Bertin* l'accusent d'avoir écrit des choses contraires à la foi. Prudence n'a pas pour cela laissé d'être honoré comme saint dans son diocèse, le 6 avril. Cependant les éditeurs des *Acta Sanctorum* ne lui ont pas donné place dans ce recueil. Quoi qu'il en soit, Charles le Chauve l'avait chargé avec Loup de Ferrières de travailler à la réforme des monastères de France. On a de Prudence un *Recueil des passages des Pères*, pour prouver la double prédestination, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*; — *Traité de la prédestination, contre J. Scot*, dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Mauguin (t. I), et dans la *Biblioth. des Pères*, édit. de Lyon; — plusieurs *Lettres* écrites à Venilon, archevêque de Sens, et à Galindon, son frère aîné, évêque en Espagne; — un *Panégyrique de sainte Maure*, morte à Troyes, traduit par Breyer et inséré par lui à la suite de la *Vie de Prudence*; — un poëme de cinquante vers élégiaques, publié par Camusat et que Barthius a donné dans ses *Adversaria* (Francfort, 1624, in-fol.); — *Divers traités théologiques*, un *Penitenciel*, et un fragment d'un *Commentaire* sur la *Psychomachie* du poëte Prudence, inséré dans le *Spicilegium Solesmense*, de dom Pitra (t. III, 1856, in-4°). On lui attribue sans preuves des *Annales de France*. H. F—T.

Le Clerc, *Vie de sainte Prudence*; Amsterdam, 1689, in-4°. — Breyer, *Vie de saint Prudence*; Paris, 1725, in-12. — *Hist. littér. de la France*, V, 240-256. — Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, VI. — *Gallia christiana*, XII. — Flodoard, *Chronicon*, l. III, cap. 21. — Mittelhorf *Comment. de Prudentio et theologia prudentiana*; Breslau, 1823-1826, in-8°.

PRUDHOMME ou **PREUDHOMME** (*Jean*), peintre français, né en 1686, à Berlin, de parents français protestants réfugiés, mort à Wilton (Angleterre), en 1726. Élève d'Antoine Pesne, il alla s'établir en Angleterre en 1712, après avoir fait un voyage en Italie. Il fut très-occupé à peindre des portraits et à faire des copies de maîtres anciens ainsi que des dessins pour les graveurs. Sa vie fut abrégée par ses mœurs irrégulières.

On cite en Allemagne et en Suisse plusieurs artistes de ce nom; nous mentionnerons seulement *Jean* PRUDHOMME, natif de Neuchâtel (Suisse), mort en 1795, à Neuerstadt, élève de Le Prince et de Greuze; il s'est fait quelque réputation comme peintre de portraits.

Archives de l'art français, Abcdario de Mariette. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — Haag frères, *La France protestante.*

PRUDHOMME (*Louis-Marie*), littérateur, français, né en 1752, à Lyon, mort le 20 avril 1830, à Paris. Après avoir été garçon de magasin, puis commis chez des libraires à Lyon, à Paris et à Meaux, il se fit relieur dans cette dernière ville. Il exerçait depuis plusieurs années son industrie dans la capitale lorsque la révolution éclata. De son propre aveu, il aurait mis au jour, en l'espace de deux années (1787-1789), plus de quinze pamphlets destinés à préparer les événements. Quoi qu'il en soit de cette assertion, probablement exagérée, il fut poursuivi et arrêté plusieurs fois. Ses *Litanies du tiers état* et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques* se vendirent, dit-on, à cent mille exemplaires dans les rues et carrefours de Paris. Au commencement de 1789, il publia avec Laurent de Mézières un *Résumé des cahiers et doléances des bailliages pour les députés des trois ordres aux états généraux* (3 vol. in-8°), ouvrage tellement séditieux qu'il fut saisi par la police dans un temps où des écrits plus hardis circulaient librement. Deux jours avant la prise de la Bastille, il lança le 1er numéro d'un journal, *Les Révolutions de Paris*, qui acquit bientôt une grande influence; il y avait mis cette épitaphe : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous! » Dès lors, ne gardant plus de mesure, il harcela sans cesse les agents de l'autorité, et attaqua toutes les vieilles institutions. En 1790 il annonça publiquement, sous le titre de *Crimes des reines de France jusqu'à la reine actuelle inclusivement*, un ouvrage qui ne parut que sous la terreur; et il fit afficher sur les murs un placard ainsi conçu : « Prudhomme à tous les peuples de la terre. J'avertis que je publierai incessamment les crimes de tous les potentats de l'Europe, des papes, empereurs, rois d'Espagne, de Naples, etc. Le premier besoin d'un peuple qui veut être libre est de connaître les crimes de ses rois. Malgré la vigilance des despotes, j'en répandrai des millions d'exemplaires dans leurs États sous ma devise : *Liberté de la presse ou la mort.* » Cette fanfaronade n'ayant produit aucun effet, Prudhomme laissa les potentats en repos, et attendit les événements. Après le 10 août, il provoqua à l'établissement de la république et pressa le jugement de Louis XVI. Au milieu de la terreur il fut emprisonné pour une mission qu'il avait remplie en Champagne avec Billaud-Varennes, et il eut besoin de tout son crédit pour recouvrer la liberté. Il ne crut pas prudent de continuer la publication de son journal, et s'éloigna de Paris avec sa famille. La chute de Robespierre lui permit de reparaître : il reprit la plume, et se mit à écrire sur la révolution des ouvrages qu'on ne doit consulter qu'avec beaucoup de réserve. Non-seulement il s'y donna une peine singulière pour justifier ses liaisons avec Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, etc., mais il y travestit les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, et dont il avait, dans son journal, rendu compte d'une tout autre façon. Son *Histoire impartiale de la révolution* n'est rien moins qu'impartiale, et

de refonte qu'il en fit paraître en 1824 compilation indigeste, où les renseigne- qu'il avait obtenus de toutes parts ont pêle-mêle, sans méthode de discerne- l en est de même de ce fantastique ré- des victimes, grossi à plaisir d'indica- ce genre : « Femmes mortes par suite hes prématurées, trois mille quatre cents ; tuées dans la Vendée, quinze mille; tués, fusillés ou noyés, vingt-quatre En 1799 Prudhomme devint un des rs des hôpitaux de Paris, puis il s'éta- rimeur-libraire. Il eut des louanges pour , qu'il couvrit ensuite de mépris, et il les Bourbons, dont il avait précipité la outre les ouvrages cités, on a encore de me auteur ou comme éditeur : *Les ions de Paris*, du 12 juillet 1789 au r 1794, 17 vol. in-8°; Loustalot en ré- introduction; Sylvain Maréchal, Fabre ine, Chaumette et d'autres y travail- ce journal paraissait une fois par se- — *Les Crimes des reines de France la mort de Marie-Antoinette;* Paris, -8°; — *Géographie de la république e en cent vingt départements;* Paris, vol. in-8°; — *Histoire générale et ale des erreurs, des fautes et des commis pendant la révolution fran-* aris, 1796-1797, 6 vol. in-8°; remaniée itre d'*Histoire impartiale des révolu- e France*, Paris, 1824-1825, 12 vol. - *Individus envoyés à la mort judi- nt, révolutionnairement et contre- onnairement pendant la Révolution, culièrement sous le règne de la Con- nationale;* Paris, 1796, 2 vol. in-8° : age, rédigé par ordre alphabétique, s t. I et II de l'*Histoire impartiale; ge à la Guyane et à Cayenne fait en nnées suivantes, par L. M. B.;* Paris, 8°; — *Dictionnaire universel, géogra- statistique, historique et politique de ce;* Paris, 1804, 5 vol. in-4°; — *Miroir ien et du nouveau Paris, avec treize dans les environs*; Paris, 1805, n-18; trois éditions; — *L'Enfer des d'État et le purgatoire des peu-* ris, 1815, in-12 : la suite n'a pas paru; *rope tourmentée par la révolution ce, ébranlée par dix-huit années de des meurtrières de Napoléon Bona- récis des événements*, etc.; Paris, 1816, n-12; — *Description de Versailles;* 20, 1824, in-12; — *Chronique des évé- politiques, civils, etc., de tous les peu- qu'en* 1822; Paris, 1822, 6 vol. in-8°; *toire universel, historique, biogra- des femmes célèbres mortes ou vi- par une société de gens de lettres;* 826-1827, 4 vol. in-8°. Prudhomme 1810 de l'abbé Chaudon le droit de faire une réimpression de son *Dictionnaire universel, historique, critique et bibliographique* (1810-1811, 20 vol. in-8°, avec 1200 portr.); peu de temps après il attaqua les éditeurs de la *Biographie universelle*, qu'il accusait de plagiat, et perdit le procès qu'il leur intenta. C'est à tort qu'on lui a attribué *Les Crimes des papes* et *Les Crimes des empereurs d'Allemagne*, qui sont de La Vicomterie. Il a encore été l'éditeur des *Cérémonies religieuses* (1810, 13 vol. in-fol.) et de l'*Art de connaître les hommes par la physionomie* (1805-1809, 10 vol. in-4° et in-8°).

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Weiss, *Biogr. univ.* (édit. Furne).

PRUDHOMME (*Hippolyte*), graveur, fils du précédent, né le 10 décembre 1793, à Paris, où il est mort, le 13 juin 1853. Après avoir étudié le dessin sous Pierre Guérin, il se livra spécialement à la gravure en taille-douce. On a de lui : *Une scène de la Saint-Barthélemy* (1831), et *Les Enfants d'Édouard* (1837), d'après Paul Delaroche; — *Les Enfants de Louis XVI* (1841), d'après Robert Fleury. Il a gravé pour les galeries de Versailles: la *Bataille de la Villaviciosa* (1838), d'après Alaux; la *Procession du pape* (1839), d'après Horace Vernet; et *Les États généraux* (1841), d'après Couder; — pour la galerie des offices de Florence : *La Femme qui boit* (1845), d'après Terburg; — différentes vignettes pour les *Œuvres de Casimir Delavigne* (1835), *de Béranger* (1847), *de Walter-Scott* (1849), etc. Il avait épousé la plus jeune des deux filles du peintre Schaal, toutes deux pianistes distinguées. D. D.—B.

Ch. Gabet, *Dict. des artistes de l'école française.* — *Documents particuliers.*

PRUD'HON (*Pierre*) (1), peintre français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 4 avril 1758, mort à Paris, le 16 février 1823. Il était le treizième enfant de Christophe Prud'hon ou Prudon, tailleur de pierres. Les moines de Cluny se chargèrent de son éducation; de très-bonne heure il manifesta un tel goût pour les arts que l'évêque de Mâcon, M. Moreau lui fit discontinuer ses études pour le confier aux soins du peintre F. Devosge, fondateur et directeur de l'école gratuite de dessin à Dijon; Prud'hon avait alors seize ou dix-sept ans. Le 17 février 1778 il épousait la fille d'un notaire de sa ville natale. Le baron de Joursanvault, qui s'intéressait à lui et dès cette époque lui faisait faire quelques travaux de peinture et de gravure, l'envoya, à la fin de l'année 1780, continuer ses études à Paris, en le recommandant au graveur J.-G. Wille.

(1) Prud'hon s'est donné le nom de *Paul*, très-probablement en souvenir de Pierre-Paul Rubens. Bien qu'il ait presque toujours signé Pierre-Paul Prud'hon, ses actes de baptême et de mariage portent le seul nom de Pierre; une main étrangère, celle de Prud'hon, dit-on, a ajouté en interligne, dans le texte et dans la marge de ce dernier acte, le nom de Paul : il est signé *Pierre* PRUDON.

Nous le retrouvons remportant à Dijon le prix de peinture (1) fondé par les états de Bourgogne, qui avaient pris sous leur protection l'école de Devosge; puis ses lettres (2) nous le montrent à Rome de 1784 à 1787, jaloux de l'originalité de ses impressions et de sa propre individualité, refusant de suivre les leçons du directeur de l'académie de France, Lagrenée, et, malgré les embarras et les peines que lui causent les continuelles demandes d'argent adressées à lui-même et à ses amis de la Bourgogne, étudiant avec ardeur et dans la solitude les œuvres de l'antiquité et des grands maîtres italiens, s'enthousiasmant pour le génie de Raphael, surtout pour Léonard de Vinci, qu'il appelle l'*Homère de la peinture*. En 1787 il fut chargé de faire, pour la salle des états de Bourgogne, où on la voit encore, une copie d'un plafond de Pierre de Cortone au palais Barberini représentant le *Triomphe de la Gloire* (3). Cet ouvrage ayant été fort apprécié à Dijon, Devosge obtint pour son élève la prolongation de sa pension pendant une nouvelle période de trois années et la commande de deux tableaux. A ce moment Canova habitait Rome; lié avec Prud'hon, dont il pressentait le talent, et redoutant pour son avenir les luttes et les chagrins qui l'attendaient en France, il le sollicitait de se fixer en Italie, et lui offrait la plus généreuse hospitalité. Mais Prud'hon ne considérait Rome que comme un lieu d'études; il voulait revenir promptement en France, où sa présence au sein de sa famille lui semblait nécessaire, à Paris, où il espérait trouver la gloire et la fortune. Ce fut un redoublement de misère qu'il rencontra. Fixé à la fin de 1789 à Paris, où le rejoignit sa famille, bientôt augmentée d'un second enfant, pauvre, inconnu en des temps de bouleversement social, il lui fallait lutter pour le pain de chaque jour non-seulement contre l'indifférence du public, mais aussi contre le courant de la mode : il trouvait en face de lui l'école de David, alors toute-puissante; et comme si ce n'était pas assez de tant d'obstacles pour entraver son génie, ce fut abreuvé de chagrins domestiques qu'il accomplit ces obscurs travaux qui sont le salut de tant d'artistes. Aujourd'hui les amateurs se disputent les petites vignettes faites à cette époque d'après ses dessins (4) qui eux-mêmes atteignent des prix très-élevés.

En vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, daté du 21 août 1791, tous les artistes furent admis à exposer leurs ouvrages au salon de cette année; Prud'hon y envoya un dessin. Il exposa également en 1793. En 1794 il alla en Franche-Comté, où il resta deux années occupé à faire des portraits à l'huile et au pastel; c'est là que par l'intermédiaire de M. Viardot il fit la connaissance de M. Frochot, son compatriote, qui plus tard fut pour lui un ami et un protecteur zélé.

Peu de temps après son retour à Paris, il obtint un atelier au Louvre (appelé alors Palais national des sciences et des arts), afin de pouvoir exécuter d'après son dessin un tableau représentant *La Sagesse et La Vertu descendant sur la terre*, qui, exposé au salon de l'an VII, fut placé comme plafond au château de Saint-Cloud, jusqu'à ce qu'un incendie l'eut à moitié détruit. Le mérite de cet ouvrage, le succès qu'il obtint plaçaient dès lors Prud'hon au premier rang des artistes contemporains; mais, enivrés de leurs propres talents, éblouis par la faveur publique, ces prétendus régénérateurs de l'art repoussaient et affectaient de mépriser ce peintre, qui voulait être lui-même et qui, « étranger à ces liaisons d'élèves contemporains qui établissent dans la suite une sorte de devoir d'aider les autres à parvenir (1) », ne savait pas se plier à ces lois qu'eux-mêmes avaient promulguées. Ils ne pouvaient cependant se dispenser de louer ses dessins et ses vignettes, mais c'était pour en conclure que son génie était incapable d'aborder un genre plus élevé. Ce ne fut qu'en 1816 (21 septembre) que, vaincus par l'opinion des gens éclairés, ils l'admirent dans l'Institut, en remplacement de Vincent.

Dans l'intervalle il avait décoré de belles peintures les salons de l'hôtel Saint-Julien, appartenant à M. de Landy, rue Cerutti (2). Dans le

(1) On raconte que Prud'hon, touché du chagrin et des regrets d'un de ses concurrents, acheva son tableau, qui obtint le prix; mais l'élève couronné ayant avoué la fraude à laquelle il devait un succès immérité, le jugement fut réformé en faveur de Prud'hon.

(2) La correspondance de Prud'hon pendant son séjour à Rome a été publiée par M. Fr. Villot dans les *Archives de l'art français*, V, 97.

(3) Comme Pierre de Cortone était selon Prud'hon « un assez mauvais peintre du temps passé », celui-ci crut pouvoir faire de son œuvre une imitation, en tâchant « autant que possible de remédier aux défauts de l'original, attendu qu'à Dijon on était hors de la possibilité d'en faire comparaison ».

(4) Ce sont les figures de La Liberté, de L'Égalité; l'adresse du graveur Merlen et de la Vve Merlen, tenant au Palais Égalité, magasin de joaillerie et de bijouterie; les têtes de lettre des départements de la Seine et de la Seine-Inférieure, du senat, des ministères de la guerre, de la police, de l'intérieur... jusqu'à des vignettes pour des confiseurs : le tout gravé par deux artistes L. Copia (*) et son élève B. Roger, dont les burins ont rendu avec tant de charmes les compositions de Prud'hon. Parmi des œuvres plus sérieuses, il faut citer les compositions qu'il fit pour les libraires : les jolies vignettes de l'*Art d'aimer*, de *La Tribu indienne*, par L. C. L. B (le citoyen Lucien Bonaparte), de *Daphnis et Chloé* (Didot, an VIII, in-4°), de l'*Aminta*, de l'*Imitation de Jésus-Christ* de P. Corneille, de *Paul et Virginie*, de *La Nouvelle Héloïse*, dont l'une, *Le premier baiser de l'amour*, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment. Il parvint enfin à glisser une ou deux planches de sa composition dans des éditions publiées avec le concours des peintres en renom. Tel est le beau frontispice pour l'édition de Racine imprimée par P. Didot avec les dessins de Girodet et de Gérard.

(1) *Notice hist. sur Prud'hon* lue à la séance de l'Académie des beaux-arts, le 20 octobre 1824, par M. Quatremère de Quincy, secretaire perpétuel.

(2) L'hôtel de M. de Landy, situé rue Cerutti, aujourd'hui rue Laffitte, après avoir appartenu à la reine Hor-

(*) Copia, si l'on s'en rapporte au livret du salon de l'an VII, n'était pas Italien, comme on l'a dit souvent; il était né à Landau.

d'une des salles du Louvre (musée des), il avait peint le sujet de *Diane im-Jupiter*. « Prud'hon est là tout entier, dit elacroix, la noblesse et la légèreté de la la disposition savante, la beauté de ce · lequel on entrevoit les divinités de l'O-oyées dans une lumineuse vapeur, tout l'un maître achevé. » Ses compositions de *Adonis*, de l'*Enlèvement de Psyché* (1), *hyr se balançant*, et de *La Justice et geance divine poursuivant le crime* figuré aux salons de 1808 et 1812. Ce tableau, le plus important de tous ceux d'hon a laissés, lui avait été commandé Frochot pour la salle des séances de la minelle; l'empereur avait donné à Pru-croix de la Légion d'honneur, à la suite osition de 1808, et l'avait choisi pour le dessin de l'impératrice Marie-Louise. hagrins de sa vie domestique, aux tor-sultant d'une union indigne de lui avait un peu de calme depuis que cédant aux ions de ses amis, il avait consenti à se de sa femme. Il goûtait à peine les pre-douceurs de l'isolement lorsqu'il accepta de donner quelques leçons à une an-lève de Greuze, Mlle Mayer. Cette jeune elle avait alors vingt-huit ans, douée meur enjouée, d'un esprit vif et pas-ressentit tout d'abord la plus grande ie pour son nouveau maître. L'admira-elle éprouvait pour lui se changea bientôt affection tendre et un dévouement aussi x que profond. Maîtresse d'elle-même fortune par la mort de son père, elle occuper à la Sorbonne un atelier voisin de Prud'hon. Sous l'influence de cette distinguée, celui-ci, au milieu du calme it fait autour de lui, put exécuter les s qui mirent le sceau à sa réputation. Une catastrophe vint tout à coup détruire heur et abréger son existence. En 1821 ité ayant besoin pour les cours publics lacement occupé par les artistes dans les ts de la Sorbonne, ils furent invités à eurs ateliers. Mlle Mayer, dont l'âge avait oment fort altéré la santé, s'imagina que n avec Prud'hon était la seule cause du u'elle avait reçu. La crainte d'un éclat propos de la malignité publique acheva ler son esprit déjà exalté; le 26 mars elle s'empara d'un rasoir et se coupa . Ce fut un coup terrible pour Prud'hon; sporta le malheureux artiste chez son lève M. de Boisfremont. C'est là que, sa douleur et l'altération rapide de sa santé, il acheva avec plusieurs autres le tableau de *La Famille malheureuse*, commencé par Mlle Mayer (1); c'est là qu'il fit pour la cathédrale de Metz *Le Christ mourant*, placé aujourd'hui au musée du Louvre. » C'était le dernier éclair du génie de Prud'hon; mais il ne put achever réellement que le torse du Christ et la figure de la Madeleine. Il tenait encore le pinceau quand la mort vint l'avertir : « Ne pleurez point, disait-il à ses amis, vous pleurez mon bonheur ». Il mourut avec sérénité, dans les bras de M. de Boisfremont, en prononçant ces paroles : « Mon Dieu, je te remercie : la main d'un ami me ferme les yeux. »

Le talent de Prud'hon, si discuté de son vivant, n'a plus aujourd'hui que des admirateurs et le plus souvent des admirateurs passionnés. Les nombreuses études dessinées qu'il a laissées, ses croquis, ses ébauches sont avidement recherchés. On lui doit de nombreux portraits d'une physionomie et d'une exécution remarquables. La grâce et la richesse de son pinceau lui ont mérité le nom de Corrége français. Prud'hon a laissé une gravure, *Phrosine et Mélidor*, dont M. H. Firmin Didot possède le tableau; et trois lithographies, *Une Pensée, Une Famille malheureuse* et le *Portrait du fils du maréchal Gouvion Saint-Cyr*.

On connaît quelques planches qui ont été gravées par le fils de Prud'hon; elles sont signées Prud'hon fils. H. Harduin.

Voïart, *Notice hist. sur la vie et les ouvrages de Prud'hon*; Paris, 1824, in-8°. — E. Delacroix, *J.-P. Prud'hon*, dans la *Revue des deux mondes*, nov. 1846. — Ch. Blanc, *Histoire des peintres français*. — Fr. Villot, *Notices du musée du Louvre* et *Cabinet de l'Amateur*, III. — Quatremère de Quincy, *Discours prononcé sur la tombe de Prud'hon*, février 1823, et *Notice lue à l'Académie des beaux-arts*, 20 octobre 1824. — *Archives de l'art français*. — *Livrets des salons*.

PRUNAUT (*Jean* Le Normand, surnommé), navigateur français, vivait au quatorzième siècle. Le nom de Prunaut a été donné par Charles V à la famille du navigateur, qui fut le chef des entreprises dans lesquelles les Normands, de 1364 à 1390, abordèrent et s'établirent aux côtes de Guinée, ainsi que nous le raconte Villaut de Bellefond, d'après des mémoires dont un manuscrit contemporain nous a permis de constater l'authenticité. Ce navigateur s'appelait Jean le Normand, et était de Rouen. Mais quand le roi, qui était alors à Dieppe, averti de ses voyages et inquiet de ne pas apprendre son retour, le vit arriver, lui et ses compagnons : « Preux nauts, leur dit-il, Dieu vous maintienne » ; et en même temps qu'il l'anoblissait, il lui fit don d'une terre, le nomma « amirax de sa navie », et voulut qu'il s'appelât désormais *Pru-Naut*, c'est-à-dire le Hardi Marin, lui et sa descendance.

P. M—y.

Villaut de Bellefond, *Mémoires*.

devenu la propriété de M. de Rothschild, et est ar l'administration d'un chemin de fer. On y re les peintures de Prud'hon.
lyacinthe Didot a possédé une répétition du e l'enlèvement de Psyché, peinte en grisaille. que Prud'hon a souvent préparé ses toiles de a.

(1) Le tableau de *La Famille malheureuse* fut exposé au salon de 1822. Prud'hon en fit pour le journal *l'Album* une lithographie, bien connue et très-recherchée.

PRUNEAU DE POMMEGORGE (*Antoine-Edme*), voyageur français, né en 1720, à Paris, où il est mort, le 23 novembre 1802. Après avoir été employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes, il se rendit en Afrique, et résida pendant vingt-deux ans dans les différents établissements français de la côte occidentale. Il fit partie du conseil souverain du Sénégal, et commanda le fort Saint-Louis de Grégoy. En 1765 il revint en France, et à l'époque de la révolution il était gouverneur pour le roi de la petite ville de Saint-Dié sur Loire. Sous les initiales P. D. P., il a publié une *Description de la Nigritie* (Amst. et Paris, 1789, in-8°, avec cartes), qui contient des faits curieux et intéressants et où les mœurs des nègres sont décrites avec fidélité. On prétend que Sedaine, qui était l'ami intime de l'auteur, a tenu la plume pour la rédaction de cet ouvrage. P. MARGRY.

Docum. partic. — Archives de la marine.

PRUNELLE DE LIÈRE (*Léonard-Joseph*), conventionnel, né en 1741, mort à Paris, le 12 mars 1828. Avocat et député de la noblesse de l'élection de Grenoble aux États de Romans en 1788, il fut élu en 1791 maire de Grenoble, puis député de l'Isère à la Convention, où il se prononça très-ouvertement en faveur de Louis XVI. Il vota le bannissement de ce monarque, qu'il avait proposé de faire juger par des commissaires nommés *ad hoc* dans les départements, en lui réservant le droit d'en appeler au peuple dans les assemblées primaires. Élu en 1795 administrateur de la commune de Grenoble, il entra ensuite au Corps législatif. On a de lui : *Observations et projet de décret sur l'établissement d'un tribunal de la conscience du peuple* (s. d., in-8°); *Opinion concernant le jugement de Louis XVI* (s. d., in-8°); *Suite de l'opinion de Léonard-Joseph Prunelle, concernant le jugement de Louis XVI* (s. d., in-8°); *Pensées et considérations diverses* (Paris, 1824 et 1826, in-8°); traductions françaises des *Psaumes* (1821), des *Prophéties d'Isaïe* (1823, in-8°), des *Quatorze épîtres de saint Paul et des sept épîtres catholiques* (1825). H. F.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*. — *Docum. part.*

PRUNELLE (*Clément-François-Victor-Gabriel*), médecin français, né à La Tour-du-Pin (Isère), le 22 juin 1777, mort à Vichy, le 20 août 1853. Il était fils d'un député suppléant de l'Isère à l'Assemblée législative. Après de bonnes études à Vienne et à Lausanne, il alla en 1794 suivre les cours de médecine à Montpellier, s'y lia avec le professeur Dumas, et fut nommé en 1797 aide-bibliothécaire de l'école. Appelé en 1799 en Égypte pour y combattre la peste, les croisières anglaises ne lui permirent pas de se rendre à son poste. Après avoir parcouru l'Espagne, il vint à Paris, où Millin l'attacha aussitôt à la rédaction de ses *Annales*. Partisan de Locke et de Condillac, il fit l'un des premiers connaître en France, dans la *Décade philosophique*, les doctrines de Kant, de Fichte et de Schelling. Il devint en 1803 bibliothécaire à l'école de Montpellier, et en 1807 il enseigna l'histoire de la médecine et la médecine légale. On profita de ses opinions libérales pour lui enlever en 1815 les clefs de la bibliothèque. Accusé d'être le principal instigateur des troubles qui suivirent à Montpellier la représentation du *Nouveau seigneur du village*, il fut dénoncé au conseil de l'instruction publique par l'auteur sifflé et par le recteur, et suspendu de ses fonctions le 3 mai 1819; deux mémoires qu'il publia pour se justifier amenèrent sa destitution complète. Fixé à Lyon, il s'y fit une clientèle brillante, fut nommé maire de cette ville (août 1830), et peu après député de l'Isère. Toutefois, il ne manifesta à la chambre qu'un patriotisme des plus tièdes, et ses votes contre l'adjonction des capacités dans la loi des élections, et pour l'hérédité de la pairie, le firent écarter aux élections de 1839. Nommé en 1833 inspecteur des eaux minérales de Vichy, il mourut d'une attaque d'apoplexie. Ses affaires domestiques étaient dans un fort grand désordre, et à sa mort ses dettes montaient à environ 233,000 francs. On a de Prunelle : *Fragments pour servir à l'histoire des progrès de la médecine dans l'université de Montpellier*; Montpellier, an IX, in-4°; — *De l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres*; ibid., 1809, in-4°; — *De la médecine politique en général et de la médecine légale en particulier*; ibid., 1814, in-4°; — *Éloge funèbre de Ch.-L. Dumas*; ibid., 1814, in-4°, et 1823, in-8°; — *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*; Paris, 1816, in-4°, et quelques autres ouvrages sur la biographie, la bibliographie et la médecine, insérés dans le *Magasin encyclopédique*, la *Revue médicale*, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* (t. XVIII), etc. Il a publié la *Médecine pratique* de Sydenham (1816, 2 vol. in-8°) et le *Traité de l'expérience en général* de Zimmermann (1820, 3 vol. in-8°).

H. F.

A.-F.-F. Potton, *Le docteur Prunelle*; Lyon et Montpellier, 1855, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des contempor.* — A. Rochas, *Biogr. du Dauphiné*, t. II.

* **PRUNER** (*François*), médecin et ethnologiste allemand, né à Pfreimd, petite ville de la Bavière, le 8 mars 1808. Reçu en 1830 docteur en médecine et en chirurgie à la faculté de Munich, il vint à Paris pour perfectionner ses connaissances. Il y fut bien accueilli par M. Pariset, qui lui facilita les moyens de se rendre en Égypte. En 1831 M. Pruner fut nommé professeur d'anatomie au Caire, et en 1834 directeur de l'hôpital militaire de la même ville. Afin d'y étudier les maladies de l'homme et des animaux chez des races différentes et dans des climats différents, il visita à plusieurs reprises la Syrie, l'Italie, la Grèce et les côtes de l'Arabie, et revint en 1846 en Europe pour publier les résul-

e ses observations. De retour en Égypte
i fin de 1847, il devint principal médecin
is-Pacha, au service duquel il était déjà
i depuis 1841. A son avénement au pou-
ce prince lui conféra la dignité d'archiatre
tre de bey, en lui accordant quelque part
faires. Sa santé ayant été altérée par les
lu climat, M. Pruner fit en 1852, pour la
r, un voyage en Europe. Rappelé en Égypte
innée suivante, il ne tarda pas à demander
igé illimité. D'abord retiré en Bavière, il
n 1860 se fixer à Paris, pour continuer
ivaux ethnologiques sous le triple rapport
iatomie, de la linguistique et de l'histoire.
le lui : *Opera posthuma Ern. de Grossi;*
., 3 vol. in-8°, 1830-1831 (publiés en com-
vec M. Fischer); — *La Peste est-elle réel-
t contagieuse?* (en allemand); Munich,
l'auteur y démontre qu'on a trop exagéré
agiosité de la peste par le contact; — *To-
phie médicale du Caire*, avec le plan
ville et des environs; ibid., 1846; — *Die
euche Cholera oder die Polizey der
·;* Erlangen, 1851 : l'auteur y soutient pour
léra la thèse qu'il a défendue au sujet de
te; — *Die Uberbleibsel der Alt-egypt.
chen race* (Des débris de la race des an-
Égyptiens), dans les *Mém.* de l'Acad. de
h, 1846; — *Der Mensch im Raum und in
Zeit* (L'homme dans l'espace et dans le
); ibid., 1859, in-4°. Le Dr Pruner est un des
eurs de la pathologie comparée et un des
res les plus actifs de la Société ethnologique
ris. En ethnologie il a un des premiers sou-
i persistance des types dans les temps his-
es tant qu'il n'y a pas eu de changement de
, et il a fondé les caractères différentiels des
humaines sur leur développement physiolo-
Il est à désirer qu'il puisse bientôt mettre
r les immenses matériaux que ses connais-
i anatomiques, médicales, linguistiques
toriques lui ont permis de recueillir en
e, en Asie et en Afrique. X.

iments particuliers.

USIAS Ier, roi de Bithynie, né vers le mi-
u troisième siècle avant Jésus-Christ, mort
183 et 179. Fils de Ziélas et petit-fils de
ède Ier, il monta sur le trône vers 228.
20 il s'allia avec les Rhodiens contre les
tins, auxquels il enleva toutes leurs pos-
ns en Asie, quoiqu'ils fussent soutenus par
, roi de Pergame, et Achée, qui venait de
idre maître de toute l'Asie Mineure. Ce-
nt, à la demande du roi de Galatie, il con-
à conclure avec eux une paix qui rétablit
ioses comme avant la guerre. En 216 il
ia à la tête de son armée contre les Galates,
évastaient l'Asie, les vainquit et en fit un
carnage. En 207 il mit une flotte considé-
à la disposition de Philippe, roi de Macé-
, dont il avait épousé la sœur et qui venait
clarer la guerre aux Romains; il lui rendit
un service encore plus important, en envahis-
sant le territoire du roi de Pergame, Attale, qui
fut obligé d'abandonner ses entreprises contre la
Grèce. Compris en 205 dans la paix conclue entre
les Romains et Philippe, il resta neutre lorsque
la lutte recommença (200); en 190 il se montra
d'abord disposé à écouter les propositions d'An-
tiochus, qui l'engageait à se liguer avec lui contre
les Romains; mais il se décida enfin, sur les re-
présentations des Scipions, à conclure avec Rome
un traité d'alliance, sans qu'il se crût obligé
d'intervenir dans la guerre qui éclata peu de
temps après entre le roi de Syrie et les Romains.
Plus tard il attaqua Eumène, roi de Pergame, et
confia le commandement des troupes qu'il en-
voya contre lui à Annibal, qui s'était réfugié à
sa cour et qui remporta sur Eumène des avan-
tages signalés. Cela ne l'empêcha pas de donner
l'ordre de livrer Annibal aux Romains, dès que
le consul Flamininus eut exprimé le désir d'avoir
en son pouvoir cet ennemi irréconciliable de la
puissance romaine. Dans les dernières années de
son règne, Prusias, en faisant le siége d'Héraclée,
fut blessé d'un coup de pierre, ce qui le fit boiter
le reste de sa vie et lui valut le surnom de Cholos
(le Boiteux). D'un caractère entreprenant et éner-
gique, Prusias amena son royaume au plus haut
degré de puissance et de prospérité; son
nom néanmoins reste flétri dans l'histoire, à
cause de la façon indigne dont il agit à l'égard
d'Annibal.

Polybe. — Tite-Live. — Appien, *Syriaca.* — Strabon, liv. XII. — Plutarque, *Flamininus.* — Clinton, *Fasti hellenici*, t. II. — Droysen, *Hellenismus.* — Sévin, *Mémoire sur les rois de Bithynie* (Recueil de l'*Académie des inscriptions*, t. XII). — Smith, *Dictionary.*

PRUSIAS II, roi de Bithynie, surnommé *Cu-
négos*, ou *le Chasseur*, fils du précédent, né
vers la fin du troisième siècle avant Jésus-Christ,
tué en 149. Ayant succédé à son père vers 179,
il envoya dix ans après une ambassade à Rome
pour réclamer l'indulgence en faveur de Persée,
roi de Macédoine, dont il avait épousé la sœur;
son intervention ayant été rejetée avec hauteur,
il vint lui-même en 167 à Rome, et s'attacha à
effacer par les plus basses flatteries l'effet de ses
démarches; il n'eut pas honte de féliciter les
Romains d'avoir vaincu Persée, en suppliant de
la façon la plus humble d'être reçu à renouveler
son traité d'alliance avec le peuple romain. Sa
demande lui fut accordée; et son territoire reçut
une augmentation considérable. Après avoir ainsi
montré la plus abjecte obséquiosité, il n'en
attaqua pas moins, en 156, malgré la volonté ex-
presse du sénat, le roi de Pergame Attale,
auquel il enleva une grande partie de ses États;
mais en 154 il fut obligé de céder aux injonctions
impérieuses du sénat et de rendre à Attale tout
ce qu'il lui avait enlevé et de lui remettre en in-
demnité deux cents talents. Dans l'intervalle il
s'était aliéné par ses vices et ses cruautés l'es-
prit de ses sujets, qui avaient reporté leur affec-
tion sur son jeune fils Nicomède; s'étant aperçu

de la faveur dont Nicomède jouissait auprès du peuple, il l'envoya à Rome après avoir donné l'ordre secret de l'assassiner à son ministre Menas. Instruit par Menas lui-même de cette perfidie, Nicomède, s'étant allié avec Attale, déclara la guerre à son père, qui, abandonné des Romains, se trouva bientôt assiégé à Nicomédie. Les habitants en livrèrent les portes aux ennemis de Prusias, qui fut massacré dans son palais. « Prusias, dit Polybe, n'était par la taille qu'une moitié d'homme et qu'une femme par le cœur et le courage. Non-seulement il était timide, mais mou, incapable de travail; en un mot, d'un corps et d'un esprit efféminés, défaut qu'on n'aime nulle part dans les rois, mais qu'on aimait moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles-lettres, la philosophie lui étaient parfaitement inconnues. Enfin il n'avait nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit et jour il vivait en vrai Sardanapale. » E. G.

Polybe. — Tite-Live. — Appien, *Mithridatica*. — Diodore de Sicile — Justin. — Clinton, *Fasti hellenici*. — Smith, *Dictionary*.

* **PRUTZ** (*Robert-Ernest*), poëte et écrivain allemand, né à Stettin, le 30 mai 1816. Reçu docteur en philosophie en 1838, il se fit bientôt remarquer par les articles qu'il publia dans plusieurs revues libérales, telles que les *Deutsche Jahrbücher*, et qui le firent persécuter par la police de divers pays de l'Allemagne, où il se retira successivement. En 1849 il fut nommé professeur d'histoire littéraire à Halle. On a de lui : *De göttinger Dichterbund* (L'alliance des poëtes de Gœttingue); Leipzig, 1841; — *Geschichte des deutschen Journalismus* (Histoire du journalisme allemand); Hanovre, 1845; — *Vorlesungen über die Geschichte des Deutschen Theaters* (Cours sur l'histoire du théâtre allemand); Berlin, 1847; — *Vorlesungen über die deutsche Literatur der Gegenwart* (Cours sur la littérature allemande actuelle); Leipzig, 1847; — *Kleine Schriften zur Politik und Literatur* (Petits écrits politiques et littéraires); Mersebourg, 1847, 2 vol.; — *Zehn Jahre*, 1840-1850; *Geschichte der neuesten Zeit* (Dix ans, 1840-1850, Histoire de l'époque la plus récente); Leipzig, 1848-1850; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1841; Zurich, 1846; — *Neue Gedichte* (Nouvelles poésies (Mannheim, 1849; — *Dramatische Werke* (Œuvres dramatiques); Leipzig, 1847-1849, 4 vol.; — *Politische Wochenstube* (Causeries politiques); Zurich, 1845 : écrit étincelant d'esprit et de verve; — *Die Schwägerinn* (La belle-sœur); Dessau, 1851, roman, ainsi que *Felix*, Leipzig, 1851, et *Das Engelchen* (Le petit ange); Leipzig, 1851, 3 vol. Depuis 1851 Prutz rédige une excellente revue littéraire, le *Deutsches Museum*.

Conversations-Lexikon.

PRYCE (*William*), antiquaire anglais, pratiqua la médecine à Redruth, en Cornouailles, et mourut vers la fin du dix-huitième siècle. Il est l'auteur de deux ouvrages considérables, destinés à compléter les travaux de son compatriote Borlase, intitulés l'un, *Mineralogia Cornubiensis* (Londres, 1778, in-fol.), et l'autre, *Archæologia Cornu Britannica* (1790, in-4°) : ce dernier renferme une grammaire et un vocabulaire de l'ancien idiome du pays de Cornouailles.

Medical register, 1779. — Gorton, *Biogr. dict.*

PRYNNE (*William*), antiquaire anglais, né en 1600, à Swainswick, près Bath, mort le 24 octobre 1669, à Londres. En quittant l'université d'Oxford, il étudia la jurisprudence dans la Société de Lincoln's Inn, où il fut avocat et lecteur. Mais il paraît s'être appliqué avec ardeur à la controverse plutôt qu'au barreau. Grand admirateur de John Preston, ministre puritain, il publia plusieurs ouvrages contre ce qu'il regardait comme des abus énormes de son temps, tant par rapport au luxe qu'à l'égard de la doctrine et de la discipline de l'Église; dans l'un d'eux, *La Maladie des santés* (1628, in-4°), il prétendait démontrer que la coutume de boire à la santé est criminelle, et dans un autre il réprouvait comme indécente et anti-chrétienne la mode de friser les cheveux, de les porter longs, poudrés ou postiches, de se farder, etc. Ses écrits contre l'arminianisme et la juridiction épiscopale soulevèrent contre lui l'archevêque Laud et beaucoup de membres du clergé. En 1633 il lança un pamphlet intitulé *Histrio-Mastrix, or a Scourge for stage players* (in-4°), et dans lequel il dénonçait avec une violence inouïe de langage la mode qui régnait alors, et surtout à la cour, de jouer des ballets et des comédies. Ses ennemis, Laud entre autres, exploitèrent habilement les ressentiments de la cour : traduit devant la chambre étoilée, Prynne fut condamné à payer 5,000 liv. st. d'amende envers le roi, à être chassé de l'université d'Oxford et de la Société de Lincoln's Inn, dégradé et déclaré inhabile à exercer la profession d'avocat; de plus à être conduit au pilori dans deux endroits différents, à perdre l'une et l'autre oreille, et à une prison perpétuelle. Cette sentence fut exécutée dans toute sa rigueur, au mois de mai 1634. Aussitôt qu'il put avoir du papier et de l'encre, l'incorrigible pamphlétaire publia contre les évêques divers ouvrages, entre autres *News from Ipswich* (1636, in-4°) sous le nom de Matthieu White. Nouvelles poursuites de la chambre étoilée à la requête de l'archevêque Laud, et nouvelle condamnation de Prynne à une grosse amende, au pilori, à la marque sur les deux joues, et à la privation du restant de ses oreilles (14 juin 1637). On le transféra de la Tour au château de Caernarvon, puis à celui de Mont-Orgueil, dans l'île de Jersey. Le 7 novembre 1640 un vote exprès de la chambre des communes mit fin au martyre du prisonnier, et le 28 du même mois il fit à Londres, en compagnie de Burton, une entrée triomphale, escorté de plu-

sieurs milliers de gens à pied et à cheval, qui portaient des branches de laurier et de romarin. On annula les deux jugements de la chambre étoilée, comme étant contraires à la loi; mais, malgré ses réclamations, Prynne n'obtint pas un denier en dédommagement de ce qu'il avait souffert. En 1641 il fut élu député au long parlement, continua de s'opposer par ses innombrables écrits aux prétentions de la haute Église, et eut même la principale part au procès de Laud. Zélé presbytérien, il attaqua avec sa vivacité accoutumée le parti des indépendants, et favorisa même les intérêts du roi dans un moment où il y avait un grand courage à le faire. Les persécutions recommencèrent alors contre lui. On l'exclut de la chambre avec quelques autres députés (décembre 1648). Cette violence le rendit ennemi juré de l'armée et de son chef, Cromwell, qu'il accusa hautement de trahison; il alla même, au nom de la liberté, jusqu'à nier la légalité des actes du parlement et son autorité souveraine. Arrêté en 1650, il fut emprisonné sans avoir été jugé, et passa plusieurs années dans les châteaux de Dunster et de Pendennis. En 1660 Prynne reprit, ainsi que les autres membres exclus, son siége au parlement, et contribua au rappel de Charles II. On lui donna en 1661 une place aux archives de la Tour, avec 500 liv. d'appointements. Au milieu d'une vie si agitée, il trouva le loisir d'écrire plus de deux cents ouvrages sur des matières de politique ou de controverse religieuse; vers la fin de sa vie il les réunit en 40 vol. in-fol. et in-4°, et en fit présent à la bibliothèque de Lincoln's Inn. On en trouvera une liste complète dans Wood et dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. « Tout ce qu'il a écrit, dit le premier, est en anglais; et le gros des savants considère ses ouvrages comme des rapsodies sans ordre plutôt que comme des écrits polis et concis; ils ne laissent pas d'être utiles aux antiquaires, aux critiques et quelquefois aux théologiens. On aperçoit dans la plupart beaucoup de soin à faire des recherches, mais peu de jugement, surtout dans ses gros in-folio contre les usurpations des papes. » Needham disait de Prynne « qu'il était un des plus redoutables vers rongeurs qui se fût jamais glissé dans une bibliothèque ». P. L—Y.

Wood, *Athenæ oxon.*, II, et *Fasti oxon.*, I. — Clarendon, *Memoirs of the rebellion.* — Heylin, *Life of archbishop Laud.* — D'Israeli, *Calamities of the authors* (il y a un chapitre curieux sur le caractère, les persécutions et les excentricités de Prynne). — Seward, *Anecdotes.* — *Biogr. britann.*, Suppl. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PRZYBYLSKI (*Hyacinthe*), littérateur polonais, né en 1756, à Cracovie, où il est mort, le 11 septembre 1819. Après avoir professé les belles-lettres dans les colléges de Tarnow, de Chelm, de Lublin et de Varsovie, il occupa depuis 1791 la chaire d'histoire et d'antiquités, ainsi que celle de littérature grecque et latine à l'université de Cracovie. En 1818, le sénat de Cracovie le nomma maréchal de la première diète de la république. On a de lui : *Les Siècles littéraires des Grecs et des Romains, et leurs productions les plus remarquables*; Cracovie, 1790, in-8°; — *L'étude de la langue grecque à l'usage des Polonais*; ibid., 1792, in-8°. Il a traduit, soit en prose, soit en vers : l'*Histoire naturelle, économique et agricole* de Henri Sandr (Cracovie, 1786, in-8°), la *Batracomyomachie* d'Homère (1789, in-8°), les *Œuvres d'Hésiode* (1790, in-8°), l'*Iliade* d'Homère (1790, in-8°), les *Poésies* d'Alexandre Pope (1790, in-8°), les *Luisiades* de Camoens (1790, in-8°), le *Paradis perdu* de Milton (1791, in-8°), les *Lois de la nature* de Voltaire (1795, in-8°), la *Mort d'Abel* de Gessner (1797, in-8°), *Roland furieux* d'Arioste (1799, in-8°), les *Tristes* d'Ovide (1802, in-8°), *Horace* (1803, in-8°), l'*Énéide* et les *Géorgiques* de Virgile (1812, 1813, 2 vol. in-8°), les *Œuvres* de Quintus Calaber (1814, in-8°). Il a laissé en manuscrit les traductions de *La Henriade* de Voltaire et de *La Messiade* de Klopstock. L. CHODZKO.

Les Variétés Léopoliennes; 1820. — Chodynicki, *Les Polonais savants*; Léopold, 1833. — Lukaszewicz, *La Pologne littéraire*, revue et augmentée par l'abbé Kilinski; Posen, 1860.

PRZYLUSKI (*Jacques*), jurisconsulte et poëte polonais, né en 1480, mort en 1554. Secrétaire de Pierre Kmita, grand maréchal de la couronne, il se trouva en relations épistolaires et politiques avec les personnages les plus distingués de son temps. Entré dans les ordres, il obtint la cure de Mosciska (diocèse de Przemysl); dans la suite il embrassa la foi luthérienne, et se maria. On a de lui : *Leges, seu statuta ac privilegia regni Poloniæ*; Cracovie, 1553, in-fol.; — *Liber de Legatione*; ibid., 1550, in-4°; — *De provinciis polonicis*; Bâle, 1582, in-fol.; — des *Harangues* et des *Poésies* latines. L. CH.

Starowolski, *Scriptorum polonicorum hecatontas*; Francfort, 1625. — Bentkowski, *Hist. de la littér. pol.*; Varsovie, 1814. — Lelewel, *Bibliogr. polonaise.* — Chodynicki, *Les Polonais savants.* — Lukaszewicz, *La Pologne littéraire*; Posen, 1860 (édit. Kilinski).

PSALMANAZAR (*Georges*), érudit anglais, né en 1679, dans le midi de la France, mort le 3 mai 1763, à Londres. Ce nom supposé et d'apparence biblique cache un des personnages les plus singuliers qui aient traversé le siècle dernier, plus fécond que l'on ne pense en originaux de ce genre. Son existence fut longue, tourmentée, aventureuse : des deux moitiés qui la partagent, l'une semble appartenir à un être vil, misérable, perdu de mensonge et de paresse, indigne même de pitié; l'autre est celle d'un savant et d'un chrétien, et commande à la fois le respect et l'estime. Celui à qui il a été donné de fournir un si étrange contraste dans sa personne a pris soin d'en exposer les moindres circonstances : par humilité il a voulu dans ses *Mémoires* se montrer tel qu'il avait été, et nul, on

peut le dire, ne l'a si impitoyablement accusé que lui-même. Par égard pour sa famille, qui était honnête et ancienne, il a tenu secrets son nom véritable et le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il appartenait à la religion catholique, et on conjecture qu'il a dû naître dans les environs d'Aix ou de Montpellier. Il était fils unique. Grâce aux sacrifices que s'imposa sa mère, qui resta de bonne heure chargée de son éducation, il fit de bonnes études, dans un collége de jésuites, apprit la philosophie chez des dominicains, et commença même un cours de théologie. De mauvais exemples et un penchant à la nouveauté et à la gloriole corrompirent ses heureuses dispositions; il se détourna peu à peu de ses devoirs pour mener une vie d'insouciance et de plaisir. Placé chez un conseiller d'Avignon pour surveiller les études d'un jeune homme plus âgé que lui, il se fit le complice de sa nonchalance, et ne lui enseigna qu'à jouer de la flûte. Il passa ensuite dans la maison d'un grand seigneur comme précepteur de deux enfants : là il afficha de beaux semblants de fierté et de vertu, et comme il était, sous ses habits négligés, bien fait et de mine agréable, il plut par malheur à la dame de céans. Elle essaya sur lui le pouvoir de ses charmes, et furieuse de ne pas tirer de lui ce qu'elle souhaitait, elle le fit mettre à la porte. Cette mésaventure suggéra à notre pédagogue en congé de mélancoliques réflexions sur le train des choses de ce monde. Soit peur d'encourir la risée publique en ayant l'air d'un sot ou d'une dupe, soit révolte des mauvais instincts ou soif d'indépendance, il ne revint pas sous le toit maternel, et se lança, à peine adolescent, sur les chemins de l'inconnu. Appelant le mensonge à l'aide d'une imagination des plus ardentes, le voilà errant par la Provence, empruntant et mendiant tour à tour, jouant ici le personnage d'un huguenot converti à la foi romaine, là celui d'un Irlandais étudiant en théologie. Puis ayant fait trouvaille d'un accoutrement de pèlerin, il l'endosse et prend la route de Rome. Sa mère, d'abord si affectueuse, n'a d'autre conseil à lui donner que celui d'aller rejoindre en Allemagne son père, qui sait à peine s'il existe. A travers monts et vaux il s'achemine vers le nord en tendant la main aux bonnes âmes. Mais la guerre, qui avait passé avec son cortége d'horreurs, lui réservait çà et là le spectacle de villes brûlées, de champs dévastés, de cadavres abandonnés. Que de périls et d'épouvante ! Enfin il parvient à rejoindre son père, qu'il n'a jamais vu. Il est accueilli à bras ouverts. Puis quelle déception ! Au lieu de le retenir près de lui, son père, trop misérable lui-même ou trop égoïste, se hâte de le livrer de nouveau aux hasards du monde; il le pousse dehors en pleurant.

C'est alors que notre vagabond imagina un moyen fort ingénieux d'exploiter la bourse et la curiosité d'autrui et de satisfaire en même temps son penchant à la vanité et à la paresse. Mettant de côté le froc du pèlerin, mal vu dans des pays protestants, il se donna pour un Japonais, natif de Formose, amené en Europe par des marchands hollandais et converti à la religion chrétienne (plus tard il modifia ce point essentiel). Il composa de toutes pièces le rôle qu'il voulait jouer : avec les bribes de géographie, de grec et de mythologie qu'il avait glanées chez les jésuites, il inventa un alphabet, une grammaire, une religion, et n'oublia pas d'étayer cette fourberie, monstrueuse chez un adolescent, de lettres et de certificats fabriqués de sa main. Le premier essai qu'il en fit faillit lui coûter la vie. C'était à Landau : on le prit pour un espion; jeté dans un cachot, il allait être fusillé; on eut pitié de sa jeunesse, et on se contenta de le chasser avec force horions. Cette leçon ne le corrigea point. Ballotté de ville en ville par la misère, il descendit les bords du Rhin et parcourut les Flandres. Chaque jour n'amenait pas son pain. Quelle confiance accorder à un mendiant déguenillé, sale, baragouinant, pouilleux et infecté par tout le corps d'une gale virulente? A peine le jugeait-on digne de hanter les bouges, les geôles ou les hôpitaux. A Liége il s'offrit à un recruteur, qui, frappé de sa mine fûtée, l'emmena chez lui à Aix la-Chapelle, où il tenait une taverne, et au lieu d'un soldat il en fit son domestique et l'instituteur de son fils. Cette vie régulière le fatigua bientôt : ajoutant l'ingratitude à la kyrielle de ses défauts, il s'esquiva un beau matin, sans mot dire. Ce fanatique d'indépendance alla donner tête baissée dans un trébuchet. En passant à Cologne, il se laissa enrôler dans les troupes de l'électeur, sous le nom de *Psalmanazar*, qu'il emprunta du livre des Rois. Jusque-là c'était un aventurier anonyme. Il changea de régiment, eut des aventures, et encouragé par la grossièreté de ses compagnons, il persévéra dans son imposture, ou plutôt il l'aggrava au point de se faire passer pour un païen. Il était en garnison au port de l'Écluse lorsqu'il se lia avec un prêtre hypocrite et débauché nommé Innes; celui-ci vit, en fourbe de plus haute volée, tout le parti qu'on pouvait tirer de la fable que débitait Psalmanazar; il lui enseigna l'anglais et le baptisa en grande pompe. La comédie jouée, le prêtre obtint un bénéfice ecclésiastique pour prix de ses prétendues peines, et le néophyte se rendit à Londres, où l'on ne douta point de son origine en le voyant manger de la viande et des racines crues et écrire couramment avec des caractères que nul ne savait déchiffrer. Il poussa encore plus loin l'effronterie. Après avoir fait du catéchisme anglican une version *japonaise*, dont l'évêque de Londres, son crédule protecteur, plaça le manuscrit dans sa bibliothèque, il écrivit une *Description de l'île de Formose*, accompagnée de dessins et d'une carte. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il tira de sa cervelle ce fantastique roman, qui eut beaucoup d'éditions et fut traduit en plusieurs langues. On le cita

dans les premières années de ce siècle
une autorité. Les savants de ce temps ne
pourtant pas les dupes d'une fiction si
re. Une querelle des plus violentes s'en-
au sujet de Formose et de son historien;
ménagea pas ce dernier, surtout du côté
ilosophes; on le traita avec raison de men-
d'intrigant, mais on eut le tort de rendre,
ju'il était dévot, les gens d'église respon-
le ses mensonges. Ceux-ci ripostèrent avec
it plus d'acharnement qu'ils croyaient la
intéressée au triomphe de leur protégé;
résentèrent comme un néophyte sincère
ité par les méchants et les incrédules. Que
it Psalmanazar au milieu de tout ce bruit?
rs indolent et dissipé, il laissait crier
et les autres, et vivait des libéralités de
nes pieuses. On l'envoya à Oxford pour
léter ses études. Puis il dirigea une édu-
particulière, entra dans les ordres, de-
mônier d'un régiment.

e années s'écoulèrent. Vers l'âge de trente-
ins un changement complet s'opéra dans
ange personnage : il réfléchit sur sa vie
, lut quelques livres religieux, et prit la
résolution de retourner au bien. Avait-il
un sentiment de dégoût, à la voix du
ls ou à l'influence d'un amour malheu-
Dès lors il commença d'être un nouvel
, et le récit de sa vie n'offre presque
intérêt : la vertu, comme le bonheur, n'a
histoire. Après avoir renoncé de lui-même
nfaits de ceux qu'il avait abusés, il étudia
u, perfectionna ses connaissances, et vécut
solitude, partageant son temps entre le
et la prière. Nous avons en sa faveur un
nage qui n'est pas suspect, celui du cé-
ohnson, qui déclare n'avoir jamais connu
ne plus doux, plus modeste, plus simple
dévoué. S'il ne poussa point l'abnéga-
squ'à faire, comme il l'eût désiré, une
ion publique de ses fautes passées, il fut
par la crainte de fournir des armes aux
is de la religion et de sacrifier en même
aux railleries du monde les personnes
qui avaient pris sa défense. Il légua en
nt tout ce qu'il possédait à une dame, qu'il
sa fidèle amie. Ce fut elle qui livra à
ssion la curieuse autobiographie intitulée
*ires de ***, communément connu sous*
de Georges Psalmanazar; Londres,
in-8°, en anglais. La *Description of the*
of Formosa avait paru en 1704, in-4°;
été traduite en allemand, et a eu trois
s en français (Paris, 1705, 1708, 1712,
. Psalmanazar prit la plus grande part à
ire universelle, vaste entreprise litté-
ommencée en 1730. Enfin il est regardé
l'auteur de quelques écrits anonymes,
autres d'un *Essay on miracles, by a*
(1793, in-8°), qui a joui dans le temps
certaine réputation. P. L—T.

Walkenaër, *Vies de quelques personnes*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

PSAMMÉNITE, roi d'Égypte, mort un peu après 525 avant J.-C. Ayant succédé en 526 à son père, Amasis, il vit aussitôt son pays envahi par les armées de Cambyse, qui défirent complétement les troupes composées d'Égyptiens et de Grecs qu'il leur opposa sur la branche pélusiaque du Nil. Il alla se renfermer dans Memphis; mais la trahison fit bientôt tomber cette ville au pouvoir des Perses. Fait prisonnier après un règne de six mois, Psamménite supporta sans se plaindre les outrages que lui prodigua le vainqueur; son fils aîné fut massacré, ses filles réduites en esclavage. Touché de la force d'âme qu'il montrait au milieu de ces désastres, Cambyse, après l'avoir envoyé à Suse, le fit traiter avec honneur; mais quelque temps après, Psamménite, accusé d'avoir fomenté un soulèvement de ses anciens sujets, fut obligé de se donner lui-même la mort, en buvant du sang de taureau.

Hérodote, III, 10-15.

PSAMMIS, roi d'Égypte, mort en 595 avant J.-C. Monté sur le trône à la mort de son père, Nechao II (601), il fit une expédition contre les Éthiopiens, et mourut aussitôt après être rentré dans ses États. Son fils, Apriès, lui succéda. Consulté par les Éléens au sujet des règlements qu'ils avaient établis pour les jeux olympiques, il les blâma d'y avoir trop favorisé la nation grecque. Manéthon l'appelle Psammuthis, d'autres Psammétique II.

Hérodote, II. — Bunsen, *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. III.

PSAMMITIQUE, roi d'Égypte, fondateur de la dynastie des Saïtes, régna de 671 à 617 avant J.-C. Lorsque son père, un certain Nécho, eut été mis à mort par ordre du roi Sabacon, il se retira en Syrie; il revint en son pays sous le règne de Séthon, après la mort duquel il fut proclamé roi de la province de Saïs, d'où il était originaire. Le gouvernement des autres parties de l'Égypte fut partagé entre onze autres princes. Pendant cet état de choses, qui dura quinze ans et que les Grecs désignèrent du nom de *dodécarchie*, les douze rois s'assemblaient à certaines époques pour décider en commun des affaires générales de l'État; ce sont eux qui firent construire le célèbre labyrinthe de Mœris. Cependant Psammitique acquit peu à peu de grandes richesses, par suite de l'actif commerce maritime qu'il entretenait avec les Phéniciens et les Grecs. Ses collègues, jaloux, méditèrent une entreprise contre lui; mais il les prévint, et les attaqua près de Momemphis avec une armée de mercenaires arabes, cariens et ioniens. Il remporta une victoire complète, et devint le seul souverain de l'Égypte (vers 652). Tel est le récit de Diodore; il mérite plus de foi que celui d'Hérodote, bien que ce dernier n'ait rapporté que ce qui lui avait été raconté par les prêtres égyptiens. Ils lui apprirent qu'un jour, les douze rois étant sur le point de faire en commun un sa-

crifice dans le temple de Méphestus (Vulcain), le grand-prêtre ne leur apporta par oubli que onze coupes d'or; Psammitique, qui arriva le dernier pour faire la libation, prit alors son casque, qui était d'airain. Cette circonstance rappela à ses collègues un ancien oracle, qui prédisait que l'Égypte entière appartiendrait à celui qui sacrifierait avec une coupe d'airain; en conséquence ils l'exclurent de leurs conseils; mais avec l'aide de pirates ioniens et cariens il parvint à les dépouiller de toutes leurs possessions. Quoi qu'il en soit, il est certain, en tous cas, qu'il dut son élévation à des guerriers étrangers; il les garda à son service, et leur assigna près de Bubastis des cantonnements fixes, espèces de camps fortifiés, dont Hérodote vit encore les ruines. La faveur signalée avec laquelle il traitait les troupes mercenaires, auxquelles il assigna la place d'honneur lors d'une expédition qu'il fit en Syrie, lui aliéna l'esprit des guerriers égyptiens; aussi lorsqu'il fut resté trois ans sans réclamer leurs services, deux cent quarante mille hommes de la caste militaire, froissés du mépris que le roi témoignait pour leur valeur, abandonnèrent l'Égypte, et allèrent fonder en Éthiopie le royaume des Automoles. Psammitique, qui le premier avait supprimé les nombreuses entraves qui empêchaient les étrangers d'avoir libre accès en Égypte, continua, malgré cette manifestation du mécontentement populaire, d'entretenir les relations les plus amicales avec les peuples de la Grèce. Il commença la conquête de la Syrie et de la Phénicie, achevée sous son fils et successeur Néchao II. Vers 626, lors de la redoutable invasion des Scythes en Palestine, il parvint par de riches présents à les dissuader de pénétrer en Égypte. Psammitique orna Memphis de plusieurs beaux édifices, tels qu'un palais pour le bœuf Apis; c'est lui qui fit aussi élever les propylées méridionales du grand temple, consacré à Vulcain dans cette ville.

Hérodote II. — Diodore de Sicile, I, 66, 67. — Heeren, *Nationen Africas*. — Bunsen. *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. III. — Bœckh, *Manetho und die Hundstern-Periode*. — Grote, *History of Greece*, t. III. — Smith, *Dictionary*.

PSAUME (*Nicolas*), prélat français, né en 1518, à Chaumont-sur-Aire (diocèse de Verdun), mort à Verdun, le 10 août 1575. Fils d'un laboureur, il fut élevé auprès de son oncle, François Psaume, abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'envoya ensuite dans les universités de Paris, d'Orléans et de Poitiers, et lui résigna son abbaye en 1538. Il prit peu après l'habit de Prémontré. En 1548, le cardinal Jean de Lorraine se démit en sa faveur de l'évêché de Verdun. Il assista au concile de Trente, en 1550 et en 1562, et y opina contre l'abus des commendes, ce qui lui fit quelques ennemis. On a de lui : *Collectio actorum et decretorum Concilii Tridentini*; Étival, 1725, in-fol. : journal curieux de tout ce qui se fit au concile depuis le 13 novembre 1562 jusqu'à sa conclusion, et qui a été publié par le P. Hugo, abbé d'Étival; — *Préservatif contre le changement de religion*; Verdun, 1563, in-8°; — une édition des canons du concile provincial de Trèves, en 1548; *Missale Virdunense*; 1557; — *Portrait de l'Église*; 1573, in-8° : dédié au cardinal de Lorraine; — quelques autres ouvrages, relatifs au concile de Trente, dont il fit, en 1564, publier les canons dans son diocèse. H. F.

Rousssel, *Vie de N. Psaume*, dans l'*Hist. eccl. et civ. de Verdun*. — D. Calmet, *Biblioth. lorraine*. — *Gallia christiana*, XIII. — Fisquet, *France pontif.* (inédite).

PSAUME (*Étienne*), bibliographe français, né le 21 février 1769, à Commercy, mort assassiné près de cette ville, le 27 octobre 1828. Bien que destiné à l'état ecclésiastique, et ayant reçu les ordres mineurs, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et devint administrateur et procureur syndic du district de Commercy. Il se fit ensuite et successivement libraire à Nancy, avocat, journaliste, et aussi, sous la restauration, correcteur dans une imprimerie de Paris. Il se retira plus tard dans sa ville natale, et y vécut au milieu d'une précieuse collection de livres qu'il avait formée. Il fut assassiné, dans la forêt de Hazois, par Cabouat et Simon, ses gendres, qui, condamnés à mort par la cour d'assises de la Meuse, furent exécutés à Saint-Mihiel, le 14 septembre 1829. « Psaume, dit Ch. Nodier, était un homme de beaucoup de savoir, qui professait en religion, en morale et en politique, un scepticisme chagrin, amer, presque toujours hostile, et qui avait, malheureusement pour lui, inculqué à sa famille ses doctrines, poussées à leur dernière expression. » Nous citerons de lui : *Éloge de l'abbé Lionnois, principal du collége de l'université de Nancy*; Nancy, 1806, in-8°; — *Notice sur l'abbé Georgel, grand vicaire du cardinal de Rohan*; Paris, 1817, in-8°, et à la tête des *Mémoires* de l'abbé Georgel; — *Dictionnaire bibliographique, ou Nouveau Manuel du libraire et de l'amateur de livres*; Paris, 1824, 2 vol. in-8° : l'*Essai élémentaire sur la bibliographie*, mis en tête du 1[er] vol., est un travail utile qui donne de la valeur à cet ouvrage. Psaume est l'un des auteurs de la *Biographie moderne* (Paris, 1817, 3 vol. in-8°); il a rédigé le *Journal de la cour d'appel de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges*, depuis le 14 août 1807, dont 159 numéros ont paru; enfin, il a donné beaucoup d'articles aux journaux de Paris, au *Narrateur de la Meuse*, et au *Journal de la Meurthe*. E. R.

Journal de la Librairie, 1830, p. 79. — *Catalogue des collections lorraines de M. Noël*, n[os] 2309, 6343 et 6347. — *Biblioth. de M. G. de Pixérécourt*; Paris, 1839, in-8°, n° 2190.

PSELLUS (Ψέλλος), nom commun à plusieurs écrivains grecs, dont les plus connus sont :

PSELLUS (*Michel*), vivait au neuvième siècle de notre ère. Il était fort instruit dans les lettres et dans la philosophie, et entretenait des relations intimes avec Photius. On s'est trompé en le disant

tuteur de l'empereur Léon VI : l'erreur vient de ce qu'on a confondu cet empereur, qui était pupille de Photius, avec Léon de Byzance, surnommé le philosophe, petit-fils du patriarche Jean : c'est ce dernier qui était pupille de Psellus. Il avait composé un long poëme ïambique (aujourd'hui perdu ou inédit) sur le schisme de Photius. Plusieurs autres écrits attribués au suivant, ainsi qu'à Michel d'Éphèse, paraissent être de lui.

Psellus (*Michel-Constantin*), surnommé le jeune, né à Constantinople, en 1020, mort vers 1110 de J.-C. Il étudia à Athènes, et se distingua de bonne heure par son savoir encyclopédique. Les empereurs l'avaient décoré du titre de prince des philosophes (Φιλοσόφων ὕπατος), et l'admettaient dans leur conseil. L'impératrice Théodora lui confia une mission conciliatrice auprès d'Isaac Comnène, que les soldats avait salué empereur, en 1057. Il eut aussi toute la confiance de Michel Ducas, et après la déposition de cet empereur, en 1078, il se retira dans un monastère. La plupart des écrits de Psellus sont encore inédits : parmi ceux qui ont vu le jour, on remarque : *De operatione dæmonum* (Περὶ ἐνεργείας δαιμόνων διάλογος), gr., édit. G. Gaulminus; Paris, 1615, in-8°; réédité par Boissonade, Nuremberg, 1838, in-8°; — *De lapidum virtutibus*; Toulouse, 1615, in-8° (par J. Maussac), et Leyde, 1745, in-8° (par Et. Bernard). X.

Smith, Dict. of greek and rom. biogr.

Ptolémée Ier (Πτολεμαῖος), roi d'Égypte, surnommé *le Sauveur* (Σωτήρ), ou le fils de Lagus, mort en 283 avant J.-C. Son père était un Macédonien de basse naissance, nommé Lagus. Sa mère, appelée Arsinoé, avait été la concubine de Philippe, roi de Macédoine, et l'on supposait généralement que Ptolémée était le fils de ce monarque, opinion qui paraît bien peu vraisemblable si l'on admet, avec Lucien, que le roi d'Égypte mourut à quatre-vingt-quatre ans. Il serait né dans ce cas en 367, lorsque Philippe n'avait que seize ans. Quoi qu'il en soit, Ptolémée atteignit à la cour de Macédoine un degré de faveur que n'explique pas l'obscure position de Lagus. Confident du jeune Alexandre et un de ceux qui, au grand mécontentement de Philippe, l'engagèrent à rechercher en mariage la fille de Pixodarus, roi de Carie, il fut exilé. Cette disgrâce lui devint un titre auprès d'Alexandre, qui le rappela aussitôt après son avénement, en 336. Ptolémée suivit le roi de Macédoine en Asie; mais il ne semble pas s'être distingué dans les premières campagnes contre l'empire perse. C'est seulement à partir de 330, époque à laquelle il remplaça comme garde du corps Démétrius, impliqué dans la conspiration de Philotas, qu'il se montra un des plus utiles lieutenants du conquérant. En 329 il poursuivit et saisit le traître Bessus. Il contribua aussi à la répression de la Sogdiane, révoltée, et à la prise de la forteresse de Chorrènes. Dans la campagne de l'Inde, la conquête des pays des Aspasiens et des Assacéniens, la réduction de la forteresse d'Aornos, le passage de l'Hydaspe, le siége de Sangala lui fournirent des occasions de déployer le courage d'un soldat et les talents d'un général. Au retour, pendant la marche pénible à travers la Gédrosie, il commanda une des trois divisions de l'armée. Dans les fêtes de Suse qui suivirent cette expédition, Alexandre l'honora d'une couronne d'or et lui donna en mariage Artacama, sœur de Barsine. Ptolémée accompagna encore le conquérant dans sa campagne d'hiver contre les Cosséens (324). Alexandre survécut peu à ce dernier triomphe. Le lendemain de sa mort, ses lieutenants, réunis autour de son trône, délibérèrent sur le sort de l'empire et de l'armée. Ptolémée proposa de confier le gouvernement à un conseil de généraux, et voyant que son avis n'était pas accueilli, il unit ses intérêts à ceux de Perdiccas, et exerça une grande influence sur la décision finale qui intervint après cinq ou six jours de débats. Les lieutenants d'Alexandre se partagèrent son héritage. Ils convinrent, il est vrai, de laisser le pouvoir suprême dans la famille d'Alexandre avec Perdiccas pour régent, et de se contenter pour eux-mêmes du titre de gouverneurs; mais cette convention n'était pas sincère, et c'étaient de véritables rois qui prirent possession des grandes provinces de l'empire. Ptolémée eut pour sa part l'Égypte, une des plus riches et des plus faciles à défendre. En arrivant dans son gouvernement, son premier soin fut de faire mettre à mort Cléomène, qui avait administré l'Égypte sous le règne d'Alexandre et que le régent aurait voulu continuer dans ses fonctions. Ptolémée, en ordonnant cette exécution, qui lui rapporta d'ailleurs les immenses trésors amassés par Cléomène, jetait donc un défi à Perdiccas. Mais les deux généraux étaient trop loin l'un de l'autre et trop occupés à fortifier leur pouvoir naissant, pour en venir immédiatement à des hostilités. La guerre ne commença qu'en 321, lorsque presque tous les gouverneurs se coalisèrent contre le régent. Celui-ci marcha en personne contre Ptolémée; mais après plusieurs échecs il fut tué par ses propres soldats. Le titre de régent fut alors offert à Ptolémée, qui eut la prudence de le refuser, et qui se contenta de se faire confirmer dans la possession de la Cyrénaïque, qu'il avait l'année précédente annexée à son gouvernement. Les arrangements conclus à Triparadisus, après la mort de Perdiccas, ne furent pas mieux tenus que la convention faite après la mort d'Alexandre. Ptolémée les viola le premier. Fortifié par son mariage avec Eurydice, fille du régent Antipater, il s'empara de l'importante satrapie de Phénicie et de Célésyrie, assignée à Laomédon (320). Ce fut probablement pendant cette expédition qu'il se rendit maître de Jérusalem, en attaquant cette ville le jour du sabbat.

La mort d'Antipater, la défaite et l'exécution d'Eumène rendirent Antigone tout-puissant en Asie. Il se défit de Pithon et de Peucestès, et força Séleucus à s'enfuir en Égypte. Alarmé de ses progrès, Ptolémée s'allia contre lui avec Cassandre et Lysimaque (316). Alors commença une lutte acharnée, qui dura quatorze ans. Chassé de la Syrie et de la Phénicie (315, 314), privé un moment de la Cyrénaïque et de Cypre, révoltées, mais plus tard reconquises (313-312), Ptolémée accepta en 311 une trêve, qu'il rompit l'année suivante. Il guerroya avec peu de succès dans la Lycie en 309, dans le Péloponèse en 308. Enfin, en 307 il tenta un vigoureux effort pour secourir son frère Ménélas, que Démétrius, fils d'Antigone, assiégeait dans Salamine, capitale de l'île de Cypre. Une des plus grandes batailles navales de l'antiquité s'engagea; la flotte égyptienne, forte de cent quarante vaisseaux, fut complétement battue. Antigone, fier de la victoire, prit le titre de roi, et Ptolémée, quoique vaincu, suivit cet exemple, en 306. Il eut bientôt à défendre son royaume contre l'invasion d'Antigone. En évitant prudemment toute bataille, il parvint à l'arrêter sur les bords du Nil, et le força à rétrograder en Syrie. En 304, il secourut contre Démétrius les Rhodiens, qui lui décernèrent le titre de *Sauveur;* mais il attendit pour reprendre l'offensive un moment plus favorable. Cette occasion se présenta en 302. Séleucus depuis 312 s'était rendu maître de Babylone. Cassandre et Lysimaque unirent leurs forces contre Antigone. Ptolémée entra dans la coalition, et s'avança jusqu'en Phénicie; puis, sur la fausse nouvelle de la victoire d'Antigone, il se retira en Égypte. Sur ces entrefaites, les autres coalisés remportèrent la victoire décisive d'Ipsus (301). Antigone était mort, et Démétrius fugitif. Séleucus, maintenant le plus puissant des successeurs d'Alexandre, ne se souciait pas de céder à Ptolémée la Célésyrie et la Phénicie; il se rapprocha de Démétrius en épousant sa fille Stratonice. Le roi d'Égypte, toujours prudent, ne refusa pas de se réconcilier avec Démétrius, en même temps qu'il resserrait son alliance avec Lysimaque. Deux de ses filles, Arsinoé et Ptolémaïs, épousèrent l'une Lysimaque, l'autre Démétrius. Trois mariages semblèrent terminer cette grande querelle; cependant le drame n'était pas encore au dénoûment. Tant que Démétrius vécut Ptolémée ne cessa de le combattre, soit en lui suscitant un rival redoutable dans le jeune Épirote Pyrrhus, soit en s'unissant encore une fois à Lysimaque et à Séleucus contre l'ennemi commun (287). Mais la guerre fut bien moins active que dans la période précédente, et, après la mort de Démétrius, Ptolémée passa ses dernières années en paix, et se consacra entièrement à la prospérité intérieure de ses États. Sa prédilection pour son troisième fils, Ptolémée, plus tard Philadelphe, le porta à lui assurer le trône, au détriment de ses deux autres fils, Ptolémée Ceraunus et Méléagre. En 285 il annonça au peuple assemblé d'Alexandrie qu'il avait cessé de régner, et qu'il transférait la couronne à son plus jeune fils. Ce choix fut, dit-on, accueilli avec enthousiasme et célébré par des fêtes pompeuses, où le vieux prince voulut figurer parmi les courtisans du nouveau roi. Ptolémée survécut deux ans à son abdication, sans que rien troublât la bonne harmonie entre lui et son fils. Après sa mort il fut enseveli dans le magnifique mausolée qu'il avait fait élever à Alexandre, et partagea les honneurs divins rendus à la mémoire du conquérant.

Ptolémée Soter avait été trois fois marié : 1° à la princesse perse Artacama, dont il semble ne pas avoir eu d'enfant; 2° à Eurydice, fille d'Antipater, qui lui donna trois fils : Ptolémée Ceraunus, Méléagre et un troisième, dont le nom est inconnu, et deux filles, Lysandra et Ptolémaïs; 3° à Bérénice, qui fut la mère de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, femme de Lysimaque. Il eut aussi beaucoup d'enfants de ses concubines, dont la plus célèbre fut Thaïs : il eut de cette courtisane deux fils, Leontiscus et Lagus, et une fille, Irène, qui épousa Ennostus, un des petits princes de Cypre.

Parmi les successeurs d'Alexandre, Ptolémée fut un des meilleurs et des plus habiles; un des premiers, il comprit qu'il était impossible de conserver dans son intégrité l'empire du conquérant, et il se contenta de s'en assurer une partie, au lieu de s'épuiser en efforts superflus pour s'emparer de tout, comme le tentèrent inutilement Perdiccas et Antigone. En poursuivant le but de son ambition, il se montra comme ses rivaux, quoiqu'à un moindre degré, sans scrupules et quelquefois cruel; mais dès qu'il eut raffermi son pouvoir, il en fit un excellent usage. Son administration, ferme et intelligente, jeta les bases de la prospérité dont l'Égypte jouit pendant plusieurs siècles et que ne purent détruire même plusieurs générations successives de mauvais princes. Par ses soins Alexandrie devint la première ville commerçante du monde. Une de ses principales mesures pour la prospérité de cette nouvelle capitale fut l'établissement d'une colonie de Juifs, race industrieuse, dont il respectait la religion comme il respectait celle des Égyptiens, tout en restant fidèle au culte et aux idées helléniques. Il protégea les lettres et les sciences avec un zèle que son fils imita. C'est à lui que remontent les institutions littéraires (la bibliothèque, le musée) dont le développement honora le règne de Ptolémée Philadelphe. Dans ces utiles fondations il eut pour conseiller Démétrius de Phalère (*voy.* ce nom). D'autres hommes éminents, le grand géomètre Euclide, les philosophes Stilpon de Mégare, Théodore de Cyrène, Diodore Cronus, le poëte élégiaque Philétas de Cos, le grammairien Zénodote se réunissaient dans son palais, qui n'avait pas la pompe d'une cour orientale, et vivaient dans sa familiarité. Il était en correspondance avec le poëte Mé-

u'il essaya vainement d'attirer en Égypte. x-arts n'étaient pas négligés : deux peintres, Antiphile et Apelle, exercèrent it à Alexandrie.

ıée, outre ses lettres, dont un certain lore fit une collection, laissa une hisexandre, que les auteurs anciens citent et que Arrien prit pour base de son sur le même sujet. On ne sait ce que mme style l'œuvre, aujourd'hui perdue, née; mais au rapport d'Arrien elle avait rand prix comme document historique, tinguait par la fidélité du récit, par l'abs fables et des exagérations. Les divers anciens où est citée cette histoire d'A-ont été recueillis par Geier, dans ses *es historiæ Alexandri Magni*, p. 1-26, ıite d'Arrien, dans la bibliothèque grec-ı.-F. Didot. L. J.

Anab., II, 11; III, 6, 18, 27-30; IV, 8, 13, 16, 21, V, 13, 23, 24; VI, 5, 11; VII, 4, 15; *Excerpta* ns. — Quinte-Curce, VIII, 10, 13, 14; IX, 1, 5, — Pausanias, I, 6. — Lucien, *Macrob.*, 12. — V, p. 723. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XII, 1, 2; I, 22. — Plutarque, *Alexand.*, 10: *Eumen.*, 1; 6, 7, 18-19, 32-35, 44; *Pyrrhus*, 4, 5, 10, 11. — : Sicile, XVII, 103, 104; XVIII, 22, 39, 43, 62; 6-107; XX, 19, 27, 37, 45, 53, 73-76, 81-100, 106, tin, XII, 10; XIII, 2, 4; XV, 1, 2, 4; XVI, 2. — *riaca*, 42, 54. — Droysen, *Hellenismus*, t. I et r, *De Ptolemæi Lagidæ vita et scriptis*. — *)as Alexandrinische Museum*, p. 36-49. — *Die Alexandr. Bibliothek.*

ÉMÉE II, *Philadelphe*, roi d'Égypte, :olémée *Soter* et de Bérénice, né en 309 C., mort en 247. Il naquit dans l'île de sa mère avait accompagné Ptolémée n éducation littéraire fut très-soignée;)mme ses précepteurs le poëte Philetas amairien Zénodote. Couronné du vivant ıre, en novembre 285, il resta à la mort :i, en 283, paisible possesseur du trône, ı naissance ne lui donnait pas droit; les 'es qui auraient pu le lui disputer, Ptoıraunus et Méléagre, avaient quitté l'É-eux autres de ses frères, suspects ou s de conspiration contre lui, furent mis Ces exécutions s'accordent mal avec le le *Philadelphe* (qui aime ses frères), ıgue ce prince dans la série des Ptolé-n a dit que ses sujets le lui avaient r ironie, ce qui n'est guère probable. Il ıtôt que ce surnom est une allusion à ır pour sa sœur Arsinoé; du reste il ne int sur ses médailles. Débarrassé, par)ar la mort, de ses compétiteurs immé-)lémée trouva un rival dans son demi-;as, vice-roi de la Cyrénaïque, sous le rè-ident, et qui non content de se procla-pendant, envahit l'Égypte. Une révolte)u de la Cyrénaïque, les Marmarides, le lans ses États. La seconde invasion qu'il concert avec Antiochus II, roi de Syrie, plus de succès. Cette guerre se termina raité qui laissa Magas en possession de Cyrène et stipula le mariage de sa fille Bérénice avec Ptolémée, fils de Philadelphe. Le roi d'Égypte, d'une constitution faible et maladive, aimant une vie voluptueuse et les tranquilles jouissances de l'esprit, ne parut jamais à la tête de ses armées; malgré ses dispositions pacifiques, il ne put éviter la guerre avec ses voisins; mais, grâce à son habile politique, il en sortit toujours à son avantage. Après une longue lutte, dont les détails nous sont inconnus, il resta maître de la Phénicie et de la Célésyrie, que lui disputaient les princes séleucides; en Grèce il défendit contre les prétentions de la Macédoine d'abord Athènes, puis la ligue achéenne. Le premier des rois helléniques, il conclut un traité avec la république romaine, traité qu'il observa fidèlement pendant la première guerre punique. Tout en défendant et en agrandissant ses États, Ptolémée Philadelphe s'appliquait à les bien administrer, à y maintenir le bon ordre, à les enrichir par le commerce avec l'étranger. Une de ses premières mesures fut de débarrasser la haute Égypte des voleurs qui l'infestaient; il entretint des relations amicales avec Ergamène, roi grec de Meroé, et avec les tribus barbares de l'Éthiopie. Il tira de ce pays des éléphants de guerre, que l'on avait jusque-là fait venir de l'Inde; ce genre d'importation lui parut si important, qu'il fonda sur les frontières de l'Éthiopie la ville de Ptolémaïs principalement en vue de se procurer des éléphants. Pour commander la navigation et le commerce de la mer Rouge, il bâtit Arsinoé, à la tête du golfe, sur l'emplacement de la moderne Suez, et Bérénice, sur la côte, presque sous le tropique; il relia ces deux villes au Nil en réparant l'ancien canal de Néchao et en ouvrant de Bérénice à Coptos, sur le Nil, une voie qui pendant des siècles continua d'être la route de commerce qui de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie, se dirigeait sur Alexandrie. Il fit aussi explorer par Satyrus tout le littoral de la mer Rouge, et fonda une seconde ville de Bérénice à la hauteur de Méroé. Ce ne furent pas là ses seules fondations; il avait le goût des villes nouvelles et des colonies : on ne connaît pas toutes celles qu'il établit; mais outre les deux Bérénice, on trouve sur la mer Rouge deux Arsinoé, une Philotéra; les mêmes noms et une seconde Ptolemaïs se rencontrent dans la Cilicie et dans la Syrie. Toutes les autorités s'accordent à attester la grandeur et la prospérité que la monarchie hellénique d'Égypte atteignit sous son règne. Il avait une armée permanente de deux cent mille fantassins et quarante mille cavaliers, sans compter les chars de guerre et les éléphants; une flotte de quinze cents vaisseaux, dont quelques-uns d'énormes dimensions. Son trésor renfermait, dit-on, une somme de 740,000 talents (somme qui paraît exagérée, car elle équivaut à plus de quatre milliards de notre monnaie); et l'Égypte seule lui donnait 14,800 talents. Son royaume comprenait, outre l'Égypte

et quelques parties de l'Éthiopie, de l'Arabie et de la Libye, les provinces de Phénicie et Célésyrie, avec Cypre, la Lycie, la Carie, les Cyclades, et, au moins pendant une grande partie de son règne, la Cilicie et la Pamphylie. Cyrène même fut réunie à la monarchie après la mort de Magas.

Ptolémée Philadelphe dut sa gloire moins encore à l'habileté et au bonheur de son gouvernement qu'à la protection qu'il accorda aux lettres, aux sciences et aux arts. Il développa rapidement les institutions fondées par son père. Le musée d'Alexandrie donna une généreuse hospitalité aux littérateurs les plus distingués de ce temps, et dans sa bibliothèque s'accumulèrent tous les trésors des connaissances de l'antiquité. Zénodote et le poëte Callimaque en furent les premiers bibliothécaires. Parmi les autres noms illustres qui ornaient la cour de Ptolémée, on cite les poëtes Philétas et Théocrite, qui a laissé un panégyrique en vers du monarque égyptien, les philosophes Hégésias et Théodore, le géomètre Euclide, les astronomes Timocharis, Aristarque de Samos et Aratus. Son patronage dépassa le cercle ordinaire des lettres helléniques; sous son règne Manéthon rédigea en grec les chroniques égyptiennes, et par son ordre furent traduites dans la même langue les saintes Écritures des Juifs. Les arts ne reçurent pas moins d'encouragements; mais toute la libéralité de Ptolémée fut impuissante à créer une école de peinture ou de sculpture. L'architecture fut plus heureuse; le Musée, le Phare, le tombeau d'Alexandre, les autres nombreux édifices dont il décora sa capitale et les villes fondées sous son règne attestèrent l'habileté des architectes d'Alexandrie dans un art qui du reste avait été toujours florissant en Égypte. Ptolémée épousa en premières noces Arsinoé, fille de Lysimaque; puis, sous le prétexte, vrai ou faux, qu'elle avait conspiré contre lui, il l'exila à Coptos, et prit l'étrange résolution d'épouser sa propre sœur, Arsinoé, veuve de Lysimaque. Une pareille union, tout à fait contraire aux mœurs et à la religion des Grecs, trouva facilement des apologistes parmi les poëtes de la cour, et passa en coutume auprès de ses successeurs. Après la mort d'Arsinoé, son frère-époux lui fit élever un temple et rendre les honneurs divins; il n'eut pas d'enfants de ce second mariage. Sa première femme lui donna deux fils, Ptolémée et Lysimaque, et une fille, Bérénice, mariée à Antiochus III, roi de Syrie. L. J.

Justin, XVII, 2, 3; XVIII, 2. — Athénée, V, XIII, XIV. — Théocrite, *Idyll.*, XVII, avec les *Schol.* — Callimaque, *Hymn. in Del.*, avec les *Schol.* — Pausanias, I, 7. — Polyen, II, 28. — Tite-Live, *Epit.*, XIV. — Zonaras, VIII, 6. — Valère Maxime, IV, 3. — Plutarque, *Arat.*, II, 12. — Saint Jérôme, *Comm. ad Daniel.*, XI. — Strabon, XVII. — Pline, *Hist. nat.*, VI, 21. — Parthey et Ritschl, ouvrages cités à l'article précédent. — Droysen, *Hellenismus*, t. II. — Letronne, *Recueil d'inscriptions*, t. I, p. 180-188. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 379.

PTOLÉMÉE III, *Évergète*, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, monta sur le trône en 247 avant J.-C., et mourut en 222. Encore enfant, il fut fiancé à Bérénice, fille de Magas, roi de Cyrène; mais le mariage ne s'accomplit que peu de temps avant son avénement. Maître de l'Égypte et de la Cyrénaïque, il trouva bientôt l'occasion d'agrandir ses États. Sa sœur Bérénice, femme d'Antiochus III, roi de Syrie, venait de périr, victime d'une de ces tragédies de sérail communes parmi les princes helléniques de l'Orient. Ptolémée résolut de la venger, et envahit la Syrie, que gouvernait Laodice, meurtrière de Bérénice et d'Antiochus III. Ni cette reine ni son jeune fils Séleucus ne purent arrêter les progrès du roi d'Égypte, qui s'avança jusqu'à Antioche, et soumit toute la contrée située au sud du mont Taurus; puis, au lieu de franchir cette montagne, il s'enfonça en Orient, conquit successivement la Babylonie, la Mésopotamie, la Susiane, et atteignit les frontières de la Bactriane. Il s'apprêtait à renouveler l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, quand les dissensions intestines de l'Égypte le rappelèrent dans ce pays. Il rapporta un immense butin, entre autres choses les statues des divinités égyptiennes jadis enlevées par Cambyse. Cette preuve de respect pour la religion nationale lui valut une grande popularité parmi ses sujets, qui lui décernèrent le titre d'*Evergète* (*le Bienfaisant*). Ses flottes, aussi heureuses que ses armées de terre, soumirent les provinces maritimes de l'Asie (Cilicie, Pamphylie, Ionie), jusqu'à l'Hellespont, ainsi que Lysimachia et d'autres places importantes de la Thrace. Ce furent là ses conquêtes les plus durables, car les provinces orientales retombèrent au pouvoir de Séleucus, auquel Ptolémée opposa avec peu de succès un compétiteur en soutenant les prétentions d'Antiochus Hiérax. Cette longue guerre de l'Égypte et de la Syrie est fort peu connue; elle se termina par une trêve de dix ans. On n'a pas plus de détails sur les rapports de Ptolémée avec la Macédoine et la Grèce; on sait seulement que, fidèle à la politique de ses deux prédécesseurs, il se montra généralement hostile à la Macédoine; il en vint même à une guerre ouverte, et remporta sur Antigone Gonatas une victoire navale à Andros. Il soutint la ligue achéenne jusqu'à ce que celle-ci se fut alliée avec la Macédoine; alors il changea aussi, et favorisa contre les Achéens Cléomène, qui, après sa défaite de Sellasie, trouva un asile en Égypte. Il continua avec la république romaine les relations amicales nouées par son père; mais il déclina prudemment les offres de secours que lui fit le sénat à l'occasion de sa guerre avec Séleucus. Dans les dernières années de son règne, il tourna ses armes contre les tribus éthiopiennes, et fonda sur la mer Rouge le port d'Adulé. Dans cette ville se trouvait une inscription recueillie par Cosmas l'*Indicopleuste*, en commémoration de ses exploits; elle est venue jusqu'à nous, et contient à peu près tout ce que l'on sait de son

Il mourut à un âge encore peu avancé, rt naturelle, si l'on en croit Polybe, ou, t Justin, empoisonné par son fils. Il laissa emme Bérénice, qui lui survécut, trois en- Ptolémée, son successeur, Magas, et é, mariée plus tard à son frère Ptolémée ator. Trogue Pompée donne deux fois à iée III le surnom de *Thryphon;* ni ce i celui d'*Évergète* ne figurent sur ses les.

règne de Ptolémée Évergète est la pé- a plus brillante de la monarchie égyp- Plus guerrier que son prédécesseur et abile politique que lui, il se montra, comme x premiers Ptolémées, un protecteur des et des sciences. Il augmenta considéra- t la bibliothèque d'Alexandrie, et acquit l prix les manuscrits les plus authenti- Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Les l'Ératosthène, d'Apollonius de Rhodes, ophane le grammairien, qui vécurent à sa prouvent que l'école d'Alexandrie n'avait rien perdu de son éclat. Ptolémée semble favorisé plus que ses prédécesseurs le ational des Égyptiens; il fit des additions ıd temple de Thèbes, en éleva un nou- Esné, et un autre à Canope, qu'il dédia ı, en son nom et au nom de la reine Bé- L. J.

XXVII, 1, 2, 3. — Appien, *Syriaca*, 65. — Po- 58. — Plutarque, *Aratus*, 24, 41; *Cleomenes*, · Pausanias, II, 8. — Eutrope, III, 1. — Butt- *Museum für Alterthumswissenschaft*, vol. II, 5. — Clinton, *Antiquit. asiaticæ*. — Clinton, *Hellenici*, vol. III, p. 382.

LÉMÉE IV, *Philopator*, roi d'Égypte, s du précédent, né en 242 avant J.-C., ı 205. On dit qu'il fut surnommé *Philo-* par antiphrase, parce qu'il avait empoi- on père; mais comme il prend ce surnom s médailles, il est difficile d'admettre t une pareille origine. Ptolémée, malgré s, eût hésité à se parer d'un titre qui faisait . à un parricide. Quoi qu'il en soit du qui paraît douteux, et du surnom, qui pas heureusement choisi, Ptolémée Phi- commença son règne, en 222, par les s plus odieux. Il fit mettre à mort sa Bérénice, son frère Magas, dont il redou- popularité dans l'armée, et son oncle Ly- e.. Son ministre Sosibius fut l'instrument peut-être l'instigateur de ces crimes. Le parte Cléomène, devenu l'objet des soup- Sosibius, se donna la mort. Après avoir i son pouvoir par de tels moyens, Pto- laissant gouverner son ministre, s'aban- ntièrement à l'indolence et aux voluptés. t tiré de son inertie que par la nouvelle cès d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, ait d'enlever à l'Égypte les importantes ses de Tyr et de Ptolémaïs. Ptolémée ministre envoyèrent contre les Syriens, une armée sous Nicolaüs et une flotte sous Périgène. Ce premier effort ne fut pas heu- reux; Nicolaüs, vaincu, perdit une grande partie de la Célésyrie et de la Palestine; mais l'année suivante Ptolémée prit en personne le comman- dement de son armée, forte de soixante-dix mille fantassins et cinq mille cavaliers, rencontra An- tiochus à Raphia, sur la limite du désert, et rem- porta une victoire complète. Il n'en tira que fai- blement parti; pressé de retourner à sa vie de plaisirs, il fit la paix avec Antiochus, qui restitua ses conquêtes. En revenant de cette expédition, Ptolémée visita Jérusalem et demanda à être admis dans le sanctuaire. On rapporte qu'il éprouva un refus de la part du grand prêtre, et qu'il en ressentit contre tous les Juifs une haine implacable. Non-seulement il retira à la colonie israélite d'Alexandrie les priviléges que ses pré- décesseurs lui avaient accordés, mais il l'accabla de persécutions. De retour en Égypte, il reprit, pour ne plus l'interrompre, le cours de ses dé- bauches. Agathocle, frère de sa maîtresse Aga- thoclea, partagea le pouvoir avec Sosibius. Leur détestable administration amena une révolte des Égyptiens, la première qui ait eu lieu depuis l'établissement de la dynastie hellénique. Cette insurrection, promptement réprimée, ne produisit aucun effet sur Ptolémée, qui n'en gouverna que plus mal. Il fit mettre à mort sa femme Arsinoé, et s'abandonna sans réserve à ses vices, qui abré- gèrent ses jours. Il mourut après un règne de dix-sept ans, ne laissant qu'un fils unique, âgé de cinq ans.

Avec Ptolémée Philopator commence le dé- clin du royaume grec d'Égypte. L'indolence, les débauches, la cruauté, les meurtres domesti- ques, le gouvernement des favoris, tout ce qui doit caractériser désormais la dynastie dégénérée des Lagides se montre déjà chez ce quatrième Ptolémée; cependant telle avait été l'excellente politique de ses prédécesseurs que Philopator en recueillit les avantages et ne put en répudier toutes les traditions; en Grèce il rechercha l'a- mitié des Athéniens; en Italie il cultiva l'alliance des Romains, auxquels il fournit d'amples pro- visions de grains pendant la seconde guerre pu- nique. De toutes les traditions de ses pères celles qu'il suivit le plus volontiers furent le goût et le patronage des lettres. Sous son règne, grâce au grammairien Aristarque, l'école d'Alexan- drie continua d'être florissante. Ptolémée por- tait l'admiration pour Homère si loin qu'il lui dédia un temple, comme à une divinité. L. J.

Polybe, V, 34-39, 40, 58-71, 79-87, 107; XIV, 11, 12; XV, 25, 38. — Plutarque, *Cleom.*, 33-37. — Justin, XXX, 1, 2. — Tite Live, XXVII, 4. — Diogène Laerce, VII, 177. — Élien, *Var. hist.*, XIII, 22.

PTOLÉMÉE V, *Épiphane*, roi d'Égypte, fils et successeur du précédent, né vers 210 avant J.-C., mort en 181. Il n'avait que quatre ou cinq ans lorsque la mort de son père, en 205, le plaça sur le trône. Agathocle, favori du dernier prince, exerça d'abord le pouvoir; mais il périt bientôt dans une émeute du peuple d'Alexandrie,

avec sa sœur, sa mère et ses principaux adhérents. Sosibius, fils du ministre de Philopator, qui lui succéda, ne garda pas l'autorité plus longtemps. Il céda la place à Tlépolème, brave soldat, populaire parmi les Alexandrins, mais administrateur incapable, qui laissa tomber le royaume dans le plus grand désordre. Philippe, roi de Macédoine, et Antiochus III, roi de Syrie, résolurent de profiter de l'orageuse minorité de Ptolémée pour lui enlever les conquêtes de ses ancêtres. Tandis que l'un reprenait les Cyclades et les villes maritimes de la Thrace, l'autre envahissait la Célésyrie. Dans cette extrémité, les ministres du jeune roi eurent recours au sénat romain, qui se hâta de saisir cette occasion d'intervenir en Orient. Une ambassade fut envoyée à Alexandrie, et prit la conduite des affaires. Il était temps que les Romains intervinssent; car Antiochus, vainqueur à Panium du général égyptien Scopas, avait rapidement soumis la Judée, la Célésyrie, la Phénicie, et une partie de la Cilicie et de la Lycie. Il reçut des envoyés du sénat l'ordre d'abandonner toutes ses conquêtes; n'osant le repousser ouvertement, il l'éluda en concluant avec les Égyptiens un traité par lequel Ptolémée devait épouser, sa fille Cléopâtre et recevoir pour dot les provinces syriennes (199). Les années qui suivirent ne furent pas exemptes de troubles, quoique le gouvernement fût aux mains d'un ministre habile et ferme, Aristomène. Une révolte éclata dans la basse Égypte, et Scopas essaya d'exciter une insurrection dans Alexandrie, tentative qu'il paya de sa vie. Ces désordres décidèrent les ministres de Ptolémée à ne pas prolonger sa minorité; ils le déclarèrent investi du plein pouvoir royal, quoi qu'il fût encore très-jeune (196). La cérémonie de son couronnement, célébrée à Anactaria, donna lieu au décret consigné dans l'inscription si connue sous le nom de pierre de Rosette. On sait que ce curieux monument épigraphique fournit à Champollion la clef des hiéroglyphes. Trois ans plus tard, dans l'hiver de 193-192, le mariage de Ptolémée avec Cléopâtre s'accomplit à Raphia. Antiochus, sur le point de faire la guerre aux Romains, comptait que ce mariage attirerait le roi d'Égypte dans son alliance. Il n'en fut rien; Ptolémée resta fidèle à la république; mais ses offres de secours pendant la guerre, ses félicitations après la victoire, furent froidement accueillies par le sénat, qui ne lui fit pas même rendre la Célésyrie et la Phénicie. Tant que Ptolémée resta sous l'influence d'Aristomène, son gouvernement fut sage et équitable; mais lorsqu'il se fut lassé de ce ministre et qu'il l'eut forcé à se donner la mort, il tomba dans les mêmes vices que son père. Vers la fin de son règne, il songea cependant à s'arracher aux voluptés de sa cour et à reprendre sur Séleucus, successeur d'Antiochus, les provinces enlevées à l'Égypte; déjà il avait rassemblé une armée de mercenaires, lorsque quelques-uns de ses ministres, contre lesquels il avait proféré des menaces, le prévinrent en l'empoisonnant; il n'avait pas encore trente ans, et il en avait régné vingt-quatre. Il laissa deux fils, qui occupèrent successivement le trône, sous le nom de Ptolémée Philométor et d'Évergète II, et une fille nommée Cléopâtre.

Les historiens nous manquent pour cette période de l'histoire d'Égypte, et on n'a presque aucun renseignement sur le gouvernement propre de Ptolémée Épiphane; mais on en sait assez pour constater que son règne précipita la décadence commencée sous le règne précédent. Pendant sa minorité la monarchie des Lagides fit des pertes irréparables, et à sa mort il ne restait guère à l'Égypte d'autres possessions étrangères que Cypre et la Cyrénaïque. L. J.

Polybe, XV, 20, 25-33; XVI, 21, 22, 39; XVII, 22, 34; XVIII, 17, 36-38; XXIII, 1, 7, 16; XXV, 7. — Justin, XXX, 2, 3; XXXI, 1. — Tite Live, XXXI, 2, 9; XXXV, 13; XXXVI, 4; XXXVII, 3. — Appien, *Syriaca*, 1-3. — *Mac.*, 3, dans la *Bible*. — Diodore de Sicile, *Excerpta*, dans l'édit. Didot. — Saint Jérôme, *Comm. ad Daniel*. — Josèphe, *Antiquit. jud.*, XII. — Letronne, *Inscription de Rosette*, dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I (édit. Didot).

PTOLÉMÉE VI, *Philométor*, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, monta sur le trône en 181 avant J.-C., et mourut en 146. Il était encore enfant lorsqu'il succéda à son père. Pendant sa minorité, sa mère Cléopâtre gouverna l'Égypte. Après la mort de cette princesse, en 173, le pouvoir passa aux mains d'Euiæus et Lenæus, ministres pervers et incapables, qui s'engagèrent imprudemment dans une guerre contre Antiochus Épiphane, roi de Syrie. Une défaite complète, près de Péluse, punit leur témérité et ouvrit l'Égypte au vainqueur. Antiochus s'avança sans opposition jusqu'à Memphis, et s'empara de la personne du jeune roi. Il le traita avec beaucoup d'égards, espérant s'en faire un instrument pour soumettre l'Égypte; mais à cette nouvelle le plus jeune Ptolémée, alors à Alexandrie avec sa sœur Cléopâtre, se fit proclamer roi, sous le titre d'Évergète II, et défendit si vigoureusement sa capitale, qu'il donna aux Romains le temps d'intervenir. Sur l'invitation du sénat, Antiochus évacua l'Égypte, laissant les deux Ptolémées régner l'un à Memphis, l'autre à Alexandrie. Les deux frères ne tardèrent pas à s'entendre. Il fut convenu qu'ils régneraient ensemble et que Philométor épouserait sa sœur Cléopâtre. Cet arrangement ne convenait pas à Antiochus, qui envahit encore une fois l'Égypte, et revint mettre le siége devant Alexandrie; mais sur l'injonction formelle de l'ambassadeur romain Popilius Lænas, il dut battre de nouveau en retraite (168). La concorde des deux frères ne dura pas plus longtemps que leur danger. Dans les dissensions qui éclatèrent entre eux, Évergète eut d'abord l'avantage, et chassa son frère d'Alexandrie. Philométor se rendit à Rome (164). Le sénat le reçut avec beaucoup d'honneurs, et le fit repartir pour l'Égypte accompagné

ntés qui devaient le réinstaller sur le trône. :te, qui s'était aliéné les Égyptiens par nnie, était hors d'état de résister aux ordres iat. Un nouveau traité intervint entre les :ères : Philométor garda l'Égypte, et Évert Cyrène. Celui-ci, ne trouvant pas sa part ıte, réclama en sus l'île de Cypre. Il alla aloir ses prétentions à Rome; le sénat lui raison, mais ne lui fournit pas les moyens els de se mettre en possession de l'objet ;e; de sorte que pendant près de dix ans ıx frères se disputèrent l'île de Cypre, efois à main armée, plus souvent par ıbassades envoyées à Rome. Enfin Éverıt vaincu et fait prisonnier à Lapéthus. ıétor, par un trait de générosité rare parmi ılémées, lui rendit la liberté et le renvoya ner Cyrène, à condition qu'il se contentesormais de cette principauté. A peine dée la rivalité de son frère, Ptolémée Philose tourna contre Démétrius Soter, roi de qui avait essayé de profiter des troubles ;ypte pour s'emparer lui-même de Cypre. ıée soutint contre Démétrius les préten'Alexandre Bala au trône de Syrie, les fit her, et donna en mariage au nouveau roi Cléopâtre (150). Alexandre se montra peu aissant; redoutant son protecteur, il laissa inistre Ammonius tramer l'assassinat du ıue égyptien; peut-être fut-il l'instigateur ɜ tentative criminelle; il refusa du moins de r. Ptolémée, indigné, reprit sa fille, chassa dre Bala de la Syrie, et mit sur le trône rius, fils de Démétrius Soter. Alexandre 'oulu recommencer la lutte fut défait par es combinées de Démétrius et de Ptolémée; endant la bataille le roi d'Égypte fit une e cheval, et se cassa la jambe. Il mourut peu 's après, des suites de cet accident. Il avait rente-cinq ans à partir de son avénement et it depuis qu'il avait été rétabli sur le trône ı Romains. Il laissa trois enfants : un fils, né roi sous le nom de Ptolémée Eupator, et . mis à mort par son oncle Évergète; une Cléopâtre, mariée à Alexandre Bala, puis à rius II, roi de Syrie; une autre fille, nommée Cléopâtre, qui épousa son oncle Ptolémée te. Ptolémée Philométor suspendit pour e temps la décadence de la dynastie des s. Il se distingua entre tous les princes de son par son humanité. Polybe rapporte : fit mettre à mort aucun citoyen d'Alexanɔur une offense politique ou privée. Cette ıtion est d'autant plus remarquable qu'une le son règne se passa au milieu des guerres

L. J.

2, XXVII, 17; XXVIII, 1, 16, 17, 19; XXIX, 8, 11; .8, 25-27; XXXII, 1; XXXIII, 5; XL, 12. — Dio-'xcerpta (édit. Didot). — Tite-Live, XLII, 29; 9; XLV, 11-13. — Justin, XXXIV, 2, 3; XXXV, Appien, *Syr.*, 66, 67. — Eusèbe, *Chron.* — Saint *Comm. ad Danielem.* — Josèphe, XIII, 3, 4. — e, *Recueil des inscriptions*, t. I, p. 10, 24. — *Fasti hellenici*, vol. III, p. 318-320, 386.

PTOLÉMÉE VII, *Évergète II*, ou *Physcon*, roi d'Égypte, frère du précédent, succéda à Ptolémée Philométor, en 146 avant J.-C., et mourut en 117. Nous avons déjà raconté comment ce second fils de Ptolémée Épiphane prit le titre de roi d'Égypte, en 170, et à la suite de quels événements il fut réduit à se contenter du royaume de Cyrène, en 154. A la mort de Philométor, en 146, sa sœur et veuve Cléopâtre se hâta de faire proclamer roi son fils, enfant; mais Ptolémée Évergète, envahissant aussitôt l'Égypte, réclama le trône pour lui-même. L'intervention des députés romains amena un accord entre ces prétentions rivales. Il fut convenu que Ptolémée Évergète régnerait et épouserait Cléopâtre, sa sœur, veuve de Philométor, et qu'après leur mort le trône reviendrait au fils de Philométor; mais le jour même des noces Évergète fit tuer son neveu. La suite de son règne fut digne de ce sanglant début. Ses débauches et ses cruautés dépassèrent ce qu'avaient fait les plus mauvais Ptolémées. Les surnoms de *Kakergète* (*le Malfaisant*), de *Physcon* (*l'Enflé*, allusion à son énorme embonpoint), que lui donnèrent les Alexandrins, attestèrent à son égard la haine populaire. Il s'en vengea avec une rigueur atroce. Plusieurs fois ses mercenaires inondèrent de sang les rues d'Alexandrie. Des milliers de citoyens s'enfuirent, et le tyran fut forcé de faire appel à l'émigration étrangère pour repeupler des quartiers entiers, devenus déserts. Son union avec Cléopâtre parut d'abord heureuse, et il en naquit un fils, qui reçut le nom de Memphite; mais Ptolémée devint amoureux d'une fille de Philométor et de Cléopâtre; il répudia sa femme pour épouser la jeune princesse, qui se nommait aussi Cléopâtre, et qui était à la fois sa nièce et sa belle-fille. Ce mariage, doublement ou triplement incestueux, mit le comble à son impopularité. Les mécontents, contenus quelque temps par la main vigoureuse de Hiérax, général de Ptolémée, finirent par l'emporter; et tandis que le tyran s'enfuyait à Cypre, ils prirent pour reine sa sœur Cléopâtre (130). Ptolémée se vengea de cette usurpation d'une manière digne de lui : il fit tuer le fils qu'il avait eu de sa sœur, et envoya à cette princesse la tête et la main de l'enfant. La reine, exaspérée, eut l'imprudence de réclamer les secours de Démétrius II, roi de Syrie. Les Alexandrins détestaient les Syriens; la perspective de voir revenir ces étrangers, qui avaient plusieurs fois envahi l'Égypte, produisit un revirement soudain dans le peuple d'Alexandrie, et Ptolémée fut rétabli sur le trône d'Égypte (127). Il revenait d'exil à demi corrigé, et si non meilleur, du moins plus habile. Il amnistia Marsyas, général des Alexandrins révoltés, et finit par se réconcilier avec sa sœur Cléopâtre. Après avoir soutenu Alexandre Zébina contre Démétrius II, il l'abandonna et plaça sur le trône de Syrie Antiochus Grypus, fils de Démétrius, auquel il donna en mariage sa fille Tryphœna. Le reste

de son règne fut tranquille. Il mourut dix ans après sa restauration, vingt-neuf après la mort de son frère. Au milieu de ses vices et de ses crimes, Ptolémée Physcon retint le goût des lettres, qui était héréditaire chez les Lagides. Il est vrai que la première et détestable partie de son règne fut funeste aux écoles d'Alexandrie en décidant une partie des professeurs à porter leur savoir dans d'autres pays. Mais après sa restauration, Ptolémée s'efforça de réparer le mal qu'il avait fait lui-même. Jaloux des progrès des écoles de Pergame, il interdit, dit-on, l'exportation du papyrus, et cette prohibition amena la découverte du parchemin. Il composa sous le titre de *Commentaires* ou *Mémoires* (Ὑπομνήματα) un ouvrage dont le sujet est incertain, et qui semble avoir été plutôt un recueil de curiosités scientifiques et littéraires qu'un récit historique.

Ptolémée Évergète II laissa deux fils : Ptolémée Soter II et Alexandre, qui occupèrent successivement le trône d'Égypte; et trois filles : Cléopâtre, mariée à son frère Ptolémée; Tryphaena, mariée à Antiochus Grypus, roi de Syrie, et Séléné. Il laissa aussi un fils naturel, Ptolémée Apion, auquel il légua le royaume de Cyrène.

L. J.

Justin, XXXVIII, 8, 9; XXXIX, 1, 2. — Diodore de Sicile, XXXIII, XXXIV. — Athénée, IV, VI, XII. — Eusèbe, *Chron.* — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII. — Tite-Live, *Epit.*, LIX. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III.

PTOLÉMÉE VIII, *Soter II*, ou *Philométor*, plus connu sous le surnom de *Lathyre* (Λάθυρος), roi d'Égypte, fils aîné du précédent, régna depuis 117 avant J.-C. jusqu'en 81. Quoique à la mort de son père il fût en âge de régner, il dut cependant partager le trône avec sa mère, Cléopâtre, princesse ambitieuse, qui pour mieux s'assurer de lui le força à répudier sa première femme (Cléopâtre, sa sœur aînée) et à épouser Séléné, sa plus jeune sœur. Malgré cet arrangement, le fils et la mère s'entendirent assez mal ensemble, et en vinrent à une rupture ouverte, qui se termina par l'expulsion de Lathyre, en 107. Ce prince alla régner à Cypre, tandis que son frère Alexandre, roi de cette île, venait à Alexandrie partager avec Cléopâtre la royauté d'Égypte. Lathyre se maintint pendant dix-huit ans indépendant sur le trône, malgré les efforts de sa mère et de son frère pour le lui enlever. Il se mêla aux dissensions intestines des Syriens, tantôt pour défendre les habitants de Ptolémaïs et de Gaza contre Alexandre Jannée, roi des Juifs (103-101), tantôt pour soutenir Antiochus de Cyzique contre Antiochus Grypus; mais ces expéditions sont peu connues, et n'eurent que de faibles résultats. Après la mort de Cléopâtre et l'expulsion d'Alexandre, en 89, Lathyre fut rappelé sur le trône d'Égypte. Cette seconde période de son règne ne fut troublée que par une révolte de la ville de Thèbes. Cette puissante métropole de la haute Égypte succomba après une lutte de trois ans, pour ne plus se relever. Lathyre, par son administration sage, rendit quelque prospérité à l'Égypte. Quoique allié des Romains, il s'abstint prudemment de prendre part à leur guerre contre Mithridate. Il semble avoir été d'un caractère modéré, aimable et assez faible. Il laissa en mourant une fille, Bérénice ou Cléopâtre, qui lui succéda, et deux fils naturels, tous deux appelés Ptolémée, plus tard rois d'Égypte et de Cypre.

L. J.

Justin, XXXIX, 4, 5. — Pausanias, I, 9. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 10. — Eusèbe, *Chron.* — Letronne, *Recueil des inscriptions*, p. 60-61. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 391.

PTOLÉMÉE IX, *Alexandre Ier*, roi d'Égypte, fils de Ptolémée VII, et frère du précédent, régna depuis 107 avant J.-C. jusqu'en 89. Après la mort de son père, sa mère aurait voulu lui décerner la couronne, au préjudice de son frère aîné, mais les Alexandrins s'y opposèrent. Le jeune prince dut se contenter d'être gouverneur de l'île de Cypre, titre qu'il échangea en 114 contre celui de roi. Cléopâtre put réaliser en 107 son plan favori, et Alexandre partagea avec elle le trône d'Égypte pendant plus de seize ans. A la fin la mère et le fils se brouillèrent, et se tendirent mutuellement des embûches; Cléopâtre périt assassinée (90), mais Alexandre ne jouit pas longtemps du succès de son crime; le peuple et les soldats s'unirent pour le chasser. Vaincu par les rebelles dans une bataille navale en 89, il essaya de s'emparer du trône de Cypre, que le départ de son frère venait de laisser vacant; mais il essuya une seconde défaite navale, et fut tué dans l'action. Il laissa un fils, Alexandre, depuis roi d'Égypte, et une fille dont le nom est inconnu.

L. J.

Justin, XXXIX, 4, 5. — Porphyre, *Chron.* — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 13.

PTOLÉMÉE X *Alexandre II*, roi d'Égypte, fils du précédent, mis à mort en 80 avant J.-C., après un règne de quelques mois. Il était encore tout enfant, lorsque sa grand'-mère Cléopâtre, pour le soustraire aux troubles de l'Égypte, l'envoya dans l'île de Cos, vers 102. Cette île tomba au pouvoir de Mithridate en 88. Ptolémée Alexandre, devenu prisonnier du roi du Pont, s'échappa bientôt, et se réfugia auprès de Sylla, qui l'emmena à Rome. Le tout puissant dictateur romain prit en faveur le jeune prince, et après la mort de Lathyre, en 81, il le nomma roi d'Égypte. Les Alexandrins, qui avaient déjà proclamé reine Cléopâtre Bérénice, fille de Lathyre, exigèrent qu'Alexandre l'épousât et partageât le pouvoir avec elle. Il consentit à tout; mais dix-neuf jours après leur mariage, il la fit assassiner. Les Alexandrins, exaspérés, se soulevèrent et le tuèrent dans le gymnase.

Dans un discours de Cicéron (*de rege alexandrino*) il est parlé d'un testament fait par un roi Alexandre qui léguait tous ses États au peuple romain. On ne sait de quel Alexandre il est ici question, et le passage de Cicéron soulève une difficulté de chronologie qu'il est impossible de résoudre d'une manière satisfaisante. L. J.

Mithrid., 23; *Bel. civ.*, I, 102. — Josèphe, *An*-
XIII, 13. — Eusèbe, *Chron.* — Orelli, *Onomas-*
.

ÉMÉE XI, *le nouveau Dionysus* (Νέο;
), plus connu sous le surnom d'*Aulète* (le
flûte), roi d'Égypte, fils naturel de Pto-
II, Lathyre, régna de 80 avant J.-C. à 51.
opâtre-Bérénice et Ptolémée Alexandre II
inte la race légitime des Lagides. Pto-
naturel d'un prince qui avait laissé de
venirs, fut proclamé roi par les Alexan-
is il se montra indigne de son père. Le
l'on sait de son règne suffit pour le
ôté de Physcon et de Philopator, parmi
mauvais princes de la dynastie des La-
s débauches et ses prodigalités épui-
finances, un peu réparées sous Lathyre.
Il dut payer d'un prix énorme le titre
Romains, qui ne lui fut décerné que
nsulat de César (59). Ses sujets, acca-
ôts, se révoltèrent, et le chassèrent, en
tit pour Rome avec l'espoir d'obtenir
son rétablissement sur le trône. En
ar Rhodes il demanda une audience à
ors commissaire du peuple pour l'an-
Cypre à la république. Cette mission
coûté la vie à son frère, le plus jeune
olémée Lathyre. L'entrevue du com-
le la république et du roi d'Égypte fut
Caton, occupé à satisfaire un besoin
ὸν τότε περὶ κοιλίας κάθαρσιν, dit Plu-
ne se dérangea pas pour le misérable
il s'inclinait devant lui; mais, tout en
nt cette grossière marque de mépris
na aussi l'excellent conseil de s'entendre
avec ses sujets, au lieu d'aller se jeter
ntrigues des partis à Rome, au milieu
vénales et violentes qui lui vendraient
un appui qu'elles ne lui donneraient
mée ne suivit point ce conseil, et se
Rome. D'abord tout parut lui réussir :
beaucoup d'argent et à l'influence de Ci-
obtint du sénat un décret qui le réta-
r le trône et chargeait de cette com-
. Lentulus Spinther, proconsul de Ci-
ces entrefaites arrivèrent en Italie des
l'Alexandrie qui venaient plaider la
l'insurrection auprès du sénat. Ptolé-
rti de leur débarquement, trouva le
faire tuer le plus grand nombre des
vant qu'ils eussent atteint Rome, et dé-
utres par menace ou par corruption à
rter plainte contre lui. L'indignation
r cette conduite donna plus de force au
osé à la restauration du roi d'Égypte,
il, voyant que malgré le décret du sé-
deux ans d'attente, ses affaires n'é-
plus avancées, quitta Rome, et se retira
. Là il obtint de A. Gabinius, proconsul
au prix d'une énorme somme d'argent
protection de Pompée, une intervention
elle le sénat ne fut pas même consulté

Gabinius battit en trois rencontres Archelaüs, mari de Bérénice, reine d'Égypte, et rétablit Ptolémée sur le trône d'Alexandrie (55). Un des premiers actes du monarque restauré fut de faire mettre à mort sa fille aînée, Bérénice, qui avait régné en son absence, et les principaux citoyens d'Alexandrie. Maintenu sur le trône par une armée étrangère, et forcé de payer chèrement les services qu'elle lui rendait, Aulète n'exerçait qu'une autorité précaire; il n'avait pas même la disposition de ses finances, qui étaient administrées par un Romain, Rabirius Postumus. Il mourut au mois de mai 51, laissant deux fils, tous deux nommés Ptolémée, et deux filles, Cléopâtre et Arsinoé. Ses deux autres filles, Tryphæna et Bérénice, étaient mortes avant lui, et la seconde par son ordre. L. J.

Eusèbe, *Chron.* — Strabon, XVII. — Dion Cassius, XXXIX, 12-16, 55-58. — Cicéron, *ad Fam.*, I, 1-7; *ad Quint. frat.*, II, 2, 3; *pro Rabirio*, 2, 3, 10; *pro Cælio*, 10; *pro rege Alexandrino*. — Tite-Live, *Epit.*, CV. — Plutarque, *Cato minor*, 35; *Pomp.*, 49; *Ant.*, 3. — César, *Bel. civ.*, III, 103, 110.

PTOLÉMÉE XII, roi d'Égypte, fils aîné du précédent, régna de 51 avant J.-C. à 47. On lui donne quelquefois le surnom de Dionysus. Cohéritier du trône d'Égypte avec sa sœur Cléopâtre, il vit le testament de son père confirmé par le sénat, qui confia à Pompée la tutelle du jeune roi; mais les approches de la guerre civile empêchèrent les Romains de s'occuper du royaume d'Égypte. L'administration tomba entre les mains de l'eunuque Pothinus. Peu de temps après, vers 49, Cléopâtre se brouilla avec son frère, fut chassée d'Alexandrie, et alla rassembler des troupes en Syrie pour rentrer en possession de la couronne. Les deux armées du frère et de la sœur étaient en présence près de Péluse, lorsque Pompée, vaincu à Pharsale, vint chercher un refuge dans le camp de Ptolémée, et n'y trouva que la mort (48). Le roi d'Égypte, ou plutôt ses ministres, Pothinus et Achillas, avaient cru par ce meurtre se concilier Jules César; ils se trompèrent. Le vainqueur de Pharsale, à peine arrivé en Égypte, montra une telle prédilection pour Cléopâtre, que Ptolémée et ses ministres résolurent de recourir aux armes plutôt que d'attendre sa décisision. César, pris par surprise, attaqué à la fois par l'armée de Péluse et par le peuple d'Alexandrie, courut de sérieux dangers; mais son génie et l'approche d'une armée auxiliaire commandée par Mithridate de Pergame lui permirent de reprendre le dessus. Ptolémée, défait à l'embouchure du Nil, se noya en essayant de traverser le fleuve. Cet événement eut lieu à la fin de 48 ou au commencement de l'année suivante. L. J.

César, *Bel. civ.*, III, 103, 104, 106-112; *Bel. alex.*, 1-31. — Dion Cassius, XLII, 3, 4, 7-9, 34-43. — Plutarque, *Pomp.*, 77-79; *Cæs.*, 48, 49. — Appien, *Bel. civ.*, II, 84, 88, 89, 90. — Tite-Live, *Epit.*, CXII. — Strabon, XVII. — Eusèbe, *Chron.*

PTOLÉMÉE XIII, roi d'Égypte, frère du précédent, mis à mort en 43 avant J.-C. César le

proclama roi d'Égypte avec sa sœur Cléopâtre, en 47, et quoiqu'il ne fût qu'un enfant, on convint qu'il épouserait cette princesse. Le mariage et la royauté du jeune Ptolémée n'eurent aucune réalité. Cléopâtre emmena cet enfant à Rome, en 45, et de retour en Égypte après le meurtre de César, elle le fit tuer, en 43. Le règne nominal du dernier des Lagides avait duré un peu plus de trois ans. L. J.

Eusèbe, *Chron.* — Hirtius, *Bel. alex.*, 33. — Dion Cassius, XLII, 44; XLIII, 27. — Strabon, XVII. — Suétone, *Cæs.*, 35. — Sur l'histoire générale de la dynastie des Lagides, consult. Vaillant, *Historia Ptolemæorum regum Ægypti*; Amsterdam, 1701, in-fol. — Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, 2 vol. in-8°. — Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte*; *Recueil des inscriptions grecques en Égypte*. — Clinton, *Fasti hellenici*, t. III. — Niebuhr, *Kleine Schriften*. — Droysen, *Hellenismus*, vol. II. — Eckhel, *Doctrina numorum*, vol. IV. — Visconti, *Iconographie grecque*, vol. III. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PTOLÉMÉE Apion, ou *le Maigre*, roi de *Cyrène*, mort en 96 av. J.-C. Il était fils illégitime de Ptolémée Physcon et de sa maîtresse Irène. Son père lui laissa le royaume de la Cyrénaïque (117). On ne connaît aucun des événements de son règne. En mourant il légua ses États au peuple romain. Le sénat refusa cet héritage, et déclara libres les villes de la Cyrénaïque; mais pour apaiser des dissensions survenues entre ces villes, la Cyrénaïque fut réduite en province romaine trente ans plus tard. G. R.

Justin, XXXIX. — Eutrope, VI.

PTOLÉMÉE, roi de Chypre, mort en 57 av. J.-C. Fils naturel de Ptolémée Soter II et frère de Ptolémée Aulète, il eut le trône de Chypre en 80, sans avoir obtenu l'agrément des Romains. Il eut le tort de les offenser en affectant des airs de mépris et d'indépendance à leur égard, et en entretenant des relations avec Mithridate, dont il devait épouser la fille, Nysa. Il avait refusé de retirer Clodius des mains des pirates. Celui-ci, devenu tribun du peuple, rappela un prétendu testament de Ptolémée Alexandre II qui léguait ses États à la république; un plébiscite déclara que l'île de Chypre était réduite en province romaine, et Caton, nommé questeur et investi de la puissance prétorienne, fut chargé d'exécuter cette loi, qu'il désapprouvait. Aulète contribua lui-même à la spoliation de son frère. On offrit au roi de Chypre en dédommagement la dignité de grand pontife du temple de Vénus à Paphos. Abandonné de tous, le malheureux prince s'empoisonna. G. R.

Strabon, Dion Cassius, Plutarque. — Caton, Appien, Velleius Paterculus.

PTOLÉMÉE, roi de Mauritanie, mort en 40 après J.-C. Il était fils et successeur de Juba II; sa mère, Cléopâtre Sélène, était fille de Marc-Antoine et de la reine Cléopâtre. Il monta sur le trône vers l'an 19, sous Tibère. Strabon, qui écrivait à cette époque, dit que Juba était jeune encore et laissait les soins du gouvernement à ses courtisans. Une partie des Mauritaniens, mécontents, se joignit à Tacfarinas en 24. Celui-ci ayant été défait par P. Dolabella, Ptolémée, qui s'était rendu utile au général romain pendant cette campagne, reçut du sénat les ornements triomphaux. Il régna jusqu'en 40. Appelé à Rome par Caligula, son cousin, il fut mis à mort par ordre de ce tyran, qui voulait s'approprier ses richesses. Les deux Mauritanies devinrent alors provinces romaines. Pausanias rapporte que les Athéniens élevèrent une statue en l'honneur de ce prince. G. R.

Strabon, VII. — Tacite, *Annales*, IV. — Dion Cassius, Suétone, *Caligula*, 26. — Sénèque, *De tranquill.*, II. — Visconti, *Iconogr. grecque*, V, 2.

PTOLÉMÉE (*Claude*), célèbre astronome et géographe, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. Les détails de sa vie manquent. On sait seulement avec certitude qu'il faisait en 139 de J.-C. des observations astronomiques à Alexandrie (1). Cette ville, qui devait relier l'Orient à l'Occident, était devenue de bonne heure une véritable pépinière de savants. Euclide y posa les principes mathématiques de l'astronomie; Aristarque de Samos y enseigna les premières applications de la géométrie à la science des astres; Ératosthène, successeur d'Aristarque dans l'école d'Alexandrie, fit dresser les grandes armilles pour observer les équinoxes, et Hipparque, « que l'on ne saurait, dit Pline, trop louer d'avoir le mieux démontré la parenté des astres avec l'homme (*cognationem cum homine siderum*) et que nos âmes font partie du ciel (*animasque nostras partem esse cœli*) », apporta tous les efforts de son génie à l'érection de l'édifice commun, en léguant ses observations, « héritage du ciel », aux plus dignes des hommes à venir (2). Ptolémée fut l'exécuteur testamentaire d'Hipparque : ce fut l'architecte qui réunit tous les matériaux épars depuis des siècles.

Le principal ouvrage de Ptolémée a pour titre : Μαθηματικὴ σύνταξις, *Composition mathématique*. On l'appelle communément l'*Almageste*, nom hybride, composé de l'article arabe *al* et du superlatif grec μέγιστος, très-grand : c'est donc, en style oriental, le livre *très-grand* par excellence. Il fut traduit pour la première fois du grec en arabe par Ishac-ben-Honain, vers le milieu du neuvième siècle de notre ère, et au treizième les Juifs d'Espagne le translatèrent en hébreu sur les versions arabes. Sans le besoin qu'on eut de l'astronomie pour la détermination de la fête de Pâques, le texte grec de l'Almageste aurait été probablement perdu. Dans cette question des fêtes mobiles qui divisait l'Église dès son origine, le livre de Ptolémée devait en effet être souvent consulté. Boèce le traduisit en latin, et l'empereur Frédéric II en fit faire, vers 1230, une nouvelle version latine d'après l'arabe. Mais ce n'est guère que

(1) C'est pourquoi Suidas et d'autres l'appellent *Alexandrin*. D'anciens manuscrits de ses ouvrages le surnomment *Pelusiensis* et *Pheludiensis*.

(2) Pline, *Hist. nat.*, II, 26.

'invention de l'imprimerie qu'on a une ›ance exacte de cet auteur. Pierre Lichfit d'abord paraître à Venise, en 1515, n latine de l'Almageste arabe : les exem›n sont aujourd'hui très-rares (1). Les abes des étoiles y remplacent les noms : se sont ainsi perpétués jusqu'à nous. ›gé de cette version, revu et corrigé, ›ach et Regiomontanus (Jean de Kœnigs ›arut en 1496, à Venise; réimprimé à erg, en 1550. Nous passerons sous si- l'autres traductions latines, partielles ›lètes, pour signaler la première édition grec, dû aux soins de Grynæus; Bâle, -fol. Le manuscrit grec dont s'était servi s avait été donné à la bibliothèque de erg (où il ne se trouve plus) par Regio›s, qui le tenait du cardinal Bessarion. e de Grynæus a été reproduit, avec écrits de Ptolémée, par J. Gemusæus; 541 et 1551, in-fol. La meilleure édition de Halma; Paris, 1813 et 1816, 2 vol. ›e texte grec, traduit pour la première ›ançais, a été soigneusement collationné ›nanuscrits originaux de la Bibliothèque ›e de Paris.

dans la Μαθηματικὴ σύνταξις ou *Alma*- qu'on trouve l'exposition du fameux : *de Ptolémée*, sur lequel nous allons dire un mot. Le parallèle entre le .du monde des modernes et la manière anciens se figuraient le mouvement des ›t-un des chapitres les plus curieux et les ›ructifs de l'histoire des sciences. Le sys›imitif, repris et perfectionné par Ptolé›tcelui du sens commun; il s'est tellement avec nos idées et notre langage que nous ›ncore aujourd'hui, non pas que la terre mais que le soleil se lève et se couche. que prétend aussi le vulgaire; et s'il ›ue la terre tourne autour du soleil, ›l veut bien croire les savants sur pa›serait difficile de lui faire comprendre ›omène qui est en opposition directe que la vue lui montre perpétuellement. ›me de Ptolémée se présente donc ap›a fois sur l'assentiment de tous les peu›r le témoignage des sens et la sanction ›s. Bien peu de systèmes pourraient in› cette triple autorité! et cependant ce ›is des siècles brillait aux yeux de tous une incontestable vérité n'était qu'une ›e erreur. Chose étrange! le système qui ›iomphe est peut-être aussi ancien que Ptolémée. Mais quelle différence dans ›che! on dirait deux courbes se dévelop›sens inverse l'une de l'autre. Dès son le faux système s'avance entraînant suffrages. Le vrai ne se hasarde que ›ent; on ignore même d'où il sort, car ni Philolaüs (1), ni Aristarque de Samos, ni Nicetas, n'en réclament la paternité. L'idée que la terre tourne autour du soleil était une de ces inspirations soudaines qui, tour à tour reprises et abandonnées, paraissent d'abord destinées à ne devoir jamais jouir de la faveur des mortels. Après bien des siècles d'oubli ou de dédain, un cardinal, Nic. de Cusa, la remit au jour, vers l'époque où Gutenberg inventa l'imprimerie; bientôt un chanoine, un membre de l'Église, — le sort est malin, — Kopernic la fit triompher, toutefois après que Christophe Colomb eut démontré que le monde ne finit pas au delà des colonnes d'Hercule et que la terre, flottant librement dans l'espace, n'est pas aussi grande que l'antiquité et le moyen âge l'avaient enseigné. Pour détruire ce dogme enraciné, il ne fallut rien moins que la découverte du Nouveau Monde.

Ptolémée non-seulement connaissait l'idée qui forme aujourd'hui la base de l'astronomie, mais il la combat par des arguments qu'il est curieux de connaître. Voici d'abord son entrée en matière : « Nous essayerons d'expliquer en prenant pour principe ce qui est évident, réel et certain (2). » Descartes n'a pas mieux dit dans son *Discours sur la méthode*. C'est une déclaration de principes catégorique, péremptoire; elle ne laisse pas la moindre place au doute : Ptolémée veut, dans sa *Composition mathématique*, suivre la méthode rigoureuse de la géométrie, et procéder par voie de démonstration. De cette déclaration bien appréciée sort un haut enseignement pour l'histoire des sciences. Mais écoutons encore le maître. « La terre ne peut point être transportée obliquement; car, si cela était, on verrait arriver tout ce qui aurait lieu si elle occupait un autre point que le milieu du monde. » Or, l'auteur s'était efforcé de démontrer « que si la terre n'occupait pas le centre du monde, l'ordre que nous voyons s'observer dans les accroissements et décroissements des jours et des nuits serait troublé et interverti; les éclipses de lune ne pourraient pas se faire pour toutes les parties du ciel, etc. » Il serait trop long de reproduire ici tous les arguments spécieux et la plupart incompréhensibles que Ptolémée donne pour nier le mouvement annuel de la terre. Quant au mouvement diurne, il le traite d'invention ridicule, bien qu'il n'en conteste pas la simplicité. Ses paroles méritent d'être rapportées textuellement : « Il y a, dit-il, des gens qui prétendent que rien n'empêche de supposer, par exemple, que le ciel étant immobile, la terre tourne autour de son axe d'occident en orient, en faisant cette révolution dans l'intervalle d'une journée... Il est vrai que rien n'empêche peut-être que, pour plus de simplicité, il n'en soit pas ainsi (οὐδὲν ἄν ἴσως κωλύοι, κατά γε τὴν ἁπλουστέραν ἐπιβολὴν, τοῦθ' οὕτως ἔχειν); mais ces gens ne sentent pas combien, sous le rapport

›de n'en avait vu qu'un seul, qui appartenait à ›chy.

(1) Voy. les articles *Philolaüs* et *Pythagore*.
(2) *Composit. math.*, I, 1.

de ce qui se passe autour de nous et dans l'air, leur opinion est *souverainement ridicule* (πάνυ γελοιότατον)... Les corps plus légers et suspendus dans l'air devraient alors avoir un mouvement contraire à celui de la terre; ni les nuages, ni aucun des corps lancés, ni les oiseaux ne pourraient aller vers l'orient, car la terre les précéderait toujours dans cette direction, et anticiperait sur eux par son mouvement vers l'orient, de manière qu'ils paraîtraient tous, la terre seule exceptée, reculer vers l'occident. » Prévoyant ici l'objection qu'on aurait pu lui faire, l'auteur s'empresse d'ajouter : « Si l'on disait que l'atmosphère est emportée avec la même vitesse que la terre dans sa rotation, il n'en serait pas moins vrai que les corps qui y sont contenus n'auraient pas la même vitesse (1). » Cet argument, qui n'a aucune valeur à raison de l'épaisseur infime de l'atmosphère comparée au globe terrestre, est vraiment curieux de la part du même auteur qui consacre un chapitre entier à démontrer que la terre n'est qu'un point dans l'univers (le point central, il est vrai) et qui se moque agréablement de ceux qui supposent à la terre un support. « Ceux qui regardent dit-il, comme un paradoxe qu'une masse comme la terre ne soit appuyée sur rien, ni emportée par aucun mouvement, se trompent en raisonnant d'après leurs petites sensations et non suivant l'aspect de l'univers. Cela ne leur paraîtrait plus une merveille s'ils savaient que la terre, malgré sa grosseur, n'est pourtant qu'un point comparativement à l'étendue de l'univers qui l'environne... » On ne saurait mieux raisonner; mais nous n'en dirons pas autant de ce que l'auteur va dire; l'illusion est d'autant plus remarquable qu'elle donne la clef de tout le système de Ptolémée... « Ils (les ignorants qu'il raille), comprendraient, continue-t-il, que la terre, étant un infiniment petit par rapport à l'univers, est contenue de toutes parts et maintenue fixe par les efforts permanents qu'exerce sur elle l'univers. Il n'y a ni haut ni bas dans le monde; car on n'en peut concevoir dans une sphère. Quant aux corps qu'il renferme, ceux qui sont légers sont comme poussés à l'extérieur, vers la circonférence, tandis que les corps pesants se dirigent vers le milieu comme vers un centre, et nous paraissent tomber (2). » Le moyen de ne pas ajouter foi à une doctrine qui se formule en termes aussi dogmatiques! Et pourtant, encore une fois, tout cela était faux, radicalement faux. Cet exemple devrait nous mettre en garde contre toute affirmation magistrale, se présentât-elle appuyée de tout le cortége des mathématiques.

Toute erreur porte en elle-même son expiation. Après avoir donné la terre comme le centre des mouvements du soleil, de la lune et des planètes, il fallait, non-seulement le démontrer, mais, ce qui était la tâche la plus difficile, il fallait rattacher au système de Ptolémée certains phénomènes, comme les stations et les rétrogradations de Mars, de Jupiter et de Saturne, mouvements successivement directs et rétrogrades, séparés par deux points d'immobilité (station). De là l'origine des *épicycles*, l'une des inventions les plus bizarres de l'esprit humain. L'hypothèse des épicycles, développée aux livres IX et X de l'*Almageste*, et imaginée pour expliquer ces mouvements, est, comme dit Arago, « entièrement contraire aux principes les plus simples, les plus élémentaires, les plus évidents de la mécanique (1) ». Ils s'expliquent, au contraire, d'une manière très-simple si l'on suppose la terre circulant autour du soleil (*voy.* KOPERNIK et KEPLER).

Après avoir signalé les erreurs fondamentales qui déparent l'Almageste, nous devons aussi indiquer les services que cet ouvrage a rendus aux progrès de la science. D'abord on y trouve consignées des observations anciennes, par exemple celles d'Hipparque, qui ont servi à vérifier ou à corriger même les observations des astronomes modernes. D. Cassini, Lalande et La Place en ont cité des exemples. Ainsi, D. Cassini, en parlant (dans ses *Éléments d'astronomie*) du mouvement de l'apogée, c'est-à-dire de la quantité dont cette partie de l'orbite terrestre se déplace dans un temps donné, ajoute : « Comme ce mouvement est fort lent et difficile à discerner dans l'espace de quelques années, il est nécessaire, pour déterminer sa quantité, de comparer les observations éloignées l'une de l'autre, d'un intervalle de temps considérable, entre lesquelles celles d'Hipparque et de Ptolémée sont les plus reculées. » A cet effet, il compare d'abord entre elles les observations des lieux des nœuds lunaires faites à des périodes assez rapprochées, « pour reconnaître dans quel sens se font leurs mouvements et déterminer à peu près le temps de leurs révolutions ». Lalande reconnaît lui-même avec Cassini l'accord des tables de la lune avec les observations rapportées dans l'Almageste, et il conclut des équinoxes d'Hipparque la durée de l'année de 365 jours 5 heures 48 minutes 45 demi-secondes, à peu près comme dans les tables du soleil de Lacaille. Enfin, La Place, traitant des mouvements séculaires de la lune, dit : « Si l'on augmente de 4″, 7 par siècle le mouvement synodique actuel, l'élongation de la lune pour la première époque des tables de Ptolémée devient de 70° 37′ 54″, c'est-à-dire plus grande seulement de 54″ que celle de Ptolémée. On ne devait pas espérer un si parfait accord, vu l'incertitude qui reste sur les masses de Vénus et de Mars, dont l'influence sur la grandeur de l'équation séculaire de la lune est sensible. » En un mot, l'Almageste établit, comme dit Bailly, « la communication entre l'astronomie

(1) *Composit. math.*. Ibid., I, 6.
(2) Ibid., I, 6.

(1) *Astronomie populaire*, t. II, p. 222.

: et la moderne. Des observations im- s par leur antiquité y sont conservées : es nous ne connaîtrions pas les mouve- oyens des planètes aussi exactement que aissaient Hipparque et Ptolémée (1). » ageste, que l'auteur a dédié à son frère st divisé en treize livres. Le 1er, précédé ort prologue, expose le système qui a é le nom de Ptolémée. Autour de la terre e, il supposait tourner, dans l'ordre de istances, la Lune, Mercure, Vénus, le lars, Jupiter et Saturne. Ces astres, ce- , qu'il comprenait sous la dénomination d'*errants*, traduction du mot grec πλανή- *inètes*, n'étaient pas supposés fixés à ères de cristal, qui jouent un si grand s les anciennes cosmogonies. « Quelques ènes, dit Montucla, semblent d'abord en faveur de cet arrangement : si la itait pas au centre, on ne verrait pas , — c'est ainsi que raisonnait Ptolémée, ement la moitié du ciel ; de deux étoiles alement opposées, tantôt ni l'une ni ne paraîtraient, tantôt elles paraîtraient eux, et les pôles du monde ne seraient : points immobiles. C'étaient des démons- assez pressantes de la stabilité de notre . Ajoutons que l'antiquité manqua des et des faits nombreux qui ont été si utiles dernes pour établir le vrai système de : (2). » Terminant le premier livre par mination de l'obliquité de l'écliptique, linaisons du soleil et des ascensions l'auteur commence le second par les as- obliques. Il en dresse une table, et dé- les angles formés par les intersections otique, d'abord avec le méridien, ensuite orizon, puis avec le cercle vertical. — Le e livre comprend la recherche de la lon- : l'année et l'explication de l'inégalité du ent solaire par deux hypothèses : celle cle excentrique à la terre, et celle d'un porté sur l'écliptique. Il dit que « l'astre, ourant soit l'excentrique, soit l'épicycle, porte contre l'ordre des signes en sens e à celui par lequel il paraît aller d'orient ent. » Il préfère l'hypothèse d'excentri- mme plus simple et également propre à les difficultés : il trouve d'abord l'ex- é de $\frac{1}{24}$ de rayon de l'orbite, et par la ison des différences d'intervalles entre noxes et les solstices il parvient à une ı du centre très-approchée de la véri- y applique ensuite l'hypothèse de l'épi- arrive aux mêmes résultats. Cette hy- consiste à faire mouvoir sur une première ence dont la terre occupe le centre, celui tre circonférence sur laquelle se meut : d'une autre et ainsi de suite jusqu'à la que l'astre décrit uniformément. Si le

r. *Hist. de l'Astronom.*, t. I.
ucla, *Hist. des Mathématiques*, t. I.

rayon d'une des circonférences surpasse la somme des autres rayons, le mouvement apparent de l'astre autour de la terre sera composé d'un mouvement uniforme et de plusieurs inégalités dépendant des rapports qu'ont entre eux les rayons des diverses circonférences et les mouvements de leurs centres et de l'astre. « Si l'on peut, ajoute La Place (*Mécanique céleste*), satisfaire à l'aide des épicycles aux inégalités du mouvement apparent des astres, il est impossible de représenter à la fois les variations de leurs distances. Au temps de Ptolémée, ces variations étaient bien peu sensibles relativement aux planètes dont on ne pouvait pas alors mesurer avec exactitude les diamètres apparents. Mais les observations de la lune suffisaient pour lui montrer l'erreur de son hypothèse, suivant laquelle le diamètre de la lune périgée dans les quadratures serait double de son diamètre apogée dans les syzygies. Les mouvements des planètes en latitude formaient de nouveaux embarras dans son système : chaque inégalité nouvelle le surchargeait d'un nouvel épicycle. Ainsi, au lieu d'avoir été confirmé par les progrès de l'astronomie, ce système n'a fait que se compliquer de plus en plus, et cela seul doit nous convaincre qu'il n'est pas celui de la nature. »

Les épicycles combinés avec l'excentrique jouent un grand rôle dans les livres suivants. Le quatrième traite des mouvements de la lune ; le même sujet est continué dans le cinquième livre ; on y trouve la description de l'astrolabe, inventé par Hipparque, et qui servait à prendre les longitudes et les latitudes des astres relativement au soleil. C'est avec cet instrument que Ptolémée découvrit l'inégalité du mouvement lunaire connue sous le nom d'*évection*. On savait déjà avant lui que la vitesse de la lune dans son orbite augmente ou diminue à mesure que son diamètre paraît augmenter ou diminuer ; on savait aussi que la plus grande et la plus petite vitesse s'observent aux extrémités de la ligne des apsides de l'orbite lunaire. Ptolémée alla plus loin : il constata que d'une révolution lunaire à l'autre, les quantités absolues de ces deux vitesses extrêmes variaient, et que plus le soleil s'éloignait de la ligne des apsides de la lune, plus la différence entre ces deux vitesses allait en augmentant ; d'où il conclut que la première inégalité du mouvement lunaire, celle qui dépend de l'excentricité de son orbite, est elle-même sujette à une inégalité annuelle indépendante de la position de la ligne des apsides de la lune à l'égard du soleil (1). Il traite ensuite (sixième livre) des parallaxes, si utiles pour déterminer les distances des astres, et indique la manière de calculer les éclipses. Le septième livre a pour objet les étoiles ; Ptolémée constata la fixité de leurs positions relatives, d'où le nom de *fixes*, et remarqua, comme Hipparque (*voy.* ce

(1) Halma, préface de son édition de l'*Almageste*, p. XXI.

nom), qu'outre le mouvement diurne, les étoiles avaient un mouvement en longitude, beaucoup plus lent, qui les emportait autour des pôles de l'écliptique d'occident en orient. Hipparque avait évalué ce mouvement de rétrogradation des points équinoxiaux à 2° en cent cinquante ans ou à 48″ en un an, ce qui est un peu trop faible (il est en réalité de 50″,234). Ptolémée le réduisit à 1° en cent ans : ce qui s'écarte encore davantage de la vérité. Cette erreur introduisit une augmentation sensible dans la durée de l'année, que Ptolémée portait à 365 jours 5 heures 55′, durée trop longue de plus de 6′. Un catalogue des étoiles fixes avec leurs positions respectives en longitude et en latitude termine ce livre et commence le huitième. Ce catalogue a été pour les astronomes modernes un sujet de grandes discussions. Les uns, tels que Flamsteed et Lalande, soutenaient que c'était le même catalogue qu'Hipparque avait dressé 265 ans avant Ptolémée, et que Ptolémée n'y ayant rien changé, les étoiles, par suite de la précession des équinoxes, devaient être plus avancées vers l'orient qu'elles ne sont marquées dans l'Almageste. Les autres considéraient ce catalogue comme l'œuvre même de Ptolémée. De ce nombre était La Place. « A la vérité, dit-il, les trois équinoxes que Ptolémée a observés sont fautifs; mais il paraît que, trop prévenu pour les tables solaires d'Hipparque, il fit coïncider avec elles ses observations des équinoxes, alors très-délicates, et dont le seul dérangement de son armille suffit pour expliquer les erreurs. » D'après cette décision, il n'y aurait rien à changer aux longitudes et aux latitudes que Ptolémée applique aux étoiles. Le huitième livre contient en outre une description de la voie lactée, la manière de construire un globe céleste et les différents rapports de situation des étoiles. — Les neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième livres ont pour objets les planètes, leurs orbites, leur rang, leurs retours périodiques, leurs excentriques et leurs épicycles.

Les ouvrages de Ptolémée qui se rattachent plus ou moins directement à l'Almageste sont : Τετράβιβλος σύνταξις, *Tetrabiblon, seu quadripartitum de Apotelesmatibus et judiciis astrorum*, généralement suivi d'un petit écrit intitulé Κάρπος, *seu fructus librorum suorum*, aussi appelé *Centiloquium*, parce qu'il contient cent aphorismes. Le *Tetrabiblon*, qui est à proprement parler un traité d'astrologie, parut, en grec et latin, par les soins de Camerarius, Nuremberg, 1535, in-4°; Mélanchthon en donna aussi une édition grecque-latine, Bâle, 1553, in-8°. Le *Centiloquium* a été attribué à Hermès Trismégiste, bien qu'il diffère de celui qui porte le nom de ce personnage. J. Pontanus l'a publié avec deux commentaires attribués à Porphyre et à Proclus; Bâle, 1559, in-fol.; — Κανὼν βασιλείων, *Canon des règnes* (et non *Canon des Rois*, comme on l'appelle quelquefois) : c'est une table chronologique des rois assyriens, mèdes, perses, grecs et romains depuis Nabonassar jusqu'à Antonin le Pieux; chaque nom indique non la durée de la vie d'un roi, mais celle de son règne. C'est une table assez précieuse pour la chronologie. On la trouve dans les ouvrages chronologiques de Scaliger, de Calvisius, de Petau, et dans Halma : *Table chronologique des règnes*, etc.; Paris; 1819, in-4°; — Φάσεις ἀπλανῶν ἀστέρων καὶ συναγωγὴ ἐπισημασιῶν, *De apparentiis et significationibus inerrantium* : c'est une liste annuelle des principaux phénomènes météorologiques et sidéraux, un véritable calendrier, imprimé dans Petau, *Uranologium*, Paris, 1630, in-fol., et dans le volume cité de Halma. — Περὶ ὑποθέσεων πλανωμένων, *De planetarum hypothesibus*, espèce d'extrait de l'Almageste, édité par Bainbridge, avec la Sphère de Proclus; Londres, 1620, in-4°; — Ἁρμονικῶν βιβλία γ′, *Traité d'harmonie ou de musique*, publiée en grec et en latin par Wallis, Oxford, 1682, in-4°; et avec le commentaire de Porphyre, ibid., 1699, in-fol.; — Περὶ κριτηρίου καὶ ἡγεμονικοῦ, *De judicandi facultate et animi principatu*, édité par Bouillaud, en grec et latin; Paris, 1663, in-4°; — *De analemmate* et *De planisphærio*, deux petits écrits, traduits de l'arabe et publiés par Commandine; Rome, 1558 et 1562, in-4°.

Ptolémée géographe. — L'ouvrage intitulé Γεωγραφικὴ ὑφήγησις fait époque dans l'histoire de la géographie. On n'y trouve que très-peu de détails topographiques : ce n'est le plus souvent qu'une simple énumération de noms suivis de leur longitude et de leur latitude. On peut le diviser en trois parties : la première, composée du 1er livre, traite de la géographie en général et des moyens de détermination topographique employés par Marin de Tyr; la deuxième partie, comprenant les livres 2, 3, 4, 5, 6, jusqu'au 4e chapitre du 7e livre, est une nomenclature de pays, de villes, de fleuves, de mers, etc.; la troisième partie consiste en une récapitulation de l'ensemble. Les cartes qui accompagnent les principales éditions de cet ouvrage sont de Mercator : elles passent pour les copies des cartes exécutées par le mécanicien Agathodémon, qui vivait au cinquième siècle à Alexandrie. L'ouvrage de Ptolémée fut jusqu'au seizième siècle le guide de tous les voyageurs : à chaque découverte, ils croyaient reconnaître quelque contrée déjà indiquée par ce géographe. La terre, à laquelle il donnait une forme sphérique, était évaluée par lui à 180,000 stades (à 500 stades par degré) de circonférence, ce qui fait environ 10,000 lieues, au lieu de 9,000 qu'elle a en réalité. Quant à la partie habitée ou habitable, il lui assignait 72,000 stades en longitude et 40,000 stades en latitude. L'Asie orientale s'étend bien au delà du Gange jusqu'au pays des Siniens (Chinois), limité au nord par la Sérique, au sud et à l'est par une région in-

connue. L'Inde a une configuration singulière : elle ne présente presque pas de saillie au sud. En face du petit promontoire Kory est située l'île de Taprobane (Ceylan), désignée comme quatre fois plus grande qu'elle n'est réellement. Ptolémée, reproduisant une erreur ancienne, joint, au midi, l'Asie à l'Afrique par une *terre inconnue*, γῆ ἄγνωστος. A l'ouest de l'ancien monde il connaissait les îles Fortunées (îles Canaries), les Cassitérides, l'Albion, l'Hibernie ou Irlande, et à l'extrême nord Thulé. Il mentionne aussi la Scandie et la Chersonèse Cimbrique. Il eut une idée plus exacte que ses prédécesseurs de la mer Caspienne en constatant qu'elle est fermée de toutes parts (1). « Il est regrettable, dit Alex. de Humboldt, que Ptolémée n'ait pas renoncé aussi à la fable de cette « contrée inconnue » du midi, qui devait joindre le promontoire Prasum avec Cattigura *Chinæ* (*Sinarum metropolis*), et par conséquent unir l'Afrique orientale avec le pays des Tsin (la Chine). Cette fable, qui fait de l'Océan indien une mer intérieure, a son principe dans des opinions qui remontent, par Marin de Tyr, à Hipparque, à Séleucus de Babylone et même à Aristote (2). » Ce même savant a remarqué aussi que, par suite d'une étude plus approfondie des idiomes de l'Inde et de l'ancienne Perse, on a reconnu avec surprise qu'une grande partie de la nomenclature géographique de Ptolémée est un monument historique des relations commerciales établies autrefois entre l'occident et les contrées les plus éloignées du sud et du centre de l'Asie (3). Il faut savoir gré à ce mathématicien géographe de son goût pour l'exactitude, dont il donne de nombreux témoignages. Malheureusement il nous laisse ignorer sur quelle base sont établies ses déterminations de lieux, qui dépassent 2,500, et dans quel rapport elles se trouvent avec les itinéraires alors en usage.

(1) D'après l'opinion qui avait jusqu'alors prévalu, la mer Caspienne était une mer ouverte, par suite de l'hypothèse des *quatre golfes*, et même d'après les reflets qu'on avait imaginés dans la lune pour expliquer les taches de cet astre. « J'ai eu l'occasion, raconte ici Alex. de Humboldt, de retrouver moi-même en Perse, chez des hommes fort instruits, l'hypothèse d'Agésianax, d'après laquelle les taches de la lune, qui représentaient à Plutarque (*De facie in orbe lunæ*) des espèces de montagnes lumineuses, probablement des montagnes volcaniques, ne seraient qu'un reflet produit par les continents et les mers du globe que nous habitons. Ce qu'on nous montre, disaient-ils, à l'aide du télescope, à la surface de la lune n'est que l'image réfléchie de notre propre pays. » (Cosmos, t. II, p. 232, note 61).

(2) *Cosmos*, t. II, p. 232.

(3) Pour les mots zends et sanscrits conservés dans Ptolémée, voy. Lassen, *Dissertatio de Taprobane insula*; E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I; Alex. de Humboldt, *Examen critique*, etc., t. I. Quelquefois, Ptolémée donne le nom sanscrit avec la traduction, comme pour l'île de Java, ou *île d'Orge*, Ἰαβαδίον, ὃ σημαίνει κριθῆς νῆσος. *Voy.* Guillaume de Humboldt, *Uber die Kawi-Sprache*, t. I. Encore aujourd'hui l'orge (*hordeum distichon*) dans divers idiomes de l'Inde (le bengali, l'indoustani, le cingalais), s'appelle *yava*, *djav* et *yaa*. *Voy.* Ainslie, *Materia medica of Hindoostan*; Madras, 1813.

Ne connaissant point la boussole, qui cependant déjà 1250 ans avant Ptolémée faisait partie du char magnétique de l'empereur chinois Tsching-wang (1), les Grecs et les Romains ne pouvaient, malgré leurs soins, mettre aucune précision dans leurs itinéraires : les directions des lignes, ou l'angle qu'elles formaient avec le méridien, ne présentent pas assez de certitude.

Les plus anciennes éditions de la Géographie de Ptolémée (texte latin), sont : Rome, 1462, 1475, 1478, 1482, 1490, in-fol.; les deux dernières sont les plus estimées. Il existe aussi une traduction latine par Michel Servet; Lyon, 1541, in-fol. Érasme donna le premier le texte grec; Bâle, 1533, in-4°, réimprimé à Paris, 1546, in-4°. L'édition qui passe jusqu'à présent pour la meilleure est celle de Montanus, avec les cartes de Mercator (*Ptol. Geogr. libri VIII græco-latini*, *recogniti et emendati*, *cum tabulis geogr. ad mentem autoris restituti per Gerardum Mercatorem*, *iterum castigati a P. Montano*, etc.; Francf. et Amsterdam, 1605, in-fol.); édition réimprimée par P. Bertius, Leyde, 1618, in-fol., etc., dans *Bertii Theatrum geograph. vet.*, t. I, Leyde, 1618, in-fol. Une petite édition bien commode est celle de Nobbe, Leipzig (Tauchnitz), 3 vol. in-8°; le 3e vol. contient un Index bien complet.

Plusieurs savants, entre autres Alexandre de Humboldt, ont mentionné de Ptolémée un traité d'*Optique*, que les Arabes nous auraient conservé. Nous nous sommes assuré, par nos propres recherches, qu'il en existe à la Bibliothèque impériale de Paris un manuscrit latin, coté 7310. Il est divisé en cinq chapitres (*sermones*) et commence ainsi : *Incipit liber Ptolomai De opticis sive aspectibus, translatus ab Ammirato Eugenio Siculo de arabico in latinum.* C'est donc une traduction latine d'une version arabe : le texte primitif (grec) paraît être perdu. Le premier chapitre est rempli de lacunes (laissées en blanc dans le manuscrit). Le cinquième offre le plus d'intérêt : il traite de la réfraction des rayons lumineux, lors de leur passage à travers des milieux d'inégale densité. L'auteur donne une appréciation numérique, sous forme de tableaux, des rayons déviés en passant de l'air dans l'eau et dans le verre ou de l'eau dans le verre, sous des degrés d'incidence différents. Ces expériences, faites à une époque aussi éloignée de la physique moderne, sont extrêmement précieuses pour l'histoire de la science. Ce traité d'optique n'a jamais été, que nous sachions, imprimé. — Une édition critique et complète des Œuvres de Ptolémée reste encore à faire. F. HOEFER.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Halma, Préface de son édition de l'*Almageste*. — Weidler, *Hist. astron.* — Vossius, *Hist. græca*, lib. IV, 17. — Montucla, *Hist. des math.* — La Place, *Mécanique céleste*, et *Expos. du système du monde*. — C. Crusius, *Opuscul.*, édit. par Klotz. — Gosselin, *Sur les syst. de Strabon, de Ptolémée*, etc.; Paris, 1790, in-4°. — Ukert et Mannert, *Geogr.*

(1) Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 230.

der Gr. et Römer. — Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, et *Examen critique des géographes*, t. I. — Muralt, *Beiträge zur Alten Lit.*; Saint-Pétersbourg, 1844, in-8°.

PTOLÉMÉE, prêtre égyptien de Mendès. Il avait écrit une *Histoire de l'Égypte*, en trois livres; elle est citée par Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Tatien. Cet ouvrage paraît avoir été un abrégé chronologique. On conjecture que ce Ptolémée vivait sous Auguste, puisque le grammairien Apion (cité par Clément d'Alexandrie), qui écrivait son *Histoire d'Égypte* sous Tibère, allègue son témoignage. Meursius et Vossius ont attribué à Ptolémée un ouvrage sur le roi Hérode; mais il est probablement de Ptolémée d'Ascalon. G. B.

Clement d'Alexandrie, *Stromates*, I. — Tatien, *Adv. Græcos*, 39. — Vossius, *De histor. græc.* — Fabric., *Bibl. græca*, V, 8.

PUBITSKA (*François*), historien bohème, né le 19 août 1722, à Kommothau, mort à Prague, le 5 juillet 1807. Entré chez les Jésuites, il enseigna dans divers colléges de son ordre la grammaire, l'éloquence, le grec, la philosophie, etc. Après la suppression de la Société, il devint professeur à l'université de Prague et historiographe de la couronne de Bohême. On a de lui : *Series chronologica rerum slavo-bohemicarum, ab Slavorum in Bohemiam adventu ad nostra tempora*; Prague, 1768, in-4°; — *Chronologische Geschichte Böhmens* (Histoire chronologique de Bohême); Prague, 1770-1784, 6 vol. in-4°; — *De antiquissimis sedibus Slavorum*; Leipzig, 1771, in-4°; — *De Venedis, Vinidis itemque de Enetis*; Olmutz, 1772; Leipzig, 1773, in-4°.

Pelzel, *Böhmische Gelehrten aus dem Orden der Jesuiten.* — Luca, *Gelehrtes Œstreich*, t. I.

PUBLICIUS (*Jacques*), littérateur italien, né dans le quinzième siècle, à Florence. Les détails manquent sur cet écrivain, et il est assez probable que le nom sous lequel il est connu n'est autre qu'un pseudonyme académique. Il professa les belles-lettres avec beaucoup de succès. On a de lui : *Artis oratoriæ epitome*; *Ars epistolaris*; *Ars memoriæ* (Venise, 1482, 1485, in-4°; Augsbourg, 1490, in-4°). Le second et le troisième de ces traités ont été réimprimés sous de nouveaux titres : *Ars conficiendi epistolas Tulliano more* (Deventer, 1488, in-4°), et *Ars memorativa* (Cologne (?), s. d., in-4°); les figures sur bois qui accompagnent cette dernière édition se trouvaient déjà dans celle de 1482.

Fossi, *Catal. cod. impress. Bibl. magliabecchiana*, II, 421. — Dibdin, *Catal. de la Bibl. Spencer.*

PUBLICOLA (*P. Valerius*), consul romain, l'un des fondateurs de la république, vécut dans le sixième siècle avant J.-C. Il descendait de la famille sabine des Volusus, venue à Rome avec Tatius. Il contribua avec Brutus à l'expulsion des Tarquins. Le peuple lui ayant préféré pour le consulat Collatin, mari de Lucrèce, il cessa d'assister aux assemblées du sénat et de prendre part aux affaires. Il n'en prêta pas moins un des premiers le serment de haine à la royauté demandé par Brutus, et ce fut lui qui, averti par l'esclave Vindex, dénonça la conjuration formée en faveur de l'ancien roi. Lorsque Collatin eut été obligé de se démettre du consulat, Valerius lui succéda. Il profita de son pouvoir pour abandonner au peuple les richesses des Tarquins et distribuer leurs terres aux plus pauvres citoyens. Dans la guerre qui suivit, après la mort de Brutus, il prit le commandement de l'armée, acheva la défaite des ennemis, et rentra dans Rome en triomphe. Comme il habitait sur le mont Velia une maison qui dominait la ville, et qu'il gardait pour lui seul le consulat, on l'accusait d'aspirer à la tyrannie. « Il loue Brutus, disait-on, mais il imite Tarquin. » Pour montrer son patriotisme, Publicola fit raser sa maison et abaisser les faisceaux devant le peuple, et non content de montrer cette déférence à ses concitoyens, il provoqua plusieurs mesures propres à consolider la liberté. C'est ainsi qu'il permit d'appeler au peuple des jugements des magistrats, qu'il porta à cent soixante-quatre le nombre des sénateurs, et régla la perception des deniers publics, déposés depuis lors dans le temple de Saturne. Cette conduite le rendit si agréable aux Romains qu'il reçut le surnom de Publicola (ami du peuple). Après avoir fait passer ces lois, il se donna pour collègues d'abord Spurius Lucretius Tricipitinus, puis, à la mort de celui-ci, Horatius Pulvillus, auquel il dut céder l'honneur de dédier le temple de Jupiter Capitolin. Il était consul pour la troisième fois lorsque Porsenna vint assiéger Rome pour venger les Tarquins (voir PORSENNA). Valerius termina cette guerre par le seul ascendant que ses vertus exerçaient sur le roi étrusque. Pendant un quatrième consulat, il défit complétement les Sabins, et obtint une dernière fois les honneurs du triomphe. On croit qu'il mourut vers 251 de Rome (501 av. J.-C.). Sa pauvreté était telle que ses funérailles durent être célébrées aux frais du public. Les dames romaines portèrent son deuil pendant un an entier, et on lui éleva un tombeau dans l'intérieur de la ville, distinction qui n'était accordée à personne. Plutarque a écrit sa vie dans ses Parallèles, et le compare à Solon. Niebuhr reproche aux récits de T.-Live, de Denys et de Plutarque, que l'on suit généralement, d'avoir embelli les faits de la vie de Publicola comme tout ce qui tient aux commencements de Rome. G. R—T.

Tite Live. — Denys d'Halicarnasse. — Plutarque. — Cicéron, *De republ.* — Niebuhr, *Histoire de Rome.*

PUBLICOLA (*L. Gellius*), orateur et général romain, vivait à la fin du deuxième et au commencement du premier siècle avant J.-C. Homme nouveau, il arriva tard aux honneurs. Attaché d'abord au consul Papirius Carbo (120), il obtint la préture, gouverna l'Achaïe en qualité de proconsul (c'est alors que, au rapport de Cicéron, il intervint comme médiateur dans une dispute des philo-

d'Athènes), et fut consul en 72 avec Cn. us Lentulus Clodianus. Une guerre contre aves révoltés, où les deux consuls furent par Spartacus dans le Picenum, et la pro- de deux lois, dont l'une ratifiait la ces- droit de cité fait par Pompée aux Espa- autre interdisait aux magistrats les con- ions capitales en l'absence des consuls, événements les plus importants de ce L. Gellius et Lentulus, devenus censeurs is après, exercèrent leur charge avec une sévérité, et rayèrent de la liste des sé- plusieurs personnages, entre autres C. is. Dans la guerre des pirates, Pompée Gellius son lieutenant, et lui confia la le la mer Tyrrhénienne. Les partisans de ayant fait une tentative pour s'emparer otte qu'il commandait, il courut des dan- our sa vie; aussi aida-t-il avec ardeur à réprimer cette conspiration; il proposa le décerner à celui-ci une couronne ci- Le parti aristocratique compta depuis lors parmi ses défenseurs : il s'opposa aux aires de César (59), et s'entremit pour sser l'exil de Cicéron (57). Il vivait en- moment où ce dernier prononça son dis- contre Pison (55); mais sa mort arriva lement peu après.

ICOLA (*L. Gellius*), fils du précédent. d'inceste avec sa belle-mère et d'une cons- contre la vie de son père, il fut absous double crime. A la mort de César (44), assa le parti républicain, et se rendit en vec Brutus; il prit part à deux complots celui-ci et contre Cassius. Le pardon rait obtenu ne l'empêcha pas de passer camp des triumvirs Octave et Antoine. ulat fut la récompense de sa trahison (36). guerre entre Octave et Antoine, Gellius rti pour celui-ci. Il commandait l'aile le sa flotte à la bataille d'Actium. Comme plus fait mention de lui plus tard, on e qu'il périt dans cette action. G. R—T.

asius. — Plutarque, *Crassus, Pompée, Cicéron* lus. — Tite-Live. — Velleius Paterculus.

CI (*Francesco*), en latin *Puccius*, théo- italien, né à Florence, mort en 1600. Il nait, dit-on, à une famille noble et an- d'où étaient sortis trois cardinaux. Il rendu à Lyon pour s'y occuper de com- mais ayant assisté aux disputes reli- , si fréquentes à cette époque, il quitta t pour s'adonner à l'étude de la théologie. n il passa en Angleterre, et prit en 1574 rd le grade de maître ès arts. En adop- plupart des opinions de la réforme, il avait lu faire un ample usage de la plus pré- conquête, la liberté d'examen; il ne s'affilia le secte, ou plutôt il prit de chacune ce qui ait à son esprit, naturellement hardi et in- Ce besoin d'indépendance lui créa des en- et des querelles dans tous les pays qu'il traversa; il mena une vie errante, et au lieu de passer pour un penseur chagrin en quête de la vérité, ce qu'il était réellement, il fut chargé d'invectives et accusé de donner dans le fana- tisme. A Oxford il allait être pourvu d'une chaire lorsque, s'étant avisé d'écrire un traité *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, il ameuta contre lui ses futurs collègues, moins par les scrupules qu'il avait exposés sur la façon de comprendre Dieu que parce qu'il avait ouverte- ment combattu les dogmes du calvinisme. Pucci se rendit alors à Bâle, et y fit la connaissance de Fauste Socin; mais une dispute qu'il eut avec lui sur l'état du premier homme et ses sentiments sur la grâce universelle l'exposèrent de nouveau à la persécution. Chassé de Bâle (1578), il retourna à Londres, où ses opinions, trop franchement manifestées, le firent mettre en prison. Après en être sorti, il se réfugia dans les Pays-Bas, et toujours étudiant, écrivant et dis- putant, il arriva jusqu'en Pologne. A Cracovie il rencontra deux Anglais, John Dee et Edward Kelley, de la suite du palatin Laski : l'un et l'autre le gagnèrent à l'étude des sciences oc- cultes, et il se persuada que par leur commerce familier avec les esprits il aurait le privilége de découvrir beaucoup de choses inconnues. L'at- trait du merveilleux et la nouveauté des phéno- mènes que John Dee produisit et répéta devant lui furent assez forts pour occuper Pucci pen- dant plus de quatre ans. L'influence du nonce du pape à Prague le ramena dans le giron de l'É- glise (1586), et il fit même en 1595, un peu tar- divement il est vrai, une rétractation publique de ses précédentes opinions. Il reçut alors l'or- dination sacerdotale, et devint secrétaire du car- dinal Pompei, chez lequel il passa en paix les derniers temps de sa vie. Il avait composé le distique suivant pour être gravé sur sa tombe :

Inveni portum : spes et fortuna, valete,
Nil mihi vobiscum, ludite nunc alios.

On a encore de Pucci un ouvrage dédié au pape Clément VIII, sous le titre : *De Christi salva- toris efficacitate* (Gouda, 1592, in-8°), et dans lequel il ajouta de nouveaux arguments à l'ap- pui d'une doctrine qui lui était fort à cœur, à savoir que les honnêtes gens pouvaient être sau- vés même dans le paganisme. Quelques auteurs ont prétendu, sans aucune vraisemblance, que Pucci avait été envoyé à Rome et brûlé. P.

Illig, *De Puccianismo*. — J.-A. Schmid, *De F. Puccio in naturalistis et indifferentistis redivivo*; Leipzig, 1712, in-4°. — J.-B. de Gaspari, *De vita, fatis, operibus et opinionibus Puccii*, dans la *Nuova raccolta calogerana*, t. XXX. — Micrælius, *Syntagma hist. eccles.* — Baillet, *Jugements des savants*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PUCCINELLI (*Placido*), biographe italien, né vers 1609, à Pascia (Toscane), mort en 1685, à Florence. Admis en 1626 dans l'ordre de Saint-Benoît, il y parvint dans la suite à la di- gnité d'abbé. Pendant un assez long séjour qu'il fit à Milan, il fut reçu dans l'académie des *Fa-*

ticosi. Il s'appliqua beaucoup à l'histoire ecclésiastique, sur laquelle il a composé beaucoup d'ouvrages, mais on lui a reproché de manquer de critique. Nous citerons de lui : *Istoria di Ugo, principe della Toscana, duca di Spoleto*; Venise, 1643, in-4°; réimprimée en 1664, à Milan, avec beaucoup d'additions; — *De illustribus abbatiæ Florentinæ viris*; Milan, 1645, in-4° : il s'agit de l'abbaye de Sainte-Marie de Florence, appartenant à la congrégation du Mont-Cassin; — *Chronologia prælatorum monasterii Casinensis*; ibid., 1647, in-4°; — *Vita di S. Barnaba, apostolo*; ibid., 1649, in-4°; — *Il Zodiaco della chiesa Milanese*; ibid., 1650, in-4° : recueil des vies des premiers archevêques de Milan, — *Vita di S. Mauro, abbate*; ibid., 1655, in-4° : ce fut Puccinelli qui introduisit en Italie les règles de la congrégation de Saint-Maur, etc.

Armellini, *Biblioth. benedictino-casinensis*. — G. Lali, *Italia regnante*, III, 000.

PUCELLE (*René*), magistrat français, né le 1er février 1655, à Paris, où il est mort, le 7 janvier 1745. Fils d'un avocat et neveu, par sa mère, du maréchal de Catinat, il se consacra d'abord à la carrière ecclésiastique; mais peu de temps après le goût des armes l'emporta sur cette première destination, et, s'engageant comme volontaire, il fit quelques campagnes sous les yeux de son oncle. De retour à Paris après avoir voyagé en Italie et en Allemagne, il reprit l'habit ecclésiastique, fut ordonné sous-diacre, étudia en droit, et en 1684 acheta une charge de conseiller-clerc au parlement de Paris. Doué d'une grande capacité pour les affaires, il acquit beaucoup d'influence dans sa compagnie, dont il se montra fort zélé à étendre les prérogatives. En 1694, Pucelle fut nommé abbé commendataire de Saint-Léonard de Corbigny, et ne voulut jamais être pourvu d'autre bénéfice, bien qu'il se trouvât à portée de profiter des faveurs de la cour. Après la mort de Louis XIV, il fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de conscience, fonctions qu'il dut à son zèle contre l'*Histoire des Jésuites* du P. Jouvency (1713) et contre la bulle *Unigenitus* (1714). Mais il ne tarda pas à se montrer en opposition avec la cour, et on le vit sans cesse lutter avec plus ou moins de succès contre la marche du ministère. La chaleur qu'il montra à défendre les miracles du diacre Pâris au sein du parlement le fit, en 1732, exiler dans son abbaye de Corbigny, d'où il ne revint qu'après la paix conclue entre la cour et le parlement. Il mourut doyen des conseillers-clercs et le plus ancien magistrat du parlement. Les *Discours* de l'abbé Pucelle, publiés dans les recueils du temps, annoncent du talent et une extrême vigueur. On a aussi de lui des *Lettres* à M. Soanen, évêque de Senez, qui prouvent qu'une grande conformité de sentiments existait entre eux. H. F—T.

Moréri, *Dict. hist.* — Guettée, *Hist. de l'Église de France*. — *Nouvelles ecclés.*, 1745. — *Éloge de Pucelle*, dans le *Mercure de France*, février 1745.

PUCHTA (*Wolfang-Henri*), jurisconsulte allemand, né le 3 août 1769, à Mackersdorf près d'Erlangen, mort dans cette dernière ville, le 6 mars 1845. Après avoir exercé diverses fonctions judiciaires à Anspach et Cadolzbourg, il devint en 1811 président du tribunal d'Erlangen. On a de lui une quinzaine d'ouvrages sur diverses matières importantes de la législation allemande, tels que : *Beitraege zur Praxis des bürgerlichen Rechtsverfahrens* (Matériaux pour servir à la pratique de la procédure civile); Erlangen, 1822-1827, 2 vol. in-8°; — *Der Dienst der deutschen Justizämter* (Les fonctions des baillis en Allemagne); ibid., 1829-1830, 2 vol. in-8°; — *Handbuch des Verfahrens in Sachen der freiwilligen Gerichtsbarkeit* (Manuel de la procédure à suivre en matière de juridiction volontaire); ibid., 1831, 2 vol. in-8°, etc. Puchta a encore publié : *Erinnerungen aus dem Leben eines alten Beamten* (Souvenirs de la vie d'un vieux fonctionnaire); Nordlingue, 1842.

Conversations-Lexikon.

PUCHTA (*Georges-Frédéric*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né le 31 août 1798, à Cadolzbourg, mort à Berlin, le 8 janvier 1846. Il enseigna la jurisprudence depuis 1823 à Erlangen, à Munich, à Leipzig, et enfin à Berlin, où, appelé à remplacer Savigny, il devint en 1845 conseiller d'État et membre de la commission de législation. On a de lui : *Civilistische Abhandlungen* (Dissertations sur le droit civil); Berlin, 1823, in-8°; — *Das Gewohnheitsrecht* (Le Droit coutumier); Erlangen, 1828-1837, 2 vol. in-8°; — *Lehrbuch der Pandekten* (Manuel des Pandectes); Leipzig, 1838, in-8°; les quatrième et cinquième éditions parurent en 1848 et 1854, avec des additions de Rudorff; — *Cursus der Institutionen* (Cours d'Institutes); Leipzig, 1841-1842, 1845-1846, 2 vol. in-8° : le premier volume de cet excellent ouvrage est une histoire du droit romain, qui, écrite avec la clarté habituelle à l'auteur, est le meilleur travail publié jusqu'ici sur ce sujet; un troisième volume parut en 1847; — *Vorlesungen über das heutige römische Recht* (Cours sur le droit romain actuellement en usage); Leipzig, 1847-1848, 1854, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

***PUCKLER-MUSKAU** (*Hermann-Louis-Henri*, prince DE), voyageur et écrivain allemand, né le 30 octobre 1785, à Muskau (Lusace prussienne). De 1800 à 1803, il étudia le droit à l'université de Leipzig; il entra ensuite dans les gardes du corps du roi de Saxe, en sortit comme capitaine, et fit un voyage en Italie et en France. Son père étant mort en 1811, il prit possession de la seigneurie de Muskau. Une grave maladie ne lui permit de prendre part aux événements de la guerre qu'au mois d'octobre 1813. Entré comme major au service de la Russie, il de-

vint par la suite aide de camp du prince Charles-Auguste, grand-duc régnant de Saxe-Weimar. Il se distingua particulièrement dans les Pays-Bas. Nommé lieutenant-colonel, il fut chargé de former un régiment de chasseurs, et devint plus tard gouverneur civil et militaire à Bruges. Après la paix, il rentra dans la vie privée, et partagea son temps entre les voyages, l'horticulture et les lettres. Retiré à Muskau, il fit valoir ses domaines, et y créa, entre autres, un parc dans lequel il établit deux maisons de bains, l'une connue sous le nom de *Nouvelle Source*, l'autre sous celui de *Source d'Hermann*. En 1817, il épousa la fille du prince de Hardenberg, chancelier d'État; mais il divorça en 1826. En 1822, le roi de Prusse l'éleva au rang de prince. Après un voyage en Angleterre et en France, Puckler poursuivit avec une ardeur nouvelle, et sur une plus grande échelle, les embellissements de sa magnifique propriété. Les *Andeutungen ueber Landschaftsgaertnerei* (Indications sur l'horticulture des campagnes), qu'il publia à Stuttgard, en 1834, furent le fruit de ses observations personnelles. Plus tard, il visita pendant plusieurs années le nord de l'Asie et de l'Afrique. A son retour, il vécut de nouveau à Muskau, jusqu'à ce qu'il vendit sa seigneurie, pour 1,708,150 thalers au comte de Hatzfeld, qui la revendit ensuite au prince Frédéric des Pays-Bas. Depuis lors il séjourna dans différents endroits de l'Allemagne et de l'Italie.

Comme écrivain, Puckler se fit connaître d'abord par *Briefe eines Verstorbenen* (Lettres d'un trépassé); Munich, 1830, et Stuttgard, 1831, 4 vol. On ne le reconnut que plus tard pour l'auteur de cet ouvrage, qui est une sorte de journal cosmopolite. On y trouve des peintures de mœurs d'autant plus intéressantes, que Puckler fréquentait ordinairement la plus haute société. On a de lui encore : *Tutti frutti, aus den Papieren des Verstorbenen* (Tutti frutti, tiré des papiers du trépassé); Stuttgard, 1834, 5 vol.; — *Jugendwanderungen* (Excursions de jeunesse); ibid., 1835; — *Semilasso's vorletzter Weltgang; Traum und Wachen; aus den Papieren des Verstorbenen* (Avant dernier voyage de Sémilasso autour du monde; Rêve et Veille; tiré des papiers du trépassé); ibid., 1835, 3 vol.; — *Semilasso in Africa* (Sémilasso en Afrique); ibid., 1836, 5 vol.; — *Der Vorlaeufer* (Le Précurseur); ibid., 1838; — *Sudoestlicher Bildersaal* (Galerie du sud-est; ibid., 1840, 3 vol.; — *Aus Mehemed Ali's Reich* (Du règne de Méhémed-Ali); ibid., 1844, 3 vol.; — *Die Rueckkehr* (Le Retour); Berlin, 1846 à 1848, 3 vol. Comme écrivain Puckler-Muskau ne manque pas d'originalité, et son style est plein de grâce. Aristocrate par naissance et par conviction, il s'est créé une sorte de libéralisme qui lui est particulier.

Henri Wilmès.

Conversations-Lexikon.

PUECH DUPONT (*Léonard*), naturaliste et anatomiste français, né à Bayeux, en 1795, mort à Paris, en 1828. Employé dans les bureaux du duc de Gaëte, ministre des finances, il perdit cette position par suite des événements de 1815; et, cédant alors à ses goûts pour la zoologie et l'entomologie, il suivit assidûment les cours qui se faisaient au Muséum, en même temps qu'il se livra à l'étude de la chirurgie et de l'anatomie. Un agent du gouvernement anglais, appelé Ritchie, ayant été chargé, par une société savante, d'un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, Puech l'accompagna, et reçut le plus favorable accueil du pacha d'Égypte. Les deux voyageurs se brouillèrent après avoir parcouru une partie de la Nubie. Dans ce voyage, qui dura quinze mois, Puech forma une collection de plus de deux cents espèces d'oiseaux, de reptiles et d'insectes qu'il rapporta en France. Il utilisa alors ses connaissances en modelant en cire des figures anatomiques, dont la plupart ont été achetées par des cabinets étrangers. Quelques-unes se trouvent aujourd'hui aux musées Dupuytren et Orfila. Parmi ces pièces, aussi curieuses qu'instructives, on remarque notamment une série de modèles représentant l'état de la grossesse dans toutes ses périodes et une autre qui trace avec une extrême fidélité les divers caractères et la marche des maladies vénériennes. Puech s'était aussi appliqué avec succès à la sculpture, et le musée impérial possède de lui les bustes de La Place et de Linné. H. F.

Boisard, *Notices sur les hommes célèbres du Calvados*. — *Séances de l'Athénée*.

PUFENDORF (*Samuel*), célèbre publiciste et historien allemand, né à Chemnitz, en Saxe, le 8 janvier 1632, mort à Berlin, le 26 octobre 1694. Après avoir étudié à Leipzig la théologie et le droit, il se rendit, en 1657, à Iéna, où il s'initia à la philosophie cartésienne; il y suivit aussi l'enseignement du mathématicien Weigel, dont il s'appropria la méthode de traiter toute espèce de question par axiomes et syllogismes. En 1658 il obtint, par l'entremise de son frère Isaïe, un emploi de précepteur chez le baron de Coyet, alors ambassadeur de Suède en Danemark. A peine arrivé à Copenhague, il fut, ainsi que toutes les autres personnes de la légation, arrêté, par suite de la guerre qui venait d'éclater entre les deux pays. Pendant sa détention, qui dura huit mois, il s'appliqua, ne pouvant obtenir de livres et étant tenu au secret, à se créer une occupation, en méditant sur ce qu'il avait lu dans le traité *De jure belli et pacis* de Grotius et dans les écrits de Hobbes. Il se forma ainsi sur les principes de la société humaine un système mieux coordonné et plus complet que tous ceux émis jusqu'ici sur cette matière; il le rédigea par écrit et, à l'instance de ses amis, il fit imprimer son travail en 1660 à La Haye, où il s'était rendu, après sa mise en liberté. L'élec-

teur palatin, auquel il avait dédié son livre, intitulé *Éléments de jurisprudence universelle*, l'appela en 1661 à occuper à Heidelberg une chaire du droit de la nature et des gens, qui, créée pour lui, était la première de ce genre établie en Europe. Tout en préparant ses cours, qui eurent un grand retentissement, Pufendorf se mit à travailler à un ouvrage sur l'état de l'Empire germanique, dont il se plut à mettre à nu les imperfections choquantes, provenant d'abus et d'usurpations sans nombre. En 1667 il fit imprimer le résultat de ses recherches sous le pseudonyme de Séverin Mozambano, de Vérone; son livre excita en Allemagne la plus grande sensation, à cause de la rude franchise avec laquelle y étaient dévoilées les défectuosités de la constitution de l'Empire. En 1670 Pufendorf fut chargé d'enseigner à Lund en Suède le droit de la nature et des gens, matière sur laquelle il mit au jour deux ans après un traité étendu, qu'il avait entrepris à la demande du baron de Boinebourg, chancelier de l'archevêque-électeur de Mayence. Cet ouvrage mit le comble à la réputation de Pufendorf, qui fut quelques années plus tard appelé à Stockholm comme historiographe et conseiller d'État; mais en 1686 il se rendit à Berlin, près de l'électeur de Brandebourg, qui le chargea d'écrire son histoire et lui donna une charge de conseiller. Il ne retourna plus à Stockholm; néanmoins, en 1694, il fut créé baron par le roi de Suède. Sans posséder d'idées originales, Pufendorf a été un des principaux propagateurs de la philosophie du droit; s'étant emparé des principes posés par Grotius, il en déduisit toutes les conséquences logiques, et en fit un exposé détaillé et disposé méthodiquement, qui devint le point de départ des recherches ultérieures sur le droit naturel. Son style est d'une sécheresse et d'une froideur qui choque, surtout dans ses ouvrages historiques. « Il raconte sans peindre, dit Jenisch, et comme un homme qui, au lieu de voir, a seulement ouï dire; les lecteurs lisent et ne voient pas : sa narration marche toujours d'un mouvement égal, et nulle part des pensées vives ou profondes ne viennent rompre cette uniformité. » On a de Pufendorf : *Elementa jurisprudentiæ universalis;* La Haye, 1660; Iéna, 1669, in-8°; — *Severini de Mozambano De statu Imperii germanici liber unus;* Genève, 1667, in-12; La Haye, 1668, in-12; 1671, 1684, in-8°; Berlin, 1706, in-8°; traduit en français, Amsterdam, 1669, in-12 : cet ouvrage, défendu par plusieurs gouvernements allemands, fut attaqué par divers publicistes, tels que Kulpis, Oldenburger, etc.; — *De jure naturæ et gentium;* Lund, 1672, in-4°; Francfort, 1684, 1706, 1716, in-4°; Amsterdam, 1715, in-4°; traduit en allemand et en anglais; en français, par Barbeyrac, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-4° : une violente polémique s'engagea au sujet de ce livre, qui selon les théologiens avait le tort de baser la morale non sur la religion, mais sur le principe de la sociabilité; l'auteur répondit aux attaques dont il fut l'objet, surtout de la part de son collègue Beckmann, par une dizaine d'opuscules, dont le plus remarquable est : *l'Eris scandica, qua adversus libros De jure naturali et gentium objecta diluuntur;* Francfort, 1686, in-4°; — *De officio hominis et civis juxta legem naturalem;* Lund, 1673, in-8°; Francfort, 1716; Londres, 1735, 1758; Leyde, 1769, 2 vol. in-8° : ce résumé de l'ouvrage précédent a été traduit en français, par Barbeyrac, Amsterdam, 1707, in-8°; — *Dissertationes academicæ selectiores;* Lund, 1675, in-8°; Amsterdam, 1698, in-8°; — *Historische und politische Beschreibung der geistlichen Monarchie des Pabstes* (Description historique et politique de la domination du pape); Hambourg, 1679, in-12; trad. en latin, Francfort, 1688, in-8°; — *Einleitung zur Geschichte der vornehmsten Staaten Europas* (Introduction à l'histoire des principaux États de l'Europe); Francfort, 1682, in-8°, avec deux *Suppléments;* la quatrième édition parut en 1699; trad. en latin, Francfort, 1688, Utrecht, 1703, in-8°; en français, Amsterdam, 1722, 7 vol. in-12; — *Georgii Castriotæ Scanderbergi historia;* Stade, 1684, in-12; — *Commentaria de rebus suecicis, ab expeditione Gustavi-Adolphi in Germaniam ad abdicationem usque Christinæ;* Utrecht, 1686, in-fol.; — *De habitu religionis christianæ ad vitam civilem;* Brême, 1687, in-4°; — *De rebus gestis Friderici-Wilhelmi, electoris brandenburgici;* Berlin, 1695, in-fol., 1733 : on ne trouve que très-peu d'exemplaires du premier tirage, qui fut détruit en grande partie, parce que la cour de Berlin fit, par des motifs politiques, pratiquer de nombreuses suppressions dans l'ouvrage de Pufendorf; ce fait a cependant été nié par Œlrichs, dans ses *Suppléments aux historiographes brandebourgeois;* — *De rebus a Carolo Gustavo Sueciæ rege;* Nuremberg, 1696, 2 vol. in-fol.; trad. en français, Nuremberg, 1698, 2 vol. in-fol.; — *De rebus gestis Frederici III electoris, postea regis;* Berlin, 1784; — *De fœderibus inter Sueciam et Galliam;* La Haye, 1708, in-8°.

E. GRÉGOIRE.

Niceron, *Mémoires*, t. XVIII. — Chaufepié, *Dictionnaire*. — Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 61. — *Nachricht von Pufendorf* (dans les *Acta philosophorum*, t. III). — Jenisch, *Vita Pufendorfii* (dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, année 1802). — Dan. Muller, *Laudes Pufendorfii* (Chemnitz, 1722, in-fol.).

PUGET (*Pierre*), peintre, sculpteur et architecte français, né à Marseille, en 1622, mort en 1694. Dès l'âge de quatorze ans il s'adonna à la sculpture de ces ornements en bois dont les navires étaient alors surchargés, sous la direction d'un constructeur de galères nommé Roman, et il venait d'atteindre sa seizième année quand on lança à la mer un navire dont il avait exécuté toute la décoration. Bientôt cette occupation

vulgaire et de routine ne suffit plus à satisfaire sa vocation; il voulut aller demander à l'Italie de plus hautes inspirations. Pendant son séjour à Florence, il fit la connaissance d'un sculpteur qui à son départ pour Rome lui donna des lettres de recommandation pour Pierre de Cortone, alors dans tout l'éclat de son talent et de sa faveur. Celui-ci n'eut pas de peine à engager le jeune Puget à échanger le ciseau contre la palette, et bientôt il put se faire aider par lui dans les vastes entreprises qui lui étaient confiées. C'est ainsi que dans le fameux plafond du palais Barberini deux figures de tritons passent pour être de la main du Puget. On croit qu'il prit part aussi aux plafonds que Pierre de Cortone peignit au palais Pitti de Florence. « Ainsi, dit Quatremère de Quincy, le hasard des circonstances semblerait avoir concouru à le détourner de l'exercice d'un art sur lequel devait se fonder sa plus grande célébrité. Il faut observer toutefois que le goût de l'école de Pierre de Cortone put influer sur cette manière hardie, facile et incorrecte qu'il porta dans la sculpture. Sous ce rapport, on ne saurait dire s'il faut ou non regretter l'effet de cette influence, car qui oserait dire que les beautés de la sculpture de Puget ne tiennent pas à ses défauts? »

Malgré les efforts de Pierre de Cortone pour retenir son élève, le Puget ne put se décider à renoncer à sa patrie, et en 1643 il rentrait à Marseille. Il y passa plusieurs années, peignant un grand nombre de tableaux pour sa ville natale, pour Aix, Toulon, Cuers, la Ciotat, et de petites compositions pour les cabinets des amateurs. Les tableaux conservés dans ces villes, *Le Sauveur du monde*, *La Visitation*, *Le Baptême de Clovis* et *Le Baptême de Constantin* du musée de Marseille, permettent d'apprécier son talent, qui, bien qu'estimable, n'eût pas suffi à le placer au rang qu'il occupe dans l'école française. Une circonstance imprévue le ramena une seconde fois en Italie. Un religieux de l'ordre des Feuillants, chargé par Anne d'Autriche d'aller dessiner en Italie les principaux monuments antiques, emmena le Puget pour l'aider dans cette entreprise. L'étude que ce travail nécessita développa dans l'artiste marseillais une nouvelle vocation, qui l'entraîna vers l'architecture, à laquelle il résolut alors de s'adonner de préférence; nous verrons que cette détermination ne fut pas encore définitive. En 1653 le Puget revint habiter Marseille, et en 1656 et 1657 il exécuta sa première œuvre d'architecture, œuvre qui lui fournit en même temps l'occasion de se faire connaître comme sculpteur. Quatorze mois furent employés par lui à exécuter la fameuse porte de l'hôtel de ville à Toulon, célèbre surtout par les deux admirables cariatides soutenant le balcon qui la surmonte. C'est en les voyant que le Bernin, appelé par Louis XIV pour les travaux du Louvre et débarquant à Toulon, fut tenté, dit-on, de s'en retourner, s'écriant que dans un pays où il y avait des gens capables de produire de tels ouvrages, on n'avait pas besoin de lui. Ces deux figures, dont le bas du corps se termine en gaîne, semblent faire des efforts inouïs pour ne pas se laisser écraser par le fardeau qui les accable. Une tradition absurde, que n'ont pas dédaigné d'accueillir cependant plusieurs écrivains, prétend que le Puget, pour se venger de deux consuls dont il aurait eu à se plaindre, aurait donné leurs traits à ses cariatides. Un simple regard jeté sur ces figures suffit pour démontrer la fausseté de cette tradition; jamais on n'a élu de consuls de vingt à vingt-quatre ans, et le plus âgé des modèles des cariatides n'a pas atteint cet âge. D'ailleurs le caractère doux et plein de bonhomie du Puget semble exclure la pensée d'une semblable vengeance. Les cariatides, qui avaient beaucoup souffert des injures du temps, ont été habilement restaurées en 1818 par un sculpteur toulonnais, L.-J. Hubac; leur moulage est au musée du Louvre, dans la salle qui a reçu le nom de leur auteur. Cette porte, aujourd'hui encore la merveille de Toulon, fut payée au Puget 1,500 livres, qui ne représentent guère aujourd'hui plus du double de cette somme. L'artiste a signé son œuvre; sous l'arc, aux côtés de la clef, on lit : P. PVGET. PIC-SC-ARC. M. T. *Pierre Puget, peintre, sculpteur, architecte marseillo-toulonnais*. Le Puget avait encore placé au milieu d'un œil de bœuf, au-dessus de la porte du balcon, un buste de Louis XIV, qui a disparu à la révolution. De retour à Marseille, le Puget présenta pour la façade de l'hôtel de ville un projet qui malheureusement ne fut pas adopté; mais on lui confia l'exécution de l'écusson aux armes de France placé au-dessus de la porte, et on lui attribue aussi le dessin du grand escalier. A la même époque, on traçait sur des terrains alors hors de la ville la rue du Cours de Rome. Le Puget fournit les dessins de plusieurs des principales maisons qui bordent cette grande artère de la ville phocéenne. Cinq maisons entre autres forment une continuité d'ordonnance et d'architecture qui semble n'en faire qu'un seul édifice. L'élévation de cette façade se compose aux extrémités latérales de deux ordres de pilastres ioniques et corinthiens l'un au-dessus de l'autre. Au milieu un balcon en saillie soutenu par des tritons et des sirènes couronne la porte principale, et une belle corniche surmonte et termine dignement tout ce bel ensemble. Dans ce même cours de Rome, on montre une maison que le Puget s'était construite pour lui-même; sa façade est ornée de deux pilastres composites, surmontés d'un fronton qui forme le faîte de l'édifice. En avant de cette maison, on a élevé en 1806, en l'honneur du Michel-Ange provençal, une fontaine qui porte son nom. Le buste de l'artiste est placé au sommet d'une colonne de granit dont la base porte cette inscription : *A Puget, peintre, sculpteur et architecte, Mar-*

seille, sa patrie, qu'il honora et embellit, a élevé ce monument cent douze ans après sa mort.

C'est encore au Puget que la ville de Marseille doit la halle au poisson à laquelle on a donné son nom. La couverture de cet édifice repose sur vingt colonnes isolées, élevées sur des piédestaux et portant des arcades au-dessus desquelles la saillie du toit fait l'office de corniche. En 1689, le Puget commença l'église de l'hospice de la Charité, rotonde ovale entourée de douze colonnes d'ordre corinthien soutenant un tambour et une coupole également ovales. Ce monument, que la mort l'empêcha de terminer, fut continué sous la direction de son fils, mais n'a jamais été complétement achevé. Le portique extérieur, qui devait se composer de quatre colonnes, n'a point été exécuté.

Arrivons enfin à cet art qui a placé le Puget si haut dans l'école française. Peu de temps après l'exécution des cariatides de Toulon, Puget sculpta pour le marquis de Girardin un *Hercule* et un groupe de *Janus et la Terre* destinés à son château de Vaudreuil en Normandie. Il vint à cette occasion à Paris, où il fit connaissance de l'architecte Lepautre, qui le présenta au surintendant Fouquet. Celui-ci, voulant embellir son château de Vaux-le-Vicomte, fit partir une troisième fois pour l'Italie le Puget, chargé de choisir à Carrare les marbres destinés à ces travaux. Pendant que l'artiste s'occupait de cette mission, survint en 1661 la disgrâce du surintendant, et l'entreprise fut abandonnée. Le Puget s'arrêta à Gênes, et ce fut pendant le séjour qu'il fit alors dans cette ville qu'il exécuta pour l'église Notre-Dame de Carignan la statue colossale du bienheureux Alexandre Sauli et celle de saint Sébastien, figure admirable, dans laquelle il a su réunir la résignation du martyr à l'expression de la douleur, dernier tribut payé à la faiblesse humaine. Gênes doit encore au ciseau du Puget une belle statue en marbre de la Vierge à Saint-Philippe-Neri, un groupe de l'*Assomption* placé à l'Albergo de' poveri, le tabernacle et les anges dorés du maître autel de S.-Siro, le maître autel de Notre-Dame des Vignes, qu'il a enrichi des symboles des quatre Évangélistes, une Vierge au palais Balbi, une Madone, statue en marbre à la chapelle du palais Carega, enfin le groupe de l'*Enlèvement d'Hélène* du palais Spinola. Ce fut aussi pendant son séjour à Gênes que le Puget sculpta un *Hercule* de marbre, haut de 1 m. 60 c., qu'il vendit à Sublet des Noyers. Cette figure, connue sous le nom de l'*Hercule gaulois*, appartint ensuite à Colbert, fut placée longtemps dans le jardin de Sceaux, puis dans une des salles de la Chambre des pairs, d'où elle est passée au musée du Louvre.

La maison Doria venait de charger le Puget de la construction d'une église paroissiale; les familles Sauli et Lomellini lui faisaient chacune une pension de 3,600 livres; enfin le sénat l'avait choisi pour peindre la salle du grand conseil, quand il abandonna tout, en 1669, à la voix de Colbert, qui l'invitait à revenir en France, le nommant directeur de la décoration des navires au port de Toulon. A cette époque, le Puget inventa cette splendide ornementation des châteaux de poupe des navires qui fut adoptée par toute la marine du dix-septième siècle, et dont le musée naval du Louvre nous offre de si magnifiques spécimens. Tout en se livrant à l'exercice de ses fonctions, tout en inventant une nouvelle machine à mâter, tout en se construisant une maison aujourd'hui détruite, où il avait peint un plafond représentant les Parques, le Puget trouva encore le temps d'exécuter ses principaux travaux de sculpture, le *Persée délivrant Andromède*, le *Milon de Crotone* et le grand bas-relief d'*Alexandre et Diogène*, qui font aujourd'hui l'une des richesses du musée du Louvre. La statue colossale de Milon, représenté au moment où il cherche à arracher sa main droite de l'arbre fendu où elle est retenue, tandis que de la gauche il s'efforce de repousser le lion attaché à ses flancs, passe pour le chef-d'œuvre du maître; elle a été souvent reproduite en marbre et en bronze; elle est signée : *P. Puget sculp. massiliensis fa. Anno* MDCLXXXII. L'année suivante, elle fut placée dans le parc de Versailles. Depuis longtemps le Puget avait commencé le groupe de *Persée et d'Andromède*; Louis XIV lui demanda de l'achever, voulant en faire le pendant du Milon, et il fut placé à Versailles, en 1685. C'est également pour cette résidence qu'avait été exécuté le bas-relief d'*Alexandre et Diogène;* mais il n'y fut pas placé d'abord, car Dargenville nous apprend que de son temps on le voyait au Louvre dans la salle des antiques.

La salle du Puget dans le musée des sculpteurs français possède encore de ce maître deux *petits anges* sur une console, groupe en marbre qui avait été exécuté vers 1670 pour le tabernacle de l'église des Minimes de Toulon, et qui a fait partie du musée des monuments français, et un groupe en marbre de petite proportion, *Alexandre vainqueur,* que l'on croit avoir été la première pensée d'une statue équestre à élever en l'honneur de Louis XIV. Dans l'espoir d'être chargé de ce travail, le Puget était venu à Paris; mais après six mois de sollicitations, dégoûté des intrigues de la cour, mal payé de ses travaux, laissé à l'écart lorsqu'il pouvait encore produire des chefs-d'œuvre, il retourna à Marseille, et là, le ciseau à la main, exécutant le bas-relief de *La Peste de Milan*, qu'on admire à la Consigne et qui fut son dernier ouvrage, il chercha à oublier l'indifférence de ses concitoyens, indifférence à à laquelle ne l'avaient pas habitué les Italiens, plus dignes appréciateurs de son mérite.

Cet injuste oubli a été réparé récemment, et sur la place royale de Marseille on vient d'élever au Puget une belle statue, œuvre du sculpteur Ramus.

Le Puget laissa un fils nommé *François*, qui fut aussi un peintre et un architecte de talent; il excella surtout dans les portraits, dont plusieurs sont au musée du Louvre, et mourut en 1707. E. Breton.

Cicognara, *Storia della scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Al. Lenoir, *Musée des monuments français*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*. — H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — *Annuaire de Toulon*. — *Guides de Gênes et de Marseille*.

PUGET (*Louis* de), naturaliste français, né en 1629, à Lyon, où il est mort, le 16 décembre 1709. La fortune qu'il hérita de son père, procureur du roi au présidial de Lyon, lui permit de cultiver les sciences avec succès. Ses *Observations sur la structure des yeux de divers insectes et sur la trompe des papillons* (Lyon, 1706, in-8°), lui donnèrent un rang distingué entre les physiciens de son temps, et il consolida sa réputation par de belles découvertes sur le double cours de l'aimant et sur la déclinaison de l'aiguille aimantée. Il avait formé un des plus riches cabinets de l'Europe en aimants et en microscopes. Puget n'était pas moins instruit dans les lettres anciennes, et il avait composé quelques pièces de vers. Il fut en 1700 un des sept fondateurs de l'Académie de Lyon. Dans le rigoureux hiver de 1709, peu de temps avant de mourir, il vendit sa vaisselle plate pour soulager les pauvres. On a encore de lui: *Lettres écrites à un philosophe sur les effets de l'aimant*; Lyon, 1702, in-12.

Mémoires de Trévoux, sept. 1710. — Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, II, 162.

PUGET (*Edme-Jean-Antoine*, comte du), savant français, né le 16 septembre 1742, à Joinville, mort le 14 avril 1802, à Paris. Il appartenait à une famille noble de la Bresse et était fils d'un avocat au parlement. Il entra dans l'artillerie, se distingua dans la guerre de Corse, et parvint au grade de maréchal de camp. Après avoir passé trois années dans les colonies en qualité d'inspecteur général (1784-1786), il revint à Paris, et fut nommé sous-gouverneur du dauphin. A la mort de son élève (1789), il se retira dans la ville d'Amiens. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Ce fut lui qui rapporta le baobab au Jardin des plantes. Bien qu'il ait composé de nombreux écrits sur les sciences, il n'a fait imprimer que deux ou trois mémoires, dans le *Journal des mines*. Il avait reçu de Louis XVI le titre de comte.

Quérard, *La France littéraire*.

PUGET (*Hilarion-Paul-François-Bienvenu*), marquis de Barbantane, général français, né le 7 mars 1754, à Paris, où il est mort, le 27 mars 1828. Il reçut une éducation soignée, et s'occupa tour à tour de philosophie, de droit public et de législation; admirateur de Voltaire et de Rousseau, il puisa dans les écrits de ce dernier les principes qui devaient régler sa conduite. Appartenant à une famille d'ancienne noblesse, il avait choisi le métier des armes, et il commandait au moment de la révolution le régiment d'Aunis, qui arbora le premier la cocarde tricolore. Élu député suppléant de Paris à l'Assemblée constituante, il laissa éclater dans quelques brochures de circonstance son zèle pour la cause de la liberté. Après avoir été colonel en second du régiment de Royal-marine, il fut nommé à l'ancienneté maréchal de camp (6 octobre 1791); envoyé presque aussitôt dans le midi, il se déclara en faveur des habitants de Marseille lorsque ceux-ci marchèrent en armes sur Aix et réclamèrent le désarmement d'un corps de Suisses. Accueilli avec enthousiasme par les patriotes exaltés, Puget, que le gouvernement et la cour taxaient de faiblesse, fut traduit devant un conseil de guerre et acquitté. Il conserva même son commandement, coopéra à l'organisation du comtat Venaissin, dont la réunion venait d'être décrétée. Cette mission difficile lui valut sa promotion au grade de lieutenant général (7 septembre 1792). L'année suivante il passa dans l'armée des Pyrénées orientales; après la destitution de Deflers (août 1793), il y exerça provisoirement les fonctions de général en chef, sauva Perpignan par l'activité qu'il déploya à couvrir cette place, et arrêta à Peyrestortes les Espagnols dans leur mouvement offensif. A la suite de contrariétés qui n'ont pas été éclaircies, il donna sa démission, et vint à Paris. On le jeta en prison comme suspect; mais la révolution du 9 thermidor le sauva de l'échafaud. Après le 13 vendémiaire il obtint d'être employé de nouveau dans la huitième division militaire; destitué en 1797, il ne réussit pas à rentrer dans l'activité, malgré ses incessantes sollicitations, et fut même obligé sous l'empire de résider dans sa terre de Barbantane. On a de lui des *Mémoires* (Paris, 1827, in-8°), où, par suite de ses opinions démocratiques, il a renoncé à son titre de marquis pour prendre simplement le nom de Puget-Barbantane.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. des contemp.*, II. — *Mémoires* cités.

PUGHE (*William* Owen), archéologue anglais, né le 7 août 1759, à Tyn y Bryn (comté de Merionet), mort le 4 juin 1835, à Dolyddy Cae (même comté). Son enfance s'écoula tout entière dans le district d'Egryn, un des plus arriérés du pays de Galles. Comme ses parents étaient chargés d'enfants et pauvres, ils l'envoyèrent, à l'âge de dix-sept ans, gagner sa vie à Londres. Il s'y trouva tellement dépaysé, toute chose lui parut si nouvelle, même la langue, qu'il revint à ses vieux auteurs gallois, s'imaginant naïvement être seul dans la ville à s'en occuper. Vers 1782 il fit, par l'intermédiaire d'un de ses compatriotes, la connaissance d'un négociant, nommé Owen Jones, grand amateur des antiquités galloises, et ce fut avec l'aide de ce dernier qu'il entreprit une suite de recherches patientes et laborieuses qui lui ont donné des titres à la reconnaissance de son pays, bien que

son jugement et ses talents n'aient pas toujours été à la hauteur de sa bonne volonté. Après avoir édité les poésies des bardes Dafydd ap Gwilym (1789) et Llywarch Hen (1792), il publia de 1793 à 1803, sur un plan fort étendu, un *Dictionnaire gallois et anglais*, tout farci de mots qu'il avait forgés et de définitions vagues ou peu satisfaisantes; il y avait même introduit une méthode d'épellation qui lui était propre et qu'il ne reproduisit point dans l'édition imprimée à Denbigh en 1832. Des travaux plus utiles et plus estimables furent ceux qu'il donna sous les titres de *Cambrian Register* (1796-1818, 3 vol.) et de *Myvyrian Archaiology of Wales* (Londres, 1801-1807, 3 vol. in-4°) : il rassembla dans ce dernier recueil les monuments de la poésie galloise, triades, légendes et chroniques, depuis le sixième jusqu'au quinzième siècle; mais l'authenticité de tous ces morceaux est loin d'être bien établie. La *Cambrian biography* (1803), le premier ouvrage de ce genre, est une nomenclature détaillée, mais diffuse et peu instructive. En 1806 cet écrivain abandonna son nom patronymique d'Owen pour porter celui de Pughe, qui lui était imposé par un parent dont il venait d'hériter. On a encore de lui un *Magazine* gallois intitulé *Y Greal* et la traduction en son idiome natal du *Paradis perdu* de Milton (1819), de *La Palestine* d'Heber, de plusieurs poésies de M^rs. Hemans, etc. On a adressé à Pughe le reproche d'avoir dénaturé l'orthographe et la prononciation du gallois en s'appuyant sur l'autorité d'exemples forgés à ce dessein; cependant Southey, qui s'était lié avec lui, a rendu hommage à sa bonne foi et à son érudition.

The English Cyclopædia (Biography).

PUGIN (*Auguste*), dessinateur anglais, né en 1769, en Normandie, mort le 19 décembre 1832, à Bloomsbury. Amené de bonne heure à Londres, il devint un habile dessinateur, et travailla pendant plusieurs années avec le peintre Nash; il trouva aussi chez divers libraires l'emploi de ses talents. Il consacra la seconde partie de sa vie à la reproduction des monuments d'architecture. Après avoir eu une part considérable au *Microcosm of London* (Londres, 1808-1811, 3 vol. in-4°), il publia *Series of views in Islington and Pentonville* (1813); *Specimens of gothic architecture, selected from various ancient edifices in England* (1821-1823, 2 vol. in-fol. et in-4°, avec 114 pl.); *Architectural illustrations of the buildings of London* (1824, 2 vol. in-4°); *Specimens of the architectural antiquities of Normandy* (1825-1828, in-fol. et in-4°); *Paris and its environs displayed* (1829), et *Gothic ornaments* (1831). Cet artiste appartenait à la Société des antiquaires de Normandie.

PUGIN (*Augustin-Welby-Northmore*), architecte anglais, fils du précédent, né en 1811, à Londres, mort le 14 septembre 1852, à Ramsgate. Initié par son père aux principes de l'architecture, il acquit avec lui une remarquable facilité à dessiner et l'accompagna dans ses voyages en l'aidant à réunir des matériaux pour ses derniers ouvrages. Après avoir travaillé aux décors des grands théâtres ainsi qu'à l'ameublement du château de Windsor, il se retira à Ramsgate, et y prépara la publication de plusieurs recueils d'ornements, de meubles et d'accessoires tous relatifs au moyen âge, recueils fidèles et précieux, qui contribuèrent à répandre en Angleterre le goût de l'art gothique; nous rappellerons ceux qui ont pour titres *Designs for gothic furniture in the style of the XVth century* et *Designs for iron and brass-work* (1835), *Designs for gold and silversmith's work* et *Ancient timber houses* (1836), enfin *Contrasts, or a Parallel between the noble edifices of the XIVth and XVth centuries and similar buildings of the present decay of taste* (2e édit., 1841). Sur ces entrefaites Pugin s'était converti à la religion catholique, au service de laquelle il voua désormais son zèle et ses talents. Ayant rencontré dans le comte de Shrewsbury un chaleureux protecteur, il ne manqua pas d'occasions de mettre au jour les sérieuses études qu'il venait de faire sur l'art chrétien dans la belle résidence qu'il avait fait construire près de Salisbury; en effet, on peut affirmer que depuis la réforme il n'a été donné à aucun artiste anglais d'élever au culte romain plus de chapelles, de couvents ou d'églises que lui dans l'espace d'une douzaine d'années. Ses ouvrages les plus remarquables sont la cathédrale de Sainte-Marie à Derby; les églises de Saint-Chad à Birmingham, et de Saint-Wilfrid à Manchester, celles de Liverpool, d'Oxford, de Cambridge, de Reading, de Northampton, de Woolwich, de Nottingham; les couvents d'Edge-Hill et des Sœurs de la Merci à Londres, les colléges de Radcliffe et de Rugby, l'église, l'école et le monastère attenant à Alton-Towers, résidence de lord Shrewsbury, et la magnifique nef de l'église de Cheadle. Une très-jolie porte d'entrée au collége de la Madeleine à Oxford est un des rares ouvrages que Pugin ait consenti à exécuter pour les anglicans. Dans les derniers temps de sa courte vie il fut chargé des travaux d'ornementation du nouveau palais de Westminster, et cet édifice doit probablement à son influence le caractère gothique et presque monacal qui offre un si bizarre contraste avec tout ce qui l'environne. Au milieu des travaux si multipliés de sa profession, il trouva le temps de publier quelques traités spéciaux, tels que *True principles of pointed, or christian architecture* (1841), *Glossary of ecclesiastical ornaments* (1844), *Treatise on floriated ornaments* (1849), et *Treatise on chancel screens* (1851). Enfin, dans ses moments de loisir il peignait des vues et des paysages. Pugin avait toujours aimé le spectacle de la mer; on rapporte même que cette passion l'avait entraîné à faire quelques voyages en Hollande a

d'un navire qu'il avait frété. Lorsqu'il se sez riche, il acheta une belle propriété à gate, avec l'intention et de jouir de son rt favori et de se livrer sans contrôle à s caprices de son imagination artistique. âtiments d'habitation il ajouta une vaste consacrée à son patron, saint Augustin. A e qu'il avançait en âge, les idées religieuses èrent plus vivement de lui : il écrivit des res pour se plaindre de l'indifférence des iques ou pour proposer quelques réformes es. Sous l'influence d'un labeur exclusif et excitation nerveuse, son esprit se déran- : il donna des signes d'aliénation mentale firent enfermer dans une maison de santé. issait être rendu à lui-même et on venait ramener à Ramsgate lorsqu'il mourut trois après son retour, à peine âgé de quarante ns. Comme on a pu le voir, Pugin possé- e énergie et une habileté peu communes; t beaucoup étudié et exploitait avec talent nd fonds de connaissances. Mais il man- l'originalité et d'audace; il embrassait trop ses et produisait trop vite pour attacher m à quelque œuvre durable. Convaincu rt gothique, dont il fut l'ardent apôtre, ne t être surpassé et qu'il fallait se borner à re plutôt qu'à y changer rien, il se con- à n'être dans ses œuvres les mieux réus- u'un imitateur. Plus qu'aucun artiste de mps, il exerça sur l'architecture religieuse nfluence dont les déplorables effets sont t appréciables chez ses disciples. Appliquer les de l'art du moyen âge à des édifices ques, c'était pour Pugin rester conséquent es propres principes; mais les étendre on l'a fait après lui aux monuments du nglican est une faute de goût des plus utes. P. L— y.

Builder, 1852. — *The English cyclopædia* (Bio- l.

:NANI (*Gaetano*), compositeur italien, 1728, à Turin, où il est mort, en 1798. Il des leçons de J.-B. Somis, l'un des meil- élèves de Corelli, et il était déjà avanta- ment connu par son talent sur le violon l'en 1754 il se fit entendre à Paris, dans le t spirituel. Pendant le long séjour qu'il ondres, il composa une partie de sa mu- pour le violon et un opéra agréable inti- *'anetta e Lubino*. Vers 1770 il revint en et, quoique virtuose déjà célèbre, il alla r Tartini de lui donner des leçons. Après ie très-agitée et des succès obtenus dans e toutes les capitales de l'Europe, il s'é- à Turin, où il dirigea jusqu'à sa mort l'or- e du théâtre royal. On cite de Pugnani ule d'anecdotes qui prouvent l'originalité caractère. Comme il était de passage à r, il mit beaucoup de complaisance à r les vers que lui débita Voltaire. Invité à e entendre, il le fit avec empressement; mais bientôt, impatient du peu d'attention que lui prêtait le poëte, il s'arrêta brusquement, et dit : « M. de Voltaire fait très-bien les vers, mais quant à la musique il n'y entend pas le diable. » A Turin, un faïencier se vengea de certains procédés de Pugnani en faisant peindre le portrait de l'artiste au fond des vases de nuit exposés dans sa boutique. Ce dernier courut demander vengeance d'un tel affront au juge de police. Le faïencier, mandé aussitôt, tira de sa poche un mouchoir sur lequel était le portrait de Frédéric le Grand, et après s'être mouché dedans : « M. Pugnani, dit-il, n'a certainement pas plus le droit d'être irrité contre moi que le roi de Prusse lui-même. » Cette plaisanterie fit rire Pugnani, qui retira sa plainte. Cet artiste fit jouer à Turin les opéras d'*Issea* (1771), de *Tamas Kouli Khan* (1772), de *L'Aurora* (1775), d'*Achille in Sciro* (1788), etc., et il publia une quinzaine de morceaux de musique instrumentale. Sa ville natale lui doit l'établissement d'une école de violon d'où sont sortis plusieurs virtuoses distingués.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. de musique*. — Rangoni, *Saggio sul gusto della musica*; Livourne, 1790, in-8°.

PUGNET (*Jean-François-Xavier*), médecin français, né à Lyon, le 16 janvier 1765, mort à Bienne, le 24 novembre 1846. Entré au service après de bonnes études à Montpellier, il fut attaché, le 14 avril 1798, comme médecin ordinaire à l'armée d'Égypte. Le 2 juin 1802, il fut nommé directeur du service de santé à Sainte-Lucie (Petites-Antilles), et tomba entre les mains des Anglais. Prisonnier pendant plusieurs mois, il obtint l'autorisation de rentrer en France le 27 février 1804. Nommé en 1805 médecin en chef de l'hopital militaire de Dunkerque, il conserva ces fonctions jusqu'au 15 mai 1821; il prit alors sa retraite, et s'établit à Altkirch, puis à Bienne, en Suisse. On a de lui : *Mémoire sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant, avec un Aperçu physique et médical du Sayd*; Lyon et Paris, 1802, in-8°; — *Topographie de Sainte-Lucie*; Paris, 1804, in-8°; — *Institutions physiologiques*, trad. de Blumenbach; Paris et Lyon, 1797, in-12. Il laissa en manuscrit : *Observations et Expériences dans le domaine de la médecine pratique*, qui fut traduit en allemand et publié avec une notice biographique sur Pugnet, par Blœsch, sous ce titre : *Beobachtungen und Erfahrungen aus dem Gebiete der pract. Heilkunst* (Arau, 1837, 2 vol. in-8°).

Callisen, *Medicin. schriftsteller Lexicon*, supplém. — Neubaus (Carl). *Le docteur Pugnet*; Berne, 1847, in-8°, avec son portrait.

*PUIBUSQUE (*Adolphe-Louis* DE), littérateur français, né le 7 mars 1801, à Paris. Fils d'un commissaire des guerres sous l'empire (1),

(1) Le vicomte *M.-L.-G.* DE PUIBUSQUE est mort le 18 août 1841; il avait été fait prisonnier en Russie avec l'aîné de ses fils, qui devint plus tard sous-intendant militaire. On a de lui : *Lettres sur la guerre de Russie*

il étudia le droit, fut reçu avocat et exerça, sous la restauration, les fonctions de sous-préfet dans un des départements du midi. On a de lui : *La Mort de Léonard de Vinci;* Paris, 1824, in-8°, poëme qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie de Cambrai ; — *Le Naufrage de Camoëns;* Paris, 1828, in-8°, ode couronnée par l'académie des Jeux floraux ; — *Dictionnaire municipal* ; Paris, 1838, in-8° : ce manuel analytique d'administration communale a été réimpr. en 2 vol. en 1843; — *Code municipal annoté;* Paris, 1839, in-8°, en société avec M. Leber; — *Histoire comparée des littératures espagnole et française;* Paris, 1843, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a remporté en 1842 le prix proposé par l'Académie française. M. de Puibusque a édité et traduit pour la première fois *Le Comte de Lucanor* (Paris, 1854, in-8°), recueil d'apologues et fabliaux espagnols du seizième siècle.

Un de ses frères, PUIBUSQUE (*Jacques* DE), a été nommé, en 1855, général de brigade.

Littér. fr. contemp.

PUILLON DE BOBLAYE (*Émile* LE), ingénieur français, né le 16 novembre 1792, à Pontivy, mort le 4 décembre 1843, à Paris. Il était fils du président du tribunal de Pontivy, mort en 1838, et de Mlle Le Dissez de Penanrun (1). Après avoir terminé ses études classiques au lycée de Rouen, il fut admis dans l'École polytechnique (1811), et passa en 1813 dans le corps des ingénieurs géographes. Ses connaissances particulières en géodésie et en astronomie le firent employer à la triangulation de la Morée (1829) et de la province de Constantine (1838). Au mois d'août 1839 il fut attaché à la commission scientifique de l'Algérie, accompagna le duc d'Orléans dans l'expédition des Portes de fer, fut nommé, le 28 février 1840, chef d'escadron d'état-major, et reprit son poste à la carte de France, où il dirigeait une section topographique. Lors des élections générales de 1842, il fut élu député du Morbihan à la chambre des députés. On a de lui plusieurs mémoires de géologie insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, le *Dict. pittoresque des sciences naturelles*, *L'Institut*, etc., et il a collaboré aux grands recueils publiés par les commissions scientifiques de la Morée et de l'Algérie.

Son frère, *Théodore*, a servi dans l'artillerie et s'est trouvé au siége d'Anvers; il lui a succédé en 1843 à la chambre des députés, où il a siégé jusqu'à la révolution de février. En 1846 il a été nommé lieutenant-colonel d'artillerie.

Moniteur univ.; passim. — *Littér. fr. contemp.*

(Paris, 1816, 1817, in-8°), *Des Haras* (1833, in-8°), et *Souvenirs d'un invalide* (1841, 2 vol. in-8°). Il a édité les *Memoires et souvenirs du général de Serang* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°).

(1) Le père de cette dame, sénéchal de Lamballe, avait acheté, lors de la vente des biens de la noblesse, le château de Lamballe, et avant de mourir il fit promettre à ses enfants de le restituer, sans aucune condition, aux propriétaires légitimes; ce qu'ils exécutèrent fidèlement en 1814.

PUISAYE (*Joseph-Geneviève*, comte DE), général français, né en 1754, à Mortagne-sur-Huisne, mort le 13 septembre 1827, à Blythehouse, près d'Hammersmith (Angleterre). Issu d'une famille qui occupait héréditairement la charge de grand bailli dans le Perche, et le plus jeune de quatre frères, il était destiné à la carrière ecclésiastique, et passa quelque temps au séminaire de Saint-Sulpice. Mais son goût l'entraîna vers l'état militaire. Il obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Conti (cavalerie), et devint ensuite capitaine à la suite dans les dragons d'Iselin Lanan. Peu satisfait d'une perspective qui ne flattait point son ambition, il se retira dans sa famille, et à la mort de son père acheta une charge d'exempt des cent-suisses de la maison du roi, ayant rang de lieutenant-colonel. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Perche à l'Assemblée constituante, il y vota avec la minorité et se fit peu remarquer, bien qu'il y signât la protestation du 24 juin 1790 contre le décret du 19 du même mois qui abolissait la noblesse. Après la session il se retira en Normandie, fut promu maréchal de camp en 1791, et adjoint en 1793 au général Wimpfen comme chef de son état-major, il commanda en juin l'avant-garde de l'armée départementale de l'Eure qui marcha contre la Convention. Battu à Pacy-sur-Eure, et voyant sa tête mise à prix, il se rendit en Bretagne, rallia et organisa aux environs de Rennes quelques débris de la chouannerie, à laquelle il donna une consistance qu'elle n'avait point eue jusqu'alors. Déployant autant d'adresse que d'activité, il se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, émit du papier-monnaie, et reçut avec de pleins pouvoirs du comte d'Artois d'assez grands secours du cabinet anglais, aux volontés duquel il subordonna toutes ses opérations, ce qui le fit considérer par quelques royalistes comme un faux frère. En septembre 1794, il se rendit à Londres, s'y aboucha avec Pitt et les autres ministres, auxquels il proposa le plan d'une descente en France. Telle fut l'origine de l'expédition de Quiberon. Trois mille six cents émigrés, commandés par M. d'Hervilly, débarquèrent sur cette presqu'île, où vinrent les joindre neuf à dix mille chouans. Mais Hoche, sans perdre de temps, rassembla des troupes, marcha sur Quiberon, refoula les avant-postes des émigrés dans la presqu'île et la ferma par une ligne de retranchements. Alors Puisaye, se voyant avec quinze ou seize mille hommes dans une langue de terre, sans abri, sans vivres, résolut de reprendre l'offensive et assaillit les retranchements des républicains. Hoche avec un feu épouvantable le ramena dans la presqu'île, escalada le fort Penthièvre, et accula les émigrés à la côte. L'escadre anglaise, battue par une tempête, ne pouvait avancer, à l'exception d'un seul vaisseau, qui, soit fatalité, soit trahison, balayait de son feu royalistes et républicains; tout le corps d'armée royaliste se jeta dans

la mer, où la moitié des embarcations périt, et il ne resta qu'un millier d'hommes qui posèrent les armes, et capitulèrent. On sait comment la Convention, trahissant la parole du général Hoche, fit fusiller sous les yeux de Tallien, son représentant, les sept cent onze émigrés qui s'étaient rendus. On sait aussi que Pitt, ayant osé dire dans le parlement en parlant de cette désastreuse journée : « Du moins, le sang anglais n'y a pas coulé! — C'est vrai, s'écria Sheridan, rougissant à la fois de honte pour sa patrie, et transporté d'indignation contre le ministre ; c'est vrai, comme vous dites, mylord, le sang anglais n'y a pas coulé, mais l'honneur anglais y a coulé à pleins bords. » L'empressement de Puisaye à fuir le théâtre du massacre, et à se réfugier à bord des vaisseaux du commodore Warren le fit accuser par les royalistes de s'être vendu aux Anglais. Les uns le considérèrent comme un traître, les autres comme un lâche. Cependant il rentra en Bretagne ; mais, mal vu de tous ceux avec lesquels il avait combattu, il fut bientôt l'objet de l'animadversion des royalistes, et eut de fort désagréables démêlés avec les agents de Louis XVIII, surtout avec M. d'Avaray. Il retourna alors en Angleterre, et obtint des ministres anglais, pour lui et quelques officiers qui lui étaient restés attachés, un établissement dans le Canada avec une somme d'argent pour son exploitation ; mais en 1801 il revint à Londres, où il trouva les mêmes préventions, qu'il ne put parvenir à dissiper. Fort mécontent de la mauvaise opinion que les princes français avaient conçue de lui, il se fit naturaliser anglais, et vécut d'une petite pension que lui assigna le gouvernement britannique, sans vouloir rentrer en France après la restauration des Bourbons. On a de lui : *Mémoires du comte de Puisaye, qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste durant la dernière révolution* ; Londres, 1805-1806, 6 vol. in-8° ; — *Réfutation du libelle diffamatoire publié par M. d'Avaray sous le titre de :* Rapport à S. M. T. C., publié avec sa permission, suivi d'une Réponse à M. le comte Joseph de Puisaye ; Londres, 1809, in-8°. H. F.

Alph. de Beauchamp, *Hist. de la Vendée*. — Lavallée, *Hist. des Français*. — *Lettres sur la chouannerie*. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, supplément. — Thiers, *Hist. de la révolution*.

*PUISEUX (*Victor-Alexandre*), mathématicien français, né à Argenteuil (Seine-et-Oise), le 16 avril 1820. Admis en 1837 à l'École normale et agrégé pour les sciences en 1840, il fut en 1841 reçu docteur ès sciences mathématiques, et depuis cette époque jusqu'en 1845 il les professa au collége de Rennes. Titulaire d'une semblable chaire à la faculté des sciences de Besançon (1845-1849), il revint à Paris pour y être maître de conférences à l'École normale (1849-1855). Pendant qu'il remplissait ces fonctions, il fut à diverses reprises suppléant à la faculté des sciences et au Collége de France, et en 1853 et 1854 chargé des examens d'admission à l'École polytechnique. Astronome adjoint à l'observatoire (1855-1859), il est depuis 1857 professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Paris. On a de lui : *Sur l'invariabilité des grands axes des orbites des planètes* (Paris, 1841, in-4°) : thèse pour le doctorat ; plusieurs notes insérées dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, tomes VI à XVII, et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, parmi lesquelles nous citerons : *Note sur le pendule conique ; Du mouvement d'une chaîne pesante sur la cycloïde ; Sur les développées et les développantes des courbes planes ; Sur les courbes tautochrones ; Sur la somme des puissances semblables de nombres, en progression arithmétique ; Du mouvement d'un solide de révolution posé sur un plan horizontal ; Sur la convergence des séries qui se présentent dans la théorie du mouvement elliptique ; Recherches sur les fonctions algébriques ; Sur la ligne dont les deux courbures ont entre elles un rapport constant ; Solution de quelques questions relatives au mouvement d'un corps solide pesant posé sur un plan horizontal ; Mémoire sur les variations de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre*, présenté à l'Académie des sciences le 14 juillet 1856 ; *Sur les inégalités périodiques du mouvement des planètes*, présenté le même jour ; *Sur les fonctions périodiques de plusieurs variables* (11 août et 6 octobre 1856) ; *Sur le développement en séries des coordonnées des planètes et de la fonction perturbatrice* ; et dans les *Annales de l'Observatoire* (t. I et II) : *Réduction des Observations de la Lune faites à l'Observatoire de Paris, de 1801 à 1829 ; Réduction des Observations méridiennes faites à l'Observatoire de Paris en 1837 et 1838*. La plus grande partie de ces mémoires, dignes de l'attention des géomètres, a été l'objet de rapports élogieux de Cauchy, et ils ont été insérés dans le *Recueil des savants étrangers*.

Docum. partic.

PUISIEUX (*Pierre* BRULART, marquis DE SILLERY, vicomte DE), ministre français, né en 1583, à Paris, où il est mort, le 22 avril 1640. Fils du chancelier Nicolas Brulart de Sillery, il épousa, en 1606, Madeleine de Neufville de Villeroi, et reçut en survivance de son beau-père la charge de secrétaire d'État. Le 1er janvier 1607, Henri IV le nomma grand trésorier de ses ordres, et après la mort de ce prince la reine lui confia diverses missions importantes. En 1612 il se rendit comme ambassadeur extraordinaire en Espagne, pour conclure le mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche. Jaloux de son autorité dans le conseil du roi, le maréchal d'Ancre parvint à le faire éloigner de la cour en 1616. Rappelé l'année sui-

vante, il fut rétabli dans sa charge, et devint tout-puissant auprès du roi à la mort du connétable de Luynes. Ses négociations avec les protestants pour amener, en octobre 1622, la capitulation de Montpellier, que Louis XIII assiégeait depuis longtemps sans succès, lui valurent après la reddition de la place sa nomination de chevalier des ordres du roi et la promesse d'être fait duc et pair; mais une intrigue de cour empêcha l'effet de ces promotions. Puisieux reçut, le 4 février 1624, l'ordre de se retirer dans ses terres, et l'on s'efforça d'obtenir la démission de sa charge; mais il refusa 200,000 livres que le roi lui offrit à cet effet, ainsi que l'ambassade de Rome. Le Recueil des *Ambassades de La Boderie* renferme de lui quelques *Lettres*. Resté veuf sans postérité, il épousa, en janvier 1615, Charlotte d'Estampes-Valençay, connue par son esprit et par ses relations d'amitié avec Mme de Sévigné.

Un de ses descendants, *Louis-Philoxène* BRULART, marquis DE PUISIEUX, né en 1702, et mort vers 1771, après avoir rempli plusieurs ambassades, devint chancelier des Ordres, fut ministre des affaires étrangères de janvier 1747 à septembre 1751, et continua de siéger pendant plusieurs années au conseil du roi, avec le titre de ministre d'État. Il y rentra en 1758, et en sortit pour la seconde fois vers l'époque de la suppression des Jésuites, auxquels il était très-dévoué et dont il portait même le scapulaire sous son vêtement.

Fauvelet du Toc, *Hist. des secrétaires d'État*. — Anselme, *Hist. des grands-officiers de la couronne*.

PUISIEUX (*Jean-Baptiste* DE), architecte français, né le 19 janvier 1679, à Alland'huy, village des Ardennes, mort le 6 février 1776, à Paris. Placé chez un avocat au parlement de Paris, il quitta l'étude du droit pour celle de l'architecture, et travailla sous les meilleurs maîtres. En 1764 il fut nommé contrôleur des travaux de l'église de Sainte-Geneviève. « Son amour pour les pauvres, raconte Boulliot, lui avait fait composer une eau excellente pour les yeux, qu'on leur distribuait tous les matins. Dans un âge très-avancé il allait encore visiter les asiles de la misère, et y répandait ses bienfaits et ses consolations avec l'affection la plus tendre. » On a de lui : *Éléments et traité de géométrie*; Paris, 1765, in-8°, fig.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*.

PUISIEUX (*Philippe-Florent* DE), traducteur français, né le 28 novembre 1713, à Meaux, mort en octobre 1772, à Paris. Il était avocat au parlement de Paris; mais il renonça de bonne heure à la pratique du barreau pour se livrer à la culture des lettres. Il a publié sous le voile de l'anonyme un assez grand nombre de traductions du latin, de l'italien et de l'anglais; telles sont : *Grammaire géographique* de Gordon (1748, in 8°), *Grammaire des sciences philosophiques* de Benj. Martin (1749, 1777, in-8°), *Le Calendrier des jardiniers* de Bradley (1750, in-12), *Histoire navale de l'Angleterre* de Ledyard (1751, 3 vol. in 4°), *Géographie générale* de Varenius (1755, 4 vol. in-12), *Éléments des sciences et des arts littéraires* de Benj. Martin (1756, 3 vol. in-12), *Amélie* de Fielding (1762), *Recueil de pièces de médecine* et *Le régime de Pythagore* de Cocchi (1762), *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel* de Maihows (1763, 4 vol. in-12), *Expériences physiques et chimiques* de Lewis (1769, 4 vol. in-12), etc.

PUISIEUX (*Madeleine* D'ARSANT DE), femme du précédent, née en 1720, à Paris, où elle est morte, en 1798. Aussitôt qu'elle fut mariée, elle se mit à écrire, et fut exposée, comme la plupart des femmes qui cultivent les lettres, aux traits sévères de la critique. Palissot et l'abbé Sabatier ne l'ont pas ménagée. Pourtant il serait injuste d'accuser, comme on l'a fait, ses ouvrages d'être marqués au coin de la plus déplorable médiocrité, ou du moins on devrait faire une exception en faveur des *Conseils à une amie* et des *Caractères*, où il y a de l'esprit, des remarques fines et ingénieuses, et qui sont écrits dans un style agréable. En 1795 cette dame se trouva comprise pour une somme de 2,000 livres dans le décret de la Convention relatif aux gens de lettres. On a d'elle : *Conseils à une amie*; Paris, 1749, 1750, in-12; trad. en anglais et attribués à une autre dame; — *Les Caractères*; Londres (Paris), 1750, 1755, 2 vol. in-12; — *Le Plaisir et la Volupté, conte allégorique*; Paphos (Paris), 1752, in-12; — *L'Éducation du marquis de ***, ou Mémoires de la comtesse de Zurlach*; Paris, 1755, 2 vol. in-12; — *Zamor et Almanzine*; Paris, 1755, 3 part. in-12; — *Alzarac, ou la Nécessité d'être inconstant*; Paris, 1762, in-12; — *Histoire de Mlle de Terville*; Paris, 1768, 6 vol. in-12; — *Mémoires d'un homme de bien*; Paris, 1768, 3 vol. in-12, etc. On lui attribue *Le Marquis à la mode*, comédie (1763), et *Histoire du règne de Charles VII*, 4 vol. in-12.

Sabatier, *Trois siècles de la Littér.* — La Porte, *Hist. litter. des dames françaises*, V. — Mme Briquet, *Dict. hist. des femmes célèbres*.

PUISSANT (*Louis*), mathématicien français, né à la ferme de la Gastellerie, près du Châtelet (Seine-et-Marne), le 22 septembre 1769, mort à Paris, le 11 janvier 1843. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs. Tout jeune, Puissant fut placé chez un arpenteur; là, au lieu de se laisser aller à la routine du métier, il sentit qu'il lui était nécessaire d'étudier la géométrie. Il aborda ensuite les autres branches des mathématiques et y fit de rapides progrès, car nous le retrouvons successivement ingénieur géographe à l'armée des Pyrénées orientales, puis en 1795 professeur de mathématiques à l'école centrale de Lot-et-Garonne. De là il passa au bureau de la guerre (1802), puis à l'école militaire de

inebleau (1804), et quelques années après ole d'état-major, où il enseigna pendant ans et où il atteignit le grade de lieutecolonel. Puissant avait une prédilection particulière pour la géodésie, à laquelle onsacré sa vie entière, et dont on peut u'il fut pendant un demi-siècle le représene plus éminent. Il prit la part la plus imile aux travaux relatifs à la carte de e du dépôt de la guerre. Appelé le 3 nore 1828 dans l'Académie des sciences, e successeur de La Place, il souleva cette assemblée une vive discussion, lors-1836 il avança que la mesure de la dis-méridienne de Montjouy à Formentera ntachée d'erreur. Après de longs débats, t reconnaître que de légères erreurs s'éen effet glissées dans la *base du sysmétrique*.

principaux ouvrages de Puissant sont : *il de diverses propositions de géomérésolues et démontrées par l'analyse rique*; Paris, 1801, 1824, in-8°; — *Traité désie*; Paris, 1805, in-4°, et 1819, 2 vol. la 3e édition (1842, 2 vol. in-4°) contient *ıplément*, publié en 1827 ; — *Traité de aphie, d'arpentage et de nivellement*; 1807, in-4°; 2e édit., 1820, in-4°, auge du *Supplément* impr. en 1810; — *Trimétrie expliquée au lever des plans*; 1809, in-8°; — *Instruction sur l'usage ables de projection adoptées pour la uction du canevas de la nouvelle carte aphique de la France*; Paris, 1821, — *Méthode générale pour obtenir le al moyen dans une série d'observations niques faites avec le cercle répétiteur rda*; Paris, 1823, in-4° ; — *Nouvelles raisons des mesures géodésiques et asniques de France et conséquences qui sultent relativement à la figure de la* Paris, 1834, in-4° ; — *Nouvelle détermi de la distance méridienne de Montà Formentera, dévoilant l'inexactitude le dont il est fait mention dans la base stème métrique*; Paris, 1836, 1838, in-4°; *moire sur la projection de Cassini*; — *Mémoires sur l'application du calcul des bilités aux mesures géodésiques*, etc. it a aussi donné en 1837 une édition anpar lui du *Traité de la sphère et du rier* de Rivard. E. M.

, *Notices scientif.*, t. III.

ADES (*Jérôme*), chroniqueur catalan, 10 septembre 1568, à Barcelone, où il est vers 1650. Il était fils de Miguel Pujades, de Figuières, qui avait écrit en 1546 un *du droit de préséance des rois d'Araontre les rois de France*. Envoyé en à l'université de Lerida, il y étudia penlusieurs années la jurisprudence civile et que; après avoir été reçu docteur dans les deux facultés, il professa le droit canon à Barcelone, et obtint la charge de procureur général du comté d'Ampurias. Par suite d'investigations laborieuses, il parvint à recueillir en grand nombre des documents, la plupart originaux et inédits, qui lui servirent à composer une *Chronique universelle de Catalogne*, publiée deux fois en espagnol, d'abord par Tarazona (Barcelone, 1777, 6 vol. in-8°), puis par Félix Torres Amat, évêque d'Astorga. Cet ouvrage, qui offre aux historiens une mine extrêmement riche, conduit les événements depuis la création du monde jusqu'en 1162. L'auteur en avait fait paraître la première partie en catalan (Barcelone, in-fol.); il écrivit le reste en espagnol, et c'est dans cette langue que sont entièrement rédigés les trois manuscrits de sa chronique qui se trouvent à la Bibliothèque impériale. P.

Amat, *Memorias para ayudar a formar un Diccionario critico de los escritores catalanos.*

PUJATI (*Giuseppe-Antonio*), médecin italien, né en 1701, à Sacile (Frioul), mort en 1760, à Padoue. Reçu docteur en 1719, il exerça successivement la médecine à Venise, dans la Dalmatie et dans le Frioul; il residait depuis douze ans à Feltra lorsqu'en 1754 il fut appelé à remplir à Padoue la chaire qu'avait illustrée Macoppe. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione fisiche*; Venise, 1726, in-4°; — *Decas medicarum observationum*; ibid., 1737, in-4°; — *Riflessioni sopra il vitto Pitagorico*; Feltre, 1751, in-8°; — *Della preservazione della salute de' letterati*; Venise, 1761, 1768, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X.

PUJOL (*Alexis*), médecin français, né le 10 octobre 1739, au Poujol, près Béziers, mort le 15 septembre 1804, à Castres. Après avoir terminé ses études à Toulouse, il renonça à la carrière ecclésiastique, à laquelle sa famille le destinait, pour s'appliquer à la médecine, et vint à Montpellier, où il s'attacha particulièrement au professeur Fizes. Reçu docteur en 1762, il exerça pendant quelque temps à Bédarieux, et se fixa à Castres, où l'appela M. de Royère, évêque de cette ville. De nombreuses palmes académiques et une pratique considérable répandirent au loin sa réputation. Ses écrits sont ceux d'un bon observateur et d'un habile praticien; nous citerons de lui : *Essai sur la maladie de la face nommée le tic douloureux, avec quelques réflexions sur le* Raptus caninus *de Cœlius Aurelianus*; Paris, 1787, in-12 : opuscule devenu très-rare et qui ne se trouve point dans les *Œuvres* de l'auteur; — *Observations sur la fièvre miliaire épidémique qui régna dans le Languedoc en* 1782, mémoire qui obtint en 1783 le prix d'émulation à la Société royale de médecine de Paris; — *Essai sur les maladies propres à la lymphe et aux voies lymphatiques*, couronné en 1790 par la Société de médecine; — *Essai sur les inflam-*

mations chroniques des viscères, qui lui valut une médaille d'or en 1791 et qui est le plus important de ses ouvrages; — *Essai sur la nature du vice rachitique*, l'un des meilleurs ouvrages qu'on ait sur le rachitisme. Ces opuscules, et quelques autres encore, à l'exception du premier, ont été réunis par lui-même (Castres, 1802, 4 vol. in-8°). Boisseau en donna une nouvelle édition (*Œuvres de médecine pratique de Pujol*; Paris, 1823, 4 vol. in-8°), en y joignant quelques additions et une notice biographique. Cette réimpression fut appréciée favorablement; Broussais en parla avec d'éloges.

Nayral, *Biogr. Castraise*. — *Biogr. médicale*. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

PUJOL (*Alexandre-Denis* Abel, dit Abel de), peintre français, né à Valenciennes, le 30 janvier 1785, mort à Paris, le 28 septembre 1861. Ce fut au milieu des champs que se révélèrent ses instincts pour l'art auquel il devait consacrer sa vie. Ses dispositions naturelles, heureusement remarquées, le mirent à même de suivre les leçons des écoles de sa ville natale. Envoyé à Paris, il entra dans l'atelier de David. Après avoir remporté en 1810 le second grand prix de peinture, il obtint le premier en 1811. Avant de concourir, il avait débuté au salon de 1810, par un tableau, *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, qui lui valut une médaille. En revenant de Rome, il présenta au salon de 1814 *La Mort de Britannicus*, qui fut achetée pour le musée de Dijon. En 1817 il produisit l'une de ses meilleures compositions, *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, pour l'église Saint-Étienne-du-Mont, et qui partagea le prix du salon de cette année avec le *Lévite d'Ephraïm* de M. Couder. Depuis cette époque jusqu'en 1827 il est peu d'expositions qui n'aient reçu quelque ouvrage d'Abel de Pujol. Nous citerons de lui, en 1819 : *La Vierge au Tombeau* (Notre-Dame de Paris), et *César allant au sénat le jour des Ides de Mars* (ancienne galerie du Palais-Royal); en 1822 : *Joseph expliquant les songes du pannetier et de l'échanson de Pharaon* (musée de Lille); en 1824 : *la Prise du Trocadero;* le *Baptême de Clovis par saint Remy* (cathédrale de Reims); *Germanicus sur le champ de bataille où Varus et ses légions furent massacrés par les Germains;* en 1827 : *Saint Pierre ressuscitant Tabita* (Saint-Pierre de Douai).

On ne vit reparaître Abel de Pujol au salon qu'en 1843, où il envoya le tableau d'*Achille de Harlay dans la journée des Barricades*, commandé pour la galerie de Versailles. En 1848 il donna *Saint Philippe baptisant l'eunuque de la reine d'Éthiopie*, et en 1852 *La fin du monde*, faible peinture, et *Saint Pierre*. Il s'était fait représenter à l'exposition universelle de 1855 par *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, *La Vierge au Tombeau*, *Les Danaïdes* et une composition nouvelle, témoignage de sa reconnaissance pour sa ville natale; c'était *La ville de Valenciennes encourageant les arts*. Dans une vaste allégorie il avait groupé un grand nombre de figures qui sans être des portraits rappelaient les traits de jeunes Valenciennois encouragés par la ville et pensionnés par elle à Paris.

Si de 1827 à 1843 Abel de Pujol n'envoya rien aux expositions du Louvre, c'est que ses pinceaux étaient occupés ailleurs. Cet intervalle de seize années fut admirablement rempli pour sa réputation. Il exécutait le magnifique plafond du grand escalier du Louvre, représentant la *Renaissance des arts*, trois tableaux servant de dessus de portes pour le musée de Versailles, vingt-deux tableaux pour la Galerie de Diane au palais de Fontainebleau, quatorze tableaux pour la chapelle des dames du Sacré-Cœur à Paris, les belles grisailles du palais de la Bourse, le plafond de la troisième salle du musée de Charles X au Louvre, représentant *L'Égypte sauvée par Joseph*, les voussures et les grisailles de la même salle; *La Bienfaisance*, vaste toile pour l'hospice Boulard à Saint-Mandé, un devant d'autel peint en émail sur pierre de Volvic pour l'église Sainte-Élisabeth, les cartons pour trois grands vitraux de cette église, quelques-unes des peintures murales de l'église de La Madeleine, le plafond du grand escalier de l'école des Mines, etc. En 1835 il avait été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Gros.

Abel de Pujol vit détruire, lui vivant, trois de ses œuvres les plus importantes : *Jules César*, brûlé sur la place du Palais-Royal, dans les journées de février 1848; une chapelle peinte à Saint-Roch, et le plafond de la *Renaissance des arts* dans l'escalier construit à l'entrée du Musée Napoléon. Au reste, le gouvernement lui commanda une reproduction de ce plafond pour le grand salon de la bibliothèque du Louvre.

Ch. d'Argé.

Livrets des Salons. — *Docum. part.*

PUJOULX (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né à Saint-Macaire (Gironde), en 1762, mort à Paris, le 17 avril 1821. Il a écrit dans plusieurs genres de littérature légère un grand nombre d'ouvrages, tous oubliés aujourd'hui, et dans les dernières années de sa vie il a publié des livres élémentaires sur quelques parties des sciences naturelles. Nous citerons de lui : *Figaro au salon de peinture;* Paris, 1785, in-8°; — *Les grandes prophéties du grand Nostradamus, sur le grand salon de peinture, en vers et en prose;* 1787, in-8°; — *Mirabeau à son lit de mort*, comédie en un acte, jouée en 1791 : les principaux personnages sont, outre Mirabeau, MM. de Talleyrand-Périgord, de Lamarck, Frochot, Cabanis, Petit, etc.; — *La Veuve de Calas à Paris, ou le Triomphe de Voltaire*, comédie, 1791, in-8°; mise en opéra et reprise le 2 prairial an VIII; — *Paris à la*

lix-huitième siècle, ou esquisse his- et morale des monuments et des 'e cette capitale, etc.; Paris, 1800, 8°; traduit en allemand; — *Leçons de de l'École polytechnique sur les pro- énérales des corps, précédées d'une tion;* Paris, 1805, in-8°, fig.; — *L'As- parisien*, pour les années 1812 à 1817; vol. in-12; — *Louis XVI peint par e, ou correspondance et autres écrits narque;* Paris, 1817, in-8°. Lorsqu'il cet ouvrage, Pujoulx croyait authentique respondance, sur laquelle Beuchot a elques détails dans le *Journal de la* , 1818, p. 350 et 400, et 1819, p. 374. a travaillé au *Journal de la littéra- nçaise et étrangère*, à la *Gazette de* au *Journal de Paris*, au *Journal de* , à la *Biographie universelle*, à l'*En- ie des dames*, etc.

'annuaire nécrologique, 1821.

KI, plusieurs auteurs écrivent Pu- nais ils confondent deux familles diffé- une seule. L'une provient de Pulazié, t les *Pulaski;* et l'autre de Pulawy, les *Pulawski*. Ce sont les premiers sont devenus célèbres, depuis la con- de Bar. Ils y étaient au nombre de eph, ses trois fils : *Casimir*, *François*, et ses trois neveux.

I (*Joseph*), né à Pulazié (palatinat), en 1705, mort à Constantinople, en bord avocat et arbitre dans plusieurs tigieuses, il acquit honorablement une rtune. En 1733 il embrassa le parti de Leszczynki; mais la Russie, l'Autriche se, ayant imposé Frédéric-Auguste III, le Saxe, Pulaski finit par reconnaître u roi, après l'abdication de Stanislas, la starostie de Warka. A l'époque de de Stanislas-Auguste Poniatowski, en régnait sous la protection des baïon- skovites, les Pulaski firent partie de a nationale; aussi, quand la tyrannie mit plus de bornes à ses excès, ils déployèrent une grande activité anisation de la confédération de Bar, le 29 février 1768, et Joseph fut maréchal. En 1769, la mésintelligence entre Joachim Potsçki et Joseph Pu- s Turcs, ayant embrassé la cause de e, furent souvent choisis pour arbitres eux partis. Pulaski, victime de fausses s, fut arrêté en Moldavie, et envoyé tinople; il avait tout préparé pour se quand la mort l'enleva.

I (*Casimir*), fils du précédent, né à le 4 mars 1748, mort à Savannah e du Nord), le 9 octobre 1779. Il com- ervir dans la garde de Charles, duc de e Courlande. En 1768 il fut l'un des s dans la confédération de Bar. Par- tout où il se présentait il était la terreur des Russes; il franchissait, dans des marches rapides, la Grande et la Petite-Pologne, la Podolie, la Wolhynie, la Lithuanie. En 1770 il s'enferma dans le fort de Czenstochowa, et repoussa toutes les attaques. Les confédérés croyaient qu'en enlevant le roi à Varsovie, ils parviendraient à le rendre favorable à la cause nationale; dans ce but, un enlèvement fut tenté le 3 novembre 1771. Comme les conjurés ne réussirent pas, ils furent déclarés régicides; et ils ne purent résister aux forces réunies de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Cette dernière puissance semblait d'abord appuyer et encourager les confédérés; mais elle les abandonna, et fut la première à envahir la Pologne, dont le triple partage fut consommé en 1772. Pulaski se réfugia à l'étranger. Il se fixa à Marseille; mais à la fin de 1775 il se rendit aux États-Unis, où il combattit pour la liberté américaine, avec Lafayette et Kosciuzko. Il forma une légion, dite *étrangère*, et à la tête de ses troupes il succomba au siége de Savannah. La reconnaissance des Américains lui éleva un monument, dont la première pierre fut posée par Lafayette, en 1824; mais le monument ne fut terminé qu'en 1855.

PULASKI (*François*), né en 1750, seconda son père et ses frères avec un admirable courage, et mourut sur le champ de bataille à Lomazy (1770), non loin de Wlodawa sur la Vistule; ses deux cousins y moururent aussi.

PULASKI (*Antoine*), frère des précédents, né en 1752, mort en 1810. Après s'être distingué dans plusieurs combats contre les Russes, il fut fait prisonnier et emmené en Sibérie. Rentré en Pologne, il eut la faiblesse de renier son passé, et se rallia au parti russe; il fut l'un des chefs du complot de Targowiça, et joua un triste rôle à la diète de Grodno, en 1793. Il termina misérablement ses jours en Wolhynie. Il laissa deux filles, dont l'une fut mariée à un général russe. Léonard CHODZKO.

Joubert, *Les Révolutions de Pologne de 1767 à 1775*. — Alexandre Chodscléwlcz, *Biographie polonaise;* Varsovie, 1819. — Kaczkowski, *La Confédération de Bar;* Posen, 1840. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée*.

PULCHÉRIE (*Ælia Pulcheria Augusta*), impératrice d'Orient, née en 399, morte en 453. Elle était fille d'Arcadius et d'Eudoxie, et sœur de Théodose II. Il sembla, dit Gibbon, que son aïeul lui eût transmis en héritage son génie et ses vertus. Elle unissait en effet aux charmes de la beauté de rares connaissances et la plus solide piété. Une prudence naturelle, une pénétration sûre, un caractère résolu la rendirent propre de bonne heure aux affaires publiques. Créée *augusta* à l'âge de quinze ans (414), elle prit en main les rênes du gouvernement. Du sein de la retraite où elle vivait avec ses sœurs Arcadia et Marina, et sans délaisser ses exercices de dévotion ou ses devoirs de charité, elle veillait elle-même sur l'éducation du jeune empereur.

Elle développa en lui quelques bons instincts, le zèle religieux, l'amour de la justice, l'éloignement des plaisirs. Malheureusement la nature lui avait refusé la force de gouverner par lui-même, et le discernement nécessaire pour faire de bons choix, de sorte qu'il fut presque toujours la dupe des flatteurs qui l'entouraient et ne fit rien de mémorable pendant un règne de quarante-deux ans. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, Pulchérie usa de son influence pour le préserver des dangers auxquels l'exposait sa négligence : elle préparait elle-même les ordonnances qu'elle lui faisait signer, et dont elle lui laissait l'honneur. C'est elle qui le maria à Athénaïs (appelée l'impératrice Eudoxie), fille du sophiste Léonce, ornée de toutes les grâces du corps et l'esprit (421). Le concile d'Éphèse (431), qui condamna l'hérésie de Nestorius, fut convoqué à ses instances. Elle fit même élever à Constantinople un temple sous l'invocation de la mère de Dieu en mémoire de cette condamnation. Lorsque plus tard (448) Théodose se laissa entraîner dans l'hérésie d'Eutychès, elle resta fidèle à la foi orthodoxe et défendit avec courage ceux qui étaient persécutés pour elle. L'eunuque Chrysaphius parvint à la rendre suspecte à Théodose, qui cessa de la consulter et voulut même l'engager par force dans l'état de diaconesse. Pulchérie, avertie par l'évêque Flavien, conserva sa liberté. Elle retrouva sa faveur, et en usa pour le bien général tant que vécut Théodose.

A la mort de ce prince (449), Pulchérie monta sans opposition sur le trône des césars. Son premier acte fut de faire mettre à mort l'infâme Chrysaphius, et en vengeant ses injures elle vengeait les malheurs de l'empire. Comme il était sans exemple qu'une femme eût été revêtue de la pourpre impériale, elle dut prendre un époux. Son choix tomba sur le tribun Marcien, homme d'une naissance obscure, mais d'un courage et d'une probité dignes d'un tel honneur. Il promit de respecter la virginité à laquelle Pulchérie s'était consacrée, et se montra toujours plein de déférence pour ses sages conseils. Pulchérie mourut comblée de gloire, à l'âge de cinquante-quatre ans et un mois. Après avoir fondé une foule d'hôpitaux, d'églises, de monastères, elle fit encore les pauvres héritiers de tout ce qui lui restait de richesses. L'Église, pour laquelle elle avait toujours témoigné le plus profond respect, a institué une fête en son honneur. Léon, successeur de Marcien, lui fit ériger une statue sur son tombeau

Gustave Ricollot.

Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*. — Gibbon, *Decadence de l'empire romain*, V et VI. — Tillemont, *Hist. des empereurs*, VI.

PULCI (*Luigi*), poëte italien, né à Florence, le 3 décembre 1431, mort vers 1487. D'une famille distinguée, dont plusieurs membres avaient rempli avec éclat les offices les plus élevés dans la république, il consacra sa vie à l'étude et aux travaux littéraires. Il fut un des plus intimes familiers de Laurent de Médicis. C'est dans la maison de ce célèbre protecteur des lettres qu'il fit la connaissance de Politien, qui devint son meilleur ami et qui l'aida dans la composition de son poëme héroïco-comique, le *Morgante maggiore*, que Pulci entreprit à la demande de Laurent de Médicis. Ce poëme burlesque, en vingt-huit chants, dont Roland est le principal héros, est une spirituelle parodie des *Reali di Francia*, ou romans de chevalerie du cycle carlovingien, qui, inventés par les trouvères français, avaient été imités par divers poëtes italiens. L'imagination railleuse de Pulci se plut à tourner en ridicule ces combats de géants, ces tours de magiciens et autres incroyables aventures qui faisaient le fond des épopées du moyen âge. Il ne cesse pas un instant de se jouer lui-même de ce qu'il dit, et de se divertir aux dépens de ses héros et de son lecteur. Il met à cela non-seulement beaucoup d'esprit, mais une naïveté plaisante et originale qui a sûrement offert au Berni le premier modèle du genre auquel il a donné son nom. Le *Morgante Maggiore*, que l'auteur lut en plusieurs parties à la table de Laurent de Médicis, au grand amusement des convives, est une des sources les plus précieuses de l'ancienne langue toscane, dont les finesses et les idiotismes les plus remarquables ont été employés avec une grande habileté par Pulci, qui s'est aussi attaché à nourrir de proverbes populaires son style, dont Machiavel a loué l'extrême pureté. On reconnaît dans ce poeme bizarre, au milieu des extravagances les plus bouffonnes, une peinture très-vraie et pleine de naturel des mœurs, de la vanité et de l'inconstance des femmes, comme de l'avarice et de l'ambition des hommes. De plus on y rencontre quelques passages du pathétique le plus élevé. Entraîné par son sujet, Pulci, qui était réellement poëte, n'a pas toujours tenu l'espèce de gageure, qu'il semblait avoir faite, de travestir entièrement les inventions des trouvères. Le *Morgante Maggiore* (Morgante le Géant, que Roland a converti et qui sert d'écuyer à ce célèbre paladin) a été imprimé à Florence, 1488; Venise, 1494, 1545, 1574, in-4°; Naples, 1582, 1732, in-4°; Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de Pulci quelques autres poésies, entre autres une suite de sonnets bizarres, souvent indécents et grossiers, mais qui ne sont pas tous de lui. Il imagina avec un de ses meilleurs amis, le poëte Matteo Franco, de se faire l'un l'autre une guerre à outrance et de se dire dans des sonnets, au nombre de plus de cent quarante, les injures les plus fortes et les plus piquantes. « Le style, dit Ginguené, est non-seulement d'une liberté cynique, mais souvent dans le genre proverbial et décousu des bouffonneries du Burchiello. » On a encore de Pulci : *La Beca du Dicomano*, parodie d'une pièce pastorale de la *Vencia da Barberino*, de Laurent de Médicis; — *Confessione a la san Vergine;* Florence,

in-4°, poëme en tercets, suivi de quelques pièces du même genre; — une *Nouvelle* e recueil de Doni; des *Lettres* à Laurent dicis.

nardo Pulci, frère aîné de Luigi, a écrit *'légie* sur la mort de Simonetta, maîtresse en de Médicis; *Egloghe;* Florence, 1494; poëme sur la *Passion du Christ*, et la ›re traduction des *Eclogues* de Virgile, ce, 1481.

u Pulci, autre frère de Luigi, a publié : *'a di Lorenzo di Medici*, poëme en l'honles succès obtenus en 1468 par Laurent dicis dans un tournoi; — *Il Ciriffo Cal-*, roman de chevalerie en vers; — *Dria- Ancore*, pastorale en octaves; — *Epistole*; Florence, 1481. E. G.

rio, *Storia*. — Tiraboschi, *Storia della letter.* Ginguené, *Histoire de la littérature italienne.* .e, *Vorlesungen über die italianische Poesie.* — ›, *Li romani cavallereschi.* — *Elogi degli illus- :ani.*

.GAR (*Hernan* del), historien espagnol, à la fin du quinzième siècle. Il était ori- : de Pulgar, bourg voisin de Tolède, d'où venu son nom. Il fut élevé à la cour de I et de Henri IV, ce qui le mit en rela- /ec un grand nombre de seigneurs et de :. Secrétaire d'Henri IV, il garda ce poste :nement d'Isabelle la Catholique, qui le a de plusieurs missions importantes. La le nomma son historiographe en 1482. inzième siècle, cet emploi se combinait :elui de secrétaire intime, chargé de la pondance avec les cours étrangères et te noblesse. Depuis ce moment, Pulgar ne plus la personne de la reine. Il fut té- :culaire de la plupart des événements qu'il ıtés. Il est probable qu'il mourut peu de après la prise de Grenade, car son récit e court après cet événement. La première de la chronique de Pulgar (*Chronica de lores reyes catolicos don Fernando a Ysabel de Castilla y de Aragon*) n d'avoir l'importance de la seconde, ır l'ayant écrite par manière de distrac- sans informations authentiques. Le style pur, précis, exempt de latinismes, et la : entièrement agréable. Elle a été im- en 1550 (Grenade, in-fol.), sous le nom nio de Lebrixa, qui l'avait mise en latin, Valladolid, en 1565; elle ne parut avec le s l'auteur et en castillan que dans l'édi- : Saragosse, 1567, in-fol. Pulgar a laissé rs autres ouvrages, tels que des *Let-* Zamora, 1543) et *Claros Varones de a.* Parmi les ouvrages inédits, on cite la *ique du roi Henri IV* et l'*Histoire des ores de Grenade.* E. Barret.

tonio, *Bibl. hispana nova.*

.GAR (*Hernan-Perez* del), capitaine ol, né en 1451, mort en 1531. Il était de :e maison de Lara, et surnommé à cause de ses exploits *el de las harañas*. Voici l'origine de ce glorieux surnom. Quand les Mores de Grenade eurent été bloqués dans les murailles de leur ville, Pulgar, guidé par un espion, pénétra déguisé dans la ville, par les bords escarpés du Darro, et eut l'audace de planter un *Ave Maria* dans la porte de la mosquée principale, en laissant à côté un cierge allumé. Cet exploit est attesté par la sépulture que l'empereur Charles-Quint accorda à ce héros dans la chapelle royale de Grenade, et par les armoiries des Pulgar; elles portent dans le champ d'azur un gantelet d'or empoignant un cierge allumé. On a de lui : *Chronica del gran capitan Gonzalo de Cordoba* (Séville, 1527, 1580, in-fol.; Alcala, 1584), dédiée à Charles-Quint, et qu'Argote de Molina attribue à tort à Pulgar l'historiographe. E. B—t.

Ticknor, *Hist. of spanish liter.*, I. — N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

PULLEN (*Robert*), prélat anglais, mort en 1150. Suivant Fuller il était natif du comté d'Oxford. Après avoir étudié à Paris, il repassa la mer vers 1130, et trouva l'université d'Oxford dévastée et à moitié ruinée par les Danois, et contribua à force de zèle à la rendre aussi florissante que par le passé. Sous le règne de Henri Ier il fut à la fois chargé d'expliquer l'Écriture et de commenter Aristote, et s'acquitta de cette double tâche aux applaudissements de ses élèves et du roi, son constant patron. Il reçut en récompense l'archidiaconé de Rochester. Peu de temps après il retourna à Paris, et professa la théologie en Sorbonne. En vain son évêque le somma-t-il de revenir en Angleterre et s'empara-t-il, pour l'y contraindre, des revenus de son bénéfice, Pullen fit la sourde oreille; il en appela à la décision du pape, qui se prononça en sa faveur. Sur le bruit de sa renommée, Innocent II l'appela à Rome, et l'y accueillit avec de grands honneurs; en 1144 Célestin II le créa cardinal et bientôt après Luce II en fit le chancelier de l'Église romaine. Pullen a écrit plusieurs ouvrages; le seul qui soit arrivé jusqu'à nous est le *Sententiarum liber* (Paris, 1655); on l'y voit préférer la simple autorité de la raison et de la Bible au témoignage des Pères ou aux subtilités de la scolastique.

Wood, *Annals.* — Fuller, *Worthies.* — Pits, *Biblioth.*

PULTENEY (*William*), comte de Bath, homme d'État anglais, né en 1682, mort le 8 juillet 1764, à Londres. Il appartenait à une famille ancienne du comté de Leicester, et son grand-père avait représenté au parlement la cité de Westminster avec quelque distinction. Le jeune Pulteney fut élevé à l'université d'Oxford, voyagea ensuite sur le continent, et à son retour (1705) fut élu au parlement par le bourg de Hedon dans le Yorkshire. Il est dit dans les *Mémoires* de Walpole qu'il en fut redevable à la protection de son tuteur, Henry Guy, autrefois secrétaire du trésor, qui plus tard lui laissa un legs de

40,000 liv. st., et un domaine d'un revenu de 500 liv. Sa fortune s'accrut beaucoup ensuite par la succession considérable de son père et une riche dot que lui apporta sa femme; il l'administra avec une si rigide économie, que dans le cours de sa vie il était cité autant pour son avarice que pour son opulence. Dès son entrée au parlement, Pulteney s'attacha au parti whig, qui était celui de sa famille. Il ne prit d'abord que rarement part aux débats; mais il fit une si vive opposition aux tories, que ceux-ci à leur avénement au pouvoir (1710) se vengèrent du jeune orateur en éloignant son oncle, John Pulteney, du conseil du commerce. Dans les quatre dernières années de la reine Anne, il parla souvent avec éloquence, et fut admis dans les secrets les plus importants de son parti. En 1712, lorsque Robert Walpole fut poursuivi devant les communes, Pulteney défendit son ami dans un discours remarquable par la chaleur et le talent. Fragilité des amitiés politiques! Quelques années après, ils furent rivaux, et devinrent ennemis irréconciliables. A l'avénement de Georges Ier, Pulteney fut nommé secrétaire d'État de la guerre, malgré l'opposition de Marlborough, qui prétendait, en sa qualité de commandant en chef, avoir le droit de présenter le candidat pour ce poste. Walpole ayant résigné son portefeuille en 1717, Pulteney donna aussi sa démission. Peu après cependant une froideur s'éleva entre les deux amis, sans qu'on en ait su le vrai motif, et elle prit un caractère sérieux lorsque Walpole fut revenu au pouvoir, en 1720. Pulteney fut vivement blessé de n'avoir pas été admis au secret des négociations pour former un ministère, et surtout de ce qu'on ne lui avait réservé aucun emploi important. Il accepta néanmoins la sinécure bien payée de trésorier de la maison du roi, mais c'était en attendant mieux. Ses espérances ne s'étant pas réalisées, les relations avec le ministère s'aigrirent de plus en plus, et enfin arriva une rupture éclatante. En 1725, Pulteney se jeta ouvertement dans l'opposition, à propos d'une discussion sur la liste civile, qui se trouvait alors fort arriérée (avril). Quelques sarcasmes significatifs, à l'adresse de Walpole, déterminèrent son renvoi de la place de trésorier, et dès lors commença cette guerre acharnée contre le ministre, qui ne cessa que lorsque Walpole fut renversé du pouvoir, en 1742. Ceux qui voudraient en suivre les phases peuvent consulter les excellents *Mémoires* de Coxe sur Walpole. Pulteney ne s'en tint pas à de vives attaques au sein du parlement. Bien que chef des whigs mécontents, il s'unit intimement avec son ancien antagoniste tory Bolingbroke, et fournit des articles vigoureux au *Craftsman*, journal établi par cet homme d'État. Il écrivit aussi plusieurs pamphlets, où le ministre et ses amis étaient attaqués avec une extrême virulence. Un passage d'une satire amère et personnelle amena un duel entre lui et lord Harvey, l'un des plus chauds défenseurs de Walpole. Tous deux y furent légèrement blessés (janvier 1731). L'éloquence qu'il déployait au parlement, l'ardent patriotisme qui animait tous ses discours, lui concilièrent au plus haut degré la faveur publique; pendant dix ans il fut l'homme le plus populaire du royaume. « Walpole, dit Macaulay, avait fait une grande faute en 1720 en se faisant un ennemi mortel de Pulteney. Ses talents et son caractère lui donnaient droit à un poste élevé dans le nouveau ministère. Sa fortune était immense. Il s'était montré orateur brillant, et avait acquis l'expérience officielle de l'administration. Il avait été au milieu des vicissitudes politiques un whig constant. Une fois à la tête de la minorité whig, il devint le plus redoutable chef d'opposition qu'eût vu la chambre des communes (1). » Les deux minorités whig et tory n'attendaient que l'occasion de frapper le dernier coup. Les élections de 1741 avaient été peu favorables au ministère. Les accusations redoublèrent contre Walpole, et les principaux orateurs eurent soin d'insinuer que le ministre corrupteur renversé il y avait moyen de s'entendre avec les autres membres du cabinet. Les rangs ministériels commencèrent à chanceler. La défection, qui était au fond des cœurs, se montra peu à peu ouvertement, et une crise finale emporta l'administration de Walpole (février 1742). Tous les pouvoirs de l'État semblèrent pour un moment à la disposition de Pulteney. Il forma le nouveau ministère, s'y réservant une place sans fonctions actives, et obtint la promesse de la pairie. On a dit que l'adroite politique de Walpole, qui avait conservé beaucoup d'influence sur l'esprit du roi, avait présidé aux arrangements ministériels. Sans doute, il fit de son mieux pour semer la dissension parmi ses ennemis triomphants; mais il avait peu à faire. La victoire ouvrit la carrière aux passions et aux rivalités que les deux sections de l'opposition avaient mal contenues, malgré les intérêts passagers qui les avaient réunies. La composition du nouveau cabinet ne satisfit ni les hommes du parti ni le public. On avait conçu de si magnifiques espérances, que les ressentiments égalèrent l'amertume de la déception. Le public s'y laissa entraîner, et une tempête d'indignation s'éleva contre Pulteney. Il se fit donner la pairie promise avec le titre de comte de Bath, et passa à la chambre des lords. Dès ce moment tomba le prestige de l'éclatante popularité dont il avait joui. A la mort de lord Wilmington, qu'il avait nommé chef du ministère, il fit un effort infructueux pour lui succéder comme premier lord de la trésorerie. A la retraite du ministère de Pelham (*voir* ce nom), en février 1746, il obtint enfin cet objet de son ardente ambition; mais il avait tellement perdu son crédit qu'il ne put décider aucun homme politique impor-

(1) *Macaulay's Essays, History of the earl of Chatam*, 1834.

tant à se joindre à lui, et son court ministère ne dura que deux jours. Il passa le reste de sa vie dans un rôle insignifiant, principalement occupé du soin de sa grande fortune. En 1760, il publia, sous forme de brochure, une *Lettre à deux personnages éminents* (Pitt et le duc de Newcastle) sur les conditions que l'on devait demander si le ministère se décidait à conclure la paix. Ce pamphlet fut accueilli avec indifférence par les personnages à qui il était adressé, et le public trouva étrange qu'après avoir disparu depuis vingt ans de la scène politique, après un échec éclatant, l'ancien *leader* de l'opposition se reveillât pour composer un pamphlet. Pulteney ne laissa point de famille (son fils unique était mort en 1763, à Madrid), et sa pairie s'éteignit à sa mort. Sa fortune passa au général Pulteney, son frère. En 1792, le titre de baronne de Bath, et plus tard de comtesse, fut conféré à Laura Pulteney, fille de Frances Pulteney et de sir William Johnson, qui prit le nom de Pulteney. Elle mourut sans enfants, en 1808, et le titre s'éteignit de nouveau. J. CHANUT.

English cyclopædia (*Biography*). — Coxe, *Memoirs of Walpole*. — Chalmers, *Biographical dictionary*. — *National portrait gallery*.

PULTENEY (*Richard*), botaniste anglais, né le 17 février 1730, à Loughborough, mort le 13 octobre 1801, à Blandford (Dorset). Il exerça d'abord les fonctions de chirurgien et d'apothicaire à Leicester; comme il était calviniste, il trouva peu d'appui dans une ville où dominait l'élément puritain, et ce ne fut qu'avec la plus stricte économie qu'il parvint à subvenir à ses premiers besoins. Au milieu des loisirs souvent prolongés que lui laissait la pratique de ses deux états, il s'attacha d'une manière spéciale à la botanique. Ses premiers travaux furent insérés dès 1750 dans le *Gentleman's Magazine*; la Société royale de Londres fit imprimer dans son recueil les deux traités *Sur le sommeil des plantes* et *Sur les plantes rares du Leicestershire* et l'admit en 1762 parmi ses membres. Deux ans plus tard il reçut de l'université d'Édimbourg le diplôme de docteur en médecine (1764), et justifia cette faveur en publiant sur le quinquina (*cinchona officinalis*) une thèse remarquable. Le comte de Bath, qui avait conçu une haute opinion de lui, le reconnut pour son parent et l'emmena comme médecin dans ses voyages. A la mort de ce seigneur (juin 1764), Pulteney alla s'établir à Blandford, où il passa le reste de ses jours. Il légua par testament son cabinet d'histoire naturelle à la Société Linnéenne, dont il fut un des fondateurs. Ses ouvrages ont singulièrement contribué à répandre le goût de la botanique en Angleterre; les principaux sont : *A general view of the writings of Linnæus*; Londres, 1782, in-8°; trad. en français par Millin (Paris, 1789, 2 vol. in-8°); — *Sketches of the progress of botany in England*; Londres, 1790, 2 vol. in-8°; trad. en français par Boulard (Paris, 1809, 2 vol. in-8°) et en allemand. On a encore de lui des mémoires de botanique et d'antiquités dans l'*Histoire du comté de Leicester* de Nichols, l'*Histoire du comté de Dorset* de Hutchins, le *Philosophical magazine* de Tulloch, etc.

Rees, *Cyclopædia*. — *Gentleman's Magazine*, LXXI.

PUNT (*Jean*), graveur et acteur hollandais, né à Amsterdam, en 1711, mort le 18 décembre 1779. Après avoir étudié la peinture et la gravure sous A. van der Laan et Jacob de Wit, il épousa en 1733 Anna-Maria Bruyn, surnommée *la Melpomène batave*, et débuta au théâtre dans les premiers rôles tragiques. Il était dans toute la force de son talent lorsqu'il perdit sa femme (1744); il quitta la scène, et reprit le burin. C'est de cette époque que datent ses plus belles estampes, entre autres la série gravée des trente-six plafonds peints par Rubens dans l'église des Jésuites d'Anvers. Punt se remaria en 1748, avec Jeanne Chicot, fille d'un riche marchand de tableaux d'Amsterdam. Sa maison devint alors le rendez-vous des hommes les plus distingués; chaque jour ils engageaient leur ami à rentrer au théâtre; Punt s'y décida en 1755, et fut vivement applaudi. Devenu veuf en 1771, il épousa en troisièmes noces Catherine-Élisabeth Fokke, tragédienne d'un grand mérite : quinze jours après la célébration de cette union, le théâtre d'Amsterdam devint la proie des flammes (11 mai 1772), et Punt, qui en était gérant, fut complétement ruiné. Il fit construire une salle à Rotterdam (1773), et y donna jusqu'en 1777 des représentations, qui eurent peu de succès. On a de cet artiste : *L'Ascension*, d'après Sebastiano Ricci; — *Le Cocher anglais*, d'après G. van der Myn; des sujets tirés des *Fables* de La Fontaine gravés d'après les dessins d'Oudry; — *Un corps de garde d'officiers hollandais*, d'après Cornille Troost; — *Déclaration d'amour de René à Sarotte* et *Proposition de mariage aux parents de Sarotte* (1754), critique des mœurs puritaines.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexikon*. — Van der Aa, *Biogr. Woordenboek*.

PUPIEN. *Voy.* MAXIME PUPIEN.

PURCELL (*Henry*), compositeur anglais, né à Londres, en 1658, mort dans cette ville, le 21 novembre 1695. Il était fils d'un musicien attaché à la chapelle de Charles II. A l'âge de six ans, ayant perdu son père, il fut admis comme enfant de chœur à la chapelle royale, où, après avoir eu pour maîtres Cooke et Pelham Humphrey, il étudia la composition sous la direction du docteur Blow. Ses progrès furent tellement rapides que, tandis qu'il était encore enfant de chœur, il se fit déjà remarquer par plusieurs antiennes de sa composition, et qu'à dix-huit ans il fut choisi pour remplir les fonctions d'organiste à l'abbaye de Westminster (1676). Tout en travaillant pour l'Église, Purcell s'exer-

çait dans le genre dramatique en écrivant une ouverture et des airs pour une pièce intitulée *Abelazor*, qui fut représentée en 1677. Parmi les autres ouvrages qu'il composa vers le même temps pour le théâtre, on cite encore *Timon d'Athènes* (1678), *The virtuous wife* (1680), et *Theodosius, or the force of love* (1680). En 1682, Purcell obtint la place d'organiste de la chapelle royale, et ce fut aussi à partir de cette époque qu'il produisit ses plus belles œuvres de musique religieuse. Il est le premier compositeur anglais qui ait introduit les instruments dans l'église pour soutenir les voix, que jusque-là l'orgue seul avait accompagnées. Si l'on se reporte au temps où Purcell écrivait, et si l'on examine quel était alors l'état de l'art en Angleterre, on trouve chez cet artiste un talent incontestablement supérieur à celui des autres compositeurs ses compatriotes qui l'avaient précédé ou qui étaient ses contemporains. Le caractère original de sa musique, la variété de ses formes, son instrumentation, la majesté de style qui règne dans ses ouvrages, principalement dans son *Te Deum* et dans son *Jubilate*, étaient autant de conceptions nouvelles, qui, en excitant l'admiration, étendirent la renommée de Purcell dans toute la Grande-Bretagne. Sous le rapport du rhythme et de la fréquence des cadences harmoniques, son style participe de celui de Carissimi, qu'il avait dû étudier avec soin; mais son harmonie est loin d'être aussi correcte. Quoique les écrivains anglais aient exagéré leurs éloges en comparant Purcell à Scarlati et à Keiser, cet artiste n'en est pas moins le plus grand compositeur que l'Angleterre ait produit. Il a traité tous les genres, et dans tous il a imprimé un cachet de génie qui fait excuser les défauts de la forme. On est étonné de sa prodigieuse fécondité en pensant qu'il n'avait encore que trente-sept ans lorsque la mort vint l'enlever à son art. Il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Son épitaphe fut composée par Dryden.

Purcell a encore écrit pour le théâtre : *Indian queen* (La Reine indienne); *Dioclétien, ou le prophète* (1690); *La Tempête*, de Dryden (1690); *King Arthur* (1691); *Amphitryon* (1691); *Gordian knot untied* (1691); *Distressed innocence, or the princess of Persia* (1691); des morceaux de musique pour la tragédie d'*Œdipe* (1692); *The fairy queen* (1692); *The old Bachelor* (1693); *The married beau* (1694); *The double durler* (1694); *Bonduca* (1695) : cet ouvrage est considéré comme une des meilleures productions dramatiques de Purcell; *Don Quichotte* (1694). Une partie des morceaux de musique appartenant aux ouvrages que nous venons de citer a été publiée dans la *Collection of ayres composed for the theatre and on other occasions by Henry Purcell;* Londres, 1697. En 1683 Purcell avait écrit pour la fête de Sainte-Cécile une suite de morceaux de musique qui furent exécutés le 22 novembre de la même année; à la même époque, il avait fait paraître douze sonates pour deux violons et basse continue. Il a écrit aussi un grand nombre de morceaux détachés pour le chant, que l'on trouve dans le recueil intitulé *Theater of music* (Londres, 1687), et dans l'*Orpheus britannicus* (Londres, 1696 et 1702). Après la mort de l'artiste, sa veuve publia de lui : une suite de dix *Sonates* pour le clavecin, dont la neuvième est connue sous le nom de *Golden sonate* (sonate d'or), à cause de son mérite; des *Leçons de clavecin;* le *Te Deum* et le *Jubilate* qui eurent tant de célébrité, et quelques *antiennes* dans l'*Harmonia sacra*, de Playford. Purcell avait laissé en manuscrit beaucoup de morceaux de musique. Toutes ses œuvres ont été réunies par M. Vincent Novello, qui en a donné une édition complète, en soixante-douze livraisons, sous le titre de : *Purcell's Sacred music;* Londres, 1826-1836. Cette publication est précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages du compositeur et de son portrait.

Purcell avait un frère, *Daniel* PURCELL, qui, après avoir été organiste du collége de La Madeleine, à Oxford, alla remplir les mêmes fonctions à l'église Saint-André de Holborn. On cite de lui la musique des trois opéras suivants : *Brutus à Albe, ou le triomphe d'Auguste*, représenté en 1697 à Dorset-Garden, *Love's paradise* (Le paradis de l'amour), et *La princesse d'Islande*, en société avec Leveridge. Daniel Purcell a écrit en outre quelques morceaux détachés pour des comédies.

Dieudonné DENNE-BARON.

Hawkins, *History of music*. — Burney, *A general history of music*. — Chalmers, *The general biographical dictionary*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PURCHAS (*Samuel*), littérateur anglais, né en 1577, à Thaxstead (comté d'Essex), mort en 1628, à Londres. Il fut élevé à Cambridge, dans le collége de Saint-Jean, où il prit les degrés de maître ès arts et de bachelier en théologie. Nommé en 1604 au vicariat d'Eastwood, il le délégua bientôt à son frère, et s'établit à Londres pour y continuer plus commodément la collection de voyages qu'il avait entreprise. Ses grands travaux lui valurent la cure de Saint-Martin à Londres et la place de chapelain de l'archevêque Abbot. C'était un homme pieux, charitable, plein de dévouement pour ses proches, et qui joignait aux vertus chrétiennes un grand amour des lettres, de l'érudition et une sage critique. On a de lui : *Purchas his Pilgrimage, or Relations of the world and the religions observed in all ages and places discovered, from the creation unto this present;* Londres, 1613, 1614, 1617, 1626, in-fol.; la 4e édit. (1626), ornée de cartes géographiques de Mercator et de Hondius, est supérieure aux précédentes : l'auteur y déclare dans la préface avoir mis à contribution plus de treize cents auteurs de toutes sortes et un nombre plus considérable encore de lettres, de traités et de rela-

tions ; — *Purchas his Pilgrims, containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others*; Londres, 1625, 4 vol. in-fol. ; trad. en hollandais, Amsterdam, 1655. Purchas a pris soin d'expliquer en quoi cet ouvrage diffère du précédent. « Ce sont deux freres, dit-il, qui se ressemblent beaucoup de nom, d'aspect et de nature; mais ils concourent au même but par des voies différentes. Le *Pèlerinage* est bien mon œuvre quant au plan et au style ; les *Pèlerins*, au contraire, ce sont les auteurs eux-mêmes, à qui j'ai laissé pleine liberté de langage. » Ce recueil, devenu très-rare, est probablement le premier de ce genre qu'ait produit l'Angleterre; Harris, Pinkerton et d'autres y ont fait de larges emprunts; — *Microcosmos, or the History of man*; Londres, 1619, in-8°; méditations religieuses sur les vicissitudes de la vie humaine; — *The King's tower and triumphant arch of London*; ibid., 1623, in-8°.

Wood, *Fasti oxonienses*, I. — *Biographia britannica*. — *Censura literaria*, IV. — Chalmers, *General biogr. dict.*

PURE (*Michel* DE), littérateur français, né en 1634, à Lyon, où il est mort, en avril 1680. Il était fils d'Antoine de Pure, prévôt des marchands de Lyon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris, et s'attacha aux belles-lettres. Ce n'était pas le besoin qui l'obligeait à écrire, car il jouissait d'un honnête patrimoine; il menait une existence obscure et tranquille lorsqu'on l'accusa d'avoir distribué un libelle contre Boileau. Il n'en fallut pas davantage à l'irascible poëte pour l'écraser de son mépris : il ne se contenta pas de le mettre au rang des auteurs les plus médiocres, il tourna sa figure en ridicule, et dans la satire IX il dit de lui avec plus d'insolence que de vérité :

On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

L'abbé, qui était d'un caractère doux et obligeant, ne releva point ces aménités du satirique. Ses ouvrages sont mal écrits et plus mal conçus; mais tout n'y est pas absolument méprisable, et on y reconnaît même une certaine érudition. Nous citerons de lui : *Vita Alphonsi Ludovici Plessæi Richelii, archiepiscopi Lugdunensis*; Paris, 1653, in-12; — *La Précieuse, ou le Mystère de la ruelle*; Paris, 1656, 4 vol. in-12 ; — *Ostorius*, tragédie en cinq actes; Paris, 1659, in-12. Ostorius figure dans le dialogue des *Héros de roman* de Boileau; mais la pièce, dédiée à Mazarin, a été jouée plus d'une fois, quoi qu'en dise Boileau; elle parut à l'hôtel de Bourgogne « avec plus de succès que de mérite », suivant l'aveu de l'auteur; — *Idée des spectacles anciens et nouveaux*; Paris, 1668, in-12 : tout ce qui concerne les ballets ne manque pas d'intérêt ; — *Vie du maréchal de Gassion*; Paris, 1673, 3 vol. in-12. L'abbé de Pure a traduit les *Institutions* de Quintilien (1663, 2 vol. in-4°), *Histoire des Indes orientales*, de J.-P. Maffei (1665, in-4°), *Histoire africaine de la division de l'empire des Arabes* de Birago (1666, in-12), et *Vie de Léon X*, de P. Jove (1675, in-12). Il avait composé quelques vers latins en l'honneur de l'abbé de Marolles.

Goujet, *Bibl. françoise*, VIII. — Parfaict, *Histoire du théâtre français*, VIII. — Marolles, *Denombrement des auteurs*. — *Le Mercure galant*, avril 1680.

PURI (*David*), philanthrope suisse, né en 1709, à Neufchâtel, mort à Lisbonne, le 31 mai 1786. Depuis l'âge de dix-neuf ans, orphelin et sans fortune, le jeune Puri, doué d'un esprit calculateur, avait été élevé par sa famille dans l'habitude du commerce. Espérant faire à la foire de Leipzig quelques spéculations avantageuses, il s'adressa à ses parents pour leur emprunter une somme de 900 livres, dont il avait besoin. N'ayant éprouvé que des refus, il s'adressa hardiment à l'un des magistrats municipaux chargés de la direction de la bourse des orphelins, qui, s'intéressant vivement à lui, parvint à obtenir du conseil la somme demandée. Muni de cet argent, Puri réussit au delà de ses espérances, et ses bénéfices lui permirent d'entreprendre d'autres spéculations, qui ne furent pas moins lucratives. Il alla à Londres, s'y livra au commerce des pierreries, et y fut également heureux. Un séjour de quelques années aux Indes lui procura des richesses immenses, avec lesquelles il vint s'établir à Lisbonne. Il s'y chargea d'une partie du bail des fermes générales, et augmenta ainsi sa fortune. Bien qu'il eût encore des parents, il ne reconnaissait pour siens que ceux qui par leur générosité avaient été les premiers auteurs de sa fortune. Non content d'adresser chaque année aux magistrats de Neufchâtel des sommes considérables, il fit construire dans cette ville un hôpital pour les pauvres, puis l'hôtel de ville, l'un des plus beaux monuments de Neufchâtel, contribua à l'ouverture de la grande route entre cette ville et Valangin, et fonda des pensions pour les veuves des pasteurs. Enfin, n'ayant point d'enfants, il légua à sa ville natale une somme d'environ cinq millions, dont une grande partie devait être employée à améliorer l'instruction publique et à des œuvres charitables. C'est grâce à lui que prospéra une colonie de la Caroline, près de Savannah, sur la rive gauche de la rivière de ce nom, et qui fut appelée Purisbourg. H. F.

Conservateur suisse, t. Ier, p. 303-307, et t. VIII, p. 328. — De Golbery, *La Suisse*, dans l'*Univers pittoresque*.

PURICELLI (*Giovanni-Pietro*), érudit italien, né le 23 novembre 1589, à Gallarate (Milanais), mort le 17 novembre 1659, à Milan. Il termina ses études au collége de Brera, dirigé par les jésuites, embrassa l'état ecclésiastique, et enseigna la théologie, la philosophie et l'éloquence au grand séminaire de Milan. La protection du cardinal Frédéric Borromée lui valut entre autres dignités celle d'archiprêtre de Saint-

Laurent (1629). Lorsque la peste éclata à Milan (1630), il se dévoua au service des malades, et fut le seul des chanoines de son chapitre qu'épargna la contagion. « Je me souviens, dit Tiraboschi, d'avoir lu, parmi les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, la déplorable histoire qu'il écrivit jour par jour des ravages que la peste causa dans son chapitre. » Il consacra sa vie entière à recueillir, avec une infatigable activité, le grand nombre de chartes et de diplômes qu'il mit à profit pour éclaircir certains points de l'histoire ecclésiastique du moyen âge. Les savants italiens et étrangers, Wading, Léon Allacci, Inchoffer, Cassiano Cajetano, avaient souvent recours à ses lumières. On a de lui : *Ambrosianæ mediolanæ basilicæ monumenta;* Milan, 1645, in-4°, ou 1648, in-fol., d'après Argelati, et dans le t. IV des *Antiq. Italiæ* de Grævius; c'est, au jugement de Tiraboschi, un trésor d'érudition et de saine critique; — *Laurentii Littæ, archiepiscopi mediolanensis, vita;* ibid., 1653, in-4°; — *De SS. martyribus Nazario et Celso ac Protasio et Gervasio;* ibid., 1656, in-fol.; — *De SS. martyribus Arialdo Alciato et Herlembaldo Cotta;* ibid., 1657, in-fol.; — *S. Satyri confessoris et SS. Ambrosii et Marcellinæ tumulus;* ibid., 1658, in-4°. On trouvera dans Argelati la liste détaillée des nombreux écrits de Puricelli qui n'ont pas vu le jour, et parmi lesquels on remarque toutes les pièces qui concernent l'ordre monastique des Humiliés. Il a encore édité les deux derniers livres de l'*Histoire du Milanais* de Calchi (1844, in-fol.). P.

Argelati, *Bibl. mediolanensis*, II, col. 1135-1142. — Picinelli, *Athenæum*, p. 323. — P.-P. Bosca, *De origine et statu biblioth. Ambrosianæ*. — Tiraboschi, *Storia letter.*, VIII, 397.

PURICELLI (*Francesco*), poëte italien, neveu du précédent, né vers 1657, à Milan, mort le 17 octobre 1738, dans les environs de cette ville. Il fut élevé à Brera, et se rendit ensuite à Rome pour achever son éducation; admis chez les Jésuites, il fut obligé par faiblesse de santé de quitter leur société. Ayant reçu l'ordination sacerdotale, il partagea son temps entre la culture de la poésie et les devoirs de son état. Les pièces de vers latins et italiens qu'il avait disséminées dans différents recueils ont été recueillies par Giuseppe Imbonati (*Rime;* Milan, 1750, in-4°) et réimprimées à Venise et à Nice.

Argelati, *Bibl. mediolanensis.*

PURVER (*Antoine*), quaker anglais, né vers 1702, à Up Husborn (Hants), mort en août 1777, à Andover (même comté). Bien qu'il annonçât des dispositions extraordinaires pour l'étude, il fut obligé, à cause de la pauvreté de ses parents, d'entrer en apprentissage chez un cordonnier, qui l'occupa à garder des moutons. La lecture assidue qu'il faisait de la Bible lui ayant inspiré le désir de connaître le texte original, il fit la connaissance d'un juif qui lui enseigna la langue hébraïque. Après avoir ouvert une école dans son lieu natal, il vint perfectionner son éducation à Londres, et y adopta les principes et la croyance des quakers. Chargé du ministère de cette secte, il parcourut divers comtés de l'Angleterre, et finit par s'établir à Andover. On a de Purver une traduction complète de la Bible (1765, 2 vol. in-fol.), qui fut imprimée aux frais du docteur Fothergill. Cet ouvrage, où il suit d'aussi près que possible le texte hébreu, est en beaucoup d'endroits dépourvu de goût et de jugement; il y traite avec une extrême sévérité la version anglaise de l'évêque Kennicott.

Chalmers, *General biograph. dict.*

PUSSORT (*Henri*), homme d'État français, né en 1615, mort le 18 février 1697. Oncle de Colbert, il obtint par l'influence de ce ministre une place au conseil d'État, dont il devint plus tard le doyen; il fut aussi appelé à siéger au conseil royal de finances. Membre de la commission nommée pour juger Fouquet, il se fit remarquer par son acharnement contre le malheureux surintendant, contre lequel il opina pendant quatre heures avec une violence extrême, finissant par voter pour la décapitation (voy. les *Lettres* de Mme de Sévigné, nº 38, 41 et 42). Il fut un des principaux rédacteurs de l'*Ordonnance* de 1667 et de celle de 1670, sur la procédure criminelle pour la réformation de la justice et l'abréviation des procès. « M. Colbert l'avait fait ce qu'il était, dit Saint-Simon; son mérite l'avait bien soutenu. Il était frère de la mère de M. Colbert, et fut toute sa vie le dictateur et, pour ainsi dire, l'arbitre et le maître de toute cette famille si unie. Il n'avait jamais été marié, était fort riche et fort avare, chagrin, difficile, glorieux avec une mine de chat fâché qui annonçait tout ce qu'il était et dont l'austérité faisait peur et souvent beaucoup de mal, avec une malignité qui lui était naturelle. Parmi tout cela, beaucoup de probité, une grande capacité, beaucoup de lumières, extrêmement laborieux et toujours à la tête de toutes les grandes commissions du conseil et de toutes les affaires importantes du dedans du royaume. C'était un grand homme sec, d'aucune société, de dur et difficile accès, un fagot d'épines, sans amusement et sans délassement aucun, qui voulait être maître partout et qui l'était parce qu'il se faisait craindre, qui était dangereux et insolent, et qui fut fort peu regretté. »

Chéruel, *Mémoires sur Fouquet;* Paris, 1862.

PUSSOT (*Jean*), chroniqueur français, né le 19 juin 1544, à Reims, où il est mort, en 1626. Intelligent, sachant bien sa langue, et un peu le latin, faisant même quelquefois des vers, il était devenu fort habile dans l'état de charpentier et très-considéré. Témoin de tous les événements accomplis dans sa ville natale, il en a laissé un récit, l'une des meilleures sources de l'histoire de Reims, que MM. E. Henry et Ch. Loriquet ont mis au

jour, sous ce titre : *Journalier ou Mémoires de Jean Pussot, maître charpentier en la Couture de Reims;* Reims, 1858, in-8°. Cette bibliothèque possède un autre ouvrage, inédit, de Pussot, un *Traité des servitudes*, travail clair et méthodique, dans lequel sont résolues les difficultés que faisaient naître les dispositions de la coutume de Reims, et qui avant 1789 avait, pour ainsi dire, obtenu force de loi. E. R.

Notice biogr. sur Pussot, en tête du *Journalier*.

PUTEANUS. *Voy.* Dupuis et Dupuy.

PUTHOD *de Maison-Rouge* (*François-Marie*), antiquaire français, né en 1757, à Mâcon, où il est mort, en avril 1820. Il servit plusieurs années dans la gendarmerie du roi, rentra dans la vie privée, et rima quelques pièces de vers qui lui facilitèrent son admission dans les académies de province. Après la révolution, il présenta à l'Assemblée constituante une pétition sur la nécessité de conserver et de décrire tous les monuments du royaume relatifs aux sciences et aux arts; cette mesure éveilla l'attention de l'Assemblée, qui la convertit en décret (4 octobre 1790). Une commission fut nommée, à laquelle on adjoignit Puthod, et elle rendit les plus grands services jusqu'à l'époque de sa suppression (18 novembre 1793). Puthod se retira dans sa ville natale, et reçut lors du rétablissement des Bourbons le titre honoraire de héraut d'armes. On a de lui : *Les Monuments ou le Pèlerinage historique;* Paris, 1791, in-8°; — *Mémoire sur l'examen et la conservation des monuments destinés à un usage public;* Paris, 1791, in-8°; — *Géographie de nos villages, ou Dictionnaire mâconnais;* Mâcon, 1800, in-12.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1820.

PUTHOD (*Jacques-Pierre-Marie-Louis-Joseph*, vicomte), général français, né à Bagé-le-Châtel (Bresse), le 28 septembre 1769, mort près Libourne, le 31 mars 1837. Il entra au service le 26 octobre 1785, au régiment de la Couronne et était capitaine au régiment Colonel-infanterie lors de la révolution. Il se distingua en décembre 1792, dans la défense de Lille. Il fit en qualité d'adjudant général la campagne de Belgique, et en 1793 fut chargé du recrutement dans la Côte-d'Or. En 1799 il faisait partie de la division Montrichard, qui fut battue par les Russes sur les bords de la Trebia. En 1801 il passa comme général de brigade à l'armée du Rhin, commandée par Moreau, et en 1806 reçut le commandement du Haut-Rhin. En 1807 il prit Dieschaw, et fut nommé général de division (16 novembre 1808). Il passa ensuite en Espagne, et revint en Belgique gouverner Maëstricht. En 1813 il battit la garde royale prussienne (31 mai) et lui enleva Breslau; mais les ennemis ne tardèrent pas à reprendre l'offensive, et le 29 août le firent prisonnier à Lawenberg. Mis en liberté en 1814, Puthod se rallia aux Bourbons. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis et inspecteur général de la cinquième division militaire; cependant il acclama Napoléon à son retour de l'île d'Elbe et accepta le commandement de la dix-neuvième division militaire. La seconde restauration le suspendit d'abord; mais le 30 décembre 1818 il fut appelé à commander la seizième division militaire. Il prit sa retraite le 1er octobre 1834. Son nom est inscrit sur le côté nord de l'arc de l'Etoile.

Le Moniteur universel, ann. 1837, nos 96 et 108. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. III.

PUTSCHIUS (*Élie*), philologue allemand, né à Anvers, le 26 octobre 1580, mort à Strade, le 9 mars 1606. D'une famille patricienne originaire de Hambourg, il ne commença l'étude du latin qu'à l'âge de quatorze ans, mais il en acquit en très-peu de temps, sous la direction de Pierre Carpentier, une connaissance approfondie. Après avoir suivi à Leyde l'enseignement de Joseph Scaliger, il fut, à cause de l'affaiblissement de sa vue, obligé de cesser pour quelque temps ses recherches sur les auteurs latins; il séjourna deux ans à Iéna, s'arrêta ensuite plusieurs mois à Leipzig, où il fut très-probablement correcteur dans l'imprimerie de Wechel, en même temps que son ami God. Jungermann. Pendant les deux dernières années de sa vie, il visita Heidelberg, Munich, Altorf et autres villes d'Allemagne. On a de lui : *Grammaticæ latinæ auctores antiqui;* Hanau, 1605, 2 vol. in-4° : ce recueil de trente et quelques grammairiens anciens fut, malgré ses nombreuses défectuosités, très-utile aux progrès de l'étude de la langue latine; mais depuis la publication de l'ouvrage du même genre de Lindemann, il n'est plus guère consulté; — une édition de *Salluste;* Anvers, 1602, in-8°; — des notes à *César*, dans l'édition de Francfort, 1607; — plusieurs élégies et autres poésies latines, etc.

Conr. Ritterhusius, *Vita Putschii* (Hambourg, 1608, in-4°). – Adami, *Vitæ philosophorum*. — Paquot, *Mémoires*, t. IX. — Crenius, *Animadversiones*, partie XIII. — Pratje, *Herzogthum Bremen und Verden*, série III, p. 187. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 139. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*.

PUTTE (Van). *Voy.* Dupuy (*Henri*).

PUTTENHAM (*Georges*), poëte anglais, vivait sous le règne d'Élisabeth. On place l'époque de sa naissance entre les années 1529 et 1535. Il figura parmi les étudiants de l'université d'Oxford. Vers l'âge de dix-huit ans il essaya d'attirer sur lui l'attention du roi Édouard VI en lui adressant une églogue intitulée *Elpine*. Il visita les cours de France, d'Espagne et d'Italie, et l'on a des raisons de penser que le comte d'Arundel l'employa dans quelqu'une de ses missions diplomatiques. A en juger d'après les vers qu'il fit en mainte circonstance à la louange d'Élisabeth, il est probable qu'il passa à la cour une grande partie de sa vie. On a de lui deux ouvrages, réimprimés en 1811 par les soins d'Haslewood : l'un, *Partheniades*, fut offert à la reine vers 1579; l'autre, *Art of english poesie*, parut en 1589.

Censura literaria, I et II. — Warton, *Hist. of poetry.* — Haslewood, *Notice.*

PUTTER (*Jean-Etienne*), célèbre publiciste allemand, né à Iserlohn, le 25 juin 1725, mort à Gœttingue, le 25 septembre 1807. Après avoir pendant deux ans exercé la profession d'avocat, il fut nommé en 1746 professeur extraordinaire de droit à Gœttingue, où il devint en 1757 professeur de droit public, en 1770 conseiller intime de justice, et en 1797 président de la faculté. Il fut élu en 1787 membre de l'Académie de Berlin. Parmi ses cent dix-huit ouvrages, dissertations et mémoires, nous citerons : *Conspectus rei judiciariæ Imperii*; Gœttingue, 1748-1749, 2 parties, in-4°; — *Grundriss der Staatsveränderungen des teutschen Reichs* (Exposé des variations politiques de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1753, in-8°; une septième édition, entièrement refondue, parut en 1795; — *Elementa juris publici germanici*; ibid., 1754, 1756, 1760 et 1766, in-8°; — *Auserlesene Rechtsfälle aus allen Theilen der in Teutschland üblichen Rechtgelehrsamkeit* (Choix de cas juridiques concernant toutes les parties de la jurisprudence en usage en Allemagne); ibid., 1760-1801, 4 vol. en 12 parties, in-8°; — *Vollständiges Handbuch der teutschen Reichshistorie* (Manuel complet de l'histoire de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1762 et 1772, 2 vol. in-8°; — *Versuch einer Gelehrtengeschichte der Universität zu Göttingen* (Essai d'une histoire des savants qui ont enseigné à l'université de Gœttingue); ibid., 1765-1788, 2 vol. in-8°; — *Opuscula rem judiciariam Imperii illustrantia*; ibid., 1766, in-4°; — *De instauratione Imperii Romani sub Carolo Magno et Ottonibus, ejusque effectibus*; ibid., 1766-1780, 10 parties, in-4°; — *Sylloge commentationum ius privatum principum illustrantium*; ibid., 1768, 1779, in-4°; — *Institutiones juris publici germanici*; ibid., 1770, in-8°; une sixième édition parut en 1802; — *Literatur des teutschen Staatsrechts* (Bibliographie du droit public de l'Allemagne); ibid., 1776-1783, 3 vol. in-8°; — *Historische Entwickelung der heutigen Staatsverfassung des teutschen Reichs* (Développement historique de la constitution actuelle de l'Empire d'Allemagne); ibid., 1786-1787, 1788, 1798, 3 vol. in-8°; — *Erörterungen des teutschen Staatsrechts* (Essais sur le droit public allemand); ibid., 1790-1797, 9 parties in-8°; — *Geist des westphälischen Friedens* (Esprit de la paix de Westphalie); ibid., 1795, in-8°; — *Über den Unterschied der Stände in Teutschland* (Sur la distinction des rangs en Allemagne); ibid., 1795, in-8°; — *Von Missheirathen teutscher Fürsten und Grafen* (Sur les mésalliances des princes et comtes de l'Allemagne); ibid., 1796, in-8°.

Putters *Selbstbiographie* (Gœttingue, 1798, in-8°). — Winckler, *Nachrichten von niedersächsischen Leuten*, t. I. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PUVIS (*Marc-Antoine*), agronome français, né en 1776, à Cuiseaux (Saône-et-Loire), mort le 29 juillet 1851, à Paris. Il appartenait à une ancienne famille de robe de Dijon. Après avoir fait de bonnes études, il entra, en 1797, à l'École polytechnique, et passa de là à l'école de Châlons-sur-Marne; il servit comme officier d'artillerie sous les ordres de Foy et de Drouot. Après la dissolution du camp de Boulogne, il quitta la carrière militaire, et dès 1807 il se consacra entièrement à l'agriculture. Chargé d'administrer une fortune assez considérable, il s'efforça de donner à ses voyages et à ses lectures un but d'utilité générale. Ses compatriotes rendirent justice à son zèle en le portant à toutes les assemblées électives; ainsi il siégea dans le conseil municipal de Bourg et dans le conseil général de l'Ain, qu'il présida depuis 1833, et il représenta son département à la chambre des députés pour la législature de 1830-1832. Il fut nommé en 1840 correspondant de l'Académie des sciences, et en 1842 membre du conseil général d'agriculture. « Le nom de Puvis, dit M. Barral, se place à côté de ceux de Matthieu de Dombasle et de Gasparin; ils suivaient la même voie, celle de l'expérience et des observations pratiques. Il n'est pour ainsi dire aucun problème agricole ou économique dont il ne se soit occupé et dont il n'ait hâté la solution. Dès 1814 il fit rendre des arrêtés préfectoraux pour l'abattement des bêtes ovines atteintes de l'épizootie qui vint ravager notre pays à la suite de l'occupation étrangère. En 1817 il signala les moyens les plus propres à économiser et à remplacer les grains nécessaires à la subsistance du pays. » C'est principalement aux travaux de cet agronome que la France doit de savoir employer la marne et la chaux pour amender les sols argileux et siliceux. Puvis mourut d'un catarrhe suffocant, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Londres pour visiter l'exposition universelle. Ses principaux écrits sont : *Voyage agronomique en Beaujolais, Forez et Limagne*; Bourg, 1821, in-8°; — *Essai sur la marne*; ibid., 1826, in-8°; — *Notice statistique sur le département de l'Ain en 1828*; ibid., 1829, in-8°; — *De l'agriculture du Gatinais, de la Sologne et du Berri*; Paris, 1833, in-8°; — *De l'Emploi de la chaux en agriculture*; Bourg, 1836, in-8°; — *Des différents moyens d'amender le sol*; Paris, 1837, in-8°; — *Lettres sur l'éducation des vers à soie*; Paris, 1838, in-8°; — *Dissertation sur l'église de Brou*; 1840, in-8°; — *Des Etangs, de leur construction*, etc.; Paris, 1844, in-8°; — *Traité des amendements*; Paris, 1851, in-8°. Puvis a encore inséré un grand nombre d'écrits dans les recueils des sociétés dont il était membre, dans la *Maison rustique du dix-neuvième siècle* et dans le *Journal d'agriculture pratique.*

Barral, *Notice* dans *Le Moniteur univ.*, 1851, p. 2227.

PUY (*Raimond* DU) ou DEL PUCH, deuxième

grand-maître de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, né dans la deuxième moitié du onzième siècle, de l'illustre maison de Puy-Montbrun en Dauphiné, mort en 1160. Appelé, en 1121, à la préfecture de l'hôpital, il lui donna bientôt par ses réformes et ses institutions une importance telle qu'on peut le regarder comme le véritable fondateur de cet ordre. Il rassembla les statuts, en fit un corps de législation, et loin de restreindre le service des hospitaliers à recevoir les pèlerins et à soigner les malades et les blessés, il l'étendit à la défense des Lieux Saints. Il ne tarda pas lui-même à rendre à la tête de ses chevaliers d'importants services aux chrétiens de la Palestine : il délivra la principauté d'Antioche des dévastations d'Il-Ghazi, roi de Marédin, força les Ortokides à lever le siége de Jaffa, et contribua puissamment a la prise de Tyr. Il repoussa de la Célésyrie Borséguin, qui ravageait cette contrée, fit prisonnier un corps de Turcs qui allaient renforcer la garnison de Damas, emporta le fort de Bersabée, nommé depuis Gibelet, et força le sultan Kilidge-Arslan à quitter la Phénicie. Il vint encore en 1153 renforcer les croisés au siége d'Ascalon et hâter par sa valeur la prise de cette ville. S. R.

Guillaume de Tyr, *Historia belli sacri*. — Sebastien Paoli, *Codice diplomatico del sacro ordine militare gierosolimitano*. — Vertot, *Histoire des chevaliers de Malte*.

PUY (Du). *Voy.* Du Puy.

PUYLAURENS (*Guillaume* DE), historien français, né vers 1210, à Puylaurens (aujourd'hui départ. du Tarn), mort en 1295. Notaire de l'évêque de Toulouse dès 1241, et chapelain du comte Raymond VII depuis 1242 jusqu'en 1249, il fut nommé par ce prince son ambassadeur à la cour de Rome, afin d'obtenir les dispenses dont il avait besoin pour épouser Marguerite de la Marche, sa parente ; mais il ne paraît pas que Guillaume ait fait ce voyage. On ignore ce qu'il devint après la mort de Raymond VII (27 septembre 1249), car il n'est point prouvé, comme on l'a dit, qu'il ait suivi la comtesse Jeanne, sa fille, femme d'Alphonse de Poitiers. C'est un des historiens originaux de la guerre qui désola le Languedoc au treizième siècle. Il a conduit sa chronique de la guerre des Albigeois jusqu'à la réunion du comté de Toulouse à la couronne de France, en 1272. Cette chronique est écrite en latin ; la Bibliothèque impériale de Paris en possède deux copies manuscrites, portant les nos 5212 et 5213. La 1re édition de ce livre, donnée par Catel, en 1623, dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, est incomplète, ainsi que celle de la collection de Duchesne, impr. en 1649. Dom Brial a préparé celle qui en 1833 a été insérée dans le grand recueil commencé par dom Bouquet (t. XIX, XX et XXI, *Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores*). L'ouvrage a pour titre : *Historia negotii albiensis*, etc., ou bien *Chronica magistri Guillelmi de Podio*. Comme le texte latin, la version française, publiée en 1824 dans une des collections de M. Guizot, est divisée en 52 chapitres, que précède un prologue. H. F.

Hist. littér. de la France, t. XIX, p. 185-197.

PUYLAURENS (*Antoine* DE LAAGE, duc DE), favori de Gaston d'Orléans, mort le 1er juillet 1635, à Vincennes. Issu d'une famille du Languedoc, il fut d'abord enfant d'honneur de Gaston, duc d'Orléans, et acquit de bonne heure sur l'esprit de ce prince une influence absolue. Compagnon de ses plaisirs, il se mêla à toutes ses intrigues et capta si bien sa bienveillance qu'il se vit exposé à la fois et aux flatteries et aux persécutions de la reine mère et du cardinal. Ce fut lui qui, après la défaite de Montmorenci à Castelnaudari (1632), engagea le prince à chercher un asile à Bruxelles. Une liaison galante qu'il entretenait avec la princesse de Chimay le mit plusieurs fois en péril de perdre la vie. Désirant retourner en France, il fit sonder secrètement Richelieu, et disposa Gaston à s'accommoder avec le roi son frère. Le cardinal se montra reconnaissant envers Puylaurens : il lui fit épouser, le 28 novembre 1634, une de ses parentes, Marguerite-Philippine de Coislin, fille du baron de Pontchâteau, et lui donna la seigneurie d'Aiguillon, qu'il érigea en duché-pairie. Cette faveur dura peu. Ébloui par une si rapide fortune, Puylaurens ne s'aperçut pas qu'il la devait mériter par de nouveaux services ; il renoua ses intrigues et fut arrêté au Louvre, le 14 février 1635. Quatre mois plus tard, il mourut, d'une fièvre pourprée, au château de Vincennes. Comme il ne laissa point d'enfants, sa pairie s'éteignit avec lui.

Mémoires du duc d'Orléans, de Richelieu, d'Arnauld d'Andilly, etc.

PUYMAURIN (*Nicolas-Joseph* DE MARCASSUS, baron DE), administrateur français, né en 1718, à Toulouse, où il est mort, en novembre 1791. Son père, originaire de Moissac, vint se fixer en 1690 à Toulouse, où il fut capitoul en 1721, et reçut en 1724 de Louis XV des lettres patentes de baron, « à cause du grand service qu'il avait rendu à l'État, en établissant en 1700 deux manufactures royales de drap, dont la supériorité a détruit dans le Levant la concurrence des draps anglais ». Après avoir visité l'Italie, Puymaurin revint à Toulouse possédant des connaissances étendues dans les beaux-arts. Peintre distingué, il fut l'un des premiers membres de l'Académie de peinture, sculpture et architecture de Toulouse, dont il rédigea les statuts avec Mondran. Non moins bon musicien, il apporta de Rome la partition d'un opéra de Pergolèse, *La Serva padrona*, et en fit la traduction avec Baurans. Sa fortune lui permettant d'encourager les arts, il envoya à ses frais à Paris les jeunes Gamelin et Raymond, l'un peintre, l'autre architecte, qui tous deux devinrent plus tard pensionnaires du gouvernement à l'Académie de Rome. Nommé successivement syn-

dic général des états de Languedoc et membre du comité de commerce de Paris, il fut le rapporteur du projet qui livrait les postes et les messageries à un monopole, et établissait des droits sur les marchandises avec des barrières pour les acquitter sur tous les chemins du royaume; dans cette circonstance, il ne se laissa point intimider par de Calonne, et sur ses conclusions le projet fut rejeté. Membre de l'Académie des sciences de Toulouse, il fit des rapports, modèles de clarté, et prononça plusieurs *éloges* d'académiciens, notamment celui de Riquet, à qui il proposa d'élever un monument sur les bords du canal des Deux-Mers, son ouvrage.

Biogr. toulousaine. — Du Mège, *Hist. des institutions civiles et relig. de Toulouse.* — D'Aldéguier, *Hist. de Toulouse.*

PUYMAURIN (*Jean-Pierre-Casimir* DE MARCASSUS, baron DE), député, fils du précédent, né le 5 décembre 1757, à Toulouse, où il est mort, le 14 février 1841. Il fit ses études dans sa ville natale, s'occupa de bonne heure de chimie et d'économie rurale, et introduisit en France en 1787 l'art de graver sur le verre au moyen de l'acide fluorique. Pendant la révolution il vécut obscur et tranquille, dans une de ses propriétés, et ce ne fut qu'après l'établissement du gouvernement consulaire qu'il accepta des fonctions publiques. Admis en 1806 dans le corps législatif, il y siégea jusqu'à la chute de l'empire. En 1812 il perfectionna l'art d'extraire l'indigo de l'*isatis tinctoria* (pastel); il indiqua en même temps les moyens de faire cette opération en grand et d'en obtenir une substance colorante susceptible de produire, pour les matières végétales et animales, une couleur aussi solide que celle de l'indigo du Bengale et du Guatemala. Une fabrique impériale d'indigo pastel fut aussitôt fondée à Toulouse, et il en devint le premier directeur (14 janvier 1812). Après avoir adhéré au rétablissement des Bourbons, il fut élu au mois d'août 1815 député de la Haute-Garonne, et siégea jusqu'en 1830 dans la chambre, où il appuya de son vote la plupart des mesures ministérielles. Lorsqu'on s'occupa d'élever un monument à la mémoire de Louis XVI, il proposa et fit adopter l'inscription suivante :

Ludovico decimo sexto
A scelestis impie obtruncato,
Gallia liberata rediviva
Mœrens
Hoc luctus monumentum
Consecrat.

Ce fut en récompense de son zèle qu'il fut nommé, le 1er mai 1816, directeur de la monnaie royale des médailles. Après la révolution de Juillet, il se retira dans sa ville natale. On a de lui plusieurs *Mémoires*, les uns imprimés à part, tels que *Mémoires sur différents sujets relatifs aux sciences et aux arts* (Paris, 1811, in-8°), *Notice historique sur la piraterie* (Paris, 1819, 1825, in-8°), *Sur les procédés les plus convenables pour remplacer le cuivre par le bronze dans la fabrication des médailles* (Paris, 1823, in-8°), et les autres insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Toulouse.

Son fils, *Aimé*, lui fut adjoint en 1819 dans la place de directeur de la monnaie des médailles, et donna sa démission en 1830. Il obtint une médaille de bronze à l'exposition de 1823, et laissa quelques opuscules scientifiques.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Mém. de l'Acad. de Toulouse.*

PUYSÉGUR (Maison DE), l'une des plus anciennes de l'Armagnac. Elle remontait à Bernard de Chastenet, conseiller et chambellan du roi de Navarre Charles II, dit *le Mauvais*. Le fils de Bernard fut créé seigneur de Puységur en 1365, et devint le chef de la famille, qui depuis porte ce nom et dont les principaux personnages sont :

PUYSÉGUR (*Jacques* DE CHASTENET, vicomte DE), général français, né au château de Bernouville, près Guise, le 4 septembre 1602. D'abord page du duc de Guise, il entra en 1617 dans les gardes de Louis XIII, d'où il passa comme major au régiment de Piémont, et se distingua contre les Espagnols en 1636. En 1649 le roi lui donna une charge de maître d'hôtel de sa maison. En 1655 il était maréchal de camp. Il quitta le service en avril 1659, et fut nommé à une abbaye près Toul en 1677. Il avait assisté à plus de cent vingt siéges, à plus de trente combats ou batailles sans avoir été blessé, c'est ce qu'il nous apprend dans ses *Mémoires*, qui comprennent les événements de 1617 à 1658; ils ont été publiés par les soins de Du Chesne (Paris et Amsterdam, 1690, 2 vol. in-16), et sont suivis d'*Instructions militaires*, qui ne sont pas sans mérite. L'auteur raconte avec hardiesse et indépendance; il est loin de flatter les ministres et les courtisans de son temps.

Pinard, *Chronologie militaire*, VII, 292. — Moréri, *Dict. hist.* — Courcelles, *Dict. des généraux français.*

PUYSÉGUR (*Jacques-François* DE CHASTENET, marquis DE), maréchal de France, fils du précédent, né le 13 août 1656, à Paris, où il est mort, le 15 août 1743. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il entra dans le régiment du Roi-infanterie, et prit part aux campagnes de Flandre et d'Allemagne. En 1690 il fut nommé maréchal général de logis de l'armée. Peu de militaires entendaient aussi bien que lui la manière de camper avec avantage, de marcher avec sûreté et d'assurer un fourrage; aussi, malgré les grades supérieurs auxquels il parvint dans la suite, il fut toujours et par surcroît continué dans les fonctions de maréchal général des logis. Les talents et les connaissances de Puységur le rendirent digne de la confiance du roi, qui ne manquait pas de le consulter sur ses plans de campagne. Il fit partie en 1698 de la maison du duc de Bourgogne, en qualité de gentilhomme de la manche. En 1700 il négocia une ligue offensive

électeurs de Bavière et de Cologne. C'est e revient, selon Saint-Simon, « la gloire et et de l'exécution de la prise de toutes es espagnoles des Pays-Bas, toutes au nstant, toutes sans brûler une amorce, en saisissant et désarmant les troupes aises qui en formaient la garnison ». En cpédition fut conduite avec des mesures tes et si précises que dans la nuit du 5 au r 1701 on occupa dix places fortes à la aréchal de camp en 1702, Puységur passa en Espagne avec le titre de directeur des troupes, ayant en même temps la d'organiser l'armée espagnole, et servit ordres de Tessé, de Boufflers et de ; pendant quatre ans il eut sur les évé- qui consolidèrent le trône de Philippe V uence considérable, et contribua, par ses sur l'état d'anarchie où le pays était à ébranler le crédit de la princesse des A l'issue de la campagne de Portugal, il é promu au grade de lieutenant général bre 1704). A peine de retour en France l fut envoyé en Flandre, et assista aux ba- le Malplaquet et de Denain. Sous la ré- siégea au conseil de la guerre. Bien que ancé en âge, il servit encore lorsqu'en guerre se ralluma dans la Flandre; maréchal de France le 14 juin 1734, il commandement de toute la frontière la mer jusqu'à la Meuse. Puységur doit ardé comme un des généraux les plus entés qu'ait eus Louis XIV. A la valeur science militaire il unit la probité la plus un grand fonds de justice, le cœur et l'un bon citoyen. Il a laissé un ouvrage imé, *L'Art de la guerre* (Paris, 1748, t in-4o), publié par son fils, abrégé en r le baron de Traverse et traduit en al- par Fæsch (Leipzig, 1753, in-4°). P. L.

Chronologie militaire, III, 244. — De Quincy, *H. de Louis le Grand*. — Saint-Simon, *Mé-* - De Courcelles, *Dict. des généraux français*.

ISÉGUR (*Jacques-François-Maxime* DE **NET**, marquis DE), général, fils du précé- é le 22 septembre 1716, à Paris, mort rier 1782. Il fit ses premières armes en siége de Kehl, et devint en 1738 colonel nent de Vexin. De 1742 à 1748, il rem- Flandre les fonctions d'aide maréchal des logis, servit comme maréchal de l'armée de Soubise (1758), et fut nommé nt général le 17 décembre 1759. Outre e de son père, qu'il a édité, il est l'au- plusieurs écrits ou brochures, la plu- onymes, parmi lesquels nous rappel- *Discussion intéressante sur la préten- clergé d'être le premier ordre d'un* aris, 1767, in-8° : supprimée par arrêt du l'État; — *Du droit du souverain sur s du clergé et des moines*; ibid., 1770, es deux écrits, où respire la hardiesse d'un esprit frondeur et libre de préjugés, faillirent faire envoyer l'auteur à la Bastille; Dupont (de Nemours) les avait présents dans la mémoire lorsqu'il s'écriait lors des débats sur les biens du clergé à l'Assemblée constituante : « Eh! pourquoi n'a-t-on pas suivi le plan de M. de Puységur, qui en considérant, il est vrai, les biens du clergé comme pouvant être une ressource de l'État, avait fait un admirable plan de réforme des moines et des abbés, en laissant au moins l'existence à tous ceux qu'on aurait dépossédés! » — *Analyse et abrégé du Spectacle de la nature* (de Pluche); Reims, 1772, in-12; — *État actuel de l'art et de la science militaires à la Chine*; Londres (Paris), 1773, in-12, fig.

Pinard, *Chronologie milit.*, V, 689. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ.*

PUYSÉGUR (*Louis-Pierre* DE CHASTENET, comte DE), général français, né le 30 décembre 1726, mort en octobre 1807, à Rabasteins (Tarn). Il appartenait à une branche de la famille des précédents, établie dans les environs d'Alby. Lieutenant à quatorze ans, il prit part à toutes les campagnes de Flandre, commanda successivement les régiments de Vexin, de Forez, Royal-Comtois et de Normandie, et parvint au grade de lieutenant général le 5 décembre 1781. Il fut aussi promu grand-croix de Saint-Louis (1780). Appelé par Louis XVI au ministère de la guerre, le 30 novembre 1788, il fut remplacé, le 12 juillet 1789, par le maréchal duc de Broglie, et l'Assemblée constituante déclara, en apprenant sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets de la nation. Son attachement au roi le porta à rester constamment auprès de lui, et dans la journée du 10 août il commanda une armée de gentilshommes réunis pour défendre les Tuileries. Après avoir passé quelques années dans l'émigration, il obtint la permission de revoir son pays, et se retira dans une de ses propriétés du midi.

Son frère, *Barthélemi-Athanase-Hercule*, vicomte DE PUYSÉGUR, né le 23 novembre 1729, fit la guerre en Flandre et en Allemagne, fut blessé à la prise de Minorque, et obtint en 1780 un brevet de maréchal de camp.

Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

PUYSÉGUR (*Jean-Auguste* DE CHASTENET DE), prélat français, frère des précédents, né le 11 novembre 1740, à Rabasteins, où il est mort, le 14 août 1815. Il était vicaire général de Rouen quand il fut nommé, en 1774, évêque de Saint-Omer. Il fut transféré à l'évêché de Carcassonne (1778), puis à l'archevêché de Bourges (6 avril 1788). Décoré du pallium le 15 septembre suivant, il fut élu peu après député du clergé du Berri aux états généraux, signa plusieurs protestations du côté droit, et fut l'un des trente évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes* contre la constitution civile du clergé. Obligé de s'expatrier par suite du refus de serment, il signa

l'instruction sur les atteintes portées à la religion, publiée le 15 août 1798 par les évêques émigrés. Sur la demande de Pie VII, M. de Puységur, en 1801, se démit de son siége, et rentra en France, où il vécut dans la retraite. H. F.

France eccles. (1776-1790).— H. Fisquet, *France pontif.* (manusc.).

PUYSÉGUR (*Armand-Marie-Jacques* DE CHASTENET, marquis DE), général et littérateur français, né le 1er mars 1751, à Paris, mort le 1er août 1825, à Buzancy, près Soissons. Il était l'aîné des trois fils de Barthélemy-Athanase-Hercule, vicomte de Puységur. A dix-sept ans il entra dans l'artillerie (1768), et à vingt-sept il eut le grade de colonel (1778), grâce à la protection du maréchal de Broglie; on mit toutefois, pour conditions à cette faveur, rarement accordée dans un corps où l'avancement était fort lent, qu'il emploierait plusieurs années à compléter son instruction dans les grades intermédiaires. En 1782 il fit la campagne d'Espagne et assista au siége de Gibraltar. Placé en 1786 à la tête du régiment d'artillerie de Strasbourg, il commanda en 1789 l'école de La Fère, et fut élevé dans la même année au grade de maréchal de camp. Bien qu'il eût embrassé la cause de la révolution, il quitta le service en 1792, et se retira dans une terre qu'il possédait à Buzancy. Accusé en 1797 d'entretenir une correspondance avec ses deux frères, qui avaient cherché asile à l'étranger, il fut arrêté, détenu à Soissons avec sa femme et ses enfants, et rendu à la liberté en novembre 1799. De 1800 à 1805 il remplit les fonctions de maire de Soissons. Le gouvernement des Bourbons, auquel il ne demanda rien, se contenta de le nommer lieutenant général par rang d'ancienneté. A cette époque, M. de Puységur était le chef de l'école qui prenait le magnétisme animal pour base de ses doctrines. A son retour d'Espagne, vers 1783, il avait suivi avec son plus jeune frère les leçons de Mesmer à Paris; il en fit aussitôt dans le domaine de Busancy l'application la plus large et la plus généreuse. Transformant son château en ambulance, il prodigua ses soins à tous les malades qui se présentaient; et comme le nombre en devenait trop grand, qu'il ne pouvait même suffire à les toucher tous individuellement, il magnétisa un vieil orme planté au milieu du village. « Je continue à faire usage, écrivait-il le 17 mai 1784, de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer, et je le bénis tous les jours, car je suis bien utile et j'opère bien des effets salutaires sur tous les malades des environs; ils affluent autour de mon arbre : il y en avait ce matin plus de cent trente. C'est une procession perpétuelle dans le pays. » En deux mois M. de Puységur opéra soixante-deux guérisons, et trois cents malades étaient inscrits lorsqu'à la fin de juin il fut obligé d'aller rejoindre son régiment à Strasbourg. Dès les premiers jours de ce ce traitement par l'arbre de Busancy, il avait fait une découverte qui donna au mesmérisme un caractère entièrement nouveau : le 4 mai, un jeune paysan qu'il soignait était tombé en état de somnambulisme artificiel. Renonçant alors à l'appareil compliqué de son maître, il substitua au baquet et aux conducteurs aimantés une volonté ferme et des mouvements exécutés avec la main; le premier il retrouva l'usage de la magnétisation proprement dite. « Il mit en avant, dit M. Maury, toutes les facultés surprenantes que l'on attribue au somnambulisme artificiel, et la plupart des personnes qui depuis lui se sont occupées de magnétisme animal n'ont fait que renouveler ses idées. La seule divergence qui se soit produite entre les adeptes de sa doctrine a porté sur la question du fluide magnétique. » La découverte du somnambulisme artificiel fut mal accueillie par Mesmer, qui, s'il l'avait rencontré, n'en avait point su apprécier les merveilleux effets. M. de Puységur fut dès lors traité comme le chef de l'école magnétique. Il déploya dans la propagande de ses idées un zèle, une abnégation et un désintéressement qui contrastaient singulièrement avec la conduite calculée de son maître. Grâce à lui les *Sociétés de l'harmonie* (tel était le nom des réunions qui propageaient la doctrine magnétique) se multiplièrent en France et dans divers pays de l'Europe; en 1785 il contribua plus particulièrement à établir celles de Strasbourg, de Metz et de Nancy. La révolution n'interrompit point les paisibles travaux de son apostolat philanthropique. Sa maison resta toujours ouverte aux malades : il y recevait aussi ceux qui fuyaient les persécutions politiques, et ce fut chez lui que Fiévée proscrit composa le joli roman de *La Dot de Suzette*. Sous l'empire il s'occupa de la réimpression de ses premiers écrits, et de temps à autre il publia le bulletin de ses principales cures. Pendant l'invasion de 1814 il dut à la protection du général Czernichef d'échapper aux avanies des soldats étrangers. Malgré son âge et quelques infirmités, il voulut assister au sacre de Charles X et, suivant un privilége de sa famille, camper dans le parc sur les bords de la Vesle. L'humidité de ce lieu lui donna une vive inflammation, qui le conduisit en peu de temps au tombeau. M. de Puységur avait épousé une fille de M. de Saint-James, trésorier général de la marine; lorsque la banqueroute de ce dernier fut connue, il s'empressa de restituer aux créanciers la dot de sa femme, qui s'élevait à 1,200,000 fr. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire et l'établissement du magnétisme animal*; Paris, 3e edit., 1820, in-8°, fig.; ils avaient paru d'abord en 1784 et en 1805; — *Du Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale*; Paris, 1804-1807, 2 part. in-8°; réimpr. en 1820, in-8°, avec des notes de Duval d'Éprémesnil; — *Les Fous, les insensés, les maniaques et les frénétiques ne seraient-ils que des somnambules*

onnés? Paris, 1812, in-8°; — *Appel aux s observateurs du dix-neuvième siècle lécision portée par leurs prédécesseurs le magnétisme animal;* Paris, 1813, — *Recherches, expériences et observa- hysiologiques sur l'homme dans l'état mambulisme naturel et dans le som- lisme provoqué par l'acte magné-* Paris, 1813, in-8°; — *Les Vérités che- t, tôt ou tard elles arrivent;* Paris, roch. in-8°; — un grand nombre d'ar- ix *Annales* et à la *Bibliothèque du ma- se animal.* M. de Puységur est aussi de trois pièces de théâtre qui ont été ntées : *La Journée des dupes* (1789), *ieur d'un ménage républicain* (1794), *ige bienfaisant* (1799). P. L.

rcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Détails des cures opérées à Busancy;* Soissons, •. — Deleuze, *Hist. critique du magnetisme* — Foissac, *Rapport et discussions sur le magné- imal.* — Aubin Gauthier, *Hist. du somnambu-* Figuier, *Hist. du merveilleux*, III. — A. Maury, *ueil et les Rêves.*

ÉGUR (*Antoine-Hyacinthe-Anne* DE), n précédent, plus connu sous le nom de le CHASTENET, marin français, né le 14 fé- '52, mort en 1809. Il entra dans la ma- il eut un avancement rapide. Il pénétra dans les cavernes qui ont servi de sé- aux Guanches à Ténériffe, et parvint au sa vie à en tirer des momies très-bien ées, qu'il envoya aux cabinets d'histoire e de Madrid et de Paris. Le maréchal de l'ayant chargé de dresser en 1786 le les côtes de Saint-Domingue, le comte ségur s'acquitta de cette mission avec p de talent, et publia à son retour un n travail intitulé : *Détail sur la navi- aux côtes de Saint-Domingue et dans ouquements;* Paris, 1787, in-4°, avec t 1821, gr. in-8°. En 1791, Puységur et après la dispersion de l'armée de passa au service de l'Angleterre, puis à Portugal, où il obtint le grade de contre- et sauva de Naples Ferdinand IV et sa qu'il débarqua en Sicile. Il rentra en en 1803, et mourut dans la retraite.

es de la Marine. — *Mém. de l'Académie des* ann. 1772-1773.

ÉGUR (*Jacques-Maxime-Paul* DE ET, comte DE), frère des deux précé- é le 15 septembre 1755, mort le 19 mars Paris. A l'époque de la révolution, il et passa en Portugal, où il fut employé rmée avec le grade de colonel. En 1814 it à Bordeaux, et il facilita au duc d'An- l'entrée de cette ville. Avant la fin de il reçut les titres de maréchal de camp utenant général ainsi que la charge de e des gardes de Monsieur. En janvier fut mis à la tête de la 9e division mili- nsi que ses deux frères aînés, il propagea ucoup de zèle les doctrines du magné- tisme, en faveur duquel il écrivit plusieurs écrits, notamment un *Rapport des cures opérées* (par lui) *à Bayonne* (1784, in-8°).

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.*

PUYSÉGUR (*Pierre-Gaspard-Herculin* DE CHASTENET, comte DE), pair de France, né le 8 août 1769, à La Rochelle, mort le 10 février 1848, à Rabasteins. Il était cousin des précédents et fils d'un vicomte de Puységur, lieutenant général d'infanterie et gouverneur de Thionville. Il tenait de Louis XVIII son titre de comte (10 décembre 1823), et fut compris dans l'ordonnance du 23 décembre 1823 qui créait un certain nombre de pairs de France. Il continua de siéger après la révolution de Juillet.

Son frère, *Charles-Jacques-Louis-Maxime*, né le 11 janvier 1773, fut nommé maréchal de camp en 1815 et lieutenant général honoraire en 1826.

Moniteur univ., 18 février 1848.

PUYVALLÉE (*Philippe-Jacques* BENGY DE), député français, né le 1er mai 1743, à Bourges, où il est mort, le 3 octobre 1823. Il obtint une sous-lieutenance au régiment de la Vieille-Marine (1763), prit part à l'expédition de Corse, et quitta le service en 1775, pour se consacrer à l'exploitation agricole des propriétés qu'il possédait dans le Berri. En 1789 il fut élu député de la noblesse aux états généraux, et vota constamment avec le côté droit. Dès la première émigration il passa à l'étranger, mais il revint en 1792 en France; poursuivi sous la terreur, il fut obligé, pendant plusieurs années, d'errer sous divers déguisements et de se cacher chez quelques personnes généreuses. Expulsé sous le Directoire, il profita de l'amnistie accordée par les consuls pour revoir son pays. Il présida la société d'agriculture du Cher depuis sa fondation. Il a laissé un *Essai sur la société religieuse en France et sur ses rapports avec la société politique* (Paris, 1820, in-8°).

Moniteur univ., 21 avril 1824.

PUYVERT (*Bernard-Emmanuel-Jacques*, marquis DE), général français, né au château de Puyvert (Aude) le 24 octobre 1755, mort à Paris, le 26 janvier 1832. Il était à vingt-deux ans major au régiment de Guyenne (infanterie). Il émigra en 1790, et devint aide de camp du comte d'Artois à Coblentz. Ce prince lui confia plusieurs missions périlleuses, et Puyvert fut un agent très-actif du parti royaliste en France. Arrêté à Belleville près Paris, le 12 mars 1804, il fut incarcéré à Vincennes, où il demeura prisonnier jusqu'en 1812. Mais à peine libre, il se trouva compromis dans la conspiration Mallet, et fut réintégré à Vincennes. En 1814, la restauration le fit gouverneur du fort où il était détenu et le nomma lieutenant général. Il capitula avec Napoléon lors du retour de l'Ile d'Elbe (20 mars 1815), mais il alla soulever des mouvements royalistes dans la Beauce et la Normandie. Il rentra dans le gouvernement de Vincennes après les Cent

jours, et le conserva jusqu'en 1830, où Daumesnil le remplaça. Le marquis de Puyvert fut membre et questeur de la chambre des députés de 1815 à 1816.

Biogr. des hommes vivants, IV.

PUZOS (*Nicolas*), médecin français, né en 1686, à Paris, où il est mort, le 7 juin 1753. Fils d'un chirurgien major aux armées, il fut destiné à suivre la même carrière. Après de bonnes études, il servit dans les hôpitaux militaires, fit plusieurs campagnes, et dès qu'il eut obtenu le grade de maître en chirurgie, il rentra dans la vie civile. S'étant ensuite appliqué à l'art des accouchements sous la direction de Clément, un des plus célèbres praticiens de son temps, il y acquit une réputation considérable, et démontra, dans le seul mémoire qu'on ait de lui, *Sur les pertes de sang qui surviennent aux femmes grosses*, l'avantage de perforer la membrane et de solliciter les douleurs afin de déterminer une délivrance naturelle; cette méthode, qui permet de sauver à la fois la mère et l'enfant, a été généralement adoptée. Membre de l'Académie de chirurgie dès la création, il présida plus tard cette compagnie. A la mort de Petit, il lui succéda dans les fonctions de censeur royal pour les ouvrages de chirurgie, et il reçut en 1751 des lettres de noblesse. On a publié, après les avoir revues et enrichies de notes, la plupart des observations pratiques de Puzos sous le titre de *Traité des accouchements* (Paris, 1759, in-4°).

Biogr. méd. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Portal, *Hist. de la chirurgie.*

* **PYAT** (*Félix*), littérateur français, né à Vierzon (Cher), le 4 octobre 1810. Après de brillantes études, il vint, à peine âgé de seize ans, suivre à Paris les cours de la faculté de droit. Il embrassa avec ardeur les idées de réforme qui commençaient à cette époque à envahir la littérature, les arts et la politique, et poussa la hardiesse jusqu'à porter, en 1829, dans un banquet un toast à la Convention nationale et à remplacer le buste de Charles X par celui de La Fayette. Reçu avocat en 1831, il préféra se jeter dans la pénible carrière du journalisme en gardant ses principes, que d'accepter le bien-être et les faveurs de sa famille en se rangeant aux opinions royalistes de son père. Il écrivit dans une multitude de journaux et de revues. Ses articles sont remarquables autant par la pensée que par la forme. Parmi ceux qui eurent le plus de succès on distingue : *Les Filles de Séjan*, dans le *Barnave* de M. J. Janin; *Une tournée en Flandre*, dans la *Revue de Paris; un Café de vaudevillistes en* 1831 et *Le Théâtre-Français*, dans le *Livre des Cent-et-Un; Télémaque révolutionnaire*, dans *Paris révolutionnaire; L'Anneau* et *Le Secret de Dominique* dans *le Salmigondis;* une étude littéraire sur *Hégésippe Moreau* et *Une Visite à Saint-Eustache*, dans la *Revue du progrès; La Maison centrale de Gand*, dans la *Revue démocratique*, les types du *Bourreau*, du *Solognot* et du *Berruyer*, dans *Les Français peints par eux-mêmes*. C'est principalement à ses drames que M. Pyat doit sa réputation littéraire. Ils se distinguent par de sérieuses qualités : l'idée fondamentale, le mouvement, l'énergie du style. On doit cependant reprocher à l'auteur de viser trop à l'effet, de mettre dans sa pensée trop de recherche, et dans son langage une affectation exagérée. Presque toutes ses pièces reposent sur une idée politique ou sociale; en voici les titres : *Une Révolution d'autrefois, ou les Romains chez eux;* ce drame, joué le 1er mars 1832 à l'Odéon, fut interdit dès le lendemain à cause des nombreuses allusions qu'il contenait; *Arabella*, joué en 1833, et qui avait déjà paru dans *L'Europe littéraire; Le Brigand et le philosophe*, avec la collaboration d'A. Luchet, représenté le 22 février 1834 à la Porte-Saint-Martin; *Ango*, donné à l'Ambigu, le 29 juin 1835; *Les deux Serruriers* (25 mai 1841, Porte-Saint-Martin); *Cédric le Norwégien* (26 février 1842); *Mathilde*, tiré des *Mémoires d'une jeune femme* par E. Sue (1842, Porte-Saint-Martin); *Diogène* (6 janvier 1846); *Le Chiffonnier* (1847). M. Pyat, qui en 1833 avait été chargé du feuilleton du *Siècle*, fut attaché en 1835 à la rédaction du *National*. Il y resta six ans. Pour répondre aux attaques que M. Janin avait dirigées contre M.-J. Chénier, à propos de sa tragédie de *Tibère*, il fit insérer dans *La Réforme* du 4 janvier 1844 un pamphlet intitulé : *M.-J. Chénier et le Prince des critiques*, où il se laissa aller à de fâcheuses personnalités, qui le firent condamner à six mois de prison. Après les événements de février 1848, il fut nommé un des commissaires généraux du Cher, et représenta ce département à l'Assemblée constituante. Il siégea parmi les secrétaires de cette assemblée, et vota avec la montagne. Ses discours les plus remarquables sont ceux qu'il prononça le 7 août sur la liberté de la presse, le 5 septembre sur la présidence, le 2 novembre sur le droit au travail, et surtout son toast aux paysans. Envoyé à l'Assemblée législative par les départements de la Seine et du Cher en 1849, il signa le 10 juin l'appel aux armes de M. Ledru-Rollin, l'accompagna au Conservatoire des arts et métiers, et parvint à se soustraire aux poursuites en se retirant en Suisse et de là en Belgique. Dans son exil il publia les *Loisirs d'un proscrit* (1851); *Lettres d'un proscrit* (1851), suite aux *Loisirs*, et plusieurs lettres adressées au comte de Chambord, au prince de Joinville, à L.-N. Bonaparte, aux ouvriers de la France, etc. Ayant publié en 1858 en Angleterre une *Apologie* de l'attentat du 14 janvier, il se vit traduit devant les tribunaux anglais, qui ne crurent pas devoir le condamner. S. R.

F. Delhasse, *Annuaire dramatique*. — Quérard, *La France littéraire*, VII et XI. — Vapereau, *Dict. des contemporains.*

PYCKE (*Léonard*), jurisconsulte belge, né en

1781, à Meulebecke, village près de Courtrai, mort dans cette ville, le 8 février 1842. Après avoir exercé la profession d'avocat, il fut en 1815 élu membre des états généraux, et fut deux ans après nommé bourgmestre de Courtrai. En 1822 il fut accusé d'avoir manqué gravement à ses devoirs d'administrateur; mais sa complète innocence fut établie par l'arrêt qui l'acquitta quelques mois après. Dégoûté de la vie publique, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'histoire du droit de son pays; il devint plus tard membre de l'Académie de Bruxelles, qui avait couronné ses deux Mémoires : *Sur l'état de la législation et des tribunaux dans les Pays-Bas autrichiens avant l'invasion des Français dans ce pays* (Bruxelles, 1823), et *En quel temps les corporations connues sous le nom de métiers se sont-elles établies dans les provinces des Pays-Bas? Quels étaient les droits, privilèges et attributions de ces corporations* (ibid., 1827)?

Annales de la Société d'émulation de la Flandre occidentale.

PYE (*Henry-James*), poëte anglais, né en 1745, à Londres, où il est mort, le 11 août 1813. C'était le fils d'un membre de la chambre des communes. Il fit ses études à Oxford, et fut nommé en 1772 docteur ès lois. En 1784 il fut élu député du Berkshire; cette position si enviée le ruina, et pour la soutenir il fut entraîné dans des dépenses si considérables qu'il se vit réduit à vendre son domaine paternel. Il succéda en 1790 à Warton comme poëte lauréat, et en 1792 il obtint l'une des places de juges de paix (*magistrates*) de Londres. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Elegies on different occasions* (1768, in-4°), *The Triumph of fashion, a vision* (1771, in-4°), *Faringdon Hill, a poem* (1774, in-4°), *The Progress of refinement, a poem* (1783, in-4°), *Poems on various subjects* (1787, 2 vol. in-8°), *The Democrate, with anecdotes of well known characters* (1795, 2 vol. in-12), *The Aristocrat* (1799, 2 vol. in-12), *Alfred, an epic poem* (1802, in-4°), et *Comments on the commentators on Shakespeare* (1807, in-8°). Pye a aussi écrit quelques pièces de théâtre, et il a traduit en vers *L'Art de la guerre*, de Frédéric II (1778), *Lénore*, de Bürger (1796, in-4°), etc.

Chalmers, *General biogr. dictionary.*

* **PYE** (*John*), graveur anglais, né en 1782, à Birmingham. Il fut élève de James Heath, et attira de bonne heure l'attention par la grâce et la fidélité de ses paysages. Il a surtout reproduit avec un grand bonheur les œuvres de Turner, et les meilleures planches qu'il a gravées d'après ce maître sont *La Villa de Pope* et *Le Temple de Jupiter*. On a de lui un ouvrage curieux, intitulé *Patronage of british art* (Londres, 1845, in-8°).

Men of the Time.

PYGMALION, roi de Tyr, né en 824 avant J.-C. Il devait, selon les prescriptions testamentaires de son père, le roi Mattan, partager le gouvernement avec sa sœur Élissa, qui, âgée de quelques années de plus, avait été mariée à son oncle Sicharbaal ou Sichée, grand-prêtre de Melkart. A la mort de Mattan (833), Sichée, qui par ses fonctions sacerdotales occupait déjà le second rang dans l'État, devint le tuteur de Pygmalion, ce qui mit entre ses mains toute l'autorité. Mais comme il était le chef de l'aristocratie, le parti démocratique fit aussitôt casser les dernières volontés du roi défunt; Pygmalion fut déclaré seul investi du pouvoir royal, qu'il exerça sous la direction des chefs de la faction populaire. Il s'en suivit de violentes luttes intestines, pendant lesquelles Sichée fut assassiné. Le fait est positif; mais les incidents qu'en rapportent les historiens grecs et romains le sont beaucoup moins. Ils racontent avec diverses variantes que Pygmalion, pour s'emparer des trésors du temple de Melkart, aurait fait mettre à mort son oncle, sans réussir pour cela à mettre la main sur les trésors, qui restèrent cachés dans les caveaux du temple, sous la garde d'Élissa. Ce récit légendaire a été inventé par les Carthaginois, intéressés, comme nous allons le voir, à ternir la mémoire de Pygmalion. Ce prince, qui à l'époque du meurtre de Sichée n'avait pas dix-huit ans, n'y participa problablement pas, ou s'il y donna son assentiment, ce fut parce que les chefs du parti démocratique, qui le tenaient sous leur dépendance, surexcitèrent sa jalousie au sujet des menées de l'aristocratie, qui cherchait à lui associer Sichée sur le trône. Quelque temps après, en 826, cette aristocratie, de plus en plus opprimée, résolut de chercher une nouvelle patrie; de concert avec Élissa, ses principaux membres s'emparèrent des vaisseaux prêts à aller prendre à l'étranger des provisions de blé, et où se trouvait l'argent destiné par le roi à cette acquisition. Ils prirent la fuite : Pygmalion les fit poursuivre; mais Élissa fit jeter à la mer l'argent dont il vient d'être parlé, sous les yeux des envoyés de Pygmalion, qui alors retournèrent à Tyr. Tel est le récit de Servius, plus vraisemblable que celui de Justin, où Pygmalion joue de nouveau le rôle d'un tyran avide et cruel, que les Carthaginois, descendants de ces fugitifs, sont parvenus à lui faire attribuer par le public, entraîné dans cette erreur par les brillantes fictions de Virgile.

Servius, *Ad Æneidem*. — Justin. — Movers, *Das phönizische Alterthum*, t. I, p. 352.

PYLE (*Thomas*), théologien anglais, né en 1674, à Stodey (comté de Norfolk), mort le 31 décembre 1756, à Swaffham (même comté). Fils d'un ecclésiastique, il se voua aussi à l'église, fut appelé à King's Lynn, et y administra successivement les paroisses de Saint-Nicolas et de Sainte-Marguerite. Il prit part à la controverse dite de Bangor, qui s'éleva au sujet de la juridiction civile du clergé, et reçut, en ré-

compense du zèle qu'il y avait déployé, une prébende à Salisbury. La vivacité de son caractère et l'indépendance de ses opinions religieuses, que l'on accusait d'incliner vers le socinianisme, l'empêchèrent d'être appelé à quelque dignité éminente, dont ses talents le rendaient digne. On a de lui : *Historical books of the Old Testament;* Londres, 1715-1725, 1738, 4 vol. in-8° : la plupart des commentaires de Pyle ont été reproduits dans la *Bible* de P. Chais (La Haye, 1742-1790, 8 vol. in-4°); — *Paraphrase on the Acts and all the Epistles;* Londres, 2e édit., 1737, 2 vol. in-8°; trad. en allemand; — *Paraphrase on the Revelation of Saint-John;* Londres, 1735, 1795, in-8°; — *Sixty sermons;* Londres, 1773-1783, 3 vol. in-8°.

Un de ses fils, *Philip* PYLE, mort en 1799, et qui a édité ce dernier ouvrage, est l'auteur de la collection des *CXX popular sermons* (Londres, 1789, 4 vol. in-8°).

Richards, *Hist. of Lynn.* — Chalmers, *Biogr. dict.*

PYM (*John*), homme politique anglais, né dans le Sommersetshire, en 1584, mort le 8 décembre 1643. Pym est un des noms célèbres de l'histoire d'Angleterre. Cependant tout l'éclat de sa vie est renfermé dans ses trois dernières années. En des temps ordinaires, il serait mort obscur; mais au moment voulu, au début de la révolution de 1640, il devint l'organe énergique et éloquent d'un grand parti, ou, pour mieux dire, d'une nation, et il fut enseveli au milieu des tombes royales des Plantagenets. Il descendait d'une bonne famille, qui jouissait d'une certaine fortune. Il fit ses études à Oxford, fréquenta quelque temps le barreau, et fut nommé membre du parlement. Il s'y distingua par ses connaissances légales, son talent de parole, et surtout son opposition aux mesures de la cour vers la fin du règne de Jacques Ier et dans les premières années de Charles Ier. Lorsque, après une longue interruption, le parlement s'assembla de nouveau (13 avril 1640), il y fut un des membres les plus actifs et les plus influents. Mais la dissolution en ayant été prononcée le mois suivant, ce ne fut qu'à la réunion de celui qui suivit, en novembre, et qu'on a appelé le *long parlement*, qu'il commença à jouer un rôle éclatant. Les profonds mécontentements qui couvaient depuis des années y firent explosion. Pym y débuta par un exposé étendu et énergique des griefs de la nation touchant les priviléges du parlement, la liberté religieuse et la liberté civile. Il frappa bientôt un coup plus hardi. Dans un discours habilement calculé, il accusa de haute trahison le comte de Strafford, principal ministre de Charles Ier (11 novembre), et fut nommé l'un des commissaires des communes pour poursuivre le procès devant la chambre des pairs. Après une session laborieuse de dix mois, le parlement prit quelques semaines de repos, et quand il reprit ses séances, en octobre 1641, les deux partis hostiles qui depuis, sous différents noms, ont lutté et luttent encore pour la direction des affaires publiques, se montrèrent au grand jour. Pendant quelques années ils furent désignés sous les noms de *cavaliers* et de *têtes rondes*, noms remplacés dans la suite par ceux de *tories* et de *whigs*. La première motion de l'opposition fut de proposer que la chambre présentât au roi une remontrance qui devait exposer les fautes de son administration depuis son avénement au trône, et la défiance avec laquelle son peuple considérait encore sa politique. Après une discussion très-longue et très-ardente, cette motion fut adoptée à la majorité de onze voix seulement. Ce résultat laissait des chances favorables au parti conservateur, s'il avait manœuvré avec prudence. Mais le roi, aigri par la violence des discours de l'opposition, et entraîné par ses propres passions autant que par de fatals conseils, fit une faute irrémédiable : il commanda à l'*attorney general* de traduire devant la chambre des lords Pym, Hollis, Hampden et d'autres membres des communes pour crime de haute trahison. Non content de cette violation flagrante de la grande Charte et de la légalité en vigueur depuis plusieurs siècles, il se rendit en personne au parlement, suivi d'hommes armés, pour faire saisir les chefs de l'opposition. Cette démarche si imprudente ne réussit point. Les membres accusés s'étaient échappés peu avant l'arrivée de Charles, et se réfugièrent dans la cité, dont les habitants étaient tout dévoués à leur parti (novembre 1641). En quelques heures la milice prit les armes avec la plus grande ardeur, et au sein du parlement l'opposition fit passer des résolutions d'une extrême énergie. Pym et ses amis, qui voyaient leur fortune et leur vie engagées dans ce conflit, tonnèrent pour la défense des priviléges du parlement, des droits sacrés de tous les Anglais. Pym en particulier s'opposa à toutes les ouvertures de paix et d'accommodement; l'épée fut enfin tirée, et la guerre civile commença, en août 1642. Clarendon rapporte que Charles Ier, sentant la nécessité de gagner à tout prix un ennemi aussi acharné qu'habile, fit offrir à Pym le poste de chancelier de l'échiquier. On ne dit pas quelle fut sa réponse; mais sans être aussi virulent qu'autrefois dans ses discours, il continua à faire de l'opposition. Le parti des cavaliers l'accusait avec une extrême amertume, et parvint à ébranler sa popularité. Pym jugea nécessaire, quelques mois avant sa mort, de publier une apologie de sa conduite parlementaire (1643). En novembre de cette année, il fut nommé lieutenant d'artillerie. Le crédit dont il jouissait l'aurait porté rapidement aux grades supérieurs, lorsque la mort vint l'arrêter dans cette carrière. Il mourut à Derby-House, le 8 décembre suivant, et le 13 il fut enterré avec une grande pompe dans l'ab-

baye de Westminster. Son corps fut porté par six membres de la chambre des communes. Il laissa plusieurs enfants de sa femme, personne distinguée par ses qualités et qu'il avait perdue en 1620. Ses ennemis propagèrent le bruit qu'il avait succombé à une maladie pédiculaire dégoûtante. Cependant il existe un document, signé par huit médecins et chirurgiens, la plupart étrangers à Pym, qui constate leur présence à l'ouverture de son corps; d'après ce document la vraie cause de sa mort ne fut qu'un apostume dans les entrailles. Ludlow, dans ses *Mémoires*, rapporte que le corps de Pym fut exposé publiquement plusieurs jours à Derby-House, avant les funérailles, afin de réfuter les bruits mensongers qu'on avait répandus. Le caractère et la vie de Pym ont été jugés d'après les passions de ses contemporains. Objet d'admiration et d'estime pour les uns, il a été en butte de la part des autres aux accusations d'avoir écouté souvent son animosité personnelle et même d'avoir reçu de l'argent des particuliers et du roi lui-même.
J. Chanut.

Forster, *Statesmen of the commonwealth*, 7 vol. (sa *Vie*, dans le tome 3e, a 300 pages). — Clarendon, *History of the great rebellion*. — Macaulay, *History of England*, tome I. — *English cyclopædia* (Biography). — *Revue des deux mondes*, 1er février 18..

PYNAKER (*Adam* van), peintre hollandais, né dans le bourg de Pynaker, près Schiedam, en 1621, mort en 1673. Il alla fort jeune à Rome, où il resta trois ans. De retour dans sa patrie, il fut employé à la décoration des monuments et des principaux hôtels. Il peignait bien le paysage; ses lointains et ses ciels sont variés, d'un dessin et d'un coloris irréprochables; mais on lui reproche justement de ne pas avoir mis assez de mouvement et de transparence dans ses feuillages. La vie manque dans ses œuvres, qui cependant restent estimées. On cite de lui, à Leyde : un *Paysage* d'une étendue immense : on voit sur une rivière de nombreuses barques avec une multitude de figures, bien groupées, bien dessinées et touchées avec finesse : ce tableau est regardé comme le meilleur de Pynaker; — à La Haye : quatre grands *Paysages* avec des animaux; — à Dort : une *Lande déserte*; — à Cassel, un beau *Paysage*. A l'exposition de Manchester (1857) on remarquait aussi deux bonnes toiles de Pynaker : l'une, très-claire, *Vue du Tibre* (à lord Overstone); l'autre, un peu sombre : *Le Taureau obstiné* (à M. Anderson). Pieter Verhoeks a composé plusieurs pièces de vers en l'honneur de Pynaker. A. de L.

Descamps, *Peintres hollandais*, II, 10.

PYNE (*William-Henry*), peintre et littérateur anglais, né en 1770, à Londres, où il est mort, le 29 mai 1843. Comme artiste il avait du goût et de la facilité, et il aborda l'histoire, le paysage et le portrait, mais sans un talent bien original. Les ouvrages qu'il a écrits ont mieux servi sa réputation que ses tableaux. Le premier et le plus recherché a pour titre *Microcosm, or a picturesque delineation of the arts, agriculture, manufactures, etc., of Great Britain* (Londres, 1803, in-fol. oblong). Il publia ensuite : *History of the royal residences* (1819, 3 vol. in-4°), qui contient un grand nombre de planches gravées à l'aquatinte et coloriées. Pyne aimait le monde, et il y brillait par le tour piquant de son esprit; c'était un causeur si gai et si abondant qu'il se laissa aisément persuader d'écrire ce qu'il racontait si bien. Le grand succès des trois volumes de souvenirs qu'il publia sous le titre de *Wine and walnuts* lui suggéra l'idée de fonder un journal, *The Somerset house gazette*, qui n'eut qu'une année d'existence.

The English cyclopædia (Biography).

PYOT (*Jean-Jacques-Richard*), médecin français, né le 6 novembre 1792, à Isomes, sous Mont-Sougeon (Haute-Marne), mort en 1841, à Lons-le-Saulnier. Il n'avait point achevé ses études lorsqu'il prit part, en qualité de chirurgien sous-aide, à l'expédition de Russie. Reçu docteur en 1818, il alla pratiquer la médecine à Lons-le-Saulnier. On a de lui : *Statistique du canton de Clairvaux*; Lons-le-Saulnier, 1833, in-8°; — *Tablettes jurassiennes*, ou *Histoire abrégée des ducs et comtes de Bourgogne*; Dôle, 1836, in-18; — *Dictionnaire des communes du Jura*; Paris, 1838; — *Statistique générale du Jura*; Lons-le-Saulnier, 1838, in-8o.

Mém. de la Soc. d'émulation du Jura, 1843.

PYPERS (*Pierre*), poëte hollandais, né le 14 décembre 1749, à Amersfoort, mort le 20 juin 1805, près de cette ville. N'ayant pu obtenir de ses parents l'autorisation de fréquenter d'autres écoles que celles de la théologie, il se sépara d'eux pour se rendre à Amsterdam, où il trouva dans le commerce des moyens d'existence. Durant ses heures de loisir, il composa des poésies, et fit jouer sur les théâtres un assez grand nombre de pièces, la plupart traduites ou imitées du français. Aussitôt après les événements de 1795, il devint membre des états provinciaux d'Utrecht, et siégea ensuite aux états généraux. En quittant la vie publique, il se contenta des modestes fonctions de contrôleur des douanes à Amsterdam. Ses compositions passent pour inférieures à ses traductions; il a réuni les premières sous le titre de *Poésies champêtres* (1803, 2 vol. in-8°). K.

Vander Aa, *Biography*. *Woordenbreck*.

PYRARD (*François*), voyageur français, né à Laval, vers 1570, mort à Paris, en 1621. Il avait fait plusieurs voyages au long cours lorsqu'il s'intéressa dans une expédition que des marchands de Laval, de Vitré et de Saint-Malo équipaient pour les Indes. Deux bâtiments, *Le Corbin* et *Le Croissant* furent armés à cet effet, et Pyrard prit place sur *Le Corbin* comme subrécargue. Il partit de Saint-Malo le 18 mai 1601, et relâcha successivement aux îles d'Anno-

bon, de Madagascar, de Comore. Ayant fait naufrage dans les Maldives, le 2 juillet 1602, il devint esclave du roi de Malé, dont il reçut les meilleurs traitements. Cinq ans plus tard les Maldives furent subjuguées par une flotte bengalaise (février 1607), et Pyrard suivit la fortune des vainqueurs, qui ayant égard à sa qualité de Français lui rendirent la liberté. Il visita Chartican, Montingue, Cananor, Calicut (février 1608). Avec deux de ses compagnons, il se mit en route pour Cochin; mais, arrêtés par les Portugais, ils furent traînés à Goa et incorporés de force dans les troupes portugaises. Ils firent plusieurs expéditions aux îles de Ceylan, de Malacca, de Sumatra, de Java, à Ormuz, à Cambaye, etc. Pyrard ne fut rendu à la liberté que le 30 janvier 1610, et ne revit sa ville natale que le 16 février 1611. Il a publié le curieux récit de ses aventures, sous ce titre : *Discours du voyage des François aux Indes orientales*, suivi de *Traité et Description des animaux, arbres et fruits des Indes*; Paris, 1611, in-8°, dédié à Marie de Médicis et au président Jeannin. Une seconde édition, fort augmentée, parut par les soins de l'avocat général Jérôme Bignon : *Voyages des François aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil depuis* 1601 *jusqu'en* 1611, *suivis d'un vocabulaire de la langue maldive* (Paris, 1615, 2 vol. in-8°); une dernière édition de l'œuvre de Pyrard a été donnée par Pierre Duval : *Voyage de François Pyrard, de Laval, contenant sa navigation aux Indes orientales* (Paris, 1679, in-4°, avec cartes) : elle est très-inférieure à la précédente. Le récit de Pyrard se distingue par une grande sincérité; tous les voyageurs modernes l'ont confirmé; le style en est clair, simple sans rudesse. A. DE L.

Hist. générale des voyages (Didot), t. VIII. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. I, p. 184-188.

PYRAULT ou **PYRAUX** (*Claude*), voyageur français, né vers 1720, à Besançon, mort en avril 1773, à Bassorah. Après avoir pris dans sa ville natale le diplôme de docteur (1748), il pratiqua pendant quelque temps la médecine à Paris, et y publia des traductions d'ouvrages anglais, une lettre sur l'*Art de faire des songes* et un *Traité de la pharmacie moderne* (1751, in-12). De retour à Besançon, il épousa la nièce de l'évêque Ballyet, et par l'intermédiaire de ce prélat, qui était consul de France à Bagdad, il eut en 1757 un emploi dans la Compagnie des Indes. Envoyé en 1765 à Bassorah, il travailla à renouer les relations commerciales avec la Perse, et obtint entre autres avantages la cession de l'île de Karek, dont la remise ne s'effectua point, par suite de la négligence qu'y apporta le ministère français. Pyrault se disposait à revenir en Europe lorsqu'il mourut de la peste.

Grappin, *Hist. abrégée du comté de Bourgogne*, 299.

PYRGOTÈLES (Πυργοτέλης), graveur en pierres fines, vivait sous le règne d'Alexandre le Grand. Il était né en Grèce; mais le lieu de sa naissance n'est pas connu. Il était le contemporain des célèbres artistes qui illustrèrent la dernière période des beaux-arts dans l'antiquité et après laquelle commence la décadence : son nom peut s'ajouter avec honneur à ceux de Lysippe, de Scopas, d'Apelles, de Protogènes, et sous le rapport de la perfection il a un talent égal au leur. On n'en saurait donner de meilleure preuve que l'honneur qu'il partagea avec Apelles et Lysippe de pouvoir retracer exclusivement les traits du conquérant macédonien. Au jugement de Pline, Pyrgotèles effaça Théodore de Samos, Phrygillus, Apollonides, Polyclète de Sycyone, et tous ceux qui l'avaient précédé dans l'art de graver les pierres fines; mais celles qui portent son nom, telles qu'une *Tête d'Alexandre* et un *Hercule assommant l'hydre*, sont contestées, et il est à peu près certain qu'aucun des ouvrages qui ont immortalisé cet artiste n'est venu jusqu'à nous.

Pline, *Hist. nat.*, VII, 37, et XXXVII, 1. — Winckelmann, *Werke*, VI, 107. — Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 150-152.

PYRKER (*Jean-Ladislas de Felso-Coer*), poëte allemand, né le 2 novembre 1772, à Langh en Hongrie, dans le comitat de Stuhlweissembourg, mort le 2 décembre 1847. A vingt ans, il entra dans l'ordre des Cisterciens, à Lilienfeld, et devint en 1818 évêque de Zips, en 1820 patriarche de Venise, et l'année suivante archevêque d'Erlau. Il se fit surtout connaître par ses poésies épiques, parmi lesquelles on remarque : 1° *Perlen der heiligen Vorzeit* (Perles du vieux bon temps); Vienne, 1823; 2me édit., 1826; — *Tunisias;* Vienne, 1820; 3me édit., 1826; — *Rudolsias;* Vienne, 1824; 2e édit., 1827. Dans le genre lyrique, il a donné : *Lieder der Sehnsucht nach den Alpen* (Chants d'Aspiration vers les Alpes); Stuttgard, 1845; — *Bilder aus dem Leben Jesu und der Apostel* (Tableaux tirés de la Vie de Jésus et des Apôtres); Leipzig, 1846. Il a paru un recueil de ses œuvres, en trois volumes, à Stuttgard, de 1831 à 1834; nouvelle édition, 1853. H. W.

Conversations-Lexicon.

PYRRHON, philosophe grec, de la secte des sceptiques, naquit dans le Péloponèse, dans cette même ville d'Élis qui avait déjà donné le jour au sophiste Hippias et à Phædon, l'un des disciples de Socrate. Tennemann, en ses *Tables chronologiques*, renferme son existence entre la première année de la 49e olympiade et la première année de la 123e, c'est-à-dire entre les années 384 et 288 avant l'ère chrétienne, durée conforme au témoignage de Diogène de Laerte, qui dit que Pyrrhon vécut jusqu'à un âge très-avancé. Avant de se livrer à l'étude de la philosophie, Pyrrhon avait été peintre, et Antigone de Caryste, dans Diogène de Laerte, rapporte que l'on conservait à Élis des tableaux de sa main travaillés avec une grande habileté. Bien-

tôt, désertant l'art pour la science, il se fit d'abord disciple de Dryson, fils de Stilpon; puis, changeant de maître, il se voua entièrement à Anaxarque d'Abdère, l'un des élèves de Démocrite. A cette même époque, Alexandre faisait ses préparatifs contre l'Asie, et conviait les sages de la Grèce à la conquête des idées orientales. Anaxarque fut du voyage, et avec lui son fidèle disciple Pyrrhon, qui le suivit partout, et put ainsi, au rapport de Diogène de Laerte, converser avec les mages de la Chaldée et avec les gymnosophistes de l'Inde. De retour dans sa patrie, à Élis, Pyrrhon fut créé pontife. Les Athéniens même, au rapport de Dioclès dans Diogène de Laerte, lui décernèrent le droit de cité, et ceux d'Élis, ses compatriotes, décrétèrent à sa considération l'affranchissement de tout impôt en faveur des autres philosophes. Alexandre étant mort en 323 avant l'ère chrétienne, on peut, en tenant compte de l'intervalle d'une année qui put et dut s'écouler entre le départ de Pyrrhon du fond de l'Asie et son arrivée dans le Péloponèse, conjecturer, sans grave chance d'erreur, que Pyrrhon fonda son école à Élis en 322, c'est-à-dire la troisième année de la 114e olympiade, l'année même où mourut Aristote. Dans cette école, Pyrrhon eut pour disciples immédiats Timon de Phliunte et Philon d'Athènes.

Pyrrhon n'ayant rien écrit, ainsi que l'attestent bien positivement Diogène de Laerte et Eusèbe, les historiens de la philosophie ne s'accordent pas dans la répartition qu'ils font des divers travaux du scepticisme entre les représentants de cette école; et Tennemann, entre autres, ne sait si c'est à Pyrrhon ou à son disciple immédiat, Timon, ou à un autre sceptique, venu plus tard, Ænésidème, qu'il doit attribuer les dix motifs de doute, δέκα τρόποι ἐποχῆς, qui sont la base du scepticisme. Toutefois, Sextus Empiricus, dans un ouvrage qui peut être regardé comme le traité tout à la fois le plus rigoureux et le plus complet du scepticisme, ayant dit que les *anciens sceptiques* ont laissé dix motifs de suspension de jugement, δέκα τρόποι ἐποχῆς, et ayant intitulé *hypotyposes pyrrhoniennes* l'ouvrage dans lequel il expose sa doctrine du doute et les dix motifs sur lesquels il l'appuie, il paraît très-vraisemblable que la première énumération de ces dix motifs est due à Pyrrhon; d'ailleurs, le nom seul de *doctrine pyrrhonienne*, qui a traversé sans contestation sérieuse l'antiquité, le moyen âge et l'âge moderne, paraît établir avec une haute probabilité que Pyrrhon est le véritable fondateur de cette doctrine, et que le scepticisme lui doit sa base.

Voici *les dix motifs de suspension de jugement*, dans l'ordre où ils sont énoncés par Diogène de Laerte en sa *Vie de Pyrrhon*, et avec les exemples qui les accompagnent. Le premier motif est tiré de la diversité des êtres vivants en ce qui touche au plaisir et à la douleur : si l'on compare entre eux les divers êtres animés, on les trouvera tout différents les uns des autres, et nullement conformés pour être affectés de la même manière dans leurs organes par les mêmes causes extérieures. Le second motif consiste dans la diversité de nature entre les hommes comparés de nation à nation et d'individu à individu : ainsi, Andron d'Argos, au rapport d'Aristote, voyageait en Libye sans souffrir de la soif. Le troisième est tiré de la diversité des organes des sens. Ainsi, un même fruit est pâle à la vue, agréable au goût, léger au toucher, suave à l'odorat. Le quatrième consiste dans les changements d'état qu'il nous arrive communément d'éprouver, comme la santé et la maladie, le sommeil et la veille. Ces diversités de situation nous font voir les choses sous un aspect différent. Le cinquième consiste dans la diversité des lois et des croyances religieuses. Le sixième consiste dans l'état de mélange et de combinaison où se trouve toute chose, ce qui fait que rien ne nous apparaît suivant sa nature propre, mais à travers un milieu qui est l'air, le feu, l'eau, etc. : c'est ainsi que la couleur de la pourpre varie si on la regarde à la lumière du soleil, ou de la lune, ou d'une lampe. Le septième consiste dans les situations, les positions, les lieux, et tout ce qui s'y rapporte : ainsi, par exemple, de loin les objets carrés nous paraissent ronds et les montagnes ressemblent à des nuages. Le huitième consiste dans le degré des choses; c'est ainsi que le vin pris modérément raffermit les forces et que pris outre mesure il trouble la raison. Le neuvième consiste dans l'extraordinaire et le surnaturel; c'est ainsi que les tremblements de terre n'ont rien d'extraordinaire pour les contrées où ils sont très-fréquents. Le dixième enfin consiste dans la comparaison des choses entre elles, comme du léger au pesant, du plus grand au moindre, du supérieur à l'inférieur : ainsi, par exemple, il n'existe pas absolument parlant de côté droit; il n'y en a que relativement au côté gauche.

Tels sont ces dix motifs de suspension de jugement, δέκα τρόποι ἐποχῆς, base de toute la doctrine sceptique, et qui ont été reproduits dans les écrits des successeurs de Pyrrhon, mais dans un ordre différent de celui que leur avait assigné Diogène de Laerte, notamment chez Sextus Empiricus, qui a même tenté entre eux une réduction. Ces δέκα τρόποι ἐποχῆς, base de toute la doctrine pyrrhonnienne, donnent lieu à des conséquences théoriques et pratiques. Les premières viennent se résumer dans le οὐδὲν μᾶλλον, *pas plutôt une chose que l'autre*, maxime prise par les sceptiques dans un sens tout à fait négatif, ainsi que s'en explique formellement Diogène de Laerte en sa *Vie de Pyrrhon*, quand il dit que cette expression ne sert à déterminer quoi ce soit, mais à rester dans le doute, τὸ μηδὲν ὁρίζειν, ἀλλ' ἀπορεῖν. Il est un mot

dans la langue pyrrhonienne qui exprime à merveille cette situation de l'âme, et ce mot est ἐπέχειν, s'abstenir. Voilà pourquoi les sectateurs de cette doctrine ont été quelquefois appelés *éphectiques*. L'ἐποχή, à son tour, n'est autre chose, dans la doctrine de Pyrrhon, qu'un moyen intellectuel dans un but moral, une méthode spéculative conduisant à une fin pratique; c'est un acheminement vers l'ἀπαθεία ou ἀταραξία, c'est-à-dire vers l'impassibilité, vers le calme inaltérable de l'âme. Cicéron, dans ses œuvres philosophiques (*Acad.*, l. II, c. 42), définit ainsi le but que se proposaient les sceptiques et Pyrrhon leur chef : ***Summum bonum in his rebus neutram in partem moveri, quæ*** ἀδιαφορία ***ab ipso*** (Aristone) ***dicitur. Pyrrho autem ea ne sentire quidem sapientem, quæ*** ἀπαθεία ***nominatur.*** A ce témoignage de Cicéron nous pouvons joindre celui de Diogène de Laerte, qui raconte, d'après Posidonius, une anecdote de laquelle il résulterait que Pyrrhon regardait l'insouciance et l'apathie comme la suprême félicité. Un vaisseau sur lequel se trouvait Pyrrhon était battu par la tempête, et la frayeur avait saisi toutes les âmes, quand Pyrrhon, apercevant dans un coin du navire un pourceau qui mangeait : « Il faut, dit-il à ceux qui l'entouraient, que le sage soit constamment dans une semblable tranquillité. » Diogène de Laerte affirme que Pyrrhon se conformait, dans sa conduite et ses actes extérieurs, à ses maximes philosophiques, ne se détournant de quoi que ce fût qui se rencontrait sur son chemin, ne cherchant à éviter ni les chiens, ni les chariots, ni les précipices, en un mot, sceptique en pratique comme en théorie, et par suite ne se laissant guider en rien par le témoignage des sens. Mais une circonstance qu'il ne faut pas omettre, et qui est attestée par le même Diogène d'après le récit d'Antigone de Caryste, c'est que Pyrrhon avait constamment autour de lui plusieurs de ses amis qui se chargeaient de veiller sur ses jours, et il lui devenait ainsi fort aisé d'affecter dans ses actes un scepticisme qui en réalité ne pouvait lui offrir aucun péril sérieux, et qui lui permit ainsi de parvenir à un âge très-avancé. Fondée sur les bases que nous venons de décrire, la doctrine pyrrhonienne était destinée à recevoir son développement; mais elle le trouva moins sous les successeurs immédiats de Pyrrhon, qui furent Timon de Phliunte et Philon d'Athènes, que sous les sceptiques d'une époque ultérieure, tels que Ænésidème, Favorinus, Agrippa, Ménodote de Nicomédie, Sextus de Mytilène. C. MALLET.

Diogène de Laerte, *Vies des philosophes célèbres*. — Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*. — Eusèbe, *Præparatio evangelica*, l. XIV, c. 18. — Aulu-Gelle, *Noctes atticæ*, l. 11, c. 5. — Cicéron, *De finibus bonorum et malorum*, II, 13, et III, 4. — Id., *De officiis*, I, 2. — C. Mallet, *Études philosophiques*, t. II.

PYRRHUS, roi d'une partie de l'Épire, né vers 316, mort en 272 avant J.-C. Son père Éacide, qui régnait sur le peuple molosse, fut renversé du trône par un de ses cousins, nommé Néoptolème. Pyrrhus était encore au berceau; deux serviteurs le dérobèrent aux recherches du nouveau roi, et l'emmenèrent chez le roi d'Illyrie Glaucias, qui l'accueillit, l'éleva parmi ses fils, et à l'âge de douze ans le reconduisit en Épire et lui rendit la royauté. Il ne la garda pas longtemps; pendant un voyage qu'il fit chez son bienfaiteur, les Molosses se soulevèrent et rétablirent Néoptolème. Pyrrhus s'attacha alors à la fortune d'Antigone et de son fils Démétrius Poliorcète; mais il fut vaincu avec eux, à la bataille d'Ipsus. Il se rendit en Égypte, auprès d'un de ses vainqueurs, et se concilia si bien Ptolémée qu'il obtint de lui une flotte et de l'argent pour revenir en Épire et y ressaisir le trône. Forcé pendant quelque temps de partager le pouvoir avec Néoptolème, il ne tarda guère à se débarrasser de lui par un assassinat. La Macédoine tenta son ambition, moins sans doute pour ses richesses que pour ses soldats, car elle nourrissait une population belliqueuse, et quiconque la possédait croyait pouvoir aspirer à la fortune d'Alexandre. Deux frères s'y disputaient alors le trône; Pyrrhus, comme allié du plus jeune, dépouilla l'aîné; puis Démétrius Poliorcète arrivant d'Asie fit assassiner le plus jeune. Démétrius et Pyrrhus, maîtres chacun de la moitié de la Macédoine, devinrent bien vite ennemis. C'était un temps où les soldats disposaient partout du pouvoir; une armée était un assemblage de mercenaires de toutes nations, grecs ou barbares, indifférents à toutes choses, sinon à l'argent, et se donnant sans scrupules à quiconque savait leur plaire et pouvait les payer. Pyrrhus débaucha les soldats de son rival, et fut proclamé par eux roi de Macédoine. On le connaissait déjà comme un habile général; on répétait qu'Antigone avait dit de lui, lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, qu'il deviendrait le premier capitaine de son époque. Il savait les moyens de fasciner les soldats; il leur rappelait Achille, dont il se prétendait le descendant et l'héritier, et en même temps il affectait de ressembler à Alexandre, qui lui apparaissait maintes fois dans ses songes.

Connaissant la force du merveilleux sur les esprits, il faisait croire qu'un pouvoir supérieur lui permettait de guérir certaines maladies par un simple attouchement. Il soutenait l'aveugle confiance du soldat par de grands talents militaires; il excellait à discipliner une armée, à établir un camp, à combiner les mouvements de ses troupes, à les disposer en bataille; dans le combat, personne n'égalait sa bravoure et son audace. Il ne connaissait d'ailleurs et n'appréciait que l'art de la guerre; à ses yeux le reste était à peine digne d'un homme. Il conserva peu de temps la Macédoine, qu'il ne sut en aucune façon gouverner; Lysimaque la lui en-

leva sans combat. Il revint chez les Molosses, mais il garda autour de lui son ancienne armée, ses Grecs, ses Illyriens, ses Gaulois, tous également avides et impérieux, ardents au combat et au pillage. C'était une nécessité pour lui d'occuper cette armée, ne fût-ce que pour la nourrir et lui donner du butin. S'il est vrai que Cinéas lui conseillât l'inaction, cette inaction ne lui était pas permise. Il fut appelé à propos par les Tarentins, qui ne voulaient pas obéir à Rome et ne pouvaient pas la combattre; ils avaient besoin d'une armée, Pyrrhus avait besoin d'une guerre : il ne faut pas chercher d'autre motif à son expédition en Italie. Il paraît qu'il hésita à se mesurer avec Rome et qu'il fit proposer au consul Levinus un accommodement. Levinus refusa, et fut vaincu près d'Héraclée. Les Romains attribuèrent leur défaite aux éléphants de Pyrrhus; mais il ressort du récit de cette bataille qu'il faut attribuer la plus grande part du succès à la bonne organisation et à la vigueur de la phalange. On sait d'ailleurs que Rome ne fut pas découragée par une défaite ; l'éloquence de Cinéas toucha peu un peuple qui ne subissait pas encore l'influence de l'esprit grec. Pyrrhus voulait se dégager d'une guerre dont il ne voyait aucun profit à tirer; il cherchait à traiter; ni les Romains ni ses propres soldats n'y consentirent. Forcé par son armée de livrer une seconde bataille, il rencontra les Romains près d'Asculum, et là, sur un terrain plat, sa phalange, aidée de ses éléphants, l'emporta encore une fois sur la légion. Mais c'était une victoire sans fruit; la force de Pyrrhus ne résidait pas dans son royaume, mais uniquement dans cette armée mercenaire qu'il avait composée, instruite, et aguerrie. Chaque victoire, en lui faisant perdre quelques milliers de ces soldats, lui enlevait une partie de sa puissance. Pour quitter honorablement l'Italie, il se fit appeler en Sicile par les cités grecques que les Carthaginois opprimaient. C'était là un ennemi plus facile à vaincre. Il ne fallut que quelques mois pour que les Carthaginois, battus partout, fussent entièrement chassés de la Sicile. Mais les villes grecques s'aperçurent alors qu'elles avaient changé de maître; elles se soulevèrent unanimement contre Pyrrhus, qui fut contraint de quitter l'île. En repassant le détroit, il fut assailli par une flotte carthaginoise, perdit une bonne partie de son armée, et revint à Tarente presque ruiné. Pressé de retourner en Épire et ne pouvant sortir de Tarente par mer, à cause de la flotte carthaginoise qui lui fermait le port, il fut forcé de remonter vers le nord pour gagner le rivage de l'Adriatique. Sur sa route, près de Bénévent, il rencontra une armée romaine, et fut vaincu. Il poursuivit du moins sa marche, atteignit la mer et revint en Épire, mais avec une armée réduite à huit mille hommes. Quelque peu nombreuse que fût cette armée, encore fallait-il la nourrir. Faute d'argent, il la conduisit au pillage de la Macédoine où régnait péniblement Antigone, fils de Démétrius. De nouveaux soldats accoururent sous ses ordres pour prendre part à la curée. Il rencontra l'armée d'Antigone, composée, comme la sienne, de mercenaires; en un moment toute cette armée fit volte-face, et, se rangeant du côté de Pyrrhus, le fit roi de Macédoine. Maître du pays, il lui fallait offrir à ses soldats une nouvelle entreprise; il les conduisit contre Sparte, sur l'invitation du Spartiate Cléonyme; mais il ne put s'emparer de cette ville, qui avait dès cette époque des murailles pour se défendre. Il se rejeta sur Argos, dont une faction lui ouvrit les portes; mais il eut le dessous dans un combat qui eut lieu au milieu des rues étroites de la ville; dans le désordre de la retraite, une tuile lancée par une femme le renversa à terre et un soldat d'Antigone l'acheva. Ainsi mourut Pyrrhus, qui, avec d'incontestables talents et beaucoup de victoires, ne fonda rien, qui ne songea jamais à régner, et ne fut qu'un chef de mercenaires. D'ailleurs capitaine incomparable, il écrivit sur l'art de la guerre un livre que les anciens estimaient et dont Cicéron parle avec éloge. Annibal le proclamait, dit-on, le plus grand capitaine qu'il connût après Alexandre. La meilleure preuve de ses talents militaires, c'est que les Romains s'instruisirent en le combattant ; ils ont appris de lui les règles de l'ordonnance d'un camp et l'art de choisir le terrain pour une bataille.

FUSTEL DE COULANGES.

Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. — Tite-Live, XXXV. — Pausanias, I, 8-12. — Diodore, XXII.

PYTHAGORE (Πυθαγόρας), l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, naquit en 569, et mourut en 470 avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans (1). Natif de l'île de Samos, il était Ionien comme Thalès, Anaximandre, Xénophanes et Phérécyde, ses prédécesseurs ou maîtres. Les biographes ne s'accordent pas sur la patrie de son père, appelé Mnésarque : les uns le disent Tyrien, les autres Tyrrhénien ou Lemnien, et ajoutent qu'il reçut des habitants de Samos le droit de cité pour avoir approvisionné cette île de blé, dans un moment de disette. Quoi qu'il en soit de son origine, que l'on a même fait remonter à Ancée et à Apollon, il paraît certain que le père de Pythagore, comme citoyen de Samos, entretenait un commerce très-lucratif avec les principaux points du littoral de la Méditerranée, particulièrement avec l'Égypte, la Sicile et l'Italie inférieure. C'était l'époque où les rois d'Égypte avaient à leur solde des troupes tirées de la Carie et de l'Ionie, et ne se maintenaient sur le trône qu'avec le secours des mercenaires grecs. Le tyran de Samos, Polycrate, était lui-même l'allié des Pharaons, et réunissait à sa cour des poëtes, comme Ibycus et Anacréon, et des artistes, comme

(1) Ces dates ont été discutées et établies par Bœth, *Geschichte der Griech. Philos.*, t. I, p. 286.

Théodore. Encore enfant, Pythagore accompagna son père dans ses voyages, et reçut sa première instruction à Samos, sous la direction d'Hermodamas. Ce maître lui donna pour la musique un goût singulier, qui ne fit que s'accroître avec l'âge. Il encouragea même le désir qu'avait son élève d'aller se perfectionner à l'étranger, et favorisa sa fuite de Samos en 551 avant J.-C.; car le tyran Polycrate avait interdit la sortie de l'île à la jeunesse riche et studieuse. A Lesbos, Pythagore s'arrêta pour voir son oncle Zoïle : il y fit la rencontre de Phérécyde, dont l'enseignement devait exercer une grande influence sur son esprit. En 549 il vint à Milet, et y suivit les leçons d'Anaximandre et de Thalès, nonagénaire, qui lui conseilla d'aller visiter l'Égypte. Pythagore suivit ce conseil avec empressement. A raison des rapports qui existaient entre l'Ionie et la terre des Pharaons, un voyage en Égypte ne devait pas être alors une entreprise difficile. Il fréta un navire, toucha, en passant, à la Phénicie, et s'y mit en rapport avec les prêtres de Sidon; il parcourut même, dit-on, l'intérieur du pays, jusqu'aux confins de la Palestine, se rembarqua dans le port de Carmel, et, après une traversée de trois jours et deux nuits, aborda en Égypte. Entrant sans doute dans la bouche Canopique, seul lieu de débarquement permis aux étrangers, il alla visiter Naucratis, l'entrepôt du commerce grec, et Memphis, la résidence d'Amasis. Cette ville royale, plus grande que Le Caire, renfermait, en outre du sanctuaire de Phtah, les temples d'Isis, d'Osiris, du Soleil (*Re*) et des Cabires. A l'ouest de la ville des vivants se trouvait la nécropole, la ville des morts, d'où l'on pouvait apercevoir le sommet des pyramides. A défaut des compatriotes que Pythagore devait rencontrer à Memphis en grand nombre, la caste des interprètes, créée par Psammétique, pouvait lui servir d'intermédiaires dans ses communications avec les prêtres, seuls dépositaires de la science. Mais il ne tenait pas seulement à se constituer leur élève, il voulait se faire initier au sacerdoce, afin d'en mieux pénétrer les mystères. L'entreprise était difficile et périlleuse : il fallait à la fois s'approprier l'écriture hiéroglyphique, la langue sacerdotale, et se faire accueillir d'une caste ombrageuse, aux yeux de laquelle tout étranger était réputé impur. Comment être admis dans les sanctuaires, dont l'entrée était interdite aux indigènes eux-mêmes? Pour réussir, Pythagore eut recours à l'autorité royale : Amasis aimait les Grecs, toute sa garde était composée d'Hellènes. Ses amis l'avaient réconcilié avec le tyran de Samos. Pythagore se fit donc envoyer des lettres de recommandation de Polycrate pour le roi d'Égypte. « Arrivé auprès d'Amasis, raconte Porphyre, ce roi le recommanda à son tour aux prêtres; ceux d'Héliopolis l'envoyèrent aux prêtres de Memphis, comme étant les plus anciens; de leur côté, les prêtres de Memphis, se servant du même prétexte, l'adressèrent aux prêtres de Diospolis (Thèbes). Ceux-ci, n'osant le renvoyer, par crainte du roi, et espérant à force de tribulations lui faire abandonner son projet, lui imposèrent un noviciat bien dur (1). Pythagore subit ses épreuves avec tant de courage, que les prêtres eux-mêmes s'en étonnèrent et l'admirent aux cérémonies de leur culte, ce qui n'avait encore été accordé à aucun étranger (2). »

C'est donc à Thèbes que Pythagore fut aggrégé au collége des prêtres, peut-être dans le temple même d'Ammon Knuphis, dont on admire encore aujourd'hui les magnifiques débris sous le nom de monuments de Karnak. Parmi les épreuves qu'on lui avait imposées, et qui s'éloignaient le plus des coutumes grecques, il faut compter la circoncision : c'est des Égyptiens que cette pratique passa aux Hébreux, aux Phéniciens, etc. On cite parmi ses nouveaux maîtres le grand-prêtre Sonchis, qui lui enseigna, outre la langue démotique ou épistolographique, les symboles hiéroglyphiques et figuratifs (3). La science égyptienne était un mélange de théologie et de connaissances physico-mathématiques, où prédominaient les idées religieuses. « En Égypte Pythagore apprit, dit Diodore, ses doctrines concernant la divinité, la géométrie, les nombres et la transmigration de l'âme dans le corps de toutes sortes d'animaux. » Il y demeura vingt-deux ans (de 547 à 525); au moment de la conquête de ce pays par Cambyse, il partagea le sort de la caste sacerdotale. Des milliers de prêtres étaient déportés en Asie, et au milieu de ces malheureux se trouvait Pythagore, qui fut emmené captif à Babylone (4). Là il se lia bientôt avec les prêtres chaldéens et les mages; il en apprit l'astronomie, l'astrologie et la médecine, qui consistait dans l'emploi d'amulettes et de moyens surnaturels. A Babylone il rencontra, dit-on, Zoroastre, dont il adopta en partie les doctrines. Quant aux Indiens qu'il serait allé visiter, c'étaient probablement de ces étrangers comme il devait alors s'en trouver un grand nombre dans la principale résidence des rois de Perse.

Le siècle de Pythagore est une de ces rares périodes de l'histoire où de grands esprits semblent se donner rendez-vous pour éclairer les mortels : Confucius (550-477 avant J.-C.), en Chine, Bouddha (540-468), dans l'Inde, Zoroastre (599-522), en Perse, étaient contemporains de Pythagore.

(1) *Voy.* dans Hérodote (livr. II) les épreuves qu'on faisait subir à ceux qui voulaient se faire initier aux mystères d'Isis, dont M. Mariette vient de retrouver le temple en explorant un puits de la pyramide de Gizeh.

(2) Porphyre, *Vie de Pythagore*.

(3) Saint-Clem. d'Alex., *Stromat.*, I, 15, et Porphyre, *Vie de P.*

(4) Ce fut sans doute pendant ce voyage qu'il eut avec un roi d'Arabie l'entretien dont parle Porphyre.

Après un séjour de douze ans à Babylone, comprenant la fin du règne de Cambyse, l'interrègne du Pseudo-Smerdis et le commencement du règne de Darius, Pythagore put, dit-on, par la protection de Démocède, médecin de Darius, regagner en 512 librement sa patrie. Bien des événements avaient pendant son absence changé l'aspect de la Grèce. La prospérité de l'Ionie avait passé en Sicile et dans l'Italie, désignée depuis sous le nom de Grande-Grèce : aucune ville du Péloponnèse et de l'Attique, pas même Athènes, ne pouvait alors rivaliser en puissance avec Sybaris, Crotone, Syracuse, Agrigente. C'est ce courant de la civilisation que Pythagore devait suivre après son retour de l'Asie. L'île de Samos, où il trouva ses parents encore en vie, était tombée sous la suzeraineté de la Perse. A Délos il déposa des offrandes sur « l'autel non ensanglanté d'Apollon Géniteur » (ἀναίμακτου τοῦ Γενήτορος Ἀπόλλωνος), et y recueillit le dernier soupir de son maître Phérécyde, séquestré du monde par la maladie (la phthiriase) dont ce vieillard mourut (1). Après une nouvelle et courte station à Samos, où il avait retrouvé Hermodamas, il reprit le cours de ses pérégrinations. A Crète il se fit initier par Épiménide (2) aux mystères de Jupiter Idéen, liés au culte d'Osiris-Dionysos et des cabires de Samothrace. De là il passa dans le Péloponnèse, visita Sparte, Phlionte, et vint à Élis assister à la célébration des jeux olympiques (3). Ce voyage le mit à même d'étudier de près les législations de Minos et de Lycurgue. Son séjour à Delphes, dont l'oracle avait été fondé par les prêtres (curètes) du sanctuaire de Crète, lui fit examiner le foyer de la religion hellénique. L'intervention directe de la divinité dans les choses humaines était alors une croyance universellement répandue, et Pythagore, en sa qualité de prêtre égyptien et d'initié persan, devait mieux que personne saisir les points de contact que la religion de ses pères pouvait avoir avec celles des nations de l'Orient. Aucun doute n'assiégeait son esprit au sujet des inspirations de la Pythie et des prophéties de l'oracle. La prêtresse ou l'inspirée, avec laquelle il s'était mis en rapport, s'appelait Thémistoclé : c'étaient, comme on sait, des femmes qui desservaient l'oracle de Delphes en s'asseyant sur le trépied d'Apollon. Le culte de Dionysos, qui passait pour avoir été introduit par Orphée en Thrace, devait lui fournir aussi l'occasion de bien des rapprochements entre les Dionysiaques et le culte d'Osiris.

Pythagore essaya de fonder à Samos une école; car on y montrait encore longtemps après sa mort l'amphithéâtre (*hemicyclion Pythagoreum*) où il réunissait ses élèves, et en dehors de la ville une grotte où il se retirait pour se livrer à ses méditations. Mais lui aussi il devait apprendre à ses dépens que nul n'est prophète dans sa patrie. Son entreprise échoua; nous allons bientôt le rencontrer sur le vrai théâtre de son activité.

A l'arrivée de Pythagore en Italie, les colonies de la Grande-Grèce, malgré leurs luttes intestines et les guerres qu'elles avaient eu à soutenir contre les indigènes, contre les Tyrrhéniens et les Carthaginois, avaient atteint leur plus haut degré de splendeur. Tarente, Sybaris, Crotone, Syracuse, étaient célèbres par leur luxe et leurs richesses. Accompagné de sa mère; d'un disciple, son homonyme, fils d'Ératoclès, du Thrace Zamolxis et de deux esclaves, il aborda, en 510, à Sybaris; de là il se rendit à Tarente, où il y avait une école de médecine en grand renom. Ce fut dans ce trajet qu'il acheta, dit-on, à des pêcheurs tous leurs poissons pour les remettre en liberté (1). Accueilli dans la maison du médecin Brontinus, il se fit de nombreux amis par sa réputation et ses qualités personnelles. La tradition, reproduite par Porphyre, nous donne des extraits de divers discours que Pythagore aurait adressés aux citoyens et citoyennes de Crotone. Ces discours, peut-être controuvés, étaient de véritables sermons : ils avaient pour objet la morale. La singularité de ce début produisit une vive impression sur l'auditoire : les Crotoniates lui conférèrent le droit de cité et lui offrirent unanimement la charge de censeur des mœurs. A l'école qu'il ouvrit il vit accourir tous les habitants, jeunes et vieux. Jamais on n'avait vu autant d'auditeurs groupés autour d'un orateur aussi étrange. L'enthousiasme fut si vif, que les femmes et les jeunes filles, enfreignant la loi qui les excluait des assemblées, venaient pour l'entendre. Parmi ces personnes se trouvait aussi la fille de son hôte, la jeune et belle Théano, que Pythagore, quoique sexagénaire, épousa par la suite et qui lui succéda dans la direction de son école. Ce fut probablement cette différence d'âge, de sexe et de classes de ses auditeurs, qui devint le point de départ de la division de son enseignement en deux catégories : la première comprenait les simples auditeurs ἀκουσματικοί, ou, comme nous dirions aujourd'hui, les amateurs ou gens du monde, tandis que la seconde catégorie, moins nombreuse, se composait des intimes, συνόντες, qui s'appelaient aussi μαθηματικοί ou *étudiants* par excellence, de μάθησις, *étude*, ou bien *Pythagoriciens* (Πυθαγορικοί), pour les distinguer des *Pythagoréens* (Πυθαγόρειοι) ou des *Pythagoristes* (Πυθαγορισταί), noms donnés à ceux de la première catégorie et à leurs disciples (2). Ces diverses dénominations n'étaient point confondues

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*, et Diogène Laerce, VIII, 13.
(2) Ce n'est pas l'Épiménide contemporain de Solon, mais celui dont parle Platon dans le 1er livre des *Lois*.
(3) Valère Maxime, VIII, 7; Justin, XX, 3, et Jamblique, *Vie de Pyth.*

(1) Plutarque, *Sympos.*, VIII, 8; Apulée, *Apolog.*; Porphyre, *Vie de Pyth.*
(2) Anonym. apud Phot., cod. 259, ad calc. Porphy., p. 104.

chez les anciens. Une chose importante à noter, et que Rœth a parfaitement mise en lumière, c'est qu'avant l'époque des Ptolémées on ne connaissait que les écrits des *Pythagoréens*; ce ne fut que plus tard, après l'extinction de l'école de Pythagore, qu'on eut des notions plus précises des doctrines des *Pythagoriciens* (1). Les premières se rattachaient au dualisme persan, au système de Zoroastre, pendant que les dernières représentaient la fusion des idées égyptiennes avec les légendes orphiques.

Pythagore formait à Crotone le centre du parti aristocratique; la masse de ses disciples ou adhérents se réunissait dans la maison de Milon, l'un des principaux citoyens. Ce parti accueillit fort bien les exilés de Sybaris, qui venait de succomber dans sa lutte contre la démocratie, dont les excès avaient amené la tyrannie de Télys. Il dépêcha des ambassadeurs pour négocier leur rappel. Ces ambassadeurs, parmi lesquels se trouvaient des amis de Pythagore, furent massacrés par les Sybarites, et leurs cadavres jetés en pâture aux animaux. Bien que inférieurs en puissance, les Crotoniates, dont l'armée, conduite par Milon, était de cent mille hommes, déclarèrent, sur les exhortations de Pythagore, la guerre aux Sybarites, qui pouvaient en mettre trois cent mille en campagne. Cette guerre (509 avant J.-C.) dura soixante-dix jours; elle se termina par la déroute complète des Sybarites et la destruction de leur ville. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de Sybaris; la part qui échut à Pythagore le détermina à s'y fixer. Ainsi retiré à la campagne, il pouvait s'abandonner plus librement à ses goûts studieux, au milieu de ses amis et disciples; sa fortune s'accrut par l'héritage d'un don qu'un riche Crotoniate, Alcée, lui avait laissé en mourant. Ce fut alors qu'il épousa Théano (2), qui lui donna sept enfants : trois fils, Mnésarque, Arimneste, Télangis, et quatre filles, Myia, Arignote, Aisara et Damo. Ainsi rassuré du côté des tourments de la vie matérielle, où tant d'hommes de génie sont réduits à consumer leurs efforts, Pythagore se mit à mieux organiser son enseignement. Il éleva un collége, σύστημα, sur le modèle de ce qu'il avait vu en Égypte et à Babylone : la salle des cours, ou l'*auditorium*, ὁμακόειον, était au centre de l'édifice; tout autour étaient disposés d'autres corps de bâtiments pour les lieux de récréation ou d'exercices gymnastiques, les dortoirs et les réfectoires (συσσίτια). C'était donc un véritable collége ou pensionnat. Les élèves, placés sous la direction immédiate du maître, y étaient soumis à un régime commun.

Les souvenirs de collége formaient sans doute pour les pythagoriciens ce lien sacré, qu'on a depuis voulu assimiler à je ne sais quelle société de rose-croix ou de francs-maçons. Rien donc de plus simple que leur devise : *Tout est commun entre amis*, κοινὰ τὰ τῶν φίλων. Des camarades d'étude ont-ils besoin de se lier par un serment pour secourir leurs amis malheureux? — L'école ou l'internat de Pythagore était une grande innovation; et elle obtint un plein succès. Tous ceux qui voulaient apprendre à lire dans le grand livre de la nature et à gouverner leurs semblables, — l'enseignement pythagorique avait dès le principe cette double tendance, — s'y rendaient en foule. Les conditions d'admission pourraient servir encore aujourd'hui de modèle : le maître les examinait d'abord des pieds à la tête; il interrogeait leurs instincts, leurs penchants, leurs aptitudes, les particularités de leur vie et jusqu'aux traits de leur physionomie (1). Ce n'était qu'après cet examen préalable du cœur et de l'esprit qu'il prononçait leur admission. Les *intimes*, qui composaient la pépinière d'élite, étaient reçus fort jeunes, après avoir subi toutes les épreuves de rigueur. Ceux d'entre eux qui au bout d'un certain temps ne justifiaient pas les espérances qu'ils avaient fait concevoir étaient renvoyés avec leur apport en argent et leur trousseau. Ces cas paraissent avoir été rares : on cite comme ayant été ainsi exclus Cylon, Hippasus et Perialus de Thurium. De leur vivant ils étaient considérés comme morts, — espèce de mort civile, — et leurs condisciples leur érigeaient des tombeaux (2). Le cours des études était de cinq ans. Dans les deux ou trois premières années, on les habituait à un maintien modeste et réservé : ils apprenaient à écouter, à obéir et à se taire; ceux que leur naissance ou leur fortune aurait pu enfler d'orgueil recevaient des leçons d'humilité (3). C'était, à proprement parler, un cours d'éducation. Les élèves avant de parler ou d'interroger devaient apprendre à réfléchir et à méditer. Voilà comment on doit comprendre le silence qui était imposé aux *apprentis*, ἀκουστικοί, de Pythagore, et que Lucien et d'autres ont essayé de tourner en ridicule (4). Pour de jeunes âmes ainsi dressées, la parole du maître, l'Αὐτὸς ἔφα, devait être une autorité souveraine, à laquelle ils ne manquaient pas de faire souvent appel (5). Cependant les ἀκουστικοί ou ἐξωτερικοί

(1) *Geschichte der Griech. Philosophie*, t. I, p. 456.

(2) On a sous le nom de Théano deux lettres, sans doute apocryphes. Ces lettres se trouvent ordinairement à la suite de la *Vie de Pythagore* par Jamblique.

(1) Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, I, 9, 2; Jamblique, *Vie de Pyth.*

(2) Les deux premiers furent renvoyés du vivant même de Pythagore; le troisième, plus tard, puisque Thurium n'était pas encore fondé. *Voy.* Jamblique, *Vie de Pyth.*

(3) Voy. Aulu-Gelle, I, 9 : Tum, qui exploratus ab eo, idoneusque fuerat, recipi in disciplinam statim jubebat, et tempus certum tacere. Is autem qui tacebat, quæ dicebantur ab aliis audiebat; neque percontari, si parum intellexerat, neque commentari quæ audierat, fas erat. Comp. Origène, *Philosoph.*, II, 6; et Jamblique, *Vie de Pyth.*

(4) Luc., *Vitar. Auct.*, 3 : τὸ μὲν πρῶτον, ἡσυχίη μακρὴ, καὶ ἀφωνίη, καὶ πέντε ὅλων ἐτέων λαλέειν μηδὲν.

(5) Cicéron, *De nat. deor.*, I, 5, blâme cet excès de déférence : Neque probare soleo id quod de Pythago-

ient point en rapport immédiat avec Pytha- : ils ne le voyaient même pas ; ils pouvaient ement l'entendre à travers la cloison qui sé- it les classes inférieures des classes supé- res. Aussi, l'honneur d'être admis dans celles- ait-il vivement ambitionné ; le jour d'ad- ion était célébré comme une fête (1). L'ex- on était considérée comme une honte. C'est a'il faut chercher les motifs de vengeance implacables ennemis de Pythagore. L'ensei- ient supérieur ou l'instruction proprement ouvrait à l'esprit un horizon nouveau : les s internes, ἐσωτερικοί, pouvaient méditer sur u'ils apprenaient et consulter directement le re lui-même. Ils avaient la liberté de rédi- es leçons qu'ils entendaient, et leurs cahiers nt probablement l'origine de ces nombreux s que dans l'antiquité on attribuait à Pytha- (2).

oilà comment il faut entendre la division de le ou collége de Pythagore en deux sec- , représentées par « ceux qui étaient en de- de la toile, et par ceux qui étaient en de- de cette cloison », οἱ ἔξω et οἱ ἔσω τοῦ ινος. Les premiers, les plus jeunes, de- it surtout exercer la mémoire, conformé- à ce principe tout pythagorique : *Tantum us quantum memoria tenemus* (3). On faisait apprendre per cœur des sentences les et religieuses, « des paroles d'or, » χρυσᾶ rappelant les *gnomes* des sept Sages : que : Honore d'abord les Dieux, puis les s et les génies de l'enfer ; — Honore les père ère et les plus proches parents ; — Accou- -toi à commander au ventre et au sommeil, mollesse et à la colère ; — Respecte-toi ième (αἰσχύνεο σεαυτὸν) ; — Exerce la jus- ar l'acte et la parole ; ne te conduis en rien isidérément et songe que nous devons tous ir ; — Garde la mesure dans le boire, le er et les exercices ; — Que le sommeil ne pas tes paupières avant que tu n'aies passé vue les œuvres de la journée, en te deman- : « En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait ? -je omis ? » — Courage ! la race des mortels est d'origine divine ; la nature te montre ses se- crets : c'est à toi à les découvrir, et si tu y par- viens, tu auras le moyen d'exempter l'âme de ses misères ; — Après avoir déposé le corps, tu retourneras au ciel pour devenir un dieu im- mortel (1). »

Certaines propositions (ἀκούσματα), plutôt cosmologiques que morales, donnèrent par leur forme interrogatoire probablement naissance à la méthode socratique. On dirait deux élèves dont l'un faisait les demandes et l'autre les ré- ponses : « Quelles sont les îles des bienheureux ? Le Soleil et la Lune. — Qu'est-ce qui donne les oracles de Delphes ? La quadruplicité (τετρακτύς). — Qu'est-ce que l'harmonie, dans laquelle chan- tent les Sirènes ? Le monde. » — Un autre genre de dialogue portait moins sur les choses que sur les principes : « Qu'y a-t-il de plus sage ? Le nombre, puis le sens des mots appliqués aux choses. — Qu'y a-t-il de plus beau ? l'harmonie ; de plus puissant ? l'opinion (γνώμη) ; de meilleur ? le bonheur. — Quel est le dicton le plus véridique ? Que les hommes sont misérables (πόνηροι). » « Aussi, ajoute Jamblique (qui nous donne ces détails), Pythagore louait-il le poëte Hippodamas, de Salamine, d'avoir dit :

Dieux, d'où venez-vous ? Comment êtes-vous devenus si grands ?
Hommes, d'où venez-vous ? Comment êtes-vous devenus si méchants (2) ?

D'autres sentences avaient une forme symbo- lique propre à faire réfléchir. Tellés étaient : « Ne t'asseois pas sur le boisseau plein (ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν), c'est-à-dire que la fortune ne doit pas nous rendre paresseux ; — Ne donne pas des poignées de main (ἐμβάλλειν δεξιάν) à trop de personnes ; — Ne mange pas le cœur, c'est-à-dire qu'il ne faut pas se laisser dévorer par le chagrin ; — Abstiens-toi des fèves, κυάμων ἀπέχεσθαι, c'est-à-dire évite les affaires publiques (parce que les anciens votaient avec des tessons ou des fèves) ; — Un, deux (ἕν, δύο), c'est-à-dire en avant, progressivement (3). — Enfin, il y avait des sentences qui se rappor- taient plus spécialement au culte et à la religion. En voici les plus remarquables : « Il est ridicule (γελοῖον) de demander le bien à un autre qu'à

...ceperant ; quos ferunt, si quid affirmarent in dis- do, quum ex iis quæreretur quare ita esset, res- re solitos : *Ipse dixit*. *Ipse* autem erat Pythagoras. m opinio præjudicata poterat, ut etiam sine ratione t auctoritas. (Cf. Diogène Laerce, VIII, 46 ; Clém. ., *Strom.*, II, 369.)

...iog. Laer., VIII, 10 et 15.

...ulu-Gelle, I, 9 : Ast ubi didicerant omnium rerum ...mas, tacere audireque, atque esse jam cœperant o eruditi, tum verba facere et quærere, quæque ent scribere, et quæ ipsi opinarentur exprimere ...s est (Cf. Jamblique, *Vie de Pyth.* : Ὁμολογεῖται ...ι Πυθαγόρου εἶναι τῶν συγγραμμάτων τῶν νυνὶ ...ένων, τὰ δὲ ἀπὸ τῆς ἀκροάσεως αὐτοῦ συγγε- ...αι, καὶ διά τοῦτο οὐδὲ ἑαυτῶν ἐπεφήμιζον ... ἀλλὰ εἰς Πυθάγοραν ἀνέφερον αὐτὰ, ὡς ...ου ὄντα).

...oy. Diodore, *Fragm.*, au liv. X, Excerpt. Vales., ...e Laerce et Jamblique.

(1) Mullach, *Fragmenta philosophorum græcorum*, p. 193-199, dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A.-F. Didot.

(2) Jamblique, *Vie de Pythagore*. Voici ces vers d'Hip- podamas, qui sont assez remarquables pour mériter d'être reproduits textuellement :

Ὦ θεῖοι, πόθεν ἐστέ, πόθεν ἐγένεσθε ;
Ἄνθρωποι, πόθεν ἐστέ, πόθεν κακοὶ ὧδ' ἐγένεσθε ;

(3) Ce symbole ne nous paraît avoir été compris par aucun commentateur. Il signifie, suivant nous, *qu'il faut avancer par progression*. En effet, par une singularité étrange, les deux premiers nombres, 1, 2 appartiennent seuls à une progression à la fois *géométrique* et *arith- métique* ; car ceux qui suivent, 3, 4, 5, etc. ne sont qu'en progression arithmetique. (Voy. les *Symbola pytha- gorica* dans Mullach, *Fragmenta philos.* de la Bibl. grec.-lat. de M. A.-F. Didot, p. 504.)

Dieu, qui est le maître de tous (πάντων κύριος) (1). — Nous sommes venus au monde pour être châtiés; c'est pourquoi le travail est salutaire et la jouissance pernicieuse. — Ne fais jamais de faux serment, car ce qui viendra durera longtemps, ἐπὶ μακρὸν τοὐπίσω (allusion à l'immortalité, ainsi qu'aux peines et aux récompenses à recevoir après la mort). » Le poëme populaire de la *Descente dans l'enfer* (Κατάβασις εἰς Ἄδου), attribué à Pythagore, avait sans doute pour but d'inspirer aux vivants une crainte salutaire, par le spectacle du jugement des âmes, emprunté aux Égyptiens. Il était en même temps destiné à combattre les croyances des Grecs au sujet de leurs divinités; et comme ces croyances avaient pour principaux organes Homère et Hésiode, l'auteur de la *Katabasis* les fait figurer aux enfers. La légende, renchérissant encore, y fait descendre Pythagore lui-même pour être témoin de leurs supplices. « Il y vit, dit un auteur ancien cité par Diogène Laerce, l'âme d'Hésiode attachée à une colonne d'airain et grinçant des dents; il y aperçut aussi celle d'Homère, pendue à un arbre et environnée de serpents, en punition des choses qu'il avait attribuées aux dieux (2). » Ses prescriptions liturgiques rappelaient les pratiques religieuses de l'Orient. Ainsi, il ordonnait d'approcher des autels et de sacrifier sans chaussure (ἀνυπόδετον). Les offrandes pour les dieux célestes devaient être en nombre impair, et pour les dieux de l'enfer en nombre pair; en même temps il fallait réciter des prières ou litanies, qui nous ont été en partie conservées sous le nom d'*Hymnes orphiques* (3). Chaque mois comme chaque saison avait ses fêtes; ainsi le 6 des mois était consacré à Aphrodite, le 8 à Hercule, patron de Crotone, etc. Le printemps était célébré par une fête analogue à la pâque des Juifs et des chrétiens : c'était à cette occasion qu'il était permis d'immoler un agneau. En un mot, Pythagore avait composé tout un calendrier à l'usage du culte. A la manière encore des Égyptiens, il avait interdit de sacrifier des taureaux, des coqs blancs et des béliers. Tous les jours avant le repas il faisait faire des libations à Jupiter, à Hercule et aux Dioscures : le liquide devait être versé à la droite de l'anse du vase qui le contenait (4). Il avait défendu aussi de porter des vêtements de laine, parce que la laine pouvait provenir d'un animal tué. Les vêtements comme les matelas sur lesquels on couchait devaient être en toile. Enfin, il était interdit d'aller à la

(1) Jambl., *Vie de Pyth.* Il était ordonné de faire la prière le matin et l'examen de conscience le soir. (Porphyre, *Vie de Pyth.*)

(2) Diog. Laerce, *Vie de Pyth.* Il est à remarquer que cette malédiction, pour ainsi dire, lancée par Pythagore contre les poëtes les plus célèbres de l'antiquité, comme propagateurs de croyances absurdes ou superstitieuses, se rencontre aussi dans Platon et chez les esprits les plus éclairés du monde païen.

(3) Porphyre, Jamblique et Diogène de Laerce, *Vie de Pythagore.*

(4) Jamblique, *Vie de Pyth.*

chasse et de manger du gibier; de faire des ablutions dans un bain public; de porter l'image d'une divinité sur une bague; de se servir du bois de cyprès pour les usages communs de la vie. Étaient réputés sacrés ou impurs : les poissons sans écailles, les huîtres, les moules, les mauves, les fèves, etc. (1). En général, l'usage de la viande était absolument proscrit pour les *internes*, et permis, avec de nombreuses restrictions, aux *externes*. En voyant ce rituel, on croirait lire un de ces chapitres du Pentateuque où Moïse organisait le culte des Hébreux. C'est que lui aussi avait eu commerce avec les prêtres d'Égypte.

Ainsi, l'enseignement pythagorique *primaire* était une espèce de *propédeutique*, une préparation morale et religieuse à la vie du citoyen. La philosophie pratique y précédait la philosophie spéculative. A cet enseignement se joignaient les éléments de la musique et des mathématiques. On sait que Pythagore faisait le plus grand cas de la musique : il l'appelait la *médecine de l'âme*. « Il avait, dit Jamblique, imaginé des chants pour les différentes situations de l'esprit; les uns étaient propres à relever le moral abattu; les autres, à calmer la colère, etc. (2). » Du reste, dès la plus haute antiquité la musique était en honneur chez les Grecs : Alcée, Sapho, Terpandre, en offrent des preuves. La question est plus difficile lorsqu'il s'agit des détails. Dans les vers le mètre servait-il au musicien à marquer la mesure, ou celle-ci était-elle indépendante du rhythme de la poésie? L'une et l'autre pouvaient être vraies. Quant aux mathématiques, l'enseignement externe se bornait aux opérations du calcul numérique, fondées sur quelques règles générales et ayant pour base une table de multiplication ou de division, analogue, sinon identique, à celle

(1) Hérodote (II, 37) nous apprend que les prêtres d'Égypte s'abstenaient aussi de manger des fèves. Les fèves étaient employées chez les Égyptiens dans les cérémonies concernant les morts (Cf. Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 30; Lydus, *De mens.*, p. 77 : Κύαμοι εἰς τοὺς τάφους ῥίπτονται, ὑπὲρ σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων; Festus. Fabam *nec tangere nec nominare flamini Diali licet, quia creditur ad mortuos pertinere; nam et Lemuralibus jacitur Larvis et parentalibus adhibetur sacrificiis;* Lobeck, *Aglaopham.*, p. 254). — Mais pourquoi ce choix de la fève pour les cérémonies des morts? C'est une question que les érudits auraient dû se poser. Malheureusement, étrangers pour la plupart à l'étude du grand livre de la nature, ils ignoraient sans doute que la fleur de la fève (*faba major*) porte sur la corolle une *tache presque noire*, d'autant plus remarquable que la couleur noire semble être en quelque sorte proscrite du règne végétal. Depuis bien des années les sociétés d'horticulture ont vainement proposé des prix énormes à celui qui obtiendrait des *fleurs noires*. Tous les essais qu'on a faits jusqu'ici avec la *viola bicolor* (pensée), le dahlia, la tulipe, etc., ont échoué. La tache noire de la fève est encore ce qu'il y a de plus foncé, de plus couleur de deuil.

(2) Jamblique, *Vie de Pyth.* Cf. Plutarque, *De Is. et Os.*, c. 81; Cicéron, *Quæst. Tusc.*, IV, 2. Nous ajouterons que de nos jours la musique a été employée avec succès pour traiter certaines aliénations mentales.

qui porte encore aujourd'hui le nom de *table de Pythagore*.

Après l'achèvement de cette instruction primaire, ou éducation proprement dite, les élèves passaient sous la direction immédiate du maître : d'*exotériques* ils devenaient *ésotériques*. Ainsi déclarés en quelque sorte majeurs, ils pouvaient rompre le silence du noviciat, observer, chercher eux-mêmes et se mouvoir librement. La durée de cet enseignement était de trois ans, pour rappeler la fête triennale orphique de Dionysos-Orisis. Cette allusion avait un sens profondément mystique. « Pythagore, dit Jamblique, avait pris pour modèle Orphée (1). » Les Orphiques en effet sont le centre des idées religieuses de Pythagore ; aussi les initiés, ou ésotériques, avaient-ils un caractère sacerdotal et portaient-ils le surnom de σεβαστικοί, *religiosi* (2). Leur genre de vie rappelait celui des prêtres d'Égypte, dont nous parle Hérodote, et leur morale celle de Socrate (3). Au rapport de Stobée et d'autres écrivains, Pythagore est lui-même l'auteur du poëme qu'on attribue généralement à Orphée, et qui renferme la *légende sacrée* (ἱερὸς λόγος) (4). Et en effet ce poëme débute par l'invocation d'un principe tout pythagoricien : « Salut, nombre fameux, générateur des dieux et des hommes. » Ce « nombre fameux ou sacré » ainsi défini ne pouvait être que le principe de toutes choses. D'après Suidas, la légende sacrée était une véritable épopée ; elle se composait, comme l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, de vingt-quatre chants ou rhapsodies. Il ne nous en reste que des fragments, mais ils suffisent pour nous faire comprendre la vénération que les Grecs avaient pour le poëme orphique : c'était leur *théologie*, leur livre religieux, leur *Bible*, et son auteur s'appelait *le Théologien*. En voici les dogmes principaux, parfaitement d'accord avec ceux de Pythagore. Pendant que l'intelligence s'efforce vainement d'épuiser la série des causes et des effets, la raison, qui cherche l'ordre et l'unité dans la variété des choses, nous oblige de nous arrêter à une cause première. C'est là ce que Pythagore, d'accord avec le dogme égyptien et orphique, appelait la cause primordiale, *créée d'elle-même* (αὐτογενής) (1). De cette source émane toute la création : c'est là un dieu complexe, et l'univers est le corps qu'il anime. Ce dieu est à la fois *un* et *quadruple* : son nom est *quadrinité*, τετρακτύς ou τέτρας ; c'est le dieu à la fois créateur, conservateur et rédempteur. Mettons *Trinité* au lieu de *quadrinité*, et nous aurons le grand dogme des chrétiens. Ces coïncidences étranges devaient, on le conçoit sans peine, fournir ample matière à la polémique des philosophes païens contre les premiers docteurs de l'Église. Le dieu à la fois un et quadruple était l'*Amoun* (c'est-à-dire le caché) des Égyptiens ; et comme c'était le plus grand de tous les dieux, Pythagore, pour se conformer aux croyances populaires des Grecs, ne pouvait le rendre que par *Zeus*, ou *Jupiter*. Le Zeus-Amoun quadruple contenait en lui-même, 1° l'éther (αἰθήρ) (2), l'*espace*, ou *monade pure* (μονὰς ἀκήρατος) (3) : c'était le principe actif ou mâle par excellence, et comme tel il se nommait aussi l'*esprit* de Zeus-Amoun, « qui embrasse et gouverne tout » ; 2° la *matière* (ὕλη) : c'était le principe passif ou femelle (on l'appelait aussi *dyade*, δυάς), parce qu'on la supposait composée d'eau et de terre ou de poussière suspendue dans l'eau. Ce mélange d'eau et de poussière, cette « nébulosité opaque » (σκοτόεσσα ὀμίχλη) était l'état primordial, chaotique, informe de la matière (ἀόρισ-

(1) Ce culte triétérique était divisé en service nocturne, où l'on pleurait, le visage couvert de boue, le dieu (Dionysos) déchiré par les Titans, en s'enveloppant, comme l'avaient fait ceux-ci, de peaux de biche (*voy.* Démosthène, (*Pro corona*), et en service diurne, où l'on se réjouissait de la résurrection du dieu (Dionysos), par des hymnes qui commençaient ou finissaient par les mots ὕης Ἄττης, qui sont non pas grecs (car ils n'ont aucun sens dans cette langue), mais hébreux : (*ikhvah hadad*) ; ils signifient : *Vive celui qui a été retrouvé !* Le dieu ressuscité présidait au jugement des âmes dans le Hadès, et leur distribuait les peines et les récompenses. « Bacchus est, dit Olympiodore (*ad Platon. Phædr.*, c. 32), l'auteur de la rédemption (λύσεώς ἐστιν αἴτιος) ; c'est pourquoi on l'appelle *dieu rédempteur* ou *libérateur* (λυσεὺς ὁ θεός) ; » puis, à l'appui de son assertion, il cite ce vers d'Orphée : « Tu délivreras les hommes de leurs durs labeurs et de leur immense misère. » Le service de nuit, νὺξ τέλεια, où se célébrait la passion et la mort du dieu par des lamentations, se terminait par un repas, véritable *cène*, où l'on coupait le pain, l'*hostie*, c'est-à-dire le gâteau d'offrande, en même temps qu'on se versait du vin, en souvenir du dieu immolé, du dieu fils de Jupiter (*Cf.* saint Justin, *Contre Tryphon*). Ces particularités du culte funèbre de Bacchus-Osiris, que Tryphon, Porphyre, etc., reprochaient aux chrétiens d'avoir empruntées aux anciens, expliquent pourquoi les pythagoriciens se faisaient une loi de ne pas rompre le pain (τὸν ἄρτον μὴ καταγνύναι) et s'imposaient l'abstinence du vin (ἀοινία) (Jambl., *Vie de Pyth.*) C'est sans doute aussi par les mêmes motifs, c'est-à-dire pour ne pas faire devant les profanes ce qui se pratiquait dans les fêtes orphiques ou dionysiaques, que les initiés s'abstenaient des fèves et des viandes ; car ces deux objets entraient dans la composition du *repas sacro-saint* (εὐίερος τράπεζα) (*voy.* Harpocration, au mot ἀπομάττων ; Lobeck, *Aglaopham.*, et Rœth, *Geschich. der Abendl. Phil.*, t. I, p. 599).

(2) *Anonymi De Vita Pyth.*, *apud Photium*, cod. 259.

(3) *Voy.* la lettre de Lysis, maître d'Épaminondas, à Hipparque, dans Jamblique, *Vie de Pyth.*, dans Diogène et la Collection aldine des Épistolographes grecs.

(4) Cette opinion a été adoptée par Rœhr, dans son excellente *Hist. de la philosophie grecque*.

(1) Saint Justin, *Cohortat. ad gent.*

(2) Proclus, *Comment. in Tim.*

(3) L'éther, ou la *monade pure* de Pythagore, était à peu près identique avec ce que des philosophes modernes ont appelé le *sensorium Dei*, c'est-à-dire l'espace infini, en apparence vide, qui sépare les astres les uns des autres (Cf. ce vers orphique : Αἰθὴρ καὶ μέγα χάσμα πελώριον ἔνθα καὶ ἔνθα (Simplic., in lib. IV, *Auscultat.*). Les commentateurs l'interprétaient aussi par νοῦς, *esprit*, « incorruptible, véridique (ἀψευδής), qui voit et entend tout. » (Stob., *Pys. Eclog.*, I, 3)

τος, ἀσχηματίστος δυάς). Elle était universellement répandue dans l'espace et, comme celui-ci, infinie (1); — 3° le temps (χρόνος) : il s'appelait *trinité*, τριάς, parce qu'il contient le passé, le présent et l'avenir. Il était surnommé ἀγήραος, toujours jeune, ou *Héraclès*, qui n'est pas le nom grec d'Hercule, mais la forme grécisée de l'égyptien *ar-hello*, qui a la même signification qu'ἀγήραος; — 4° la *loi universelle* et nécessaire, l'inexorable destin, Ἀνάγκη ou Ἀδραστεία : elle était supposée, comme un être matériel, embrasser toute la sphère de l'univers, l'espace, la matière et le temps. C'était là le περιέχον, le *contenant*; la « nuit éternelle », la *reine Tetractys*, qui tient le sceptre du monde (2). D'après la doctrine persane ou oroastrienne, adoptée par les néo-pythagoriens et les néoplatoniciens, la cause suprême ne renferme que trois éléments : l'éternité (*zeruana akarena*), la lumière ou le bon principe (*oromasdes*), et les ténèbres ou le mauvais principe (*ariman*). Dans quelques ouvrages qui parlent de Pythagore, le système égyptien et le système persan se trouvent confondus; il faut alors beaucoup de critique et de sagacité pour en faire la séparation.

La cause primordiale, l'Être suprême, l'Un et le Tout, τὸ ἓν καὶ πᾶν, composé des éléments que nous venons d'énumérer, était, suivant Pythagore, doué d'un « incommensurable mouvement circulaire (3) ». Ce mouvement perpétuel dans l'infini du temps et de l'espace constitue la première dynastie des dieux; c'est de là qu'est sorti le monde actuel. Le point de départ de cette création fut non pas le *nihilum* de la Genèse mosaïque, mais une simple bulle, qui apparaissait d'abord dans la « nuée opaque » du chaos, mélange d'eau et de poussière. Ce germe ou œuf prit en se développant, c'est-à-dire par l'action du *Temps* (la triade), la forme sphérique du monde (4). Telle est la création orphico-pythagorique de l'*Œuf univers*, ὠὸν ὑπερμέγεθες, par l'action de l'Esprit émané de l'Être primordial. C'est cet Esprit créateur que les Égyptiens appelaient *Kneph* (le second esprit), *Pan* ou *Phan* (l'émané), *Menth* ou *Monthu* (coordonnateur), *Schamise* (le premier né). C'est le *Phanes*, « l'apparu », l'*Erikepæus*, le *Protogone*, l'Éros générateur, etc., du cycle orphique (5). Il était représenté androgyne, ou avec les organes des deux sexes réunis (ζωόν ἀρρενόθηλυ), et adoré sous cette forme à Panopolis, dans la Thébaïde. Il avait pour symbole une figure hiéroglyphique ailée, à quatre yeux et à quatre têtes (taureau, bélier, serpent, et lion). Le *Premier-né* engendra d'abord le feu (*Phthah* des Égyptiens), qui fit le triage des substances chaotiques contenues dans l'œuf-univers : la terre se sépara de l'eau, la lumière des ténèbres, et la voûte du ciel avec ses étoiles se dessina (1). Après cette séparation, Phanès créa le soleil et la lune et les planètes. Ces astres non-seulement étaient supposés avoir chacun une âme, mais ils passaient pour habités par des esprits ou des démons purs. Au soleil était confiée la garde du monde, et dans l'enfer il conduisait avec la lune le jugement des morts; de là son nom égyptien *Pe-ri-api* (soleil-juge), que les Grecs ont rendu par *Priape*, en le représentant sous la forme d'un phallus. La création du monde avec les divinités qui s'y rattachent constitue la seconde dynastie des dieux : c'est celle de Phanès et de son épouse la Nuit. Les hommes et les démons n'apparurent que sous les dynasties suivantes d'Uranus, de Kronos, de Zeus et de Dionysos. D'après une croyance antique, dont Pythagore s'était aussi rendu l'interprète, la vie humaine est une expiation, un exil (φρουρὰ ἐπὶ τιμωρίᾳ), le châtiment d'une vie antérieure, rappelant la guerre des Titans qui s'étaient révoltés contre les dieux (2). Quant au mystère de l'incarnation, Pythagore, d'accord avec le dogme égyptien, admettait que l'âme ne pénètre dans le corps, ne s'incarne qu'au moment même de la naissance; il rejetait la croyance commune d'après laquelle l'âme n'y entre qu'à l'instant de la génération, comme une effluve de l'âme des parents. C'est ainsi qu'il sauvait le dogme de la préexistence des âmes, indépendante de leur vie terrestre. Leur séjour sur cette terre pouvait les rendre dignes ou indignes de retourner à la communauté des dieux. C'est pour cela qu'était institué le jugement des morts. Si les âmes étaient jugées indignes de retourner au ciel, elles devaient recommencer l'incarnation, soit dans le corps d'un homme, soit dans celui d'un animal, suivant leur état moral ou leur degré de perfection (3). Ces réincarnations ou migrations répétées duraient jus-

(1) Apion in Clem., *Homil.*, VI, 4.

(2) Damascius, *De prim. princip.* Suivant Proclus et d'autres, l'Ἀνάγκη, ou le *contenant fatal*, était l'espace infini, le χάσμα, allant au delà des astres qu'il environne, tandis que l'*éther* était l'*espace interastral*. Le premier aussi s'appelait l'*obscurité* ou *la nuit impénétrable*, ἀζηχὲς σκότος, νὺξ ζοφερά (*voy.* Procl., *In Tim.* et *Cratyl.*; Malet, *Chron.*, IV, et Cedren., *Synops.*, I).

(3) Proclus, *in Tim.*, citant ce vers du *Théologue* (Orphée) : ὡρμήθη δ' ἀνὰ κύκλον ἀθέσφατον.

(4) Damascius, *De princip.*, et Apion, in Clem., *Homil.*, VI, 4.

(5) Lactance, *Institut.*, I, 5 : *Orpheus deum verum et magnum* Πρωτόγονον *appellat, quod ante ipsum nihil est genitum, sed ab ipso cuncta sunt generata. Eundem etiam* Φάνητα *nominat, quod quum adhuc nihil esset, primus ex infinito apparuerit et exstiterit.* Cf. Proclus, *In Tim.*; Lobeck, *Aglaoph.*, p. 498; Rœhr, *Geschichte*, etc., t. II. 660 et suiv.

(1) Simplicius, *In IV Auscultat.*; Lactance, *Institut.*, I, 5, et Proclus, *In Tim.*

(2) Jamblique, *Protrept.*, VIII, 134; Platon, in *Crat.*; Cicéron, in *Hortens. fragm.*, p. 60 : *Ob scelera suscepta in vita superiore pœnarum luendarum causa nati sumus.*

(3) Arnobe, II, 16. Quod si illud verum est, quod in mysteriis secretioribus dicitur, in pecudes atque alias belluas ire animas improborum.

qu'au moment où l'âme avait repris la faculté de revenir à « l'idéal de l'intelligence » (τὸ νοερὸν εἶδος). La doctrine pythagorico-égyptienne de la métempsychose exclut donc l'éternité des peines, qui est un dogme d'invention plus récente. Pythagore associa habilement sa doctrine aux légendes d'Étholide et d'Hermotime, auxquels les dieux avaient permis de revenir des enfers. Au rapport d'Héraclide du Pont, cité par Diogène Laerce, « Pythagore disait de lui-même qu'il avait été, à l'époque des Argonautes, cet Étholide à qui Mercure avait accordé la faveur de conserver le souvenir de ses réincarnations successives; qu'il se souvenait d'avoir été d'abord Euphorbe, contemporain de Ménélas, ensuite Hermotime de Milet, dont l'âme avait reçu le don de quitter le corps et d'y rentrer à volonté; puis, un obscur pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus, enfin Pythagore, et qu'il avait conservé la mémoire de tout ce dont il avait été témoin dans ces divers intervalles de temps (1). » C'est le don d'Hermotime qui lui permettait aussi, dit-on, de s'élever, en quittant le corps, vers les régions célestes pour y écouter l'harmonie des sphères, et de descendre dans l'enfer pour y être témoin du supplice des méchants (2).

La dogmatique religieuse se liait intimement à l'enseignement des sciences. Ici encore nous rencontrons dès le début une grande idée, formant en quelque sorte un centre de perfection vers lequel convergent, comme autant de rayons, toutes les vérités scientifiques. Attribuée à Pythagore, elle se trouve déjà dans les proverbes de Salomon, qui lui-même ne s'en donne pas pour l'inventeur : *Tout a été disposé avec nombre, poids et mesure*. Quand on se rappelle que le mot ἀριθμός signifie à la fois *nombre, quantité* et *rapport* des quantités entre elles, on comprend toute la valeur de cette espèce d'axiome pythagorique, que « les éléments des nombres sont les éléments de toutes choses » (τὰ τῶν ἀριθμῶν στοιχεῖα τῶν ὄντων στοιχεῖα πάντων εἶναι) (3). L'une des applications numériques les plus saisissantes, et qui semblait avoir particulièrement frappé l'esprit de Pythagore, c'étaient les intervalles des tons en musique. Il se servait, comme on le fait encore aujourd'hui dans les cours d'acoustique, du monocorde, espèce de violon à une seule corde, pour démontrer que si la corde normale donne un son = 1, la moitié de cette corde donnera un son = 2, ou l'octave; son tiers, un son = 3, ou la quinte; et son quart, un son = 4, ou la quarte; en d'autres termes, les intervalles des tons de ce qu'on appelle l'*accord parfait majeur* sont : celui de l'octave (διὰ πασῶν), comme 1 : 2; celui de la quinte (διὰ πέντε), comme 2 : 3; celui de la quarte, comme 3 : 4. Ainsi, l'échelle proportionnelle : 1 $\frac{3}{3}$ $\frac{1}{4}$ 2 forme les quatre intervalles, ou tons principaux, qui constituent encore aujourd'hui la base de l'harmonie.

C'était là le *canon musical* des anciens, qui servait de fondement à leur science harmonique (ἁρμονικὴ ἐπιστήμη). Pour Pythagore la musique était en quelque sorte le symbole de la vérité; en mourant il en recommandait la culture à ses disciples, et son fils Arimneste lui éleva à Crotone un monument surmonté du monocorde-canon (1). Le nombre *quatre* était l'emblème de la justice, et il en portait même le nom (δίκη), sans doute à cause de la propriété musicale que nous venons de signaler. En remplissant les intervalles des quatre tons principaux par des nombres intermédiaires, on obtient tous les sons compris entre deux octaves consécutives; on n'a ensuite qu'à multiplier ou à diviser ces nombres par 1,2,3.... pour avoir toute l'échelle diatonique, limitée d'une part par le son le plus grave, et de l'autre par le son le plus aigu qu'il soit possible de percevoir. Là aussi Pythagore crut avoir remarqué une coïncidence frappante avec l'harmonie des sphères célestes. Les sept astres, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, devaient correspondre aux sept sons de l'octave, et leurs distances ou intervalles offrir la même analogie. Les astronomes de nos jours sourient sans doute ici; mais qu'ils sachent bien que le grand Kepler avait été lui-même séduit par l'idée de Pythagore, et qu'il y avait consumé plusieurs années de sa vie avant d'arriver à découvrir les lois qui nous ont révélé le mouvement des astres et lui ont valu le surnom de « législateur du ciel (2) ». Les plus grands esprits pouvaient donc s'y laisser prendre. Fort de sa conception, Pythagore donnait à la distance de la Terre à la Lune 126,000 stades, les $\frac{5}{2}$ de cette valeur, ou 315,000 stades, a la distance de la Lune au Soleil; le triple, ou 378,000 stades, à la distance du Soleil aux étoiles fixes; total : 819,000 stades pour tout l'espace compris entre la Terre et le ciel des fixes. La distance de la Terre à la Lune représentant l'intervalle d'un ton entier, celles de la Lune à Mercure et de Mercure à Vénus exprimaient chacune un demi-ton, ou 63,000 stades; l'intervalle entre Vénus et le Soleil était celui d'un ton et demi, ou 189,000 stades; la distance du Soleil à Mars était, comme celle de la Terre à la Lune, d'un ton; de Mars à Jupiter, comme de Jupiter à Saturne, il n'y avait qu'un demi-ton; enfin de Saturne au ciel des fixes (*Signife-*

(1) Diog. Laer., VIII, 4; Apollon. Dyscol., c. 3; Pline, *Hist. nat.*, VII, 52; Jamblique et Porphyre.

(2) Schol. Ambros., *Ad Odyss.*, I, 371; Jamblique, *Vie de Pyth.*; Tertullien, *De anima*, I, 28.

(3) Aristot., *Metaphys.*, I, 5. Cf. Cicéron, *Academ. quæst.*, IV, 37; Sextus, *Hypotyp.*, III; Stobée, *Eclog.*, I, 289 (édit. Heeren).

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*; Aristide Quinet, *De mus.* p. 116, édit. Meibom; Ptolem., *Harmon.*, I, 8; Aristoxen. *Harmon. elem.*, II, p. 32.

(2) *Voy.* Kepler, *Mysterium magnum*.

rum) il y avait un ton et demi (1). En jetant un coup d'œil sur cette table on remarque avec surprise que le Soleil se trouve ainsi placé au milieu des sept planètes, y compris la Terre et la la Lune. Qu'y-a-t-il donc d'étonnant qu'on ait depuis lors attribué à Pythagore ou à ses disciples le système qui porte le nom de Kopernick, comme l'Amérique a pris le nom d'un Italien, venu après Christophe Colomb? — On s'est beaucoup moqué de Pythagore, de son *diapason universel*, et de son *harmonie des astres*; Pline lui-même l'a raillé d'avoir rapporté le mouvement de chaque planète à un mode ou ton spécial, par exemple, Saturne au mode dorien, et Jupiter au mode phyrgien (2). Mais le ridicule disparait quand on considère une doctrine dans son ensemble, avec toutes les pièces qui s'y rattachent. Partis du principe que *tout se fait régulièrement avec nombre et mesure*, Pythagore et ses disciples ont établi que le Soleil, la Lune et les cinq planètes se meuvent circulairement, uniformément et en sens contraire du mouvement diurne du ciel, c'est-à-dire de l'occident en orient (mouvement direct). Comment alors expliquaient-ils les irrégularités que ces astres présentent en réalité? Ainsi, après avoir divisé le zodiaque en quatre quarts de ce cercle correspondant aux quatre saisons (toujours le nombre *quatre*, qui revient), ils devaient voir que le Soleil parcourt des arcs égaux en temps inégaux; et en effet ils avaient noté, avec beaucoup d'exactitude, que le Soleil met 90 jours et un $\frac{1}{8}$, pour aller du solstice d'hiver à l'équinoxe de printemps; 94 jours et $\frac{1}{2}$ pour s'élever de l'équinoxe du printemps au solstice d'été; puis 92 jours et $\frac{1}{2}$ pour descendre de là à l'équinoxe d'automne; enfin 88 jours et $\frac{1}{8}$ pour revenir de là au solstice d'hiver, ce qui fait un total de 365 jours et $\frac{1}{4}$, exactement la durée de l'année égyptienne. Chacune de ces quatre divisions égales comprenait trois signes du zodiaque. De plus, ce mouvement inégal du Soleil et opposé à celui de la sphère du monde (mouvement diurne) était incliné (sous un angle de 23°) sur l'équateur de cette sphère, autour duquel il formait comme une hélice. La Lune et les cinq planètes approchaient plus ou moins de cette inclinaison, sans cependant coïncider avec elle; de sorte qu'il fallait imaginer autant de *sphères obliques* qu'il y avait d'astres mobiles (sept), toutes enchâssées dans la sphère du monde, ce qui en portait le nombre total à huit ou à deux fois le quartenaire. Ces sphères, que les Égyptiens srpposaient *solides*, en cristal transparent, ajoutaient encore à la difficulté d'expliquer les inégalités dans les mouvements du Soleil et de la Lune, et surtout les stations et les rétrogradations des planètes, comme Mars, Jupiter et Saturne. Pour se tirer d'embarras, les pythagoriciens imaginèrent, s'il faut en croire Geminus (1), que les centres de ces sphères obliques ne coïncidaient pas avec le centre du monde ou de la Terre, qu'ils étaient situés un peu en dehors, tantôt plus près, tantôt plus loin de ce centre, et qu'à raison de leur excentricité le Soleil, la Lune et les planètes se mouvaient plus vite en se rapprochant de la Terre et plus lentement en s'en éloignant. Il faut y joindre aussi la théorie de ces cercles auxiliaires, nommés *épicycles* (2), théorie que Ptolémée adopta en la perfectionnant. Ce qui parait plus certain que l'invention des épicycles, attribuée à Pythagore, c'est le mérite de ce philosophe d'avoir découvert que l'étoile du matin et l'étoile du soir sont un seul et même astre (Vénus) (3). Ce fait seul témoigne d'une rare sagacité. Un autre fait, plus important encore, que Pythagore parait avoir transmis à ses disciples, c'est celui du mouvement de rotation de la Terre: « Les pythagoriciens enseignaient, dit Aristote (*De cœlo*, II, 13), que la Terre en tournant autour de son centre produit la nuit et le jour » (τὴν δὲ γῆν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον νύκτα τε καὶ ἡμέραν ποιεῖν) (4). Cette indication fut reprise par Philolaüs (*voy.* ce nom) et par Hicétas (5), mais non, comme on l'a dit, par Aristarque de Samos, qui a le premier parlé en termes explicites du mouvement de translation de la Terre autour du Soleil (5).

Le quaternaire, qui jouait, comme nous venons de voir, un si grand rôle dans les doctrines pythagoriques, faisait aussi allusion aux quatre éléments qui se rattachaient à la tétrade théologico-cosmogonique. Leur représentation dichotomique : feu et air, eau et terre, est empruntée à la théorie zoroastrienne des quatre éléments : lumière et ténèbres, feu et eau. Les anciens pythagoriciens y joignaient encore l'éther. Ces éléments pouvaient, disaient-ils, se transformer les uns dans les autres, et pénétrer ainsi et animer

(1) Pline, *Hist. nat.*, II, 22 : Pythagoras, ex musica ratione, appellat tonum quantum absit a Terra Luna. Ab ea ad Mercurium, spatii ejus dimidium, et ab eo ad Venerem fere tantumdem A qua ad Solem sesquiplum. A Sole ad Martem tonum, id est quantum ad Lunam a Terra. Ab eo ad Jovem dimidium, et ab eo ad Saturnum dimidium, et inde sesquiplum ad Signiferum : ita septem tonos effici, quam *Diapason harmoniam* vocant, hoc est *universitatem concentus*.

(2) Pline, *ibid.*: In ea Saturnum dorio moveri phthongo, Jovem phrygio, et in reliquis similia.

(1) Geminus, *Introd. ad Phænom.* Comp. Aristote, *De mundo*, et Ptolémée, *Almageste*, lib. XI-XIII.

(2) *Introduct. aux Phænom.*

(3) Diog. Laerce, *Vie de Pyth.*; Pline, *Hist. nat.*, II, 6: Præveniens quippe et ante matutinum exoriens (Venus) *Luciferi* nomen accipit, contra ab occasu refulgens nuncupatur *Vesper*, quam naturam ejus Pythagoras Samius primus deprehendit.

(4) Comp. le *Comment.* de Simplicius sur ce passage.

(5) Cic., *Acad. prior.*, II, 39 : Hicetas, Syracusanus, ut ait Theophrastus, censet præter Terram rem nullam in mundo moveri : quæ quum circum axem se summa celeritate convertat et torqueat, eadem effici omnia quasi stante Terra cœlum moveretur.

(6) Archimède, in *Uran.* Ἀρίσταρχος ὁ Σάμιος ὑποτίθεται... τὸν ἥλιον μένειν ἀκίνητον, τὰν δὲ γᾶν περιφέρεσθαι περὶ τὸν ἥλιον.

tout l'univers (1). Ils avaient pour formes les cinq solides géométriques : la terre était le cube, le feu le tétraèdre, l'air l'octaèdre, l'eau l'icosaèdre, et l'éther le dodécaèdre (2). La raison de ces analogies paraît assez obscure. La terre était assimilée au cube, probablement à cause de sa solidité ; car le nombre *huit*, le premier cube pair ($2 \times 2 \times 2$), était synonyme de « base inébranlable » ; le tétraèdre était assigné au feu, à cause de la forme de la flamme, comparée à celle d'une pyramide à trois côtés ; quant aux formes des autres éléments, le sens en est plus difficile à expliquer (3). Mais ces éléments universels n'étaient pas réputés absolument simples : ils se composaient de *monades*, de molécules primordiales, d'*atomes*, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot, et leurs composés reflétaient la forme primordiale de l'atome (4). Ces monades ou atomes étaient donc, d'après la doctrine des pythagoriciens, des corps réels, matériels, mais si petits (σωμάτια μικρά) qu'ils les comparaient à des points géométriques, et les appelaient *imperceptibles molécules de poussière* (ἀτμοὶ καὶ ὄγκοι) (5). Les atomes ou monades de Pythagore n'étaient donc pas des produits imaginaires, comme les éléments de la plupart des autres philosophes de l'antiquité. La force créatrice, « la divine *Tetractys*, source de l'éternelle nature (6) », ne s'est jamais arrêtée ; son action continue, et ce qu'on appelle *conservation* n'est qu'une *création perpétuelle* du monde. Dieu et l'univers sont étroitement unis ; cette union est une véritable absorption (κατάποσις) : « Comment, demande Jupiter à la Nuit-Chaos, l'Un sera-t-il pour moi le Tout ? (7) » En avalant et digérant son œuvre, comme Saturne avait dévoré ses enfants. Ces pensées se retrouvent pour ainsi dire à chaque page de l'enseignement pythagorique. L'éther, que beaucoup de disciples de Pythagore rejetaient comme élément, avait de l'analogie avec l'âme du monde dont il est parlé dans le *Timée* de Platon ; il diffère complétement de l'éther que certains physiciens admettent pour expliquer les phénomènes de la lumière. D'après Pythagore, la vision s'effectue par des rayons qui partent de l'œil et vont toucher l'objet pour en rapporter l'image ; ils forment ainsi un cône dont la base est à l'objet et le sommet à l'œil (8). C'est la théorie des modernes, avec cette différence radicale, c'est que d'après celle-ci les rayons vont de l'objet à l'œil, et non de l'œil à l'objet. L'éther pythagorique était la force ou l'esprit de Dieu qui anime tout. L'âme humaine en émane ; ce qui explique la parenté des hommes avec les dieux, et pourquoi ceux-ci prennent tant d'intérêt à la vie des mortels (1). L'âme était elle-même complexe : les uns réservaient le nom d'*esprit* (νοῦς) seulement à la partie céleste ou intellectuelle, tandis qu'ils donnaient à la partie terrestre le nom de ψυχή ; celle-ci était la force vitale ou morphoplastique des modernes. On l'appelait aussi simplement *vie*, ζωή ; mais alors on avait soin de conserver à l'âme (intelligence) proprement dite son véritable nom (ψυχή) (2). D'autres divisaient l'âme dichotomiquement en partie immortelle, comprenant la raison et l'intelligence (νοῦς et φρένες) et en partie mortelle, composée de l'appareil sensitif (τὸ παθητικόν). Pythagore plaçait la première dans le cerveau et la seconde dans la poitrine ou le cœur. Les pensées sont, d'après lui, des souffles, ἄνεμοι, de l'esprit, et invisibles, comme l'éther, à la nature duquel elles participent (3). Les sensations dépendent de la force vitale ; la vision, par exemple, serait l'effet d'un rayonnement de chaleur transmis par le cerveau à l'organe de la vue. Il y a autant de sens que d'éléments : la vue correspond au feu ou à la lumière, l'ouïe à l'éther, l'odorat à l'air, le goût à l'eau, le toucher à la terre (4). On retrouve encore le quaternaire dans le nombre des viscères (poumons, cœur, estomac, foie) contenus dans les deux grands compartiments du corps, séparés par le diaphragme. Les artères et les nerfs sont les liens matériels qui unissent l'âme au corps, tandis que ces liens immatériels sont les pensées et les actions morales. Pythagore nie la génération spontanée, car il fait sortir les premiers êtres vivants des mains du Dieu créateur. Il admet que l'âme après sa séparation du corps traverse l'air en conservant seulement la forme (intangible) du corps et se rend ainsi au tribunal des morts ; que par conséquent tout l'air est rempli d'esprits et de démons, bons et mauvais, et que ce sont eux qui nous envoient les songes, les pronostics et beaucoup d'événements que nous attribuons au hasard (5). C'était aussi la croyance de Thalès et des Égyptiens.

On conçoit sans peine qu'un homme de génie, qui avait profondément médité sur la valeur des nombres ou les rapports des quantités entre elles, devait arriver à faire bien des découvertes en ma-

(1) Alex. Polyhist. cité par Diogène Laerce, VIII.
(2) Stobée, *Eclog. Phys.*, I.
(3) Platon, *Timée* et ses commentateurs.
(4) C'était la doctrine du pythagoricien Ecphantus ; *voy.* Stobée, *Eclog. phys.*, I, p. 308 (édit. Heeren). De nos jours, la question de la forme géométrique des atomes et de leur groupement d'après des lois mathématiques a été traitée, comme moyen de contrôle de l'analyse chimique, par M. Gaudin, un des savants les plus ingénieux et les plus modestes de notre époque.
(5) Alexand. Aphrodis. in Arist., *Metaphys.*, XIII, 6 et 8 ; Arist., *De Cœlo*, III, 1 ; Sext. Empir., *Hypotyp.*, III, 18.
(6) Τετρακτὺς πηγὴ ἀενάου φύσεως. Proclus, *in Tim. Plat.*
(7) Ibid.
(8) Plutarque, *De placitis phil.*, IV, 14.

(1) Alex. Polyh., I.
(2) Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, c. XXVIII ; Diog. Laer., VIII.
(3) Plutarque, *De placit. Phil.*, IV, 5 ; et Diog. Laer., VIII.
(4) Stobée, *Eclog. Phys.*, I.
(5) Alex. Polyhist., cité par Diogène Laerc. : ἐκριφθεῖσαν δὲ αὐτὴν (τὴν ψυχὴν) ἐπὶ γῆς, πλάζεσθαι ἐν τῷ ἀέρι ὁμοίαν τῷ σώματι,.... εἶναι δὲ πάντα τὸν ἀέρα ψυχῶν ἔμπλεων, etc.

thématiques. Celle du carré de l'hypoténuse est une des plus grandes de ce genre. Quand Pythagore émit le théorème qui porte son nom, savoir que « dans un triangle rectangle le carré du plus grand côté (hypoténuse) est égal à la somme des carrés des autres côtés (cathètes) », il en donna sans doute aussi en même temps la démonstration, puisqu'on raconte qu'il offrit aux dieux un sacrifice en actions de grâce (1). Mais comment y était-il arrivé? Probablement par ses recherches sur les nombres et particulièrement sur la génération des carrés, où le quaternaire et la *kataposis* (absorption de l'unité) jouent un rôle éminent. En effet, si l'on désigne par $a = a \times 1$, le produit $4a$ sera $= (a+1)^2 - (a-1)^2$; ainsi, l'unité absorbée (kataposée) dans le premier membre de l'équation, réapparaît dans le second. Si l'on substitue à 1 un nombre quelconque $= b$, on aura $(a+b)^2 - (a-b)^2 = 4\,ab$. Enfin, si l'on fait $ab = x^2$, on aura par la formule $(a+b)^2 = 4\,ab + (a-b)^2$, tous les carrés hypoténuses en nombres rationnels à l'infini. Nous ignorons si Pythagore avait poussé jusque-là ses recherches; toujours est-il qu'on doit le regarder comme l'inventeur de la théorie des nombres qu'il avait entrepris d'assimiler à des figures géométriques (nombres triangulaires, polygones, etc.). Dans un fragment de Thymaridas, élève de Pythagore, les nombres premiers sont appelés *linéaires* (εὐθυγραμμικοί), parce qu'ils n'ont pour diviseur que l'unité (2). Cette connaissance, qui mettait en relief l'importance de la division générale des nombres en pairs et impairs (symétriques et asymétriques), impliquait en même temps celle des nombres composés, distingués en plans, rectangulaires (ἑτερομήκεις), carrés (τετράγωνοι), et en solides, tels que les cubes et les nombres de toutes les puissances supérieures à la troisième. La théorie des lignes commensurables et incommensurables (τὰ μετρητὰ καὶ ἄμετρα), des nombres rationnels et irrationnels, remonte aussi à Pythagore, comme l'affirme Proclus dans ses Commentaires sur Euclide (3). Ce qui devait l'y conduire c'est l'impossibilité d'exprimer en nombres le carré de l'hypoténuse, lorsque les deux cathètes sont égales, comme cela se présente dans les triangles rectangles isoscèles, formés par la diagonale d'un carré. Après avoir exposé la doctrine des carrés-sommes, Pythagore entreprit-il aussi de s'assurer si la somme de deux cubes peut être un cube, et ainsi de suite pour les autres puissances stéréométriques, et en reconnut-il, comme Fermat, l'impossibilité? C'est ce que, en l'absence de tout document historique, nous ne saurions décider. Ce qu'il y a de certain, c'est que Fermat a formulé ce théorème (que les plus grands mathématiciens ont jusqu'ici vainement essayé de démontrer) à la suite de ses études sur Diophante (*voy.* ce nom), et que ce mathématicien était, comme Euclide, parfaitement initié aux doctrines de Pythagore.

(1) Plutarque; *Sympos.*, VIII. 4, et *Non posse suaviter vivi*, etc., t. X, p. 501, de l'édit de Reiske.

(2) Jamblique, *Commentar. in Nicom. arith.*, p. 26.

(3) Proclus, *Com. in Euclid. Elem.*, I, 47. Πυθαγόρας... καὶ τὴν τῶν ἀλόγων πραγματείαν. Comp. Platon, *De legib.*, lib. VII.

Tels étaient les principaux traits de l'enseignement des ésotériques, qui portaient le titre de *pythagoriciens* par excellence. Répandus dans tous les pays alors civilisés, ils formaient une véritable confrérie, se reconnaissant, dit-on, à certaines pratiques et même à certains signes extérieurs. Voici, entre autres, un fait raconté par Jamblique, qui le tenait d'auteurs plus anciens. Un pythagoricien entra un jour, après une longue journée de marche, dans une hôtellerie. Épuisé de fatigue, il y tomba malade. L'hôtelier, touché de compassion, l'entourait des soins les plus affectueux et ne le laissait manquer de rien. Cependant la maladie s'aggrava; le pythagoricien, qui était pauvre, sentant sa fin approcher, inscrivit un symbole sur une tablette, et la remit à son hôte, en l'engageant à l'exposer de manière que tous les passants pussent l'apercevoir : « Vous ne vous repentirez pas, lui disait-il, de m'avoir fait du bien : ce symbole en répondra. » Le malade mourut, et l'hôtelier l'ensevelit honorablement. La tablette était déjà depuis longtemps exposée en montre, lorsque un jour un voyageur y reconnut le symbole sacré : c'était un pythagoricien ; il descendit chez l'hôtelier et le rémunéra largement (1). Quel était ce symbole? C'était, au rapport d'un scholiaste (2), le fameux pentagramme (double triangle enchâssé) que les initiés mettaient sur leurs lettres, signe qui jouait un si grand rôle dans les opérations magiques du moyen âge, et que dans certains pays les aubergistes emploient encore aujourd'hui comme enseigne. On connaît l'histoire de Damon et Phintias, et comment Denys le tyran voulut être admis dans l'amitié de ces deux pythagoriciens. Il y avait honneur et profit d'appartenir à cette belle association qui réalisait le rêve de beaucoup de philanthropes, association où les riches partageaient leurs biens avec les pauvres, en entendant par richesses non-seulement celles que recherchent les *habiles* de ce monde (les *sots* de l'autre!), mais les richesses de l'intelligence et du cœur, qui attestent, mieux que tous les parchemins, la véritable noblesse de l'homme.

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*

(2) *Ad Nubes Aristoph.*, p. 611. Πλάτων ἐν ἀρχῇ τῶν ἐπιστολῶν τὸ Εὖ πράττειν προὔθηκεν, οἱ δὲ Πυθαγόρειοι τὸ Ὑγιαίνειν, καὶ τὸ τριπλοῦν τρίγωνον, τὸ δι' ἀλλήλων τὸ πεντάγραμμον, ᾧ συμβόλῳ πρὸς τοὺς ὁμοδόξους ἐχρῶντο, ὑγίεια πρὸς αὐτῶν ὠνομάζετο. Ainsi, ce signe (deux triangles enchâssés l'un dans l'autre) qu'on voit sur presque toutes les brasseries de l'Alsace et de l'Allemagne, était le symbole de la *santé*. Les pythagoriciens s'en servaient comme les francs-maçons du triangle.

Un mot sur la fin du maître, qui était révéré par ses disciples comme le Christ par les apôtres. L'école que Pythagore avait fondée sur les ruines de Sybaris étendit sa renommée jusqu'à Rome, encore dans les langes de sa grandeur. Objet d'un véritable culte (1), c'est là qu'il vivait depuis vingt ans tout entier à ses travaux. Les cités voisines venaient le consulter pour les lois qu'elles voulaient se donner, et les princes ne dédaignaient pas ses conseils. Dans le même intervalle, Crotone avait atteint l'apogée de sa splendeur : c'est elle qui de la 78e à la 73e olympiade (511 à 491 avant J.-C.) fournissait presque tous les vainqueurs à ces grandes fêtes nationales qu'on appelait les jeux olympiques, isthmiques et néméens. Mais bientôt les pays qui composaient alors l'arche sainte de la civilisation allaient être assaillis par une de ces tempêtes, — moments de recrudescence de l'ambition humaine, — qui forment les époques critiques de l'histoire. Darius et Xerxès, poussés par l'esprit de conquête, couvrirent de leurs armées l'Ionie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce; les Carthaginois, excités par l'esprit de lucre, pour faire de la Sicile une de leurs colonies, l'inondèrent du sang de leurs troupes mercenaires; enfin les cités florissantes de la Grande-Grèce, comme si la prospérité leur pesait, étaient déchirées par deux factions perpétuellement ennemies, l'aristocratie et la démocratie. Leurs discordes sanglantes étalaient une des plaies les plus hideuses de l'humanité, la soif de la domination. Crotone eut particulièrement à souffrir de ses guerres civiles; et comme Pythagore et ses disciples appartenaient au parti aristocratique, ils étaient d'avance signalés à la haine du parti opposé. C'est ce que nous apprend Jamblique d'après des sources anciennes, la *Chronique des Crotoniates* (ὑπομνήματα τῶν Κροτωνιατῶν), et *la Vie de Pythagore* par Apollonius de Tyane. En voici le résumé : Dès l'origine les disciples de Pythagore étaient peu aimés de la multitude, et ils le savaient; car lorsque, plus tard, leur instruction, leur naissance et leur fortune les portaient aux premières charges de l'État, ils faisaient souvent éclater leur dédain pour ceux qui n'étaient pas de leur hétairie. L'effet de cette conduite rejaillit bientôt sur le maître lui-même, qui, vénéré d'abord de tous les citoyens sans distinction de classes, finit par tomber en défaveur auprès du grand nombre. Pour comble de disgrâce, plusieurs de ceux qui avaient été renvoyés de son école se joignirent aux mécontents : Hippasus, Diodore et Théagès proposèrent des réformes démocratiques qui devaient diminuer le pouvoir de l'aristocratie dont Démocède, Ménon, Alcimaque et Deinaque, tous amis ou parents de Pythagore, étaient les membres les plus influents. Au moment où un danger commun les menaçait, les aristocrates, au lieu de demeurer unis, se divisèrent, oubliant tous les préceptes de Pythagore, qui ne cessait de leur crier : « De même que dans les plaies graves on emploie le fer et le feu, il faut extirper de l'âme l'ignorance, du ventre la luxure, de l'État la discorde, de la famille la désunion, et de toute chose l'immodération (1) ». Malheureusement les hommes sont toujours et partout les mêmes : ils entendent volontiers les belles choses qu'on leur commande, mais ils n'aiment pas à les pratiquer : tout ce qu'ils peuvent ou veulent faire, c'est de créer des dogmes qui, par le facile accomplissement de quelques pratiques extérieures, les dispensent, à ce qu'ils s'imaginent, de l'accomplissement, beaucoup moins facile, de la morale universelle. Puis ils viennent, — les insensés! — se plaindre de l'injustice du destin et reprocher à la Providence une vie de misère, qui est leur propre ouvrage. — On vit alors se produire dans Crotone une de ces pages sanglantes dont se compose presque exclusivement le livre de l'histoire. L'école de Pythagore fut détruite; la plupart de ses disciples périrent par le fer ou dans l'incendie de l'édifice où ils s'étaient réfugiés; quelques-uns s'enfuirent à Métaponte, à Tarente, à Rhegium, et se répandirent de là en Sicile et dans la Grèce. Leur maître fut épargné. Mais, dénué de tout, il dut, à plus de quatre-vingts ans, chercher où reposer sa tête. Kaulonia, où il aborda, lui refusa un gîte; les Locriens ajoutèrent l'outrage au refus de l'accueillir dans leur ville; côtoyant ainsi la plage, il atteignit Tarente, où son infortune excita quelque compassion. C'est là qu'il mourut obscurément, après avoir eu, dit-on, encore assez de forces pour faire graver sur l'airain la topographie des contrées alors connues de la terre. F. HOEFER.

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.* : Ses disciples avaient pour coutume de ne jamais prononcer le nom de Pythagore; car même de son vivant, lorsqu'ils voulaient le désigner, ils l'appelaient le *Divin* (ὁπότε βούλοιντο δηλῶσαι, καλεῖν αὐτὸν θεῖον).

Porphyre, Jamblique, Diogène Laerce, *Vie de Pythagore*. — Brucker, Tennemann, Tiedemann, Ritter, *Hist. de la Philosophie*. — Rœth, *Geschichte unserer Abendlænd. Philosophie*, 2 vol. in-8°, 1858.

PYTHÉAS (Πυθέας), célèbre voyageur grec, natif de Marseille, descendait probablement de la colonie des Phocéens qui fondèrent Massilia. On n'a aucun renseignement sur sa vie; l'époque même où il vivait est incertaine. D'après le témoignage de Polybe, recueilli par Strabon, c'était un citoyen pauvre, et, si la moyenne des deux évaluations de Bougainville et de Vossius est exacte (2), il vivait vers 350 avant l'ère chrétienne (3).... Les écrits de Pythéas

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.* Περικοπτέον — ἀπὸ ψυχῆς ἀμαθείαν, κοιλίας δὲ πολυτέλειαν, πόλεως δὲ στάσιν, οἴκου δὲ διχοφροσύνην, ὁμοῦ δὲ πάντων ἀμετρίαν.

(2) Bougainville, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscrip.*, vol. XIX, p. 153, le fait vivre avant Aristote, et Vossius, *De hist. græcis*, p. 125, édit. Westermann, le fait contemporain de Ptolémée Philadelphe.

(3) Pytheas est cité par Dicéarque, élève d'Aristote

sont souvent cités par les anciens. L'un paraît avoir eu pour titre : Περὶ τοῦ Ὠκεανοῦ, *De l'Océan*, c'est-à-dire *Des pays situés autour de l'Océan ;* l'autre : Περίπλους ou Γῆς περίοδος, *Circuit de la terre* (1). Au rapport de Polybe, cité par Strabon, il entreprit deux voyages, l'un pour visiter la Gaule, l'Ibérie, la Grande-Bretagne, Thulé, etc., et l'autre (probablement le voyage de retour), pour explorer la côte de l'Europe méridionale depuis Gadeira (Cadix) jusqu'au Tanaïs (embouchure du Don). Voici, d'après les fragments qui nous restent, les résultats de ses observations : Pythéas voyageait aux frais de quelques particuliers, probablement dans l'intérêt de leur commerce. Guidé par les indications que lui avait fournies son maître, Eudoxe de Cnide, il commença par prendre la latitude (hauteur du pôle) de Gadeira, et observa dans le détroit des colonnes d'Hercule les phénomènes de la marée. Il doubla le promontoire Sacré (cap Saint-Vincent), atteignit en trois jours le cap Finistère, et en trois autres jours les îles celtiques, parmi lesquelles il mentionne Uxisance (Ouessant), dans le voisinage des Ostidamniens. De là il traversa la Manche et vint aborder à Kantion, où il rencontra pour la première fois des Bretons. Il en étudia les mœurs, parle de leurs cabanes, de leurs granges, de leurs récoltes, de leurs boissons et de leur manque de soleil. Après deux journées et demie sur mer il gagne le continent à l'extrémité de la Celtique, s'arrête chez les Ostriens à l'embouchure du Rhin, et y observe la hauteur du pôle. Au bout de trois journées et demie il atteignit le Cattégat et la pointe septentrionale du Jutland. Là il entendit, chez les Cimbres, la légende de la mer Morte, visita le pays des Goths (Suède), et pénétra jusqu'à l'île d'Ababes, où il vit la houille employée comme combustible et recueillit quelques renseignements sur les îles de la Baltique entourant la Scanie. De là il se rendit, en deux jours, sur la côte prussienne où l'on pêchait le succin, que les Germains venaient y chercher pour approvisionner leur commerce, se mit en relation avec les Goths de la Vistule, toucha aux îles de Latris (Rügen), d'Ertlm, recueillit des renseignements sur le renne, l'élan et diverses productions des pays septentrionaux, et sortit bientôt de la mer où il s'était engagé pour se rendre dans l'extrême nord. Parti des Iles Britanniques, il toucha au cap Orcas, visita les Orcades (Pomona, Dumna et Ocetis), les îles Shetland, dont la plus grande s'appelait Nérigon, et après cinq jours de navigation il parvint jusqu'à l'*ultima Thule*. Qu'était-ce que la Θουλή? Était-ce, comme le suggèrent Pline et Martianus Capella, une région circumpolaire (1)? Était-ce la côte orientale du Groenland, ou enfin l'Islande? C'est cette dernière opinion qu'adopte Bessell, dans son travail érudit sur Pythéas. Il se fonde sur des phénomènes physiques, et principalement les éructations aqueuses d'une source intermittente qui offre une parfaite analogie avec le fameux Geiser d'Islande : *et refluo circumsona gurgite Thule*, dit Stace (2). Pythéas parle aussi d'une boisson faite avec du miel, dont se servaient les habitants de Thulé. C'est évidemment l'hydromel, qui est encore aujourd'hui d'un si fréquent usage dans les pays scandinaves, particulièrement en Norvége et en Suède. Les Thuléens vivaient de « millet, de racines, et de quelques autres légumes » ; c'est encore aujourd'hui la principale nourriture des Islandais. Mais voici le passage qui a le plus exercé l'esprit des critiques : « A l'île de Thulé, vers le nord et dans toutes ces contrées-là, il n'y avait ni terre, ni mer, ni air, mais un mélange des trois, semblable au poumon de mer (πνεύμων τῆς θαλάσσης), sur lequel la mer et la terre étaient suspendues et qui servait de lien à toutes les parties de l'univers, sans qu'il fût possible d'y aller ni à pied ni sur des navires. » Quelques-uns sont partis de là pour taxer tout le récit de Pythéas de fable, c'est aller trop loin ; d'autres, plus naturalistes que géographes, se sont attachés à la détermination de cet être étrange appelé le *poumon de mer ;* mais on ignore encore s'il faut le ranger parmi les animaux, les végétaux ou les zoophytes. Comme Pythéas, à qui on a peut-être bien injustement appliqué surtout ce dicton vulgaire *A beau mentir qui vient de loin*, avoue lui-même qu'il ne connaissait ces choses que par ouï-dire, n'est-il pas plus simple d'admettre que ce mélange chaotique et impénétrable d'air, de terre et d'eau, est l'image de ces épais brouillards qui enveloppent ces montagnes de glace flottantes, les redoutables banquises de la côte orientale du Groenland ?

Dans son voyage de retour, Pythéas toucha aux Hébrides, dont il fit la description, et revint le sixième jour aux Iles Britanniques. Du cap Belerion il mit quatre jours pour arriver à l'embouchure de la Gironde, d'où il regagna sa ville natale par la voie de terre. L'ouvrage dans lequel il avait consigné les résultats de ses observations ne nous est pas parvenu. Ctésias, contemporain de l'auteur, paraît l'avoir le premier consulté avec fruit. Strabon prit beaucoup de renseignements dans Ctésias aussi bien que dans Pythéas, bien qu'il ne leur accorde pas une grande autorité. Les autres écrivains qui ont fait des emprunts à Pythéas sont : Dicéarque, Clitarque, Cratès, Érastothène, Polybe le géographe, Hipparque, Artémidore et Diogène, que nous ne connaissons également que par Strabon. Diogène, qu'il ne faut pas confondre avec

(Strabon, II, p. 104), et par Timée (Pline, *Hist. nat.* XXXV. 11).

(1) Geminus, *Introd. in Astron.*, dans Petau, *Uranolog.*, p. 22 ; Marcien, édit. Miller ; Scholiast. in *Apollon. Rhod.* V, 761.

(1) Pline, *Hist. nat.*, II, 77 ; et Mart. Capella, VI.

(2) Stace, *Silv.*, V, 1.

le philosophe du même nom, avait reproduit sous forme de roman ce que Pythéas avait raconté des *choses situées au delà de Thulé* (τὰ ὑπὲρ Θουλὴν ἄπιστα). Parmi les Romains, nous citerons particulièrement Pline, Pomponius Mela et Tacite, comme ayant emprunté à Pythéas une grande partie des détails qu'ils nous ont donnés des régions septentrionales de l'Europe.

F. H.

Bougainville, *Sur l'Origine et les Voyages de Pythéas*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.*, vol. XIX, p. 146-165. — D'Anville, *Sur la Navigation de Pythéas à Thulé*, ibid., XXXVII, p. 436-442. — Ukert, *Geographie der Griech. und Röm.*, vol. I, part. I, p. 298-309. — Straszewick, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*; Paris, 1836. — Arvedson, *Pytheæ Massiliensis Fragmenta*; Upsal, 1824. — Fuhr, *De Pythea Massil.*; Darmstadt, 1835. — W. Bessel, *Ueber Pytheas von Massilien*; Gœttingue, 1858, in-8° (c'est l'ouvrage le plus complet qui ait jusqu'ici paru sur Pythéas).

PYTHODORIS, reine du Pont, morte vers l'an 38 après J.-C. Fille de Pythodore de Tralles, ami de Pompée, elle devint la femme de Polémon Ier, roi du Pont et du Bosphore. Après la mort de son mari, elle conserva la possession de la Colchide. Le Bosphore fut soustrait à son pouvoir. Elle se remaria à Archélaüs, roi de Cappadoce. Veuve une seconde fois (17 de J.-C.), elle retourna dans ses propres États, qu'elle administra jusqu'à sa mort. Strabon, son contemporain, vante son caractère viril et sa capacité pour les affaires. Il paraît que les pays soumis à sa domination fleurirent sous son gouvernement. De ses deux fils, l'un, *Zénon*, devint roi d'Arménie; l'autre, *Polémon*, qui avait secondé sa mère dans l'exercice de son pouvoir, lui succéda sur le trône du Pont.

G. R.

Strabon, XI, XII, XIV.

Q

QUADE (*Michel-Frédéric*), savant allemand, né le 28 juillet 1628, à Zechau (Poméranie), mort le 11 juillet 1757, à Stettin. Fils d'un pasteur protestant, il devint, après avoir étudié aux universités de Wittemberg et de Greifswalde, bibliothécaire et secrétaire du vice-chancelier de la dernière, J.-Fr. Meyer, en compagnie duquel il visita diverses parties de l'Allemagne et de la Pologne. Après avoir, pendant ses voyages, noué des relations avec plusieurs hommes distingués, tels que Leibniz, Olearius, Lœscher, il commença en 1706 à faire à Greifswalde des cours de philosophie et de théologie, fut nommé en 1710 adjoint à la faculté de théologie, et fut appelé en 1716 au Vieux-Stettin, comme recteur du gymnase, emploi qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui : *De viris statura parvis, eruditione magnis*; Greifswalde, 1706 : l'auteur était lui-même d'une taille exiguë; — *De Dionysio Areopagita scriptisque eidem suppositis*; ibid., 1708; — *De principum Fridericorum in litteras et litteratos favore*; Stettin, 1717, in-fol.; — *De rectoribus scholarum quadragesimum laboris annum supergressis*; ibid., 1719, in-fol.; — *De jurisconsultis ex theologis factis*; ibid., 1720, in-fol.; — *Prodromus vindiciarum gloriæ et nominis Pomeranorum*; Rostock, 1721, in-8° : cet écrit, publié sous l'anonyme, était dirigé contre le *Altes und neues Pommernland* de Schœttgen; — *De modestia eruditorum*; 1727, in-4°; — *De prudentia philosophiæ, imprimis christianæ, circa injurias*; 1734, in-4°; — *De morbis eruditorum ordini familiariaribus et plerumque exitiosis*; 1741, in-fol.; — *De meritis academiæ Regiomontanæ in rem Pomeraniæ publicam, ecclesiasticam et litterariam*; 1744, in-fol.; — *De varia Paleo-Sedinensis gymnasii fortuna*; 1752, in-fol.; — *Specimen supplementorum ad Maittaire Annales typographicos*, dans le tome VIII de la *Berliner Bibliothek* d'Œlrichs, etc.

Œlrichs, *Memoria M.-Fr. Quade* (Rostock, 1758, in-4°). — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

QUADEN (*Matthias*), géographe allemand, né à Kilkenbach, mort en 1609, à Cologne. Ayant reçu dans cette dernière ville le droit de bourgeoisie, il y exerça la sculpture et la gravure; il était aussi géographe et historien, et ses écrits montrent qu'il était habile dans la grammaire et la poésie latine. On a de lui : *Compendium universi, complectens geographic. descript. lib. V*; Cologne, 1600, in-12; — *Geographisches Handbuch*; ibid., 1600, in-fol., avec cartes; — *Memorabilia mundi* (en allemand); ibid., 1601, in-12; — *Teutscher Nation Herrlichkeit* (Excellence de la nation allemande); ibid., 1609, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, II, 265.

QUADRATUS (Saint), l'un des Pères de l'Église, vivait dans la première moitié du deuxième siècle. Son nom se rencontre assez fréquemment dans la *Chronique* d'Eusèbe; mais on a mis en question si cet historien parle d'une ou de deux personnes. Valois et quelques autres, notamment Tillemont, croient à l'existence de deux Quadratus, l'un disciple des apôtres et apologiste, l'autre évêque d'Athènes et contemporain de Denys de Corinthe, martyr en 178. Saint Jérôme, au contraire, n'admet qu'un seul personnage de ce nom. Quadratus était sans doute disciple de l'apôtre saint Jean. Publius, successeur de Denys l'Aréopagite dans l'évêché d'Athènes, ayant été martyrisé vers 125, il fut choisi pour lui succéder. Lorsque Adrien vint à Athènes, en 126, Quadratus prit la défense de la religion chrétienne dans une apologie qu'il adressa à ce prince. Il n'en reste plus qu'un fragment, conservé par Eusèbe.

Eusèbe, lib. IV, *Histor.*, c. 3. — Saint Jérôme, *Epist.* 84, *ad Magnum*. — Dom Ceillier, *Hist. des aut. sacr. et ecclés.*, t. I. — W. Smith, *Dictionary*.

QUADRATUS (*Asinius*), historien grec, vivait sous les empereurs Philippe Ier et II (244-249 de J.-C.). Il avait écrit en grec deux ouvrages, aujourd'hui perdus : une *Histoire de Rome*, dite Χιλιετηρίς, parce qu'elle embrassait les annales de cette ville jusqu'à l'an 1000 de sa fondation; et une *Histoire des Parthes*, souvent citée par Étienne de Byzance, sous le titre de Παρθικά ou Παρθυηνικά.

Vossius, *De hist. græcis*, 286-7. — Smith, *Dictionary*.

QUADRATUS (*Fannius*), contemporain d'Horace, qui parle de lui avec mépris dans deux passages de la *Satire* 1re. C'était le parasite de Tigellius Hermogène et l'un de ces poëtes faméliques et envieux qui s'efforcèrent de ternir la gloire d'Horace, parce qu'elle les rejetait dans l'ombre.

Weichert, *Poetarum latin. reliquiæ*, p. 290.

QUADRI (*Giovanni-Lodovico*), architecte et graveur italien, né en 1700, à Bologne, mort en 1748. Il fréquenta l'atelier de F. Bibiena, et cultiva tour à tour l'architecture, la peinture et la gravure. Plusieurs de ses ouvrages décorent sa

ville natale. Il a publié *Tavole gnomoniche* (1733-43-46), *Regole degli cinque ordini di architettura* (1736), *Regole della prospettiva prattica* (1744), et il a laissé plusieurs traités manuscrits conservés dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne.

Gori Gandellini, *Notizie degli intagliatori.*

QUADRI (*Antonio*), littérateur italien, né en 1777, à Vicence. Après avoir occupé un emploi dans les bureaux de cette ville, il administra comme sous-préfet l'arrondissement de Bassano, coopéra ensuite à la réorganisation des provinces de l'Italie replacées sous la domination autrichienne, et fut nommé en 1815 secrétaire du gouvernement de Venise. On a de lui : *Memoria di economia politica;* Padoue, 1829, in-8°; — *Huit jours à Venise;* Venise, 1822, in-18; 6ᵉ édit., 1840 : travail fort utile à ceux qui désirent connaître les monuments et l'histoire de cette cité; — *Storia della statistica;* Venise, 1824; — *Prospetto statistico delle provinzie venete;* ibid., 1826; suivi d'un *Atlante statistico* en 82 tables synoptiques; — *Il gran Canale di Venezia;* ibid., 1828; — *Le Dieci epoche della storia d'Italia;* ibid., 1826-1827; — *Manuel du voyageur à Venise;* Paris, 1835, in-18. Les travaux de ce savant l'avaient fait admettre dans l'Académie des sciences de Turin.

Rabbe, *Biogr. univ. des contemp.* (Suppl.).

QUADRIGARIUS (*Quintus Claudius*), historien romain, vivait à la fin du premier siècle avant J.-C. Les renseignements font complétement défaut sur cet écrivain, nommé *Claudius* ou *Clodius* par Tite-Live, *Quintus* par Priscien, *Quintus Claudius* par Aulu-Gelle, enfin *Quadrigarius* par ce dernier et par Nonius Marcellus. Il est assez singulier que Cicéron n'ait fait mention de lui nulle part; en revanche Aulu-Gelle le cite fréquemment, et semble faire grand cas de son autorité. Quadrigarius est auteur d'un ouvrage connu sous les titres d'*Annales*, d'*Historiæ* et de *Rerum romanarum libri*, et qui embrassait le récit des événements compris entre la prise de Rome par les Gaulois et la mort de Sylla; il avait au moins vingt-trois livres, et le septième consulat de Marius se trouvait rapporté dans le dix-neuvième. Tite-Live s'est approprié plusieurs passages de cette histoire, et ceux qui sont épars en assez grand nombre dans les *Nuits Attiques* témoignent d'un style assez élégant. Les *Annales* de Quadrigarius, ou du moins ce qui en reste, ont été insérées dans les *Fragmenta historica* d'Antoine Augustin et à la suite de l'édition de Salluste d'Havercamp (Amst., 1742, t. II, in-4°).

Krause, *Vitæ et fragm. historic. rom.*, p. 243. — Giesebrecht, *Ueber Claudius Quadrigarius;* Prenzlau, 1831, in-4°. — Lachmann, *De fontibus historiarum Titi Livii;* Gœttingue, 1822-28, in-4°. — Smith, *Dictionary.*

QUADRIO (*Francesco-Saverio*), littérateur italien, né le 1ᵉʳ décembre 1695, à Ponte, dans la Valteline, mort le 21 novembre 1756, à Milan. A peine eut-il achevé ses études qu'il s'engagea dans la Société de Jésus; son noviciat terminé, il fut chargé d'enseigner les humanités à Padoue, puis la théologie à Bologne, l'Écriture sainte à Venise et à Modène, et revint à Padoue comme préfet des classes. Il avait entrepris une *Histoire générale de la poésie*, et ce qui en avait paru lui avait attiré de toutes parts les témoignages les plus flatteurs, lorsqu'il prit la subite résolution de quitter les Jésuites : il se trouvait alors à Milan (mai 1744); sans avoir prévenu personne, il s'éloigna en secret, jeta l'habit qui le gênait sur le chemin, et alla s'établir à Zurich, d'où il adressa au pape un mémoire pour justifier sa conduite. Le goût des lettres l'amena à Paris, et il eut des relations avec Voltaire et le cardinal de Tencin. En 1748 il obtint de Benoît XIV l'autorisation de porter le costume de prêtre séculier, et des lettres de recommandation pour le savant Querini; en 1751 il devint le bibliothécaire du comte Pallavicini, gouverneur de Milan; et lorsque ce seigneur fut obligé de quitter cette ville (1753), Quadrio se retira dans un couvent de barnabites. Il fut un des littérateurs les plus instruits du dernier siècle; ses travaux et surtout son humeur chagrine et mélancolique abrégèrent sa vie. Outre plusieurs savants jésuites, il eut pour amis ou protecteurs Lazzarini, Morgagni, Querini, Benoît XIV et Passeroni, qui lui a consacré les quatre vers suivants de son *Cicerone :*

V'è il dotto Quadrio a cui la poesia
Deve cotanto ed i poeti egregi,
Per quel ch' ha scritto e scrive tutta via,
E caro al papa, a' cardinali e regi.

On a de lui : *Della poesia italiana;* Venise, 1734, in-4° : ce traité, écrit sous le pseudonyme de Giuseppe-Maria Andrucci, est dû aux soins de Seghezzi et d'Apostolo Zeno; — *Della Storia e della ragione d'ogni poesia;* Bologne et Milan, 1739-1759, 7 tom. in-4° : ce vaste recueil, malgré de nombreuses erreurs signalées par Tiraboschi et malgré une méthode défectueuse, n'a point été remplacé; personne n'a depuis rassemblé sur la théorie et l'histoire de la poésie un aussi grand nombre de notions générales et particulières, de recherches et d'observations, de jugements littéraires et de détails biographiques; — *Dissertazioni critico-storiche intorno alla Rezia, oggia Valtellina;* Milan, 1755-1756, 3 vol. in-4°; la carte qui accompagnait cet ouvrage a été supprimée, par ordre du gouvernement de Milan, comme indiquant d'une manière fausse les limites du côté du lac de Chiavenna. Il a aussi publié une édition nouvelle des *Psaumes de la pénitence* traduits par Dante (Bologne, 1752, in-8°), et il avait composé un poëme en 60 chants, intitulé *Il Cavaliere errante*, et qu'il jugea indigne de voir le jour.

QUADRIO (*Giuseppe-Maria*), cousin du précédent, né le 11 mars 1707, à Ponte, mort le 26 septembre 1757, à Milan, fut un des meilleurs

élèves de Vallisnieri et de Morgagni, et pratiqua la médecine avec succès. Il est auteur de plusieurs dissertations médicales et de quelques poésies. P.

Raccolta milanese, 1756. — *Annali letterarj d'Italia*, t. I, 2e part., p. 263. — Giovio, *L'omini della Comasca*; 1784, in-8°.

QUAGLIO, nom d'une famille originaire de Luino, sur le lac de Côme, et qui a produit plusieurs générations d'artistes.

Le plus ancien, QUAGLIO (*Giulio*), était fils d'un élève du Tintoret, et suivit les principes de ce maître. Il peignit beaucoup de fresques, de tableaux d'autel et d'autres ouvrages, que l'on voit encore à Vienne, à Salzbourg et à Laybach.

QUAGLIO (*Lorenzo*), né le 25 juillet 1730, à Luino, mort le 7 mai 1804, à Munich, avait pour père Giovanni-Maria, qui était entré comme ingénieur-architecte au service de l'Autriche. Il s'appliqua à l'architecture, et éleva, d'après ses dessins, le théâtre de Manheim et celui de Francfort, sans compter plusieurs édifices remarquables pour le bon goût. Ses deux fils, *Giovanni-Maria* et *Domenico*, furent des peintres de mérite, et l'un des fils de ce dernier, *Giuseppe*, né en 1747, mort le 23 janvier 1828, à Munich, se rendit fort habile dans la décoration théâtrale.

QUAGLIO (*Domenico*), peintre, fils de Giuseppe, né le 1er janvier 1786, à Munich, mort le 9 avril 1837, à Hohenschwangau (Bavière), mérita d'être surnommé *le Canaletto* allemand. Sous la direction de son père, il fit des progrès rapides dans le paysage et la gravure. S'étant adonné plus particulièrement au dessin d'architecture, il visita quelques-unes des vieilles cités de l'Allemagne, afin de se familiariser avec les monuments de l'art gothique, et peignit une *Vue de la cathédrale de Ratisbonne*, qui fut achetée par Maximilien Ier, roi de Bavière. En 1819 il cessa de travailler, comme il avait fait jusque-là, pour le théâtre de Munich. Ses œuvres, qui sont très-nombreuses, se recommandent par la puissance des effets et par la fidélité de la reproduction; elles ont largement aidé à la renaissance du goût artistique en architecture. Il a aussi laissé plusieurs estampes et lithographies, entre autres une série de trente sujets sur les chefs-d'œuvre du moyen âge en Allemagne.

Ses trois frères ont aussi pratiqué la peinture; l'un, *Angelo*, est mort le 2 avril 1815; les deux autres, *Lorenzo*, né le 19 décembre 1793, et *Simone*, né le 23 octobre 1795, vivent encore. K.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

QUANDT (*Jean-Gottlob*), écrivain artistique allemand, né à Leipzig, le 9 avril 1787, mort à Dittersbach, le 19 juin 1859. Fils d'un riche commerçant, il s'adonna, sur le conseil de son maître, Rochlitz, à des études approfondies sur les beaux-arts; après avoir visité l'Italie à plusieurs reprises, il passa le reste de sa vie à Dresde, ou sur son domaine de Dittersbach, occupé à compléter ses belles collections d'objets d'art et à contribuer aux progrès de l'art par des cours qui eurent beaucoup de succès. On a de lui : *Streifereien im Gebiete der Kunst* (Excursions dans le domaine de l'art); Leipzig, 1819, 3 parties, in-8°; — *Entwurf zu einer Geschichte der Kupferstichkunst* (Essai d'une histoire de la gravure); ibid., 1826; — *Briefe aus Italien ueber das Geheimnissvolle der Schönheit und Kunst* (Lettres d'Italie sur le mystérieux dans la beauté et dans l'art); Gera, 1830; — *Nippes von einer Reise nach Schweden* (Souvenirs d'un voyage en Suède); Leipzig, 1843; — *Vortræge über Aesthetik* (Cours d'esthétique); ibid., 1844; — *Beobachtungen über Menschen, Natur und Kunst auf einer Reise ins südliche Frankreich* (Observations sur les hommes, la nature et l'art faites pendant un voyage dans le midi de la France); ibid., 1846; — *Verzeichniss meiner Kupferstich-sammlung* (Catalogue de ma collection de gravures); ibid., 1853. E. G.

Convers.-Lexikon. — *Männer der Zeit* (Leipzig, [illegible]).

QUANTIN (*Pierre*), général français, né à Fervaque, près Lisieux, le 16 juin 1759, mort à Pont-l'Évêque, en 1824. Il appartenait à une famille noble des environs de Savenay (Bretagne), et était sous-officier d'artillerie en 1789. En 1792, il fut nommé capitaine de l'artillerie du 3e bataillon du Calvados. Il franchit rapidement les grades inférieurs, et en 1796 fut chargé de réprimer les révoltes des départements de l'ouest. Connaissant parfaitement les localités, il rendit d'utiles services. En 1798, appelé au commandement de la 9e division militaire (Nîmes), il se montra très-républicain, et dépassa les vues des Directeurs. Cependant il se rallia à l'empire. Napoléon le nomma, en 1805, commandeur de la Légion d'honneur. Après avoir commandé quelques départements, il mourut dans la retraite.

Le Moniteur universel, an VIII. — Arnault, Jay, etc. *Biogr. nouv. des contemporains*.

QUANZ (*Jean-Joachim*), musicien allemand, né en 1697, à Oberscheden, près Gœttingue, mort le 12 juillet 1773, à Potsdam. Fils d'un maréchal ferrant et destiné au même métier, il l'abandonna pour entrer en apprentissage chez son oncle, qui était musicien pensionnaire de la ville de Mersebourg. En 1718 il fut admis à faire partie de l'orchestre de Varsovie, et bien qu'il excellât dans plusieurs instruments, il fit de la flûte l'objet de son application particulière. A la suite de l'ambassadeur de Pologne, il voyagea en 1724 en Italie, et visita ensuite Paris et Londres. De retour à Dresde, il entra dans l'orchestre de la cour. Frédéric II, n'étant encore que prince royal, avait reçu de Quanz des leçons de flûte; aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il le manda à Berlin, et lui donna une pension de 2,000 écus; souvent même il prit plaisir à exécuter des duos avec lui. Cet artiste passait pour un virtuose consommé; il apporta divers perfectionnements

à la flûte et établit en 1739 un atelier dont l'exploitation devint très-fructueuse pour lui. Il est auteur de plus de 500 concertos ou solos, composés à l'usage exclusif de son royal élève, et d'une *Instruction pour jouer de la flûte* (Berlin, 1752, in-4°), qui a été traduite en plusieurs langues. Frédéric II avait pour son maître un si vif attachement que plusieurs fois il le soigna dans ses maladies et qu'il lui érigea un très-beau mausolée.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

QUARENGHI (*Giacomo*), architecte italien, né en 1744, à Bergame, mort en février 1817, à Saint-Pétersbourg. Fils d'un peintre, il reçut une éducation soignée, et fréquenta ensuite à Rome l'atelier de Mengs et plus tard celui de Pozzi, sur les conseils duquel il abandonna la peinture pour l'architecture, qu'il cultiva d'après les principes de goût fournis par les monuments de l'antiquité et par l'enseignement des grands maîtres de la renaissance. Appelé par l'impératrice Catherine II à Saint-Pétersbourg, il embellit cette ville d'un grand nombre d'édifices, parmi lesquels nous citerons : la Banque, la Bourse, le théâtre et la galerie de tableaux à l'Ermitage, la chapelle de l'ordre de Malte, etc. Il a encore construit les bains et la salle de concert à Czarscoeselo, l'escalier du palais impérial de Moscou, etc. Il fut aussi chargé par les cours d'Autriche, de Bavière et d'Angleterre de fournir des plans pour divers monuments, qui furent élevés d'après ses dessins. Sa grande réputation lui valut plusieurs hautes distinctions honorifiques et le fit élire membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg et de plusieurs académies des beaux-arts de l'Europe. Les *Plans et dessins des principaux édifices construits par Quarenghi* ont été publiés en 1821, à Milan, in-fol.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

QUARIN (*Joseph*, comte), médecin allemand, né à Vienne, le 19 novembre 1733, mort le 19 mars 1814, dans cette ville. Reçu docteur à l'âge de dix-huit ans, il devint peu de temps après médecin à l'hôpital des frères de la Miséricorde. Promu plus tard à l'emploi de premier médecin de l'empereur Joseph II, il profita de la faveur que lui témoignait ce prince pour faire améliorer le service des hôpitaux et l'instruction médicale, d'après les renseignements qu'il avait lui-même recueillis pendant un voyage scientifique qu'il avait fait en France, en Angleterre et en Italie. Son mérite lui fit obtenir en 1797 le titre de comte. On a de lui : *Tentamina de cicuta;* Vienne, 1761, in-8°; — *Methodus medendarum febrium;* ibid., 1772, 1774, in-8°; — *Methodus medendi inflammationes;* ibid., 1774, in-8°; réimprimé avec l'ouvrage précédent, sous le titre de : *Commentatio de curandis febribus et inflammationibus*, Vienne, 1781; trad. en français, Paris, 1800, in-8°; — *Animadversiones practicæ in diversos morbos;* Vienne, 1786, 1814, in-8°; trad. en français, Paris, 1807, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI. — Rotermund, *Supplément à Jöcher*. — *Biographie médicale*.

QUARLES (*Francis*), poëte anglais, né en mai 1592, à Stewards (comté d'Essex), mort le 8 septembre 1644, à Londres. Il était fils de James Quarles, surintendant de la marine, mort en 1642. Après avoir fait ses études à Cambridge et dans la Société de Lincoln's Inn, il accepta la place d'échanson auprès d'Élisabeth, fille de Jacques Ier (1613), et la suivit en Allemagne. Lorsque cette princesse eut perdu, en 1620, le trône de Bohême, il quitta son service, se rendit en Irlande, et y devint secrétaire du savant archevêque Usher. Son dévouement à la cause royaliste l'obligea en 1641 de chercher asile en Angleterre, et loin d'y trouver le repos, il fut exposé à la persécution et vit mettre ses biens au pillage. Mais ce qui lui causa un chagrin plus sensible, ce fut la dispersion de ses livres et manuscrits; on attribue même à ce dernier coup la cause de sa mort prématurée. Il avait le titre de chroniqueur (*chronologer*) de la cité de Londres, et comptait, dit-on, parmi les pensionnaires du roi. Quarles a écrit un grand nombre de poëmes, où l'on admire de fortes images, de la sensibilité, des expressions bien choisies et d'heureuses combinaisons ; ces poëmes, qu'on a essayé de faire revivre, ont joui dans leur temps d'une grande popularité, bien qu'on puisse reprocher à l'auteur un penchant tel en mysticisme religieux qu'il semble, suivant le mot d'Headley, avoir bu les eaux du Jourdain au lieu de celles de l'Hélicon. Nous citerons de lui : *Feast for wormes;* Londres, 1620, in-4° : c'est la légende de Jonas mise en vers; — *Hadassa, or the History of Esther;* ibid., 1621; — *Job militant, with meditations divine and moral;* ibid., 1624, in-4°; — *Divine poems;* ibid., 1630, in-8°; 1674, in-4°; — *Argalus and Parthenia, a romance;* ibid., 1631, in-4°; — *History of Sampson;* ibid., 1631, in-4°; — *Divine fancies;* ibid., 1633, in-4° : recueil d'épigrammes, de méditations et d'observations; — *Emblems;* ibid., 1635, in-8°, avec des figures de Marshall et de Simpson : cet ouvrage, le plus populaire de Quarles, a été souvent réimprimé; on en a donné en 1861 une fort belle édition illustrée à Londres; — *The Shepherd's oracles, eglogues;* ibid., 1646, in-4°; — *The Virgin widow, comedy;* ibid., 1649, in-4°; — *Enchiridion of meditations;* ibid., 1654, in-4°.

QUARLES (*John*), fils du précédent, né en 1624, dans l'Essex, porta les armes pour Charles Ier, et parvint au grade de capitaine. Après la mort du roi, il se mit à voyager sur le continent, et revint à Londres, où il mourut, en 1665, de la peste. Il cultiva aussi la poésie, et publia : *Fons lacrymarum* (1648, in-8°), *Regale lectum miseriæ, or a Kingly bed of misery* (2e édit., 1649, in-8°), *Divine meditations upon several subjects* (1679, in-8°), *Triumphant chastity* (1684, in-8°), etc.

Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Headley, *Beauties*. — Ellis, *Specimens*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

QUARRÉ (*Gaspard*), seigneur d'Aligny, né le 20 décembre 1625, à Dijon, où il est mort, le 5 janvier 1699. Il fut reçu en 1641 avocat général au parlement de Bourgogne, et obtint en 1652 le titre de conseiller d'État avec une pension. Il a publié ses *Plaidoyers et harangues* (Paris, 1658, in-4°).

Deux de ses fils méritent d'être mentionnés : *Étienne*, chevalier de Malte, servit avec distinction dans les guerres de Flandre et d'Allemagne; et *François*, mort le 31 octobre 1721, exerça la charge d'avocat général à Dijon, et laissa plusieurs écrits, qui n'ont pas vu le jour.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

QUARRÉ (*Antoinette-Suzanne*), poëtesse française, née à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 16 janvier 1813, morte à Dijon, le 25 novembre 1847. Ce fut au fond d'une petite boutique de lingère que se développa son goût inné pour la poésie. Un exemplaire de la tragédie de *Zaïre* lui avait servi d'abécédaire; aussi pour ses lectures enfantines elle semblait rechercher plus particulièrement les livres de poésie. Un littérateur d'esprit, M. de Belloguet, lui enseigna les règles de l'art. L'accueil que reçurent ses essais littéraires, soit en prose, soit en vers, une première mention honorable qu'elle obtint en 1839 de la Société des lettres et arts de Seine-et-Oise pour l'éloge de la princesse Marie d'Orléans, une épître que lui adressa Lamartine et les encouragements de quelques compatriotes l'engagèrent à mettre au jour un recueil de vers, qui parut sous ce titre : *Poésies d'Antoinette Quarré, de Dijon*; Dijon, 1843, in-8°. Malheureusement sa faible constitution devait bientôt être épuisée par l'excessive sensibilité de son âme. Au moment où elle préparait un second volume de ses œuvres, une mort prématurée vint l'enlever aux lettres (1). J.-P.-Abel JEANDET (de Verdun).

Revue des deux Bourgognes, 1838. — *Courrier de la Côte-d'Or*, 1843 (n° 16 et 17), 1847 (n° 143). — *Mem. de l'Académie de Dijon*. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*.

(1) Deux mois auparavant, en présence du monument élevé par Rude à Napoléon sur la montagne abrupte de Fixin, elle improvisait un de ses hymnes les plus applaudis. Ce chant du cygne est resté inédit.

* **QUATREFAGES DE BRÉAU** (*Jean-Louis-Armand* DE), naturaliste français, né à Berthezenne, près de Valleraugue (Gard), le 10 février 1810. Il descend d'une ancienne famille protestante. Après avoir terminé ses études classiques au collége de Tournon, il alla, en 1827, étudier la médecine et les sciences à Strasbourg, où il devint aide-préparateur de physique et de chimie à la faculté. En même temps il s'occupait d'anatomie comparée, sous les auspices de M. Duvernoy, pour lequel il fit de nombreux dessins. Reçu docteur ès sciences mathématiques (1830) et docteur en médecine (1832), il joignit, en 1840, à ces deux grades universitaires celui de docteur ès sciences naturelles. En 1833 il suppléait le professeur de chimie à la faculté de Toulouse, et se livrait avec beaucoup de succès à la pratique médicale, tout en continuant de cultiver la zoologie. A cette époque il publia des *Recherches d'embryogénie sur les Limnées et les Planorbes* (1834), et un travail de même nature *Sur les Anodontes* (1835). Ce mémoire, présenté à l'Académie des sciences, fut l'objet d'un rapport très-favorable, fait au nom d'une commission composée de Geoffroy Saint-Hilaire, F. Cuvier, et Blainville rapporteur. Il décida de l'avenir de M. de Quatrefages. En effet, peu de temps après la réorganisation des facultés, M. de Quatrefages fut appelé en 1838 à celle de Toulouse comme chargé du cours de zoologie. Dès ce moment il renonça à la clientèle médicale. Après avoir professé pendant deux ans, voyant que le titre qui lui avait été conféré ne se changeait pas en titre définitif et fatigué de lutter contre bien des obstacles, il donna sa démission, et vint, en 1840, se fixer à Paris avec l'intention de se livrer exclusivement à l'étude de la zoologie. M. de Quatrefages était à peu près sans fortune : il dut se créer des ressources avec son crayon de dessinateur et sa plume d'écrivain. La *Revue des deux mondes*, le *Règne animal illustré*, etc., lui permettaient de subvenir aux dépenses qu'entraînaient ses voyages de naturaliste et son séjour dans une modeste pension bourgeoise. En 1850 seulement il fut chargé du cours d'histoire naturelle au lycée Henri IV, et ne devint professeur titulaire qu'en 1852. Le 26 avril de la même année il avait été nommé membre de l'Académie des sciences, et fut appelé le 29 août 1855 au Muséum comme professeur d'histoire naturelle de l'homme. Il renonça aussitôt aux fonctions qu'il remplissait au lycée.

Les travaux de M. de Quatrefages sont de deux sortes. Les uns ont pour but de faire avancer la science par des recherches originales : ils s'adressent exclusivement aux savants de profession. Les autres, destinés à vulgariser la science, sont à l'adresse d'un plus grand nombre de lecteurs. Ces derniers ont presque tous paru dans la *Revue des deux mondes*; quelques-uns mettent en lumière des faits isolés à l'occasion d'ouvrages nouvellement publiés : tels sont les articles *Tendances modernes de la chimie*; *Le Hareng*; *Le Cosmos* de Humboldt. D'autres articles, reliés par une pensée commune, y ont paru sous le titre général de *Souvenirs d'un naturaliste* (1842-1853), réunis en 2 vol., 1854, et traduits en anglais (Londres, 1857). Tout en s'intéressant au récit du voyageur, on y puise des notions exactes sur le monde marin, et particulièrement sur les animaux inférieurs, dont l'étude a pris depuis une vingtaine d'années un si grand développement. L'auteur a, en outre, publié une série d'articles sur les *Métamorphoses de l'homme et des animaux* (1855-1856), et une autre sur l'*Unité de l'espèce humaine* (1860-1861) séries qui ont été aussi publiées à part.

Les travaux scientifiques proprement dits de M. de Quatrefages ont porté sur tous les groupes principaux du règne animal, à commencer par l'homme. Toutefois, l'auteur s'est occupé plus spécialement des animaux marins inférieurs, qu'il est allé étudier sur place. Il a publié sur ce sujet un grand nombre de mémoires, qui ont paru dans les *Annales des sciences naturelles*, le journal *L'Institut*, etc. Nous citerons surtout ses *Études sur les types inférieurs de l'embranchement des Annelés*, et ses divers mémoires sur les *Mollusques Phlébentérés*, faisant connaître les modifications profondes que présente chez ces animaux l'appareil digestif et la dégradation extrême de leur appareil circulatoire. Ces derniers mémoires provoquèrent lors de leur apparition, en 1845, une polémique très-vive, à laquelle prirent une part plus ou moins directe la plupart des naturalistes d'Europe, et dont le résultat a été la confirmation des faits annoncés par l'auteur. La nature des observations auxquelles se livrait M. de Quatrefages a exigé de lui de nombreux voyages sur les bords de la mer. C'est ainsi qu'il a visité les côtes de Cette et d'Agde (1839), l'archipel de Chausey et Saint-Malo (1841), les côtes de Saint-Vaast-la-Hougue (1842), l'archipel de Bréhat (1843), la baie de Biscaye (1847-1848), Saint-Vaast-la-Hougue (1849), Boulogne (1850), La Rochelle (1852). Le plus considérable de ces voyages est celui que M. de Quatrefages a fait en 1854, en compagnie de MM. Milne-Edwards et E. Blanchard : ces naturalistes explorèrent les côtes de la Sicile depuis Trapani jusqu'à Catane. Les principaux résultats recueillis dans ce voyage ont paru sous le titre de *Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage en Sicile*, vol. in-4°, avec de nombreuses planches. Outre les ouvrages cités, on a de M. de Quatrefages : *De l'extroversion de la vessie;* Strasbourg, 1832, in-4°, avec planches; — *Études sur les maladies actuelles des vers à soie;* Paris, 1859, in-4°, avec pl.; suivies, en 1860, de *Nouvelles recherches sur les maladies actuelles des vers à soie*, in-4° : ce travail fut le résultat d'une mission dont l'auteur avait été chargé par l'Académie des sciences pour étudier les maladies qui ravagent les contrées séricicoles de la France. M. de Quatrefages est un de ces rares savants qui à des connaissances solides et variées joignent le talent de bien écrire. X.

Docum. partic.

QUATREMAIRE (*Jean-Robert*), érudit français, né en 1611, à Courseraux (diocèse de Séez), mort le 6 juillet 1671. Il embrassa en 1630 la règle des Bénédictins dans la congrégation de Saint-Maur, et employa toute sa vie à travailler pour ce qu'il croyait intéresser la gloire de son ordre. Lors de la querelle qui s'éleva au sujet de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, on le vit soutenir les prétendus droits d'un abbé de Verceil, nommé Gersen, et qui n'avait d'autre mérite que celui d'appartenir aux Bénédictins. Appelé à Saint-Germain-des-Prés, il défendit les priviléges de cette abbaye contre le fameux Launoy. L'excès du travail affaiblit sa santé, et il se rendit dans l'abbaye de Ferrières, en Gâtinais, afin d'y goûter quelque repos; en prenant un bain dans la petite rivière du Bied, il tomba dans un creux d'eau, et se noya. Dom Quatremaire avait de l'érudition, du zèle et de la vivacité dans l'esprit; il passait pour le plus savant religieux de son ordre en France. Ses principaux écrits sont : *Jo. Gersen librorum* De imitatione Christi *auctor assertus;* Paris, 1649-1650, 2 part. in-4°; le P. Fronteau, qui plaidait pour Thomas de Kempis, répliqua assez vertement, et Gabriel Naudé, piqué au vif de ce qui était dit contre lui dans ces ouvrages, en fit saisir tous les exemplaires; les écrits se multiplièrent de part et d'autre, et la dispute s'embrouilla à un tel point que Quatremaire n'en vit pas la fin; — *Privilegium S. Germani adversus J. Launoii inquisitionem propugnatum;* Paris, 1657, in-8° : il publia en 1659 et en 1663 deux semblables dissertations pour autoriser les droits des abbayes de Saint-Médard de Soissons et de Saint-Valery; — *Histoire abrégée du Mont-Saint-Michel;* Paris, 1668, in-12.

Dom Le Cerf, *Biblioth.* — Dom Tassin, *Hist. littér. de la congrég. de Saint-Maur.* — Lelong, *Biblioth.*

QUATREMÈRE (*Marc-Étienne* (1)), administrateur français, né le 29 novembre 1751, à Paris, où il est mort, le 21 janvier 1794. Fils aîné d'un marchand de drap anobli par Louis XVI, il fut autorisé à continuer le même commerce sans déroger (2). Sa probité le fit en 1789 choisir pour l'un des premiers officiers municipaux de Paris; mais les circonstances devenant chaque jour plus difficiles, il se démit de ses fonctions, après les avoir honorablement exercées. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort pour cause de fanatisme et de prétendu complot avec des fournisseurs infidèles. Ses biens furent confisqués, et sa famille ne put en obtenir que la restitution d'une petite partie après le 9 thermidor. De nombreux écrits de Quatremère, ayant trait surtout aux matières religieuses, furent brûlés à l'hôtel de ville, et sa famille n'en put recueillir que des fragments.

Sa femme, *Anne-Charlotte* BOURJOT, née en 1732, à Paris, y mourut, le 14 octobre 1790. Elle était fille de commerçants, qui l'élevèrent dans les principes de la piété la plus rigide. Sa charité était inépuisable, et la visite des pauvres, des malades, des prisonniers était le seul plaisir qu'elle se permît. On lui adressait des

(1) Son père, *Nicolas-Étienne* QUATREMÈRE, né à Paris, où il est mort, le 17 septembre 1795, reçut en 1780 des lettres de noblesse, ainsi que son frère puîné *François-Bernard* QUATREMÈRE *de l'Épine*, né à Paris, mort dans la même ville, le 2 avril 1796, à soixante-huit ans. Tous deux reçurent le cordon de Saint-Michel, distinction fort rare pour des commerçants.

(2) C'est à tort que *Le Moniteur* l'appelle *Marc-Antoine*.

pauvres de tous les quartiers de Paris; elle les accueillait dans son salon, et les faisait asseoir à sa table. Les jeunes filles que la misère pouvait conduire à la débauche furent surtout l'objet de son attention; elle en prenait dans sa maison, et les nourrissait jusqu'à ce qu'elle eût obtenu pour elles des places où leur honneur fût à l'abri de la séduction. L'incendie de l'hôtel-Dieu en 1772 et le rigoureux hiver de 1789 firent surtout éclater sa charité. A sa mort, on la vénéra comme une sainte, et le roi témoigna au curé de Saint-Germain l'Auxerrois et à la famille Quatremère tous les regrets qu'il éprouvait à cette perte. H. F.

Dom Labat, *Vie de Mme Quatremère*, 1791, in-12. — *Docum. part.*

QUATREMÈRE (*Étienne-Marc*), célèbre orientaliste français, fils du précédent, né le 12 juillet 1782, à Paris, où il est mort, le 18 septembre 1857. De bonne heure il se plongea dans l'étude, et ne voulut pas en être distrait. Ni la philosophie ni les habitudes de l'homme du monde ne tempérant sa roideur, il aima mieux renoncer à la part de légitime influence qu'il eût pu exercer que de faire aucun sacrifice au commerce des hommes. Toute sa vie il vécut seul, sans autres amis que ses livres, les seuls qui ne pussent jamais le contredire. Bien peu de faits ont marqué dans sa vie publique : employé en 1807 à la Bibliothèque impériale (département des manuscrits), il occupa en 1809 la chaire de littérature grecque à la faculté de Rouen. En 1815 il succéda à La Porte-Dutheil dans l'Académie des inscriptions. En 1819 il fut chargé d'enseigner l'hébreu, le chaldéen et le syriaque au Collége de France, et en 1827 il devint professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes.

Les langues orientales furent le champ principal où s'exerça sa curiosité; mais il ne les prit point comme une spécialité exclusive : toute autre étude l'eût autant charmé, et s'il préféra celle-ci, c'est probablement parce qu'il la trouva plus rare et plus difficile. Il n'y avait livre qu'il ne lût. Son admirable bibliothèque de cinquante mille volumes n'était point, comme cela arrive si souvent, un instrument oisif entre les mains d'un maître qui ne lit pas; c'était l'image fidèle de son savoir universel. De toutes ses œuvres, c'est celle qu'il a le plus aimée, et une de ses préoccupations habituelles était la beauté du catalogue qui en serait dressé après sa mort. Cette manière de prendre l'étude comme une jouissance personnelle, bien plus que comme un moyen d'enrichir la science de résultats nouveaux, explique les côtés éminents et les parties faibles de la carrière scientifique de M. Étienne Quatremère. Peu de savants peuvent lui être comparés pour l'étendue et la sûreté de l'érudition; on sent que ce qu'il donne au public est le fruit d'un vaste travail dont la plus grande partie reste inconnue : nul souci de se montrer; aucun de ces artifices, bien vite découverts par un œil exercé, par lesquels l'érudition novice essaye de faire illusion. Tous les travaux de M. Quatremère, quand il n'y mêle point de jugement propre, peuvent être pris comme des sources premières et maniés avec une entière sécurité; mais on ne saurait nier que sous le rapport de la critique ils ne laissent beaucoup à désirer. Faute de direction générale, M. Quatremère, avec d'incomparables ressources et une puissance de travail qui n'a jamais été surpassée, n'a point ouvert de voie vraiment féconde.

Ce fut en 1808 que M. Étienne Quatremère débuta dans la carrière savante par un écrit qui doit compter au nombre des meilleurs qu'il ait produits, ses *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte* (Paris, Impr. imp., in-8°). Il y établit d'une manière absolument démonstrative un résultat entrevu avant lui par Jablonski, à savoir que la langue de l'ancienne Égypte doit être cherchée dans le copte. Ce fut le point de départ des recherches qui peu après furent entreprises pour résoudre l'énigme de l'écriture hiéroglyphique. Mais M. Quatremère s'arrêta après ce premier pas : il nia même la possibilité d'aller plus loin, et ne crut jamais aux découvertes de Champollion. Il poussait à l'excès la réserve quand il s'agissait de recherches auxquelles il n'avait point eu de part. Ainsi il n'admit jamais ce qu'on appelle la philologie comparée, cette grande méthode créée par Frédéric Schlegel, Bopp, Burnouf, et de la valeur de laquelle il n'est plus permis de douter. Il envisageait les langues isolément, et croyait qu'elles se ressemblent et diffèrent à peu près également l'une de l'autre, sans distinction de familles. Il repoussait jusqu'à l'unité de la famille indo-européenne, et il disait que l'usage du sanscrit pour expliquer les origines grecques, latines, etc., passerait, comme avait passé la mode de tout expliquer par l'hébreu.

Les études sémitiques furent l'objet habituel des travaux de M. Quatremère. L'enseignement de l'hébreu fut durant quarante ans au Collége de France confié à ses soins. On ne peut pas dire que dans cet ordre de recherches il ait rendu à la science de signalés services. Il ne suivit guère les immenses travaux qui depuis un demi-siècle se sont accumulés en Allemagne, et n'observa peut-être point assez délicatement la nuance essentielle qui doit distinguer la chaire de *Littérature hébraïque, chaldaïque et syriaque* au collége de France, d'une chaire d'*Écriture sainte* dans une faculté de théologie. Il voulut être théologien, et théologien raisonnable : il ne satisfit personne. M. Quatremère se rapprochait parfois de l'école qu'on appelle en exégèse l'école *rationaliste*, dont la tendance est de trouver aux faits donnés pour surnaturels des explications historiques (1). Il ne rejetait pas les mi-

(1) Voir comme exemple de cette méthode les *Observations sur un passage du livre de Josué*, publiées dans le *Journal des Savants* (août 1856).

racles, mais il en voulait le moins possible; quand il en rencontrait « d'une exécution difficile », selon sa naïve expression, il cherchait à les atténuer ou à les expliquer par des procédés naturels et par des malentendus. Cela l'entraînait dans bien des subtiles discussions, peu profitables à la philologie. Les études phéniciennes occupèrent beaucoup M. Quatremère. Sa riche mémoire lui suggéra quelques rapprochements ingénieux. C'est à lui qu'appartient la découverte de la forme exacte du pronom relatif en phénicien, qui jusque-là avait été méconnue. Cette découverte, faite sur des textes fort courts et peu significatifs, a été confirmée par le déchiffrement des grandes inscriptions plus récemment trouvées à Marseille et à Saïda.

Dans le champ des études araméennes, M. Quatremère a marqué sa trace par un ouvrage très-important, et qui à l'époque où il parut fut, peut-être sans que l'auteur s'en doutât, un trait de lumière jeté sur les antiquités sémitiques; je veux parler de son *Mémoire sur les Nabatéens* (Paris, 1835, in-8°). M. Quatremère aperçut le premier l'intérêt d'un livre singulier qui est parvenu jusqu'à nous dans une traduction arabe sous le titre d'*Agriculture nabatéenne*. Il en tira sur la civilisation de la Babylonie de précieux renseignements, autour desquels il groupa, avec cette érudition qui n'appartenait qu'à lui, toutes les données que l'Orient et l'antiquité classique nous ont laissées sur le même sujet. Dans ses *Mémoires sur la topographie de Babylone* et *sur Darius le Mède*, le manque de critique se fait beaucoup plus sentir.

Mais c'est surtout à l'histoire, à la géographie et à la littérature du monde musulman que M. Quatremère consacra d'immenses labeurs. Ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte* (Paris, 1810, 2 vol. in-8°), son *Histoire des Sultans mameloucks* (Paris, 1837 et ann. suiv., 2 vol. in-4°), traduite de l'arabe de Makrizi; son *Histoire des Mongols de la Perse* (Paris, 1836, in-fol.), traduite du persan de Raschid-Eddin; son édition du texte arabe des *Prolégomènes*, d'Ibn-Khaldoun, l'un des monuments les plus curieux de la littérature arabe; ses nombreux mémoires insérés dans le *Journal asiatique*, sont des trésors de matériaux du meilleur aloi. Les défauts qu'on peut reprocher à la critique de M. Quatremère quand il traite des époques reculées ne se montrent point ici. M. Quatremère n'avait point le sentiment des choses primitives; il manquait de cette souplesse qui fait deviner ou sentir des états intellectuels fort différents de celui où nous vivons. Mais lorsqu'il s'agissait de l'histoire des époques moyennes ou modernes, qui exige bien moins d'efforts d'interprétation et où la solidité de l'érudition suffit, il était sans égal.

Il me reste enfin à rappeler les travaux de M. Étienne Quatremère qui auraient dû faire sa gloire principale, et qui, par suite de regrettables circonstances, ont été perdus pour le public savant, je veux dire ses travaux lexicographiques. La vraie vocation de M. Quatremère était de ce côté. Son immense lecture, sa mémoire qui tenait du prodige, son exactitude scrupuleuse dans les détails, lui assuraient le premier rang dans un ordre de travaux où les qualités qui lui manquaient sont le moins exigées. De bonne heure il recueillit d'immenses matériaux pour un *Dictionnaire arabe*, qui, s'il eût été achevé, eût fait oublier sans peine tous ceux que l'on possède. Le meilleur juge en cette matière, son maître, Silvestre de Sacy, aimait à dire qu'Étienne Quatremère était le seul homme capable de composer un dictionnaire arabe. Quoiqu'ils n'aient pas été publiés dans leur ensemble, ces travaux ne resteront pas complétement inédits. M. Quatremère, pour utiliser des notes qu'il désespérait de réunir en un corps d'ouvrage, avait pris l'habitude de les placer à tout propos au bas des pages de ses différents écrits. Elles y forment un encombrement assez incommode, et il est à craindre que la science ne tire jamais qu'un médiocre avantage des articles de dictionnaire ainsi dispersés; mais on est surpris de l'immense dépouillement de textes auquel l'auteur s'était livré. M. Quatremère recueillit également beaucoup de notes en vue d'un *Dictionnaire copte*, d'un *Dictionnaire syriaque*, d'un *Dictionnaire turc oriental*, et je crois même de *Dictionnaires persan* et *arménien*.

Au *Journal des savants* M. Quatremère représentait depuis vingt ans l'érudition orientale. Sa critique, rarement bienveillante et parfois empreinte d'une regrettable partialité, avait du moins l'avantage d'être sérieuse et approfondie. Il ne tint pas à lui que ce grand recueil ne continuât d'être ce qu'il était du temps de Daunou et de Silvestre de Sacy, l'écho fidèle et complet de la littérature savante de l'Europe. Il y maintint la grande manière des récensions spéciales et détaillées, qui disparaît de jour en jour, et qui pourtant est si indispensable au progrès des recherches originales.

Peu sympathique au premier coup d'œil, M. Quatremère attachait à la longue par les côtés respectables de son caractère et par le tour arrêté de ses idées. Il représentait avec une énergie qui se perd de jour en jour l'ancien esprit de la bourgeoisie parisienne, ses traditions de sérieux, de culture libérale et d'honorable indépendance. Janséniste et gallican, il portait dans ses idées religieuses une gravité triste et respectueuse, qui n'excluait pas le libre jugement. Les innovations religieuses le révoltaient : il n'accepta point le bréviaire romain, devenu si fort à la mode dans ces dernières années; il y trouvait des fables, des anachronismes, et préférait beaucoup le bréviaire de Paris, composé tout entier avec des paroles de l'Écriture et des Pères. Les nouveaux dogmes, les nouveaux saints et les nouveaux miracles le trouvaient aussi fort

sévère ; à l'époque où fut introduit dans le diocèse d'Amiens le culte de sainte Théodosie, il composa un savant mémoire pour établir que les procédés par lesquels on avait créé la légende de cette sainte avec une inscription de quelques mots étaient contraires à toutes les règles de la saine critique. Cette fermeté nous paraît surannée ; croyants et sceptiques, nous sommes devenus bien plus dociles. Il faudrait s'en réjouir si l'on pouvait croire que cela vient de plus de largeur et d'élévation d'esprit ; mais si cela vient de l'affaiblissement des caractères, de la fatigue et de la paresse, si les habitudes que nous envisageons comme des travers sont la condition de l'application mâle aux choses désintéressées, il faut regretter la solide pesanteur que la sévérité des deux derniers siècles avait donnée aux esprits. Ernest RENAN.

Documents particuliers.

QUATREMÈRE-ROISSY (*Jean-Nicolas*), littérateur français, né le 3 juillet 1754, à Paris, où il est mort, en 1834. C'était le frère puîné de Marc-Étienne, mort en 1794. Reçu en 1781 conseiller au Châtelet, il fut en 1790 rapporteur dans les affaires de Bezenval et de Mahi de Favras. Expulsé de Paris comme noble, il vécut dans la retraite à Ruel, reparut un instant sous le Directoire dans les rangs du parti de la réaction, et ne s'occupa plus ensuite que de travaux littéraires. On a de lui : *Londres pittoresque* (1819, in-18), *Mme de La Vallière, duchesse et carmélite* (1823, in-18), *Histoire de Ninon de Lenclos, suivie d'une notice sur Mme Cornuel* (1824, in-18), *Histoire d'Agnès Sorel et de Mme de Châteauroux* (1825, in-18), *Règne de Louis XIV* (1826, in-8°), plusieurs contes moraux, des vers, des notices, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

QUATREMÈRE-DISJONVAL (*Denis-Bernard*), savant littérateur français, né le 4 août 1754, à Paris, mort en 1830, à Bordeaux. Il était cousin du précédent et fils aîné de Quatremère de l'Épine (*voy.* la note, col. 278). Il reçut une éducation brillante, et s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences physiques. A l'âge de vingt-deux ans il partageait le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur l'analyse chimique de l'indigo et l'examen de tous les phénomènes que présente l'emploi de cette fécule dans les arts (1776). Deux autres mémoires, l'un sur l'analyse du pastel, l'autre, couronné en 1780 par l'Académie de Rouen sur les terres calcaires, ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Vers le même temps il fut conduit à la découverte des *sels triples* en cherchant à produire du nitre et du sel marin de magnésie constamment cristallisés. Admis dans l'Académie des sciences (1784), il triompha des préventions que la classe de chimie nourrissait contre lui, en rédigeant un excellent mémoire sur les caractères qui distinguent les cotons des diverses parties du monde ; il joignit même à son travail un modèle en cuivre, placé dans les collections du Conservatoire des arts et métiers, et par le moyen duquel toute personne peut filer. Dès lors il s'appliqua à l'amélioration des laines, inventa des outils, perfectionna l'élève des troupeaux, et obtint le privilége d'une fabrique royale de drap à Château-Duparc, dans le Berry ; au bout de deux ans il avait sacrifié un million à poursuivre l'accomplissement de ces projets gigantesques, et, forcé de se mettre en faillite, il se réfugiait en Espagne (1786). Ses affaires n'ayant pu s'arranger, il fut rayé de la liste de l'Académie et remplacé. En 1787 il passa en Hollande, prit part dans l'armée des patriotes, et tomba entre les mains des Prussiens, qui l'envoyèrent à Utrecht. Il y resta sept ans prisonnier, comme atteint d'aliénation mentale, et charma le désœuvrement de sa captivité en étudiant, comme l'avait fait Pellisson, les mœurs des araignées et en traduisant quelques ouvrages hollandais. L'invasion des Français en Hollande lui rendit la liberté (1795). Attaché en 1800 à l'armée des Alpes avec le grade d'adjudant commandant, il opéra avec succès le passage du Simplon, et envoya un plan au général Berthier, afin de construire au même lieu une route militaire de vingt quatre pieds de large. Dans la même époque il dressa un projet d'encaissement du Rhône, et inventa une voiture hydraulique contre les incendies ainsi qu'une grue propre à arracher ou à relever les arbres. « M. Disjonval, rapporte Rabbe, s'est fait connaître par des idées bizarres, et qui l'ont fait soupçonner par beaucoup de personnes de n'avoir pas toujours sa raison. Il prétend que le besoin d'eau est le premier principe auquel il faut rapporter toutes les inventions de l'esprit humain, notamment l'architecture, les cérémonies religieuses, etc. ; que les langues se formèrent d'abord par l'imitation du bruit des instruments qui procurèrent l'eau, du cri des animaux qui l'invoquent ; que les signes de l'arithmétique, de la musique, de l'alphabet ne sont autre chose que les linéaments des machines putéales, que l'application de ces signes où l'écriture fut d'abord tout hiéroglyphique. Il fut admis en 1806 à faire des expositions orales de son système au collége des Irlandais, et malgré l'affluence des auditeurs, il lui fut signifié par huissier de discontinuer ses leçons. » Ajoutons que Quatremère-Disjonval avait été mis à l'écart et qu'il mêlait à ses idées bizarres des allusions très-vives à l'ambition du premier consul. Après avoir rempli en Hollande l'emploi d'inspecteur des cadres de la marine, il rentra en France, et ouvrit à Saint-Denis une école d'enseignement mutuel. La hardiesse de ses opinions l'exposa encore aux persécutions de la police : on le mit en prison, puis on l'interna à Châlons-sur-Marne, où il resta jusqu'en 1814 en état de surveillance. A cette époque il alla s'établir à Marseille, puis à Bordeaux, sans cher-

cher à renouer avec sa famille des relations depuis longtemps interrompues. On a de lui : *Analyse et examen chimique de l'indigo;* Paris, 1777, in-4°; trad. en allemand et en danois; — *Collection de mémoires chimiques et physiques;* Paris, 1784, in-4°; — *Nouveau Calendrier aranéologique;* La Haye, 1795, in-8°; Liége, 1799, in-16 : il prétend rectifier et disposer les phases lunaires conformément aux véritables rapports de la lune avec les vicissitudes atmosphériques, les crises des maladies et le travail ou le repos des araignées; — *De l'Aranéologie;* Paris, 1797, in-8°; — *Cours d'idéologie démontrée;* Paris, 1803, in-4° : c'est le programme du cours commencé chez les Irlandais-Unis; — *Sur la transcendance du bois de mélèze dans les constructions;* Dordrecht, 1803, in-8°; — *Manuel sur les moyens de calmer la soif et de prévenir la fièvre;* Châlons-sur-Marne, 1808, in-8°. Il a encore traduit de l'anglais *Théorie des couleurs et de la vision* de G. Palmer (1777), et du hollandais quatre *Dissertations physiques* de Camper.

Sa femme a laissé deux romans, intitulés *Les Épreuves de l'amour et de la vertu* (Paris, 1797, 2 vol. in-18) et *Le Père Emmanuel* (1805, 2 vol. in-12).

Biogr. nouv. des contemp. — Biogr. univ. et portat. des contemp. — Galerie des contemp.

QUATREMÈRE DE QUINCY (*Antoine-Chrysostome*), archéologue français, frère du précédent, né le 21 octobre 1755, à Paris, où il est mort, le 28 décembre 1849. Il acheva ses études au collége Louis-le-Grand, et s'y distingua par un goût très-vif pour les arts du dessin. Ses parents ne songeaient guère toutefois à faire de lui un artiste. Ils l'envoyèrent prendre des leçons de droit; mais il ne fit que de médiocres progrès. Tout son temps se passait en méditations sur l'architecture et la sculpture. Il en tira des théories savantes, dans lesquelles se manifestaient, de la manière la plus évidente, la sûreté de son goût et la sincérité de son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art antique, qu'il résolut de contempler sur les lieux mêmes. En 1776 il se rendit à Rome, où il ne cessa de protester contre le mauvais goût qui depuis longtemps s'était introduit dans les écoles d'Italie. Après avoir visité Naples, il voulut en 1779 examiner, près de Girgenti, les ruines du temple de Jupiter Olympien. Ce fut dans ce voyage qu'il découvrit les véritables proportions de l'architecture dorique et qu'il recueillit des matériaux considérables déposés en substance dans son *Dictionnaire d'architecture*. Dans un second voyage en Italie (1782), il connut Canova; il s'établit entre eux une liaison intime. A Paris, où il revint en 1785, il fréquentait la société d'artistes distingués, tels que David et plus tard Percier, Fontaine, Clérisseau et surtout le statuaire Julien. Il n'avait publié jusqu'alors que quelques articles isolés dans les journaux; cette même année son *Mémoire sur cette question : Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens, et qu'est-ce que les Grecs en ont emprunté?* fut couronné par l'Académie des inscriptions. Panckoucke le chargea en même temps de composer pour l'*Encyclopédie méthodique* le *Dictionnaire d'architecture*, dont le premier volume parut en 1788. Ce fut alors qu'il alla étudier les monuments de l'Angleterre. La révolution le surprit au milieu de ses travaux; il en adopta les idées libérales. Nommé en 1791 député de Paris à l'Assemblée législative, il combattit énergiquement en faveur des principes constitutionnels. Le 12 mai 1792, il fit décréter, malgré une vive opposition de la gauche, qu'une fête serait célébrée en l'honneur de Simonneau, maire d'Étampes (*voy.* ce nom). Il défendit les ministres Bertrand de Molleville, Duport du Tertre et Terrier de Monciel, et se prononça le 10 juillet contre la permanence des sections et la proposition de déclarer la patrie en danger, disant « que c'était là un moyen d'arriver à une nouvelle révolution ». Jeté en prison sous la terreur, il fut élargi, treize mois après, à la mort de Robespierre. Élu président de la section de la Fontaine de Grenelle en fructidor an III, il se montra un des principaux instigateurs de l'insurrection du 13 vendémiaire an IV (5 oct. 1795), et par suite fut condamné à mort par contumace (25 vendémiaire) par le conseil militaire siégeant au Théâtre-Français. Le gouvernement fit bientôt cesser toutes poursuites. M. Quatremère reparut six mois après, et fut acquitté par un jury qui déclara qu'*il n'y avait point eu de rébellion en vendémiaire*. Membre du Conseil des cinq cents (1er prairial an V, 20 mai 1797) comme député de la Seine, il servit la cause royaliste avec ardeur, et se prononça avec force contre les institutions républicaines; aussi fut-il inscrit sur les listes de déportation du 18 et du 19 fructidor an V. Il réussit néanmoins à se soustraire à cette proscription. Rappelé par le gouvernement consulaire, il fut nommé membre et peu de temps après secrétaire du conseil général du département de la Seine et appelé en 1804 à l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). En 1814 il devint censeur royal, et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur et le cordon de Saint-Michel. Intendant des arts et monuments publics et membre du conseil de l'instruction publique en 1815, il fut nommé l'année suivante secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, professeur d'archéologie et chargé pour la partie des beaux-arts de la rédaction du *Journal des Savants*. En 1820 et 1821 il siégea parmi les députés. Il abandonna ensuite entièrement la politique, pour ne plus s'occuper que de ses études favorites et de ses nombreuses publications. En 1839 il se démit de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, et mourut dix ans après,

dans sa quatre-vingt-quinzième année. Outre ses études remarquables et savantes sur la théorie et la pratique des arts du dessin, il laissa de nombreuses notices sur les artistes du moyen âge et des temps modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Considérations sur les arts du dessin en France, suivies d'un plan d'académie ou d'école publique et d'un système d'encouragement* (1790, in-8°) : cet ouvrage eut deux suites ; la seconde fut réfutée par Renou ; *Dictionnaire d'architecture*, dans l'*Encyclopédie méthodique* ; *Lettres sur les préjudices qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monuments de l'art de l'Italie* (1796, in-8°) ; *Le Jupiter Olympien, ou l'Art de la sculpture antique* (1815, in-8°). Cet ouvrage comprend un essai sur le goût de la sculpture polychrôme, l'analyse explicative de la toreutique, et l'histoire de la statuaire en or et en ivoire dans l'antiquité, avec la restitution des principaux monuments de cet art et la démonstration pratique ou le renouvellement de ses procédés mécaniques ; *Lettres écrites de Londres à Rome* (à Canova) *sur les marbres d'Elgin, ou les Sculptures du temple de Minerve à Athènes* (1815, in-8°) ; *Histoire de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes du onzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, avec planches* (1830, 2 vol. in-4°) ; *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphael* (1824) ; *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Buonarotti* (1835) ; *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts* (1823) ; *Dictionnaire historique d'architecture* (1833, 2 vol. in-4°) ; *Recueil de notices historiques lues dans les séances publiques de l'Académie des beaux-arts* (1834). Il édita en 1824 les lettres de N. Poussin. S. R.

Journal des savants, nov. 1853. — Quérard, *La France littéraire*. — *Journal des Débats*, 28 décembre 1849. — *Galerie historique des contemporains*.

QUATRESOUS DE PARCTELAINE (*Antoine*), littérateur français, né le 30 octobre 1786, à Épernay, mort le 19 mai 1835, à Mandres (Seine-et-Oise). Il fit dans les vélites de la garde les dernières guerres de l'empire, et se retira en 1814 avec le grade de sous-lieutenant. Nommé en 1824 directeur des postes militaires à Figuières en Espagne, il obtint en août 1825 un emploi dans l'intendance de la maison de Charles X. On a de lui : *Histoire de la guerre contre les Albigeois* (Paris, 1833, in-8°), et une douzaine d'ouvrages manuscrits, entre autres plusieurs tragédies et une *Histoire de France* en 2 vol. in-4°.

Quérard, *France littér.*

QUATTROMANI (*Sertorio*), littérateur italien, né en 1541, à Cosenza, où il est mort, en 1611. Sa famille était une des plus illustres de la Calabre. Il n'eut probablement d'autre maître que lui-même dans l'étude des belles-lettres. A dix-neuf ans il se rendit à Rome, et s'y appliqua assidûment à la lecture des anciens poëtes et des troubadours, dont il faisait beaucoup de cas, ainsi qu'à la pratique de l'astrologie judiciaire ; il y connut plusieurs savants, tels que Annibal Caro, les Colonna, Bembo et Paul Manuzio, et dans la suite il cultiva avec soin leur amitié. Sa vie se passa sur les grandes routes, et il serait fastidieux de le suivre dans les différents séjours qu'il a faits à Rome, à Cosenza ou à Naples. Vers 1585 il entra au service de Ferrante Carafa, duc de Nocera, qui fut un protecteur éclairé des lettres ; mais ayant négligé le soin de sa fortune, il se vit, par la mort de ce seigneur (1593), réduit à une telle gêne qu'il accepta les offres du prince de Stigliano, puis celles du prince della Scalea. Il conçut tant de chagrin de la mort de ce dernier patron (1600) qu'il se retira dans sa ville natale, où il mourut oublié. Quattromani fut le disciple et l'ami de Telesio, et contribua à répandre ses opinions philosophiques. On a de lui : *La Filosofia di Bernardino Telesio ristretta in brevità dal Montano, academico cosentino* ; Naples, 1589, in-8° : ce traité, écrit avec précision et élégance, ne contient que l'extrait des quatre premiers livres de l'ouvrage *De rerum natura* ; — *Istoria del gran capitano* ; Cosenza, 1595, in-4° ; Naples, 1607, in-4° ; trad. du latin de l'évêque Cantalicio ; — *Lettere lib. II* ; Naples, 1624, 1714, in-8° ; la seconde édition, donnée par Egizio, renferme en outre des poésies et des traductions en vers italiens. P.

Egizio, *Notice* à la tête des *Lettere* (éd. 1714). — *Uomini illustri del regno di Napoli*, IV. — Nicéron, *Mémoires*, XI. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VII.

QUAUHTEMOTZIN, en espagnol GUATIMOZIN (1), dernier empereur du Mexique, né vers 1495, pendu à Téotilac (Honduras), le 15 février 1525. Neveu des empereurs Montézuma et Cuitlahuatzin, il succéda à ce dernier, en 1520. C'était au moment où la puissance des Aztèques croulait de toutes parts. Cortès, vaincu une première fois, revenait plus puissant et expérimenté. Il comptait maintenant pour auxiliaires tous les peuples qui avaient subi le joug des Aztèques. Il se présenta le 28 avril 1521 devant Mexico, à la tête de quatre-vingt-six cavaliers et de huit cents fantassins espagnols. On évalue à près de cent mille ses alliés indiens (2), et son artillerie, abondamment pourvue, s'élevait à dix-huit pièces. La ville assiégée, à moitié détruite lors du premier siége, était alors ravagée par la petite vérole. Cuitlahuatzin et les principaux chefs avaient succombé au fléau, qui trouvait un foyer d'alimentation dans des masses de peuple chassées par

(1) Les Espagnols changeaient le *Quau*, au commencement des noms aztèques, en *Gua*. La désinence *tzin* était ajoutée par les Aztèques aux noms des souverains et des principaux seigneurs, comme marque de respect.

(2) Herrera porte ce nombre à 200,000 ; Clavigero le pousse à 240,000.

queurs et entassées dans un espace sans tréci. La famine ne tarda pas à se faire Il fallait un courage héroïque pour ac- e pouvoir dans un tel désastre : Quauh- n l'osa, et, exaltant par son exemple le de ses sujets, durant soixante-quinze lutta, et souvent avec succès, contre Chaque place, chaque rue avait été le d'un combat, chaque temple, chaque le but d'un assaut. A peine un dixième ille était-il debout (1); le reste ne pré- qu'un vaste amas de ruines couvertes ıvres, qu'un immense charnier, dont l'o- supportable chassait vainqueurs et vain- nt cinquante mille habitants, dont le ait mort de faim ou par les maladies, sans sépulture. Ce fut alors seulement que emotzin, pressé par sa famille, consentit barquer sur le lac de Texcuco, du côté elolco; mais un brigantin espagnol, com- par don Garcia Holguin, l'atteignit. Con- rant Cortès, le prisonnier ne montra ni la sombre d'un barbare ni l'abattement d'un it. Le conquérant eut d'abord pour le mo- indien le respect dû aux grandes infor- mais un mécontentement général éclata les Espagnols apprirent que le butin ra- dans Mexico ne montait qu'à 350,000 Toutes les bouches accusèrent Cortès e entendu avec Quauhtemotzin. Le gé- pour se disculper, permit que le mal- ι prince fût appliqué à la question. On la les pieds à petit feu, après les avoir d'huile; il supporta ce supplice avec le nd courage. Le cacique de Tacuba, qui é mis à la torture avec lui, se laissant r des plaintes par la douleur, Quauhte- le réprimanda, et lui dit : « Et moi, suis- à jouir du plaisir du bain (2) ? » Ses bour- lassés, l'abandonnèrent. Ils prétendaient it que le trésor royal avait été jeté dans le cuco quelque temps avant la fin du siége. ent plonger les plus habiles nageurs in- ms obtenir de résultat. On tenta une autre Quauhtemotzin fut catéchisé; il accepta ion de ses vainqueurs, mais ne satisfit pas ıpidité et nia l'existence des richesses voulait lui faire révéler. Dès lors sa vie qu'un faible intérêt, même au point de vue e. Cortès le laissa donc vivre à Mexico dans ptivité *honorable*. Mais lorsqu'il partit ire la conquête de Honduras, il emmena i le roi mexicain et quelques autres chefs s. Cette expédition ne fut pour les Es- pagnols qu'une longue suite de calamités ; ja- mais ils n'avaient eu à surmonter plus d'obsta- cles, et de la nature et des hommes ; ce fut du- rant cette campagne que Cortès ternit sa gloire par la mort de Quauhtemotzin. « On disait que le roi et quelques princes de sa suite, dit Bernal Diaz, avaient formé le projet d'as- sassiner les Espagnols, puis de retourner à Mexico, où ils devaient réunir toutes leurs forces et attaquer la garnison. Deux nobles qui avaient commandé sous Guatemozin pendant le siége révélèrent ce complot. Aussitôt que Cortès en eut connaissance, il prit quelques informations au- près des deux dénonciateurs. Guatemozin nia toute participation à ce complot, dont il reconnut seulement avoir ouï parler vaguement, sans l'en- courager ni l'approuver. Le prince de Tacuba, Tetlépanquetzaltzin, fit la même déclaration ainsi que deux autres chefs. Cependant, sans aucune autre preuve, Cortès condamna les malheureux princes à être pendus. Tout étant préparé pour l'exécution (1), ils furent amenés sur la grande place de la ville, accompagnés par deux ré- vérends Pères, qui les exhortaient. Le prince de Tlacopan ne fit que dire qu'il était heureux de mourir à côté de son souverain légitime. Ainsi finirent ces deux grands hommes, et, je le dois ajouter, ces deux bons chrétiens, très-pieux pour des Indiens. J'eus grande pitié de l'un et de l'autre, les ayant vus en si belle fortune et grande position. Je déclare ici qu'ils souffrirent la mort sans l'avoir méritée, et que leur sup- plice fut une grande injustice. Nous en jugeâmes tous ainsi; il n'y eut parmi nous qu'une opinion sur cette cruelle et inique sentence. » A ce récit on peut joindre la longue relation de l'écrivain mexi- cain Ixtlilxochitl, qui à Quauhtemotzin et à Tetlé- panquétzaltzin ajoute une victime de plus, Coa- nacotzin, roi d'Acolhuacan. « Guatemozin, dit Bernal Diaz, n'avait pas plus de vingt-six ans et était d'une tournure élégante pour un Indien : il était brave et tellement redouté que tous les siens tremblaient devant lui. » — « Son rôle poli- tique, ajoute Prescott, fut court mais glorieux. Personne ne peut refuser son admiration au courage avec lequel il défendit sa capitale tant qu'il y resta pierre sur pierre, et nos sympathies penchent plutôt pour le chef barbare dévoué à l'indépendance de son pays que pour son heu- reux antagoniste. Si Cortès n'avait consulté que son honneur et l'intérêt de sa renommée, Gua- temozin aurait été le dernier homme à la vie du- quel il eût permis d'attenter ; car il était le trophée vivant de ses victoires. »

La belle épouse de Quauhtemotzin, la prin- cesse Tecuichpo, fille de Montezuma II, survécut assez longtemps à son premier mari pour épou- ser trois Castillans de noble origine. Un de ses époux, don Thoan Cano, raconte « qu'elle était aussi bien instruite dans la foi catholique qu'au-

tlilxochitl dit positivement « que de la Mexico tezuma il ne restait pas deux pierres assem-

Estoy yo en algun deleite ó baño ?» (Et moi, quelque plaisir ou au bain ?) Cette version lit- que nous trouvons dans Gomera (*Cronica*,) est beaucoup moins poétique que l'exclama- éralement attribuée à Quauhtemotzin : « Et moi, ur un lit de roses ? »

(1) Suivant Prescott, ils furent pendus aux branches d'un *ceyba* qui bordait la route.

cune dame de Castille, de manières aussi gracieuses et aussi séduisantes. Elle avait grandement contribué, par son exemple et le respect qu'elle inspirait aux Aztèques, à la tranquillité du pays conquis. »

A. DE L.

Cortès, *Cartas*, IIe Ve. — Ixtlilxochitl, *Historia chichimeca*. — Herrera, *Hist. general*, déc. III. — Gomara, *Hispania victrix*. — Bernal Diaz, *Hist. verdadera de la conquista de la Nueva-España* (Madrid, 1632, in-fol.). — Antonio de Solis, *Hist. de la conquista de Mexico* (Madrid, 1783, 2 vol. in-4°). — Torquemada, *Monarquia indiana* (Séville, 1615, 3 vol. in-fol.), lib. XV. — Robertson, *History of America* (London, 1777, 2 vol. in-4°). — Clavigero, *Storia antica del Messico* (Cesena, 1780-1781, 4 vol. in-4°), lib. X. — Prescott, *Conquête du Mexique* (trad. de A. Pichot; Paris, Didot, 1846, t. III.

QUEIROS (1) (*Pedro-Fernandez* DE), célèbre navigateur portugais au service de l'Espagne, né à Evora (Alentejo), vers 1560, mort à Panama, en 1614. Si l'on est aujourd'hui fixé sur la véritable orthographe de son nom et sur le lieu de sa naissance, et cela grâce aux consciencieuses recherches de M. Ferdinand Denis, il n'en est pas de même pour les premiers événements de sa vie. Il paraît certain que Queiros avait fait plusieurs voyages de long cours et probablement navigué dans la mer Pacifique, lorsqu'en 1595 Alvaro Mendaña de Neira, partant pour aller coloniser les îles *Salomon* (2), qu'il avait vues en 1567, le prit pour premier pilote. L'expédition, composée de quatre navires, montés par quatre cents hommes, sortit du port de Callao, le 11 avril. Mendaña n'avait qu'une idée assez vague de la position de sa découverte : Queiros se dirigea donc presque au hasard; mais il avait la conviction que de nombreuses terres devaient se rencontrer dans l'immense mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. En effet, le 22 juillet, on descendit sur l'île *Fatuiva* (*La Magdalena* des Espagnols). Les navigateurs, dont les chefs n'avaient pas prévu une longue traversée, manquaient déjà des choses les plus nécessaires. Ils ouvrirent des relations, d'abord amicales, avec les insulaires, qui les ravitaillèrent de leur mieux; mais des conflits sanglants ne tardèrent pas à s'élever. Les exigences des Européens en étaient la cause. Ils durent reprendre la mer, et découvrirent successivement *Hivaoa* (*La Domenica*), *Tacuata* (*Madre-de-Dios*), *Tahouata* (*Christina*), et un grand nombre d'autres îles, auxquelles Mendaña donna le nom de *Marquesas de Mendoça* (3), en l'honneur de l'épouse du vice-roi du Pérou, don Garcia de Mendoça, marquis de Cañete. Voguant toujours à l'ouest-nord-ouest, Queiros pénétra dans l'archipel *Mendaña* (nommé depuis *de La Pérouse* ou *de la Reine-Charlotte*). Une tempête épouvantable, accompagnée de soulèvements sous-marins, assaillit l'armadilla. Le vaisseau amiral, que commandait Lope de Vega, fut séparé de ses conserves, et son sort depuis est demeuré inconnu. Le général déclara qu'il ne reconnaissait pas les parages dans lesquels on naviguait. Le découragement ne tarda pas à se manifester à bord des équipages, et une sédition éclata pendant le mouillage à *Nitendi* (Santa-Cruz). Mendaña eut à faire exécuter son mestre de camp, Pedro Marino Manriquez, et quelques autres officiers. Le commandant espagnol avait contracté une alliance avec le roi de Nitendi, Malope; mais quoique ce souverain eût, selon l'usage des Indiens, échangé son nom avec celui du chef des Espagnols, il tomba bientôt victime de la violence de ses hôtes. Une guerre cruelle s'ensuivit. Mendaña mourut de douleur, le 17 septembre 1595, et laissa ses pouvoirs à sa femme, Isabel de Barreto, qui elle-même les confia à Queiros. Le nouveau général s'empressa de mettre fin aux hostilités; mais, peu sûr de ses turbulents compagnons, il se dirigea vers les Philippines, où il atterrit, dans un fort mauvais état, le 11 février 1596. Cette expédition ne fut pourtant pas sans résultats. S'ils n'avaient pas retrouvé l'archipel Salomon proprement dit, du moins les navigateurs avaient découvert de nombreuses îles, fertiles et bien peuplées. Malheureusement là, comme partout, l'orgueil, la cupidité, la cruauté des Espagnols avaient nui à tout établissement, à toutes relations pacifiques. Chacune de leurs relâches était marquée par du sang. Des naturels doux et hospitaliers qui les avaient d'abord bien accueillis, ils s'étaient créé désormais des ennemis implacables. Queiros s'embarqua presque aussitôt pour Acapulco, et de là pour Lima, où il vint solliciter de don Luis de Velasco, nouveau vice-roi du Pérou, un second armement, destiné à continuer l'exploration de la mer Pacifique. Queiros pressentait la découverte d'un continent; il croyait même l'avoir touché. Velasco renvoya Queiros devant le conseil des Indes, résidant à Madrid, qui accepta les idées du grand navigateur, mais en retarda fort longtemps l'exécution. Ce ne fut que le 21 décembre 1605 qu'il put appareiller du Callao avec deux vaisseaux et une corvette bien parés. Luis de Vaez de Torres lui fut donné pour compagnon, et partagea ses dangers et sa gloire. Queiros se dirigea à l'ouest-sud-ouest. Après un mois de navigation, la première île qu'il rencontra fut l'*Incarnacion*; il pénétra ensuite dans un groupe de dix îles, dont il nomma la principale *Dezana* (1), et le 10 février 1606 il fit mouiller un de ses brigantins sur une vaste et belle terre, qui reçut le nom de *Sagittaria* et qui ne fut plus revue que cent soixante années plus tard, par Wallis : c'était *Taïti*. A Queiros revient donc la gloire, si disputée, d'avoir le premier découvert cette île devenue

(1) C'est à tort que la plupart des géographes et des biographes ont écrit *Quiros*; c'est à tort également qu'ils ont fait naître ce navigateur en Espagne.

(2) Ces îles ne furent revues qu'en 1767, par Surville, qui les nomma *Iles des Arsacides*, et par Shortland en 1788. Ce navigateur anglais les appela *Nouvelle-Géorgie*.

(3) Aujourd'hui les îles *Marquises*.

(1) C'est l'*Osnabruck* de Wallis (1767), *Le Boudoir* de Bougainville, la *Maitea* de Cook. Elle est située par 17°52' de lat. sud. Ce groupe fait partie des îles de la Société.

célèbre. Quoiqu'il n'ait pas franchi le 17° de lat. sud., on lui doit aussi la connaissance d'une partie importante de l'archipel mélano-polynésien. Après avoir touché sur une terre qu'il nomme *de la Gente hermosa* (et qui n'a pas été retrouvée), il arriva à Taumako (7 avril 1606); il dut à Tamay, souverain de cette île, des secours et des renseignements précieux. Ce fut par cet aide qu'il découvrit, le 25 avril 1606, par 14° 30′ de lat. sud, le groupe de *Manicolo*, dont les habitants, appartenant probablement à la race au lamane, étaient noirs, blancs ou mulâtres. Queiros nomma la principale de ces îles *Nuestra Señora de luz* (c'est peut-être le *Pic de l'Etoile* de Bougainville). Il aperçut ensuite une grande terre, qu'il crut être un continent : cette nouvelle découverte reçut le nom de *Tierra austral del Santo-Spiritu* (1). Les Espagnols mouillèrent dans un vaste bassin, qu'ils nommèrent *bahia de la Vera-Cruz* (2). Ils prirent possession du pays; mais, après plusieurs combats, les naturels les forcèrent à reprendre la mer, le 5 juin. Queiros visita ensuite *Chicayana*, *Quatopo*, *Mecarayla*, *Tucopia*, *Fonoforo*, *Pilan*, *Papon* et une vingtaine d'autres îles moins importantes. Voyant ses équipages décimés dans des luttes incessantes, Queiros résolut de regagner l'Amérique; une tempête le sépara de son compagnon Vaes de Torres (*voy.* ce nom) et endommagea gravement son vaisseau. Après mille dangers, il atteignit enfin la côte du Mexique, le 3 octobre 1606.

Il partit presque aussitôt pour l'Espagne, et adressa au roi deux *Mémoires* fort détaillés dans lesquels il insistait sur les avantages que présenterait la colonisation de ses découvertes ou du moins un établissement sérieux sur l'une d'entre elles, la Tierra del Santo-Spiritu. Plein d'un douloureux regret de ne pas être compris, il écrivait : « Sire, si de simples indices ont rendu Christophe Colomb opiniâtre, quand j'ai vu de mes yeux, quand j'ai touché de mes mains ce que j'offre aujourd'hui, il faut bien que je devienne importun. » Ses pétitions demeurèrent sans réponse et son zèle sans récompense. Repoussé de tous côtés, mais non découragé, il résolut de tenter, avec ses seules forces, l'entreprise à laquelle son ingrat monarque refusait de prendre part, et se rendit à Panama pour y organiser son expédition; mais il mourut avant d'avoir vu son projet réalisé. La relation de Queiros a été insérée dans le *Viagero universal*, t. XVII. On y reconnait le véritable caractère de cette époque, un mélange de naïveté et d'avidité, d'audace et de foi. Les mœurs des habitants sont assez fidèlement retracées; la topographie des terres découvertes est aussi bien indiquée; mais leur position géographique et le contour de leurs côtes sont si inexactement déterminés que durant deux siècles on a cherché vainement plusieurs des découvertes de Queiros, et aujourd'hui même on discute encore sur leur identité. Ses *Cartas* (mémoires) à Philippe III ont été publiées; Séville, 1610; — *Narratio de terra australi incognita et de terra Samojedarum et Fingensiorum in Tartaria*; Amsterdam, 1613, in-4°; — *Copie de la requête présentee au roi d'Espagne*, sur la découverte de la cinquième partie du monde, appelée la *Terre australe*, *incogneuë*, *et des grandes richesses et fertilité d'icelle*; Paris, 1617, in-12. Nous rappellerons que Queiros a le premier imposé à l'Océanie le nom de *cinquième partie du monde*, qui pourtant n'a été définitivement adopté que par les géographes modernes. A. de L.

Purchas, *His Pilgrimages*, t. IV, p. 1428-1442. — Cristoval Suarez de Figueroa, *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete*. — Antonio de Morga, *Succesos de las islas Pilippinas* (Mexico, 1669), cap. IV. — Duarte Fonseca, *Evora gloriosa* (Rome, 1717, in-4°). — Torquemada, *Monarquia indiana*, 1re part, lib. V, cap. 64 — De Brosses, *Hist. des navigations aux terres australes*, t. I, liv. VIII, p. 306. — Le P. Pingré, *Mémoires sur la position géographique des îles de la mer du Sud* (Paris, 1767, in-4°), p. 48-60. — Cook (1er *Voyage*), cap XXX. — Bougainville, *Voyage*, chap. XII et XIII. — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde* (Paris, 1833, 2 vol.), passim.

QUELEN (*Hyacinthe-Louis*, comte de), prélat français, né le 8 octobre 1778, à Paris, où il est mort, le 31 décembre 1839. Le deuxième des quatre fils de Jean-Claude Louis de Quelen, capitaine de vaisseau, et d'Antoinette-Marie Hocquart, il appartenait à une ancienne et noble maison qui tirait son nom d'une châtellenie située au diocèse de Quimper, et dont la filiation remonte à Jean de Quelen, l'un des compagnons du connétable du Guesclin en 1372. Destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, il commença ses études au collége de Navarre, reçut la tonsure le 14 février 1790, à Versailles, et les continua sous la direction des abbés de Grandchamp et de Sambucy. Lorsque, après la conclusion du concordat de 1801, l'abbé Émery réorganisa le séminaire de Saint-Sulpice, M. de Quelen devint un des ses premiers élèves, et continua sous lui son cours de théologie, pendant lequel il fut promu au sous-diaconat et au diaconat. Depuis la mort de son père, arrivée en novembre 1802, sa famille habitait le département des Côtes-du-Nord; aussi ce fut à Saint-Brieuc qu'il reçut la prêtrise, le 14 mars 1807, des mains de M. de Caffarelli, évêque de ce diocèse, qui se l'attacha bientôt comme vicaire général. Il devint ensuite secrétaire du cardinal Fesch, partagea la disgrâce de ce prélat, et fut depuis 1812 attaché à l'église de Saint-Sulpice comme présidant les exercices du catéchisme. En juin 1814, il prononça dans l'église de Saint-Sulpice l'oraison funèbre de Louis XVI, et le 9 février 1815, dans l'église de Sainte-Élisabeth

(1) Ce n'était qu'un amas d'îles très-rapprochées : cet archipel, mal désigné par Queiros, a été retrouvé par Bougainville, qui lui imposa le nom de *Grandes Cyclades*. Cook l'appella les *Nouvelles Hébrides* : ce dernier nom a prévalu.

(2) Bougainville a reconnu depuis que c'était un détroit.

du-Temple, en présence de la duchesse d'Angoulême, l'oraison funèbre de Mme Élisabeth, sœur du roi. A cette époque, M. de Talleyrand-Périgord, ancien archevêque de Reims et grand aumônier de France, lui confia la direction spirituelle des maisons royales placées sous sa direction, le nomma vicaire général de la grande aumônerie, et lorsqu'il eut été institué archevêque de Paris, le 1er octobre 1817, il le demanda et obtint pour auxiliaire. M. de Quelen fut sacré dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard, le 28 de ce mois, sous le titre d'évêque de Samosate *in partibus*. Toutefois le concordat du 11 juin de cette année n'ayant pas été approuvé par les chambres, et le cardinal de Talleyrand-Périgord n'étant point en possession du siége de Paris, M. de Quelen ne put que rédiger quelques actes sur les affaires ecclésiastiques, et ne s'immisça en rien dans le gouvernement du diocèse de Paris. Toutes les difficultés étant levées, il fut, par ordonnance royale du 24 septembre 1819, nommé coadjuteur avec future succession du cardinal de Talleyrand, et préconisé par le pape, le 17 septembre suivant, sous le titre d'archevêque de Trajanople *in partibus*. Le 14 mars 1820, il prononça dans l'église de Saint-Denis l'oraison funèbre du duc de Berry, devint le 20 octobre 1821 archevêque titulaire de Paris, pair de France le 31 octobre 1822, et fut appelé le 29 juillet 1824 à succéder au cardinal de Bausset à l'Académie française. Son discours de réception, qu'il prononça le 25 novembre, eut pour sujet *l'Alliance de la religion avec les lettres, les sciences et les arts*; l'archevêque de Paris eut la bonne foi d'y reconnaître qu'il ne devait sa nomination à aucun titre littéraire, et qu'il ne la considérait que comme un hommage rendu à la religion. Cette même année, à la chambre des pairs (séance du 31 mai), il se signala par son opposition au projet du remboursement et de la conversion des rentes, ce qui lui valut alors une grande popularité. Quelque temps après il fit un voyage à Rome, et fut très-bien accueilli par le pape Léon XII. Pendant son séjour, il vit le cardinal Fesch, et, après avoir visité Naples, il obtint une nouvelle audience du saint-père, qui à son départ lui fit remettre deux bustes de saint Pierre et de saint Paul, déposés aujourd'hui dans le trésor de la cathédrale de Paris. L'épiscopat français, accusé de tendances ultramontaines, publia le 3 avril 1826 une déclaration intitulée : *Exposé des sentiments des évêques qui se trouvent à Paris, sur l'indépendance des rois dans l'ordre temporel*. M. de Quelen ne signa point cette déclaration; mais quelques jours après il écrivit au roi que ses sentiments ne différaient en rien de ceux exprimés par ses collègues. La même année, au moment où il fut question de jeter les fondements d'un monument expiatoire sur la place Louis XV, il insista auprès de M. de Villèle pour faire présenter au roi une demande d'amnistie en faveur des conventionnels régicides; mais le ministre n'osa point se charger de cette requête, qui demeura enfouie dans les cartons du ministère. Après un voyage en Savoie et en Suisse, M. de Quelen fit, en octobre 1826, auprès de Talma mourant quelques démarches inspirées par une charitable sollicitude; mais il ne put arriver jusqu'à lui. Il fut plus heureux auprès de Caulaincourt, duc de Vicence, du comte de Sèze et de Lally-Tollendal, dont ses conseils adoucirent les derniers moments. M. de Quelen protesta avec l'épiscopat français contre les ordonnances du 16 juin 1828 qui expulsaient les Jésuites et contenaient diverses mesures contre le clergé; puis à la mort de Léon XII il publia un mandement où il essaya de prémunir les fidèles contre l'esprit de système qui menaçait l'Église d'une guerre intestine. L'abbé de La Mennais, qui se crut désigné dans certains passages de ce mandement, y répondit par deux lettres vivement senties; mais le prélat ne jugea point à propos de répliquer. A l'occasion de la prise d'Alger, il publia un mandement, et il adressa à Charles X un discours dont les derniers mots étaient : « Ainsi le Tout-Puissant aide au roi très-chrétien, qui réclame son assistance. Sa main est avec vous, Sire; que votre grande âme s'affermisse de plus en plus, votre confiance dans le divin secours et dans la protection de Marie, mère de Dieu, ne sera pas vaine. Puisse Votre Majesté en recevoir bientôt une nouvelle récompense. Puisse-t-elle bientôt venir encore remercier le Seigneur d'autres merveilles non moins douces et non moins éclatantes! » Ces imprudentes paroles, vivement commentées par la presse, furent la principale cause du sac de l'archevêché dans les journés de Juillet. M. de Quelen, averti à Conflans par M. Caillard, médecin de l'Hôtel-Dieu, dut, pour sauver ses jours, se réfugier d'abord à la Salpêtrière, puis chez M. Serres, à la Pitié, et enfin au Jardin des plantes, chez M. Geoffroy Saint-Hilaire. Proscrit dans son diocèse, obligé de se cacher, il ne reparut dans sa cathédrale que le 11 janvier 1831. Une audience qu'il eut du roi, le 16 de ce mois, le rassura pleinement, mais bientôt les scènes de désordre qui se passèrent à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le pillage des débris de l'archevêché, frappèrent de stupeur l'archevêque, contre lequel fut décerné un mandat d'amener. De nouveaux renseignements convainquirent le préfet de police, M. Baude, que le service fait à Saint-Germain-l'Auxerrois avait eu lieu à l'insu du prélat, et le mandat d'amener fut retiré. En mai suivant, M. de Quelen crut devoir refuser la sépulture ecclésiastique à l'ancien évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, Grégoire, qui ne voulut pas rétracter le serment fait par lui en 1791, et ce refus lui suscita de nouveaux ennemis. En 1832, pendant les ravages du choléra, l'archevêque donna l'exemple du dévouement. Le château de Conflans, le sé-

minaire de Saint-Sulpice devinrent, sous sa surveillance, des hôpitaux, et lui-même s'installa à l'hôtel-Dieu, au milieu des malades et des mourants entassés par la contagion. On le voit transporter des cholériques dans ses bras, et si l'un d'eux, qu'il bénissait, lui crie : « Retirez-vous de moi, je suis l'un des pillards de l'archevêché », on l'entend répondre : « Mon frère, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous et de vous réconcilier avec Dieu. » C'est en ce moment qu'il institua l'*Œuvre des orphelins du choléra*, qui avait pour but de recueillir, d'élever et d'établir tous les enfants dont l'épidémie avait moissonné la famille, œuvre pour laquelle il prêcha à Saint-Roch un sermon de charité qui produisit 33,000 francs. Après l'attentat de Fieschi, le prélat fit une visite au roi Louis-Philippe, dont il s'était éloigné jusque-là, et présida au service funèbre célébré aux Invalides pour honorer la mémoire des victimes. Déjà à cette époque il avait fondé dans l'église Notre-Dame un cours d'instructions dogmatiques, et fait monter dans la chaire l'abbé Lacordaire et après lui le P. de Ravignan. Lorsque le gouvernement voulut aliéner les terrains de l'ancien archevêché pour en faire une promenade publique, M. de Quelen publia, le 4 mars 1837, une protestation qui donna lieu à une vive polémique dans les journaux. L'année suivante il eut la consolation de voir mourir réconcilié avec l'Église le prince de Talleyrand, et baptisa, le 25 août 1838, le comte de Paris. Il mourut d'une maladie du cœur, au couvent des Dames du Sacré-Cœur, où il s'était retiré; ses obsèques eurent lieu à Notre-Dame, le 9 janvier 1840, et le P. de Ravignan prononça son oraison funèbre. On a de M. de Quelen de nombreux *mandements*, des *lettres pastorales* et des *discours* à la chambre des pairs, les *oraisons funèbres* de Louis XVI, du duc de Berry, etc. H. FISQUET.

Henrion, *Vie et travaux apostoliques de M. de Quelen*. — Bellemare, *M. de Quelen pendant dix ans*. — D'Exauvillez, *Vie abrégée de M. de Quelen*. — *Biogr. du clergé contemporain*, t. I. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. III, 1re part. — Clavel, *Hist. chrétienne des diocèses de France*. — Fisquet, *France pontificale* (ouvr. inédit).

QUELLYN (*Érasme*), peintre hollandais, né à Anvers, le 19 novembre 1607, mort à l'abbaye de Tougerloo, le 11 novembre 1678. Il fit de bonnes études et professa même quelque temps la philosophie. Admis dans la maison de Rubens, il y prit un tel goût pour la peinture qu'il quitta sa chaire pour entrer dans l'atelier de son ami, dont il devint bientôt un des meilleurs élèves. Il étudia la perspective et l'architecture avec soin; aussi ses fonds et ses paysages sont-ils d'un grand goût. Il réussit également dans le portrait; car outre la ressemblance, qu'il reproduisait fidèlement, il savait bien grouper et bien exécuter les accessoires. Son dessin est assez correct; sa couleur se rapproche de celle de son maître; sa touche est vigoureuse; il avait l'intelligence du clair-obscur, et ses ombres, ses lumières sont heureusement distribuées. Ses principaux tableaux sont, à Anvers, dans l'église Saint-André : *L'Ange gardien*; — à Malines, dans l'église Sainte-Catherine : *La Naissance de Jésus*; — à Gand, dans l'église du Sauveur : *Le Repos en Égypte*; — chez divers : *La Mort de saint Roch*; *La Mort d'Euripide*; une *Cène* et un grand nombre de toiles de dimension inférieure, fort estimées, et qui ornent les principales galeries de son pays. On a de sa main quelques eaux-fortes, entre autres *Samson déchirant un lion*, d'après Rubens. A. L.

Descamps, *Peintres flamands*. — *Hist. des peintres de toutes les écoles*, liv. 383.

QUELLYN (*Jean-Érasme*), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers, en 1629, mort dans la même ville, le 11 mars 1715. Élève de son père, il alla se perfectionner en Italie, et fut employé à de grands ouvrages à Florence, à Naples, à Rome, à Venise. De retour dans sa patrie, où sa réputation l'avait précédé, il y exécuta de nombreux tableaux, dont la plupart ont été mal à propos attribués à son père. « Jean Quellyn, dit Descamps, doit être considéré comme un des meilleurs peintres flamands. Quelques-uns de ses tableaux peuvent être comparés à ceux de Paul Véronèse; il avait beaucoup étudié la manière de ce maître, et toutes ses grandes compositions sont dans son goût. Le dessin de Quellyn est correct; il drapait ses figures avec noblesse; ses fonds sont la plupart d'une riche architecture; c'était une des parties qu'il entendait le mieux. Ses compositions sont bien conçues, bien ordonnées; aucune de ses figures n'y est placée sans nécessité; les expressions en sont si vivement rendues que les personnages même du second plan attirent l'attention. La beauté de sa couleur et l'intelligence parfaite du clair-obscur ajoutent encore au mérite de ses tableaux ». Ses principales œuvres sont, à Anvers, dans l'église de Saint-Walburge : *Jésus-Christ et les pèlerins d'Émaüs*; dans l'église de Notre-Dame, une très-belle *Adoration des Rois*; dans l'abbaye de Saint-Michel, *Jésus-Christ guérissant les malades*, vaste composition, regardée comme le chef-d'œuvre de l'artiste, et qui est tout à fait dans la manière du Véronèse; cinq autres morceaux, reproduisant *Les Martyrs de Gorcum*; le réfectoire de Saint-Michel a été aussi décoré par Quellyn; les tableaux occupent tous les trumeaux depuis les planches jusqu'à la voûte; ce sont les *quatre repas* dont parle l'Écriture; — à Malines, église Notre-Dame : *une Cène* fort estimée; aux Augustins, *Madeleine aux pieds de Jésus chez Siméon*; aux Béguines, cinq sujets de *la Vie de saint Charles Borromée*; aux Jésuites; cinq sujets de *la Vie de saint François-Xavier*; — à Bruges : aux Jésuites, *l'Assomption*; aux Dominicains, *un saint de cet ordre tiré de prison par des anges*; aux Augustins, *Les quatre Évangélistes*, *Les quatre*

Docteurs de l'Église; L'Annonciation; Madeleine pénitente; Saint Pierre; David jouant de la harpe; Ananie et Saphyre; quatre sujets de *la Vie de saint Augustin; Saint Ambroise;* les *Vertus théologales; Saint Jean dans le désert; Loth sortant de Sodome; Le Publicain et le Pharisien; Le Déluge; Les quatre Saisons;* de nombreux *portraits de saints dominicains.* Différentes villes d'Italie possèdent aussi des tableaux de Jean Quellyn, qui font le plus grand honneur à leur auteur. A. L.

Descamps, *Peintres flamands.*

QUELLYN (*Artus*), sculpteur et peintre belge, cousin du précédent, né à Anvers, en 1630, mort dans la même ville, en 1715. Élève de son oncle Érasme, il peignit à Anvers, mais il abandonna le pinceau pour le ciseau, et devint habile sculpteur. Outre de nombreux morceaux dans sa ville natale, c'est lui qui a exécuté les belles sculptures en marbre de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées à l'eau-forte, en 1655, par son frère Hubert Quellyn. A.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II.

QUELUS (*Jacques* DE LEVIS, comte DE), l'un des mignons d'Henri III, mort le 29 mai 1578, à Paris. Il était l'aîné des fils d'Antoine, comte de Quelus, grand sénéchal et gouverneur du Rouergue, et qui mourut en 1586. D'une figure agréable et d'un caractère enjoué, il plut tellement à Henri III que ce prince l'admit dans sa plus intime familiarité. Malgré ses penchants efféminés, il était brave et toujours prêt à soutenir l'épée à la main les intérêts du roi contre les partisans de Monsieur ou des Guise, comme il le fit en provoquant Bussy près la porte Saint-Honoré (1er février 1578). Trois mois plus tard une querelle, amenée par une grave insulte de Charles d'Entragues (*voy.* ce nom), lui fit perdre la vie. Le rendez-vous eut lieu le dimanche 27 avril 1578, à cinq heures du matin, dans les environs de la Bastille; Quelus avait pour seconds MM. de Maugiron et de Livarot, mignons du roi; et d'Entragues, MM. de Schomberg et de Riberac, favoris du duc de Guise. Les combattants déployèrent une fureur extrême; deux restèrent sur la place : Schomberg et Maugiron; Riberac expira le lendemain. Quant à Quelus, atteint de dix-neuf coups d'épée ou de poignard, il languit trente-trois jours, et mourut entre les bras du roi, à l'âge de vingt-quatre ans. Henri III, accablé de douleur, le baisa après sa mort, garda ses blonds cheveux et ôta les pendants d'oreilles qu'il lui avait attachés lui-même. Il lui fit élever dans l'église de Saint-Paul, ainsi qu'à Maugiron et à Saint-Mégrin, assassiné, le 21 juillet 1578, par l'ordre secret de Guise, de magnifiques mausolées en marbre. On lisait sur celui de Quelus cette inscription latine :

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

L'Estoile, *Journal de Henri III.* — Moréri, *Grand Dict. hist.*

QUÉNON (*Jean*), helléniste français, né en 1767, mort le 23 juillet 1821. Il fut professeur au collége de Louis-le-Grand, et publia un *Dictionnaire grec-français* adopté par l'université (Paris, 1807, 2 vol. in-8°).

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821.

QUENSTEDT (*Jean-André*), théologien allemand, né à Quedlimbourg, le 13 août 1617, mort à Wittemberg, le 22 mai 1688. Après avoir étudié à Helmstædt, il enseigna quelque temps la géographie à l'université de cette ville. En 1644, il se rendit à Wittemberg, où, après avoir donné des cours de morale, de métaphysique et de géographie, il fut nommé, en 1649, professeur extraordinaire de théologie, et en 1660 professeur ordinaire. Partisan de la plus rigide orthodoxie luthérienne, il peut être regardé comme un des représentants les plus fidèles de la théologie protestante du dix-septième siècle. En outre de plusieurs dissertations, parmi lesquelles il faut citer celle qui a pour titre *De sepultura veterum*, Wittemberg, 1648, in-8°, 2e édit., 1660, in-8°, et qui se trouve aussi dans le t. XI du *Thesaurus antiquitatum græcar.* de Gronovius, et quelques autres, qui ont été insérées dans le *Thesaurus philologicus*, recueil qu'on joint d'ordinaire aux *Critici sacri*, on a de Quenstedt : *Dialogus de patriis illustrium doctrina et scriptis virorum;* Wittemberg, 1654, in-4° : ouvrage aussi incomplet qu'imparfait, au jugement, d'ailleurs bien motivé, de Baillet; — *Disputationes exegeticæ in epistolam ad Colossenses;* ibid., 1664, in-4°; — *Ethica pastoralis;* ibid., 1678, in-8°; plusieurs édit.; — *Theologia didactico-polemica, sive systema theologicum;* ibid., 1685-1696, 2 vol. in-fol.; plusieurs édit. : la première est la plus correcte. Cet ouvrage avait fait la matière de ses leçons de théologie. Un étudiant suédois, qui avait suivi ses cours et les avait écrits tout au long, les fit imprimer sous son nom, après être retourné dans son pays. La fraude ne fut découverte que quand Quenstedt eut publié lui-même cet ouvrage; — *Antiquitates biblicæ et ecclesiasticæ;* Wittemberg, 1688, in-4°, 2e édit., 1699. M. N.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXII. — Chaufepié, *Diction. histor.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

QUENTAL (*Bartholomeu* DO), théologien portugais, né le 22 août 1626, dans l'île de Saint-Michel (Açores), mort le 20 décembre 1698, à Lisbonne. Ses parents appartenaient à la meilleure noblesse du pays. Envoyé en 1643 en Portugal, il fit ses études à Evora et à Coïmbre, s'adonna avec succès à la prédication, et devint l'un des confesseurs de la chapelle du roi. Ce fut lui qui introduisit en Portugal la congrégation de l'Oratoire et qui en rédigea les statuts. Il reçut du pape Clément XI le titre de vénérable. Parmi ses écrits qui se distinguent par la pureté et l'élégance du style, on remarque les *Meditaçoes* (Lisbonne, 1666-1695, 6 vol. in-8°) et les *Sermões* (ibid., 1692, in-4°) : ouvrages

réimprimés plusieurs fois et traduits en italien.

Niceron, Mémoires, XLII. — *Sumario de Bibl. lusitana*, I.

QUENTIN (*Nicolas*), peintre français, né à Dijon, où il est mort, le 10 septembre 1636. On ne connaît aucune particularité de la vie de cet artiste, que les biographes ont négligé. Dijon possède encore de lui un grand nombre de toiles, dont une partie sont conservées au musée de la ville; on y remarque surtout *La Circoncision* et *L'Adoration des Bergers*. Le tableau de *La Communion de sainte Catherine de Sienne*, qui est dans l'église de l'hospice de Sainte-Anne, fit l'admiration du Poussin, qui manifesta sa surprise de ce que l'auteur d'une telle œuvre vivait ignoré à Dijon. « Il n'entend pas ses intérêts, dit ce grand artiste : que ne va-t-il en Italie ! il y ferait fortune. »

Quentin paraît avoir étudié particulièrement les maîtres de l'école lombarde; mais la vigueur de son coloris et la correction de son dessin jointes à la touche et à l'originalité de ses compositions indiquent qu'il puisa plutôt ses inspirations artistiques en lui-même que chez les autres. Une des rues de la ville de Dijon porte le nom de ce peintre. J.-P.-Abel J.

Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*, II, 174. — Girault, *Essais hist. et biograph. sur Dijon*. — *Notice du Musée de Dijon*.

QUEQUET (*Charles-François*), magistrat et latiniste français, né à Paris, en 1768, mort à Paris, le 30 juillet 1830. Il fut reçu avocat au parlement en 1787, et jusqu'en 1814 ne fut qu'un obscur agent royaliste. Le 1er avril 1814 il adressa un factum à Alexandre Ier, empereur de Russie et au roi de Prusse, demandant le rétablissement de la branche aînée des Bourbons. C'est à tort que cet écrit a été attribué au comte Ferrand; Quequet en fut le principal rédacteur. Ses collaborateurs furent le comte de Brosses, plus tard conseiller à la cour royale et préfet de Nantes, Dupuy, alors suppléant au tribunal de 1re instance, et le comte de Modène. Les pétitionnaires ont toujours cru que leur démarche décida les monarques étrangers à placer Louis XVIII sur le trône de France et les Parisiens à acclamer une famille presque oubliée. Quequet fut nommé en 1815 avocat général à la cour royale de Paris, et fit annuler de nombreuses créances que la famille Bonaparte réclamait, ainsi que des traites tirées par Napoléon sur le domaine de la couronne. Il qualifia ces opérations de « brigandage organisé », et l'arrêt rendu par la cour royale, le 1er février 1817, confirma ses accusations. En 1823 Quequet fut nommé président à la cour royale, puis conseiller à la cour de cassation. Il mourut de l'émotion que lui causa la révolution de juillet 1830. On a de lui : *Études de poésies latines appliquées à Racine*; Paris, 1823, in-8°.

Le Moniteur universel, ann. 1815-1830.

QUER Y MARTINEZ (*Jose*), botaniste espagnol, né en 1695, à Perpignan, mort le 19 mars 1764, à Madrid. Entré au service d'Espagne comme chirurgien militaire, il herborisa à diverses reprises dans les provinces orientales de la péninsule, sur les côtes d'Oran, en Sicile et dans le royaume de Naples. A la paix de 1748 il s'établit à Madrid, et se consacra tout à fait à l'étude de la botanique; il avait déjà réuni dans sa maison plus de deux mille espèces de plantes lorsque Ferdinand VI créa au Prado un jardin botanique et l'y appela en qualité de professeur (1755). C'est à lui que l'Espagne doit sa première Flore complète : cet ouvrage parut à Madrid, sous le titre de *Flora Española, ó Historia de las plantas que se crian en España* (1762-1784, 6 vol. in-4°, avec planches); bien qu'il ait été composé à une époque où dominait le système de Linné, il est cependant distribué d'après la méthode de Tournefort; la cryptogamie y est omise presque entièrement, tandis que les coraux et corallines y figurent encore parmi les plantes. Les quatre premiers volumes ont été publiés par l'auteur, et Ortega a donné ses soins aux deux autres. Les services que Quer a rendus à la botanique ont été reconnus par Lœfling, qui lui a consacré le genre *Queria*, de la famille des légumineuses.

Ortega, *Elogio de J. Quer*, à la tête du t. V de la *Flore espagnole*.

*QUERARD (*Joseph-Marie*), bibliographe français, né à Rennes, le 25 décembre 1797. Il fut placé en 1807 chez un libraire de sa ville natale, où se développa sa passion pour les livres; puis il vint à Paris, voyagea ensuite en France et à l'étranger pour le commerce de la librairie, et fut enfin, de 1819 à 1824, attaché à une importante maison de Vienne en Autriche. Il y prépara son premier travail bibliographique, et, refusant les offres avantageuses qui lui étaient faites, il vint à Paris en faire imprimer les premiers volumes sous ce titre : *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles*, Paris, F. Didot, 1826-1842, 10 vol. in-8° à 2 col. En 1830, M. Guizot, devenu ministre, accorda une subvention annuelle de mille francs, qui, jointe aux encouragements d'un bibliophile russe, M. Poltoratzky, permit d'achever cette importante publication, excellent instrument de travail pour ceux qui cultivent les lettres françaises. M. Querard voulut le compléter par la *Littérature française contemporaine*; Paris, 1839-1844, tom. I et II, pag. 1 à 282, in-8°; mais le libraire éditeur de cet ouvrage en fit déposséder l'auteur par les tribunaux, sous le motif du développement donné aux articles, et de la lenteur avec laquelle ils étaient livrés à l'impression. Condamné à des dommages-intérêts envers ce libraire, et poursuivi avec une extrême rigueur, M. Querard n'a pas cessé depuis de si-

gnaler les erreurs échappées aux écrivains qui ont continué son œuvre. Sous le ministère de M. Villemain, il sollicita, dans l'une des bibliothèques publiques, une place à laquelle il semblait avoir des titres bien réels, mais il ne reçut pas même une réponse. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de ce laborieux et savant bibliographe : *Les Supercheries littéraires dévoilées, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles : ensemble les industriels et les lettrés qui se sont anoblis à notre époque;* Paris, 1845-1856, 5 vol. in-8°, publiés aux frais de M. Poltoratzky, et devenus rares; il en a été tiré à part deux articles : *Bibliographie La Mennaisienne*, notice bibliographique des ouvrages de M. de La Mennais, de leurs réfutations, de leurs apologies, et des biographies de cet écrivain; Paris, 1849, in-8°; — *Les Plagiats reiffenbergiens dévoilés*, notice des supercheries commises par le baron F. de Reiffenberg; Paris, 1851, in-8°; — *Auteurs déguisés de la littérature française au dix-neuvième siècle;* Paris, 1845, in-8°, réunion de notes insérées d'abord dans le *Moniteur de la librairie* et *Le Bibliothécaire*; — *Dictionnaire des ouvrages polyonymes et anonymes de la littérature française*, 1700-1850, livr. I à III; Paris, 1846-1847, in-8° : l'auteur se propose de continuer ce livre; — *Omissions et bévues du livre intitulé* La Littérature française contemporaine, *par MM. Ch. Louandre et F. Bourquelot, ou Correctif de cet ouvrage. Correctif du tome II;* Paris, 1848, in-8°; — *Les Écrivains pseudonymes et autres mystificateurs de la littérature française pendant les quatre derniers siècles, restitués à leurs véritables noms*, avec des notes de treize collaborateurs de l'auteur; Paris, 1854-1856, in-8° : ce volume, dont le faux titre porte : *La France littéraire, tome XI*, renferme des articles additionnels à cet ouvrage, aussi bien qu'aux *Supercheries littéraires;* un tome XII est en cours de publication; — *Le Querard, Archives d'histoire littéraire, de biographie et de bibliographie françaises. Complément périodique de* la France littéraire; Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8° : recueil mensuel, qui renferme notamment diverses monographies extraites de l'*Encyclopédie du bibliothécaire*, ouvrage fort étendu (15 vol. gr. in-8°), dont le prospectus a paru, mais dont l'impression n'a pu être commencée, l'État n'ayant pas accordé son concours à son infatigable auteur; — *Une question d'histoire littéraire résolue. Réfutation du paradoxe bibliographique de M. R. Chantelauze :* Le comte Joseph de Maistre auteur de *l'Antidote au congrès de Rastadt;* Paris et Lyon, 1859, in-8°. Enfin, M. Querard avait commencé diverses publications périodiques qui n'eurent qu'une existence éphémère : *Le Bibliologue*, journal du commerce et des intérêts de la typographie et de la librairie en France; — (avec M. Poltoratzky) *Revue bibliographique*, journal de bibliologie, d'histoire littéraire et de la librairie; — *Le Moniteur de la librairie*, mémorial universel des publications françaises et étrangères, anciennes et modernes; — (avec M. Poltoratzky) *Le Bibliothécaire*, archives d'histoire littéraire, de biographie, de bibliologie et de bibliographie. E. R—D.

La France littéraire, t. XI. — *Journal de la librairie*.

QUERAS (*Mathurin*), controversiste français, né le 1er août 1614, à Sens, mort le 9 avril 1695, à Troyes. Il reçut à Paris le grade de docteur en théologie, et fit partie de la maison et société de Sorbonne. Fort attaché au jansénisme, il fut un des approbateurs du traité *De la fréquente communion*, et il aima mieux se voir exclu des assemblées de la faculté que de souscrire à la censure prononcée en 1656 contre Antoine Arnauld. L'archevêque de Sens, Gondrin, qui favorisait les jansénistes, le mit à la tête de son séminaire et le choisit pour un de ses grands vicaires. Après la mort de son protecteur (1674), il fut obligé de quitter le diocèse, et se retira à Troyes, où il possédait le prieuré de Saint-Quentin. A l'exemple des solitaires de Port-Royal, il passa le reste de sa vie dans la pratique d'une pénitence sévère et d'une abnégation tout apostolique. Le plus connu de ses écrits est intitulé : *Éclaircissement de cette célèbre et importante question :* « Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'attrition conçue par la seule crainte des peines de l'enfer et sans aucun amour de Dieu soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grâce de la justification au sacrement de pénitence »; Paris, 1683, in-8°. Cet ouvrage, où il soutient la négative, est devenu fort rare.

Pluquet, *Dict. des hérésies*. — *Necrologe de Port-Royal*.

QUERBEUF (*Yves-Mathurin-Marie* DE), littérateur français, né à Landerneau, le 13 janvier 1726, mort en Allemagne, vers 1799. Il reçut son éducation chez les Jésuites, où plus tard il enseigna la rhétorique. Après la suppression de son ordre, il vint se fixer à Paris. Il émigra en 1792, et ne revit pas la France. On a de lui : *Histoire des instrusions les plus mémorables tirées des livres saints;* Paris, 1792, in-8°; — *Principes de Bossuet et de Fénelon sur la souveraineté;* Paris, 1791, in-8°; réimprimés sous le titre de *Politique du vieux temps;* Paris, 1797, in-8°; — quelques pièces de poésie de circonstance, en français et en latin; quelques *oraisons*, etc. Il a édité les *Sermons* du P. Charles Frey de Neuville (1776, 8 vol. in-12) et ceux du P. Claude Frey de Neuville (1778, 2 vol. in-12); les *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, par le P. Griffet (1777, 2 vol. in-12); les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* (1780-1783, 26 vol. in-12); les *Psaumes*, trad.

Berthier avec la biographie de l'au-
5, 5 vol. in-12); les *Observations sur*
l social du P. Berthier, avec une suite
euf; et les *Œuvres de Fénelon*, avec la
prélat (1787-1792), 9 vol. in-4°.

…t. de Bretagne, t. I, p. 156. — Quérard, *La …*

…CITANUS. *Voy.* CHESNEAU et DU-

…IA (*Jacopo della*), sculpteur italien, né
, au village de la Quercia Grossa, près de
mort en 1442, à Sienne (1). Il fut un des
ulpteurs qui dans les premières années
ème siècle contribuèrent au développe-
l'art. Il adopta une manière plus large
des autres sculpteurs de son école, et
pour le modèle des nus et l'ampleur
ries même l'Orcagna et Andrea Pisano.
connaître dès l'âge de dix-neuf ans, en
de bois et de plâtre la statue équestre de
di Azzo Ubaldini, capitaine des Siennois,
on des splendides funérailles qui furent
guerrier. Deux bas-reliefs de bois de
ontrèrent ensuite son habileté à rendre
é les figures, les cheveux et la barbe.
ux furent suivis de *deux prophètes*
ux anges en adoration devant le
Jésus, sculptés en marbre pour la fa-
a cathédrale.
o Malevolti, protecteur de Jacopo, ayant
é de Sienne, le jeune artiste se rendit à
où il fut chargé de faire pour l'église
Martino le tombeau d'Ilaria del Ca-
me de Paolo Guinigi, seigneur de Luc-
ument très-remarquable non-seule-
la statue couchée de la défunte, mais
r ses ornements et par de charmantes
enfants soutenant des guirlandes.
appris que les Florentins avaient mis
ours une des portes de bronze du bap-
acopo partit pour Florence, et présenta
le modèle de l'un des bas-reliefs, mais
hef lui-même en bronze et achevé. Il
cependant, et ne fut classé qu'après Do-
Brunelleschi et Ghiberti, qui justifia si
référence qui lui fut accordée. Il passa
Bologne, où, par la protection de Gio-
ntivoglio, il fut chargé, le 24 octobre
la décoration de la grande porte de
trone. Il y sculpta des bas-reliefs re-
t des sujets de l'Ancien Testament, des
prophètes et les statues de la Madone,
Pétrone et d'un autre saint. Cicognara
. 1) a publié deux de ces bas-reliefs,
Ève chassés du paradis terrestre,
et Ève travaillant; les compositions
simples, les têtes pleines d'expression.
rail n'était pas encore terminé lorsque

Jacopo fut appelé de nouveau à Lucques, pour faire à San-Friano un bas-relief de marbre représentant *La Madone entre saint Sébastien, saint Luc, saint Jérôme et saint Sigismond*, sculptures pleine de grâce et d'un excellent dessin.

A Florence on lui confia la décoration de la porte de la cathédrale qui regarde la Nunziata; c'est là qu'au milieu d'une sorte d'auréole ovale, *una mandorla*, une amande, il sculpta une *Madone enlevée au ciel*, que Cicognara regarde comme l'un des plus précieux bas-reliefs que possède la métropole florentine. Jacopo revint enfin à Sienne, où il fut chargé au prix de 2,200 écus d'or d'exécuter une riche fontaine de marbre au milieu de la *Piazza del Campo*. Il saisit avec empressement cette occasion de laisser dans sa patrie un éclatant témoignage de son talent, et se mit de suite à l'œuvre. Tel fut le succès de cette entreprise que ses concitoyens lui décernèrent le surnom de *Jacopo della Fonte*, qui de ce jour remplaça celui de Jacopo della Quercia. La fontaine de Sienne, *la fonte Gaja*, est malheureusement aujourd'hui dans un tel état de mutilation qu'il est bien difficile d'en apprécier le mérite. Jacopo exécuta encore à Sienne quelques autres beaux ouvrages qui lui firent donner par la seigneurie le titre de chevalier et l'emploi de maître de l'œuvre de la cathédrale (1439). C'est ainsi qu'il coopéra avec Ghiberti, Pollajuolo et Donatello aux fonts baptismaux de San-Giovanni, y sculptant quelques statuettes, et les bas-reliefs de la *Naissance du précurseur* et de sa *Prédication dans le désert*. Pour la cathédrale, il exécuta un bénitier, plusieurs traits de l'*Histoire d'Adam et Ève* à l'autel de la chapelle Saint-Jean, et quelques reliquaires d'argent conservés aujourd'hui dans la sacristie. L'église Saint-Augustin lui doit plusieurs des statues qui ornent son chœur. A la Compagnie de la Miséricorde, on lui attribue une statue en bois de *Saint Antoine*; et un *Saint Jean-Baptiste*, également en bois, qu'il avait sculpté pour cette même confrérie, est admiré aujourd'hui à l'église de Fogliano, aux environs de Sienne.

Jacopo laissa plusieurs élèves, parmi lesquels Niccolò da Bologna, Urbano da Cortona, et Matteo Civitali, l'une des principales illustrations de Lucques. Il eut un frère nommé *Priamo della Quercia*, qui s'adonna à la peinture avec quelque succès. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Della Valle, *Lettere sanesi*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.

QUERCU (A.). *Voy.* DUCHESNE.

QUERCULUS. *Voy.* CHESNEAU.

QUERENGHI (*Antonio*), poète italien, né en 1546, à Padoue, mort le 1er septembre 1633, à Rome. Il montra un génie précoce et se rendit habile dans les langues et les belles-lettres, où il eut pour maître le célèbre Sperone Speroni.

…ulo a relevé sur les registres de la fabrique de …one une délibération du … septembre 1442, déchar- …obligation de terminer la porte de sa basilique …s de Jacopo, qui venait de mourir.

Presque toute sa vie s'écoula à Rome : il fut secrétaire du sacré collége sous cinq papes; Clément VIII lui donna un canonicat à Padoue; mais Paul V le rappela auprès de lui pour le nommer son camérier secret et référendaire de l'une et de l'autre signature. Querenghi occupa ce double emploi sous les pontificats de Grégoire XV et d'Urbain VIII. Il était fort lié avec Tassoni, qui l'a peint dans le poëme de *La Secchia rapita*, sous les traits d'un grand poëte et d'un illustre philosophe. D'après les *poésies* qu'on a de lui en italien (Rome, 1616, in-8°) et en latin (ibid., 1629), on peut dire avec Tiraboschi que c'était un écrivain élégant et correct, mais que s'il y a chez lui peu à reprendre, il y a encore moins à admirer. Ce que Papadopoli a raconté touchant un prétendu voyage de Querenghi à la cour d'Henri IV, qui l'aurait chargé d'écrire l'histoire de son règne, n'est qu'une fable.

Son neveu, QUERENGHI (*Flavio*), mort en 1646, à Padoue, professa dans cette ville la morale d'Aristote. Il a laissé entre autres écrits : *Isagoge in philosophiam Aristotelis* (Padoue, 1640, in-fol.).

Ghilini, *Theatro d'huomini illustri*. — Papadopoli, *Hist. gymn. patavini*. — Tomasini, *Elogia*. — Tiraboschi, *Storia*, VIII.

QUERINI (*Girolamo*, en religion *Angelo-Maria*), célèbre littérateur italien, né le 30 mars 1680, à Venise, mort le 6 janvier 1759, à Brescia. Son père, Paolo Querini, et son grand-père, Marco Giustiniani, étaient procurateurs de Saint-Marc. A l'âge de sept ans il fut envoyé avec son frère aîné au collége des jésuites à Brescia. Charmés de ses succès et de son caractère studieux, ses maîtres témoignèrent un vif désir de l'attacher à leur société; mais il préféra l'ordre de Saint-Benoît, et malgré les efforts de ses parents pour le détourner de la vocation religieuse, il prit l'habit à Florence à la fin de 1696. Deux ans plus tard il prononçait ses vœux en adoptant les prénoms d'*Angelo-Maria*. Son supérieur, l'abbé Angelo Ninci, était un homme de mérite, qui ne croyait pas, selon la remarque de Le Beau, que l'ignorance fût une des vertus monastiques : il lui permit de nouer des relations avec tout ce ce que Florence comptait d'illustre dans les lettres; Salvini, Magliabecchi, Guido Grandi, Bellini, lui ouvrirent les trésors de leur érudition, et il entretint de bonne heure un commerce épistolaire avec Newton, Papi et Magalotti. Les encouragements de Montfaucon, qui fit en 1700 un séjour de deux mois dans son abbaye, ne firent qu'augmenter son goût pour l'étude. Pendant quelques années il fut chargé d'expliquer aux novices l'Écriture sainte, et il leur donna en même temps des leçons de langue hébraïque. Entraîné par le besoin d'étendre le domaine de ses connaissances, Querini partit au mois d'octobre 1710 pour l'étranger; les savants et les bibliothèques, tel était le principal objet de ses voyages. Après avoir traversé l'Allemagne sans s'y arrêter, il arriva en Hollande, et forma une liaison avec les abbés de Polignac et Passionei, depuis cardinaux; il eut aussi de fréquentes entrevues avec Basnage, Le Clerc, Gronovius, Kuster et Perizonius. En Angleterre, où il passa ensuite, il reçut de Newton, Cave, Bentley, Burnet et autres savants, l'accueil le plus empressé. A Bruxelles il vit Papebroch et à Cambrai l'illustre Fénelon. Arrivé à Paris en 1711, il logea à Saint-Germain-des-Prés, « séjour favorable tout à la fois à sa piété et à sa curiosité »; et pendant deux ans il eut mainte occasion de connaître les nombreux lettrés de cette époque, soit qu'il allât au-devant d'eux, soit qu'il les rencontrât chez le cardinal d'Estrées ou chez Daguesseau, depuis chancelier. De retour dans son pays (1714), où il rapportait tant de richesses étrangères, Querini fut chargé par un chapitre général de son ordre d'écrire les annales des bénédictins d'Italie; mais ce grand ouvrage, pour lequel il parcourut plusieurs provinces et consulta les archives d'un grand nombre de monastères, rencontra des obstacles qui en arrêtèrent l'exécution, et il n'en fit paraître que le plan, intitulé *De monastica Italiæ historia conscribenda* (Rome, 1717, in-4°). Ses recherches l'avaient amené à Rome. Le pape Clément XI, tout en lui interdisant de publier son *Histoire ecclésiastique*, lui accorda entre autres dignités celles d'abbé du monastère de Florence, où il avait été élevé, et de consulteur du saint-office; il l'exhorta même à entreprendre la collation des livres liturgiques de l'Église grecque, dont le tome 1er parut sous le titre d'*Officium quadragesimale Græcorum* (Rome, 1721, in-4°). De basses intrigues obligèrent Querini à interrompre ce grand travail, et revenant aux études historiques, il fit paraître une édition de la *Vie de saint Benoît*, attribuée à Grégoire le Grand (Venise, 1723, in-4°). Sacré par Innocent XIII archevêque de Corfou (30 novembre 1723), il s'attira par sa douceur et sa tolérance la vénération des grecs schismatiques. Benoît XIII le nomma en 1727 évêque de Brescia et cardinal; Clément XII le choisit pour bibliothécaire du Vatican, et Benoît XIV, qui lui avait voué une tendre affection, lui offrit l'évêché de Padoue, dont le revenu était plus considérable que celui de Brescia; mais Querini n'accepta point, pour rester fidèle à la promesse qu'il avait faite à ses diocésains de ne les jamais quitter. Nul n'a plus encouragé les lettres que ce prélat; nul à son époque n'a rendu plus de services à ceux qui les cultivaient; il les aidait dans la publication comme dans la composition de leurs ouvrages. Malgré son ferme attachement aux maximes particulières de la cour pontificale, il rendait justice à tous les talents, entretenait d'excellents rapports avec les écrivains hétérodoxes, et brillait, jusque dans les controverses, par une exquise urbanité. Aussi sa mémoire a-t-elle été

te d'éloges unanimes. Voltaire lui adressa rs :

'est à vous d'instruire et de plaire,
t la grâce de Jésus-Christ
ura vous brille en plus d'un écrit
vec les trois Grâces d'Homère.

se il répara avec magnificence l'église de Marc; la cathédrale de Brescia devint s soins une des plus belles de l'Italie. Il un grand nombre de livres qu'il donna à : de Brescia, et il offrit à la bibliothèque tican sa propre bibliothèque, qui était et nombreuse, et une collection de mé- . « On s'étonnera peut-être, dit Le Beau, ses ces libéralités, bien moindres encore s trésors qu'il versait sans cesse dans le s indigents; il avait beaucoup de revenus de besoins. » Querini avait remplacé en abbé Banduri dans l'Académie française scriptions; il appartenait également aux ies de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne, Bologne.

e les ouvrages cités, on a de Querini : rdia Corcyræ; Lecce, 1725, in-4°, Bres- 38, in-4°; suivis d'un Appendix de no- s Corcyræ; Rome, 1742, in-4° : en ré- ux objections de Mazzochi; — Enchiri- Græcorum; Bénévent, 1725, in-4°; — iversiones in propositionem XXI I Euclidis, cum nova demonstratione; , 1738, in-4°; — Specimen litteraturæ næ; Brescia, 1739, 2 part. in-4° : mor- cellent, surtout en ce qui regarde la fin zième siècle; — Pauli II vita; Rome, n-4° : cet ouvrage, composé pendant les u conclave où fut élu Benoit XIV, n'est révision de celui de Canensius, révision ée d'un tableau des encouragements par Paul II aux lettres et aux arts; — ba præliminaris ad Francisci Barbari rum ad ipsum epistolas; Brescia, 1741, — Imago optimi pontificis expressa in Pauli III, qualiter exhibentur in epistolis; Brescia, 1745, in-4°; — Com- rius de rebus pertinentibus ad A.-M. um; Brescia, 1749, 2 vol. in-8°; cum tice, ibid., 1750, in-8° : ces mémoires ent la vie de Querini jusqu'en 1740. Il a omme éditeur, en y ajoutant des remar- . des notices, les Œuvres des anciens de Brescia (1738, in-fol.), les Œuvres t-Éphrem (1732-1746, 6 vol. in-fol.), en syriaque et en latin; Fr. Barbari Epis- Brescia, 1743, in-4°); Reginaldi Poli æ (ibid., 1744-1725, 2 vol. in-fol.), Vita rdin. Gasp. Contarini de Beccadelli 746, in-4°), etc. Il a encore écrit beau- pièces fugitives, des dissertations, des astorales, et une relation de ses voyages. traduit en vers italiens une partie de La de, et en vers latins quelques passages s sur la bataille de Fontenoy; Vol- taire, par reconnaissance, lui dédia sa tragédie de *Sémiramis*. Ses *Épîtres latines*, d'abord imprimées à Brescia (1742-1749, 6 part. in-4°, et à Rome, 1743, in-4°), ont été réunies par Niccolò Coleti (Venise, 1756, in-fol.). P.

Commentarii A.-M. Quirini. — *Vicennalia Brixiensis card. Quirini celebrata in acad. Gottingensi*; Gottingue, 1748, in-4°. — Breithaupt, *Geschichte des Card. Quirini*; Francfort, 1752, in-8°. — Ch.-Fred. Hofmann, *Programma de Quirino gloriosa*; Wittemberg, 1758, in-4°. — A. Sambuca, *Lettera intorno alla morte del card. Quirini*; Brescia, 1760, in-4°. — Agostini, *Scrittori Veneziani.* — Le Beau, *Éloge* dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XXVII. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

QUERLON (MEUNIER DE). *Voy.* MEUNIER.

QUERNO (*Camillo*), poëte italien, né en 1470, à Monopoli (États de Naples), mort vers 1528, à Naples. Doué d'une facilité extraordinaire à composer des vers latins, il déployait une suffisance non moins rare à les débiter en public ou chez les grands, qui s'amusaient de sa vanité et le traitaient comme un bouffon. En 1514 il vint à Rome, et se présenta à Léon X avec un poëme d'environ vingt mille vers latins, intitulé *Alexias*. « Le pape, dit Ginguené, le trouva digne d'être admis à ses soupers. Là il lui donnait de temps en temps quelques bons morceaux, et il lui versait à boire dans son propre verre, mais à condition qu'il dirait sur-le-champ au moins deux vers sur le sujet qu'on lui proposerait, et que s'il ne le pouvait pas ou si les vers n'étaient pas trouvés de bon aloi, il serait obligé de boire son vin trempé de beaucoup d'eau. » Dans l'un de ces repas, Querno reçut par dérision le surnom d'*archipoëte*; aussitôt il s'écria :

Archipoeta facit versus pro mille poetis.

Le pape répondit par ce vers pentamètre :

Et pro mille aliis archipoeta bibit.

Alors Querno ajouta pour réparer sa faute :

Porrige, quod faciat mihi carmina docta, falernum;

et Léon répliqua, en faisant allusion à la goutte, dont le poëte buveur était tourmenté :

Hoc etiam enervat debilitatque pedes.

Querno s'aperçut enfin qu'il était un objet de risée, et se retira de la cour. Réduit à la plus affreuse misère, il alla mourir dans un hôpital de Naples, où, dans un accès de démence, il se déchira le ventre avec une paire de ciseaux. On a de lui un petit poëme latin, *De bello Neapolitano* (Naples, 1529, in-fol.), réimprimé en 1605, à Venise.

Tiraboschi, *Storia.* — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, IV. — Roscoe, *Vie de Léon X.*

QUESADA (*Gonçalo-Ximenez* DE), fondateur de Santafé de Bogota, né à Grenade, vers 1495, mort en 1546. Il avait reçu en Espagne une éducation assez soignée; il était licencié. On le trouve déjà fixé en Amérique lorsque Pedro Fernandez de Lugo, adelantado des Canaries et commandant d'une petite armée de douze mille hommes, se décida à quitter les terres d'Uraba

pour découvrir les terres inconnues situées au delà de la Magdalena. Choisi en 1532 par l'adelantado pour être son second dans cette entreprise difficile, il s'enfonça résolûment dans les forêts avec celle dont le commandement lui était confié. Lugo recula devant les périls qu'offrait le désert, et revint sur les bords de l'Océan. Bien qu'il ignorât le sort de son chef, Quesada abdiqua le commandement pour se faire donner un pouvoir qu'il semblait avoir d'abord dédaigné. C'est le seul acte condamnable qu'on lui puisse reprocher. Il faut lire les épaisses chroniques qui racontent ses prodigieux voyages, pour se faire une idée des périls de toutes espèces qu'il eut à surmonter avant d'arriver à ce plateau de Cundinamarca. Il avait fallu surmonter d'étranges périls (1), et la troupe de Quesada, composée d'un millier d'aventuriers, se réduisit sur le plateau à cent soixante-six hommes. Dans le Cundinamarca, les chevaux portèrent l'effroi parmi les populations et aidèrent à la soumission du pays. Ce fut même leur présence inattendue, qui fit tomber entre les mains des Espagnols la cité indienne d'Ubaza presque sans coup férir. A Sorocota, la petite armée put se ravitailler et se refaire de ses jeûnes forcés.

Rien n'est demeuré pour ainsi dire de la civilisation avancée des Muyscas, si ce n'est quelques vestiges d'édifices, des colonnes même, et quelques idoles en or; mais il est certain que les chefs ou *zippas*, qui se partageaient la puissance, n'étalaient guère moins de magnificence que les souverains de Temtchitlan ou de Cusco. Le zippa de Bogota montrait surtout une richesse dont on comprend la réalité par les aveux naïfs des chroniqueurs; mais le siége réel de la splendeur muyscase était à Sogomuxi, la ville sacrée, où se trouvait le grand temple.

Arrivé enfin à Sogomuxi, Quesada ne sut malheureusement pas préserver du pillage et de l'incendie le grand temple où Nhemquetiba était adoré. Une fois entré dans la ville de Bogota, à la suite du combat de Bonça, dans lequel il faillit périr, il répartit entre ses troupes l'immense butin obtenu durant l'expédition.

Maître absolu du pays, il fonda la capitale de la nouvelle Grenade, le 12 août 1538, et il remit le pouvoir à son frère pour gagner le bord de la mer par la Magdalena et se rendre de là en Europe. Il ignorait quelle avait été la fin de Lugo et croyait nécessaire d'aller présenter sa justification à la cour d'Espagne. Ce fut au retour de ses vastes expéditions, et quand la conquête était déjà accomplie, qu'il se rencontra d'une façon si inopinée, avec Federmann et Benalcazar (*voy.* ces noms). Il trouva dans Lugo un infatigable antagoniste, qui s'opposa en toute occasion à ses projets, et rappela avec aigreur qu'il n'était qu'un subordonné ingrat. Le fondateur de Santafé avait heureusement laissé dans les nouvelles conquêtes son frère Hernan-Perez, dont la valeur l'avait admirablement secondé.

(1) Au bout de huit mois de marche, Quesada ne se trouvait encore qu'à cent cinquante lieues environ de l'embouchure de la Magdalena. Ce fut au commencement de 1537 qu'il commença à avoir des notions un peu précises sur le zippa de Bogota et sur son rival, le chef souverain de Tunya.

Quesada avait rapporté de la Nouvelle-Grenade des richesses considérables; il se rendit dans les Flandres aussitôt après le retour de ses rivaux, et il étala à la cour de Charles-Quint un luxe insensé. Mauvais courtisan ou pour mieux dire dissipateur étourdi, il eut le tort de paraître vêtu d'écarlate avec un train magnifique, au moment où l'empereur gardait un deuil rigoureux. Sa disgrâce fut complète; il le comprit, et passa en France, puis il voyagea en Italie. Au bout de plusieurs années, il obtint de retourner à la Nouvelle-Grenade, où il retrouva son frère. Lugo, dont la fortune allait croissant, le persécuta en Amérique comme il l'avait persécuté en Europe; il finit par l'envoyer en exil, lui et son frère. Les deux Quesada avaient recouvré leur indépendance, lorsqu'ils résolurent d'aller demander justice à l'empereur. Ils s'étaient embarqués dans cette intention à bord d'une flotte qui faisait voile pour l'Europe, lorsque l'on relâcha au cap Vela, résidence de l'évêque. Les deux frères étaient restés à bord de la *Capitane*; un orage effroyable éclata; la foudre tomba sur le bâtiment, et tua du même coup le conquérant de la Nouvelle-Grenade, Hernan-Perez et le général Archulita. Ferdinand Denis.

Piedrahita, *Historia general de la conquista del nuevo reyno de Granada*; Madrid, 1688, in-fol. — Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1601-1615, in-fol. — Pedro Simon, *Noticias historiales de las conquistas de tierra firme*; Cuenca, 1626. — Joaquim Acosta, *Compendio del descubrimiento y colonizacion de la Nueva-Grenada*; Paris, 1848. — Urricoechea, *Mem. sobre as antequedades neo-granadinas*; Berlin, petit in-4°.

QUESNAY (*François*), célèbre économiste et médecin français, né le 4 juin 1694, à Mérey, près Montfort-l'Amaury (Ile de France), mort à Versailles, le 16 décembre 1774. Il était fils d'un avocat, qui, ennemi de la chicane, employait son temps à cultiver ses terres et à prévenir les procès en accommodant les parties qui venaient le consulter. C'était, comme on voit, un de ces hommes que le monde traite dédaigneusement d'originaux, et qu'il ferait mieux de suivre comme modèles. Son fils lui ressemblait sous beaucoup de rapports. Son éducation avait été fondée moins sur la culture de l'intelligence que sur le développement moral du cœur. « Regarde, lui disait souvent son père : le temple de la vertu est soutenu par quatre colonnes opposées, l'honneur et la récompense, la honte et la punition; vois, contre laquelle tu veux appuyer la tienne. » Élevé pour ainsi dire dans les champs, à l'âge de dix ans il n'avait pas encore appris à lire. Cependant il fit en une année des progrès si rapides, que la *Maison Rustique* de Liebault, qui lui était tombée entre les mains,

devint à la fois son livre favori de lecture et de méditation : il le lut et le relut depuis tant de fois qu'il le savait presque par cœur. Dominé par le besoin de s'instruire, il apprit presque sans maître le grec et le latin ; et plus d'une fois on le vit partir de Mérey, au lever du soleil, dans les jours d'été, aller à Paris acheter un livre, et revenir à son village le soir, après avoir fait vingt lieues à pied. A seize ans il entra comme apprenti chez un chirurgien des environs de Mérey, et vint continuer ses études à Paris, où il fut reçu, en 1718, maître en chirurgie. Aux connaissances exigées pour l'exercice de sa profession il joignait les mathématiques, la philosophie, et il était même très-versé dans le dessin et la gravure, qu'il avait appris sous la direction de Cochin. Ses études terminées, il s'établit à Mantes, s'y créa bientôt une clientèle distinguée, et devint chirurgien de l'hôpital de cette ville. Sa clientèle le mit en relation avec le maréchal de Noailles; cet ancien ministre de la régence avait conçu tant d'estime pour lui, qu'il détermina la reine, chaque fois qu'elle viendrait à Maintenon (à quelques lieues de Mantes), à n'appeler auprès de sa personne d'autre médecin que Quesnay.

Ce premier sourire de la fortune fut bientôt suivi d'un second. Un praticien de grand renom, Silva, le même dont Voltaire a plusieurs fois cité le nom dans ses écrits (1), venait de publier un traité sur les différentes espèces de saignée. Ce livre, bien médiocre, avait été couvert d'applaudissements par les amis de l'auteur. Quesnay entreprit de le réfuter; son travail lui valut les éloges de tous les juges compétents, et fut particulièrement remarqué par Fr. de La Peyronie, premier chirurgien du roi. La Peyronie avait sollicité et obtenu, en 1731, la création d'une Académie de chirurgie. Il trouva en Quesnay un coopérateur précieux pour son Académie, et l'y attacha, en 1737, en qualité de secrétaire perpétuel, après lui avoir fait accorder la charge de chirurgien ordinaire du roi et le brevet de professeur royal. Cette confiance fut justifiée par l'apparition du premier volume dés *Mémoires* de la nouvelle Académie, en 1743. Quesnay y consigna d'importants travaux, et l'avait fait précéder d'une préface qui, au jugement de Réveillé-Parise, est un chef-d'œuvre de style, de bon goût, de bon sens et de bonne philosophie médicale. Dans le long procès que s'intentèrent ensuite la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie, et dont il eut à soutenir tout le poids, il se montra à la fois jurisconsulte, savant et historien, au grand désespoir de ses adversaires. Cependant Quesnay n'était pas un habile opérateur : il le sentit lui-même; enfin des atteintes de goutte, dont il souffrait depuis sa jeunesse, avaient émoussé les articulations des doigts, au point qu'il résolut de quitter la chirurgie pour la médecine. Ce fut pendant la campagne de 1744, où il avait suivi Louis XV à Metz, qu'il se fit recevoir docteur à l'université de Pont-à-Mousson. Peu de temps après, il fut associé à la Faculté de Paris, et obtint la place de premier médecin ordinaire du roi. Louis XV aimait à s'entretenir avec Quesnay, qu'il appelait *le penseur*. Il l'anoblit et composa lui-même ses armoiries : trois fleurs de pensée sur un champ d'argent, à la face d'azur, avec cette devise : *propter cogitationem mentis*.

A Versailles, Quesnay, avait sa chambre à côté de l'appartement de Mme de Pompadour. La femme de chambre de la célèbre favorite, Mme Du Hausset, donne, dans ses *Mémoires*, de curieux détails, qui font bien ressortir le caractère pur et loyal du docteur. Voici, entre autres, ce qu'elle raconte : « Six ou sept commis de l'hôtel des postes triaient les lettres qu'il leur était prescrit de décacheter, et prenaient l'empreinte du cachet avec une boule de mercure; ensuite on mettait la lettre, du côté du cachet, sur un gobelet d'eau chaude qui faisait fondre la cire sans rien gâter; on l'ouvrait ; on en faisait l'extrait, et on la recachetait au moyen de l'empreinte. L'intendant des postes apportait les extraits au roi les dimanches. On le voyait entrer et passer comme les ministres, pour ce redoutable travail. Le docteur Quesnay, plusieurs fois devant moi, s'est mis en fureur sur cet *infâme ministère*, comme il l'appelait, et à tel point que l'écume lui venait à la bouche : « Je ne dînerais pas plus volontiers avec l'intendant des postes qu'avec le bourreau, disait le docteur (1). » Mme Du Hausset en fait le portrait suivant : « Quesnay était le meilleur homme du monde, et qui était éloigné de la plus petite intrigue. Il était bien plus occupé à la cour de la manière de cultiver la terre que de tout ce qui s'y passait. L'homme qu'il estimait le plus était M. de La Rivière, conseiller au parlement : il le croyait le seul propre à administrer les finances. » Un jour Mme de Pompadour, qui l'avait pris aussi pour son médecin, lui demanda pourquoi il avait l'air embarrassé devant le roi, qui était pourtant si bon. « Madame, lui répondit-il, je suis sorti à quarante ans de mon village, et j'ai bien peu d'expérience du monde, auquel je m'habitue difficilement. Lorsque je suis dans une chambre avec le roi, je me dis : Voilà un homme qui peut me faire couper la tête, et cette idée me trouble. » — « Mais, reprit la marquise, la justice et la bonté du roi ne devraient-elles pas vous rassurer? — « Cela est bon pour le raisonnement, dit-il; mais le sentiment est plus prompt, et il m'inspire de la crainte avant que je me sois dit tout ce qui est propre à l'é-

(1) Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment, dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé.

(1) *Mémoires de Mme du Hausset*, p. 84, édit. de F. Barrière; Paris, 1846.

carter (1). » Cette humeur craintive ne l'empêchait pas d'émettre son opinion avec franchise. Le dauphin, père de Louis XVI, se plaignait un jour des embarras de la royauté. « Monseigneur, lui dit Quesnay, je ne vois pas cela. » — Ah! que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Monseigneur, je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait? — La loi. » C'était entrevoir l'avénement de la monarchie constitutionnelle.

Les infortunes et les privations des pauvres occupaient sans cesse les pensées de Quesnay. Il en voyait les causes, moins dans l'insouciance des gouvernements que dans la routine et l'ignorance. Il s'appliqua donc à éclairer ses contemporains, et il répandit ses idées dans l'*Encyclopédie* (articles *Fermiers*, *Grain*, *Évidence*), dans le *Journal d'agriculture*, les *Éphémérides du citoyen*. Il cherchait surtout à établir des principes généraux sur la science de *l'utile*, conformément à sa maxime « qu'une puissante généralisation est l'âme des faits ». C'est cette science, toute nouvelle, et qui devrait être la plus ancienne de toutes, que Quesnay nomma *économie politique*, comme qui dirait *gouvernement de la maison de l'État* ou de la *Société*. Son disciple Dupont (de Nemours) changea ce nom en celui de *physiocratie* (gouvernement de la nature des choses), qui resta depuis attaché à l'école dont le médecin de Louis XV fut le fondateur et le chef.

Quesnay exposa ses idées dans un ouvrage in-4°, peu volumineux, intitulé : *Tableau économique*; c'est ce que Laharpe appelait l'*Alcoran des économistes*. Cet ouvrage, aujourd'hui introuvable (2), fut imprimé en novembre et décembre 1758, avec beaucoup de luxe, à Versailles, à un nombre minime d'exemplaires, sous les yeux et dans le palais même du roi, qui en tira des épreuves de sa main. Ce tableau était suivi des *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, éclaircies par des *Notes*, plus étendues que le texte. Ces *Maximes* et leurs *Notes* ont été reproduites dans le recueil des écrits de Quesnay, que Dupont (de Nemours) a édité sous le titre de *Physiocratie, ou Constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain*; Leyde et Paris, 1768, in-8° (4). Dans ce même recueil (3) on trouve aussi de Quesnay : *Le Droit naturel*, précédé d'un *Discours* de l'éditeur; *Analyse du Tableau économique*; *Problèmes économiques*; *Dialogues sur le commerce et sur les travaux des artisans*; *Fermiers* et *Grains* (extraits de l'*Encyclopédie méthodique*).

Voici en résumé le système économique de Quesnay. Les lois morales et sociales dérivent des lois physiques : la subsistance de l'homme, les moyens de la produire et de la multiplier, ceux d'augmenter les forces et les richesses d'une nation, voilà les éléments du code physiocratique. La terre est la source commune de tous les biens; elle produit tout et reprend tout, pour tout rendre. Pour donner aux hommes la subsistance, la terre doit y être excitée par des préparations et par des avances. La société a besoin aussi d'agents pour l'exercice des arts, des magistratures, etc. De là trois classes dans la nation : la classe des *propriétaires*, celle des *cultivateurs* et la classe *stérile*. Les propriétaires font les dépenses nécessaires pour disposer un terrain à la culture, dépenses connues sous le nom d'*avances foncières*; ils ont une terre, mais point encore une moisson. Les cultivateurs possèdent un atelier de culture, des chevaux, des instruments aratoires, en un mot tout ce qu'on appelle les *avances mobilières*. Ce sont eux qui par leurs dépenses produisent de riches moissons; véritables financiers de la nation, ils tiennent entre leurs mains tous ses revenus et en font une distribution d'avance calculée par l'ordre naturel, et qu'on ne peut intervertir sans porter atteinte au corps politique. La classe *stérile*, ainsi nommée « parce qu'elle ne produit rien », est composée des magistrats, militaires, littérateurs, artistes, artisans, rentiers, qui ne se procurent des revenus qu'à titre d'appointements, de salaire ou de rentes. Le cultivateur est donc pour ainsi dire la colonne de l'édifice social. Il dépense pour la terre le fonds de ses avances *annuelles*, consistant en nourriture d'animaux, gages de valets, frais de semences, journées d'ouvriers, etc. Usant ses avances mobilières, il lui faut, sur le revenu de la récolte, sur la production totale, prélever premièrement ses avances annuelles pour les reverser l'année prochaine sur la terre, secondement les intérêts de ses avances mobilières; le surplus, il le rend au propriétaire; c'est là ce que Quesnay appelait le *produit net*, mot qui donna lieu à une foule de sarcasmes et de quolibets. Pour favoriser l'agriculture, il voulait la laisser se réglementer elle-même et donner au commerce et à l'industrie une complète liberté. A cet effet, il demandait l'abolition des corvées, la suppression des douanes à l'entrée de chaque province, la libre circulation des grains, etc., toutes choses acceptées depuis, mais regardées alors comme impossibles, inopportunes ou subversives. C'est à Quesnay ou à son école qu'on doit ce fameux adage : *Laissez faire et laissez passer*,

(1) *Mém. de Mme Du Hausset*, p. 94.

(2) Dès 1767 on n'en trouvait plus aucun exemplaire dans le commerce. Le marquis de Mirabeau, ami de l'auteur, dit lui-même dans ses *Éphémérides*, que déjà de son temps il lui avait été impossible de s'en procurer un exemplaire. Le *Tableau économique* de Quesnay est donc une rareté bibliographique.

(3) Le marquis de Mirabeau a aussi reproduit, dans *L'Ami des hommes*, une partie, sinon la totalité du *Tableau* de Quesnay par une série de formules très-peu intelligibles.

(4) Réimprimé dans la *Collection des Économistes* de Guillaumin, dont il forme la 1re partie du second volume, dû aux soins de M. E. Daire; Paris, 1846.

at débattu, tour à tour admis et re-

:ur apparition ces doctrines furent l'ob-
rives controverses et d'innombrables
:s. A tous ceux qui l'attaquaient Ques-
ontentait de répondre : « Quand on
ır la raison et la justice, on a bien
ıis qu'on ne croit; il y a d'un bout du
l'autre une confédération tacite entre
x que la nature a doués d'un bon es-
d'un bon cœur. Pour peu qu'un
qui expose le vrai en rencontre un
le comprenne, leurs forces se décu-

lant le système des économistes, re-
par Quesnay, ne manque pas de criti-
tées. Venu après les désastres de Law et
financiers des ministres de Louis XV,
aut de son origine. Chacun avait appris
ens que l'argent n'était pas la richesse
ellence, et la dépréciation du papier
présentait avait dessillé les yeux des
eugles. L'amour de l'agriculture, qu'on
usqu'alors traité qu'au point de vue poé-
pastoral, devint tout à coup la plus
pression de ces sentiments : chacun vou-
quelque sorte à l'ombre de ses vergers,
r de la fièvre de spéculation. La princi-
eur de l'école de Quesnay venait de ce
attribuait à l'agriculture seule la faculté
r des produits susceptibles d'accumula-
lam Smith et les économistes qui le
t l'ont bien fait ressortir, démontrant
valeur échangeable est la valeur so-
elle, et qu'il y avait profit pour la so-
utes les fois que par le travail on aug-
cette valeur. Le blé serait d'une bien
tité si l'on n'en faisait pas de pain, et
n'aurait pas un grand prix si l'ébéniste
ansformait pas en meubles. Comment
s telles que Venise et Gênes seraient-
venues le foyer de la richesse et de la
ion si l'agriculture avait seule le don de
s valeurs (1)?
hef des économistes vécut assez long-
pour voir ses doctrines en partie appli-
ous le ministère de Turgot, qui rendit la
u commerce des grains dans l'intérieur
ume. Quesnay mourut octogénaire, avec
cience d'un homme qui a bien rempli sa
On cite de lui beaucoup de mots heureux,
oignent d'un bon sens bien rare. Ainsi,
disputes du clergé et du parlement, il se
ra un jour dans le salon de Mme de
dour avec un homme qui, proposant au
ploi de moyens violents, disait : « C'est
ebarde qui mène un royaume. — Et
épliqua Quesnay, mène la hallebarde,
ur ? » Puis, voyant qu'on attendait le
ppement de sa pensée : « C'est l'opinion;
c'est donc sur l'opinion, ajouta-t-il, qu'il faut travailler. » Il était respectueux, mais non flatteur avec les grands. Sous un habit brodé, sous un cordon bleu, il ne voyait qu'un homme et cherchait sa valeur réelle, en un mot, le *produit net* de ses qualités. C'était la base de ses jugements sur les hommes, dont il avait acquis une profonde connaissance.

(1) ... Blanqui, *Hist. de l'Économie politique*, t. II,

Les ouvrages de médecine de Quesnay, aujourd'hui oubliés, ont pour titres : *Observations sur les effets de la saignée;* Paris, 1730; 2e édit., 1750, in-12; — *L'Art de guérir par la saignée;* ibid., 1736, in-12; — *Essai physique sur l'économie animale*, avec l'*Art de guérir par la saignée;* 1747, 3 vol. in-12; — *Traité de la suppuration;* 1749, in-12; — *Traité de la gangrène;* 1749, in-12; — *Traité des fièvres continues;* 1753, 2 vol. in-12. On lui attribue *Observations sur la conservation de la vue*, ouvrage imprimé à Versailles et introuvable comme le *Tableau économique*, imprimé à la même époque et dans la même ville; — *Recherches critiques et historiques sur l'origine, les divers états et le progrès de la chirurgie en France;* Paris, 1744, in-4° ou 2 vol. in-12; réimprimé sous le titre : *Histoire de l'origine et des progrès de la chirurgie en France;* 1749, in-4°. F. H.

Grandjean de Fouchy, *Éloge de Quesnay*. — *Mémoires* de Mme Du Hausset. — Réveillé-Parise, *Notice sur Quesnay*, dans *Le Moniteur*, novembre 1848. — *Notice sur la vie et les travaux de Quesnay*, en tête de ses écrits. (*Collection* de Guillaumin.) — Blanqui, *Hist. de l'Économie politique*, t. II. — Richerand, *Hist. des progrès récents de la chirurgie*.

QUESNAY *de Saint-Germain* (*Robert-François-Joseph*), magistrat, petit-fils du précédent, né le 23 janvier 1751, à Valenciennes, mort le 8 avril 1805, près Saumur. Après avoir fait de bonnes études au collége de Nevers, il assista son père dans diverses expériences d'agriculture, et compléta son éducation par des voyages à l'étranger; grâce au nom qu'il portait, il reçut du margrave de Bade et du roi de Pologne l'accueil le plus honorable. Il fut ensuite employé dans le bureau particulier de Turgot, et suivit ce ministre dans sa retraite. Reçu en 1776 conseiller à la cour des aides de Paris, il occupa cette place jusqu'à la suppression de l'ancienne magistrature. Il vit dans la révolution la réforme des abus, et s'associa dans l'Assemblée législative, où il représenta le département de Maine-et-Loire, aux efforts du parti modéré pour établir le régime constitutionnel. Élu en 1790 juge au tribunal de Saumur, il le présida pendant quelques années, et se retira dans sa terre de Bussanges. On a de lui : *Discours pour servir à l'éloge de Court de Gébelin;* Paris, 1784, in-4°; — *Projet d'instructions et pouvoirs généraux et spéciaux à donner aux députés des états généraux;* Philadelphie (Paris), 1789, in-8°.

Notice dans la *Revue philosoph.*, 1805.

QUESNÉ (*François-Alexandre*), botaniste français, né en 1742, à Rouen, où il est mort, le 17 avril 1820. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans le commerce, il se livra à son goût pour la botanique, et acclimata dans un jardin, qu'il possédait près de Rouen, plusieurs arbres exotiques, tels que le mélèze, le cèdre du Liban, et le *gingko biloba*. Il a traduit en français la *Philosophie botanique* de Linné (Rouen, 1788, in-8°).

Frère, *Bibliogr. normande.*

QUESNÉ (*Jacques*-SALBIGOTON), littérateur français, né à Pavilly (Seine-Inférieure), le 1er janvier 1778, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 1er juin 1859. Placé d'abord chez un notaire de Rouen, puis chez un négociant de la même ville, il s'engagea à seize ans dans la marine marchande, qu'il abandonna bientôt, après avoir fait naufrage et essuyé plus tard une tempête pendant laquelle sa fermeté contribua au salut de l'équipage. Atteint par la conscription, il servit dans l'infanterie, se fit remplacer en 1800, vint à Paris, et s'occupa uniquement de littérature jusqu'en 1804. Nommé alors inspecteur des droits réunis, il alla successivement remplir cette place dans les départements de la Creuse, du Cantal et de la Roer, et fut mis à la retraite en 1812. Enfin, de 1831 à 1834, il fut gérant à Bruxelles de la librairie parisienne qu'y avait établie une maison de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Busiris, ou le Nouveau Télémaque;* Paris, 1801, 2 vol. in-12; 2e édit., Paris, 1802, 2 vol. in-12; — *Éloge de Nicolas Boileau Despréaux;* Paris, 1805, in-8°; — *Poinsinet*, comédie en un acte, jouée au théâtre de Guéret; Paris, 1806, in-8°; — *Lettres à madame de Fronville sur le psychisme;* Paris, 1812, in-8°; 6e édit., Paris, 1852, in-8°; — *Éloge de Blaise Pascal;* Paris, 1813, in-8°; — *Marcellin, ou Bon cœur et Mauvaise tête;* Paris, 1815, 2 vol. in-12; — *Mémoires de M. Girouette;* Paris, 1818, in-12; — *Table alphabétique des matières contenues dans l'*Histoire d'Angleterre, *par Hume, Smolett, Adolphus*, etc.; Paris, 1822, in-8°; nouv. édit., Paris, 1827, in-8°; — *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant trente-six ans aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques, rédigés sur son manuscrit;* Paris, 1823, 2 vol. in-8°; — *Le Moissonneur;* Paris, 1824-1825, 3 vol. in-8°; — *Confessions de J. S. Quesné, depuis* 1778 *jusqu'à* 1826; Paris, 1828-1835, 3 vol. in-8°; le 3e vol. les continue jusqu'à 1835. « Sauf quelques pages assez piquantes, dit le baron de Reiffenberg, rien de plus vide que ces mémoires, rien de plus puéril que l'amour-propre qui les a inspirés »; — *Jean-Jacques Rousseau à Montmorency*, comédie en trois actes, représentée sur le théâtre de Saint-Germain-en-Laye; Saint-Germain-en-Laye, 1851, in-8°. Quesné avait fondé et rédigé le *Mémorial des libraires*, que les événements du mois de mars 1815 arr au 6e numéro. Il a fourni des articles à cyclopédie des gens du monde.

Confessions de J. S. Quesné. — De Reiffenberg tin du bibliophile belge, t. VI, p. 231. — Renseig particuliers.

QUESNEL, nom d'une famille de pein dessinateurs qui ont tenu un rang distingu l'art français au seizieme siècle. La liste traits des Français illustres du P. Lelon tionne cinq peintres ou dessinateurs meml cette famille. Mais il y a évidemment erreu ces attributions; l'abbé de Marolles, da *Livre des peintres et graveurs*, en moins sept. On rencontre en outre çà et l ques artistes dont ils n'ont point parlé appartiennent très-probablement à la souche : par exemple un Quesnel peint fut employé à la décoration du château d lon par le cardinal d'Amboise, en 1501. fois on ne connaît avec certitude que six personnages; encore n'est-ce que par de seignements très-sommaires. Le plus d'entre eux, *François Quesnel*, naquit au c d'Holy Rood, près Édimbourg, en 1543, 1545; il mourut à Paris, en 1619 (1). Son *Pierre Quesnel*, était attaché au service de de Lorraine et l'avait suivie en Écosse l son mariage avec Jacques V. A en croire cription placée sur un de ses portraits g François Quesnel était premier peintre Henri III; cependant M. de Laborde le seulement au nombre des peintres employ cidentellement au service du roi. Cet artiste est connu par quelques crayons et de nombr compositions que nous ont conservées les veurs ses contemporains; on lui doit en un plan de Paris en 12 feuilles, gravé par P Vallet, en 1609.

Ses deux frères, *Nicolas* et *Jacques*, ains deux fils de ce dernier, *François* et *Augu* furent également peintres. Augustin Ques joué un certain rôle, comme l'un des maîtr la communauté de Saint-Luc au moment réunion de la maîtrise avec l'Académie, en 1

De Chennevières, *Portraits inédits d'artistes.* — D borde, *La renaissance des arts à la cour de Fran* *Archives de l'art français*, 1re série, III et V. — Niel, *Portraits des personnages français les plu lustres du seizième siècle.* — *Bibliothèque historiq* P. Lelong.

QUESNEL (*Pasquier*), théologien franç né à Paris, le 14 juillet 1634, mort à Amsterd le 2 décembre 1719. Après avoir fait son co de théologie en Sorbonne avec la plus gra

(1) Les *Archives de l'art français*, V, 281, ont p un acte d'inhumation de Jacques Quesnel, peintr bourgeois de Paris, daté du 11 mai 1629, qu'elles portent à François Quesnel; mais comme rien autre c ne nous indique que François II Quesnel ait porté le de Jacques, nous n'avons aucune raison de ne pas a ter la date de mort de ce peintre indiquée par les graphes qui nous sont connus. Les *Archives* (III, ont encore donné différents actes relatifs à la famille Quesnel.

distinction, il entra en 1657 dans la congrégation de l'Oratoire, reçut la prêtrise en 1659, et se livra presque aussitôt à la composition de livres de piété, qui lui valurent, en 1662, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Il paraît que son premier ouvrage fut ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Ce n'était d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Évangile, et Quesnel ne les avait destinées, dit-on, qu'aux jeunes oratoriens ses confrères. Le marquis de Laigue, qui s'était retiré à l'Oratoire, goûta fort ce petit livre, dont il parla à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui, après l'avoir fait examiner, l'autorisa par un mandement du 9 novembre 1671 pour l'usage de son diocèse. Quesnel travaillait alors à une édition des *Œuvres du pape saint Léon*, sur un ancien manuscrit de Venise qui avait appartenu au cardinal Grimani. Elle parut à Paris en 1675, 2 vol. in-4°, et fut plus tard réimprimée à Lyon, en 1700, in-fol., et à Rome, 3 vol. in-fol., avec des augmentations et des changements. La première édition fut mise à l'index le 22 juin 1676. A cette époque, la congrégation de l'Oratoire, travaillée par les idées qui se faisaient jour, avait à sa tête le P. Abel de Sainte-Marthe. Ce savant favorisait les sentiments de Jansenius et d'Arnauld, et avait donné sa confiance au P. Quesnel, qui les avait adoptés. M. de Harlay, archevêque de Paris, instruit de leur opposition à la bulle d'Alexandre VII, fit exiler le P. de Sainte-Marthe, et obligea le P. Quesnel à se choisir une autre demeure, hors de son diocèse. Celui-ci se retira à Orléans, en novembre 1681; mais un nouvel incident le força, peu d'années après, à quitter la France. Dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue en 1678 à Paris, on avait dressé un formulaire de doctrine sur divers points de philosophie et de théologie, formulaire dont l'assemblée de 1684 ordonna la signature à chacun des membres, si mieux il n'aimait sortir de la congrégation. Quesnel, adoptant ce dernier parti, ne crut pas devoir souscrire à la condamnation d'opinions qui lui étaient chères, et prévoyant qu'après ce refus il n'y aurait plus de sûreté pour lui en France, se retira, en février 1685, à Bruxelles, où se trouvait déjà « le grand » Arnauld, dont il recueillit les derniers soupirs, en 1694. Ce fut sous les yeux de ce docteur qu'il acheva ses *Réflexions morales* sur les Actes et les Épîtres des apôtres, qu'il joignit à celles qu'il avait composées sur les quatre Évangiles, auxquelles il donna plus d'étendue. Ainsi complété, l'ouvrage parut en 1693 et 1694, et goûté par les uns, il fut vivement décrié par les autres. M. de Noailles, alors évêque de Châlons, en recommanda la lecture à ses diocésains; toutefois, devenu archevêque de Paris, il le fit examiner par des théologiens qui en publièrent une édition en 1696, sans la participation du P. Quesnel (*voy.* NOAILLES). A cette époque, la mort d'Arnauld avait laissé un grand vide dans les rangs des jansénistes; Quesnel, mis à la tête des partisans des doctrines augustiniennes, songea à réparer ce malheur par son activité, et dès lors il eut pour unique occupation de soutenir le courage des persécutés, de leur conserver leurs anciens amis ou protecteurs, ou de leur en faire de nouveaux, d'entretenir partout des correspondances, dans les cloîtres, dans les chapitres, dans le clergé, dans les parlements, dans plusieurs cours de l'Europe. Il ne laissait échapper aucune occasion de propager sa doctrine. Sa retraite à Bruxelles ayant été découverte, il fut arrêté le 30 mai 1703 par ordre de Philippe V, roi d'Espagne, à l'instigation d'Humbert de Precipiano, archevêque de Malines. Quesnel trouva le moyen de s'échapper des prisons de l'officialité, le 13 septembre suivant, et s'enfuit en Hollande, d'où il décocha quelques brochures contre l'archevêque de Malines. Un mois après (15 octobre), M. Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivait de son diocèse les *Réflexions morales*, et l'année suivante leur auteur était dénoncé au public comme hérétique et séditieux. Quesnel se défendit de son mieux; mais ses apologies n'empêchèrent point son livre d'être à diverses époques condamné par les deux puissances, spirituelle et temporelle, et anathématisé en dernier lieu par la bulle *Unigenitus*, publiée à Rome, le 8 septembre 1713. On sait les troubles qu'excita cette bulle dans l'Église de France, et Quesnel, après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, mourut dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Avant de mourir, il fit sa profession de foi, et déclara « qu'il voulait mourir, comme il avait toujours vécu, dans le sein de l'Église catholique, qu'il croyait toutes les vérités qu'elle enseigne, qu'il condamnait toutes les erreurs qu'elle condamne, qu'il reconnaissait le pape pour le premier vicaire de Jésus-Christ et le siége apostolique pour le centre de l'unité. » Il nous serait impossible d'entrer ici dans le détail de tous les ouvrages composés par Quesnel. Engagé dans une foule de contestations particulières, il y tint tête avec une ardeur et une fécondité extrêmes. Les titres de ses livres remplissent dans Moréri plusieurs colonnes; nous citerons cependant, outre ceux que nous avons déjà mentionnés : *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*; 1686, in-12; — *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, Paris, 1688, in-12, dont la seconde partie est du P. de Gondren, deuxième supérieur général de l'Oratoire; — *Causa Arnaldina, seu Arnaldus a calumniis vindicatus*; 1697, in-8°; — *La Paix de Clément IX, ou démonstration des deux faussetés capitales avancées dans l'histoire des cinq propositions contre la foi des disciples de saint Augustin*, etc.; Chambéry (Bruxelles), 1701, 2 vol. in-12; — *Lettre d'un évêque à un évêque, ou consultation sur le fameux cas de conscience*;

1704, in-12; — *Prières chrétiennes en forme de méditations;* Paris, 1695, in-12; — *La discipline de l'Église, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles;* Lyon, 1689, 2 vol. in-4°; — *Tradition de l'Église romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace;* Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du sieur Germain, docteur en théologie; et un grand nombre d'autres, qui ont eu de nombreuses éditions. H. FISQUET.

Guettée, *Hist. de l'Église de France*, t. X et XI. — *Bibliothèque janséniste.* — *Nécrologe des amis de la vérité.* — Moréri, *Dict. histor.* — *Dict. histor. des auteurs ecclésiast.* — *Causa Quesnelliana;* Bruxelles, 1704, in-4°. — *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ, a tempore mutatæ religionis;* 1725, in-fol. — Picot, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl. pendant le dix-huitième siècle*, t. IV.

QUESNEL (*Pierre*), littérateur français, né en 1699, à Dieppe, mort en 1774, à La Haye, âgé de soixante-quinze ans. Telles sont les dates et les indications que fournit Feller sur un personnage dont les écrits sont bien connus, mais qui semblait avoir pris à tâche d'égarer l'opinion que l'on pouvait se faire de lui. Si l'on s'en rapportait à ce qu'il dit dans sa préface de l'*Histoire des Jésuites*, il aurait été à cette époque (1740) un vieillard « à qui il ne reste qu'un souffle de vie, que la vieillesse et les infirmités sont prêtes à lui arracher ». Il ajoute à cela d'autres renseignements, qui ne sont pas peut-être plus sincères : il était d'origine étrangère, de haute naissance et possédait une fortune considérable. Placé jeune chez les Jésuites, il s'empressa de les quitter dès qu'il eut vu « que ces prétendus maîtres en Israel n'avaient aucune teinture de la vraie religion », et se mit à parcourir les contrées du Nouveau et de l'Ancien Monde. Il est à peu près certain qu'il ne fût pas seul à composer les ouvrages qui l'ont fait connaître, et qu'il eut pour principal collaborateur son propre frère, qui fut enfermé à la Bastille et y mourut, vers 1739. On attribue aux frères Quesnel les écrits suivants : *Abrégé historique et chronologique, dans lequel on démontre que la vraie religion a toujours été et sera toujours combattue;* Francfort, 1732, in-24; — *Véritable almanach nouveau pour* 1733; Trévoux, in-24; — *Étrennes jansénistes;* vers 1733, in-24; — *Calendrier ecclésiastique pour* 1736 et 1738; Utrecht, 1736, 1738, in-24; — *Almanach du Diable;* aux enfers, 1738, in-12 : ces diverses pièces sont remplies d'anecdotes et d'épigrammes sur des courtisans, des prélats et des beaux-esprits; — *Histoire de l'admirable don Inigo de Giuspuscoa, chevalier de la Vierge, et fondateur de la monarchie des Inighistes*; La Haye (Paris), 1738, 1758, 2 vol. in-12 : ce roman allégorique sur la bulle *Unigenitus* a été aussi attribué à l'abbé C.-G. Porée; — *Histoire des religieux de la Compagnie de Jésus;* Soleure (Paris), 1740, 4 vol. in-12; Utrecht, 1741-1742, 2 vol. in-12 : malgré les promesses du titre, elle ne dépasse pas l'année 1572; d'après Feller, l'auteur avant de mourir en jeta au feu le manuscrit, qui aurait formé une suite de 20 vol. in-12. Il y a beaucoup de détails curieux, mais il y règne un grand esprit de dénigrement.

Picot, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés.* — Quérard, *France litt.*

QUESNEL (*François-Jean-Baptiste*, baron), général français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 18 janvier 1765, mort à Avranches, le 8 avril 1819. Il entra au service le 18 juillet 1782, et, passant par tous les grades, arriva à celui de général de brigade le 6 nivôse an II. Il n'avait alors que vingt-huit ans, mais il s'était fait distinguer dans les armées du nord et des Pyrénées orientales, surtout aux siéges de Roses et de Figuières. Il commanda successivement les départements de la Manche et de la Sarthe, qu'il pacifia en dispersant les bandes de chouans qui désolaient cette malheureuse contrée. Il servit ensuite dans les armées d'Italie, de Naples, de Hollande et d'Espagne. Promu le 12 pluviôse an XIII au grade de général de division, il reçut en 1810 le titre de baron. Le 8 février 1814 les talents qu'il déploya à la bataille du Mincio lui méritèrent les éloges du prince Eugène. Quoique confirmé dans ses titres et grades par Louis XVIII, il prit sa retraite dès le 4 septembre 1815. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Le Moniteur universel, 20 avril 1819. — Mullié, *Célébrités militaires.*

QUESNEL (*Louis-François*), général français, né le 22 septembre 1773, à Paris, où il est mort, en février 1815. Son père, charron de la cour et jouissant d'une certaine fortune, lui fit donner une brillante éducation, qui ne l'empêcha pas de se livrer dans sa jeunesse à une vie aventureuse. Il se fit comédien et joua au Théâtre-Français, où il se lia intimement avec Talma, qui lui facilita les moyens d'embrasser la carrière militaire (23 août 1793). Il fit ses premières armes en Vendée, puis en Italie, où il resta jusqu'à l'an XII. Passant en 1805 à la grande armée, il obtint dans la garde impériale le grade d'adjudant général, assista à la prise d'Ulm, aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau et de Friedland, et fut blessé d'un coup de feu à Heilsberg (10 juin 1807). De 1808 à 1811 il fit avec distinction les guerres d'Espagne, et suivit la grande armée en Allemagne, en Prusse et en Russie, où il fut fait prisonnier, le 1[er] janvier 1814, et conduit dans l'Ukraine. Rendu à sa patrie et conservant, comme la plupart de ses anciens compagnons, un vif attachement pour l'empereur, il conspira ouvertement avec eux pour préparer son retour. L'accueil gracieux que lui fit Louis XVIII en le nommant chevalier de Saint-Louis et général de brigade, le 1[er] novembre 1814, ne tarda pas toutefois à lui faire changer d'opinion. Quelques jours après, dans une réunion bonapartiste, à Saint-Luc, il refusa énergiquement de porter un toast à la santé de Napoléon, annonçant qu'il ne voulait pas trahir le serment

de fidélité qu'il venait de prêter au roi. Les chefs de la conspiration, craignant que leurs secrets ne fussent dévoilés, résolurent de sacrifier à leur sécurité l'infortuné général. On raconte que, dans les premiers jours de février 1815, le général Quesnel passant sur le pont des Arts à une heure avancée de la nuit, fut assommé et jeté dans la Seine. Il est certain que le vol ne fut pas le mobile de ce crime; car sur son cadavre, qui fut retiré huit jours après à Saint-Cloud, on trouva de l'argent avec la montre et les bijoux que le général portait habituellement. A. A.

Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

QUESNEVILLE (*Gustave-Augustin*), chimiste français, né à Paris, le 1er janvier 1810. Élève de Vauquelin, il succéda à ce chimiste dans la fabrique de produits chimiques qu'il tenait de son père. Reçu docteur en médecine en 1834, il dirige depuis 1840 un important recueil, qui parut jusqu'en 1857 sous le titre de *Revue scientifique*, et qui depuis cette époque est continué sous celui de *Moniteur scientifique*. Cette publication mensuelle, rédigée avec une grande indépendance, est aussi utile aux savants qu'aux industriels. M. Quesneville est enfin l'éditeur de l'*Histoire de la Chimie* de M. Hoefer, dont il y a vingt ans (1842) aucun libraire ne voulut se charger, à cause de la nouveauté de la matière.

Docum. partic.

QUESNOT (*Jean-Jacques*), littérateur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était fils d'un juge de Clarensac, près Nîmes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia à Berlin, et y établit, avec le secours de l'électeur, une fabrique de galons; bientôt après il transporta son industrie en Danemark. Étant venu, en 1688, recueillir en Dauphiné la succession de son beau-père, il fut accusé d'embaucher des ouvriers pour les emmener à l'étranger et detenu plusieurs mois dans les prisons de l'évêque de Grenoble. Il est auteur de quelques opuscules, devenus fort rares; le plus curieux est le *Parallèle de Philippe II et de Louis XIV* (Cologne, 1709, in-12).

Haag, *France protestante*.

QUESNOY (Du). Voyez Duquesnoy.

QUETANT (*Antoine-François*), auteur dramatique français, né le 6 octobre 1733, à Paris, où il est mort, le 19 août 1823. Il était fils d'un employé à la caisse du trésor royal, sous Paris de Montmartel. Après avoir achevé ses études au collége des Grassins, il travailla comme clerc chez un notaire et un procureur; mais il délaissa la basoche pour le théâtre, et se mit dès 1756 à composer des pièces, où l'on distinguait du naturel et de la facilité. Pendant plus de dix ans il fut un des fournisseurs des théâtres de la Foire ou du boulevard; quelquefois il sut y attirer le public, en faisant jouer par exemple *Le Maréchal ferrant* (1761), dont le succès détermina la réunion de la troupe de l'Opéra-Comique à celle de la Comédie-Italienne; *Le Serrurier* (1765), *Le Tonnelier* (1765), et *L'Écolier devenu maître* (1768) : cette pièce, qui fut la dernière qu'il écrivit, eut beaucoup de vogue au spectacle des grands danseurs du roi, où il avait debuté. A cette époque il fut chargé d'une éducation particulière. Une faillite où il perdit toutes ses économies l'obligea de reprendre la plume : il fit quelques traductions; mais ne tirant point dans ce métier de quoi suffire à ses besoins, il accepta un emploi dans l'administration : c'est ainsi qu'il fut successivement chef du bureau des lois, de celui des hôpitaux, de la commission des secours publics, et contrôleur de l'hôpital des incurables. En 1820 il succéda à l'abbé Morellet comme titulaire de la pension que Louis XVI avait instituée en faveur du doyen des gens de lettres.

Journal de Paris, 22 août 1823. — *Journal de la librairie*, 1823, p. 567-572. — *Notice* à la tête du *Catalogue des livres manuscrits et imprimés de Quetant*; Paris, 1823, in-8°. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

QUETELET (*Lambert-Adolphe-Jacques*), astronome et statisticien belge, né à Gand, le 22 février 1796. Après avoir fait ses études au lycée de sa ville natale, il y fut nommé, en 1814, professeur de mathématiques. Peu d'années après, il fut promu le premier au grade de docteur ès sciences par l'université qui venait d'être créée à Gand. Il fut appelé en 1819 à la chaire de mathématiques de l'Athénée de Bruxelles. Envoyé à Paris par le roi Guillaume Ier pour y étudier l'astronomie, puis chargé à son retour, en 1826, de diriger la construction de l'observatoire royal de Bruxelles, il en devint directeur en 1828, et fut nommé en 1836 professeur d'astronomie et de géodésie à l'École militaire. Élu membre de l'Académie royale en 1820, il en est secrétaire perpétuel depuis 1834. Il est en outre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de l'Institut de France, et associé de la Société royale de Londres. Nous citerons de ce savant : *Correspondance mathématique et physique*; Bruxelles, 1825-1839, 11 vol. in-8° : les deux premiers volumes de ce recueil périodique ont été rédigés en société avec Garnier; — *Astronomie élémentaire*; Paris, 1826, in-12; 4e édit., sous le titre d'*Éléments d'astronomie*, Bruxelles, 1848, 2 vol. in-18; — *Recherches sur la population, les prisons, les dépôts de mendicité, etc., dans le royaume des Pays-Bas*; Bruxelles, 1827, in-8°; — *Résumé d'un cours de physique générale*; Bruxelles, 1827, 1834, 3 vol. in-18; — *Recherches sur la reproduction et la mortalité, et sur la population de la Belgique*; Bruxelles, 1832, in-8°; — *Statistique criminelle de la Belgique*; Bruxelles, 1832, in-4° : ces deux derniers ouvrages, publiés avec le concours de M. Ed. Smits, forment les deux premiers recueils officiels de la statistique du royaume de Belgique; — *Mémoire sur les variations diurnes et annuelles de la température, et en particulier de la température*

à diverses profondeurs, d'après les observations faites à l'observatoire de Bruxelles; Bruxelles, 1834, in-4°; — *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles*, années 1833 à 1862; Bruxelles, 1834-1861, 28 vol. in-18; complété par *l'Almanach séculaire* (1854, in-18); — *Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou Essai de physique sociale*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Sur l'état du magnétisme terrestre à Bruxelles pendant les douze années de* 1827 à 1839; Bruxelles, 1840, in-4°; — *Annales de l'Observatoire royal de Bruxelles*; Bruxelles, 1843-1859, 14 vol. in-4°; — *Lettres au duc de Saxe-Gotha, sur la théorie des probabilités appliquée aux sciences morales et politiques*; Bruxelles, 1846, gr. in-8°; — — *Du système social et des lois qui le régissent*; Paris, 1848, in-8°; — *Théorie des probabilités*; Bruxelles, 1853, petit in-8°; — (avec M. J. Plateau) *Physique*; Bruxelles, 1855, 3 vol. petit in-8° : ces deux derniers ouvrages font partie de l'*Encyclopédie populaire*; — *Académie royale de Belgique. Bibliographie académique, ou liste des ouvrages publiés par les membres correspondants et associés résidents*; Bruxelles, 1855, in-12 (anonyme). M. Quetelet a annoté le *Traité de la lumière, par sir John Herschell*, traduit par M. Verhulst (Paris, 1834, 2 vol. in-8°), et il a inséré d'importants travaux sur la météorologie, la physique du globe, l'astronomie, le magnétisme terrestre, la statistique, etc., dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie royale de Belgique. Il a collaboré au *Bulletin de la Commission centrale de statistique*, aux *Annales des mines*, au *Journal des économistes*, aux *Annales des travaux publics*, au *Trésor national*, à la *Revue encyclopédique*, à la *Revue de Genève*, et à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. Enfin, il a donné des pièces de vers aux *Annales belgiques* et au *Mercure belge*, et d'excellentes notices biographiques aux *Annuaires* de l'Académie royale de Belgique. E. REGNARD.

Dictionnaire des hommes de lettres de la Belgique. — *Le Livre d'or de l'Ordre de Léopold*. — *Bibliographie académique*. — *Catalogue de la bibliothèque royale de Bruxelles*.

QUÉTIF (*Jacques*), dominicain français, né le 6 août 1618, à Paris, où il est mort, le 2 mars 1698. Après de bonnes études, il fit profession dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, à Paris, le 19 septembre 1635, fut envoyé par ses supérieurs étudier la théologie à Bordeaux, et revint ensuite à Paris pour y recevoir la prêtrise, en septembre 1642. Revêtu de diverses fonctions dans des maisons de son ordre, à Amiens, à Caen et à Tulle, il fut rappelé en 1652 à Paris, et chargé du soin de la bibliothèque du couvent de Saint-Honoré. Il n'oublia rien pour l'augmenter, profita de ce qu'il y trouva, et jusqu'à sa mort ne s'occupa plus que d'études. Ses connaissances bibliographiques très-étendues et alors assez rares, le mirent en relations avec le chancelier Séguier et avec la plupart des savants et des littérateurs ses contemporains, soit en France, soit à l'étranger. Les ecclésiastiques le consultaient souvent aussi sur des questions de droit canon, dans lequel il était très-versé. On a de lui : *Hieronymi De medicis, formalis explicatio Summæ theologicæ D. Thomæ Aquinatis*; Paris, 1657, in-fol.; — *Concilii Tridentini Canones*; Paris, 1666, in-12; — *Vita Hieronymi Savonarolæ Ferrariensis, ordinis Prædicatorum, auctore Pico Mirandulæ Concordiæque principe*; Paris, 1674, 3 vol. in-12. Quetif a joint à cette édition une préface, des notes et des additions; — *Petri Morini Opuscula et epistolæ*; Paris, 1675, in-12. Échard ne parle point de cette édition, dont Richard Simon parle avec beaucoup d'éloge; — *Scriptores ordinis Prædicatorum recensiti*; Paris, 1719-1721, 2 vol. in-fol. Le P. Quetif travaillait encore à cet important ouvrage au moment de sa mort; il en a composé sept ou huit cents articles, et le P. Échard, profitant d'une partie des matériaux qu'il avait recueillis, a pu continuer ce travail jusqu'à 1720. C'est un excellent recueil de notices biographiques et bibliographiques, et grâce au très-petit nombre d'erreurs qu'on y trouve, il mérite de tenir une place distinguée parmi nos bons livres historiques. On doit encore à ce savant religieux un abrégé de la Vie du P. Jean de saint Thomas, dominicain portugais, à la tête du huitième volume de sa *Théologie*; Paris, 1667, in-folio. H. F.

Scriptores ordinis Prædicatorum, t. II, p. 746. — Niceron, *Mémoires*, t. XXIV. — Moréri, *Dict. histor.*

QUETINEAU (*Pierre*), général français, né à Puy-Notre-Dame (Anjou), en 1757, guillotiné à Paris, le 16 mars 1794. Il s'engagea, et devint sous-officier. Lorsque éclata la révolution, un bataillon de volontaires le choisit pour commandant. Son courage le fit rapidement arriver aux grades supérieurs. Il servait comme général de division dans l'armée de Dumouriez, et fit sous ses ordres les campagnes de Champagne et de Belgique. En 1793, il fut envoyé à Bressuire pour y réprimer les premiers mouvements des royalistes; mais, soit à cause de son incapacité personnelle, soit à cause de la tiédeur de ses troupes, il fut battu en plusieurs rencontres, chassé de Bressuire et fait prisonnier dans Thouars (4 mai 1793). Lescure rendit à Quetineau les égards qu'il en avait reçus pendant sa détention à Bressuire, et l'engagea à rester dans l'armée vendéenne, pour le soustraire aux sévérités du gouvernement, qui, ne lui tenant pas compte de la difficulté de résister, le punirait sûrement de s'être rendu. Quetineau refusa généreusement, et voulut retourner aux républicains pour demander des juges : c'était marcher au supplice. Sur la dénonciation de Tallien, il fut arrêté. Amené à Paris et condamné par le tribunal révolutionnaire comme « convaincu de

connivence avec les rebelles », Quetineau subit la mort avec calme, et sur l'échafaud même il protesta contre l'accusation de trahison.

Le Moniteur universel, ans Ier et II. — Th. Muret, *Hist. des guerres de l'ouest*, t. I. — Crétineau-Joly, *Episodes des guerres de la Vendée*.

QUEVEDO (1) (*Vasco-Mousinho*), poëte portugais, né au seizième siècle, mort après 1627. Les plus simples détails biographiques manquent sur ce personnage, qui tient cependant une si grande place dans l'histoire littéraire de son pays. On sait seulement qu'il naquit à Setubal, et que son père l'envoya de bonne heure à Coimbre, où il étudia la jurisprudence; il apprit en même temps l'italien et le castillan, et se familiarisa avec les littératures que ces deux langues lui permettaient d'étudier : il y paraît en plus d'une occasion dans ses écrits. Quevedo était venu dans des temps mauvais; il n'eut pas, tant s'en faut, contre le pouvoir étranger qui opprimait son pays, la généreuse indignation que montrent quelques littérateurs contemporains. Il était devenu pour ainsi dire Espagnol et s'était laissé influencer par le gongorisme. L'ouvrage qui lui valut la brillante réputation dont il jouit encore dans son pays était cependant un hommage rendu sincèrement aux vieilles gloires du Portugal. Il y célébra en vers parfois magnifiques les exploits d'Alfonse V, que ses expéditions chez les musulmans ont fait surnommer l'Africain.

L'*Affonso Africano* parut en 1611. Ce poëme fit sensation en un temps où le Portugal avait tout autre chose à faire qu'à constater ses gloires littéraires. L'admirateur passionné de Camoens, Manoel de Faria, n'hésite pas à le placer immédiatement après les Lusiades, et de nos jours M. Garetti lui a fait le même honneur. On en trouvera une analyse étendue dans le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, p. 280. On a encore de Quevedo une biographie versifiée, plutôt qu'un poëme, portant ce titre : *Discurso sobre a vida e morte da Santa Isabel, rainha de Portugal* (Lisbonne, 1596). Son autre ouvrage, celui qui pourrait faire douter de ses sentiments patriotiques, est intitulé : *Triumfo del monarca Filippe III en la felicissima entrada de Lisboa* (Lisbonne, 1619, in-4°); c'est un poëme en six chants. Quevedo a terminé sa vie littéraire par l'*Elegio em louvor de Pedro Barbosa de Luna*. F. Denis.

Barbosa Machado, *Bib. lusitana*. — Manuel de Faria, *Comment.* au chant II de Camoens. — *Parnasso lusitano*, 6 vol. in-32, collect. publ. par Alliaud. — *Curso elementar de litteratura nacional*; Rio de Janeiro, 1862, in 8°.

QUEVEDO (*Francisco-Gomez* de), écrivain espagnol, né à Madrid, le 26 septembre 1580, de Gomez de Quevedo, secrétaire de Marie d'Autriche, mort le 8 septembre 1645, à Villanueva de los Infantes. Il n'avait pas quinze ans qu'il était déjà orphelin de père et de mère, circonstance qui ne fut pas sans influence sur les désordres de sa première jeunesse. Son imagination, comme celle de lord Byron, le corrompit dans sa fleur. Aussi n'a-t-il jamais rencontré la délicatesse de Lope ou de Garcilaso. Au sortir de l'université d'Alcala, il savait le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe, le français et l'italien, était bachelier en théologie, gradué en droit civil et en droit canon. Le palais, dont l'accès était ouvert à Quevedo par sa naissance, le mit en rapport avec les plus grands seigneurs. Il fréquentait assidûment les hommes d'État, et emprunta à ces hautes relations des lumières et une expérience précoces. Il dut encore plus à la conversation, au grand sens et à la vaste érudition du P. Mariana, qui avait en lui assez de confiance pour lui confier la critique des textes hébreux dont il se servait pour sa grande histoire. Sous les auspices de cet éminent esprit, Quevedo s'appliqua à la science du gouvernement. Il apprit de Cervantes à manier finement l'ironie, et des *Dialogues* de Lucien l'art de déguiser sous une fiction ingénieuse la critique des affaires de l'État. Rien ne montre mieux que les aventures dont est semée la vie de Quevedo ce qu'il y avait d'humeur hautaine et guerrière mêlée aux sentiments les plus raffinés de la courtoisie chevaleresque dans les Espagnols de ce temps. Déjà poursuivi pour avoir mis l'épée à la main contre un officier qui lui disputait le haut du pavé, il eut le malheur de tuer dans un autre duel un cavalier qui s'était oublié au point de donner dans une église un soufflet à une dame. La famille du mort, qui se trouva être un personnage de distinction, ayant commencé des poursuites, Quevedo fut obligé de chercher un refuge auprès du vice-roi de Sicile le duc d'Osuna, son ami, auquel il avait dédié sa traduction d'Anacréon et de Phocylide. Le duc l'emmena ensuite à Naples, et le chargea à Turin, à Milan et à Venise, d'importantes missions qui n'exigeaient pas moins de courage que d'esprit. Quevedo était surtout l'agent très-actif du vice-roi auprès du duc de Lerma, de son fils le duc de Uceda, et du père Alcaga, confesseur de Philippe III. Ces services le firent rentrer en grâce à la cour, et obtenir le cordon de l'ordre de Saint-Jacques, accompagné d'une pension de 400 ducats. Cette prospérité dura peu, le duc d'Osuna, accusé d'avoir voulu se rendre indépendant, tomba, entraînant dans sa chute Quevedo, qui se vit d'abord sans autre forme de procès emprisonné à Uclès, puis exilé dans ses domaines de Saint-Juan-da-Abad. Il s'y consola de sa disgrâce par la satire de l'administration de ses persécuteurs et aussi par des ouvrages plus sérieux entremêlés de poésies burlesques.

Lorsque Quevedo reparut à la cour, Philippe III était mort (31 mars 1621), et comme il était de la destinée de l'Espagne de ne pouvoir se passer de favoris, au cardinal duc de Lerme

(1) Barbosa ajoute à ce nom e *Castello Branco*. Le vrai nom littéraire du poëte est *Quevedo*; son père s'appelait Mousinho.

avait succédé le comte-duc d'Olivarès. Le ministre d'abord mis en garde contre la plume mordante de Quevedo, comprit bientôt l'utilité de se l'attacher. Celui-ci répondit aux avances du premier ministre, dont il prit la défense dans un pamphlet (*El Chiton de las Tarabillas*), à propos de l'altération des monnaies. Olivarès lui accorda désormais toute sa faveur, le fit secrétaire du roi, et lui offrit d'entrer au ministère des affaires étrangères et ensuite l'ambassade de Gênes. Mais Quevedo, guéri de l'ambition, refusa. Il continua à mettre son talent au service du favori en écrivant pour les fêtes magnifiques que le comte-duc offrit à Philippe IV, la comédie aujourd'hui perdue de *Quien mas miente medra mas* (au plus fort menteur la guirlande). Cette pièce, remplie d'épigrammes contre le mariage, donna aux dames de la cour le désir de se venger de Quevedo en le mariant. Elles lui firent épouser, à l'âge de cinquante-deux ans, doña Esperanza de Aragon y la Cabra, dame de Ceticia, que des liens de parenté unissaient à la plus haute noblesse d'Aragon. Cette union fut courte, et ne paraît pas avoir été heureuse.

Les écrits de Quevedo étaient si populaires que malgré la liberté avec laquelle les plus graves sujets étaient traités dans les *Visions*, la *Politique de Dieu*, etc., l'inquisition n'osa jamais les incriminer. Mais si leur auteur échappa à la persécution religieuse, il n'en fut pas ainsi de la persécution politique. Quelques strophes éloquentes sur les abus du gouvernement et les souffrances des peuples, que Quevedo trouva le moyen de faire mettre sous la serviette du roi, lui attirèrent la vengeance du ministre favori : enlevé sans bruit du palais du duc de Medina-Celi, le courageux écrivain fut enfermé au couvent royal de Saint-Marc de Léon (*extra muros*), dans la contrée la plus froide de l'Espagne. Il y demeura quatre ans, dans un réduit étroit, situé au-dessous d'un ruisseau dont il recevait les suintements, redevable à l'aumône de la nourriture et des vêtements, sans communication avec qui que ce fût. Il fallut pour sa délivrance la chute du vindicatif ministre, que déterminèrent la perte du Brésil, du Portugal, le soulèvement de la Catalogne et de l'Andalousie. Le 7 juin 1643, cédant non sans peine à la prière du président de Castille, don Juan Chumacero de Sotomayor, Philippe IV donna l'ordre de l'élargissement. Quevedo reparut à la cour, où il fut reçu avec acclamations : mais il était trop tard. L'humidité de son cachot avait fait dégénérer en ulcères trois blessures qu'il avait reçues. La mort avait fait le vide parmi ses amis et ses émules; Alarcon, Jauregui, Louis Velez de Guevara, n'étaient plus. La scène du monde avait changé depuis ses malheurs, et il était devenu presque étranger à la nouvelle génération. Le courageux écrivain ne fit plus que languir jusqu'à sa mort. On voit sa tombe dans l'église paroissiale de cette ville; elle est placée dans la chapelle de la maison de Bustos.

Les ouvrages en prose de Quevedo peuvent se diviser en deux classes, le genre sérieux et le genre profane. Dans le premier genre on doit distinguer *La Vision de saint Paul*, *L'Épictète espagnol*, *Le Phocylide*, *La Fortune devenue raisonnable*, et surtout la *Vie de Marcus Brutus*, et *La Politique de Dieu*, ouvrages remarquables par l'union de la plus pure morale à des vues politiques sublimes. Mais le style en est gâté par les divers genres d'affectation qui caractérisent tous les écrivains de cette époque. Dans le genre satirique, et trop souvent burlesque, nous trouvons : *Le songe des têtes de mort*; *L'Alguazil démoniaque*; *Les Écuries de Pluton*, *Les coulisses du monde*, *Le jugement dernier*, etc., qui forment ce qu'on appelle *Les Visions* de Quevedo; *Les lettres du chevalier de l'Épargne*, ouvrage charmant, qu'il composa dans sa jeunesse; un *Souvenir de sa vie d'étudiant*: *Le grand Tacano, ou histoire de don Pablo de Ségovie, surnommé l'Aventurier Buscon*, roman *del gusto picaresco*, l'un des nombreux aïeux de Gil Blas. C'est dans de tels ouvrages qu'il faut chercher le vrai génie de Quevedo. Là se trouvent ces spirituelles saillies, ces allusions piquantes, ces métaphores heureuses, ces vives images qui ont enrichi la langue espagnole d'une foule de proverbes et d'idiotismes familiers. C'est là qu'il fait paraître la profonde connaissance qu'il avait du génie et des ressources de cette langue, dont il possédait tous les tons, depuis le plus familier jusqu'au plus sublime. Les *Poésies* de Quevedo ont été publiées par D. L.-Joseph Velasquez; Madrid, 1753, in-4° (seconde édition). E. Baret.

Vie de don Francisco de Quevedo y Villegas, par l'abbé don Pablo Antonio de Tarsia; Madrid, 1663. — Documents réunis par M. Guerra y Orbe en tête des *Œuvres de Quevedo*, tome 23 de la collection *Rivadeneyra*; Madrid, 18[illegible].

QUEVERDO (*François-Marie-Isidore*), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né en Bretagne, en 1740, mort à Paris, en 1808, s'est surtout fait connaître par des vignettes faites d'après différents artistes et sur ses propres dessins. Il a collaboré comme dessinateur et graveur au *Voyage pittoresque d'Italie*, de l'abbé de Saint-Non; il a dessiné et gravé à l'eau-forte les figures de *La Henriade*, qui ont été terminées au burin par Dembrun, et les planches d'une traduction des *Fastes* et des *Héroïdes* d'Ovide. On lui doit encore deux de ces estampes que, par euphémisme, les rédacteurs de catalogues appellent « pièces gracieuses »; tels sont : *Le Départ pour le Sabbat* et *Les Nouvelles du bien-aimé*; un *Calendrier républicain pour l'an II*; trois *Vues du château de Ferney*, d'après Seguy. Il a dessiné un portrait de Charlotte Corday, gravé par Massol.

Un autre graveur du même nom, *Louis-Yves* Queverdo, né à Paris, en 1788, élève de Regnault et de Coiny, s'est fait connaître au commencement de ce siècle par sa collaboration au *Musée Filhol*, au *Recueil des prix décennaux*, au *Musée Laurent et Robillard*, etc.

Huber et Rost, *Manuel du curieux et de l'amateur.* — Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française.* — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, etc.

*QUICHERAT (*Louis*), lexicographe français, né à Paris, en 1799. Après avoir été pendant plusieurs années professeur de rhétorique, il fut nommé en 1847 conservateur du département des manuscrits à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris. On a de lui : *Traité de versification latine*; Paris, 1826, in-12; la quinzième édition parut en 1858; — *Traité élémentaire de musique*; Paris, 1833, 1835, 1837, in-12; — *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*; Paris, 1836, 1838, 1840, 1846, 1849, etc., in-8° : les mérites de cet excellent ouvrage, auquel on n'a en France rien à comparer, ont été relevés dans le compte rendu que M. Naudet en a donné dans le *Journal des savants*; — *Traité de versification française*; Paris, 1838, in-12; 1849-1850, 2 vol. in-8° : dans ce livre, des plus utiles, l'auteur a le premier développé les nouveaux principes émis par Scoppa et Mabellini au sujet des fonctions de l'accent tonique dans le vers français; — *Dictionnaire latin-français, où sont coordonnés et complétés les travaux d'Estienne, de Gesner, de Forcellini et de Freund*; Paris, 1844, 1845, 1847, etc., in-8° : ce travail, publié en collaboration avec M. Daveluy, est le meilleur de ce genre publié en France; — *Principes raisonnés de la musique*; Paris, 1846, in-8°; — *Dictionnaire français-latin*; Paris, 1858, in-8°; — *Addenda lexicis latinis*; 1862, in-8°; — beaucoup d'éditions classiques *ad usum scholarum*, plusieurs traités élémentaires de musique, articles de philologie dans la *Revue de l'instruction publique*.

*QUICHERAT (*Jules*), archéologue, frère du précédent, né à Paris, le 15 octobre 1815. Après avoir fréquenté l'atelier de Charlet, il entra à l'École des chartes, où il devint professeur en 1848. Dans l'intervalle il avait été attaché aux travaux historiques de la Bibliothèque royale. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847. M. Quicherat allie à une connaissance approfondie de la littérature et des arts du moyen âge une rare sagacité critique et une grande hauteur de vue. On a de lui : *Fragment inédit d'un versificateur latin ancien sur les figures de rhétorique*; Paris, 1839, in-8°; — *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, publié pour la première fois, suivi de tous les documents historiques qu'on a pu réunir*; Paris, 1841-1849, 5 vol. in-8°; — *Thomas Basin, sa vie et ses écrits*; Paris, 1842, in-8°; — *Vie de Rodrigue de Villandrando*; Paris, 1845, in-8°; — *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*; Paris, 1850, in-8°; — *L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté*; Paris, 1857; — *Conclusions pour Alaise*; Paris, 1858 : dans ces deux écrits, qui sont des modèles de polémique, l'auteur établit victorieusement que le lieu où succomba l'indépendance de la Gaule est situé à Alaise, village du département du Doubs, et non à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or); — *Histoire du collége de Sainte-Barbe*; Paris, 1861, 2 vol. in-8°; — M. Quicherat, qui a aussi publié pour la première fois l'*Histoire de Charles VII et de Louis XI* de Thomas Basin, évêque de Lisieux au quinzième siècle; Paris, 1855-1860, 5 vol. in-8°, a encore fait paraître dans la *Bibliothèque de l'École des chartes : Lettres de rémission en faveur des enfants de Robert Estienne*; *Fragments inédits de littérature latine*; *Recherches sur le chroniqueur Jean Castel*; *Fragments de Georges Chastelain*; *Henri Baude, poëte ignoré, du temps de Louis XI*; — *Solutions des problèmes proposés par Chosroès*; *Documents sur la construction de Saint-Ouen de Rouen*; dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, dont M. Quicherat est membre depuis 1845 : *Du lieu de bataille entre Labienus et les Parisiens*; — dans la *Revue archéologique* : *Album de Villard de Honnecourt, architecte du treizième siècle*; etc.

Bourquelot, *Littérature contemporaine.* — Vapereau, *Dict. des contemporains.*

QUICK (*Jean*), théologien presbytérien, né à Plymouth, en 1636, mort à Londres, en 1706. Il fut ordonné ministre en 1658. Quand le bill de 1662 fut porté, il se déclara non-conformiste, et fut jeté en prison. Rendu bientôt après à la liberté, il fut ministre d'une congrégation presbytérienne de Londres. Il portait le plus vif intérêt aux protestants français, sur lesquels la persécution était alors déchaînée. Ce fut par suite de cette sympathie qu'il composa les deux ouvrages suivants : *Synodicon in Gallia reformata*; Londres, 1692, 2 vol. in-fol. : c'est un recueil des synodes des églises réformées de France, analogue à celui qui fut publié plus tard par Aymon; et *Icones sacræ gallicanæ*, biographie de cinquante réformés français : cet ouvrage, dont la mort de l'auteur empêcha la publication, a été longtemps enseveli dans un profond oubli; il a été retrouvé depuis peu, et pourra être consulté avec fruit pour l'histoire du protestantisme français; le manuscrit forme deux volumes in-fol. On a encore de Quick des sermons et divers opuscules théologiques. M. N.

Bulletin de l'histoire du protestantisme français, 5e année, p. 48. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

QUIEN (LE). *Voy.* LA NEUFVILLE.

QUIETUS (*Caius Fulvius*), l'un des trente tyrans, tué en 262, après J.-C., à Émèse. C'était l'un des deux fils de Macrien, qui prit la pourpre impériale après la captivité de Valérien. Associé à l'empire avec son frère aîné, qui s'appelait aussi Macrien, il garda la direction des affaires de l'Orient, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'Italie; mais dès qu'il eut appris la nouvelle de leur défaite, il se réfugia à Émèse, où Odenath s'empara de lui et le mit à mort.

Trebellius Pollio, *Triginta tyrann. vitæ.* — Zonaras, XII, 24 (cet historien le nomme *Quintus*). — Tillemont, *Hist. des empereurs*, III.

QUIJADA (*Luiz-Mendez*), vivait au milieu du seizième siècle. Il entra comme page au service de Charles-Quint, vers l'année 1525. En 1535 il fut blessé au combat de la Goulette, et fit la campagne contre les protestants en 1546, puis celles des Pays-Bas en 1553, 1554 et 1555, et servit longtemps son maître en qualité de majordome. Après l'abdication de l'empereur, il se fixa dans le village de Cuacos, près du monastère de Saint-Just. Ce fut lui qui reçut la mission délicate de faire connaître D. Juan d'Autriche à Philippe II et de lui rappeler ce que son père attendait de lui pour assurer la fortune de ce prince. C'est de Quijada et de Martin de Gaztelu que nous viennent les renseignements les plus sûrs et les plus nombreux sur la vie intime de Charles-Quint; ils sont contenus dans une série de lettres qu'on trouvera *passim* en consultant le livre intitulé : *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste. Lettres inédites publiées d'après les originaux conservés dans les archives royales de Simancas*, par M. Gachard; Bruxelles, 1854 et ann. suiv. in-8o (t. Ier). Ces lettres, écrites en fort bon espagnol, ont été analysées avec soin par le savant éditeur. F. D.

Amédée Pichot, *Charles-Quint, Chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique et de son abdication et de sa retraite dans le cloître de Yuste*; Paris, 1854, in-8o. — Stirling, *Cloister life*, etc. — Mignet, *Journal des savants*. — *Vies de Charles-Quint.*

QUILLET (*Claude*), poëte latin moderne, né en 1602, à Chinon (Tourraine), mort en septembre 1661, à Paris. Il pratiqua d'abord la médecine; mais une aventure qui lui arriva à Loudun pendant la prétendue possession des Ursulines de cette ville (1) l'obligea de quitter son pays; il se rendit à Rome, prit l'habit ecclésiastique, et entra comme secrétaire chez le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France. Ce fut alors qu'il conçut l'idée de son fameux poëme, *La Callipédie*, auquel il mit la dernière main à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. Il obtint en 1655 du cardinal Mazarin l'abbaye de Doudeauville, dans le diocèse de Boulogne. Le seul ouvrage qu'on ait de lui a pour titre *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione, poema didacticon ad humanam speciem belle conservandam apprime utile*; Leyde, 1655, in-4o : sous l'anagramme de *Calvidius Letus*. Cette édition contient plusieurs traits satiriques contre Mazarin et sa famille; l'auteur les retrancha dans la réimpression de Paris, 1656, in-8o, y substitua l'éloge du cardinal, auquel il dédia même le livre, et ajouta une épître et une élégie en vers. L'édition la plus estimée est celle de Londres, 1708, in-8o : « Cet ouvrage, au jugement de La Monnoye, n'a été bien reçu qu'à cause de sa matière, qui n'y est pourtant pas traitée fort solidement. Rien n'est plus frivole que tout ce que l'auteur débite dans le second livre touchant les diverses influences des signes du zodiaque par rapport à la conception. On ne reconnait dans la versification le tour ni de celle de Lucrèce ni de celle de Virgile; la diction n'en est pas correcte, et l'on y trouve aussi quelques fautes de quantité. » La *Callipédie* a été traduite en prose par Monthenault d'Egly (Paris, 1749, pet. in-8o), et par Caillau (Bordeaux, 1799, in-12), et en vers par Lancelin de Laval (Paris, 1774, in-12). Coupé a donné, dans ses *Soirées littéraires* (tom. XI), une version du quatrième livre. L'abbé Quillet avait terminé un grand poëme en l'honneur d'Henri IV, intitulé *Henricias*; à sa mort, il en laissa par testament le manuscrit à Ménage avec 500 écus pour le faire imprimer. On ignore pour quel motif Ménage ne remplit pas les dernières volontés de son ami. P. L.

(1) Pendant que Laubardemont informait, le diable menaça un jour d'élever jusqu'à la voûte de l'église le premier incrédule qui douterait de son pouvoir. Quillet se présenta le lendemain, défia le diable de tenir sa parole, et protesta qu'il se moquait de lui ; « de sorte, lit-on dans le *Sorberiana*, que le pauvre diable fut bien penaud et toute la diablerie fort interdite ». Mais Laubardemont s'en scandalisa, et décréta aussitôt contre Quillet, qui jugea à propos de s'esquiver.

Bayle, *Dict. crit.* — Baillet, *Jugements des savants.* — Niceron, *Mémoires*, XXVIII.

QUILLET (*Pierre-Nicolas*), littérateur français, né à Paris, en 1766, mort à Passy (Seine), le 22 janvier 1837. Entré dans les bureaux du ministère de la guerre, il y fut successivement chef des bureaux de la solde courante et de la liquidation de l'arriéré, commissaire des guerres, et mourut sous-intendant militaire. On a de lui : *État actuel de la législation sur l'administration des troupes, et particulièrement sur la solde et les traitements militaires*; Paris, 5e édit., 1811, 3 vol. in-8o; — *Passy et ses environs*; Paris, 1836, in-8o, avec carte et grav.

Quérard, *La France littéraire.* — *Le Moniteur universel*, ann. 1837, no 32.

QUILLIARD (*Pierre-Antoine*), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Paris, en 1711, mort à Lisbonne, en 1733. Il passe pour avoir été élève de Watteau, dont il imita la manière. A peine âgé de onze ans il obtint de Louis XV, à la recommandation du cardinal de Fleury, une pension de deux cents livres. Ayant accompagné en Portugal le médecin suisse Merveilleux, afin de dessiner des plantes et arbres pour une histoire naturelle de ce pays, il fut nommé peintre de la cour et membre de l'Académie de peinture de Lisbonne. Quilliard peignit dans cette ville les plafonds de l'appartement de la reine et plusieurs tableaux pour le palais du duc de Cadaval : il a dessiné et gravé *La pompe funèbre du duc Nuño d'Olivarès Pereira* (Lisbonne, 1750, in-fol.) et quelques autres pièces citées par Nagler. H. H—N.

Fontenai, *Dictionnaire des artistes.* — Huber et Rost, *Manuel du curieux et de l'amateur.* — L. Dussieux,

Les Artistes français à l'étranger. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexikon.*

QUILLOT (*Claude*), prêtre français, né à Arnay-le-Duc, vers 1650, mort à Dijon, vers 1710. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il vint les continuer à Dijon, fut précepteur d'un fils de famille, et se retira ensuite chez les Chartreux. L'austérité de cet ordre étant au-dessus de ses forces, Quillot rentra dans le monde, reçut la prêtrise, et fut attaché à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon, où sa réputation de piété lui donna un grand nombre de pénitentes, surtout parmi la haute société de la ville. Ce succès excita contre lui la jalousie de quelques prêtres, et lui attira de grandes persécutions. On agitait alors la question du quiétisme : Quillot avait eu des relations avec diverses personnes soupçonnées de favoriser cette doctrine, notamment avec madame Guyon, dont il distribua ou fit distribuer plusieurs écrits. Les dénonciations parurent si graves que l'autorité ecclésiastique du diocèse de Langres, dont relevait alors Dijon, crut devoir intervenir. L'official de Dijon rendit le 17 juillet 1700 contre Quillot, contumace, une sentence qui le déclara bien et dûment convaincu d'avoir distribué quelques livres suspects des erreurs du quiétisme, d'avoir tenu des discours conformes à ces erreurs, etc., et pour réparation le condamna à une détention de trois ans dans un monastère avec jeûne, au pain et à l'eau tous les vendredis, et le suspendit pendant un an du ministère sacré. Les ennemis de Quillot triomphaient; mais comme la sentence frappait aussi quelques laïques, l'autorité séculière en prit connaissance. Quillot adressa divers mémoires justificatifs au parlement de Dijon, qui, par arrêt du 27 août suivant, le mit hors de cour. Il se pourvut alors en révision contre la sentence de l'officialité, et par une nouvelle décision fut renvoyé à pur et à plein des accusations dirigées contre lui (10 avril 1701). Il reprit alors ses fonctions; mais le jugement solennel rendu en sa faveur ne calma point la haine des prêtres qui l'avaient poursuivi, et qui n'en persistèrent pas moins à faire de lui le chef d'une nouvelle secte. Ils firent paraître *l'Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, prétendue imprimée à Zell, 1703, in-4°. Ce gros libelle sans nom d'auteur, mais qui était l'œuvre d'Hubert Mauparty, conseiller au présidial de Langres, fut condamné par une ordonnance de M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres (21 avril 1703), et un arrêt du parlement de Dijon (9 juin 1703) ordonna qu'il serait lacéré et brûlé par la main du bourreau. Aussi est-il devenu fort rare. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — *Mémoires du temps.*

QUIN (*James*), célèbre acteur anglais, né à Londres, le 24 février 1693, mort à Bath, le 21 janvier 1766. Il appartenait à une ancienne famille anglaise qui s'était fixée à Dublin. Son grand-père en était lord-maire en 1676. Son père avait épousé une dame qui se croyait veuve, le premier mari, engagé dans des spéculations aux Indes occidentales, ayant cessé pendant des années de donner signe d'existence. Son retour imprévu, en rendant la naissance de Quin illégitime, changea toute la vie du jeune homme. Il reçut son éducation à Dublin, et à vingt ans il se rendit en Angleterre pour se préparer à la carrière du barreau. La mort de son père le priva de toute ressource, et pour vivre il songea au théâtre. La nature lui avait donné les qualités qui y préparent le succès, un extérieur imposant, une physionomie expressive, un œil plein de feu, et une voix d'un timbre très-agréable. Il fut présenté aux directeurs de Drury-Lane, et engagé en 1717 pour les représentations de l'hiver suivant. Ses débuts furent interrompus par un procès, suite d'une dispute à une taverne, dispute compliquée d'une intrigue d'amour, qui l'obligea de se retirer quelque temps en Irlande. A son retour à Londres, il fit une certaine sensation dans le rôle de Bajazet à Covent-Garden; mais son premier grand succès fut dans le rôle de Falstaff (des *Commères de Windsor*), 1720. Pendant quinze ans il régna sur la scène anglaise, sans connaître de rival supérieur. Les choses changèrent à l'apparition de Garrick. Quin en parla d'abord avec un certain dédain. Il fallut pourtant compter avec ce rival, qui avait débuté avec un immense succès (1741). Un habile directeur, Rich, eut l'idée de les présenter à l'admiration du public réunis sur le même théâtre, Covent-Garden. Après d'assez longues négociations, il y réussit. Les deux acteurs devaient jouer alternativement certains rôles, mais sans paraître dans la même pièce. L'astre nouveau jeta en quelque sorte dans l'ombre l'astre ancien. Garrick avait foule lorsqu'il représentait Richard III; Quin avait le chagrin de voir une salle presque solitaire. En novembre 1746, ils parurent ensemble dans la même pièce, *La Belle pénitente*, avec des rôles d'une importance presque égale. Les amateurs de spectacle furent ravis de la nouveauté, et le public applaudit avec enthousiasme. La pièce eut beaucoup de représentations, et chaque fois la salle fut remplie. Mais le progrès de l'âge faisait sentir à Quin que son déclin avait commencé, et soit pour ce motif, soit par pique contre son directeur, il se retira du théâtre (1748). Mais tous les ans il joua Falstaff pour le bénéfice de son vieil ami Ryan, jusqu'à 1754, où, ayant perdu deux dents de devant, il refusa de paraître, disant que « pour aucun homme il ne voudrait s'exposer à siffler le rôle de Falstaff. » Bien avant cet accident, Quin, qui avait à un haut degré le talent de bien lire, fut chargé par le prince Frédéric de Galles de donner des leçons d'élocution à ses enfants. Il réussit parfaitement dans cette mission. Lorsqu'il entendit, en 1760, le prince Georges, devenu Georges III, débiter son pre-

mier discours au parlement avec autant de dignité que de grâce, il ne put s'empêcher de s'écrier : « C'est cependant moi qui ai appris à parler à ce garçon-là ! » Bon mot cité souvent, bien que beaucoup d'autres pour l'esprit et l'*humour* en fussent plus dignes. Considéré comme acteur, il excella dans les rôles de Falstaff, du Moine espagnol, de sir John Brute, de Caton, de Coriolan, et en général dans les caractères fortement marqués. Comme homme, on lui reproche des habitudes dissolues, de l'arrogance et des manières un peu grossières. Il était capable de procédés généreux ; sa conduite fut noble et pleine de délicatesse envers Thomson, le célèbre auteur des *Saisons*, qu'il ne connaissait que de réputation. Informé que ce poëte était en prison pour dettes, Quin s'y rendit, sous prétexte de lui faire visite, et après avoir dîné avec lui, il paya en se retirant principal et frais, et le geôlier vint annoncer au poëte qu'il était libre. J. C.

Life of Quin; 1766. — Davies, *Life of Garrick*. — Baker, *Biographia dramatica*.

QUINAULT (*Philippe*), poëte dramatique français, naquit à Paris, le 3 juin 1635, comme l'atteste son extrait de naissance, trouvé par M. Beffara dans les registres de la paroisse de Saint-Eustache, et mourut dans la même ville, le 26 novembre 1688. Il était fils de Perrine Riquier et de Thomas Quinault, maître boulanger : l'abbé d'Olivet, en démentant la condition de son père, qu'il prétend être une invention calomnieuse de Furetière, renvoie au *Ménagiana* pour appuyer son démenti, et il n'est pas heureux dans le choix de cette autorité, car le *Ménagiana* confirme précisément cette circonstance, qui est encore démontrée sans réplique par l'acte de naissance de notre poëte. Jeune encore, il devint l'élève de Tristan l'Hermite, qui s'était pris d'amitié pour lui, et qui le forma à la poésie. On a dit que Quinault avait été le valet de Tristan : cette assertion, bien qu'appuyée sur des autorités assez graves, entre autres sur celle du *Ménagiana* et de Tallemant des Réaux, et répétée depuis par plusieurs biographes, ne paraît pas suffisamment démontrée. Ce qui peut avoir contribué encore à la propager, ce sont quelques expressions équivoques des contemporains, qu'on peut toutefois expliquer autrement : ainsi quand il est dit que Quinault était le *domestique* de Tristan, il faut se souvenir que dans le langage d'alors cette expression signifie simplement *attaché à la maison ;* c'est ainsi que Chapelain était *domestique* du duc de Longueville, et Ménage du cardinal de Retz. On peut entendre de la même façon la phrase de Somaise, dans son *Dictionnaire des précieuses* : « Cet autheur a autrefois esté à Tisimante (Tristan) ». Ce qu'on sait seulement d'une manière certaine, c'est que Tristan l'éleva avec un fils qu'il perdit fort jeune, qu'il lui donnait le logement et la table, et qu'il l'aida de ses conseils et de son appui matériel lors de ses débuts. Ainsi, ce fut lui qui se chargea de lire aux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne la première comédie de Quinault : *Les Rivales* (1653). Ceux-ci, le croyant l'auteur de la pièce, en offrirent cent écus ; mais ils se rétractèrent en apprenant qu'elle était d'un poëte de dix-huit ans, inconnu encore, et n'en voulurent plus offrir que cinquante. Après avoir insisté vainement pour les faire revenir à leur première décision, Tristan leur proposa d'accorder à l'auteur le neuvième de la recette de chaque représentation, tous frais déduits, tant qu'on jouerait la pièce dans la nouveauté ; après quoi, elle appartiendrait aux comédiens. Cet arrangement fut accepté, et donna naissance au système de la *part d'auteur*. Tristan ne se borna pas là : en mourant, il légua à son élève une somme assez importante, qui lui permit d'acheter une place de valet de chambre du roi. Déjà Quinault, en homme prudent, avait fait les études nécessaires pour joindre le titre d'avocat à sa profession de poëte : il s'est qualifié *avocat en parlement* dans son acte de mariage, et on assure qu'il était devenu fort habile dans la science des affaires. Néanmoins, ces nouvelles occupations ne l'empêchaient pas de donner au théâtre pièce sur pièce, et tragédie sur comédie. En certaines années, comme en 1654, il en donna jusqu'à trois. Ces œuvres sont souvent agréables, et dénotent un mérite assez rare dans un si jeune âge ; mais ce ne fut qu'à partir de 1663 et de 1664 que Quinault commença à s'inscrire parmi les premiers écrivains dramatiques, par sa tragédie d'*Astrate, roi de Tyr*, et sa comédie de *La Mère coquette*, qui est restée au répertoire.

En 1660, Quinault épousa la jeune veuve d'un riche marchand, qui avait été son ami et qui l'avait chargé durant sa vie du soin de ses affaires. Il paraît qu'il en était vivement épris ; mais la large dot de la veuve, qui se montait à plus de cent mille écus, selon l'abbé d'Olivet, ne gâta rien sans doute. Quinault célébra son amour dans une Nouvelle, et employa une partie de la dot à acheter une charge d'auditeur à la cour des comptes, bien que cette compagnie eût fait d'abord quelques difficultés pour l'admettre. De son mariage Quinault eut cinq filles, mais pas un seul fils, et plus tard, tandis qu'il travaillait à un opéra dont le roi lui avait fourni le sujet, il composa à ce propos des vers où il disait que l'opéra le plus difficile à faire, c'était le mariage de cinq filles :

> ... A suivre Apollon on ne s'enrichit guère,

disait-il.

> C'est avec peu de bien un terrible devoir
> De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père...
> O ciel, peut-on jamais avoir
> Opéra plus fâcheux à faire ?

Pure lamentation de poëte, car à cette époque, outre la dot de sa femme, il avait deux mille livres de pension du roi, et en réunit quatre

mille de Lully pour chaque opéra. Aussi lui répondit-on fort lestement :

J'en sais, galant auteur, qui ne vous plaignent guère,
De vous sentir pressé d'être cinq fois beau-père, etc.

Quinault fut élu à l'Académie française en 1670, et quatre ans après à celle des Inscriptions et belles-lettres. Comme académicien, il harangua Louis XIV le 30 juillet 1675 sur ses conquêtes, et le 12 juin 1677 sur la campagne qu'il venait de faire et sur son heureux retour; ce fut dans la première de ces harangues qu'ayant appris inopinément la mort de Turenne, il intercala un morceau improvisé qui lui fit grand honneur devant toute la cour. Son discours de réception avait déjà montré en lui des qualités d'orateur qu'on ne lui soupçonnait pas. Dans la séance solennelle où eut lieu la réception de La Fontaine (1684) il lut les deux chants d'un poëme intitulé : *Sceaux*, qui n'a été imprimé que vers le commencement de ce siècle, et après la mort de Colbert, il prononça son éloge en vers dans l'Académie. Comme bon nombre de ses collègues, Quinault eut à subir les mordantes railleries de Furetière dans ses *Factums*, et, si l'on s'en rapporte à cette dernière autorité, un peu suspecte toutefois, il aurait eu à supporter aussi les insultes de Charpentier, qui lui dit un jour « qu'on devoit s'étonner qu'avec si peu de mérite et une si basse naissance il eût fait une si grande fortune ».

La date de l'élection de Quinault à l'Académie est à peu près celle de ses débuts dans le genre où il devait s'illustrer, et qui a fait la gloire de son nom. Il n'avait encore donné jusqu'alors que des tragédies, des comédies et des tragi-comédies; il allait maintenant se consacrer exclusivement à l'opéra. Quinault composa d'abord, en 1671, les intermèdes de *Psyché*, à l'exception du premier, qui est en italien et de la façon de Lulli. L'année suivante, ce musicien, qui venait d'obtenir le privilége de l'Académie royale de musique, le détermina à s'associer à lui, et de cette association naquirent en quatorze ans quatorze opéras, dont le premier fut celui des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, en 1672, et le dernier celui d'*Armide* en 1686. On prétend que Lulli avait fait avec Quinault un traité par lequel celui-ci s'engageait à lui fournir tous les ans un opéra, dont chacun lui devait être payé quatre mille livres. Indépendamment du talent du poëte, Lully tenait à lui, à cause de sa docilité et de la souplesse avec laquelle il savait transformer ses vers suivant les besoins ou les caprices du musicien. Cependant il s'adressa quelquefois ailleurs : La Fontaine a raconté, dans sa petite pièce du *Florentin* (1675) les persécutions qu'il eut à subir de la part de Lulli, qui voulait le persuader de lui donner un opéra :

A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel; bref il *m'enquinauda*.

A en croire Boileau, Mme de Montespan et Mme de Thianges se seraient adressées à Racine pour avoir un opéra, parce qu'elles étaient lasses de ceux de Quinault; mais il ajoute que le roi, touché du chagrin de celui-ci, ne put se résoudre à lui donner ce déplaisir. Il est certain en effet que Louis XIV était grand appréciateur du talent de Quinault, auquel il accorda une pension de deux mille livres et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. On ajoute même qu'il allait jusqu'à lui indiquer des sujets. La mort de Lulli, arrivée le 22 mars 1687, fut le signal de la retraite de Quinault. Depuis quelque temps il sentait des scrupules religieux, que justifiait la nature de ses productions; il voulut expier ses opéras par la retraite et par la composition d'un poëme religieux : *L'Hérésie détruite*, que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever. Au commencement de sa cinquante-quatrième année, il sentit des insomnies, des dégoûts, des langueurs, de continuelles défaillances, qui lui annonçaient clairement sa fin prochaine. Il mit à profit ces avertissements de la Providence, et vingt mois après la mort de Lulli il descendait à son tour dans la tombe. On l'enterra dans l'église Saint-Louis-en-l'Ile.

Somaise, ennemi de Quinault, en a tracé, sous le nom de Quirinus, un portrait physique inspiré par sa haine, bien qu'il soit forcé de reconnaître qu'il était « d'une fort belle encolure ». De son côté, l'auteur de la *Vie de Quinault*, placée en tête de l'édition de ses œuvres (1739, 5 vol. in-12), le dépeint comme un homme parfaitement bien fait de sa personne, d'une physionomie agréable et distinguée : « Il avoit, ajoute-t-il, plus d'esprit qu'on ne pouvoit dire, adroit et insinuant, tendre et passionné... Il étoit complaisant sans bassesse, disoit du bien de tout le monde, jamais ne parloit mal de personne, surtout des absents... Il aimoit la satire, mais il la vouloit fine et délicate. » L'abbé d'Olivet dit aussi qu'il était sans fiel, homme de mœurs très-simples, n'ayant que des passions douces, régulier dans toute sa conduite, bon mari, bon père de famille.

Il n'est peut-être pas de poëte sur lequel Boileau ait décoché plus de traits satiriques que Quinault, et malgré tout ce qu'ont fait les critiques pour le venger de ces sarcasmes, souvent injustes, sa mémoire n'en pourra jamais être entièrement débarrassée. La première fois que Boileau l'attaqua, ce fut en 1664, dans sa deuxième satire, et Quinault n'était encore connu à cette date que par des pièces assez faibles; il revint à la charge l'année suivante, à propos de l'*Astrate*, dont Boursault prit la défense contre Boileau, dans sa *Satire des satires*, et de la tragi-comédie de *Stratonice*. A cette date, non-seulement Quinault n'avait encore fait aucun de ses opéras, mais il n'avait même pas donné *La Mère coquette*, qui est la meilleure de ses comédies. On sait assez que par la suite Boileau changea d'avis sur son compte :

dans une lettre à Racine (1687), il le met au rang de ceux dont il estime le plus le cœur et *l'esprit*, et dans la préface des éditions de ses œuvres, données en 1683, en 1694 et en 1715, il s'excuse de ses attaques sur sa jeunesse, et ajoute que Quinault n'avait pas composé alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont dans la suite acquis une *juste réputation*. Il ne faudrait pas dire toutefois, comme on l'a fait souvent pour justifier Boileau, qu'il n'a jamais attaqué les ouvrages lyriques de Quinault; car il les a attaqués dans l'*Avertissement* de son prologue destiné à être mis en musique par Lulli, et dans sa dixième satire. Mais dans le premier cas c'est plutôt au genre lui-même qu'il s'en prend, et il faut d'ailleurs passer quelque chose à la mauvaise humeur du poëte, dont le prologue est la meilleure apologie qu'il pût faire du talent de Quinault; dans le second, c'est au point de vue moral plus qu'au point de vue littéraire qu'il se place. Sans avoir besoin de recourir à toutes les raisons par lesquelles La Harpe et d'autres après lui ont essayé d'expliquer son aversion pour le talent de Quinault, il est certain d'abord que le genre de l'opéra, avec ses licences nécessaires, son cortége de spectacle matériel, son but exclusif de divertissement, n'était à ses yeux qu'un genre inférieur, indigne d'un vrai poëte, et, en outre, que son esprit sévère ne pouvait s'accommoder de la morale efféminée qui fait le fond de ces sortes d'ouvrages.

Furetière a aussi raillé avec beaucoup de malice les ouvrages de Quinault, et en particulier ses opéras : « Le sieur Quinault, dit-il dans son deuxième factum, a quelque mérite personnel; c'est la meilleure *pâte* d'homme que Dieu ait jamais faite (on se souvient que Quinault était fils d'un boulanger, et Furetière fait encore allusion méchamment à l'etat de son père dans quelques-uns des mots suivants). Il oublie généreusement les outrages des ennemis, et il ne lui en reste aucun *levain* sur le cœur. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait grande autorité dans la littérature. Il a eu quatre ou cinq cents mots de la langue pour son partage, qu'il *blutte*, qu'il *ressasse* et qu'il *pétrit* le mieux qu'il peut. Il en fait des opéras, qui sont fort agréables quand ils sont mis en musique, de même que le droguet est éclatant quand il est couvert de broderies. Il a l'industrie de les diversifier et de les renouveler, comme ceux qui vont à la monnoie et chez les orfévres pour changer leur argent et leur vaisselle. » Cette phrase sur les opéras, « qui sont fort agréables quand ils sont mis en musique, » rappelle les deux vers de Boileau :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

La musique de Lulli n'a guère réchauffé les opéras de Quinault : elle les a plutôt refroidis. Cette musique serait insupportable aujourd'hui, et elle a été bien vite dépassée et rejetée dans l'ombre, tandis que les opéras de Quinault, quoiqu'on ne les lise plus guère, n'en restent pas moins les modèles du genre et assurent à leur auteur un rang honorable parmi les gloires littéraires du siècle de Louis XIV. Sans doute, on peut lui reprocher de la mollesse et de la monotonie : en étudiant ses œuvres de près, on s'aperçoit que, même dans ses meilleurs passages, il n'a ni l'audace heureuse des figures, ni la forte et pénétrante éloquence de la passion, ni la connaissance profonde de tous les secrets du rhythme, ni même une harmonie bien savante et bien variée. Il n'a guère fait qu'effleurer la peinture des passions et glisser sur les situations les plus dramatiques; il est toujours un peu vide de pensées, même dans ses chefs-d'œuvre. D'ailleurs, surtout dans ses divertissements, son vers est généralement faible, bien que toujours mélodieux, et il a même des tirades entières d'une facilité prosaïque et banale. Mais il faut reconnaître que la plupart des défauts tiennent à la nature même du genre. L'opéra ne peut rien approfondir, et le talent principal de l'auteur doit être de combiner sa pièce de telle sorte qu'elle s'adapte parfaitement à l'ensemble du spectacle, fournisse un thème favorable au musicien, et que la fable du poëme, la disposition des scènes, le mouvement de l'intrigue, les situations des personnages, l'appareil matériel de l'action se développent simultanément, sans effort, sans confusion, en se prêtant un appui mutuel pour le plaisir de l'esprit, des oreilles et des yeux. On conçoit qu'au point de vue purement littéraire ce mérite ne suffise pas; pour les juges sévères et les esprits classiques, tout opéra est affecté d'un vice radical, qui le range nécessairement dans une catégorie subalterne; et en nous reportant surtout aux idées du dix-septième siècle, on peut dire que le meilleur des opéras, presque forcé d'être sans vraisemblance, de négliger les unités, de laisser de côté les nuances du sentiment et de la passion, de ne parler que le langage le plus doucereux et le plus efféminé de l'amour, de se subordonner aux nécessités de la musique et du spectacle, ne pouvait, suivant le mot de Palissot, être un excellent ouvrage. Ceci soit dit pour expliquer les dédains qu'ont manifestés plus ou moins nettement pour ce genre plusieurs de nos grands écrivains, comme Boileau, Racine, La Fontaine et La Bruyère. Quinault a du moins tiré de l'opéra tout ce qu'on en pouvait tirer, et il l'a élevé à sa plus haute expression. L'élégance facile et le tour nombreux, l'expression pure et juste, la pensée ingénieuse et claire, cette charmante douceur du rhythme qui est tout une musique à lui seul, le mélange continuel de l'esprit et du sentiment, de la noblesse et de la délicatesse, la correction soutenue du langage, sont ses qualités les plus habituelles. Il s'est élevé souvent, par exemple dans *Proserpine* et dans *Médée*, jusqu'à l'énergie la plus haute et la plus fière, et quelques-uns de ses grands morceaux sont d'un style ample

et majestueux, qui touche par moments au sublime. Chez nous Voltaire et La Harpe, chez les étrangers W. Schlegel, sont les critiques qui l'ont placé le plus haut, et tous sont convenus que Quinault est le génie le plus heureusement et le plus abondamment doué pour l'opéra qu'on ait jamais vu, sans en excepter Métastase. Pas un de ses successeurs n'en a approché.

On a de Quinault : *Les Rivales*, comédie, 1653; — *L'Amant indiscret, ou le maître Étourdi*, com., 1654 : qui a beaucoup de rapports, sinon pour les incidents, du moins pour l'idée fondamentale, avec *L'Étourdi*, de Molière; — *La Comédie sans comédie* (1654), qui contient quatre autres pièces de diverses natures; — *La Généreuse ingratitude*, tragi-comédie, 1654; — *La Mort de Cyrus*, tragédie, 1656; — *Le Mariage de Cambyse*, tragi-com., 1656; — *Stratonice*, tragi-com., 1657; — *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-com., 1657; — *Amalasonte*, tragéd., 1658; — *Le feint Alcibiade*, tragi-comédie, 1658; — *Le Fantôme amoureux*, coméd., 1659; — *Agrippa, ou le faux Tiberinus*, tragi-com., 1660; — *Astrate, roi de Tyr*, tragédie, 1663; — *La Mère coquette, ou les Amants brouillés*, com., 1664; — *Bellérophon*, tragédie, 1665; — *Pausanias*, tragéd., 1666; — enfin, les opéras suivants : *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, 1672; *Cadmus*, 1674; *Alceste*, id.; *Thésée*, 1675; *Atys*, 1676; *Isis*, 1677; *Proserpine*, 1680; *Le Triomphe de l'Amour*, 1681; *Persée*, 1682; *Phaéton*, 1683; *Amadis*, 1684 (on dit que le sujet lui en avait été indiqué par le roi); *Roland*, 1685; *Le Temple de la Paix*, id.; et *Armide*, son chef-d'œuvre en ce genre, 1686. Victor FOURNEL.

Somaise, *Dictionn. des précieuses*, art. QUIRINUS. — Chapelain, *Mélanges*, p. 191. — Furetière, *Factums*. — L'abbé d'Olivet, *Hist. de l'Académie*. — *Vie de Quinault*, en tête de l'édition de ses *Œuvres* (1739, 5 vol. in-12). — Perrault, *Les Hommes illustres*. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — Sabatier de Castres, *Les trois Siècles*. — Les frères Parfaict, *Hist. du Théâtre françois*; Beauchamps, La Vallière, Léris, de Mouhy, etc., à l'article QUINAULT, ou aux titres de ses diverses pièces.

QUINAULT père (*N.*), comédien français, né à Paris, où il est mort, le 19 août 1736. Il débuta dans l'emploi des manteaux, le 6 mars 1695, par le rôle d'Harpagon, et continua ses débuts par les rôles de Grichard, du *Grondeur*, et de Mascarille, de *L'Étourdi*. Accepté à l'essai pendant un an, il ne fut pas reçu; son jeu était très-comique; mais, trop bas, trop bouffon, il déplaisait à la haute société. Quinault s'en consolait par les applaudissements de la foule. Il eut deux fils et trois filles, qui parurent avec éclat sur le théâtre de la Comédie-Française : Quinault l'aîné, Quinault-Dufresne et Mlle Quinault cadette (*voir* ci-après), et ses deux aînées, Mlle Quinault-Denesle, morte en 1713, et Mlle Quinault l'aînée (Marie-Anne), retirée en 1722 et morte en 1798, à l'âge d'environ cent ans. En 1710, on joua, au Théâtre-Français, *Le Faucon*, comédie en un acte et en vers de l'abbé Pellegrin; cette pièce n'avait que quatre rôles, qui furent tous remplis par quatre acteurs du nom de Quinault, frères et sœurs.

QUINAULT (*Jean-Baptiste-Maurice*), dit l'aîné, fils du précédent, né à Paris, vers 1690, mort à Gien, en 1744. Ce comédien, dont la vie n'est point aussi bien connue que celle de son frère Quinault-Dufresne, débuta, le 6 mai 1712, par le rôle d'Hippolyte de *Phèdre*, fut reçu à la Comédie-Française le 27 juin suivant. Jusqu'en 1718 il ne joua que les seconds rôles tragiques ou comiques; mais après la retraite de Beaubourg il entra en possession des premiers rôles du haut comique, et s'y distingua beaucoup. Jamais personne ne mit plus de finesse et d'esprit dans son jeu, quelquefois même il se donnait tant de peine pour paraître fin et spirituel qu'il en devenait forcé. On lui doit la création de beaucoup de rôles importants, notamment le chevalier dans *La Réconciliation normande* (1719), et le marquis dans *L'École des Bourgeois* (1728). Dans la tragédie, il s'en tint constamment aux seconds rôles, qu'il jouait avec sagesse, mais d'une manière assez faible. Bon musicien et chanteur plein de goût, il composa la musique des divertissements adaptés à la plupart des petites pièces jouées à la Comédie-Française pendant le temps qu'il y resta. On cite surtout la musique du ballet de *L'Amour des déesses*, représenté en 1729. Homme de beaucoup d'esprit, répandu dans la société des littérateurs de son temps, il y brillait par le charme de la conversation, et les *Mémoires* contemporains citent de lui un assez bon nombre de mots piquants. Quinault l'aîné quitta définitivement le théâtre le 10 avril 1734. F.

Parfaict, *Hist. du Théâtre franç.*, t. XIII. — Lemazurier, *Galerie des acteurs du Théâtre-Français*, t. I.

QUINAULT-DUFRESNE (*Abraham-Alexis*), comédien français, frère et fils des précédents, né à Verdun-sur-le-Doubs, le 9 septembre 1693, mort à Paris, le 12 février 1741. Il débuta très-jeune, sous le nom de Dufresne, qu'il avait ajouté au sien, par le rôle d'Oreste dans la tragédie d'*Électre*, le 7 octobre 1712. Il y eut du succès, et fut reçu à la fin de la même année. Le rôle du Cid, qu'il joua ensuite, le montra sous un jour plus favorable encore. Voltaire lui confia le rôle d'Œdipe, dans sa tragédie, représentée le 18 novembre 1718. Lors de la lecture aux comédiens, Quinault avait été l'un des plus rudes adversaires de cette pièce. Il voulait absolument que la scène capitale entre Œdipe et Jocaste, imitée de Sophocle, fût retranchée. Ayant enfin cédé à l'insistance du jeune auteur, Dufresne dit que pour le punir il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce *mauvais* acte tiré du grec. Le tragédien sortit victorieusement de cette épreuve, et depuis lors marcha de succès en succès. Dom Pèdre dans *Inès de Castro* (1724), Pyrrhus dans la tragédie de ce nom (1726), Titus dans *Brutus* (1730), Énée

dans *Didon* (1734), Vendôme dans *Le duc de Foix* (1734), Zamore dans *Alzire* (1736), furent autant de triomphes pour lui. A la retraite de Beaubourg, en 1718, il avait hérité de ce tragédien boursouflé l'emploi en chef et sans partage des premiers rôles tragiques. Quant à ceux de la comédie, Quinault aîné, son frère, et lui se les partagèrent. Il obtint dans le haut comique les mêmes succès que dans la tragédie, et peut-être de plus grands encore. C'est pour lui que Destouches écrivit *Le Glorieux*, que Dufresne, qui n'appréciait pas sans doute tout l'honneur que devait lui faire ce rôle, abandonna pendant trois ans « sur le ciel de son lit, aux rats et à la poussière ». Lorsque enfin il daigna le jouer, il déclara que ce ne serait qu'autant que l'auteur aurait modifié le dénoûment qui lui déplaisait, parce que Le Glorieux était humilié, éconduit, et n'épousait pas Isabelle. Destouches se résigna à ses exigences, et voilà pourquoi Tufières se marie aujourd'hui avec sa cousine. Dufresne s'acquitta merveilleusement de ce personnage. La vérité avec laquelle il le joua fit dire que l'auteur l'avait eu en vue, et que c'est parce qu'il se jouait lui-même que cet acteur, justement célèbre, reproduisit si fidèlement sur la scène un caractère tracé à son image. Peu de mois après, Quinault-Dufresne eut à établir le rôle d'Orosmane, rôle où il excella. C'est dans cette même année qu'il porta la parole au nom d'une députation des sept principaux comédiens du roi, se rendant, le 3 mars 1732, auprès de l'Académie française pour lui offrir de prendre ses entrées à la comédie. Il se tira fort galamment du discours qui servait d'invitation. L'offre fut acceptée, et le 3 mai suivant les comédiens du roi furent invités, par réciprocité, à venir prendre désormais place aux séances de l'Académie. Quinault-Dufresne avait une très-haute idée de son état et de lui-même, et souvent on l'entendit s'écrier : « Le vulgaire me croit très-heureux. Quelle erreur est la sienne! J'aimerais mieux mille fois être un simple gentilhomme, mangeant ses 12,000 livres par an, que d'être ce que je suis! » Son excessive vanité ne le mit pas toujours, malgré son talent supérieur, à l'abri des leçons du parterre, dont il eut à subir quelques dégoûts. Un jour que, dans le cours d'une scène, on lui avait crié : « Plus haut! » Quinault-Dufresne, tenant la demande pour inopportune, regarda dédaigneusement le parterre, et continua son rôle sur le même ton. Injonction itérative du public de parler plus haut : « Et vous, plus bas! » répliqua arrogamment le héros tragique, sans se déconcerter. Le parterre, plus chatouilleux en ce temps-là que de nos jours, prit mal cette apostrophe. Un grand tumulte s'éleva, à la suite duquel Dufresne fut conduit au For-l'Évêque, d'où, après un court séjour, il se vit obligé de venir faire amende honorable sur la scène. On assure que cette mortification ne fut pas étrangère à sa retraite prématurée, qu'il effectua le 19 mars 1741, six mois après cet événement, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*, emportant avec lui la célébrité qui s'attache au nom d'un acteur de très-grand mérite sans doute, mais qui, suivant l'opinion de Mlle Clairon, a été plus éblouissant que profond, et qui fut redevable de ses succès à ses dons extérieurs autant et plus peut-être qu'à son talent même. Quinault-Dufresne passa les dernières années de sa vie dans la souffrance, et mourut à Paris, le 11 février 1767. Il avait épousé Mlle de Soins, actrice tragique distinguée, célèbre aussi sous son nom de femme, et qui, retirée en 1736, mourut en 1759.

E. DE MANNE.

Lemazurier, *Hist. du Théâtre-Français*.

QUINAULT (*Jeanne-Françoise*), dite *la cadette*, sœur des précédents, actrice de la Comédie-Française, née vers 1700, morte en 1783. Après avoir débuté, en 1716, sous le nom de *Quinault-Dufresne*, par un rôle tragique, celui de Phèdre, Jeanne-Françoise prit définitivement l'emploi des soubrettes, auquel elle joignit bientôt plusieurs caractères de haut comique. Elle joua tous ces rôles avec éclat, avec une égale supériorité. Du reste, elle avait peut-être encore plus d'esprit dans le monde que sur la scène. Ses conseils furent fort utiles aux écrivains les plus célèbres; elle donna à Voltaire le sujet de *L'Enfant prodigue*, et celui du *Préjugé à la mode* à La Chaussée. De son côté, Piron nous apprend qu'il dut à ses avis et à ses bons offices *de se hasarder* sur la scène de la Comédie-Française (1); jusque-là il n'avait travaillé que pour le théâtre de la Foire, avec Lesage et Fuselier. Pour connaître le cas que Voltaire faisait de l'instruction et du goût de Mlle Quinault, il faut lire les trente-sept lettres qu'il lui a adressées, et que Renouard a publiées en 1822. Il la nomme tour à tour « ingénieuse, charmante, divine, judicieuse *Thalie*, *aimable et sage critique*, ma souveraine, etc. » Il ne lui était pas seulement redevable du sujet de *L'Enfant prodigue;* elle lui avait fourni, en outre, d'utiles indications pour la correction de deux de ses tragédies : *Mahomet* et *Zulime*. Mlle Quinault fut, si l'on peut dire, l'*Amphitryonne* des soupers philosophiques du dix-huitième siècle. Elle rassemblait à sa table, sous le nom de *Société du bout du banc*, tout ce que les lettres et la cour renfermaient d'hommes aimables et distingués. D'Alembert, Duclos, Diderot, d'Argenson, J.-J. Rousseau, Destouches, Marivaux, etc., etc., étaient ses commensaux familiers. Le plat du milieu de ces repas célèbres était une *écritoire*, dont les convives se servaient tour à tour pour écrire un impromptu. C'est du sein de ces réunions que sortirent les *Étrennes de la Saint-Jean*, le *Recueil de ces Messieurs*, et autres ouvrages pleins de sel et de gaieté qui parurent dans les œuvres du comte de Caylus. Ensuite, l'esprit philosophique reprenant

(1) Voyez les *Œuvres inédites de Piron*, 1859, in-8°, p. 123 (par l'auteur de cet article).

le dessus, on se livrait, entre la poire et le fromage, à des conversations brillantes et hardies, où l'on discutait, à grand renfort de paradoxes et de traits de génie, toutes ces questions nouvelles de morale et de droit public qui devaient bientôt enfanter un monde.

Aussi attachante par les charmes de son esprit que par les qualités de son cœur, Mlle Quinault n'eut point d'ennemis, et, sauf Mme d'Épinay, qui exprime à l'égard de ses mœurs quelques réserves, nous n'avons trouvé nulle part aucune allusion malveillante ou moqueuse dirigée contre elle. A une époque où les reines de théâtre avaient chacune au moins un amant *avoué* et se livraient ostensiblement, en outre, à des écarts fréquents de galanterie qui défrayaient les joyeux propos de la ville et de la cour, il est surprenant et digne de remarque que la malignité se soit tue devant notre charmante soubrette. Ce silence est à lui seul tout un éloge. Il ne s'ensuit pas cependant que Mlle Quinault ait vécu libre de tout engagement du cœur. Nous avons des raisons pour croire que le comte de Livry et le comte de Caylus ont été successivement en faveur auprès d'elle, et l'on voit aussi, dans les *Œuvres inédites de Piron*, que ce dernier a été son ami, dans la plus intime acception du mot. Évidemment, elle a eu d'autres tendres faiblesses, et sa vertu est restée moins intacte que sa gloire; mais elle avait la dignité qui impose et la modestie qui désarme, et c'est sans doute à ce respect d'elle-même qu'on doit attribuer l'ascendant qu'elle exerçait sur l'esprit de Piron. Or cet ascendant était grand, si l'on en juge par certains passages des lettres qu'elle lui a adressées, et dont chacune est un petit chef-d'œuvre de sentiment, de finesse et de grâce (1). Malgré son talent, elle doutait d'elle-même et répétait quelquefois ses rôles devant le miroir, afin de se corriger; elle priait ses amis de se cacher, sans qu'elle en sût rien, et de lui indiquer l'endroit où elle avait manqué. Entre autres traits d'esprit, on raconte d'elle une anecdote assez plaisante. Étant allée complimenter M. d'Argenson sur sa nomination au ministère, elle fut reçue avec des grâces infinies par ce ministre, qui en la reconduisant l'embrassa devant tous les solliciteurs. Un chevalier de Saint-Louis, témoin de cette accolade, pensant que Mlle Quinault était en grande faveur auprès du nouveau ministre et qu'elle allait devenir la dispensatrice des honneurs et des places, lui demanda sa protection. Mlle Quinault, qui était sur le point de sortir, se retourne, l'envisage, et, lui tendant les bras : « Monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné. » Et sur-le-champ, elle l'embrassa. Mlle Quinault se retira du théâtre en 1741, et mourut en 1783. Dans sa longue carrière (quatre-vingt-trois ans), elle conserva toujours les grâces de son esprit et un goût prononcé pour la toilette; de telle sorte qu'un auteur moderne (1) a pu dire avec vérité « qu'elle mourut comme elle avait vécu : *en causant et ensevelie dans ses dentelles* ». On a prétendu qu'elle écrivait beaucoup et qu'elle avait laissé des manuscrits dont d'Alembert aurait été constitué le dépositaire. Nous ignorons jusqu'à quel degré est fondée cette allégation, que l'on trouve dans les *Mémoires* de Bachaumont et dans Lemazurier; toujours est-il que jusqu'à ce jour aucune publication n'est venue en démontrer l'exactitude.

Honoré Bonhomme.

Clément et l'abbé de Laporte, *Anecdotes dramatiques*, 3 vol. in-12; Paris, 1775. — *Annales dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres*, 9 vol. in-8°; Paris, 1808. — Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français*, 2 vol. in-8°, 1810. — Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*; 1 vol. in-8° et 1 vol. in-18; 1859.

QUINCEY (*Thomas* de), écrivain anglais, né à Manchester, le 15 août 1785, mort près d'Édimbourg, le 8 décembre 1859. Son père, négociant, mourut jeune, laissant à sa veuve et à ses enfants une fortune de 6,000 livres (150,000 fr.). Le jeune de Quincey fit d'excellentes études au collége de Manchester; au lieu de l'envoyer à l'université, comme il le demandait, ses tuteurs insistèrent pour qu'il restât un an ou deux encore sous la direction d'un précepteur incapable. Après avoir tenté de vains efforts pour les fléchir, de Quincey s'esquiva un beau soir de Manchester, riche d'une dixaine de guinées, emportant pour tout bagage un Euripide et un volume de poésies anglaises. Après avoir parcouru à pied les parties les plus pittoresques du pays de Galles, logeant tantôt chez les aubergistes, acceptant tantôt l'hospitalité des villageois, qu'il récompensait en leur servant d'écrivain, il se décida à se rendre à Londres. Sa bourse était vide depuis longtemps, et durant son voyage il avait passé plus d'un jour sans autre nourriture que des mûres ou des fruits sauvages. Il resta seize semaines dans la métropole, sans abri, souvent en proie à la faim, et peut-être aurait-il succombé sans une pauvre fille, qui lui a inspiré quelques-unes des pages les plus touchantes de ses *Confessions*. Au lieu de chercher une occupation, il ne pensait qu'à escompter une partie de l'héritage à venir. Enfin, grâce à son ami lord Westport, il se rendit à Oxford, où il passa cinq années. Son escapade devait exercer une fatale influence sur sa vie. Des douleurs d'entrailles intolérables venaient lui rappeler les souffrances qu'il avait endurées, plutôt que de s'humilier devant ses tuteurs; un ami lui recommanda par hasard d'avoir recours à l'opium, qui lui procura beaucoup de soulagement. Par malheur, à dater de l'automne de 1804, l'habitude de ce fatal narcotique le maîtrisa si bien qu'en 1813, il buvait jusqu'à *huit mille* gouttes de laudanum par jour. Quelque prodigieuse que semble cette quantité,

(1) Voir les *Œuvres inédites de Piron*.

(1) Jules Janin.

elle ne représente que la moitié des doses quotidiennes que prenait le poëte Coleridge. Ce ne fut que huit ans plus tard, étant déjà marié et père de famille, qu'il fit de courageux efforts pour se délivrer du joug qu'il s'était imposé, et il se lança dans la carrière littéraire. Il débuta par ses fameuses *Confessions of an opium eater*, qui parurent en 1821 dans le *London Magazine*. Le succès de cet étrange récit engagea l'auteur à adopter le pseudonyme dont il signa longtemps ses articles : *The English Opium Eater*. Peut-être, pour se montrer juste envers lui, faudrait-il juger de Quincey moins d'après ce qu'il a écrit que par ce qu'il aurait pu laisser sans l'influence délétère du poison qui a condamné aux vains rêves plus d'un grand esprit. Néanmoins la série des brillantes études dont il a enrichi les revues de *Blackwood*, de *Tait*, la *North British*, le *London Magazine* et l'*Encyclopædia britannica* atteste un génie original et des connaissances étendues. Nous citerons, outre la *Confession*, qui passe pour son chef-d'œuvre, *Suspiria de profundis*, *Les Césars*, *La Philosophie de l'histoire romaine*, *Le Meurtre considéré comme un des beaux-arts* et la notice de Shakspeare (*Encycl. brit.*). Quant à son style, les archaïsmes et les néologismes donnent parfois à sa prose, toujours mélodieuse et énergique, un certain air d'affectation. On pourrait aussi reprocher un peu d'obscurité à quelques-unes de ses pages mystiques ; mais en somme il charme, et on le suivra toujours volontiers dans le pays des rêves. Comme critique, il paraît trop disposé à croire à son infaillibilité ; on lui reproche d'ailleurs d'avoir attaqué avec violence ses anciens amis, et il s'est certainement montré fort injuste envers Wordsworth, qu'il avait d'abord placé sur un piédestal trop élevé. Mais, d'un autre côté, s'il n'a pas eu assez de délicatesse pour ménager Coleridge, il est juste de rappeler que sachant ce dernier dans la gêne il lui fit transmettre 300 livres (7,500 fr.) en gardant l'anonyme. C'est en Amérique qu'a paru la première édition complète des œuvres de Quincey ; outre la collection de ses écrits en 14 volumes (1850), on en a publié en 1862, à Londres, une seconde, en autant de volumes. W.-L. H—s.

Westminster Review, avril 1854. — *Quarterly Review*, juillet, 1860. — *Fraser's Magazine*, décembre 1860. — Gilfillan, *A Gallery of literary portraits*, Édimbourg, 1856.

QUINCTIUS CÆSO, fils de L. Quinctius Cincinnatus, vivait dans la première partie du cinquième siècle avant J.-C. Son histoire, qui comme tous les faits des annales romaines à cette époque, ne repose que sur des témoignages fort incertains, forme un des plus dramatiques épisodes de la grande lutte des plébéiens contre les patriciens. Nous nous contentons de résumer l'intéressant mais peu authentique récit de Tite-Live. Quinctius Cæso, jeune patricien fier de sa naissance et de sa brillante valeur, faisait aux tribuns une opposition violente ; ceux-ci portèrent contre lui une accusation capitale. Quelque graves que fussent les fautes qu'ils lui reprochaient, l'accusé, défendu par l'illustration de sa famille et la gloire de son père, trois fois consul, eût été renvoyé de la plainte si un ancien tribun, M. Volscius, n'avait excité la fureur du peuple en imputant au jeune patricien le meurtre d'un citoyen. Cæso n'échappa à une condamnation capitale qu'en prenant la fuite. Quelques années après on reconnut que Volscius avait porté un faux témoignage ; mais il ne fut pas possible d'obtenir l'annulation du jugement, et Cæso mourut dans l'exil ; c'est du moins ce que l'on peut conjecturer d'après le récit, peu explicite, de Tite-Live. Y.

Tite-Live, l. III, c. XI, etc. — Niebuhr, *Histoire romaine*, t. II.

QUINCY (*John*), médecin anglais, mort en 1723, à Londres. Agrégé au Collége des médecins de Londres, il fit sur la matière médicale et sur la pharmacie des cours qui eurent du succès. Ses principaux écrits sont : *Medicinal epistles* (1714, in-8°), *Examination of Woodward's State of physic* (1719, in-8°) ; *Dispensatory of the royal College of physicians in London* (1721, in-8°) ; *Prælectiones pharmaceuticæ* (1723, in-4°) ; *Pharmacopœia officinalis et extemporanea* (1739, 4 vol.) ; trad. en allemand ; *Lexicon physico-medicum* (1787, in-8°), qui a servi de base au *Medical dictionary* de Hooper, etc.

Biogr. britannica, VII, 213.

QUINCY (*Charles* SEVIN, marquis DE), écrivain militaire français, né en 1666, dans les environs de Meaux, mort en 1736, à Paris. Il était jeune encore lorsqu'il parvint au grade de lieutenant général d'artillerie. A la bataille d'Hochstedt il se distingua et reçut une blessure (1704). Après avoir commandé l'artillerie sous les ordres de Villars (1707), il fut employé en 1708 dans l'armée de l'électeur de Bavière. Après la paix d'Utrecht, il devint lieutenant du roi au gouvernement d'Auvergne. On a de lui : *Histoire militaire du règne de Louis le Grand, avec un Traité particulier de pratiques et de maximes de l'art militaire, dédiée au roi* ; Paris, 1726, 7 tom. en 8 vol. in-4°, avec 44 cartes et plans. « L'auteur, dit Voltaire, entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. » Le dernier volume a été réimprimé sous le titre de *L'Art de la guerre* (La Haye, 1728, 2 vol. in-12 ; Paris, 1740, 2 vol. in-12).

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — *Journal des savants*, oct. 1726.

QUINCY (*Josiah*), patriote américain, né le 23 février 1744, à Boston, mort le 26 avril 1775, en mer. Sa famille, d'origine anglaise, s'était établie en 1633 dans l'Amérique du Nord. Après avoir terminé son éducation au collége d'Harvard, il étudia le droit, et commença, en 1766, à Boston la pratique du barreau. En 1770 il se distingua dans la défense du colonel Preston,

mmandait les troupes anglaises lors de la sion sanglante des troubles de Boston, et rint à le faire acquitter. Patriote sincère rageux, il s'opposa dans les journaux de : natale aux procédés arbitraires du gouent et encouragea ses concitoyens à la ré-e. Après avoir publié ses *Observations : act of Parliament called the Boston ill* (mai 1774), ouvrage qui dénote une orte et hardie, il s'embarqua au mois de ibre pour l'Angleterre, et plaida auprès de Iorth les intérêts des colonies. Comme il nait dans son pays, il mourut d'une mae poitrine, pendant la traversée. Un mot lui fut élevé en 1798, dans les environs ston, avec une inscription en vers, rédigée président des États-Unis, John Quincy s, son cousin au troisième degré.

NCY (*Josiah*), fils du précédent, né en à Boston, siégea au sénat du Massachupuis au congrès (1805-1813), devint en maire de Boston, et présida de 1829 à 'université d'Harvard. On a de lui : *Life iah Quincy* (son père); Boston, 1825, — *History of Harvard;* Cambridge, — *History of the Boston Athenæum, biographical notices;* ibid., 1851, in-8°.

g, *Hundred Boston orators*, p. 258-278. — Allen, *an biography*. — Dana, *American cyclopædia*.

INET (*Louis*), théologien français, né vers à La Houblonnière (diocèse de Lisieux), e 2 janvier 1665, à Barbery. Il embrassa une la vie religieuse, dans l'abbaye du Val-, de l'ordre de Cîteaux. Dès qu'il eut ob-Paris le grade de docteur en théologie, mis à la tête de l'abbaye de Royaumont, 1638 le cardinal de Richelieu, qui faisait une estime particulière, le nomma abbé rbery; il introduisit dans ces deux maine discipline plus régulière. On a de lui : *rcissements sur la règle de Saint-Benoît*, 1651, in-8°, et quelques ouvrages de piété.

i, *Grand dict. hist.*

UINET (*Edgar*), littérateur français, né à , en Bresse, le 17 février 1803. Fils d'un issaire des guerres sous le premier eml commença ses études à Bourg, et les terà Lyon. Sa famille le destinait à l'École chnique. Venu à Paris en 1820, il suivit d les cours de droit, fut employé quelque chez un banquier, et eut à subir de dures res qu'un modeste artisan, son compatriote, à supporter. Son début dans la vie littéest une œuvre satirique : *Les tablettes if-errant* (1823). Son amour de la science duisit en Allemagne, à Heidelberg. A son , il publia une traduction des *Idées sur ilosophie de l'histoire de l'humanité* de r, avec une traduction dont Gœthe daigna : compte, et où M. Cousin signala « le *dé'un grand écrivain* » (Paris, 1826-1827, in-8°). C'est à cette époque que remonte entre MM. Quinet et Michelet une amitié que devait resserrer un enseignement commun. M. Quinet fit partie, sous le ministère libéral de Martignac, de la commission scientifique de Morée, et consigna ses impressions dans un livre : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (Paris, 1830, in-8°). Dans les années qui suivirent la révolution de Juillet, il vécut à Paris; il fréquenta Ballanche, Fauriel, Ampère, Mme Récamier et la société de l'Abbaye-aux-Bois. Son enthousiasme politique ne le détournait pas de ses recherches érudites sur les poëmes du moyen âge. Il devint dès lors collaborateur de la *Revue des deux mondes*. C'est dans ce recueil que parut pour la première fois *Ahasverus* (Paris, 1833, in-8°, et 1843, in-12), poëme en prose où l'auteur montra dans son héros « l'humanité sourdement travaillée dans ses entrailles comme si elle allait enfanter un dieu ». Cette tentative audacieuse et étrange remua fortement les esprits d'élite, et mérita l'index de la cour de Rome. Après la mort de son père, M. Quinet avait visité l'Italie (1832-1833). Il retourna ensuite en Allemagne, où il se maria à la fille d'un pasteur protestant (1834). Le livre *Allemagne et Italie* (Paris, 1839-1846, 2 vol. in-8°) est en partie le résultat de ces voyages. *Napoléon* et *Prométhée*, poëmes en vers, imprimés l'un en 1835, l'autre en 1838, devaient former avec *Ahasverus* une trilogie dont le drame des *Esclaves* (1853) est comme l'épilogue. Dans le premier des deux autres, le poëte peint le héros légendaire « un Napoléon plus grand que nature »; dans le second « un vrai prophète du Christ au sein de l'antiquité païenne ». Travailleur infatigable, M. Quinet touchait à toutes les grandes questions. Son *Histoire de la poésie épique* (1836-1837), son *Examen de la Vie de Jésus, de Strauss* (1838) datent de ce moment. Il couronna cette période purement littéraire de sa vie par deux thèses soutenues à Strasbourg, l'une sur l'*Art*, l'autre sur *De Indicæ poesis antiquissimæ natura et indole* (1839).

M. Quinet était entré l'année précédente dans l'enseignement. Nommé professeur de littérature étrangère à Lyon par M. de Salvandy, il y fit, de 1838 à 1842, des leçons sur les civilisations antiques, qui obtinrent un grand succès. Ces leçons furent les éléments de son livre : *Le Génie des Religions* (Paris, 1843, in-8°). Le passé ne fit jamais oublier à M. Quinet le présent. Dans une brochure, *Avertissement au pays* (1841, in-12), à propos de la guerre d'Orient, il déplorait la scission de la bourgeoisie et du prolétariat, et demandait l'abolition des traités de 1815. Malgré les tendances républicaines du publiciste, M. Villemain créa exprès pour lui une chaire des littératures méridionales au Collége de France (28 juillet 1841); c'était le temps des querelles suscitées par la question de la liberté d'enseignement. De concert avec M. Michelet, M. Quinet soutint énergiquement la cause de la libre

pensée. Ses leçons sur les Jésuites furent de vraies batailles (1843) : le cours de 1844 roula sur l'ultramontanisme ; celui de 1845, sur le christianisme et la révolution française, fut interrompu. Le gouvernement, après de longues hésitations, imposa au professeur un programme qu'il refusa d'accepter (8 avril 1846). Il avait deux ans auparavant fait un voyage dans le midi (1843-1844) ; il en publia une relation : *Mes Vacances en Espagne* (Paris, 1845-1846, in-8°). Réduit à combattre avec la plume, M. Quinet écrivit une brochure sur *La France et la Sainte-Alliance en Portugal*, où il annonçait la catastrophe prochaine. Candidat de l'opposition du collége de Bourg, en 1846, il prit part à l'agitation réformiste qui amena la révolution de 1848. Il fut élu peu après colonel de la 11e légion de Paris ; le département de l'Ain l'envoya siéger aux Assemblées constituante et législative. Membre de l'extrême gauche, il prit peu la parole ; mais il s'attacha à éclaircir les questions capitales du moment par ses brochures sur *La Croisade autrichienne, française, napolitaine, espagnole, contre la république romaine* (Paris, 1849, in-18), sur l'*Enseignement du peuple* (1850, in-32), *L'État de siége* (1850, in-18), des lettres publiées dans *La Presse* concernant *l'impôt sur le capital dans la république de Florence* (1850, in-18). Il prédit dans son dernier discours que la république périrait par une dictature. Après le 2 décembre, il fut nominativement expulsé de France (décret du 9 janvier 1852). Il se réfugia à Bruxelles, où il s'est remarié à une Moldave. Il vit aujourd'hui retiré sur les bords du lac de Genève. Inébranlable dans sa foi, et tout entier à ses études chéries, M. Quinet a publié successivement : *Les Révolutions d'Italie* (1852, 3 vol. in-8°), l'*Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*, *Marnix de Sainte-Aldegonde* (Paris, 1854, in-18), un article sur la *Philosophie de l'histoire de France* ; puis *Sur les Romains*, dans *la Revue des deux mondes*, une *Lettre à E. Sue sur la situation religieuse et morale de l'Europe* (Bruxelles, 1856, in-32), son autobiographie, sous le titre d'*Histoire de mes idées* (1858, in-8°), le poëme de *Merlin l'enchanteur* (1861, 2 vol. in-8°), *La Campagne de* 1815 (Paris, 1862, 2 vol. in-8°). Il a dirigé, avec l'aide de ses amis, Daniel Manin, Ary Scheffer, A. Marie, A. Dumesnil, la réimpression de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1858, 11 vol. in-8° et in-18).

C'est un écrivain d'une intelligence forte et élevée, d'une imagination puissante. Son ardeur, plus d'une fois, a semblé toucher à une sorte d'exaltation mystique. G. R.

G. Planche, *Portraits littéraires*. — Montégut, dans la *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1858. — P. Bataillard, *Œuvre philosophique et sociale d'E. Quinet* ; Paris, 1845. — Vapereau, *Dictionn. univ. des contemporains*. — Chassin, *E. Quinet, sa vie et son œuvre* ; Paris, 1859, in-18.

QUINETTE, baron de ROCHEMONT (*Nicolas-Marie*), homme politique français, né à Soissons, en septembre 1762, mort à Bruxelles, le 14 juin 1821. Il était notaire à Soissons avant la révolution, dont il embrassa la cause avec chaleur. Il fut d'abord administrateur, puis député du département de l'Aisne à l'Assemblée législative, où il demanda le séquestre des biens des émigrés et la guerre contre l'Autriche (20 avril 1792). Le 29 mai il appuya vivement la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Il fut membre de la commission chargée de surveiller et de diriger les ministres nommés après le 10 août et le détrônement de Louis XVI, et fut envoyé en mission à l'armée de La Fayette, après l'arrestation de Kersaint et des autres commissaires de l'Assemblée. Réélu à la Convention nationale, il fut un des premiers représentants du peuple envoyés aux armées. Le 21 septembre il répondit à Collot d'Herbois, qui demandait l'abolition de la royauté « que c'était au peuple seul qu'appartenait le droit de choisir entre l'ancien gouvernement et la république ». Il vota la mort de Louis XVI. Nommé membre du comité de sûreté générale, il fut l'un des quatre commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général. Mais celui-ci les prévint, et les livra au prince de Cobourg (1er avril 1793). Quinette et ses collègues furent échangés à Bâle, le 25 décembre 1795, contre Madame, fille de Louis XVI. Il entra en 1796 au Conseil des cinq cents, dont il devint secrétaire en janvier 1796 et président en novembre suivant. Il sortit de ce conseil en mai 1797, et fut nommé ministre de l'intérieur en 1799, après le renouvellement du Directoire au 30 prairial (18 juin). On l'accusa alors d'incapacité dans de violentes diatribes et de n'être que l'instrument des jacobins. Après le 18 brumaire, il devint préfet de la Somme, fonctions dans lesquelles il se montra bon administrateur, puis en 1811, conseiller d'État et directeur général de la comptabilité des communes et des hôpitaux. En 1814, Quinette donna son adhésion à la déchéance de l'empereur, qui, néanmoins durant les Cent jours, le nomma pair de France et commissaire extraordinaire dans la Somme et la Seine-Inférieure. Après la seconde abdication de Napoléon, Quinette fut un des cinq membres du gouvernement provisoire élu par les deux chambres et dont Fouché avait la présidence. Atteint par la loi contre les régicides, il se retira à Bruxelles, où il mourut.

A. DE L.

Le Moniteur universel, ann. 1792, nos 41-363 ; an Ier, 86-201 ; an III, p. 152 338 ; an IV, p. 106-278 ; an V, p. 83-64 ; an VII, p. 277-336. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. III. — A. de Lamartine, *Hist. des girondins*, t. III. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

QUINIO (LE). *Voy.* LE QUINIO.

QUINONES (*Francisco* DE), savant prélat espagnol, né dans le royaume de Léon, mort en septembre 1540, à Veruli. Il était petit-fils du comte Alvaro de Luna, le fameux connétable mis à mort en 1453. Après avoir été page du

Ximénès, il entra chez les cordeliers; et de dignité en dignité jusqu'à celle de qui lui fut décernée en 1522, dans un : tenu à Burgos. Charles-Quint, qui aucoup d'estime pour lui, l'admit aussi- s son conseil de conscience. Il déploya xercice de ses fonctions un zèle ardent maintien de la discipline et une charité ble. Chargé de négocier auprès de son in en faveur du pape Clément VII, dé- château Saint-Ange depuis le sac de l obtint avec beaucoup de peine l'élar- nt du pontife (novembre 1527), et fut ensé de ce service par le titre de cardi- il III l'envoya en Allemagne pour y dé- es intérêts du saint-siége. Nommé pro- des franciscains (1534), Quinones fut en 1539 de l'évêché de Cauria (roy. de , et en 1540 de celui de Palestrina. On : *Compilatio omnium privilegiorum hus concessorum*; Séville, 1530, in-fol.; *arium romanum, ex sacra potissimum ra et probatis Sanctorum historiis um*; Rome, 1535, in-8°. On a fait de de nombreuses réimpressions, mais la ieuse est celle qui, sous le titre de *Bre- Colbertinum* (Paris, 1679, in-8°), fut ır l'usage de Colbert, et dont aucun ire ne parut dans le commerce. Com- r ordre de Clément VII, approuvé par , Jules III et Paul IV, le *Bréviaire* de s, véritable modèle de liturgie parti- fut censuré par la Sorbonne, qui le dé- traire aux anciennes pratiques et à la des fidèles, et le pape Pie V en inter- ssément la récitation.

nio, *Bibl. hispana nova*. — Ughelli, *Italia sa-* ibery, *Hist. des cardinaux*. — R. Simon, *Let-* ccaria, *Bibl. ritual.*, t. I. – Claude Joly, *De tis horis canonicis*.

ONES (*Juan* DE), littérateur espagnol, 00, à Chinchon, près Tolède, mort en Madrid. Il enseigna le droit, et devint n juge dans la haute cour criminelle. lui : *Tratado de las langostas;* Ma- 20, in-4°; ce traité peu commun ren- lusieurs formules mystérieuses pour les sauterelles; — *Explicaciones de monedas de oro de emperadores roma-* l., 1620, in-4°; — *Discurso contra los* ibid., 1631, in-4°; — *Del monte Ve-* id., 1632, in-4°; — *Tratado del car-* ibid., 1634, in-4°; — *Falsedades de le Molina;* ibid., 1642, in-8°.

nio, *Bibl. hispana nova*.

SONAS (Le chevalier *François* DUCAS zier et poëte français, né à Lyon, le 19, mort dans la même ville, le 31 juillet famille était une des plus anciennes de trature lyonnaise. Il fit ses études chez es. Il entra dans la carrière militaire, et 1748 combattit en Italie, d'où il revint t dans le régiment de la Reine. Il quitta alors le service, et se consacra aux lettres. En 1755 l'Académie de Lyon le reçut dans ses rangs. Quinsonas est surtout connu par ses épigrammes contre Voltaire, qui lui riposta vigoureusement. On connaît de Quinsonas : *La Capilotade, poëme ou tout ce que l'on voudra*, 78e *édition, à Fontenoy;* 1745, in-8° : c'est une parodie de *La bataille de Fontenoy* de Voltaire, qui parut sous le pseudonyme de *Momus;* — *Observations critiques sur le* Dictionnaire celtique *de Bullet*, dans les *Mém. de l'Académie de Lyon*, etc.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II. — Voltaire, *Lettres à Frédéric II*, ann. 1751. — Breghot de Lut, *Biographie lyonnaise*.

QUINTANA (*Manuel-José*), poëte espagnol, né le 11 avril 1772, à Madrid, où il est mort, le 11 mars 1857. Sa famille était originaire de l'Estramadoure. Il prit ses degrés en droit civil et canonique à l'université de Salamanque, où il eut pour condisciples Cienfuegos et Melendez, qui lui servirent d'intermédiaires auprès de Jovellanos, alors le plus vaillant champion des idées libérales en Espagne. En s'établissant comme avocat à Madrid, il ouvrit sa maison à tous ceux qui supportaient avec impatience la domination de Godoi, tandis que les flatteurs du tout-puissant ministre se réunissaient d'habitude chez Moratin, l'auteur dramatique. Ce fut vers 1790 qu'il débuta dans la carrière littéraire, et tout d'abord il se distingua par la largeur des idées et par le ton mâle du style. A dix-neuf ans il écrivit, pour un concours de l'Académie espagnole, un poëme sur *les Règles du théâtre* (1791), où il donnait carrière à son admiration pour Corneille et Molière, au détriment de Lope et de Calderon, qu'il mentionnait à peine, et de Shakespeare, dont il dédaignait de parler. Ses *Odes* le placèrent au premier rang des poëtes de son temps. Celle qu'il adressa à la mer (1798) est une des plus belles que possède la littérature espagnole, pour la beauté des images, le bonheur et la fermeté de l'expression, la vivacité des sentiments, qualités qui se retrouvent presque au même degré dans celles qui ont pour sujet *l'Introduction de la vaccine* et la *Bataille de Trafalgar*. Dans la poésie dramatique il n'eut point le même succès : les deux tragédies qu'il a laissées, *Le duc de Viseo* (1801), et *Pélage* (1805), sont des œuvres remarquables, mais faibles et languissantes. Ses opinions indépendantes ne nuisirent pas à la fortune de Quintana; il avait une nombreuse clientèle et cumulait plusieurs emplois, tels que ceux d'avocat du conseil de commerce, de secrétaire interprète des langues étrangères, et de censeur dramatique. Il dirigeait un journal littéraire, *Les Variétés*, regardé comme l'un des mieux faits de l'Espagne. En 1807 il donna le premier volume de son Plutarque espagnol (*Vidas de los Españoles celebres*), ouvrage devenu classique et terminé seulement en 1834 (Madrid, 3 vol. in-8°); c'est une suite d'études historiques, écrites avec un

grand sentiment d'impartialité, sur le Cid, Gonzalve de Cordoue, Balboa, Pizarre, Las Casas, etc. L'année suivante il publia un excellent choix des poésies castillanes depuis Juan de Mena (*Poesias selectas castillanas;* Madrid, 1808, 3 vol. in-8°); réimprimé en 1830, et augmenté en 1833 des meilleurs poëmes héroïques, sous le titre de *Musa epica* (2 vol. in-8°). A peine l'invasion de la péninsule fut-elle accomplie que les Français n'eurent pas d'ennemi plus actif et plus dangereux que lui. Tandis que son ami Melendez passait aux vainqueurs, il se joignit aux patriotes, et exerça, on peut le dire, une notable influence sur la marche des événements. Enflammant par ses vers la colère du peuple, il entretenait la résistance par les articles du *Semenario patriotico*, qu'il rédigeait avec Galiano et d'autres. Il écrivit presque tous les manifestes des juntes insurrectionnelles et la plupart des pièces officielles des premières cortès. Le rétablissement de Ferdinand VII fut pour Quintana et pour tous ceux qui avaient sauvé le trône le signal de persécutions. On ne pardonna pas au poëte national le crime irrémissible d'avoir propagé les idées libérales, et l'on récompensa sa glorieuse lutte de six ans contre l'étranger par six années de captivité dans la forteresse de Pampelune; non-seulement il fut laissé sans commerce aucun avec ses amis, mais on lui retira jusqu'à la distraction d'écrire. L'insurrection victorieuse de Riego brisa les portes de sa prison. Mis en liberté le 1er janvier 1820, salué d'acclamations enthousiastes, il fut réintégré dans ses emplois et porté à la présidence de l'instruction publique. Mais il n'était plus que l'ombre de lui-même; les souffrances avaient usé son énergie, et il n'avait plus pour la liberté l'enthousiasme imprudent des jeunes années. Il laissa faire, et se tint à l'écart. La constitution renversée, il lui fut permis de ne point quitter l'Espagne, et quand ses amis payaient leurs sentiments de l'exil ou de la prison, il put couler des jours obscurs et tranquilles dans la petite ville de Cabeza del Buey, qui jadis avait appartenu à ses ancêtres. Dans sa retraite il composa sur les malheurs de son pays une série de *Lettres à lord Holland*, éloquente protestation à laquelle il ne laissa voir le jour que trente ans plus tard. Il venait de les terminer lors du mariage de Ferdinand VII avec sa quatrième femme, Marie-Christine de Bourbon (1828). Invité à célébrer cet événement, il n'eut pas cette fois le courage de s'abstenir, et envoya au souverain qui l'avait si durement traité une ode des plus faibles. Ayant ainsi acheté le droit de reparaître à Madrid, Quintana se retrouva, sous un nouveau règne et au déclin de la vie, sur le chemin de la plus haute fortune. Déjà en possession de divers emplois, il reprit en 1835 celui de directeur général de l'instruction publique, et le conserva jusqu'en 1851; il siégea aussi au sénat et fut chargé de 1840 à 1843 de surveiller l'éducation de la jeune reine. Le 25 mars 1855 il reçut les honneurs du triomphe; promené dans les rues de Madrid, harangué au sein des cortès réunies, il fut couronné d'un laurier d'or de la propre main d'Isabelle II.

Les *Œuvres* de Quintana ont été recueillies par Ferrer del Rio, dans la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra (Madrid, 1852, gr. in-8°); c'est à tort qu'on les dit complètes, car on n'y rencontre ni les proclamations et manifestes de la guerre de l'indépendance, ni l'ode en l'honneur du mariage de Ferdinand et de Christine. En revanche ce recueil renferme plusieurs morceaux inédits, *L'Invention de l'imprimerie*, *Le Panthéon de l'Escurial*, *L'Espagne en* 1808, qui n'ont pas fait déchoir l'auteur du rang où il s'est placé comme poëte lyrique. P. L—Y.

Kennedy, *Modern poets of Spain.* — Ticknor, *Hist. of spanish literature*, III.

QUINTE-CURCE (*Quintus Curtius Rufus*), historien latin, d'une époque incertaine. Il est célèbre par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, mais du reste on ne sait rien de sa vie. On ne trouve dans les écrivains anciens aucun passage qui se rapporte à lui avec certitude. Tacite (*Ann.*, XI, 21) et Pline (*Epist.*, VII, 27) parlent bien d'un Curtius Rufus, et un Q. Curtius Rufus figure dans le livre *Des rhéteurs illustres* (*De claris rhetoribus*) de Suétone; mais rien ne prouve que l'un d'eux soit le Q. Curtius Rufus historien. Son ouvrage même ne contient aucune indication satisfaisante sur l'époque à laquelle il fut composé. Deux passages seuls présentent de vagues allusions à ce sujet. Dans l'un (l. IV, 4) il est question de la ville de Tyr, « qui à la faveur d'une longue paix se repose sous la tutelle de la clémence romaine; » dans l'autre l'empereur (on ne sait lequel) est loué pour avoir rétabli la paix après beaucoup de sang versé et de guerres civiles. Ces deux passages peuvent s'appliquer à toute la période impériale, d'Auguste à Constantin le Grand, ou même à Théodose, de sorte qu'on n'en peut rien conclure quant à la date de l'historien d'Alexandre, sinon qu'il ne vivait ni avant le premier siècle de l'ère chrétienne ni après le quatrième. Quelques critiques ont même pensé que Quinte-Curce est un pseudonyme, qui cache un écrivain du moyen âge. Cette hypothèse est réfutée par le fait qu'il existe d'anciens manuscrits de Quinte-Curce, et que son ouvrage est mentionné dès le douzième siècle par Jean de Salisbury. L'*Histoire d'Alexandre* n'est donc point un livre apocryphe; c'est l'œuvre d'un écrivain latin, d'un rhéteur, selon toute apparence, qui vivait peut-être sous Septime Sévère, comme le pense Niebuhr, peut-être sous Vespasien. On peut si l'on veut l'identifier avec le rhéteur Q. Curtius Rufus, mentionné par Suétone; mais les preuves pour ou contre cette supposition manquent également. Le style de Quinte-Curce ne nous apprend pas

ge à quelle époque il vivait. Ce style est
ile imitation de Tite-Live, avec les arti-
diction et le luxe d'images usités par les
s ; c'est un bon style de décadence, qui à
ur pourrait appartenir au quatrième siècle
chrétienne, mais qui appartient plus pro-
ent au second, ou même à la fin du premier.
eur, quel qu'il fût, de l'*Histoire d'A-
re* avait à sa disposition de bonnes sour-
tarque, Timagène, les *Mémoires* de Pto-
les mêmes enfin dont Arrien s'est servi ;
ne sut ni ne voulut en faire un usage con-
. Il ne chercha dans les récits des histo-
originaux d'Alexandre que des sujets de
ons, d'amplifications et de descriptions.
peut dire qu'il falsifie la vérité de parti
nais son instinct de rhéteur le porte à pré-
lans les divers récits transmis par les au-
grecs ceux qui prêtent le plus aux orne-
oratoires et poétiques. Non-seulement il
e de critique, mais il ne connaît ni la
phie, ni la science militaire, ni l'astrono-
e sorte que ses descriptions, très-brillantes
e, renferment beaucoup d'erreurs. Cepen-
s descriptions sont la meilleure partie de
nnant ouvrage, qui tient de la chronique
et du roman autant que de l'histoire.
oire d'Alexandre* comprenait dix livres ;
x premiers sont perdus, et les huit autres
tent des lacunes plus ou moins considé-
Bruno, Cellarius et Freinsheim ont
de réparer la perte des deux premiers
ces suppléments, même ceux de Freins-
ont peu de valeur, et ne sauraient en
mbler les lacunes de l'original. Tous les
crits actuellement existants de Quinte-
paraissent dérivés d'une source unique ;
ent cependant (particulièrement ceux des
ième et quinzième siècles) de fortes dif-
s et des traces d'interpolations. Le texte
c difficile à établir et varie beaucoup dans
érentes éditions. La première est celle de
inus de Spira, Venise, sans date, proba-
t en 1471, bientôt suivie de celle de Za-
lilan, 1480. Parmi les suivantes on dis-
celles des Junte, d'Érasme, de Chr. Bruno,
nius, F. Modius, Acidalius, Raderus,
, Locenius, de Freinsheim (1640) et de
us (1688), et surtout l'édition *Variorum*, de
kenburg, Delft et Leyde, 1724, in-4°. Les
res éditions modernes sont celles de
der, Gœttingue, 1803 ; de Koken, Leipzig,
de Zumpt, Berlin, 1826 ; de Bamstark,
rd, 1829, et de J. Mützell, Berlin, 1843.

L. J.

ces des diverses éditions citées plus haut. — Nie-
leine Schriften, I, 305. — Buttmann, *Ueber das
les Geschichtschreibers Q. Curtius Rufus* ; Ber-
. — G. Pinzger, *Ueber das Zeitalter des Q. Cur-
fus*, dans les *Archives* de Seebode, 1824, p. 91.
te-Croix, *Examen critique des historiens d'A-
re*.

NTILIEN (*M. Fabius Quintilianus*), le
plus célèbre des rhéteurs romains, vivait dans le premier siècle après J.-C. Nous n'avons aucun document précis sur la date de sa naissance. Les savants calculs de Dodwell, généralement adoptés par la critique moderne, la placent l'an 42 de l'ère chrétienne. La chronique de saint Jérôme, qui probablement s'appuie sur l'autorité de Suétone, Ausone et Sidoine Apollinaire, le font naître à Calaguris (Calahorra), en Espagne. Cependant l'Espagnol Martial, qui aime à rappeler toutes les gloires de sa patrie, parle avec éloge de Quintilien, sans dire un mot de son pays. Aussi quelques modernes ont prétendu sans autorité qu'il était né à Rome. Il y vint du moins fort jeune, car il y était déjà du vivant de Claude. Il est probable qu'il y fit une grande partie de ses études, et le scoliaste de Juvénal dit qu'il y suivit les leçons du célèbre grammairien Palémon. Fils et petit-fils de rhéteurs, il se préparait déjà sans doute à l'exercice et à l'enseignement de l'art oratoire. Dans sa jeunesse, il fut témoin des brillants succès de Sénèque, mais il ne suivit point cette séduisante école, et son principal guide fut Domitius Afer, qui se recommandait à ses yeux par ce qu'il appelle sa maturité. Comme on ne sait plus rien de sa vie, jusqu'à l'année 68, où la chronique de saint Jérôme nous le montre ramené d'Espagne par Galba, on suppose qu'il avait quitté Rome avec lui, sept ans auparavant. A son retour, il parut au Forum, et prit une place distinguée parmi les orateurs. On recueillait ses discours, et bien qu'il n'en eût publié qu'un seul, on en avait un grand nombre, répandus par les copistes à leur profit, mais qu'il ne reconnaît pas pour son œuvre. On lui accordait surtout un grand talent pour l'exposition des faits, et quand les plaidoiries étaient partagées entre plusieurs orateurs, c'était la partie de la cause qu'on lui confiait de préférence, comme on donnait à Cicéron les péroraisons. Ce talent de tacticien habile n'excluait pas la chaleur, s'il est vrai, comme il le prétend, qu'il s'intéressait à sa cause jusqu'à verser quelquefois des larmes. On ne croirait pas à une sensibilité si vraie en lisant le début de son sixième livre. Quintilien nous a donné la méthode qu'il suivait pour étudier et préparer ses causes : c'est à peu près celle que nous trouvons exposée dans la *Rhétorique à Hérennius*, et dans le traité *De l'Invention*.

Peu de temps après, Vespasien établit des chaires publiques aux frais du trésor, et Quintilien fut le premier qui reçut de l'État un traitement de 100,000 sesterces (20,000 f.), somme très-considérable relativement à la condition du commun des rhéteurs et des grammairiens ; aussi excita-t-elle la jalousie, comme on le voit par quelques vers de Juvénal (VII, 186). Nous ignorons s'il avait auparavant débuté dans l'enseignement. Sa réputation n'y fut pas moins grande que dans la carrière oratoire. Quel que fût son talent naturel, un travail assidu était pour beau-

coup dans ses succès; il se fiait peu à l'improvisation, et paraît n'y pas croire beaucoup chez les autres. Son excellente mémoire, développée par l'exercice, lui permettait de faire illusion à l'auditoire. Il entreprit de lutter contre le goût introduit par Senèque et exagéré par son école, qui suivait la mauvaise route sans y porter le talent de son chef. Le jugement positif et pratique de Quintilien ne pouvait admettre cet esprit qui brille sans chercher à convaincre. Quintilien fut donc le défenseur du bon goût. Il exerça une heureuse influence sur la littérature de son siècle, et se montra digne d'inaugurer l'enseignement public.

Après avoir professé pendant vingt ans, il obtint de Domitien la permission de se retirer. Il avait déjà dit adieu au Forum, et il se félicite quelque part d'avoir quitté en temps convenable la tribune et la chaire. Ce fut alors que dans les loisirs de sa retraite, pressé par ses amis de publier ses idées sur l'éloquence et de se prononcer entre les systèmes de tant de rhéteurs, il écrivit ses douze livres *De institutione oratoria*. Ce n'était pas son premier ouvrage sur l'art oratoire. Sans compter deux écrits sur la rhétorique, recueils de leçons rédigées par ses élèves et que le maître n'avait pas revues, il avait publié, quatre ans auparavant, un petit traité sur les causes de la décadence du goût. C'est cet ouvrage que Juste-Lipse a voulu mal à propos confondre avec le dialogue des orateurs, que ni les dates ni la couleur des idées et du style ne permettent d'attribuer à Quintilien.

Il avait achevé le IIIe livre de son ouvrage, lorsque Domitien le choisit pour enseigner la rhetorique à ses petits-neveux. Le précepteur témoigna sa reconnaissance par des remercîments qui ont le malheur de trop ressembler aux flatteries de Velleius, de Martial et des accusateurs de Thraséas. Ce bonheur de courtisan fut cruellement compensé par un chagrin domestique qui vint le frapper la même année. Il avait epousé à quarante ans une jeune femme qui n'en avait pas dix-sept. Après sept ans de mariage il l'avait perdue, et son second fils quelques mois après. L'aîné fut enlevé à son tour, avant d'avoir achevé sa dixième année. On peut voir dans le préambule du VIe livre l'expression des regrets de Quintilien, où le rhéteur paraît trop à côté du père. L'ouvrage fut achevé en deux années et publié avec une lettre curieuse où l'auteur déclare à son libraire « qu'il cède à ses instances, qu'il n'a pas eu le temps de revoir le style, mais que si l'impatience du public est réellement si grande, il est impossible d'y résister ». On voit encore ailleurs la vanité de notre auteur percer sous une modestie d'étiquette qui ne suffit pas à la couvrir. Le reste de la vie de Quintilien nous est mal connu. Une de ces lettres élégantes où Pline le jeune enregistre ses belles actions, nous apprend que son vieux maître ayant contracté un second mariage, la libéralité du disciple avait donné une dot à sa fille. Nous savons aussi par Ausone qu'il avait reçu les ornements consulaires, on ne sait trop à quelle époque. La date de sa mort nous est également inconnue.

Il nous reste deux monuments de l'enseignement de Quintilien : des *Déclamations* données sous son nom, et ses *Institutions oratoires*. Les *Declamations* comprennent dix-neuf discours entiers, qui semblent pour la plupart, sinon de sa main, au moins de son école, et les fragments de cent quarante-cinq déclamations, reste de trois cent quatre-vingt-huit que contenaient autrefois les manuscrits. Les sujets de ces déclamations sont en général aussi singuliers que ceux de Sénèque. On y trouve beaucoup de traits nouveaux, qui accusent toutes les idées du temps, dont plusieurs ne devraient pas se trouver dans les écoles. Le style n'est pas partout le même: quelques-unes de ces compositions sont assez bien écrites. Il s'y trouve des passages brillants, énergiques. Mais il y a moins de trait et de vigueur que dans les fragments donnés par Sénèque. Il est bon de remarquer que la plupart des défauts où tombe notre auteur sont relevés dans ses judicieuses réflexions sur les déclamations. L'influence de l'auditoire et le besoin de le séduire entraînent souvent le déclamateur au delà des limites tracées par le critique.

Mais le véritable titre littéraire de Quintilien, c'est le *Traité sur la vie et les études de l'orateur*. Après avoir lu, à ce qu'il assure, tout ce qu'on avait écrit sur ce sujet, il entreprit de réunir et de résumer les résultats de ses lectures. Prenant l'orateur au berceau, il s'occupe dans le Ier livre de l'instruction élémentaire et de l'éducation du premier âge, et va jusqu'aux études grammaticales. Dans le IIe, il s'occupe des premiers exercices littéraires qui ont lieu chez le grammairien et le rhéteur, et discute les questions relatives à l'essence de la rhétorique. Du livre III au livre VII, il traite de l'invention et de la disposition ; de VIII à XI, élocution, mémoire et débit. Le XIIe contient des conseils généraux, quelques développements sur le caractère et les devoirs de l'orateur, sur la durée de sa carrière active, sa retraite et les occupations de son loisir.

Dans ce grand ouvrage, Quintilien a peu de chose qui lui appartienne en propre. Quoiqu'il ait souvent la prétention d'avoir été au delà de ses prédécesseurs, il ne fait guère qu'analyser et traduire. Dans les passages même où il se pique d'être neuf, il se trouve qu'au bout du compte il invente avec sa mémoire, à peu près comme il improvisait dans la pratique. Son ouvrage peut donc être considéré comme un grand résumé des idées de ses prédécesseurs, soumises au contrôle de son expérience, et surtout comme une refonte de tous les traités oratoires de Cicéron, éclairés par des exemples tirés de ses discours. En effet, Quintilien re-

lève tout entier de Cicéron ; mais il est loin de son modèle, avec lequel, du reste, il n'a pas la prétention de rivaliser. Il est plus méthodique, mais plus sec, plus facile à étudier, mais moins riche en résultats. Il trace une route ; mais il ne peut pas donner l'impulsion au génie. Ses idées pratiques sont excellentes. Il a une foule d'observations personnelles plus ou moins importantes ; il descend aux plus petits détails, mais ses idées générales sont pauvres. Il est aussi loin de Cicéron pour l'instruction que pour le talent. Sa critique en général est faible et superficielle : rien qui aille au fond et rende bien compte du génie d'un auteur. Son style est clair, élégant, paré même, quelquefois spirituel, mais pas de jet, pas d'allures franches et vives ; beaucoup de figures, mais de ces figures qui ornent sans frapper l'imagination, des métaphores et des comparaisons quelquefois banales, comme chez Plutarque, à la bonhomie près. Sa langue est pure, mais remonte rarement à la valeur primitive et à la force native des mots, que souvent il accole d'une manière qui aurait choqué dans le bon siècle. En somme, tout dans son talent comme dans son caractère est régulier, décent, convenable, poli même et quelquefois agréable, mais, nous le répétons, sans élan, sans grandeur, sans véritable élévation de cœur ou d'esprit.

La réputation de Quintilien fut grande chez ses contemporains. Juvénal le prend toujours pour le type de l'avocat ou du rhéteur. Les auteurs des siècles suivants le citent avec honneur. Lorsqu'en 1417 le Pogge retrouva au monastère de Saint-Gall une copie complète de son ouvrage, dont on n'avait en Italie que des fragments défigurés, l'admiration fut excessive. Elle se refroidit peu à peu, bien que Quintilien ait continué à défrayer la plupart de ces rhétoriques copiées sur l'antiquité. Mais ceux même qui préfèrent à son enseignement méthodique, et souvent étroit, les riches leçons de Cicéron, ne peuvent nier que son livre ne soit plein d'excellents avis pour les maîtres, de préceptes sages pour les jeunes gens, et de détails intéressants sur l'éducation et les études classiques de l'antiquité. Jules RINN.

Bibliographie. — Le premier manuscrit de Quintilien fut découvert dans le monastère Saint-Gall, par le Pogge (Poggio), qui assistait alors au concile de Constance, et c'est probablement ce manuscrit qui se trouve encore à la bibliothèque Laurentiane, à Florence. La première édition des *Institutiones* fut publiée à Rome, par Philippe de Lygnamine, 1470, in-fol., avec une lettre de J.-A. Campanus au cardinal F. Piccolomini ; une seconde édition, par Sweynheim et Pannartz parut dans la même ville et la même année avec une épître d'André, évêque d'Aleria, au pape Paul II. Ces deux éditions furent suivies, dans les dernières années du quinzième siècle, d'au moins huit éditions, parmi lesquelles on remarque celle de Jenson, Venise, 1471, in-fol., et celle de Trévise, 1482, in-fol., qui contient les quatre-vingt-dix *déclamations* plus longues. Cent trente-six *declamations* plus courtes furent publiées pour la première fois à Parme, par Tadeo Ugoleto, en 1494, et réimprimées à Paris, 1509, puis une seconde fois dans la même ville, avec les notes et les corrections de Petrus Ævadius, 1563. Pierre Pithou donna les neuf autres *déclamations*, d'après un ancien manuscrit, Paris, 1580, in-8°, en y joignant cinquante et une pièces du même genre sous ce titre : *Ex Calpurnio Flacco, excerptæ X rhetorum minorum.*

Une des meilleures éditions des *Œuvres complètes* (*Institutions* et *Déclamations*) de Quintilien est celle de Burmann ; Leyde, 1720, 2 vol. in-8°. Pour les *Institutions* seules, les plus estimées sont celles de Gesner, Gœttingue, 1738, in-4°, et de Spalding (terminée par Zumpt), Leipzig, 1798-1829, 6 vol. in-8° : la meilleure de toutes. Les travaux des divers commentateurs ont été mis à profit dans l'édition complète de la collection Lemaire ; Paris, 1821-1825, 7 vol in-8°.

Les *Institutions* ont été traduites en anglais par Guthrie, Londres, 1756, 1805, 2 vol. in-8°, et par Patsall, Londres, 1774, 2 vol. in-8° ; en français, par l'abbé de Pure, Paris, 1663, 2 vol. in-4° ; par l'abbé Gédoyn, Paris, 1718, 1752, 1770, 1810, 1812, 1820 ; par C.-V. Ouizille, Paris, 1829, in-8° ; et par M. Baudet, dans la collection Nisard ; en italien par Orazio Toscanella, Venise, 1568, 1584, in-4° ; et par Garelli, Verceil, 1780 ; en allemand, par H.-P.-C. Henke, Helmstædt, 1775-1777, 3 vol. in-8° ; réimprimé avec des additions et des corrections, Helmstædt, 1825, 3 vol. in-8°.

Les *Déclamations* ont été traduites en anglais, par Warr, Londres, 1686, in-8° ; en français, par Du Teil, Paris, 1658, in-8° ; en italien, par Orazio Toscanella, Venise, 1586, in-4° ; en allemand, par J.-H. Steffens, Zelle, 1767, in-8°. Z.

Bülzer, *De Quintiliano pædagogo* ; Freiberg, 1850, in 4°. — V. Otto, *Quintilian und Rousseau* ; Neisse, 1836 in-4°. — J.-Janin, *Pline le jeune et Quintilien* ; Paris, 1838, in-8°. — Hummel, *Quintiliani vita* ; Gœttingue, 1843, in-4°. — Smith, *Dictionary*.

QUINTILLUS (*Marcus Aurelius*), empereur romain, mort en 270, à Aquilée. Il avait servi dans la guerre contre les Goths. Lorsque son frère Claude II mourut (270), il fut proclamé auguste par les légions qu'il commandait près d'Aquilée ; mais en apprenant l'élection d'Aurélien, il n'essaya pas de disputer l'empire à un tel compétiteur, et mit fin à ses jours en se faisant ouvrir les veines dans un bain. Aurélien lui décerna les honneurs de l'apothéose. Il n'aurait, d'après les anciens écrivains, régné que dix-sept jours ; pourtant ses médailles ne sont pas rares, et il est plus probable qu'il fut, ainsi que Zosime l'atteste, revêtu pendant quelques mois de la dignité impériale. Il laissa deux enfants.

Trebellius Pollio, *Claud.*, 10, 12, 13. — Eutrope, IX, 12. — Victor, *Epit.*, 34. — Zosime, I, 47. — Eckhel, *Doctrina numorum*, VII, 477-78. — Mionnet, *Rareté des médailles romaines*, 313.

QUINTIN (*Jean*), canoniste français, né le 20 janvier 1500, à Autun, mort le 9 avril 1561, à Paris. Il passa une partie de sa jeunesse à voyager dans le Levant, et fut chevalier servant

dans l'ordre de Malte. Étant venu étudier la théologie à Paris, il fut ordonné prêtre et installé en 1536 dans une chaire de droit canon. Dans l'assemblée générale des états du royaume en 1560, il harangua pour le clergé, et exhorta le roi à prendre des mesures énergiques contre les protestants. Ses principaux écrits sont : *Melitæ insulæ descriptio ;* Lyon, 1536, in-4° ; — *De juris canonici laudibus ;* Paris, 1544, 1601, in-4° ; — *Repetitæ II prælectiones ;* Paris, 1552, in-fol. ; ce traité a pour sujets la pluralité des bénéfices et l'aristocratie de la religion chrétienne ;— *Joannis Zonaræ Commentarii in canones conciliorum ;* Paris, 1558, in-4° ; — *Hæreticorum catalogus et historia ;* Paris, 1560, in-4°.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

QUINTIN MESSIS. *Voy.* MESSIS.

QUINTINIE (LA). *Voy.* LA QUINTINIE.

QUINTUS *de Smyrne* ou de *Calabre* (Κοΐντος Σμυρναῖος), poëte épique grec, vivait probablement vers la fin du quatrième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie ; mais d'après un passage de son poëme (XII, 308-313), il semble qu'il essaya son talent alors que très-jeune encore il gardait les troupeaux près du temple d'Artémis sur le territoire de Smyrne. Son surnom de Quintus de Calabre est dû simplement à cette circonstance que son poëme fut découvert pour la première fois dans un couvent d'Otrante en Calabre. Quintus était donc un Asiatique, et malgré son origine rustique il reçut quelque éducation. La littérature grecque classique, alors bien près de sa fin, revenait, par une sorte d'effort d'érudition, aux inspirations ou du moins aux sujets de ses premiers temps. Lorsque le christianisme dominait déjà la société, lorsque la religion hellénique n'était plus qu'un souvenir ou une superstition, des écrivains de savoir et de talent ne craignirent pas de demander le sujet de leurs chants à la mythologie des âges héroïques. De ces poëtes le plus érudit et le plus habile fut Nonnus, le plus éloquent et le plus pur fut Quintus de Smyrne. Son ouvrage, intitulé la *Suite* ou la *Continuation d'Homère* (τὰ μεθ' Ὅμηρον ou Παραλιπόμενα Ὁμήρῳ), prend la légende de la guerre de Troie à la mort d'Hector, et la conduit jusqu'au départ des Grecs pour leur patrie après la prise de cette ville. Il commence brusquement par une peinture de la consternation que la mort d'Hector causa aux Troyens et par l'arrivée de Penthésilée, reine des Amazones, qui vient à leur secours. Le second livre contient l'arrivée, les exploits et la mort de Memnon. La mort d'Achille, les jeux funèbres célébrés en son honneur, le débat qui s'engage pour la possession de ses armes, la mort d'Ajax, remplissent les trois chants suivants. Dans le sixième livre les Grecs envoient chercher Néoptolème, fils d'Achille, et Eurypyle vient au secours des Troyens. Le septième et le huitième livres sont consacrés à l'arrivée et aux exploits de Néoptolème. Au neuvième livre, Déiphobe se signale parmi les Troyens, et les Grecs font appel à Philoctète. Pâris meurt au dixième livre, et sa femme Œnone, qui a refusé de le guérir, se tue sur son bûcher. Les Grecs, qui, au onzième livre, ont vainement livré un nouvel assaut à la ville d'Ilion, ont enfin recours au fameux stratègme du cheval de bois. La prise de Troie occupe deux livres. Le quatorzième et dernier livre comprend la réconciliation de Ménélas et d'Hélène, le sacrifice de Polyxène sur la tombe d'Achille, l'embarquement des Grecs, la tempête qui disperse leurs vaisseaux et la mort d'Ajax. On voit par cette analyse que Quintus n'a mis dans son poëme aucun art de composition ; il a tout simplement versifié la légende de Troie, sans rien ajouter aux matériaux que lui fournissait le cycle épique. Son œuvre n'est qu'une amplification et un rajeunissement des vieux poëmes d'Arctinus et de Leschès. Il n'a pas plus inventé dans les caractères que dans les événements, et ses personnages manquent de relief et de vie ; cependant dans son Pâris et son Œnone il a rencontré des traits vrais, délicats et touchants. Son style est une imitation très-heureuse de celui d'Homère, et se distingue par la pureté, le bon goût, l'absence d'enflure et d'exagération.

Quintus de Smyrne fut publié pour la première fois par Alde Manuce, d'après un manuscrit très-fautif, en 1504 ou 1505. Laur. Rhodomann ne consacra pas moins de trente ans, dit-on, à la correction du texte, et donna, en 1604, une édition qui sans être mauvaise ne répond pas à un aussi long travail. Tychsen fit beaucoup mieux, et à l'aide d'une collation attentive de tous les manuscrits connus il donna, à Strasbourg, 1807, une édition qui a servi de base aux suivantes. Lehrs a encore amélioré le texte dans son édition des *Posthomerica*, à la suite d'Hésiode (*Bibl. grecque* de A.-F. Didot). A. Kœchly en a donné une excellente édition, Leipzig, 1850, in-8°, réimprimée, moins les notes, Leipzig, 1853, in-12. L. J.

Bernhardy, *Grundriss der Griech. Literatur*, vol. II, p. 246, etc. — Tychsen, *Comment. de Quinti Smyrnæi Paralipomenis Homeri... cum Epistola C. G. Heynii*; Gœttingue, 1783, in-8°. — Koechly, *Prolegomena* de son édition. — Sainte-Beuve, *Études sur Virgile.*

QUINZANI (*Lucrèce*), moine de l'ordre de Cîteaux, originaire de Crémone, mort en 1595. Il s'occupa pendant de longues années, dans la solitude de son monastère, à imiter « les suaves harmonies des anges », et écrivit des compositions musicales « qui ravissaient les auditeurs en admiration, » entre autres des *Introiti* de messes, gravés en 1611 à Francfort. S. R.

Arisi, *Cremona literata*, liv. II, pag. 488.

QUINZANO. *Voy.* CONTI (*G.-F.*).

QUIOT DU PASSAGE (*Jérôme-Joachim*, baron), général français, né le 9 février 1775, à Alixan (Drôme), mort le 12 janvier 1849,

ılmes de Fontaine (Isère). Simple grena- n 1791, dans un bataillon de volontaires Drôme, il était capitaine en 1792, et prit ı cette qualité aux campagnes des Pyré- ›rientales et d'Italie; plusieurs actions lui méritèrent les éloges des généraux r et Moreau. Aide de camp de Lannes au de la guerre de 1805, il fut, après Aus- nommé colonel du 100e d'infanterie, et ı Iéna une blessure dangereuse. Il n'était core tout à fait guéri lorsqu'il fit, avec le ème corps d'armée, la campagne de Po- Envoyé en 1808 en Espagne, il se dis- au second siége de Saragosse, et battit ›tement, dans les défilés de la Sierra Mo- a division espagnole de Lascy, à laquelle ra huit cents prisonniers. Nommé gou- r de Campomayor, en Portugal, il se vit é, avant d'avoir réparé les brèches de ›lace, par le général anglais Beresford, posait de forces supérieures aux siennes; le battre en retraite, il parvint à gagner z en bon ordre, malgré le feu continuel nemi. Cette brillante affaire lui valut le de général de brigade (19 mai 1811). avoir défait Ballesteros, il fut rappelé en à la grande armée; ayant reçu à Kulm d'attaquer le corps de Kleist, composé gt-cinq mille Prussiens, il perdit la moitié brigade et fut laissé pour mort sur le de bataille. Conduit à Prague, il ne re- la liberté qu'en 1814; depuis cette épo- commanda dans la Drôme, la Haute- : et l'Isère. En 1823 il reçut le grade de ant général honoraire, et après la révo- de 1830 il fut mis à la retraite. Quiot eçu, le 29 mars 1808, le titre de baron. ›m figure sur l'arc de triomphe de l'É-

frère, *Casimir-Maximilien*, né le 4 fé- 1781, à Alixan, mort le 9 août 1817, ea dans la marine militaire, assista au : de Trafalgar, et fut prisonnier des ı.

›urcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — y, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Pierre*), prélat ›ateur français, né en 1526, à Arles, mort , le 18 août 1550. Fils d'Antoine, seigneur ›n de Beaujeu, et d'Anne de Forbin, il fut par sa famille à Paris, où il étudia sous ›e, Lambin, Morel, Baïf et Stræbée. Dans age qu'il fit ensuite en Italie pour perfec- ' ses connaissances, il s'appliqua à la mu- aux mathématiques et à l'histoire natu- ı son retour, en 1546, et bien qu'il eût à ringt ans, il fut sur sa réputation nommé ›bé de Senez; mais par suite d'un procès, etint à Paris, il ne put jamais prendre pos- ı de ce siége, et mourut d'apoplexie avant ' été sacré. On l'inhuma dans l'église des ›-Augustins, à Paris, où on lui érigea un magnifique mausolée, aux sculptures duquel travailla Jean Goujon, et dont on trouve la description dans les *Antiquités de Paris* de Gilles Corozet. Il avait composé plusieurs ouvrages; mais les seuls qui nous restent de lui sont : *De laudibus Provinciæ libri tres;* Paris, 1551, in-fol. : très-rare; Lyon, 1565, in-4°, et 1614, in-8o. Cet ouvrage a été traduit en français par Fr. de Claret, archidiacre d'Arles, sous le titre de : *La Nouvelle Agriculture, ou la Provence;* Arles, 1613; Tournon, 1616, in-8°; un poëme latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules et sur son arrivée aux bords du Rhône, inséré à la suite de l'ouvrage précédent et intitulé : *De Adventu Annibalis in adversam ripam Arelatensis agri, hexametri centum.* Il y a beaucoup d'érudition et des indications très-curieuses dans ces deux ouvrages. F.

Moréri, *Dict. hist.* — *Dict. de la Provence et du comté Venaissin*, t. II. — Pitnon-Curt, *Hist. de la noblesse du comtat Venaissin.* — Arfeuille, *Nobiliaire de Provence.* — *Gallia Christiana*, t. III.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Paul-Antoine* DE), marin français, de la famille du précédent, né à Arles, en 1616, mort à Bordeaux, en 1678. Il entra dans l'ordre de Malte en 1637. Sa valeur, son expérience, son activité lui firent remporter de nombreux avantages sur les musulmans, et lui méritèrent la réputation d'un des plus habiles hommes de mer de son temps. Cependant en janvier 1660, obligé de relâcher dans un port de l'Archipel, il y fut attaqué par le capitan-pacha Mazamamet à la tête de trente galères. Après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage, Quiqueran dut amener pavillon; le capitan, estimant sa belle défense, le prit à son bord et le traita avec de grands égards. Une nouvelle tempête assaillit la flotte victorieuse. Mazamamet ne craignit pas d'implorer le secours de son prisonnier, dont il connaissait les talents. Quiqueran par l'habileté de ses manœuvres préserva le bâtiment d'une destruction imminente. Le capitan, reconnaissant, voulut sauver à son tour son prisonnier, et le cacha parmi la foule des captifs. Mais le grand-vizir le reconnut au portrait qu'on lui en avait tracé, et l'envoya au château des Sept-Tours. Toutes les propositions que l'on fit pour sa rançon furent inutiles; Jacques de Quiqueran, son neveu et aussi chevalier de Malte, résolut de le délivrer. Il se fit accepter dans la suite de l'ambassadeur français, de Noiniel, et obtint la permission de communiquer avec le prisonnier, et à diverses reprises lui porta des cordes dont il s'entourait le corps. Le jour de l'évasion arrivé, Quiqueran se laissa glisser le long des murs, et sa corde se trouvant trop courte, il n'hésita pas à s'élancer dans la mer qui baigne le pied du château. Un brigantin turc allait le repêcher lorsque le chevalier Jacques arriva sur un esquif, repoussa les musulmans et transporta son oncle sur un vaisseau français que commandait le comte d'Apremont. Quiqueran était resté onze

années captif lorsqu'il revit la France. Il mourut commandeur de Bordeaux. A. DE L.

Vertot, *Hist. de l'ordre de Malte*, t. III. — Gérard, *Vies des plus illustres marins français*, p. 153.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (*Honoré* DE), prélat français, neveu du précédent, né en 1655, à Arles, où il est mort, le 26 juin 1736. Admis à dix-sept ans dans la congrégation de l'Oratoire, il fut chargé de professer la théologie à Arles et à Saumur, puis fut attaché aux missions de l'Aunis et du Poitou. Les talents qu'il déploya pour la chaire lui méritèrent la bienveillance de Fléchier, qui l'attira dans son diocèse et lui donna un canonicat à la cathédrale de Nîmes en même temps qu'une charge de grand vicaire. Nommé en 1705 à l'évêché d'Oleron, il fut transféré presque aussitôt à celui de Castres, et ne quitta plus cette ville que pour assister aux états du Languedoc ou aux assemblées du clergé. Quoique peu favorisé des biens de la fortune, il bâtit à ses frais le grand hôpital de Castres ainsi que le chœur de la cathédrale. Il était associé à l'Académie des inscriptions. Outre des lettres et des instructions pastorales, il a laissé l'*Oraison funèbre de Louis XIV* (Paris, 1715, in-4°), qu'il prononça dans l'église de Saint-Denis.

De Boze, *Éloge*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XII, 336-44. — Nayrac, *Biogr. castraise*. — Achard, *Dict. de la Provence*.

QUIRINI *Voy.* QUERINI.

QUIRINUS (*Publius Sulpicius*), consul romain, né à Lanuvium, mort en 21 de J.-C. Tacite rapporte (*Ann.*, III, 48) qu'il était de naissance obscure, sans aucune parenté avec l'ancienne *gens* Sulpicia, et qu'il dut à ses talents militaires l'honneur de partager en l'an 12 avant J.-C. le consulat avec Valerius Messala. Envoyé ensuite en Cilicie, il subjugua les Homonades, peuplade belliqueuse du mont Taurus, et obtint à son retour la pompe triomphale. Vers l'an 1, il fut nommé gouverneur de Caïus César, petit-fils d'Auguste, et en allant le rejoindre en Arménie, il s'arrêta à Rhodes pour faire une visite à Tibère, qui résidait alors dans cette île. Quelque temps après, mais non avant l'an 5 de J.-C., Quirinus devint gouverneur de la Syrie, et ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il présida au dénombrement du peuple juif. Sur ce point le récit de Josèphe est en désaccord avec celui de l'évangéliste Luc, qui fait coïncider ce dénombrement avec la naissance même du Christ. Cette divergence a donné lieu à une longue querelle et à différentes suppositions, dont on trouvera l'exposé dans le *Biblisches Realwœrterbuch* de Winer. Quirinus avait épousé Æmilia Lepida, arrière petite-fille de Sylla et de Pompée; mais vingt ans après l'avoir répudiée, il l'accusa de crimes imaginaires, et la fit bannir de Rome.

Tacite, *Annales*. — Suétone, *Tibère*, 49. — Josèphe, *Antiquit.*, XVIII.

QUIROGA (*Joseph*), jésuite espagnol, né le 14 mars 1707, à Lugo (Galice), mort à Bologne, le 23 octobre 1784. Issu d'une des plus illustres familles de sa province, il étudia les mathématiques avec succès, et après avoir fait plusieurs voyages sur mer, comme élève de l'école de marine, il entra dans l'ordre des Jésuites. Il sollicita et obtint de ses supérieurs l'autorisation de passer en Amérique pour y prêcher l'Évangile. A la même époque, Philippe V, roi d'Espagne, lui confia la mission de visiter la terre de Magellan, à l'extrémité de l'Amérique du Sud, de s'assurer des ressources que pouvait offrir ce pays, alors imparfaitement connu, et de déterminer les points où des ports et des rades pour les navires de commerce pouvaient être convenablement établis. Ce voyage, accompli en 1745 et 1746, n'eut point des résultats aussi importants qu'on était en droit d'attendre du zèle de Quiroga, qui adressa cependant à Madrid les observations qu'il avait recueillies. De retour en Europe, après avoir présidé à la délimitation des frontières des provinces appartenant à l'Espagne et au Portugal dans l'Amérique méridionale, Quiroga alla à Rome pour y rendre compte de l'état des missions du Paraguay. A l'époque de la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1762, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, tels que Canterzoni, Palcani, etc. On a de lui : *Tratado del arte verdadero de navegar per circulo parelelo á la equinoccial*; Bologne, 1784, in-4°. Le P. Loçano a rédigé, sur les observations de Quiroga et de quelques autres jésuites, ses compagnons, le *Journal* de leur voyage (en espagnol), et le P. de Charlevoix l'a inséré parmi les pièces justificatives de son *Histoire du Paraguay*, t. III. La bibliothèque publique de Bologne possède quelques manuscrits du P. Quiroga. Ils roulent sur la manière de connaître la longitude en mer, sur l'art de construire les boussoles, sur les ventilateurs, sur la construction de barques et de ponts d'une grande légèreté, etc.

Le P. Caballero, *Biblioth. Societ. Jesu*, supplém. — Feller, *Dict. histor.*

QUIROS (*Théodore* DE), missionnaire espagnol, né en 1599, à Vivero (Galice), mort le 4 décembre 1662, à Manille. Ayant pris l'habit de Saint-Dominique, il fut chargé en 1637 d'enseigner la philosophie à Manille; de là il se rendit dans l'île Formose, y prêcha l'Évangile pendant dix ans, et, expulsé par les Hollandais, il retourna à Manille par l'ordre du roi d'Espagne. Il est auteur de plusieurs ouvrages rédigés dans l'idiome des Indiens tagals, tels qu'une *Grammaire* et un *Dictionnaire* de cette langue, un *Catéchisme*, un *Traité de la dévotion au Rosaire*, etc.

Une autre missionnaire de ce nom, QUIROS (*Augustin* DE), né à Andujar, en 1566, appartenait à la Compagnie de Jésus, et mourut le 13 décembre 1622, à Mexico. Il laissé des *Commentaires* latins sur quelques livres de la Bible (Séville, 1622, in-fol.).

Quetif et Échard, *Bibl. fratrum ord. Prædic.* — Sotwel, *Script. Soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

QUIROS (*Hyacinthe-Bernard* DE), historien espagnol, mort le 6 novembre 1756, à Lausanne. Agrégé à l'ordre des Dominicains, sous les prénoms d'*Augustin-Thomas*, il enseigna la théologie et le droit canon à Rome; puis il jeta le froc aux orties, se convertit à la communion réformée, et obtint une chaire d'histoire ecclésiastique dans l'académie de Lausanne. On a de lui : *De malis ex Ecclesiæ romanæ dogmatibus, disciplina et praxi diatribæ XII*; 1752, in-4°; — *Kirchengeschichte* (Histoire de l'Église); Lausanne, 1756, 3 vol.; — *De mysterio S. Trinitatis revelato*; Berne, 1757, in-4°.

Strieder, *Sammlung*, II, 1re part., p. 380-81.

QUIROS (*Lorenzo*), peintre espagnol, né à Los Santos (Estramadura) en 1717, mort à Séville, en 1789. L'un des meilleurs élèves de don German Llorente, il devint jeune encore académicien de San-Fernando, et sous la direction de Corrado et Raphael Mengs travailla pour la cour; mais doué d'une grande indépendance de caractère, il préféra la liberté à la fortune, et alla s'établir à Séville. On l'accusa d'être l'auteur d'un certain nombre de copies des tableaux de Murillo, qui furent vendus alors et circulent encore comme originaux, tant la manière du maître est bien imitée. Quiros ne fut pas seulement un excellent copiste; ses œuvres, que l'on voit à l'Académie de Madrid, à Cazalla, à Grenade, à Séville, aux chartreuses de Santa-Maria-de-las-Cuevas et de Xérès, prouvent qu'il pouvait aussi bien créer qu'imiter.

Raphael Mengs, *Obras*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico de las bellas artes en España*. — M.-L. Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1836). — *Las Actas de la academia de San-Fernando.*

QUIROS. *Voy.* QUEIROS.

QUIROT (*Jean-Baptiste*), homme politique français, né en Franche-Comté, vers 1760, mort à Lyon, en 1830. Il était avocat à Besançon lorsqu'il fut élu député du Doubs à la Convention nationale (septembre 1792). Il prit place sur les bancs du parti modéré. Lors du procès de Louis XVI, il formula ainsi son opinion : « J'ai voté contre l'appel au peuple parce qu'il m'a paru avoir des effets dangereux pour la liberté. J'ai déclaré Louis coupable. Je ne le condamne pas à la mort, qu'il a méritée, parce qu'en ouvrant le Code pénal je vois qu'il aurait fallu d'autres formes, d'autres juges, d'autres principes. Je vote pour la réclusion. » Lors du coup d'État du 31 mai, Quirot ne craignit pas de défendre les girondins; cependant il ne fut pas entraîné dans leur perte. Au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, et plus tard attaqua vivement les insurgés de prairial an III. Il devint membre de la commission dite des *Vingt et un*, et fut chargé de faire le rapport contre Joseph Le Bon. Le 16 thermidor de la même année, Quirot fut élu secrétaire de la Convention, et entra le 15 fructidor suivant au comité de sûreté générale, où, le 14 vendémiaire an IV, il proposa des mesures énergiques contre les sectionnaires de Paris. Réélu au Conseil des cinq cents, il vota pour le maintien de la loi du 3 brumaire qui excluait de toutes les fonctions publiques jusqu'à la paix les parents d'émigrés et les signataires de certains actes des récentes assemblées électorales. Il eut de fréquentes altercations avec le parti réactionnaire (les clichyens). Le général Willot l'ayant accusé d'influencer les tribunes publiques (1797), Quirot lui offrit un duel, que le ministre de la police empêcha. Les deux partis revendiquèrent l'honneur de l'affaire pour leur champion. En floréal an VI (mai 1798) Quirot s'opposa avec indignation à la motion de Bailleul qui proposait d'invalider une partie des élections, comme ayant été influencées par *les terroristes*. Le 10 messidor an VIII (juillet 1799), il demanda des mesures d'ordre public contre les prêtres non assermentés; le 22 il attaqua l'administration de Scherer, et le 2 thermidor il fut élu président. Il défendit les directeurs qu'il avait contribué à renverser le 30 prairial et dont on proposait la mise en accusation. Le 28 fructidor il vota pour la déclaration que la patrie était en danger. Lors du coup d'État du 18 brumaire, exclu du Corps législatif par la loi du 19 de ce mois, il fut détenu quelque temps, puis renvoyé dans ses foyers; il y resta jusqu'en 1815, où il accepta une place de sous-intendant militaire à Lyon. Le retour des Bourbons le fit rentrer dans la vie privée.

Le Moniteur universel, an III, nos 197-365; an IV, nos 17-327, an V, nos 12-348, an VI, nos 105-284; an VII, nos 59-366. — *Biographie moderne* (Paris, 1806). — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des contempor.*

R

RABAN (*Édouard*), imprimeur et antiquaire, né probablement à Orange, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il paraît qu'il exerça d'abord la profession d'imprimeur à Orange. Vers 1660 il transporta ses presses à Nîmes, où l'appelèrent sans doute les protestants. Poursuivi pour avoir imprimé le livre de Bruguier : *Discours sur le chant des Psaumes*, et un autre ouvrage sur le même sujet, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, il fut condamné, le 26 février 1663, à une amende de trois cents livres et à un bannissement de deux ans. Il alla alors s'établir de nouveau à Orange. On a de lui : *Les Antiquités de la ville et cité d'Orange*; Orange, 1678, in-8°. M. N.

Benoît, *Hist. de l'Édit de Nantes*, t. III, p. 141 et 142. — Borrel, *Hist. de l'Église réformée de Nîmes*, 2e édit., p. 238, 248-250.

RABAN MAUR, célèbre théologien allemand, né soit à Mayence même, soit dans un lieu voisin de cette ville, vers 786 (1), mort à Winfel, bourg du diocèse de Mayence, le 4 février 856. Jean de Tritenheim l'appelle *Magnentius*, et lui donne pour famille la glorieuse maison des Magnance. Mais cette origine ne semble pas bien prouvée aux scrupuleux auteurs de l'*Histoire littéraire*. Elle ne l'est pas en effet, et Jean de Tritenheim, chroniqueur du quinzième siècle, s'est trompé sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Ces Magnance, dont il parle avec tant de respect, nous sont inconnus; mais dans les lettres de Didier, évêque de Cahors, et dans la plupart des monuments authentiques du neuvième siècle nous trouvons la ville de Mayence appelée *Maguntia*, *Magantia*. Un ancien biographe aura nommé Raban *Magatius*, natif de Mayence. Ce mot est devenu *Magnetius* sous la plume de Sigebert, d'Adhémar de Chabannais, et un autre copiste en a fait *Magnantius*, sans plus de liberté. Or, pour un lettré du quinzième siècle, il n'y a pas loin de *Magnantius* à *Moguntinus*. Jean de Tritenheim a donc introduit, pour interpréter l'obscur *Magnantius*, son hypothèse des célèbres Magnance. C'est ainsi qu'on a dressé plus d'une généalogie. On dit ensuite, pour expliquer cette espèce de surnom *Maur* ou *Maurus*, qu'il lui fut donné par Alcuin, son maître, suivant une coutume du temps. Il est vrai qu'Alcuin imposait volontiers à ses disciples des noms de fantaisie; mais c'étaient des noms qu'il empruntait ordinairement à l'antiquité. Dire que Raban fut surnommé *Maurus* parce qu'il avait le teint basané des Maures, c'est peut-être une supposition gratuite.

Quoi qu'il en soit, Raban ayant fait ses premières études à l'abbaye de Fulde, y embrassa la vie monastique, et de là fut envoyé, vers 802, à l'école de Saint-Martin de Tours, que dirigeait Alcuin. Nous le voyons ensuite revenir à Fulde, et gouverner à son tour l'école de l'abbaye. C'est alors qu'eut lieu cet événement mémorable. L'abbé de Fulde, nommé Ratgaire, homme austère, mais rustique, qui n'avait aucune notion des lettres sacrées ou profanes, indigné d'entendre le brillant disciple d'Alcuin parler fréquemment à ses écoliers d'Aristote et de Porphyre, fit saisir ses livres, supprima sa chaire, et lui imposa comme pénitence les plus rudes travaux. C'était, pour servir les intérêts de la foi, ménager peu les intérêts de la science. Une autre réaction précipita Ratgaire; il fut déposé, et Raban reprit alors ses leçons, trop longtemps interrompues. Parmi les auditeurs de Raban au gymnase claustral de Fulde, on désigne Walafried Strabon, écrivain distingué, Tréculf, évêque de Lisieux, Lutbert, abbé d'Hirschau, Hildolf et Ruthard, tour à tour écolâtres d'Hirschau, Bernard, abbé d'Hirsfeld, Loup Servat, abbé de Ferrières, un certain Jean, poëte et musicien, saint Egbert, le docte et pieux Altfried, etc., etc. Ils étaient venus des plus lointaines régions entendre l'illustre maître. Plus tard Raban devint abbé de Fulde, et ses disciples, encouragés par son exemple, par ses conseils, se répandirent alors dans toute la Germanie, fondant ou réformant d'autres écoles. Plus tard encore il se retira dans une étroite solitude, ayant résolu d'y finir sa vie en composant des livres. Mais il ne lui fut pas permis de poursuivre longtemps l'exécution de ce noble dessein. Il vivait depuis cinq ans retranché du monde, employant tous ses loisirs à lire les livres sacrés, les écrits des Pères et ceux d'Aristote, entre lesquels il ne remarquait pas un éclatant désaccord, quand mourut Otgaire, archevêque de Mayence. Les fidèles et les clercs étant appelés, suivant l'usage, à lui donner un successeur, toutes les voix proclament Raban. Personne n'avait, depuis saint Boniface, conquis en Allemagne une plus belle renommée; personne n'avait fait au parti de l'ignorance une guerre plus heureuse; per-

(1) Les auteurs de l'*Histoire littéraire* inscrivent sa naissance à l'année 876; mais c'est une erreur suivant le *Gallia christiana*, qui le fait mourir à l'âge de soixante-dix ans

sonne n'avait restauré l'étude des lettres avec une plus grande autorité. On le tire malgré lui de sa retraite; on l'entraîne à Mayence; on l'établit avec des chants d'allégresse sur le siége vacant, et au mois de juin de l'année 847 a lieu la cérémonie de son ordination.

Nous voyons cette année même Raban convoquer un concile dans sa ville métropolitaine, et y réformer divers abus. L'année suivante, une autre assemblée d'évêques condamne, sous sa présidence, la doctrine de l'augustinien Gottschalk. Il ne faut pas simplement enregistrer cette sentence, dont Raban s'est efforcé d'expliquer les termes dans un écrit souvent cité; il importe encore de remarquer à cette occasion le caractère particulier de Raban parmi les docteurs de son temps. S'il connaît autant que tout autre les écrivains sacrés, mieux que tout autre il connaît les profanes. Mais cette diversité de connaissances ne l'enfle pas; au contraire, elle le rend plus timide, plus modeste. Au grand problème énoncé par Gottschalk il y a deux solutions que la logique présente et justifie : l'une effroyable, mais claire, la prédestination divine; l'autre, mieux agréée, mais obscure dans ses derniers termes, la liberté humaine : la première recommandée par saint Augustin, la seconde vaillamment défendue par Pélage. Mais, pour n'offenser ni les théologiens ni les philosophes, Raban s'engage hors des voies indiquées par la logique, en un sentier difficile, étroit, discret, inconnu aussi bien à Gottschalk qu'à Jean Scot Érigène; c'est le sentier du semi-pélagianisme. Voilà ce que nous jugeons utile de signaler en passant.

Parmi les autres actes de son épiscopat, on rappelle que Raban fonda le monastère du Mont-Saint-Pierre et rétablit celui de Klingenmunster, au diocèse de Spire. On rapporte en outre qu'en 850 une horrible famine désolant la Germanie rhénane, il nourrit de ses deniers plus de trois cents pauvres pendant toute la durée du fléau. En 852 il présidait un nouveau concile dans sa ville métropolitaine. Des confins de la France orientale, de la Bavière, de la Saxe, une foule d'évêques s'étaient rendus à son appel, désireux de contracter des relations plus étroites avec un prélat d'un aussi grand renom. L'année suivante, Louis, roi de Germanie, le recevait à Francfort, et lui soumettait un grave différend qui s'était élevé entre les nonnes d'Herford et l'évêque d'Osnabruck. Winfel, sur le Rhin, où mourut notre prélat, était, il paraît, une de ses résidences épiscopales. Ses restes furent transportés à Mayence et ensevelis dans l'église de Saint-Alban. On peut lire dans l'*Histoire littéraire* et dans le *Gallia christiana* son épitaphe, composée, dit on, par lui-même.

A ces traits de la vie de Raban on peut en ajouter d'autres, qui ne sont pas également authentiques. Un de ses disciples, nommé Raoul, a composé sa légende, qui a été publiée par Mabillon (*Acta*, sæc. IV, part. 2, p. 1). Ensuite est venu Jean de Tritenheim, commentateur verbeux, qui a développé la légende de Raoul en trois gros livres. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* nous paraissent avoir exactement distingué dans ce fatras les faits certains des faits douteux. Nous les avons suivis; mais nous ne voulons pas faire après eux le recensement analytique de tous les écrits de Raban que contient l'édition de ses Œuvres publiée à Cologne en 1627, par les soins d'Antoine de Hénin, évêque d'Ypres, en 6 tomes in-folio : ces détails seraient ici superflus. Il nous importe davantage de donner des éclaircissements sur divers traités de Raban, qu'on ne trouvera ni dans cette édition de 1627, ni dans les collections de Martène, de Bernard Pez, de Wolfgang Lazius, de Baluze et de Mabillon. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'ont pas exactement dressé la liste des ouvrages inédits ou perdus de Raban. Il faut certainement retrancher de cette liste les trois ouvrages qu'ils intitulent : *De universali Natura*, *De naturis rerum* et *De origine rerum*. Ces trois titres se rapportent en effet, comme divers manuscrits nous l'attestent, à un seul et même ouvrage, la vaste et précieuse encyclopédie de Raban, insérée dans le recueil de 1627, sous le titre de *De universo*. Mais les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'ont pas connu deux gloses de Raban, l'une sur l'*Isagoge* de Porphyre, l'autre sur l'*Interprétation* d'Aristote, qui ont été signalées pour la première fois par M. Cousin dans un manuscrit latin de notre fonds de Saint-Germain, num. 1310. De ces deux gloses quelques passages ont seuls été publiés par M. Cousin (*Fragments*, t. III, p. 107, 110, 312, 313, 315, 316), par l'auteur de cette notice, (*Philosophie scolastique*, t. I, p. 109), et par M. C. Prantl (*Histoire de la Logique*, *Geschichte der Logik*, t. II, p. 38 et suiv.) Ces passages sont curieux; mais ils font imparfaitement connaître la méthode de Raban, son érudition philosophique et l'ensemble de sa doctrine sur des problèmes si longtemps controversés. Après avoir lu toute sa glose sur l'*Interprétation*, on comprend que le chroniqueur Sigebert, enregistrant le témoignage d'une vague tradition, l'ait appelé *le sophiste* par excellence, et que Jean de Tritenheim l'ait placé bien au-dessus de tous les autres docteurs de son temps : *cui similem suo tempore non habuit Ecclesia*. Un seul, à notre avis, lui reste supérieur : c'est cet Alexandrin survivant au naufrage de l'antiquité grecque, ce météore égaré dans les ténèbres du neuvième siècle, Jean Scot Érigène, dont on a retrouvé les œuvres longtemps après Jean de Tritenheim, qui ne savait que son nom maudit. Encore n'hésitons-nous pas à déclarer, après avoir comparé les commentaires de Raban sur Aristote et ceux de Jean Scot sur Martianus Capella, que Jean Scot Érigène, métaphysicien vraiment extraordinaire pour son temps, n'avait pas en logique

le savoir et l'expérience de Raban. Qu'un logicien de cette valeur ait pu se former à l'école de Tours, voilà ce que nous ne nous expliquons guère. A côté de ce maître, qui sur tout problème dicte une solution péremptoire, Alcuin est un écolier qui bégaye timidement les premiers éléments de la science. Il est regrettable que les deux gloses citées de Raban ne soient pas encore éditées : c'est le monument le plus précieux qui nous ait été conservé de l'enseignement philosophique au neuvième siècle. B. HAURÉAU.

Trithemius, *De script. eccles* — Mabillon, *Acta*, t. VI. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 151. — *Gallia christiana*. t. V. — Cousin, *Fragments*, t. III. — B. Hauréau, *Phil. scolast.*, t. I. — *Revue du nord*, juin 1837.

RABARDEAU (*Michel*), jésuite français, né en 1572, à Orléans, mort à Paris, le 24 janvier 1649. Entré en 1595 dans la compagnie de Jésus, il professa la philosophie et la théologie morale, et devint recteur du collége de Bourges, puis de celui d'Amiens. Lorsque, en 1640, l'oratorien Claude Hersant, qui paraissait craindre un schisme dans l'Église de France à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, eut publié son ouvrage : *Optati Galli de cavendo schismate*, Rabardeau, prétendant le réfuter, composa un livre intitulé : *Optatus Gallus benigna manu sectus* (Paris, 1641, in-4°). Il y avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarcats de Jérusalem et de Constantinople. Cette doctrine ne pouvait être admise à Rome, si jalouse de ses prérogatives; aussi le livre du père Rabardeau fut-il condamné en 1643 par la congrégation de l'Index. L'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal. Rabardeau avait une grande réputation comme canoniste et comme casuiste.

Les Hommes illustres de l'Orléanais, t. II. — Sotwell, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu*. — *Notice hist. sur la paroisse royale de Saint-Paul-Saint-Louis*. — D'Avrigny, *Mém. chronol. et dogm.*, ann. 1640.

RABASTEINS (*Bertrand* DE), vicomte DE PAULIN, capitaine français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il servit d'abord dans une compagnie de gendarmes. Lorsque les huguenots commencèrent la seconde guerre civile, il joignit la petite armée des vicomtes du Querci, qui opéra une marche triomphante jusque sous les murs de Chartres. En 1568 il prit une part active aux expéditions dirigées contre quelques places fortes du midi, et soutint la retraite de Coligny lorsque ce dernier prit la route du Vivarais. Élu en 1572 général des protestants pour le Castrais et l'Albigeois, il leva des troupes, et réussit dans la plupart de ses entreprises. On ignore la date de sa mort.

Son frère, *Philippe*, le seconda ; son principal fait d'armes est la prise de Gaillac par escalade, en 1568. Le petit-fils de celui ci combattit sous les drapeaux d'Henri de Rohan; il mourut en 1616, et fut le dernier de sa race.

Nayral, *Biogr. castraise*. — Haag, *France protest.*

RABAUDY (*Bernard* DE), théologien français, né en 1631, à Toulouse, où il est mort, le 3 novembre 1731. Il était d'une famille noble et ancienne. Ayant fait profession dans l'ordre de Saint-Dominique, il enseigna avec éclat la théologie à Limoges et dans l'université de Toulouse. En 1706 il fut nommé définiteur de la province de Bologne, et revint prendre en 1716 possession de la chaire créée à Toulouse par Antoine Cloche, général de l'ordre. On a de lui : *Exercitationes theologicæ* (Toulouse, 1714, 2 vol. in-8°) et *Quæstiones de Deo uno* (ibid., 1718, in-8°).

Échard, *Bibl. script. ord. Prædicat.*, II.

RABAUT (*Paul*), célèbre pasteur protestant, né le 9 janvier 1718, à Bédarieux (Hérault), mort le 25 septembre 1794, à Nîmes. Ses parents ne le destinaient point au sacerdoce; mais dès son enfance il manifesta les sentiments d'une piété vive, et remplit souvent l'office de lecteur dans les assemblées que les réformés tenaient au désert, c'est-à-dire dans les lieux isolés. D'après le conseil d'un prédicant qu'il avait suivi dans une de ses dangereuses tournées, il songea à se vouer au ministère évangélique, qui dans ce temps n'offrait à ceux qui s'y destinaient que des angoisses, une vie errante et quelquefois le martyre. Il commença dès lors les études nécessaires à son nouvel état; mais la persécution était si active qu'il lui fut presque aussi impossible de trouver des maîtres que des livres, et il dut se borner à de simples instructions orales. Il venait de se marier à Nîmes lorsqu'il reçut la nouvelle de son admission dans le séminaire de Lausanne (1740); quittant aussitôt sa jeune femme, il consacra trois années à l'étude de la théologie, reçut la consécration, et s'établit à Nîmes (1743); pendant un demi-siècle, et souvent au péril de sa vie, il y exerça les fonctions pastorales. Ce n'était ni un théologien ni un érudit, mais il avait, au rapport de Boissy d'Anglas, du bon sens, une grande facilité d'élocution, et une sorte d'éloquence simple et naturelle, plus pathétique que régulière et contenue. A cette époque les protestants jouissaient d'une espèce de tranquillité, dont ils étaient redevables à la guerre de la succession d'Autriche et aussi à la crainte des embarras qu'ils auraient pu susciter au gouvernement par une nouvelle prise d'armes. Dès que la paix eut été conclue (1748), la persécution se ralluma. Des troubles éclatèrent dans les Cévennes, et sur l'invitation de l'intendant de la province, Rabaut usa de toute son influence pour les faire cesser. Les rigueurs n'en continuèrent pas moins, et sa tête fut mise à prix. Il passa la majeure partie de sa vie dans des persécutions qui ne troublèrent jamais la sérénité de son âme. Pendant plus de trente ans il n'habita que des grottes et des huttes où on allait le relancer comme une bête féroce; il se cacha longtemps

a réduit qu'un de ses guides lui avait mé-
ous un tas de pierres et de ronces. Placé
te de l'église la plus considérable de la
protestante, Rabaut vit sa réputation s'é-
au loin, et devint en quelque sorte le chef
e et vénéré de ses coreligionnaires. Il pré-
us les synodes du bas Languedoc, et n'y
ge de son influence que pour recommander
sse l'obéissance et la fidélité au roi, le
à l'autorité, la prière pour les persécu-
enfin le sacrifice de tout ce qui pouvait
uer à la paix. Malgré son grand âge, il
faire, le 20 mai 1792, la dédicace du pre-
mple que les protestants eurent à Nîmes
la révocation. L'année suivante il fut ar-
us prétexte de modérantisme. Son fils
rit sur l'échafaud, et les deux autres furent
ts. Tant de souffrances à la fois l'acca-
et le conduisirent rapidement au tom-
ses opinions ne paraissent pas avoir été
orthodoxie rigoureuse : il était partisan
ème épiscopal et penchait vers les rêve-
s millénaires. Parmi les opuscules qu'il a
, on remarque : *Précis du catéchisme
vald*, qui eut un très-grand nombre
ns; *La Calomnie confondue* (1761,
mémoire relatif au procès de Calas;
*tation à la repentance et à la profes-
s la vérité* (Genève, 1761), et *La Livrée
lise chrétienne* (Paris, 1829, in-12), le
ses sermons qui ait été imprimé.

rères, *France protest.* — G. Pons (de Nîmes),
ur *Paul Rabaut*, à la suite des *Réflexions sur
mce*; Paris, 1808, in-8°. — N. Peyrat, *Les Pas-
désert*. — Ath. Coquerel, *Hist. des églises du*
- Borrel, *Hist. de l'Église réformée de Nîmes*.

AUT SAINT-ÉTIENNE (*Jean-Paul*),
politique français, fils aîné du précé-
é en avril 1743, à Nîmes, exécuté le 5 dé-
1793, à Paris. Il fit dès ses premiers
s la vie le dur apprentissage de l'adver-
voyé à Genève, il y étudia les huma-
uis se rendit à Lausanne, et compta parmi
fesseurs Court de Gébelin, qui lui voua
ction toute paternelle. De retour dans sa
tale, il s'associa comme pasteur aux tra-
postoliques de son père (1763). « La dou-
ses mœurs, rapporte Boissy d'Anglas,
é de son caractère, les agréments de son
i attirèrent bientôt un grand nombre de
s et une honorable célébrité. » Il avait
s sciences et les lettres des connaissances
s; il tournait aisément le vers, il avait
odes et entrepris un poëme en l'honneur
les Martel. Dans un livre qui a les appa-
du roman, *Le Vieux Cévenol*, il traça
eau fidèle de l'état civil et politique où
a révocation étaient réduits les protes-
France. Depuis l'avénement de Louis XVI,
écutions religieuses avaient à peu près
t un esprit de tolérance semblait souffler
glise. Les consistoires du midi, jugeant le
t favorable de plaider leur cause auprès
du gouvernement, confièrent à Rabaut la mission de les défendre, et pourvurent aux frais de son voyage (1785). A Paris il reçut des ministres et des hommes du plus haut rang un accueil distingué. Il ne négligea pas de rechercher les savants, au milieu desquels il se plaça en publiant ses *Lettres à Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce* (1787), ouvrage d'une érudition hasardée, dont les travaux de Court de Gébelin formaient la base et qui obtint un succès de vogue. Lors de la convocation des états généraux, Rabaut fut élu le premier des huit députés du tiers état de la sénéchaussée de Nîmes; sa participation à l'édit de 1787 en faveur des réformés, l'indépendance de ses idées, la considération dont il jouissait, le rendaient digne d'un tel honneur. Il arriva à la Constituante précédé d'une réputation d'éloquence un peu exagérée par ses amis, qui ne craignaient pas de l'élever au-dessus de Mirabeau. Il n'y eut aucune discussion importante à laquelle il ne fournît l'aide de sa parole onctueuse et réfléchie. Le 14 juillet 1789, il soumit à l'Assemblée un projet de déclaration des droits qu'il résumait en trois mots : liberté, égalité, propriété. Il fut l'un des plus ardents promoteurs de la reconnaissance de la liberté des cultes, décrétée le 23 août. Ami des réformes et du progrès, il ne se montra pas moins attaché à la monarchie, dont l'antiquité lui paraissait « sainte et vénérable », et traita même de ridicule le projet de convertir la France en république. Mais en proclamant la nécessité de conserver le trône, il travailla, avec l'aveugle bonne foi des royalistes constitutionnels, à le dépouiller de toute influence et de toute autorité. C'est ainsi qu'il se prononça pour le veto suspensif, pour une seule chambre législative et pour la permanence de cette chambre. Le 15 mars 1790 il remplaça l'abbé de Montesquieu au fauteuil de la présidence. Il prit part aux travaux du comité de constitution.

Quand la Constituante se sépara, Rabaut resta à Paris; il continua sa collaboration à *La Feuille villageoise*, qu'il avait fondée avec Cerutti, puis il se chargea d'écrire le bulletin de l'Assemblée législative pour *Le Moniteur*. Voyant le pouvoir se déplacer de jour en jour, il devint sombre et mécontent, et n'espéra plus rien de la stabilité des institutions politiques; toutefois il resta fidèle au gouvernement royal, et ce ne fut qu'après le 10 août qu'il se résigna à la république. Il siégea dans la Convention comme député du département de l'Aube (1792). Dans la séance du 23 décembre, il présenta sur l'instruction publique et l'éducation nationale un projet de loi inspiré par les souvenirs d'Athènes et de Sparte. Sa conduite lors du procès de Louis XVI fut pleine d'énergie et de dignité. Après s'être élevé avec force contre la compétence de l'Assemblée, il s'écria : « Quant à moi, je vous l'avoue, je suis las de ma portion de despotisme; je suis fatigué, harcelé, bourrelé de la tyrannie que j'exerce pour ma

part, et je soupire après le moment où vous aurez créé un tribunal national qui me fasse perdre les formes et la contenance d'un tyran. » S'il reconnut la culpabilité du roi, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix. La Convention rendit hommage à son courage en l'appelant à la présidence, à la place de Vergniaud (23 janvier 1793). Quatre mois plus tard il lui fut impossible de s'en faire entendre lorsqu'il demanda la parole au nom de la commission des Douze dont il faisait partie (28 mai). La commission fut supprimée, toute la faction des girondins dispersée, et Rabaut décrété d'arrestation (2 juin). Il se réfugia dans les environs de Versailles. « Si les départements, écrivait-il le 20 juin à ses compatriotes, ne se prononcent pas avec énergie, c'en est fait de la liberté. Les bons citoyens de Paris les attendent et béniront leurs libérateurs. C'est la France qui doit sauver la France. » Mis hors la loi le 28 juillet, il rentra dans Paris, et trouva, ainsi que son frère, un asile chez des catholiques, M. et Mme Payzac, à qui leur père avait rendu un service. Sur la dénonciation de Fabre d'Églantine, il fut arrêté et envoyé le lendemain même à l'échafaud. Sa femme, en apprenant l'affreuse nouvelle par un crieur public, se donna la mort. Quant aux généreux hôtes de Rabaut, ils subirent le même supplice que lui.

On a de Rabaut Saint-Étienne : *Triomphe de l'intolérance, ou Anecdotes de la vie d'Ambroise Borelly;* Londres, 1779, in 8°; réimpr. sous ce titre : *Le Vieux Cévenol*, Paris, 1820, 1826, in-18; — *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin;* Paris, 1784, in-4°; — *Hommage à la mémoire de M. de Becdelièvre, évêque de Nismes;* 1784, in-12; — *Lettres à M. Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce;* Paris, 1787, in-8°; réimpr. avec des addit., Paris, 1820, 1827, in-18; — *A la nation française, sur les vices de son gouvernement*, etc.; 1788, in-8°; — *Considérations sur les intérêts du tiers état;* 1788, in-8°; — *Adresse aux Anglais par un représentant de la nation française;* Paris, 1791, broch. in-8°; — *Almanach historique de la révolution française;* Paris, 1791, in-8°; augmenté en 1792 de *Réflexions politiques sur les circonstances présentes*, traduit en anglais, en allemand et en hollandais, et réimprimé plusieurs fois depuis 1792, sous le titre de *Précis historique de la révolution française* (Paris, 6e édit., 1813, pet. in-12). On a rarement donné une idée plus vraie, plus nette et plus complète de cette première époque de la révolution; c'est un mérite dû, selon M. Nicolas, « à l'élévation des vues de l'auteur, à ses principes philosophiques et politiques, et à l'esprit de sage modération et d'inébranlable fermeté dont il était animé. » — On a publié à part les *Discours et opinions* de Rabaut Saint-Étienne (Paris, 1827, 2 vol. in-18, avec portrait), et on a recueilli deux fois ses *Œuvres* (Paris, 1820-1826, 6 vol. in-18, et 1826, 2 vol. in-8°). P. L.

Boissy d'Anglas, *Notice* à la tête des *Discours et opinions*. — Collin de Plancy, *Notice* à la tête des *Œuvres*, éd. 1826. — Michel Nicolas, *Biogr. du Gard*. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Buchez et Roux, *Hist. parlementaire de la révol.* — Haag frères, *France protestante*.

RABAUT-POMMIER (*Jacques-Antoine*), conventionnel, frère du précédent, né le 24 octobre 1744, à Nîmes, mort le 16 mars 1820, à Paris. Envoyé avec son frère aîné au séminaire de Lausanne, il y étudia la théologie, s'associa ensuite aux travaux de son père, et devint pasteur à Montpellier. En 1792 il accepta dans la Convention le mandat des électeurs du Gard, et se rangea du parti des girondins. Lors du procès du roi il vota la mort avec sursis. « Je crois, dit-il, que Louis a mérité la mort; mais si la Convention en prononce la peine, je crois que son exécution doit être renvoyée après la tenue des assemblées primaires, auxquelles on aura présenté à l'acceptation les décrets constitutionnels; mon opinion est indivisible. » C'était, selon lui, un moyen dilatoire imaginé pour sauver Louis XVI. Dans le recensement des votes, le sien ne fut point compté pour la mort; ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'être compris, malgré ses réclamations, dans l'ordonnance qui frappait les régicides. Après avoir protesté, en juin 1793, contre la tyrannie de la Convention, qui venait de proscrire ses amis politiques, il fut décrété d'arrestation, et réussit pendant six mois à échapper aux recherches. Arrêté avec son frère (4 décembre), il fut conduit à la Conciergerie et détenu jusqu'au 9 thermidor; bientôt il lui fut permis de reprendre sa place dans l'assemblée. Envoyé en 1795 dans le Conseil des anciens, il en sortit en mai 1798, puis travailla dans les bureaux de la trésorerie, et administra comme sous-préfet l'arrondissement du Vigan (7 avril 1800). En 1801 il se démit de ces fonctions, et devint pasteur de l'Église réformée de Paris. Exilé en 1815, comme régicide, quoique son vote n'eût pas été compris dans le résultat du scrutin, il fut autorisé à rentrer en France deux années après. On s'accorde assez généralement à lui attribuer la découverte de la vaccine, ou du moins à lui en faire partager l'honneur avec Jenner. « Rabaut, disent MM. Haag, avait à peu près constaté dès 1781 le fait de l'inoculation accidentelle de la picote des vaches et de sa vertu préservative. Un jour qu'il en parlait en présence de deux Anglais qui se trouvaient à Montpellier (en 1784), l'un d'eux, le docteur Pugh, lui promit qu'à son retour en Angleterre il ferait part de ses observations au docteur Jenner, son ami, qui s'intéressait vivement à ces questions. L'a-t-il fait? C'est ce qu'on ignore. Seulement une lettre (du 12 février 1811) du négociant anglais, James Ireland, qui assista à l'entretien, est venue confirmer l'exactitude du récit de Rabaut. » On a de lui:

libérateur, discours religieux 0, in-8°), et *Sermon d'actions de le retour de Louis XVIII* (ibid.,

r. du Gard. — Haag frères, France ict. des sciences médicales, art. VAC-

DUPUIS (*Pierre-Antoine*), frère récédents, né le 19 janvier 1746, à est mort, le 13 septembre 1808. Il rrière du commerce. Proscrit en fédéraliste, il se cacha à l'étranger in du régime de la terreur. Élu Conseil des anciens en 1797, il ap- coup d'État de brumaire an VIII en 1799 dans le Corps législatif, jusqu'en 1806. Il était président de lée, en floréal an X (1802), lors de lu scrutin par le suffrage universel ulat à vie. Les législateurs furent les yens qui votèrent, et Rabaut se pro- ient en faveur de cet acte et pour à vie, qui fut voté sous sa pré- 1804 il fut nommé conseiller de du Gard. Un mouvement d'hu- coûta la vie : s'étant élancé au- cheval fougueux qui allait fou- it aux pieds, il fut renversé avec mourut en peu de jours des suites stion célébrale. On a de lui : *Dé- iques et recueil de pièces sur les ets qui ont été conçus depuis la n pour la réunion de toutes les s chrétiennes* (Paris, 1806, in-8°), *ecclésiastique à l'usage des églises* Paris, 1807, in-8°).

s, *Biogr. du Gard*. — Haag frères, *France*

Alphonse), littérateur français, né Riez, dans la haute Provence, mort r janvier 1830. Son début dans la me fatale influence sur toute sa rès avoir achevé ses études à Paris, distinction qui fut remarquée, il ans dans l'administration militaire l'Espagne. Ce fut là que, ardent et nce, il prit le germe d'une cruelle l'obligea à revenir en France et t jamais se débarrasser. Sa famille fortune; il fallut se créer des res- sa plume. En 1808 il travailla à n du *Voyage pittoresque en Es-* A. de Laborde, et en 1812 il donna e *l'Histoire de Russie*, qui fut in- *Tableau de la Russie* par son Damaze de Raymond. L'excès de iva les ravages de la maladie dont Il se retira quelque temps auprès its, pour se soigner. En 1815, cé- suggestions, il prit parti pour les e la Provence, et publia quelques dont l'aigreur et la violence se res- sa fougue naturelle et de son état physique. Il se chargea même d'une mission en Espagne, dans l'intérêt des Bourbons; mais il fut arrêté à la frontière, et n'obtint sa liberté qu'après la bataille de Waterloo. Il espérait que ses services lui assureraient une position avantageuse; on ne lui offrit qu'un emploi médiocre au ministère des affaires étrangères. Il refusa, et, pour s'ouvrir une carrière indépendante, il s'attacha au barreau d'Aix. Il s'y montra avec quelque talent; mais là, comme ailleurs, les succès ne sont dus qu'à la persévérance. Son naturel impatient le jeta dans le journalisme, et en 1819 il fonda à Marseille *Le Phocéen*. Les opinions en étaient d'un libéralisme ardent et qui heurtait de front celles qui dominaient alors dans cette ville. Il en résulta contre son journal toutes sortes de persécutions, puis les réquisitoires du parquet. Deux fois il fut mis en jugement à Aix, et deux fois acquitté. De guerre lasse, il abandonna son journal, et revint à Paris (1822). Il s'enrôla complétement dans l'opposition libérale du temps, prit part à la rédaction de plusieurs journaux, et contribua surtout au succès de l'*Album*. Son style était brillant et incisif; mais ses articles portaient souvent les traces de la passion, d'une profonde amertume et d'un travail précipité. Vers 1827, il commença à donner des notices à un ouvrage consacré aux personnages marquants depuis 1789 (*Biographie universelle des contemporains*). Un changement d'éditeur le fit appeler à la direction littéraire de l'entreprise. Il y fallait deux choses, qui lui manquaient presque entièrement, un jugement sain et le talent d'administrer. Après la dix-septième livraison, il dut céder la place à d'autres, mais il continua à être collaborateur. On a cité de lui avec éloges les biographies de Canning, Catherine II, B. Constant, David, etc., qui ont un style brillant, mais qui manquent de recherches et d'exactitude. Il était trop homme de parti pour écrire avec mesure et indépendance. De plus, la maladie qui le rongeait l'avait défiguré; et comme il était ambitieux des succès de salon et qu'il craignait d'y paraître, c'était là un autre motif d'irritation et d'amertume. On lui avait prescrit un régime calmant; pour remonter son énergie, il faisait excès de café et pour en combattre les effets il finit par prendre beaucoup d'opium. Dans les derniers mois de 1829, il fit une grave maladie. Le repos et les soins le remirent; mais il succomba à une rechute qui survint le 27 décembre. Il s'éteignit après de cruelles souffrances et une vie assez courte, qui fut un combat continuel contre la pauvreté. Il avait des amis politiques et autres, qui se montrèrent empressés de donner un certain éclat à ses funérailles, et qui publièrent dans les journaux libéraux du temps des articles louangeurs, dont la plupart renfermaient des erreurs et des éloges de coterie. Il est peu de choses de lui qui méritent d'être relues, bien qu'il ait beaucoup écrit.

Outre les ouvrages cités, on lui doit un *Résumé de l'histoire d'Espagne*, 1823 ; un *Résumé de l'histoire de Russie*, 1825, écrits avec plus d'imagination que d'exactitude; — une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, superficielle, d'un style prétentieux, et de vues peu intelligentes; 2 vol. in-8°, 1826 ; — une *Introduction historique*, des Mémoires de la Grèce, par Raybaud, 2 vol. in-8° ; — une *Introduction* pour l'histoire du Bas-Empire de Millot. J. CHANUT.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* (suppl.).

RABEL (*Jean*), peintre et graveur français, né à Beauvais, vers le milieu du quinzième siècle, mort à Paris, le 4 mars 1603. C'était, suivant L'Estoile, l'un des premiers de son temps « en l'art de pourtraicture et qui avoit un bel esprit ». Malherbe lui a consacré un sonnet. M. de La Borde le cite au nombre des peintres employés à la cour de France, mais non en titre d'office; la liste des trente-huit portraits qu'il a gravés au burin atteste qu'il était recherché par les gens les plus haut placés de son temps. On lui doit en effet les portraits de *François Ier, Henri II, Henri III* et *Henri IV*, ceux de *Jeanne d'Albret, Marie Stuart, Catherine de Médicis, Élisabeth d'Angleterre*, de *Remi Belleau, de Christophe de Thou*, ceux des trois frères *Coligni*, etc. On lui attribue le livre intitulé : *Les antiquitez et singularitez de Paris* (1588, in-8°); mais, malgré les affirmations de Papillon, il est probable qu'il n'en a fait que les dessins. Thomas de Leu a gravé d'après Jean Rabel quelques morceaux.

RABEL (*Daniel*), fils du précédent. On pense qu'il naquit en 1578; il travaillait encore en 1630. Suivant Mariette, il peignait des fleurs et des insectes avec un grand talent, et faisait non moins habilement les dessins à la plume et les caricatures. Chargé par la reine d'aller faire le portrait de la fiancée de Louis XIII, Anne d'Autriche, Rabel a retracé cet acte mémorable de sa vie dans une de ses plus fines gravures : *Le peintre, agenouillé sur un coussin, dessinant la jeune princesse assise et entourée des trois dames d'honneur.* La suite de ses estampes, trop souvent confondues avec celles de Jean Rabel ou avec celles de Briot, Isac, David, se compose de vignettes dans le genre de Léonard Gaultier, de portraits dans le goût de J. Rabel, de paysages d'une facture sèche, de chasses et de scènes pastorales, des ballets qu'il a composés pour la cour, de figures de costumes de ville et de cour, enfin de gueux et de figures de tabagie. H. H—N.

Archives de l'art français : Abcdario de Mariette. — J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs.* — De Chennevières, *Recherches sur quelques peintres principaux de l'ancienne France.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre graveur français.* — De Laborde, *La Renaissance des arts à la cour de France.*

RABELAIS (*François*), l'un des premiers prosateurs français par ordre de mérite, né vers 1495 (1), mort vers 1553. Si l'on se bornait à ce qu'on sait de certain sur Rabelais, sa biographie tiendrait en quelques lignes. Mais on l'a surchargée d'une foule d'anecdotes fausses, absurdes ou suspectes. La légende de son roman s'est étendue jusqu'à l'auteur lui-même, et il est devenu, sous la plume de ceux qui ont écrit sa vie, un être presque aussi fantastique que Gargantua ou Pantagruel. La tâche d'un biographe judicieux consiste donc surtout à faire justice de ces fables ridicules, à replacer dans la réalité des faits, dans le milieu où il vécut, l'homme que l'on a presque toujours envisagé à travers les conceptions bizarres de sa fiction romanesque.

Nous avons vu commencer à la naissance de Rabelais l'incertitude qui règne sur une partie de sa vie. C'est à Chinon, dans cette plantureuse province de Touraine, que l'auteur de *Gargantua* vint au monde. Il était le dernier de plusieurs frères, et son père, Thomas Rabelais, exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, ou, suivant les autres, d'aubergiste, à l'enseigne de la Lamproie. Ce qui est certain, c'est que celui-ci possédait à Chinon une maison, qui du temps de l'historien de Thou était devenue un cabaret, et aux environs le clos de la Devinière, renommé pour l'excellent vin qu'il produisait. Près de là, au village de Seully, était une abbaye, où le jeune Rabelais fut mis en pension vers l'âge de dix ans. Voyant qu'il n'y apprenait rien, on l'envoya au couvent de la Baumette, fondé par René, à un quart de lieue d'Angers, ou, suivant d'autres, à l'université de cette dernière ville. Il y connut Geoffroi d'Estissac, plus tard évêque de Maillezais, et les frères du Bellay, qui devaient un jour s'élever aux plus hautes dignités de l'État et de l'Église. « Son père voulut qu'il fût cordelier », dit Antoine Leroy, dans son *Floretum philosophicum*. En effet, avec le caractère et les goûts du personnage, on a peine à s'expliquer comment, sans une volonté formelle de la part de ses parents, il eût pu se décider à embrasser l'état monastique, et surtout à entrer dans un ordre mendiant.

Ce fut chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte, en Poitou, qui, dit Colletet (2) « faisoient vœu d'ignorance encore plus que de religion », que Rabelais accomplit son noviciat et passa successivement par tous les degrés du sacerdoce jusqu'à la prêtrise, qu'il aurait reçue vers 1511,

(1) Et non en 1483, comme le répètent tous ses biographes. Autrement, il aurait eu huit ou neuf ans de plus que ses camarades d'études, les frères du Bellay et Geoffroi d'Estissac ; Budé l'aurait traité de jeune homme à trente-huit ans ; enfin il faudrait croire qu'il en avait près de cinquante alors qu'à Montpellier il prenait le grade de bachelier en médecine et jouait la comédie de *La Femme mute* avec de jeunes et joyeux compagnons.

(2) *Histoire des poëtes françois*, manusc. de la bibliothèque du Louvre.

suivant l'annaliste Pierre de Saint-Romuald. Mais M. Benjamin Fillon a retrouvé un acte d'achat par les cordeliers d'une auberge à Fontenay, en date du 5 avril 1519, au dos duquel figure, entre autres signatures, celle de Rabelais, en qualité de frère mineur, et il fait remarquer que cette date doit être rapprochée de celle de son ordination (1). De ce séjour, qui dura une quinzaine d'années, datent deux sentiments fortement enracinés chez Rabelais : l'amour des lettres et la haine des moines. Il y refit ses études négligées, et s'éprit d'une vive passion pour ces auteurs de la Grèce et de Rome qui renaissaient alors de toutes parts, pour cette science encyclopédique dont on trouve des traces dans ses ouvrages, et qui était alors le mot d'ordre de tous les esprits affamés de savoir. Il est probable qu'il joignit dès lors à cette étude celle de nos vieux auteurs français : romans de chevalerie, *Roman de la Rose*, *Pathelin*, Villon, Crétin et toute cette littérature de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, si fortement empreinte du vieil esprit gaulois, dont notre auteur devait être l'un des représentants les plus complets.

Un cordelier qui s'adonnait aux sciences profanes, au grec surtout, étude alors singulièrement suspecte, devait aisément passer parmi ses compagnons pour un faux frère, pour pis encore. L'érudition était accusée de favoriser la révolte de l'intelligence, et la langue grecque, sa plus haute expression, devait être l'objet d'une suspicion toute particulière. Les chefs des communautés religieuses s'étaient mis à la tête de cette croisade contre les lettres, et Budé nous apprend que précisément les franciscains se faisaient remarquer parmi les plus acharnés. C'est au milieu de ces circonstances que, vers l'année 1523, des perquisitions faites par ordre supérieur dans la cellule de Rabelais et dans celle de Pierre Lamy, l'un des rares membres de la communauté qui partageaient ses goûts studieux, amenèrent la découverte de livres grecs, et probablement aussi de quelques écrits théologiques d'Érasme, suspects d'incliner aux erreurs de Luther. Le tout fut confisqué par le chapitre; les deux amis furent dépouillés de leurs livres, privés des moyens de se livrer à leurs études favorites, mis au secret, et peut-être la persécution serait-elle allée plus loin s'ils n'avaient prévenu par la fuite les mauvais traitements qui les menaçaient. Réfugiés, ensemble ou séparément, dans quelque maison de leur ordre, malades de tourment et d'inquiétude, ils attendirent que l'orage se calmât et qu'il leur vînt quelque secours du dehors.

Pierre Lamy correspondait avec Budé, que ses fonctions de maître des requêtes suivant la cour amenaient souvent en Touraine. Bientôt Rabelais était venu se mettre en tiers dans la correspondance (1), et c'est dans les lettres grecques du savant helléniste qu'il faut chercher les seuls détails authentiques sur cet épisode de la vie de notre auteur. Frère François, de son côté, grâce à la joyeuse humeur qu'il savait allier aux études les plus sérieuses, avait, du fond de son cloître, noué au dehors des relations avec plusieurs personnages considérables de la province et même de la cour. C'étaient, outre Budé, à Fontenay même, plusieurs membres de la famille Brisson, qui, dit Colletet, « l'excitoient à jeter le froc aux orties », André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage, qui a pour nos deux amis un souvenir aussi flatteur qu'inattendu, dans un gros traité *Sur le retraict conventionnel* (2).

Bientôt, Budé pouvait écrire à Pierre Lamy : « J'ai appris que vos tribulations avoient cessé depuis que vos persécuteurs avoient su qu'ils se mettoient en hostilité avec des gens en crédit et avec le roi lui-même; » et à Rabelais : « J'ai reçu d'un des plus éclairés et des plus humains d'entre vos frères la nouvelle qu'on vous avoit restitué ces livres, vos délices, et que vous étiez rendus à votre liberté et à votre tranquillité premières. »

On connaît les griefs des moines de Fontenay-le-Comte, la mesure des persécutions exercées contre Rabelais et son ami, la manière dont ils y échappèrent. Parlerons-nous maintenant des épisodes burlesques ou tragiques dont les biographes ont cru devoir illustrer le séjour de Rabelais dans ce couvent, des espiègleries sacriléges qu'ils ont prêtées à un homme qui touchait à la trentaine, occupé des études les plus sérieuses, engagé dans les ordres sacrés, qui, ainsi qu'il l'a déclaré, « vaquoit souvent au saint ministère de l'autel », et qui put bien, comme on l'a dit, « jeter aux orties » l'habit de Saint-François, mais non le traîner dans la boue, pour ne rien dire de plus? Parlerons-nous davantage de cette prétendue querelle avec Pierre Lamy, plaisanterie d'hommes graves prise au sérieux par des biographes trop légers, enfin de cette scène fantasmagorique, réminiscence de *La Religieuse* de Diderot et du *Moine* de Lewis, où l'on a représenté « le lieutenant général de Fontenay se rendant, au nom du roi, avec les principaux habitants de la ville aux portes de l'abbaye, qu'il fait ouvrir de force,

(1) *Poitou et Vendée*, Fontenay, 1861, in-4°, p. 45.

(1) Nous devons signaler ici, tout en faisant des réserves sur la question d'authenticité, une lettre de Rabelais à Budé que nous avons vue chez le libraire Boone à Londres, et qui a été publiée en 1860 dans le *Bulletin du Bibliophile belge*, p. 162

(2) Lyon, 1574, in-fol., p. 604. « Duo fratres vendiderunt domum aliquam communem sitam in hoc nostro oppido Fontis Naiadum (ita enim appellabant Amicus ille et Rabelæsus, divinitatem loci, et adolescentium nostrorum ingenia admirati). » Ajoutons ici, sur l'autorité de M. B. Fillon, que ce fut Rabelais qui, en 1542, fit donner par François Ier à la ville de Fontenay des armes et une devise dont il était l'auteur. L'écu était d'*azur à la fontaine d'argent maçonnée de sable*, et avait deux licornes pour support. La devise portait : *Felicium ingeniorum fons et scaturigo.*

et Rabelais trouvé dans une des *oubliettes* de la pieuse maison, où il serait mort en peu de temps » ?

Ce qui est certain, c'est que les amis de Rabelais comprirent qu'il y avait décidément incompatibilité entre lui et les ordres mendiants. Ils songèrent à lui assurer les avantages d'une règle plus douce, et bientôt, grâce à eux, frère François obtint du pape Clément VII un indult qui l'autorisait à passer dans l'ordre de Saint-Benoît et à entrer dans l'abbaye de Maillezais, avec le titre et l'habit de chanoine régulier et la faculté de posséder des bénéfices. Mais, soit que l'ordre des Bénédictins n'offrît alors guère plus de ressources que les autres à un esprit cultivé, soit plutôt que le caractère de Rabelais répugnât à toute espèce de règle, on le voit peu de temps après, « sans licence de ses supérieurs » (c'est lui-même qui l'avoue, dans sa supplique à Paul III, dont nous parlerons plus loin), quitter le couvent de Maillezais, prendre l'habit de prêtre séculier et courir le monde (*per sæculum diu vagari*), tantôt exerçant la médecine dans les maisons de son ordre et ailleurs, tantôt disant la messe, les heures canoniques et les autres divins offices à l'occasion; enfin encourant par cette vie vagabonde la double flétrissure de l'irrégularité et de l'apostasie (*Apostasiæ maculam ac irregularitatis et infamiæ ita vagabundus incurrit*).

On voit que Rabelais se jugeait lui-même assez sévèrement. Néanmoins il ne faudrait pas que ces expressions, conformes à la rigueur des règles canoniques et naturelles alors qu'on s'adressait au chef des fidèles pour en obtenir indulgence et pardon, abusassent sur la véritable position de Rabelais. Cette position, fausse sans doute, n'avait cependant rien, dans les mœurs du temps, d'absolument choquant, non-seulement pour les gens du monde, mais même aux yeux des ecclésiastiques, puisque nous voyons Rabelais, immédiatement après cette sortie irrégulière du couvent de Maillezais, accueilli chez l'évêque même du diocèse, Geoffroi d'Estissac, son camarade d'études à la Baumette, en attendant un bénéfice qu'on lui faisait espérer. Ce prélat grand seigneur et lettré se plaisait à réunir dans son château de Ligugé une société choisie d'ecclésiastiques, d'hommes du monde et de savants. De ce nombre était Jean Bouchet, procureur à Poitiers, auteur des *Annales d'Aquitaine* et d'un grand nombre d'autres ouvrages. On a entre lui et Rabelais un fragment de correspondance, curieux en ce qu'il fait connaître le genre de vie qu'on menait à Ligugé, séjour riant et tranquille, espèce d'abbaye de Thélème, si l'on veut, mais décente et digne d'un évêque, où la bibliothèque tenait plus de place que la cuisine (1), et dont on a bien gratuitement voulu faire un rendez-vous de libertins et de grossiers matérialistes.

C'est dans cette agréable retraite que Rabelais reprit le cours de ses études encyclopédiques, tantôt travaillant dans sa *petite chambre* et dans son lit, habitude à laquelle il est fait allusion dans *Pantagruel*, tantôt errant sur les bords du Clain, « douce rivière », qui vit sans doute plus d'une fois notre auteur rêver ou herboriser le long de ses rives (1). En effet, c'est vers cette époque que, parmi cette multitude de connaissances diverses auxquelles il avait jusque-là, sans choix et sans but précis, donné son temps et ses facultés, la science des choses naturelles, la botanique, la médecine prennent décidément le dessus. « Ainsi, dit Colletet, par la force de son esprit et par ses longs travaux, il s'acquit cette polymathie que peu d'hommes ont possédée, car il est certain qu'il fut très-savant humaniste et très-profond philosophe, théologien, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, arithméticien, géomètre, astronome, voire même peintre et poëte tout ensemble. Mais comme la science des choses naturelles estoit celle qui revenoit le plus à son humeur, il se résolut de s'y appliquer entièrement, et à cet effet il s'en alla tout droit à Montpellier. »

On ne connaît ni les causes ni la date précise de son départ de Maillezais et de Ligugé, et, quoi qu'en dise Colletet, il y a une lacune entre ce départ et l'arrivée de Rabelais à Montpellier. On a essayé de la combler par des traditions que ne confirme aucun document authentique, et d'après lesquelles il aurait résidé soit à Souday, village du Perche, avec la double qualité de curé et de médecin, soit aux châteaux de Glatigny et de Langey, appartenant aux frères du Bellay. Le témoignage plus formel d'Hubert Sussanæus, professeur à l'université de Paris (2), permet de croire que, de 1524 à 1530, Rabelais dut fréquenter les universités de Paris et de Bourges, ce qui expliquerait la connaissance intime qu'il montre des mœurs et des doctrines universitaires. Quoi qu'il en soit, on ne retrouve sa trace d'une manière certaine qu'à l'époque de sa première inscription, conservée dans les registres de la faculté de médecine de Montpellier, et datée du 16 septembre 1530.

Astruc, dans son *Histoire* de cette Faculté, nous apprend que Rabelais suivit les exercices des écoles pendant toute l'année 1531, et que, pour remplir l'obligation imposée aux bacheliers de faire des cours pendant trois mois, il expliqua les *Aphorismes d'Hippocrate* et l'*Ars parva* de Galien, tirant parti de ses études philologiques pour rectifier le texte grec d'après un manuscrit qu'il possédait. Il est probable qu'il profita de son séjour à Montpellier pour faire diverses excursions dans un but de science

(1) *Voy.* t. I, p. 199, et les notes de l'édition que nous avons donnée, avec M. Burgaud Des Marets, des *Œuvres de Rabelais*; Paris, Firmin Didot, 1857-1858, 2 vol. in-12.

(1) *Gargantua*, c. XXIII.

(2) Dans une épître en tête de ses *Alexandri quantitates*; Paris, 1539, in-8°.

ou de plaisir. Le titre de *Caloyer des îles d'Hyères*, qu'il prit plus tard en diverses circonstances, remonte probablement à des souvenirs de ce genre et de cette époque. Il nous a donné lui-même le nom de ses compagnons d'étude et de plaisir, lorsque, se mettant en scène nominativement, pour la première et la dernière fois peut-être, dans ce roman où l'on veut qu'il ait mis en scène tant de personnages de son temps, il fait dire à Panurge par Carpalim : « Je ne vous avois onques puis veu que jouastes à Montpellier avecques nos antiques amis, Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthazar Noyer, Tollet, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier et François Rabelais, la morale comœdie de celluy qui avoit épousé une femme mute. »

En attendant le grade de docteur, qu'il ne prit que plusieurs années après, Rabelais ne laissa pas d'exercer la médecine, notamment à Lyon, où il se rendit au commencement de l'année 1532; il est même remarquable que l'absence de ce titre ne l'ait pas empêché d'être attaché à un établissement public. On voit en effet qu'il fut médecin du grand hôtel-Dieu de Lyon, de novembre 1532 à la fin de février 1534. A cette dernière époque, on lui donna un successeur, parce qu'il s'était absenté deux fois sans congé (1). Mais dans un rôle de 1535, conservé à l'hôtel de ville, on lit en marge le nom de François Rabelais comme faisant partie d'une des dizaines du pennonnage de la rue du Bois. Lyon, comme il le dit lui-même, devint alors le siége de ses études (*sedes studiorum meorum*). Il est probable qu'il se mit aux gages de quelques-unes des maisons d'imprimerie et de librairie qui, depuis la fin du quinzième siècle, avaient fait de cette ville le transit des produits de la renaissance italienne et le grand marché des œuvres de la vieille littérature française, romans de chevalerie, anciens poëtes, facéties, chansons, inspirations de l'esprit gaulois, qui allaient bientôt céder la place à l'école de Ronsard. Il est du moins certain qu'à partir de 1532 il mit son nom ou donna ses soins à un grand nombre de publications de Sébastien Gryphe, François Juste, Claude Nourry, sur la médecine, l'archéologie, la jurisprudence; il ne reculait même pas devant la composition d'almanachs dont quelques-uns seulement ont été retrouvés, mais dont la série complète paraît s'être étendue de 1533 à 1550. Dans plusieurs d'entre eux, Rabelais proteste avec beaucoup de sens, comme il l'a fait du reste dans d'autres occasions, contre le rôle de devin qu'on lui a prêté et qu'il a pu lui-même s'attribuer quelquefois en plaisantant. Les calendriers de 1533 et de 1535 notamment renferment à ce sujet des réflexions aussi pieuses que sensées, appuyées sur de nombreuses citations de la Bible. Ainsi l'on rencontre un philosophe chrétien là où, sur la foi de la légende, l'on s'attendait à trouver un charlatan dans le genre de Nostradamus et de Matthieu Lænsberg.

(1) *Actes consulaires* des 14, 23 février et 5 mars 1534.

Parmi les publications auxquelles Rabelais prit part à cette époque, et qui ne sont pas toutes connues, on peut signaler les *Epistolæ medicinales Manardi*, le *Testament de Lucius Cuspidius*, les *Aphorismes d'Hippocrate*, qu'il dédiait à Tiraqueau, à Amaury Bouchard, à Geoffroi d'Estissac, car il n'avait oublié aucun de ses anciens amis et bienfaiteurs. Une belle lettre latine adressée à Bernard de Salignac témoigne d'une reconnaissance toute particulière pour ce personnage, auquel il doit, dit-il, « tout ce qu'il est, tout ce qu'il vaut », homme d'un rare mérite à coup sûr que celui, quel qu'il soit, qui a mérité un pareil hommage, et l'un de ces instruments inconnus par l'intermédiaire desquels s'est formé le génie mystérieux de Rabelais.

Cependant toute cette science, tous ces travaux célébrés à l'envi par les contemporains devaient moins faire pour rendre le nom de Rabelais immortel qu'un livre bouffon, basé sur des traditions populaires qui couraient les rues et les provinces, écrit par lui, si on l'en croit, *en buvant et mangeant*, pour amuser ses malades, et, suivant d'autres, abandonné à son libraire, pour le dédommager du peu de débit d'un de ses ouvrages scientifiques. Nous reviendrons sur l'apparition successive des divers livres de *Gargantua* et de *Pantagruel;* bornons-nous à dire ici que cette publication, à laquelle on ne peut jusqu'à présent assigner un point de départ plus ancien que 1532, ne fut complétée et réunie dans l'état où nous la voyons qu'après la mort de l'auteur.

Revenons à la biographie de Rabelais et aux deux voyages qu'il fit à Rome, d'abord au commencement de 1534, puis en 1536-1537, comme médecin et attaché à la maison de l'ambassadeur de France à Rome, le cardinal Jean du Bellay, le second des quatre frères qu'il avait connus à Angers. « Ce cardinal, dit Colletet, qui faisoit grand cas des hommes savants, et qui l'estoit extrêmement lui-même, ayant gousté la doctrine et la suffisance profonde de Rabelais, d'ailleurs l'ayant reconnu de belle humeur et d'un entretien capable de divertir la plus noire mélancolie, le retint toujours auprès de sa personne en qualité de son médecin ordinaire et de toute sa famille, et l'eut toujours depuis en grande considération. » Il résulte en effet des lettres de Rabelais écrites d'Italie, et publiées en 1651 par les frères Sainte-Marthe, des témoignages de François Thevet, qui se trouvait à Rome en même temps que lui, de Guillaume Postel, de Colletet, que Rabelais partageait son temps entre les affaires, souvent délicates et confidentielles, dont le cardinal du Bellay et l'évêque de Maillezais le chargeaient auprès de la cour de Rome, et des études archéologiques, médicales, scientifiques. Il apprenait l'arabe; il enrichissait du résultat de ses observations per-

sonnelles l'édition qui parut à Lyon chez Gryphe, en septembre 1534, de la *Topographia urbis Romæ* de Marliani. En même temps il envoyait à Étienne Dolet la recette du Garum ou Garus, retrouvée par lui, à Geoffroi d'Estissac, et à sa mère des fleurs, des légumes, des salades indigènes ou acclimatés en Italie, mais encore inconnus à la France (1). Voilà l'homme que l'on a voulu représenter pendant ce voyage de Rome « *comme un charlatan rôdant partout et menant l'ours* » (ce sont les paroles mêmes du P. Garasse), comme une espèce de bouffon capable de toutes sortes d'irrévérences et de grossières plaisanteries, alors que ses lettres datées de cette époque nous le montrent protégé à l'envi par les cardinaux, et qu'il allait recevoir du souverain pontife lui-même une haute marque de bienveillance.

« Pendant ces négociations qu'il faisoit pour les autres, dit Colletet, il se mit à penser sérieusement à luy-mesme, et considérant.... le crime d'apostasie et d'irrégularité qu'il avoit encouru en quittant son cloistre et changeant d'habit et de profession », il adressa au pape une supplique (*Supplicatio pro apostasia*) dans laquelle, après avoir fait l'aveu de ses fautes, il demandait au souverain pontife, outre une absolution pleine et entière, la permission de reprendre l'habit de Saint-Benoît, de rentrer dans un monastère de son ordre, et de pratiquer partout l'art médical, dans un but de charité et sans aucun espoir de lucre, etc. Une bulle du pape Paul III, donnée à Rome, le 17 janvier 1536, lui accorda sa requête, « ce que je remarque d'autant plus, ajoute Colletet, que je prétends faire voir par là que Rabelais, tout libertin qu'il paraissoit aux yeux du monde (2), ne laissoit pas d'avoir de pieux sentiments et de déférer merveilleusement aux saintes constitutions de l'Église catholique et orthodoxe, qu'il reconnut toujours pour sa véritable mère ».

Muni de ces bulles qui régularisaient sa position spirituelle, Rabelais, lors de son second retour d'Italie en France, dut songer également à compléter son état civil par l'obtention du grade de docteur en médecine, qui lui fut conféré à Montpellier, le 22 mai 1537. Les mentions suivantes sur les registres de la faculté nous le montrent cette même année interprétant en grec les *Pronostics d'Hippocrate*, et l'année suivante recevant un écu d'or du doyen Jean Schyron pour avoir fait un cours d'anatomie. Les aperçus qu'il a semés en se jouant, dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, sur la médecine, l'hygiène, l'anatomie, la circulation du sang témoignent assez de la profondeur et de la variété de ses études médicales. La tradition locale et le témoignage des contemporains s'accordent également à constater l'éclat de sa pratique et de son enseignement. Son portrait figura longtemps à Montpellier dans la salle des actes publics, et jusqu'à nos jours une robe que l'on prétendait avoir été la sienne était endossée par les récipiendaires.

En quittant Montpellier, vers le milieu de l'année 1538, notre nouveau docteur continua d'exercer la médecine dans plusieurs villes du midi, à Narbonne, à Castres, où l'on a des traces de son passage; à Lyon, où il revenait toujours avec une certaine prédilection. Son ami Dolet, dans un recueil de vers imprimé à Lyon en 1538, atteste la réputation médicale dont il jouissait, et notamment la célèbre démonstration anatomique à laquelle il se livra sur le corps d'un criminel pendu la veille, et qui lui servit à expliquer éloquemment la structure intérieure du corps humain. Un autre poëte du temps, Macrin, a aussi célébré, dans des vers élégants, la science encyclopédique, l'esprit enjoué et les cures merveilleuses dont furent témoins, dit-il, « Paris, Narbonne, les rivages de l'Aude et Lyon, où sont actuellement ses pénates et sa paisible résidence ».

Cependant Rabelais, tout en pratiquant la médecine avec l'autorisation du pape, n'avait pas encore satisfait complétement aux conditions qui lui étaient imposées par le bref d'absolution: il portait toujours l'habit séculier et n'avait garde de se soumettre à la règle d'un couvent. Il touchait les revenus du canonicat de Saint-Maur-les-Fossés, que lui avait octroyé le cardinal du Bellay, bien qu'il n'eût pas été reçu moine dans ce monastère avant son érection récente en collégiale. Pressé de scrupules à ce sujet, il adressa au pape une nouvelle supplique, et en obtint des lettres qui régularisaient définitivement sa position. Il dut donc, sans renoncer à la robe de docteur, endosser l'habit de bénédictin, et s'installa dans sa résidence, qu'il nomme, dans son Épître au cardinal de Châtillon, « paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délice et touts honnestes plaisirs d'agriculture et de vie champestre ». Thomas Corneille, dans son dictionnaire géographique, à l'article SAINT-MAUR, atteste qu'on y montrait encore de son temps la chambre habitée par l'auteur de *Pantagruel*.

Mais, comme le dit M. Paul Lacroix, « Rabelais, que l'on voit sans cesse tourmenté du besoin de changer de lieu et d'occupation, n'était pas homme à se confiner dans sa prébende, lorsqu'un bref du pape lui donnait licence de se transporter partout où bon lui semblerait pour l'exercice charitable de la médecine ». Et d'abord, à deux pas de son couvent, s'offrait à lui la demeure de son patron et supérieur ecclésiastique.

(1) « Rabelais apporta d'Italie pour d'Estissac le melon, les artichauds, les œillets d'Alexandrie. » (M. Drouyn de Lhuys, *Discours prononcé à la société d'acclimatation*, le 10 février 1860.)

(2) On se méprendra d'autant moins sur le sens du mot *libertin*, qui alors signifiait surtout un libre penseur que, parmi toutes les ordures mises sur le compte de Rabelais par ses biographes, on ne rencontre pas une histoire de femme.

le cardinal du Bellay, abbé de Saint-Maur, magnifique résidence, bâtie par Philibert Delorme, dont les portes lui étaient toujours ouvertes et dont on retrouve quelques traits dans la description de l'abbaye de Thélème (1). Il suivait le même cardinal a Rambouillet, chez les d'Angennes, ses parents, et l'on montre encore dans le parc la *Grotte de Rabelais* (2). Il visitait aussi les autres frères du Bellay, dont l'un était lieutenant général en Normandie, l'autre evêque du Mans. Il paraît même, d'apres les termes dont il se sert aux chapitres 21 du livre III et 27 du livre IV de *Pantagruel*, qu'il était présent aux derniers moments de l'aîné des quatre frères, Guillaume, seigneur de Langey, lorsqu'il mourut, à Saint-Symphorien, près de Lyon, au mois de janvier 1543. M. Merlet atteste « qu'il y a à Langey une maison qu'on appelle *le Rabelais*, du célèbre satirique qui y demeura quelque temps (3) » L'Estoile nous a conservé une lettre de Rabelais sans date, mais écrite de Saint-Ay, près Orléans, dont le seigneur, attache à la famille du Bellay, paraît lui avoir offert une joyeuse hospitalité dans son château. L'Orléanais, le Poitou, la Touraine, étaient en général le théâtre de ces excursions, qui probablement s'etendaient quelquefois plus loin, ainsi qu'on peut le conjecturer par certains passages de ses ouvrages où il montre une connaissance exacte des lieux les plus divers (4). Enfin il devait faire de fréquents voyages à Chinon, ou il avait une maison et plusieurs parents, entre autres un neveu apothicaire, du même nom que lui.

Les deux premiers livres de son roman, qui faisait assez de bruit et de scandale, continuaient à se réimprimer à Lyon, toujours anonymes ou pseudonymes; mais ce n'est pas sans surprise qu'en 1545, c'est-à-dire au plus fort de la persécution contre les écrits et les personnes, alors que trois amis de Rabelais, Dolet, Despériers et Marot, payaient de leur vie ou de leur liberté des opinions mal sonnantes, on voit Rabelais, avec cette adresse et cet esprit de conduite dont il a donné maintes preuves, obtenir de François I[er] un privilége, conçu dans les termes les plus honorables, pour l'impression du *tiers livre des faits et dicts heroiques de Pantagruel*, dont il s'avouait pour la première fois l'auteur, remplaçant par son veritable nom le pseudonyme anagrammatique d'*Alcofribas Nasier*, dont il s'était servi dans les deux premiers livres. En vain la Sorbonne voulut opposer sa censure à l'approbation royale; elle fut forcée de se taire sur la lecture que fit au roi du livre incriminé Pierre Duchâtel, évêque de Tulle et lecteur du roi; car il était dans la destinée de Rabelais d'être persécuté par les moines et les théologiens et d'être protégé par les prélats et les princes. « Ces folastreries joyeuses, hors l'offense de Dieu et du roi, » ce *pantagruélisme* que Rabelais lui-même définissait « une certaine gaieté d'esprit confite en mespris des choses fortuites », échappaient non-seulement aux accusations injustes d'athéisme, mais encore à toute articulation précise d'hérésie, ainsi que l'auteur s'en vante avec une certaine complaisance malicieuse dans un passage où il semble narguer et mettre au défi ses ennemis (1).

La maladie et la mort de François I[er] portèrent une atteinte au moins momentanée aux franchises de l'esprit français personnifié dans Rabelais, aussi bien qu'au crédit de ses protecteurs. Le roi tomba malade au commencement de février 1547, et mourut le 31 mars suivant. Or deux lettres latines, récemment retrouvées, l'une de Jean Sturm, recteur du gymnase de Strasbourg, à la date du 28 mars, l'autre de Rabelais lui-même, datée du 6 février, s'accordent à le représenter comme fugitif, nécessiteux et attendant à Metz quelques secours du cardinal du Bellay, à qui toutes deux sont adressées. Malheureusement celui-ci, privé de son crédit par la mort de François I[er], se démit de toutes ses charges et céda la place au cardinal de Lorraine peu après l'avénement de Henri II. Presqu'en même temps paraissait la fougueuse diatribe de Gabriel de Puits-Herbault, où Rabelais était représenté sous les plus noires couleurs, et ses ouvrages dénoncés comme contraires à la foi. Contraint pour cette fois de laisser le champ libre à ses ennemis, Rabelais remit à un autre moment la vengeance qu'il réservait à « l'enragé Putherbe »; et force lui fut d'aller chercher auprès du cardinal du Bellay, réfugié à Rome, les secours que celui ci ne pouvait guère lui faire tenir d'aussi loin. A défaut d'autres documents sur ce nouveau voyage en Italie, la preuve du séjour qu'il fit alors a Rome résulte du livre qu'il a publié sous le titre de *Sciomachie*, renfermant la description des fêtes célebrées dans cette ville en février et mars 1550, à l'occasion de la naissance de Louis, duc d'Orléans, fils de Henri II. Suivant toute apparence, c'est à cette époque, et à l'aller ou au retour de ce voyage en Italie, qu'il faut rapporter une tradition locale fort accréditee à Grenoble, d'après laquelle Rabelais persécuté aurait trouvé un refuge dans la maison de François Vachon, président à mortier au parlement de Dauphiné, où il aurait achevé son *Pantagruel*, et qui aurait aussi servi d'asile à Corneille Agrippa (2).

Quoi qu'il en soit, bientôt Rabelais, de retour en France, et, comme il le dit lui même, « pre-

(1) Voy. notre édition, t. I, p 203.

(2) Joanne, *Environs de Paris*, p. 797. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II, p 807.

(3) *Dictionnaire topographique du departement d'Eure-et-Loir*; Paris, Imprimerie impériale, 1861, in 4°.

(4) Comme, par exemple, lorsqu'il fait dire a Xenomanes. « J'ai vu les Iles de Cerq et Herm, entre Bretagne et Angleterre, etc. »

(1) *Voy.* l'*Epître dédicatoire* du liv. IV.

(2) Gui Allard, *Bibliothèque du Dauphiné*. — *Bulletin de la société de statistique de l'Isère*, t. II, p. 2[illegible]. — *Dictionnaire de Bayle*, au mot *Agrippa*.

sentement hors de toute intimidation », va nous donner un nouvel exemple de son adresse à tirer parti des positions les plus embarrassées. Sans perdre les bonnes grâces de son premier et de son plus ancien protecteur, il eut l'art de s'attacher à la maison de Lorraine, et de mener de front ses faveurs avec celles de la maison de Châtillon, son ennemie et sa rivale en influence. En effet, après avoir obtenu de Henri II pour l'impression de ses livres « en grec, latin et toscan », un nouveau privilége daté du 6 avril 1550 et signé « par le roy, le cardinal de Chastillon présent; » après avoir dédié le *quart livre de Pantagruel* à ce prélat, d'assez bonne composition, il est vrai, puisque bientôt après il embrassa ouvertement la réforme et se maria, dit-on, en robe de cardinal, nous voyons l'objet de toutes ces faveurs obtenir de plus, le 18 janvier 1551, la cure de Meudon du cardinal du Bellay, évêque de Paris, qui venait de faire en France un voyage inutile pour lui-même, puisqu'il tenta de vains efforts pour ressaisir son crédit, mais utile encore à son protégé.

« Il desservit cette cure, dit Colletet, avec toute la sincérité, toute la prudhomie et toute la charité que l'on peut attendre d'un homme qui veut s'acquitter de son devoir. Du moins l'on ne voit, ni par tradition ni autrement, aucune plainte formée contre ses mœurs ni contre sa conduitte pastorale. Au contraire, il y a bien de l'apparence que son trouppeau étoit très-content de luy, comme on le peut inférer de certaines lettres qu'il escrivit à quelques-uns de ses amys, qui sont encore entre les mains des curieux *et que j'ay veues*, où, entre autres choses, il lui mande qu'il avoit de bons et pieux paroissiens en la personne de M. et de Mme de Guise, marque du grand soin qu'il avoit à faire sa charge et à se faire aimer de ceux dont son evesque lui avoit donné la direction spirituelle. » Antoine Leroy, qui, moins d'un siècle après, se fait honneur d'avoir logé dans la maison habitée par Rabelais et prêché dans la chaire où Rabelais avait prêché, recueillit sur les lieux les mêmes témoignages favorables. Il y ajoute cette circonstance caractéristique que dans ce presbytère, où sa réputation attirait toutes sortes de visiteurs, Rabelais ne laissait jamais entrer aucune femme.

Cependant, malgré le privilége du roi, la publication du quatrième livre éprouvait autant de difficultés que celle du précédent, sinon davantage. En vain l'auteur y avait mêlé à ses attaques ordinaires contre les « cagots et papelards » un certain nombre d'injures à l'adresse « des démoniacles Calvin et des imposteurs de Genève ». Censuré par la Sorbonne, interdit par arrêt du parlement, il fallut, pour que le *quart livre* pût enfin se débiter, tout le crédit dont jouissaient les amis de Rabelais. Une épître dédicatoire au cardinal de Châtillon, lancée à propos et datée du 28 janvier 1552 (1553), enleva enfin l'autorisation de mettre en vente, près de trois ans après l'obtention du privilége. Mais un fait d'une haute importance, et qui n'avait point encore été remarqué, que nous sachions, c'est que le 9 février de la même année, c'est-à-dire dix-neuf jours avant l'autorisation définitive donnée à ce livre, le dernier qu'il ait publié, Rabelais résigna les deux cures qu'il avait conservées, soit comme titulaire, soit comme bénéficiaire, savoir : celle de Saint-Christophe du Jambet, au diocèse du Mans, et celle de Saint-Martin de Meudon, au diocèse de Paris. Ce dernier acte, que nous avons publié *in extenso* pour la première fois (1), prouve, contre l'assertion du savant abbé Lebeuf, que Rabelais non-seulement prenait le titre de *recteur ou curé de l'église paroissiale de Saint-Martin de Meudon*, mais encore qu'il en exerça effectivement les fonctions, conformément à la tradition attestée par Colletet, par Antoine Leroy et par Bernier. Or, si l'on considère les circonstances de la double résignation dont nous venons de parler, sa date, antérieure de quelques jours seulement à la publication définitive du quatrième livre, de quelques mois à l'époque présumée de la mort de Rabelais, ne sera-t-on pas amené à penser que ce fut un acte de haute convenance et de respect pour le ministère sacré, peut-être une concession nécessaire aux répugnances de la Sorbonne et du parlement, qui ne pouvaient admettre qu'un homme ayant charge d'âmes signât un livre tel que le *Pantagruel*, enfin une condition formelle mise par eux à la levée de leur opposition ?

« Il est certain, dit Colletet, que sur la fin de ses jours, rentrant en soy-mesme, reconnoissant ses péchez, et ayant recours à l'infinie miséricorde de Dieu, il rendit son esprit en fidèle chrétien. Ainsy tous ces contes ridicules que l'on a faits de luy, et toutes ces paroles libertines que l'on luy a attribuées n'ont esté que de vaines chimères et des faussetés punissables, inventées à plaisir pour le rendre plus odieux au monde. » Antoine du Verdier dit précisément la même chose dans sa *Prosopographie*, et son témoignage doit être regardé comme d'autant plus concluant que c'est une espèce d'amende honorable, comme on va le voir : « J'ay parlé de François Rabelais en ma *Bibliothèque* suivant la commune voix et par ce qu'on peut juger de ses œuvres; mais la fin qu'il a fait fera juger de luy autrement qu'on n'en parle communément.... Il a esté touché de repentance, contre ce qu'on croit communément, a recherché d'estre absous par le pape de son apostasie et irrégularité, comme il l'a esté. »

La même incertitude que nous avons signalée en commençant règne sur les derniers moments de Rabelais. On l'a fait mourir à Lyon, à Saint-

(1) Voy. la *Notice biographique* en tête de notre édition de Rabelais, p. XLV. Le présent article en est une reproduction abrégée, mais augmentée de plusieurs faits nouveaux.

Ay, à Chinon, à Meudon, à Paris. Quant à la date de cette mort, quelques-uns la reculent jusqu'en 1559; mais le plus grand nombre la fixent en 1553; d'autres ont ajouté la date du 9 avril (1). Ce qui rend difficile de la placer plus tard que cette dernière année, c'est le fait suivant, qui n'a pas encore été signalé : dans une satire latine de 1555, contre le médecin Jacques Dubois, *Sylvius Ocreatus*, espèce de dialogue des morts attribué à Henri Estienne, Rabelais figure comme habitant déjà depuis quelque temps l'empire de Pluton et y exerçant certains emplois. En l'absence de documents officiels qui trancheraient la question, la tradition la plus digne de confiance, quant aux circonstances morales et matérielles de cette mort, paraît être celle que l'on a souvent alléguée, mais dont Colletet va nous indiquer pour la première fois l'origine, l'autorité et la filiation.

« Rabelais mourut, non point à Meudon, comme l'a dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des escrivains le croyent, mais à Paris, en la rue des Jardins, sur la paroisse de Saint-Paul, au cymetierre duquel il fut enterré, et proche d'un grand arbre que l'on voyoit encore il y a quelques années (2).... Qué sa fin ait esté telle que je l'ay ditte, nous en avons un illustre garant en la personne de messire Jacques Fay d'Epesse, conseiller du roy et son ambassadeur en Hollande, *qui m'a dit plusieurs fois de sa bouche propre* que Rabelais estoit mort ainsy dans le sein de l'Église et enterré, comme il l'avoit appris du président d'Epesse, son père, qui estoit un des grands amys de ce docte deffunct »

Sur Rabelais et ses ouvrages il existe un grand nombre de travaux et publications, parmi lesquels nous nous contenterons d'indiquer le manuscrit de la *Vie des poëtes de Colletet*, souvent cité par nous; — *François Rabelais*, par Delécluze; Paris, 1841, in-8°; — *Légendes françaises, Rabelais*, par Eug. Noël; Paris, 1859, in-18; — *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*, par P. Lacroix; Paris, 1859, in-16; — Les *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, etc., par M. J.-Ch. Brunet; Paris, 1852, in-8°; les éditions de Leduchat, de l'Aulnaye, P. Lacroix, enfin celle que nous avons donnée avec M. Burgaud des Marets; Paris, Didot, 1857-1858, 2 vol. in-12.

E.-J.-B. Rathery.

RABENER (*Théophile - Guillaume*), poëte satirique allemand, né le 17 septembre 1714, à Wachau, près Leipzig, mort dans cette ville, le 22 mars 1771. Son père était avocat à la cour royale de Leipzig. Au collége de Meissen, dont son grand-père avait été autrefois recteur, il forma des liens d'amitié qui exercèrent toute sa vie sur son esprit une influence décisive. Il suffit de citer parmi ces amis Grabener, qui fut plus tard recteur du collége de Schulpforta, Gartner et surtout Gellert. En 1734 Rabener se fit inscrire à l'université de Leipzig, et y termina ses études de droit par cette thèse inaugurale : *De mitiganda furti pœna ob restitutionem rei ablatæ*. Ayant étudié spécialement l'administration intérieure de son pays, il devint, en 1741, inspecteur des douanes du district de Leipzig, fut appelé à Dresde en 1753, et nommé dix ans après conseiller du roi au département des douanes. A l'occasion du bombardement de Dresde, en 1760, la maison de Rabener fut détruite, et une grande partie des ouvrages qu'il avait destinés à paraître après sa mort, réduite en cendres. Sujet à de fréquentes syncopes depuis 1765, sa santé s'affaiblit de plus en plus. Il mourut subitement à Leipzig, où il avait coutume de se rendre deux fois par an, à l'époque de la foire. — De 1741 jusqu'à 1744, Rabener avait été collaborateur des *Belustigungen des Verstandes und Witzes* (Delassements de l'intelligence et de l'esprit), publication périodique qui parut sous la direction du professeur Schwabe et de Gottsched. Pour se soustraire aux allures despotiques de ce dernier, Rabener s'associa Gartner, Cramer, A. Schlegel, Schmid de Lübeck, Ebert et Zachariæ pour créer, en 1744, un nouveau journal, connu et devenu célèbre sous le titre de *Bremer Beitræge* (Feuilles brémoises), et qui a été illustré par la collaboration de Klopstock. Une grande partie des œuvres de Rabener se trouve dans cette publication. Dans ses satires, il prend souvent Lucien pour modèle, sans rien perdre pourtant de sa propre originalité. Rabener a exercé par ses écrits une grande influence sur son temps. Son humeur satirique attaque exclusivement les classes bourgeoises. Le blâme qu'il inflige aux vices et aux folies de ses semblables est puisé dans la pureté et l'impartialité de la raison humaine et dans les saines idées qu'il s'était formées des exigences morales du monde. Aussi est-il, dans ses satires, sans aigreur et sans violence; il plaisante plutôt qu'il ne blesse, et se concilie facilement ceux qu'il attaque. Il excelle encore comme écrivain épistolaire; ses *Lettres* ont été recueillies par Weisse; Leipzig, 1772, in-8°. Tout ce qu'il a écrit est en prose, à l'exception d'un morceau sous le titre *Beweiss, dass die Reime in der deutschen Dichtkunst unentbehrlich sind* (Comme quoi les rimes sont indispensables dans la poésie allemande). Parmi ses satires nous citerons comme les plus célèbres : *Versuch eines deutschen Worterbuchs* (Essai d'un dictionnaire allemand); — *Anton Sancha Panssa von Abhandlung von Sprüchwörtern, wie solche zu verstehen* (Traité des proverbes comme les en-

(1) Nous rencontrons pour la première fois cette dernière indication dans une note de la *Vie de Rabelais* placée en tête de l'édition de ses lettres de 1710. Mais c'est a tort que l'auteur de cette note s'appuie sur le P. de Saint-Romuald, qui se borne à indiquer l'année dans les editions in-12 et in-fol. de son *Trésor chronologique*.

(2) Cet arbre fut détruit entre 1647 et 1662.

tend A. de Sancha Pansa); — *Eine Todden-liste von Nicolaus Klimen, Küster an der Kreuzkirche zu Bergen in Norwegen* (Un registre mortuaire de N. K., sacristain de l'église de la croix à B. en Norvège); — *Lettres satiriques*, etc. La première édition des œuvres de Rabener est due aux soins de son ami C.-F. Weisse, Leipzig, 1777, 6 vol. in-8°; la dernière à ceux de Ortlepp, Berlin, 1840. J. M.

Schlosser, *Histoire du dix-huitième siècle*, vol. I, de l'éd. de 1836, p. 598; et Gervinus, *Littérature nationale*, vol. IV, p. 97. — Pischon, *Monuments de la littér. allemande*, vol. IV. — Meusel, *Lexikon*.

RABIRIUS (*Caius*), chevalier romain. Lorsque le tribun du peuple L. Apuleius Saturninus, créature de Marius, eut été, à la suite de troubles suscités par lui, assiégé dans le Capitole et mis à mort, Rabirius, partisan de l'aristocratie, porta en triomphe la tête de Q. Labienus, l'un des conjurés (100 av. J.-C.). Trente-six ans après, T. Labienus, neveu de Quintus, à l'instigation de César (si l'on en croit Suétone), empressé d'exciter la haine des plébéiens contre les patriciens, accusa Rabirius du meurtre de son oncle. Un décret, rendu malgré l'opposition du sénat, nomma deux commissaires (*duumviri*) pour examiner la cause, qui fut assimilée au *perduellio*, tombé en désuétude depuis longtemps. Quoique l'élection de ces commissaires appartînt aux curies, le préteur choisit J. César et son parent C. César. Le résultat du procès ne pouvait pas être douteux. Rabirius fut condamné à mort. Il en appela au peuple, et fut défendu par Hortensius et Cicéron, alors consul (63 av. J.-C.). Cette cause excita un grand intérêt. Ce n'était pas seulement la vie de Rabirius qui était en jeu, mais l'autorité du sénat. L'aristocratie fit de grands efforts pour sauver l'accusé, et, d'un autre côté, les chefs du parti populaire avaient ameuté la multitude contre lui. Au jour du jugement Labienus fit placer le buste de Saturninus dans le Champ-de-Mars, pour que sa vue appelât la vengeance sur la tête de celui qui avait contribué à la perte du tribun. Quoique le temps de la défense eût été limité à une demi-heure, Cicéron fit tout ce qu'il put pour sauver son client. Il admit que Rabirius avait pris les armes; mais il nia qu'il fût le meurtrier de Saturninus, prouvant que ce meurtrier était un esclave nommé Sceva. Il justifia d'ailleurs la conduite de Rabirius par celle même de Marius, le héros du peuple, et d'autres hommes célèbres. Tant d'éloquence fut vaine; le peuple criait vengeance. Il allait voter, et Rabirius eût été condamné si le préteur Q. Metellus Celer, en faisant enlever l'étendard qui devait rester suspendu sur la tour du Janicule pendant les délibérations du peuple, n'eût dissous l'assemblée et renvoyé la cause. Labienus abandonna l'accusation, sans doute sur le conseil de César, satisfait d'avoir donné une leçon au sénat, mais qui ne tenait pas à ôter la vie à un vieillard impuissant.

Dion Cassius raconte cet événement dans de grands détails. Niebuhr (préface du *Pro Rabirio*) prétend qu'il s'agissait d'une simple amende, et non de la peine de mort. Le langage de Cicéron fait plutôt croire qu'il s'agissait des deux choses.

RABIRIUS (*Caius*), surnommé *Postumus*, neveu du précédent, qui l'adopta et lui donna son nom. Il avait prêté des sommes considérables à Ptolémée Aulète, roi d'Égypte; lorsqu'il en demanda le remboursement, ce prince lui offrit la charge de *diocétès*, c'est-à-dire l'administration de ses revenus, dans l'espérance qu'il voudrait se payer et se compromettrait par quelques malversations. Rabirius tomba dans le piége tendu à sa cupidité: emprisonné par ordre de Ptolémée, il s'évada, et retourna à Rome. L'accueil qu'il y reçut fut fâcheux: on lui reprocha d'avoir avili son titre de chevalier en servant un roi étranger. Il fut même accusé de concussion (*repetundæ*), de complicité avec le proconsul de Syrie Aulus Gabinius, sous le consulat de César (59 av. J.-C.). Cicéron, qui avait déjà défendu son oncle, se chargea de sa cause (54). Rabirius fut banni. César le rappela de l'exil, et en 46 il l'envoya en Afrique et en Sicile, avec mission d'obtenir des provisions pour son armée. G. R.

Dion Cassius, XXXVII, 26, 28. — Suétone, *Jul.*, 12. — Cicéron, *Pro C. Rabirio*, passim; *in Pison*, 2; *Orat.*, 29. — Mérimée, *Études sur l'histoire romaine*. — Drumann, *Geschichte Roms*, vol. II. — Cicéron, *Pro Rabirio Postumo*, vol. II, 603.

RABIRIUS (*Caius*), poëte latin. Il était contemporain de Virgile. Velleius Paterculus le compte parmi les premiers auteurs de ce temps; Ovide a loué ses talents; Quintilien, qui fait mention de lui, en porte un jugement moins favorable. Sénèque cite de lui cette sentence remarquable, placée dans la bouche d'Antoine: *Hoc habeo quodcumque dedi* (*De beneficiis*, VI). Rabirius avait écrit un poëme sur la bataille d'Actium, qui appartenait sans doute au genre épique; les fragments qui en restent ont été insérés par Métaire dans son recueil: *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*. D'autres fragments, recueillis dans les fouilles d'Herculanum, ont été imprimés dans les *Volumina herculanensia* (vol. II, p. 13, in fol., Naples, 1809). Kreyssig les a publiés sous le titre de: *Carminis latini De bello Actiaco sive Alexandrino fragmenta*; Schneeberg, 1814, in-4°. Il en a paru une traduction italienne intitulée: *Frammenti di Rabirio poeta prodotti da G. Montanari*; Forli, 1830, in-4°. Kreyssig a publié aussi un livre: *Commentatio de C. Sallustii Crispi Historiarum lib. III, fragmentis, etc., atque carminis latini De bello Actiaco sive Alexandrino fragmenta*, Misen, 1835, in-8°, qui contient un résumé des discussions auxquelles ces fragments ont donné lieu. G. R.

Velleius Paterculus. — Ovid., *Ep. ex Pont.*, IV, 16, 5. — Quintilien, X, 90. — *De Pedone et Rabirio poetis*, dans *Rhein. Mus.*; *neue Folge*, vol. III, 2, p. 303.

OTEAU (*Pierre-Paul*), littérateur fran- ; le 29 octobre 1765, à La Rochelle, où il 't, le 21 octobre 1825. Quelques pièces de ın ton agréable le firent admettre en 1789 \cadémie de sa ville natale. Après avoir , en 1790, la prise de la Bastille dans une vint à Paris, et composa pour le théâtre ideville plusieurs comédies légères, entre *La Ville et le Village* (1802), qui reçurent accueil du public. Membre de la Société :hnique, il y lut un grand nombre de poé- ıe par un excès de modestie il refusa de au jour. De 1815 à 1820, il occupa l'em- sous-chef de bureau dans le ministère de e. On a encore de lui un joli poëme, *Les 'e l'enfance* (Paris, 1802, 1805, in-8°), de gracieux détails et écrit avec beau- ; sensibilité.

Annuaire nécrolog., 1825. — Rainguet, *Biogr. caise.*

:EL (*Claude*), mathématicien français, ; avril 1669, à Pont-de-Vesle (Bresse), 12 avril 1728, à Lyon. Il était agrégé à agnie de Jésus, et enseigna les humanités, mathématiques au collége de la Trinité « C'était, dit Pernetti, le génie le plus el et le plus beau que j'aie vu. Quels vo- ırécieux n'aurait-on pas faits de ses ou- livers, qui, restés manuscrits et disper- nous laissent aucune espérance de les voir 'éunis? » On a imprimé, après sa mort, bon *Commentaire sur la géométrie de 'es* (Lyon, 1730, in-4°).

I, *Lyonnais dignes de mémoire*, 283.

:S (*Pierre*), littérateur hollandais, né le mbre 1660, à Rotterdam, où il est mort, nvier 1702. A l'âge de dix-huit ans il fut able d'exercer les fonctions de notaire, ıgt il entra au collége d'Érasme pour y r les humanités. On a de lui : des *Ré- ns grecques, latines et flamandes La Grande-Bretagne délivrée* (1689), hollandais; *La Bibliothèque de l'Eu-* urnal littéraire, dont il entreprit la publi- n 1692; des éditions des *Colloques* d'É- t des *Metamorphoses* d'Ovide, etc.

seaux, *Notes sur Bayle*, II, 545. — Moréri, *Dict.*

:SSON (*Paul*), écrivain religieux fran- le 5 septembre 1634, à Gannat, mort le ɔre 1717, à Paris. Ayant fait profession ordre de Cluny, il enseigna la théologie abbayes de Saint-Martial à Avignon et :-Martin-des-Champs à Paris. Deux fois lit la charge de supérieur général, d'a- 1693 à 1705, puis de 1708 à 1714. On a ın savant traité du *Droit d'élection de de Cluny*, et le *Breviarium Clunia-* Paris, 1686, in-8°), qui servit de modèle 'autres ouvrages de ce genre.

res de Trevoux, févr. 1718. — Niceron, *Mé-*

TIN (*François* DE), historien français, mort en 1582. Il appartenait à une des plus anciennes familles du Charolais, et devint le chef de la branche de Bussy-Rabutin, dont le comte Roger, son petit-fils, a rendu le nom si célèbre par ses écrits et par ses aventures. François servit dans la compagnie du duc de Nevers, et il prit part aux guerres contre les Espagnols et les protestants. Il est auteur de *Commentaires des guerres entre Henri II et Charles-Quint* (Paris, 1555, in-4°), suivis d'une *Continuation* (ibid., 1558, in-8°); Guillaume de La Noue donna en 1558 une édition de ces mémoires militaires en 2 vol. in-8°. D'après le P. Le Long, le comte de Brienne avait retouché cet ouvrage, dans l'intention de le livrer à l'impression, mais il n'en eut pas le temps.

Papillon, *Bibl. hist. des auteurs de Bourgogne*, II.

RABUTIN (*Roger* DE). *Voy.* BUSSY-RABUTIN.

RACAGNI (*Giovanni*, en religion *Giuseppe-Maria*), physicien italien, né le 6 janvier 1741, à la Tarazza, près de Voghera (États-Sardes), mort le 4 mars 1822, à Milan. Il prit en 1760 l'habit religieux, chez les barnabites de Monza. Sous la direction du P. Canterzani, il s'appliqua aux sciences exactes, et y fit de tels progrès que jeune encore il fut chargé d'enseigner les mathématiques dans les écoles de Saint-Alexandre, à Milan. Il suppléa ensuite l'abbé Frizzi, et passa à Brera comme professeur ordinaire de physique. En 1790 il visita Rome, Naples, Vienne et la Hongrie, et entra, durant son voyage, en relations avec les comtes d'Esterhazy et de Firmian, le chevalier Hamilton et d'autres savants physiciens. Il fut nommé en 1801 l'un des quarante de la Société italienne, et en 1812 membre de l'Institut du royaume d'Italie. Il fonda par son testament un prix annuel de 2,000 livres pour celui des élèves milanais qui se distinguerait le plus dans les sciences physiques. On a de Racagni : *Teorica de' fluidi* (Milan, 1779, in-8°), et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Actes de la Société italienne*; le t. V des *Mémoires* de l'Institut italien contient de lui un travail posthume *Sur les systèmes de Franklin et de Symmer relatifs à l'électricité* (1838, in-4°).

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1823. — Labus, *Notice* dans le *Giornale arcad.*, XIV, 90.

RACAN (*Honorat* DE BUEIL, marquis DE), poëte français, né en 1589, au château de La Roche-Racan (Touraine), mort en février 1670. Il était d'une bonne famille de Touraine : son père, chevalier de l'Ordre et maréchal de camp, lui laissa en mourant une fortune assez embarrassée; car il existe une lettre de Henri IV, du 17 septembre 1605, par laquelle il accorde au jeune Racan un répit de deux ans contre ses créanciers. Heureusement sa cousine germaine avait épousé le duc de Bellegarde, grand écuyer, qui devint le tuteur de l'orphelin, et le fit entrer dans les pages de la chambre du roi. Ce fut dans cette maison de Bellegarde, dit Tallemant, que Racan, « qui commençoit deja à rimailler, eut la

connoissance de Malherbe », dont il apprit, comme il se plaît à le déclarer lui-même, « tout ce qu'il a jamais su de la poésie françoise ». En sortant des pages, il suivit la profession des armes; il nous apprend, dans une Ode à Louis XIV, qu'il prit part à presque toutes les expéditions de Louis XIII. Au retour de ses campagnes, il consulta sur le choix d'un état son ami Malherbe, qui lui répondit par l'apologue du *Meunier, son fils et l'âne*. La Fontaine s'est souvenu depuis de ce trait de la vie des deux poëtes, qu'il a réunis dans un hommage commun :

> Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
> Disciples d'Apollon; nos maîtres, pour mieux dire.

Racan avait achevé en 1625 son poëme dramatique des *Bergeries*. Il aimait la musique, jouait un peu du luth et se piquait de galanterie, malgré le portrait peu flatteur et probablement exagéré qu'a fait de lui l'auteur des *Historiettes*. « Hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier; il bégaye, et n'a jamais pu prononcer son nom; car par malheur l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal, etc. » Il faut lire dans le même ouvrage l'*Histoire des trois Racan*, qui vient à l'appui de ce qui précède. Néanmoins, notre poëte, comme nous l'avons dit, n'était pas sans quelques prétentions aux bonnes fortunes. Outre M[me] de Thermes, belle-sœur du duc de Bellegarde, qu'il avait choisie pour dame de ses pensées, il s'était adressé à d'autres femmes avec plus ou moins de succès. C'est un chapitre pour lequel nous ne pouvons que renvoyer aux *Historiettes de Tallemant* et aux *Lettres de Malherbe*.

L'année 1628 marque dans la vie de Racan : il était alors au siége de La Rochelle, où il commandait la compagnie du maréchal d'Effiat. Ce fut là qu'il vit pour la dernière fois Malherbe, qui mourut quelque temps après. Enfin, dans la même année, eut lieu son mariage « avec une fille d'Anjou, à qui il faisait la cour depuis quelque temps, et qu'il n'eut qu'à cause que M[me] de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfants, lui assura du bien (1) ».

Grâce aux 20,000 livres de rente dont il hérita d'elle peu après, il put vivre en gentilhomme campagnard, dans sa terre de La Roche-Racan. Mais il semblait que Malherbe eût emporté dans la tombe le génie de son disciple, qui resta vingt ans sans rien produire; cela ne l'empêcha pas d'être un des premiers membres de l'Académie française lors de sa fondation. Il y fit lire en juillet 1635 un *Discours contre les sciences*, qu'il est curieux de comparer avec celui de J.-J. Rousseau. Outre ses *Poésies diverses*, imprimées dans des recueils de 1621, 1627, 1633, il publia, vers la fin de sa vie, des *Traductions des Psaumes* et des *Odes sacrées*, 1631, 1651, et en 1660 *Dernières œuvres* et *Poésies chrétiennes*, qui, sans ajouter beaucoup à sa réputation, renferment de beaux passages et témoignent des idées religieuses de l'auteur. Tallemant nous le représente vieilli et un peu dépaysé à Paris, lorsqu'il y reparut pour un procès, vers 1651. On ne parlait plus autour de lui la langue de sa jeunesse, et il demandait à Ménage de « le traduire en langage vulgaire » aux beaux-esprits du temps. Comme le remarque M. Antoine de Latour, « il y a quelque mélancolie dans ce dernier mot. Ceux qu'il avait chantés n'étaient plus; celles qu'il avait aimées appartenaient à un autre règne : c'étaient de nouveaux noms, de nouvelles mœurs, tout un siècle nouveau; et au milieu de ce siècle il était là, lui, comme un débris vivant de la société d'autrefois. » Pourtant Boileau, qui n'a pas donné place à La Fontaine dans ses vers, a nommé jusqu'à trois fois Racan avec éloge. La postérité n'a pas non plus oublié cet élève de Malherbe attardé dans le siècle de Louis XIV, mais digne en quelques parties de servir de précurseur à La Fontaine, ce poëte qui eut des lueurs de génie, mais peu d'haleine, et qui devra son immortalité, non point tant à ses longues *Bergeries*, tant célébrées par ses contemporains, ni à sa traduction des *Psaumes*, œuvre assez médiocre de sa vieillesse, qu'à un petit nombre de stances sur la retraite, sur la vie champêtre, images douces et familières que M. Sainte-Beuve nous représente « se déroulant avec tant d'ampleur et de mollesse, dans un style un peu vieilli, qui n'en ressemble que davantage aux grands bois paternels et aux hautes futaies voisines du manoir ».

E.-J.-B. Rathery.

Tallemant des Réaux, *Historiette de Racan*, et *passim*, dans la nouvelle édition avec notes de M. Paulin Pâris. — *Notice biographique et littéraire* de M. Antoine de Latour, en tête de la nouvelle édition des *Œuvres complètes de Racan*, donnée par M. Tenant de Latour; Paris, Jannet, 1857, 2 vol. in-12.

(1) *Historiettes*. Cette fille d'Anjou était Magdelaine du Bois, fille de P. du Bois, seigneur de Fontaines-Marany.

RACHEL (*Joachim*), poëte satirique allemand, né à Lunden, dans le Norderdithmarsen (duché de Holstein), le 28 février 1618, mort à Slesvig, le 3 mai 1669. Il étudia la philologie aux universités de Rostok et de Derpt, et fut successivement recteur des colléges de Heyde (Norderdithmarsen), de Norden (Ostfrise) et de Slesvig. Rachel fonda en Allemagne le genre de satire poétique qui n'avait été jusqu'alors effleuré que par André Gryphius, dont les *Scherzgedichte* (*Chansons plaisantes*) parurent en 1657. Il imita avec un grand bonheur Juvénal et Perse. Disciple d'Opitz et de Tscherning, il l'emporte sur Lauremberg par la pureté du langage et de la versification. Plus sobre et plus sérieux que ce dernier, il n'est pas moins exempt du reproche à adresser à la satire allemande du premier temps, de se livrer trop à des excentricités cyniques et blessantes pour le bon goût. On a de lui dix satires. La première édition : Joach. Rachelii Lundinensis *Deutsche satirische Gedichte*, Francfort, 1664, in-12, n'en conte-

nait que six; la deuxième; Oldembourg, 1677, deux de plus (*L'Ami* et *Le Poëte*); la troisième, Londres (faux lieu d'impression), 1686, complétait, par les deux morceaux *Anatomie des pucelles* et *Éloge des pucelles*, le nombre ci-indiqué. D'autres éditions parurent à Leipzig, 1689, 1695; à Bremen, 1700, 1707; la dernière contient à la fois les satires de Lauremberg et quelques poëmes dans le dialecte bas-saxon; Berlin, 1743, par Dippel; Altona, 1828, par Schrœder. La satire la plus célèbre de Rachel porte le titre : *La Femme poétique*; il y analyse les sept péchés capitaux du sexe féminin. Aux études philologiques de Rachel on doit deux collections d'épigrammes latines et *Christlicher Glaubens-unterricht* (Enseignement chrétien), composé d'après le texte latin de Hugo Grotius. J. M.

Gervinus, *Littér. nation.* — Jordens.

RACHEL (*Elisabeth-Rachel* FÉLIX, dite), célèbre tragédienne française, née le 28 février 1821, à Munf, canton d'Argovie (Suisse), morte le 3 janvier 1858, au Cannet près Cannes (Var). Fille d'un colporteur israélite, nommé Félix, elle débuta par chanter dans les cafés en s'accompagnant d'une vieille guitare. En 1831, elle vint à Paris avec toute sa famille, et y continua le même genre de vie en compagnie de sa sœur Sarah. Choron, l'un des fondateurs du Conservatoire royal de musique, eut un jour l'occasion de les entendre. Il leur proposa de les recevoir toutes deux dans sa classe de chant, et se chargea de l'avenir de Rachel Félix, à laquelle il fit prendre le nom d'Élisa. Une courte épreuve le convainquit cependant que sa jeune protégée n'avait que de médiocres dispositions musicales. La déclamation lui convenait mieux. Il la fit donc passer dans la classe de Saint-Aulaire, qui lui fit apprendre les grands rôles de caractère, tels qu'Hermione, Iphigénie, Marie Stuart. La perfection de son jeu dans le rôle d'*Andromaque* (représentations données le plus souvent au Théâtre-Molière) attira entre autres l'attention de M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français. Ce dernier la fit admettre définitivement au Conservatoire, où, en octobre 1836, elle entra d'abord dans la classe de Michelot, puis dans celle de M. Samson, sous lequel ses progrès dans l'art de la déclamation furent très-rapides. L'offre d'un engagement annuel au prix de 3,000 francs, qui lui fut faite peu après par M. Deslestre-Poirson, directeur du Gymnase, interrompit le cours de ses études, et le 24 avril 1837 elle fit ses débuts au Gymnase, sous le nom qu'elle devait depuis tant illustrer. La pièce qu'elle joua était intitulée : *La Vendéenne*, et M. Paul Duport, son auteur, y avait tracé un rôle où elle pouvait déployer tous ses moyens. Elle annula son engagement le 1er mai 1838, et reprit ses études sous la direction des maîtres habiles qui devinaient son avenir et qui la présentèrent au Théâtre-Français. Le 12 juin 1838, elle y débuta par le rôle de Camille des *Horaces*. On raconte que les sociétaires l'auraient repoussée à l'unanimité, sans l'intercession de Mlle Mars : ils critiquaient à la fois sa taille, sa voix, son débit et ses gestes; aussi ses débuts eurent-ils lieu sans bruit. Divers incidents les interrompirent, et semblèrent les vouer, même d'avance, à l'indifférence du public et au silence dédaigneux de la critique. Une voix cependant s'éleva en faveur de la jeune israélite; c'était celle de M. Jules Janin, qui, dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 10 septembre 1838, célébra en style pompeux la nouvelle interprète de Corneille et de Racine. Dès le premier moment on vit que Mlle Rachel dédaignait les sentiers battus par les artistes qui l'avaient précédée; aussi ressuscita-t-elle tout d'abord la tragédie antique. Au bout de quelques mois, elle attirait la foule aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire. Elle était là dans son élément, et la pureté de sa diction, la beauté de son geste, la sévère majesté de son maintien, et l'intelligence profonde que, par une sorte d'intuition, elle manifesta du premier coup pour les nécessités de la scène, ne tardèrent pas à la signaler à l'admiration publique. Se fortifiant chaque jour par de sévères et consciencieuses études, Mlle Rachel dès l'hiver de 1838 voulut ajouter au rôle qui avait commencé sa réputation ceux d'Émilie, dans *Cinna*, d'Hermione dans *Andromaque*, d'Ériphile dans *Iphigénie*, de Monime dans *Mithridate*, d'Aménaïde dans *Tancrède*, d'Électre dans la tragédie de ce nom, de Roxane dans *Bajazet*. Après avoir successivement parcouru tous ces rôles, restés classiques, elle ne craignit pas d'en aborder de plus forts encore, comme ceux de Pauline dans *Polyeucte*, d'Agrippine, dans *Britannicus*, d'Athalie, et enfin, le 21 janvier 1843, celui de Phèdre, l'un des plus beaux et des plus difficiles qui existent à la scène, et qui révéla surtout toute l'étendue et toute la souplesse de son talent, plein de sève et d'originalité. Chaque création nouvelle semblait accroître l'engouement du public pour la jeune tragédienne, à laquelle toutes les classes de la société décernaient à chaque représentation un éclatant triomphe. Jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa majorité, son père fit tourner à son profit la popularité de l'artiste. Le Théâtre-Français, dont Mlle Rachel avait refait la fortune ébranlée, dut céder à des exigences qui à chaque rôle nouveau menaçaient de s'accroître. Comme il ne pouvait plus se passer d'elle, il était obligé de subir de dures conditions; et grâce à l'habileté et aux machinations du père Félix, Mlle Rachel vit ses appointements, qui à l'origine étaient de 4,000 francs, monter successivement au chiffre de 8,000, puis de 42,000 francs, sans compter les feux, les bénéfices et les congés, qui portèrent bientôt à plus de 80,000 francs le produit annuel de son talent. Divers procès ont révélé à ce sujet des circonstances curieuses.

Jusque-là Mlle Rachel, devenue sociétaire du

Théâtre-Français, s'était tenue dans les bornes de notre grand répertoire classique, et ses juges les plus sévères l'attendaient, pour la juger en dernier ressort, sur le terrain des œuvres modernes. Pour mettre un terme aux critiques dont elle était l'objet, elle voulut essayer plusieurs créations, et Mme de Girardin fit exprès pour elle sa tragédie de *Judith*. Représentée le 24 avril 1843, cette pièce ne permit pas de prévoir l'effet que Mlle Rachel pourrait produire dans la reproduction d'œuvres nouvelles, et ne laissa d'autres souvenirs que celui de l'incroyable richesse du costume de l'artiste chargée du rôle principal. Elle parut ensuite dans *Catherine II*, de M. Romand, dans *Virginie* (1845) et dans *Le Vieux de la Montagne* (1847) de M. Latour de Saint-Ybars. Quelque talent qu'eût déployé Mlle Rachel pour les soutenir, ces tragédies n'obtinrent aucun succès, et se trouvant moins goûtée dans les nouveautés que dans les anciens rôles, elle reprit au répertoire *Jeanne d'Arc* de Soumet, *Marie Stuart* de Lebrun et quelques pièces de second ordre, où elle eut aussi de nouveaux triomphes. Elle créa (13 novembre 1847) le rôle de *Cléopâtre*, dans la tragédie de ce nom, due à la plume de Mme de Girardin; mais celle des pièces modernes où son talent réussit le mieux fut *Adrienne Lecouvreur*, comédie-drame en prose, arrangée exprès pour son talent par MM. Legouvé et Scribe (1849). La Comédie-Française demanda ensuite pour elle à l'Odéon la *Lucrèce* de M. Ponsard, dont en 1842 elle n'avait pas même voulu ouvrir le manuscrit, déposé chez elle par son auteur, encore inconnu. Celui-ci lui donna en outre une gracieuse imitation d'un poëte latin sous le titre d'*Horace et Lydie;* mais, après une certaine hésitation, elle refusa de jouer en 1850 *Charlotte Corday*, l'un des chefs-d'œuvre de ce poëte, grande et belle étude historique que lui avaient inspirée les événements récents. A l'époque de l'inauguration de la république de 1848, Mlle Rachel associa ses triomphes à celui de la cause populaire : on se rappelle encore l'enthousiasme fiévreux qu'excitait sur la scène son admirable déclamation chantée de *La Marseillaise*, qu'elle interprétait chaque soir, un drapeau tricolore à la main. En 1853, Mme de Girardin écrivit aussi pour elle *Lady Tartufe*, comédie dont elle fit le succès. Le rôle de la Tisbé dans *Angelo, ou Le tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo, rôle qui était presque son histoire, lui valut un nouveau triomphe. Elle parut encore dans *Mlle de Belle-Isle*, de M. Alex. Dumas, dans *Diane*, de M. Émile Augier, et voulut lutter contre le souvenir de Mlle Mars dans *Louise de Lignerolle* (1853). Enfin, en 1855, elle eut sa dernière création dans *La Czarine*, de Scribe, dont ses efforts ne purent conjurer la chute; mais, au milieu de toutes ces créations, de ces essais plus ou moins heureux, c'était toujours dans les chefs-d'œuvre classiques de l'ancien répertoire que Mlle Rachel obtenait les triomphes les moins douteux et les plus complets. Dans notre temps, qui voit naître et mourir tant de réputations, aucune gloire ne fut si vite légitimée que la sienne; on se rappelle le premier voyage qu'elle fit à Londres en 1840, l'enthousiasme qu'elle excita chez les Anglais en interprétant Corneille et Racine, et ce bracelet offert par la reine à la jeune tragédienne avec ces mots tracés en pierres précieuses : *Victoria reine à Rachel.* Mais à Paris on n'acquiert pas impunément et aussi vite surtout la gloire et la fortune, ces deux biens que convoitent si ardemment tant d'individualités impuissantes. La médisance s'acharna contre Mlle Rachel, et le mystère de sa vie privée fut indignement livré à tous les vents de la publicité, comme si le public avait à juger de l'artiste autre chose que le talent. Dès les premiers temps de sa renommée, son mérite lui avait ouvert les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain; mais lorsque, à tort ou à raison, le voile qui cachait les faiblesses de l'artiste eut été déchiré par des mains brutales, les anges du noble faubourg replièrent leurs blanches ailes et redoutèrent le contact de la grande tragédienne. En 1855, après plusieurs demêlés avec la Comédie-Française, elle quitta le berceau de sa gloire et le seul public capable de la juger. Déjà deux fois elle avait donné la démission de son titre de sociétaire. Elle partit pour l'Amérique du Nord; mais ses espérances ou peut-être celles que sa famille avait fait miroiter à ses yeux furent complétement trompées, et les Yankees n'eurent point pour la tragédie l'enthousiasme qu'ils avaient montré pour l'opéra. Cette odyssée, gaiement décrite par M. Léon Beauvallet, un de ses compagnons, fut en tous points malheureuse. Déjà malade à son départ, Rachel revint complétement épuisée de forces. Vainement alla-t-elle demander au soleil du Caire le rétablissement de sa santé délabrée, il était trop tard. Retirée dans le midi de la France, au Cannet, elle y succomba à un mal qui depuis longtemps ne laissait plus d'espoir, et contre les progrès duquel elle n'avait cessé de lutter. Son corps ramené à Paris, y fut inhumé au cimetière de l'Est avec la plus grande pompe, le 11 janvier 1858.

H. Fisquet.

Eug. de Mirecourt, *Mlle Rachel*. — Vapereau, *Dict. univ. des contempor.* — *Journal des Débats*, 1837-1858. — L. Beauvallet, *Rachel et le Nouveau-Monde*, 1856, in-18.

RACHETTI (*Vincenzo*), savant médecin italien, né le 17 mai 1777, à Crema, où il est mort, le 9 avril 1819. Il étudia d'abord le droit, et fut reçu en 1798 docteur à Pavie; puis il se tourna vers la médecine, et prit ses degrés à Padoue. S'étant établi à Milan, en 1802, il compta au nombre de ses protecteurs le vice-président de la république cisalpine, Melzi, qui l'attacha comme secrétaire à la direction centrale de la santé. Il fut nommé en 1807 premier médecin de l'hôpital de Crema, et en 1808 professeur de physique au collége de cette ville. Appelé en

1810, à Pavie, il y occupa la chaire de pathologie et de médecine légale, puis en 1816 celle de clinique medicale, vacante par la mort de Raggi. Il avait des mœurs sévères et il aimait peu le monde. Défiant et susceptible, il devint dans ses dernières années acariâtre, fantasque et colère, et finit par tomber dans un état de manie voisin de la démence. On a de lui : *Della teoria della prosperità fisica delle nazioni;* Milan, 1802, in-8° : cet ouvrage déplut au gouvernement, et la commission nommée pour en rendre compte n'en porta pas un jugement favorable; l'auteur n'y donna pas de suite. Malgré une tendance marquée vers l'optimisme, il y a dans ce livre des aperçus neufs et ingénieux et une érudition variée; — *Trattato della milizia dei Greci antichi, colla versione del libro di Tattica di Arriano;* ibid., 1809, 2 vol. in-8° : un des plus curieux chapitres est celui qui concerne les éléphants considérés comme machines de guerre; — *Della struttura, delle funzioni e delle malattie della medolla spinale;* ibid., 1816, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

RACINE (*Jean*), le plus classique des poëtes dramatiques de la France, né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, mort à Paris, le 26 avril 1699. Ce nom de Racine, destiné à tant de gloire, appartenait à une famille d'honnêtes bourgeois, depuis longtemps connue dans cette ville, et dans laquelle la charge de contrôleur du grenier à sel se transmettait de père en fils depuis près d'un siècle. Jean Racine n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Son grand-père maternel se chargea de l'élever : mais, fort vieux, et partageant ses affections entre les divers rejetons d'une famille nombreuse, il n'eut pas pour lui cette sollicitude et cette tendresse qui paraissent surtout nécessaires aux orphelins. Plus tard Racine rappelait qu'assis à la table autour de laquelle le vieillard réunissait, les jours de fête, ses nombreux enfants, il s'était vu souvent négligé et oublié pour les autres, et qu'à peine alors il obtenait quelques regards. Ce que son grand-père fit de mieux pour lui fut de l'envoyer au collége de Beauvais, où il y avait des maîtres instruits. Racine y resta jusqu'à seize ans. A cette époque la mort de son grand-père le fit passer sous une autre tutelle : sa grand'mère et sa tante Agnès, toutes deux religieuses de Port-Royal, le firent sortir de Beauvais pour le placer près d'elles dans l'école qu'avaient ouverte, pour un petit nombre de disciples, les savants hommes retirés dans cette pieuse maison. Le nouvel écolier étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès dans toutes les parties de ses études, surtout dans le grec, dont il n'avait reçu à Beauvais que les premiers éléments. Il se fit aimer d'eux par la douceur d'un caractère tendre et déjà sérieux; mais cette douceur était accompagnée d'une ardeur de sensibilité très-vive et d'une activité passionnée d'imagination. Souvent l'austère moralité de ses maîtres s'inquiétait lorsqu'ils le voyaient, le front penché et l'œil étincelant, errer longtemps, un Sophocle ou un Euripide à la main, sous les ombrages de l'abbaye. Quelquefois cette curiosité inquiète, ce feu d'imagination dont leur prudence alarmée surveillait en lui les symptômes croissants, lui faisaient chercher en secret des plaisirs proscrits à Port-Royal. On le surprenait faisant des vers; il était fortement réprimandé pour se livrer à ce dangereux passe-temps, et il n'obtenait son pardon qu'en entreprenant de mettre en vers français les hymnes du breviaire romain. Un autre fois on le trouvait lisant à l'écart un texte grec des amours de Théagène et de Chariclée; le sacristain Lancelot lui arrachait le livre et le jetait au feu; mais cette lecture avait si fortement frappé l'âme tendre du jeune homme, que le roman tout entier était resté dans sa mémoire et qu'il riait du soin que prenait son maître d'anéantir un livre dont il n'avait plus besoin.

Le séjour de Racine dans la célèbre abbaye ne fut que de trois années. Ce temps bien employé lui suffit pour se mettre en état de lire sans aucune peine non-seulement tous les auteurs latins, mais les plus difficiles des auteurs grecs; et avant de sortir de Port-Royal il avait déjà lu et annoté les meilleurs ouvrages des uns et des autres. Ses études s'achevèrent au collége d'Harcourt, où il vint faire sa logique. Sa famille désirait qu'il se fît avocat ou qu'il se préparât à entrer dans les ordres; mais il paraissait n'avoir aucun goût pour ces deux professions. Les premiers moments qui suivirent son entrée dans le monde furent employés à faire des vers et à hanter quelques jeunes gens aimables et dissipés qui lui avaient fait aisément partager leur goût pour le plaisir. Un encouragement inespéré vint donner une nouvelle force à sa passion pour la poésie. Une ode qu'il composa sur le mariage du roi, en 1660, fut montrée à Chapelain, « qui présidait alors sur tout le Parnasse ». Celui-ci trouva que les vers en étaient bien tournés, et en dit son avis à Colbert, qui mit l'auteur sur l'état des pensions pour une somme de six cents livres. Alors Racine commença une tragédie qu'il destinait aux comédiens du Marais : elle ne fut pas achevée, et le titre même n'en est pas connu. Chaque pas nouveau de Racine dans un art qui semblait damnable à tout bon janséniste était un coup douloureux pour les habitants de Port-Royal, qui ne perdaient pas de vue leur cher élève. Un sonnet sur la naissance d'un enfant de madame Vitart, qu'il composa dans le même temps, fit frémir pour lui la sœur Agnès et les dévots solitaires.

Il faut dire aussi que, sans tomber dans le déréglement, Racine se livrait avec assez de vivacité aux inclinations de la jeunesse pour donner à ces pieuses personnes d'autres sujets d'inquiétude plus réels. Un peu plus tard, il écrivait

d'Uzès à La Fontaine : « Toutes les femmes ici sont éclatantes et s'y ajustent d'une façon qui est la plus naturelle du monde; et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce serait profaner la maison d'un bénéficier, comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière : *domus mea domus orationis;* c'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle. Si je ne puis l'être tout à fait, il faut du moins que je sois muet; car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, *comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères.* » Ces derniers mots font connaître que ce n'était pas seulement afin de le guérir de la passion de la poésie, mais pour le retirer d'autres dangers, plus sérieux, qu'on priait tant pour Racine à Port-Royal. En même temps qu'on priait pour lui, on lui adressait chaque jour des lettres pleines d'exhortations, de menaces ou d'anathèmes. Il n'en tenait pas grand compte, et continuait à faire des vers : seulement il les faisait en secret, et ne les montrait qu'à des amis dont il était sûr. Pendant une absence de l'abbé Levasseur, il lui écrivait : « Ne pouvant vous consulter, j'étais prêt à consulter, comme Malherbe, une vieille servante qui est chez nous, si je ne m'étais aperçu qu'elle est janséniste comme son maître (1), et qu'elle pourrait me déceler : ce qui serait ma ruine entière, vu que je reçois tous les jours lettre sur lettre, ou plutôt excommunication sur excommunication à cause de mon triste sonnet. » Cette crainte et ces précautions, qu'il exagère ici pour plaisanter, étaient tout l'effet qu'avaient produit sur lui les sermons de sa tante et de ses maîtres.

En même temps, Racine échangeait avec le fidèle Levasseur des réflexions moqueuses sur les événements qui se passaient dans l'intérieur de Port-Royal et auxquels tout le parti était aussi attentif que s'il se fût agi des destinées du monde. Il parle de la douleur inconsolable qu'a causée à sa tante la retraite de celui qui était son *saint père*, ou plutôt, pour parler comme M. Gomberville, son *futur époux.* C'était M. Singlin. « Il n'est plus *dessus le trône de saint Augustin*, et il a évité par une sage retraite le déplaisir de recevoir une lettre de cachet par laquelle on l'envoyait à Quimper. Le siége n'a pas été vacant bien longtemps. La cour, *sans avoir consulté le Saint-Esprit, à ce qu'ils disent*, y a élevé M. Bail, sous-pénitencier et ancien confrère du bailli dans la société des bourses des Cholets. Vous le connaissez sans doute, et peut-être est-il de vos amis. *Tout le consistoire a fait schisme à la création de ce nouveau pape*, et ils se sont retirés de côté et d'autre, ne laissant pas de se gouverner toujours par les monitoires de M. Singlin, *qui n'est plus considéré que comme un antipape. Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.* »

Cependant tous ceux qui s'intéressaient chrétiennement à Racine firent un nouvel effort auprès de lui. En même temps qu'on le sermonna de nouveau sur la dangereuse frivolité du métier de poëte, on lui représenta que ce métier était chanceux et n'assurait point son avenir. Cette dernière considération le fit réfléchir plus que la première. Un de ses oncles maternels, chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Uzès, en Languedoc, lui donna l'espérance d'un bénéfice, et l'invita à venir demeurer avec lui. Racine fit un violent effort sur lui-même, se décida à un sacrifice qu'il croyait commandé par la raison; et alla passer à Uzès l'hiver de 1661 et le printemps et l'été de 1662.

On a conservé vingt-trois lettres de la correspondance qu'il entretint pendant ce temps avec l'abbé Levasseur, M. Vitart, un de ses cousins, sa femme, *mademoiselle* Vitart, et La Fontaine, dont il avait fait la connaissance pendant les premiers temps de son séjour à Paris. Ces lettres sont charmantes : il y raconte avec esprit, naturel et grâce, les ennuis de sa nouvelle vie. Pour arriver au bénéfice que son oncle lui faisait espérer, il était nécessaire qu'il entrât dans un ordre régulier. Il étudiait, non sans de grands soupirs, la théologie dans la *Somme* de saint Thomas. Vêtu de noir de la tête aux pieds, il assistait aux offices avec son oncle. Comme on avait appris dans Uzès qu'il était auteur d'une ode sur le mariage du roi, récompensée par M. Colbert, les notables du pays le poursuivaient de leurs compliments et recherchaient sa société; mais il préférait sa solitude à la conversation de ces provinciaux, encore plus arriérés et plus méchants qu'on ne l'est ordinairement dans les petites villes, et dont en outre il avait peine à comprendre le langage. « Il n'y a, dit-il, personne ici pour moi : *Non homo, sed littus atque aer et solitudo mera.* » Il aimait mieux, seul dans sa modeste chambre, ou dans quelque promenade écartée, relire l'Arioste ou Sophocle, quand il avait achevé sa besogne théologique, ou ajouter quelques vers à une tragédie commencée sur le sujet de la Thébaïde. Tous ces détails sur sa vie sont racontés par lui-même tantôt avec un aimable enjouement, tantôt avec un accent de mélancolie qui attendrit doucement. Il ne se trouve dans ces lettres aucune de ces confidences telles qu'en ont ordinairement à se faire les jeunes gens et, plus que d'autres peut-être, les jeunes poëtes; Racine n'avoue aucune passion ni aucune aventure. Un passage cité plus haut explique son silence sur ce sujet : il voulait se taire par bien-

(1) Racine était logé à Paris, dans l'hôtel du duc de Luynes.

État, et d'ailleurs il avait peu de chose
r. Mais le jeune étudiant en théologie
surtout une sensibilité vive, et une âme
impressionnable, faite pour connaître
le passion qui profondément ressen-
et agrandit l'existence, et donne une
impulsion au génie du poëte.
ant, tandis que Racine continuait ses
théologie, en les entremêlant toujours
poétiques, des difficultés imprévues
opposer à l'accomplissement du projet
ncle avait formé pour lui. Le chanoine,
ffaires étaient dans un assez mauvais
agea dans des procès qui ne lui per-
s de résigner son bénéfice à son neveu.
lassa d'attendre une position dont il
cepté l'espérance qu'à contre-cœur; il
ris, décidé à suivre ses goûts et à se
partage aux travaux vers lesquels sa
ttirait. Il publia d'abord son ode inti-
nommée aux Muses, qui amena l'at-
la cour et du public sur l'auteur des
de la Seine, qu'on commençait à ou-
i lut cette nouvelle ode avec plaisir,
au poëte une gratification de six cents
*r lui donner le moyen de continuer
'ation aux belles-lettres*, comme il
s l'ordre signé par Colbert. Un avan-
récieux, dont cette mince pièce fut
occasion, ce fut la connaissance de
de Boileau. Molière, qui avait donné
x ans *L'École des femmes*, et qui se
à faire jouer *Le Misanthrope*, était
ilieu de sa carrière : Boileau, auteur
s satires très-goûtées du public, n'é-
s qu'à l'entrée de la sienne. Les éloges
nèrent l'un et l'autre à l'ode de Racine
ir lui une occasion de les voir, de les
sur son art et de se lier avec eux. Il se
rminer cette tragédie des *Frères enne-*
l avait entreprise pendant son séjour à
pièce fut jouée en 1664, et eut quelque
Alexandre (1665) en eut beaucoup; ces
es étaient conçues en partie dans ce
que Corneille lui-même, par ses der-
ces, avait contribué à entretenir dans
, et offraient de nombreuses traces
ience et de jeunesse. L'*Alexandre*
Racine avec Molière; cette tragédie
ord été confiée à la troupe du Palais-
e Molière dirigeait; mais Racine, mé-
s acteurs, leur retira tout à coup son
après quelques représentations, et le
'hôtel de Bourgogne. Molière fut vive-
sé de ce procédé, rendu plus sensible
r le départ d'une de ses meilleures
qui suivit à l'hôtel de Bourgogne l'*A-*
, où elle avait un rôle : de là entre les
es un refroidissement, qui sans amener
aucune inimitié, mit fin pour jamais à
n. Animé par le succès de l'*Alexandre*,
ir les conseils de Boileau, qui ne fai-
sait du reste que seconder son talent poétique,
Racine entreprit une nouvelle tâche, qu'il acheva
en moins de deux ans. En 1667 parut *Andromaque*, son vrai début, puisque c'est le premier ouvrage qui révèle clairement la puissance et le caractère particulier de son génie.

La partie de la vie de Racine qui s'étend d'*Andromaque* (1667) à *Phèdre* (1677), c'est-à-dire depuis son premier chef-d'œuvre jusqu'à sa retraite du théâtre, cette période, si remplie et si éclatante, est celle sur laquelle les mémoires du temps et ceux de son fils nous ont transmis le moins de détails. Les dates de ses pièces, et un certain nombre de faits relatifs aux circonstances de leur première apparition sur la scène, aux critiques qui en furent faites et aux querelles littéraires dont elles furent l'occasion, voilà tous les matériaux qui ont été laissés aux biographes pour cet espace de temps. Du reste, il ne nous est venu presque aucun détail sur la vie intérieure de Racine pendant ces dix années, ni sur les relations qu'il entretint avec le monde en dehors de ses triomphes et de ses luttes d'auteur. On ne peut combler cette lacune en recourant au recueil de sa correspondance, puisque, par un singulier hasard, de toutes les lettres qu'il écrivit pendant cet intervalle de dix ans, aucune n'a été conservée. Nous en sommes réduits à un petit nombre d'indications fugitives, par lesquelles les contemporains, trop peu soigneux de recueillir pour la postérité toutes les circonstances de la vie du grand poëte, ont trahi par hasard quelques mots du secret que la piété filiale a gardé. C'est ainsi que madame de Sévigné, dont le gracieux bavardage touche à tout, nous a révélé par quelques indiscrétions, malheureusement très-rapides, la passion de Racine pour la Champmeslé.

Les souvenirs recueillis sur les rapports du poëte avec le public, les traits et les anecdotes conservés sur la représentation de ses ouvrages et sur ses démêlés avec les auteurs, sont si connus, qu'on juge inutile d'y revenir ici. L'opposition que la ligue des auteurs jaloux fit au succès de *Britannicus;* les vicissitudes de la comédie des *Plaideurs*, d'abord condamnée par le parterre, puis sauvée par les rires de Louis XIV; la résolution que prit le roi, après avoir vu *Britannicus*, de ne plus figurer dans les ballets de la cour; la lutte entreprise avec Corneille sur le sujet de *Bérénice*, indiqué ou, pour mieux dire, imposé aux deux poëtes par la duchesse d'Orléans; les critiques de madame de Sévigné sur *Bajazet;* les menées de madame Deshoulières et du duc de Nevers en faveur de Pradon; la concurrence qui s'établit durant quelques jours entre les deux *Phèdre :* tous ces détails ont été lus mille fois, et sont présents à la mémoire de tous les amis des lettres. On n'essayera pas non plus ici de présenter une analyse et un jugement de chacun des ouvrages de Racine. On aime mieux considérer d'une vue

générale le génie de ce poëte et marquer, s'il se peut, les caractères généraux de son théâtre, en recherchant quel but il se proposa, à quelles règles il s'assujettit, et quels procédés de composition et de style il employa.

De même que Corneille, Racine se propose la peinture du cœur humain considéré abstractivement : c'est-à-dire qu'il a pour but de peindre la passion prise en elle-même, isolée du mouvement de la vie réelle, ou du moins séparée de toutes les circonstances, de tous les accidents et de tous les objets extérieurs qui ne sont pas absolument indispensables pour la faire naître et pour l'entretenir. Il ne cherche point à présenter sur la scène un tableau complet de la vie humaine : l'homme pour lui est tout entier dans les mouvements de la passion ; la tragédie pour lui est une analyse du cœur humain présentée sous la forme d'une action très-simple. Par conséquent il ne cherche pas non plus à faire revivre sur le théâtre une époque historique avec la plupart de ses événements intéressants, avec tous les traits de sa physionomie particulière. Quelques faits donnés par l'histoire ou par la mythologie, quelques événements fictifs ajoutés à ces faits lui servent à composer le cadre où il place ses quelques personnages. Il s'attache beaucoup moins à mettre des hommes sur la scène qu'à y peindre l'homme ; et encore l'homme pour lui n'est-il pas un foyer de passions nombreuses et diverses se succédant, se mêlant, ou se livrant entre elles de bizarres luttes. L'homme tel qu'il le représente est lui-même très-simplifié. Chacun de ses personnages n'agit et ne se révèle que par un nombre limité de passions, parmi lesquelles il s'en trouve une plus agissante, plus caractérisée que les autres et destinée à attirer de préférence les regards. Pour que la transformation soit complète sur ces personnages ainsi réduits à un petit nombre d'éléments essentiels, Racine répand un caractère de grandeur, de noblesse et d'élégance, que l'imagination idéale lui a fait concevoir. S'agit-il de penchants criminels, de passions mauvaises, il adoucit par un art ingénieux l'horreur des excès qu'il est obligé de retracer ; il tempère la laideur du mal par l'énergie savante et chaste de la peinture. Non-seulement il se plaît à parer la nature humaine de dehors majestueux, imposants ou aimables ; il prend soin de mettre dans les mouvements des passions plus de suite et de conséquence qu'elles n'en montrent dans la réalité, et en quelque sorte une logique plus visible. Il atténue les incohérences et les contradictions les plus vives de leurs crises et de leurs transports ; ou plutôt il les fait plus conséquentes dans leurs inconséquences, plus rationnelles dans leurs désordres. En un mot, il embellit la nature humaine après l'avoir simplifiée. L'étude des passions ainsi entendue étant le vrai but du poëte, il n'a pas besoin de donner à l'action dramatique une longue durée ni de la transporter successivement dans différents lieux. Il accepte sans restriction les règles qui prescrivent l'unité de temps et de lieu, et y conforme exactement tous ses ouvrages. Il ne se fait aucune violence pour les suivre. Il ne cède pas non plus à un respect aveugle et fanatique pour l'autorité d'Aristote. S'il reconnaît ses lois sévères, et s'y assujettit avec une docilité parfaite, c'est qu'elles se trouvent d'accord avec ses propres vues ; c'est la nature même du travail qu'il a entrepris qui le dispose à leur obéir.

Tels sont, si cette analyse est exacte, les principes et les procédés essentiels dont se compose ce qu'on pourrait appeler le système dramatique de Racine. Mais à l'auteur engagé dans cette voie s'offre une grave difficulté. Il est à craindre que cette scène dont le mouvement et l'aspect sont si simples ne paraisse vide. Il est à craindre que ces personnages créés par une décomposition réfléchie de la réalité ne paraissent immobiles et sans vie. Il est à craindre que cette noblesse et cette élégance dont le poëte les a revêtus ne paraissent un emphatique mensonge, une vaine décoration jetée sur des abstractions mortes, sur des fantômes insensibles. Ainsi, au bout de cette interprétation hardie de la nature humaine il se rencontre un formidable écueil. Tandis que pour représenter l'homme plus dignement, et avec une vérité plus profonde, le poëte le mutile et l'embellit, il risque de tarir en lui les sources de la vie et d'affaiblir d'une parure mensongère un automate glacé. C'est là ce qui rend dans le genre de la tragédie classique le succès si difficile et si rare ; et c'est là où triomphent le génie et l'art de Racine. Dans l'analyse qu'on vient de faire des caractères généraux de son théâtre, a-t-on rien avancé qui ne puisse s'appliquer à Andromaque, à Néron, à Roxane, à Phèdre, à Joad, à tous ses personnages principaux et secondaires ? Des gens attentifs voient aisément tout ce que ces créations des poëtes ont de plus et de moins que l'homme réel. Certes, la simplicité de leur nature, l'élégance surhumaine de leurs proportions, et la nudité du fond sur lesquels elles se détachent, sont des choses frappantes pour tous. Andromaque, Agrippine, Roxane ne nous représentent ni ce que nous voyons autour de nous, ni ce que l'histoire nous retrace. Ce sont bien là des êtres factices, des images infidèles, hardiment inexactes, de ce que nous sommes. Mais toutefois, quels intimes rapports s'établissent entre eux et nous dès qu'ils ont commencé à se développer sous nos yeux (1) ! Quelle puissante sympathie concentre sur eux toutes les forces de notre âme ! de quelle

(1) « De quoi se plaignent les critiques si *avec si peu d'incidents et peu de matière* j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin ? » (Racine, préface d'*Alexandre*.)

vérité vivante ils nous paraissent doués, et comme nous nous reconnaissons nous-mêmes dans tous leurs traits! Comme ces abstractions se meuvent et respirent! Les mensonges du poëte sont oubliés ou plutôt ignorés : on voit, on entend des hommes; et en même temps que la raison s'élève par la contemplation des traits généraux de la passion, et en même temps que l'amour de l'idéal se satisfait par la peinture embellie de la vertu et du vice, la sensibilité s'émeut comme au spectacle d'une action réelle; de telle sorte qu'il n'est aucune de nos impressions qui ne soit à la fois instructive et animée, forte et saisissante.

A l'appui de ces réflexions, il sera bon de citer quelques paroles d'un éloquent avertissement qu'un écrivain adressait aux partisans, alors passionnés, de cette école qui reniait Racine, comme trop idéal et trop froid, pour passer tout entière à Shakspeare : « Si notre scène est étroite, si elle a manqué jusqu'ici à la fidélité de l'histoire, des mœurs et des costumes; si, renfermées dans l'enceinte des palais, les passions ont perdu ce qu'elles ont d'énergique, de naïf et de populaire sur les places publiques, au milieu des plus grands intérêts; si le spectacle de la nature et le contraste passionné de ses beautés et des désordres de l'âme vient trop rarement nous émouvoir, il ne faut pas oublier que, seuls entre tous les peuples, nous nous sommes élevés à une étude abstraite de la passion qui ravit les esprits délicats et forts à des émotions tout aussi poétiques que celles des théâtres étrangers. Shakespeare, Schiller et Gœthe touchent autrement que Racine, mais non plus profondément que lui. Il y a besoin de réfléchir pour retrouver en soi toutes les émotions que ses pièces font ressentir. Mais cette réflexion, il la rend naturelle, facile à la foule même. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner un parterre français sous le charme de la représentation. Il n'est pas froid, comme on le dit; seulement, il est recueilli, parce que Racine commande le recueillement; et quand viennent les explosions à la suite de longs et admirables développements, on peut voir si elles ont perdu à la patience de la réflexion et si des épanchements non moins vifs de poésie ne s'échappent pas de toutes les âmes (1). »

Les remarques générales qui viennent d'être présentées sur le théâtre de Racine pourraient être appliquées, dans ce qu'elles ont de fondamental, à celui de Corneille. Du reste, si les grands principes sont communs aux deux poëtes, on remarque entre eux de notables différences dans l'application qu'ils en ont faite.

Le génie de Corneille tendait au grand : il était tourmenté du besoin d'élever et d'exalter les âmes par des émotions sublimes. Ce besoin chez lui était si vif, qu'il craignait de montrer sur le

(1) P. Dubois, dans *Le Globe*, 23 octobre 1827.

théâtre des hommes faibles. Il voulait que le sentiment de l'admiration dominât tous les autres dans l'âme du spectateur. Pour que la source de l'admiration ne tarît pas, il fit de presque tous ses personnages des héros de volonté. Bienfaiteurs ou tyrans de leurs semblables, ses personnages d'ordinaire ne cèdent point à l'empire des passions : ils les domptent, ou s'entendent et concertent librement avec elles. Cette théorie dramatique est grande; mais elle exclut le pathétique de la scène; mais trop constamment ou trop témérairement appliquée elle peut affaiblir l'intérêt, en laissant trop prévoir le jeu et le dénoûment de l'action, ou en ôtant aux personnages les plus infaillibles moyens de s'attirer la sympathie du spectateur. Racine le comprit; et, tout en restant dans cette sphère idéale dont on a cherché plus haut à donner l'idée, il mit sur la scène des personnages plus vrais et plus intéressants, en les faisant plus accessibles aux entraînements de la passion, en leur donnant, comme il le dit lui-même, « une bonté médiocre, c'est-à-dire, une vertu capable de faiblesse (1) ». C'est une des principales différences par lesquelles il se sépare de Corneille : c'est un des plus utiles perfectionnements qu'il apporta dans l'art dramatique. On a dit qu'il avait puisé dans Aristote l'idée de cet heureux changement. Il serait plus juste de dire qu'il s'était rencontré là-dessus avec la poétique du philosophe, et n'avait pas dédaigné d'invoquer à l'appui de sa réforme l'autorité d'un grand nom. Une autre différence, non moins importante, doit être indiquée ici. En un sens, la tragédie de Racine est moins idéale que celle de Corneille, puisque, comme on vient de le voir, Racine a montré l'homme moins armé de volonté et d'héroïsme, et par conséquent a réduit les caractères tragiques à des proportions plus humaines. Mais dans un autre sens Racine est plus idéal que Corneille. En effet, chez lui le langage de la passion, toujours simple et naturel, est plus constamment noble, élevé, délicat. Corneille jetait souvent au milieu d'éloquents dialogues des traits de familiarité prosaïque et bourgeoise; il tombait même parfois du sublime au trivial, et d'ordinaire l'intérêt dramatique ne gagna rien chez lui à ce mélange de tons, qui peut produire d'heureux effets dans le drame, mais qui répugne au génie de la tragédie classique. Ce qui donne aussi à Racine un caractère plus marqué d'idéal, c'est qu'il sait mieux que Corneille, en peignant les contradictions et l'inconséquence de l'homme, adoucir les transitions brusques, les oppositions heurtées et faire comprendre au spectateur la logique des mouvements les moins logiques de la passion.

On a laissé la biographie de Racine au moment où le vif ressentiment des injurieuses attaques d'une cabale acharnée contre lui (2), le retour

(1) Voir la préface d'*Andromaque*.

(2) « Il disait à mon frère : Quoique les applaudisse-

des sentiments religieux sous l'empire desquels il avait vécu à Port-Royal, et peut-être aussi les peines amères que l'amour devait entraîner à sa suite dans un cœur tel que le sien, le déterminèrent à renoncer au théâtre et à embrasser un genre de vie réglé sur les principes d'une religion sévère. Racine était une de ces âmes passionnées dont l'enthousiasme et la délicatesse font le supplice. De telles âmes se précipitent avec plus d'ardeur que d'autres vers tout ce que la vie semble promettre à l'homme : elles demandent à la vie plus qu'elle ne peut donner, et quand elles arrivent à la lie que contient le fond du vase, ce qui pour elles ne tarde jamais, elles en sentent plus vivement que d'autres l'amertume. Racine aimait la gloire et ses maîtresses avec une ardeur qui lui rendait extrêmement sensibles les outrages que la médiocrité et l'envie prodiguent au génie, et ces déceptions auxquelles les cœurs aimants n'échappent pas. Jeune encore, en possession d'une renommée que les plus jaloux allaient bientôt cesser de lui disputer, brillant de génie et de gloire, il tomba dans une profonde tristesse. Mécontent des autres, il l'était aussi de lui-même. Il se jugeait avec une conscience sévère, avec un amour du bien aussi vif et aussi délicat que l'était son amour du beau : le témoignage qu'il se rendait à lui-même ne le satisfaisait pas, et n'apaisait point ce besoin passionné de perfection morale que la nature et l'éducation avaient mis en lui, et qui s'augmentait encore à mesure qu'il approchait de l'âge mûr. Au milieu des agitations et des enchantements dont la poésie, l'amour et la gloire remplissaient ses jours, il aspirait à un idéal de vertu, de repos, d'ordre et de désintéressement dont sa belle âme était éprise. Il vint un instant où ses scrupules et ses inquiétudes se changèrent en remords. La vie qu'il menait lui devint odieuse; il résolut d'en sortir.

C'était le lendemain de *Phèdre*. Il avait trente-huit ans. Il avait tracé le plan d'un *Œdipe*, d'une *Iphigénie en Tauride*, d'une *Alceste*. Il annonça tout à coup à ses amis qu'il avait résolu de se faire chartreux. On ne le détourna de ce dessein qu'avec beaucoup de peine. Le prêtre auquel il s'était adressé lui représenta qu'un caractère tel que le sien ne soutiendrait pas longtemps la solitude ; qu'il ferait plus prudemment de rester dans le monde, et d'en éviter les dangers, en se mariant avec une personne honnête et pieuse. Après une vive résistance, Racine suivit ce conseil, se promettant de joindre aux saintes pratiques par lesquelles il avait fait vœu d'expier sa vie passée les vertus d'un bon père de famille. Il épousa la fille d'un trésorier du bureau des finances d'Amiens, femme d'un excellent cœur et d'une dévotion fervente, et si simple qu'elle demandait un jour à Louis Racine, longtemps après la mort de son mari, quelle était la différence des rimes masculines avec les rimes féminines. Peu de temps après son mariage, Racine fut nommé historiographe du roi. Il était déjà, depuis 1673, membre de l'Académie française. A partir de cette époque, il fit trois parts de sa vie : il donna l'une à Dieu, l'autre à sa famille et à Boileau, son unique ami, et la troisième au roi. Il ne fut plus occupé qu'à remplir ses devoirs de chrétien, à lire la Bible, à visiter la maison de Port-Royal, à surveiller l'éducation de ses enfants, à jouir du commerce de Boileau, et à préparer les matériaux de l'histoire de Louis XIV. De temps en temps il quittait sa famille pour aller à la cour, où il était admis en qualité d'historiographe et de gentilhomme ordinaire du roi. La plupart du temps il ne s'y rendait que pour obéir aux ordres du prince, qui aimait à l'entretenir et le prenait quelquefois pour lecteur, particulièrement lors de sa maladie. Il l'accompagna dans ses voyages militaires en 1678, 1692 et 1693, afin de voir lui-même les événements qu'il était chargé de raconter. Non-seulement il ne s'occupait plus d'art dramatique ni de poésie; il ne parlait jamais des travaux et des succès de sa vie passée, et il ne pouvait souffrir qu'on lui en parlât. « Comme on lui avait dit un jour, dit Louis Racine, qu'il ferait plaisir au roi d'aller donner quelques leçons de déclamation à une des princesses, il y alla; mais quand il vit qu'il s'agissait de faire répéter quelques endroits d'*Andromaque* qu'on avait fait apprendre par cœur à cette princesse, il se retira, et demanda en grâce qu'on n'exigeât point de lui de pareilles leçons. » Il était tourmenté de la crainte que l'envie d'être poëte et de faire des tragédies ne s'emparât de son fils aîné, dont il dirigeait l'éducation avec une tendre et sévère sollicitude. Dans les lettres qu'il lui écrivait, il ne négligeait aucune occasion de le mettre en garde contre cette tentation. Racine a montré dans plusieurs ouvrages le talent d'écrire en prose. Un discours prononcé à la réception de Thomas Corneille à l'Académie contient un éloge éloquent de son illustre frère. Dans sa jeunesse (1610), il avait publié une lettre piquante et spirituelle contre les écrivains de Port-Royal, qui avaient violemment attaqué les auteurs des pièces de théâtre. Une seconde lettre, supérieure à la première, n'a paru qu'après sa mort. Il s'était bientôt réconcilié avec ses anciens maîtres en donnant les marques d'un entier et profond repentir.

Esther (1690) et *Athalie* (1691) ne furent point une violation de l'engagement que Racine avait contracté devant Dieu. On sait à quel propos et dans quel but ces deux chefs-d'œuvre furent composés. En travaillant pour les demoiselles de Saint-Cyr sur deux sujets de ce genre, Racine transformait et sanctifiait l'art qu'il avait abjuré, et faisait à la religion un hommage public de son génie. Cependant, ce retour à la poésie, si pur et

ments que j'ai reçus m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrins que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir. » (L. Racine, 2e partie.)

si sérieux qu'il fût, ne laissa pas de lui causer des scrupules. Les applaudissements qu'on lui donnait, les critiques qui se mêlaient encore aux éloges, réveillaient en lui ces passions mondaines pour lesquelles il faisait pénitence. Il ne tenta point d'autre essai semblable. Il rentra dans son silence, dont madame de Maintenon ne l'avait tiré qu'avec peine, et rien ne l'en put faire sortir jusqu'à sa mort. Rien ne serait plus intéressant que de suivre Racine dans tous les détails de sa vie intérieure, pendant les vingt-deux ans qui s'écoulèrent depuis sa conversion jusqu'à sa mort. Mais il y aurait trop à dire; car, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, les *Mémoires* de Louis Racine abondent en renseignements de toutes sortes sur cette période. On aime mieux y renvoyer ainsi qu'aux lettres écrites par Racine, soit à Boileau, soit à son fils aîné, depuis 1687 jusqu'en 1699. Il y a peu de lectures plus touchantes que celle de ces lettres : on y sent partout le génie qui s'abaisse, qui s'efface, pour n'être qu'un humble chrétien, un homme simple, un ami dévoué, un bon père. Plus les idées et le langage en sont simples, plus le lecteur est ému et charmé. Sous cette familiarité douce et calme, sous cette affectueuse et rigoureuse humilité, sous ce sans-façon paisible et austère, on sent une âme passionnée toute prête à se répandre, un grand esprit dont l'activité comprimée déborde; tout un monde de sentiment et de poésie refoulé et contenu par une héroïque abnégation de chrétien. L'accent de mélancolie que communique à toutes les paroles de Racine la crainte de n'être pas assez sévère pour lui-même, et la plénitude de cœur produite par la contrainte qu'il s'impose, ajoutent encore au charme attendrissant de cette lecture. Il semble souvent être dans cet état où le cœur oppressé a besoin de se soulager par des pleurs. Son fils nous apprend que les cérémonies religieuses auxquelles il assistait dans les temples le faisaient souvent fondre en larmes. C'étaient des occasions légitimes d'épanchement que lui fournissaient la religion et l'amour divin, et dont il s'empressait de profiter. « Il n'était jamais témoin, dit Louis Racine, d'une prise d'habit sans pleurer, lors même que la victime lui était indifférente : c'est ce qu'on apprendra par une des lettres de madame de Maintenon, qui, écrivant à Saint-Cyr pour demander le jour de la profession d'une jeune personne où elle voulait assister, ajoute : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie. »

Racine ne se trouvait mieux nulle part que chez lui, soit au milieu de sa famille, soit dans la retraite où il s'enfermait pour lire la Bible et pour prier. Cependant c'était un besoin pour lui d'aller de temps en temps à la cour; un reste d'amour de la gloire, qu'il n'avait pu arracher de son âme, lui rendait précieuses et douces les marques d'estime et d'amitié que ne manquait jamais de lui donner le roi. Il se plaisait à contempler les splendeurs de la cour. Ce spectacle imposant, le contraste de son humble foyer avec cette magnificence, charmaient son imagination, toujours active, toujours passionnée pour le grand et le beau. Quelques années avant sa mort ses opinions religieuses lui attirèrent le mécontentement de Louis XIV. Il fut extrêmement sensible à cette disgrâce, qui ne fut que passagère, ou du moins s'adoucit beaucoup, puisque dans l'année qui précéda sa mort il reçut plusieurs marques de la faveur du roi. Racine tomba malade à la fin de 1698, d'une fièvre qui résista aux remèdes. Un abcès au foie se déclara, et le mal fit en peu de temps des progrès rapides. Le poëte mourut le 21 avril 1699, avec un courage et une tranquillité dignes de son caractère et de sa vie (1).

On sait que, conformément à ses dernières volontés, il fut enseveli dans le cimetière de Port-Royal, à côté de M. Hamon, un de ses anciens maîtres. En 1711, après la destruction de l'abbaye, ses restes furent exhumés et transportés dans l'église de Saint-Étienne du Mont, où ils sont encore. L'épitaphe, composée par Boileau et gravée sur une des faces du tombeau de Port-Royal, était restée, à demi brisée, parmi les décombres du cimetière; retrouvée plus tard,

(1) Racine a eu sept enfants de Catherine de Romanet, qu'il avait épousée le 1er juin 1677, et qui mourut le 15 novembre 1732, à Paris, âgee de quatre vingts ans. Voici sur chacun d'eux quelques renseignements auxquels la célébrité de leur père ne rendra peut-être pas indifférent.

Jean-Baptiste, né le 11 novembre 1678, à Paris, où il est mort, le 31 janvier 1747, sans avoir été marié. Il reçut des leçons des plus habiles maîtres. A seize ans il eut, en survivance de son père, la charge de gentilhomme ordinaire du roi. Il fut employé dans les bureaux de M. de Torcy, qui dirigeait les affaires étrangères, et attaché à l'ambassade de La Haye, puis à celle de Rome. Bien qu'il eût des amis puissants à la cour et qu'il brillât même dans le monde par les agréments de son esprit, il s'enferma brusquement dans une retraite absolue, et n'en voulut plus sortir. « Sans aucune ambition et même sans celle de devenir savant, dit son frère Louis, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulièrement aux belles-lettres, et s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit ni en vers ni en prose. » Il consacra sa vie et une partie de sa fortune à acheter des livres. Il a laissé quelques manuscrits dont Fréron a publié des fragments dans l'*Année littéraire*. C'est à lui que sont adressées les *Lettres de Racine à son fils*.

Marie-Catherine, morte le 6 décembre 1751, hésita quelque temps entre le couvent et le monde, et finit par épouser, en 1699, M. de Morambert. Elle n'eut qu'une fille, qui fut mariée en Champagne à M. Jacobe de Naurois, dont la famille existe encore.

Anne et *Élisabeth* entrèrent de bonne heure en religion, l'une chez les Ursulines de Melun (1698), l'autre dans l'ordre de Fontevrault (1700).

Jeanne-Nicole-Françoise, morte le 22 septembre 1739, demeura fille, et se retira, après la mort de sa mère, dans l'abbaye de Malnoué, près Paris.

Madeleine, née en 1688, morte le 7 janvier 1741, passa sa vie dans une retraite volontaire et la pratique des bonnes œuvres.

Louis, *voy*. ci-après.

Racine avait une sœur, Mme Rivière, dont le mari était contrôleur du grenier à sel de La Ferté-Milon, et qui mourut en 1732, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le général de division comte l'Ille, mort en 1828, était arrière-petit-fils de cette dame.

elle fut conservée dans l'église de Magny-Lessart, d'où on la transporta en 1811 à Saint-Étienne-du-Mont, pour la placer à l'endroit où était déposé le corps de Racine, à côté du tombeau de Pascal. On ne peut sans attendrissement contempler ce précieux débris et lire cette inscription à demi effacée qui rappelle à la fois l'amitié des deux poëtes, les malheurs de Port-Royal, la reconnaissance de Racine pour ses anciens maîtres, son génie et sa gloire, son sacrifice, ses vertus, sa sainte mort, tous les souvenirs qui font admirer et chérir en lui le grand poëte et l'homme de bien.

Les éditions des *Œuvres* de Racine antérieures à 1745 ne contiennent que son théâtre et ses poésies; ce n'est qu'après la publication des *Mémoires* rédigés par Louis Racine sur son père que l'on y inséra les ouvrages en prose. Depuis 1776, date de l'édition elzevirienne en 2 vol. in-12, on a réimprimé un grand nombre de fois les *Œuvres poétiques* de Racine; nous citerons les suivantes : Amsterdam, 1743, ou Paris, 1750, 3 vol. in-12, fig. de Boulongne : édit. de l'abbé d'Olivet, justement recherchée des amateurs; — Paris, 1760, 3 vol. in-4°, fig.; — Paris, 1768, 7 vol. in-8°, fig. de Gravelot : édit. de Luneau de Boisjermain ou plutôt de Blin de Sainmore; les *Commentaires* ont paru séparément; Paris, 1769, 1795, 3 vol. in-8°; — Paris, 1783, 3 vol. gr. in-4°, ou 1784, 3 vol. in-8° et 5 vol. in-18; — Paris, 1796, 4 vol. gr. in-8°, fig. de Le Barbier; — Paris, 1800, 5 vol. in-18, édit. stéréotype, qui a eu de nombreux tirages; — Paris, 1801-1805, 3 vol. gr. in-fol., fig. de Gérard, de Girodet, etc. : on regarde ce livre comme un des plus beaux que la typographie d'aucun pays ait produits; — Paris, 1807, 5 vol. in-8°, fig. de Moreau jeune : édit. de Petitot; — Paris, 1807, 7 vol. in-8°, avec les commentaires de La Harpe; — Paris, 1808, 7 vol. in-8°, avec les commentaires de Geoffroy : cette édition passait alors pour la plus complète; — Parme, 1813, 3 vol. gr. in-fol. : édit. de Bodoni. Les *Œuvres complètes* de Racine ont été moins souvent reproduites que ses œuvres poétiques; les principales éditions sont celles de Ch. Nodier, 1820, 8 vol. in-18; d'Aimé Martin, 1820-1821, 6 vol. in-8°, fig. de Gérard, Girodet et Prud'hon : excellente édition, qui a servi de modèle à un grand nombre d'autres; de Tissot, 1826-1827, 5 vol. in-8°; d'Auger; 1827, 2 vol. in-8°, etc. JACQUINET.

L. Racine, *Mémoires*. — La Harpe, *Éloge de Racine*; Paris, 1772, in-8°, et *Cours de littér.* — *Commentaires* d'Aimé Martin. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Villemain, *Cours de littér.* — Saint-Marc Girardin, *Cours de littér. dramat.* — *Dict. hist. de la France*.

RACINE (*Louis*), poëte français, fils du précédent, né le 6 novembre 1692, à Paris, où il est mort, le 29 janvier 1763. Dans son enfance on l'appelait Lionval. Il perdit son père à l'âge de sept ans, et ne conserva pas même le souvenir de ses traits. Telle était la rigueur des principes religieux dans lesquels il fut élevé qu'il n'avait pas six ans lorsque Racine écrivait cette phrase : « Madelon et Lionval sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre le carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit que cela n'est pas nécessaire. » Recommandé par son père mourant aux soins de Rollin, il fit ses études au collége de Beauvais. Là, à l'insu de sa mère, il commença à se livrer à son goût pour la poésie, malgré les remontrances de Boileau, qui, rempli pour lui de la plus tendre bienveillance, opposait à ce penchant l'exemple d'un père dont les succès avaient été payés des plus amers chagrins. « Il faut que vous soyez bien hardi, lui dit un jour le redoutable juge, pour oser faire des vers avec le nom que vous portez! Ce n'est pas que je regarde comme impossible que vous deveniez un jour capable d'en faire de bons; mais je me méfie de ce qui est sans exemple, et depuis que le monde est monde on n'a pas vu de grand poëte fils d'un grand poëte. » Au sortir du collége, Louis étudia le droit, et fut reçu avocat. Rebuté par la sécheresse des habitudes du barreau, il prit bientôt l'habit ecclésiastique, et entra comme pensionnaire chez les pères de l'Oratoire. Ce fut dans la maison de Notre-Dame des Vertus, où il passa trois années, qu'il composa son premier ouvrage, le poëme de *la Grâce*. Par une disposition qui contrastait singulièrement avec le choix d'un pareil sujet, il se sentit entraîné vers la poésie tragique, et il eût suivi cette vocation, qui fut celle de toute sa vie, sans la crainte de n'être jamais que médiocre dans un art où son père avait excellé. Protégé par le chancelier Daguesseau, il le suivit dans son exil au château de Fresne. Reçu le 8 août 1719 dans l'Académie des inscriptions, il se présenta peu de temps après comme candidat à l'Académie française; mais l'évêque de Fréjus, Fleury, traversa son élection afin de ne point rallumer les querelles mal éteintes auxquelles avait donné lieu le poëme de *la Grâce*. Cependant la chute du système de Law avait réduit de moitié la fortune de Louis Racine. Surmontant sa répugnance, il sollicita l'emploi avantageux d'inspecteur général des fermes du roi en Provence (1722). Cet emploi et celui de directeur des fermes qu'il occupa ensuite le fixèrent successivement à Marseille, à Salins, à Lyon et à Moulins; dans cette dernière ville, et non à Lyon, comme on l'a prétendu, il épousa, le 1er mai 1728, Marie Presle de l'Écluse, fille d'un conseiller en la cour des monnaies de Lyon. Nommé en 1732 directeur des gabelles à Soissons, il y fut reçu maître particulier des eaux et forêts du duché de Valois. De cette résidence, il adressa à l'Académie de nombreux mémoires, qui presque tous roulaient sur des questions relatives à l'art dramatique; ces mémoires, où il a déployé autant d'érudition que de goût, font partie de la collection de l'Académie des inscriptions (tom. VII à XV).

Après avoir, pendant un quart de siècle, cal-

rifié des registres, dressé des rôles, lu its et des procès-verbaux, Louis Racine ie l'heure impatiemment attendue du ret sonnée pour lui. Sa fortune, fort amé-ar son mariage et par son travail, lui enfin de revenir à Paris et de se livrer ier à la culture de la poésie (1746). En e mit de nouveau sur les rangs pour en-Académie française; mais il se retira en it que sa réputation de janséniste serait cle à ce que son élection fût approuvée i. Il venait de terminer la traduction en i *Paradis perdu* de Milton lorsqu'il ap-n affreux accident, suite du tremblement de Lisbonne, avait fait périr à Cadix unique, jeune homme de la plus belle e (1er novembre 1755). Ce coup brisa de Louis Racine, qui avait hérité de son plus vifs sentiments de l'amour paternel. il tomba dans une mélancolie profonde, douce et résignée; il vendit sa biblio-t une collection d'estampes d'une valeur able, ne conservant que les livres qui saient d'une autre vie. Il renonça pour e à tout travail poétique; mais dans cette où sa plus douce occupation était de les fleurs, il accueillit avec bonté Delille, it lui soumettre sa traduction des *Géor-* et Lebrun, qui s'honorait d'être son iiquement occupé de pensées religieuses, épancher son cœur en composant quel-vrages ascétiques, et lorsqu'il les eut, il en défendit la publication, dans la de fournir un aliment aux controverses emps. Il succomba à une attaque d'apo-à l'âge de soixante-dix ans passés.

distingué, véritable érudit, critique ju-Louis Racine fut un homme excellent, n'ajouta pas à la gloire du nom paternel, noins en porter dignement le fardeau. nirable simplicité de cœur, la plus sin-destie relevaient encore en lui les pré-qualités de l'esprit. On sait qu'il se fit indiquant du doigt ce vers de *Phèdre* :

i, fils inconnu d'un si glorieux père...

t point ces dons séduisants qui font ob-succès éphémères du monde; il portait ins la société une distraction habituelle ndait comme étranger à tout ce qui se autour de lui. En revanche, son caractère le lui mérita d'illustres amis, tels que eau, d'Argenson, le cardinal de La Ro-uld, Le Franc de Pompignan et J.-B. u. Il avait l'air froid et la physionomie mante; ce qui faisait dire de lui : « C'est qui a la figure d'un réprouvé. » Il était s auteurs anciens, sacrés ou profanes, et fort dévot, il avait fait graver au bas crucifix ces vers de Tibulle à sa mai-

ectem, suprema mihi quum venerit hora;
teneam moriens, deficiente manu.

Les ouvrages qu'il a laissés sont : *La Grâce*, poëme en IV chants; Paris, 1720, in-8°; souvent réimprimé à la suite du poëme de *La Religion*, et traduit en allemand par Schæffer et en vers latins par Revers (Avignon, 1768, in-12). Après avoir lu cet ouvrage, un archevêque lui dit qu'il aurait mieux fait d'écrire des pièces de théâtre que de mettre au jour de pareilles hérésies. « Ce sera, ajouta-t-il, votre condamnation au jour du jugement. » En effet ce poëme, où rien du reste ne s'élève jusqu'à la grande poésie, offre le développement à peu près complet des principes du jansénisme; mais en laissant de côté les questions controversées, on doit du moins tenir compte à l'auteur de l'extrême clarté qu'il a introduite dans l'exposé de doctrines aussi abstraites et de l'expression élégante dont il a su les revêtir. On connaît la pièce que Voltaire lui adressa à ce sujet et qui se termine par ce vers :

Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

On peut voir dans le *Dictionnaire des livres jansénistes* (t. III, p. 251-259) l'examen des passages qui prêtent le plus à la censure; — *Ode sur l'harmonie;* Paris, 1736, in-8° : le précepte et l'exemple y sont joints si heureusement que La Harpe l'a insérée tout entière dans le t. XIII du *Cours de littérature;* — *Épître à M. de Valincour; Ode sur la paix;* Soissons, 1736, in-8°; — *La Religion*, poëme en VI chants; Paris, 1742, in-12. D'après le jugement de J.-B. Rousseau, ce poëme est un des ouvrages les plus estimables de la langue française. « Le sujet, dit La Harpe, en est parfaitement tracé; les preuves sont bien choisies, fortifiées par leur enchaînement et déduites dans un ordre lumineux. Rien ne manque à la partie didactique; mais le plan n'a rien de cette imagination qui invente, et la versification n'a pas non plus assez de cette poésie qui anime et vivifie tout. » Cet ouvrage a eu jusqu'à nos jours plus de soixante éditions, et il a été traduit en vers anglais, allemands, italiens et latins; — *Réflexions sur la poésie;* Paris, 1747, 2 vol. in-12; — *Mémoires sur la vie de Jean Racine;* Lausanne (Paris), 1747, 2 vol. in-12; ils renferment beaucoup d'inexactitudes, et ne doivent être consultés qu'avec précaution. Quant à la correspondance de son père et de Boileau, qui les accompagne, Louis Racine s'est permis, en la publiant, d'y introduire des changements considérables; — *Remarques sur les tragédies de Jean Racine, suivies d'un traité sur la poésie dramatique ancienne et moderne;* Paris, 1752, 2 vol. in-12; les notes, souvent justes, sont en général superficielles, et on s'aperçoit qu'il a plus la connaissance des vers que du théâtre; — *Le Paradis perdu de Milton, trad. en françois* (en prose), *avec les notes et remarques d'Addison et un Discours sur le poëme épique;* Paris, 1755, 3 vol. in-12 : travail exact, mais qui n'a point fait oublier celui de Dupré de Saint-Maur. On a

publié, sous le nom de L. Racine des *Poésies fugitives* (1784, in-12), que sa veuve et ses amis ont désavouées. Les *Œuvres* de ce poëte ont été recueillies plusieurs fois; mais la seule édition complète est celle de Paris, 1808, 6 vol. in-8°, dont le texte a été revu avec soin sur les volumes annotés par l'auteur et déposés à la Bibliothèque impériale; outre les ouvrages cités, elle renferme vingt-neuf *Odes*, six *Epîtres* et des *Lettres*. [P.-A. Vieillard, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec addit.]

Le Bean, *Éloge de L. Racine*; Paris, 1763, in-4°. — *Nécrologe des hommes célèbres de France*, 1766. — *Galerie française*. — La Harpe, *Cours de littér.* — Villemain, *Tableau de la littér. fr. au dix-huitième siècle*.

RACINE (*Bonaventure*), prêtre et historien français, né à Chauny, le 25 novembre 1708, mort à Paris, le 15 mai 1755. Parent de l'illustre poëte de ce nom, il vint achever ses études à Paris, au collége Mazarin, et y fit de grands progrès dans les langues et dans les sciences ecclésiastiques. Appelé par M. de la Croix-Castries, archevêque d'Albi, pour diriger le collége de Rabasteins (1729), il le quitta en 1731, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*, et fut placé par Colbert, évêque de Montpellier, à la tête du collége de Lunel. La persécution peu après l'obligea de quitter Lunel à la hâte. Il parvint à Paris après bien des fatigues, et se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt; mais, par ordre du cardinal de Fleury, il fut encore obligé de quitter cette maison, en 1734. Il vivait dans la retraite lorsque M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'attacha à son diocèse en lui donnant un canonicat dans sa cathédrale; ce prélat lui conféra aussi tous les ordres sacrés. Son principal ouvrage est un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* (Paris, 1748-1756, 13 vol. in-4° ou in-12). Il suffit de le lire pour connaître parfaitement le caractère de l'abbé Racine et ses véritables sentiments sur les malheureuses querelles théologiques qui agitèrent l'Église de France pendant plus d'un siècle. On joint à cette histoire des *Lettres à Morenas* qui font le 14ᵉ volume, et une *Suite* (Paris, 1762, 2 vol.), formant le 15ᵉ et le 16ᵉ volume. On a aussi publié de l'abbé Racine des *Réflexions sur l'histoire ecclésiastique* (2 vol. in-12), qui sont un abrégé de son grand ouvrage. F.

Nouvelles ecclés., 1755. — Feller, *Dict. hist.* — *Calendrier ecclés. pour* 1757.

RACK (*Edmond*), poëte anglais, né en 1735, à Ellingham, dans le Norfolk, mort en 1787, à Bath. Ses parents étaient de pauvres quakers; il les perdit de bonne heure, et entra au service d'un marchand de draps, qui lui fit apprendre à lire et à compter. Ayant amassé dans le commerce une petite fortune, il se retira à Bath, et y forma une Société d'agriculture dont il fut secrétaire. On a de lui: *Poems*; Bath, 1775, in-8°; le principal morceau est un poëme sur *Les Ruines d'une ancienne cathédrale*, impr. à part, en 1768; — *Mentor's Letters*; ibid., 1777; — *Miscellanies*; ibid., 1781, in-8°.

Gorton, *Biogr. dict.* (Suppl.).

RACLE (*Léonard*), architecte et ingénieur français, né à Dijon, en novembre 1736, mort à Pont-de-Vaux (Aix), le 8 janvier 1791. La nature l'avait doué d'une intelligence peu commune, jointe à l'amour du travail et à une grande activité. Aussi, quoique dépourvu d'instruction classique et sans fortune, il conçut ou exécuta des travaux importants, tels que ceux du port de Versoix, que le manque d'argent ne lui permit pas de terminer. Le canal de la Reissouze depuis Pont-de-Vaux jusqu'à la Saône; l'établissement d'un pont de fer d'une seule arche sur ce même canal, projet dont la mort de son auteur empêcha la réalisation; enfin la fondation de Ferney-Voltaire. Racle ne fut pas seulement l'architecte de l'illustre créateur de cette colonie, il devint aussi son ami. Il avait établi à Versoix, où il espérait voir s'élever une ville rivale de Genève, une grande manufacture de faïence, qu'il transféra plus tard à Pont-de-Vaux. « M. Racle, écrivait à cette occasion Voltaire, se tire d'affaire avec son génie, indépendamment des rois et des princes. Il fait des chefs-d'œuvre en grands ouvrages de faïence, et il les vend à des gens qui payent. » Racle se servait d'une composition en terre de son invention, propre également à revêtir les murailles et les parquets, et que Voltaire désignait sous le nom d'*argile marbre*; il l'employa plus tard à Ferney, pour la construction du sarcophage où fut déposé le cœur de ce grand écrivain. Il était ingénieur en chef de l'Ain et membre de l'administration centrale de ce département. Il n'a publié que des *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens de le fixer* (Bourg, 1790, in-8°); mais il a laissé sur son art plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels nous mentionnerons le *Mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois d'une seule arche, de 400 pieds d'ouverture*, couronné en 1786 par l'Académie de Toulouse.

J.-P. Abel Jeandet (de Verdun).

Amanton, *Notice biogr. sur L. Racle*; Dijon, in-8°; et *Galerie auxonnaise*. — Girault, *Essais hist. et biograph. sur Dijon*. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*, 1861.

RACONIS. *Voy.* Abra de Raconis.

RACZYNSKI (*Édouard*, comte de), savant polonais, né en 1786, à Posen, mort le 20 janvier 1845, au château de Santomizl. Petit-fils du grand maréchal Casimir Raczynski, il reçut une éducation soignée, et entra en 1807 dans la légion polonaise formée par Napoléon. Après être avancé jusqu'au grade de capitaine, il assista en 1812 à la diète de Varsovie; après qu'il eut perdu l'espoir de voir reconstituer la Pologne, il entreprit en 1814 un long voyage en Turquie et dans l'Asie Mineure. De retour dans son pays, il employa sa grande fortune dans des buts du plus noble patriotisme; c'est ainsi qu'il donna à sa ville

natale une précieuse bibliothèque de plus de vingt mille volumes. Le peu de reconnaissance que lui en témoignèrent certains partis parmi ses compatriotes le combla de chagrin; en 1845 il se suicida, d'un coup de pistolet. On a de lui : *Voyage pittoresque dans quelques provinces de l'empire ottoman*, traduit en allemand; Berlin, 1825, 1828, avec un vol. de planches; — *Histoire du règne de Jean-Casimir;* Posen, 1829; — *Le médaillier de Pologne;* Berlin et Posen, 1841-1845, 4 vol. in-4°; — *Wspomnienia Wielkopolski;* Posen, 1842-1843, 2 vol., avec atlas; — *Codex diplomaticus Lithuaniæ;* Breslau, 1845, in-4°; — *Dziela tadensza czakiego zebraue i wydaue;* Posen, 1843, 2 vol. in-8°. — Raczynski a édité les *Lettres* de Jean Sobieski à sa femme pendant la campagne de Vienne, les *Mémoires* de Passek, d'Alb. Radziwill, de Wybicki, de Kitowicz, etc., ainsi qu'une suite des meilleurs ouvrages écrits en polonais : *Obraz Polski i Polakow;* Posen, 1840, 21 vol., et enfin le *Codex diplomaticus Majoris Poloniæ*, rassemblé par son grand-père; Posen, 1840.

* **Raczynski** (*Athanase*, comte), diplomate polonais, frère du précédent, né le 2 mai 1788, fut ambassadeur de Prusse à Copenhague, à Lisbonne et à Madrid, et vit depuis 1853 à Berlin, où il s'occupe plus que jamais d'études sur l'art, pour lesquelles il a entrepris de longs voyages en Allemagne, en France et en Italie. On a de lui : *Histoire de l'art moderne en Allemagne;* Paris, 1836-1842, 3 vol. in-8°; trad. en allemand, Berlin, 1836-1842; — *Les Arts en Portugal;* Paris, 1846, in-8°; — *Du Portugal;* Paris, 1847, in-8°.

Dictionnaire historico-artistique. — *Conversations-Lexikon.*

RADAGAISE, chef barbare, tué en 406. Il appartenait probablement à la nation des Goths, mais il n'en était pas un des rois, comme le disent saint Augustin et Prosper d'Aquitaine. Après avoir, en 401, pris part à l'expédition d'Alaric en Italie, il rassembla en 406 une armée de deux cent mille hommes, composée de Vandales, de Suèves, d'Alains et de Goths, et les conduisit par les contrées du haut Danube en Étrurie, pour ensuite marcher sur Rome. Pillant et massacrant tout sur son passage, il arriva sans avoir trouvé de résistance sérieuse jusque sous les murs de Florence, dont il commença le siége. Rome était consternée; les païens seuls y triomphaient, se réjouissant hautement que Jupiter, chassé du Capitole, armait le bras de Radagaise pour foudroyer une ville impie. Stilicon cependant, le valeureux ministre de l'incapable Honorius, ne perdit pas courage, et réunit une trentaine de légions, qu'il renforça d'un corps d'Alains auxiliaires. Secondé par deux habiles chefs barbares, Uldès, roi des Huns, et le Goth Sarus, il attaqua l'une des trois divisions de l'armée de Radagaise, et la tailla en pièces. Radagaise se vit obligé de se retirer de Florence en désordre; ne connaissant aucun principe de tactique, il se laissa enfermer dans les montagnes de Fésule, au lieu de garder la plaine, où la supériorité de ses forces lui donnait l'avantage. Le manque de vivres et les maladies eurent bientôt détruit la plus grande partie de ses soldats. Désespéré, il quitta son camp presque seul, et tenta de passer les lignes romaines; mais il fut reconnu, chargé de chaînes et ensuite décapité à la vue de son armée, qui alors demanda à capituler. Un corps de douze mille Goths, qui avaient suivi sa fortune, entra au service de l'empire; le reste des bandes de Radagaise fut réduit en esclavage.

Orose, liv. VII, ch. 37. — Zosime, V, 26, . — Isidore, *Chronicon Gothorum.* — Saint Augustin, *De civitate Dei*, V, 23, et *Sermones*, CV, ch. 10. — Marcellinus, *Chronicon.* — Olympiodore (cité par Photius). — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, liv. LXXVII.

RADAMA, souverain des Hovas, né en 1791, mort le 28 juillet 1828. Il était très-jeune encore lorsqu'il fut appelé, par droit héréditaire, au commandement des Hovas, le peuple le plus puissant de Madagascar, par le nombre, l'activité guerrière et l'intelligence. On a prétendu qu'il était d'origine créole espagnole: rien ne le prouve; mais Radama comprit dès son arrivée au pouvoir qu'il ne devait attendre de force et de lumière que des Européens. Le gouverneur anglais de l'île Maurice, Farqhuar, profita de cette disposition. Il applaudit aux idées civilisatrices du chef hova, lui promit la protection britannique, et lui montra la domination de Madagascar comme le seul but digne de son ambition. Il lui fournit des armes en 1810. Radama attaqua les trois établissements français de Foulle-Pointe, Tamatave et Tintingue; il ne tarda pas à s'en emparer, et depuis les Français firent d'inutiles efforts pour y relever leur drapeau. Un fait remarquable, c'est que Radama, tout en cédant à l'influence anglaise, et en confiant le commandement supérieur de son armée à un officier de la garnison de Maurice, nommé Hastee, affectait les usages français, ne parlait que la langue française et avait pris pour premier ministre Robin, sous-officier français. Il avait une grande admiration pour Napoléon, dont il gardait précieusement une image dans sa case royale. Radama, après avoir soumis les tribus hostiles à ses projets d'unité, songea à devenir maître chez lui et à se débarrasser de l'espèce de vasselage dans lequel s'efforçait de le retenir l'Angleterre. Déjà il prenait des mesures à cet effet, et tout semblait lui promettre le succès, lorsqu'il mourut subitement, à peine âgé de trente-huit ans. Ce malheur vint affliger Madagascar comme une calamité publique, et des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent de toutes parts. Ils prirent racine d'autant plus aisément que la mort du chef des Hovas venait combler les vœux du parti anglais, qui reconquit l'autorité suprême par l'intermédiaire d'un jeune Malgache Andimiase élevé dans les écoles de Londres et devenu l'a-

mant de la reine Ranavalo (*voy.* ce nom), femme doyenne de Radama. Sans exalter outre mesure le mérite du monarque hova, on doit reconnaître qu'il fut brave, généreux, habile et fit faire de grands progrès à ses peuples. Il appela près de lui des architectes, des artistes, des ouvriers de tous les pays, et fonda à Tamanarive, sa capitale, une université, des colléges, des usines, des hôpitaux, des fonderies d'armes, de canons, une imprimerie, etc., etc. Radama sur un théâtre plus vaste eût certainement laissé la réputation d'un grand homme. A. DE L.

Macé Descartes, *Hist. et géographie de Madagascar.* — Le Guerel de Lacombe, *Voyage à Madagascar.* — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, chap. XI. — D'Avezac, *Iles africaines*, dans l'*Univers pitt.*, p. 19-26.

RADBOD (Saint), évêque d'Utrecht, né dans la seconde moitié du neuvième siècle, mort le 29 novembre de l'année 918, suivant Mabillon. Il était d'une illustre naissance, puisque parmi ses aïeux maternels on compte un autre Radbod, duc ou roi des Frisons. Il commença ses études à Cologne, et fut ensuite envoyé par ses parents à la cour de Charles le Chauve, et l'école du palais le compta parmi les auditeurs de ses maîtres fameux. Radbod avait donné des preuves éclatantes de son mérite, lorsqu'en 899, à la mort d'Odibalde, les clercs d'Utrecht l'appelèrent au gouvernement de leur église. Ils avaient fait un heureux choix. Radbod était en effet bien différent de ces fils de guerriers qui ne recherchaient dans les évêchés que les avantages temporels, le commandement, la puissance, qui n'appartenaient à l'Église que par l'habit, et qui souvent même, s'associant aux entreprises militaires des rois, ceignaient le glaive, marchaient aux combats, et allaient se précipiter au milieu des plus épaisses mêlées. Les mœurs de Radbod sur le siége d'Utrecht furent celles d'un moine, et l'austérité de ses pratiques un modèle à suivre pour le clergé des deux ordres. Les écrits qu'il nous a laissés sont : fragment d'une *Chronique*, sans doute plus étendue, imprimé par Guillaume Heda, dans son *Historia veterum Episcoporum Ultrajectinæ urbis ;* — *Sermon* sur saint Suitberg, publié par les continuateurs de Bollandus et par Mabillon, *Acta*, t. III, p. 244 ; — *Homélie* sur sainte Amalberge, dans Bollandus, 10 juillet ; — autre *Homélie* sur saint Lebwin, dans le supplément de Surius, par Mosander ; — *Panégyriques* de saint Willibrode et de saint Boniface, qui paraissent inédits ; — petits *Poëmes* sur saints Lebwin, Suitbert, etc., mentionnés dans l'*Histoire littéraire.* B. H.

Hist. littér. de la France, t. VI, p. 158. — Guill. Heda, ouv. cité.

RADCLIFFE (*John*), médecin anglais, né en 1650, à Wakefield (Yorkshire), mort le 1er novembre 1714, à Carshalton, près Londres. Il fit d'une manière brillante ses études à l'université d'Oxford, et y prit ses degrés dans les lettres et dans la médecine. Reçu docteur en 1682, il s'établit en 1684 à Londres. Depuis quelques années il pratiquait son art avec beaucoup de succès, et s'était acquis, surtout parmi la haute classe, une réputation à laquelle le tour original et agréable de son esprit contribua plus que sa propre expérience. Il affectait en effet le dédain des vieilles méthodes et visait à l'étrangeté. Il disait en montrant quelques fioles, un squelette et un herbier: « Voilà ma bibliothèque. » En 1686 la princesse Anne de Danemark le choisit pour médecin. Guillaume III et les plus grands personnages eurent plus d'une fois recours à ses soins; la reine Marie mourut en quelque sorte entre ses mains, et la jalousie de ses confrères ne manqua pas cette occasion de l'accuser de négligence ou de maladresse. Cela n'empêcha pas le roi de le faire appeler dans sa dernière maladie. « Que pensez-vous de mon état? lui demanda-t-il. — Ma foi, répliqua Radcliffe, je ne troquerais pas vos deux jambes pour vos trois royaumes. » Lorsque Anne monta sur le trône, elle refusa de rendre la direction de sa santé à un homme qui prétendait qu'elle n'avait jamais eu que des maux imaginaires. En 1713 Radcliffe représenta la ville de Buckingham à la chambre des communes. C'était un des originaux les plus curieux de son temps; aussi Mandeville, Steele et d'autres écrivains le criblèrent-ils de railleries et d'épigrammes. Il avait amassé une fortune considérable, et selon son humeur il en faisait un usage mesquin ou généreux; on ne peut que louer ses libéralités envers l'université d'Oxford. Il avait de l'habileté, un coup d'œil sûr; il vint à bout de cas désespérés, et fut bafoué comme un vil charlatan. « Tenez, dit-il un jour à Mead, je vais vous dire un secret infaillible pour faire fortune : traitez tous les hommes comme s'ils étaient malades. » Ce secret n'était autre que celui de sa méthode.

W. Pittis, *Radcliffe's Life and letters*; Londres, 1re édit. 1736; l'édition originale parut, sous un titre différent, en 1714 ou 1715. — Lysons, *Environs of London*, I et IV. — *Biogr. britannica.* — Chalmers, *General biogr. dict.*

RADCLIFFE (*Ann* WARD, Mme), célèbre romancière anglaise, née le 9 juillet 1764, à Londres, où elle est morte, le 7 février 1823. Ses parents étaient dans le commerce et à peu près les seuls membres de sa famille qui ne jouissaient pas d'une honnête aisance. Elle passa une grande partie de sa jeunesse dans la maison d'un beau-frère de sa mère, Dentley, riche fabricant, instruit et d'un goût éclairé, et elle rencontra chez lui plusieurs artistes et écrivains de mérite, entre autres Mme Montague et Piozzi. Elle était petite, mais son visage était admirablement proportionné; son teint, ses yeux, sa bouche étaient d'une beauté accomplie. Elle avait un sentiment passionné des merveilles de la création et du charme de la musique : toute mélodie, même celle du langage, exerçait sur elle une si grande puissance qu'elle aimait à se faire réciter dans leur langue les plus beaux passages des auteurs grecs et latins, dont le sens ne lui était connu que par

raduction littérale. A l'âge de vingt-trois Mlle Ward épousa William Radcliffe, grade l'université d'Oxford et qui abandonna rrière du barreau pour acquérir dans la la propriété du journal *The English Chro-*. Peu de temps après son mariage, elle nença de donner l'essor à son imagination ibliant sous le voile de l'anonyme, comme fit toujours depuis, son premier roman, in- *The Castles of Athlin and Dunbayne*). La scène est placée en Écosse durant oyen âge, et on n'y voit aucune tentative crire les sites ou les mœurs du pays. Ce ier livre passa inaperçu, bien qu'il conn germe les éminentes qualités qui det illustrer le nom de l'auteur. Il n'en fut e même du second, *The Sicilian* (1790), xcita à un degré remarquable la curiosité ublic. C'est un tissu de tableaux et d'aures sans trop de lien dans les scènes ni de dans les caractères : on y sent encore oup d'inexpérience; mais, outre une abon- et une fertilité d'inventions peu coms, l'ouvrage se recommande par un ton un style plein de couleur et une richesse ges dont la poésie seule avait jusque-là le privilége. Fielding et Richardson, suila remarque de W. Scott, n'ont été que rosateurs dans le roman ; à Mme Radcliffe tient l'honneur d'y avoir introduit l'élépoétique. Chacune de ses œuvres marque ste un progrès évident. *The Romance of forest*, qui parut en 1791, offre un plan ier, des caractères bien étudiés; bien que la e n'en soit pas neuve, l'auteur a su la e attachante en y mêlant aux machinadu crime les artifices du merveilleux. Ses ns les mieux réussis : *The Mysteries of pho* (1794) et *The Italian* (1797), mart le point culminant de sa carrière litte; ils eurent un débit prodigieux, et furent par les libraires l'un 500, l'autre 800 li- (12,500 et 20,000 fr.), sommes qu'on n'ajamais accordées à aucune œuvre d'imagin. Après *L'Italien*, Mme Radcliffe refusa ien faire paraître, soit crainte de déchoir l'estime du public, soit dégoût du genre le avait mis à la mode; à trente-trois ans se condamna au silence, et s'ensevelit de pris dans son dernier triomphe. Retirée la vie privée, fuyant toute occasion de se r à un monde qui n'eût pas apprécié son t aimable et ses manières calmes et réser-, elle passa la plus grande partie de sa vie une maison de campagne aux environs de lres. Elle succomba à l'âge de cinquanteans, à un asthme chronique qui la forçait is longtemps de garder la chambre. Les s descriptions que l'on admire dans les nsitions de cette dame ont fait supposer le avait visité l'Italie, la Suisse et l'Espacependant, quoi qu'on en ait dit, il est constant qu'elle n'avait pas quitté l'Angleterre avant 1794, époque à laquelle elle fit, en compagnie de son mari, une courte excursion en Hollande. Mme Radcliffe a fondé un genre, déjà ébauché par Lewis et Maturin, mais où aucun de ceux qui ont marché sur ses traces ne l'a dépassée ou égalée. « Ses romans, dit Chénier, offrent des caractères fortement prononcés, des situations terribles, de belles descriptions, d'énergiques tableaux, divers coups de théâtre... Partout le merveilleux domine. Dans les bois, dans les châteaux, dans les cloîtres, on se croit environné de revenants, de spectres, d'esprits célestes ou infernaux ; la terreur croît, les prestiges s'entassent, l'apparence acquiert presque de la certitude, et quand le dénoûment arrive, tout s'explique par des causes naturelles. » On a encore de Mme Radcliffe : *Journey made through Holland*; Londres, 1795, in-8°; — *Gaston de Blondeville*, roman posthume, suivi de *poésies*; ibid., 1826, 4 vol. in-8°. Toutes les productions de cet auteur ont été traduites en français. Parmi celles qu'on lui a faussement attribuées dans son pays ou à l'étranger, nous citerons : *La Forêt de Montalbano* (1799), *Le Tombeau* (1799), *Les Visions du château des Pyrénées* (1803), *Le Couvent de Sainte-Catherine* (1810), *L'Hermite de la tombe mystérieuse* (1815), *Rose d'Altenberg* (1830), etc.

Biogr. Dictionary of the living authors, 1816. — *Annual biography*, 1824. — Mme Barbauld, *Works*. — Chénier, *Tableau de la littér. française*. — W. Scott, *Miscellaneous prose works*. — Dunlop, *Hist. of fiction*, III.

RADDI (*Giuseppe*), botaniste italien, né le 9 juillet 1770, à Florence, mort le 6 septembre 1829, à Rhodes. Orphelin de bonne heure, il fut placé en apprentissage chez un apothicaire, et montra de si heureuses dispositions pour les sciences naturelles que plusieurs savants, Attilio Zucca entre autres, voulurent l'avoir auprès d'eux pour les aider dans leurs travaux. Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà parcouru la moitié de la Toscane dans le but de former un herbier complet de ce pays. Le grand-duc Ferdinand III lui donna un emploi dans le musée de physique de Florence. Envoyé au Brésil en 1817, il en rapporta une riche collection de plantes et d'animaux. En 1828 il fut adjoint avec l'orientaliste Rosellini à la commission que le gouvernement français avait nommée pour examiner les hiéroglyphes de l'Égypte et qui avait Champollion pour président; il partagea les travaux et les courses pénibles de ses collègues, et, bien qu'il fût atteint d'une violente dyssenterie, il remplit sa mission jusqu'au bout. Comme il retournait en Europe, il fut contraint de relâcher à Rhodes, où le mal l'emporta. Les écrits que Raddi a publiés séparément ont rapport aux plantes cryptogames de l'Italie ou du Brésil; il en a fourni beaucoup d'autres au *Journal de Pise*, à l'*Anthologie de Florence*, aux *Mémoires de la Société italienne*, etc.

G. Savi, *Alla memoria di G. Raddi*; Florence, 1830, in-4°.

RADEGONDE, fille d'un roi de Thuringe (521-587) et fondatrice de l'abbaye de Sainte-Croix (aussi appelée de Sainte-Radegonde), à Poitiers. Les Thuringiens, peuplade germanique, appartenant à la confédération saxonne et ennemie séculaire de la tribu des Francks, étaient gouvernés au commencement du sixième siècle par trois frères, les rois Baderick, Hermenfroid et Berthaire. Hermenfroid tua traîtreusement les deux autres, pour s'emparer de leurs dépouilles, et fut lui-même dépouillé et tué en 529, par deux des fils de Clovis, Théoderick, roi de Metz, et Chlothachaire (Clotaire Ier), roi de Soissons. Dans le partage du butin fait par les Francks, à la suite de ce désastre de la nation thuringienne, les deux enfants du roi Berthaire, un jeune garçon et une petite fille de huit ans, tombèrent au pouvoir de Chlothachaire. Cette fille était Radegonde, dont la beauté précoce inspira dès lors à son maître le désir de la mettre au nombre de ses femmes, car Chlothachaire, comme tous les premiers Mérovingiens, professait le christianisme sans avoir abjuré la polygamie. Il fit conduire sa captive dans une de ses villes située sur la Somme, à Athies, en Vermandois, et, par un raffinement de soins, il ne se contenta pas de la faire élever comme une princesse barbare, il la fit instruire comme une Gauloise, dans la culture des lettres. Le calcul sensuel du guerrier franck tourna contre lui. Radegonde, qui n'oublia jamais le massacre des siens et les scènes de carnage qu'elle avait vues, puisa dans toutes ses lectures la haine de Chlothachaire; la poésie antique ouvrait son âme à l'amour du calme et du beau, l'Évangile et les auteurs sacrés à l'amour des vertus chrétiennes. Quand elle devint nubile et que l'ordre arriva de lui faire quitter sa demeure d'Athies et de l'envoyer à Soissons pour la célébration de son mariage, elle ne put maîtriser sa répugnance, et prit la fuite. Ce fut de force que Chlothachaire l'épousa et qu'elle prit place au nombre de ses épouses (538). Contre une tendresse et des grandeurs qu'elle haïssait, l'austérité chrétienne fut son refuge. Elle se dérobait à sa condition de reine pour pratiquer le jeûne et la prière; elle se levait au milieu de la nuit pour ses oraisons et quittait les banquets de la cour pour visiter les pauvres ou secourir les malades. La villa d'Athies, qu'elle avait reçue du roi en présent de noces, devint par sa volonté un hospice de femmes indigentes, auxquelles elle-même donnait ses soins en remplissant dans tous ses détails l'office rebutant d'infirmière. On allait jusqu'à dire au roi qu'il avait pour femme une nonne plutôt qu'une reine. Mais l'amour de Chlothachaire ne se refroidissait pas. Cependant, un jour, dirigé par quelque intérêt ou quelque crainte politique, il ordonna la mort de ce frère unique de Radegonde qui avait été emmene captif avec elle. La reine résolut alors de s'échapper à tout prix des mains de cet homme. Sous prétexte de se rendre à une cérémonie religieuse, elle alla trouver à Noyon le vénérable évêque saint Médard, et, pendant qu'il officiait dans sa cathédrale, elle le supplia de la consacrer comme religieuse. L'évêque hésitait. « Prêtre, ne t'avise « pas de donner le voile à une femme qui est « unie au roi ! s'écriaient les seigneurs francs qui « les entouraient; prends garde d'enlever au « prince une reine épousée solennellement! » Radegonde joignit à ses prières un appel à la conscience, au courage de Médard, et elle en obtint ce qu'elle souhaitait (544). Aussitôt elle déposa sur l'autel tous les joyaux qu'elle portait, et s'enfuit hors des États de son mari, à Orléans d'abord, puis à Tours, où elle se mit sous la protection du tombeau de saint Martin; puis, ne se trouvant pas assez loin encore, à Poitiers, à l'ombre du tombeau de saint Hilaire. En vain Chlothachaire réclama au nom de ses droits violés, et menaça d'aller lui-même, en armes, reprendre la fugitive; il vint même à Tours dans ce but, mais les exhortations de l'évêque de Paris, saint Germain, l'empêchèrent d'aller jusqu'à Poitiers. L'opinion conspirait pour une femme si sainte, et circonvenu par les supplications et les remontrances des évêques; le roi consentit enfin à laisser Radegonde maîtresse de son sort. Elle consacra tous ses biens à faire élever aux portes de la ville de Poitiers un monastère de femmes construit sur le modèle de ces vastes villas gallo-romaines qui renfermaient à l'intérieur, outre l'église et les bâtiments claustraux, des bains, des portiques, des jardins de luxe et qui portaient à l'extérieur, par leurs murs garnis de tours et de créneaux, les dispositions défensives d'une forteresse. Elle avait obtenu en présent de l'empereur Justin, auprès de qui vivaient réfugiés, à la cour de Constantinople, ses derniers parents, encore subsistants, un morceau regardé comme ayant fait partie de la vraie croix de Jésus-Christ, et elle donna le nom de Sainte-Croix à son monastère en l'honneur de cette relique. Ce fut au sein de cette tranquille retraite, où elle s'enferma vers l'année 550, que la fille des rois de Thuringe passa la seconde partie de sa vie, entièrement vouée soit à la pratique des vertus qu'elle aimait, soit, comme en font foi ses relations avec le poète Fortunat (*voy.* ce nom), à la culture des lettres. Si l'on en croit Fortunat (lib. V, carm. 1), elle lisait assidument saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Athanase, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, le poète Sedulius et l'historien Paul Orose. La règle de saint Césaire, qu'elle choisit pour son abbaye, prescrivait de consacrer deux heures par jour à la lecture et de s'appliquer à la transcription des manuscrits. Sainte Radegonde réunit autour d'elle environ deux cents religieuses; mais au bout de peu d'années elle se déchargea des soucis administratifs, en appelant modestement elle-

pour gouverner la communauté en qua-)besse une jeune religieuse nommée Agnès, ple favorite, et elle se mit volontairement g d'une simple religieuse faisant la cui- ı balayant la maison quand c'était son ıussi était-elle en vénération et à tout le ère et aux gens du dehors; l'illustre Gré- ivêque de Tours, en témoigne à plusieurs s dans ses écrits, notamment dans le cha- Glor. *confess.*, ch. 106) où il décrit les lles de cette sainte femme, auxquelles il lui-même. Elle était morte le 13 août n a conservé, grâce encore à Grégoire *des Francs*, l. IX) une lettre adressée gonde lors de l'institution de son monas- r les évêques de la province de Tours et rte de testament en forme aussi de lettre, ar elle aux mêmes prélats sur la fin de

H. BORDIER.

re de Tours, *Historia eccl. Francorum* et *Opera* — Fortunat, *Poésies*. — *Vita S. Radegundis* par Fortunat. — Appendice ou deuxième livre ı l'ouvrage précédent par Baudonivia, religieuse, de Radegonde au monastère de Poitiers. Ces res sont insérés dans les *Acta sanctorum* de Su- Mabillon et des Bollandistes (août, t. III, p. 68 *Vie de sainte Radegonde* par Hildebert, évêque L. — *Bibliothèque hist.* du P. Lelong, t. II, ı à 28019. — Ed. de Fleury, *Vie de sainte Rade-* Poitiers, 1843, in-8°. — Aug. Thierry, *Récits des érovingiens.*

ELGAIRE, prince de Bénévent, mort en ls et successeur de Radelgise Ier, dont suit, il monta sur le trône en 851. Par sa il tint son peuple à l'abri des incursions rasins qui venaient de s'établir dans la le Bari, et s'efforça de réparer les mal- qui avaient désolé la principauté sous le récédent. Les annalistes de l'époque se sur les actions de ce prince, et ne parlent son mérite et de sa probité.

di, *Hist. des rép. ital.*

ELGISE Ier, prince de Bénévent, mort Il était trésorier de Sicard lorsque ce nourut, en 839, assassiné dans une chasse. bitants de Bénévent le choisirent pour éder, mais il ne put recueillir tout l'hé- le Sicard. Les Amalfitains, confinés de Salerne quelques années auparavant, se t de quitter cette ville, de relever leurs tions et de se déclarer indépendants; que les Salernitains se donnèrent à Sico- ère de Sicard. Cette division fut la source inables désastres. Radelgise appela à ours les Sarrasins qui venaient de s'éta- Sicile, et Siconolfe chercha des renforts ux d'Espagne. La guerre fut longue et e succès et de revers. Radelgise assiégea en 842, et fut assiégé à son tour l'année dans Bénévent. Guido, duc de Spolète, it aux dépens des deux compétiteurs, vendant tour à tour sa protection. Ce fut ins par son entremise que l'empereur I régla le partage du grand-duché de Bé- et fit jurer aux deux princes, unis dé- sormais, de chasser de l'Italie les Sarrasins qu'ils avaient appelés. Mais cette entreprise était au-dessus de leurs forces : ils moururent l'un et l'autre quelque temps après, laissant les Sarrasins fortement établis sur divers points de leurs États.

RADELGISE II, dernier prince de Bénévent, monta sur le trône en 881. Sa faiblesse, sa lâcheté, sa complaisance pour de misérables favoris indignèrent le peuple, qui le chassa, en 884. Il revint toutefois, après douze ans d'exil, grâce à l'intervention de l'empereur Gui, son beau-frère, auparavant duc de Spolète; mais il ne sut point profiter de sa première disgrâce. Son caractère n'était point changé non plus que sa conduite. Les Bénéventins ne pouvant supporter plus longtemps son joug détesté le livrèrent à Atenolfe Ier, prince de Capoue, qui mit fin à la principauté de Bénévent en la réunissant à ses États.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

RADEMACHER (*Jacques - Corneille - Matthieu*), géographe hollandais, né en janvier 1741, mort en mer, en novembre 1783. Il était en 1775 directeur de la Société des sciences de Harlem, et devint gendre de Reynier de Klerk, gouverneur général des Indes hollandaises. Il suivit son beau-père à Batavia, où il fut nommé successivement membre du conseil extraordinaire, président des écoles publiques et colonel de la milice. En 1778, il fonda à Batavia la Société des sciences qui a depuis rendu tant de services à l'histoire naturelle. Rademacher en fut le premier président, et dota cet établissement d'une bibliothèque, de musées et d'un observatoire. Il institua également plusieurs prix sur des sujets philosophiques et scientifiques. Rademacher se montra le généreux hôte des savants qui vinrent visiter Batavia durant son séjour. Le naturaliste suédois Thunberg fut particulièrement l'objet de sa sollicitude; aussi donna-t-il le nom de *Rademachia* au fruit de l'arbre à pain (l'*artocarpus* de Forster). Après la mort du gouverneur van Klerk, Rademacher s'embarqua pour sa patrie; mais il fût englouti dans un naufrage. On a de lui un grand nombre de mémoires insérés dans le recueil de la Société des sciences de Batavia.

Hirsching, *Handbuch*. — Rotermund, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden.*

RADEMAKER (*Guérard*), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1673, mort dans la même ville, en 1711. Son père était charpentier, et lui fit apprendre l'architecture; mais le goût de Guérard était pour la peinture, et il quitta la maison paternelle pour suivre les leçons d'un bon portraitiste, van Goor, qui mourut fort jeune. Rademaker trouva un nouveau guide dans la veuve de son maître, et devint bientôt capable de professer à son tour. Il devint amoureux d'une de ses élèves, Catherine Bloëmaert, dont l'oncle était évêque de Sebaste. Il suivit le prélat à Rome, et

il perfectionnait son talent, lorsque son protecteur fut arrêté comme janséniste. Sur ses instances, les états de Hollande intervinrent auprès d'Innocent XII, et l'évêque, rendu à la liberté, récompensa Rademaker en lui accordant la main de sa nièce. Quoique Rademaker soit mort jeune encore, il a beaucoup travaillé, et les galeries de sa patrie possèdent presque toutes de ses œuvres. Il a décoré l'hôtel de ville d'Amsterdam. « Peu de peintres, dit Descamps, ont possédé l'architecture et la perspective comme lui. »

Descamps, *La Vie des peintres hollandais.*

RADEMAKER (*Abraham*), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, en 1675, mort le 22 janvier 1735, à Harlem. Son père était un pauvre vitrier. Abraham, occupé dans la journée à couper du verre et à poser des vitres, consacrait ses nuits à dessiner, à copier à l'encre de Chine les gravures qu'il pouvait se procurer. Il s'enhardit, et essaya de peindre à la gouache, puis à l'huile; il réussit encore. Encouragé par quelques amateurs, il prit des leçons de perspective et d'architecture : il devint un excellent paysagiste. Dans ses tableaux, il reproduit surtout la nature, mais avec art. Sa couleur excellente et vigoureuse répare la sécheresse de son dessin; l'habitude de travailler en petit lui avait donné ce défaut. En 1730, il alla demeurer à Harlem et y fut admis dans la société des peintres fondée en cette ville. Suivant Descamps, il mourut de frayeur; il était à dessiner dans la campagne lorsqu'une bande de dissidents chassés des villes vint l'assaillir, et lui reprocher les votes que maintes fois il avait donnés contre leur nouvelle secte. La frayeur le saisit : il prit la fuite, et ne survécut que quelques jours à cette émotion. Les dessins de Rademaker sont rares et précieux. Ses gravures, qui se distinguent par une grande légèreté de pointe, forment plusieurs recueils : *Kabinet van Nederlandsche en Cleefsche Outheden*, etc., 300 estampes sans texte; Amsterdam, 1725; et 1727 et 1733 avec texte hollandais, français et anglais; — *Spiegel van Amsterdams Zomarvreugd of de Dorpen Amstelveen, Sloteen en den Overloom*, et 50 estampes; Amsterdam, 1727; — *Hollands Tempe verherelykt*, 30 estampes; Amsterdam, 1728; — *Hollands Arcadia*, 100 estampes; Amsterdam, 1731; — *Rhynlands fraaiste Gezichten*, 100 estampes; Amsterdam, 1731. Ces diverses séries ont été réunies à Amsterdam, en 2 vol. in-8°.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. III, p. 152. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon.*

RADER (*Matthieu*), savant jésuite allemand, né à Inichingen, dans le Tyrol, en 1561, mort à Munich, le 22 décembre 1634. Entré à l'âge de vingt ans chez les jésuites, il enseigna la rhétorique et l'éloquence dans plusieurs collèges de son ordre. On a de lui : *Viridarium sanctorum ex Menæis Græcorum collectum, annotationibus illustratum*; Augsbourg, 1604-1614, 3 vol. in-8°; — *Aula sancta Theodosii junioris imperatoris, e græcis et latinis scriptoribus concinnata*; Augsbourg, 1608; Munich, 1614, in-8°; — *Vita P. Canisii*; Munich, 1614, 1623, in-8°; — *Bavaria sancta*; ibid., 1625-1627, 3 vol. in-fol., avec figures gravées par Sadeler : cet ouvrage, auquel on ajouta en 1704 un quatrième volume, fut traduit en allemand par Rassler; Augsbourg, 1714, 3 vol. in-fol.; — *Auctarium ad libros V. N. Trigaltii De christianis apud Japonios triumphis*; Munich, 1623, in-4°; — *Commentarii in Q. Curtii Historiam de Alexandro Magno*; Cologne, 1628, in-fol.; — *Commentarii ad Senecæ Medeam*; Munich, 1631, in-12. Rader a encore publié une édition annotée de *Martial* (Ingolstadt, 1602, 1611, in-fol.); l'*Historia manicheismi* de Pierre de Sicile (Ingolstadt, 1604, in-4°), texte et traduction latine; les *Acta concilii œcumenici VIII Constantinopolitani* (ibid., 1604, in-4°); les *Œuvres* de Jean Climaque, texte et traduction latine (Paris, 1633, in-fol.); le *Chronicon Alexandrinum*, seu *Fasti Siculi* (Munich, 1615 et 1624, in-4°), etc.

Veith, *Bibliotheca augustana*. — Rotermund, *Suppl. à Jöcher.*

RADET (*Jean-Baptiste*), auteur dramatique français, né le 20 janvier 1752, à Dijon, mort le 17 mars 1830, à Paris. Bien que privé de la main droite par la négligence de sa nourrice, qui l'avait laissé tomber dans le feu, il étudia la peinture pour complaire au vœu de ses parents et exécuta plusieurs tableaux pour les églises de différentes villes de la Bourgogne. Une circonstance imprévue changea sa vocation. « Ayant publié, dit Rabbe, une critique en vaudevilles (la première qui ait paru en ce genre) des tableaux exposés au salon du Louvre, cette plaisanterie, qui eut beaucoup de succès, blessa plus d'un amour-propre, et le força d'abandonner une profession dans laquelle il devait désormais s'attendre à éprouver des contrariétés; mais elle le fit connaître de la duchesse de Villeroi, qui le prit chez elle en qualité de secrétaire bibliothécaire ». Cette dame ayant émigré au commencement de la révolution, Radet continua d'occuper le logement qu'elle lui avait donné. Vers 1780 il avait débuté au spectacle d'Audinot (plus tard l'Ambigu-Comique) par de petites pièces, telles que *Les Audiences de la mode*, *Les Petites maisons de l'amour*, *Le Repas des clercs*, où l'on remarqua un style sans prétention, des couplets bien tournés et une gaieté de bon aloi. Puis il avait composé, seul ou en société, des parodies et des vaudevilles pour le Théâtre-Italien. S'étant lié d'une étroite amitié avec Piis et Barré, il fut un des fournisseurs ordinaires du Vaudeville depuis la fondation de ce théâtre; depuis 1792 jusqu'en 1816 il y donna seul vingt-six pièces, parmi lesquelles nous citerons *La Bonne aubaine* (1793), *Honorine* (1795), *Pauline, ou la Fille naturelle* (1796), *C'est l'un ou l'autre* (1799), *Les Amants sans*

amour (1805), et *Garrick* (1805). Dans quelques-uns de ces ouvrages, remarquables par un dialogue plus fin, il eut pour collaborateur anonyme Mme Kennens, femme de beaucoup d'esprit et de sensibilité. En 1793 il subit quelques mois de prison, à cause des allusions politiques qu'il avait glissées dans la comédie de *La Chaste Suzanne*. En 1801 une pièce de circonstance, *La Tragédie au Vaudeville*, lui valut du gouvernement consulaire une pension de 4,000 francs, qui fut réduite à 1,000 sous la restauration. Il avait partagé cette faveur avec ses deux plus assidus collaborateurs, Barré et Desfontaines. Le dernier ouvrage de Radet fut *La Maison en loterie* (1820), composée avec Picard. Il ne fit point partie du Caveau moderne; mais il fut l'un des joyeux habitués des Dîners du Vaudeville, société qu'il avait fondée avec ses amis et dont les recueils contiennent plusieurs de ses chansons. Vers la fin de sa vie il devint aveugle. On trouvera dans *La France littéraire* la liste de ses nombreuses productions. P. L.

Brazier, *Hist. des petits théâtres*. — Rabbe Vieilh de Boisjolin, Sainte-Preuve, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

RADET (*Étienne*, baron), général français, né le 19 décembre 1762, à Stenay, mort le 28 septembre 1825, à Varennes (Meuse). Soldat en 1780 au régiment de la Sarre-infanterie, il était sergent lorsqu'il fut congédié en 1786; il passa alors dans la maréchaussée, et donna sa démission pour entrer, le 11 août 1789, dans la garde nationale en qualité de sous-lieutenant. Il ne fut jamais employé, comme on l'a dit, au service du prince de Condé comme garde-chasse. Il instruisit et forma les gardes nationaux de Varennes; et lors de l'arrestation de Louis XVI, il se conduisit de manière à favoriser l'arrivée de ce prince à Montmédy. Adjudant général de légion (25 juin 1792), il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, sous la prévention d'avoir été l'un des complices de la fuite du roi, et fut acquitté (16 pluviôse an II). Il assista ensuite à la reddition de Verdun et à l'affaire du camp de la Lune, et se distingua par sa bravoure et par son humanité envers les émigrés prisonniers aux armées du nord, de la Moselle et de Sambre et Meuse. Après la prise de Charleroi, il fut nommé adjudant général chef de brigade (15 floréal an II). Rappelé en l'an VI des armées actives, il se rendit à Avignon pour réorganiser la légion de gendarmerie, la commanda, et contribua au rétablissement de la tranquillité dans le midi. C'est là qu'il vit, à son retour d'Égypte, le général Bonaparte, qui l'entretint longuement du service et de la réorganisation de la gendarmerie. Devenu premier consul, Bonaparte l'appela à Paris, le nomma général de brigade (15 floréal an VIII), et lui confia le commandement en chef de toute la gendarmerie. Radet organisa ce corps non-seulement en France, où l'on peut dire qu'il se meut d'après les règlements qu'il a faits pour lui, mais aussi en Corse, en Piémont et en Toscane. Il se trouvait à Florence lorsqu'une dépêche télégraphique, du 14 mai 1809, lui ordonna de partir sur-le-champ pour Rome. A son arrivée dans cette capitale, il reçut du général Miollis la pénible mission d'enlever le pape; il se retira très-ému de se voir chargé d'une telle entreprise, mais, suivant ses expressions, « l'honneur et ses serments lui dictaient son devoir ». Le 6 juillet, vers deux heures du matin, il envahit le Quirinal à la tête d'un millier d'hommes, et pénétra, sans avoir rencontré de résistance, jusqu'à la chambre où se tenait le pape, entouré de ses familiers (*voy.* PIE VII). Il l'arrêta au nom de l'empereur ainsi que le cardinal Pacca, et le conduisit jusqu'à Florence, en conservant pour lui les égards et le respect dûs à son caractère. Après être revenu à Rome, il fit exécuter par le peintre Wicart un grand tableau représentant la sortie du pape de Monte-Cavallo, avec tous les personnages qui y avaient figuré; ce tableau fut transporté en 1814 à Capoue, par ordre de Murat. Sous l'empire il ne fut jamais question de cet enlèvement; dans l'exil, et pour la première fois, Napoléon le désavoua, et s'empressa d'en rejeter l'odieux et la responsabilité sur l'officier, trop zélé, qui l'avait exécuté. Cependant Radet avait été récompensé au delà de ses mérites : créé baron avec une dotation de 4,000 fr. vers la fin de 1809, il devint grand prévôt de la grande armée (30 mars 1813) et général de division (5 novembre 1813). Pendant les Cent jours il commanda l'escorte qui conduisit à Cette le duc d'Angoulême, et fut chargé de maintenir l'ordre dans le midi. Sa participation aux événements de cette époque le fit traduire devant un conseil de guerre et condamner à neuf ans de détention dans la citadelle de Besançon (28 juin 1816); il obtint, par décision royale du 24 decembre 1818, remise du restant de sa peine, et se retira à Varennes. Au mois d'août 1814 le général Radet, qui sollicitait alors la permission de retourner à Rome (permission qui du reste ne lui fut pas accordée), rédigea, à la demande de M. Artaud, une relation des principaux détails de l'enlèvement de Pie VII; elle a été reproduite *in extenso* dans les *Mémoires* du cardinal Pacca et dans l'*Histoire de Pie VII* d'Artaud de Montor.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — Artaud, *Hist. de Pie VII*. — *Memorial de Sainte-Hélène*, V, 388 (éd. 1824.)

RADETZKY (*Jean-Joseph-Venceslas-Antoine-François-Charles*), comte de Radetz, feld-maréchal autrichien, né le 5 novembre 1766, au château de Tzrebnitz, en Bohême, mort à Milan, le 5 janvier 1858. A dix-huit ans il embrassa la carrière militaire, et fit ses premières armes dans les campagnes contre les Turcs. En 1793 il fut appelé dans les Pays-Bas, comme officier d'ordonnance de Beaulieu. En 1795 il faisait partie de

l'état-major de Clerfayt, devant Mayence; en 1796 et 1797, en Italie, de ceux de Beaulieu et de Wurmser. Il assista à la bataille de Marengo comme colonel et aide de camp général de Mélas. Major général en 1805, lieutenant feld-maréchal en 1809, il remplit depuis 1812 les fonctions de chef de l'état-major général, chargé de l'organisation intérieure de l'armée. Dans les guerres de 1813, 1814 et 1815 il était chef d'état-major du prince Schwarzenberg, commandant en chef des armées alliées. De 1816 à 1828 il servait en Hongrie, sous les ordres du gouverneur général archiduc Ferdinand. A cette époque il désirait déjà prendre sa retraite, et reçut, comme général de la cavalerie, le commandement de la forteresse d'Ollmütz. Mais la révolution de 1830 l'appela de nouveau au service actif. En 1831, il remplaça le général Frimont dans le commandement de l'armée que l'Autriche avait concentrée en Lombardie. Dans la prévision d'une guerre imminente, il poussa vivement les travaux de fortifications de Vérone, et introduisit dans les mouvements des troupes de nouvelles manœuvres, depuis généralement adoptées. En 1836, l'empereur Ferdinand, à l'occasion de son couronnement à Prague, lui conféra la dignité de feld-maréchal. Au milieu de mars 1848 éclata l'insurrection de Milan. Quatre jours de combat acharné (18-22 mars) prouvèrent l'insuffisance des forces impériales. Forcé d'évacuer Milan, Radetzky se retira sur l'Adige. A Marignan, les insurgés essayèrent de l'arrêter au passage du Lambro; mais il les dispersa, et livra la ville au pillage. Ce terrible exemple assura le succès de sa retraite, et le 2 avril il entra à Vérone. Le mouvement révolutionnaire avait envahi presque toute la Lombardie; déjà les troupes italiennes avaient commencé à fraterniser avec le peuple; mais le redoutable quadrilatère ainsi que la citadelle de Ferrare étaient restés au pouvoir des Autrichiens. Radetzky disposait à ce moment d'une armée de cinquante mille hommes : c'était assez sans doute pour combattre les Lombards; mais l'armée piémontaise ne tarda pas à paraître. Le 23 mars, Charles-Albert déclara la guerre à l'Autriche. Son armée, nullement préparée à la lutte, franchit, le 27 mars, le Tessin, força le 7 avril le passage du Mincio et commença le siége de Peschiera. Le roi, dans son désir de réunir autour de lui tous ses renforts, laissa, par son indécision, à Radetzky le temps de se remettre du désordre de sa retraite et d'organiser un véritable plan de campagne.

Les forces italiennes se montaient à quatre-vingt mille hommes. Charles-Albert, avec quarante mille Piémontais et mille Parmesans, occupait le centre du quadrilatère sur la rive droite du Mincio; quatre mille Piémontais gardaient le passage de cette rivière, tandis que six mille hommes, composés de Toscans, de Modenais et de Napolitains, observaient Mantoue. Un corps de volontaires, indépendant des mouvements de l'armée, se dirigea sur le lac de Garde pour envahir le Tyrol italien et couper les communications de Radetzky avec cette contrée, les seules qui lui restassent libres. Sur la rive droite du Pô se tenait l'armée romaine, forte de quatorze mille hommes. Bien que le pape eût refusé de déclarer la guerre à l'Autriche, il était à peu près certain que ses troupes prendraient bientôt part à la lutte. Enfin, dans la Vénétie, quinze mille volontaires tenaient la campagne et coupèrent la communication de Radetzky avec l'Illyrie. Le feld-maréchal avait concentré devant Vérone le gros de son armée. Son infériorité numérique lui interdisait de prendre l'offensive. Les combats de Pastrengo (29 avril) et de Santa-Lucia demeurèrent des deux côtés sans résultats. Dès lors le roi se borna au siége de Peschiera, pendant que Radetzky attendait des renforts. Ceux-ci débouchèrent bientôt du côté de l'Illyrie, d'où s'avançait le général Nugent, qui venait de battre à Cornuda (9 mai) et aux Castrette (11 mai) le corps des pontificaux et des volontaires de Venise sous le général Durando. Le comte de Thurn, à qui Nugent avait, pour cause de santé, cédé le commandement, opéra la réunion avec Radetzky le 22 mai. Ainsi renforcé, Radetzky résolut de concentrer toutes ses forces à Mantoue; puis, sortant de cette place, il voulait remonter la rive droite du Mincio, couper à l'armée sarde la route de Milan et du Piémont, l'enfermer entre le Mincio et l'Adige et débloquer Peschiera. La marche sur Mantoue s'opéra sans obstacles. Dans deux rencontres inattendues, à Montanara et à Curtatone (le 29 mai), Radetzky remporta une victoire sanglante. Charles-Albert, averti du mouvement de l'ennemi, lui barra, avec dix-huit mille hommes, à Goïto, le passage du Mincio, et répara le premier échec par une brillante victoire. La garnison de Peschiera capitula, faute de vivres.

Cependant Radetzky ne resta pas inactif. Il se porta sur Vicence, où se trouvait encore le général Durando et attaqua la ville avec des forces supérieures. Durando fut obligé, après une vive résistance, de capituler. Presque en même temps la ville de Trévise, mollement défendue par quatre mille volontaires, se rendait au général Welden. Après un mois d'inaction, Charles-Albert se décida à bloquer Mantoue : il débuta par la prise de Governolo, village que défendaient quinze cents Autrichiens. Mais ce succès allait être suivi de cruels revers. L'armée de Radetzky s'était considérablement accrue : elle s'élevait à environ quatre-vingt-deux mille hommes, auxquels les Italiens n'avaient que soixante mille hommes à opposer. Avec ces forces il conçut et exécuta le projet de battre séparément les Italiens, divisés en deux corps sur une ligne beaucoup trop étendue. Dans les journée des 22 et 23 juillet, le général Sonnaz, qui commandait l'aile droite de l'armée sarde, fut battu sur toute la ligne de Somma-Campagna à San-Giustina, repoussé après une vigoureuse

résistance sur le Mincio et complétement séparé du corps du roi. Ce prince, après quelques succès obtenus le lendemain, subit un échec encore plus grave à la bataille de Custoza (25 juillet), qui le força de lever le blocus de Mantoue et de réunir toutes ses troupes à Goïto. Il espérait encore se maintenir sur le Mincio; mais il échoua dans la tentative d'enlever aux Autrichiens la position de Volta, sur la rive droite de cette rivière. Il fit en vain proposer un armistice. Sa retraite s'opéra dans un désordre complet.

Un combat de six heures, livré sous les murs de Milan (4 août), ne pouvait plus arrêter la marche de Radetzky. Le roi, renfermé dans la ville, dut se résigner à offrir une capitulation, qui fut acceptée. Les Piémontais devaient se retirer derrière le Tessin; une amnistie complète fut accordée aux habitants. Le 6 août Radetzky entra à Milan. Trois jours après, un armistice fut conclu entre lui et le major général sarde Salasco, aux termes duquel Charles-Albert s'engageait à évacuer tous les points que les Piémontais occupaient encore en dehors de leurs anciennes frontières.

L'armistice dura dix mois. Dans cet intervalle, un changement complet s'était opéré dans la péninsule. A Rome, la république était proclamée; le grand-duc de Toscane, à l'instigation de Radetzky (1), avait quitté ses États et était allé rejoindre Pie IX à Gaète. En Piémont, une chambre et un ministère d'opinions très-radicales dominaient le roi, qui du reste se croyait engagé d'honneur à ne se retirer de la lutte que le dernier. Le 16 mars 1849 Charles-Albert dénonça brusquement l'armistice. Le roi avait appelé un général polonais, Chrzanowski, au commandement en chef, après l'avoir vainement offert au maréchal Bugeaud, aux généraux Changarnier, Lamoricière et Bedeau. L'Autriche, qui venait de changer de souverain, avait rétabli son pouvoir central à Vienne et semblait avoir passé la crise qui un instant avait menacé son existence. L'armée piémontaise se montait à soixante-cinq mille hommes, réunis sur la rive droite du Tessin, entre le lac Majeur et le Pô; son artillerie se composait de cent quarante pièces de canon. Radetzky, obligé de laisser environ vingt-cinq mille hommes devant Venise et dans les places fortes, avait avec lui soixante-dix mille hommes et cent quatre-vingt-deux bouches à feu. Il franchit le Tessin près de Pavie; Chrzanowski franchit la frontière sarde près Buffalora; mais à la nouvelle de la manœuvre de l'ennemi, il se porta à sa rencontre, vers Vigevano; attaqué et battu le 21 mars, par le général d'Aspre, il se retira le lendemain sur Novarre. D'Aspre, qui marchait en tête de l'armée autrichienne, se précipita, le 23 mars, sur les nouvelles positions des Piémontais; pendant cinq heures, il renouvela ses attaques; à quatre heures seulement parurent les autres corps autrichiens; dès lors le sort de la bataille était décidé. Malgré l'exemple du roi, qui chercha la mort dans le combat, les Piémontais perdirent courage; ils se retirèrent dans un désordre extrême. Après la bataille de Novarre, il n'existait plus d'armée piémontaise. Le roi demanda à Radetzky une suspension d'armes, qui fut refusée. Le lendemain (24 mars), il abdiqua la couronne en faveur de son fils, le duc de Savoie, qui signa, dans une entrevue avec Radetzky, les préliminaires d'une paix qui fut conclue peu de temps après. Nommé gouverneur général, Radetzky régna depuis lors en maître absolu dans le royaume lombardo-vénitien. Le 28 février 1857 il prit sa retraite, après soixante-douze ans de services, rendus successivement à cinq empereurs. Trois ans avant il avait perdu sa femme, Françoise née comtesse Romana de Strassoldo-Grafenberg. De trois filles et de cinq fils qu'elle lui avait donnés, une fille lui survécut et un fils, *Théodore*, actuellement général autrichien. Radetzky avait dans les dernières années pour résidence la Villa-Reale à Milan, où il est mort, après une courte maladie, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

(1) Voy. la lettre de Radetzky dans Nicomède Bianchi, *Storia della politica austriaca rispetto ai sovrani ed ai governi italiani dal* 1791 *sino al maggio del* 1857; Savona, 1857, p. 259.

On a de Radetzky plusieurs traités militaires, tels que: *Gedanken über Festungen* (Considérations sur les forteresses); 1827; — *Militairische Betrachtung des Loge Oestreichs* (Considérations sur la situation militaire de l'Autriche), 1828; — *Ueber den Zweck der Uebungslager im Frieden* (Sur le but des champs de manœuvre pendant la paix), 1816. J. M.

Cantu, *Storia di cento anni*, III. — Ulloa, *Guerre de l'indépendance italienne* en 1848 et en 1849, V. — *Campagne d'Italie* en 1848 et en 1849, par le général Schoenhals, aide de camp de Radetzky. — *Graf Radetzky Biogr. Skizze nach den eigenen Dictaten und der Correspondenz*, etc.; Stuttgard, 1858. — *Denkschriften milit. politischen Inhalts aus dem handschr. Nachlass des Oestr Feldm. Radetzky*; Stuttgard, 1858. — *Unsere Zeit*. — Le prince Trubetzkoï, *Les Campagnes du maréchal Radetzky* (Leipzig, 1861).

RADI-B-ILLAZ (*Abi-el-Abbas-Mohammed* ER), khalife abbasside, né vers 909, mort le 19 décembre 940. Il fut emprisonné par son oncle Mohamed-Caher-b-illaz, qui voulut se délivrer ainsi d'un prétendant dangereux; mais les émirs l'ayant déposé ils appelèrent au trône Radi-b-illaz. La décadence du khalifat date de l'avénement de ce prince; appelé au pouvoir par les émirs, il dut composer avec eux, et pour satisfaire toutes les ambitions il fut obligé de créer la charge d'émir-el-omraz (prince des princes), espèce de maire du palais, qui réunissait dans ses mains toutes les administrations, financière, civile et militaire : l'émir des émirs avait en outre le droit de suppléer le khalife dans les fonctions sacerdotales et d'être nommé après lui dans le Khotba (*Domine salvum fac*). C'est sous le règne de ce prince que fut passé avec les Carmathes le traité honteux qui obligeait les musulmans de l'empire abbasside à payer un tribut onéreux

et vexatoire à ces sectaires pour pouvoir accomplir le pèlerinage de La Mecque. Abou-el-féda cite ce prince comme un poëte élégant. Il mourut des suites des excès commis dans le harem, après un règne de sept années. F. Pu.

Abou-el-féda, *Annales moslemici*. — Des Vergers, *Arabie*. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*.

* **RADIGUET** (*Maximilien-René*), voyageur français, né le 17 janvier 1816, à Landerneau (Finistère). Il fit en 1838-1839 une campagne aux Antilles, comme secrétaire des ministres plénipotentiaires de Louis-Philippe, le comte Emmanuel de Las-Cases et l'amiral Ch. Baudin, chargés de négocier l'indemnité que la république d'Haïti s'obligea de payer à la France. De 1841 à 1845, il fit la campagne de la frégate *La Reine-Blanche* dans l'océan Pacifique et l'Océanie, en qualité de secrétaire attaché à l'état-major de l'amiral Du Petit-Thouars, qui allait prendre possession des îles Marquises. M. Radiguet a rapporté de sa dernière campagne un travail artistique, en 3 vol. in-fol., que l'on conserve au dépôt général des cartes et plans de la marine, sous le titre de : *Albums du voyage de* La Reine Blanche. Depuis son retour, il a publié dans la *Revue des deux mondes :* trois articles, qui sont des fragments du livre qu'il a publié sous le titre de *Souvenirs de l'Amérique espagnole : Chili, Pérou, Brésil;* Paris, 1856, in-18; — *Les derniers sauvages, souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises*, 1842-1859 (Extrait de la *Revue des deux mondes*); Paris, 1861, in-12. M. Radiquet a en outre inséré des *Poésies* dans la *Nouvelle Revue de Paris*, et des articles de voyages, accompagnés de dessins exécutés par lui, dans *La France maritime*, le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles* et *L'Illustration ;* quelques-uns de ses articles dans *L'Illustration* sont signés du pseudonyme de *René de Kérélian*, ou de *René de K.* P. L—T.

Documents particuliers.

RADLINSKI (*Jacques-Paul*), littérateur polonais, né en 1684, mort en 1762. Après avoir étudié chez les jésuites, il embrassa la règle des chanoines réguliers, et enseigna pendant dix ans la philosophie et la théologie au couvent de Sainte-Hedwige à Cracovie. Il devint ensuite docteur en théologie, et se retira à Miechow. Il avait réuni une collection précieuse de tableaux, d'objets d'art et de manuscrits. Ses principaux écrits sont : *Norma vitæ apostolicæ ordini Canonicorum regularium proposita;* Cracovie, 1725, et Lublin, 1732, 2 vol. in-8°; — *Officium de sepultura Christi*; Lublin), 1730, in-8°; — *Sepulcrum parasceves ex figuris V. et N. T.*; Sandomir, 1730, 1733, 1736, in-8°; — *De dignitate sacerdotali;* Lublin, 1735, in-8°; — *Encænia bibliothecæ Zaluskianæ ;* Cracovie, 1748, in-4°; — *Vita Claudiæ, ducis Lotharingiæ;* ibid., 1749, in-8°; — *Fundamenta scientiarum, seu principia et axiomata;* ibid., 1753, in-4°. K.

Janotzki, *Lexicon*, I, 131. — *Polonia litterata*, 62-63.

RADONAY (*Rémond* RENAULT DE), chef d'escadre et commissaire général de l'artillerie, mort en novembre 1740, sur la rade de la Caye Saint-Louis, à l'âge d'environ soixante-sept ans, entra dans la marine, comme garde, en 1689, et participa honorablement aux guerres maritimes de la seconde période du règne de Louis XIV. Plus instruit dans la théorie de sa profession que ne l'étaient généralement les officiers de son temps, il a publié : *Remarques sur la navigation et moyens d'en perfectionner la pratique.* P. L—T.

Archives de la marine. — *Mémoires de l'Académie des sciences.*

RADONVILLIERS (*Claude-François* LYSARDE DE), littérateur français, né en 1709, dans le diocèse de Nevers, mort, le 16 avril 1789, à Paris. Au collége Louis-le-Grand, où il fut élevé, il eut pour maître et pour ami le P. Porée, qui lui donna le conseil d'entrer dans la Société de Jésus. Après les épreuves du noviciat, il professa dans différents colléges les humanités et la rhétorique. Il se trouvait à Bourges lorsque Maurepas y fut envoyé en exil; ce ministre s'intéressa à lui, et le détermina à quitter l'habit religieux pour suivre à Rome comme secrétaire d'ambassade le cardinal de La Rochefoucauld. En 1755 il fut attaché, sous les ordres de ce prélat, à la feuille des bénéfices, et en 1757 il devint sous-précepteur des enfants de France. A la mort de Marivaux, il se mit sur les rangs pour lui succéder dans l'Académie française, et bien qu'il n'eût encore presque rien publié, il fut admis sans aucune opposition (1763). Ce fut en qualité de directeur qu'il reçut Delille, Ducis et Malesherbes; en recevant Ducis, élu à la place de Voltaire, il reprocha à ce dernier de n'avoir pas toujours fait de son génie l'usage que lui conseillait l'intérêt de sa gloire. Louis XVI récompensa ses services par une charge de conseiller d'État (1774). L'abbé de Radonvilliers se fit estimer par ses vertus et son humanité; dans les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait les trois quarts aux indigents. Ses *Œuvres diverses* ont été recueillies par Noël (Paris, 1807, 3 vol. in-8°); le t. I[er] contient le traité *De la Manière d'apprendre les langues* (Paris, 1768, 1802, in-8°), qui suffit à assurer à l'auteur une place honorable parmi les grammairiens.

Maury, *Éloge de Radonvilliers*, lu en 1807, à l'Institut, et impr. à la tête des *OEuvres diverses*.

RADOSLAW, troisième roi de Serbie de la dynastie des Némania, mort en 1230. *Étienne*, le premier prince de cette famille, avait constitué la Serbie en royaume indépendant vers la deuxième moitié du douzième siècle. *Étienne Ouroch*, son fils et son successeur, continua son œuvre avec succès, et laissa à Radoslaw, son héritier, un État puissant et prospère. Ce dernier prit, en montant

trône, le nom d'*Etienne Némania III*, et uronné, dans Pristina, sa capitale, par son saint Sabbas, archevêque de Serbie (*voy.* SABBAS). Étienne Ouroch avait vainement ité du pape Innocent III la reconnaissance du ime fondé par son aieul. Il était allé même jus- offrir au saint-siége d'embrasser la religion ine pour prix de cette faveur, tant était grande ence que le pape exerçait à cette époque sur itique universelle. Mais toutes les démarches nne Ouroch restèrent sans résultat, par des intrigues du roi de Hongrie, qui voyait cette consécration du droit de son voisin un violent porté à sa propre puissance. Plus ux que son père auprès la cour de Rome, Ra- w, sans avoir à abandonner l'Église grecque, t d'Honorius III, en 1224, la faveur cons- ent refusée par Innocent. Ce prince ne resta ouvoir que pendant six années, après les- s il fut atteint d'aliénation mentale et dut son trône à son frère Vladislas. On pré- que la conduite de la reine Isabelle, sa e, fille de l'empereur grec Théodore Las- , fut cause de l'altération de ses facultés. événements importants signalèrent ce , de courte durée. A la suite de la mort iikie, roi de Bulgarie, des troubles écla- dans ce pays. Radoslaw y envoya une ar- et parvint à annexer à la Serbie une grande du territoire bulgare et quelques pro- s de l'empire grec. Peu de temps après expédition, les Hongrois menacèrent la ie, qui, par sa position sur la frontière de bie, ouvrait un chemin vers le cœur du me. Radoslaw s'empara de cette principauté, réunit à ses États.

prince fut inhumé dans le monastère de énitza, monument grandiose, qui existe en- aujourd'hui (département de Tchatchak, actuelle), et dont Étienne Némania I[er] fut dateur. Radoslaw vécut longtemps dans le nir du peuple, qui, appréciant son équité et rtus, lui donna le surnom de *Juste*.

HENRI TIBERS.

hiers, *Histoire de Serbie.*

DZIWILL. Cette maison est une des plus nes, des plus riches, et fut pendant long- la plus puissante entre les familles li- o-polonaises. Depuis l'année 1518 les will portent le titre de *princes du Saint- re romain*. Voici les membres les plus quables :

DZIWILL (*Nicolas I[er]*), né en 1366, mort 36, réunissait les deux qualités de grand er et d'homme d'État. Après s'être distin- ns une expédition militaire en 1384, sous res de Wladislas-Jagellon, il l'accompagna covie, en 1386, où le grand-duc de Li- ie épousa la reine Hedwige. Il reçut alors le ne selon le rit occidental, devint en 1395 te de Grodno, et signa les deux actes d'u- les deux pays à Vilna, en 1401, et à Ho- rodlo, en 1413. Il combattit vaillamment à la mémorable bataille de Grunwald, en 1410, contre les chevaliers. Plus tard il assista le grand-duc Witold dans ses expéditions contre les Tatars et les Moscovites. En 1418, il devint maréchal de la cour, et en 1433 palatin de Vilna, où il rendit de grands services comme administrateur.

RADZIWILL (*Nicolas III*), né en 1470, mort en janvier 1522. D'abord grand échanson de Lithuanie, puis staroste de Biala, il se distingua dans la guerre de 1500 contre les Moscovites, en repoussant leurs agressions en Lithuanie. L'activité et les talents qu'il déploya sous le règne d'Alexandre I[er] lui valurent deux charges considérables, celles de palatin de Vilna et de grand chancelier de Lithuanie, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-neuf ans. Ses talents se développèrent encore sous le règne glorieux de Sigismond I[er]. De tout temps la Russie et l'Autriche tendaient au démembrement de la Pologne; le tzar et l'empereur Maximilien I[er] formèrent une ligue secrète. Le tzar commença à envahir la Lithuanie avec de grandes forces; mais il fut battu en 1514, entre Orsza et Dubrowna, par Constantin Ostrogski et Georges Radziwill (*voy.* ci-après). Maximilien feignit alors d'abandonner ses relations avec la Moscovie, et proposa un congrès, où il espérait faire triompher la politique machiavélique des Habsbourg (1515). Entouré d'une suite nombreuse, Nicolas Radziwill y déploya une grande pompe. L'empereur employa tous les moyens pour le gagner : il lui offrit le titre de prince du Saint-Empire romain, que Radziwill n'accepta que sur les instances du roi et de la diète de Pologne, réunie à la fin de 1518, à Brzesç-Litewski. De retour en Pologne, il marcha contre les Moscovites et les Tartares, qui avaient envahi tout le pays, et les repoussa en 1519.

RADZIWILL (*Georges I[er]*), né en 1480, mort en 1541, surnommé *le Victorieux* ou *l'Hercule lithuanien*. Préparé de bonne heure à la vie des camps, il devint en 1508 vice-grand général de Lithuanie, et fut victorieux dans trente batailles livrées aux Moscovites, aux Tatars, aux Teutoniques. En 1511, à la tête de de six mille hommes, il défit vingt mille Tatars au delà de Kiiow, et autant à Lopuszno en Podolie. En 1514, dans la bataille d'Orsza (*voy.* l'article précédent), la présence d'esprit et le courage de Georges Radziwill décidèrent de l'issue de la bataille, dans laquelle les deux chefs moscovites, Boulghakoff-Golitza et Yvan Tscheladnine, six voiévodes, trente-sept princes, quinze cents officiers supérieurs et six mille soldats furent faits prisonniers avec tous les drapeaux et l'artillerie; trente mille Moscovites furent tués. En 1519, Radziwill repoussa une nouvelle invasion à Krewo et à Molodeczno. En 1527 il devint à la fois castellan de Vilna et maréchal de la cour; enfin, en 1533 il obtint le bâton de grand général, ou connétable. En 1534 il défit

encore les Moscovites à Starodub, à Poczapow, et près de Smolensk. L'histoire du règne de Sigismond Ier est pleine du nom de Georges Radziwill. Il était père de la célèbre *Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond II Auguste Ier.

Radziwill (*Nicolas VI*), surnommé *le Noir*, né en 1515, mort en 1565. Tour à tour grand maréchal de Lithuanie, palatin de Troki, grand chancelier de Lithuanie, et palatin de Vilna, il contribua puissamment à faire épouser, en 1548, sa nièce Barbe Radziwill au roi Sigismond II Auguste Ier, et alors son influence se trouva sans rivale dans toute la Lithuanie. La même année il obtint de l'empereur d'Allemagne le titre de *prince de Nieswiez*, que le roi confirma à la diète de 1549. Après la mort de la reine Barbe, en 1551, le roi envoya Radziwill à Vienne en ambassade solennelle pour demander la main de l'archiduchesse Catherine. Appartenant à la religion luthérienne, il était le protecteur zélé de ses coreligionnaires; il fonda plusieurs temples et écoles. En 1563, il édita la traduction polonaise de la Bible, imprimée à Brzesç-Litewski. Les Jésuites employèrent tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour détruire cette Bible; on parvint à en sauver quelques exemplaires, qu'on paye aujourd'hui au poids de l'or.

Radziwill (*Christophe Ier Nicolas*), né en 1547, mort en 1603, surnommé *la Foudre*. Après s'être distingué en 1564 et 1572, il se couvrit de gloire, comme vice-grand général de Lithuanie, sous le roi Étienne Batory, contre les Moscovites, en 1579 et 1580, au siége de Polotsk et Wielkie-Luki en Ruthénie Blanche. Près de Sokol, il défit quarante mille Russes et fit prisonnier leur chef Schérémételf; le roi Étienne fut tellement satisfait, que lorsque Radziwill lui présenta les prisonniers, il détacha son sabre de son ceinturon et l'offrit au vainqueur (ce sabre avait appartenu au sultan Mahomet II, qui le portait le jour de la prise de Constantinople, en 1452). En 1581, on le chargea d'une nouvelle expédition; lui, Philon Kimita et Bogdan Oginski atteignirent les rives du Volga, battirent les Moscovites, firent prisonnier le prince Obolenskoï, et rejoignirent le roi Étienne à Pskow, qu'il reprit alors sur les Russes. En 1588 le roi Sigismond III nomma Radziwill grand général de Lithuanie; et en cette qualité il se distingua contre les Suédois, envahisseurs de la Livonie, qui appartenait alors à la Pologne.

Radziwill (*Nicolas VII Christophe*), né en 1549, mort en 1616, surnommé *l'Orphelin*. Il prit une part active aux élections des rois Henri Ier, Étienne Ier Batory, et Sigismond III Wasa; il fit plusieurs expéditions militaires contre les Suédois et contre les Moscovites. Il occupa les postes de maréchal de la cour et de palatin de Vilna. Il fonda plusieurs églises et institutions de bienfaisance. Radziwill fit un voyage à la Terre Sainte, dont il donna une relation très-curieuse, publiée par Treiter, traduite du latin en polonais par Wargoçki. : *Hierosolymitana peregrinatio*; Cracovie, 1578, in-4°; la dernière édition polonaise parut en 1847, à Breslau.

Radziwill (*Christophe II*), fils du précédent, né en 1585, mort en 1640. Il assista son père dans la guerre suédoise, en Livonie. En 1615 on le nomma vice-grand général de Lithuanie, et en 1620 il combattit victorieusement les envahissements des Suédois. Sans aucune déclaration préalable, le roi de Suède Gustave-Adolphe était venu assiéger Riga. La diète de Pologne, ne s'attendant pas à cette brusque invasion, n'avait pas pris les mesures convenables pour la repousser; alors Radziwill y suppléa par sa fortune et par son dévouement, en organisant une armée. Pendant cinq ans Gustave-Adolphe fut tenu en échec en Livonie et en Courlande; désespérant de réussir, il transporta le théâtre de la guerre dans la Prusse polonaise et dans la Grande-Pologne. Après la mort de Sigismond III, en 1632, Radziwill contribua, par son influence, à confirmer l'élection de Wladislas IV. Les Moscovites, profitant de l'interrègne, avaient envahi les possessions polonaises; alors Radziwill fut l'un des premiers à se mettre à la tête des troupes. La campagne fut dirigée avec tant de persévérance, que les Russes furent vaincus et désarmés. Wladislas IV se montra généreux, et obtint un traité de paix, l'un des plus glorieux dans les fastes de la Pologne. Par ce traité, signé à Polanow, le 15 juin 1634, la Russie rendit toutes les conquêtes faites précédemment; alors les palatinats de Smolensk, de Czerniéchow, de Kiiow, furent reconnus possessions immémoriales et légitimes de la Pologne, par le tzar lui-même. Radziwill fut le principal plénipotentiaire dans les négociations de ce traité. Le 1er janvier 1635 il obtint le bâton de connétable; puis il fit une nouvelle expédition en Livonie, et y battit les Suédois. Comme Radziwill professait la religion réformée et luttait constamment contre l'influence des Jésuites, il eut à supporter des persécutions qui contribuèrent à abréger sa glorieuse carrière.

Radziwill (*Charles Ier Stanislas*), né en 1669, mort le 22 août 1719. Il assista aux expéditions de Sobieski, et obtint de lui la charge de grand chancelier de Lithuanie; son intégrité lui valut le surnom de *Juste*. Les mésintelligences qui éclatèrent parmi l'aristocratie lithuanienne, dans les dernières années du règne de Sobieski, prirent une nouvelle extension pendant l'interrègne, alors qu'on s'occupait de l'élection du prince de Conti et de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Radziwill chercha à apaiser cette anarchie. Il prit une part active dans les événements qui attirèrent le roi de Suède Charles XII en Pologne, et qui ouvrirent le trône à Stanislas Leszczynski.

Radziwill (*Charles II Stanislas*), né en 1734, mort le 22 novembre 1790. D'abord nonce aux diètes, ensuite colonel dans l'armée, maréchal des confédérations, il devint enfin palatin de Vilna. Principal héritier de la fortune des Radziwill,

évaluait à 80 millions de francs, il dé-
it un faste royal et avait à son service 12,000
nes de milice régulière. Dévoué à sa patrie, r conséquent ennemi de Catherine II et famille Czartoryski, protégée et soudoyée a tzarine, il eut à lutter contre les enne- xtérieurs et intérieurs; sa fortune en souf- eaucoup; à plusieurs reprises il s'exila : rien ne put affaiblir ses sentiments, essen- ment patriotiques. Il soutenait courageu- nt la confédération de Bar. Pendant ses ges en Turquie, en Italie, en Allemagne, rance, il déploya un luxe inouï; mais il oujours généreux pour les pauvres. Étant à , il demeurait près du Palais-Royal; c'est i fit faire le passage qui encore aujour- porte son nom. Pendant trois ans il as- à la mémorable diète constituante de Var- , qui proclama, le 3 mai 1791, une nou- constitution.

DZIWILL (*Antoine-Henri*), né en 1775, en 1833. Élevé à Berlin, il épousa, en 1796, ncesse Louise-Frédérique de Prusse. En il devint chef du majorat de Nieswiez et ka. Il s'occupait de diplomatie, et en 1815 il t lieutenant du roi de Prusse dans le gou- ment du grand-duché de Posen. Aimant la que, il fut compositeur et exécutant très-re- able.

DZIWILL (*Michel*), frère du précédent, né 78, mort en 1850. Entré au service mili- à l'époque de la formation du grand-duché rsovie, il se distingua dans les campagnes ntes, et en 1815 il fut nommé général de on et sénateur palatin du nouveau royaume ologne. Après la révolution polonaise de et lorsque le dictateur Chlopięki fut éloi- e ce poste, Michel Radziwill fut nommé gé- ssime des armées polonaises, jusqu'à ce krzynecki l'eût remplacé.

DZIWILL (*Dominique*), né en 1787, mort novembre 1813. Charles II Stanislas étant sans postérité, son neveu, Dominique, : héritier de l'immense fortune de la e. Dès sa jeunesse il se voua aux inté- e sa patrie, alors subjuguée et partagée s trois cours de Pétersbourg, de Ber- de Vienne. Malgré les menaces de la e, il quitta la Lithuanie, leva à ses frais le iment des lanciers du grand-duché de Var- et en qualité de colonel il fit la campagne scou, en 1812. Son régiment, toujours à t-garde dans la marche sur Moscou, et dans re-garde pendant la retraite, fut réduit à nte soldats; alors l'empereur Napoléon Ier ha à sa personne, avec le grade de lieute- olonel des chevau-légers polonais de la C'est en cette qualité qu'il fit la campagne 3. A la bataille de Hanau il fut grièvement à la tête, repassa le Rhin, et mourut à eich, à l'âge de vingt-six ans. Son corps fut orté à Varsovie et enterré dans l'église des Capucins. Regretté vivement par Napoléon et par la Pologne, il était le dernier représentant des anciens Radziwill; car depuis sa mort aucun de cette famille n'a été à la hauteur de son dévouement à la patrie. Léonard CHODZKO.

Radziwill, Tretter et Wargoçki, *Pèlerinage dans la Terre Sainte*; Cracovie, 1878. — Radwan, *Radivilias, sive de vita et rebus Nicolai Radziwill*; Vilna, 1592. — Rakwic, *Albertus Radziwill*; Vilna, 1593. — Dambrowski, *Éloge de James Radziwill*; Kœnigsberg, 1621. — Kolalowicz, *Fasti Radivilliani*; Vilna, 1653. — Balinski, *Mémoires sur Barbe Radziwill*; Vilna, 1837. — Raczynski, *Mémoires d'Albert Radziwill*; Posen, 1839. — *Histoire de Boguslas Radziwill*; Posen, 1840. — Eichhorn et Léon Rzyszczewski, *Relations de la maison des Radziwill avec les maisons régnantes en Allemagne*; Varsovie, 1843. — Kotlubay, *La Galerie de Nieswiez, ou Histoire des Radziwill*; Vilna, 1857. — *Le prince Christophe Radziwill*; Paris, 1859.

RAEBURN (Sir *Henry*), peintre anglais, né le 4 mars 1756, à Stockbridge, village aujourd'hui compris dans Édimbourg, mort le 8 juillet 1823, dans cette ville. Il perdit ses parents de bonne heure, et fut placé par son frère aîné chez un orfèvre. En peu de temps il se rendit si habile dans la miniature qu'au terme de son apprentissage il apprit à peindre. Après s'être marié, il vint à Londres; d'après le conseil du célèbre Reynolds, il alla passer deux années en Italie pour perfectionner son éducation en étudiant les œuvres des maîtres. De retour à Édimbourg (1787), il acquit dans le portrait une réputation brillante, et en 1822 il reçut de Georges IV des lettres de noblesse. Parmi ses meilleures productions on remarque les portraits de lord Eldon, W. Scott, D. Stewart, Playfair, James Watt, F. Jeffrey, Henry Mackenzie, John Rennie et Francis Chantrey; on y admire un ton ferme, une couleur riche et harmonieuse, un dessin correct, une expression pleine de puissance et de noblesse.

The English cyclopædia (biogr.).

RAEPSAET (*Jean-Joseph*), historien belge, né le 29 décembre 1750, à Audenarde, où il est mort, le 15 février 1832. Après avoir fait son droit à Louvain, il devint en 1773 greffier de la châtellenie d'Audenarde, et en 1778 secrétaire des *hauts-pointres* de cette ville. Opposé aux réformes introduites par Joseph II, il fut l'un des députés qui, réunis à Bruxelles en 1787, signèrent pour la Flandre l'acte de confédération. Emprisonné à Bruxelles en 1789, puis transféré à la citadelle d'Anvers, il en sortit à la demande des états de Flandre, lorsque ceux-ci se trouvèrent en possession du pouvoir après le bombardement et l'évacuation de la ville de Gand. Il refusa plus tard les fonctions de conseiller au conseil privé, auxquelles l'appelait l'empereur François II; mais il accepta la mission de diriger le renouvellement de la magistrature de la Flandre; il reprit ensuite sa place aux états, et fit annuler tout ce qui restait encore des changements opérés par Joseph II. A l'entrée des troupes françaises en Belgique, Raepsaet fut envoyé en Zélande par la châtellenie d'Audenarde, pour y mettre en sûreté la caisse et les archives;

neuf mois après il vint rendre à ses concitoyens le dépôt qu'ils lui avaient confié, et dont les Français ne tardèrent pas à s'emparer. Hostile au gouvernement de la Convention et à celui du Directoire, et compris, en brumaire an VII (1798), à la suite d'une émeute des paysans, au nombre des otages choisis dans le département de l'Escaut, il fut détenu à Paris dans les prisons de Sainte-Pélagie et du Temple, et même inscrit sur la liste de ceux qui devaient être déportés à Cayenne; mais après cinq mois d'attente il recouvra sa liberté. Il passa alors quelques années dans la retraite, puis siégea au corps législatif de 1803 à 1813. Nommé, en 1815, membre de la commission chargée de présenter un projet de loi fondamentale pour le royaume des Pays-Bas, il proposa la création d'une seconde chambre, qui fut adoptée, et il fit aussi décider que les jugements des tribunaux seraient motivés. Il accepta plus tard la place de conseiller d'État extraordinaire; mais il refusa les fonctions de membre de la seconde chambre des états généraux et des états de la Flandre. Raepsaet, qui faisait partie de l'Institut des Pays-Bas et de l'Académie royale de Bruxelles, avait consacré une grande partie de sa longue carrière à l'étude approfondie de l'histoire des antiquités et du droit de l'ancienne Flandre. Nous citerons de lui : *Mémoire sur l'origine des Belges*; — *Recherches sur l'origine et la nature des inaugurations des princes souverains des dix-sept provinces des Pays-Bas*; — *Histoire de l'origine, de l'organisation et des pouvoirs des états généraux et provinciaux des Gaules, particulièrement des Pays-Bas, depuis les Germains jusqu'au seizième siècle*. Ces deux derniers écrits sont les principales sources d'où Meyer a tiré le 4me volume de son *Histoire des institutions judiciaires*; — *Analyse historique et critique de l'origine et des progrès des droits civils, politiques et religieux des Belges et Gaulois, sous les périodes gauloise, romaine, franque féodale et coutumière*: c'est l'ouvrage principal de l'auteur. Ces travaux divers sont réunis dans les *Œuvres complètes de J.-J. Raepsaet, suivies de ses œuvres posthumes*; Gand, 1838-1840, 6 vol. in-8° : en tête du 1er vol. se trouve une liste de ses écrits imprimés et de ses écrits inédits; ces derniers sont au nombre de soixante-trois. Raepsaet a donné des articles aux *Annales belgiques* et au *Messager des sciences et des arts du royaume des Pays-Bas*. E. REGNARD.

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 3e année, p. 104. — *Notice nécrologique et historique sur J. J. Raepsaet*, en tête du 1er vol. de ses *Œuvres complètes*.

RÆTHEL (*Wolfgang-Christophe*), savant allemand, né à Selbitz, le 12 avril 1663, mort le 28 juin 1729. Reçu maître ès arts à Iéna, il devint gouverneur des pages à Baireuth, et fut ensuite précepteur de quelques jeunes nobles, avec lesquels il visita plusieurs parties de l'Allemagne. En 1689 il fut nommé professeur de grec et d'hébreu au gymnase de Baireuth, et en 1697 sur-intendant à Neustadt-sur-Aisch; après avoir, en 1702, suivi comme aumônier le margrave Chrétien-Ernest à la guerre, il revint à Neustadt, où il exerça jusqu'à sa mort ses fonctions ecclésiastiques, faisant tous ses efforts pour arrêter les progrès du piétisme. On a de lui plus de soixante-dix ouvrages et dissertations, parmi lesquels nous citerons : *De veterum gymnasio athletico*; Iéna, 1682, in-4°; — *De bibliothecis universalibus, præsertim theologicis*; Neustadt, 1714, in-fol.; — *De historia literaria vitæque scriptoribus*; ibid., 1721, in-fol.; — *De bibliotheca Patrum*; ibid., 1726, in-fol. Ræthel a donné une traduction allemande d'Épictète; Oels, 1690; Nuremberg, 1718, in-8°.

Fick, *Gelehrtes Baireuth*, t. VII. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RAEWAERD (*Jacques*), jurisconsulte belge, né vers 1534, près Bruges, où il est mort, le 1er juin 1568. De Louvain, où il commença l'étude du droit, il passa à Orléans, et y reçut le diplôme de docteur. Il se fit par ses écrits une réputation brillante, et professa en 1565 et 1566 dans l'université de Douai. Il était l'ami de Goltzius et le correspondant de Juste Lipse, qui lui donnait le surnom de *Papinien des Pays-Bas*. Ses ouvrages, qui séparément ont presque tous obtenu plusieurs éditions, ont été réunis deux fois (*J. Ræwardi Opera*; Francfort, 1622, 2 vol. in-12, et Lyon, 1623, 2 vol. in-8°).

Le Mire, *Elogia belgica*. — Paquot, *Mémoires*, XVI.

RAFFAELLI (*Giuseppe*), magistrat italien, né le 26 février 1750, à Catanzaro, en Calabre, mort le 26 février 1826, à Naples. Il étudia la philosophie et le droit à Naples, et entra, d'après le conseil de Tanucci, dans la carrière du barreau. Dès la première affaire qu'il plaida, il rencontra un succès qui décida de son avenir (1770) : chargé de la défense d'une femme accusée de sorcellerie, il parvint non-seulement à la faire acquitter, mais l'éloquent mémoire qu'il rédigea à cette occasion fut inséré, par ordre exprès du roi Ferdinand IV, dans le t. IX de la *Collezione delle scritture di regia giurisdizione*. Devenu l'un des avocats les plus occupés de Naples, il fut surtout recherché par les communes qui avaient à se plaindre de leurs seigneurs, et dans l'espace de quelques années il en défendit 780, qui réclamaient contre l'abus des droits féodaux. Lors de la rentrée des Bourbons à Naples, il fut exilé (1799), et alla s'établir à Milan, où en 1801 il succéda à Beccaria dans la chaire de droit public. En 1805 il siégea dans la commission législative du royaume d'Italie. Rappelé à Naples par le roi Murat, il devint procureur général près la cour de cassation (1808), et conseiller d'État (1810); en sa qualité de président de la section de législation, il traduisit en italien le Code civil français; mais son travail n'obtint pas l'approbation du gouvernement. En 1814 le conseil d'État fut supprimé; Raffaelli passa dans le

conseil des grâces; mais en 1817 il résigna tous ses emplois pour se retirer à la campagne. Son principal ouvrage a pour titre *Nomotesia penale* (Naples, 1820-1825, 5 vol. in-8°); on y trouve une morale douce, un grand amour de l'humanité, des pensées sagement exprimées; cependant il est bien inférieur à Beccaria et à Filangieri, qu'il s'est proposés pour modèles, et si son érudition est vaste, ses vues manquent de largeur.

Uomini illustri del regno di Napoli, XII. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

RAFFAELLINO DEL GARBO, peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1466, mort en 1524. On cite de cet artiste une peinture datée de 1501 et signée *Raffaellino Karli;* si la signature est authentique, son vrai nom serait donc *Karli*, ou plutôt avec la véritable orthographe italienne *Carli*. Élève de Filippino Lippi, Raffaellino donna dans sa jeunesse des espérances qu'il ne réalisa pas entièrement, et avait dessiné plus peut-être qu'aucun autre peintre; il avait même sous plusieurs rapports amélioré la manière de son maître; il avait surtout su donner plus de grâce à ses têtes, plus de moëlleux à ses draperies. Malheureusement, arrivé à un certain degré, son talent ne fit plus que décliner. Bientôt, surchargé de famille, Raffaellino travailla vite et à vil prix; il tomba dans l'oubli, et mort dans l'abjection et la misère, il fut enterré sans pompe dans l'église de Saint-Simon.

La plupart de ses fresques à Florence n'existent plus; le tabernacle où il avait représenté *La Vierge, sainte Catherine et sainte Barbe* au coin d'une maison près du pont *alla Carraja*, a été refait par Cosino Ulivelli; les peintures qu'il avait exécutées pour les religieuses de Saint-Georges et pour la chapelle du Brancacci à l'église *del Carmine* ont également disparu. Nous sommes plus heureux pour une *Multiplication des pains* qu'il peignit aussi à Florence dans le réfectoire de Sainte-Marie des Anges; mais c'est à Rome que nous devons chercher son chef-d'œuvre. Dans l'église de *la Minerva*, à la voûte de la chapelle Caraffa, dont les parois avaient été décorées par Filippino Lippi, Raffaellino a peint un *Chœur d'anges* qui justifie le surnom de *del Garbo* (de la Grâce) qui lui avait été décerné par ses contemporains.

Parmi ses tableaux à l'huile, on ignore ce qu'est devenu celui que mentionne Vasari et qui paraît avoir été un des principaux, celui qui représentait la Madone et plusieurs saints, et qu'il aurait peint pour le maître autel de l'église du couvent de Saint-Salvi hors de la porte *alla Croce;* mais nous possédons encore : à Florence, dans la galerie publique, le *portrait de Frà Paolo Sarpi*, de Bellune, et une *Madone dans un paysage*, et à Sainte-Marie-des-Anges, *Saint Roch et saint Ignace;* à Rome, *La Séparation d'Esaü et de Jacob;* à Paris, au musée du Louvre, un *Couronnement de la Vierge;* enfin, au musée de Berlin, *Trois Madones* et un *Christ au tombeau entre saint Jérôme et saint François*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

RAFFAELLINO DA REGGIO. *Voy.* MOTTA.

RAFFEI (*Stefano*), antiquaire italien, né le 21 septembre 1712, à Orbitello (Toscâne), mort en 1788, à Rome. Admis en 1733 dans la Compagnie de Jésus, il professa pendant vingt ans la rhétorique au séminaire de Rome, et se distingua par ses vertus et par ses connaissances. Outre trois tragédies, on a de lui : *Dissertazione sopra il Crise di M. Pacuvio* (Rome, 1770, in-4°), travail philologique sur les fragments de la tragédie de *Chrysès; Dissertazione sopra Apollo Pizio* (1771); *Osservazioni sopra alcuni antichi monumenti nella villa Albani* (1772-1779, in-fol., fig.), qui font suite aux *Monumenti inediti* de Winckelmann; et beaucoup de dissertations isolées sur les antiquités de Rome.

Dizionario istorico da Bassano.

RAFFENEAU-DELILE (*Antoine-Dominique*), ingénieur français, né le 4 août 1770, à Versailles, mort le 11 avril 1843, à Paris. Son père avait un emploi dans la maison civile du roi. Après avoir fait ses études dans l'université de Paris, il entra dans le corps des ponts et chaussées, et fut attaché comme ingénieur à l'expédition d'Égypte; c'est à lui que fut confiée la reconnaissance de tous les pays entre le Nil et la mer Rouge. Employé sous l'empire aux travaux d'amélioration du port d'Ostende, il y dirigea la construction de l'écluse de chasse, qui fut regardée comme un des plus beaux ouvrages de ce genre en Europe. En 1842 il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées.

RAFFENEAU-DELILE (*Alire*), botaniste, frère du précédent, né le 23 janvier 1778, à Versailles, mort à Montpellier, le 5 juillet 1850, s'appliqua à l'étude des plantes, sous la direction de Lemonnier. Associé en 1798 au corps des savants qui fit partie de l'expédition d'Égypte, il fut chargé du jardin d'agriculture et de naturalisation du Caire. En 1803, il eut une mission scientifique pour les États-Unis, et y demeura jusqu'en 1807, avec le titre de vice-consul dans la Caroline du Nord. Il fit des envois considérables de graines, forma un herbier des plantes nouvelles et rares, et donna les graminées qu'il avait découvertes à Palisot de Beauvois, qui les a publiées dans son *Agrostographie*. Pendant son séjour à New-York, il y prit le diplôme de médecin-chirurgien. En 1818, il obtint la chaire de botanique à la faculté de Montpellier, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il fut membre de l'Institut du Caire et correspondant de l'Académie des sciences. On a de lui : *On pulmonary consumption;* New-York, 1807, in-8°; — *Sur les effets de l'upas tieuté et les diverses espèces de strychnos;* Paris, 1809; — *Centurie des plantes d'Afrique*

du *Voyage à Méroé* de Cailliaud; Paris, 1827, in-8°; — plusieurs mémoires insérés dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Mémoires* de l'Institut (savants étrangers), le *Bulletin de la Société d'agriculture de l'Hérault*, etc. Il est surtout connu par la *Flore d'Égypte*, qui fait partie de la *Description* de cette contrée.

H. Daniel de Saint-Anthoine, *Biogr. de Seine-et-Oise*. — G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, t. V, 1re part.

RAFFENEL (*Anne-Jean-Baptiste*), voyageur français, né à Versailles, le 26 avril 1809, mort le 12 juin 1858, à Sainte-Marie de Madagascar, entra dans l'administration de la marine en 1825. Préférant la vie active du voyageur au travail sédentaire des bureaux, il navigua de 1826 à 1842 sur *L'Alerte*, *L'Orythie*, *Le Styx*, *L'Indienne*, *Le Voltigeur* et *L'Uranie*. Dans ces diverses navigations, il visita les Antilles, le Brésil, les États-Unis, Alger, Madagascar, Bourbon, les côtes d'Afrique et quelques autres pays. Parti de France en 1843 pour le Sénégal, il était à peine débarqué que le gouverneur de la colonie le nommait membre d'une commission chargée d'explorer la rivière de la Falémé, l'un des affluents du Sénégal, ainsi que les pays du Bondou et du Bambouck. Les principaux résultats de cette mission, qui dura sept mois, furent la conclusion d'un traité de commerce avec l'almany du Bondou, l'établissement d'un comptoir sur la Falémé, la reconnaissance exacte du cours de cette rivière, et la solution, d'après des données entièrement neuves, de la question de jonction des cours supérieurs du Sénégal et de la Gambie. La commission, composée de cinq membres, avait promptement été réduite, à trois d'abord, à deux ensuite, par la mort de son chef, M. Huard. Rentré lui-même malade en France, Raffenel fut chargé par le ministre de la marine de coordonner les divers travaux de la commission, travaux qui étaient presque exclusivement les siens, et il les publia sous le titre de : *Voyage dans l'Afrique occidentale, comprenant l'exploration du Sénégal depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé au delà de Bakel; de la Falémé, depuis son embouchure jusqu'à Sansanding; des mines d'or de Kéniéba dans le Bambouck; des pays de Galam, Bondou et Woolli; et de la Gambie, depuis Baracounda jusqu'à l'Océan*; Paris, 1846, in-8° et atlas in-4°. L'esprit de saine observation que révélait cette relation détermina, en 1845, le ministre de la marine à charger Raffenel d'une nouvelle mission, dont il avait conçu le plan dans le cours même de son premier voyage. Stimulé par le désir de pénétrer plus avant dans le continent africain, il voulait le traverser de l'est à l'ouest, entre les parallèles de 10 à 15° de lat. nord, c'est-à-dire dans la zone la plus étendue en latitude et l'une des moins connues de cette partie du monde. Seul cette fois il entreprit de traverser l'Afrique du Sénégal au bassin du Nil; mais, parvenu aux limites du Siégo, il fut trahi par ses guides, et livré aux Kaartans, qui le retinrent huit mois prisonnier. Lorsqu'ils lui rendirent la liberté, ils le dépouillèrent de ses effets et des objets dont il s'était muni comme moyens d'échange; mais heureusement pendant sa captivité il avait pu mettre en œuvre les matériaux de son *Nouveau voyage dans le pays des Nègres, suivi d'études sur la colonie du Sénégal, et de documents historiques, géographiques et scientifiques* (Paris, 1856, 2 vol. in-8°, avec carte et vignettes). Non-seulement cette relation renferme un tableau complet de l'état social, moral et politique du Soudan occidental, mais elle contient en outre d'utiles réflexions sur les réformes et améliorations à introduire dans le gouvernement du Sénégal. Raffenel y a joint une bonne carte du Kaitha; et d'après les traditions qu'il a recueillies, il faudrait attribuer aux Peuls une origine occidentale, ce qui conduirait à modifier les idées qu'on s'était faites de leurs migrations. Richardson avait voulu l'avoir pour compagnon dans sa grande exploration de l'Afrique centrale; mais Raffenel, malgré ses désirs, ne put répondre à l'appel du voyageur anglais, et abandonna ainsi au docteur Barth la part de gloire que lui donnaient droit d'espérer sa sagacité, l'étendue de ses vues et son caractère résolu. Nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de son premier voyage, il fut, après le second, chargé pendant quelque temps de l'administration du quartier de Dinan, et nommé en 1855 au gouvernement de Madagascar, où plus d'une fois, notamment lors de l'ouragan de 1857, il eut occasion de déployer le sang-froid et la rare énergie qui formaient les traits distinctifs de son caractère.

P. Levot.

Bulletin de la Société de Géographie. — *Revue coloniale*, 1844 et 1847. — *Moniteur universel*, 31 juillet 1858.

RAFFET (*Denis-Auguste-Marie*), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 1er mars 1804, mort à Gênes, le 16 février 1860. Il n'avait guère que dix ans lorsque son père, soldat de la république, puis employé de la poste, périt assassiné dans le bois de Boulogne (1). Resté à la charge d'une mère réduite à vivre de son travail, il fut mis en apprentissage chez un tourneur en bois, et fréquenta chaque soir des cours de dessin; bientôt il entra dans un atelier de décoration sur porcelaine. Sur les bancs du célèbre atelier de Suisse où se sont assis presque tous les artistes de sa génération, Raffet s'était lié avec plusieurs élèves de Charlet; ceux-ci présentèrent à leur maître leur jeune condisciple. Cinq ans plus tard il entrait dans l'atelier de Gros, et il concourut vainement en 1829 et en

(1) Son oncle, *Nicolas* Raffet, commandait en l'an III le bataillon de la garde nationale de la butte des Moulins; sa conduite pendant les journées de prairial et de germinal lui valut le grade d'adjudant général chef de brigade et le commandement provisoire de la place de Paris

our le prix de Rome. On était au moment rogue excessive de la lithographie. Raffet tudié chez Charlet les procédés du dessin rre, et dès 1825 il avait publié quelques es; depuis lors il fit régulièrement pa- chaque année des albums presque exclu- nt composés de sujets militaires. On sait succès mérités obtinrent la plupart de ces es à une époque où les souvenirs de l'em- présentaient dans le peuple les idées libé- Bientôt Raffet put à peine suffire aux de- s des libraires; il fournit des dessins aux ons de *Béranger*, aux *Journées de la tion*, à *La Némésis*, aux *Œuvres de r Scott* et de *Chateaubriand*, à *L'His- le la révolution franç.* de M. Thiers, etc. par goût aux sujets militaires, Raffet ne aucune occasion de retracer les faits s des troupes françaises. C'est ainsi qu'il les principaux épisodes du siége d'An- lont les croquis avaient été faits d'après na- plus tard il mit au jour les deux *Siéges stantine* (1), l'*Expédition des Portes de Siége de Rome* (1849). La mort le sur- u moment où il méditait une suite de es rappelant les faits mémorables de la gne d'Italie (1859). En 1837 et 1849 il avait rtie de deux expéditions scientifiques à la squelles le comte Demidoff parcourut les pautés danubiennes, la Russie méridionale rimée d'une part, de l'autre le littoral de gne. Les souvenirs artistiques de ces deux s ont paru dans diverses publications, principalement dans le *Voyage* du comte off (2).

est vrai que sans sortir d'un cadre res- on puisse être un grand artiste, Raffet doit contestablement compté au premier rang ceux de notre temps. Il a composé avec de goût que d'esprit et dessiné avec talent ujets pleins d'originalité. Qui de nous est froid devant ses *grognards* et ses sol- e la république? Qui de nous a contemplé motion le *Bataillon sacré de Waterloo*, ré enfoncé, les *Charges des chasseurs que*, le *Bataillon carré de Changar-* Qui de nous enfin n'a pas rêvé en voyant de leurs tombeaux pour la *Grande revue, Nuit du cinq mai*, les fiers soldats du ne César? Raffet avait été décoré de la d'honneur en 1849. En mai 1860 on a ux ventes de ses dessins, études peintes, li- phies, etc., garnissant son atelier; à la même e MM. Furne ont vendu les aquarelles et s exécutés par Raffet pour leur maison. Un nis et admirateurs de Raffet, M. Giaco- metti, doit publier prochainement le *Catalogue de l'œuvre* de Raffet. H. H—N.

s lithographies des guerres de l'Algérie ont été 'imagination ou d'après les récits et rapports de oculaires. Raffet n'avait jamais été en Algérie; s arabes, si pleins de caractère, ont été étudiés sur trois prisonniers qu'il alla voir à Marseille.

oyage dans la Russie méridionale et la Crimée; 839-1841, 4 vol. in-8°.

A. Bry, *Raffet, sa vie et ses œuvres*; Paris, 1862, in-8°. — P. Mantz, *Raffet*, dans la *Gazette des beaux-arts*, 1er juillet 1860. — *Catalogues des ventes faites après le décès de Raffet.* — *Renseignements particuliers.*

RAFFLES (Sir *Thomas Stamford*), voyageur et administrateur anglais, né le 5 juillet 1781, à bord d'un navire qui se trouvait alors en vue de la Jamaïque, mort le 4 juillet 1826, à High-wood-Hill. Il était fils de Benjamin Raffles, l'un des plus anciens capitaines marchands de Londres. Placé au collége de Hammersmith, il interrompit à quinze ans le cours de ses études pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux de la Compagnie des Indes. Son zèle et son intelligence des affaires attirèrent l'attention sur lui, et en 1805 il fut envoyé dans l'île de Poulo-Pinang, que la Compagnie venait d'annexer à ses possessions, avec le titre de sous-secrétaire du gouverneur. Les services qu'il rendit lui valurent bientôt celui de secrétaire principal; mais l'insalubrité du climat et l'ardeur avec laquelle il s'était livré à l'étude altérèrent si gravement sa santé qu'il fut obligé de se retirer à Malacca (1808). Là il rencontra un grand nombre d'Orientaux originaires des îles, de Siam, de la Chine, du Japon, etc., s'entretint librement avec eux, et en obtint sur les mœurs, le commerce et les productions de leurs pays respectifs, une foule de renseignements dont il tira parti dans la suite. En 1809 il publia son premier essai littéraire, *On the Malay nation*. Lord Mynto, alors gouverneur général de l'Inde, fut frappé des vues élevées et du talent de l'auteur; il le manda auprès de lui à Calcutta, et songea un instant à l'employer dans l'administration des Moluques. De son côté, Raffles lui représenta si vivement les avantages qu'on pouvait retirer de la conquête des colonies hollandaises, qu'une expédition, qu'il prépara et dont il fit partie, fut dirigée contre Batavia (1811). Après la soumission de cette ville, il fut nommé lieutenant gouverneur de Java et de ses dépendances, et conserva ce poste important jusqu'à la restitution de l'île à ses anciens possesseurs (1816). Durant les cinq années d'un pouvoir presque dictatorial, il déploya de l'activité, de l'énergie, et montra un désir réel d'améliorer le sort des colons et des indigènes. Il réforma toute l'économie du gouvernement ainsi que le système judiciaire, et abolit entièrement l'esclavage. Sa prompte fortune lui suscita des ennemis : on critiqua ses changements et ses actes; on les attribua à la turbulence et à la vanité; à la suite d'une enquête précipitée, on le rappela. La cour des directeurs, mieux renseignée, rendit justice à son désintéressement et à ses lumières, et le laissa à son poste. Raffles consacra une bonne partie de son temps à faire des recherches sur les productions naturelles de Java ou des excursions dans l'intérieur, et à recueillir des renseignements sur la géologie et la géographie, sur les ruines, les antiquités et les

habitudes des diverses peuplades indigènes. Tous ces précieux matériaux lui servirent, à son retour en Angleterre, à écrire l'*Histoire de Java*. Créé chevalier par Georges III, à qui il avait dédié cet ouvrage, il s'embarqua de nouveau avec le titre de gouverneur de Bencoulen (Sumatra), chef-lieu des possessions anglaises dans l'archipel des Indes (octobre 1817). Durant un séjour de six années, il prit l'initiative de nombreuses réformes, qui n'échappèrent pas à la critique, celle entre autres de l'émancipation des esclaves. Dès 1818 il signala au gouvernement la magnifique position de Singapour, et y établit les premiers colons; aussi peut-il être considéré à bon droit comme le fondateur de cette ville, qui compte aujourd'hui plus de soixante mille habitants. Ce fut en vue de cet établissement, dont il avait pressenti l'importance pour le commerce de l'extrême Orient, qu'il conseilla de conclure le traité de 1824 par lequel l'Angleterre cédait à la Hollande les territoires qu'elle possédait à Sumatra et dans les îles voisines, en échange de Singapour et de Malacca. Bien que doué de grandes capacités administratives, Raffles a principalement dû sa réputation aux patientes recherches qu'il a faites sur les productions naturelles de Sumatra ainsi qu'à ses découvertes zoologiques. Durant une de ses excursions dans l'intérieur, il trouva, en compagnie du savant botaniste Arnold, la fleur gigantesque parasite qui reçut le nom de *Rafflesia Arnoldii*. En 1820 il envoya en Angleterre une riche collection d'animaux empaillés, qui sont placés dans le cabinet de la Société zoologique de Londres. Les fatigues causées par ses travaux et ses voyages, l'influence délétère du climat, la mort de plusieurs amis et de quatre de ses enfants lui firent demander son rappel. Il prit passage, le 2 février 1824, à bord de *La Renommée* pour revenir en Europe; mais au bout de quelques jours de navigation le feu éclata sur le bâtiment, et consuma presque en entier la collection d'objets d'histoire naturelle et de matériaux de toutes sortes qu'il avait réunis pour écrire une histoire de la Malaisie; sa perte totale en cette catastrophe fut évaluée à près d'un demi-million de francs. Forcé de regagner Bencoulen, il y resta jusqu'au mois d'avril suivant. De retour dans son pays (24 août 1824), il fonda la *Zoological society* et en fut le premier président. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quarante-cinq ans. On a de Raffles : *Malayan miscellanies*; Bencoulen, 1823, in-8°; — *History of Java;* Londres, 1817, 2 vol. in-4°; trad. en français par Marchal (*Description géographique, historique et commerciale de Java;* Bruxelles, 1824, 10 livr. in-4°) : cet ouvrage a été composé avec John Crawford, ancien résident à la cour des sultans de Java; on attribue la partie historique à un savant javanais; — des *Mémoires*, insérés dans les *Asiatic researches*, notamment celui qui a pour objet les lois maritimes des Malais. Sa seconde femme a donné à la Société asiatique de Londres la collection des manuscrits javanais qu'il avait formée.

Lady Raffles, *Memoir of sir S. Raffles*. — *The English cyclopædia* — *Journal asiatique de Paris*, février et mars 1832, et juillet 1840.

RAFFRON DU TROUILLET (*Nicolas*), conventionnel français, né en 1709, à Paris, où il est mort, en 1800. Longtemps attaché au barreau de Paris, il avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il fut élu député de Paris à la Convention, où il se montra ardent républicain. Il pressa le jugement de Louis XVI, et vota pour la mort sans appel ni sursis. En janvier 1794, il proposa la vente par petits lots des biens des émigrés. Il s'occupa surtout des questions de législation et de finances. Les excès de la révolution le ramenèrent à des idées modérées, et après la chute de la montagne il insista pour hâter le jugement de Carrier et de ses co-accusés, et se prononça contre Barère, David et Lebon. Devenu membre du Conseil des cinq cents, il présida la première séance (9 mars 1796) comme doyen d'âge, et s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les folles dépenses et les vêtements somptueux. Il sortit du conseil le 20 mai 1797.

Biographie moderne (1806). — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RAFI (....), luthier lyonnais du seizième siècle, qui, contemporain et ami de Clément Marot, fabriqua pour ce poëte une musette d'un genre nouveau, ou plutôt un chalumeau à deux tuyaux qui, par le fait, n'était qu'une réminiscence d'un instrument grec du même genre, instrument qui a été complétement abandonné. Rafi, quoique vanté par quelques poëtes de son temps, ne semble avoir exercé aucune influence sur l'art musical.

Breghot du Lut, *Biographie lyonnaise*.

RAFIN (*Gaspard*), ministre protestant, né à Réalmont (Tarn), dans le seizième siècle. Il possédait à Brens un domaine qui servit plusieurs fois de lieu de réunion aux protestants, et qui est encore désigné aujourd'hui du nom de *la Ministrario*. On a de lui : *Le Despautère en vers français*; 1548, in-8°.

Nayral, *Biographie castraise*.

* **RAFN** (*Charles-Christian*), archéologue danois, né en 1795, à Brahesborg, dans l'île de Fionie. Après avoir étudié le droit, il s'adonna à des recherches approfondies sur l'histoire et la littérature des pays du Nord. Nommé en 1821 sous-bibliothécaire à la bibliothèque royale de Copenhague, il contribua plus que tout autre à la fondation de la Société des antiquaires du Nord, dont il devint le secrétaire; il prit une grande part aux importantes publications de cette compagnie. On a de lui : *Nordische Heldengeschichten* (Traditions héroïques du Nord); Copenhague, 1825-1829-1830, 3 vol., in-8°; — *Krakumal, seu Epicedium Ragnaris Lodbroci, regis Daniæ;* ibid., 1826; — *Fornaldar Sogur*

nda (Sagas du Nord); ibid., 1829-1830, — *Faregínga Saga;* ibid., 1832 : récit iiers temps de l'histoire des îles de Féroé; *'uitates americanæ;* ibid., 1837, in-8° : remarquable, qui établit d'une façon oire que les Islandais découvrirent l'A-du Nord au dixième siècle, et qu'ils y t, notamment dans Rhode-Island et lassachusets, des établissements qui ont jusqu'au quatorzième siècle; — *Monu-istoriques du Groenland;* ibid., 1838-vol. : en collaboration avec Finn Ma-Rafn a encore pris part à la publica-*Antiquités russes;* ibid., 1850-1852, ouvrage où sont réunis les détails four-la Russie par les sources islandaises; à celle des *Fornmanna-Sögur;* ibid., vol.

Forfatter-Lexikon. — *Conversations-Lexikon.*

I (*Nicolas-Bernard*), statuaire d'ori-enne, né à Carrare, le 11 juin 1791, na-français en juillet 1828, mort le 24 mai Paris. Il étudia d'abord à Milan, sous la de Pizzi et de Bartolini, et obtint le rand prix au concours institué par la de Lucques, Élisa Bonaparte. Venu e, il passa quelque temps à Marseille, e maison de commerce qu'y tenait e, et bientôt, entraîné par sa voca-arriva à Paris, et fut admis à suivre s du baron Bosio. Ses principales pro-sont : *Un jeune homme lançant le* statue (1817); *Henri IV*, en bronze, ille de Nérac; *Montesquieu méditant* les lois, en marbre, dans le palais de Bordeaux; *L'Amour s'approchant du syché* (1819); *Bayard mourant*, en Grenoble; le buste en marbre de *Du-*'hôtel de ville de Versailles (1822); *retirant de la mer le corps d'Icare*, qui décore une des salles du Louvre ne statue de six mètres, en bronze, de *VI*, qui avait été destinée pour la place au-Trompette, à Bordeaux; *Louis XIV*, questre commandée, sous Charles X, ville de Rennes (1831); *Hugues Capet réchal de Boucicaut*, statues au mu-ersailles; *Saint Michel* et *Saint Vin-Paul*, statues à la Madeleine; *Henri IV*, marbre pour la ville de Pau (1842). ition générale de 1855, Raggi envoya e de marbre considéré comme son chef-et déjà admis au salon de 1830; *Meta-des Volsques, fugitif, tenant sur ses a fille endormie.* J.-F. Destigny.

les salons. — Vapereau, *Dict. des contemp.*

IBERT, roi des Lombards, mort en de Gondebert, qui, après la mort d'Ari-avait partagé le royaume des Lombards frère Pertarite, il était encore enfant Gondebert fut assassiné par Grimoald, énévent. Sauvé par de fidèles serviteurs et élevé en secret, il reçut plus tard le duché de Turin, après que son oncle Pertarite eut été replacé sur le trône. En 701, un peu après l'avénement de Lindebert, petit-fils de Pertarite, il se révolta contre le nouveau roi, encore mineur, le défit complétement près de Novare, et se fit aussitôt couronner avec son fils Aribert II.

Muratori, *Annali d'Italia.* — Paul Diacre, *De gestis Longobardorum.*

RAGLAN (*James-Henry* Fitzroy Somerset, baron), général anglais, né le 30 septembre 1788, mort le 28 juin 1855, devant Sébastopol. Il était le dernier de neuf enfants du cinquième duc de Beaufort et d'Élisabeth, fille de l'amiral Boscawen. A seize ans il quitta l'école de Westminster pour entrer comme enseigne dans le 4e de dragons. Après avoir suivi sir Arthur Paget dans son ambassade à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de Wellington (1807), obtint le commandement d'une compagnie (1808), et passa en Espagne avec le duc, dont il était l'aide de camp; il se distingua par sa bravoure et par son sang-froid dans plus d'un combat : à Buscaco il fut blessé, et au siége de Badajoz il se trouva au premier rang de ceux qui montèrent à l'assaut. A Waterloo, bien qu'atteint d'une balle au bras droit, il resta à la tête de son régiment et ne subit l'amputation que dans la soirée. Le grade de colonel et le titre de commandeur de l'ordre du Bain furent la récompense de ses services militaires. Il remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade à Paris pendant la première restauration, et dans les trois derniers mois celles de ministre plénipotentiaire par intérim (janvier à mars 1815). Après la guerre, il reprit ses fonctions diplomatiques, et les exerça jusqu'en 1819, où Wellington, alors directeur de l'artillerie, l'appela auprès de lui en qualité de principal secrétaire. En 1818 il avait été élu député de Truro à la chambre des communes, et il y siégea aussi dans la législature de 1826; ses votes ainsi que ceux de sa famille étaient acquis à la politique des tories. Pendant plus de quarante ans il fut l'ami et le confident de Wellington, qui depuis 1827 se reposa sur lui de tout ce qui concernait l'armée anglaise. Aussi, à la mort de ce dernier (1852), fut-il nommé directeur général de l'artillerie (*master general of the ordnance*) et élevé à la pairie sous le nom de baron Raglan; il avait jusqu'alors porté celui de Somerset, nom patronymique des Beaufort. La guerre d'Orient éclata. Choisi par lord Aberdeen pour commander le corps expéditionnaire que l'Angleterre destinait à agir de concert avec celui de la France, il fut promu au grade exceptionnel de feld-maréchal, et s'embarqua au mois de mars 1854. Ses troupes, cantonnées pendant six mois à Varna et à Constantinople, eurent beaucoup à souffrir des fièvres et du choléra. Au passage de l'Alma (20 septembre 1852), lord Raglan prit une part décisive au gain de la bataille, et, suivant l'ex-

pression du maréchal Saint-Arnauld, il s'y montra « d'une valeur antique ». Devant Sébastopol, il soutint avec beaucoup de dignité le poids du commandement. La longue durée du siége, qui trompa toutes ses prévisions, le dénûment de ses soldats, qui souffraient d'un état de choses auquel il ne pouvait remédier, l'impressionnèrent douloureusement. Atteint du choléra, il sentit son mal redoubler en se voyant en butte aux amères censures de la presse anglaise; il mourut à son quartier général, dans sa soixante-septième année, et son corps, rapporté en Angleterre, fut inhumé dans l'église de Badminton (Gloucestershire). Une pension de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.) fut accordée à son fils, *Richard-Henry*, né en 1817, et qui lui a succédé dans la chambre des lords. Il l'avait eu ainsi qu'un fils aîné, tué dans l'Inde, en 1845, et deux filles, d'Harriet, fille du comte de Mornington et nièce du duc de Wellington.

Burke, *Peerage*. — *Hist. de la camp. de Crimée.*

RAGOIS (*Claude*, abbé LE), pédagogue français, né à Paris, où il est mort, vers 1685. Neveu de l'abbé Gobelin, que Mme de Maintenon eut longtemps pour confesseur, il obtint, par le crédit de cette dernière, la place de précepteur du duc du Maine. C'est pour l'éducation de ce prince que l'abbé Le Ragois composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, Paris, 1684, in-12, dans laquelle se trouvent en outre des *Questions sur la mythologie et la géographie*. On ne saurait dire le nombre d'éditions qu'a eues cet ouvrage, fort en vogue jusqu'à nos jours dans les maisons d'éducation. Cet ouvrage est médiocrement écrit et fort pauvre d'idées; les faits y sont présentés avec sécheresse, sans intérêt et dans un style monotone. Ceux qui, à diverses époques, l'ont continué ne l'ont point amélioré et se sont traînés sur les traces de son auteur primitif. M. Moustalon l'a totalement refondu dans une édition qu'il en a publiée; Paris, 1820, 2 vol. in-12.

Feller, *Dict. hist.*

RAGONÂTH RAOU, souvent nommé *Ragobâï* et *Rakoubah*, prince mahratte, mort vers 1786, à Koûpergong. Il était le second fils de Bâdjy Râou, brahmane du Konken, que le radjah Sâhou choisit pour son général en chef, et qui ne tarda pas à s'emparer du pouvoir, ne laissant à son maître qu'un vain titre. Bâdjy mourut en 1759 : son fils aîné, Balâdjy-Râou, lui succéda dans le gouvernement. L'un et l'autre eurent de rudes guerres à soutenir, et Ragonâth, par ses talents militaires et son adresse, leur fut d'une grande aide. Il conquit pour son propre compte une partie du Guzarate, et chassa ensuite du Lâhor Tymour, fils du roi du Kâboul, Ahmed-Châh Abdâly; mais ce monarque, ayant formé une ligue avec plusieurs autres princes musulmans et les Anglais, battit complétement les Mahrattes à Pennipet (province de Delhi), le 7 janvier 1761. Balâdjy périt dans cette défaite, laissant deux fils, Mâdhou-Râou et Nerraïn-Râou. L'aîné fut proclamé *péichoud* : comme il n'était âgé que de dix-huit ans, Ragonâth réclama sa tutelle, et, appuyé par Mahommed-Aly-Khan, nizâm du Dekkan, il se fit reconnaître à Pounah et écarta ses rivaux; mais quatre ans plus tard il fut arrêté, par ordre de la *begum* (1), sa belle-sœur, et ne sortit de prison qu'à la mort de Mâdhou Ier (18 novembre 1772). Nerraïn succéda à son frère, et s'empressa de rétablir son oncle dans ses dignités. Ragonâth fut renversé encore une fois par une intrigue de sérail. Il fit assassiner Nerraïn (18 août 1773), et s'empara du trône. Chassé par les partisans d'un fils supposé de Nerraïn, il se réfugia à Surate. A force d'argent, il intéressa les Anglais dans sa querelle, prit pour eux Baroch et l'île de Salcette (décembre 1774); mais il fut vaincu devant Braderah. Abandonné de ses auxiliaires, il s'adressa inutilement aux Français, puis aux Portugais. Cependant la Compagnie anglaise résolut de faire un effort décisif pour rétablir Ragonâth, et le 22 novembre 1778 elle lui confia une armée de dix mille hommes. Les Mahrattes se soulevèrent unanimement, et après quelques succès les Anglais, enveloppés à Wargaoun, furent obligés de mettre bas les armes (16 janvier 1779). Ragonâth échappa à ce désastre, et continua la guerre; mais les Anglais obtinrent une paix avantageuse à la condition de livrer leur allié, ce qu'ils firent, le 17 mai 1782. La régence de Pounah assigna au chef vaincu un grand domaine aux environs de Koupergong sur les bords du Godavéry. A. L.

W.-H. Tone, *A letter to an officer* (le chevalier Malcolm) *from the Mahratta state* (Bombay, [illegible], in-8°); trad. par L. Langlet (Paris, 1820), p. [illegible]. — Scott Waring, *A History of the Mahrattas*; Londres, [illegible], in-4°. — Forster, *Voyage of Bengale*, t. III. — T.-D. Broughton, *Letters from a Mahratta*, etc. (trad. en français, Paris, 1816). — Wilks, *South-India*, etc. ([illegible], 2 vol. in-4°), t. Ier, p. 178. — Mackintosh, dans l'*Edinburgh Review*, 1818 et 1819.

RAGOUNEAU (*A.-M.*), économiste français, né vers 1760, à Paris, où il est mort, en mars 1811. Fils d'un procureur au Châtelet, qui le destinait au barreau, il abandonna cette carrière pour suivre celle des emplois publics. En [illegible] il fut attaché à la commission des émigrés, et eut occasion d'y rendre beaucoup de services. Il devint ensuite commissaire de l'octroi de Strasbourg, contrôleur des droits réunis à Charleroi et inspecteur dans la Nièvre. Une maladie de poitrine l'ayant obligé de donner sa démission, il se retira à Chaillot, où il mourut. On a de lui : *Recherches sur l'état actuel des sociétés politiques*; Paris, 1803, in-8°; — *Introduction à l'histoire de France*; Paris, 1811, in-8°, avec tableaux : il y a donné sous ce titre un précis historique de tout ce qui s'est passé dans l'empire romain et dans les Gaules depuis la conquête de César jusqu'à l'invasion générale des Francs.

Quérard, *France littéraire*.

(1) Nom de la veuve du précédent souverain.

[RA]GUEAU (*François*), jurisconsulte fran[çais,]né à Bourges, où il est mort, en 1605. [D'un]e famille de bonne bourgeoisie, il fut un des [élève]s qui suivirent les cours de Cujas à Bourges [et à V]alence. En 1564 il épousa Anne Bonin, fille [du li]eutenant général au bailliage de Mehun-[sur-Y]èvre, et qui résigna cette charge à son [gend]re, lequel à son tour la passa à son fils Paul, [qu'il] eut de ce mariage. Ce fut durant le troi[sièm]e professorat de Cujas à Bourges (1575-[...]) qu'il fit obtenir à son élève Ragueau, en [...], la chaire de droit civil dans l'université [de sa] ville natale. Si Cujas en effet fut le maître [du n]ouveau docteur en droit romain, il avait [souv]ent recours aux lumières de ce dernier pour [le dr]oit coutumier, dont il avait fait une étude [partic]ulière et que Cujas dédaigna toujours d'é[tudie]r à fond. Ses nombreuses recherches sur le [droit] coutumier avaient même fait sentir de bonne [heure] à Ragueau la nécessité d'un glossaire de [la lan]gue barbare dont cette jurisprudence du [moye]n âge fit usage. Ainsi fut composé l'ouvrage [qui] fait sa réputation : *Indice des droits [roya]ux et seigneuriaux, des plus notables [dicti]ons, termes et phrases de l'Estat et de [la ju]stice recueillis des loix, coustumes et [ordo]nnances, arrets, annales et histoires du [roya]ume de France et d'ailleurs* (Paris, 1583, [in-4°]). Cet ouvrage eut un grand succès; il en [fut pu]blié une 2ᵉ édition in-4°, en 1600, et Lau[rière,] entre les mains duquel étaient parvenues [des n]otes concernant le droit coutumier du midi [recue]illies par A. Galland, procureur général du [doma]ine de Navarre, songea à les fondre avec [les re]cherches de Ragueau, et publia le résultat [de so]n travail sous le titre de *Glossaire du [droit] français* (1704, 2 vol. in-4°). Après la [mort] de Ragneau, son fils Paul publia de lui : *[Comm]entarius ad constitutiones Justiniani [quae] XII libris codicis continentur, et ad [tr]es titulos libri octavi codicis*; Paris, [...], in-4°; — *Les Coutumes de Berry avec [co]mmentaire*; Paris, 1615, in-fol.; — *Leges [...]cæ ex S. Scripturæ libris collectæ, cum [...]entii Bochelli additamentis*; Paris, 1615, [...]. H. BOYER.

[...]u, *Antiquités de la ville de Bourges.* — La Thau[mass]re, *Hist. du Berry.* — Denis Simon, *Biblioth. des [auteur]s de droit.* — Taisand, *Vies des jurisconsultes.* — [Berriat]-Saint-Prix, *Vie de Cujas.*

[RA]GUENEAU (*Frédéric* DE), prélat français, [...]né au château de Signe, le 26 septembre [...]. Il était fils de Jacques de Goury, sieur du [...]is en Touraine, et d'Anne de Ragueneau, [suc]céda en 1570 à son oncle Pierre de Rague[neau,] qui se démit en sa faveur de l'évêché de [Mar]seille. Quand la peste de 1580 éclata, il resta [à son] poste et fit son devoir. Zélé catholique, il [fut c]ontraint, au temps de la ligue, d'abandon[ner s]a ville épiscopale, et se réfugia en Italie, à [la suit]e de Christine de Lorraine, qui allait épou[ser le] grand-duc de Toscane. Après l'abjuration [d'He]nri IV, il revint à Marseille. Divers arrêts qu'il avait obtenus du parlement de Provence contre ses vassaux, les habitants de la baronnie de Signe, excitèrent dans leur esprit une telle irritation, qu'il crut devoir réclamer contre eux la protection du roi. Malgré les précautions qui ne manquèrent pas d'être prises, il fut assassiné dans son château par des gens masqués.

Ruffi, *Histoire de Marseille.* — Belzance, *Antiquités de l'église de Marseille.* — *Arrêt du parlement de Provence contre les auteurs de l'assassinat commis sur la personne de F. de Ragueneau*, nouv. édit.; Marseille, 1856, in-8°.

RAGUENEAU (*Cyprien* ou *François*), pâtissier-poëte, puis comédien, né à une date inconnue, mort, dit-on, à Lyon, le 18 août 1654. Il tenait de 1640 à 1650, à Paris, dans la rue Saint-Honoré, une boutique de pâtissier, qui, comme toutes celles de ce temps, était aussi une sorte de cabaret. Il avait surtout pour clients des gens de théâtre et des gens de lettres, parmi lesquels Ch. Beys et Dassoucy se distinguaient au premier rang; et comme le pauvre homme se laissait exploiter par eux, et en recevait plus de quatrains et de billets de comédie que d'argent, il ne tarda pas à être ruiné. Un beau matin, une troupe de sergents s'en vint fermer la boutique, et appréhender au corps Ragueneau : « Ce fut, dit Dassoucy dans ses *Aventures d'Italie*, un jour marqué de noir pour messieurs les poëtes, que dès l'aube du jour on rencontra par les rues se torchant le bec, après avoir pris chez luy le dernier déjeûner. » Ragueneau resta un an en prison, et mit ce temps à profit en se livrant au culte des muses, pour lesquelles la fréquentation de ses clients lui avait inspiré un goût malheureux. Il en sortit avec un recueil d'ouvrages composés à la façon de Théophile; mais aucun libraire n'en voulut; il ne trouva pas un seul poëte, parmi ses anciens clients, pour le nourrir à son tour, lui, sa femme et ses enfants, ni « aucun pâtissier qui, sur un de ses sonnets, lui voulût faire crédit seulement d'un pasté ». Il fallut donc aller chercher fortune ailleurs, et Ragueneau s'achemina vers le Languedoc avec sa famille et « un petit âne tout chargé d'épigrammes ». C'est là que la fortune l'attendait. Il rencontra dans cette province une troupe de comédiens, et alla leur offrir ses services. Ces messieurs avaient justement besoin d'une *utilité* de dernier ordre : notre Ragotin pâtissier fut donc reçu « en qualité de valet de carreau de la comédie, où, quoy que son rolle ne fust jamais tout au plus que de quatre vers, il s'en acquitta si bien qu'en moins d'un an qu'il fist ce mestier, il acquit la réputation du plus méchant comédien du monde; de sorte que les comédiens, ne sachant à quoy l'employer, le voulurent faire moucheur de chandelles; mais il ne voulut point accepter cette condition, comme répugnante à l'honneur et à la qualité de poëte ». Ce que Dassoucy ne dit pas, mais ce que nous apprend Grimarest, c'est que cette troupe de province où s'enrôla Ragueneau était celle de Molière, qui parcourait alors le midi de la France; il raconte

en effet que la troupe de Molière, quand le prince de Conti la fit venir en Languedoc, était composée « de la Béjart, de ses deux frères, de Duparc, dit Gros-René, de sa femme, *d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré*, père de la demoiselle de La Grange, femme de chambre de la de Brie ».

Ragueneau passa ensuite dans une autre troupe, suivant Dassoucy, qui ne la nomme pas : « Depuis, dit-il, ne pouvant résister à la force de ses destins, je l'ai vu avec une autre troupe, mouchant les chandelles fort proprement. — « Voilà, ajoute philosophiquement l'empereur du burlesque, qui semble faire ici un retour mélancolique sur lui-même, voilà le destin des fous quand ils se font poëtes, et le destin des poëtes quand ils deviennent fous. » A partir de ce moment on perd la trace de Ragueneau, et on ne sait plus que la date et le lieu de sa mort. Sa fille Marie ou Marotte, fort laide et coquette, épousa le comédien La Grange, le même qui donna en 1682, avec Vinot, la première édition complète de Molière, et dont le registre manuscrit, conservé à la Comédie-Française, est une mine si précieuse pour l'histoire du théâtre de notre plus grand poëte comique. Dans ce registre, La Grange désigne sa femme, qui était receveuse au bureau de la Comédie, sous le nom de Mlle de l'Estang : on peut en conclure que Ragueneau avait pris ce nom de guerre en s'enrôlant dans le *tripot comique* (à moins qu'il ne s'appelât réellement Ragueneau de l'Estang) ; et cette conjecture est appuyée par une liste manuscrite d'acteurs, peut-être écrite de la main de Molière, qu'on a découverte sur un exemplaire de l'édition originale d'*Andromède* (Rouen, 1651, in-4°). Dans cette liste, qui ne comprend que des comédiens de la troupe nomade de Molière, et qui indique évidemment une distribution de rôles, on trouve, à la suite d'autres personnages connus, le nom de l'Estang, qui ne peut s'appliquer qu'à Ragueneau.

Si Dassoucy a raillé notre pâtissier dans son double talent d'auteur et d'acteur, Ch. Beys, plus juste ou plus reconnaissant, l'a loué à ces deux points de vue dans une pièce de vers qui fait partie de ses œuvres. Par malheur, Beys est suspect dans la question, tant parce qu'il était un des hôtes les plus assidus de la pâtisserie de la rue Saint-Honoré, que parce qu'on l'accuse fortement d'avoir fait les vers que signait Ragueneau. C'est sous le bénéfice de cette dernière observation que nous allons citer un sonnet adressé par celui-ci à son confrère maître Adam Billaut, le menuisier de Nevers, et qui se trouve en tête de la 2e édition de ses *Chevilles* (Rouen, 1654) :

Je croyois estre seul de tous les artisans
Qui fust favorisé des dons de Calliope,
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,
Et veux que mon rouleau le cède à ta varlope.

Je commence à connoitre, après plus de dix ans,
Que dessous moy Pégase est un cheval qui chope ;
Je vay donc mettre en paste et perdrix et faisans,
Et contre le fourgon me noircir en cyclope.

Puisque c'est ton mestier de fréquenter la cour,
Donne-moy tes outils pour eschaufer mon four,
Car tes muses ont mis les miennes en déroute.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu :
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais, pour moy, je travaille avecque plus de feu.

La chute en est jolie... De ce sonnet il ressort que Ragueneau avait commencé à faire des vers au moins en 1642, et qu'en 1652 ou un peu auparavant, si la date de cette édition des *Chevilles* est bien celle où il adressa sa pièce à maître Adam, il occupait encore sa boutique de pâtissier.

Victor FOURNEL.

Dassoucy, *Aventures d'Italie*, ch. XII. — Grimarest, *Vie de Molière*, avec les notes d'Aimé Martin. — P. Lacroix, *La Jeunesse de Molière*, p. 77-8.

RAGUENET (*François*), littérateur français, né vers 1660, à Rouen, mort en 1722. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint précepteur des neveux du cardinal de Bouillon, et suivit en 1698 ce prélat à Rome ; il y étudia les chefs-d'œuvre qui décorent les palais et les églises, et en donna une assez bonne description, qui lui valut en 1701 les lettres de citoyen romain, honneur que depuis Montaigne aucun Français n'avait, dit-on, obtenu. Il avait d'abord cultivé les belles-lettres et s'était distingué dans les concours de l'Académie française ; puis il se passionna pour la musique italienne, et entreprit d'en démontrer la supériorité sous le double rapport du génie des compositeurs et des ressources de la langue. Une petite guerre littéraire s'ensuivit : l'abbé Raguenet, qui avait le bon sens de son côté, dut céder aux préjugés de son temps et abandonner une cause qu'il avait le seul tort de défendre un siècle trop tôt. Vers la fin de sa vie il s'éloigna de Paris, et mourut dans la retraite. On a de lui : deux *Discours*, insérés dans le recueil de l'Académie française, et dont le second, *Sur le mérite et l'utilité du martyre*, obtint en 1687 le prix d'éloquence ; — *Histoire d'Olivier Cromwell* ; Paris, 1691, in-4° ; Utrecht, 1692, 2 vol. in-12 : elle est écrite, selon Bayle, avec assez d'impartialité dans tout ce qui n'a pas trait directement à Cromwell ; — *Syroès et Mirame, histoire persane* ; Paris, 1692, 1698, 2 vol. in-12 : detestable roman, que Raguenet écrivit pour se moquer du libraire Barbin ; on peut voir à ce sujet l'anecdote qui se trouve dans *La Valise trouvée* (1740, p. 46 et suiv.) de Le Sage ; — *Les Monuments de Rome, ou Description des plus beaux ouvrages*, etc. ; Paris, 1700, 1702, in-12 ; il y a une édition plus récente, publiée sous le titre d'*Observations nouvelles sur les ouvrages de peinture*, etc. (Londres, 1765, in-4°), et qui fait suite à l'*Éducation du jeune comte D. B., ses amours et ses voyages* (ibid., 3 part., in-4°, fig.), ouvrage faussement attribué par les éditeurs à l'abbé Raguenet ; — *Parallèle des Italiens et des François en ce qui regarde la musique et l'opéra* ; Paris, 1702, in-12 ; suivi d'une *Défense* en réponse aux critiques de Le Cerf de La Vié-

ville; — *Histoire abrégée de l'Ancien Testament;* Paris, 1708, in-8°; — *Histoire du vicomte de Turenne;* Paris, 1738, 2 vol. in-12: elle fut composée par l'ordre et sous les yeux du cardinal de Bouillon, et parut après la mort de l'auteur. C'est plutôt, selon Ramsay, un journal qu'une histoire; cependant elle a été réimprimée un grand nombre de fois jusqu'à nos jours.

Moreri, *Grand Dict. hist.* — Guilbert, *Mémoires biogr. sur la Seine-Inférieure.* — Barbier, *Dict. des anonymes.* — Ramsay, Préface de l'*Histoire de Turenne.* — Frère, *Bibliogr. normande.*

RAGUET (*Gilles-Bernard*), érudit belge, né à Namur, en 1668, mort à Paris, le 20 juin 1748. Il fit ses études à Paris, où il prit les ordres chez les Sulpiciens. Fleury, ancien évêque de Fréjus et chargé de l'éducation de Louis XV, s'attacha l'abbé Raguet, et lui conféra le prieuré d'Argenteuil et la direction spirituelle de la Compagnie des Indes françaises, sinécure largement rétribuée. On a de Raguet: une trad. de *La Nouvelle Atlantide* de Fr. Bacon; Paris, 1702, in-12; — *Histoire des contestations sur la Diplomatique, avec l'analyse de cet ouvrage* (du P. Mabillon) et les objections du P. Germon; Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8°; — *Explication d'un bas-relief en bronze représentant les noces de Thétis et de Pélée et supposé antique;* dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1714. Raguet a collaboré au *Journal des savants* de 1701 à 1721.

Moréri, *Grand Dict. hist.*

RAGUSA (*Geronimo*), érudit italien, né le 27 octobre 1655, à Modica (Sicile), mort à Syracuse. Admis à seize ans dans la Société de Jésus, il professa tour à tour la philosophie, la théologie et les belles-lettres; mais ce fut à Messine qu'il enseigna avec le plus d'éclat. Dans sa vieillesse il se retira à Syracuse; mais la date de sa mort, fixée par quelques auteurs en 1707, doit être reculée au moins jusqu'en 1715, où parut un de ses opuscules. Nous citerons du P. Ragusa: *Elogia Siculorum qui veteri memoria literis floruerunt;* Lyon, 1690, in-12; réimpr. avec des additions sous le titre *Siciliæ Bibliotheca vetus* (Rome, 1700, in-4°) par Geronimo Renda, neveu de l'auteur, et insérés dans le *Thesaurus antiq. Italiæ* de Burmann (t. X); — *Fragmenta progymnasmatum diversorum;* Venise, 1706, in-8°; — *Problemata philosophica;* ibid., 1706, in-12. Ce savant jésuite a laissé plusieurs ouvrages inédits, notamment *Siciliæ Bibliotheca vetus et recens*, 2 vol. in-4°.

Mongitore, *Bibl. sicula.* — *Galleria di Minerva*, IV, 121

RAHBECK (*Knud Lyne*), littérateur danois, né à Copenhague, le 18 décembre 1760, mort en 1830. Fils d'un employé, qui lui laissa assez de fortune pour qu'il pût se livrer entièrement à son goût prononcé pour la littérature et le théâtre, il s'occupa, au lieu de suivre les cours de l'université de Copenhague, où ses parents l'avaient fait inscrire, d'études approfondies sur l'art dramatique, fréquentant les représentations théâtrales et les réunions de comédiens et lisant attentivement les œuvres des principaux auteurs dramatiques de toutes les nations. Il se serait même fait acteur, si la nature ne lui avait pas donné un organe désagréable. Pendant les voyages qu'il fit de 1782 à 1784 en Allemagne et en France et en 1789 dans le premier de ces pays, il n'eut des yeux que pour ce qui avait rapport aux spectacles, au point que lorsqu'il allait d'une ville à une autre, il s'enfonçait dans un coin de la voiture, la tête enveloppée de son manteau, afin de n'être distrait par rien dans les réflexions que suscitait en lui la dernière représentation à laquelle il avait assisté. Nommé en 1790 professeur d'esthétique à l'université de sa ville natale, il enseigna de 1798 à 1805 l'histoire dans l'Institut Christiani; de 1806 à 1816 il dirigea l'école dramatique, fondée sur ses instances par le gouvernement, et devint aussi dans l'intervalle membre de la commission des théâtres. En 1817 il reprit sa chaire à l'université, et la garda jusqu'en 1825, où il prit sa retraite. « Comme poëte, dit M. Marmier, dans son *Essai sur la littérature scandinave*, Rahbeck n'eut qu'un talent de second ordre, mais un talent aimable et enjoué, où se reflète l'heureuse confiance d'une vie sans orages et la chaste émotion d'un cœur vrai. Comme critique il n'avait ni une grande élévation dans ses aperçus, ni beaucoup de profondeur dans la pensée; mais il avait un coup d'œil droit, un jugement net, un âme honnête. De plus, il était doué d'une souplesse d'esprit remarquable et d'une rare facilité. Discutant avec tact et guerroyant au besoin avec fermeté et persévérance, il exerça une sorte de magistrature littéraire, et parvint à éveiller le goût du public, à le corriger sur quelques points et à le fixer sur plusieurs autres. Ainsi ce fut lui qui familiarisa ses compatriotes avec les principes littéraires de Lessing, qui leur fit comprendre Shakespeare et qui les prépara à goûter les drames d'Ochlenschlæger. Sa vie fut une vie d'étude, de patience, d'efforts intelligents, une vie dirigée constamment vers un noble but, soutenue par une volonté ferme, une vie peu éclatante, mais utile et louable. » On a de Rahbeck: *Den unge Darby* (Le jeune Darby); Copenhague, 1780, comédie; — *Breve fra en gammel Skuespiller til hans son* (Lettres d'un ancien comédien à son fils); ibid., 1782; traduit en allemand, ibid., 1785; — *Prosaiske Forsœg* (Essais en prose); ibid., 1785-1806, 8 vol.: ce recueil contient entre autres des contes et nouvelles, en partie traduits en allemand; Copenhague, 1800-1801, 2 vol.; — *Dramaturgiske Samlinger* (Recueil de dramaturgie); ibid., 1788-1794, 3 vol.; — *Lommebog for Skuespilyndere* (Agenda pour les comédiens); ibid., 1788; — *Dramatiske og litterariske Tillag* (Articles de dramaturgie et de littérature); ibid., 1792-1793, 2 cahiers; — *Poetiske Forsœg* (Essais poétiques); ibid., 1794-1802, 2 parties; —

Forsœg om den danske stil (Essai sur le style danois); ibid., 1801 et 1813; — *Samlede Fortællinger* (Recueil de contes); ibid., 1804-1814, 4 parties; — *Samlede Skuespil* (Recueil de pièces de théâtre); ibid., 1809-1813, 3 parties; — *Danske og norske historiske Mindesange* (Chants historiques, danois et norvégiens); ibid., 1810; — *Om Skuespilkonsten* (Sur l'art de la comédie); ibid., 1810; — *Forfœreren* (La Séduction); tragédie, ibid., 1810; — *Om Lud. Holberg* (Sur Louis Holberg); ibid., 1815-1816, 2 parties; — *De antiquissimis Ecclesiæ danicæ lingua vernacula hymnorum autoribus*; ibid., 1818. — Rahbeck a publié un grand nombre d'articles très-remarquables dans les recueils périodiques suivants, qui, fondés par lui, exercèrent une heureuse influence sur la littérature de son pays : *Minerva*; Copenhague, 1785-1809; — *Danske Tilskuer* (Le Spectateur danois); ibid., 1791-1808; — *Hesperus*; 1819-1823; — *Trilogenia*; 1828-1830; — *Charis*, album poétique, 1797-1807. Rahbeck, qui a encore fait paraître plusieurs autres articles dans diverses revues, a aussi publié avec Nyerup une *Histoire de la poésie danoise*, 4 parties, et avec Nyerup et Abrahamson un *Choix de poésies danoises du moyen âge*; 1812-1814, 5 vol.; il a fait paraître un *Choix des œuvres* de Holberg, avec une vie de ce célèbre auteur; il a édité les *Œuvres* de Samsœ, de Wessel, de Riber, de Tullin, les *Drames* de Heiberg, etc.; et il a traduit en danois, entre autres, le *Théâtre* de Diderot, les *Contes* de Marmontel, le *Wilhelm Meister* de Gœthe, plusieurs drames de Schiller, etc... — Enfin Rahbeck a écrit les *Efterretninger* (Souvenirs); Copenhague, 1824-1829, 5 vol.; traduits en allemand, Leipzig, 1829-1830, 2 vol. : ce sont des mémoires qui contiennent les détails les plus intéressants sur les principaux littérateurs danois de son temps.

Nyerup, *Almindeligt Litteraturlexikon*. — Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

RAHEL (*Ibn*), chroniqueur chrétien, né en Égypte, a laissé une chronique arabe depuis les temps antédiluviens jusqu'en 1259 de J.-C., qui a été traduite en latin par Abraham Echellensis. Cette chronique, très-rare, existe sous le n° 8, galerie de Clément IV, au Vatican. F. PH.

Assemanni, *Biblioth. orientale*.

RAHN (*Jean*), mathématicien suisse, né à Zurich, mort en 1676. Fils d'un bourgmestre de Zurich, il devint bailli à Kybourg et plus tard trésorier dans sa ville natale. On a de lui : *Teutsche Algebra*; Zurich, 1659, in-4°; trad. en anglais; — *Algebra speciosa*, restée en manuscrit.

RAHN (*Jean-Henri*), fils du précédent, né à Zurich, en 1646, mort le 26 septembre 1708 dans cette ville. Il fut trésorier de sa ville natale, dans l'intérêt de laquelle il entreprit plusieurs voyages. Il fonda en 1679 une société savante, le *Collegium philomusorum*, dont les mémoires, restés manuscrits, ont été analysés dans la *Bibliothèque historique suisse* de Haller, t. II. Chargé depuis 1666 du soin de la bibliothèque de Zurich, il avait recueilli en cent soixante volumes, que l'on conserve encore en manuscrit, une foule de notes et observations concernant la Suisse. Il a aussi écrit : *Methodus studii historico-politici Helvetici*, une *Biologia historico-helvetica*, biographie de deux cents et quelques auteurs, une *Historia belli burgundici*, ouvrages restés tous inédits ainsi que son *Histoire de la Suisse*, dont il a cependant paru un *Abrégé* (en allemand); Zurich, 1690, in-8°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Zedler, *Universal-Lexikon*.

RAHN (*Jean-Henri*), médecin suisse, de la famille des précédents, né le 23 octobre 1749, à Zurich, où il est mort, le 2 août 1812. Il exerça depuis 1771 la médecine dans sa ville natale, où il enseigna aussi la physique au gymnase. Dévoué à l'humanité souffrante, il fonda à Zurich plusieurs sociétés philanthropiques et médicales, entre autres l'*Institut médico-chirurgical*, où il professa la pathologie et la thérapeutique. Son mérite et sa bienfaisance lui valurent d'être élevé à la dignité de comte palatin. En 1799 il fut élu membre de l'assemblée nationale helvétique. On a de lui : *Adversaria medico-practica*; Zurich, 1779, in-8°; — *Exercitationes de causis miræ tum in homine tum inter homines et cetera naturæ corpora sympathicæ*; ibid., 1788-1797, 7 parties in-4°. Rahn a encore publié, outre sa *Correspondance avec ses anciens élèves*, Zurich, 1787-1790, 2 parties in-8°, beaucoup d'articles et de mémoires dans plusieurs recueils périodiques, dont il fut le directeur, tels que la *Gazette de santé*, Zurich, 1782-1786; les *Archives des connaissances physiques et médicales*, ibid., 1789-1791; *Museum der Heilkunde*, ibid., 1792-1795, etc.

Un autre RAHN (*Jean-Rodolphe*), né à Zurich, au commencement du dix-huitième siècle, fit, en 1732, avec Mirzel un voyage scientifique à travers la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, et devint en 1750 archidiacre dans sa ville natale. Il a publié avec Ulrich : *Satura dissertationum, epistolarum theologico-historico-philologicarum*, Zurich, 1741, in-8°, et a rédigé avec Heidegger le *Catalogue de la Bibliothèque de Zurich*, ibid., 1744, 2 vol. in-4°.

Usteri, *Denkrede auf Rahn* (Zurich, 1812). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RAIBOLINI (*Francesco*), dit *le Francia*, peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1450, mort en 1533, comme l'a prouvé le chevalier Ratti. Dès son enfance il fut destiné à la profession d'orfèvre, dans laquelle il acquit une grande habileté, sous la direction d'un artiste en ce genre nommé *Francia*, dont il prit le nom, et grâce aux leçons de dessin de Marco Zoppi, élève du Squarcione. Jusqu'à l'âge de quarante ans il suivit cette carrière, exécutant sans re-

des nielles, des médailles, des bijoux, des d'argenterie pour les Bentivoglio, objets ux qui malheureusement furent presque létruits lorsque cette puissante famille fut le de Bologne par le pape Jules II. Une niellée par le Francia pour l'église de la icorde est aujourd'hui conservée au musée logne (1). Tout en se livrant à ces travaux, ılt, quoique Lanzi soutienne le contraire, e Francia s'exerçait parfois à la peinture, laquelle il ne cherchait peut-être encore délassement. Ce qui est certain, c'est que 'en 1490 Giovanni Bentivoglio appela de e plusieurs peintres pour embellir son pa- le Francia obtint de concourir avec eux cuta pour la chapelle Bentivoglio à S.-Gia- Maggiore un magnifique tableau qui ap- de la manière du Mantegna et qui repré- *La Vierge, plusieurs saints et Jean II voglio.* Dans la suite, il agrandit son style, loucit de telle façon, que non-seulement e rapport du dessin et de l'invention, mais par la perfection de l'exécution, il ap- du goût, de l'expression et du style de el, son ami et son sincère admirateur, ns une lettre de 1508, publiée par Mal- fait l'éloge de ses madones, disant « qu'il oit d'aucun autre auteur qui soient plus plus expressives, ni mieux exécutées ». ne le grand peintre d'Urbin envoya à Bo- sa *Sainte Cécile*, il l'adressa au Francia, isant à corriger les défauts qu'il y décou- . Ce seul fait suffirait pour reléguer au e des fables l'assertion de Vasari qui fait r le Francia de désespoir à la vue de la *Cécile.*

ı que dans les œuvres du maître bolo- n trouve encore quelques traces de l'an- tyle, il est certain que personne n'hésitera acer entre les deux grands précurseurs de ıture, le Pérugin et Giovanni Bellini. Sa re tient, pour ainsi dire, le milieu entre de ces deux chefs d'école et participe de t de l'autre. Il semble avoir emprunté du r le choix et le ton des couleurs, mais ala pas dans ses têtes sa douceur et sa quoi qu'en ait dit Raphael lui-même : dans deur des contours, dans l'agencement ux des draperies, et dans l'ampleur des ents, il y a plus de ressemblance avec i. Il est l'émule de tous les deux dans les oires des paysages; mais dans cet art ainsi ns l'architecture il ne peut leur être com- paré. En résumé, le Francia se rapproche davantage de l'école romaine, et, comme l'a dit Malvasia, il arrive assez souvent que ses madones sont attribuées au Pérugin. Dans sa vieillesse, le Francia modifia sa manière d'après l'exemple de Raphael, et ce fut alors qu'il peignit le fameux *Saint Sébastien* qui longtemps fut pour l'école bolonaise le plus parfait modèle des proportions du corps humain. Les peintures de ce maître sont nombreuses dans sa patrie; il suffira de citer : *Le Christ mort* à S.-Martino-Maggiore, une *Madone* à Saint-Dominique, un *Ecce homo* à San-Giacomo-Maggiore; *Le Mariage et les funérailles de sainte Cécile*, fresques à Sainte-Cécile; une *Madone avec saint Jean, saint Paul et saint François*, et un *Christ sur la croix avec les saintes femmes, saint François et saint Jérôme* à l'Annunziata; une *Nativité de Jésus-Christ* à Saint-Vital; *La Madonna avec saint Roch, saint Sébastien, saint Bernardin et saint Antoine de Padoue* à San-Martino-Maggiore; enfin, au musée, *Saint Jean évangéliste en extase, le Christ sur la croix et plusieurs saints, L'Apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine*, et un *Chœur d'Anges.* Signalons parmi les œuvres du Francia réparties dans les autres villes de l'Europe : à Parme, une *Descente de croix* au musée, et à Saint-Jean-Évangéliste une *Madone avec deux anges;* à Rome, une *Madone* au palais Sciarra, et *La Vierge et plusieurs saints* au palais Doria; au musée de Milan, une *Annonciation;* à Florence, un *Portrait d'homme* à la galerie publique, une *Madone et plusieurs saints* à la galerie Pitti, un *Martyre de saint Étienne* au palais Borghèse; dans la galerie de Modène, une *Annonciation;* à Forli, une *Nativité* à la bibliothèque publique, une *Madone avec sainte Anne* au palais Regoli; au musée de Dresde, une *Adoration des Mages*, la *Vierge à l'oiseau*, le *Baptême de Jésus-Christ*, tableau peint pour Modène, en 1508, et mentionné par Vasari; à la Pinacothèque de Munich, *La Vierge adorant l'enfant Jésus, la Madone et deux anges*; au musée de Vienne, *La Madone et des saints;* au musée de Berlin, une *Sainte famille*, une *Madone*, un *Christ mort soutenu par sa mère, Saint Jean et saint Étienne, une Vierge glorieuse*, peinte en 1502 pour l'église Sainte-Cécile de Modène; en Angleterre : un *Baptême de Jésus-Christ;* dans la galerie Labouchère une *Sainte famille* chez lord Ward, un *Baptême de Jésus-Christ* au château d'Hampton-Court; enfin, à la *National Gallery* de Londres, *La Vierge entourée de saints*, et *la Vierge et des anges soutenant le corps de Jésus-Christ.* Le musée du Louvre ne possède du Francia qu'un portrait d'homme, qui a été gravé par Edelinck.

Le Francia a formé un grand nombre d'élèves, parmi lesquels les plus connus sont son fils

ns une dissertation intitulée *Chi era Francesco gna* (Londres, 1858, in-8°), M. Panizzi, le savant écaire du British Museum, a prouvé jusqu'à l'é- que François de Bologne était le même que Rai- t qu'il était sans égal dans l'art de graver des ca- s d'imprimerie. C'est lui qui a gravé les jolies cursives qui ont paru pour la première fois dans *ile* des Alde de 1501. Plus tard il exerça lui-même graphie à Bologne, et produisit quelques jours mort les *Epistolæ ad familiares* de Cicéron.

Giacomo et son neveu *Giulio* (*voy.* FRANCIA), Girolamo Marchesi da Cotignola, Amico Aspertini, et surtout Lorenzo Costa.

Quant aux médailles qu'il exécuta, Vasari les juge dignes de rivaliser avec celles du Milanais Caradosso. La plus célèbre est celle qu'il grava par ordre de Jules II après l'expulsion des Bentivoglio, avec cette légende : *Contra stimulum ne calcitres*. On regrette de voir le Francia avoir consacré ainsi son talent à immortaliser l'infortune de ses bienfaiteurs, et nous voudrions, pour son honneur, pouvoir regarder comme apocryphe une autre médaille, fort louée par Vasari, qui prétend que, faite à la même occasion, elle portait la légende : *Bononia per Julium a tyranno liberata*. Les coins que le Francia grava pour la monnaie de Bologne au temps de Giovanni Bentivoglio sont d'une exécution si parfaite que l'on pardonne à Malvasia d'avoir nommé le Francia *Le premier homme de son siècle;* il fut au moins le premier artiste de sa patrie, où, dit Vasari, on le regardait comme un dieu, et où pourtant on chercherait vainement sa pierre sépulcrale dans l'église de S.-Salvator, où il repose. A l'exemple de Pisanello et de plusieurs autres, il signait ses ouvrages d'orfévrerie : *F. Francia, pictor*, tandis qu'il écrivait sur ses peintures : *F. Francia, aurifex* ou *aurifaber*. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Bertolozzi, *Pitture di Parma*. — Gualandi, *Tre giorni in Bologna*.

RAIDEL (*Georges-Martin*), savant allemand, né le 26 août 1702, à Nuremberg, où il est mort, le 28 janvier 1741. Il devint diacre à Altdorf et plus tard à l'église Saint-Sébald à Nuremberg. On a de lui : *De Ptolemæi Geographia ejusque codicibus;* Nuremberg, 1737, in-4° : cet excellent travail a beaucoup contribué à une meilleure interprétation de Ptolémée.

A. Gotz, *Vita Raidelii* (Altdorf, 1741, in-4°).

RAILLON (*Jacques*), prélat français, né le 17 juillet 1762, à Bourgoin (Isère), mort à Hyères (Var), le 13 février 1835. Après de bonnes études, au grand séminaire de Luçon, où l'avait placé M. de Mercy, évêque de cette ville, il devint curé de Montaigu, et fut à l'époque de la révolution contraint de quitter sa paroisse, par suite de refus de serment. Retiré pendant quelque temps à Paris, il y prit la défense des prêtres insermentés dans son *Appel au peuple catholique* (1792, in-8°). La gravité des événements le força de s'expatrier. Après avoir habité Soleure, puis Venise pendant dix années, il rentra en France en 1804, et devint précepteur d'un des enfants de Portalis, ministre des cultes. Nommé en 1809 professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie de Paris et chanoine titulaire de Notre-Dame, il fut chargé de prononcer, le 15 août de la même année, le discours d'apparat, puis les oraisons funèbres du maréchal Lannes et du comte Cretet, ministre de l'intérieur. Un décret impérial du 21 octobre 1810 l'appela à l'évêché d'Orléans, comme successeur de M. Rousseau. A cette époque, Pie VII, en mésintelligence avec Napoléon Ier, n'accordait point de bulles aux évêques nommés en France. Cependant, M. Raillon se rendit à Orléans, et *par une délibération unanime* du chapitre, du 10 décembre 1810, il fut déclaré administrateur capitulaire, le siége vacant. Son administration ne souffrit aucune difficulté jusqu'aux premiers jours de la restauration. Bien que l'évêque nommé eût protesté de sa soumission au nouveau gouvernement, une opposition assez vive se manifesta contre lui, et M. Raillon fut invité, en juillet 1814, à s'abstenir de tout acte de juridiction. Après bien des tracasseries, il quitta Orléans en mai 1816, et vint se fixer à Paris, où il vécut dans la retraite. Nommé le 7 juin 1829 évêque de Dijon, il réédifia le grand séminaire, et se concilia l'estime générale. Transféré le 14 décembre 1830 à l'archevêché d'Aix, il reçut à son départ de Dijon une médaille que le diocèse avait fait frapper en son honneur pour perpétuer le souvenir de son administration.

La mémoire de M. Raillon ayant été en 1860 l'objet de quelques outrages de la part de M. Dupanloup, évêque d'Orléans, l'un des neveux du prélat, M. Jacques Molroguier, protesta publiquement par la voie de la presse et mit au jour une brochure : *Mgr Raillon et Mgr Dupanloup* (1860, in-8°), où se trouvent quelques faits curieux et piquants. — On a de M. Raillon, outre de nombreux mandements, un recueil d'*Idylles* (1803, in-18), pastorales à la manière de Gessner, et un poëme en prose, *Le Temple de l'Amitié*. Il s'était occupé d'une *Histoire de saint Ambroise*, devant former 4 à 5 vol. in-8° ; le manuscrit de cet ouvrage paraît être perdu. H. FISQUET.

Biogr. du clergé contempor., VI. — *Ami de la religion*, 1835. — Fisquet, *France pontif.* (manuscr.).

RAIMBACH (*Abraham*), graveur anglais, né en 1771, à Londres, où il est mort, le 17 janvier 1843. Son père était Suisse, sa mère Anglaise. Après avoir été apprenti chez le graveur Hall, il suivit les cours de l'Académie royale, et travailla pour les libraires. A la fin du consulat il profita de la paix pour venir à Paris étudier les chefs-d'œuvre de l'art que Napoléon avait réunis au Louvre. S'étant lié d'amitié avec le fameux Wilkie, il succéda à Burnet dans la gravure des tableaux de cet artiste, et fit avec lui en 1816 une excursion dans les Pays-Bas. Il a exécuté d'après Wilkie : *Les Politiques de village*, *Le Jour de la rente*, *Le Saute-Ruisseau*, *Le Colin-Maillard*, *La Saisie*, *Le Bedeau*, et *La Mère et l'enfant;* toutes ces planches, fort recherchées des amateurs, se recommandent par de sérieuses qualités; mais la couleur y fait défaut. Cet artiste a laissé des *Mémoires*, aux-

quels il a joint une *Notice sur David Wilkie*, et qui ont été publiés par son fils.

Memoirs and recollections of A. Raimbach; Londres, 1843, in-8°.

RAIMBAUD, doyen de l'église de Liége, né dans cette ville, vers la fin du onzième siècle, mort avant 1158. On n'a pas la date de sa promotion au décanat; mais on sait qu'il occupait cette charge en 1144. Il en fut ensuite dépossédé pour une cause qui est inconnue. Ses écrits sont : une *Lettre* à tous les fidèles en faveur du pape Anaclet, contre les religieux de Cluni, trop zélés partisans d'Innocent II, lettre publiée par Baronius dans ses *Annales*, à l'annee 1139; plusieurs autres *Lettres* recueillies par Martène, qu'on peut lire dans le t. Ier des *Anecdota*; un *Traité de la Vie canoniale*, inédit; un ouvrage intitulé *Stromata*, dont Montfaucon signale plusieurs exemplaires manuscrits dans la bibliothèque du Vatican; enfin, une pièce de vers à la louange de saint Maïeul, que les Bollandistes ont publiée dans leur t. II du mois de mai. B. H.

Gallia christiana, III, col. 926. — *Hist. littér. de la France*, XII, 512

RAIMOND. *Voy.* RAYMOND.

RAIMONDI (*Marc-Antoine*), graveur italien, né à Bologne, vers 1475, mort dans la même ville, avant le mois d'août 1534. Par une de ces regrettables lacunes de l'histoire, les détails sur la vie de Marc-Antoine Raimondi sont très-rares et souvent incertains. Vasari, qui lui a consacré une notice trop sommaire, dans laquelle il semble esquisser l'histoire de la gravure en Italie plutôt qu'une biographie proprement dite de l'artiste bolonais, se tait sur la date de naissance du maître graveur. Malvasia, dans la *Felsina pittrice*, ouvrage consacré, le titre l'indique suffisamment, aux artistes nés à Bologne, garde le même silence; et les récents éditeurs de Vasari n'ont trouvé dans aucune des archives qui leur ont été ouvertes le moyen de trancher la question d'une façon péremptoire; ils se contentent, après avoir fait justice des opinions émises par divers historiens, de donner l'année 1475 comme l'époque la plus probable de la naissance de Marc-Antoine. Quoi qu'il en soit, c'est à Bologne que naquit cet artiste, et c'est dans cette ville qu'il grava ses premières planches. Un maître singulièrement en honneur de nos jours, et digne jusqu'à un certain point de la réputation qui l'entoure, Francesco Raibolini (*voy.* ce nom), dit le Francia, tenait à cette époque la tête de la peinture bolonaise. Marc-Antoine, à en juger par les premières estampes signées de son monogramme, serait le disciple de Fr. Francia orfèvre plutôt que de Francia peintre. Aucune des œuvres primitives de ce grand artiste ne reproduit en effet une peinture connue de Francia; elles témoignent néanmoins, à travers une inhabileté matérielle assez grande, l'influence du maître qui les inspira, tant par la grâce du sentiment qu'elles conservent que par une certaine âpreté de dessin, que Marc-Antoine perdit dès qu'il mit son talent au service des œuvres de Raphael.

En 1509, Marc-Antoine quitta Bologne pour se rendre à Venise. Les merveilles que possédait l'Italie lui avaient été tant de fois vantées qu'il éprouva le désir bien naturel d'aller par lui-même les juger et les admirer; un motif particulier lui fit tout d'abord préférer Venise aux autres villes de l'Italie : la réputation d'Albert Dürer était parvenue à Bologne; Marc-Antoine avait déjà copié quelques estampes du maître allemand, et si son choix était d'abord tombé sur Venise, c'est qu'il savait trouver dans cette ville bon nombre d'estampes qu'Albert Dürer y avait laissées lors de son séjour. Arrivé à Venise, Raimondi acheta à des marchands flamands, nous dit Vasari, des estampes d'Albert Dürer pour une si forte somme qu'il dépensa dans cette acquisition la plus grande partie de l'argent qu'il avait emporté avec lui. Il copia ces estampes, et les publia en 1509 et 1510 (1).

Le séjour de Marc-Antoine à Venise fut de courte durée, mais il ne laissa pas que d'être très-profitable au graveur; les estampes d'Albert Dürer qu'il possédait, et qu'il avait copiées, lui avaient acquis une sûreté de main et une habileté à manier le burin qui lui permirent de conquérir ce qui lui manquait encore, un goût véritable, un dessin précis; il put donc s'appliquer uniquement à rechercher la grandeur dans la ligne. C'était à l'école de Raphael qu'il devait atteindre à ce résultat.

A peine Marc-Antoine fut-il revenu à Bologne qu'il quitta de nouveau cette ville pour se rendre à Rome, où l'attirait le désir ardent de connaître les œuvres de Raphael. En passant par Florence, il vit le carton de Michel-Ange, aujourd'hui détruit, alors exposé dans la grande salle du palais vieux, et il en avait sans doute dessiné un fragment qu'il grava l'année de son arrivée à Rome (1510), et que l'on désigne sous le nom des *Grimpeurs*. Cette planche est, à vrai dire, la première dans laquelle le talent hors ligne de Marc-Antoine se révèle pleinement; une taille sobre et précise arrête les contours et dessine les formes; les extrémités, écueil devant lequel les plus habiles ont échoué, sont dessinées avec une irréprochable correction; l'œuvre du maître est rendue avec toute l'exactitude désirable. Cette planche fut bientôt suivie d'une autre encore, plus habilement exécutée; celle-ci reproduisait un dessin de Raphael : *Lucrèce se poignardant*. Raphael fut tellement charmé de cette estampe, assurent les biographes du graveur, que dès ce jour il résolut de faire partager à Marc-Antoine sa renommée, en l'associant à ses tra-

(1) Albert Dürer, ayant eu connaissance des copies que Marc-Antoine faisait de ses estampes, obtint du sénat de Venise, assure-t-on, un arrêt par lequel il était interdit au graveur italien de mettre au bas des planches qu'il copiait la marque du graveur allemand.

vaux. Quoiqu'il ne soit demeuré aucun témoignage écrit de l'amitié qui unissait ces deux artistes, cette amitié dut être étroite, car si le peintre semble avoir dominé de toute la hauteur de son génie la plus grande partie de la vie du graveur, on sait que Raphael représenta Marc-Antoine dans la célèbre fresque du Vatican, *Héliodore chassé du Temple*. Le graveur est à gauche et supporte avec Jules Romain le brancard sur lequel est assis le pape Jules II. Ceux qui voudraient encore s'assurer du cas singulier que Raphael faisait des œuvres de Marc-Antoine pourraient voir au cabinet royal d'estampes à Vienne une épreuve du *Triomphe de Galathée* entièrement reprise par le maître « qui, nous dit Mariette (*Abecdario*, t. IV, p. 323), a pris le soin de la retoucher à la plume avec une patience merveilleuse, et il n'y a presque pas un endroit où il n'ait point travaillé, surtout dans les passages des ombres à la lumière. Il s'est servi de points pour rendre les ombres plus étendues et donner en mesme temps aux objets plus de rondeur; d'un autre costé, si l'on examine les contours, on trouvera aussy qu'il n'y en a presque pas un seul qu'il n'ait corrigé. Les uns sont augmentés, d'autres diminués, suivant qu'il étoit nécessaire pour les rendre plus élégants. »

Après cette planche admirable, la *Lucrèce*, Marc-Antoine, loin de ralentir ses travaux, semble au contraire avoir redoublé d'ardeur et avoir eu à cœur de consacrer exclusivement son talent à la reproduction des œuvres de Raphael, entreprise dont la postérité doit se montrer reconnaissante. *Le Jugement de Pâris*, *Le Massacre des Innocents*, *Saint Paul prêchant à Athènes*, *La Cène*, *Le Parnasse*, *La Poésie* et tant d'autres chefs-d'œuvre qui, parce qu'ils sont moins célèbres, ne sont pas moins dignes d'éloge, successivement gravés et publiés à Rome, assurèrent et accrurent la réputation de Marc-Antoine. Les papes, soucieux à juste titre de la gloire que les beaux-arts faisaient retomber sur eux, n'hésitèrent pas à encourager le graveur des œuvres de Raphael avec une munificence égale à celle qu'ils avaient accordée au maître lui-même. Bientôt, grâce à cette haute protection et aux estampes qui démontraient à tous le mérite éminent de leur auteur, le nom de Marc-Antoine se répandit au loin, et Albert Dürer souhaita posséder quelques gravures de l'artiste, dont la renommée grandissait ainsi tous les jours. Raphael répondit au désir du graveur allemand, en lui envoyant plusieurs planches de son disciple, qui furent trouvées si belles en Allemagne que plusieurs jeunes artistes quittèrent leur patrie pour venir à Rome fréquenter l'atelier de Marc-Antoine. C'est grâce à cette réputation, justement méritée, que l'on peut inscrire à côté des plus illustres élèves de Raimondi, à côté d'Augustin Vénitien, de Marc de Ravenne et des Ghisi les noms de Georges Pencz et de Barthélemy Beham, les deux graveurs qui après Albert Dürer honorèrent le plus l'art allemand.

A la mort de Raphael, en 1520, Marc-Antoine, privé des excellents conseils du plus grand des peintres, modifia quelque peu sa manière, et on est en droit de regretter qu'il n'ait pas continué à mettre exclusivement son burin au service des œuvres de son illustre maître. Parmi les planches qu'il exécuta depuis cette époque, une des plus considérables, *Le Martyre de saint Laurent*, d'après Baccio Bandinelli, donna lieu, rapporte Vasari (t. IX, p. 278, édition Lemonnier) à ce célèbre incident : Marc-Antoine avait jugé à propos de modifier dans son estampe certaines figures indiquées par Baccio Bandinelli avec une exagération qui choquait l'œil du graveur, accoutumé à reproduire des œuvres belles par leur simplicité même; le peintre se plaignit hautement de la licence que s'était permise le graveur; le pape Clément VII fut informé de la querelle, et sur la prière de Marc-Antoine, il consentit à être juge du différend; le dessin et la gravure furent mis à côté l'un de l'autre, et le pape donna raison à Marc-Antoine contre Baccio Bandinelli, en disant que ce n'étaient pas seulement des erreurs de peu d'importance que Marc-Antoine avait corrigées, mais bien des fautes graves. Le disciple de Michel-Ange ne pardonna pas au graveur ce triomphe, et tout rapport cessa entre les deux artistes.

C'est également après la mort de Raphael que fut exécutée cette série de planches demeurées célèbres, quoique l'existence n'en soit pas sûrement constatée, que l'on désigne sous ce nom discret, les *Postures*, de Jules Romain. Marc-Antoine aurait gravé d'après Jules Romain pour les amours des dieux une suite de seize ou vingt planches (on n'est pas même d'accord sur le nombre), à côté desquelles l'Arétin aurait placé des sonnets composés tout exprès pour les compléter. Cette suite d'estampes, une fois découverte, fut supprimée, et les auteurs, peintre, graveur et poëte, furent recherchés pour être punis; l'Arétin trouva moyen de se cacher; Jules Romain s'enfuit; Marc-Antoine seul fut arrêté et jeté en prison, mais il fut promptement mis en liberté, grâce au cardinal Hippolyte de Médicis, qui sut obtenir du pape le pardon du coupable. Les planches furent détruites aussi bien que les épreuves, et le tout fut fait avec un tel soin qu'il existe aujourd'hui à peine un exemplaire complet de cette suite. A en juger par vingt dessins exécutés par un artiste habile d'après vingt planches qui se trouvaient, selon l'auteur de ces dessins, à Mexico, on conserverait encore dans un couvent de cette ville un exemplaire complet des *Postures*; autant qu'il est possible de se faire une opinion, sans voir les œuvres mêmes, le goût des compositions, l'ajustement des figures, et jusqu'à la réelle beauté du dessin donnent presque raison à ceux qui pensent re-

ans cette série le travail tant vanté et si
ı de Jules Romain.
nières années de la vie de Marc-An-
nondi sont aussi obscures que les pre-
n sait seulement que lors du siége de
le connétable de Bourbon, en 1527, l'il-
aveur de Raphael abandonna aux
s, pour sauver sa vie, toutes les
échappées au pillage, et quitta Rome
lus y revenir; il se réfugia dans sa pa-
ourut à Bologne, peu de temps après son
n passage d'une comédie de l'Arétin,
à Venise, au mois d'août 1534, par
Niccolini di Sabio, et publiée par les
le Vasari (édition Lemonnier, t. IX,
ne permet pas de douter que Marc-An-
ût mort avant cette époque.
nt de Marc-Antoine a subi trois trans-
s successives : d'abord indécis et en
la voie qui convenait le mieux à son
ent, ne connaissant pas d'ailleurs les
exécutés hors de Bologne, Marc-An-
laissa guider exclusivement par les
e Francia, et chercha, en copiant avec
stampes d'Albert Dürer, à apprendre à
cience difficile du graveur; plus tard,
aré par un travail assidu, il eut l'heu-
nce de se mettre en rapport avec le
plus capable de le guider, et en se
graveur de l'œuvre de Raphael, en sui-
ctement les conseils du maître par
, il acquit une habileté exceptionnelle,
lut bientôt le premier rang; habitué à
s'écarter de son modèle et à se laisser
t guider, Marc-Antoine perdit, à la
Raphael, plutôt un ami qu'un conseiller
able; il avait atteint un âge auquel on
lus guère de progrès, et les estampes
par l'illustre graveur italien après
lgré une allure plus indépendante, ne
moins dignes que les précédentes de
énérale qu'on leur accorde.

Georges Duplessis.

'ie des peintres. — Malvasia, *Felsina pittrice*, 78. — Bastieb, *Le peintre graveur*, tome XIV. t, *Notice sur la vie de M. A. Raimondi.* — arc-Ant. *Raimondi, extrait de la Revue des des.* — Nic. Bettoni, *Vita di Marc-Antonio* Padoue, 1815, in-4°. — *Catalogo di una insi-lone di stampe delle rare incisioni del ce-'-Ant. Raimondi, fatta da G.-Ant. Armano*; 830, in-12.

NDI (*Annibale*), mathématicien ita-
n 1505, à Vérone. On a peu de détails
'après son propre témoignage, on sait
une part active aux guerres de son
qu'il se trouva dans différentes actions
. Il avait du goût pour les sciences ma-
es; mais ce ne fut qu'à l'âge de quatre-
tre ans qu'il donna au public son meil-
age, intitulé *Trattato del flusso e re-*
l mare (Venise, 1589, in-4°). On a de
nes autres écrits, notamment l'*Opera*
'ica ed onorata scienza di nomandia (Venise, 1549, in 8°), qui regarde en particulier la divination par les noms et autres chimères de cette nature.

Bibliotheca italiana, Venise, 1728, in-4°. — Maffei, *Verona illustrata*.

RAIMONDI (*Jean-Baptiste*), orientaliste italien, né vers 1540, à Crémone, mort vers 1610. Dans sa jeunesse il vint à Naples étudier la philosophie, la théologie et les mathématiques, et se rendit en Asie, où il fit un long séjour, dont il profita pour acquérir une connaissance approfondie de plusieurs langues orientales. Il se fit connaître, à son retour en Italie, par ses traductions d'Euclide et d'Apollonius de Perga, par ses commentaires sur les œuvres d'Archimède et sur les cinq livres du pape Alexandre III, et par son zèle à défendre les doctrines platoniciennes. Le cardinal Ferdinand de Médicis venait de fonder, avec l'appui du pape Grégoire XIII, un vaste atelier de typographie orientale; il en confia la direction à Raimondi. Celui-ci présida lui-même, de 1586 à 1592, à l'exécution des caractères, qui avait été confiée à Granjon, le plus habile graveur de l'époque. Les principaux ouvrages qu'il imprima sont : les *Évangiles* en arabe, avec la traduction latine interlinéaire (1591), la *Géographie* d'Edrisi (1592), l'*Avicenne* (1593) et l'*Euclide* (1594), également en arabe. On remarque encore sa grammaire syriaque et sa grammaire arabe. Cette dernière, sous le titre de *Liber Tasriphi*, se répandit considérablement en Asie, mais ne traitant guère que de la conjugaison des verbes, elle n'est plus en usage aujourd'hui. Il la dédia en 1610 au pape Paul V par une épître remarquable, deux fois réimprimée, en 1713 et en 1723, par le père Lelong. Il travaillait à la publication d'une Bible polyglotte plus complète que celles d'Alcala et d'Anvers; mais la mort de Grégoire XIII (1585) et le départ du cardinal Ferdinand de Médicis (1587), qui était appelé à succéder au grand-duc François, le privèrent des fonds nécessaires à cette entreprise. Raimondi introduisit de grands perfectionnements dans l'impression du plain-chant, et fut chargé de recevoir et de mettre en ordre les livres et les manuscrits que les voyageurs spéciaux envoyés par le pape et le cardinal lui adressaient de l'Orient. Le cardinal Ferdinand avait laissé l'usage de son imprimerie au pape Clément VIII et à Paul V. Elle passa ensuite à la congrégation *De propaganda fide*. On trouve dans la *Bibliotheca selecta* de Possevino le catalogue des livres en langues orientales sortis de cette imprimerie jusqu'en 1603. S. R.

Arisi, *Cremona litterata*. — Erpenius, *Orationes tres de linguarum ebrææ atque arabicæ dignitate*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

RAINALD, abbé de Cîteaux, mort le 13 décembre 1151. Il était fils de Milon, comte de Bar. Ayant fait profession à Clairvaux, il y eut saint Bernard pour maître. En 1113, à la mort d'Étienne, Rainald le remplaça comme abbé de Cîteaux. Une des plus remarquables circons-

tances de sa vie est la rencontre qu'il fit de Pierre Abélard dans l'abbaye de Cluni. Abélard, qui venait d'être condamné par le concile de Sens, s'était réfugié dans cette abbaye, y cherchant le silence et quelque repos de corps et d'esprit, après de si grandes épreuves. Qu'allait-il entreprendre? qu'allait-il devenir? Vaincu, mais se croyant encore capable de recommencer la lutte et de vaincre à son tour, Abélard avait presque formé le dessein de traverser les Alpes et d'aller plaider sa cause devant le pape, quand Rainald le détourna de cette résolution, et se proposa comme médiateur d'une réconciliation avec saint Bernard. On sait qu'Abélard, cédant aux conseils de Rainald, le suivit à Clairvaux, vit saint Bernard, et alla se confiner, après ce voyage et cette réconciliation, dans la retraite où il finit ses jours. Nous retrouvons Rainald en 1148, présidant un chapitre général de son ordre, auquel assiste le pape Eugène III.

On a de cet abbé une *Lettre* au pape Innocent II qui a été publiée par dom Martène (*Anecdota*, I, 392), et un *Recueil*, en quatre-vingt-sept chapitres, des divers statuts de l'ordre de Cîteaux, inséré par Manriquez dans ses *Annales Cistercienses*, à l'année 1134, puis par Julien Paris dans son *Monasticon Cisterciense*, p. 245.

B. H.

Gallia christiana, IV, col. 985. — *Histoire littér. de la France*, XII, 418. — Ch. de Remusat, *Abelard*, I, 251

RAINALDI (*Girolamo*), architecte italien, né en 1570, à Rome, où il est mort, en 1655. Son père, *Adriano*, peintre et architecte, eut trois fils, qui suivirent la même carrière; les deux premiers portèrent les noms de *Ptolemeo* et *Giovanni-Battista;* le troisième et le plus illustre est *Girolamo*, auquel cette notice est consacrée. Les deux fils de Ptolemeo, *Domizio* et *Giovanni-Leo* furent également architectes ainsi que *Domenico*, fils de Giovanni-Battista. Girolamo Rainaldi eut pour maître Domenico Fontana, à la générosité duquel il dut le commencement de sa fortune. Sixte V avait chargé Fontana de construire une église à Montalto, sa patrie; accablé de travaux en ce moment, le célèbre architecte abandonna en secret cette entreprise à son jeune élève, et lorsque le succès eut justifié cette confiance, il déclara loyalement au pape le nom du véritable auteur, qui de ce jour entra en faveur et fut appelé à prendre part aux travaux d'architecture qui illustrèrent le règne de ce pontife et de ses successeurs. Il fut d'abord chargé d'achever au Capitole le palais sénatorial, qui, commencé par Michel-Ange, avait été continué par Giacomo della Porta.

Sous le pontificat de Paul V, il construisit la chapelle du chœur de Saint-Jean-de-Latran, et pour la fameuse chapelle Pauline de Sainte-Marie-Majeure il dessina le maître autel, plus remarquable du reste par la richesse des matériaux que par le bon goût de l'architecture. A la même époque, le neveu du pape, le cardinal Scipion Borghèse, lui confia l'exécution du casin de la Villa Taverna à Frascati. En 1610, Girolamo fut chargé de la décoration intérieure de Saint-Pierre lors de la canonisation de saint Charles Borromée. L'entreprise la plus importante qu'ait menée à fin Rainaldi fut, en 1650, sous le pape Innocent X, le palais Pamfili de la place Navone, l'un des plus vastes qui existent à Rome. Malheureusement une certaine surcharge d'ornements capricieux, annonçant déjà l'approche du mauvais goût, ôte à cet édifice une partie de la majesté que semblait devoir lui assurer l'étendue de sa masse.

Innocent X avait aussi confié à Girolamo la construction de l'église Sainte-Agnès de la place Navone, contiguë au palais Pamfili; mais, à la suite de quelques difficultés, il lui retira cette commande; elle échut à son propre fils, Carlo Rainaldi (*voy.* ci-après).

La maison professe des jésuites à Rome fut bâtie sur les dessins de Girolamo par le cardinal Odoard Farnèse, qui lui demanda également pour l'église du *Gesù*, attenant à ce couvent, ceux du tombeau du cardinal Bellarmin, que devaient orner les statues de La Sagesse et de La Religion sculptées par le Bernin. Girolamo est aussi l'auteur du tombeau du cardinal Benelli à La Minerva, et du palais Verospi au Corso, monument qui fut achevé par Onorio Longhi. Comme ingénieur, il travailla au port de Fano et bâtit le pont de Terni sur la Nera, dont l'arche unique est très-hardie. Enfin, les États pontificaux lui doivent encore la belle église des *Scalzi* à Caprarola, et le collége des Jésuites de Sainte-Lucie à Bologne. Dans cette dernière ville, parmi les projets pour la façade de Saint-Pétrone, il en est un signé de Rainaldi.

Cet architecte fut employé pendant plusieurs années par le duc de Parme Édouard Farnèse; il éleva pour lui, en compagnie du Parmesan Magnani, le palais *del Commune*, que quelques auteurs ont à tort attribué à Vignole, mort cinquante ans auparavant. Il fit aussi la coupole fermée de l'église de l'*Annunziata*. En 1628, la duchesse de Parme l'avait envoyé à Modène avec Smeraldo Smeraldi et G.-B. Magnani pour étudier le canal Naviglio, voulant en faire creuser un semblable dans le territoire de Parme. Cette mission avait fait connaître Rainaldi au duc de Modène François I[er], qui, voulant avoir son avis sur un palais qu'il projetait, écrivit le 7 mai 1631 au duc de Parme : « Pour donner suite à certains projets, je désirerais vivement m'aboucher avec Girolamo, ingénieur de Votre Altesse. Je la supplie donc de me l'accorder pour quatre ou cinq jours, et je le lui renverrai de suite. » C'est ainsi que Girolamo prit part, mais par ses conseils seulement, à la construction du palais ducal de Modène, dont le véritable architecte fut Avanzini.

Rainaldi a laissé un assez grand nombre d'eaux-fortes gravées avec esprit; parmi ces pièces on remarque surtout celles qui représentent les catafalques du cardinal Farnèse et du pape Paul V.

Orlandi, *Abbecedario*. — Milizia, *Memorie degli architetti*. — Passeri, *Vite de' pittori*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Sassoli, *Modena descritta*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Bertoluzzi, *Guida di Parma*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*.

RAINALDI (*Carlo*), architecte italien, fils du précédent, né à Rome, en 1611, mort en 1691. Aux leçons d'architecture qu'il reçut de son père, il joignit de fortes études littéraires et scientifiques, et s'il eût possédé le double talent de sculpteur et d'architecte, s'il eût surtout été doué d'une imagination plus riche et plus féconde, il fût peut-être devenu un rival redoutable pour le Bernin lui-même. S'il ne sut pas dans les monuments qu'il éleva résister entièrement à l'entraînement du mauvais goût de son temps, dans plusieurs au moins il sut rappeler encore le charme et l'élégance de l'architecture du siècle précédent, et presque toujours ses œuvres présentent un ensemble qui satisfait l'œil, s'il ne supporte pas partout l'examen et la critique. Pendant sa carrière, qui fut fort longue, quoi qu'en aient dit, par erreur, Quatremère de Quincy et Ticozzi, il fut chargé de travaux innombrables. Indiquons pour mémoire une chapelle et le maître autel de San-Lorenzo-in-Lucina, des chapelles à l'église d'Ara-Cœli, à la Chiesa Nuova, et à San-Carlo-ai-Catinari, le maître autel de San-Girolamo-della-Carità, enfin la façade de l'église de Jésus-et-Marie au *Corso*, blâmée pour la hauteur disproportionnée de ses pilastres.

Innocent X avait d'abord chargé Girolamo Rainaldi de la construction de l'église Sainte-Agnès de la place Navone. Il est difficile de comprendre comment, certains mécontentements ayant porté ce pontife à lui retirer cette entreprise, ce fut son fils Carlo qui fut choisi pour le remplacer. Quoi qu'il en soit, celui-ci érigea ce monument, dont le plan ne mérite que des éloges; la coupole qui forme le centre de la croix grecque est d'une belle proportion; toutes les parties de l'edifice offrent une heureuse symétrie; mais c'est avec raison que Quatremère de Quincy blâme la profusion de ressauts inutiles et l'abus des pilastres ployés dans les angles, selon le goût de l'époque. La façade n'a malheureusement été élevée que jusqu'à la corniche par Rainaldi, auquel succéda le Borromini, qui dans la partie supérieure n'a pu s'empêcher d'imprimer le cachet de sa manière, si souvent fantasque et bizarre.

Lorsque Innocent X voulut faire ouvrir devant la basilique de Saint-Pierre une place digne du plus beau monument du monde chrétien, Rainaldi présenta quatre projets différents; mais la mort du pontife empêcha qu'aucun d'eux fût exécuté, et nous n'avons pas à le regretter puisqu'à cette circonstance nous devons cette admirable colonnade, le plus beau titre du Bernin à l'immortalité. Sous le règne d'Alexandre VII, en 1658, on lui confia l'érection de l'église Santa-Maria in-Campitelli. Le portail, formé de deux ordres superposés, corinthien et composite, est assez élégant, mais manque de relief; l'intérieur au contraire est vraiment magnifique, décoré qu'il est de pilastres et de vingt-deux grandes colonnes corinthiennes cannelées.

Peu de temps après, par ordre du cardinal Gastaldi, Rainaldi éleva sur la place du peuple les deux églises symétriques de Santa-Maria-de-Miracoli et Santa-Maria-del-Monte-Santo, qui séparent si heureusement le *Corso* des rues de *Ripetta* et *del Babbuino* et ne sont pas un des moindres ornements de la principale entrée de Rome. Les emplacements des deux églises n'étant pas égaux en profondeur, l'architecte eut l'heureuse pensée de remédier à cet inconvénient en faisant l'une des coupoles ovale et l'autre circulaire, différence insensible à l'extérieur et qui ne nuit en rien à la symétrie. La façade postérieure de Sainte-Marie-Majeure fut élevée par Rainaldi sous Clément IX et Clément X. Dans l'intérieur de cette basilique est le tombeau de Clément IX, érigé également sur les dessins de Rainaldi et auquel ont concouru les sculpteurs Guidi, Fancelli et Ferrata.

Citons encore parmi les ouvrages estimés de cet artiste l'ancienne Académie de France, au Corso, la cathédrale de Ronciglione, l'élégante église de Monte-Porzio, et une partie des villas Pinciana et Mondragone. E. B—N.

Quatremère de Quincy, *Dictionnaire d'architecture*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

RAINALDI (*Francesco*), jésuite italien, né en 1600, à Matelica (Marche d'Ancône), mort en 1677, à Rome. A vingt-deux ans il embrassa la règle d'Ignace de Loyola, et passa toute sa vie à Rome, dans la maison professe de son ordre. Nous citerons de lui : *Lumen hominis devoti;* Rome, 1633, in-24; — *Cibo dell' anima;* ibid., 1637, in-12; ce recueil de méditations sur la passion de Jésus, réimprimé un grand nombre de fois, a été publié, ainsi que l'ouvrage précédent, sous le nom de *Joseph Rainaldi;* — *Vita J. Lainez* (second général des jésuites); ibid., 1672, in-8o, sous le nom anagrammatisé de *Francesco Dalarini*.

Southwell, *Bibl. Soc. Jesu*, p. 246.

RAINDRE (*Jean-Baptiste-Victor*), général français, né le 14 décembre 1779, à La Chapelle-sous-Rougemont (Haut-Rhin), mort en novembre 1858, à Béziers. Fils d'un officier d'artillerie, il abandonna le collége à douze ans pour rejoindre son père, et fit à ses côtés les campagnes de 1792 et 1793, en Champagne et en Belgique. En Hollande, pendant la marche sur Bréda, il s'empara de deux pièces de canon ainsi que de l'officier anglais qui les commandait, et fut nommé lieutenant sur-le-champ par Pichegru (2 septembre 1794) : il n'avait pas encore quinze ans. Envoyé en l'an VI à l'école de cavalerie de Versailles, il profita de son séjour dans cet établissement pour y achever son éducation. Il prit une part brillante aux batailles de Zurich et de Hohenlinden. Sous l'empire il se

signala à Ostrolenka, au siége de Saragosse, à Wagram, où il reçut deux blessures graves, à Smolensk, où un obus lui fracassa la jambe gauche. Laissé pour mort sur le champ de bataille de Kulm, il fut conduit comme prisonnier de guerre à Prague, et ne rentra qu'à la paix en France. De si brillants états de service n'avaient pas cependant contribué à l'avancement de Raindre, qui en 1817 rentra dans le cadre d'activité avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie. Nommé colonel après la prise de Pampelune, où il fut encore blessé (1823), il devint maréchal de camp le 14 août 1839. Il reçut le 24 décembre 1853 la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

Moniteur de l'armée, 16 novembre 1858.

RAINFROI ou **RAGINFRED**, maire du palais du royaume de Neustrie, né en Anjou, dans la seconde moitié du septième siècle, mort à Angers, en 731. Lorsqu'en 715, après la mort de Pépin d'Héristal, son petit-fils Théodovald, encore enfant, eut été proclamé par les Austrasiens maire du palais pour le royaume franc, les Neustriens, depuis longtemps irrités contre la domination austrasienne, se levèrent en masse, et vinrent attaquer près de la forêt de Cuise l'armée que Plectrude, épouse de Pépin et tutrice de Théodoald, leur opposa. Ils remportèrent une brillante victoire, et élurent aussitôt pour leur chef un seigneur angevin du nom de Rainfroi, qui après avoir placé sur le trône Chilpéric II, fils de Childéric II, qu'il tira du fond d'un cloître, prit le titre de maire du palais. Plein d'activité et d'énergie, il marcha par la Champagne et les Ardennes au cœur de l'Austrasie, pillant et saccageant tout sur son passage, et alla faire le siége de Cologne, où Plectrude s'était enfermée. En même temps il s'allia avec Radbad, roi des Frisons, qui vint le rejoindre sous les murs de Cologne. Il ne se retira que lorsque Plectrude lui eut remis une partie des riches trésors amassés par Pépin. Arrivé dans la plaine d'Amblef (dans le Limbourg), il fut attaqué à l'improviste par le jeune Charles Martel (*voy.* ce nom), qui, fondant avec quelques centaines de cavaliers seulement sur l'armée neustrienne, la jeta dans le plus grand désordre et fit un butin considérable. L'année 716 se passa sans hostilités; mais au printemps de 717 Charles envahit avec de nombreuses troupes le Cambraisis; Rainfroi s'avança à sa rencontre avec une armée formée surtout de milices urbaines, et vint camper à Vinci près de Crèvecœur. Il repoussa avec hauteur les propositions d'accommodement que Charles lui soumit. Le 21 mars s'engagea une bataille meurtrière, et qui fut longtemps indécise; enfin les Austrasiens, plus habiles et plus exercés, remportèrent une victoire complète; ils s'avancèrent jusqu'à Paris, mais ne voulurent pas céder au désir de Charles de terminer la soumission de la Neustrie. En 719 Rainfroi se ligua avec Eudes, duc d'Aquitaine, pour résister en commun contre Charles, qui venait de tenter une nouvelle attaque contre la Neustrie; les armées ennemies se rencontrèrent près de Soissons; les Austrasiens furent encore une fois victorieux, et poursuivirent leurs adversaires jusqu'à Orléans. Désespérant de lutter avec avantage contre Charles, Rainfroi se soumit à lui, et renonça à la mairie du palais. En dédommagement il reçut le comté d'Anjou, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. E. G.

Contin. de Frédégaire — *Chronicon moissiacense.* — Ado, *Chronicon.* — *Annales fuldenses.* — *Annales metenses.* — *Gesta regum francorum.* — Adrien Valois, — Henri Martin, *Histoire de France.*

RAINOLFE, premier comte d'Aversa, mort en 1059. Il faisait partie de la troupe d'aventuriers normands que Drengot (*voy.* ce nom), son frère, conduisit en Italie. Après la bataille de Cannes, livrée en 1019 aux Grecs par Melo de Bari, et où fut tué Drengot avec la plus grande partie de ses compagnons, il fut choisi pour chef par les survivants, et se mit à la solde des princes de Capoue et de Salerne. Il marcha une seconde fois contre les Grecs de la Pouille (1021), à la suite de l'empereur Henri II. Au retour de cette infructueuse expédition, il s'empara entre Naples et Capoue, sur les ruines de l'ancienne ville d'Atella, d'un petit château où il mit en sûreté ses trésors et autour duquel sa troupe, grossie par l'arrivée de nouvelles bandes d'aventuriers, fonda bientôt la ville d'Aversa. Il y accueillit en 1027 le duc de Naples Sergius, et l'aida en décembre 1029 à soustraire sa patrie à l'autorité de Pandolfe IV, prince de Capoue. Sergius en reconnaissance lui accorda l'investiture de la ville et du territoire d'Aversa, avec le titre de comte, et lui donna une de ses parentes en mariage. Rainolfe, ne fut pas toujours fidèle aux Napolitains, dont il était le feudataire; il vendait ses services au plus offrant, et ne perdait aucune occasion d'affermir son comté. Il aida Guillaume Bras de Fer et les fils de Tancrède de Hauteville à s'emparer de la Pouille; il traita avec eux en prince indépendant, et laissa à Richard, son neveu, la première souveraineté que les Normands acquirent en Italie. S. R.

Sismondi, *Hist. des républiques italiennes.*

RAINSSANT (*Jean-Firmin*), bénédictin français, né en 1596, à Suippes, près de Châlons-sur-Marne, mort le 8 novembre 1651, au couvent de Lehon, près de Dinan (Bretagne). Il fit profession à Verdun, en 1613, chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne, et devint en 1627 prieur de Breuil (diocèse de Reims). L'un des dix-huit religieux chargés, en 1630, par le cardinal de Richelieu, abbé de Cluny, d'introduire la réforme dans cette abbaye, il fut en 1633 nommé prieur de Ferrières en Gâtinais; mais lorsque la réunion de Cluny et de Saint-Maur cessa en 1644, il donna la préférence à cette dernière congrégation, et obtint du pape, tant pour lui que pour ses confrères, venus avec lui de Saint-Vanne à Cluny, un bref qui autorisait cette translation. Élu, en 1645, prieur de

: de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, il
au chapitre de l'ordre tenu en 1648, en
de définiteur, et s'y démit de la supé-
Ses confrères l'élurent en 1651 visiteur
ovince de Bretagne; mais la même année
ut, des suites d'une chute de cheval, qui
t occasionné la fracture d'une jambe. On
i : *Lettre adressée au prince Fran-*
: *Lorraine, évêque de Verdun, pour*
cissement du différend mû entre les
:tins de la congrégation de Saint-
et de Saint-Hidulphe; 1630, in-8° : il
t d'une question de discipline monas-
– *Les Merveilles de Notre-Dame de*
m en l'abbaye de Ferrières, en Gâ-
Paris, 1635, in-4°; — *Méditations*
us les jours de l'année; Paris, 1633,
647, 1699, in-4°. Il ne faut pas con-
:e bénédictin avec Rainssant, religieux
, né à Reims, prédicateur distingué, et
Nancy, le 16 mars 1639. H. F.

Biblioth. lorraine. — Le Cerf, *Biblioth. des*
:e la congrégation de Saint-Maur.

ssant (*Pierre*), numismate français,
1640, à Reims, mort le 7 juin 1689, à
es. Il prit ses grades en médecine dans
sité de Reims, et y obtint une chaire de
ur. La vue d'une urne nouvellement dé-
:, et qui était remplie de médailles de
décida sa vocation pour la numismatique.
:nu s'établir à Paris, il fournit quelques
au *Journal des savants*, et reçut en 1684
d'antiquaire et garde des médailles du
'adjoignit dans l'exercice de ces fonc-
n parent et compatriote Oudinet, qui lui
. En se promenant seul dans le parc de
es, il se laissa tomber dans la pièce d'eau
ses, et s'y noya. Il avait été admis l'un
niers dans l'Académie des inscriptions,
: alors sous le nom d'Académie des mé-
On a de lui : *An cometa morborum*
nus quæstio; Reims, 1665, in-4° : thèse
orat; — *Sur l'origine des fleurs de*
ris, 1678, in-4°; — *Sur douze médailles*
x séculaires de l'empereur Domitien;
es, 1684, in-4°; trad. en italien et en la-
lui a toujours attribué une *Explication*
ne) *des tableaux de la galerie de*
les; Versailles, 1687, in-4°. Il avait aussi
s une *Histoire de l'empereur Adrien*
médailles, que la mort l'empêcha de
r.

et, *Literatura medica.* — Renauldin, *Les Mé-*
mismatistes.

(1) ou **Retz** (*Gilles* de), maréchal de France, né vers 1406, exécuté près de Nantes, le 26 octobre 1440. Il était fils de Gui de Laval, seigneur de Rais, et de Marie de Craon. Il avait à peine atteint (d'après nos calculs) l'âge de quatorze ans lorsqu'il épousa, le 30 novembre 1420, Catherine de Thouars, l'une des riches héritières du Poitou. Il embrassa tout jeune la carrière des armes. Dès 1427, il servit la cause de Charles VII dans le Maine. Il se trouvait à Chinon lorsque la Pucelle vint trouver le roi, en mars 1429. Georges de la Trimouille, ministre tout-puissant, était, par les Craon, cousin de Gilles. Ils s'allièrent ensemble, avril 1429 (*voy.* La Trimouille). Le jeune et riche baron devint la créature du favori. La Trimouille, forcé de subir la Pucelle, aposta près d'elle Gilles de Rais. Chargé, quoique novice encore, de commandements importants, le sire de Rais fut constamment adjoint à la Pucelle. La Trimouille écarta La Fayette (1) pour faire place à Gilles de Rais. Celui-ci servit comme lieutenant du roi durant toute la campagne du *sacre*. Le 17 juillet 1429 il fut témoin de cette grande solennité. Ce jour même, ayant été nommé (à l'âge de vingt-trois ans) maréchal de France, il porta la sainte ampoule et tint l'office du maréchal de La Fayette, ainsi supplanté. Gilles de Rais continua l'expédition, aux côtés de la Pucelle, jusque sous les murs de Paris (13 septembre). Toujours docile à La Trimouille, il exécuta l'ordre de retraite, et se sépara de l'héroïne. A partir de ce moment Gilles regagna ses foyers. De 1432 à 1435, il reparut encore, aux siéges de Lagny, de Sillé-le-Guillaume, de Conlie au Maine; mais seulement par intervalles. La Trimouille perdit le pouvoir en 1433. Une autre politique prévalut, et La Fayette recouvra les bonnes grâces royales. Gilles de Rais alors paraît avoir abandonné définitivement la vie publique et le théâtre de la cour, pour la vie privée, où nous devons le suivre.

Le fils de Gui de Laval, orphelin en 1416, avait hérité de son père, en seigneuries, une fortune de 10 à 12,000 mille livres de rente. Il demeura sous la tutelle d'un chevalier, Jean de Craon, son aïeul, déjà brisé par l'âge. Catherine de Thouars lui apporta en dot de 6 à 7,000 livres. Ces possessions s'accrurent de 13 à 14,000 livres, lorsque Jean de Craon mourut, en 1432. On estime à environ 50,000 livres, monnaie du temps, la somme annuelle que pouvait consacrer à son luxe, lorsqu'il quitta la cour, le jeune maréchal de France (2).

ays de Rais (*pagus Ratiatensis*), est situé au sud
, et de la Loire. Il avait pour chef-lieu Machecoul.
rsonnage, au quinzième siècle, se nommait
Ægidius, *dominus Radesiarum* ou *de Radesiis.*
onnie devint ensuite un comté; elle fut érigée
-pairie pour Albert de Gondi, *maréchal de Rais,*
: de ce nom. L'un des héros de la Fronde, P. de
mait : le *cardinal de Rais.* La forme *Retz* est
, et prit faveur aux dix-septième et dix-huitième siècles. Nous adoptons de préférence l'ancienne forme *Rais*, qui tend à prévaloir de nouveau et qui nous paraît plus plausible.

(1) *Voy.* ce nom, tome XXVIII. Nous avons dit par erreur, dans cette notice (col. 694), que La Fayette conserva son commandement au sacre et l'année suivante. La Fayette fut renvoyé immédiatement après la bataille de Patay, gagnée en rase campagne par la Pucelle, le 18 juin 1429. Sa *disgrâce* dura jusqu'à la *retraite* de Gilles de Rais. La Fayette reparut à la cour en janvier 1436.

(2) Autant qu'on peut comparer la valeur de l'argent aux deux époques, l'opulence de Gilles de Rais repré-

Jeune, riche, beau, d'un esprit vif et enjoué, mais faible et frivole, il fut pour ainsi dire accablé des biens de la fortune. Tant de faveurs fortuites et de priviléges devinrent la cause de sa perte. Dès son enfance Gilles avait vu ses caprices et ses vices respectés et obéis par de complaisants domestiques. Entre dix-huit et vingt ans, il prit l'administration de ses biens. Des intrigants, parasites intéressés, trouvèrent, par la flatterie, le chemin de sa confiance. Des jouissances précoces, une puissance imméritée, l'avaient conduit de bonne heure à la satiété. L'ardeur de ses sens, le vide de ses loisirs, l'activité de son imagination, ouvrirent à son intelligence le champ d'une dépravation infinie. Il chercha au delà de la nature un monde de voluptés ignobles. La musique religieuse et la pompe du culte étaient au quinzième siècle le luxe principal des grandes existences seigneuriales (1). Ce double charme exerça sur Gilles une séduction souveraine. Il avait pour sa garde deux cents hommes d'armes à cheval. Les meubles les plus riches, les tentures les plus somptueuses décoraient ses résidences de Machecoul, de Châteaucé, de Tiffauges; son hôtel de la Suze, à Nantes, et d'autres, rivalisaient avec les cours du duc de Bretagne et du roi de France. Mais sa chapelle était le principal objet de son orgueil : elle composait un chapitre de vingt-cinq à trente clercs, chapelains et enfants de chœur, suivis de leurs serviteurs. Tous ensemble formaient un train de cinquante hommes et cinquante chevaux, qui suivaient le seigneur dans ses déplacements. Un orgue portatif, qu'il avait fait construire, accompagnait ce service ambulant. Son chapitre était partagé en dignitaires : maître d'école, chantres, archidiacres, doyen; le chef portait, de l'autorité de Gilles, le titre d'évêque. Le baron de Rais poursuivit à Rome l'obtention des bulles nécessaires pour conférer à ce chapelain domestique la mitre et la crosse et pour décorer les autres prêtres d'insignes semblables à ceux que portaient les chanoines-comtes de Lyon.

Gilles de Rais ne comptait pas. Il entendit à Poitiers un jeune chantre, ou enfant de chœur, nommé *Rossignol*, de La Rochelle. Il combla le père de présents, et pour déterminer le fils à le suivre, il lui donna une terre et 200 livres de rente. Il aimait avec passion le spectacle des danses ou morisques, et surtout les mystères par personnages, dont les dispendieuses représentations exigeaient un déploiement de ressources immenses. Il présida, vers 1436, à l'exécution du *Mystère de la Pucelle*, qui fut célébré à Orléans, et dans lequel il était lui-même glorifié par un rôle spécial. Il dépensa en une seule année 80 à 200,000 écus, pendant son séjour dans cette ville.

sente à nos yeux un revenu de deux millions de francs de nos jours.

(1) *Voy.* l'article de JEAN duc d'Alençon.

Ses revenus ne suffisaient pas à de telles prodigalités. Dès 1430 il eut recours aux hypothèques et aux aliénations. Gilles de Rais vendit peu à peu ses biens, l'un après l'autre. Il donnait *dix* de revenu pour *cent*, en numéraire une fois payé. Les conseillers qui l'entouraient servaient à ses moindres transactions d'intermédiaires obligés. Gilles payait les mêmes marchandises trois fois plus cher que toute autre personne. Les sommes qui provenaient de ses ventes ou emprunts se dissipaient entre les mains de ses intendants. Pour combler ce vide croissant, il invoqua l'aide imaginaire de l'alchimie, puis de la nécromancie. Les plus singulières superstitions du moyen âge prirent possession de son esprit. Il s'entoura de sorciers, qu'il choisit d'abord, sous sa main, en Bretagne, puis à Paris ensuite; il en envoya chercher en Italie, et fit venir notamment à grands frais Francesco Prelati, prêtre de Florence. Par leur conseil, il résolut de se donner au diable, afin d'obtenir de lui *science, richesse et puissance*. Certaines pratiques consacrées par la tradition, dans une sorte de code occulte, étaient d'un emploi nécessaire : il fallait outrager Dieu et la nature; il fallait, pour évoquer le diable, choisir certain lieu, certaine heure, tracer des *cernes* ou cercles, des figures; appeler Belzébut, Astaroth, Barron prononcer des paroles et lui offrir le sang ou quelque membre de jeunes enfants. Gilles de Rais se plongea dans cet océan de mystérieuses abominations et de croyances étranges que comportait alors l'état général des esprits. Il pratiqua ces superstitions avec des raffinements de cruauté ou de folie propres à stupéfier le lecteur des textes originaux, et qui défient toute expression.

Gilles de Rais, seigneur haut justicier sur ses terres, exerçait une grande autorité. Il aurait pu jouir beaucoup plus longtemps de l'impunité, s'il n'avait été en quelque sorte trahi par les circonstances. Dès 1435 les proches de Gilles de Rais avaient sollicité du roi de France l'interdiction civile de leur parent. Charles VII prononça cette interdiction, et la manda au duc de Bretagne, pour être accomplie légalement; mais le duc refusa d'obéir : ce grand vassal en effet prétendait à l'indépendance. Le duc de Bretagne s'était en outre rendu acquéreur des biens les plus considérables aliénés par le prodigue interdit. Il ne pouvait sans préjudice pour ses intérêts se prêter à rompre des contrats léonins dont il recueillait le bénéfice. Déjà la rumeur publique, contenue par la crainte, accusait sourdement Gilles de Rais. Les écritures authentiques évaluent de cent quarante à deux cent le nombre des enfants qui lui avaient servi de victimes. Le maréchal fut dénoncé; le duc mis en demeure de poursuivre judiciairement le coupable. Gilles de Rais, dans un acte de violence très-secondaire, avait enfreint les immunités ecclésiastiques. L'évêque de Nantes et l'inquisition s'ad-

t au juge séculier de Bretagne. De nom-
moins, les complices du maréchal et
: Rais lui-même, racontèrent, dans le
nd détail, toutes les œuvres de bar-
le sottise et de turpitude, auxquelles
ses compagnons s'étaient livrés. Après
moment essayé de l'arrogance et de
ation, Gilles s'humilia et demanda par-
ieu et aux hommes, en s'offrant lui-
l'expiation du supplice. Gilles de Rais
de ses serviteurs furent condamnés à
nde pécuniaire envers le duc de Bre-
à perdre la vie. Le 26 octobre 1440,
da fe termina la carrière de Gilles de
:t acte eut lieu dans la prairie de Nan-
'ouvrit par la procession générale du
tant régulier que séculier. Gilles, en
d'un immense concours de specta-
t attaché à un poteau, les pieds fixés
abeau qui surmontait le bûcher. Con-
nt à sa demande, il obtint la grâce de
premier, à la vue de ses compagnons,
rent après lui le supplice du feu. Le
; ayant enlevé l'escabeau, Gilles mourut
gulation. On alluma ensuite le bûcher,
forme. Le corps de Gilles fut transmis
mes de sa famille, qui le firent inhumer
dans l'église de Notre-Dame des Carmes.

A. VALLET VIRIVILLE.

de Gilles de Rais; original, à Nantes, ar-
la Loire-Inférieure. Extraits de ce procès :
'1, Biblioth. impér. : ms. 36 des Blancs-Man-
126, etc. — D. Morice, *Histoire de Bretagne*.
es de Cousinot, J. Chartier, Monstrelet — P. Mar-
Cartulaire de Rais, 1857, in-8°. — *Revue des
de l'ouest*, novembre, 1857, p. 177. — Armand
Notice sur Gilles de Rais, 1855, in-8°.

N (*Françoise* PITEL, femme SIRET-),
française, née en 1661 ou 1662, morte
voisière, près Falaise, le 30 septembre
ille d'un directeur de comédiens no-
elle parut très-jeune sur la scène. Après
ır de quinze à dix-huit mois en Angle-
lle revint en France, où elle épousa
isin le cadet, et entra à Rouen dans la
le son mari. En avril 1679, les deux
ébutèrent sur le théâtre de l'hôtel de
ne. Campistron composa une partie de
s pour cette actrice. Après la mort de
i (5 septembre 1693), sa célébrité s'ac-
r l'amour que ses charmes inspirèrent
1 dauphin, fils de Louis XIV. Vers
roi, ne jugeant plus convenable qu'une
; distinguée par l'héritier du trône
it de servir à l'amusement du public, fit
Mlle Raisin, si elle voulait renoncer au
une rente viagère de dix mille livres.
tta la scène au mois d'avril; mais le
étant mort en 1711, elle vit sa rente
supprimée. En 1716 le régent lui ac-
,000 livres de pension. La carrière de
isin ne fut cependant pas très-enviable :
elle eût su captiver durant de longues an-
premier prince de France, le caractère
étroit du Dauphin lui fit regretter souvent d'avoir accepté des chaînes qui pour être brillantes n'en étaient pas moins lourdes. Vers 1719, elle se retira en Basse-Normandie, chez sa sœur, Mme Durieu, qui avait acheté la terre de La Davoisière, près Falaise. Elle eut une fille de sa liaison avec le dauphin. « Mlle Raisin, dit Parfaict, était belle, grande, bien faite et pleine de grâces naturelles. Ses yeux étaient charmants. Elle avoit la bouche un peu grande, mais ce défaut était réparé par la beauté de ses dents et l'agrément de son sourire. Elle était d'un caractère facile et fort charitable. »

Le Mercure de France, octobre 1721. — Parfaict, *Hist. du théâtre français*, t. XIV, p. 31, 71, et 536. — Le Mazurier, *Galerie hist. du Théâtre-Français*, t. I, p. 880, t. II, p. 342.

RAISSE (*Arnold*), théologien français, né à Douai, où il est mort, en 1644, fut chanoine de l'église de Saint-Pierre. Il appliqua une grande partie de ses loisirs à des recherches dans les archives des églises et monastères des Pays-Bas, pour connaître l'histoire des saints de ce pays. Il laissa plusieurs ouvrages en langue latine, ou imprimés à Douai, et qui n'offrent plus d'intérêt. M. T.

Duthilbœul, *Bibliographie douaisienne*.

RAISSON (*François-Étienne-Jacques*), homme politique français, né à Paris, le 26 juin 1760, mort à Sens, le 24 avril 1835. Fils d'un limonadier, il ne le fut pas lui-même, comme on l'a dit, fit d'assez bonnes études et devint sous-secrétaire des commandements du prince de Conti. Il se déclara un des plus chauds partisans de la révolution, et fut nommé secrétaire général du département de Paris (septembre 1792), directeur de la fabrication des assignats (février 1793), administrateur général des subsistances, et chef de division dans les bureaux de la police. L'un des fondateurs du club des Jacobins, il en fut le secrétaire, et attira souvent l'attention par les pétitions hardies qu'il présenta à la Convention. Il protesta contre la réaction thermidorienne. Arrêté le 1er avril 1795, il fut détenu quelque temps au château de Ham. Relâché avant le 13 vendémiaire, il s'efforça de rétablir les sociétés populaires. En 1799 il accepta une mission à Turin, et à son retour il entra comme rédacteur dans les bureaux de la police générale. En 1820 il se retira à Sens.

Biographie moderne (1806).

RAISSON (*Horace-Napoléon*), littérateur français, fils du précédent, né le 24 août 1798, à Paris, où il est mort, le 9 juin 1854. Après avoir été élevé au Lycée impérial, il devint en 1816 secrétaire du marquis de La Maisonfort, administrateur général des biens de la couronne, et fut attaché en 1818 au cabinet particulier du ministre des finances. Réformé en 1822, ainsi que Casimir Bonjour et plusieurs autres employés convaincus de libéralisme, il s'adonna à la littérature, fit jouer quelques comédies et tra-

vailla à la rédaction du *Pilote*, du *Diable boiteux* (1823), du *Constitutionnel*, ainsi qu'au *Feuilleton littéraire* (1824), dont il fut un des fondateurs. Ami de collége des frères Ballet, il voulut les venger, se rendit à Saint-Cloud, et arrêta de sa main le docteur Castaing à côté du corps, encore palpitant, de sa victime : ce fut pour exposer dans son vrai jour cette affaire célèbre qu'il rédigea *Le Sténographe parisien* (1823, in-8°). Après la révolution de Juillet, il fonda sous ce même titre, *Le Sténographe*, un journal quotidien qui rendait compte des débats parlementaires (1831-1832), puis il collabora à *L'Artiste*, au *Napoléon* (1833-1834), au *Commerce*, et devint un des rédacteurs habituels de *La Gazette des tribunaux*. On a d'Horace Raisson un grand nombre d'écrits politiques et littéraires, dont plusieurs ont obtenu un succès de circonstance ; nous citerons : *Histoire impartiale des Jésuites* ; Paris, 1824, in-18, en société avec Balzac ; — *Nouvel Almanach des gourmands* ; Paris, 1825, in-18 ; — *Code des gens honnêtes, ou l'Art de ne pas être dupe des fripons* ; Paris, 1825, 1829, in-18 : attribué quelquefois à Balzac ; — *Code gourmand, manuel complet de gastronomie* ; Paris, 1827, in-18 ; 5e édit., 1330 : avec Romieu ; — *Histoire de la guerre d'Espagne en* 1823 ; Paris, 1827, in-18 ; — *Code civil, manuel de la politesse* ; Paris, 1828, in-18 : dans une forme piquante et légère, il composa, en 1829, cinq ou six livres semblables, soit seul, soit en société avec Romieu, et qu'il intitula *Code conjugal, Code de la toilette, Code galant*, etc. ; — *Le Cordon bleu, ou Nouvelle cuisinière bourgeoise, par Mlle Marguerite* ; Paris, 1827, in-32 : nombreuses éditions ; — *Marie Stuart*, roman ; Paris, 1828, 4 vol. in-12 ; — *Histoire populaire de Napoléon et de la grande armée* ; Paris, 1829, 1830, 10 vol. in-18, fig. ; — *Histoire de la révolution de* 1830 ; Paris, 5 août 1830, in-18 : ce fut celle qui parut la première ; elle se vendit, dit-on, à 80,000 exemplaires ; on l'attribue aussi à Raban ; — *Histoire populaire de la révolution française* ; Paris, 1830, 8 vol. in-18, fig. ; — *Histoire populaire de la garde nationale de Paris* ; Paris, 1832, in-8° ; — *Une Blonde, histoire naturelle, précédée d'une Notice nécrologique sur un homme qui n'est pas mort* ; Paris, 1833, in-8° ; — *La Chronique du Palais de Justice* ; Paris, 1838, 2 vol. in-8°, contenant l'histoire des anciens avocats et le récit des trépas tragiques ; — *Histoire de la police de Paris*, 1697-1844 ; Paris, 1843, in-8° ; — *Une sombre histoire*, roman ; Paris, 1845, 2 vol. in 8° : sous le pseudonyme de Mortonval ; — *Souvenirs de J.-N. Barba* ; Paris, 1846, in-8°.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — *La Littér. française contemporaine*.

RAÏTCH, écrivain serbe, né en 1726, à Karlovitz, mort le 23 décembre 1801, à Kovilié (Hongrie). Il commença ses études à Komoran et les continua à Sopron (Hongrie). Dès 1753 il se rendit à Kiew (Russie), pour y faire sa théologie, et passa ensuite une année à Moscou. Ses études terminées, il revint en Syrmie, auprès de sa famille. On ignore si c'est à cette époque qu'il embrassa l'état monastique. Quoi qu'il en soit, il repartit pour la Russie, où il séjourna quelques années. On le vit ensuite prendre la route de Constantinople et du mont Athos. Il devait puiser dans les nombreux couvents situés aux environs de ce mont célèbre des documents précieux pour l'histoire des Slaves méridionaux, à laquelle il commença dès lors à travailler. Vers 1758, Raitch retourna à Karlovitz. A peine âgé de trente-deux ans, il fut nommé professeur de théologie, dans sa ville natale d'abord, puis à Temeswar, où il remplit ces fonctions pendant trois ans. Pour récompenser son rare mérite, l'archevêque de Neusatz le créa archimandrite et lui donna le monastère de Kovilié. Il paraît qu'on reconnaissait généralement son érudition et son talent aussi bien que sa sainteté, car on lui offrit quinze fois de le nommer évêque.

Raitch ouvrit une ère nouvelle à la littérature serbe. Les malheureux, mais héroïques habitants de ces provinces qui formèrent un empire, en lutte continuelle depuis quatre siècles avec les Turcs oppresseurs, n'avaient pu donner aux lettres un temps que réclamaient les soins de leur propre défense. C'est à peine si les Serbes, passés en Hongrie vers le quinzième siècle et dans des émigrations postérieures, purent quelque temps dans ce nouvel État relever l'étude de la langue et s'occuper des travaux de l'esprit. Si le peuple serbe est lui-même et tout entier son poëte, ce furent les ministres de sa religion, et plus particulièrement les moines retirés dans les nombreux couvents du pays, qui devinrent ses historiens. Les documents précieux qu'ils ont laissés étaient écrits en *slavon primitif*, qui constitue aujourd'hui une langue morte. Raitch opéra une révolution dans la langue littéraire, en y introduisant la langue parlée, la langue vivante et nationale, le serbe enfin, le plus riche et le plus pur de tous les dialectes slaves. Ses écrits contiennent, il est vrai, un fort alliage de slavon ; mais ils n'en ont pas moins ouvert la voie à une littérature nouvelle, la seule qui puisse convenir à un peuple qui, comme les Serbes, est si profondément attaché à sa nationalité. D'ailleurs l'œuvre de Raïtch, si heureusement commencée par son *Histoire des Slaves méridionaux, et des Serbes en particulier* (Vienne, 1794-1795, 4 vol. in-8°), devait trouver de zélés, d'habiles continuateurs. On vit bientôt en effet l'évêque Lucien Mouchiski suivre les traces du savant novateur ; et enfin, au commencement du dix-huitième siècle, un homme aussi remarquable par son talent que par ses vertus, Dosithoé Obradovitch, vint achever la transformation que Raitch

tenté d'opérer en écrivant dans le dialecte e Serbie.
écrivain quitta parfois la plume de l'his- pour accorder la lyre du poëte. On a de Le combat du dragon avec les aigles (*Boï a sa Orlowima*), poëme qu'il donna vers La muse tragique l'inspirait également : iposa vers 1798 la tragédie de l'empe- Ouroch, pièce fort estimée en Serbie. , Raïtch traduisit plusieurs morceaux poé- de Gœthe. Une année après sa mort on sous son nom un recueil de poésies *tnik*, le Bouquet). Il paraît que plusieurs ix de cet infatigable écrivain sont restés s. Henri Thiers.

iments particuliers.

KOCZY (*Georges Ier*), prince de Tran- nie, né en 1591, mort le 24 octobre 1648. ère, Sigismond Rakoczy, magnat hongrois, en 1607, été contre son gré élu prince de ylvanie, et avait abdiqué l'année suivante eur de Gabriel Battori, auquel avait suc- Bethlen Gabor. Après la mort de Bethlen les le Transylvanie avaient laissé le gouver- it du pays à sa veuve, Catherine de Bran- rg, tout en maintenant l'office de *guber-* à Étienne Bethlen, frère du défunt. Aus- clatèrent des dissensions graves entre les iques, attachés à la princesse, et les pro- ts, qui s'étaient ralliés à Étienne. Ce der- bligea Catherine de renoncer à la souve- , qui lui fut immédiatement décernée par ts. Mais dans l'intervalle il avait fait pro- le trône de Transylvanie à Georges Ra- qui, ayant accepté, s'était déjà avancé les troupes jusqu'à Grosswardein, et ne t plus se désister de ses prétentions. Une ut réunie à Segesvar, en 1631, pour pro- entre les deux concurrents; à force de ts et de promesses, Rakoczy, qui s'était é l'appui de Catherine, fut élu presque animité. Mais bientôt il se rendit odieux upart de ses sujets par sa cupidité, qu'il ait à satisfaire même par les plus grandes ces. Les machinations perfides qu'il trama Étienne Bethlen engagèrent celui-ci à rer, en 1636, auprès des Turcs, qu'il dé- déclarer la guerre à Rakoczy. Cependant, le courtes hostilités, un accord conclu par nédiaire de Jean Kemény rendit à Bethlen ns, que Rakoczy s'était empressé de con- . Rakoczy continua de se montrer peu lleux dans le choix des moyens pour aug- r ses trésors, et s'aliéna ainsi entièrement de ses sujets. Cela n'empêcha pas les ois, mécontents de la domination autri- e, de lui proposer le trône de leur pays; igation des Suédois, avec lesquels il s'allia, pta cette offre (1643), et envahit aussitôt igrie; mais, sans talents militaires, il ne s profiter de ses avantages. Obligé de en retraite, il alla prendre ses quartiers d'hiver dans la vallée de la Neutra. Là il fut rejoint par Ant. Croissy, ambassadeur du roi de France, avec lequel il se ligua également contre l'empereur Ferdinand. Au commencement de 1644 il vit arriver les troupes suédoises qu'on lui avait promises, et avec lesquelles il reprit l'offensive contre les Autrichiens, tandis que Torstenson pénétrait en Moravie; il remporta plusieurs succès marqués, au milieu desquels il se vit tout à coup interrompu par les Turcs, qui, redoutant l'accroissement de sa puissance, lui ordonnèrent de s'accorder avec l'empereur. Cédant à leurs menaces, appuyées par une forte armée, il conclut (juillet 1645) avec Ferdinand un traité, qui lui assura plusieurs avantages personnels, mais où il ne fit insérer aucune clause en faveur des Hongrois opprimés, qui s'étaient confiés à lui. Irrité d'avoir été ainsi arrêté par les Turcs sur le chemin de la fortune, il refusa obstinément de rétablir, comme ils l'exigeaient, sur le pied de 15,000 ducats, le tribut que la Transylvanie payait à la Porte et qui avait été fixé sous Bethlen Gabor au chiffre de 10,000 ducats. Le sultan Ibrahim lui déclara la guerre, et allait entrer en Transylvanie, lorsqu'il mourut subitement; son successeur, Mohamed IV, manifesta de meilleures intentions à l'égard de Rakoczy; celui-ci cependant, pour se mettre tout à fait à l'abri d'une attaque des Ottomans, envoya son confident Michel Mitress en Suède, pour y renouveler les traités avec cette puissance. A son passage à Varsovie, Mitress s'aperçut que plusieurs grands polonais n'étaient pas éloignés d'élire Rakoczy au trône de leur pays, qui était vacant; il en avertit son maître, qui fit partir aussitôt pour Varsovie plusieurs émissaires, munis de fortes sommes, chargés de lui recruter des partisans. Mais au milieu de ces rêves ambitieux il fut atteint par la mort.

Jean Bethlen, *Rerum transylvanicarum libri IV*. — Katona, *Historia critica Hungarorum*, t. XXXI. — Kazi, *Historia Hungarorum*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*, t. IV.

RAKOCZY (*Georges II*), prince de Transylvanie, fils du précédent, né vers 1615, mort à Grosswardein, le 26 juin 1660. Aussitôt après la mort de son père, il fut choisi par les états pour lui succéder; et il se fit agréer par la Porte, en lui payant, sur le pied de 15,000 ducats, les trois années de tribut d'arriéré. A la mort du roi de Pologne Casimir V (1655), il essaya de se faire élire à la couronne de ce pays; le peu de succès de ses démarches lui inspira contre les Polonais une vive aversion, qui le décida à s'allier contre eux avec le roi de Suède Charles-Gustave. En 1657 il pénétra en Pologne avec une trentaine de mille hommes, et s'empara de Cracovie. Mais, abandonné par Charles, qui fut obligé de retourner dans son pays, pour repousser une attaque des Danois, il fut entièrement défait, le 16 juillet 1657, par les Polonais, auxquels l'empereur Léopold avait envoyé un secours de seize mille hommes. Il fut forcé de

signer un traité, où il s'engageait à payer pour les frais de la guerre une somme considérable. Il revint dans son pays avec trois cents hommes à peine, après avoir envoyé, sous le commandement de Jean Kémény, le reste de ses troupes contre les Tartares, qui les détruisirent complétement. Peu de temps après, la Porte, offensée de ce qu'il avait, sans en demander l'autorisation, porté la guerre chez les Polonais, alors les alliés des Turcs, enjoignit aux états de Transylvanie d'élire un autre prince. Rakoczy abdiqua volontairement (octobre 1658), et reçut pour successeur François Redey. Mais lorsque les Turcs eurent exigé la remise de la forteresse de Iéno, il profita de l'irritation produite par cette prétention, pour se faire de nouveau décerner la principauté par la diète, qu'il avait intimidée. Attaqué par cinq mille Turcs, il les mit aussitôt en fuite; mais il ne put résister à l'armée formidable avec laquelle le grand vizir et le khan des Tartares envahirent la Transylvanie. Il se réfugia en Hongrie. Les Turcs, après avoir emmené en captivité plus de cent mille personnes, donnèrent le gouvernement à Achaz Barczay; ils portèrent le tribut annuel à 40,000 ducats et exigèrent 500,000 écus d'indemnité de guerre. Après leur départ Rakoczy, apprenant l'irritation causée par la lourdeur des impôts édictés pour satisfaire à leurs demandes exorbitantes, revint en Transylvanie avec quelques troupes, et parvint à faire reconnaître encore une fois son autorité par la diète. Barczay s'enfuit auprès du begler-bey de Bude, qui entra immédiatement en Transylvanie, défit Rakoczy près de la Porte de fer et rétablit Achaz Barczay. A peine les Turcs avaient-ils quitté le pays, que Rakoczy vint assiéger Hermannstadt, où se trouvait Barczay; les Turcs accoururent au secours de la ville. Rakoczy s'avança à leur rencontre, et leur livra bataille près de Klausenbourg; ses troupes furent battues; lui-même, frappé de quatre blessures, fut arraché avec peine des mains des vainqueurs; porté à Grasswardein, il mourut quelques jours après.

Jean Bethlen, *Res transylvanicæ*. — Katl, *Historia Hungarorum*. — Katona, *Historia critica Hungarorum*, t. XXXIII. — Wagner, *Historia Leopoldi I*. — Mallath, *Geschichte der Magyaren*, t. IV et V.

RAKOCZY (*François*), fils du précédent, mort à Makowitz, en 1676. Lorsque sa mère, Sophie Batori, se fut convertie au catholicisme, et qu'elle eut enlevé aux protestants les subventions qu'ils recevaient jusqu'ici de la maison Rakoczy, le jeune François, quoique élevé dans la religion romaine, chercha néanmoins à se concilier les protestants, mécontents de la domination autrichienne, et leur promit de leur rendre les secours dont sa mère venait de les priver. Il prit cette détermination, parce qu'il conspirait la chute du gouvernement impérial avec le palatin Vesenely, le comte Nadasdy, et le ban de Croatie, Pierre Zriniy. Mais leur complot fut communiqué à Léopold (*voy.* ce nom) par Panajotti, l'interprète de la Porte, et lorsqu'ils levèrent l'étendard de la révolte, ils furent vaincus sans difficulté. Grâce à l'intervention de sa mère, Rakoczy eut la vie sauve, mais il fut condamné à une amende de 400,000 florins (1668). Il vécut depuis dans la retraite. Dans les dernières années de sa vie il rédigea un livre de prières, l'*Officium Racoczianum*, qui devint en Hongrie d'un usage très-répandu. Il avait épousé Hélène Zriniy, qui se remaria plus tard avec le fameux Emméric Tékély.

Wagner, *Historia Leopoldi I*. — Jean Bethlen, *Res transylvanicæ*. — Katona, *Historia critica*, t. XXXIII. — Cornelius, *Fragmenta historiæ Hungarorum*.

RAKOCZY (*François-Léopold*), prince de Transylvanie, fils du précédent, né en 1676, au château de Borshi, près de Patak, mort le 8 avril 1735, à Rodosto, près de la mer de Marmara. Son beau-père, Tékély, ne prit pas grand soin de sa première éducation; préoccupé de sa lutte contre l'Autriche, il négligea parfois le jeune Rakoczy, au point que l'enfant manquait des choses les plus nécessaires. A l'âge de douze ans Rakoczy, dont ces privations avaient fortifié le tempérament, fut amené à Vienne avec sa mère et sa sœur Julie, faites prisonnières après la prise de Munkacs. On lui donna pour tuteur le cardinal Kolonics, qui le fit élever en Bohême, chez les Jésuites. Après avoir ensuite passé un an en Italie, Rakoczy se maria avec la princesse de Hesse-Rheinfels, et revint ensuite en Autriche, où il vecut tantôt à Vienne, tantôt dans ses domaines en Hongrie, restant tout à fait étranger à la politique. Il se trouvait en 1701 à son château de Saros, près de Éperies, et il y fit la connaissance d'un officier autrichien nommé Longeval, auquel il accorda bientôt toute sa confiance. Lorsque Longeval partit pour visiter les Pays-Bas, sa patrie, Rakoczy le chargea de faire remettre à Louis XIV une lettre, où, sans manifester d'intentions hostiles contre le gouvernement impérial, il parlait des relations que sa maison avait entretenues avec la France. Cette lettre, que Longeval transmit traîtreusement à l'empereur Léopold, excita des soupçons chez ce prince, qui fit arrêter Rakoczy et le fit enfermer à Wiener-Neustadt. Après six mois de détention, Rakoczy parvint à s'évader avec l'aide d'un officier chargé de le garder, et qui fut pour ce fait condamné à être écartelé. Il se sauva en Pologne; mais il fut obligé d'y changer souvent de demeure et de déguisement, afin d'échapper aux embûches des spadassins qui cherchaient à gagner les six mille florins, prix auquel sa tête avait été mise par l'empereur. Il arriva ainsi à Varsovie, où il retrouva Bercsénily, magnat hongrois, comme lui fugitif, et qui avait été caché dans un couvent par l'ambassadeur de France; celui-ci pourvut aussi à l'entretien de Rakoczy, dont les biens avaient été confisqués dans l'intervalle. En 1703, il fut rejoint par les envoyés des

insurgés hongrois, qui, sous le commandement de deux soldats déserteurs, Kiss et Esza, avaient profité du profond mécontentement de la Hongrie, causé par la tyrannie de Léopold, pour lever l'étendard de la révolte. Sur leur demande, il vint se mettre à leur tête; mais ils étaient si mal armés et encore si peu disciplinés, que le gouvernement impérial en aurait eu facilement bon marché, bien que la Hongrie fût alors dégarnie de troupes, s'il avait seulement agi avec quelque célérité. Les lenteurs et les fausses mesures des ministres de Léopold permirent à Rakoczy d'organiser l'insurrection, qui fit en peu de temps les progrès les plus alarmants, en Hongrie comme en Transylvanie. Bien secondé par ses lieutenants Bercséniy, Alexandre Karoly, Simon Forgacs et deux comtes Esterhazy, il s'empara de plusieurs villes importantes, telles que Stuhlweissembourg et Kanizsa; n'acceptant pas de bataille rangée, il fatiguait par des escarmouches incessantes les troupes peu nombreuses du général impérial Heister. Les terribles bandes de partisans, les *kuruczes*, pénétrèrent jusque dans les faubourgs de Vienne, pillant et incendiant tout sur leur passage. Rakoczy fut un instant sur le point de se joindre à l'armée franco-bavaroise qui s'avançait sur le Danube; il n'en fut empêché que par les fausses mesures de l'électeur de Bavière. Plein d'inquiétude, Léopold fit proposer un accommodement; mais le congrès tenu à ce sujet à Schemnitz resta sans résultat. Après avoir pris Kaschau dans l'intervalle, Rakoczy s'avança pour faire le siége de Neuhaeusel; Heister, qui avait reçu des renforts, vint à sa rencontre; Rakoczy, cédant contre son gré à la demande de ses généraux, résolut d'attendre l'ennemi; une bataille eut lieu près de Tyrnau : les insurgés, qui n'étaient ni suffisamment armés ni assez bien disciplinés, furent battus. Cependant les partisans de Rakoczy étaient en nombre assez considérable pour qu'il pût détacher quatorze mille hommes et les envoyer en Transylvanie prendre les places fortes que les Autrichiens tenaient encore; mais le comte de Forgacs, chargé du commandement de ce corps, ne sut obtenir aucun succès. Sur ces entrefaites l'empereur Léopold vint à mourir (1705); son successeur, Joseph Ier, manifesta aussitôt la ferme intention d'abandonner le système d'oppression suivi jusqu'ici en Hongrie, rappela Heister, qui était détesté pour ses cruautés, et le remplaça par Herberville, vieux général, que Rakoczy, rendu audacieux par la prise d'Épéries, eut le tort de trop mépriser, ce qui lui attira une défaite à Padmeritz, et une autre, plus considérable, à Zzibo. Par la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, de nouvelles négociations furent entamées pour amener un accord; au congrès de Tyrnau tenu à cet effet, Rakoczy, résistant aux prières de sa sœur la comtesse d'Aspremont, et écoutant les avis de Bercséniy, posa de telles conditions, que Joseph, malgré son vif désir de voir la Hongrie pacifiée, fut obligé de recommencer la guerre. Rakoczy s'empara de Gran, mais le perdit aussitôt, de même qu'il ne put empêcher que les kuruczes ne fussent expulsés de l'île de Schutt, dont ils étaient longtemps restés maîtres. En revanche, il fut élu prince de Transylvanie par la diète de ce pays; et la convention d'Onod déclara Joseph déchu de la couronne de Hongrie. Cependant un nombre considérable de magnats et de prélats, ainsi que les Croates et les Dalmates, protestèrent contre cette décision; l'armée de Rakoczy, sur le point de prendre Trentsin, fut complétement battue par les Impériaux (1708), inférieurs en nombre, mais mieux conduits et plus exercés. Cette défaite fut décisive, d'autant plus que les kuruczes furent peu de temps après chassés de Transylvanie. Rakoczy, abandonné peu à peu de la plupart de ses partisans, voyant les principales villes reconnaître l'une après l'autre l'autorité de l'empereur, qui venait de décréter une amnistie presque générale, se retira avec les débris de son armée vers la frontière de Pologne. Néanmoins, l'empereur lui fit offrir son pardon, la restitution de ses propriétés et les plus hautes dignités; mais, sacrifiant son intérêt personnel à ce qu'il croyait utile à sa patrie, Rakoczy refusa, et passa en Pologne, avec quelques-uns de ses amis, pour se rendre de là auprès du czar, duquel il espérait obtenir des secours (1710). Aussitôt après son départ Kaschau se rendit aux Impériaux; la diète réunie à Nagy-Karoly accepta les propositions d'accord faites par Joseph, ce qui mit fin aux troubles. Rakoczy ne voulut pas se soumettre, et se rendit en France, où, très-bien accueilli de Louis XIV, qui lui assigna une pension considérable, il se retira dans le couvent des Camaldules de Grosbois. En 1718 il se rendit à l'appel du sultan, qui venait de déclarer la guerre à l'Autriche et espérait provoquer par lui une insurrection en Hongrie. Arrivé en Turquie après la victoire du prince Eugène à Belgrade, il ne put rien tenter contre les Impériaux; il fut néanmoins traité par la Porte avec beaucoup d'égards; seulement après la paix de Passarowitz, il fut obligé de prendre son domicile à Rodosto, en Asie; il y passa dix-sept ans, ayant adopté pour lui et les siens un genre de vie presque monacal. C'est alors qu'il composa plusieurs ouvrages ascétiques, comme il nous l'apprend dans ses curieux *Mémoires*, publiés dans les t. V et VI de l'*Histoire des révolutions de Hongrie* de l'abbé Bremier. E. G.

Katona, *Historia critica*, t. XXXVI et XXXVII. — Wagner, *Historia Leopoldi*. — Horn, *Fr. Rakoczy II*; Leipzig, 1854. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*, t. V.

RALEIGH ou RALEGH (Sir *Walter*), célèbre navigateur et écrivain anglais, né à Hayes, paroisse de Budleigh (Devonshire), en 1552, décapité à Londres, le 29 octobre 1618. Le seizième siècle, dont le caractère particulier est une sorte d'universalité d'aptitudes chez les hommes qui

s'illustrèrent, n'offre peut-être pas de figure historique où cette marque distinctive soit plus vivement empreinte que dans celle de W. Raleigh. Tour à tour marin, capitaine, orateur, homme d'État, écrivain, il n'est médiocre dans rien, atteint à la célébrité par toutes voies, et cependant laisse la postérité hésitante dans son admiration, parce qu'à tant de brillantes qualités il manque cette hauteur de caractère et cette dignité qui seules leur donnent la perfection. « Il estimait la gloire plus que sa conscience », a dit de lui son contemporain Ben Jonson; c'était une « âme confuse », a ajouté Hume. De médiocre fortune, mais de noble origine, il fut le second enfant issu du troisième mariage de Walter Raleigh, seigneur de Fardel, près Plymouth, dont les ancêtres étaient déjà connus avant la conquête de Guillaume, et de Catherine, fille de sir Philippe Campernon, veuve elle-même d'Othon Gilbert, de Compton, et appartenant à une des plus nobles familles de l'Angleterre. Jean, Onfroi, et Adrien Gilbert, qui tous trois s'illustrèrent dans des entreprises maritimes, étaient ses frères utérins, et Henri, seigneur de Campernon, qui épousa plus tard la fille du fameux comte de Montgomery, était son oncle maternel. Les premières années de sa jeunesse se passèrent sous les yeux de son père, aux environs de Budleigh. A seize ans il entra au collége d'Oxford, ou il fit un séjour d'une année à peine, non sans y laisser une réputation de « bon rhétoricien et de bon philosophe ». En 1569 il suivit en France son oncle maternel qui rejoignit l'armée protestante comme elle venait de perdre la bataille de Moncontour. Il ne passa pas moins de cinq années en France, ayant pour chef et pour maître Coligny, presque pour compagnons d'armes le jeune roi de Navarre et le prince de Condé, prenant part aux différents combats livrés par les protestants, venant à Paris à la paix de Saint-Germain (1570), et échappant au massacre de la Saint-Barthélemy. Ce long séjour ne dut pas être sans influence sur le caractère de Raleigh; il en rapporta sans doute cette humeur un peu gasconne qui plus tard percera dans plus d'une de ses actions. En 1576 on le retrouve en Angleterre : il suivait les cours de droit de Middle-Temple; mais l'étude des lois ne pouvait convenir à sa nature ardente et aventureuse : aussi dès l'année suivante, en 1577, il alla combattre dans les Pays-Bas, sous les ordres de sir John Harris, qu'Élisabeth envoyait au secours de Guillaume d'Orange et des insurgés. Soit que la fin de cette expédition l'eût laissé dans une oisiveté qui lui pesait, soit plutôt qu'il cherchât une voie plus rapide à son ambition, en 1578 il changea brusquement de carrière, et se tourna vers les expéditions maritimes. L'Angleterre prenait alors le rôle qu'avaient eu l'Espagne et le Portugal du temps des Vasco de Gama, des Colomb et de leurs successeurs : à ces grands hommes avaient succédé les Drake, les Cavendish et les Forbisher. Parmi ces hardis navigateurs, on pouvait déjà compter Onfroi Gilbert, frère utérin de Raleigh, qui dès 1576 avait obtenu d'Élisabeth une patente par laquelle elle l'autorisait à coloniser dans l'Amérique du Nord « toute terre qui n'appartiendrait pas déjà à un peuple ami ou allié de l'Angleterre ». En 1579 Gilbert mit à la voile pour réaliser ce vaste projet de colonisation; il était accompagné par Raleigh. L'expédition ne fut pas heureuse; rencontrés par une nombreuse flotte espagnole, les vaisseaux de Gilbert furent pris ou obligés de regagner l'Angleterre; les Espagnols avaient en vain tenté de capturer celui que montait Raleigh. Cette tentative devait être reprise plus tard; l'impulsion était donnée, et désormais la persévérance et l'ambition britanniques allaient se porter de ce côté. A l'époque même où Raleigh rentrait ainsi forcément en Angleterre, l'Irlande, à l'instigation de l'Espagne, venait de se révolter, et le vice-roi, lord Grey de Wilton, luttait contre le comte de Desmond, chef des insurgés. Raleigh y courut aussitôt comme sur un théâtre où trouveraient à se déployer sa bravoure et l'habileté militaire que lui avaient donnée dix années passées dans les camps. Placé d'abord à la tête d'une compagnie, on lui donna bientôt le commandement de la province de Munster, et quelques mois après il était nommé gouverneur de Cork.

Sa valeur militaire nous paraît aujourd'hui entachée de beaucoup de cruauté lorsqu'on le voit, dans cette guerre, massacrer de sang-froid une garnison espagnole qui s'était rendue à merci. Il y avait du reste peut-être là plus de haine pour l'Espagne que pour l'Irlande révoltée; il jugeait bien et avec une pitié émue cette pauvre terre qu'il appelait une communauté de commune misère, *the common wealth of common woe*. Une fois la sédition apaisée, l'Irlande semble avoir eu peu d'attrait pour lui; il se sentait bien éloigné de la cour, et écrivait au duc de Leicester « qu'il aimerait mieux garder le bétail » que de rester là plus longtemps. C'est à cette époque qu'il connut pour la première fois le poète Spenser, qui était alors secrétaire de lord Grey, et dont il devint bientôt le protecteur auprès d'Élisabeth. Il paraît à peu près certain que ses fonctions l'y retinrent cependant jusqu'en 1583, mais non sans lui permettre quelques rapides apparitions à la cour. Son grand air, ses manières aimables attirèrent bien vite sur lui l'attention de la reine; on raconte que l'accompagnant un jour à la promenade, et la voyant hésiter à traverser un endroit que la pluie avait détrempé, il étendit sous ses pieds le riche manteau de pourpre et d'or qu'il portait et en fit un tapis improvisé pour sa souveraine. Le ton galant qui régnait à la cour, le cœur même d'Élisabeth, qu'on savait n'être pas insensible à de tendres hommages, permettaient de beaucoup oser, et souvent sans péril. Raleigh osa; il écrivit, avec un diamant, sur la vitre de l'apparte-

le la reine, ce vers, qui laissait deviner irs :

would I climb, yet fear I to fall.

th répondit par cet autre :

y heart fail thee, climbnot at all.

cette attention si particulière de la reine, n'obtint alors d'autre faveur que celle npagner à Anvers le duc d'Anjou, qui, voir prétendu à la main d'Élisabeth, allait e couronner duc de Brabant. Un débat u entre lui et lord Grey, au sujet de l'adation de l'Irlande, servit mieux son amet fut la cause de sa haute fortune.

lé, au printemps de l'année 1584, devant eil de la reine pour y défendre ses opicontre son adversaire lord Grey, il sut ses idées avant tant de force et de grâce, abeth, qui était présente, fut « séduite » *ueen's ear was taken*, dit Nauton), et a désormais de l'écouter comme un oracle. brave, spirituel, éloquent, nul mieux i n'était fait pour briller à la cour. Le aut, le regard fier, d'une taille supérieure lle commune, sa personne seule attirait rds. Plein d'élégance et de richesse dans , il était, dit Hakluyt « le plus complet omme de son temps ». Tout en devenant ant homme de cour, Raleigh ne cessa pas r plus haut ses pensées, et il semble n'avoir l employé son éclatante faveur qu'à pro- es nombreux voyages de découvertes qui it fonder la puissance maritime de l'An-. Dès 1583 il se joignit à son frère Onfroi dans une nouvelle tentative pour colo- Amérique du Nord au profit de sa patrie. partit ayant sous ses ordres quatre na- ont l'un, de douze cents tonneaux, avait ni par Raleigh ; il toucha à Terre-Neuve, possession de la rivière Saint-Jean ; mais au retour, dans une tempête qui engloutit le ses navires. Raleigh demanda pour e et obtint de la reine, le 2 mars 1584, res patentes qui l'autorisaient « à colo- outes les terres qu'il pourrait découvrir e seraient habitées ou possédées par au- uple chrétien ». Aussitôt il reprit, sur un ste plan, le projet de Gilbert, et cette même il envoya à la découverte deux na- mmandés par des marins habiles, Phi- rmadas et Arthur Barlowe. Cette fois tion se dirigea plus au sud que les pré- s de Gilbert; elle aborda à l'embouchure oanoak, rivière qui arrose le territoire aujourd'hui la Caroline du Nord, et prit ion de l'île de Wocoeken : la *Virginie* couverte, car tel fut le nom que reçut ntrée, en l'honneur d'Élisabeth, qui se le-même la *vierge des îles occidentales*. cription que firent de ce pays les navi- à leur retour était magnifique. Aussi suivante (1585), ce fut une flotte de sept navires qui par les soins de Raleigh fit voile vers cette terre bénie. Commandée par sir Richard Grenville, ami de Raleigh, elle portait à bord le peintre With, l'algébriste Harriot, le circumnavigateur Cavendish, cent huit colons, et Ralph Lane, le gouverneur de la nouvelle colonie. Ralph Lane et les siens pénétrèrent au nord, jusqu'à la baie de Chesapeak, découvrirent le tabac et peut-être la pomme de terre, mais, attaqués par les sauvages, regagnèrent l'île de Roanoak, où ils furent recueillis par Drake, qui les ramena en Angleterre en 1586. Raleigh n'avait pas attendu leur retour pour envoyer, en 1586, de nouveaux navires vers les mêmes parages. Songeant qu'une colonie agricole était la seule qui pût prospérer dans le Nouveau Monde, il prit les colons parmi les agriculteurs, et choisit pour ce nouvel établissement la belle baie de Chesapeak. Lui seul fit les frais de cette nouvelle entreprise, dont Élisabeth consentit seulement à être la marraine (1587). Trois vaisseaux partirent sous le commandement de Jones Wright. Cette troisième expédition eut une triste fin : de deux vaisseaux que Raleigh envoya au secours des colons de la Virginie, en avril 1588, l'un périt dans une tempête, l'autre fut coulé par les Espagnols, en vue de La Rochelle. Lui-même, en 1589, vendit sa patente à une compagnie de marchands, tout en se réservant le cinquième des gains éventuels de la colonie. A cette époque il avait dépensé 40,000 liv. st. dans ces diverses entreprises.

Ces tentatives de colonisation n'absorbaient pas l'activité de W. Raleigh; en 1586 on le voit à la fois fréter des bâtiments pour combattre les Espagnols dans les Açores et s'associer avec Georges Clifford, comte de Cumberland, pour une expédition dans la mer du Sud, et avec son frère Adrien Gilbert pour la recherche d'un passage au pôle Nord. Aussi ce n'était pas seulement au favori, mais aussi à l'homme qui contribua plus qu'aucun autre à la grandeur navale de l'Angleterre, qu'étaient adressées les faveurs royales qui honorèrent alors Raleigh. En 1584, il fut créé chevalier, et élu membre du parlement par le comté de Dorset, et plus tard par celui de Cornouailles. Il était pauvre : Élisabeth lui donna en Irlande, dans les comtés de Cork et de Waterford, 12,000 acres de terre confisquées sur le duc de Nesmond, et le monopole des vins en Angleterre. En 1586, sa faveur augmenta encore; il devint sénéchal des duchés de Cornouailles et d'Exeter, gardien des mines d'étain du royaume, capitaine des gardes de la reine. Le château de Sherborne lui ayant été donné par la reine, il l'embellit de constructions et de jardins magnifiques. En même temps il s'adonna aux lettres et protégea ceux qui les cultivaient : il prit la défense du puritain Udal, qui avait violemment attaqué la hiérarchie anglicane; il appela à la cour son ancien compagnon, le poëte Spenser; il demanda pour le capitaine Spring, il demanda

pour tout le monde, si bien que la reine lui dit un jour : « Quand donc, sir Walter, cesserez-vous d'être un mendiant? — Lorsque Votre Majesté, répondit-il, cessera d'être bienfaisante. » L'année 1588, qui vit l'invincible *Armada* menacer les côtes de l'Angleterre, fut aussi celle où les services de Raleigh furent les plus éclatants; ses contemporains s'accordent tous pour lui attribuer la plus grande part dans les mesures et les combats qui sauvèrent alors l'Angleterre. Il faisait partie du conseil de guerre qui fut alors formé. La reine le récompensa en lui accordant un nouveau privilége sur le pesage et le mesurage des vins, mais surtout en lui donnant un important commandement dans l'expédition qui, sous les ordres de Drake et de Norris, alla soutenir les droits du prieur de Crato au trône de Portugal. A son retour il trouva la reine tout entière à sa passion pour le comte d'Essex : alors commença une rivalité entre ces deux hommes qui devait causer la perte de l'un et de l'autre. Essex parvint d'abord à l'éloigner de la cour et à l'envoyer en Irlande, dans ses domaines du comté de Cork. W. Raleigh y retrouva Spenser, qui composait alors la *Fairy Queen*, et le força à l'accompagner en Angleterre pour en publier les premiers chants. S'il est un sentiment qui domine toute la vie de Raleigh, c'est celui d'une haine incessante contre l'Espagne : à peine revenu d'Irlande, c'est pour équiper de nouveaux vaisseaux contre les Açores et les riches flottes espagnoles revenant des Indes occidentales. Ce fut dans une de ces expéditions que périt glorieusement son ami sir R. Grenville. Raleigh l'immortalisa dans un écrit qui est une œuvre très-remarquable (1591) : c'était un récit grave, animé, tragique de la mort de cet homme qui ordonna de faire sauter le navire qu'il montait, « pour ne laisser à l'Espagne pas même un débris de gloire et pas un fragment de triomphe ». A ses autres gloires Raleigh ajoutait celle de grand écrivain : novateur en littérature, « il voulait, disait-il, rendre ses pensées lisibles ». Un autre écrit, intitulé : *A war with Spain* (1596), n'est pas moins remarquable par l'énergie du style que par la pensée politique.

Cependant l'homme d'action a bientôt reparu en lui; en 1592, il partit à la tête d'une flotte, à laquelle Élisabeth avait joint deux de ses meilleurs navires, et il ne revint en Angleterre qu'après avoir capturé *La Madre de Dios*, appartenant au Portugal et chargée de la plus riche cargaison dont les Anglais se fussent encore emparés. Un coup de foudre l'attendait à son retour; Élisabeth avait découvert ses amours avec Élisabeth Throckmorton, une de ses demoiselles d'honneur. Soit jalousie de femme ou indignation de reine, elle ordonna au séducteur de se rendre à la Tour de Londres. Ajoutons tout de suite qu'il y épousa sa jeune et jolie maîtresse et que leur affection mutuelle ne se démentit jamais. C'est pendant ce séjour forcé à la Tour que Raleigh écrivit à son ami Robert Cecil une lettre qui dut être mise sous les yeux de la souveraine : « Moi qui avais l'habitude, disait-il, de la voir à cheval, comme Alexandre, ou chassant comme Diane, lorsque le souffle de l'ouest faisait voltiger ses cheveux sur ses joues, fraîches comme celles d'une nymphe, ou assise sous la feuillée ombreuse, semblable à une déesse et chantant comme un ange en modulant comme Orphée!... Faut-il, hélas! qu'une seule faute m'ait ravi tant de bonheur! » Élisabeth avait alors un peu moins de soixante ans. Il resta en prison deux mois, et quand il en sortit il ne revint pas à la cour; il alla s'enfermer dans son château de Sherborne. Il y conçut et y traça le plan de la découverte de la Guiane ou *El Dorado*. Le besoin de s'enrichir, peut-être aussi le désir de triompher de ses ennemis en augmentant sa gloire, furent les motifs qui le portèrent vers ces nouvelles aventures. Au printemps de 1594 il envoya à la découverte le capitaine Whiddon, et, sur le rapport favorable qui lui fut fait, partit lui-même, le 6 février 1595. Le 22 mars il abordait à l'île de la Trinité, s'emparait de la ville de Saint-Joseph, nouvellement fondée par les Espagnols, et la livrait aux flammes. Puis, prenant avec lui une centaine d'hommes, il remonta le cours de l'Orénoque jusqu'à une distance de cent milles dans les terres. De retour en Angleterre en août, il fit à la reine un tableau brillant des contrées qu'il avait parcourues, mais sans obtenir d'elle aucun secours pour en tenter la découverte et la colonisation. Obligé d'ajourner ses projets à cet égard, il semble avoir joué à cette époque un rôle très-important dans les débats du parlement, dont il était membre : il y soutint les demandes de subsides faites par la reine, et y prit souvent la parole. Là comme ailleurs Raleigh devança souvent les esprits de son temps; c'est ainsi qu'il réclamait pour tout homme la liberté d'employer son travail et son capital comme bon lui semblait, et s'élevait en particulier contre toute restriction au libre commerce des blés. Cependant il avait publié le récit de son voyage à la Guiane sous ce titre : *Découverte du vaste, riche et bel empire de Guiane et de la grande ville d'or de Manoa*. Cambden vante l'élégance de cet écrit : ajoutons qu'il est éloquent et persuasif. W. Raleigh croyait aux mines d'or dont lui parlait le vieux cacique qu'il met si souvent en scène dans son récit; il croyait à cette montagne d'or pur, au dire des indigènes, et qu'il aperçut lui-même de loin. « Elle était, dit-il, à demi submergée par les eaux qui l'entouraient: elle avait la forme d'une tour, et me parut plutôt blanche que jaune. Un torrent qui s'en précipitait faisait un bruit formidable ». La nation était frappée de ces merveilles, et Shakspeare s'en inspirait dans ses inimitables féeries. Plus d'un des ministres de la reine avaient foi dans le succès d'une entreprise maritime dirigée sur la

ne; ce ne fut pas seulement Raleigh, mais e le lord grand amiral Howard et Robert qui patronèrent les expéditions qui eurent n 1596 et qui ne donnèrent pas de résultats. le courant de cette même année Raleigh it part à la grande entreprise dirigée par eth contre l'Espagne. La flotte royale, com- de cent cinquante voiles, portant quatorze hommes, était sous les ordres d'Howard; nte d'Essex commandait les troupes de dé- ement. Raleigh avait été nommé amiral de re-garde, sous les ordres d'Essex; ce fut pendant qui, par ses mesures habiles au- ne bardies, assura la prise de Cadix (20 juin). rée du port fut forcée; cinquante-sept vais- espagnols livrés aux flammes, la ville et taxée à 120,000 couronnes de rançon. gh, qui avait montré une admirable bra- , y reçut une blessure à la jambe. Élisa- tout en maintenant Essex au premier rang sa faveur, récompensa Raleigh, en le nom- vice-amiral de la flotte qui, sous le com- ement du comte d'Essex, fit voile, en 1597, les Açores. Il s'agissait d'y chercher la lle *Armada* que préparait Philippe II, et détruire. On ne rencontra pas les Espa- ; alors Raleigh proposa à Essex la conquête çores, et lui-même s'empara aussitôt de , après avoir attendu inutilement qu'Essex e rejoindre.

it de succès rétablirent entièrement la fa- première de Raleigh à la cour. Élisabeth dit son titre de capitaine des gardes. « Il , dit un contemporain, dans le boudoir hardiment qu'autrefois. » Ses richesses s'ac- nt par un droit de présomption qui lui fut lé sur les mines d'étain du royaume. En il fut nommé, avec lord Cobham, am- deur en Flandre et gouverneur de Jersey. on lui offrit la vice-royauté d'Irlande, qu'il . On a peine à croire que ce triomphe de h ait été préparé par la perte du comte x, son rival. Une lettre cependant qu'il t à Cecil, mais qu'on prétend aujourd'hui yphe, prouve qu'il existait entre lui et Cecil mplot pour perdre le jeune favori d'Élisa- Quoi qu'il en soit, le peuple le vit avec in- tion assister, comme capitaine des gardes, pplice d'Essex : les murmures de la foule èrent à se retirer. On dit qu'à ce moment andit d'abondantes larmes, peut-être sur t de son rival, peut-être aussi sur lui-même. s pensée, dit Osborne, rapide comme l'é- e frappa : Cecil, devenu tout-puissant, pou- e perdre. »

abeth mourut le 4 mars 1603 ; c'est alors ommence, dans la vie de W. Raleigh, ouvelle période, aussi tragique que la pre- avait été brillante. Deux causes amenèrent grâce, sa condamnation, puis enfin sa : les menées de Robert Cecil, et surtout la lle politique suivie par Jacques Ier, et qui tendait à rapprocher l'Angleterre de l'Espagne. Raleigh, l'implacable ennemi des Espagnols, devait être sacrifié à cette singulière union. Jacques Ier n'était pas encore roi que déjà Robert Cecil avait perdu Raleigh dans son esprit. Cette disgrâce devint publique par la perte du commandement de la garde du roi et du monopole sur les vins. Dès lors Raleigh fut du nombre des mécontents, et Sully, qui était à cette époque ambassadeur extraordinaire en Angleterre, nous le montre, avec un peu d'exagération peut-être, parmi ceux « qui seront toujours de toutes les factions qui voudront remuer ménage, ou dedans ou dehors, voire aucun d'eux contre leur propre roi et leur patrie ». Telles étaient peut-être les dispositions de Raleigh, lorsque deux complots se formèrent contre Jacques Ier, pour lui substituer sur le trône Arabella Stuart. Le premier, tout aristocratique et appelé le grand complot, *the maine*, comptait parmi ses adhérents lord Cobham et Thomas lord Grey de Wilton; le second, *the bye*, était conduit par Markam et Watson, membre des missions catholiques. Il est probable que W. Raleigh eut connaissance, par son ami Cobham, des relations qui s'étaient nouées entre les conjurés et d'Aremberg, l'ambassadeur des Pays-Bas, sans toutefois prendre une part active à ces projets. Cecil, averti, fit arrêter Cobham, Northumberland et Raleigh. Les preuves manquaient si complétement contre ces deux derniers qu'ils furent aussitôt relâchés. Mais Cobham, exaspéré par quelques paroles compromettantes de Raleigh à son sujet, le dénonça alors comme son complice, et fournit ainsi les seules preuves qui furent alléguées contre lui. Raleigh fut reconduit à la Tour. Il connaissait la rigueur des lois anglaises, qui dans les procès pour trahison rendaient alors si difficile l'élargissement des plus innocents; il essaya de se tuer en se frappant d'un coup de poignard sous le sein droit. Ce fut sa seule faiblesse. Son procès commença à Winchester, le 3 novembre 1603. Le peuple, qui se souvenait d'Essex, faisait entendre autour du palais des imprécations terribles. En une demi-journée tout changea, tant les juges montrèrent d'iniquité et l'accusé de modération et de courage. Il avait obtenu de Cobham lui-même une rétractation complète de sa première déposition; mais Cobham revint sur cette rétractation. Il était évidemment impossible de fonder aucune preuve sérieuse sur des dépositions aussi contradictoires. Raleigh demandait à être confronté avec son dénonciateur; on le lui refusa, en se fondant sur le texte de la loi. A son calme, à sa modération de langage, Cook et Popham, l'avocat général et le grand-juge, répondaient par des interruptions et des invectives odieuses; ils l'appelaient *un détestable athée, une araignée d'enfer, le plus vil et le plus exécrable des traîtres*. Raleigh, sur ce banc d'accusation, semblait triompher. Déclaré coupable par le jury, il s'apprêtait avec

calme à la mort; de la fenêtre de sa prison il voyait déjà Cobham, Grey et Markham montés sur l'échafaud, lorsque la grâce royale leur arriva. Quant à lui, enfermé le 15 décembre dans la Tour de Londres, il y resta treize ans. Cette longue captivité ne fut pas perdue pour sa gloire : son activité d'esprit se tourna vers les lettres, et c'est là qu'il écrivit les ouvrages célèbres qui font encore de lui un des écrivains les plus illustres de l'Angleterre. Adonné aux expériences de chimie et de physique, qu'il aimait, ou bien plongé dans les méditations de l'histoire, il composait dans le même temps le cordial qui porte son nom et sa fameuse *Histoire du monde*, que Hume donne comme le modèle de la vieille littérature anglaise et qu'Hallam célèbre comme un chef-d'œuvre de grandeur et de simplicité. Cependant sa femme avait obtenu de rester près de lui : c'est là qu'elle lui donna son second fils, Carew Raleigh. En même temps ses amis sollicitèrent le roi en sa faveur ; la reine, le prince Henri parlaient pour lui. « Il n'y a que le roi mon père qui garde un tel aigle en cage, » disait le jeune héritier de la couronne. Ce fut seulement le 25 mars 1616 que Raleigh recouvra la liberté ; il la dut au favori du roi, Buckingham, qui pour aider à cette bonne œuvre reçut 1,500 livres sterling du prisonnier. A peine libre, âgé de soixante-quatre ans, les cheveux blanchis, le corps brisé, presque sans ressources, il ne pensa qu'à une chose, retourner vers cette Guiane qu'il voulait conquérir. Il obtint une commission, engagea dans cette suprême entreprise les restes de sa fortune et celle de sa femme, et, le 28 mars 1617, mit à la voile ayant sous ses ordres treize navires et une centaine de gentilshommes fidèles à sa fortune.

Cependant Jacques Ier avait refusé d'anéantir le jugement qui l'avait condamné, lui avait fait défense expresse d'attaquer toute nation amie ou alliée de l'Angleterre, et enfin s'était fait remettre le plan détaillé de l'expédition. On dit que, sur les plaintes et les menaces de Gondamar, l'ambassadeur d'Espagne, il lui livra le secret de l'entreprise et permit ainsi aux Espagnols de se préparer à repousser toute attaque. Raleigh avait abordé à la Trinité le 27 novembre ; mais deux vaisseaux l'avaient déjà abandonné : les équipages étaient composés d'hommes sans aveu ou ramassés à la hâte ; une épidémie décimait la flotte. Raleigh, atteint lui-même, fut obligé de confier le débarquement à L. Keymis, qui s'empara de Saint-Thomas, mais perdit à cette attaque le fils même de Raleigh. Keymis, ne pouvant traverser la rivière qui le séparait des mines dont il avait cependant reçu l'ordre absolu de prendre possession, revint en arrière. Il ne put supporter les reproches que lui fit Raleigh, et se donna la mort. Raleigh revint en Angleterre mais pour y trouver la haine de Gondamar qui ne cessait de demander le châtiment du sujet rebelle qui avait désobéi au roi en attaquant un peuple ami. Il essaya d'abord de se réfugier en France ; mais arrêté par son propre parent Stuckley, vice-amiral de Devon, il fut dirigé vers Londres. Dans ce trajet on le vit recourir à des stratagèmes indignes de lui, jouer la folie, se traîner à quatre pattes dans sa chambre, se servir de préparations chimiques pour faire naître une foule de cloches et de pustules sur tout son corps. Il confia à Stuckley ses moyens d'évasion, fut trahi, et enfermé à la Tour. Il ne s'aveugla pas sur son sort : « Je suis certain, disait-il, qu'ils sont convenus qu'il serait plus utile pour l'intérêt de l'État de faire mourir un seul homme que de détruire les rapports commerciaux et les traités avec l'Espagne, rompus par cet homme. Le sang d'un homme ferait marcher le commerce. » Mais dès lors aussi toute sa fermeté reparut. Le 28 octobre 1618 il comparut devant ses juges ; on se borna à requérir contre lui l'exécution de la sentence de mort qui avait été prononcée quinze ans auparavant, et le tribunal déclara que cette sentence devait être exécutée. « Rentré à la prison, il écrivit la nuit cette admirable lettre à sa femme : « Je ne veux pas vous dire mes peines, chère Élisabeth ; qu'elles descendent au sépulcre avec moi... Recevez tous les remerciments que peut concevoir une âme pour les soins et les fatigues que je vous ai causés... Souvenez-vous de votre pauvre enfant, pour l'amour de son père, qui vous aima dans sa meilleure fortune... Je ne puis en écrire bien long. Dieu sait que je n'ai pas beaucoup de loisir... Il est temps aussi que je détache mes pensées de la terre. » Le lendemain, 29 octobre, il marcha à l'échafaud. Après avoir parlé à ses amis rangés autour de lui, il examina le tranchant de la hache, et dit : « Le remède est aigu, mais il guérit de tous les maux. » Le bourreau hésitant à le frapper, il lui cria : « Pourquoi donc ne frappes-tu pas ? Frappe, homme ! » Au second coup la tête tomba.

De son unique mariage avec Élisabeth *Trockmorton*, il eut deux fils, *Walter*, mort en Amérique, et *Carew*, qui lui survécut. Ce dernier épousa Philippa, veuve de sir Anthony Ashley, dont il eut trois filles et deux fils.

La meilleure édition qui ait été publiée des œuvres de W. Raleigh est celle d'Oxford, 1829, 8 vol. in-8°. Antérieurement avaient paru : *History of the world* (Londres, 1614, in-fol., et 1736, 2 vol. in-fol.) ; *The discovery of the large, rich and beautiful empire of Guyana* (Londres, 1596, in-4°) ; *Poems, with introduction by Brydges* (1813). Eug. Asse.

Declaration of the demeanour and carriage of sir W. Raleigh; Londres, 1618, in-4°. — *Life of W. Raleigh, with his trial*; Londres, 1677. — Cayley, *Life of sir W. Raleigh*; Londres, 1805, 2 vol. in-4°. — Thomson, *Memoirs of the life of W. Raleigh*; Londres, 1830, in-8°. — Southey, *Lives of the british admirals*, IV. — Bishop Goodman, *History of his own times*; Londres, 1839. — Tytler, *Life of W. Raleigh*; Londres, 1833, in-8°. — Schomburgk, *Raleigh's Discovery of Guiana*; 1848. — Macvey Napier, *Lord Bacon and sir W. Raleigh*; Cambridge, 1853, in-8°. — Whitehead, *Life and time of W. Raleigh*; Londres, 1854, in-8°. — *Edinburgh Review*.

april-july 1840. — *North british review, may* 1855. — Lodge, *Portraits*. — Chaufepié, *Dict. hist.*, art. RAWLEGH. — De Thou, *Histoire*, I, 129. — Cayet, *Chronique septenaire*. — Sully, *Mémoires*. — *Revue des deux mondes*, 15 juillet 1840.

RALLIER DES OURMES (*Jean-Joseph*), mathématicien français, né en Bretagne, le 26 mai 1701, mort dans son château de la Rivière, près Vitré, le 23 juin 1771. Il fit ses études chez les jésuites, et y remplit les fonctions de régent; toutefois il ne prit pas les ordres, et devint conseiller au présidial de Rennes. Il se livra à l'agriculture et aux sciences, surtout à celle des mathématiques. Il fut l'un des fondateurs, en 1757, de la Société d'agriculture, de commerce et des arts de Bretagne On a de lui de nombreux écrits, insérés dans divers recueils scientifiques. Les principaux sont dans l'*Encyclopédie:* les articles *Échelle arithmétique*, *Escompte*, *Intérêt*, *Progression*, *Proportion*, *Vœu national*, etc.; dans les *Mémoires des sav. étrangers : Sur les carrés magiques* (1763, t. IV); *Usage des diviseurs d'un nombre pour résoudre un problème d'arithmétique* (1768, t. V) ; *Méthode facile pour découvrir tous les nombres premiers contenus dans un cours illimité de la suite des impairs* (même tome); *Méthode nouvelle de division quand le dividende est multiple du diviseur, et d'extraction quand la puissance est parfaite* (même tome); Rallier a laissé en manuscrit des tables pour appliquer cette méthode et une *Théorie sur les probabilités des jeux de hasard*.

Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

RALLIER (*Louis-Antoine-Esprit*), homme politique et littérateur français, né en 1749, à Fougères, où il est mort, en août 1829. A l'époque de la révolution il était capitaine du génie. Ayant abandonné le métier des armes, il fit partie de l'administration municipale de Fougères, et fut élu en septembre 1795 député d'Ille-et-Vilaine au Conseil des anciens, où il s'occupa beaucoup de matières de législation et de finances. En 1799 il passa dans le Conseil des cinq cents, et y favorisa les mesures réactionnaires. Compris dans le Corps législatif après le coup d'État de brumaire, il donna sa démission en 1803, et y rentra en 1811. Il représenta encore sa ville natale dans la chambre des députés (1827-1829). L'Académie celtique le comptait parmi ses membres. On a de lui : *Recueil de chants moraux et patriotiques*; 1799, in-12; — *Œuvres poétiques et morales*; Paris, 1813, 2 vol. in-12, et 1822, 2 vol. in-8°; — plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la Société des antiquaires de France.

Biogr. nouv. des contemp. — Quérard, *France littér.*

RALPH (*James*), littérateur anglais, né aux États-Unis, mort le 24 janvier 1762, à Chiswick. Le lieu de sa naissance n'est pas connu, et l'on n'a d'autres détails sur ses jeunes années que ceux donnés par Franklin, qui se lia avec lui à Philadelphie. Il était alors commis marchand. Franklin le peint comme un garçon adroit, expéditif, affable. « Je n'ai jamais connu un plus beau parleur, » ajoute-t-il; mais il n'avait ni religion ni honneur. Il le fit bien voir lorsqu'en 1725 il s'embarqua avec son ami pour l'Angleterre, et qu'il laissa derrière lui sa femme et ses enfants, sans souci de ce qu'ils pouvaient devenir. Quand son argent fut dissipé, il vécut au jour le jour, tantôt en aventurier, tantôt en pamphlétaire. Après s'être essayé dans la poésie, ce qui lui valut une place dans la *Dunciade* de Pope, il se mit à écrire pour le théâtre. « Apprenez d'abord les règles du métier, lui dit-on. — Est-ce que Shakespeare les connaissait? » répliqua-t-il effrontément. On lui procura un emploi de rédacteur dans un journal tory ; mais on le chassa bientôt en apprenant qu'il travaillait en même temps à un journal whig. Quatre ans avant sa mort, il obtint une pension de la charité des grands seigneurs dont il s'était fait le courtisan. Ralph ne manquait pas de talent et d'esprit; il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : les poëmes de *Night* (1728) et de *Zeuma, or the Love of liberty* (1729); — *Use and abuse of parliaments*; Londres, 1744, 2 vol. in-8°; — *History of England during the reign of William III*; ibid., 1744-1746, 2 vol. in-fol.; selon Fox, il a fait preuve d'habileté et de critique dans cet ouvrage, qui a été composé d'après des matériaux authentiques; — *Case of authors by profession. or Trade stated with regard to booksellers, the stage and the public*; ibid., 1758, in-8°.

Franklin, *Autobiography*. — Baker, *Biogr. dramatica*. — Doddington, *Diary*. — Fox, *Historical works*, p. 179. — Chalmers, *General biogr. dict.* — Duyckinck, *American cyclopædia*, I, 102.

*RAM (*Pierre-François-Xavier* DE), théologien et historien belge, né à Louvain, le 2 septembre 1804, appartient à une famille originaire de la Zélande. Après avoir terminé ses études théologiques à Malines, il obtint en 1823 une chaire au petit séminaire de cette ville, et la conserva jusqu'à la suppression de cet établissement, en 1825. Il devint alors archiviste de l'archevêché et secrétaire de l'archevêque (M. de Méan), et fut ordonné prêtre en 1827. Lors de la réouverture des séminaires, en 1829, il professa l'histoire ecclésiastique et la philosophie au grand et au petit séminaire de Malines. En 1834, un bref du pape lui conféra le grade de docteur en théologie et en droit canon, et la même année il fut nommé recteur de l'université catholique, établie provisoirement à Malines, et transférée en 1835 à Louvain, Membre de l'Académie royale de Belgique depuis 1837, il fait aussi partie de la commission royale d'histoire. Nous citerons de lui : *Levens van de voornaemste Heyligen en roemweerdige persoonen der Nederlanden* (Vies des principaux saints et personnages célèbres des Pays-Bas); Malines, 1824, in-12; — *Synodicon belgicum, sive Acta omnium ecclesiarum Belgii, a concilio Triden-*

tino usque ad 1801 ; Malines, 1828-1858, tom. I-IV, in-4° ; ils contiennent les actes de l'archevêché de Malines et ceux des évêchés d'Anvers et de Gand ; — *Le Nouveau Conservateur belge*, *recueil littéraire ;* Malines, 1830-1835, 11 vol. in-8° ; — *Historia philosophiæ ;* Louvain, 1832, 1834, in-8° ; — *Annuaire de l'université catholique de Louvain* ; 1837-1862, 26 vol. in-18 : on y trouve de nombreux documents relatifs à l'histoire de l'ancienne et de la nouvelle université ; — *Recherches sur l'histoire des comtes de Louvain et de leurs sépultures à Nivelles*, 976-1095 ; Bruxelles, 1851, in-4° : imprimé d'abord dans le tom. XXVI des *Mémoires* de *l'Académie royale de Belgique*. Il a publié comme éditeur : *Vies des saints* de Godescard (Louvain, 1828-1835, 22 vol. in-8° ; 2e édit., Bruxelles, 1846-1850, 7 vol. in-8°) ; *Documents relatifs aux troubles du pays de Liége*, *sous les princes-évêques Louis de Bourbon et Jean de Horn*, 1455-1585 (Bruxelles, 1844, in-4°) ; *Chronique des ducs de Brabant*, *par Edmond de Dynter* (ibid., 1854-1857, 5 vol. in-4°) ; *Les Quatorze livres sur l'histoire de Louvain*, *de Jean Molanus* (ibid. 1861, 2 vol. in-4°). M. de Ram a fourni de nombreux travaux aux *Mémoires* et aux *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, et aux *Bulletins de la commission royale d'histoire*. E. REGNARD.

Renseign. particul. — Quérard, *La France littér.*, XI.

RAMANANDA, philosophe indien, l'un des continuateurs de l'école de Ramanoudja, vers la fin du quatorzième siècle ou le commencement du quinzième siècle de notre ère. Il se sépara de ses coreligionnaires par suite d'un affront qu'il reçut de l'un d'eux, et qui fut confirmé par le maître. Il alla s'établir à Benarès, où il ouvrit une école et fonda des couvents. Les sectateurs de Ramananda adorent Vichnou sous la forme de Ramatchandra. Ils vénèrent toutes les autres incarnations du Dieu ; mais ils prétendent que celle de Rama est la principale dans l'âge actuel, qu'ils appellent *Kali-yôg*. Ramananda affranchit ses disciples de toute pratique particulière relativement aux ablutions et à la nourriture. C'est là un des traits pour lesquels cette secte se distingue des autres. Les principaux disciples de Ramananda sont Kabir le tisserand, Raedas le corroyeur, Sena le barbier et le prince Pipa. D—E.

Wilson, *History of british India*.

RAMANOUDJA, philosophe indien, partisan de Vichnou et adversaire des djaïnas et des bouddhistes. Suivant le *Bhagavana Onpapourana*, Ramanoudja est une incarnation du serpent Sécha. Suivant Wilson il naquit vers le dixième siècle de notre ère, à Pérambour, dans la province de Madras ; mais la date exacte de sa naissance et de sa mort est inconnue. Il fit ses études à Kanchi, passa une partie de sa vie à Sri-Ranya, où il composa la plupart de ses ouvrages, et fit plusieurs voyages pour disputer avec les chefs de secte, sur lesquels il remportait toujours la victoire. Il consacra à Vichnou nombre de temples dédiés jusque-là à Siva, entre autres le sanctuaire célèbre de Tripeti. Cependant le roi Krimi-Konda-Chola, zélé défenseur du culte de Seva, se déclara contre le réformateur, et chercha à l'intimider ou à le corrompre, mais sans succès. Il fut plus heureux avec les brahmes du pays, qu'il entraîna à signer un acte par lequel ils reconnaissaient la supériorité de Siva sur tous les autres dieux. Ramanoudja, menacé d'être traité avec la dernière rigueur, se retira chez le roi de Mysore, dont la fille était possédée du malin esprit (*brahma rakchosa*, le ministre de Brahma). Notre philosophe chassa le démon et convertit le roi à sa doctrine. Il demeura douze ans à la cour de Mysore, où il était l'objet de la vénération générale. Au bout de ce temps Krimi-Kouda-Chola étant mort, Ramanoudja rentra dans sa patrie, et voua le reste de ses jours à des exercices de piété. La secte fondée par Ramanoudja est un schisme du Védanta. Le principal dogme de cette secte est que Vichnou est Brahma ; qu'il existait avant tous les mondes et qu'il fut le créateur de toute chose. Bien que ces sectaires regardent Vichnou et l'univers comme un seul tout, néanmoins, contrairement aux doctrines du Védanta, ils nient que la divinité soit dépourvue de forme et de qualité ; ils lui attribuent l'esprit suprême (*paratma*) ou la cause et l'effet, qui est l'univers ou la matière. La création est l'ouvrage de Vichnou seul, qui a tout fait et qui se multiplie à l'infini par un acte de sa volonté. Il dit : « Je veux être multiple », et aussitôt il se manifeste dans la substance de la lumière ; puis il produit les éléments, qu'il imprègne d'une émanation de sa vitalité. Le mot d'ordre des prosélytes de Ramanoudja est *Om*, *Ramaya namata*, ou Salut à Rama. L'écrit le plus remarquable de Ramanoudja est un commentaire sur les *Soûtous* (aphorismes) de Sariraka. Son disciple le plus célèbre est Ramananda. DELATRE.

Wilson, *Hist. of british India*.

RAMAZZINI (*Bernardino*), médecin italien, né le 5 novembre 1633, à Carpi, mort le 5 novembre 1714, à Padoue. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites de Modène, il étudia la philosophie à Parme, puis la médecine, y reçut en 1659 le diplôme de docteur, et se rendit à Rome pour y suivre les leçons pratiques d'Antonio-Maria de Rossi, fameux praticien de ce temps. Il exerça ensuite son art à Castro, à Carpi et à Modène, où l'attira en 1671 la mère du duc régnant, François II. Malgré les basses manœuvres auxquelles il fut en butte de la part de confrères jaloux et ignorants, il fut choisi en 1682 pour occuper le premier la chaire de médecine théorique dans l'université qui venait d'être fondée à Modène. Il prouva par ses écrits

qu'il était digne de cette faveur, et joignit pendant dix-huit ans les travaux de l'enseignement à ceux de la pratique la plus éclairée. Appelé en 1700 à Padoue, il s'acquitta avec ardeur, quoique déjà âgé, des fonctions de sa charge, et présida depuis 1705 le collége de médecine. Aveugle et accablé d'infirmités, il suppléa aux forces qui lui manquaient par le secours de trois de ses petits-fils qu'il avait pris chez lui, et qui lui servaient d'aides et de secrétaires. Il se préparait à aller faire sa classe, lorsqu'il mourut, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'Hippocrate III, de la Société royale de Berlin (1706) et des Arcades (1709). « Ramazzini, dit Boisseau, est un des médecins italiens qui ont obtenu le plus de célébrité : il était érudit, bon observateur, habile et zélé praticien, ennemi de la routine. Il cultiva les belles-lettres en même temps que les sciences; aussi lit-on ses écrits avec autant de plaisir que de profit. Plusieurs d'entre eux ne cesseront point d'être classiques. » On a de lui : *De bello Siculo, cento ex Virgilio;* Modène, 1677, in-8°; il dédia ce poëme à Louis XIV, et ce prince l'en remercia par un présent qui, à ce qu'il paraît, s'égara en route; — *De constitutione anni 1690 ac de epidemia quæ Mutinensis agri colonos afflixit;* ibid., 1691, in-4° : traité qui fait époque dans l'histoire des épidémies; — *De fontium Mutinensium admiranda scaturigine;* ibid., 1692, in-4°; trad. en anglais : il y indique un livre de Fr. Patrizzi (*Della rettorica;* Venise, 1560, in-4°) comme renfermant le germe du système de Thomas Burnet; — *Ephemerides barometricæ Mutinenses anni 1694*; ibid., 1695, in-4° : il démontre, contre l'opinion de Borelli, son maître, que le mercure descend dans les temps pluvieux et s'élève dans le beau temps; — *De morbis artificum;* ibid., 1701, in-8° : cet ouvrage célèbre, rempli d'observations neuves et utiles, a eu plusieurs éditions; la traduction française qu'en a donnée Fourcroy (Paris, 1777, in-12) a reparu en 1822, avec des additions de Pâtissier; — *Orationes iatrici argumenti;* Padoue, 1708, in-8°; — *De principum valetudine tuenda;* Padoue, 1710, in-4°; réimpr. en 1711, à Leipzig, par les soins d'Ettmüller; — *De contagiosa epidemia quæ in patavino agro in boves irrepsit;* Padoue, 1712, in-8°; trad. en allemand; — *De abusu chinæ;* Padoue, 1714, in-4° : production importante sous le rapport de la médecine pratique, et qui réduit à leur juste valeur les apologies enthousiastes de Torti en faveur du quinquina; — divers écrits de polémique. La collection des œuvres de ce savant médecin a été publiée par Bart. Ramazzini, son neveu (*Opera omnia medica et physica;* Londres, 1716, in-4°); cette édition est recherchée ainsi que celle de Naples, 1739, 2 vol. in-4°, qui passe pour être plus complète. P.

Ettmüller, *Vie de B. Ramazzini*, à la tête du traité *De principum valetudine* (éd. de 1711). — B. Ramazzini, *Notice*, à la tête des *Operia omnia*. — *Arcadi illustri*, VI, 77. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIV. — Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, IV, 240. — Niceron, *Memoires*, VI. Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Boisseau, dans la *Biogr. médicale*.

RAMBOT (*Gustave*), littérateur français, né à Aix en Provence, le 24 janvier 1796, mort dans cette ville, le 15 septembre 1859. Il suivit d'abord la carrière des armes, et fit en qualité de chef d'état-major général au 2e corps de réserve de l'armée des Pyrénées la campagne d'Espagne, en 1823; retiré du service, il succéda à son père comme caissier de la caisse d'amortissement. Outre quelques comédies de salon, on a de lui : *Des moyens de multiplier et améliorer les races de chevaux indigènes;* 1837, in-8°; — *De la richesse publique;* Paris, 1846, in-8°. D. DE B.

(*Journal de la Société de la morale chrétienne*, t. XI, n° 3, p. 82 et suiv.). — *Notice sur Rambot* par le chevalier de Berlue-Pérussi.

RAMBOUILLET (*Catherine* DE VIVONNE, marquise DE), née à Rome, en 1588, morte à Paris, le 2 décembre 1665. Fille de Julie Savelli, dame de l'aristocratie romaine, veuve de Louis des Ursins, et de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, qui remplit sous les règnes de Henri III et de Henri IV les fonctions d'ambassadeur près du saint-siége, Catherine épousa, à douze ans, en 1600, Charles d'Angennes, alors vidame du Mans, et plus tard, à la mort de son père (1611), marquis de Rambouillet, qui, bien qu'il eût le double de l'âge de sa femme, resta toute sa vie amoureux d'elle. Son éducation, dirigée par sa mère, femme remarquable et qu'Henri IV lui-même tenait en haute estime, avait secondé ses heureux instincts, et quand elle parut à la cour, la délicatesse de ses goûts lui inspira une horreur précoce pour la grossière corruption de mœurs qui y régnait. Les assemblées du Louvre n'étaient pour la jeune femme qu'une cohue de courtisans, et elle conçut très-promptement la pensée de se créer une société d'élite. Sa grande fortune, le rang, les alliances et les relations des deux familles auxquelles la marquise appartenait lui permirent de prétendre à ce rôle, que son mérite personnel lui rendait facile. Elle avait « l'amour des belles choses » et portait en tout un goût ingénieux et délicat. Ainsi elle dirigea elle-même sur ses propres plans la reconstruction de l'hôtel de Rambouillet, situé rue Saint-Thomas du Louvre, et qui faisait partie des biens qu'elle avait apportés à son mari. Elle introduisit même d'importantes innovations dans la distribution intérieure des appartements. C'est à elle qu'on doit l'heureuse idée de placer l'escalier non plus (comme il était d'usage jusque-là) au centre du corps de logis, mais dans un angle de la cour, de façon à ménager une suite de salles et de cabinets favorable aux réunions nombreuses. Une autre singularité fort louable de cet hôtel était la disposition des fenêtres qui

montaient du plancher au plafond et permettaient de jouir sans obstacle de l'air et de la vue de vastes jardins s'étendant sur les derrières de la rue Saint-Thomas du Louvre jusqu'au Carrousel et jusqu'aux Tuileries. Sous le double rapport de la commodité et de l'agrément, la réputation de l'hôtel de Rambouillet était si bien établie qu'avant de faire bâtir le Luxembourg, Marie de Médicis ordonna aux architectes d'aller en étudier la construction. L'ordonnance intérieure ne faisait pas moins d'honneur au goût inventif de la marquise. Elle s'avisa la première de faire décorer les lambris d'autres couleurs que le rouge et le tanné, les seules usitées jusqu'alors; on connaît le surnom de *la Chambre bleue* donné par les contemporains au principal salon dont l'ameublement était en effet tout en velours bleu, encadré de bordures brochées en or et en argent.

Mme de Rambouillet réunissait d'ailleurs en elle tous les attraits d'une maîtresse de maison accomplie. Belle et gracieuse, mais exempte de coquetterie et de prétentions personnelles, son affabilité, son obligeance, sa libéralité empressée, la sûreté de son commerce, son dévouement à ses amis inspirèrent des attachements profonds, sincères, et firent de sa personne l'objet d'un véritable culte. Les écrivains de l'époque sont unanimes pour lui rendre hommage. C'est qu'entre ses autres mérites la marquise eut celui de comprendre le véritable esprit de la société de son temps. Un élément nouveau et puissant venait d'y pénétrer. L'aristocratie d'intelligence prenait son rang à côté de l'aristocratie de naissance. Mme de Rambouillet saisit avec empressement le patronage des lettres, que lui abandonnaient, comme on l'a remarqué avec justesse, la sévère économie d'Henri IV et de Sully, l'indifférence des ministres qui se succédèrent jusqu'à Richelieu, et les prétentions outrées à la gloire littéraire qui rendaient la protection même du cardinal intolérable aux esprits indépendants. Chez Mme de Rambouillet, le plus humble homme de lettres se savait sur un pied d'égalité parfaite avec les grands seigneurs dont il s'honorait jusque-là d'être le *domestique*. Voiture n'y était pas moins bien accueilli que Monsieur, ni Segrais que Mademoiselle. Aussi tous briguèrent-ils l'honneur d'être admis dès leurs débuts dans ce salon, qui resta ouvert plus de cinquante ans, et où se succédèrent les générations d'écrivains qui remplissent la première moitié du dix-septième siècle. Ce furent d'abord Malherbe et Racan, qui trouvèrent en commun le célèbre anagramme de la marquise : *Arthénice;* puis cette élite d'esprits distingués qui contribuèrent puissamment à la formation de la langue et du goût : Costar, Sarrazin, Conrart, Patru, Balzac, Segrais, Godeau et Voiture, le familier le plus assidu de l'hôtel Rambouillet, et Corneille, qui venait de se révéler par la comédie de *Mélite;* enfin, la génération qui remplit l'interrègne de Corneille à Molière, Scarron, Saint-Évremond, Benserade, le duc de La Rochefoucauld, etc. Ceux même qui par leur caractère ou leur génie semblent le plus éloignés de cette société mondaine tinrent à honneur d'y paraître, ne fût-ce qu'une fois. Armand du Plessis, le futur cardinal de Richelieu, qui se piquait, comme on sait, d'être un cavalier accompli, y soutint, dit-on, une *thèse d'amour*, et le célèbre mot de Voiture atteste que Bossuet, encore adolescent, y prononça l'un de ses premiers sermons.

Si l'hôtel Rambouillet a reçu des écrivains qui le fréquentaient son titre de gloire le plus durable, il faut reconnaître qu'il ne doit pas moins aux femmes que leur rang et leur esprit faisaient doublement illustres. L'auteur de romans tour à tour trop vantés et trop dépréciés, et qui ont précisément pour incontestable mérite d'être la peinture fidèle de l'hôtel Rambouillet, Mlle de Scudéry s'y rencontrait avec Mlle Coligny, devenue célèbre sous le nom de comtesse de la Suze, et avec la marquise de Sablé, celle qui devait inspirer à La Rochefoucauld ses *Maximes*. Au milieu d'un cercle de femmes du plus haut rang et de l'esprit le plus délicat brillait Mlle de Bourbon-Condé, plus tard duchesse de Longueville, que son éclatante beauté et sa grâce nonchalante faisaient l'idole de toute cette société; et ce n'était pas une médiocre gloire pour Mme de Rambouillet et pour sa fille Julie, l'héroïne de la fameuse *Guirlande*, que de soutenir ce redoutable voisinage. A tous ces titres, l'hôtel Rambouillet devait exercer une durable et profonde influence sur la littérature et la société du dix-septième siècle. Du contact des deux aristocraties, de l'esprit et du rang, jusqu'alors séparées, sortit un art tout nouveau, cet art de la conversation, qui fut pendant deux siècles le principal prestige de nos salons. Les beaux-esprits qui remplissaient la *chambre bleue*, Ménage, Godeau, et surtout Voiture, créèrent une branche toute spéciale de notre littérature, celle qu'on peut appeler la littérature de société. C'est là que naquirent quelques-uns des ingénieux badinages qui sont les chefs-d'œuvre du genre, et qui recèlent déjà cette grâce, cette vivacité d'esprit, cette délicatesse raffinée des sentiments, des idées et du langage, éléments essentiels du goût épuré dont Racine, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère allaient s'inspirer.

D'où vient donc le discrédit où tomba dès la génération suivante le nom d'hôtel de Rambouillet, en dépit de tant d'éminents services rendus à l'esprit et au goût français? Il importe d'expliquer cette singulière méprise, dont l'origine tient à un entraînement de l'opinion, toujours si prompte et si extrême dans ses réactions. L'hôtel de Rambouillet, disons-le, ne se maintint pas jusqu'au bout à la hauteur de ce début. Peu à peu des défauts qui n'étaient que l'exagération

qualités s'y glissèrent, à la faveur de la
natie absolue que des femmes d'un esprit
'é, telle que Mlle de Scudéry, finirent par
ær. On sait le rigoureux et injuste accueil
reçut *Polyeucte*; le goût des divertisse-
et surtout des tours de force poétiques,
imés, acrostiches, rondeaux, s'y fit de plus
s sentir, et finit par y introduire un vé-
jargon. Les principaux habitués de ce sa-
irent des surnoms prétentieux. Chapelain
la *Chrysante*, Sarrasin *Sésostris*, La
nède *Calpurnius*, Scudéry *Sarraïde*. On
dans le *Dictionnaire des Précieuses*
le Rambouillet désignée sous le pseudo-
de *Roselinde*, et Julie, sa fille, sous celui
malide. Tallemant reproche encore à la
ise son aversion outrée pour certains mots
farouchaient ses oreilles délicates et que
emple fit bannir de la société polie, où ils
remplacés par des équivalents insuffisants.
u'il y a loin de ces légers travers aux ri-
énormes des cercles qui se formèrent à
tion du célèbre hôtel! Ce n'est qu'à la
oite copie que Molière s'est attaqué; il
ivrer aux rires du public ce nom de *pré-*
, dont s'honoraient Mme de Sévigné et tant
s femmes illustres, qu'après qu'il eut été
et profané par les imitatrices dont regor-
t la ville et la province. Les conscien-
s recherches de M. Rœderer dans son
re de la société polie en France, et les
quables publications de M. Cousin sur la
re moitié du dix-septième siècle, ont hau-
t vengé l'illustre hôtel de ces injustes ac-
ns en établissant la vérité sur ce point, de
n la plus péremptoire. Il y a d'ailleurs un
gnage précieux, et qui eût suffi à défaut
preuve; c'est celui d'un juge très-com-
, de Ménage, qui rapporte que tout l'hôtel
mbouillet, la marquise en tête, assistait à
nière représentation des *Précieuses ridi-*
et que la pièce « fut jouée avec un applau-
ent général ». Enfin, on sait que Molière,
rien n'autorise à suspecter la sincérité,
te hautement dans la préface des *Femmes*
tes contre toute allusion injurieuse à des
nages qui avaient droit à tous les respects.
irable bon sens qui est au fond de toutes
vres, de la farce des *Précieuses ridicules*
e de la comédie des *Femmes savantes*,
ervait de toute confusion et de toute in-
. Par son caractère d'ailleurs, comme par
prit, Mme de Rambouillet était au-dessus
te atteinte. Elle sut maintenir son salon à
des intrigues politiques, et se refusa haute-
servir la police peu scrupuleuse du car-
en déclarant tout net à l'émissaire qui ve-
onder ses dispositions qu'elle se sentait
propre au métier d'espion ». L'épouse et
re de famille n'étaient pas moins accom-
que l'amie et la maîtresse de maison. La
ise vécut en parfaite harmonie avec son
mari, et jamais la médisance n'éleva un soupçon sur la pureté de sa vie. On ne lui a jamais reproché que de traiter M. de Rambouillet avec trop de cérémonie et de respect. On retrouve jusque dans son intimité la plus étroite cette délicatesse et cette réserve qui étaient les traits distinctifs de son caractère et qui imprimaient à ses relations un charme exquis. Son cœur fut éprouvé de bonne heure par les plus cruels chagrins, qui n'altérèrent ni l'urbanité de son commerce, ni même l'enjouement de cet esprit aimable, ni la sérénité de cette âme saine. De ses sept enfants, les deux fils moururent prématurément, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge, sur le champ de bataille de Nordlingue. Trois des filles entrèrent en religion; les deux autres firent de grandes alliances, mais furent obligées de se séparer de leur mère pour suivre leurs maris en province. L'une, la célèbre Julie, épousa M. de Montausier, qui l'emmena dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. L'autre épousa le comte de Grignan, ce grand seigneur provençal qui devait être ensuite le gendre de Mme de Sévigné.

La vieillesse de Mme de Rambouillet fut aussi sombre et aussi triste que le cours de sa vie avait été brillant et joyeux. Le mariage de Julie, l'idole du sanctuaire, les dissensions de la Fronde, la fondation de cercles rivaux, notamment de celui de Mlle de Scudéry, l'éloignement ou la retraite de plusieurs des familiers les plus assidus de l'hôtel, la mort de Voiture, qui avait été si longtemps le *génie du lieu*, toutes ces causes réunies donnèrent le signal d'une dispersion qui alla croissant avec les années. Toutefois, la marquise ne tomba jamais dans un complet isolement. Ses vieilles amitiés lui restèrent fidèles jusqu'au bout, et son salon ne se ferma qu'à sa mort. De douloureuses infirmités qui l'avaient toujours tourmentée, redoublèrent dans ses dernières années. C'est sans doute vers cette époque qu'elle composa son épitaphe, qui respire une si morose mélancolie. La voici, telle que Ménage nous l'a transmise, dans ses *Observations sur les poésies de Malherbe* :

> Ici gist Arthénice, exempte des rigueurs,
> Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie.
> Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
> Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Ces vers, si l'on omet un quatrain, dont l'origine est contestée et que M. Cousin voudrait plutôt attribuer à Malherbe, sont la seule œuvre littéraire connue d'une femme qui aimait avec passion les écrivains et les poëtes, mais qui ne songea jamais à prendre rang parmi eux. Les rares lettres d'elle qui ont été publiées sont d'un tour ingénieux mais subtil, et n'ont pas dû *mettre*, quoi qu'en dise Rœderer, ceux qui les recevaient *au supplice de la simplicité*.

L'unique, mais incontestable titre de gloire de Mme de Rambouillet, c'est cette hospitalité si gracieuse et si brillante qu'elle offrit pendant

plus d'un demi-siècle à l'élite de la *société* de son temps. Son nom est inséparable des annales de l'une des plus importantes périodes de la littérature et de la société françaises. L'hôtel de Rambouillet ouvre une ère nouvelle, et l'on peut affirmer qu'aucun des salons qui lui ont succédé n'a exercé une suprématie plus éclatante ni surtout plus utile. La langue ne lui doit pas moins que les mœurs ; il a puissamment contribué à fonder la grammaire et la politesse, deux choses qui se tiennent par un lien plus étroit qu'on ne serait tenté de le croire. Aux yeux de tout dévot littéraire le temple de *la déesse d'Athènes*, pour parler comme Mlle de Montpensier dans *la Princesse de Paphlagonie*, sera toujours un véritable sanctuaire. E. Crépet.

Rœderer, *Mémoire pour servir à l'hist. de la société polie en France pendant le dix-septième siècle.* — V. Cousin, *Jeunesse de Mme de Longueville*, *Mme de Sablé*, etc.

RAMBOUILLET. *Voy.* Angennes.

RAMBOUR (*Abraham*), théologien protestant, né vers 1590, à Sedan, où il est mort, en 1651. Il fit à l'académie de Sedan d'excellentes études, qu'il couronna par une thèse *De potestate Ecclesiæ* (1608, in-8°). Après avoir dirigé la paroisse de Francheval, il fut admis en 1616 au nombre des pasteurs de Sedan, et y obtint en 1620 la chaire de théologie et d'hébreu; l'académie lui décerna quatre fois les honneurs du rectorat. Il fit preuve, dans ses écrits et dans ses thèses, d'une vaste et profonde érudition dans tout ce qui avait rapport à l'antiquité sacrée. « Les recherches curieuses dont ils sont remplis, dit l'abbé Boulliot, l'esprit de critique qui les assaisonne, les fait estimer des théologiens protestants et même de ceux de la communion romaine. » Nous citerons de lui : *De Christo redemptore*, Sedan, 1620, in-4°, et *Traité de l'adoration des images*, ibid., 1635, in-8°. Ses thèses, au nombre de 61, ont été insérées dans le *Thesaurus theologiæ sedanensis* de J. de Vaux, t. II.

Parmi les autres membres de la famille Rambour, on remarque notamment deux peintres, *Jacob* et N*, qui s'étaient réfugiés en Hollande.

P. Norbert, *Hist. de Sedan.* — Boulliot, *Biogr. ardennaise.* — Haag frères, *La France protest.*

* **RAMBUTEAU** (*Claude-Philibert* Barthelot, comte de), administrateur français, né à Charnay, le 9 novembre 1781. Issu d'une noble famille de Bourgogne, il se préparait à entrer à l'École polytechnique quand la mort de sa mère changea la direction de sa carrière. Envoyé en 1809 par le département de Saône-et-Loire pour complimenter Napoléon Ier de ses victoires sur l'Autriche, il épousa vers cette époque la fille du comte Louis de Narbonne, qui le fit nommer chambellan de l'empereur. Il fut en 1811 chargé d'une mission extraordinaire en Westphalie, et à son retour nommé préfet du département du Simplon. Lors de la retraite de l'armée d'Italie, les troupes françaises trouvèrent dans les heureuses dispositions qu'il avait prises des secours aussi efficaces qu'inattendus, et quand les Autrichiens se montrèrent, il réunit huit à neuf cents Français, et parvint, après dix jours d'une marche pénible, à les ramener à Chambéry. Appelé, le 8 janvier 1814, à la préfecture de la Loire, il forma quatre bataillons de garde nationale mobile, qu'il conduisit lui-même au général Augereau, et imprima assez d'activité à la fabrique d'armes de Saint-Étienne pour lui faire produire huit cents fusils par jour. L'ennemi, qui s'était présenté dans le département le 22 janvier, y fut constamment tenu en échec, et la capitulation de Roanne, le 11 avril, put seule mettre un terme à des efforts que n'avaient pu affaiblir ni la prise de Lyon ni celle de Paris. La restauration maintint M. de Rambuteau à son poste, et le département où il venait de liquider plus de deux millions de créances sur le gouvernement entre dix-sept mille parties prenantes, l'envoya en 1815 à la chambre des représentants en consignant dans le procès-verbal de son élection que ce choix était un hommage de la reconnaissance publique. Il fut nommé successivement préfet de l'Allier (6 avril 1815), de l'Aude (20 avril), et de Tarn-et-Garonne (15 mai). La seconde restauration le destitua le 14 juillet 1815. M. de Rambuteau se retira alors dans sa terre de Charnay. En 1827, il consentit à représenter l'arrondissement de Mâcon à la chambre des députés, où il vota avec l'opposition libérale. Dévoué à la dynastie issue de la révolution de Juillet, il quitta la chambre pour remplacer M. de Bondy à la préfecture de la Seine (22 juin 1833), devint pair de France (11 septembre 1835), membre libre de l'Académie des beaux-arts (1843), grand officier de la Légion d'honneur (1844), et conseiller d'État (1833). M. de Rambuteau demeura préfet de la Seine jusqu'au 24 février 1848; et pendant les quinze années que durèrent ses fonctions, il acquit des droits à la reconnaissance de ses administrés. Son nom a été donné à l'une des principales rues de Paris. D'immenses travaux changèrent la physionomie de la capitale. Secondé par un conseil municipal éclairé, bien que privé des ressources d'une législation en matière d'expropriation moins favorable qu'elle l'est de nos jours pour se plier aux volontés du pouvoir administratif, M. de Rambuteau renouvela la face de Paris. Les vieilles rues furent rendues plus praticables; cent vingt kilomètres d'égouts furent remaniés, les boulevards nivelés, les quais et les places plantés d'arbres, et l'éclairage au gaz fut presque partout substitué aux lanternes de M. de Sartine. Vingt-sept boulevards extérieurs furent commencés; on modifia et décora les places de la Concorde et de la Bastille; les Champs-Élysées se couvrirent d'hôtels. Des terrains incultes et des marais, dans les faubourgs du Temple, Saint-Martin et Montmartre et dans le clos Saint-Lazare se transformèrent en quartiers salubres et aérés. Parmi les édifices restaurés ou construits, il faut

Hôtel-de-Ville, la Sainte-Chapelle, Notre-
le-Lorette, la Madeleine, Saint-Vincent-
, le Collège de France, le grand hôpital
sière, les prisons modèles de La Roquette
:azas, les fontaines Cuvier, Richelieu et
alpice, etc. H. Fisquet.

et Saint-Edme, *Hommes du jour*. — Vapereau, : *contemp.* — *Moniteur universel*, 1833 à 1848.

MÉ (*François-Alfred*), archéologue fran-
à Rennes, le 12 décembre 1826. Il suivit
les cours de l'école d'administration, et
a suppression de cette école il se fit re-
avocat à la cour de Rennes. On a de lui:
'e de la céramique au moyen âge;
: sur les carrelages historiés en France
ngleterre (Strasbourg, 1858, 7 liv. in-8°,
beaucoup d'articles dans les *Annales*
logiques, le *Bulletin monumental*, et
anges d'histoire et d'archéologie bre-
(1855-1858). M. Ramé s'occupe d'une
e des arts en Bretagne, qui doit former
lumes avec planches et atlas.
P. L—t.

. *particuliers.*

EAU (*Jean-Philippe*), célèbre musi-
nçais, né à Dijon, le 25 octobre 1683,
Paris, le 12 septembre 1764. Son père,
ait passionnément la musique, lui enseigna
niers éléments de cet art aussitôt qu'il
état de les comprendre, et à l'âge de
: l'enfant exécutait déjà sur le clavecin
pèce de musique, qu'il déchiffrait avec
erturbable aplomb. Bien que de si heu-
dispositions annonçassent une vocation
ses parents', qui le destinaient à la ma-
re, lui firent interrompre ses études
es pour le faire entrer au collége des
de Dijon, où cinquante ans auparavant
avait fait ses humanités. Mais si Ra-
evait être un jour un des hommes émi-
e son siècle, il débuta par être un des
auvais écoliers des bons pères : ses de-
aient constammennt négligés. Entraîné
passion pour la musique, à défaut de
églé, il surchargeait ses livres de classe
de ses camarades de lignes parallèles
s de traits de solféges ou de fragments
les. Les punitions que son indiscipline lui
sans cesse, loin de le corriger, ne fai-
u contraire qu'irriter davantage sa na-
omptable. Les choses en vinrent au point
Pères jésuites prièrent les parents de
de les débarrasser d'un tel élève, et le
hilippe fut renvoyé à sa famille avant
terminé sa quatrième, sachant fort peu
, encore moins de grec, et pas du tout
ais. Dès que Rameau fut délivré du
il s'adonna à ses travaux artistiques avec
ardeur dont il était susceptible, s'exer-
ernativement sur le clavecin, sur l'orgue,
iolon, et joignant à ce travail, en partie
ue, les leçons de son père et de deux ou trois organistes de Dijon qui lui enseignaient tant bien que mal quelques règles de contre-point. Mais une circonstance inattendue vint bientôt jeter le trouble dans son existence. Rameau avait atteint sa dix-septième année. Les fréquentes occasions qu'il avait de voir une jeune veuve du voisinage firent éclore dans son cœur une passion des plus violentes, et pendant près d'une année la musique fut pour ainsi dire mise de côté. Il passait tout son temps auprès de celle qu'il aimait, ou à lui écrire lorsqu'il en était éloigné. Comme ses lettres étaient remplies de fautes d'orthographe, la jolie veuve le fit rougir de son ignorance. Le jeune musicien se sentit profondément humilié, et l'amour qui lui faisait négliger son art eut du moins pour lui l'avantage de le forcer à apprendre sa langue. Inquiet sur les conséquences de cette intrigue, le père de Rameau crut que l'éloignement était le remède le plus efficace, et se décida à envoyer son fils en Italie. Il avait consenti à lui laisser suivre sa vocation, et il pensait que ce voyage le ramènerait à la culture de l'art qu'il négligeait. Selon le désir de son père, Rameau franchit les Alpes, mais il n'alla que jusqu'à Milan, où il arriva en 1701. Quoiqu'à un âge où son oreille semblait devoir être sensible au charme des mélodies italiennes, il en fut si peu impressionné qu'il ne fit qu'un court séjour dans la capitale de la Lombardie, et rien n'indique dans les œuvres qu'il publia plus tard qu'il ait jamais tiré le moindre profit de ce qu'il avait pu entendre dans ce pays. On ne voit en effet aucune trace du style italien dans ses ouvrages.

A Milan, Rameau rencontra un directeur de théâtre qui recrutait une troupe de chanteurs et un orchestre pour donner des représentations dans le midi de la France, et qui l'engagea dans sa troupe en qualité de premier violon. Le jeune artiste quitta l'Italie, et visita à plusieurs reprises Marseille, Nîmes, Lyon, Montpellier, Albi, et d'autres villes. Mais si son violon le faisait vivre, l'orgue était sa passion, et partout où il trouvait l'occasion de toucher cet instrument, il excitait l'admiration. Après quelques années de cette vie nomade, Rameau retourna à Dijon; il n'y resta que peu de temps, malgré les instances qu'on fit auprès de lui pour qu'il se fixât dans sa ville natale et l'offre qu'il reçut de la place d'organiste de la Sainte-Chapelle. Son esprit rêvait la gloire, qu'il ne croyait pouvoir trouver qu'à Paris, et en 1717 il arriva dans la capitale, inconnu, âgé déjà de trente-quatre ans, mais plein de courage et d'audace. Le célèbre organiste Marchand possédait alors sans partage la faveur du public parisien; la foule se pressait à l'église des Grands-Cordeliers chaque fois qu'il s'y faisait entendre. Afin de ne perdre aucune occasion d'étudier la manière de ce maître, Rameau alla se loger près du couvent. Il se fit présenter à Marchand. Celui-ci l'accueillit avec bienveillance, lui donna des conseils, et l'em-

ploya comme suppléant aux orgues des Jésuites et des Pères de la Merci, qui lui étaient également confiées; mais bientôt, s'apercevant de la supériorité du jeu de son protégé, il comprit qu'il allait avoir un rival trop redoutable, et dès lors il mit autant d'acharnement à le desservir qu'il avait d'abord témoigné d'empressement à lui être utile. Rameau voyait diminuer le peu d'élèves qu'il avait; sa position devenait chaque jour de plus en plus précaire, lorsque la place d'organiste de Saint-Paul fut mise au concours. Il n'hésita pas à se présenter, et la lutte s'engagea entre lui et Daquin. Malheureusement pour Rameau, Marchand fut nommé juge du concours, et Daquin fut proclamé organiste de l'église Saint-Paul. Daquin était, il est vrai, un improvisateur brillant, plein de feu, ayant une connaissance parfaite des ressources de l'instrument; mais il suffit de comparer les excellentes pièces d'orgue et de clavecin de Rameau aux très-faibles productions de Daquin dans le même genre, pour être convaincu de l'iniquité du jugement de Marchand. Rameau, à bout de ressources, se décida à accepter la place d'organiste de l'église Saint-Étienne, à Lille; mais bientôt il quitta cette ville pour aller remplir les mêmes fonctions à la cathédrale de Clermont, en Auvergne. Là, au milieu des montagnes, dans un pays éloigné du centre des arts, Rameau profita des loisirs que sa place lui laissait pour se livrer, dans le calme et la solitude, à de profondes méditations, qui allaient l'amener à créer le premier système d'harmonie qui ait été produit. Il consacra quatre années à ce travail, et, ce qui est remarquable, c'est que chez lui des études aussi sérieuses sur la partie spéculative de la musique ne portèrent nullement atteinte à l'imagination de l'artiste et ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre de cantates, de motets, de pièces d'orgue et de clavecin ayant un cachet d'originalité et une indépendance de style qu'il dut peut-être à l'isolement dans lequel il se trouvait à l'époque où il les écrivit.

Rameau, brûlant du désir de se manifester au monde musical, comprit que le moment était venu de retourner à Paris et d'y publier ses ouvrages; il comptait surtout sur son traité d'harmonie, qu'il espérait devoir faire une grande sensation. Mais un engagement le liait encore pour plusieurs années avec le chapitre de Clermont, et l'évêque ainsi que les chanoines, qui tenaient à leur organiste, lui refusèrent son congé. Rameau, voyant que ses sollicitations n'aboutissaient à rien, eut recours à un autre moyen. On était alors dans l'octave de la Fête-Dieu. Le lundi à l'office du matin Rameau monte à l'orgue, touche à peine quelques notes, et se retire en fermant les portes avec violence. On pensa que le souffleur ne s'était pas trouvé à son poste ou qu'il était survenu quelque autre incident imprévu, et il n'y eut point d'observation à cet égard. Mais au salut du soir Rameau, combinant les jeux les plus bizarres et les plus grotesques, accumule, dans une improvisation incohérente, tout ce qu'il peut imaginer de plus dissonnances, d'effets déchirants pour l'oreille. Grand scandale au chœur! La sonnette retentit plusieurs fois avec impatience; Rameau n'en continue pas moins. Les chanoines s'agitaient sur leurs stalles. On se regarde, on s'étonne, on s'interroge : l'organiste a-t-il perdu l'esprit? est-il possédé du démon? Enfin le sacristain court lui intimer l'ordre de sortir à l'instant. C'était là ce que Rameau souhaitait. Une mercuriale solennelle ne se fit pas attendre, et lorsque les chanoines lui reprochèrent sa conduite scandaleuse, l'artiste répondit qu'on devait s'attendre à des choses aussi désagréables si l'on continuait à vouloir le retenir à Clermont. Le chapitre comprit qu'il ne parviendrait pas à modifier une résolution si fortement arrêtée; il consentit à la résiliation de l'engagement, et Rameau fut libre de partir. Mais celui-ci ne voulut pas s'éloigner sans effacer par un coup d'éclat cette impression défavorable; il adressa ses excuses au chapitre métropolitain, et lui fit ses adieux le jeudi de l'Octave, après la rentrée de la procession, en touchant l'orgue de manière à laisser les plus vifs regrets.

A peine arrivé à Paris, en 1721, il y publia les morceaux qu'il avait composés dans sa retraite; ils obtinrent un brillant succès, et lui valurent des admirateurs, des élèves, et la place d'organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. L'année suivante il fit paraître son *Traité d'harmonie*. Cet ouvrage, qui s'éloignait complétement de la routine généralement suivie, ne fut pas compris; mais les critiques qu'on en fit tournèrent au profit de son auteur, en attirant sur lui l'attention du public. Un des plus vifs désirs de Rameau était de pouvoir travailler pour le théâtre. Alors, comme aujourd'hui, les portes de l'Opéra ne s'ouvraient pas facilement aux nouveaux compositeurs. Piron, compatriote de Rameau, lui conseilla de s'essayer dans quelques airs de danse et morceaux de chant, qu'on intercalait dans les pièces de l'Opéra-Comique de la Foire. Rameau se mit à l'œuvre, et écrivit de la musique pour plusieurs pièces de Piron, telles que *La Rose*, *Le Faux prodigue*, *L'Enlèvement d'Arlequin*, etc. Toutefois ces essais ne lui faisaient pas négliger ses études théoriques. En 1726 il publia son *Nouveau système de musique théorique*, où il développait sa théorie de la basse fondamentale, qu'il avait déjà indiquée dans son *Traité d'harmonie*, puis en 1732 sa *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavecin et pour l'orgue*. Ces trois ouvrages lui avaient fait la réputation de savant théoricien; il était cité comme un des meilleurs organistes; ses compositions instrumentales étaient très-recherchées. Cependant Rameau était loin d'être satisfait. Il rêvait le théâtre, et se tour-

mentait de la pensée qu'il allait bientôt entrer dans sa cinquantième année sans avoir encore pu parvenir à la scène de l'Opéra. Il s'était inutilement adressé pour avoir un poëme à l'académicien Houdard de la Motte, qui, ennemi déclaré de la science en musique, n'admettait pas qu'un savant théoricien pût faire de la musique agréable. Deux autres écrivains, Roy et Danchet, avaient également refusé de lui confier un ouvrage. Rameau se désespérait. Une circonstance vint cependant ranimer son courage.

Rameau était devenu maître de clavecin et d'accompagnement de Mme de La Popelinière, femme du célèbre fermier général de ce nom (voy. LE RICHE DE LA POPELINIÈRE). La maison que l'opulent financier possédait à Passy était alors le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville offraient de plus distingué. Amateur passionné des lettres et des arts, poëte et musicien lui-même, il avait fait construire une salle de spectacle et entretenait un orchestre à son service. M. de La Popelinière se fit le protecteur de Rameau, qu'il admit bientôt dans son intimité, et obtint que Voltaire écrivît pour lui un opéra, dont le sujet était *Samson*. Rameau en composa la musique, qui fut entendue et applaudie chez le fermier général; mais des scrupules religieux firent repousser ce sujet biblique par Thuret, alors directeur de l'Académie royale de musique (1). Rameau, découragé, sembla vouloir renoncer au théâtre; mais M. de La Popelinière tint bon, et décida l'abbé Pellegrin (*voy.* ce nom) à lui confier le livret de son opéra d'*Hippolyte et Aricie*. Il avait alors près de cinquante ans. Le talent de Rameau comme compositeur dramatique lui inspirait peu de confiance; aussi exigea-t-il que le musicien lui souscrivît une obligation de 600 livres comme garantie contre la chute de l'ouvrage. Lorsque la musique du premier acte fut terminée, on en fit l'essai chez M. de La Popelinière, où elle excita l'enthousiasme général. A la fin de la séance, un petit vieillard, assez mal vêtu, s'avança au milieu de la foule, qui s'empressait de féliciter le compositeur. C'était l'abbé Pellegrin : « Monsieur, dit-il à Rameau, de semblable musique n'a pas besoin de caution »; et il déchira devant tout le monde le billet de 600 livres que l'artiste lui avait souscrit. Peu de temps après, l'ouvrage fut mis en répétition à l'Opéra, et la première représentation eut lieu le 1er octobre 1733. Il commença pour Rameau une nouvelle série d'épreuves.

Depuis Lully, il y avait eu des compositeurs de talent, mais aucun génie créateur ne s'était révélé. Campra, Colasse, Desmarest, Mouret, et les autres successeurs de Lully avaient suivi pas à pas les traces du grand musicien, que l'on considérait comme un modèle qui ne devait jamais être surpassé. Rameau procéda d'une autre manière. Ses airs étaient plus accusés, ses rhythmes plus variés; aux mouvements, presque toujours lents, il en substituait de vifs et d'animés. Ses chœurs avaient plus d'effet et d'énergie, et ce qui étonnait surtout, c'était la nouveauté et l'imprévu de sa modulation, la force de son harmonie, la vigueur de son orchestre et les combinaisons d'une instrumentation bien plus riche de formes et de détails que celles de ses prédécesseurs. Dans les partitions de Lully et de ses successeurs, les instruments à vent n'apparaissaient que pour doubler les instruments à cordes dans les *forte*, et pour jouer seuls et divisés en familles de flûtes et de hautbois, des ritournelles de quelques mesures (*voy.* LULLY). Rameau, abandonnant ce système, faisait faire des rentrées aux flûtes, aux hautbois, sans interrompre la symphonie; chaque instrument avait une partie indépendante et distincte, un rôle différent. C'était, en un mot, l'essai de ce qui a été pratiqué depuis. Toutes ces innovations avaient transpiré dans le public avant l'apparition d'*Hippolyte et Aricie* sur la scène. Le début de Rameau au théâtre annonçait une révolution de l'art; il excita une grande fermentation dans les esprits. Les admirateurs de la musique de Lully jetèrent feu et flamme contre l'audacieux compositeur qui se frayait une route nouvelle. Ils condamnèrent le style de son opéra, qu'ils appelaient bizarre, en l'accusant d'être dépourvu de mélodie. Rameau était sans doute inférieur à l'auteur d'*Armide*, dans le récitatif; il était peut-être moins correct dans sa manière d'écrire. On pouvait discuter sur l'agrément de sa musique, mais non lui refuser le mérite de l'invention. Telle fut cependant l'opposition que souleva d'abord l'opéra d'*Hippolyte et Aricie*, qu'à la première représentation l'ouvrage eut peine à arriver jusqu'à la fin. Dans son *Nouvelliste du Parnasse*, l'abbé Desfontaines blâma Rameau de vouloir substituer les spéculations harmoniques aux jouissances de l'oreille. J.-J. Rousseau disait qu'il fallait renvoyer aux Iroquois ce distillateur d'accords baroques. Les pamphlets, les couplets satiriques accablèrent le compositeur; on fit courir contre lui l'épigramme suivante :

> Si le difficile est le beau
> C'est un grand homme que Rameau.
> Mais si le beau par aventure
> N'était que la simple nature,
> Quel petit homme que Rameau !

Cependant, au milieu de tous ces détracteurs, un artiste dont le sens était droit et le cœur élevé, Campra, l'un des meilleurs rejetons de l'ancienne école de Lully, osa protester contre ce jugement : « Ne vous trompez pas, répondit-il à ses confrères, qui dénigraient l'œuvre et l'auteur, il y a plus de musique dans cet opéra que dans tous les nôtres, et cet homme que vous voyez là nous éclipsera tous. »

Rameau, déconcerté par ses critiques, prit la

(1) Plus tard, Rameau employa, dit-on, dans son opéra de *Zoroastre* la musique qu'il avait composée pour celui de *Samson*, dont la partition a été perdue.

résolution de renoncer au théâtre : « J'avais cru, disait-il, que mon goût plairait au public; je vois que j'étais dans l'erreur : il est inutile de persévérer. » Fort heureusement, ceux qui le protégeaient contre ses ennemis ne se laissèrent point ébranler comme lui. Ils prirent sa défense, ramenèrent insensiblement l'opinion publique, et finirent par fixer l'attention sur une œuvre qu'on avait jugée avec légèreté. Tout Paris voulut entendre l'*Hippolyte et Aricie*, et bientôt l'enthousiasme que cet opéra excita vint dédommager l'auteur de toute l'amertume dont l'envie l'avait abreuvé. Rameau reprit courage. Ce qu'on lui avait surtout reproché, c'était, comme nous l'avons dit, la sévérité, la bizarrerie, l'excès d'originalité, l'abus des dissonances et des modulations. Il répondit victorieusement à ces accusations, qui tendaient à nier ses facultés mélodiques, en écrivant la musique du ballet des *Indes galantes*, qui fut représenté pour la première fois, à l'Opéra, le 23 août 1735. Ce qu'on appelait alors ballet ne ressemblait nullement à ce que nous nommons ainsi de nos jours. C'était un opéra où la danse tenait une assez grande place, mais où elle n'était amenée que par une succession de scènes chantées (1). En général, chaque acte formait une action séparée ; mais la réunion de tous les actes se rapportait au titre de la pièce. Rameau montra dans ce nouvel ouvrage toute la flexibilité de son talent. Les airs chantés, et surtout ceux consacrés à la danse, furent couverts d'applaudissements, et ce succès s'augmenta lorsque ensuite le compositeur ajouta à son œuvre l'air de l'entrée des *Sauvages*, dont la mélodie, pleine de vigueur et d'un beau caractère, devint promptement populaire. Deux ans après, le 24 août 1737, il donna un troisième ouvrage, *Castor et Pollux*, opéra en cinq actes, dans lequel on remarque particulièrement le chœur *Que tout gémisse*, le fameux air *Tristes apprêts, pâles flambeaux*, le chœur de l'acte de l'enfer, *Brisons tous nos fers*, et le charmant air des Champs-Élysées, *Dans ces doux asiles*. Jusque là, le talent dramatique du compositeur avait pu, sinon être contesté, du moins être mis en discussion; mais son *Castor et Pollux*, qui est à juste titre considéré comme son chef-d'œuvre, ferma la bouche à ses détracteurs, et à partir de ce moment Rameau régna en maître sur la scène lyrique française. Une foule d'autres productions pour le théâtre, parmi lesquelles nous citerons notamment *Dardanus* (1739) et *Zoroastre* (1749), succédèrent à *Castor et Pollux*, et attestèrent chez Rameau une prodigieuse facilité de travail. En effet, bien qu'il eût donné son premier opéra à l'âge de cinquante ans et qu'il fût presque constamment occupé de la rédaction de ses traités sur la théorie de l'harmonie et de la polémique qu'ils soulevaient, il n'en fit pas moins représenter à l'Opéra dans l'espace de vingt-sept ans vingt-deux grands opéras ou opéras-ballets. Il avait soixante-dix-sept ans lorsqu'en 1760 il fit jouer *Les Paladins*, son dernier ouvrage. Louis XV, désirant récompenser dignement tant de travaux, créa d'abord pour Rameau la charge de compositeur de son cabinet. Plus tard, ce monarque lui accorda des lettres de noblesse et le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Plusieurs académies avaient ouvert leurs portes au musicien. Enfin, les habitants de Dijon, fiers de la célébrité de leur compatriote, voulurent lui témoigner ostensiblement leur gratitude et leur admiration, et les magistrats de cette cité l'exemptèrent à perpétuité, lui et sa famille, de la taille et des autres impôts. Les travaux théoriques de Rameau l'occupèrent jusqu'à ses derniers jours, et il mettait la dernière main à un livre concernant les avantages que la musique devait retirer de son système harmonique, lorsqu'il mourut, le 12 septembre 1764, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses obsèques eurent lieu avec magnificence à l'église Saint-Eustache, où il fut inhumé près de Lully. La direction de l'Opéra lui fit faire un service solennel à l'Oratoire; tous les musiciens qui se trouvaient dans la capitale y prirent part, et pendant plusieurs années on célébra avec pompe dans la même église l'anniversaire de la mort de l'artiste.

Rameau était fort grand de taille, excessivement maigre, et n'avait jamais été malade. Sombre et peu sociable, il fuyait le monde et parlait peu. Dans ses promenades solitaires, il n'abordait ni ne voyait personne, et semblait absorbé dans de profondes méditations. On a fait de lui plusieurs portraits; le plus beau est celui qui a été gravé par Benoist, d'après Restout. Laborieux et naturellement modeste, il ne se mettait en avant que lorsqu'il y était entraîné par la discussion, mais il supportait impatiemment la contradiction. Bien différent de son prédécesseur Lully, il détestait l'intrigue et ne fit jamais un pas pour obtenir une faveur. Il n'en laissa pas moins à son fils et à ses deux filles, avec un nom célèbre et vénéré, une position de fortune que le produit de ses leçons, de ses ouvrages et le revenu de ses places lui avaient assurée et qu'une sévère économie avait augmentée.

Comme claveciniste et comme organiste, Rameau a laissé des œuvres qui révélèrent un prodigieux talent. Ses ouvrages dramatiques brillèrent d'un éclat plus vif encore. Cependant l'artiste semble n'avoir voulu faire de ces titres de gloire que l'accessoire de sa renommée, tant il s'est élevé par la création de son système d'harmonie, quels qu'en puissent être les défauts. Cédons ici la parole au théoricien éclairé, au savant professeur, au philosophe profond qui, mieux que personne de nos jours, sait démontrer avec la lucidité qui lui est propre les belles dé-

(1) Ce ne fut guère que quarante ans plus tard que Noverre (voy. ce nom) inventa ou introduisit en France le ballet pantomime.

couvertes de ses prédécesseurs dans la science. « C'est dans cet état, dit M. Fétis, dans sa *Biographie universelle des musiciens*, après avoir exposé quelle était la situation de la science de l'harmonie et de la composition avant Rameau, c'est dans cet état que Rameau trouva l'art. Livré à la lecture des livres de Mersenne, de Descartes et de Zurlino, dans sa solitude de Clermont, il y puisa la connaissance des nombres appliqués aux intervalles des sons. Une proposition de Descartes, où ce philosophe pose en fait que l'oreille ne saisit naturellement que les intervalles représentés par les nombres 1, 3, 5 et leurs multiples, le conduisit à considérer l'accord parfait majeur produit par la génération de ces nombres, comme le type de toute harmonie. 1 lui fournissait le son fondamental, 2 l'octave, 3 l'octave de la quinte, 4 la double octave du son fondamental, 5 la double octave de la tierce, etc. Considérant les sons d'octaves comme identiques avec les primitifs, il rapprochait les intervalles et y trouvait l'accord parfait. Pour la formation de tous les autres accords, il lui parut qu'il ne s'agissait plus que d'ajouter d'autres sons à la tierce inférieure ou supérieure des accords parfaits majeur, mineur, et d'en supprimer d'un côté pendant qu'on en ajoutait de l'autre. C'est par ces additions de tierces qu'il formait tous les accords de septième, de neuvième, etc. A l'égard des accords où la sixte et la quarte étaient caractéristiques, il les obtenait par le renversement des accords primitifs. Cette génération des accords, qui obligeait Rameau à transposer l'accord parfait pour trouver les autres intervalles nécessaires à la formation des accords dissonants, ne lui permettait pas de faire entrer les considérations de la tonalité dans son système, et tous les accords étaient autant de faits isolés qui n'avaient plus entre eux de rapports de succession. Dès lors toutes les règles des anciens harmonistes s'évanouissaient. Trop bon musicien pour ne pas comprendre qu'après avoir rejeté ces règles de succession et de résolution des accords, incompatibles avec son système, il devait y suppléer par des règles nouvelles qui n'y fussent pas contraires, il imagina sa théorie de la *basse fondamentale*. Cette basse n'était qu'un moyen de vérification de la régularité de l'harmonie, et non une basse réelle : c'est pourquoi Rameau fait remarquer dans son *Traité d'harmonie* (p. 135) qu'on ne doit point s'arrêter aux successions d'octaves et de quintes consécutives qu'elle exige. Il prescrivit des règles pour la transformation de cette basse; mais il ne put les établir que d'une manière arbitraire : tout s'opposait à ce qu'il en exposât une théorie rationnelle basée sur la nature même de l'harmonie. Ces règles avaient le défaut d'être insuffisantes pour une multitude de cas, et d'être fausses pour quelques-uns. » Tel était le système exposé par Rameau. « Nonobstant ses vices radicaux, qui ne vont pas à moins qu'à l'anéantissement de la correction dans l'art d'écrire, ajoute M. Fétis, ce système, le premier où l'on a essayé de donner une base scientifique à l'harmonie, est une création du génie. Il renferme d'ailleurs une idée vraie, féconde, et qui seule eût immortalisé son auteur : je veux parler de la considération du renversement des accords, qui appartient à Rameau, et sans laquelle il n'y a pas de système d'harmonie possible. » Tour à tour attaquée et défendue, la théorie de Rameau fut en usage pendant près de quatre-vingts ans, et ne disparut complétement que lorsqu'en 1802 Castel publia son *Traité d'harmonie*, qui était fondé sur des bases plus simples et plus rationnelles.

Voici la liste des diverses productions de Rameau : MUSIQUE DE THÉATRE : Divertissements de *L'Endriague*, comédie de Piron, à l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Germain (1725); — Idem, pour *La Rose*, au même théâtre (1728); Idem, pour *Le faux prophète*, au même théâtre; — Idem, pour *L'Enrôlement d'Arlequin*, au même théâtre; — *Samson*, tragédie lyrique de Voltaire, non représentée (1732); — *Hippolyte et Aricie*, de Pellegrin, à l'Opéra (1733); — Divertissements pour *Les Courses de Tempé*, au Théâtre-Français (1734); — *Les Indes galantes*, opéra-ballet de Fuzelier (1735); — *Les Sauvages*, acte ajouté aux *Indes galantes* (1736); — *Castor et Pollux*, tragédie lyrique de Bernard (1737); — *Les Fêtes d'Hébé, ou les Talents lyriques*, op.-ballet, de Mondorge (1739); — *Dardanus*, tragédie lyrique, de La Bruère (1739); — *La Princesse de Navarre*, comédie avec intermèdes, de Voltaire (1745); — *Les Fêtes de Polymnie*, op.-ballet en trois actes, de Cahusac (1745); — *Le Temple de la Gloire*, id. en trois actes, de Voltaire (1745); — *Zaïs*, id. en quatre actes, de Cahusac (1747); — *Pygmalion*, id., de La Motte (1748); — *Les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, id., en trois actes, de Cahusac (1748); — *Platée, ou Junon jalouse*, opéra-bouffon, d'Autreau (1749); — *Naïs*, op.-ballet, de Cahusac (1749); — *Zoroastre*, tragédie lyrique en cinq actes, de Cahusac (1749); — *La Guirlande*, acte ajouté aux *Indes Galantes*, de Marmontel (1751); — *Acanthe et Céphise*, pastorale, de Marmontel (1751); — *Daphnis et Églé*, opéra-ballet de Collé (1753); — *Lysis et Délie*, id., de Marmontel (1753); — *La Naissance d'Osiris*, id., de Cahusac (1754); — *Anacréon*, id., de Cahusac (1754); — *Zéphire*, idem; — *Nélée et Mirthis*, idem; — *Io*, idem; — *Le Retour d'Astrée*, prologue (1757); — *Les Surprises de l'Amour*, op.-ballet, de Bernard (1757); — *Les Sybarites*, idem, de Marmontel (1757); — *Les Paladins*, idem, de Monticour (1760); — *Abaris, ou les Boréales*, tragédie lyrique, non représentée; — *Linus*, idem; — *Le Procureur dupé*, opéra-comique, non représenté. Rameau a écrit en outre un assez grand

nombre de cantates. Les partitions de ses principaux opéras ont été publiées, mais seulement avec les parties de chant, la basse, les ritournelles, et la partie de premier violon. — MUSIQUE RELIGIEUSE. Rameau a laissé en manuscrit les motets à grand chœur : *In convertendo; Quam dilecta; Deus, noster refugium*, et plusieurs autres du même genre. Le motet *Laboravi*, à cinq voix et orgue, a été imprimé dans le troisième livre de son Traité d'harmonie. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : *Deux livres de pièces de clavecin*; Paris, 1706-21; — *Pièces de clavecin avec une table pour les agréments*; Paris, 1736; — *Nouvelles suites de pièces de clavecin, avec des remarques sur les différents genres de musique;* Paris, sans date; — Trois *concertos* pour le clavecin, violon et basse de viole; Paris, 1741. Rameau a laissé en manuscrit un assez grand nombre de pièces d'orgue.

THÉORIE ET DIDACTIQUE MUSICALES : *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels*; Paris, 1722, in-4°, avec supplément; — *Nouveau système de musique théorique, où l'on découvre le principe de toutes les règles nécessaires à la pratique, pour servir d'introduction au* Traité d'harmonie; Paris, in-4°; — *Plan abrégé d'une méthode nouvelle d'accompagnement pour le clavecin :* cet écrit, inséré dans le *Mercure de France*, mars 1730, était destiné à annoncer l'ouvrage suivant; — *Dissertation sur les différentes méthodes d'accompagnement pour le clavecin ou pour l'orgue, avec le plan d'une nouvelle méthode établie sur une mécanique des doigts qui fournit la succession fondamentale de l'harmonie*, etc.; Paris, 1732, in-4°; — *Lettre au P. Castel au sujet de quelques nouvelles réflexions sur la musique*, insérée dans les Mémoires de Trévoux, juillet 1736; — *Génération harmonique, ou Traité de musique théorique et pratique;* Paris, 1737, in-8°, avec planches; — *Démonstration du principe de l'harmonie, servant de base à tout l'art musical;* Paris, 1750, in-8°, avec le rapport des membres de l'Académie des sciences; — *Nouvelles réflexions sur la démonstration du principe de l'harmonie;* Paris, 1752, in-8°; — *Réflexions de M. Rameau sur la manière de former la voix, d'apprendre la musique, et sur nos facultés pour les arts d'exercice*, insérées dans le *Mercure de France*, octobre 1752; — *Extrait d'une réponse de M. Rameau à M. Euler sur l'identité des octaves*, etc.; Paris, 1753, in-8°; — *Observations sur notre instinct pour la musique et sur son principe;* Paris, 1754, in-8°; — *Erreurs sur la musique dans l'*Encyclopédie; Paris, 1755, in-8°, avec une *suite*, 1756, in-8°; — *Réponse de M. Rameau à MM. les éditeurs de l'*Encyclopédie *sur leur dernier avertissement;* Paris, broch. in-8°; — *Lettre de M. d'Alembert à M. Rameau concernant le corps sonore, avec la réponse de M. Rameau*; Paris, 1758, broch. in-8°; — *Code de musique pratique, ou méthode pour apprendre la musique*, etc.; Paris, 1760, in-4°, avec planches; — *Origine des sciences, suivie d'une controverse sur le même sujet*; Paris, 1761, in-4°; — *Lettre aux philosophes, concernant le corps sonore et la sympathie des tons*, insérée dans les *Mémoires* de Trévoux, 1762. Parmi les papiers de Rameau on a trouvé en manuscrit trois autres ouvrages ayant pour titre, le premier, *Traité de la composition des canons en musique, avec beaucoup d'exemples*; le second, *Vérités intéressantes peu connues jusqu'à nos jours*, et le troisième, *Des avantages que la musique doit retirer des nouvelles découvertes :* ce dernier ouvrage est resté inachevé.

Rameau avait eu un frère et une sœur. Son frère, *Claude* RAMEAU, habile organiste attaché à l'abbaye de Saint-Benigne et à la cathédrale de Dijon, mourut en 1761. Sa sœur, *Catherine*, qui professait le clavecin à Dijon, mourut dans cette ville, en 1762. Dieudonné DENNE-BARON.

Voltaire, *Correspondance*. — Notice sur Rameau, par Palissot, dans le *Nécrologue des hommes célèbres*, [illegible] — *Essai d'un éloge historique de feu Rameau*, dans le *Mercure de France*, 1765. — *Éloge historique de Rameau*, par Maret; Paris, 1766, in-8°. — *La Rameide*, par Jean-François Rameau, neveu du compositeur; Paris, [illegible] — De La Borde, *Essai sur la musique*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Patria, *Histoire de l'art musical en France*. — *Études philosophiques et morales sur l'histoire de la musique*, par J.-B. Labat; Paris, [illegible] — Ad. Adam, *Souvenirs d'un musicien*; Paris, [illegible]

RAMÉE (*Joseph-Jacques*), architecte français, né le 18 avril 1764, à Charlemont (Ardennes), mort le 18 mai 1842, à Beaurains, près Noyon. Son goût pour les arts se manifesta dès sa première jeunesse; à quinze ans il donnait des leçons d'architecture, et à seize il entra comme inspecteur dans les bureaux des bâtiments du comte d'Artois. Signalé comme suspect en 1792, il se réfugia à l'armée de Dumouriez, qui l'employa comme officier d'état-major. En 1794 il passa en Allemagne, construisit à Hambourg le palais de la Bourse, séjourna plusieurs années à Schwerin, où le duc de Mecklembourg le chargea de nombreux travaux, et fit de fréquentes excursions dans le Danemark. En 1811 il se rendit aux États-Unis, traça le plan de plusieurs villes dans l'État de New-York, et éleva le magnifique collége de l'Union à Shenectady. De retour en Europe en 1816, il résida quelque temps en Belgique, et s'établit enfin, en 1823, à Paris, où il publia quelques livraisons seulement d'un vaste recueil, intitulé *Jardins irréguliers et maisons de campagne* (1830, in-4°).

*RAMÉE (*Daniel*), fils du précédent, né le 16 mai 1806, à Hambourg, suivit son père aux États-Unis et en Belgique, et embrassa la même carrière que lui. Les études particulières qu'il avait faites de l'architecture du moyen âge le firent attacher à la commission des monuments historiques; et il fut chargé de restaurer les ca-

le Noyon, de Senlis et de Beauvais,
s de Saint-Riquier et de Saint-Wul-
beville, etc. M. Ramée a fait de nom-
ages en Italie, en Angleterre et en Al-
n a de lui : *Monuments d'architec-*
ulpture et de peinture allemandes;
6, in-4°, trad. d'Ernest Forster; —
dessin; Paris, 1840, in-4°, pl.; —
énéral de l'histoire de l'architec-
tous les peuples, et particulière-
'architecture en France au moyen
, 1843, 2 vol. in-8°, 1858, 2 vol.
. par l'auteur lui-même en anglais et
lais; — *Histoire de l'architecture*
depuis les Romains jusqu'au sei-
le; Paris, 1845, in-12; — *De l'or-*
on au moyen âge; Paris, 1846, 2 vol.
. de Haudeloff; — *Théologie cosmo-*
Paris, 1853, in-18; — *Histoire des*
Paris, 1856, in-8°. Il a fourni des
Peuple de 1848, à la *Revue britan-*
Monuments anciens et modernes
nabaud, etc.

Biogr. ardennaise, II. — Vapereau, *Dict.*
temp.

(*Jean-Pierre*), général français, né
e 1768, à Cahors, massacré le 15 août
oulouse. Engagé volontaire à quinze
n régiment d'infanterie, il devint en
ant major de la légion du Lot et en
le bataillon. Incarcéré avec son frère,
erté au général Dugommier. Nommé
énéral le 14 frimaire an IV, il fit en
é la campagne du Rhin, sous les ordres
, et chargé de la défense de Kehl, il
vec succès les attaques de l'archiduc
ans la même année il fut appelé au
ment de la garde du corps législatif;
la journée du 18 fructidor d'inutiles
r empêcher que la représentation na-
violée, fut arrêté et conduit à la pri-
nple, et le lendemain, 19, une loi le
à être, avec les proscrits de la veille,
Barthélemy, Barbé-Marbois, etc., dé-
namary. Il parvint en juin 1798 à s'é-
cette colonie et à gagner l'établisse-
ndais de Paramaribo, avec Pichegru,
directeur Barthélemy et quatre autres
l se rendit à Londres, et y fit paraître,
n *Journal des faits relatifs à la*
18 *fructidor, du transport, du*
e l'évasion des déportés; in-18. Ayant
u la permission de rentrer en France,
l'emploi dans l'expédition de Saint-Do-
us les ordres du général de Rocham-
fut blessé d'un coup de feu, dont les
pêchèrent longtemps de faire un ser-
En 1805 il fut envoyé en Italie, fit
ne de cette année, sous les ordres
a, et fut chargé ensuite du comman-
s côtes de la Méditerranée. En 1809
oyé à la grande armée, et fit en 1810
et 1811 les campagnes d'Espagne et de Portugal; il s'y distingua dans plusieurs occasions, notamment à la prise d'Astorg, où, avec quelques troupes de la division Souham, il se rendit maître d'un pont défendu par trente pièces de canon, qui tombèrent en son pouvoir. Après la première restauration, Ramel fut enfin élevé au grade de maréchal de camp (25 novembre 1814) et reçut la décoration de Saint-Louis. Lors du second retour du roi, il fut nommé au commandement du département de la Haute-Garonne. Il rendit inutiles pendant quelque temps les efforts des réacteurs pour exciter des désordres à Toulouse; imposa à l'esprit de parti, et fit mettre en liberté plusieurs personnes que leurs opinions avaient rendues suspectes; mais bientôt il fallut désarmer les compagnies secrètes qui s'étaient fait, dans le midi, sous le nom de *verdets*, une si affligeante célébrité; il se fit, en obéissant à ses devoirs, des ennemis de tous ceux qui composaient ces bandes d'égorgeurs, et le 15 août, à sept heures du soir, un rassemblement se forma devant son hôtel, et y exécuta une *farandole*, aux cris de : *A bas Ramel! mort à Ramel!* Le général sortit, et se présenta. *Que voulez-vous à Ramel?* dit-il d'une voix forte. Cette contenance en imposa un instant aux brigands; mais au moment où il se retirait, les assassins se précipitèrent sur lui et sur le factionnaire placé à la porte, et tous deux tombèrent percés de coups. On porta le général dans son hôtel; mais bientôt les verdets, apprenant qu'il respirait encore, firent irruption dans l'hôtel, le mirent au pillage, pénétrèrent jusque dans la chambre de leur victime, et l'achevèrent sur son lit. M. de Villèle était alors maire de Toulouse, et il ne crut pas devoir intervenir; ce fut seulement au bout de deux ans que les assassins de l'infortuné général furent traduits devant la cour prévôtale de Pau. Deux d'entre eux furent condamnés à la réclusion; les autres furent acquittés.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Vaulabelle, *Hist. des deux restaurations.*

RAMEL. *Voy.* NOGARET.

RAMELLI (*Augustin*), ingénieur italien, né vers 1531, à Maranzana, gros bourg du duché de Milan, mort en 1590, à Paris. Après avoir fait de rapides progrès dans l'étude des lettres et surtout des mathématiques, il servit dans l'armée impériale sous les ordres du marquis de Marignan. La bravoure et les talents dont il fit preuve en plusieurs circonstances lui méritèrent bientôt le grade de capitaine. A la mort du marquis son protecteur (8 nov. 1555), il vint en France, où l'accueillit le duc d'Anjou, depuis Henri III, qui le nomma son ingénieur. Dangereusement blessé au siége de La Rochelle en 1573, il tomba au pouvoir des protestants. Le duc paya sa rançon, et fit prendre soin d'un fils qu'il avait à Paris. Ce prince lui adressa de Pologne plusieurs lettres affectueuses, et lorsqu'il

monta sur le trône de France, il le fixa près de lui en le gratifiant d'une pension considérable. Ramelli, reconnaissant, lui dédia son ouvrage, *Le diverse ed artificiose machine* (Paris, 1588, in-fol.). C'est un recueil fort curieux de 195 planches, avec texte français et italien en regard, représentant des machines destinées la plupart à élever l'eau, à traîner de lourdes charges, à lancer des traits et des grenades enflammées. On y remarque l'application de l'axe coudé, de la pompe aspirante et foulante, de la vis d'Archimède et de la fontaine de Héron. Différentes sortes de balistes et de catapultes y sont représentées ainsi qu'une scierie mécanique; et, chose plus singulière encore, on y trouve, moins la vapeur, notre bateau à aubes. Ramelli avait composé en outre un *Traité des fortifications*. Son manuscrit lui fut malheureusement dérobé; il songeait à le refaire quand la mort vint le surprendre. S. R.

Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*, vol. XI. — Libri, *Hist. des sciences mathém. en Italie*. — Argelati, *Biblioth. mediolanensis*.

RAMENGHI. *Voy.* BAGNACAVALLO.

RAMEY (*Claude*), sculpteur français, né à Dijon, le 24 octobre 1754, mort à Paris, le 4 juin 1838. Élève de Gois, il remporta le grand prix de sculpture en 1782. Sous l'empire il fut chargé de plusieurs des bas-reliefs de l'arc de triomphe du Carrousel, et il exécuta les statues de *Napoléon* en costume impérial et du prince *Eugène Beauharnais*. En 1817, il venait d'être nommé membre de l'Académie des beaux-arts lorsqu'il exposa au salon le petit modèle d'une statue du *Cardinal de Richelieu*. En 1819 il en donna le grand modèle. Cette figure colossale, haute de 4 m., fut exécutée en marbre et placée sur l'une des piles du pont de la Concorde, d'où elle est passée avec ses compagnes dans la cour d'honneur du château de Versailles. On doit encore au ciseau de Claude Ramey plusieurs bas-reliefs destinés au Panthéon et au Luxembourg, un *Scipion l'Africain*, placé au sénat, et une statue de *Blaise Pascal* érigée à Clermont-Ferrand.

RAMEY (*Étienne-Jules*), fils du précédent, né en 1796, à Paris, où il est mort, le 2 novembre 1852. Digne héritier du talent de son père, il remporta comme lui le grand prix (1815), et comme lui fut aussi admis à l'Institut (1829). En 1822 Étienne Ramey exposa *L'Innocence pleurant la mort d'un serpent*, les modèles d'un *Christ à la colonne* et de *Thésée combattant le Minotaure*, et plusieurs bustes; en 1824, le marbre du *Christ à la colonne*, et *La Tragédie et La Gloire*, bas-relief destiné à la cour du Louvre; en 1827, un autre bas-relief pour le Louvre, *La Gloire et la Paix;* enfin le marbre du *Thésée combattant le Minotaure*, placé dans le jardin des Tuileries. Nous citerons encore parmi les ouvrages de cet habile statuaire le fronton de l'église de Saint-Germain-en-Laye. E. B—N.

Livrets des salons.

RAMIREZ. Un grand nombre de peintres espagnols ont porté ce nom ; les principaux sont :

Juan RAMIREZ, qui vivait à Séville de 1505 à 1560, décora en 1536 et 1537 plusieurs parties de la cathédrale et de l'archevêché de Séville. Ses travaux, peints à fresque, ont disparu aujourd'hui. On peut d'ailleurs apprécier son talent dans les portraits de lui qui se trouvent dans les galeries de Séville.

Felipe RAMIREZ, fils du précédent, montra du talent dans les chasses et les bambochades. La correction, la fraîcheur distinguent ses œuvres et particulièrement ses natures mortes. Ses principaux ouvrages se voient à Madrid et à Séville.

Jeronimo, frère du précédent, étudia sous Juan de Las Roelas. Il peignait l'histoire. Son meilleur tableau, *le pape Clément VIII au milieu de ses dignitaires*, est à l'Alcazar de Séville.

Christophe, frère des précédents, a peint pour le couvent des Anges à Séville une *Assomption* « avec fracas », dit Quilliet. Il a laissé de beaux dessins, remarquables par la pureté du trait.

Pedro, frère des précédents, se distingua aussi comme peintre d'histoire : il fut l'un des fondateurs de l'Académie de peinture de Séville.

José RAMIREZ, né à Valence, en 1624, mort dans la même ville, le 7 avril 1692. Il fit de bonnes études scolastiques, et obtint le doctorat; mais un goût décidé pour la peinture le fit entrer dans l'atelier de Geronimo de Espinosa, qu'il sut imiter assez pour que l'on confondît les œuvres du maître et du disciple : c'est ce qu'on peut juger à Valence, dans l'oratoire de San-Felipe-de-Neri. On y admire une *Notre-Dame de la Lumière*, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Ramirez a laissé plusieurs écrits sur la peinture et la théologie, entre autres la *Vie de saint Philippe de Neri*. Le pape Innocent XI l'honora de son intimité.

Aguado, *El Museo real* (Madrid, 18[illegible]). — Cean Bermudez, *Diccionario*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

RAMIRO Ier, roi des Asturies, mort le 1er février 850, à Oviedo. Il était fils du roi Bermudès. Désigné dès 835 comme le successeur d'Alfonse II, son cousin, qui lui avait confié le commandement de plusieurs expéditions, il se vit, à la mort de ce prince (20 mars 842), disputer la couronne par un seigneur puissant, nommé Népotien. Aussitôt il rassembla des troupes, atteignit son rival près du fleuve Narceas, s'empara de sa personne et le relégua dans un cloître, après lui avoir fait crever les yeux. Malgré le mauvais succès de cette entreprise, d'autres comtes s'insurgèrent plus tard contre lui, et furent traités avec la dernière rigueur, notamment Piniolo, exécuté en 848 avec ses sept fils. En 843 Ramiro marcha contre les Normands, qui ravageaient pour la première fois les rivages espagnols; il leur tua plusieurs milliers d'hommes et leur reprit la plus grande partie du

butin. Une sorte de trêve existait entre lui et le fameux khalife Abderrahman; tous deux avaient à lutter contre les troubles intérieurs et les pirates du Nord. Mais vers 845 la guerre recommença avec les infidèles, guerre de frontières, mêlée d'avantages et de revers, et qui n'eut d'autre résultat pour le roi des Asturies que la conquête d'Albaïda et de Calahorra. Il eut pour successeur Ordoño Ier, son fils. P.

Romey, *Hist. d'Espagne.* — *Art de vérifier les dates.*

RAMIRO II, roi de Léon et des Asturies, mort le 5 janvier 950. Il était fils d'Ordoño II. Son frère aîné, Alfonse IV, abdiqua, en 927, entre ses mains pour se retirer dans un monastère; mais l'année suivante il quitta sa cellule, et, soutenu par un parti puissant, il ressaisit la couronne qu'il avait abandonnée. Ramiro l'assiégea pendant près de deux ans dans la ville de Léon, le força de se rendre, et le renvoya dans le cloître les yeux crevés; il traita de même les trois fils de Froila II, ses cousins, qui s'étaient révoltés dans les Asturies. Tournant alors ses armes contre les Sarrasins, il pénétra jusqu'à Magerit (Madrid), massacra la moitié des habitants, et s'en retourna avec un riche butin (932). En 934 il ravagea tout le pays entre Santarem et Lisbonne. Menacé d'une ruine complète par la formidable invasion préparée contre lui par le calife Abderrahman III, il fit une levée générale dans ses États, appela les Biscayens et les Navarrais à son aide, et rencontra les infidèles dans la plaine de Simancas. Une éclipse de soleil jeta les deux armées dans la plus grande anxiété: elles restèrent deux jours en présence sans oser faire le moindre mouvement. Le 21 juillet 839 la bataille s'engagea, et après un carnage des plus meurtriers la victoire se décida en faveur des chrétiens, qui s'en crurent redevables à l'intercession de saint Jacques; c'est depuis ce temps que le nom de cet apôtre devint le cri de guerre des Espagnols. La guerre continua néanmoins avec des chances diverses, et les deux nations épuisées conclurent en 944 une trêve de cinq ans, qui fut religieusement observée. Ramiro employa ce temps à construire une foule d'églises et de monastères. En 949 il reprit les armes, et mourut au retour d'une expédition en Portugal. Il laissa deux fils, Ordoño III, son successeur, et Sancho Ier, qui succéda à son frère. P.

Mariana, *Historia general de España.* — Lucas Tudensis, *Chronicon.*

RAMIRO III, roi de Léon, né en 962, mort en décembre 982, à Léon. A l'âge de cinq ans, il succéda à Sancho Ier, son père. A peine majeur, il secoua le joug de sa mère et de sa tante, qui avaient exercé la tutelle, pour se mettre sous celui de sa femme, Urraca. Les comtes de Galice, qu'il avait offensés, se révoltèrent et proclamèrent roi Bermudes II, fils d'Ordoño III; Ramiro leur livra bataille à Portella de Arenas. La mort le surprit au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne.

Lucas Tudensis, *Chronicon.* — Masden, *Historia critica de España*, XII.

RAMIRO Ier, roi d'Aragon, tué le 8 mai 1063. L'année d'avant sa mort, Sancho III, dit *le Grand*, qui avait étendu sa domination sur presque toute l'Espagne chrétienne, partagea ses vastes possessions entre ses quatre fils : il donna à Garcias la Navarre, à Ferdinand la Castille, à Gonzalo la Sobrarve, petit pays au centre des Pyrénées, et à Ramiro, son fils naturel, l'Aragon (1034). Ce dernier prit en 1035 le titre de roi, épousa en 1036 une fille de Bernard-Roger, comte de Carcassonne, et réunit en 1038 la Sobrarve à sa couronne, après l'assassinat de Gonzalo, qui en était suzerain. Oublieux des liens du sang et de la religion, il s'allia avec les émirs de Huesca, de Saragosse et de Tudela pour enlever la Navarre à Garcias III, son frère (1042); mais il essuya, sous les murs de Tafalla, une défaite si complète qu'il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Dix ans plus tard on le voit s'unir avec ce même Garcias dans le but de dépouiller en commun leur frère Ferdinand, dont les belles conquêtes leur faisaient envie. Garcias trouva la mort dans sa criminelle entreprise, et Ramiro, ne se croyant pas assez fort pour résister au vainqueur irrité, se plaça sous la protection du saint-siége. Dans le concile qu'il assembla vers 1060, à Jacca, il consentit à ce que tous les ans le dixième du butin pris sur les Sarrasins fût envoyé à Rome. En 1063 il assaillit à l'improviste les émirs de Huesca et de Saragosse, qui réclamèrent le secours de leur suzerain, le roi de Castille; une bataille sanglante fut livrée dans les environs de Grados, et Ramiro y perdit la vie. Quelques écrivains ont révoqué en doute cette campagne et placé en 1067 la mort du roi; mais cette version ne repose sur aucune base certaine. Ramiro eut pour successeur Sancho Ier, son fils. P.

Annales compostellani. — Zurita, *Anales de Aragon.* — Conde, *Historia*, II.

RAMIRO II, dit *le Moine*, roi d'Aragon, mort le 16 août 1147, était le troisième fils de Sancho Ier. D'abord moine dans le couvent de Saint-Pons de Thomières (diocèse de Narbonne), puis abbé de Sahagues (1112), il devint évêque de Burgos (1114), et résida en la même qualité à Pampelune et à Barbastro; mais, s'il faut en croire le P. Pagi, ce sont là des faussetés qui doivent être retranchées de l'histoire. A la mort d'Alfonse Ier (1134), les Aragonais et les Navarrais n'ayant pu se mettre d'accord dans le choix d'un même souverain, en élurent chacun un, et les premiers tirèrent du cloître le dernier frère du roi défunt. Malgré son âge, déjà mûr, Ramiro épousa la fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, moyennant une dispense du pape Innocent II; une fille, *Pétronille*, fut l'unique fruit de cette union (1136). Il s'empressa de la marier au comte Raymond-Bérenger IV, abdiqua la couronne en sa faveur, et se retira dans son couvent (1137).

Zurita, *Anales de Aragon.*

RAMLER (*Charles-Guillaume*), poëte allemand, né à Colberg, le 25 février 1725, mort le 11 avril 1798, à Berlin. Il perdit de bonne heure son père, qui occupait une place dans l'administration des douanes. Il reçut sa première éducation aux orphelinats de Stettin et de Halle, où son amour précoce pour la poésie lui attira une surveillance sévère de la part de ses précepteurs, peu jaloux de voir sortir de leur collége un favori d'Apollon. Après avoir terminé ses études à l'université de Halle, il fut nommé, en 1748, maître de logique et des belles-lettres à l'École militaire (*Cadetten-corps*) de Berlin. A cette époque, il commença à donner des morceaux de poésie; jusqu'alors, il n'avait publié qu'un certain nombre de pièces anonymes, dans les *Bremische Beitræge* et dans d'autres recueils. Sa réputation grandissait, mais sa bourse restait vide. Il chantait la gloire de Frédéric le Grand, qui n'y fit jamais attention. Des jours meilleurs commencèrent à poindre lorsque le roi Frédéric-Guillaume II monta sur le trône; Ramler avait célébré la naissance de ce prince par un dithyrambe. En 1787, le roi lui accorda une pension annuelle de 800 thalers, le nomma directeur du Théâtre-National, en lui adjoignant Engel, et le fit entrer à l'Académie des sciences; peu après, le ministre Teinitz lui procura encore une place à l'Académie des beaux-arts pour ses travaux sur la mythologie et sur la symbolique. A partir de 1793 il dirigea seul le Théâtre-National, jusqu'à ce que l'épuisement croissant de ses forces lui interdit cet emploi (1796). Ramler ne s'était jamais marié. Il n'a cultivé que la poésie lyrique. On le regarde généralement comme le poëte le plus éminent du groupe *hallois* ou *prussien*. Il excelle dans l'ode, dans la traduction des anciens, et dans le poëme musical (*cantate*), genres qui sont par eux-mêmes peu propres à immortaliser un écrivain, à moins qu'on ne sache élever l'ode à ces régions sublimes auxquelles atteignit Klopstock, ou qu'on ne donne à la traduction cette originalité ou ce parfum] d'antiquité dont J.-H. Voss possédait le secret. L'intérêt que peuvent inspirer aujourd'hui les productions de Ramler est donc d'un ordre purement littéraire. Sa manière d'écrire, très-correcte pour son époque, semble raide et compassée à la nôtre; le manque de simplicité et d'élévation, l'imitation servile des modèles antiques, principalement d'Horace, lui enlèvent le premier mérite d'un poëte, l'originalité. Il est à regretter que des écrivains tels que Lessing, Gœtz, Nicolaï, Weisse, l'aient quelquefois prié de revoir et de polir leur prose; car il s'en autorisa pour corriger de son chef des productions dont on préfère encore aujourd'hui les éditions originales. Nous ne citerons que le *Fruehling* (le Printemps), de Kleist, les *Fables* de Lichtwer et les *Idylles* de Gessner, que Ramler a mises en vers, bien qu'il eût d'abord conseillé lui-même à l'auteur de les écrire en prose. Pour préciser la distance qui existe entre Klopstock et Voss d'un côté et entre Ramler de l'autre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les sujets qu'ils ont choisis. Tandis que Klopstock a glorifié dans ses odes les sentiments les plus purs dont le cœur humain soit susceptible, tels que l'amour, l'amitié et la patrie; tandis que Voss a élevé à la langue allemande un monument impérissable dans sa traduction d'Homère, Ramler s'inspirait des idées plus vulgaires, telles que les louanges de la ville de Berlin, d'une grenade, d'un canon, etc., et se bornait à traduire Catulle, Martial et Horace, ce dernier, encore, sans aucun succès.

La première édition des odes de Ramler parut, à son insu, en 1766, à Berlin, puis, sous ses yeux, en 1767 et 1768, in-8°. Une édition plus complète : *K.-W. Ramlers lyrische Gedichte*, Berlin, 1772, in-8°, qui contient, outre quarante odes de l'auteur, une vingtaine d'odes d'Horace et de Catulle, a été traduite en français, sous le titre: *Poésies lyriques de M. Ramler*, Berlin, 1777, in-8°, par Cacault, qui fut plus tard ambassadeur de France à Florence et à Rome. Une édition de luxe parut, par les soins de Gœchingk, sous le titre : *K.-W. Ramlers poetische Werke* (Œuvres poétiques); Berlin, 1800, 1801, 2 vol. in-4°, avec gravures. Parmi ses traductions nous citerons : les *Odes* d'Horace (Berlin, 1800, in-8°); celles d'Anacréon et de Sapho (1801, in-8°); *Morceaux choisis de Catulle* (Leipzig, 1793, in-8°); les *Epigrammes de* Martial (Leipzig, 1787-1791, 2 vol. in-8°; avec deux appendices, Leipzig, 1793, in-8°, et Berlin, 1794, in-8°); les *Facéties* d'Hiéroclès (Berlin, 1782, in-8°). On estime les éditions qu'il a données des *Epigrammes de J. Logau* (Leipzig, 1791, 2 vol. in-8°; des *Epigrammes de Ch. Wernike* (Leipzig, 1780, in-8°); de la *Collection des meilleures épigrammes des poëtes allemands* (Riga, 1766, 8 vol. in-8°). En dernier lieu nous citerons comme ouvrages critiques : *Allegorische Personen zum Gebrauch der bildenden Künstler* (Personnages allégoriques pour servir à la plastique); Berlin, 1788, in-4°, avec 32 gravures par B. Rode; — *Kurzgefasste Mythologie, oder Lehre von den fabelhaften Göttern*, etc. (Abrégé de mythologie, ou traité des dieux de la fable); Berlin, 1790, 2 vol. in-8°, avec 14 gravures, 2e éd.; Berlin, 1808, in-8°; — *Einleitung in die schoenen Wissenschaften nach dem Franzœsischen des Herrn Batteux, mit Zusätzen vermehrt;* Leipzig, 1758, 62, 69, 74, 1803, 4 vol. in-8° : cet ouvrage est une traduction, augmentée d'annotations, du livre de l'abbé Batteux : *Les Beaux-arts réduits à un même principe;* Paris, 1755.

J. M.

Gervinus. — Jordens. — Vilmar. — Heinsius, *Biographische Skizze Ramlers* (Berlin, 1798, in-8°). — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

RAM-MOHUN-ROY, philosophe indien, né en

à Bardvar (Bengale), mort le 27 novembre à Bristol, de l'une des familles brahmaniques us illustres et les plus riches de ce pays. arents, qui voulaient en faire un homme gué, l'envoyèrent de bonne heure au colle Patna, où il apprit l'arabe, le persan, la ie, les mathématiques. En quittant Patna à de seize ans, il se rendit à Calcutta, pour ndre la langue anglaise, l'idiome sacré rahmanes et le sanscrit, qui devait l'initier iystères de la philosophie indienne. Il s'ocaussi de grec et d'hébreu, et parvint à acr une connaissance approfondie de ces deux es. Il s'empressa de lire les Védas, l'An-Testament, les Évangiles, et de la compai de ces trois livres il tira des conclusions amenèrent à se faire une religion de sa, qui fut cause que sa famille ne voulut e voir et que son père le déshérita. Il en ravement son parti, et se mit à voyager en lant de meilleurs jours. Il se lia avec les péens, étudia l'histoire et les institutions Angleterre, et devint un chaud partisan de nination britannique. En 1803 il perdit son et fut nommé *divan* auprès du receveur ingpour. A l'âge de vingt-quatre ans il déformellement qu'il abjurait les erreurs du nanisme, et il commença sa carrière par ivrage en persan avec une préface en arabe e l'idolâtrie de toutes les religions. L'aude ses opinions irita les Hindous et les métans, et pour échapper à leur colère il levoir se retirer à Calcutta (1814), où il fut ié collecteur des deniers publics de la préce de Bengale. Dès lors il se livra avec le grand zèle à l'accomplissement de la tâche s'était imposée, la réforme du culte des ous et la propagation du déisme. Il fit pasuccessivement en bengali et en anglais xtraits des Védas, pour prouver que ces s livres n'enseignent que le déisme le plus Considérant le Nouveau Testament sous le point de vue, il rédigea en sanscrit, en li et en anglais les *Préceptes de Jésus*, à-dire la morale de l'Évangile détachée de rtie historique et dogmatique. Cet ouvrage taqué par le savant missionnaire Marsham: Mohun-roy entreprit la défense de son livre, ns trois pamphlets intitulés *Premier, second et troisième appel au public chrétien*, ntinua de réclamer en faveur de l'indépene de la morale, et tâcha d'établir que ni l'Ancien ni dans le Nouveau Testament le e de la Trinité ne se trouve positivement mé. (D'ailleurs, ajoute-t-il, le dogme de la té sera toujours inadmissible, puisque tous guments que l'on dirige contre le polythéisme ent avec un égal succès être invoqués contre ralité des personnes en Dieu. Si un missionl'attaquait, d'autres l'approuvaient; et on en in, le Rév. W. Adam, qui se convertit aux ines de Ram-mohun-roy et devint unitaire.

Outre ses nombreux traités de polémique religieuse, Ram-mohun publia vers le même temps trois dissertations contre l'horrible pratique des *Sati*, qui forçait les veuves à se brûler après la mort de leur mari. Il prouva avec des arguments d'une subtilité et d'une justesse étonnantes que cet usage barbare est complétement contraire à l'esprit et à la lettre des livres sacrés. Il allégua en premier lieu la loi de Manou, qui impose à la veuve le devoir de se livrer à une vie d'austérité et de ne songer désormais à aucun autre homme. Il déclara que ce texte vénéré, emprunté au code le plus respecté après les Védas, doit l'emporter sur l'opinion des commentateurs et des légistes qui exigent que la veuve ne survive pas à son mari. Depuis longtemps Ram-mohun désirait connaître l'Europe. A la fin de 1830 une occasion se présenta de faire ce voyage, et il la saisit avec empressement. Le roi de Delhi avait à se plaindre du gouvernement anglais; il résolut d'envoyer un ambassadeur au roi d'Angleterre, et confia cette mission à Ram-mohun-roy, à qui il conféra en même temps le titre de raja. Notre philosophe diplomate aborda en Angleterre le 8 avril 1831. Il fut présenté à Guillaume IV, qui lui accorda sans difficulté l'objet de sa demande. Il passa dix-huit mois à Londres, où il fréquenta les réunions politiques, religieuses et littéraires, et où son esprit et son affabilité le rendirent l'idole de la haute société. Il vint en France dans l'automne de l'année 1832, et retourna en Angleterre au mois de janvier 1833; mais sa santé était altérée et ses facultés mentales affaissées. Après une courte maladie, il mourut, âgé de cinquante-trois ans.

« La réforme proposée par Ram-mohun-roy, dit M. Garcin de Tassy, dans son *Histoire de la littérature hindoustane*, consistait en une sorte de religion éclectique, dont les principes fondamentaux étaient la croyance en Dieu et en la vie future. On y considérait comme également respectables tous les chefs de religion dont les doctrines ressemblaient à celles-là, Moïse, Jésus-Christ, Vyasa et Mahomet, et comme également bons les livres où étaient consignées ces doctrines, le Pentateuque, l'Évangile, les Védas, le Coran. Cette théorie n'est point nouvelle, c'est celle des philosophes religieux de l'Orient nommés *Sofis*. »

Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, on a de Ram-mohun-roy une traductions anglaise des principaux livres des Védas, de laquelle M. E. Burnouf a rendu compte dans le *Journal des savants* de 1832. Delatre.

Article de M. Pauthier dans la *Revue encyclopédique* de 1833; une notice de l'*Asiatic journal*, tom. XII, et une notice par M. G. de Tassy dans son *Histoire de la littérature hindoustane*. — Carpenter, *Review of the labours, opinions and character of Raj. Rammohun*.

RAMON (*Alfonse*), hagiographe espagnol, né à Vara de Rey (diocèse de Cuença), mort dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était docteur en théologie avant de faire pro-

fession chez les religieux de la Merci, et devint un prédicateur habile. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *La Espada sagrada y arte para los nuevos predicadores;* Madrid, 1616, in-8°; — *Vida de S. Pedro Nolasco;* ibid., 1617, in-4°; — *Vida de Gregorio Lopez;* ibid., 1617, 1630, in-8°; — *Psalterio Virginal;* ibid., 1618, in-16 : trad. du latin de saint Bonaventure; — *Interpretatio nominum quæ in Bibliis hebraice et græce leguntur;* ibid., 1617, in-4°; — *Historia general de la orden de Nuestra Senora de la Merced;* ibid., 1618-1633, 2 vol. in-fol.; le tome II fut édité après la mort de l'auteur; l'ouvrage n'est pas achevé; — *Gobierno humano ajustado al divino;* ibid., 1624, in-4°; — *Casa de la razon y el desengano;* ibid., 1625, in-4°; — *Proverbios de Salomon, con comentos y paraphroses castellanas;* ibid., 1625, in-8°.

Un autre religieux contemporain, RAMON (*Thomas*), né dans l'Aragon, appartenait à l'ordre des Dominicains, où il était prieur en 1619. Ses principaux écrits sont : *Vergel de plantas divinas;* Barcelone, 1611-1612, 2 vol. in-4° : recueil de sermons; — *De primatu summorum pontificum romanorum;* Toulouse, 1617, in-4°; — *Nueva pramatica de reformacion;* Saragosse, 1635, in-8° : où il attaque en détail les abus introduits dans les habillements : par l'usage du tabac, etc.

N. Antonio, *Bibl. hispana nova.* — Échard et Quétif, *Bibl. ord. Prædicat.*

RAMOND DE CARBONNIÈRES (*Louis-François-Elisabeth*, baron), homme politique et savant français, né à Strasbourg, le 4 janvier 1755, mort à Paris, le 14 mai 1827. Sa famille était originaire du Quercy. Fils d'un trésorier des guerres, il fit d'excellentes études, suivit les cours de droit et de médecine, et se fit recevoir docteur dans l'une et l'autre faculté. Il cultivait en même temps les lettres et écrivait avec goût. En 1777, il visita la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre. Homme d'esprit et de bonne façon, il sut plaire partout, et se lia avec les hommes les plus distingués de son temps. Le cardinal Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, en fit son conseiller intime. Ce prélat lui confia plusieurs missions délicates; il le chargea aussi de ses relations mystérieuses avec Cagliostro. Ramond partagea jusqu'à un certain point la fascination qu'exerça sur son patron cet étrange personnage, et laissa exploiter son trop crédule maître. Il lui fut plus utile dans la fameuse affaire du collier (1785). Il retrouva en Angleterre les traces de ce bijou, et contribua par ses démarches et ses écrits à rendre les juges moins sévères. Les idées libérales de Ramond lui valurent en 1791 d'être député à l'Assemblée législative par les électeurs de Paris. Il occupa souvent la tribune, et s'y fit remarquer par son talent oratoire et sa modération. Sa ligne politique était l'application d'un gouvernement *monarchique constitutionnel* dans toute sa sincérité. Il se prononça contre la confiscation des biens des émigrés qui ne seraient point convaincus d'avoir pris les armes contre la France, s'appuyant sur le droit que doit avoir tout citoyen d'un État libre de transporter sa personne et ses biens où bon lui semble. Au nom de la liberté de conscience (29 octobre 1791), il s'opposa également aux mesures proposées contre les prêtres qui refusaient le serment civique. Le premier il demanda que l'on fît mention du nombre et de la qualité des signataires de pétitions, afin de constater l'importance et la sincérité du vœu émis. Il dénonça ensuite à l'Assemblée les rassemblements de Belges mécontents qui se formaient sur les frontières françaises et menaçaient l'Autriche : il en réclama la dispersion. Le 27 mars 1792, au nom du comité diplomatique, il présenta un rapport sur les relations entre la France et l'Espagne. Le 23 mai il combattit encore les mesures de rigueur proposées contre les prêtres insermentés; le 29 il s'opposa au licenciement de la garde du roi, et le 31 obtint un décret en faveur des prisonniers de guerre. Après le 20 juin il flétrit énergiquement les bandes qui avaient envahi les Tuileries et demanda leur désarmement. Le 28 juin, pour le même sujet, il prit la défense de La Fayette, et déclara qu'il partageait les sentiments exprimés dans la *Lettre à l'Assemblée* de ce général, auquel il donna le nom de *fils aîné de la liberté*. Après le 10 août Ramond s'éloigna de Paris, fit un voyage scientifique dans les Pyrénées et s'établit dans cette région. Il fut néanmoins incarcéré à Tarbes, du 26 nivôse an II au 18 brumaire an III. En 1796 il fut nommé professeur d'histoire naturelle du département des Hautes-Pyrénées. Député au corps législatif de 1800 à 1806, il avait été nommé membre de l'Institut en 1802 et commandeur de la Légion d'honneur en 1804. Il fut préfet du Puy-de-Dôme de 1807 à 1813. Il se rallia aux Bourbons, qui le firent maître des requêtes (24 août 1815) et le chargèrent de liquider la créance de guerre que la France vaincue avait à payer à l'Angleterre. Le 14 juin 1818 il fut appelé au conseil d'État, et mourut conseiller honoraire. Ramond fut un savant distingué et un écrivain remarquable, surtout dans le style descriptif : on a de lui : *La Guerre d'Alsace*, drame (anonyme), 1780, trad. en allemand; Bâle, 1780, in-8°; — *Lettres de M. William Coxe à M. William Melmoth sur l'etat politique, civil et naturel de la Suisse*, trad. de l'anglais, avec *Observations;* Paris, 1781 et 1782, 2 vol. in-8° : cet ouvrage et particulièrement les *Observations* qu'il y a jointes eurent beaucoup de succès. — *Naturel et Légitime*, par le *Solitaire des Pyrénées*, in-8°, an XII et an XIII : cet écrit a été attribué (sans aucune vraisemblance) à Barère de Vieuzac; — *Légitime et Nécessaire, lettres d'un solitaire des Pyrénées;* an XII, in-8°; — *Observations faites dans les Py-*

ɪs; Paris, 1789, in-8°, et Liége, 1792, ; — *Voyage au Mont-Perdu et dans les ʼes-Pyrénées*; Paris, 1801, in-8°, avec ɪch.; — *Opinion sur les lois constituɪelles, leurs caractères distinctifs, leur ɪ naturel, leur stabilité relative, leur ion solennelle*; 1791, in-8°; — *Lettres de Chateaubriand* sur le *Génie du Chrisɪme*; Genève et Paris, in-8°; — *De la ation sur les montagnes*; dans les *Mém. Iuséum d'histoire naturelle*, t. III, ann. ; — *Plantes inédites des Pyrénées*; dans ɪlletin des sciences, an VIII et IX; — *Méɪs sur la formule barométrique de la nique et les dispositions de l'atmosphère n'modifient les propriétés, suivis de l'Aption du baromètre à la mesure des hau-* ; Clermont-Ferrand, 1811, in-4°; — *Coup général et comparatif sur les Alpes s Pyrénées, leurs productions, leurs* ɪ, etc.; Toulouse, 1834, in-8°.

Moniteur universel, 4, 11 et 18 septembre 1834. — *de l'Académie des sciences*, t. VI. — Cuvier, *de Ramond de Carbonnières*, t. IX des *Mém. de lémie des sciences*. — Barbier, *Dict. des ano-*. — Quérard, *La France littér.*

MOND DU POUJET (*Cécile-Étienne-Ber-*), antiquaire français, frère du précédent, ɪtrasbourg, le 17 février 1756, mort à Paris, ɪnvier 1832. En 1783 il était employé dans ɪorerie des guerres en Flandre, et en 1786 t trésorier principal de la Lorraine. En il fut commissaire de la comptabilité à La suppression de son emploi et son peu ɪt pour les luttes politiques lui permirent ɪtisfaire son penchant pour la numisma-. Il rassembla une fort belle collection des aies et médailles frappées en France dees temps les plus reculés. Le catalogue de collection, aujourd'hui dispersée, fut imà Paris en 1826. Vers la même époque nd du Poujet publiait sa *Notice sur les nnes enceintes de la ville de Paris;* 1818, 1826, in-8°. Il a donné plusieurs ɪs d'archéologie dans divers recueils.

ard, *La France litt.*

MONDINI (*Vincenzo*), naturaliste italien, 0 octobre 1758, à Messine, mort le 15 sepɪe 1811, à Naples. Fils d'un pharmacien, lestina d'abord à la même carrière; mais ɪt que son père refusait obstinément de rien er à ses méthodes surannées, maltraité ɪurs et pris en aversion par lui, il sollicita tint d'un de ses professeurs, le savant ɪ, les moyens d'aller étudier la médecine les. En peu de temps il se trouva en état ɪigner l'anatomie et la physiologie, et, sans de pratiquer son art, il s'appliqua avec r à la chimie et à la minéralogie. Après rédigé un rapport sur la nitrière natue Molfetta, il fut compris en 1789 au nombre ɪx jeunes savants que le gouvernement ent en Allemagne pour s'y instruire sur les travaux des mines, passa trois ans à Chemnitz, et s'arrêta à Freyberg pour suivre les leçons de Werner. Puis il passa en Angleterre, visita les principales mines de Cornouailles, du Devonshire et d'Écosse, et revint, après sept ans d'absence, à Naples (1796). Lors des troubles de 1799 il vit sa maison saccagée par la populace. En 1801 il dressa, avec Savaresi, la carte géographique et physique des Calabres; ce travail était en cours d'exécution lorsqu'il fut rappelé à Naples comme professeur à l'université et directeur du cabinet de minéralogie. On lui doit la découverte d'une nouvelle substance vomie par le Vésuve et qu'il appela *zurlite* du nom de Zurlo, alors ministre d'État. On a de lui quelques mémoires scientifiques.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, I.

RAMOS (*Henri*), littérateur espagnol, né en 1738, à Alicante, mort en 1801, à Madrid. Après avoir servi dans l'artillerie, il passa dans la garde royale, et parvint au grade de maréchal de camp; il prit part aux guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780) et contre la république française (1794). Officier brave et instruit, il cultivait avec succès les sciences exactes, la géométrie surtout, et même la poésie. Ses ouvrages les plus connus sont : *Éléments sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*; Madrid, 1776, in-8°; — *Éléments de géométrie*; ibid., 1787, in-4°; — les tragédies de *Gustave* (1780) et de *Pélage* (1784), en trois actes chacune; — *Le Triomphe de la vérité;* Madrid, 1796, in-8°, poëme en douze chants.

Ticknor, *Hist. of span. lit.*

RAMPALLE (*Jeanne*), fondatrice d'ordre, née le 3 janvier 1583, à Saint-Remi (Provence), morte le 6 juillet 1636, à Avignon. De bonne heure elle se complut dans la vie contemplative et les pratiques de la dévotion. Admise fort jeune chez les Ursulines d'Avignon, communauté dont sa mère, sa sœur aînée et deux cousines faisaient partie, elle suivit en 1602 ses parentes, qui allaient fonder une maison d'éducation pour les jeunes filles. Malgré des souffrances physiques qui lui laissaient peu de répit, elle parvint, en 1624, aidée par son frère Antoine Rampalle, savant docteur en théologie et chanoine de l'église d'Apt, à engager, par des vœux solennels, les filles de sa congrégation, qui vécurent depuis cloîtrées sous la règle de Saint-Augustin. Elle prit à cette occasion le nom de *Jeanne de Jésus*, rédigea des constitutions pour ses compagnes ainsi que plusieurs ouvrages ascétiques, tels que *Retraite spirituelle*, *Pratiques de dévotion*, etc., des hymnes et des cantiques. Plusieurs couvents de femmes de la Provence demandèrent à être placés sous sa direction. Elle mourut en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante-trois ans.

Vie de la mère Jeanne de Jésus; Avignon, 1751, in-12. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RAMPALLE (*N.....*), littérateur français,

mort vers 1660. On présume qu'il était originaire de la Provence et de la même famille que le carme poëte connu en religion sous le nom de Pierre de Saint-André (*voy.* ce nom). Outre les langues anciennes, il possédait l'italien et l'espagnol. Dans sa jeunesse il entra au service de la maison de Tournon, et se trouvait en 1644 au siége de Philipsbourg. A la paix il s'établit probablement à Paris, où il composa quelques ouvrages médiocres. Boileau, dans le ch. IV de l'*Art poétique*, le met, avec la Mesnardière, au rang des auteurs que de son temps on ne lisait déjà plus. On a de Rampalle : *L'Hermaphrodite;* Paris, 1639, in-4° : poëme imité de Jérôme Preti; — *L'Erreur combattue;* Paris, 1641, in-8° : discours où il est prouvé que le monde ne va pas de mal en pis; — *Discours académiques;* Paris, 1647, in-8° : le dernier a pour sujet *De l'inutilité des gens de lettres;* — *Idylles;* Paris, 1648, in-4° et in-12. Colletet en a parlé avec éloge : « Il a renouvelé, dit-il, la gloire de l'idylle; » mais Brossette et Goujet sont bien loin d'être de cet avis. Rampalle a encore traduit de l'espagnol : *Les Événements prodigieux de l'amour* (Paris, 1644, 2 vol. in-8o), nouvelles de Perez de Montalvo, et du latin *La Chiromance naturelle* (1653, in-12), de Romphile. Il paraît être le véritable auteur de deux tragédies, *Bélinde* (1630) et *Sainte Dorothée* (1658), attribuées au P. Pierre de Saint-André.

Goujet, *Bibl. française*. — Colletet, *Discours du poëme bucolique*, p. 37.

RAMPELOGO ou **RAMPELOCO** (*Antonio*), théologien italien, né à Gênes, vivait dans le quinzième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, et passait pour un des controversistes les plus instruits de son temps. Selon quelques écrivains modernes, il fut appelé dans le concile de Constance pour y disputer contre les hussites. Il est auteur d'un recueil qui, sous les différents titres d'*Aurea Biblia*, de *Figuræ Bibliorum*, de *Repertorium biblicum*, obtint un grand succès; il fut mis au nombre des ouvrages prohibés par Clément VIII, qui ne leva la défense qu'en 1628, lorsqu'on en eut fait disparaître les erreurs. Parmi les éditions du quinzième siècle, on remarque celles d'Ulm, 1476, in-fol.; de Nuremberg, 1481, in-fol.; de Milan, 1494, in-8°, et de Paris, 1497, in-8°.

Oudin, *De script. eccles.*, III, 2310. — Possevin, *Apparatus sacer*, I, 104. — Baumgarten, *Nachr. von einer Hallischen Bibliothek*, VII, 500.

RAMPEN (*Henri*), théologien belge, né à Hui, le 18 novembre 1572, mort à Louvain, le 4 mars 1641. Il étudia successivement à Cologne, à Mayence et à Louvain, où il enseigna le grec et la philosophie au collége du Lys. De 1620 à 1637 il professa l'Écriture sainte à l'université, dont il fut élu recteur; il obtint peu après un canonicat à Bréda, et devint président du collége Sainte-Anne, d'où il passa au grand collége, qu'il administra jusqu'à sa mort. On a de lui : *Commentarius in quatuor Evangelia;* Louvain, 1631-1634, 3 vol. in-4°.

Paquot, *Mémoires*, IX.

RAMPINELLI (*Ramiro*), mathématicien italien, né le 16 août 1697, à Brescia, mort le 18 février 1759, à Milan. Après avoir terminé ses études chez les jésuites de Vérone, il s'adonna avec ardeur aux sciences, et adopta en physique les principes que Newton venait de formuler. En 1722 il prononça ses vœux dans la congrégation du mont Olivet, et quitta le prénom de *Lodovico*, qu'il avait reçu au baptême, pour prendre celui de Ramiro. Il enseigna les mathématiques à Bologne, à Padoue et à Milan, et les excellents élèves qu'il a formés attestent son mérite et ses connaissances. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage, imprimé après sa mort et intitulé : *Lezioni d'ottica;* Brescia, 1760, in-4°, fig.

Fabroni, *Vitæ Italorum*, VIII.

RAMPON (*Antoine-Guillaume*, comte), général français, né à Saint-Fortunat (Ardèche), le 16 mars 1759, mort à Paris, le 2 mars 1842. Engagé volontaire à seize ans, il rentra huit ans après dans sa famille; mais en 1791 il s'enrôla de nouveau dans un des bataillons de l'Ardèche, y obtint le grade de lieutenant, et fit en cette qualité la campagne de 1792 en Italie. Attaché en 1793 à l'armée des Pyrénées, il se fit remarquer à la bataille de Villelongue, où il mérita le grade d'adjudant général, et fut, après la prise de Collioure, prisonnier des Espagnols jusqu'à la conclusion de la paix. Il passa ensuite en Italie, et se couvrit de gloire à Montenotte. Après avoir culbuté le centre de l'armée française, le général Beaulieu, à la tête de quinze mille Autrichiens, attaqua la redoute de Montelezino, que Rampon défendait avec quinze cents hommes de la 32e demi-brigade. Au milieu du feu le plus vif, celui-ci fit jurer à sa troupe de mourir plutôt que d'abandonner son poste; trois fois l'ennemi fut repoussé avec pertes et le lendemain il fut encore battu. Rampon reçut du Directoire une lettre de félicitation pour sa belle conduite à cette occasion et le grade de général de brigade (21 germinal an IV). Les journées de Millesimo, de Roveredo et d'Arcole ajoutèrent un nouvel éclat à sa réputation. Il combattit en Suisse sous Brune, et bientôt partit pour l'expédition d'Égypte. A la bataille des Pyramides, il commanda les grenadiers qui abordèrent avec tant d'impétuosité les retranchements des Turcs et soutinrent avec succès les charges réitérées des Mameloucks. Envoyé à la conquête de la Syrie, Rampon pénétra le premier dans Suez, soumit la province d'Affickéfy, commanda la droite de l'armée à la bataille du Mont-Thabor, et fut promu pendant cette expédition au grade de général de division (6 pluviose an VIII). Il prit part aux batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, et fut chargé par le gé-

léber du commandement des provinces iette et de Mansourah. Après la capitu- 'Alexandrie, dont il avait commandé le tranché pendant le siége, Rampon s'em- pour la France, et arriva à Marseille en re 1801. Quelques mois auparavant il élu membre du sénat conservateur, sur ntation du premier consul, qui lui remit airial an x le brevet d'un sabre d'hon- ır lequel était gravée cette inscription : énéral en chef Bonaparte au général : témoignage de satisfaction pour les es d'Allemagne, d'Italie et d'Égypte. » grand-officier de la Légion d'honneur irial an XII), il obtint la sénatorerie de et reçut en 1805 le commandement des nationales des départements du nord. il fut envoyé en Hollande, se retira place de Gorcum, et s'y défendit avec avant de capituler. Prisonnier de guerre rétablissement des Bourbons, il leur en- adhésion, et fut nommé pair de France n 1814. Pendant les Cent jours Napo- omma un de ses commissaires extraor- dans la quatrième division. Rayé de la pairs à la seconde restauration, il n'y lli que le 5 mars 1819. Il avait été créé n 1809. A. A.

ay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — *Fastes ion d'honneur.* — *Archives militaires.*

ONNEAU (*Jean*), fameux cabaretier de Courtille, né à Argenteuil, à une date in- mort vers 1765. Il tenait aux Porche- abourg de Paris, vers le milieu du dix- siècle, la guinguette du Tambour royal, artout par les acteurs et les auteurs du d, et par le public ordinaire de leurs s. Sa belle humeur, ses saillies, sa bonne igure rougeaude, son encolure de Silène gnifique enseigne où il était représenté l sur un tonneau, contribuaient, non ue les solides qualités de sa cave, à at- z lui une foule incessante de buveurs et x garçons. Dès 1758 il n'y avait pas t Paris une seule taverne qui fût plus de que celle de Ramponneau, et déjà le nde commençait à s'y mêler aux gens le. Ce fut alors que l'ambition lui monta . A force de recevoir chez lui des au- des comédiens, de causer avec Dor- t Taconnet, qui comptaient parmi ses s plus assidus, d'entendre applaudir ses t ses trivialités grotesques, l'idée lui il pouvait être acteur lui aussi, et qu'il qu'à le vouloir pour détourner à son gloire de ces illustres bouffons. Vo- ônait aux *Variétés amusantes;* Ram- s'en alla frapper à la porte d'un petit rival, dirigé par Gaudon, et lui offrit ices. C'était la fortune pour Gaudon, epta avec empressement, assuré d'a- ue la popularité de Ramponneau ne pouvait manquer d'être fructueuse pour son théâtre. Un traité fut signé entre eux, le 27 mars 1760, traité par lequel Ramponneau non-seulement s'obligeait à jouer dans le spectacle de Gaudon, du 14 avril au 28 juin, mais consentait encore qu'on le fît annoncer, afficher, voir en dedans et en dehors, » qu'on fît « peindre son portrait au naturel, faire des chansons, livres et pièces à son avantage ». En retour, le directeur lui donnait quatre cents livres, plus la moitié des produits et bénéfices qu'il acquerrait pendant ces deux mois et demi, « tant par estampes que livres, chansons et autres généralement quelconques ». Un dédit de mille francs était stipulé. La chose ainsi arrangée, et Ramponneau ayant touché 200 livres d'avance, il s'en alla, en attendant son début, donner une représentation d'essai à Versailles, côte à côte avec un nommé Haget, qui était un de ces amateurs comédiens de société comme il y en avait alors par milliers; mais il ne réussit qu'à se faire huer, et revint l'oreille basse, fort inquiet et fort perplexe de ce triste présage. Il se rendit donc chez un notaire, et y fit dresser un acte de désistement, qu'il envoya à Gaudon la veille du jour fixé pour ses débuts. Cet acte est assez curieux pour que nous en citions au moins une partie :

« Aujourd'hui est comparu le sieur Jean Ramponneau, cabaretier,... lequel a volontairement déclaré que les résolutions mûres qu'il a faites sur les dangers qu'apporte au salut la profession des personnes qui montent sur le théâtre, et sur la justice des censures que l'Église a prononcées contre ces sortes de gens, l'ont déterminé à renoncer à jamais monter sur aucun théâtre, ce qu'il promet à Dieu, ni faire aucune fonction, profession, ni actes y analogues. Pour quoi il proteste par les présentes contre toutes soumissions et engagements qu'il pourrait avoir faits avec qui que ce soit, notamment avec le sieur Gaulier, dit Gaudon,... pour paraître ce jour, soit dans son spectacle, soit dans tout autre, ou pour souffrir qu'il soit fait par son ministère, sous son nom ou à son occasion, quelques actions, chansons, livres et estampes, le tout tendant à lui donner la publicité indécente qui ne convient qu'à des gens de cette sorte, comme lesdites conventions et engagements, quels qu'ils soient, n'ayant été et ne pouvant être qu'extorqués de lui dans des temps où il n'aurait pas eu l'usage de sa raison ni la faculté de faire des réflexions sur les conséquences de ces engagements pour son salut, etc. » A coup sûr, les sentiments exprimés dans cet acte sont fort respectables; mais comment les prendre au sérieux dans la bouche de Ramponneau ? Gaudon refusa de s'en contenter : il avait fait tous ses préparatifs et voyait crouler en une minute ses espérances de succès et ses rêves de fortune. Il répondit à l'acte de Ramponneau par une série de sommations et d'assignations, suivies enfin d'un

procès, avec maître Élie de Beaumont pour avocat, contre maître Coqueley de Chaussepierre, avocat du cabaretier. Ce procès mit le comble à la célébrité de Ramponneau. Tous les journaux, toute la ville ne parlaient plus d'autre chose; on s'en occupait à Versailles, on pariait pour et contre. Voltaire même s'en mêla, et lança en faveur du cabaretier un mémoire spirituellement ironique et railleur. Maître Élie de Beaumont fit de son plaidoyer une apologie de la comédie et des comédiens; mais, malgré son éloquence, le tribunal donna gain de cause aux scrupules de Ramponneau, qui, moyennant la restitution des deux cents livres reçues, put retourner à son cabaret. Hélas! en approfondissant les pieux remords du saint homme, voici tout ce qu'on y a trouvé, outre sa crainte trop fondée d'un échec. Depuis son traité avec Gaudon, il avait vendu sa guinguette moyennant une rente de 1,500 livres, mais à la condition expresse, posée par l'acquéreur, qu'il y resterait lui-même pour conserver la clientèle. Ce procès fut le gros événement de l'année 1760, et dès lors le nom de Ramponneau fut immortel; c'est à partir de ce moment qu'il a acquis cette popularité dont il jouit encore aujourd'hui. Tout le monde accourait au *Tambour royal* pour le voir et l'entendre; les équipages stationnaient à sa porte; on retenait ses salons huit jours d'avance; on y rencontrait de grandes dames et de grands seigneurs, quelquefois même des princes, et la guinguette ne désemplissait pas. La trogne rubiconde de l'illustre Ramponneau fut reproduite partout, par le pinceau, par le burin; mille chansons célébrèrent sa gloire, et il y eut une innombrable série de *Ramponneau*, ainsi nommées du mot qui en formait le refrain, comme il y avait eu autrefois les *Lampons* et les *Léridas*. Les modes aussi suivirent le courant; tout se fit *à la Ramponneau*, immédiatement avant que tout ne se fît *à la grecque*. Le cabaretier mourut au milieu de sa gloire. Depuis sa mort on l'a mis plus d'une fois en vaudevilles et en opéras-comiques : c'est surtout grâce à lui que la Courtille et les Porcherons ont conquis une place si brillante dans notre histoire facétieuse, et, s'il est permis d'employer cette comparaison, son nom est depuis longtemps devenu pour les cabarets ce que sont celui de La Fontaine pour la fable et celui de Molière pour la comédie. Victor FOURNEL.

Gazette de Grimm, année 1760. — *Plaidoyers* d'Élie de Beaumont et de Coqueley de Chaussepierre. — Brazier, *Chroniq. des petits théâtres*, in-8°, t. I, p. 277-91. — Fr. Michel et Ed. Fournier, *Hist. des hôtelleries et cabarets*, II, 338-64.

RAMSAY (*Allan*), poëte anglais, né le 13 octobre 1685, à Leadhills, village du sud de l'Écosse, mort le 7 janvier 1758, près d'Édimbourg. Étant encore en bas âge, il perdit son père, qui dirigeait l'exploitation des mines de plomb appartenant à lord Hopetoune; sa mère se remaria, eut d'autres enfants, et l'abandonna à peu près à lui-même. Lorsqu'elle mourut, il avait quinze ans, et ne savait pas grand' chose; son beau-père, pour se débarrasser de lui, le plaça en apprentissage chez un perruquier d'Édimbourg. Bien qu'il fût d'humeur accommodante et bon compagnon, il s'empressa de quitter, aussitôt qu'il lui fut possible, une profession qui répugnait à ses goûts littéraires, et le temps lui ayant manqué pour étudier la peinture, son art de prédilection, il se fit libraire : cela lui permit d'éditer ses propres œuvres et aussi, quand il en trouva l'occasion, celles de ses amis. Il se livra beaucoup plus à la lecture qu'au commerce; sa boutique devint une espèce de bibliothèque, qu'il mit largement à profit pour refaire à bâtons rompus son éducation; ainsi il apprit la langue française, l'histoire, les antiquités nationales et passablement le latin. Ses vers, bien accueillis du public, lui valurent, chose rare! l'aisance avec la renommée. Vers 1739 il se retira dans une charmante retraite, située aux portes d'Édimbourg, et y passa le reste de sa vie, toujours occupé de rimer, mais refusant de publier ses productions nouvelles, afin de ne pas augmenter un bagage littéraire qu'il trouvait déjà trop lourd. On n'a pourtant de Ramsay que deux volumes de poésies, in-4°, imprimés à Édimbourg, l'un en 1721, l'autre en 1728. Dans le second l'on trouve la pastorale intitulée *Gentle shepherd*, et qui a eu séparément plusieurs éditions; c'est un morceau d'un style facile, coulant, mais négligé, dans un ton doux et tranquille, et semé de descriptions champêtres qui ne manquent pas de fraîcheur et de vérité. Comme éditeur, Ramsay a publié deux recueils, *Evergreen* (Édimbourg, 1724, 2 vol. in-12), et *Tea-table miscellany* (ibid., 1724, 4 vol.), composés de pièces antérieures au dix-septième siècle; le choix en a été fait sans aucune critique; dans beaucoup d'endroits l'éditeur-poëte s'est mêlé de changer ou de corriger des vers, de substituer des passages entiers de sa main, et enfin il a donné comme des spécimens de poésie gothique plusieurs morceaux de sa composition, entre autres un assez long poëme, qui a pour titre *La Vision*. Cette innocente supercherie, à la mode dans cette époque, a été fort peu remarquée.

RAMSAY (*Allan*), fils du précédent, né en 1709, à Édimbourg, mort le 10 août 1784, à Douvres, s'appliqua à la peinture, et reçut des leçons de cet art en Italie, sous Solimènes et Imperiali. Il s'établit à Londres, et peignit le portrait avec succès. En 1767 il fut nommé peintre du roi Georges III. S'il fallait en croire Walpole, les sujets manquèrent à son génie; il est plus vrai de dire qu'avec des talents ordinaires, Ramsay était supérieur à la plupart des artistes de son temps. Il avait de l'instruction, et fréquentait les lettrés, entre autres Johnson, qui se plaisait beaucoup dans sa conversation abondante et polie. Il a écrit plusieurs brochures, réunies sous le titre d'*Investigator*. — Son fils devint général dans l'armée anglaise. P. L—Y.

à la tête des *Ramsay's Works*, 1800, 2 vol.
R. Chambers, *Illustrious Scotsmen*. — Chalmers,
iogr. dict. — Walpole, *Anecdotes*. — Pilking-
of painters.

SAY (*André-Michel*, chevalier DE), lit-
français, né le 9 janvier 1686, à Ayr
), mort le 6 mai 1743, à Saint-Germain-
. Il descendait de l'ancienne famille écos-
Ramsay, qui avait reçu du roi Jac-
une pairie anglaise avec le titre de baron
ston. Après avoir terminé son éducation
ourg, il fut appelé dans l'université de
ndré pour y servir de précepteur à un fils
te de Wemyss. Ayant de bonne heure
es doutes sur la religion anglicane, il se
s le socinianisme, puis dans une indiffé-
itrée, et enfin dans un pyrrhonisme uni-
Toutefois, comme il était de bonne foi et
cherchait dans ses variations que la vé-
'adressa aux docteurs les plus renommés
ow, d'Édimbourg et de Londres; ensuite
en Hollande, où il exposa ses incerti-
mystique Poiret, qui ne réussit pas à
er. Il recouvra la tranquillité d'âme qu'il
rdue, dans les entretiens de Fénelon,
709 fixa ce chevalier errant de la foi
communion catholique, et qui l'honora
l'une estime et d'une tendresse particu-
amsay s'établit dès lors en France, et
l'éducation du duc de Château-Thierry
ce de Turenne. Appelé en 1724 à Rome,
ger dans leurs études les fils du préten-
gné sous le nom de Jacques III, il ne
g séjour dans cette petite cour, et en
par les tracasseries qu'on lui suscita.
mps après il obtint un sauf-conduit pour
en Écosse, et résida quelques années
uc d'Argyle. En 1730 il fut reçu doc-
université d'Oxford; sa qualité de ca-
était bien un obstacle à la délivrance
ne; mais King, principal du collége de
arie, fit cesser toute opposition par ces
paroles : « Je vous présente l'élève du
nelon ; ce seul titre répond à tout. »
our en France, Ramsay fut intendant du
Turenne, plus tard duc de Bouillon. Il
parmi ses amis particuliers J.-B. Rous-
ouis Racine. Ses ouvrages, tous en fran-
écrits dans un style très-pur, et accusent
tude singulière d'une langue qui n'était
ienne. Nous citerons : *Discours sur la*
pique, à la tête de l'édit. de *Télémaque;*
717, in-12, et souvent reproduit ; — *Es-*
olitique; La Haye, s. d. (1719), 2 vol.
édit., sous ce titre : *Essai philosophique*
gouvernement civil selon les prin-
Fénelon; Londres, 1721, in-12. « Il est
dit M. de Beausset, de réunir sur la
des idées plus justes et plus saines, de
nter sous une forme plus claire et plus
ée de tous les esprits raisonnables, et
cuter avec une partialité plus exempte
entions et d'enthousiasme. » — *His-*
toire de la vie et des ouvrages de Fénelon; La Haye, 1723, in-12 : quoique fort abrégée, cette vie a eu beaucoup de succès et a été souvent réimprimée; l'auteur y a fait entrer, avec de grands détails, le récit de ses rapports personnels avec l'illustre prélat; — *Les Voyages de Cyrus, avec un discours sur la mythologie et une lettre de Fréret sur la chronologie de cet ouvrage;* Londres et Paris, 1727, 2 vol. in-8°; Édimbourg, 1729, in-8° (en anglais); les plus récentes éditions françaises sont de Paris, 1810, 3 vol. in-18, et 1826, in-12 : cet ouvrage, qui donna lieu à des critiques exagérées, offre un système d'éducation conçu à l'exemple du *Télémaque*, et qui à son tour a servi de modèle aux *Voyages du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélemy; — *Histoire de Turenne depuis* 1643 *jusqu'en* 1675, *avec les preuves;* Paris, 1735, 2 vol. in-4°, avec cartes; en Hollande (Paris), 1774, 4 vol. in-12 : excellent ouvrage, écrit avec ordre et précision. Ramsay est aussi l'auteur de quelques livres anglais, entre autres *Poems* (Édimbourg, 1738, in-4°) : recueil assez faible, imprimé du reste sans son assentiment; et *Philosophical principles of natural and revealed religion, explained and unfolded in a geometrical order* (Glasgow, 1749, 2 vol. in-4°) : où l'on rencontre des opinions singulières sur la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Il a édité plusieurs ouvrages de Fénelon, les *Dialogues des morts*, les *Dialogues sur l'éloquence*, les *Sermons*, etc. Enfin, il passe pour avoir beaucoup contribué à la propagation de la franc-maçonnerie, dont il était grand-chancelier pour la France, et il aurait écrit une *Histoire générale* de cette société, ouvrage resté probablement inédit. P. L—Y.

Biographia britannica. — Beausset, *Hist. de Fénelon.* — Busching, *Beitræge*, III, 319-338.

RAMSAY (*Charles-Louis*), littérateur anglais, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il appartenait, selon toute apparence, à la famille écossaise de ce nom. Son père, *Charles* RAMSAY, né en 1617, à Elbing, où il est mort, en 1669, avait fait de longs voyages à travers l'Europe; il était très-versé dans l'histoire de la Pologne et de la Russie, et avait composé divers ouvrages, qui n'ont pas vu le jour. Ramsay s'occupa de chimie et de médecine, et traduisit en latin un traité de Kunckel (*De principiis chymicis ;* Londres, 1678, in-8°). Mais il est surtout connu par sa *Tachéographie, ou l'Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, qui parut en 1678, en latin et en français : cet ouvrage, où il reproduit à peu de chose près les méthodes de Cross et de Shelton, fut réimprimé depuis 1681 sept ou huit fois à Paris.

Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

RAMSAY (*David*), historien américain, né le 2 avril 1749, dans la Pennsylvanie, mort le

8 mai 1815, à Charleston. Il était fils d'un émigrant irlandais. Après avoir terminé son éducation, il fut pendant quelque temps précepteur dans une famille du Maryland, et s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine ; il reçut ses degrés dans le collége de Pennsylvanie, où il fut le disciple de Rush, et s'établit à Charleston. Ardent patriote, il écrivit plusieurs brochures de circonstance, et assista en qualité de chirurgien militaire au siége de Savannah. De 1782 à 1785 il siégea au congrès des États-Unis. La vie de Ramsay fut consacrée, on peut le dire sans exagération, à mettre en pratique les préceptes de Franklin : personne n'était plus avare de son temps, plus assidu au travail, plus prompt à obliger ses semblables ou à favoriser les entreprises utiles. Il mourut victime de son dévouement : un fou sur l'état duquel la cour de justice l'avait chargé de faire un rapport, lui tira, à bout portant, un coup de pistolet chargé de trois balles. Les principaux ouvrages de Ramsay sont : *History of the revolution in South Carolina;* Charleston, 1785, 2 vol. in-8°, trad. en français en 1787 ; — *History of the american revolution ;* Philadelphie, 1790, 2 vol. in-8° : ouvrage estimé ; — *Life of Washington;* ibid., 1801, in-8° ; trad. en 1819 en français ; — *History of South Carolina ;* Charleston, 1808, 2 vol. in-8° ; — *History of the United States from their first settlement as english colonies to* 1808 ; Philadelphie, 1816 ; — *Universal history americanized;* ibid., 1819, 12 vol. in-8° ; cette histoire générale avait occupé l'auteur pendant plus de quarante ans. Ramsay a aussi laissé quelques ouvrages de médecine et un excellent *Éloge de Rush*, lu en 1813 devant la Société médicale de Charleston.

Allen, *American biography.*

RAMSAY (Miss). *Voy.* LENNOX.

RAMSDEN (*Jessé*), célèbre opticien anglais, né en 1735, à Salterhebble, près Halifax, mort le 5 novembre 1800, à Brighton. Il était fils d'un aubergiste. Après avoir passé trois ans dans un collége à Halifax, il fréquenta une école tenue par un ecclésiastique, qui passait pour savant en mathématiques, et y prit quelque teinture de la géométrie et de l'algèbre. Il fut obligé d'interrompre le cours de ses études pour entrer en apprentissage chez un fabricant de drap à Halifax. A l'âge de vingt ans on le retrouve employé chez un drapier à Londres. Mais en 1758 il quitta le commerce, où la nécessité l'avait retenu jusqu'alors, et libre de s'abandonner à ses goûts, il s'engagea pour quatre années dans l'atelier d'un fabricant d'instruments d'optique et de mathématiques, nommé Barton. Il se mit ensuite au service d'un habile ouvrier moyennant un salaire de douze shillings par semaine, et bientôt après il commença de travailler pour son propre compte ; son adresse à graver et à diviser le recommanda peu à peu à l'attention des principaux constructeurs d'instruments. Admis dans l'intimité de l'un d'entre eux, nommé Dollond, il épousa sa fille, et se trouva intéressé dans l'exploitation de son brevet pour des télescopes achromatiques. Les travaux de Ramsden lui fournirent de fréquentes occasions d'observer à quel point était défectueuse la construction des sextants alors en usage. En effet, comme l'a démontré Lalande, ils indiquaient à cinq minutes près la mesure d'un degré, ce qui pouvait, dans la détermination des longitudes, amener une erreur de calcul s'élevant jusqu'à cinquante lieues marines. Les améliorations introduites par Ramsden réduisirent l'erreur possible, selon Piazzi, à trente secondes seulement. Cette circonstance, jointe au bon marché de ses instruments, qu'il vendait environ deux tiers au-dessous du prix de ses confrères, lui attira en peu de temps tant de commandes que, même avec le concours de nombreux ouvriers, il parvint difficilement à y suffire. Dans ses ateliers le principe de la division du travail était poussé jusqu'à son extrême limite ; aussi ses employés acquirent-ils vite une adresse remarquable ; mais aucun d'eux, quelle que fût sa partie, n'égala jamais Ramsden lui-même. Il s'occupait sans relâche de perfectionner et de simplifier. Une de ses inventions les plus ingénieuses fut une machine à diviser destinée à la graduation des instruments d'astronomie et de mathématiques. Il y travailla pendant dix ans, et la présenta en 1777 au Bureau des longitudes, qui lui accorda un prix de 615 liv. (15,400 fr.), à la condition qu'il s'engagerait à diviser, pour tous les autres fabricants, les sextants à six et les octants à trois shillings. Une description de la machine fut publiée par ordre du Bureau et sous la surveillance de Maskelyne (Londres, 1777, in-4°), et traduite en 1790 par Lalande. On prétend qu'un duplicata du modèle fut acheté par le président Bochard de Saron, et introduit en France dans le support d'une table construite à cet effet. Au commencement de 1788 il n'était pas sorti moins de neuf cent quatre-vingt-trois sextants et octants des ateliers de Ramsden. Une autre machine qu'il imagina pour diviser les lignes droites au moyen d'une vis ne paraît pas avoir passé dans la pratique ; cependant le Bureau des longitudes en fit imprimer la description en 1799.

Ce fut dans la construction de nombreux instruments d'astronomie d'un ordre moins secondaire que Ramsden gagna sa grande renommée, bien que probablement ils lui rapportassent fort peu de bénéfices. Le théodolite qui servit au général Roy pour l'*English survey* et l'équatorial construit pour sir G. Schuckburgh passaient pour être d'une précision inconnue jusqu'à cette époque. Les télescopes qu'il fabriqua pour les observatoires de Blenheim, de Manheim, de Dublin, de Paris et de Gotha, se distinguaient surtout par la supériorité de leurs objectifs, et dans les

le cercle qu'il fournit aux observatoires oue et de Vilna, il était impossible de ir une erreur de plus de deux secondes :, degré d'exactitude qui était alors pour nomes un sujet réel d'admiration. Parmi aux de moindre importance, nous ci- les micromètres catoptrique et diop- décrits dans les *Philos. trans.*, 1779), ier desquels était perfectionné d'après Bouguer; l'*optigraphe*, un dynamo- ropre à mesurer les effets grossissants escopes; un baromètre, une machine se, un manomètre, une balance, un le- pyromètre, et la méthode pour corriger rations de sphéricité et de réfrangibi- les lentilles de verre. (*Voy.* les *Philos.* 1783.)

de services rendus à la science reçurent ites récompenses. Ramsden fut admis dans la Société royale de Londres et dans celle de Saint-Pétersbourg, et en reçut la médaille d'or de Copley, la plus istinction qu'en Angleterre on puisse aux savants. Son extrême ardeur au abrégea ses jours; forcé de prendre repos pour réparer ses forces, il venait taller à Brighton lorsqu'il mourut, à soixante-cinq ans. Ramsden avait des s d'anachorète; il était sobre jusqu'à nce et n'accordait qu'un temps fort court neil. Il aimait, dans ses rares moments , à cultiver la littérature; sa mémoire ellente, et dans un âge déjà avancé il arisa avec la langue française au point lolière et Boileau. Sa fortune n'était pas able, et par son testament il en légua de partie aux ouvriers qui lui avaient cquérir. P. L—Y.

dans le *Journal des Savants*, novembre 1788, *Bibliogr. astronomique*. — Thomson, *Hist. yal Society*. — Hutton, *Mathematical Dictio-*

ÈS Ier (*Ramessu Ra-Men Peh* sur les nts), roi d'Égypte, fondateur de la dix- dynastie, vivait à la fin du quinzième nt notre ère. Il était fils d'Athotis (Tii), roi Aménophis III, et du prêtre Aï. ccédé à Horus, il gouverna l'Égypte une douzaine d'années; son règne ne fut par aucun événement important. Son se trouvait à Biban-el-Moluk; il est entièrement dépourvu d'ornements, le sarcophage en granit, qu'il contient.

ÈS II le Grand (*Ramessu Meri-Amn Ra-* sur les monuments), roi d'Égypte, pe- précédent, vivait au quatorzième siècle tre ère, et régna soixante-six ans. Il vers 1310 à son père Sethos ou Sethosis, sieurs hauts faits lui ont été attribués, qu'il a été souvent confondu avec Sé-). A son avénement l'Égypte était dans l'état le plus florissant; le nom égyptien était respecté au loin, grâce aux victoires de son glorieux père, dont Ramsès avait hérité l'esprit guerrier. Il entreprit une campagne contre les Héthites, peuple du pays de Canaan et avec lequel il conclut une paix avantageuse, la cinquième année de son règne. Les magnifiques sculptures du grand temple d'Ibsamboul représentent les incidents de cette guerre. Une inscription du palais de Karnak nous donne le traité qu'il imposa (dans la vingt et unième année de son règne) aux Héthites, après une nouvelle guerre, aussi heureuse que la première. Les autres monuments qu'il fit élever établissent qu'il combattit les Éthiopiens, les Kouschites, les Tehennans, les Nubiens et autres peuples du sud et du nord de l'Afrique. Ramsès n'étendit donc pas le cercle des conquêtes de son père; il se borna à à les maintenir; ce qui l'a fait regarder comme un grand conquérant, ce sont les nombreuses représentations de ses victoires, qu'on trouve sur les monuments qu'il fit construire en profusion par les prisonniers de guerre et par les Juifs, et dont les frais épuisèrent les ressources du pays. Parmi ceux de ces monuments qui existent encore aujourd'hui, nous citerons : le temple de Béit-Oualli, en Nubie, et le temple d'Ibsamboul; à Karnak, les propylées devant la salle aux colonnes, et deux colosses, qui représentent la personne de Ramsès; à Thèbes, le grand palais, décrit par les membres de l'expédition d'Égypte, sous le nom de *Memnonium*, et où se trouve un colosse de quarante pieds représentant le roi assis; à Luxor, la cour et le pylone, deux colosses, et deux obélisques, dont l'un se trouve aujourd'hui sur la place de la Concorde à Paris. Ramsès fit aussi terminer les murailles que son père avait commencé à faire élever pour garantir l'Égypte des invasions des peuples pasteurs de Palestine et d'Arabie, de même qu'il fit creuser une partie du canal du Nil à la mer Rouge. Toutes ces constructions amenèrent la ruine du pays, laquelle ne devint cependant manifeste que sous le règne de son fils et successeur Menophtès. C'est à cette époque que les Israélites, que la dureté impitoyable de Ramsès avait déjà poussés au désespoir, quittèrent l'Égypte, sous la conduite de Moïse. Le peu de reconnaissance que les Égyptiens gardèrent des entreprises grandioses, mais ruineuses, de Ramsès explique comment on laissa inachevé le tombeau de ce roi, qui, situé à Biban et Moluk, est enfoui encore en grande partie sous les décombres. E. G.

Champollion, *Égypte*. — Rosellini, *Monumenti storici*. — Lepsius, *Das ægyptische Königsbuch*. — Bunsen, *Ægyptens Stellung in der Weltgeschichte*, t. IV. — Salvolini, *La campagne de Ramsès* et *Analyse des inscriptions de l'obélisque de Paris*.

RAMUS (*Pierre*), nom latinisé de LA RAMÉE, savant humaniste français, né en 1515, à Cuth, village du Vermandois, massacré le 26 août 1572,

cette erreur, accréditée par Hérodote, nous signalerons celle qui consiste à admettre avec Rosellini deux frères du nom de Ramsès et fils de Séthosis.

à Paris. Son père était un pauvre laboureur. Doué d'un esprit vif, poussé par le désir d'apprendre, Ramus fit dès l'âge de huit ans, seul et à pied, le voyage de Paris. La misère l'en chassa deux fois. Il y revint à douze ans, et s'attacha, pour vivre, comme domestique, à un écolier riche du collége de Navarre. Pour mieux réparer les lacunes de son instruction première, il faisait deux parts de son temps, servant son maître pendant le jour, et employant les nuits à étudier. Il suivit, selon l'usage, pendant trois ans et demi, le cours de philosophie sous Jean Hennuyer, depuis évêque de Lisieux. Il comprit l'importance de cette science, mais fut dégoûté de la manière dont elle était alors enseignée. Éclairé en même temps par la lecture de Xénophon et de Platon, il se mit à *socratiser*, c'est-à-dire à chercher la vérité par sa propre raison et en dehors des préjugés reçus. A vingt et un ans, il prit pour thèse de l'examen de maître ès arts « que tout ce qu'avait dit Aristote n'était que fausseté » (*quæcumque ab Aristotele dicta essent, commentitia esse*). Quoique ses juges fussent tous péripatéticiens, le talent qu'il déploya en soutenant cet audacieux paradoxe fut tel, qu'ils furent obligés de l'applaudir. Ce triomphe du jeune candidat devait être un rude échec pour la philosophie dominante. Ramus débuta dans l'enseignement au collége du Mans. Il ouvrit bientôt avec ses deux amis, Omer Talon et Barthélemy Alexandre (1), au petit collége de l'Ave-Maria, des cours publics où on lisait les auteurs grecs et les auteurs latins dans la même classe, où l'étude de l'éloquence était jointe à celle de la philosophie. La foule accourut à un enseignement si nouveau et si varié. Ce succès ne fut qu'un encouragement pour Ramus. Il commença alors une révision de toutes ses études, qu'il ne devait plus interrompre qu'à sa mort. Ses goûts et les conseils du docte Toussain (*Tusanus*) le ramenèrent surtout à la logique. Il entreprit de la perfectionner; pour cela il en bannit les disputes stériles alors en honneur, et l'enrichit d'exemples pris dans les auteurs anciens. Ces tentatives firent jeter de hauts cris aux péripatéticiens. Ramus avait publié en 1543, un traité de logique, *Dialecticæ partitiones*, et une critique d'Aristote, *Aristotelicæ animadversiones*, qu'il dédia à Charles de Bourbon et Charles de Lorraine, depuis cardinaux. Joachim de Perim, docteur de Sorbonne, et le jurisconsulte portugais Antoine de Govea les attaquèrent. Censurés par la faculté de théologie, ils furent condamnés à être supprimés par un édit royal (1er mars 1544), aux applaudissements de l'université, qui demandait les galères contre l'auteur. Il fut de plus interdit à Ramus d'enseigner la philosophie. Nommé principal du collége de Presles (1545), il rendit cet établissement, tombé en décadence, le plus florissant de l'université; mais les améliorations qu'il y introduisit excitèrent la jalousie et les réclamations. Il fallut l'intervention du cardinal de Lorraine pour lui assurer l'impunité.

Ce même cardinal, devenu tout-puissant à l'avénement de Henri II (1547), obtint mainlevée de l'édit de 1544, et Ramus se livra pendant quatre ans à ses travaux de prédilection. Charpentier engagea alors contre lui une lutte qui devait durer plus de vingt ans. Il dirigea, en qualité de recteur, contre Ramus des poursuites que le parlement fit heureusement cesser. Voulant arracher son protégé à ces mesquines tracasseries, le cardinal de Lorraine obtint pour lui la création d'une chaire d'éloquence et de philosophie au Collége royal (août 1551). Le discours d'ouverture, que Ramus prononça devant deux mille auditeurs, est un chef-d'œuvre (*Pro philosophica disciplina;* Paris, 1551, 1555, in-8°). Il consacra les huit premières années de son enseignement aux trois premiers arts libéraux (grammaire, rhétorique, logique), qu'il appelait élémentaires ou exotériques. Il publia successivement trois grammaires, grecque, latine, française. Il se mêla en même temps aux disputes du temps : dans celle des *quisquis* et des *quamquam*, il prit parti pour la bonne prononciation et obtint un facile triomphe. Il n'en fut pas de même de celle qu'il eut contre Galland au sujet de la rhétorique. Il n'évita pas les traits satiriques de Rabelais, et J. du Bellay le ridiculisa dans sa *Pétromachie*. Le roi Henri II venait de le nommer membre d'une commission chargée de réformer l'université, lorsqu'il mourut (1559).

Cette mort n'altéra pas le crédit dont Ramus jouissait à la cour. Il se préparait à parcourir les autres arts libéraux, et faisait son cours sur les mathématiques lorsque sa conversion au protestantisme et les guerres de religion vinrent l'arracher à ses études et au repos. Depuis longtemps on le soupçonnait de pencher vers les opinions nouvelles; mais il s'était toujours montré extérieurement fidèle aux pratiques du culte catholique. La réplique du cardinal de Lorraine au colloque de Poissy (1561), où ce prélat avouait de bonne grâce les abus de l'Église et les vices du clergé, décida Ramus à adopter la réforme. La première guerre civile éclata bientôt, et les calvinistes furent chassés de Paris. La reine mère donna à Ramus un sauf-conduit et un asile à Fontainebleau. Il revint à Vincennes, puis erra de village en village, occupé de la composition de ses *Scolæ physicæ* (physique) jusqu'à ce que la paix d'Amboise (1563) lui permit de reprendre possession de sa chaire. Il continua ses leçons de mathématiques, en fit d'autres sur la physique et la métaphysique d'Aristote. Il lui restait à enseigner la morale et la politique, et pour ne pas laisser sa tâche inachevée, il refusa une chaire richement dotée à l'université de Bologne. Il dut en même temps s'opposer aux empiétements des Jésuites, qui voulaient s'insinuer dans l'université

(1) Le premier était le grand oncle du célèbre avocat général de ce nom. Le second fut le fondateur de l'université de Reims.

et protester contre la nomination de Charpentier à une chaire de mathématiques au Collége royal. Obligé pendant la deuxième guerre civile de chercher un refuge dans le camp du prince de Condé, il assista à la bataille de Saint-Denis en simple spectateur, et suivit l'armée dans sa marche vers la Lorraine. On raconte qu'il amena, par une harangue, les reîtres allemands à se contenter du tiers de la solde qui leur avait été promise. A la conclusion de la paix, il revint à Paris (1568). Sa bibliothèque avait été pillée : son collége lui fut du moins rouvert. Menacé par de nouveaux orages, il demanda un congé, et reçut la mission de visiter les principales universités de l'Europe. Strasbourg, Bâle, Zurich, Berne, Francfort, Nuremberg, Augsbourg l'attirèrent successivement. L'électeur Frédéric III voulut lui confier la chaire de morale à Heidelberg. Une cabale força Ramus de s'éloigner. Il revint par Genève et Lausanne. Accueilli partout avec honneur, il conférait avec les savants les plus renommés sur tous les sujets, mais surtout sur la religion, devenue depuis trois ans l'objet spécial de ses méditations. Rappelé une troisième fois à Paris après le traité de Saint-Germain-en-Laye (1570), ce fut pour y subir de nouvelles avanies. Un arrêt du parlement lui avait définitivement arraché l'administration du collége de Presles. L'université l'empêchait d'enseigner, comme calviniste. Ramus réclama près de son ancien Mécène, le cardinal de Lorraine ; celui-ci fit la sourde oreille. Il offrit d'aller enseigner à Genève : Théodore de Bèze, qui redoutait son indépendance, l'éconduisit poliment. Le cardinal de Bourbon s'employa enfin pour lui. Son titre de lecteur royal, un logement au collége de Presles lui furent conservés ; ses appointements même furent doublés. Forcé de se taire, Ramus écrivit. Il traduisit ses traités pour mettre la science à la portée de tous, et entama avec de Bèze une polémique dans le but d'introduire dans les églises réformées le régime démocratique. L'évêque de Valence, Montluc, désirant mettre à profit son éloquence, lui proposa de l'accompagner en Pologne, où il allait soutenir les prétentions du duc d'Anjou au trône de ce pays. Ramus refusa fièrement de mettre ses talents au service d'un prince qu'il savait être l'ennemi de sa foi. Peu de jours après eut lieu la Saint-Barthélemy. Il périt le troisième jour du massacre. Des égorgeurs à gage pénétrèrent dans la cellule où il s'était réfugié, le percèrent de coups, et le précipitèrent encore vivant par une fenêtre du cinquième étage. Son corps fut traîné dans les rues, et jeté dans la Seine. C'est sur son implacable ennemi Charpentier que de nombreux témoignages, entre autres ceux de Pasquier, de de Thou, de Scévole de Sainte-Marthe, ont rejeté l'odieux de cet assassinat. On peut dire que Ramus a été une victime de la science et de la vérité. C'est le sort commun de ceux qui sont l'honneur de l'humanité et lui ont fait du bien.

Ramus a essayé dans l'ordre scientifique une réforme analogue à celle que Luther et Calvin avaient opérée dans l'ordre religieux. Son génie pénétrant et juste vit les défauts de la scolastique, c'est-à-dire ses subtilités, son inutilité. Il osa attaquer l'autorité d'Aristote, réputée infaillible et qui rendait sacrés même tous les préjugés. Il lui opposa Platon et les auteurs anciens, et c'est en quoi Ramus est un homme de la renaissance ; mais il se rapproche de Descartes en ce qu'il proclame la raison comme le *criterium* suprême de la vérité. Esprit universel, travailleur infatigable, il entreprit d'étendre cette réforme à toutes les connaissances humaines. Il dut commencer par la logique, et cette réforme est l'âme du ramisme. Des définitions claires, des divisions simples et naturelles, les règles du syllogisme réduites, celles de la mémoire et des témoignages exposées, une nouvelle partie consacrée à la méthode, des exemples empruntés aux grands écrivains, voilà l'originalité et le mérite de la dialectique de Ramus ; elle reste incomplète, parce qu'elle néglige l'induction, dont il était réservé à Bacon de tracer les règles un peu plus tard. Malgré cette lacune, elle rendit de grands services. Ramus en recommandait l'application à toutes les sciences, et lui-même, on l'a vu, le fit avec une suite et un ordre admirables.

Ses travaux linguistiques sont restés célèbres. Il fit prévaloir une prononciation exacte et élégante. Il fit adopter les lettres J et V (on les confondait auparavant avec I et U), appelées depuis consonnes ramistes, et supprimait le Q et l'Y. Sans nier la souveraineté de l'usage, il entreprit, à l'exemple de ses contemporains, les Dolet, les Dubois, les Meigret, la réforme de l'orthographe. Il voulait qu'on écrivît comme on parle, sans tenir compte de l'étymologie ni des dialectes, et prêcha d'exemple dans la première édition de sa grammaire française, qu'il dédia à la reine mère, Catherine de Médicis. Il recommanda en poésie l'emploi de vers métriques sans exclure les vers rimés et applaudit aux essais de ce genre tentés par Jodelle, Baïf et Denisot.

Ramus ne resta étranger à rien, et porta partout son esprit novateur. Il réduisait la rhétorique à ses éléments constitutifs, l'élocution et l'action. Admirateur de Cicéron et de Quintilien, il osa les juger. Il ne voulait pas qu'on séparât l'éloquence de la philosophie. Lui-même était un excellent orateur ; c'est même par ce côté qu'il se rendit si populaire. Il fut le meilleur mathématicien de son temps en France : il traduisit les Éléments d'Euclide et composa une arithmétique, une géométrie, une algèbre, qui étaient encore en usage au siècle suivant. Enfin, il fonda de sa bourse au Collége royal une chaire de mathématiques, illustrée depuis par Roberval. Le système de Kopernik le compta parmi ses premiers adhérents. En physique, il se montra l'ennemi des hypothèses et des abstractions. Sa méthode exerça sur la médecine et le droit la plus heu-

reuse influence; la métaphysique est sa partie faible; il n'a pas toujours compris Platon et a attaqué injustement Aristote. En morale, il critiquait les principes de ce dernier, comme entachés de sensualisme et condamnés par l'Évangile. Les derniers travaux de Ramus portèrent sur la théologie, qu'il voulait débarrasser des subtilités oiseuses dont les scolastiques l'avaient encombrée. Sa méthode était de chercher la solution des questions religieuses dans la Bible, de placer à côté du texte sacré des citations d'auteurs profanes, non pour donner plus d'autorité à la révélation, mais pour montrer sa conformité avec la raison. Un vif sentiment de piété et de charité anime ses commentaires, qui ne furent publiés qu'après sa mort (Francfort, 1576, in-8°).

Le ramisme, né de l'esprit du seizième siècle, avait eu pour antécédents les tentatives de Rodolphe Agrippa de Heidelberg et de son disciple J. Sturm, qui enseigna à Paris de 1559 à 1536 à secouer le joug d'Aristote. Il se répandit, dès le vivant de son auteur, en Angleterre, en Écosse, dans les Pays-Bas, en Suisse, en Espagne et jusqu'en Danemark; ses partisans en Allemagne formèrent plusieurs sectes. En France il excitait encore en plein dix-septième siècle des luttes ardentes dans l'université de Paris. En achevant de détruire l'autorité d'Aristote, il rendit une nouvelle philosophie possible, et prépara les esprits à la recevoir par l'introduction d'une meilleure méthode; l'œuvre de Ramus, c'était d'émanciper la raison moderne. Il a été le précurseur de Descartes, et c'est là sa plus grande gloire.

Outre les ouvrages cités, Ramus a encore publié : *Rhetoricæ distinctiones*; Paris, 1549, in-8°; — *Platonis Epistolæ latinæ*; Paris, 1549, in-4°; — *Pro philosophica disciplina oratio*; Paris, 1551, in-8°; — *Arithmeticæ lib. III*; Paris, 1555, in-4°, réimpr. un grand nombre de fois jusqu'en 1627; — *Dialectique*; Paris, 1555, in-4° : le plus important ouvrage qui avant Descartes ait été publié en français sur la philosophie; — *Dialecticæ lib. II*; Paris, 1556, in-8°; — *Ciceronianus*; Paris, 1557, in-8°; — *Oratio de legatione*; Paris, 1557, in-8°, et en français, 1557, in-8°; — *De moribus veterum Gallorum*; Paris, 1559, in-8°; — *Grammaticæ lib. IV*; Paris, 1559, in-8°; — *Rudimenta grammaticæ*; Paris, 1559, in-8°; — *Scholæ grammaticæ*; Paris, 1559, in-8° : recueil de toutes les critiques qui lui étaient suggérées par la lecture des grammairiens; c'est à ce livre que se rattache la fameuse querelle du *quisquis* et du *quanquam*; — *Grammatica græca*; Paris, 1560, in-8°; — *Gramère*; Paris, 1562, in-8° : dès la seconde édition il eut le bon esprit de renoncer à l'orthographe qu'il avait imaginée; — *Procœmium reformandæ parisiensis academiæ, ad regem*; Paris, 1562, in-8°; — *Scholarum physicarum lib. VIII*; Paris, 1565, in-8° : c'est une critique d'Aristote, la plupart du temps injuste et passionnée; — *Scholarum metaphysicarum lib. XIV*; Paris, 1566, in-8°; — *Proœmium mathematicum*, Paris, 1567, in-8°; — *Geometriæ lib. XXVII*; Bâle, 1569, in-4°; — *Scholæ in liberales artes*; Bâle, 1569, in-fol.; — *Scholarum mathematicarum lib. XXXI*; Bâle, 1569, in-4°. Presque tous ces ouvrages ont eu des réimpressions fréquentes; nous n'avons cité que les éditions originales. On a publié après la mort de Ramus : *Arithmeticæ lib. II et algebræ totidem*; Francfort, 1586, in-8°; — *Aristotelis Politica*; ibid., 1601, in-8°; — *Opticæ lib. IV*; Cassel, 1606, in-4°. Ramus a encore annoté ou édité plusieurs ouvrages, et il en avait écrit un grand nombre, qui disparurent dans le pillage de sa bibliothèque.

Gustave RIGOLLOT.

Freigius, *Notice* à la tête des *Prælectiones in Orat. VIII consulares* de Ramus; Bâle, 1575, in-4°. — Banosius, *Notice* à la tête du *De religione christiana* de Ramus; Francfort, 1576, in-8°. — Nancel, *Liber declamationum*; Paris, 1600, in-8°. — Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*. — Teissier, *Éloges*. — H.-J. Scharlius, *De P. Rami libris*; Helmstædt, 1666, in-4°. — Baillet, *Jugements des savants*. — Morhof, *Polyhistor*. — Freytag, *Apparatus litter.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Breithaupt, *Dissertatio historica de tribus logicæ restauratoribus, Ramo, Verulamio et Cartesio*; lena, 1712, in-8°. — Vossius, *De scientiis mathematicis*, c. XVI et LIX. — Niceron, *Mémoires*, XIII et XL. — Tennemann, *Hist. de la philosophie*. — Franck, dans le *Dict. des sciences philos.* — Waddington, *Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*; Paris, 1855, in-8°. — Haag frères, *La France protestante*. — E. Saisset, *Les Précurseurs de Descartes*; Paris, 1862, in-8°.

RAMUS (*Jean* TACK, en latin), jurisconsulte hollandais, né le 28 février 1535, à Ter-Goes (Zélande), mort le 25 novembre 1578, à Dôle. A peine âgé de vingt ans, il se mit à enseigner la rhétorique et le grec à Vienne en Autriche. Reçu en 1559 docteur en droit à Louvain, il y obtint, en 1560, la chaire des Institutes, et après avoir professé trois ans à l'université de Douai, il fut rappelé à Louvain par les états de Brabant, qui le chargèrent d'expliquer le Digeste. Il venait d'accepter une chaire à Dôle, lorsqu'il mourut avant d'entrer en fonctions. On a de lui : *Œconomia, seu Dispositio regularum utriusque juris*; Louvain, 1557, in-12; — *Commentarius ad Tit. XI de tutelis*; ibid., 1557, in-12; — *Commentarii methodici*; ibid., 1611, in-4°, publiés par Valère André; — une traduction latine du *Bouclier d'Hercule*, insérée dans l'édition d'*Hésiode* de Jean Oporin; — des Épigrammes latines, etc.

Valère André, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, VI.

RAMUS (*Joseph-Marius*), sculpteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 19 juin 1805. Élève de Cortot, il acquit dans son atelier un rare talent d'exécution joint à une grande élévation de style. En 1830 il remporta le deuxième grand prix de sculpture. En 1831 il débuta au salon par un buste en plâtre du comte de Forbin, directeur des musées, et en 1834 il exposa un buste de Tourville (musée de marine), et le

groupe de *Daphnis et Chloé* (musée d'Aix). A cette époque, il fut chargé par le gouvernement d'aller présider en Italie au moulage des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture florentine. De retour en France, il exposa successivement : en 1838, *Sainte Geneviève*, statue en pierre, et le buste de Tournefort destiné au musée d'Aix, où figurent aussi ceux de Peiresc, de Vauvenargues, d'Adanson et de M. Thiers, par le même auteur; en 1839, *Céphale et Procris*, groupe en marbre; en 1842, *Saint Jean-Baptiste*, en marbre; en 1844, la statue colossale assise de *Portalis* (façade du palais de justice d'Aix); en 1845, *Une première pensée*, charmante figure de marbre; en 1846, *Gassendi*, statue en bronze (à Digne); en 1847, *Le comte Siméon*, statue colossale, pendant de celle de Portalis, et *Anne d'Autriche* (jardin du Luxembourg); en 1850, *Philippe de Champagne*, statue en plâtre, et une statuette en marbre de *M. Sibour*, archevêque de Paris; en 1855, à l'exposition universelle, la statue de *Puget* (sur la place royale de Marseille); en 1857, *Les Marguerites*, gracieux groupe en marbre, et les statues en bronze de *Saint Michel* et *Saint Gabriel* (église Saint-Eustache); en 1859, *Un jeune pâtre jouant avec un chevreau*, groupe en marbre, et une statue de *David*; et en 1861, *Didon*, en marbre (cour du Louvre); *M. Mazenod, évêque de Marseille*, en marbre (à Notre-Dame-de-la-Garde), *Bacchus et une Nymphe*, groupe en plâtre. M. Ramus est depuis 1852 chevalier de la Légion d'honneur. E. B—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre*. — *Livrets des expositions*.

RAMUSIO ou **RANNUSIO** (*Giambattista*), historien italien, né en 1485, à Trévise, mort le 10 juillet 1557, à Padoue. Sa famille, originaire de Rimini, a produit plusieurs personnages distingués. Il était encore jeune lorsque le sénat de Venise l'envoya en France, chez les Suisses et à Rome, et il s'acquitta de ses missions avec une prudence peu ordinaire; il plut même tellement à Louis XII que ce prince lui permit de parcourir librement ses États, suivant le témoignage de Paul Manuzio. Sa grande expérience des affaires le fit attacher au conseil des Dix en qualité de secrétaire, place qu'il occupa pendant quarante-trois ans. Quelque temps avant sa mort, il donna sa démission, et se retira à Padoue. Ramusio possédait une érudition variée : il connaissait bien les langues anciennes, ainsi que le français et l'espagnol. Il entretenait des relations avec Bembo, Fracastor et autres lettrés. Ayant entrepris une collection des plus importantes relations de voyages accomplis dans les temps anciens et modernes, il traduisit en italien celles qui avaient été écrites en des langues étrangères, et y ajouta ses propres remarques et plusieurs dissertations, qui témoignent de connaissances étendues pour le siècle où il vivait. Cet ouvrage a pour titre : *Raccolta di navigazioni e viaggi* (Venise, 1550-1556-1559, 3 vol. in-fol.); il fut réimprimé dans la même ville et en autant de volumes en 1563, 1574, 1583, 1588, 1606 et 1613. « C'est une collection précieuse, dit Camus, ornée de gravures en bois, estimée par les savants, et regardée encore aujourd'hui par les géographes comme un des recueils les plus importants. Ramusio avait, soit à raison des voyages qu'il avait faits lui-même, soit à raison de ses grandes connaissances dans l'histoire, la géographie, les langues, soit enfin à raison des correspondances multipliées avec les personnes qui pouvaient être de quelque utilité à son entreprise, toutes les facilités nécessaires pour former une excellente collection. Il laissa les matériaux d'un quatrième volume; mais son manuscrit périt dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes, arrivé en 1557. » Parmi les principales pièces que contient le recueil de Ramusio, nous rappellerons les suivantes : *Voyages* de Pierre Alvarès (Cabral), d'un comte vénitien d'Alexandrie à Diu dans l'Inde (t. Ier); de Marco Polo, de Pietro Quirino, de Plan Carpin en Tartarie, d'Oderic de Portenau, de Sébastien Cabot (t. II); Sommaire de l'*Histoire des Indes occidentales* d'Oviedo; *Voyages* d'Alvaro Nuñez Cabeça de Vaca, de Nuño de Guzman, de Jacques Cartier, de Cesare de Federici (t. III), etc. La plupart des morceaux qui composent les premiers volumes ont été traduits en français (*Description de l'Afrique*; Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.). P.

Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*, I, 104. — De Thou, *Eloges*. — Agostini, *Scrittori veneziani*. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VII, 1re partie, p. 239. — Niceron, *Mémoires*, XXXV.

RANAVALA-MANJOKA, reine malgache, née vers 1800, morte le 18 août 1861. Presque enfant, elle avait épousé Radama, roi des Hovas, et durant la vie de ce prince, ne se fit remarquer que par sa beauté, une conduite des plus impudiques et un grand dévouement pour les intérêts anglais. Elle fut soupçonnée, non sans quelque vraisemblance, d'avoir empoisonné son époux, qui penchait en faveur de la France. Radama ne laissait que des neveux pour héritiers : grâce aux intrigues des missionnaires protestants Jones et Griffith, un certain nombre de chefs madécasses reconnurent pour souveraine la reine doyenne, qui à peine couronnée fit assassiner son beau frère Rafarla et les principaux membres de la famille royale, et chassa de ses États tous les Français, entre autres le sergent Robin, *maréchal* ou *douzième honneur* des troupes madécasses (1). Ranavala prit pour premier ministre son amant, Andimiase, jeune Madécasse élevé en Angleterre. Des révoltes éclatèrent de toutes parts, tandis que le gouvernement français essayait de réparer ses fautes et de venger ses humiliations en s'emparant de la presqu'île de Tintingue (août 1829) et en réclamant énergiquement ses anciennes possessions de

(1) Les Hovas ont établi douze grades depuis le tambour jusqu'au maréchal.

Fort-Dauphin, Foule-Pointe, Fénerif, Manahar. La reine répondit par une déclaration de guerre. Les Français prirent Tamatave et Ambatou-Malouine (17 et 20 octobre), mais ils échouèrent complétement devant Foule-Pointe, où périt le commandant Schœll et la plus grande partie des troupes débarquées. La sanglante affaire de la Pointe-carrée fut, à quatre jours de là, une éclatante revanche; mais elle apprit de nouveau aux vainqueurs qu'ils avaient à lutter contre des ennemis vaillants, intelligents, formés à la discipline européenne. Un armistice fut conclu; mais les maladies et surtout la famine, causée par le gaspillage des fournitures destinées à l'expédition, rendirent ce répit plus meurtrier que la guerre. Bloqués dans leurs positions, les Français, réduits des trois quarts, durent enfin évacuer Tintingue le 14 juillet 1831, après avoir fait sauter leurs forts, incendié leur hôpital, leurs casernes, leurs magasins et jusqu'à deux bâtiments *L'Anna* et *Le Magallon*, qui se trouvaient en réparation sur rade. Là ne s'arrêta pas le désastre; les fuyards abandonnèrent, plus de quatre mille naturels, qui tombèrent victimes de leur dévouement à l'alliance française. Débarrassée de cette longue guerre, Ranavala ne songea plus qu'à se venger des peuples de l'île qui avaient pris parti contre elle ou étaient restés neutres. Deux de ses généraux, Rakeli, gouverneur de Foule-Pointe, et le mulâtre Corrolaire (1), gouverneur de Tamatave, soumirent les tribus des côtes et de l'intérieur; la reine des Hovas se vit alors souveraine de l'île presque entière. Fière de sa puissance, d'une armée de 20,000 hommes armés à l'européenne, Ranavala ne mit plus de bornes à ses cruautés, à son insolence; elle expulsa tous les étrangers qui ne voulurent pas se faire madécasses, et souffrit que les consuls de France et d'Angleterre fussent plusieurs fois insultés. En 1845, la France envoya le capitaine Romain-Desfossés pour obtenir une réparation; les Anglais y joignirent une escadrille sous le commandement du capitaine Ketty; mais cette expédition se borna au bombardement de Tamatave. En 1854, le souverain de Nossi-Bé fit cession de son territoire à la France. Un fort y fut élevé, et M. d'Arvoy, ancien consul, y établit une usine. Ranavala fit attaquer le fort à l'improviste; M. d'Arvoy fut assassiné, et ses compagnons furent tués ou emmenés prisonniers. Cette nouvelle insulte resta impunie, et Ranavala termina paisiblement son long règne, tout souillé de luxure et de crimes.

Son fils, Rakout lui a succédé sous le nom de *Radama II*. Il a envoyé en 1862 un représentant en France, et semble vouloir entrer dans la voie de la civilisation. A. de L.

Macé-Descartes, *Hist. et Géogr. de Madagascar*. — Le Guevel de Lacombe, *Voyage à Madagascar*, etc. — Baron d'Unienville, *Essai sur Madagascar* (Paris, [illegible], in-8°). — Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, chap. XI. — *Le Moniteur universel*, ann. [illegible], p [illegible].

(1) Ce mulâtre, quoique né à l'île de France et fils d'un officier supérieur de l'artillerie française, s'est toujours montré peu bienveillant pour ses compatriotes. La reine le créa prince, et l'appela au commandement supérieur de la côte de l'Est. C'était un homme instruit, intelligent et rusé.

RANC (*Jean*), peintre français, né à Montpellier, en 1674, mort à Madrid, le 1er juillet 1735. Son père, Antoine Ranc, était peintre lui-même; il jouissait d'une assez grande réputation en Languedoc, et fut chargé de terminer et de compléter les importants travaux que la mort de Jean de Troy (25 avril 1691) laissait inachevés dans la cathédrale de Montpellier. On sait que pendant les quatre années qu'il passa dans cette ville Hyacinthe Rigaud rechercha son amitié et ses conseils. Jean Ranc à son tour reçut les leçons de Rigaud, dont il épousa la nièce. L'Académie l'admit au nombre de ses membres avec la qualité de peintre de portraits, le 28 juillet 1703; quatre ans plus tard (5 novembre 1707), elle l'admit comme peintre d'histoire. Son tableau de réception représentait *Le Christ portant sa croix*. Jean Raoux ayant refusé par des motifs de santé d'aller en Espagne, Ranc fut nommé à sa place peintre de la chambre de Philippe V. En cette qualité il accompagna le roi dans un voyage qu'il fit sur la frontière de Portugal, il fut envoyé à Lisbonne pour faire le portrait des membres de la famille royale de Portugal. Il fut à cette occasion comblé de présents, qu'il dissipa comme tout ce qu'il reçut en Espagne (1).

Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Archives de l'art français*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*.

RANCÉ (*Armand-Jean* le Bouthillier de), réformateur de la Trappe, né à Paris, le 9 janvier 1626, mort à Soligny-la-Trappe, près Mortagne, le 27 octobre 1700. Deuxième fils du président Denis le Bouthillier, secrétaire de Marie de Médicis, il eut pour parrain le cardinal de Richelieu, et fut destiné par sa famille à être chevalier de Malte. La mort de son frère aîné changea cependant les vues de son père, qui lui fit quitter l'épée pour ne plus l'occuper que des belles-lettres. Il montra de si heureuses dispositions, qu'il composa en grec, à l'âge de treize ans, un *Commentaire* des chansons d'Anacréon (Paris, 1639, in-8°). Tonsuré le 21 décembre 1635, il devint trois ans après chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint les abbayes du Val, de Saint-Symphorien de Beauvais, de la Trappe et les prieurés de Boulogne et de Saint-Clément. Tous ces bénéfices lui rapportaient plus de 15,000 livres de rente, auxquelles la mort de son père, arrivée en 1650, ajouta une fortune considérable, qui lui fournit les moyens de briller avec avantage dans le monde. Il s'y livra à toutes les passions, mais celle de la chasse tenait en son cœur

(1) Il est fort improbable que, comme on s'est plu à le raconter, une aventure arrivée à Ranc ait fourni à Lamotte-Houdart le sujet d'une de ses fables (*le Portrait*, IV, 8) et ait pu également donner l'idée de *La Tête à perruque*, pièce de Collé, et de l'opéra-comique *Le Tableau parlant*.

la plus large place. Cependant, après une jeunesse passée dans les amusements de la cour, il s'engagea dans la carrière ecclésiastique sans autre vocation que l'ambition d'arriver aux hautes dignités de l'Église. Son oncle, Victor le Bouthillier, archevêque de Tours, l'ordonna prêtre (22 janvier 1651) et le fit ensuite archidiacre de sa métropole. Enfin il fut reçu docteur de Sorbonne, le 6 avril 1652. Député à l'assemblée du clergé de 1655, il y défendit la cause du cardinal de Retz, à qui l'on voulait enlever toute juridiction dans le diocèse de Paris. Sa fermeté offensa le cardinal Mazarin; mais le duc d'Orléans le choisit pour son premier aumônier, et lui demanda de traduire en français les œuvres de saint Ephrem, travail que Rancé n'eut pas le temps d'exécuter. Ses biographes ne s'accordent pas sur les causes qui amenèrent sa conversion. Il faut considérer comme apocryphe ce que l'on raconte de sa visite à Mme de Montbazon, sa maîtresse, dont il ignorait la mort. Montant chez elle par un escalier dérobé, il serait entré dans son appartement, et aurait trouvé sur un plat la tête de cette dame, que l'on avait séparée du tronc, parce que le cercueil de plomb qui devait recevoir le corps était trop petit et trop étroit. On ne doit attribuer la conversion de Rancé qu'aux mécomptes divers que le monde lui donna et aux conseils de quelques pieux évêques, affligés de voir un prêtre d'un si grand mérite tenir une conduite désordonnée. On ne sait point au juste à quelle époque il prit la résolution de se donner tout à Dieu, mais on peut la fixer à l'année 1657.

Dès ce moment Rancé ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Véret, auprès de Tours, après avoir assisté le duc d'Orléans au lit de mort (2 février 1660), il refusa la coadjutorerie de Tours, et alla consulter les évêques Pavillon de Caulet et de Choiseul. L'avis de ce dernier fut qu'il devait embrasser l'état monastique. Le cloître ne plaisait point alors à Rancé, qui pourtant après de mûres réflexions se détermina à y entrer. Il vendit d'abord sa terre de Véret, donna à l'hôtel-Dieu de Paris les 300,000 livres qu'il en retira, se démit de tous ses bénéfices, à l'exception du prieuré de Boulogne et de l'abbaye de la Trappe, fit distribuer le reste de ses biens aux pauvres, qui reçurent ainsi plus de 100,000 écus, et se réserva seulement environ 3,000 livres de rente. Les religieux de la Trappe, réduits au nombre de six, étaient loin d'y vivre selon leur règle primitive. Rancé leur déclara qu'il était décidé à y introduire la réforme. Il fit venir de Perseigne quelques religieux pour la commencer, et passa avec eux six mois à la Trappe. Il alla ensuite prendre l'habit religieux à l'abbaye de Perseigne, et, admis au noviciat en 1663, il y fit profession en 1664. Député à Rome avec l'abbé du Val-Richer pour proposer au pape les sentiments des abbés de l'étroite observance pour la réformation générale de tout l'ordre de Cîteaux, de Rancé y arriva le 16 novembre 1664, soutint vigoureusement les affaires de la réforme, mais il dut quitter la cour pontificale le 25 mars 1666, sans avoir réussi dans ses projets. Voyant alors l'inutilité de ses efforts pour étendre la réforme à tous les monastères de l'ordre de Cîteaux, il s'appliqua du moins à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une vie nouvelle. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent bientôt l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. L'un de ses principaux soins fut d'inspirer à ses frères une grande estime de leur vocation et un mépris extrême pour tout ce qu'ils avaient si généreusement quitté, afin de ne plus vivre que pour Dieu. Le réformateur introduisit dans le monastère le plus rigoureux silence, et priva ses religieux des plus licites amusements. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Écriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. La publication qu'il fit de son *Traité de la sainteté des devoirs de l'état monastique* pour justifier ses idées, causa entre Mabillon et lui une polémique assez vive, et à peine eut-il terminé cette lutte qu'il lui fallut en commencer une autre avec les partisans d'Arnauld. Cette dernière lui attira la haine des jansénistes, qui firent paraître plus de vingt brochures satiriques contre lui. La muse du duc de Nevers lui décocha aussi quelques vers piquants au sujet de deux courtes lettres qu'il adressa à Bossuet dans les démêlés théologiques de ce dernier avec Fénelon. Mais tout cela n'arrêta point son zèle. Rancé, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye (octobre 1695). Louis XIV lui ayant laissé le choix de son successeur, Rancé nomma dom Zosime, un de ses religieux, qu'il installa le 28 décembre de cette année, et auquel il fit vœu d'obéissance. Zosime mourut le 3 mars 1696, et son successeur, Armand-François Gervaise (*voy.* ce nom), ne tarda pas à se démettre volontairement de la charge qui lui avait été imposée. M. de Rancé fit alors agréer par le roi le P. Jacques de La Cour. Affaibli par la maladie, il fit appeler à la Trappe Louis d'Aquin, évêque de Séez, lui fit une confession générale de sa vie, et expira couché sur la cendre et la paille, entre les bras de ce prélat et en présence de toute la communauté désolée. Louis d'Aquin publia peu après la relation de la mort de Rancé. Les ouvrages qu'on a de ce réformateur sont: une *Traduction* française des *Œuvres* attribuées à saint Dorothée; Paris, 1686, in-8°; — *Explication sur la règle de Saint-Benoît;* Paris, 1689, 2 vol. in-4°; — *Abrégé des obligations des chrétiens;* — *Réflexions morales sur les quatre Évangélistes;* Paris, 1699, in-12; — *Conférences sur les quatre Évangiles,* Paris, 1699, in-12; — *Instructions et maximes*, in-12, un grand nombre de *Lettres spirituelles,* 2 vol. in-12, plusieurs *Écrits* au sujet des études monastiques; — *Relation de la vie et de*

la mort de quelques religieux de la Trappe; Paris, 1696, 4 vol. in-12; — *Les Constitutions et les règlements de l'abbaye de la Trappe;* Paris, 1701, 2 vol. in-12; — *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4°; avec des *Eclaircissements* sur ce livre 1685, in-4°. H. Fisquet.

Le Nain de Tillemont, *Vie de Rancé;* 1719, 2 vol. in-12. — Marsollier, *Vie de l'abbé de Rancé;* 1703, in-4°. — Châteaubriand, *Vie de Rancé.* — Inguimbert, *Genuinus character Patris Armandi Joannis Rancæi.* — Moréri, *Dict. hist.*

RANCHIN (*François*), médecin français, né en 1564, à Montpellier, où il est mort, en 1641. Destiné par sa famille à la carrière ecclésiastique, il fut dès sa jeunesse pourvu de trois bénéfices, qu'il conserva même après son mariage. Reçu en 1592 docteur en médecine, il devint en 1605 chancelier de l'université de médecine, et réussit à réunir tous les suffrages des professeurs, en promettant de donner un tapis neuf pour la grande salle du conclave, et de *faire une robe de Rabelais neuve*. Ranchin tint sa promesse. Pendant son cancellariat, qui dura trente années, sa grande fortune lui permit de donner beaucoup pour les écoles, qui étaient l'objet de toutes ses affections. L'amphithéâtre d'anatomie, qui tombait en ruines, fut reconstruit; il y fit placer trois bas-reliefs et une chaire antique, qui s'y voient encore. Par ses soins, et toujours à ses frais, le collége de Mende à Montpellier se releva et les salles de l'université s'ornèrent des effigies des docteurs qui l'avaient illustrée. Consul de Montpellier pendant la peste qui désola cette ville en 1629, et dont il a laissé une histoire aussi émouvante que détaillée, Ranchin tint dans cette circonstance une conduite qui lui fit le plus grand honneur aux yeux de ses concitoyens. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Quæstions françoises sur la Chirurgie de Gui de Chauliac;* Paris, 1604, in-8°; — *Traité de la peste*; Lyon, 1621, in-8°; — *Œuvres pharmaceutiques;* ibid., 1628, in-12. Astruc a avancé à tort qu'il n'eut point d'enfants. Ranchin laissa un fils et une fille.

Ranchin (*Guillaume*), jurisconsulte, frère du précédent, né aussi à Montpellier, en 1560, mort en la même ville, remplit en 1605 les fonctions d'avocat général en la cour des aides de cette ville, fut professeur ès lois, et a laissé un traité *De successionibus* (Lyon, 1594, in-12), et quelques discours, imprimés en 1604 dans un livre intitulé : *Premier recueil des publiques actions d'éloquence françoise.* F.

D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier.* — Astruc, *Hist. de la Faculté de médecine de Montpellier.* — Creuzé de Lesser fils, *Statistique de l'Hérault.* — Fisquet, *Biogr. (inédite) de l'Hérault.*

RANCONET (*Aimar* de), érudit français, né à Périgueux, en 1498, mort à Paris, en 1559. Il fut successivement conseiller au parlement de Bordeaux, à celui de Paris, puis président aux enquêtes. Suivant Taisand, son mérite éclatant lui suscita des ennemis acharnés, qui l'accusèrent, en 1559, d'inceste avec sa fille. Écroué à la Bastille, il ne tarda pas à mourir de douleur. De Thou attribue l'emprisonnement de Ranconet à la haine que lui portait le cardinal de Lorraine. Ce prélat ayant sollicité du parlement de Paris de nouvelles mesures contre les protestants, Ranconet se prononça contre cette demande, et ne crut mieux dire que de lire en pleine assemblée le passage des œuvres de Sulpice Sévère dans lequel saint Martin implore de Maxime la grâce de l'hérésiarque Priscillien. La vie domestique de Ranconet ne fut qu'une suite de malheurs : sa femme fut tuée d'un coup de tonnerre; son fils périt sur l'échafaud, et sa fille mourut de misère. De Thou dit que ce magistrat possédait de grandes lumières dans la jurisprudence; qu'il était bien versé dans l'antiquité sacrée et profane, la philosophie et les mathématiques. Cujas lui avait dédié ses *Interpretationes in Julii Pauli receptas sententias* (1557). On attribue à Ranconet : *Dictionarium poeticum*, imprimé sous le nom de Charles Estienne; 1553, in-4°; — *De verborum quæ ad jus pertinent significatione* (de Barnabé Brisson), *lib. XIX*; 1557, in-fol.; — *De Formulis* (du même); Paris, 1583, in-fol.; si Ranconet n'est pas l'auteur de ces deux derniers ouvrages, du moins a-t-il beaucoup aidé Brisson. Ranconet a aussi publié *Le Trésor de la langue françoise, tant ancienne que moderne*, revu et augmenté par Jean Nicot; Paris, 1606, in-fol., et Rouen, 1618, in-4°.

De Thou, *Hist. sui temp.* — Sainte-Marthe, *Elog.*, lib. I. — *Vies des jurisconsultes*, p. 479.

RANÇONNIER (*Jacques*), missionnaire français, né en 1600, dans le comté de Bourgogne, mort vers 1640. Entré à l'âge de dix-neuf ans au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Malines, il partit en 1625 pour le Paraguay, et alla sept ans plus tard prêcher l'Évangile chez les Itatines, qu'il convertit à la foi catholique. Il passa le reste de ses jours au milieu de cette peuplade, en fut l'apôtre et le législateur, et mourut à la fleur de son âge, sans que l'on sache au juste en quelle année. Sothwel, qui l'appelle Jacques *Ransonnier*, place par inadvertance sa mort en 1630. On a du P. Rançonnier : *Litteræ annuæ* (1626 et 1627) *provinciæ Paraguariæ Societatis Jesu;* Anvers, 1636, in-8°; traduites en français sous le titre de : *Relation des Progrès de la religion chrétienne faits au Paraguay*, 1626 *et* 1627; Paris, 1638, in-8°.

Sothwell, *Bibl. script. Soc. Jesu*, p. 209. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, liv. VIII. — De Backer, *Biblioth. des écrivains de la Compagnie de Jésus.*

RANDAN (*Gaston-Jean-Baptiste* de Foix, duc de), pair de France, né en 1638, mort le 12 décembre 1665. Il était fils de Jean-Baptiste-Gaston de Foix, comte de Fleix, lieutenant général. D'une fille du duc de Chaulnes, il ne laissa qu'une fille, morte en 1667.

Son frère, *Henri-François*, lui succéda dans la duché-pairie de Randan, et porta cependant le nom de duc de Foix. Il fut fait chevalier des or-

dres en 1689, et mourut le 22 janvier 1714. Il n'eut pas d'enfants.

Moréri, *Dict. hist.*

RANDAN (*Gui-Michel* DE DURFORT DE LORGES, duc DE), maréchal de France, né le 26 août 1704, mort en 1773. Il était petit-fils du maréchal duc de Lorges, mort en 1702 (*voy.* LORGES), et suivit, comme presque tous les membres de sa famille, la carrière des armes. A dix-neuf ans il devint colonel du régiment de cavalerie de son nom. Il porta depuis 1728 le titre de duc de Durfort, et le quitta en 1733 pour celui de duc de Randan, sous lequel il fut désormais connu. Après avoir guerroyé dans le Milanais, il fut employé pendant dix ans à l'armée d'Allemagne, puis à celle de Flandre. Maréchal de camp en 1740, lieutenant général en 1745, il prit une part active à la guerre de Sept ans, et reçut en 1768, plutôt à cause de l'ancienneté de ses services que de ses talents militaires, le bâton de maréchal de France.

Pinard, *Chronologie militaire*, t. V.

RANDOLPH (*Thomas*), diplomate anglais, né en 1523, dans le Kent, mort le 8 juin 1590, à Londres. Il se disait élève de Georges Buchanan; mais il reçut son éducation académique à Oxford, et après y avoir pris le degré de bachelier en droit (1547), il devint notaire public. Nommé principal du collége de Broadgate (depuis Pembroke), à Oxford (1549), il s'y maintint en exercice jusqu'en 1553, où la persécution dirigée contre les protestants le força de chercher asile en France. L'avénement d'Élisabeth au trône le mit en grande faveur : il fut chargé de différentes ambassades, et envoyé trois fois auprès de Marie Stuart, et sept fois auprès de son fils Jacques VI. Intrigant, plein de ruses, sans conscience, il fut l'âme damnée de lord Cecil, et s'efforça, par ses ténébreuses menées, d'attiser en Écosse le feu de la discorde. En Russie, où il passa les années 1560 et 1561, sa conduite ne mérite que des éloges : il mena à bonne fin un traité de commerce fort avantageux pour les marchands anglais, qui s'étaient associés sous le nom de *Russia Company*. Il avait pour secrétaire le poëte Georges Turberville (*voy.* ce nom). La reine ne se montra pas généreuse à son égard, et récompensa assez chichement ses services : elle lui donna des lettres de noblesse, les fonctions de chambellan de l'échiquier et de directeur des postes, et quelques petits domaines. Il avait épousé une sœur de Francis Walsingham. La plupart de ses lettres sont conservées en manuscrit au British Museum et à la bibliothèque de Cambridge; quelques-unes ont été publiées dans les *Œuvres* de Buchanan, les *Annales* de Strype, l'*Histoire d'Écosse* de Robertson, etc. P. L—Y.

Biographia britannica. — Lodge, *Illustrations.*

RANDOLPH (*Thomas*), poëte anglais, né le 15 juin 1605, à Newnham (comté de Northampton), mort le 17 mars 1634, à Blatherwyke (même comté). Après avoir fait ses études ordinaires à Westminster, il fut inscrit à Cambridge en qualité d'écolier du roi, y devint agrégé, et fut incorporé en 1631 dans l'université d'Oxford. De bonne heure il avait laissé voir la facilité de son génie poétique, et il se concilia par ses talents, sa bonne humeur et ses saillies, l'amitié de quelques-uns des plus grands écrivains de son temps, et entre autres de Ben Jonson, qui l'adopta en Apollon et le tint en autant d'estime que Cartwright (1). Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, laissant des poésies, des satires et cinq comédies, dont la plus admirée est celle qui a pour titre *Muses' looking-glass;* elle a été reproduite, ainsi que quatre autres, dans la *Collection* de Dodsley. Les œuvres de Randolph ont été publiées par son frère Robert, qui en a donné une cinquième édition, corrigée (Londres, 1664, in-8°). On lui attribue, non sans quelque probabilité, une comédie latine intitulée *Cornelianum dolium* (1638, in-12).

P. L—Y.

Baker, *Biographia dramatica.* — Cibber, *Lives of poets.* — Wood, *Athenæ oxon.*

RANDOLPH (*Thomas*), théologien anglais, né le 30 août 1701, à Canterbury, mort le 24 mars 1783, à Oxford. Ayant obtenu une bourse dans l'université d'Oxford, il y prit ses degrés jusqu'à celui de docteur en théologie; admis en 1725 dans les ordres, il professa quelque temps comme agrégé, et reçut de l'archevêque Potter deux bénéfices dans le Kent. Élu en 1748 président du collége Corpus Christi (Oxford), il y fut chargé en 1768 d'une chaire de théologie. Sous le titre de *View of our blessed Saviour's ministry* (Londres, 1784, 2 vol. in-8°), on a publié un choix de ses écrits, parmi lesquels on remarque *The Christian's Faith* (1744) et *Doctrine of the Trinity* (1753-54).

RANDOLPH (*John*), fils du précédent, né le 6 juillet 1749, mort le 28 juillet 1813, à Londres, fut élevé sous les yeux de son père, et occupa à Oxford les chaires de langue grecque et de théologie. En 1799 il devint évêque d'Oxford, fut transféré en 1807 sur le siége de Bangor, et en 1809 sur celui de Londres. On n'a de lui que quelque sermons. Il était membre de la Société royale de Londres.

Life of Th. Randolph, à la tête de ses *Œuvres.* — *Gentleman's Magazine*, LXXXIII et LXXXIV.

RANDOLPH (*John*), homme politique des États-Unis, né à Cawson (Virginie), le 2 juin 1773, mort à Philadelphie, le 24 mai 1833. Il était fils d'un riche planteur, et descendait à la septième génération de Pocahantas, princesse

(1) Le trait suivant, rapporté par Oldys, peint la liberté de l'époque en même temps que la promptitude d'esprit du poëte. La reine Henriette visitait l'université de Cambridge; il lui arriva de dire en se tournant vers Randolph :

Pauper ubique jacet.

Ce dernier riposta aussitôt par ce distique :

In thalamis, regina, tuis hac nocte jacerem
Si verum hoc esset : *Pauper ubique jacet.*

indienne, morte en 1617, et qui a laissé dans les annales de la Virginie un si touchant souvenir. Son enfance fut dirigée avec soin par une mère pieuse et intelligente, et après avoir fait quelques études à Princeton et à Columbia, colléges renommés, il vint les terminer à celui de William et Mary (Maryland). Mais il avait coutume de dire que toutes ses connaissances, et elles étaient très-remarquables, lui étaient venues de sa bibliothèque à Roanoke, sa résidence en Virginie, et de ses relations avec le monde. A sa majorité, il prit possession de sa vaste plantation, et commença par en diriger les travaux. Mais il ne pouvait rester étranger à la vie politique : au printemps de 1799, il se présenta aux électeurs du comté de Charlotte comme candidat au congrès. Il s'y rencontra avec le célèbre orateur Patrick Henry, alors âgé de soixante-sept ans, qui venait briguer les suffrages pour le sénat de l'État, et combattre dans cette circonstance les opinions et les mesures que voulait défendre Randolph. Celui-ci en était à son début. L'assemblée, enthousiasmée par un discours éloquent qu'avait prononcé Patrick Henry, semblait peu disposée à écouter un jeune homme sans réputation, et dont l'extérieur n'annonçait que peu de talent. Mais dès qu'il eut commencé, l'attention s'éveilla, et sa parole vive et brillante, et ses raisonnements pleins de vigueur et de sarcasmes firent éclater les applaudissements. Les deux orateurs furent élus, l'un au sénat de la Virginie, l'autre au congrès. Sauf deux ou trois interruptions assez courtes, Randolph y siégea trente ans. Il s'y montra le défenseur ardent des droits souverains des États (*State rights*), et y devint bientôt un des chefs du parti républicain. Il appartenait à l'école de Jefferson, et soutint ses principales mesures. Cependant, plus tard il combattit l'embargo, les actes de *non intercourse*, et la guerre de 1812 avec la Grande-Bretagne. Il se montra également opposé au compromis du Missouri (1820). Pendant l'administration de John Quincy Adams, il fut élu au sénat. C'est là qu'un jour, entraîné par la passion, il lui échappa quelques paroles très-injurieuses pour Henri Clay, sénateur et ami du président. Un duel devint inévitable; ce duel est resté célèbre dans les annales des États-Unis. Il eut lieu sur les bords du Potomac, à une petite distance de Washington. La veille, Randolph, qui sentait son tort, avait confié à deux amis sa résolution d'essuyer le feu de Clay, mais sans y répondre. Malgré les observations que lui firent ses amis, il persista dans ces sentiments. Clay tira le premier, et Randolph déchargea son pistolet en l'air. Une réconciliation sincère s'ensuivit entre les deux adversaires. Tous deux étant des hommes considérables, ce duel occupa vivement les esprits, et on admira généralement le caractère généreux de Randolph. En 1829, il se retira volontairement du congrès, et fut élu membre de la convention de Virginie chargée de réviser la constitution de l'État. Il s'opposa fortement aux changements qu'on voulait y faire. Le général Jackson, étant devenu président, lui offrit le poste de ministre des États-Unis en Russie. Randolph arriva à Saint-Pétersbourg en août 1830. Mais le climat fut une rude épreuve pour sa constitution délicate. Il demanda un congé pour motif de santé, et revint en Amérique (octobre 1831).

Le dernier acte de sa vie politique fut d'attaquer, dans les assemblées populaires de son État, la proclamation faite par Jackson contre la nullification prononcée par la Caroline du Sud. Jusqu'au bout, bien qu'appartenant au parti démocratique, il se montra le champion de la souveraineté des États, doctrine qui contenait en principe la guerre civile qui éclata trente ans plus tard. Sa santé était alors très-affaiblie. Il résolut de faire un voyage en Europe pour la rétablir, et se rendit à Philadelphie avec l'intention de s'y embarquer. En y arrivant, il essuya une pluie battante, et prit froid; il en résulta une pleurésie, à laquelle il succomba. Il était d'une organisation nerveuse, impressionnable à l'excès; de là beaucoup d'excentricités dans ses actes et même dans son costume. Au congrès, il ne parla jamais sans faire sensation; mais par suite de son penchant pour la satire et l'invective, il s'y fit peu d'amis personnels. Cependant son cœur était bon et généreux. Il avait des connaissances très-étendues en politique, en histoire et en littérature, et sa conversation était citée comme très-remarquable. Il ne fut jamais marié. Par son testament, il affranchit ses trois cents esclaves, et pourvut à leur existence. Malheureusement les lois de la Virginie ne favorisaient pas l'affranchissement, et ces dispositions généreuses devinrent la source de procès sans fin et très-dispendieux.

J. CHANUT.

Sawyer (Lemuel), *Biography of John Randolph*. New-York, 1844, in-8°. — *Cyclopædia of american literature*, 2 vol. in-8°. — *National portrait Gallery*. 4 vol. in-8°. — Garland (Hugh A.), *Life of John Randolph*; New-York, 1830, 2 vol. in-12.

RANDON (*Charles-Joseph*, comte DE PULLY), général français, né le 18 décembre 1751, à Paris, où il est mort, le 20 avril 1832. D'une famille noble, il s'engagea en 1768 dans les hussards de Berchiny, passa en 1770 comme capitaine dans les dragons de La Rochefoucauld, servit sur les côtes de la Normandie sous les ordres des maréchaux de Broglie et de Vaux, et devint en 1788 lieutenant-colonel dans Royal-cravate. S'étant rallié franchement aux principes de la révolution, il fut employé à l'armée de Dumouriez, et mérita, par plusieurs actions d'éclat, le brevet de général de brigade (19 septembre 1792). Le 15 décembre suivant, il s'empara des hauteurs de Hamm, défendues par trois mille Autrichiens et hérissées de canons: cette brillante affaire le fit passer général de di-

(8 mars 1793). Appelé à commander
e des Vosges, il fut accusé, au sein de la
ntion, d'avoir abandonné son camp pour se
aux émigrés; bien qu'il eût énergiquement
cette accusation, il fut suspendu de ses
ns (1er août 1793). Après avoir été employé
inspection générale de la cavalerie, il reprit
rice actif à la suite du 18 brumaire, et par-
à la seconde campagne d'Italie (1800) et
rincipales guerres de l'empire. Nommé en
gouverneur du palais de Meudon, il or-
le 1er régiment des gardes d'honneur,
commanda avec le rang de colonel. Pully
à la déchéance de Napoléon, et fut admis,
ptembre 1815, à la retraite. Il avait reçu
3 le titre de comte.

as et Verdot, *Fastes de la Légion d'honneur*, III.

IDON-DULAULOY (*Charles-François*,
), général français, né à Laon, le 9 dé-
e 1764, mort près de Soissons, le 30 juin
Élève à l'école d'artillerie (1780), il passa
ne en 1788, et fit la guerre de la Vendée,
ut nommé colonel (1793). Le courage et
nt qu'il déploya tant aux combats d'An-
le Baugé et de Savigny, où il fut blessé,
sièges d'Ypres, de Nieuport, de L'É-
de Bois-le-Duc et de Grave, lui méri-
le grade de général de brigade (10 dé-
1794). Après avoir présenté à la Conven-
tionale la capitulation de Nieuport, dé-
par les Anglais et les émigrés, il passa
artillerie aux armées du nord, de Sambre
se et de l'ouest, défendit Tortone, et fut
sivement investi des commandements de
et de la Ligurie, ainsi que de celui de l'ar-
à l'armée du midi. Chargé de l'organisa-
l'école d'artillerie de Metz, il quitta cet
pour aller en qualité de général de divi-
7 août 1803) en Hanovre et en Italie, et
ne glorieuse part aux combats de Caldiero,
liamento, de la Piave et de l'Isonzo. A la
armée, Dulauloy rendit d'éclatants ser-
Eylau, à Heilsberg et à Friedland. Mis
e de l'artillerie du deuxième corps de l'ar-
Espagne, il combattit au Ferrol, à Chaves,
ga et à Arsobispo. Comte de l'empire en
il fit les campagnes de 1811 et 1812 à la
armée. Colonel commandant de l'ar-
de la garde impériale, il se couvrit de
aux batailles de Lützen, de Bautzen, de
et de Leipzig. Rentré en France, il fit
du conseil d'État (5 décembre 1813), et
le 7 du même mois le titre de cham-
de Napoléon. Après avoir été chargé de
s inspections générales d'artillerie par la
ration, qui l'avait nommé grand'croix de
on d'honneur, il fut appelé à la pairie lors
ur de l'empereur, qui le chargea du com-
ment de la ville de Lyon. S'étant démis
emploi (juillet 1815) pour cause de santé,
emplacé par le général Mouton-Duvernet.

ives de la guerre. — *Moniteur* du 13 juillet 1815.

*RANDON (*Jacques-Louis-César-Alexandre*, comte), maréchal de France, né à Grenoble, le 25 mars 1795. Neveu du général Marchand, il s'enrôla à dix-sept ans, et fut peu de mois après nommé sous-lieutenant pour sa belle conduite à la Moskowa; à Lützen il reçut deux coups de feu. Il n'obtint aucun avancement sous la restauration; mais après la révolution de Juillet il devint chef d'escadron (1er septembre 1830) et colonel du 2e régiment des chasseurs d'Afrique (27 avril 1838). Il passa alors en Algérie, et pendant dix ans il se trouva mêlé à toutes les expéditions entreprises contre les Arabes. Général de brigade en 1841, il commanda la subdivision de Bône, et fut promu, le 22 avril 1847, au grade de général de division. Après avoir dirigé les affaires de l'Algérie au ministère de la guerre (mars 1848), il fut placé, au mois de juin suivant, à la tête de la troisième division militaire (Metz). Appelé au ministère de la guerre le 24 janvier 1851, il se retira, le 26 octobre suivant, et après avoir donné son adhésion au coup d'État il fut nommé gouverneur général de l'Algérie (11 décembre 1851). Dès son arrivée il forçait les populations riveraines de l'Oued-el-Kébir et de l'Oued-Guebli à payer le tribut qu'elles avaient refusé jusque-là. Pour assurer la sécurité aux colons, il emportait, en 1853, le massif des Babors et faisait ouvrir par ses soldats une route à travers ces montagnes; une expédition dans la région du haut Sebdou contre les Beni-Djennad, les Flisset-el-Bahar, les Beni-Hidjer (1854), établit la tranquillité de ce côté. Les années 1852 et 1854 furent encore remarquables par la prise de Laghouat et celle de Tuggurt dans le Sahara de Constantine. M. Randon fit en 1857 la conquête de la Grande Kabylie, il châtia les Beni-Raten, créa des postes avancés dans le sud et bâtit le fort Napoléon. Il s'occupait avec sollicitude de tout ce qui pouvait aider à l'amélioration du pays. Sous son administration, et grâce à son influence, on créa des sous-préfectures et des commissariats; on plaça la presque totalité des Arabes sous le régime civil; on fonda un collége arabe, des écoles de médecine et de mousses pour les jeunes indigènes. Aux soldats il fit exécuter près de 6,000 kilom. de routes et de chemins vicinaux, construire des ponts, des aqueducs et creuser des puits artésiens dans le Sahara; il veilla à l'exploitation des mines et des forêts. Donnant à l'agriculture de larges encouragements, il répandit, à l'aide des bureaux arabes, parmi les tribus les plus éloignées, des instructions pour perfectionner les anciennes cultures et en introduire de nouvelles; on lui doit l'amélioration des races ovine et chevaline et l'institution de courses annuelles. Après avoir assuré un nouveau bienfait à la colonie en provoquant la concession d'un réseau de chemins de fer par décret du 8 avril 1857, M. Randon revint en France lors de la formation du ministère de

l'Algérie et des colonies (juin 1858). Appelé temporairement à l'emploi de major général de l'armée des Alpes, il succéda, pendant la campagne d'Italie, au maréchal Vaillant dans le ministère de la guerre (5 mai 1859), où il se trouve encore. Le décret du 31 décembre 1852 avait compris le général Randon au nombre des sénateurs. Élevé à la dignité de maréchal de France le 18 mars 1856, il est depuis le 24 décembre 1853 grand'-croix de l'ordre de la Légion d'honneur. A. A.

Vapereau, *Dict. des contemp.* — De Bazancourt, *Hist. de la campagne d'Italie.* — Ribourt, *Le gouvernement de l'Algérie de 1852 à 1858.* — *Le Spectateur milit.*

RANFAING (*Marie-Élisabeth* DE), fondatrice d'ordre française, connue sous le nom d'*Élisabeth de la Croix de Jésus*, née le 30 novembre 1592, à Remiremont, morte à Nancy, le 14 janvier 1649. Fille unique et d'une ancienne noblesse de Lorraine, elle était une des plus belles personnes de la province, et désirait se consacrer à Dieu, lorsque sa famille l'obligea d'épouser un gentilhomme appelé Dubois, prévôt d'Arches, qui était d'une humeur farouche et la rendit la plus malheureuse des femmes. Touché cependant de l'inaltérable douceur de sa femme, il devint plus traitable sur la fin de sa vie, et mourut en avril 1616, après avoir donné des marques d'un sincère repentir. Restée veuve avec trois filles et beaucoup de dettes, Mme Dubois, âgée de vingt-cinq ans seulement, fit vœu de se consacrer à Dieu, et rompit tout commerce avec le monde. Un médecin du pays devint passionnément amoureux d'elle, et après avoir employé les caresses et les promesses, il parvint à lui faire avaler un philtre. Persuadé que dans cette circonstance ce médecin avait eu recours à des opérations magiques, M. de Porcelet, évêque de Toul, lui fit faire son procès, et comme Mme Dubois était jugée possédée du démon, ce malheureux fut brûlé, le 2 avril 1622, avec une servante, que l'on considéra comme sa complice. Après sa guérison, Mme Dubois voulait entrer dans un monastère; mais quelques obstacles s'y opposèrent, et elle se contenta d'accueillir dans sa maison, avec autant de douceur que de charité, de malheureuses victimes de la débauche qui voulaient mener une vie plus chrétienne. Le nombre de ces filles ayant augmenté, le prince Nicolas-François de Lorraine, évêque de Toul, jugea à propos d'en faire une communauté religieuse, sous le titre de Notre-Dame du Refuge, où Mme Dubois et ses trois filles prirent l'habit monastique, le 1er janvier 1631. Approuvée en 1634 par Urbain VIII, cette congrégation s'étendit dans plusieurs villes du royaume, notamment à Avignon, Toulouse, Montpellier, Rouen, etc., et elle a survécu aux orages révolutionnaires. La mère de Ranfaing mourut en odeur de sainteté.

Bondon, *Triomphe de la Croix en la personne de la vénérable mère Marie-Élisabeth de la Croix*; 1686, in-8°. — Calmet, *Bibl. lorraine.* — Helyot, *Hist. des ordres monastiques*, IV, 344-361.

RANGABÉ. *Voy.* RHANGABÉ.

RANGEARD (*Pierre*), historien français, né à Angers, en 1692, mort le 17 novembre 1726. Fils d'un pauvre cordonnier, il fixa l'attention d'ecclésiastiques, qui l'élevèrent et le firent entrer dans les ordres. Il fut successivement prêtre de la paroisse de Saint-Maurice d'Angers et procureur de la nation d'Anjou. Ces deux emplois lui laissaient de grands loisirs pendant lesquels il écrivit plusieurs ouvrages, aujourd'hui conservés à la bibliothèque de sa ville natale. La plupart sont inédits. La *Revue d'Anjou* (Angers, 1852, in-8°, p. 9) a publié de lui : *Discours historique et critique sur les écrivains de l'histoire d'Anjou*, travail remarquable à plus d'un titre, et qui promet de connaître ses autres ouvrages. L. L.

Revue d'Anjou 1852.

RANGIER, en latin *Rangierus*, cardinal français, né vers 1035, dans le diocèse de Reims, mort vers 1110. Il eut pour maître saint Bruno, écolâtre de l'église de Reims; l'un de ses condisciples fut Eudes de Châtillon, pape sous le nom d'Urbain II. Il alla prendre l'habit de bénédictin à Marmoutiers, où il serait probablement mort dans l'obscurité sans un différend qui s'éleva entre les religieux et Raoul de Langeais, archevêque de Tours. Son abbé, Bernard de Saint-Venant, le chargea avec un autre religieux rémois d'aller à Rome soutenir les droits de l'abbaye. Les deux Champenois obtinrent une bulle conforme à leurs vœux; mais Rangier fut retenu à Rome par Urbain II, qui le fit peu après cardinal et en 1090 archevêque de Reggio. En 1095, il accompagna le pape en France et prit part au concile de Clermont, où la première croisade fut décidée. Après le concile, Rangier suivit Urbain II à Limoges, à Poitiers, et se trouva, le 10 mars 1096, à la consécration de l'abbaye de Marmoutiers. Il revint peu après dans son diocèse, et ne le quitta plus que pour assister avec Pascal II au concile de Guastalla (1106). Ughelli le cite comme un homme d'une grande autorité, *vir magnæ auctoritatis*. H. F.

Ughelli, *Italia sacra.* — Aubery, *Hist. des cardinaux.*

RANGOUZE (*N*....), épistolaire français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il n'est connu que par un recueil, devenu extrêmement rare, et imprimé sous le titre de *Lettres héroïques aux grands de l'État* (Paris, 1645, in-8°), et reproduit, aux dates de 1648 et de 1650, avec un frontispice renouvelé. « Les lettres du bonhomme Rangouze, dit Sorel, peuvent être appelées à bon droit *lettres dorées*, puisqu'il se vantoit de n'en composer aucune à moins de vingt ou trente pistoles, n'en faisant guère que pour les personnes de la plus haute condition et qui avoient le moyen de les payer. »

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Sorel, *Bibl. françoise.* — Mme Scudéri, *Conversations sur divers sujets*, t. I. — Tallemant des Réaux, *Historiettes.*

RANIERI-BISCIA (*Luigi*), littérateur italien, né le 27 décembre 1744, à Salto, près Dovadola (Toscane), mort le 26 janvier 1820, dans le même lieu. Après avoir fait de brillantes études à Faenza, il revint dans la maison paternelle, et n'en sortit que pour exercer, sous la domination française, les fonctions de podestat à Meldola, de gouverneur à Forli et d'intendant des cultes dans la haute Romagne. Il appliqua ses loisirs à l'étude de l'archéologie, et composa un grand nombre de dissertations, dont la plupart demeurèrent inédites; mais il est principalement connu comme l'auteur d'un élégant petit poëme *Sulla coltivazione dell' anice* (La Culture de l'anis), qui lui valut son admission dans les académies des géorgophiles de Florence et des Arcades de Rome; cet ouvrage, édité d'abord à Cesena, 1772, in-8°, a été réimprimé en 1828, à Florence, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

*RANKE (*Léopold*), célèbre historien allemand, né à Wiehe en Thuringe, le 21 décembre 1795. Appelé, à l'âge de vingt-trois ans à peine, à enseigner l'histoire au collége de Francfort-sur-l'Oder, il fut nommé en 1825 professeur extraordinaire d'histoire à l'université de Berlin, professeur ordinaire et devint en 1841 historiographe de la maison royale de Prusse. Il a exploré avec soin les principaux dépôts d'archives de l'Europe, et il en a tiré les plus précieux documents, qui l'ont mis à même de jeter un jour nouveau sur l'histoire surtout du seizième et du dix-septième siècle. C'est ainsi qu'il a le premier signalé la haute valeur des *Relations*, où les ambassadeurs de Venise auprès des différentes cours résumaient leurs observations sur les plus importantes affaires politiques qui s'étaient agitées à l'étranger pendant leur mission. Élu en 1848 au parlement de Francfort, il n'y acquit pas une grande influence, parce qu'il avait précédemment, dans sa *Revue historico-politique*, essayé d'établir un compromis entre l'école réactionnaire de Savigny et les tendances libérales, idée qui n'avait pas été goûtée du public. Il revint ensuite à Berlin, où, honoré de l'amitié du roi Frédéric-Guillaume IV, il reprit ses travaux, qui lui assurent une place éminente parmi les historiens de notre temps. Doué d'une grande sagacité de critique et possédant une vaste érudition, il est parvenu à débarrasser l'histoire moderne d'une foule d'inventions romanesques et de faits controuvés acceptés jusqu'alors sur la foi de la tradition. Mais le besoin qu'il éprouve de rectifier les idées admises lui a fait souvent négliger les faits complétement connus, ce qui rend ses ouvrages abordables seulement au lecteur déjà au courant du fond même des événements. Le récit de M. Ranke a toutes les qualités du genre; il est heureusement coupé par d'admirables portraits ainsi que par de courtes réflexions, où se reflète un esprit profond qui a sondé tous les replis de la nature humaine. M. Ranke sait donner de la transparence aux intrigues les plus obscures des hommes d'État, et il fait distinguer à l'œil nu tous les ressorts mis en jeu dans leurs menées. Le lecteur, constamment sous le charme d'une narration riche de faits, poétisée par la hauteur des vues, n'éprouve jamais la moindre fatigue. Le style de notre historien a pour caractère une rare limpidité, qui n'exclut ni la concision ni la sobriété; il se plie avec souplesse à la diversité des sujets. En résumé M. Ranke a atteint le but de ses patientes recherches, qui a été d'arriver à une exactitude scrupuleuse dans l'exposition des événements et de leurs causes immédiates, telles que les fournit l'étude attentive des documents émanant des personnes les mieux placées pour voir et pour agir dans la marche des affaires. Ce programme, auquel M. Ranke n'a été que rarement infidèle, par suite d'un reste de préjugés religieux, soulève une objection capitale. Les pièces que notre historien consulte presque exclusivement, c'est-à-dire celles qui proviennent des hommes d'État et surtout des diplomates, sont loin d'être toujours un guide sûr et infaillible. Leurs auteurs, placés dans le tourbillon des affaires, comprenant rarement ce qui dépasse le cercle de leurs passions ou de leurs intérêts, n'ont pas toujours une grande liberté de jugement ou un bien large horizon; le manque d'élévation qui se remarque trop souvent chez eux doit rendre leurs assertions suspectes à l'historien, dont le devoir est de se placer au-dessus de ceux qui gouvernent comme au-dessus de ceux qui sont gouvernés. De plus, jamais ils ne se préoccupent des grandes forces secrètes qui servent à conduire le monde. A leur exemple, M. Ranke ne se donne jamais la peine d'indiquer les moteurs occultes que nous pouvons dégager de l'apparente bizarrerie des événements. L'histoire chez lui est un drame qui se passe toujours entre un nombre restreint de personnages; et il ne reconnait pas de vie propre et indépendante aux nations, dont les idées et les passions lui paraissent être dirigées et exploitées par quelques hommes habiles. On a de M. Ranke : *Geschichte der romanischen und germanischen Völkerschaften von* 1494-1535 (Histoire des nations romanes et germaniques de 1494 à 1535); Berlin, 1824, in-8°; — *Fürsten und Völker von Süd-Europa im* 16 *und* 17 *Jahrhundert* (Princes et peuples de l'Europe méridionale aux seizième et dix-septième siècles); Berlin, 1827-1836, 4 vol. in-8° : le premier volume contient un aperçu lumineux sur l'établissement et la décadence de la puissance des Osmanlis, ainsi qu'un tableau remarquable de la monarchie espagnole sous Philippe II; il a été traduit en français, Paris, 1845, in-8°. Les trois autres volumes, qui ont été plusieurs fois réédités, contiennent une histoire des papes depuis la Réforme jusqu'au dix-

huitième siècle; ils ont opéré une révolution dans la façon dont on appréciait jusque là l'action de la papauté dans les temps modernes; ils ont été traduits en français, d'une façon parfois infidèle; Paris, 1838, 4 vol.; 1848, 3 vol. in-8°; — *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (Documents pour servir à la critique d'historiens modernes); Berlin, 1824 : excellent travail, où l'auteur, passant en revue les principaux historiens du quinzième et du seizième siècle, arrive aux résultats les plus certains au sujet de leur valeur respective. Après avoir renversé l'autorité de Guichardin, M. Ranke termine par une admirable étude sur Machiavel; le premier il a indiqué la véritable intention qu'avait le célèbre secrétaire de Florence en écrivant *Le Prince*; — *Die Serbische Revolution* (La Révolution serbe); Berlin, 1829, 1844, in-8°; — *Die Verschwörung gegen Venedig im Jahre* 1688 (La Conjuration contre Venise en 1688); Berlin, 1831 : écrit qui établit la complète fausseté du roman de Saint-Réal; — *Historisch-politische Zeitschrift*; Hambourg et Berlin, 1832-36, 2 vol. in-8°; — *Vorlesungen zur Geschichte der italiänischen Poesie* (Cours sur l'histoire de la littérature italienne); Berlin, 1837, in-8° : étude intéressante sur les romans de chevalerie et sur les parodies qu'en firent au quinzième siècle Pulci et l'Arioste; — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme); Berlin, 1839-184, 1851-1852, 1859-1862, 5 vol. in-8°; la première édition contient de plus un sixième volume, de pièces justificatives; dans cet ouvrage, pour lequel l'auteur a consulté des sources importantes non encore explorées, M. Ranke, bien qu'il affecte beaucoup d'impartialité, a eu pour but de glorifier Luther et son œuvre, et d'atténuer les faits à la charge du réformateur et de ses disciples. Mais il a su tracer un tableau attachant des agitations de l'Empire à cette époque mémorable; — *Französische Geschichte vornehmlich im* 16 *und siebzehnten Jahrhundert* (Histoire de France, principalement aux seizième et dix-septième siècles); Stuttgard, 1852-1856, 1857, 4 vol. in-8°; les deux premiers volumes ont été traduits en français, Paris, 1853-1855, 3 vol. in-8°; l'auteur y a caché ou pallié la plupart des faits défavorables au protestantisme; mais à partir du second volume cette préoccupation ne se fait plus sentir qu'à de rares intervalles. M. Ranke redevient alors lui-même, c'est-à-dire un narrateur concis, toujours intéressant, qui sait distinguer dans le pêle-mêle des événements ceux qui ont une importance réelle et qui connaît l'art de les grouper d'une manière attachante. Son exposé du règne de Louis XIV est un chef-d'œuvre, qui peut être mis en parallèle avec celui de Voltaire; — *Englische Geschichte, vornehmlich im* 16 *und* 17 *Jahrhundert* (Histoire de l'Angleterre surtout aux seizième et dix-septième siècles); Berlin, 1859-1862, 3 vol. in-8° : cet ouvrage, qui ne va encore que jusqu'au temps de Cromwell, termine dignement la série de travaux que M. Ranke a entrepris sur l'histoire de l'Europe à partir de la renaissance. Ajoutons encore que M. Ranke a inspiré la publication des *Jährbücher des deutschen Reichs unter dem sächsischen Hause* (Annales de l'Empire d'Allemagne sous la maison de Saxe); Berlin, 1837-1840, 3 vol. : excellent recueil, rédigé selon les principes de sa méthode par les élèves du séminaire historique, qu'il dirige depuis longtemps.

* RANKE (*Frédéric-Henri*), théologien, frère du précédent, né en 1797, a professé la dogmatique à Erlangen, est devenu en 1842 conseiller de consistoire à Anspach, et a publié, outre un grand nombre de *Sermons* remarquables, des *Untersuchungen über den Pentateuch* (Recherches sur le Pentateuque); Erlangen, 1834-1840, 2 vol. in-8°.

* RANKE (*Charles-Frédéric*), philologue, frère des précédents, né en 1802, fut successivement directeur du gymnase de Quedlimbourg, de celui de Gœttingue et du gymnase de Frédéric-Guillaume à Berlin; il a publié : *De Hesiodi Operibus et Diebus*; Gœttingue, 1838, in-4°; — *De lexici Hesychiani vera origine et genuina forma*; Quedlimbourg, 1831; — *Pollux et Lucianus*; ibid., 1831, in-4°; — *Ueber den Ursprung Quedlinburgs* (Sur l'origine de Quedlimbourg); ibid., 1833, in-4°; — *Beschreibung und Geschichte der Schlosskirche zu Quedlinburg* (Histoire et description de l'église du château de Quedlimbourg); ibid., 1838, in-8°, avec Kugler; — *De Aristophanis vita*; Leipzig, 1845, in-8°.

* RANKE (*Ernest*), théologien, frère du précédent, né en 1814, professeur de théologie à Marbourg depuis 1851, a écrit un savant travail *Sur le Système de l'Église au sujet des péricopes*; Berlin, 1847. E. G.

Conversations-Lexikon. — *Revue des deux mondes*, 1834. — *Le Correspondant*, 1857 et 1860. — *Revue germanique* 1860.

RANS (*Bertrand* DE). *Voy.* REINS.

RANSONNET (*Jean-Pierre*), général belge, né le 13 octobre 1744, à Liége, mort le 3 mars 1796, à Moutiers (Tarentaise). Il descendait d'une ancienne famille de robe de la Guienne, établie en 1559 dans le pays de Liége. Admis à quinze ans dans un régiment de cuirassiers, il était capitaine lorsqu'en 1763 il quitta le service de l'Autriche. En 1785 il accompagna Franklin aux États-Unis, et se lia avec La Fayette. A l'époque de la révolution, il embrassa la cause des patriotes brabançons, et reçut le titre de colonel. Ses propriétés ayant été confisquées par les Autrichiens et lui-même ayant été exilé, il se réfugia dans le camp de La Fayette, qui lui donna le commandement d'un corps franc, dit des *chasseurs de la Meuse*. Après avoir combattu dans les défilés de l'Argonne, il passa à l'avant-

garde de l'armée de la Moselle, et devint en 1793 général de brigade. Il rendit des services signalés durant la conquête de la Belgique, et contribua surtout à la prise de Louvain et de Liége. Employé dans l'armée d'Italie, il se distingua au combat de Loano.

Ses quatre fils sont tous morts au service de la France; l'aîné, *Jean-François*, né le 9 septembre 1776, à Liége, fit les campagnes de la république et de l'empire, devint chef d'escadron en 1801, et fut tué à Essling, le 21 mai 1809.

Van Hulst, *Notice sur Ransonnet*; Liége, 1836, in-8°.

RANSONNETTE (*Pierre-Nicolas*), graveur français, né en 1745, mort en 1810. Élève de P.-P. Chauffard, il eut le titre de dessinateur et graveur de Monsieur, frère du roi. Il a gravé un grand nombre de planches pour l'*Encyclopédie des arts et métiers* et l'*Expédition d'Égypte*. On doit à son crayon et à son burin les dessins et les gravures de toutes les planches de l'*Histoire de la Sainte-Chapelle royale du palais* par le chanoine Sauveur-Jérôme Morand, et il a gravé, d'après les dessins de Krafft, toutes les planches du grand ouvrage des *Maisons et hôtels de Paris*. Enfin, il a laissé plusieurs sujets tirés de l'*Histoire d'Henri IV* et une vue de la *Clinique de l'École de médecine*, exposée au salon en 1800. E. B—N.

Documents particuliers.

RANSONNETTE (*Charles-Nicolas*), graveur, fils du précédent, né à Paris, en 1797. Élève du peintre Victor Bertin, il a remporté en 1814, le premier prix de gravure au dépôt général de la guerre; il n'avait alors que dix-sept ans. Plus tard il eut le titre de dessinateur et graveur de la duchesse de Berry. Il a exposé en 1822 plusieurs paysages d'après Bertin; en 1824, des paysages d'après Claude Lorrain et le comte Turpin de Crissé, et en 1827 des *Vues du royaume de Naples* pour les *Souvenirs du golfe de Naples* du comte de Crissé. En 1831 plusieurs *Vues de Procida*, et surtout une belle estampe d'après Boissellier, *Louis VII attaqué dans les défilés de Laodicée*, lui valurent la médaille d'or de seconde classe. Nous trouvons de lui, au salon de 1833, trois *Vues prises à Navarin*; à celui de 1836, une *Vue de la cathédrale de Bourges*, destinée aux *Monuments de France* du comte Alexandre de Laborde; en 1833 et 1844, deux belles planches, *L'Enfance de Sixte V*, d'après André Giroux, et *Jésus et la Samaritaine*, d'après Aligny. Nous pourrions citer encore parmi les œuvres de cet habile artiste diverses planches pour le *Voyage en Grèce* de Choiseul-Gouffier, le *Voyage en Abyssinie* de M. Jomard, le *Voyage en Crimée* de Blois, les *Monuments et l'histoire des Normands et de la maison de Souabe*, par le duc de Luynes, le *Guide pittoresque du voyageur en France* publié par MM. Didot, etc. E. B—N.

Documents particuliers. — Livrets des expositions.

RANTZAU (*Jean*, comte DE), capitaine allemand, né en 1492, mort le 12 décembre 1565. Il était issu d'une ancienne famille comtale du Holstein, dont il est fait mention dès le onzième siècle. A treize ans il embrassa la carrière militaire. Toute sa vie fut ensuite consacrée à voyager ou à combattre. Il commença ses pérégrinations en 1516, parcourut l'Europe occidentale, l'Italie, la Grèce, et fut fait en 1517 chevalier doré (*eques auratus*) à Jérusalem. De retour dans le Holstein, il devint gouverneur du prince héréditaire, qu'il accompagna à la diète de Worms; ce fut là qu'en entendant Luther, il renonça aux pratiques de l'Église romaine. Sous le nom de maire du palais (1522), il exerça sur le duc Frédéric I[er] la plus grande influence, et il le poussa à accepter la couronne que les Danois révoltés lui avaient offerte. Puis, à la tête des troupes, il soumit en 1523 le Jutland, la Fionie, la Séelande, réduisit Copenhague par la famine (1524), battit les Norvégiens à deux reprises, et acheva, par la prise de Landscrona (1525), la conquête de tout le Danemark. La guerre se ralluma plusieurs fois, entretenue par les intrigues de l'empereur, et continua avec des alternations de succès et de revers jusqu'au traité de paix conclu le 23 mai 1544, à Spire. La faveur de Rantzau ne fit qu'augmenter sous Christiern III, son élève, qui l'établit gouverneur des duchés de Slesvig et de Holstein. S'étant déclaré contraire au partage que le nouveau roi fit de ses États entre ses trois frères, il quitta la cour, et résigna tous ses emplois (1545); mais en mourant Christiern les lui rendit (1559), et le recommanda vivement à son fils Frédéric II. Quoique déjà âgé, Rantzau reprit les armes, et conquit dans l'espace d'un mois le pays entier des Ditmarses. Cette heureuse expédition mit le comble à la gloire de ce grand capitaine, qui avait gagné huit batailles rangées et emporté toutes les villes qu'il avait assiégées, à l'exception de Lubeck.

Möller, *Cimbria litterata*. — Zedler, *Universal Lexicon*.

RANTZAU (*Henri*, comte DE), savant homme d'État danois, fils du précédent, né le 11 mars 1526, mort le 1[er] janvier 1598. Après avoir passé sept ans auprès de l'empereur Charles-Quint, qu'il accompagna au siége de Metz, il se distingua dans la guerre contre les Dithmarses et dans celle que le Danemark eut avec la Suède. Nommé gouverneur du Holstein et du Slesvig, il fut chargé en outre de plusieurs négociations importantes, notamment de la conclusion de la paix de Lubeck (1570). Possédant des revenus immenses, il avança plusieurs fois des sommes considérables à Charles-Quint, à Élisabeth d'Angleterre et autres souverains; il racheta le château de Rantzau, berceau de sa famille, et le fit reconstruire magnifiquement. Il y réunit une nombreuse et belle bibliothèque. Doué d'un goût très-vif pour les sciences et les lettres, il employait une partie de ses richesses à faire des pensions à des littérateurs nécessiteux.

On a de lui : *Historia belli Dithmarsici;* Bâle, 1570; Strasbourg, 1574, in-8°; dans le *Chronicon regnorum aquilonarium* de Kranz; — *De conservanda valetudine;* Leipzig, 1576, in-8°; Francfort, 1591, 1604, in-12, etc.; — *Catalogus imperatorum, regum ac principum qui artem astrologicam amarunt;* Anvers, 1580, in-8°; Leipzig, 1593, in-4°; — *Aoroscopographia;* Strasbourg, 1585, in-4°; — *Genealogia Ranzoviana;* Hambourg, 1585, in-4°; Wittemberg, 1587, 1604, in-4°, etc.; trad. en allemand; — *Epigrammata et carmina varia;* Leipzig, 1585; Francfort, 1592, in-4°; — *Methodus apodemica;* Leipzig, 1588, in-8°; — *Ephemerides seu Calendarium Ranzovianum ad elevationem poli* 55 *gradus;* Hambourg, 1590; Bologne, 1661, in-fol.; — *Diarium seu Calendarium Romanum œconomicum, ecclesiasticum, astronomicum et fere perpetuum;* Wittemberg, 1591, 1593, in-4°; Leipzig, 1598, in-4°, etc.; — *Tractatus astrologicus de genethliacorum thematum judiciis;* Francfort, 1593, 1602, 1633, in-8°; — *De origine et rebus gestis Cimbrorum;* 1594, in-8°; — *Commentarius bellicus;* Francfort, 1595, in-4°; — *Cimbricæ Chersonesi descriptio;* Leipzig, 1739, in-fol.

Moller, *Cimbria literata*, t. I et III, et *Isagoge*, p. 218. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon* et le *Supplément* de Rotermund.

RANTZAU (*Josias*, comte DE), maréchal de France, né le 18 octobre 1609, en Danemark, mort le 4 septembre 1650. Il appartenait à la famille des précédents. Du service de la Hollande il passa dans celui de la Suède, et commanda deux régiments au siége d'Andernach. Après avoir contribué, sous les drapeaux de l'empereur, à la prise de Mantoue (1639), il rentra dans l'armée suédoise, commanda l'aile gauche du prince de Birkenfeld au combat de Pakenau (10 août 1633), et se distingua au siége de Brisach. Deux ans après il vint en France, avec le chancelier Oxenstierna (1635), et fut retenu par Louis XIII, qui lui accorda deux régiments allemands. A la suite du ravitaillement de Colmar et de Schelestadt, il reçut le brevet de maréchal de camp (18 février 1636). Au siége de Dôle il perdit un œil, et défendit Saint-Jean de Laosne avec tant de vigueur qu'il obligea Galas et le duc de Lorraine à battre en retraite. Ayant eu commission de lever un corps de troupes en Allemagne (1638), il ne réussit point, et passa deux années en Danemark. En 1640 il servit au siége d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. Au combat d'Hannecourt, il reçut quatre blessures et demeura au nombre des prisonniers (1642). Après avoir contribué à la victoire de Rocroi, il succéda au maréchal de Guébriant, qui venait d'être blessé, et fut surpris et battu par Jean de Wert à Tutlingen (1643). Créé lieutenant général le 22 avril 1644, il se signala en Flandre et en Picardie, prit Cassel d'assaut, et fut élevé, le 30 juin 1645, à la dignité de maréchal de France. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à sa nomination; du reste, il se fit catholique dans la même année. Durant les deux campagnes suivantes, il continua de commander en Flandre avec beaucoup de succès, et s'empara entre autres places de celles de L'Écluse, de Lens et d'Ypres. Arrêté le 27 février 1649, sur quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité, il se justifia, sortit de prison, le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie, au bout de quelques mois. Rantzau était d'une belle figure; il avait de l'esprit et de l'éloquence, et possédait les principales langues de l'Europe. Sa valeur était admirable dans les grandes occasions. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion lui fit manquer différents projets, en même temps qu'elle le livra à des emportements qui auraient pu lui devenir funestes. La guerre l'avait tellement mutilé qu'à sa mort il n'avait qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras et qu'une jambe; ce qui donna lieu de mettre cette épitaphe sur son tombeau:

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts:
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Pinard, *Chronologie militaire*, II, 558. — De Quincy, *Hist. militaire*. — De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français*.

RANTZAU. *Voy*. STRUENSÉE.

RANUCCIO. *Voy*. ALEXANDRE III.

RANUCE. *Voy*. FARNÈSE.

RANZA (*Giovanni-Antonio*), antiquaire italien, né en 1740, à Verceil, mort en 1801, à Turin. Chargé en 1764 de professer la rhétorique au collége de Verceil, il n'en établit pas moins dans cette ville une imprimerie, d'où sortirent des éditions estimées d'auteurs anciens. Après avoir passé quelque temps à Lugano en Suisse, il vécut en 1798 à Turin, et y fonda un journal, *L'Anno patriotico*, où il inséra un grand nombre d'articles littéraires et politiques. Outre plusieurs dissertations d'archéologie, on a de lui un petit poëme, intitulé *La Baila del Tansillo;* Verceil, 1767, in-8°.

Gregory (De), *Storia della vercellese letteratura*.

RANZANI (*Camillo*), naturaliste italien, né le 22 juin 1775, à Bologne, où il est mort, le 23 avril 1841. Il appartenait à des parents pauvres, et reçut une instruction élémentaire à l'école de charité des Frères des écoles pies de Bologne; ce fut là que ses heureuses dispositions lui valurent la bienveillance du P. Respighi, à qui les lettres sont aussi redevables de la protection accordée par lui à un autre pauvre enfant du peuple, devenu célèbre sous le nom de Mezzofanti. Ranzani, ainsi encouragé, entra dans l'université de sa ville natale, et y fit de si rapides progrès qu'avant d'avoir achevé ses études il fut plusieurs fois admis à suppléer dans sa chaire

le professeur Giuseppe Vogli. A vingt-deux ans il alla enseigner la logique et les mathématiques à Fano (1797); mais les troubles qui éclatèrent dans les Légations le forcèrent bientôt de revenir à Bologne (1798), où il obtint la place de conservateur du jardin botanique. Quand il eut l'âge requis, il reçut l'ordination sacerdotale. Quelques-uns des mémoires qu'il avait lus sur la botanique à l'Institut de Bologne ayant attiré l'attention, il fut appelé, le 16 août 1803, à professer l'histoire naturelle à l'université. Ce choix était peut-être un peu précipité; car Ranzani a lui-même avoué qu'à l'époque de sa nomination ses connaissances en histoire naturelle étaient loin d'être complètes; du reste il travailla à les perfectionner avec tant de zèle que Cuvier, de passage à Bologne en 1810, fut frappé de ses talents, et lui fit obtenir l'autorisation pour se rendre à Paris. Après un séjour d'environ deux années, Ranzani retourna dans sa ville natale avec une collection considérable de livres, minéraux, fossiles et autres objets d'histoire naturelle. Durant la première moitié de son professorat, il avait envoyé de nombreux articles aux journaux scientifiques d'Italie, de France et d'Allemagne et pris une part active aux travaux des principales académies de son pays. Mais il ne commença qu'en 1819 son grand ouvrage, intitulé *Elementi di zoologia*, et qui devait assurer sa réputation. La publication de cet ouvrage dura plusieurs années, et fut souvent interrompue par la mauvaise santé de l'auteur ou par l'assiduité qu'exigeait la place de recteur de l'université, à laquelle le pape Léon XII l'avait promu en 1824; il en fit paraître treize volumes, et bien qu'il eût préparé la plus grande partie des matériaux nécessaires pour le terminer, il fut obligé de le laisser incomplet. En 1836 il entreprit un cours de géologie, et introduisit parmi ses compatriotes les découvertes de Buckland, de Lyell, et d'autres membres de l'école anglaise. Il légua en mourant tous ses manuscrits à la bibliothèque de l'université. P.

Corrado Polli, *Elogio di C. Ranzani*; Bologne, 1842, in-8°. — *Memorie di religione e leteratura*, supplém., t. XV, 401. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX.

RAOUL ou **RODOLPHE** (*Radulfus*, *Raoux*, *Roux*), duc de Bourgogne, roi de France, mort à Auxerre, le 15 janvier 936. Le premier possesseur du duché de Bourgogne, au moment du démembrement féodal, paraît avoir été un comte Beuvon, dont le fils Richard, beau-frère de Charles le Chauve, joua un rôle important pendant les règnes d'Eudes et de Charles le Simple. Les maisons des ducs de France et de Bourgogne, d'abord ennemies, se réconcilièrent par le mariage d'Emma, fille du duc Robert, avec Raoul, fils et successeur de Richard. Robert et Raoul étaient à la tête des seigneurs soulevés contre le roi Charles III; après la bataille de Soissons (16 janvier 923), dans laquelle périt Robert, Hugues, le nouveau duc de France, Raoul de Bourgogne et Héribert de Vermandois, ses deux beaux-frères, étaient maîtres de la situation. Si l'on en croit Raoul Glaber, Hugues fit demander à Emma, « femme aussi remarquable par son grand sens que par sa beauté », qui elle aimerait mieux voir élever au trône, de son frère ou de son mari? Elle répondit qu'elle aimerait mieux embrasser le genou de son mari que de son frère. » Hugues y consentit, et Raoul fut sacré roi à Saint-Médard de Soissons, par Gauthier, archevêque de Sens, le 13 juillet 923. Raoul était un homme actif et énergique; mais, représentant de la féodalité, s'il avait le titre de roi, c'était à la condition de ne pas exercer l'autorité royale; aussi fit-il de vains efforts pour soumettre à sa domination les grands vassaux, qui ne songeaient qu'à se rendre indépendants dans les différentes parties du royaume. Au nord, il eut à lutter contre les Normands et contre le puissant Héribert de Vermandois. Les Normands, établis dans le comté de Nantes, vinrent, en remontant la Loire, ravager la Bourgogne; Raoul les repoussa. Alors ils s'unirent aux Normands de la Seine, et les deux chefs, Raghenold et le vieux duc Rollon, se jetèrent sur le Beauvoisis, l'Amiénois et l'Artois. Mais Raoul, les vassaux du duc de France, les comtes de Vermandois, de Flandre et de Ponthieu, les bourgeois de Beauvais, de Noyon, de Paris, etc., firent une glorieuse résistance et emportèrent même le château d'Eu, en Normandie (925). Alors le duc de France abandonna le roi, et traita avec Rollon; Raoul fut surpris par les ennemis, près d'Arras, et grièvement blessé (janv. 926); l'armée se dispersa, et les Normands ravagèrent le pays jusqu'à l'Aisne. Raoul fut forcé d'acheter la paix au prix d'un tribut levé sur la France et la Bourgogne.

Le comte de Vermandois s'était déloyalement emparé de Charles le Simple; il se servit de son prisonnier, en menaçant de le remettre en liberté, pour extorquer à Raoul le château de Péronne et mettre sur le siége de Reims un de ses fils, âgé de cinq ans. Ensuite il exigea le comté de Laon; Raoul, lassé de ses prétentions, investit de ce fief le fils du comte défunt : alors Héribert tira Charles de sa prison, le traita en roi, le conduisit à Eu, où le nouveau duc de Normandie, Guillaume, lui rendit hommage, et soutenu par Hugues de France lui-même, par le pape Jean X, qui défendait les droits du souverain légitime, il commença la guerre contre Raoul. Celui-ci désarma son ennemi, en lui abandonnant le comté de Laon, et Charles termina paisiblement ses jours à Péronne (929). Délivré désormais de ses craintes, Raoul put déployer plus d'énergie. Au début de son règne, il n'avait obtenu l'hommage de Guillaume II, comte d'Auvergne, duc d'Aquitaine, qu'en lui rendant le comté de Bourges; Guillaume s'était bientôt rendu indépendant, et dans tout le midi on plaçait le nom de Charles sur les

chartes et les diplômes. Guillaume et son frère Alfred moururent, lorsque Raoul commençait à les combattre (929); après avoir écrasé une troupe de Normands, qui de la basse Loire était venue ravager le Limousin, Raoul, dit Frodoard, soumit les Aquitains, ou plutôt il accorda l'investiture du duché d'Aquitaine, du comté d'Auvergne et du marquisat de Gothie à Raymond III, comte de Toulouse; il reçut aussi le serment du vieux duc de Gascogne (932). Profitant de ses succès dans le midi, Raoul s'était avancé jusqu'au Rhône, et le jeune Charles-Constantin, de Provence, lui promit foi et soumission. Il revint ensuite vers le nord, et profita des démêlés de Hugues de France avec Héribert de Vermandois pour abattre la puissance de ce dernier. Héribert fut dépouillé de presque tous ses domaines; son fils fut chassé de l'archevêché de Reims; l'évêque de Châlons, son partisan, fut déposé. Laon, Amiens, Saint-Quentin, Ham tombèrent au pouvoir de ses ennemis; le duc de Normandie, Guillaume, se déclara contre lui (932). Héribert fut contraint d'implorer les secours du roi de Germanie, Henri l'Oiseleur. Mais ses vassaux, ses sujets lui étaient dévoués; soutenus par Henri, par le duc lorrain Giselbert, par le comte de Flandre, ils chassèrent les troupes du roi et du duc de France, et un traité de paix, conclu à Soissons, en, 935, rendit à Héribert le Vermandois et la citadelle de Laon; la Lorraine, troublée depuis le commencement du règne, disputée par les Allemands et les Français, resta au roi de Germanie.

Raoul s'était fait respecter des Normands de la Seine, avait battu, affaibli, refoulé dans le comté Nantais les Normands de la Loire; il avait eu aussi à repousser les bandes sauvages des Hongrois, qui, en 923 et en 926, passèrent le Rhin et pénétrèrent jusqu'à l'Aisne et jusqu'à la mer. Il s'intitulait dans ses actes : « Raoul, par la grâce de Dieu roi des Français, des Bourguignons, des Aquitains; invincible, pieux et toujours auguste, pleinement roi par la soumission volontaire tant des Aquitains que des Goths. » En réalité, sa puissance était peu considérable, malgré son intelligence et son courage. Il mourut dans la force de l'âge, à Auxerre, le 15 janvier 936; on l'ensevelit à Sainte-Colombe de Sens. Son frère Hugues le Noir eut beaucoup de peine à recueillir son héritage de Bourgogne; et le duc de France rappela d'Angleterre et mit sur le trône le jeune fils de Charles le Simple, le jeune Louis IV. L. Grégoire.

Chroniques de Frodoard, d'Adhémar de Chabannais, d'Anjou, de Raoul Glaber. — *Hist. des Gaules*, t. IX. — Depping. *Hist. des expéditions maritimes des Normands*. — H. Martin, *Hist. de France*, t. II.

Raoul de Caen, historien du douzième siècle, naquit vers 1080, puisqu'il nous apprend qu'il était dans sa première adolescence lors de la prise d'Antioche par les croisés (juin 1098). Il était alors à Caen, dans la maison paternelle, et fit ses études dans cette ville, sous le célèbre Arnoul, qui devint patriarche de Jérusalem. Raoul eut part à l'amitié de ce maître, et s'en fit un protecteur. Il rejoignit Tancrède et Boëmond en Syrie, et devint gouverneur d'Aere sous leur neveu Roger. Ce fut à la sollicitation de ces princes normands qu'il composa l'ouvrage découvert par DD. Martène et Durand, *Les Gestes de Tancrède à l'expédition de Jérusalem*, et inséré par eux dans le t. III du *Thesaurus anecdotorum* (Paris, 1717, 5 vol. in-fol.). On en trouve une édition plus exacte dans le t. V des *Rerum Italicarum Scriptores*. L'histoire de Raoul s'arrête au siége d'Apamée, en 1105. Il écrivait entre 1112 et 1118. On n'est point fondé à supposer qu'il ait continué son histoire et que ce qui nous manque ait été perdu. Ce qui nous reste de son écrit doit être regardé comme authentique. Raoul avait plutôt le génie de la poésie que celui de la prose : il a écrit en vers environ la cinquième partie de son histoire.

Hist. litt. de la France, t. X, p. 67-73.

Raoul, abbé de Saint-Trond, né à Moutier-sur-Sambre (diocèse de Liége), mort le 6 mars 1138, à Saint-Trond. Il fit ses études à Liége, et prit l'habit des bénédictins, dans une abbaye voisine d'Aix-la-Chapelle; il y fut sacristain, maître d'école et grand prévôt. Mais trouvant que la discipline était fort négligée dans cette maison, il passa dans celle de Saint-Trond. Au bout de deux ans il en devint prieur, et y introduisit les usages de Cluny. En 1107 il résigna sa charge, afin d'éviter les tracasseries. Élu abbé en janvier 1108, il prit parti pour le pape dans la querelle qui divisait alors le diocèse de Liége, ce qui lui attira de nouveaux désagréments. Il fit deux fois le voyage de Rome. On a de lui : *Gesta abbatum Trudonensium ord. Sancti Benedicti*, dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. VII, p. 344-512; cette chronique, selon Paquot, est écrite avec beaucoup de sincérité et sur de bons mémoires; elle est divisée en treize livres; — *De susceptione puerorum in monasteriis*; dans les *Analecta* de Mabillon; — *Contra simoniacos lib. VII*, ouvrage manuscrit.

Gallia christiana, III, 958-60. — D. Ceillier, XXII, 62. — Paquot, *Mémoires*, XII.

Raoul, moine de Flaix (diocèse de Beauvais), vivait, suivant Albéric de Trois-Fontaines, en 1157. L'énumération de ses écrits authentiques n'est pas facile. Il est inconstestablement auteur d'un *Commentaire sur le Lévitique*, publié pour la première fois par Euchaire Cervicone (Cologne, 1536, in-fol.), et ensuite par les éditeurs de la *Bibliothèque des Pères* (t. X édit. de Cologne, et t. XVII édit. de Lyon); mais d'autres écrits, attribués tour à tour par divers bibliographes à Raoul de Flaix, à Raoul abbé de Fontenelle, à Raoul le Noir, à Robert de Tombelaine, jettent la critique scrupuleuse en de grandes perplexités. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* revendiquent d'abord pour Raoul de Flaix un discours abrégé sur l'ouvrage des Six Jours, qui se trouve

dans un manusc. de la Bibl. du roi, sous le n° 647; ensuite un *Commentaire sur les Proverbes*, dont ils signalent un exemplaire à Cambridge, dans la bibliothèque du collége de Pembroke, et un *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*, que contient encore le volume du Roi ci-dessus désigné. Ils ajoutent que Raoul de Flaix a de même commenté le prophète Nahum et l'Apocalypse. Ces gloses sur Nahum et l'Apocalypse existent en effet, sous le nom de *maître Raoul*, *magistri Radulfi*, dans un volume de Clairvaux, qui porte aujourd'hui le numéro 227 de la bibliothèque de Troyes. Mais voici une erreur dans laquelle le P. Lelong a engagé les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Un Commentaire sur le Cantique des cantiques, publié dans quelques éditions anciennes de saint Grégoire le Grand, avait été revendiqué pour Raoul de Flaix. Lelong et Mabillon ayant prouvé que cet ouvrage est de Robert de Tombelaine, abbé de Saint-Vigor de Bayeux, les auteurs de l'*Histoire littéraire* ont cru pouvoir, en conséquence, retrancher le Cantique des cantiques de la liste des livres sacrés annotés par notre Raoul. Mais ils paraissent s'être trompés en cela. En effet, le volume de Clairvaux que conserve aujourd'hui la bibliothèque de Troyes nous offre, ainsi que les gloses sur l'Apocalypse et Nahum, des gloses sur le Cantique tout à fait différentes de celles qui ont été publiées sous le nom de saint Grégoire et restituées à l'abbé Robert. Sanders mentionne encore parmi les œuvres de Raoul de Flaix une Somme théologique, *Summa Radulfi Flaviacensis*, et un traité *De amore carnis et de odio carnis*, ouvrages sur lesquels nous n'avons pas d'autres renseignements. B. H.

Histoire littéraire, t. XII, p. 480. — *Catalogue des manuscrits des biblioth. départ.*, t. II, p. 117. — Lelong, *Biblioth. sacra*. — Sanders, *Bibl. belg.*, part. I, p. 173.

RAOUL, abbé de Vaucelle, né, suivant quelques auteurs, à Merston, en Angleterre, mort le 30 décembre 1152. Étant moine à Clairvaux, il fut désigné par saint Bernard, en 1132, comme abbé du monastère nouvellement fondé à Vaucelle, dans le diocèse de Cambrai. On célébrait et sa magnificence et sa charité. En temps de disette, il nourrissait pendant plusieurs mois jusqu'à cinq mille pauvres. Charles de Visch, dans sa *Bibliothèque cistercienne*, compte l'abbé Raoul au nombre des écrivains érudits de son temps, et lui attribue divers ouvrages; mais, suivant Pastoret, ces ouvrages sont perdus. B. H.

Gallia christiana, t. III, col. 176. — *Hist. littér. de la France*, t. XIII, p. 180.

RAOUL DE MONTFIQUET. *Voy.* MONTFIQUET.

RAOULET (*Jean*), capitaine français, né au quatorzième siècle, mort dans le quinzième. Probablement d'origine normande, il servait, en 1416, dans le comté de Foix avec Amaury de Séverac. L'année suivante, nous le retrouvons en Normandie, combattant les Anglais sous les ordres du connétable d'Armagnac. Peu après il était au nombre des capitaines de Rouen. S'il faut en croire le hérault Barry, Raoulet par ses pilleries et ses exactions souleva les populations qu'il devait protéger. Telle aurait été l'une des causes qui déterminèrent l'insurrection des Rouennais en 1419. Le 10 juillet 1420, par un traité qui est resté, Raoulet se loua, comme capitaine, à la ville de Verdun, ayant charge de deux cents lances, ou moins, au gré de la ville. Capitaine de Beaumont et de Mouzon en Argonne, il vint rejoindre l'année suivante La Hire, etc. Tous ensemble prirent part, le 30 août 1421, à la journée de Mons en Vimeu. En 1424 il servait avec La Hire en Champagne. Il était encore chef de routiers en 1427. Une chronique anglo-française ou normande, du quinzième siècle, que possède le British Museum, porte comme *ex libris* le nom de *parvus Raullet* (1). Il existe une autre chronique, à peu près du même temps, qui paraît avoir été écrite spécialement pour transmettre à la postérité l'éloge et les actions militaires du capitaine Jean Raoulet; nous l'avons publiée à la suite de *Jean-Chartier* (Paris, 1859, in-16). A. VALLET-VIRIVILLE.

Ms. 11502 du British Museum (*additional charters*). Chartes et diplômes du cabinet Moreau, volume 267, f° 109. Mss. Colbert 9681 F, p. 130. Mss. Gaignières, 771, p. 843. — Gaujal, *Études hist. sur le Rouergue*, IV, 181. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, lib 34, ch. 66. — *Bibl. de l'École des Chartes*, VI, 153, VIII, 111.

RAOUX (*Jean*), peintre français, né à Montpellier, en 1677, mort à Paris, le 10 février 1734. Élève de Ranc le père et de Bon de Boulogne, il obtint le prix de peinture de l'Académie en 1704, et fut envoyé à Rome comme pensionnaire du roi. Il resta trois ans dans cette ville, puis alla à Venise, où il se fit connaître en décorant de peintures le portique du palais d'un seigneur nommé Justiniano Solini. Peu de temps après son retour en France, l'Académie l'admit au nombre de ses membres, le 28 août 1717, sur la présentation d'un tableau de la *Fable de Pygmalion*. Des raisons de santé lui firent refuser la place de premier peintre du roi d'Espagne, qui lui avait été offerte à la recommandation du cardinal Dubois. Raoux s'est surtout adonné à la peinture des portraits et des tableaux de genre. Il rendait habilement les étoffes, se complaisait à en faire jouer les reflets et les nuances, et représentait le plus souvent ses modèles sous des costumes allégoriques. C'est ainsi qu'il a peint un grand nombre d'actrices de son temps. « Il a voulu plaire, dit Mariette, par un pinceau très-soigné; il sera toujours un artiste assez médiocre : il dessine bien mal et peint mollement. » Ses ouvrages ont joui d'une assez grande vogue au commencement du dix-huitième siècle et ont souvent été gravés. Raoux était non-seulement recherché comme peintre; son esprit, sa gaieté, ses manières lui faisaient de nombreux amis. Lorsqu'il revint à Paris, en 1714, le grand prieur de Vendôme, qui l'avait connu en Italie et l'avait pris en amitié, lui donna un loge-

(1) Le petit Raullet ou Raoulet.

ment au Temple et lui fit une pension; le chevalier d'Orléans, lorsqu'il eut succédé au grand prieur de Vendôme, la lui continua.

Le musée du Louvre possède un tableau fort médiocre de Jean Raoux : il représente *Télémaque racontant ses aventures à Calypso*, et a été peint pour le régent; aussi a-t-il figuré dans la célèbre galerie du Palais-Royal. Les musées de Versailles, de Bordeaux, de Marseille, les galeries du roi à Berlin et de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, plusieurs églises et musées d'Italie et d'Angleterre (1) possèdent des ouvrages de Jean de Raoux. H. H—N.

F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — Dandré-Bardon, *Traité de peinture*. — *Abcdario de Mariette*. — L. Dussieux, *les Artistes français à l'etranger*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*. — Clément de Ris, *Les Musées de province*. — De Chennevières, *Recherches sur les peintres provinciaux de l'ancienne France*.

RAOUX (*Adrien-Philippe*), antiquaire belge, né le 30 novembre 1758, à Ath, mort le 29 août 1839, au château de Prèves. Il étudia le droit à Louvain, s'établit comme avocat à Mons, et se fit remarquer par ses connaissances non moins que par la rédaction soignée de ses plaidoyers. Bien qu'il ne fût point favorable aux réformes opérées par Joseph II, il accepta de ce prince les fonctions de commissaire de l'intendance au district de Mons (1787) et de membre du conseil souverain de Hainaut (1789). Après la réunion de la Belgique à la France, il se fixa à Bruxelles, et acquit au barreau une fortune considérable. Le roi Guillaume le nomma en 1815 conseiller d'État. On a de Raoux : *Réflexions politiques sur la guerre d'Allemagne*; Berlin, 1780, in-8°; — *Dissertation historique sur le nom de Belge*, et quelques autres mémoires d'archéologie, insérés dans le recueil de l'Académie royale de Bruxelles, dont il faisait partie depuis 1824.

Dict. statist. des Belges.

RAPEDIUS DE BERG (2) (*Ferdinand-Pierre*), magistrat belge, né à Bruxelles, le 5 mars 1740, mort à Vienne (Autriche), en 1800. Fils d'un conseiller à la chambre des comptes de Bruxelles, il étudia le droit à Louvain, et se fit recevoir, en 1759, avocat au conseil souverain de Brabant; mais, vers l'âge de vingt-sept ans, sa vue, affaiblie par le travail, lui fit momentanément abandonner ses études. Après un assez long voyage en France et en Italie, il fut nommé en 1770 substitut du procureur général, et en 1775 amman de Bruxelles, fonctions qu'il cessa de remplir en 1786. L'année suivante, il devint intendant du cercle de Brabant et directeur général de la police des Pays-Bas; il fut plus tard conseiller au conseil général du gouvernement, et enfin membre du conseil privé. Il était depuis 1784 membre de l'Académie royale de Bruxelles. Il dut concourir, comme fonctionnaire, à l'introduction des réformes tentées par Joseph II, bien qu'il ne partageât pas entièrement les opinions de ce prince. Ayant quitté sa patrie après la seconde invasion française, il fut inscrit, avec sa femme et son fils, sur la liste des émigrés de la Belgique, et il se réfugia à Vienne. M. Gérard a donné dans l'ouvrage cité plus bas la liste des principaux écrits, la plupart inédits, de Rapedius de Berg; ils sont au nombre de vingt, parmi lesquels nous citerons: *Rapport sur l'administration financière de la ville de Louvain*, manusc. de la bibliothèque de feu Th. de Jonghe, de Bruxelles : l'auteur montre dans ce mémoire une connaissance profonde du droit et de l'administration municipale; le ministre prince de Stahremberg le chargea d'un travail analogue sur l'administration de la ville de Bruxelles; — *Mémoire sur l'épizootie qui a régné au commencement de l'année 17[illegible] dans la Flandre et dans l'Artois*; imprimé dans l'*Histoire de la Société royale de médecine* (tom. II, années 1777 et 1778; Paris, 1780, in-4°, pag. 616), et couronné par cette société; — *Mémoire sur la question : Depuis quand le droit romain est-il connu dans les provinces des Pays-Bas autrichiens, et depuis quand y a-t-il force de loi?* Bruxelles, 17[illegible], in-4° : couronné par l'Académie royale de Bruxelles; — *Des droits et des devoirs annexés à l'état et office d'amman de la ville de Bruxelles*, ms. de la bibliothèque de Th. de Jonghe. M. Gérard a donné des extraits des *Lettres écrites de France et d'Italie*, du 27 mars au 6 novembre 1767, par Rapedius de Berg. E. R.

P.-A.-F. Gérard, *F. Rapedius de Berg : Mémoires et documents pour servir à l'histoire de la révolution brabançonne*; Bruxelles, 1842-1843, 2 vol. in-8°. — J. Britz, *Code de l'ancien droit belgique*, p. 322.

* **RAPETTI** (*Louis-Nicolas*), littérateur et juriste français, d'origine italienne, né à Bergame, le 27 novembre 1812. Son père, chirurgien militaire, le fit élever au collége de Toulon. Ses études terminées, il commença son droit à Paris, et se livra dès lors à de sérieuses recherches sur l'ancien droit public et privé de la France. Reçu docteur à Rennes en 1840, après avoir soutenu une thèse remarquable *Sur la Condition des étrangers en France*, il fut nommé suppléant de M. Lerminier, professeur de législation comparée, au Collége de France, et le 16 décembre 1841 il ouvrit son cours d'histoire du droit romain durant le moyen âge dans ses rapports avec la formation du droit français. Malheureusement ses cours n'ont pas été publiés. Ses fonctions ne l'empêchaient point de collaborer à la même époque à diverses feuilles de l'opposition. Lorsqu'en 1848 le gouvernement républicain essaya d'organiser une école d'administration, qui vécut un an à peine, M. Rapetti y obtint une place de maître de conférences. Entraîné par les idées puisées

(1) Raoux avait été en Angleterre en 1720; il comptait séjourner quelque temps dans ce pays, mais le soin de sa santé le ramena promptement en France, et l'obligea bientôt à aller respirer l'air natal. Au retour de ce voyage il fit pour l'électeur palatin deux tableaux d'histoire : *La Continence de Scipion* et *Alexandre malade*.

(2) Berg, dont Rapedius était seigneur, est une commune du canton de Mersch (grand-duché de Luxembourg).

sa famille, il se rattacha en ce moment à la
|ue napoléonienne, la défendit dans plu-
, journaux, et mérita d'être chargé de for-
le *Recueil des adhésions* (1852-1853,
. in-4°) adressées au prince président,
le coup d'État. Ce recueil, auquel M. Ra-
n'a point mis son nom, ne fût alors tiré qu'à
tit nombre d'exemplaires. Peu après, il de-
un des membres de la commission de col-
ge, et en septembre 1854 il a été attaché
ie chef de bureau à la commission formée
la publication de la correspondance de Na-
n I[er]. Outre sa collaboration à plusieurs
ls de jurisprudence, on a de M. Rapetti :
Le Moniteur universel diverses études
ies de recherches, entre autres sur l'*His-
des principes, des institutions et des
le la révolution française* par Laferrière
), Sur *les Frères du Temple* (1854), une
tation des mémoires du duc de Raguse
), une édition des *Livres de justice et de*
(1850, in-4°), préparée par M. Klimrath, et
il avait été chargé dès 1839, et dans la
elle Biographie générale plusieurs ar-
importants, entre autres *Cujas, Jacques
Molay* et *Napoléon I[er]*. Attaché à la mis-
le M. Pietri pendant la campagne d'Italie,
1860 lors de l'annexion de la Savoie et des
maritimes, M. Rapetti a été depuis promu
r de la Légion d'honneur.
:reau, *Dict. des contempor.* — *Docum. partic.*

PHAEL (*Raffaello* SANTI ou SANZIO);
e, sculpteur et architecte, prince de l'é-
omaine, né à Urbin, le 6 avril 1483, mort
ne, le vendredi saint 6 avril 1520. Selon
vant, dans la première moitié du quator-
siècle vivait à Colbordolo, bourg du duché
in, un homme appelé *Sante*, dont les des-
nts prirent le nom de *del Sante* ou *Santi*
atin *Sancti*) qui plus tard, et seulement
nps de Raphael, prit la forme italienne de
o. Quoique Raphael n'ait point ajouté à
nature le nom de Sanzio, cependant un
t, composé par le Francia, est adressé :
ccellente pittore Raffaello Sanzio. Un
escendants du *Sante* de Colbordolo vint,
50, s'établir à Urbin, et fut le bisaïeul de
el; son fils y acquit, dans la *Contrada del*
e, deux maisons adjacentes, que le temps a
:tées (1).
›hael eut pour père *Giovanni* SANTI, peintre
ent, et pour mère Magia Carla, fille d'un
iant d'Urbin. Magia étant morte en 1491,

n y lit cette inscription :

Nunquam moriturus
Exiguis hisce in ædibus
Eximius ille pictor Raphael
Natus est
Oct. Id. Aprilis, an. MCDLXXXIII,
Venerare igitur, hospes,
Nomen et genium loci.
Ne mirere:
Ludit in humanis divina potentia rebus,
Et sæpe in parvis claudere magna solet.

Giovanni Santi se remaria quelques mois après, avec Bernardina di Parte, et mourut en 1494, laissant son fils âgé de moins de douze ans, et une fille, qui mourut la même année que sa mère (1). Raphael resta ainsi livré à sa belle-mère, Bernardina, et au prêtre Bartolommeo Santi, son oncle et tuteur, et n'eut à se louer ni de l'une ni de l'autre. Heureusement il trouva un appui dans le frère de sa mère, Simone Ciarla, qui avait su l'apprécier, et pour lequel il conserva toute sa vie une affection toute filiale.

Une grande incertitude règne sur la première éducation artistique de Raphael. Il est probable qu'il reçut de son père les premières notions de l'art du dessin; mais nous avons peine à croire, avec plusieurs de ses biographes, qu'il ait déjà pu l'aider dans quelques-uns de ses travaux. « On peut aussi admettre comme possible, dit Passavant, qu'il ait admiré les travaux de Frà Angelico à Forano près d'Osimo et ceux de Gentile da Fabriano à l'ermitage du Val di Sasso. » Après la mort de son père, on croit qu'il put avoir pour maître pendant quelques mois Luca Signorelli, qui en ce temps travaillait à Urbin, ou Timoteo Viti, qui né dans cette ville y revint en 1495, sortant de l'école ouverte à Bologne par le Francia, ce même Timoteo qui plus tard devint l'ami et l'un des aides de Raphael. Le séjour de Raphael chez sa belle-mère lui devint intolérable, par suite de dissensions entre celle-ci et son beau-frère Bartolommeo. Simone Ciarla résolut alors de faire entrer son neveu dans l'atelier de quelqu'un des artistes en renom qui se partageaient l'Italie. Mantegna tenait à Mantoue une école justement célèbre; le Francia fondait l'école bolonaise; à Florence, Domenico Ghirlandajo était encore dans toute la force de l'âge et du talent; Vinci avait ouvert à Milan cette académie qui devait être pour la Lombardie ce qu'était alors pour Venise celle des Bellini. Le choix eût été difficile entre tant de maîtres illustres; mais à peu de distance d'Urbin, dans une petite ville de l'Ombrie, à Pérouse, existait un maître que Giovanni Santi avait déjà su apprécier; car dans la *Chronique* rimée qu'il avait composée en 1489, à l'occasion du mariage du jeune duc Guidobaldo, on trouve ce tercet qui confond le Pérugin et le Vinci dans un commun éloge :

Due giovin' par d'etate e par d'amori,
Lionardo da Vinci e'l Perusino
Pier della Pieve, che son' divin' pittori.

Ce fut donc Pietro Vannucci, le Pérugin, que choisit Simone Ciarla pour lui confier son jeune neveu. En 1595 Raphael arriva à Pérouse. Pendant son séjour en cette ville, il se lia d'amitié avec plusieurs artistes qui plus tard devaient tenir une large place dans sa vie, tels

(1) La date de la mort de Giovanni Santi nous paraît hors de doute, bien que Quatremère de Quincy le fasse vivre beaucoup plus tard et terminer sa carrière seulement en 1506.

que le Pinturicchio, Gaudenzio Ferrari, qui devint son inséparable compagnon, Andrea d'Assises, dit *l'Ingegno*, Domenico di Paris Alfani et plusieurs moins illustres.

Les progrès de Raphael furent rapides, et le maître, digne appréciateur de son incomparable élève, ne tarda pas à l'employer dans ses propres travaux. C'est donc dans les ouvrages mêmes du Pérugin que nous devons chercher les premières traces du pinceau de Raphael. Dans la *Résurrection de Jésus-Christ* (1), que le Pérugin avait faite pour les PP. conventuels de Pérouse, Raphael a peint le portrait de son maître sous la figure d'un soldat saisi de frayeur, et le Pérugin celui de son élève sous celle d'un soldat endormi la tête appuyée sur son genou (2). Aux Stanze del Cambio de Pérouse, peintes à fresque par le Pérugin, nous retrouvons dans les traits du jeune David ceux de Raphael, et on attribue à ce dernier la tête du Sauveur dans la *Transfiguration, la lune, les planètes, Mercure et Vénus*, deux petits médaillons en camaïeu, enfin à la voûte de la chapelle *Les Quatre Evangélistes*. Il prit part sans doute aussi à l'exécution d'un retable à six compartiments que le Pérugin peignit à cette époque pour la chapelle Saint-Michel de la Chartreuse de Pavie.

Raphael n'avait que dix-sept ans quand il fut appelé à Città di Castello, petite ville voisine de Pérouse, pour y peindre à la détrempe pour l'église de la Trinité, où elle existe encore, une bannière représentant d'un côté *La Sainte Trinité avec saint Sébastien et saint Roch*, et de l'autre *La Création d'Ève;* pour l'église des Augustins, un *Couronnement de saint Nicolas de Tolentino*, perdu depuis la fin du siècle dernier, mais dont le musée de Lille possède une copie léguée par Wicar; enfin, pour celle des Dominicains, un *Christ sur la croix avec la Vierge, saint Jean, saint Jérôme, la Madeleine et des Anges*, qui a fait partie de la collection du cardinal Fesch (3).

Quand Raphael revint à Pérouse, on croit qu'il rentra dans l'atelier du Pérugin, et on constate en effet que tous les ouvrages datés de cette époque portent encore le cachet de son maître, qui continua à l'employer dans ses travaux. On en voit la preuve dans l'exécution de deux volets représentant la *Madeleine* et *Sainte Catherine*, destinés à couvrir une Madone du Pérugin et qui sont passés dans la collection Camuccini à Rome. La manière du Pérugin se retrouve aussi dans quelques autres peintures de cette époque, telles que trois tableaux du musée de Berlin, *La Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus bénissant entre saint Jérôme et saint François*, tableau que l'on croit dater de 1503, une *Adoration des Mages*, et une autre *Madone lisant avec l'enfant Jésus tenant un chardonneret;* une *Madone* appartenant au comte della Staffa à Pérouse, et dont le Louvre possède une copie, que Richomme a gravée sous le nom de *La Vierge au livre;* un jeune guerrier endormi entre deux figures de femmes, composition désignée dans le catalogue de la Galerie nationale de Londres sous le nom de *Vision de saint Georges*, et provenant de la galerie Borghèse; une tête de jeune homme faisant partie de la collection royale de Kensington, enfin le *Couronnement de la Vierge* du musée du Vatican. Cette œuvre, la plus importante de celles de la jeunesse de Raphael, et qu'on serait tenté d'attribuer à son maître, date de 1502 (1). Dans le haut, la Vierge, assise et entourée d'anges, est couronnée par son divin fils; dans la partie inférieure les Apôtres entourent le sépulcre ouvert dans lequel des fleurs ont remplacé le corps de Marie. On croit que la première figure à gauche est le portrait du peintre, âgé alors de dix-neuf ans.

En 1494, le cardinal Francesco Piccolomini, neveu de Pie II, et qui plus tard fut pape lui-même, sous le nom de Pie III, avait fait ajouter à la cathédrale de Sienne une bibliothèque (*libreria*) destinée à renfermer les magnifiques livres de chœur qu'on y admire encore aujourd'hui; au commencement du seizième siècle, il résolut de la décorer de dix grandes fresques consacrées au souvenir de son oncle, et il confia cette grande entreprise au Pinturicchio. Cet habile artiste, bien que dans toute la force de l'âge et à l'apogée de son talent, fit preuve d'une modestie bien rare en s'adjoignant le jeune Raphael, auquel il demanda les compositions et les cartons de ses fresques. Deux de ces cartons sont parvenus jusqu'à nous : l'un représente *Le cardinal Enea Silvio Piccolomini* (Pie II) *traversant les Alpes pour se rendre au concile de Bâle;* il appartient à la galerie publique de Florence; l'autre, la *Rencontre de Frédéric III avec Éléonore de Portugal, sa fiancée, amenée par le cardinal Piccolomini*, se trouve au palais Baldeschi, à Pérouse. Ces cartons nous apprennent que les compositions de Raphael ont subi quelques légers changements dans l'exécution. Dans la septième fresque, l'*Élévation de Piccolomini au pontificat*, on voit à droite le portrait de Raphael, sous les traits d'un jeune homme coiffé d'une toque noire. On le trouve également vêtu d'un justaucorps rouge et d'un manteau bleu et tenant en main un cierge, à gauche, sur le premier plan de la neuvième fresque, la *Canonisation*

(1) Elle est aujourd'hui au musée du Vatican, après avoir figuré au musée Napoléon, de 1797 à 1815.

(2) Cette dernière circonstance suffirait, ce nous semble, pour démentir la supposition peu admissible de Passavant qui croit que le Pérugin abandonna à Raphael l'exécution entière de cette composition.

(3) Ce tableau a figuré dans la galerie de lord Ward, qui l'avait envoyé à l'exposition de Manchester en 1857; il est signé : RAPHAEL URBINAS P.

(1) Elle fut exécutée sur la demande de la famille Oddi pour l'église des Bénédictins de Pérouse, d'où elle fut enlevée et portée à Paris en 1797.

ɔinte *Catherine de Sienne;* à sa gauche
inturicchio lui-même, reconnaissable à son
ıcorps mi-partie vert et rouge; enfin,
acl figure encore sous le costume de l'un
ɔages suivant le doge de Venise dans la
ne fresque, *La Mort de Pie II.* Pendant
ution de ces compositions, à laquelle Ra-
ne paraît pas avoir pris une part bien
'tante, le cardinal Francesco Piccolomini
:vé au pontificat, en 1503; il s'empressa de
nder aux mêmes artistes la cérémonie de
'ouronnement, au-dessus de la porte de la
ria; mais quelque empressement qu'ils
nt à exécuter sa volonté, le nouveau pon-
'en put voir l'accomplissement, étant mort
un règne de vingt-six jours. Dans cette
osition, nous retrouvons encore Raphael
: premier plan, en habit de cour, la main
ie posée sur son escarcelle. Les fresques
libreria furent terminées en 1504 (1).
tte même année Raphael sortit de l'atelier
érugin, et ce fut alors que pour la chapelle
tzini, dans l'église des Franciscains de
di Castello, il peignit le *Mariage de la*
e, dit *Sposalizio*, qu'on admire aujourd'hui
ısée de Milan. L'artiste s'est évidemment
'é du tableau représentant le même sujet
par son maître pour la cathédrale de Pé-
. La principale différence est dans la trans-
on des personnages, un plus heureux choix
rmes, et un plus grand charme d'expres-
« Sans doute, dit Ch. Blanc, les plis un
aides des draperies et l'extrême délica-
des ornements dorés qui en suivent la
ıre se ressentent encore du style pérugi-
ıe; mais il y a là une jeunesse de senti-
, une fleur de tendresse, de modestie et
ɟance qui feraient presque regretter que
ael ait passé de l'adolescence à la virilité
nie. » Le *Sposalizio* est bien connu par
illente gravure de Longhi.
ette époque, où Raphael ne s'était pas en-
affranchi de l'influence de son maître,
'tiennent encore un petit *Saint Sébastien*,
·figure conservée chez le comte Lochis à
ıme, et plusieurs petits tableaux qu'il exé-
pour Guidobaldo, duc d'Urbin, lorsque, en
année 1504, il rentra dans ses États, dont
ıit été dépossédé par César Borgia. De ce
ɔre est un *Christ au jardin des Oliviers*,
ɔu d'un fini parfait (2). Il en est de même
ɔint Georges du Louvre, tableau plus fini
'e, s'il est possible, qui a fait partie de la
:tion de François Ier (3), et de son pendant,
tit *Saint Michel* qui à la mort de Mazarin
acquis de ses héritiers par Louis XIV, et
ppartient également au musée du Louvre. Au-

tour du saint Michel se pressent des monstres fantastiques, et dans l'éloignement on aperçoit une ville incendiée, des hommes vêtus d'une chape de plomb et plusieurs damnés tourmentés par des démons. Dans cette composition, Raphael s'est inspiré sans aucun doute de l'*Enfer* de Dante (XXIIIe chant). Elle a été gravée par Claude Duflos.

Il n'était bruit alors que des chefs-d'œuvre dont Léonard de Vinci enrichissait Florence, et surtout du fameux carton qui, destiné à être exécuté à fresque sur l'un des grands côtés de la grande salle du Palais vieux, représentait des *Cavaliers se disputant une bannière à la bataille d'Anghiari*, où, en 1425, les Florentins furent vainqueurs des Milanais. Raphael, désirant connaître ces merveilles qui devaient ouvrir à ses yeux un nouvel horizon, partit pour Florence, porteur d'une lettre de recommandation adressée au gonfalonier Soderini par Jeanne della Rovere, sœur du duc d'Urbin. La date de cette lettre, 1er octobre 1504, fixe l'époque de l'arrivée de Raphael à Florence, où sa renommée, qui l'avait précédé, lui valut l'accueil le plus flatteur. Raphael ne put alors, ainsi qu'on l'a prétendu, tirer profit du carton de la *Guerre de Pise* de Michel-Ange, qui ne fut achevé qu'en 1506; mais il étudia le Vinci, comme nous l'attestent plusieurs de ses dessins. Il ne dédaigna pas non plus un maître qui pour être moins illustre n'en eut pas moins sur son talent une influence sensible, Masaccio, que les fresques de la chapelle des Brancacci dans l'église del Carmine avaient placé au premier rang parmi les artistes du quinzième siècle. « Raphael lui-même, dit Vasari, nous a montré et l'estime qu'il avait pour ces peintures et le parti qu'il en avait tiré.... L'Adam et l'Ève des Loges du Vatican, et l'Ange tenant l'épée flamboyante sont plus que de simples souvenirs du même sujet traité par Masaccio. » Toutefois il ne rompit pas brusquement avec ses anciennes traditions, et le premier tableau qu'il peignit à Florence, la *Madone du Grand-Duc*, ainsi nommée parce que Ferdinand III la portait toujours avec lui dans ses voyages, est encore presque entièrement péruginesque; elle a été gravée par Raphael Morghen. Du commencement de 1505 date une autre *Madone* que Raphael peignit pour la famille des ducs de Terranuova de Gênes, dans laquelle elle est restée jusqu'en 1854, où elle fut acquise pour le musée de Berlin. Ce tableau est de forme circulaire; au milieu est la Vierge tenant dans ses bras le divin enfant, entre le petit saint Jean portant une banderole avec ces mots: *Ecce agnus Dei*, et un autre enfant, probablement saint Jean l'évangéliste. A la même époque on peut rapporter le portrait d'un jeune homme de la famille Riccio, acquis par Louis Ier, roi de Bavière.

En 1845, à Florence, dans une vaste salle de la *Via di Faenza*, qui, après avoir été le réfec-

(1) Elles ont été gravées en tout ou en partie par Ral-
o Fauccі, Paolo Lasinio et Giuseppe Rossi.
(2) Il est passé de la galerie Gabrielli de Rome dans
de sir Maitland, à Stanstead (Sussex), et a figuré
;7 à l'exposition de Manchester.
(3) Nous en avons une gravure par Larmessin.

toire des religieuses de San-Onofrio, dites *de Foligno*, était devenue l'atelier d'un peintre de voitures, deux artistes, Carlo della Porta et Ignazio Zelotti, reconnurent sous la poussière qui la couvrait une grande fresque, une *Cène*, qui ne pouvait appartenir qu'au Pérugin ou à son école; ils en entreprirent le nettoyage et la restauration, et à la suite de ces travaux, ils purent déchiffrer sur la bordure du manteau ces lettres, qui furent toute une révélation : RAP. VRS. ANNO MDV; ils avaient sous les yeux un des premiers ouvrages de Raphael à Florence. Comment une œuvre de cette importance avait-elle été omise par Vasari? Son silence ne peut s'expliquer que par la position de la fresque dans l'intérieur d'un couvent de religieuses cloîtrées et où Vasari n'avait pu pénétrer. On a contesté l'authenticité de cette fresque, et Passavant lui-même prétend que c'est une peinture du Spagna d'après une composition du Pérugin dans la manière de Raphael. Cette supposition nous paraît peu probable, et nous préférons l'opinion de ceux qui reconnaissent dans la *Cène* de San-Onofrio une des premières œuvres importantes du peintre d'Urbin. « Cette fresque, dit Gruyer, a la fraîcheur d'une fleur à peine éclose; elle a le charme et toute la ferveur d'une jeunesse naïvement inspirée. » Le réfectoire de San-Onofrio a été acquis par le gouvernement, et la conservation de sa fresque est aujourd'hui assurée.

Après avoir consacré à ces peintures, et à ses études d'après le Vinci et le Masaccio, études qui avaient sensiblement modifié sa manière, les derniers mois de 1504 et les premiers de 1505, Raphael fut rappelé à Pérouse par d'autres travaux. Il paraît qu'il avait laissé inachevé dans cette ville un grand tableau d'autel destiné aux religieuses de Saint-Antoine de Padoue; car dans cette peinture, aujourd'hui au palais de Naples, on remarque des différences frappantes entre les diverses parties. « Certaines figures, dit Passavant, principalement le saint Pierre et le saint Paul, rappellent le *Couronnement de la Vierge;* les tons vigoureux de quelques draperies rappellent le *Sposalizio*, tandis que sainte Catherine et sainte Dorothée montrent le nouveau style acquis à Florence. » On doit donc regarder ce tableau comme signalant la transition entre la première et la seconde manière de Raphael, et à ce titre même, abstraction faite de sa valeur artistique, il est pour nous d'un grand intérêt. Le sujet principal, *La Vierge entre saint Pierre, saint Paul, sainte Catherine et sainte Dorothée,* est surmonté d'une lunette représentant *Le Père éternel entre deux anges.* A la partie inférieure du tableau étaient, suivant l'usage italien, cinq petits sujets formant ce qu'on appelait une *predella* (1). A l'exposition de Manchester, nous avons vu une Madone, probablement de la

(1) Ils sont, dit-on, dispersés dans les diverses galeries d'Angleterre, et l'un d'eux, une *Pietà*, appartenant à M. Dawson, a figuré à l'exposition de Manchester.

même époque, propriété du comte Cowper; elle appartient également à la transition entre la première manière (péruginesque) de Raphael et sa seconde manière, à laquelle on donne aussi le nom de *florentine.* Les mêmes caractères signalent un *Christ ressuscité*, conservé à Brescia, chez le comte Paolo Tosi, et *La Vierge au chardonneret* de la tribune de Florence, tableau gravé par Morghen, et que Raphael peignit pour son ami intime Paolo Nasi, probablement à l'époque de son premier séjour à Florence, et non point à son second voyage, comme le croit Passavant.

« Le 17 novembre 1548, dit Vasari, un éboulement du mont San-Giorgio engloutit, avec toutes les magnifiques habitations des héritiers de Marco del Nero, le palais de Lorenzo Nasi et plusieurs bâtiments voisins; on retrouva cependant parmi les décombres les morceaux du tableau de Raphael, et Battista, fils de Lorenzo, les fit rejoindre et rajuster entre eux le mieux qu'il fut possible. » Citons encore comme de l'époque de transition une *Madone sur un trône entre saint Jean-Baptiste et saint Nicolas de Bari* portant la date de 1505, que Raphael peignit pour la chapelle des Ansidei et qui appartient maintenant au duc de Marlborough; enfin, et surtout la fresque de la chapelle du monastère de San-Severo à Pérouse, qui date de la même année. Comme pour s'essayer à cette entreprise, Raphael peignit d'abord à fresque sur une brique un portrait de jeune homme, le sien peut-être, qui, resté jusqu'à nos jours à Pérouse, en la possession de la famille Cesarei, a été acquis par le roi Louis de Bavière. Cette fresque présente dans le haut la *Trinité entre deux anges*, partie malheureusement fort endommagée; la tête du Père éternel est presque effacée. Raphael a lui-même plus tard imité ce groupe dans la *Dispute du Saint-Sacrement.* Au-dessous, sont *Saint Maur, saint Placide, saint Romuald et saint Benoît*, et cette inscription : *Raphael de Urbino dom. Octaviano Stefano Volaterano priore sanctam Trinitatem, angelos astantes sanctosque pinxit* A. D. MDV (1). Raphael devait peindre également la partie inférieure de la muraille, et peut-être même en avait-il déjà préparé les cartons, quand, nous ne savons pour quelle cause, il partit pour Florence laissant son œuvre inachevée. Ce n'est qu'en 1521, une année après la mort de son illustre élève, que le Pérugin la compléta en peignant aux côtés d'une niche *Saint Jérôme, saint Jean évangéliste, saint Grégoire le Grand, saint Boniface martyr, sainte Scholastique et sainte Marthe.* Pendant son séjour à Pérouse, en septembre 1505, Raphael avait été chargé par les religieuses de l'église de Sainte-Marie-de-Monte-Luce, près Pérouse, de peindre un *Couronnement de la Vierge* destiné à leur autel; il en avait sans doute dessiné la composition lorsqu'il quitta Pérouse; mais cette

(1) Cette fresque a été récemment gravée d'une manière correcte, mais un peu sèche, par Keller.

œuvre capitale ne fut exécutée que plus tard, par ses élèves Jules Romain et le Fattore (1).

Pendant son second séjour à Florence, Raphael se lia intimement avec Baccio d'Agnolo, et c'est dans l'atelier de cet illustre architecte et sculpteur qu'il eut occasion de fréquenter les principaux artistes de son temps, les Sansovino, les Benedetto da Majano, les Cronaca, les San-Gallo, les Filippino Lippi et tant d'autres; c'est là sans doute aussi qu'il rencontra pour la première fois l'immortel Michel-Ange, là enfin qu'il connut les principaux patriciens de Florence, pour lesquels il eut à exécuter plusieurs œuvres importantes. C'est ainsi que pour Taddeo Taddei, noble et savant florentin dont il devint l'ami et le commensal, il peignit deux tableaux, *La Vierge au Jardin*, du musée de Vienne, et une autre composition, que l'on croit être *La Vierge au palmier*, qui de la galerie du duc d'Orléans est passée à Londres, dans celle du duc de Bridgewater (2). La *Madone de la casa Tempi*, aujourd'hui à la pinacothèque de Munich, inspirée par une composition du Frate, conservée à Florence au palais Bartolini et gravée par Morghen, Desnoyers et Samuel Jesi, date de cette époque, aussi bien qu'un *portrait de jeune femme* très-endommagé qui figure à la tribune de Florence, un autre portrait féminin conservé au palais Pitti, enfin les deux portraits d'Angelo Doni et de sa femme, Maddalena Strozzi, qui, après bien des vicissitudes et des voyages, sont revenus en 1826 à Florence, où ils font également partie de la galerie Pitti.

En 1506, Raphael retourna à Urbin, où la cour de Guidobaldo était le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Italie dans les arts, les lettres et la politique. « L'éclat de cette cour, dit Passavant, dut influer prodigieusement sur le jeune et impressionnable Raphael. Si à Pérouse il avait été captivé par la simplicité d'une ville retirée, si à Florence il avait été frappé par l'activité altière et intelligente d'une forte bourgeoisie, à Urbin il fut initié à la vie grandiose des classes élevées; il entra en relation avec les plus nobles personnages, avec les savants les plus illustres; il contracta même une amitié étroite, et qui dura toute sa vie, avec Pietro Bembo et le comte Castiglione. » Le roi d'Angleterre Henri VII ayant envoyé au duc Guidobaldo l'ordre de la Jarretière, dont l'un des insignes est un médaillon de Saint-Georges, le duc, voulant reconnaître cet honneur, demanda à Raphael un petit tableau représentant *Saint Georges portant au genou gauche la jarretière*, sur laquelle on peut lire le mot HONI, premier mot de la devise de l'ordre. Ce tableau, porté à Londres en 1506, par le comte Castiglione et offert au roi, fut vendu lors de la dispersion de la galerie de Charles I[er], et après avoir appartenu à différents possesseurs, passa à Saint-Pétersbourg, où, dans le palais de l'Ermitage, il est devenu un objet de dévotion devant lequel brûle une lampe sans cesse allumée. Une excellente copie du temps existe à Paris dans la collection du comte d'Espagnac. Vasari mentionne comme appartenant à la même époque, deux *Madones*, dont l'une pourrait bien être celle du musée de l'Ermitage, où se trouve un saint Joseph sans barbe, et l'autre une petite *Madone* qui, après avoir fait partie des galeries du duc d'Orléans et du banquier Aguado, appartient aujourd'hui à la famille Delessert. Ce fut pendant son séjour à Urbin que Raphael fit son propre portrait, à l'âge de vingt-trois ans, qui, après avoir appartenu à l'Académie de Saint-Luc, fait partie de la galerie publique de Florence (1). Passavant pense que c'est pour quelque personnage de la cour d'Urbin qu'en la même année 1506 Raphael, s'inspirant du groupe qu'il avait admiré dans la *libreria* de Sienne, peignit le charmant petit tableau des *Trois Grâces* qui passé en Angleterre y fait partie de la collection de lord Ward (2). Le 25 septembre 1506, Jules II, allant réprimer l'insurrection de Bologne, vint passer trois jours à Urbin, où il dut voir quelques-uns des ouvrages de Raphael; peut-être même que Raphael lui fut présenté et que c'est à cette circonstance que, deux ans plus tard, le grand artiste dût d'être appelé par le pontife à Rome, qu'il devait enrichir de tant de chefs-d'œuvre.

Nous ignorons les causes qui ramenèrent Raphael à Florence et le décidèrent à quitter Urbin. En route il s'arrêta à l'abbaye de Vallombrosa, et y fit les portraits de profil de deux religieux, *Don Blaise* et *Don Balthazar*, qui se trouvent à l'académie de Florence, où ils étonnent par la vérité d'expression et la vie qui les anime. Arrivé à Rome, il peignit pour Domenico Canigiani la belle *Sainte Famille* de la pinacothèque de Munich, tableau qui malheureusement a subi à diverses reprises de maladroites restaurations. Les gravures les plus estimées de cette Sainte-Famille sont dues à Carl Hess (1804) et Samuel Amsler (1836). A la même époque appartient la petite *Sainte Famille* du musée de Madrid, si remarquable par le fini de l'exécution, et reconnaissable à l'enfant Jésus assis sur un agneau; elle a été gravée par A. et R. Morghen.

En 1507, Raphael fut appelé à peindre à Pérouse pour la chapelle Baglioni, dans l'église des Franciscains, la *Mise au tombeau*, qui, vendue par les religieux à Paul V en 1607 et remplacée par une excellente copie du Josépin, est aujourd'hui le principal ornement de la galerie Borghèse

(1) Après avoir fait partie du musée Napoléon, ce tableau est revenu en Italie, et a été placé au musée du Vatican.

(2) On possède de ces tableaux d'excellentes gravures de R.-U. Massard et d'Achille Martinet.

(1) C'est ce charmant portrait qui, gravé par P. Coiny, figure en tête de l'histoire de Raphael par Quatremère de Quincy; une autre excellente gravure est due au burin de Calamatta.

(2) Forster a exécuté une excellente gravure de cette gracieuse composition.

à Rome. Cet ouvrage, mieux qu'aucun autre, peut faire apprécier l'étendue des progrès qu'avait faits Raphael, alors âgé de vingt-quatre ans et au milieu de sa carrière artistique. Si le dessin du nu dans le corps du Christ offre encore quelques traces du style sec et maigre de l'ancienne école, il y a dans la composition, dans les attitudes, un sentiment de vérité et de noblesse inconnu jusqu'alors, joint à la perfection de l'exécution et à un coloris qui, après plus de trois siècles, est encore presque aussi brillant qu'au premier jour (1). La partie supérieure du tympan du tableau, représentant le Père éternel, est restée en place à Pérouse, si l'on s'en rapporte à Passavant, parfois un peu trop prompt à admettre l'authenticité de certaines œuvres attribuées à Raphael; mais nous croyons avec le savant Orsini que ce n'est qu'une bonne copie exécutée par Stefano Amadei. Au-dessous de la *Mise au tombeau* était une *predella* ou gradin composée de trois médaillons représentant les *Vertus théologales*, figures à mi-corps séparées par des génies debout. Ces admirables grisailles sur fond vert font depuis 1815 partie du musée du Vatican après avoir en 1797 fait le voyage de Paris. On retrouve la même date de 1507, le même style et les mêmes qualités dans la Madone du Louvre connue sous le nom de la *Belle Jardinière*. La Vierge est assise sur un rocher au milieu d'un charmant paysage; l'enfant Jésus debout devant elle s'appuie sur ses genoux, et à sa gauche est agenouillé le petit saint Jean tenant une croix de roseau. Ce tableau, peint pour un seigneur italien, fut cédé par lui à François Ier, et il a orné successivement les appartements de Fontainebleau et de Versailles (2). Passavant et Quatremère de Quincy croient que c'est cette Vierge que Raphael, appelé à Rome en 1508, aurait, comme nous l'apprend Vasari, laissée inachevée, chargeant Ridolfo del Ghirlandajo d'en terminer la draperie bleue. D'autres critiques, au contraire, pensent que le passage de Vasari s'applique à la *Madone de la Casa Colonna*, aujourd'hui au musée de Berlin. En effet, il semble peu probable que la date de 1507 ait été apposée sur une œuvre à laquelle Raphael eût pu travailler jusqu'au milieu de 1508, époque de son départ pour Rome. Indiquons encore comme appartenant à l'année 1507 la *Sainte Catherine d'Alexandrie* de la galerie de Londres, et une première *Vierge au voile*, qui n'est connue que par des copies et par le carton original conservé à l'Académie de Florence. Probablement au commencement de l'année suivante, Raphael peignit la Madone dite de la *Casa Niccolini*, appartenant aujourd'hui à lord Cowper : la Vierge est presque de profil, et l'enfant Jésus se présente de face. Ce tableau est signé MDVIII, R. V. Ainsi que nous l'avons dit, la *Madone de la Casa Colonna* du musée de Berlin date de 1508, et nous pensons que c'est ce tableau dont Raphael confia l'achèvement au Ghirlandajo. En effet ce tableau n'est à proprement parler qu'une ébauche, et probablement Ridolfo Ghirlandajo, respectant l'œuvre du grand maître, y toucha le moins possible et ne fit que ce qui était indispensable (1). Ce tableau n'est pas le seul que Raphael dut laisser inachevé pour obéir aux ordres de Jules II. La *Madone* de la galerie Esterhazy à Vienne n'a jamais été terminée.

Pendant les derniers temps de son séjour à Florence, Raphael était devenu l'ami intime du Frate auquel il avait enseigné la perspective. Cette liaison ne fut pas sans profit pour lui-même, et la vue des œuvres larges et grandioses de l'artiste florentin prépara sans doute la voie à la troisième et dernière manière du peintre d'Urbin, ce qui est facile à reconnaître dans la *Vierge au baldaquin*, qu'il avait commencée pour l'église Santo-Spirito, qui est aujourd'hui au palais Pitti, et que l'on serait tenté d'attribuer au Frate. Ce tableau peu avancé fut terminé après le départ de Raphael, par Jules Romain et le Fattore. Sous Napoléon Ier, il a fait partie du musée de Bruxelles; il a été rendu en 1815. Ce fut au commencement de l'été de 1508 que Raphael fut appelé à Rome. Vasari prétend que ce fut à l'instigation du Bramante, son parent, qui voulait opposer à Michel-Ange le seul rival digne de lui. Quoi qu'il en soit, Jules II dut être fort disposé à accueillir les ouvertures du Bramante, ayant pu à Urbin apprécier et connaître le grand artiste qui lui était proposé.

A l'exemple d'Alexandre VI, qui avait fait peindre à fresque les salles de l'appartement Borgia par Pinturicchio, Jules II avait voulu faire décorer plusieurs salles du troisième étage de cette partie du Vatican, qui avait été bâtie par Nicolas V, et il y avait déjà employé les artistes les plus célèbres de son temps, le Pérugin, Luca Signorelli, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca, le Sodoma et Luca da Cortona lorsque Raphael arriva. On lui confia les murailles de la première des chambres, des *stanze*, celle dite *della Segnatura*, parce que c'était là que se signaient les brefs. Le premier sujet qu'il exécuta fut la grande composition connue sous le nom de *Dispute du Saint-Sacrement*, où l'on voit réunis autour d'un autel portant l'hostie, les saints pontifes, les docteurs et les Pères de l'Église, les théologiens renommés parlant ou méditant sur cet auguste mystère (2).

(1) Cette belle composition, signée *Raphael Urbinas pinxit MDVII*, a été maintes fois reproduite par la gravure; les planches les plus estimées sont celles de G. Perini, de G. Volpato et de Samuel Amsler. La dernière comprend aussi les *Trois Vertus* du gradin.

(2) On en a d'excellentes gravures par R.-U. Massard et Boucher-Desnoyers.

(1) Cette vierge a été gravée par Caspar, P. Lightfoot, 1849, et E. Mandel, 1855.

(2) A gauche est le portrait du bienheureux dominicain Frà Angelico da Fiesole, digne hommage rendu par Raphael à un artiste aussi recommandable par sa piété

impossible d'imaginer une représentation sublime de la Divinité; la pensée est admirablement rendue, et l'exécution serait irréprochable si, sacrifiant encore aux habitudes de l'ancienne école, Raphael n'eût cru orner la *gloire* en l'entourant de rayons dorés en relief. Ayant renoncé à cet usage suranné, il se montre plus maître dans l'*École d'Athènes*, qui fait face à la *Dispute du Saint-Sacrement*. C'est une réunion idéale, sous le portique d'un vaste temple de la plus noble architecture, des philosophes de tous les temps de la Grèce, inspirée selon toute apparence par Diogène Laerce, dont l'ouvrage sur les philosophes célèbres avait été traduit et publié à Rome dans le siècle précédent. Raphael reçut sans doute aussi quelques avis de Bembo, de Castiglione, de l'Arétin et de tant d'autres érudits avec lesquels il entretenait une étroite liaison. Dans cette composition, qui ne compte pas moins de cinquante-deux figures, Raphael a placé divers portraits contemporains; un jeune homme enveloppé d'un manteau blanc avec des franges d'or s'approchant de Platon est Francesco-Maria della Rovere, neveu de Jules II; Bramante, sous les traits d'Archimède trace une figure de géométrie; en arrière d'un personnage en costume oriental, que l'on croit être Averroès, est un enfant, portrait du duc de Mantoue Frédéric II, alors âgé de dix ans; enfin dans les deux têtes placées à l'extrémité droite de la composition, derrière Ptolémée et Zoroastre, on reconnaît Pierre Pérugin et Raphael lui-même, qui, en composant cette école de philosophie, a laissé une véritable école de la plus belle et de la plus sublime peinture. Il est facile de reconnaître que dans cette œuvre merveilleuse il s'est moins inspiré de Michel-Ange, comme on l'a prétendu, que des chefs-d'œuvre de la sculpture antique dont il était entouré; cependant lorsqu'il peignit la chambre de la *Segnatura*, il avait déjà pu voir la première moitié du plafond de la chapelle Sixtine, qui fut découverte le 1er novembre 1509. Le carton original de l'*École d'Athènes* est à Milan dans la bibliothèque ambroisienne.

Le troisième côté de la salle, percé d'une fenêtre, présente trois sujets. Dans le haut, au-dessus de la fenêtre, est une composition connue sous le nom de *la Jurisprudence*, et formée de trois figures allégoriques du style le plus élevé, *la Prudence*, *la Force* et *la Tempérance*. La fresque à gauche de la fenêtre représente *Grégoire IX* (sous les traits de Jules II), *présentant à un avocat consistorial agenouillé devant lui le livre des décrétales*. Le pape est entouré de trois cardinaux qui sont les portraits d'Antonio del Monte, oncle de Jules III, Jean de Médicis, qui fut Léon X, et Alexandre Farnèse, plus tard Paul III. A droite de la fenêtre, siège *l'empereur Justinien remettant le Digeste à Tribonien, en présence de Théophile et de Dorothée;* cette fresque a beaucoup souffert. Vis-à-vis, du côté de la cour du Belvédère, est la célèbre fresque du *Parnasse*. Apollon est assis au sommet du mont, à l'ombre de lauriers verts, et au milieu des muses; la fontaine Hippocrène jaillit à ses pieds. Apollon joue du violon, et on a prétendu que le pape exigea qu'il fût le portrait d'un célèbre joueur de violon, Giacomo Sansecondo, alors vivant. Autour d'Apollon et des Muses sont groupés Homère, le Dante, Virgile, Alcaus, Anacréon, Corinne, Ovide, Sapho, Laure et Pétrarque, Horace, Pindare, Sannazar, Tibaldeo, Boccace et plusieurs autres poëtes. Raphael exécuta cette fresque en 1511, et il y apparut avec tout son génie et complétement maître du style et de l'exécution. Au-dessous du *Parnasse*, aux côtés de la fenêtre, sont deux petits sujets en grisaille, *Alexandre faisant déposer les poëmes d'Homère dans le tombeau d'Achille*, et *Auguste empêchant Plautius Tucca et Varius, amis de Virgile, de brûler l'Enéide comme il l'avait ordonné*. Le plafond de la salle de la *Segnatura* avait été peint par le Sodoma; Raphael ne laissa subsister que quelques sujets mythologiques; il remplaça le reste par quatre médaillons ronds et quatre petits sujets sur fond d'or. Près de *La Théologie*, la petite composition dans l'angle du plafond représente *Adam et Ève trompés par le serpent;* près de *La Philosophie*, on voit *La Réflexion* les yeux fixés sur un globe étoilé; le *Jugement de Salomon* est voisin de *La Jurisprudence;* enfin, à côté de *La Poésie*, on voit le *Supplice de Marsyas*. Ces quatre figures allégoriques sont célèbres, et ont été popularisées par les belles gravures de R. Morghen; on reconnaît cependant dans leur exécution une inégalité qui fait supposer que déjà Raphael dans ce travail se fit aider par quelque élève, tandis que bien évidemment sa main seule a touché aux fresques qui décorent les murailles, et qui ont été si magistralement gravées par Volpato.

Les peintures de la chambre de la *Segnatura* n'absorbèrent pas tellement Raphael qu'il n'ait pu se livrer à d'autres travaux; ainsi, c'est à la même période de sa vie que se rapportent celles de ses œuvres qui précédèrent *Le Prophète Isaïe*, qu'il exécuta en 1512 à l'église Saint-Augustin. Au nombre des tableaux de cette époque, était une *Madone* dite *de Loreto*, qui après avoir été peinte pour Santà-Maria-del-Popolo de Rome, est aujourd'hui perdue, mais dont le musée du Louvre possède une copie. On a cru en 1857 découvrir l'original dans un tableau que possède sir Walter Kennedy, résidant à Florence.

Plus authenthiques sont le magnifique *Portrait de Jules II*, qui du musée Napoléon est

r son talent. Dans le haut de la fresque, sous une : de petits anges, sont la Trinité, la Vierge et ean le précurseur, et au-dessous les symboles des 'listes, et assis sur des nuages saint Pierre, Adam, ean, David, saint Étienne, saint Paul, Abraham, acques, Moïse, saint Laurent et saint Georges.

revenu au palais Pitti, et celui du jeune marquis *Frédéric de Mantoue*, aujourd'hui à Chaslecote Park, près Warwick. C'est à l'an 1511 que Passavant rapporte, et selon nous avec raison, le portrait de *Jeune homme appuyé sur le coude*, que possède le musée du Louvre, et que l'on a longtemps regardé comme représentant Raphael lui-même; il est facile de reconnaître que le modèle est âgé de quinze à seize ans. Cette gracieuse tête a été gravée par Edelinck. Signalons encore comme appartenant à cette époque *La Vierge de la maison d'Albe*, ainsi nommée parce qu'elle appartint à cette illustre maison dès le temps du fameux vice-roi des Pays-Bas; ce charmant tableau, de forme circulaire, a été acquis, en 1836, par l'empereur de Russie pour le musée de l'Ermitage. Il a été gravé par B.-Desnoyers. Une autre Madone du même temps, *La Vierge à l'œillet*, après avoir pendant plusieurs siècles appartenu à la famille Aldobrandini, est maintenant à Londres, chez lord Garvagh. *La Vierge au voile* du Louvre, nommée aussi *La Vierge au linge*, *La Vierge au diadème*, *Le Silence de la Vierge*, ou *Le Sommeil de Jésus* n'est pas citée par Vasari. Germain Brice dit que dans l'hôtel du comte de Toulouse, on voyait « un beau tableau de Raphael représentant la sainte Vierge qui considère l'enfant Jésus endormi, lequel a passé en 1728 dans le cabinet du prince de Carignan, et dont on a une si bonne estampe gravée par François Poilly. » On croit que ce tableau fut acheté par Louis XV à la vente du prince de Carignan. L'enfant Jésus repose sur un oreiller placé sur une pierre; la Vierge, le front ceint d'un diadème et accroupie devant son fils, soulève le voile dont il est couvert, pour le montrer au jeune saint Jean à genoux, et en adoration. Dans le fond sont des ruines d'édifices (1).

Nous arrivons au plus important des tableaux de la seconde manière de Raphael, celui qui, sous le nom de *Madone de Foligno*, est l'un des principaux ornements du musée du Vatican. Ce tableau fut peint en 1511 par Raphael, à la demande de son ami Sigismondo Conti, premier secrétaire de Jules II et historien distingué, qui le plaça à l'église d'*Ara Cœli*. Sa nièce, Anna Conti, le transporta en 1565 sur l'autel du couvent de Sainte-Anne, fondé à Foligno par sa famille et dont elle était abbesse. Enlevé et porté à Paris en 1797, il est revenu en Italie en 1815, et a pris place au musée du Vatican. Dans le haut est la Madone portée par des nuages; dans le bas, au centre, est debout un petit ange tenant un cartel; à droite, Sigismondo Conti est agenouillé auprès de saint Jérôme debout, qui lui pose la main sur la tête; enfin, à gauche, sont saint Jean-Baptiste et saint François. Dans le fond du tableau, au-dessous d'un arc-en-ciel, est une boule enflammée qui rappelle, dit-on, une bombe qui au siége de Foligno menaça la vie de Sigismondo Conti. La *Madone de Foligno* qui se recommande à la fois par la perfection du dessin, la hauteur du style, la beauté du coloris et l'entente du clair-obscur, a été magnifiquement gravée par B.-Desnoyers en 1810, Saint-Eve en 1848, et Pietro Marchetti en 1850.

Si l'on en croyait Condivi, Bramante aurait essayé de persuader au pape Jules II de confier à Raphael la seconde moitié de la voûte de la chapelle Sixtine; le fait nous paraît peu probable, mais il ne serait pas impossible que le grand peintre d'Urbin eût conçu un instant l'espoir d'être chargé de la décoration des murailles de cette chapelle, et que ce fût dans cette pensée qu'il eût essayé de prouver que lui aussi pouvait atteindre à la grandeur du style de son rival en peignant, à l'imitation des *Prophètes* de la Sixtine, *Le Prophète Isaïe*, qui existe encore sur l'un des piliers de l'église Saint-Augustin. Le prophète est assis, et deux petits anges, vraiment divins, soutiennent une guirlande de feuillage au-dessus de sa tête. Le bras et la jambe nus sont d'un dessin parfait et grandiose, sans être outré comme chez Michel-Ange. « J'avoue, dit Luigi Crespi dans ses *Lettere pittoriche*, que quand je vis *Le Prophète Isaïe*, je restai surpris, et je l'aurais jugé de Michel-Ange à la grandeur du style, à la hardiesse et à la liberté des contours. » — « Mais, ajoute Quatremère de Quincy, nous oserons dire de plus que cette figure en tient encore par une sorte d'insignifiance d'attitude, par le manque d'expression dans la physionomie et par un vide d'intérêt qu'on ne remarque guère chez Raphael lorsqu'il est lui-même. » Cette figure, dont le coloris a beaucoup souffert, et qui dès 1550 dut être restaurée par Daniel de Volterre, n'est donc pas l'un des chefs-d'œuvre de son auteur; mais elle nous paraît avoir une véritable importance historique : elle est, selon nous, le trait d'union entre la seconde et la troisième manière de Raphael, dont elle fixe ainsi la date à l'année 1512.

Le changement de manière est bien plus accusé encore dans le portrait de femme de la tribune de Florence que l'on désigne ordinairement sous le nom de *La Fornarina*, et dans lequel avec vraisemblance Passavant croit voir le portrait de Béatrix de Ferrare, l'une des femmes les plus belles et les plus distinguées de ce temps. C'est un buste de jeune femme vu presque de face, la tête entourée d'un cercle d'or émaillé de feuilles vertes; elle est vêtue d'un corsage de velours bleu et d'un manteau qu'elle retient de la main. Telle est la force de coloris de cette peinture, qu'elle a pu être attribuée à Sebastiano del Piombo et même au Giorgione (1). Lorsqu'il exécuta ce portrait d'une si merveilleuse couleur, évidemment Raphael avait dû

(1) Ce tableau, l'un des plus précieux de notre musée, a été gravé par Poilly, Desnoyers, J.-B. Massard, Ingouf jeune, Gerard et P. Metzmacher.

(1) Ce portrait a été parfaitement gravé par R. Morghen, Bonaini, Martinet et Leisner.

ltre les chefs-d'œuvre de l'école véni-, et la venue à Rome, en 1511, de Sebas-del Piombo, un des meilleurs maîtres de école, appelé à Rome par Agostino Chigi, pu exercer quelque influence sur son ta-Cette tendance à la vigueur du coloris se ve dans deux portraits que l'on a prétendu enter Raphael lui-même. Rien n'est moins a que cette assertion, et l'un de ces por-aujourd'hui à la pinacothèque de Mu-bien qu'il ait été gravé par Raphael Mor-avec le nom du Sanzio, n'offre avec ses connus aucune ressemblance. Le person-représenté est blond, haut en couleur et il; Raphael dans le portrait bien authen-de la galerie de Florence a les cheveux et un teint un peu olivâtre. On doit plutôt dans le portrait de Munich recon-celui du jeune patricien Bindo Altoviti, nné par Vasari comme admirable, *stu-ssimo*. Cette supposition est d'autant plus mblable que c'est en la même année 1512 Bindo Altoviti demanda à Raphael de e une *Sainte Famille avec saint Jean-ste*, patron de Florence, tableau dont Ra-fit sans doute alors le dessin, qui se trouve a collection de Londres; mais ce tableau n'avoir été exécuté que quelques années ard, sous sa direction et par ses élèves. Il jourd'hui au palais Pitti, où on le connaît nom de *La Madonna dell' impannata*, que le fond est occupé en partie par un ideau; il a été gravé par Cornelius Cort. nême année 1512 datent plusieurs autres *tes*, telles que celle que Raphael peignit e duc d'Urbin, qui en fit présent au roi gne; elle appartint ensuite au roi de Suède re Adolphe, et fit partie de la galerie d'Or-d'où elle est passée dans la collection water. La Vierge est debout au milieu iche paysage, soutenant sous les bras l'en-ésus, qui embrasse le petit saint Jean. Au l plan, derrière un buisson, est Joseph tant sur l'épaule ses instruments de tra-Une petite *Madone* provenant également de rie d'Orléans, et achetée en 1856 par sir ntosh, a figuré à l'exposition de Manches-e tableau a beaucoup souffert, et presque es glacis ont disparu. Enfin, la *Sainte Fa-*que Raphael avait peinte pour Leonello pi, et qui de la galerie Farnèse est passée usée de Naples, appartient encore à l'an Ce tableau est d'une excellente conserva-t paraît être presque entièrement de la le Raphael.

, en 1510, le fameux financier Agostino avait demandé à Raphael les dessins de sitions mythologiques qui devaient orner vases de bronze exécutés par le sculpteur no d'Urbin, dessins conservés aujourd'hui, Dresde, l'autre à Oxford. Au commence-le 1513, il le chargea de travaux bien plus importants : il lui demanda d'ériger à Santa-Maria del Popolo une chapelle de famille. En même temps il lui confia la décoration du frontispice de la chapelle Chigi, la première à droite en entrant dans l'église de Santa-Maria della Pace. Ce fut sur les espaces laissés vides au-dessus de l'arc de cette chapelle que Raphael peignit ces *Sibylles tiburtine, cuméenne, persique* et *phrygienne*, qui sont au nombre des plus nobles productions de son pinceau, et au-dessus, aux côtés de la fenêtre, les quatre prophètes *Daniel*, *David*, *Jonas* et *Osée*. On a prétendu que dans ces merveilleuses figures Raphaël avait voulu imiter Michel-Ange; disons au contraire, avec Quatremère de Quincy, qu'il semble s'être proposé de montrer dans toutes les parties de son œuvre précisément ce qui manque aux représentations de Buonarroti, la noblesse des formes, la beauté idéale des têtes, la simplicité des ajustements. Raphael, si l'on en croit Vasari, fut aidé dans cette entreprise par Timoteo Viti; mais ce ne dut être que dans l'exécution des *Prophètes*, évidemment inférieurs aux *Sibylles* (1).

Passavant pense que dès avant les fresques de Santa-Marie della Pace, Raphael avait déjà commencé à travailler à la seconde des *Stanze*, celle qui est désignée sous le nom de *Chambre d'Héliodore*. Peut-être en avait-il composé les cartons ; mais nous avons peine à croire que s'il en avait entrepris l'exécution, il l'eût interrompue pour le service d'un simple particulier. Le caractère du pape Jules II suffirait seul à démentir cette supposition. La seconde chambre était déjà ornée de peintures par Pietro della Francesca et le Bramantino; elles furent détruites pour faire place à celles de Raphael. Toutefois, quelques-unes de leurs fresques furent conservées à la voûte, et Raphael se contenta d'ajouter quatre sujets peints à l'imitation de tapisseries : *Dieu promettant à Abraham une innombrable postérité*, suivant Vasari, ou *Dieu apparaissant à Noé*, selon Passavant et Quatremère de Quincy, *Le Sacrifice d'Abraham*, *L'Échelle de Jacob* et *Le Buisson ardent*. Ce plafond (2) a souffert, par suite de la mauvaise préparation de l'enduit; mais cet inconvénient n'existe pas aux grandes fresques des murailles, qui sont assez bien conservées, quoique, comme toutes celles des *Stanze*, elles aient souffert de la fumée des feux de bivouac qu'allumèrent au milieu des chambres les lansquenets du connétable de Bourbon. — Au-dessus de la fenêtre est représenté le *Miracle de Bolseno*. On sait qu'en 1264 un prêtre disant la messe dans Sainte-Christine de Bolseno, ayant douté de la présence réelle, vit des gouttes de sang tomber de l'hostie sur le corporal, prodige qui donna lieu à l'institution par Urbain IV de la fête du *Corpus*

(1) Les meilleures gravures d'après ces dernières sont celles de Volpato et de F. Dien.
(2) Gravé par Aquila.

Domini (la Fête-Dieu). Le repentir du prêtre, la profonde dévotion des fidèles sont rendus par Raphael avec un rare bonheur. Usant de la même licence qu'il s'est permise dans le *Châtiment d'Héliodore*, il a placé à genoux et adorant le saint-sacrement, au lieu du pape Urbain IV, Jules II et les cardinaux Raffaele Riario et San-Giorgo. Cette fresque, tout entière de la main de Raphael, est d'une vigueur de coloris que n'eût pas désavouée le Titien. — La grande composition qui a donné son nom à la chambre représente le *Châtiment d'Héliodore*, préfet du roi Séleucus, entré dans le temple de Jérusalem pour enlever le trésor des veuves et des orphelins, qui y était déposé. A droite on le voit renversé par le cheval d'un guerrier céleste, et deux anges s'apprêtent à le frapper de verges; au fond, devant l'autel, le grand-prêtre Onias agenouillé invoque la protection céleste. A gauche, par une fiction pleine de hardiesse, Jules II, libérateur des États de l'Église, arrive dans le temple porté sur sa *sede gestatoria;* parmi les porteurs, les *seggettieri*, on retrouve les portraits de Jules Romain et de Marc-Antoine Raimondi, le célèbre graveur auquel nous devons tant de précieuses estampes exécutées d'après Raphael et sous sa direction; enfin, auprès du trône se tient Fogliari de Crémone, secrétaire *de' memoriali* de Jules II. Probablement les têtes et les nus de cette fresque sont entièrement peints de la main de Raphael, car à l'époque où elle fut terminée Jules Romain, qui l'aida si souvent par la suite, était trop jeune pour qu'il lui confiât autre chose que des draperies et des parties d'architecture. On croit que Pierre de Crémone, d'abord élève du Corrége, eut aussi quelque part à l'exécution de cette fresque.

Sur la fenêtre qui fait face au *Miracle de Bolseno* est la composition double de la *Délivrance de saint Pierre*, célèbre par le contraste des quatre lumières différentes. Cette peinture doit être la première exécutée par Raphael sous Léon X, qui venait de succéder à Jules II, au commencement de l'année 1513. Raphael, par le choix de ce sujet, voulut signaler un rapprochement qui existait entre le nouveau pontife et le prince des apôtres. Jean de Médicis, défendant comme cardinal légat les intérêts du saint-siége, avait été fait prisonnier à la bataille de Ravenne, en 1512, et sa délivrance presque miraculeuse avait eu lieu, jour pour jour, une année avant son élévation au trône pontifical, sous le nom de Léon X. Au centre de la fresque est la prison fermée par des barreaux au travers desquels on aperçoit l'apôtre endormi et chargé de chaînes que tiennent deux gardiens armés de pied en cap; un ange illuminant le cachot de toute sa splendeur céleste le réveille et lui montre la porte ouverte. A droite, nous voyons saint Pierre libre accompagné de l'Ange et éclairé encore par son auréole passant au milieu des soldats endormis. A gauche, d'autres soldats se réveillent et paraissent s'apercevoir de l'évasion. Cette dernière scène est éclairée à la fois par la lune et par une torche que tient un des gardes. La fresque porte la date de 1514. A droite du *Miracle de Bolseno*, d'un effet si tranquille, la dernière grande fresque représente au contraire une scène de confusion et de tumulte; c'est la marche d'une armée barbare commandée par ce roi qui mérita le surnom de *fléau de Dieu*. Attila, s'avançant vers Rome pour la détruire, est arrêté par le pape Léon I[er] le Grand, et plus encore par la vue de saint Pierre et saint Paul armés d'épées et le menaçant du haut des cieux. « Admirable invention de Raphael, dit Stendhal, pour représenter aux yeux la persuasion telle qu'elle pouvait entrer dans le cœur d'un sauvage furieux envahissant la belle Italie! » La date de cette fresque nous est donnée en quelque sorte par la tête du pape, qui est le portrait de Léon X; dans un massier qui l'accompagne on reconnait le Pérugin (1).

Plus encore sous Léon X que sous son fougueux prédécesseur, la cour pontificale était devenue le rendez-vous des hommes les plus distingués en tous genres que renfermât alors l'Italie. Raphael, lié d'amitié avec la plupart d'entre eux, eut souvent occasion de reproduire leurs traits. Ce doit être au commencement du règne de Léon X qu'il peignit le beau *portrait de Balthazar Castiglione* du musée du Louvre, qui a été gravé par Edelinck, et le double portrait dont on ne possède qu'une copie au palais Doria à Rome, où il est désigné sous le nom de *Barthole* et *Baldus*, célèbres jurisconsultes du quinzième siècle, mais qui en réalité représente *Andrea Navagero* et *Agostino Beazzano*, écrivains distingués, amis intimes de Raphael, de Castiglione et de Bembo (2). Le musée de Madrid possède de cette époque un beau portrait du *cardinal Bibiena*, qui voulut s'attacher Raphael en lui donnant la main d'une de ses nièces, Maria Bibiena, morte avant la réalisation de ce projet. On a prétendu que Raphael avait toujours différé ce mariage, parce qu'il espérait être élevé lui-même à la dignité de cardinal; cette assertion nous paraît devoir être reléguée au rang des fables; son amour pour la Fornarina peut d'ailleurs expliquer son éloignement pour ce mariage. Au musée de Madrid est la *Visitation* que Raphael peignit pour Branconio d'Aquila, et dont il existe une belle gravure par B.-Desnoyers. Au palais Pitti est le portrait de *Tommaso Inghirami* de Volterre, bibliothécaire de Léon X. Le modèle n'était pas heureux; mais Raphael a su le rendre saisissant par la

(1) Les magnifiques fresques de la chambre d'Héliodore ont été admirablement gravées par Volpato et Raphael Morghen.

(2) Nous savons par une lettre de ce dernier que Raphael avait fait aussi le portrait du poëte Antonio Tebaldeo; ce portrait est aujourd'hui perdu, mais on en a une gravure dans l'ouvrage de Longhena.

vérité, l'expression et le relief que lui donne la lumière dont il l'a inondé.

Sur ces entrefaites, le Frate étant venu à Rome, y entreprit quelques travaux; mais, pris par les fièvres qui trop souvent désolent cette ville, il dut retourner à Florence, laissant inachevés un *Saint Pierre* et un *Saint Paul* pour l'église Saint-Sylvestre de Monte-Cavallo; il pria alors Raphael de terminer ces deux tableaux, qu'on voit au palais du Quirinal, et dans lesquels il est facile de reconnaître la main du grand maître.

C'est encore vers 1513, pendant l'exécution de la seconde chambre du Vatican, que Raphael peignit un de ses chefs-d'œuvre, l'admirable tableau d'autel qui de San-Domenico-Maggiore de Naples est passé au musée de Madrid, où il est désigné sous le nom de *La Vierge au poisson*, parce que le jeune Tobie, agenouillé devant la Madone, à laquelle il est présenté par l'archange Raphael, tient pour attribut un poisson suspendu à sa main droite. Près du trône, de la Vierge est saint Jérôme debout, ayant son lion couché à ses pieds. Il est probable que le donateur inconnu qui avait commandé ce tableau avait pour patron saint Jérôme et l'archange Raphael (1). Vers la même époque Raphael fut appelé par Agostino Chigi à décorer les murailles d'une salle de son casin du Trastevere, qui fut appelé plus tard la Farnésine lorsqu'il eut été confisqué par le pape Paul III, Farnèse. Le plafond de cette salle avait été peint par Baldassare Peruzzi, et les lunettes, à l'exception d'une, ainsi que la composition de *Polyphème*, par Sebastiano del Piombo. Pendant que ce dernier exécutait ses fresques, Michel-Ange vint le voir, et ne l'ayant pas rencontré, laissa pour carte de visite une tête grandiose qu'il dessina dans l'une des lunettes, et qu'on admire encore aujourd'hui. Cette anecdote, cette prétendue critique que Michel-Ange aurait voulu faire ainsi du style *mesquin* de Raphael sont généralement admises; mais si ridicule que soit ce conte, il doit être réfuté. Sebastiano avait terminé les lunettes vers 1512, avant que Raphael commençât la peinture qui est au-dessous, et sans doute il n'avait pas laissé une de ces lunettes vides avec son crépi brut, tout exprès pour que Michel-Ange, quelques années plus tard, donnât une leçon à Raphael. Qu'on songe encore que les échafaudages enlevés, le bras du grand Michel-Ange n'aurait pu atteindre à la hauteur où se trouve cette tête. Ce ne fut en effet qu'en 1514 que Raphael exécuta la *Galathée*, malheureusement la seule fresque de sa main dans cette salle de la Farnésine. Le sujet est emprunté au tableau tracé par Philostrate; il présente Galathée voguant en triomphe sur une conque traînée par des dauphins et entourée de Néréides et de Tritons. Autour d'elle voltigent des Amours. Toute cette œuvre est ravissante; Raphael y a répandu partout le charme et la grâce; le coloris seul est un peu cru et rouge, surtout dans la partie inférieure du corps de Galathée et dans toute la figure du centaure marin (1). C'est à l'occasion de cette fresque que Raphael écrivit à B. Castiglione une lettre restée célèbre, parce que l'une de ses phrases indique la tendance du maître vers la beauté idéale : « Je dirai que pour peindre une beauté j'aurais besoin d'en voir plusieurs, à la condition que votre seigneurie fût présente pour choisir la plus belle; mais les bons juges et les belles femmes étant rares, *je me sers d'une certaine idée qui se présente à mon esprit*. Si cette idée a quelque excellence d'art, c'est ce que je ne sais, bien que je me donne de la peine pour l'acquérir. »

Dès 1513 une dame bolonaise, renommée par sa piété, qui même lui mérita plus tard les honneurs de la béatification, Elena Duglioni dell' Oglio, avait fait demander à Raphael par son oncle, Lorenzo Pucci, cardinal des Santi-Quattro, un tableau d'autel pour la chapelle qu'elle avait consacrée à sainte Cécile dans l'église de S.-Giovanni-in-Monte à Bologne. Ce ne fut que quatre ans plus tard, en 1517, que Raphael put la satisfaire et peignit la *Sainte Cécile*, aujourd'hui principal ornement du musée de Bologne. La sainte tenant un petit orgue, qu'elle laisse échapper, est debout, les yeux levés au ciel et paraissant écouter le concert des anges; elle a à sa droite saint Paul et saint Jean l'Évangéliste et à sa gauche la Madeleine et saint Augustin. On sait que Raphael envoya son œuvre au Francia, et qu'avec une modestie bien rare il autorisa le maître bolonais à la retoucher s'il y découvrait quelque défaut. Vasari a prétendu que le Francia était mort de chagrin à la vue d'un chef-d'œuvre dont la perfection lui révélait l'inutilité de ses efforts durant sa longue carrière; c'est encore une de ces fables qui ont eu cours trop longtemps; il est certain que le Francia ne mourut qu'en 1533, seize ans par conséquent après l'arrivée de la *Sainte Cécile* à Bologne (2). Ce fut aussi pour un noble bolonais, le comte Vincenzo Ercolani, que, dans un très-petit cadre, Raphael peignit une de ses œuvres les plus grandioses, la *Vision d'Ezéchiel* du palais Pitti. La tête de Jehovah ne le cède en grandeur et en majesté à rien de ce que Michel-Ange a peint ou sculpté de plus noble, de plus majestueux. Raphael a même su donner ce cachet de grandeur aux trois animaux et à l'ange, symboles des Évangélistes. Ce tableau a été gravé par A. Morghen, Longhi, P. Pelée et Calamatta (3).

(1) Parmi les nombreuses gravures de *La Vierge au poisson*, nous ne citerons que les principales, celles de Desnoyers, de F. Lignon et d'Enzing Müller.

(1) La *Galathée* a été magnifiquement gravée par Marc-Antoine et de nos jours par Théodore Richomme.

(2) Ce tableau a été souvent gravé; les estampes les plus estimées sont celles de Strange, R.-U. Massard, Mauro Gandolfi et Lefebvre.

(3) Vasari cite comme appartenant à cette époque de la carrière de Raphael une *Nativité* qu'il peignit pour le comte Canossa de Vérone; l'original est perdu aussi bien qu'une copie qu'en avait faite Taddeo Zuccari.

Nous voici arrivés à la troisième des *Stanze* du Vatican, celle de *la Torre Borgia*, aujourd'hui connue sous le nom de chambre de l'*Incendie du Bourg*. Les peintures de la voûte sont dues au pinceau du Pérugin, et c'est par respect pour son maître que Raphael voulut les conserver.

La troisième des *Stanze* présente, comme les autres, quatre grandes fresques, qui furent payées chacune à leur auteur 1,200 écus d'or, plus de 10,000 fr. de notre monnaie, somme énorme à cette époque; elles furent exécutées de 1514 à 1517 (1). En 847 un incendie, secondé par un violent ouragan, éclata dans les maisons du *Borgo Vaticano*, quartier compris entre le mausolée d'Adrien et la basilique de Saint-Pierre, que le fléau menaçait de détruire; saint Léon paraît au balcon, fait le signe de la croix, et l'incendie s'éteint. Les détails de cette composition sont magnifiques; à droite est la célèbre figure d'une jeune fille portant sur sa tête un vase plein d'eau et comparable à tout ce que la sculpture antique a produit de plus parfait; à gauche, s'inspirant de Virgile, Raphael a placé un homme portant un vieillard sur ses épaules et suivi de sa femme et de son fils; c'est Énée sauvant Anchise de l'incendie de Troie. Au second plan, une femme, du haut d'une maison en flammes, tend son enfant à son père. Les groupes divers de ce tableau peignent admirablement le désordre, l'effroi, la consternation. Cette fresque paraît avoir été exécutée presque entièrement de la main de Raphael (2). A droite de l'*Incendie* est la *Victoire de saint Léon IV sur les Sarrasins*, qui, partis de l'île de Sardaigne, étaient venus tenter un débarquement à Ostie, scène racontée par Anastase le bibliothécaire dans la vie de Léon IV. Le pontife, dont les traits sont ceux de Léon X, est assis sur le rivage, entouré de cardinaux, qui sont les portraits de Jules de Médicis, depuis Clément VII, et de Bernardo da Bibiena, l'ami et le protecteur de Raphael. La tranquillité de ce groupe contraste heureusement avec le tumulte du reste de la scène. Raphael eut peu de part à l'exécution de cette fresque, dont il paraît avoir seulement fourni le carton. En face de celle-ci est le *Couronnement de Charlemagne* par saint Léon III, dans la basilique vaticane. Derrière l'empereur, un jeune enfant, soutenant la couronne de fer, est le portrait d'Hippolyte de Médicis, fils naturel de Julien de Médicis, pour lequel Léon X avait une vive affection. Saint Léon III a les traits de Léon X et Charlemagne ceux de François I[er]. L'ensemble de la cérémonie est magnifique; à droite sont des hommes portant une table d'or et des vases d'argent; on prétend que quelques-unes de ces dernières figures sont de Vanni, mais la plupart sont dues au pinceau de Jules Romain. Enfin, on voit au-dessus de la fenêtre *La Justification de saint Léon III*. Placé près d'un autel, les yeux levés au ciel, les mains posées sur le livre des Évangiles, le pape proteste de son innocence et de la fausseté des accusations dirigées contre lui par le neveu de son prédécesseur, Adrien I[er]. Cette fresque a souffert plus que toutes les autres, et on croit que l'exécution en est due au Fattore ou à Vincenzio da San-Gemignano; elle porte la date de 1517. Les fresques de la troisième chambre, à l'exception de l'*Incendie*, sont les moins importantes des *Stanze*; peintes par les élèves de Raphael, elles eurent besoin de réparation presque dès le principe, puisqu'elles durent être retouchées en plusieurs endroits par Sebastiano del Piombo (1). Nous passerons sous silence la quatrième des *Stanze*, dite *de Constantin*. La *Victoire du pont Molle* avait été seule composée par Raphael; l'exécution appartient à Jules Romain, qui après la mort de son maître acheva de décorer cette chambre avec l'aide de plusieurs de ses condisciples.

Dans une salle du Vatican, dite des Palefreniers, *Le Christ et les Apôtres* avaient été peints en camaïeu vert sur les dessins et par les élèves de Raphael. Ces peintures ont été retouchées ou plutôt refaites par Carlo Maratta, et les véritables figures de Raphael ne nous sont connues que par les gravures de Marc-Antoine et par d'assez médiocres imitations en couleur peintes sur les piliers de l'église Saint-Vincent-et-Saint-Anastase *alle tre fontane*, dans la campagne de Rome, probablement d'après les planches de Marc-Antoine.

En même temps que Raphael peignait la troisième chambre, ses élèves exécutaient sur ses cartons la fameuse série des *Loges*. Au second étage de la cour de S.-Damaso au Vatican est une galerie ou loge ouverte d'un côté, divisée en treize travées, dont chacune présente à son plafond quatre fresques de petite dimension. La série se compose donc de cinquante-deux sujets, dont quarante-huit sont tirés de l'Ancien Testament et quatre seulement du Nouveau; cette suite est connue sous le nom de *Bible de Raphael*. Quelques-uns des cartons des Loges sont parvenus jusqu'à nous; ce ne sont que de simples lavis rehaussés de blanc. Jules Romain prit plus qu'aucun autre part à l'exécution de ces fresques, et paraît avoir été chargé de diriger ses collaborateurs, le Fattore, Pierino del Vaga, Polidoro et Maturino de Caravaggio et Pellegrino da Modena. Une seule composition passe pour être entièrement de la main de Raphael; c'est la première, *Le Père éternel séparant la lumière des ténèbres*, figure d'une grandeur et d'une expression incomparables. On a prétendu aussi, mais avec moins de certitude, que la der-

(1) Dans une de ses *Lettres sur l'Italie*, Dupaty a donné de *L'Incendie du Bourg* une description animée, mais un peu emphatique.

(2) On en a une excellente gravure de Volpato.

(1) Elles ont été gravées par Aquila.

esque, *La Cène*, a été également peinte
anzio (1).
oges présentent encore à notre admira-
autre genre de trésors ; ce sont les dé-
arabesques dont elles furent décorées
n d'Udine, le plus habile des élèves de
en ce genre. Raphael lui en fournit les
en s'inspirant, dit-on, des peintures an-
es Thermes de Titus, déjà praticables en
ès 1506 ; mais à chacune de ces compo-
l sut attacher une idée, en introduisant
ne les attributs des saisons, dans d'au-
x des arts ou des sciences, ou des su-
goriques ou mythologiques (2). Raphael
projet de continuer dans les autres loges
du Nouveau Testament ; mais sa mort
rée en empêcha l'exécution.
la chapelle Sixtine, au-dessous des fres-
intes par Signorelli, Rosselli, Botticcelli,
gin et le Ghirlandajo, sont des peintures
des tentures. Léon X conçut la pensée
ecouvrir les jours de fête par de vérita-
isseries en laine, soie et or, telles qu'on
utait alors en Flandre, et qui devaient
d'*Arazzi* à la ville d'Arras, surtout re-
pour ce genre de fabrication. Il en de-
Raphael les cartons, qui furent envoyés
où ils furent exécutés en tapisserie sous
tion de Van Orlay et peut-être aussi de
Coxie, tous deux élèves de Raphael.
azzi, qui ne coûtèrent pas moins de
écus d'or, furent apportés à Rome en
t exposés dans la chapelle Sixtine le
nbre de l'année suivante. Raphael avait
la tâche que lui imposait le voisinage
fs-d'œuvre de Michel-Ange ; aussi dans
sition de ces cartons s'efforça-t-il avec
l'introduire une grandeur de style qui
ât en rien à la majesté de son rival. Les
volés lors du sac de Rome en 1527, fu-
betés à Lyon par le connétable Anne de
rency, qui les restitua au pape Jules II
ils furent volés une seconde fois en 1789,
s à Gênes en 1808, et rachetés par Pie VII.
'hui réunis dans une galerie spéciale,
l'un des plus précieux trésors du Vati-
sujets sont au nombre de dix : 1° *La
niraculeuse ;* 2° *Le Christ remettant
à saint Pierre ;* 3° *Saint Paul frap-
lymas d'aveuglement ;* 4° *Saint Pierre
Paul guérissant un boiteux dans le*
5° *Le Châtiment d'Ananias ;* 6° *Saint
saint Barnabé à Lystres ;* 7° *Saint
rêchant sur l'Aréopage ;* 8° *Le Martyre
de saint Étienne ;* 9° *La Conversion de saint Paul ;* 10° *Saint Paul en prison*. Le Vatican possède encore plusieurs autres tapisseries exécutées plus tard sur les dessins de Raphael et de ses élèves ; mais elles ont bien moins de célébrité, et c'est à juste titre. Elles furent envoyées au pape par François Ier.

Par suite d'une négligence que peuvent seuls expliquer la mort de Raphael et de Léon X et le peu d'intérêt que portait aux arts son successeur, Adrien VI, les cartons des *Arazzi* restèrent en Flandre sans que personne songeât à leur conservation ; ils avaient même, pour la commodité des ouvriers chargés de les reproduire, été coupés chacun en plusieurs bandes verticales. Longtemps ils furent confondus dans le mobilier de la manufacture ; on assure même que quelques-uns furent exposés en plein air au-dessus de la porte d'entrée pour servir d'enseigne à la fabrique. C'est sans doute ainsi que trois cartons avaient disparu quand, à l'instigation de Rubens, les sept qui restaient furent achetés par le roi Charles Ier. Bientôt la révolution d'Angleterre éclata ; le musée royal fut vendu et dispersé ; les cartons, qui n'étaient alors que fort peu appréciés des amateurs anglais, allaient être adjugés à l'encan, sur une mise à prix de 300 liv. st. (7,650 fr.) ; mais Cromwell, montrant plus de goût que ses contemporains, les fit acheter pour les conserver à la nation. Le protecteur mort, Charles II les envoya à Morlake, pour qu'ils y fussent copiés en tapisserie par un artiste nommé Cleen, directeur de la manufacture que Jacques Ier avait établie en cette ville. Là, comme à Arras, ils restèrent longtemps enfouis ; enfin, par les ordres du roi Guillaume, ils revinrent à Londres, où ils furent restaurés par le peintre W. Cooke et bientôt après placés dans une galerie du château d'Hampton-Court, où on les admire aujourd'hui. Ces cartons ne sont point, comme à l'ordinaire, de simples dessins au crayon noir sur papier gris ou blanc ; pour servir de modèles à de simples ouvriers en tapisserie, ils avaient dû être coloriés ; aussi ce sont de véritables peintures à la détrempe, qui encastrées dans les boiseries de la galerie, produisent l'effet de peintures à fresque. Les sujets des cartons d'Hampton-Court sont les sept premiers des dix que nous avons énumérés. Les cartons furent composés de 1515 à 1516. Ce fut dans cette dernière année que Raphael donna, conjointement avec Jules Romain, les dessins assez voluptueux de neuf fresques mythologiques destinées à décorer une salle de bain dépendant de l'appartement occupé dans le Vatican même par le cardinal Bibiena, au dernier étage au-dessus des loges ; ces fresques sont généralement en fort mauvais état, mais on en possède des gravures par Marc-Antoine.

Dans un pavillon dépendant de la villa Borghèse, et longtemps désigné sous le nom de *Casin de Raphael*, bien qu'il ne lui ait jamais

peintures des Loges étaient restées pendant
siècles exposées à toutes les intempéries ; ce
Murat qui, venu à Rome en 1814, fit garnir les
vitrages et assura ainsi leur conservation.
ollection des arabesques du Vatican a été pu-
rand par le célèbre graveur Volpato ; elle a
que universellement de type jusqu'à la décou-
Pompéi et d'Herculanum, qui a pu fournir aux
corateurs de nouveaux modèles.

appartenu, était un plafond peint vers cette époque; un des sujets, *Alexandre et Roxane*, avait été dessiné par Raphael et peint par Pierino del Vaga. Heureusement cette fresque, dont on a la gravure par Volpato, avait été détachée et portée au palais Borghèse ainsi que deux autres, l'une dessinée par Michel-Ange, l'autre par un élève de Raphael; car le casin a été détruit en 1848 par les insurgés.

Peu d'œuvres d'art ont eu à subir les vicissitudes auxquelles fut exposé l'un des principaux chefs-d'œuvre exécutés par Raphael dans ses dernières années, et lorsqu'il était dans toute la force de son talent. Il avait peint pour l'église des Olivétains de Palerme, Santa-Maria dello-Spasimo, un tableau d'autel représentant *Le Christ succombant sous le poids de la Croix*, que cherche à soutenir Simon le Cyrénéen, en présence des saintes femmes, éplorées, et de la Vierge, secourue par saint Jean et la Madeleine. Le navire qui portait le tableau fit naufrage et périt corps et biens; mais, par le plus heureux des miracles, la caisse qui contenait l'œuvre de Raphael surnagea et fut recueillie dans le port de Gênes sans que l'eau y eût pénétré. Le tableau ne fut restitué par les Génois que grâce à la puissante invervention du pape; depuis, il fut acheté aux religieux de Palerme par le roi d'Espagne Philippe V, qui le plaça dans sa chapelle, et il est aujourd'hui au musée de Madrid, après avoir figuré au musée Napoléon de 1810 à 1815. Le *Spasimo* est du petit nombre de tableaux qui paraissent avoir été entièrement peints de la main de Raphael; il est d'un coloris aussi vigoureux que *La Transfiguration*, et nulle part le grand maitre n'a poussé plus loin la vérité du sentiment, la puissance de l'expression (1). C'est également au musée de Madrid que se trouvent une *Sainte Famille sous un chêne*, terminée par le Fattore, et qui a fait partie de la galerie de Charles I[er], et une autre *Sainte Famille* qui, vendue à Charles I[er], en 1628, par Charles de Gonzague, duc de Mantoue, fut acquise en 1649 par Philippe IV d'Espagne, qui en la voyant s'écria : « C'est ma perle ! » Ce nom est resté au tableau, qui est appelé *La Perle* et non pas *La Vierge à la perle*, comme on le trouve dans quelques auteurs. La Vierge soutient l'enfant Jésus assis sur son genou, un pied dans son berceau; devant lui est le petit saint Jean, lui présentant des fraises dans le pan de son vêtement de peau de mouton; à la gauche de la Vierge est sainte Anne, et à l'arrière-plan saint Joseph travaille dans son atelier. On croit que Jules Romain a eu beaucoup de part à l'exécution de ce tableau, et que cette circonstance est cause que le coloris a un peu poussé au noir (2).

Revenant en Italie, nous trouvons, au palais Pitti, une des Madones de Raphael les plus séduisantes et les plus connues, *La Vierge à la chaise*, chef-d'œuvre qui peut être attribué en entier à son divin pinceau. Elle a fait partie du musée Napoléon (1). Une Madone de la troisième manière de Raphael, *La Vierge aux rideaux*, avait quitté, nous ne savons comment, le palais de Madrid pour passer en Angleterre, où elle a été acquise par le roi de Bavière Louis I[er], qui l'a placée dans la pinacothèque de Munich. Sa composition a beaucoup d'analogie avec celle de *La Vierge à la Chaise*, et M. Viardot croit que ce tableau pourrait bien n'être qu'une imitation peinte par Andrea del Sarto (2). Une excellente Madone de Raphael, *La Vierge aux candélabres*, a successivement appartenu au prince Borghèse, à Lucien Bonaparte, et au duc de Lucques. Un riche Anglais, M. Munro, la possède aujourd'hui.

Nous voici arrivés à deux des œuvres les plus importantes de Raphael; elles sont pour nous doublement intéressantes, puisqu'elles nous appartiennent, et que de tout temps elles ont fait partie de la galerie française; nous voulons parler de *La grande Sainte Famille*, ainsi que du *Saint Michel*, que Laurent de Médicis, après son usurpation du duché d'Urbin, envoya à François I[er], dont il cherchait à s'assurer l'appui. Le *Saint Michel terrassant le démon* est une figure magnifique, de grandeur colossale, dont le vêtement porte écrit sur le bord : *Raphael Urbinas pingebat* MDXVII. Peut-être le choix du sujet était-il une allusion à l'ordre de Saint-Michel, fondé par Louis XI, et dont le roi de France était le grand maître; peut-être aussi l'artiste avait-il en vue la répression de l'hérésie de Luther, qui alors commençait à se répandre en Allemagne et menaçait d'envahir la France. Raphael a fait preuve dans cette œuvre d'une admirable puissance; point de contrainte dans l'attitude de l'archange, point de violence dans son regard; c'est un vainqueur dont le triomphe est sans effort, le combat sans fatigue, la victoire sans passion; sa tête est sublime de grandeur et de dignité. Jules Romain paraît avoir pris une grande part à l'exécution de ce tableau. *La Sainte Famille* au contraire paraît être presque entièrement de la main de Raphael; elle porte la date de 1518. Le grand artiste était alors à l'apogée de son talent; aussi dans le tableau du Louvre qu'on appelle par excellence *La Sainte Famille de Raphael*, pour la distinguer de ses autres Madones désignées par un surnom, trouve-t-on réunies toutes ses qualités, pureté de dessin, vigueur de coloris, grâce, sublimité et variété d'expression dans les sept admirables figures que comprend la composition.

(1) Le *Spasimo* est connu par l'excellente gravure de Paolo Toschi.

(2) On en a une grande et belle gravure par N. Lecomte ([illegible]).

(1) Les gravures en sont presque innombrables; les principales sont dues à R. Morghen, Muller, Bartolozzi, B.-Desnoyers, Giovita Garavaglia, R.-U. Massard, Ch. Schuler, Ant. Perfetti, E. Duponchel, etc.

(2) Gravée par P. Toschi et J.-C. Thevenin

la Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, sainte Élisabeth, le petit saint Jean et deux anges (1). Le musée du Louvre possède encore plusieurs autres tableaux de Raphael appartenant à la même époque, tels que *La Vierge au berceau*, qui n'a peut-être été exécutée que par l'un de ses élèves, la *Sainte Marguerite tenant une palme et écrasant un dragon*, peinte, suivant Vasari, presque entièrement par Jules Romain, en l'honneur de la patronne de la sœur de François I[er], mais défigurée par les restaurations et les repeints, enfin le beau *Portrait de Jeanne d'Aragon*, princesse Colonna, qui passait pour la plus belle femme de Rome. La tête seule est de Raphael, et tous les accessoires ont été peints par Jules Romain. L'authenticité de ce tableau a été contestée; on trouve dans la tête une certaine sécheresse qui n'est pas ordinaire aux œuvres de la troisième manière de Raphael. Dans tous les cas, ce serait une excellente copie du temps, et il est hors de doute que ce portrait est bien celui de Jeanne d'Aragon mentionné par Vasari (2).

Nous trouvons au palais Pitti, où il est revenu de Paris en 1815, le meilleur, le plus complet des portraits peints par Raphael, celui du pape *Léon X*, accompagné de ses deux parents, les cardinaux Luigi de' Rossi et Jules de Médicis, qui plus tard fut Clément VII. Ce portrait, qui a été gravé par Morel, doit dater de 1518, car Luigi de' Rossi, fils d'une sœur de Léon X, élevé au cardinalat en 1517, mourut en 1519. Une excellente copie par Andrea del Sarto est au musée de Naples. Nous ne parlerons que pour mémoire d'un portrait de *Laurent de Médicis, duc d'Urbin*, père de Catherine de Médicis; ce portrait, aujourd'hui perdu, avait été peint dans la même année 1518, aussi bien que l'admirable buste du *Joueur de violon* du palais Sciarra de Rome. Ce portrait, étonnant surtout par la merveilleuse habileté et le fini de l'exécution, passe pour être celui d'Andrea Marone de Brescia, habile musicien, très-aimé de Léon X (3).

Nous pourrions indiquer encore plusieurs portraits mentionnés par Vasari, mais nous avons hâte d'arriver à une œuvre que nous n'hésitons pas à regarder comme supérieure à *La Transfiguration* elle-même et comme la plus merveilleuse que l'art de la peinture ait jamais enfantée; c'est nommer *La Madone de saint Sixte*. Ce tableau fut peint pour les bénédictins de Saint-Sixte de Plaisance; l'électeur de Saxe, Auguste III, l'acquit en 1754 pour la somme de 11,000 sequins, environ 400,000 fr. d'aujourd'hui, plus une copie par Paris Nogari, destinée à remplacer l'original. *La Madone de saint Sixte* est aujourd'hui la gloire du musée de Dresde. La Vierge, glorieuse et vraiment divine, s'élève au ciel sur un fond lumineux tout semé de têtes de chérubins légèrement indiquées; à sa droite est prosterné le pape saint Sixte, fondateur du couvent des Bénédictins de Plaisance, revêtu d'une chape dont les broderies représentent les Apôtres. A gauche de la Vierge est sainte Barbe, également agenouillée sur les nuages; enfin, dans le bas sont deux charmantes demi-figures d'anges, les coudes posés sur un appui qui porte la tiare du pontife. *La Madone de saint Sixte*, entièrement de la main de Raphael, est peut-être le mieux conservé de ses ouvrages (1).

Vers la même époque, Raphael peignit pour le cardinal Colonna qui en fit cadeau à Jacopo da Carpi, son médecin, le *Saint Jean-Baptiste* de la Tribune (2). Cette figure, d'une grande vigueur de coloris et de relief, n'est cependant pas partout d'un dessin complétement irréprochable; toutefois, elle ne mérite ni les éloges exagérés que lui donne Quatremère de Quincy ni le blâme sans mesure que lui inflige Passavant. D'ailleurs on doit sans doute accuser des légères imperfections qu'on y reconnaît quelque élève employé par Raphael pressé de s'occuper des cartons de la fable de *Psyché* d'après Apulée, dont dont il voulait décorer le grand vestibule de la Farnésine. Il en abandonna malheureusement l'exécution à ses élèves Jules Romain, le Fattore et Jean d'Udine, se contentant de leur donner pour modèle une des *Trois Grâces*, celle vue de dos, la seule figure qui soit peinte de sa main. Ces fresques ont souffert et en outre ont été retouchées par Carlo Maratta, qui les a sauvées d'une destruction complète; c'est peut être à ces circonstances qu'elles doivent un coloris généralement rouge et le manque de finesse dans le travail; mais la composition n'en est pas moins pleine de charme, et partout Raphael a su allier la grâce à la majesté. Rien n'est plus connu que cette magnifique suite dont les sujets principaux, occupant le milieu de la voûte, sont : *Le Banquet des Dieux pour la réception de Psyché dans l'Olympe*, et *L'Amour plaidant la cause de Psyché devant l'assemblée des Dieux*. Raphael, voulant éviter la nécessité de faire *plafonner* ces deux compositions, les a tracées sur des tapisseries feintes, qui paraissent attachées au plafond (3).

(1) Les principales gravures de ce chef-d'œuvre sont celles de Gérard Edelinck et de Th. Richomme.

(2) Il a été gravé par R. Morghen et Leroux.

(3) M. Gruyer pense que c'est le même artiste qui a servi de modèle pour l'Apollon du Parnasse des *Stanze*; cette supposition est peu admissible, car il serait ici aussi jeune au moins que dans le Parnasse peint huit années auparavant.

(1) Elle a été gravée un grand nombre de fois; les principales planches sont celles de G.-C. Schultze, F. Müller, Thouvenin et B.-Desnoyers.

(2) Il a été gravé par Bervic dans *la Galerie de Florence*.

(3) La fable de Psyché a été gravée en tout ou en partie par Nicolas Dorigny, S.-M. Sandrard, Marc-Antoine, Ch. Alberti, B. Pavillon, etc. Il existe une autre suite de l'histoire de Psyché, gravée en 32 planches par Marc-Antoine d'après des dessins de Raphael, aujourd'hui dispersés ou perdus pour la plupart.

Enfin, le cardinal Jules de Médicis (Clément VII) demanda à Raphael le grand tableau d'autel qui devait être en même temps l'un de ses principaux chefs-d'œuvre et son dernier ouvrage. *La Transfiguration* était destinée à la cathédrale de Narbonne, dont Jules de Médicis était archevêque. Raphael étant mort, le cardinal ne voulut pas priver Rome de cette merveille; le tableau resta quelque temps au palais de la chancellerie qu'il habitait; puis, en 1523, il fut placé dans l'église de Saint-Pierre *in Montorio*. En 1757, il fut copié en mosaïque pour Saint-Pierre par Stefano Pozzi. En 1797 *La Transfiguration* fut emportée à Paris; rendue en 1815, elle est au musée du Vatican. La composition présente deux scènes distinctes et en quelque sorte indépendantes. Dans la partie supérieure, qui évidemment est tout entière de la main de Raphael, on voit le Christ glorieux et transfiguré, se tenant dans les airs entre Moïse et Élie; au-dessous sont les trois apôtres, saint Pierre, saint Jacques et saint Jean renversés, prosternés, éblouis par l'éclat de la majesté divine. A gauche, sous des arbres, à l'arrière plan, sont agenouillés deux diacres, sans doute saint Julien et saint Laurent, patrons du père et de l'oncle du cardinal. Dans la partie inférieure du tableau un jeune possédé est amené aux apôtres pour en obtenir sa guérison; les nombreux personnages ne voient rien de la scène qui se passe au sommet du Thabor, mais l'un des apôtres, indiquant du doigt le lieu où le maître est monté, semble dire: « Lui seul peut accorder votre demande. » La mort frappa Raphael avant qu'il eût pu mettre la dernière main à cette œuvre sublime, et la partie inférieure fut terminée par Jules Romain, qui malheureusement y employa le noir de fumée, couleur qui en poussant au noir a nui à la perfection du clair-obscur, qui, au rapport des contemporains de Raphael, était admirable (1).

Aux œuvres de Raphael que nous venons de passer en revue, en suivant autant que possible l'ordre chronologique, nous en devrons ajouter quelques autres, sur lesquelles nous n'avons pas de données positives et qui cependant sont généralement reconnues comme pouvant lui être attribuées avec quelque certitude. Tel est le tableau connu sous le nom, aussi peu euphonique que peu juste, des *Cinq Saints*, qui, placé sous l'empire au palais de Saint-Cloud, est retourné au musée de Parme en 1815; il représente le Sauveur dans une Gloire entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, et au-dessous, sur la terre, saint Paul debout et sainte Catherine agenouillée. La composition est évidemment de Raphael; mais nous pensons que l'exécution appartient à Jules Romain; les anges n'ont point cette grâce que Raphael n'eût pas manqué de leur donner, et le coloris a poussé au noir, défaut inhérent à la plupart des œuvres de Jules Romain. Le même vice de coloris se retrouve dans le *Saint Luc peignant la Vierge*, conservé à Rome dans l'Académie de Saint-Luc, après avoir longtemps figuré sur le maître-autel de son église. La tête seule et le bras du saint paraissent être de Raphael; le reste est d'une exécution bien inférieure, et la présence même de Raphael debout derrière saint Luc indique le désir qu'eut l'un de ses élèves d'honorer son maître par ce rapprochement. On a désigné longtemps sous le nom de *Raphael et son maître d'armes* un double portrait qui est au Louvre; M. Villot a eu raison de renoncer dans son nouveau catalogue à cette dénomination, que rien ne justifiait, et de n'y voir que les portraits de deux personnages inconnus. Passavant conteste l'authenticité même du tableau et le P. Dan l'attribue, dans son livre des *Merveilles de Fontainebleau*, au Pontormo, dont, suivant lui, le personnage qui tient l'épée serait le portrait; mais à la mort de Raphael le Pontormo n'avait que vingt-sept ans, et le portrait indique un homme de trente-cinq à quarante ans. La *Judith* de la galerie de l'Ermitage n'est qu'une figure isolée, tenant en main son épée et posant le pied sur la tête d'Holopherne. La même pensée qui a guidé Raphael dans le *Saint Michel* du Louvre semble l'avoir inspiré encore ici; c'est la même expression de calme et de puissance; on comprend que la haine est étrangère à l'âme de Judith, et qu'en frappant non son ennemi, mais l'ennemi de sa patrie, elle n'a fait qu'obéir à l'ordre de Dieu. Enfin signalons encore *La Vierge à la longue cuisse*, du musée de Naples; la Madone est assise à terre, près du berceau contenant son fils, qui tend la main à sainte Anne et au petit saint Jean; saint Joseph, appuyé sur son bâton, contemple cette scène gracieuse.

Les dessins de Raphael qui sont parvenus jusqu'à nous sont pour ainsi dire innombrables (1).

Beaucoup de ces dessins sont des études d'après nature; d'autres des projets pour telle ou telle figure de ses tableaux, d'autres des esquisses complètes. Plusieurs sont des compositions destinées à être exécutées par ses élèves ou gravées par Marc-Antoine, comme le furent le *Jugement de Pâris*, le *Mariage d'Alexandre et de Roxane*, le *Massacre des Innocents*, etc. Ces dessins sont tantôt à la plume, tantôt à la

(1) Les principales gravures de *La Transfiguration* sont celles de R. Sadeler, N. Dorigny, R. Morghen, A. Girardet et B.-Desnoyers.

(1) Voici le chiffre donné par Passavant de ceux qui, dans les galeries publiques, lui paraissent authentiques: A l'Académie des beaux-arts de Venise, 101 dessins. — A l'Académie de Florence 1, et à la galerie publique 38. — A la bibliothèque Ambrosienne de Milan, 6. — Dans la collection Albertine à Vienne, 74. — Au musée de Berlin, 10. — Au cabinet des estampes et au cabinet du roi à Dresde, 7. — Au cabinet royal de Munich, 8. — A l'Institut des beaux-arts de Francfort, 10. — A l'Académie de Dusseldorf, 7. — Au musée Teyler de Haarlem, 10. — Au Louvre, 35. — Au musée Wicar à Lille, 42. — Au musée Fabre à Montpellier, 3. — Au cabinet royal de Londres, 20. — Au musée britannique, 18. — A l'université d'Oxford, 101. — Total, 183.

pierre noire, à la pointe d'argent ou à la sépia.

Nous devons encore mentionner parmi les œuvres de Raphael les fameux vases de *Majolica* conservés dans la pharmacie de Lorette. Ces vases précieux sont au nombre de trois cent quatre-vingts, sur lesquels cent vingt au moins ont été exécutés d'après des compositions de Raphael; les autres sont attribuées à Jules Romain et à Michel-Ange. Ces vases furent donnés par Francesca Mario, duc d'Urbin.

Il n'est rien moins que prouvé que Raphael ait jamais manié le ciseau; cependant il doit prendre rang parmi les sculpteurs, ayant au moins fourni les dessins des deux statues de *Jonas* et d'*Élie* qui ornent la chapelle Chigi à Santa-Maria-del-Popolo; nous pensons que toutes deux furent sculptées par le Florentin Lorenzetto, ce qui est hors de doute pour la seconde. Le *Jonas* étant très-supérieur sous le rapport de l'exécution et du fini, Passavant croit pouvoir en conclure qu'il est entièrement de la main de Raphael. Ne pourrait-on pas plutôt supposer que la perfection de cette figure vient de ce qu'elle fut exécutée sous les yeux de Raphael, tandis que la statue d'*Élie* ne le fut qu'après sa mort? Une preuve plus concluante que Raphael a pratiqué la sculpture résulte d'une lettre écrite, le 8 mai 1523, par le comte Castiglione à son intendant à Rome, où on lit : « Je désire, lui dit-il, savoir si Jules Romain a encore le jeune garçon de marbre de la main de Raphael et le dernier prix auquel il me le laisserait. » On ne sait ce que cette figure est devenue; cependant on croit la retrouver dans un groupe d'un *Enfant mortellement blessé porté par un dauphin*, appartenant à sir Harvey Bruce et ayant fait partie de l'exposition de Manchester.

Enfin, parmi les sculptures attribuées à Raphael nous indiquerons comme plus authentique une médaille à l'effigie de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, gravée en 1517.

Comme presque tous les grands artistes du moyen âge, comme Giotto, Orcagna, Léonard de Vinci, Michel-Ange et tant d'autres, moins illustres, Raphael cultiva à la fois tous les arts du dessin, et il serait plus connu comme architecte si son merveilleux talent de peintre n'eût pas accumulé sur sa tête toute la gloire qui semble pouvoir être le partage d'un seul homme. Il avait évidemment appris à dessiner l'architecture chez le Pérugin; il n'en faut d'autre preuve que le temple si remarquable de composition, de pureté, d'élégance et de perspective du *Sposalizio*. Vasari a dit de ce monument : « Il est fait avec tant d'art que c'est une chose admirable que de voir les difficultés qu'il se plaisait à vaincre. » Plus tard, il avait fait également montre de son habileté en cet art dans sa fresque de *L'Ecole d'Athènes;* mais il ne reçut probablement les premières notions d'architecture pratique que du Bramante, dont l'amitié ne lui fit jamais défaut, et lorsque, vers 1513, Raphael dessina la maison qu'il se bâtit dans le *Borgo nuovo*, ce fut le Bramante qui en conduisit les travaux. Cette construction offrit cette particularité, fort remarquée à cette époque, qu'une grande partie des ornements fut exécutée en terre cuite moulée. Il ne reste plus de cette maison de Raphael que quelques débris attenant au palais Accoramboni. Une de ses premières entreprises architecturales semble aussi avoir été la jolie chapelle octogonale qu'il éleva pour Agostino Chigi à Santa-Maria-del-Popolo. Nous avons dit que pour cette chapelle il avait fourni les modèles des statues de *Jonas* et d'*Élie;* il donna également les dessins des sujets de l'histoire sainte qui en 1516 furent reproduits en mosaïque sur la coupole par Luigi da Pace. Mais auparavant, par ordre du cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X, Raphael avait changé entièrement la décoration intérieure de la petite église de Santa-Maria-in-Domenica, dite *La Navicella*. L'ornementation en est simple, et manque généralement de relief; mais partout elle est fine et pleine d'élégance, et digne de l'auteur des arabesques du Vatican. Les écuries attenant à la Farnésine avaient été bâties par Raphael; comme l'église de *La Navicella*, elles se recommandaient surtout par les détails; menaçant entièrement ruine, elles ont été démolies en 1808. Sous le règne de Jules II, aucuns travaux importants en ce genre ne paraissent avoir été confiés à Raphael, et ce n'est qu'en 1513, lorsque Léon X monte sur le trône, qu'il prend part aux grandes constructions publiques. En 1465, Paul II avait chargé Guglielmo da Majano de construire de vastes *loges* au Vatican; Jules II avait demandé au Bramante un dessin plus complet, mais la mort du pontife et de l'artiste avaient empêché de donner suite à l'entreprise; enfin, Léon X s'adressa à Raphael, qui éleva ce triple étage de *loges* qui domine la cour de Saint-Damase, et qu'il devait enrichir de ses belles compositions bibliques et de ses délicieuses arabesques. Le 1er août 1515 Léon X nommait architecte de Saint-Pierre, avec un traitement annuel de 300 ducats d'or, Raphael, que le Bramante avait désigné lui-même avant de mourir, mais en lui adjoignant Frà Giocondo et Giuliano da San-Gallo. Leur mort laissa Raphael chargé seul de l'entreprise, de 1518 jusqu'à sa mort. Il avait commencé par faire en relief un modèle de Saint-Pierre, tel qu'il se proposait de le terminer; ce modèle n'existe plus et ne nous est connu que par les traits assez informes que nous ont conservés Serlio, dans ses *Regole generali d'architettura*, et Bonanni, dans sa *Templi Vaticani historia*. Les seuls travaux qu'il eut le temps d'exécuter furent la reprise en sous-œuvre et la consolidation des quatre gros piliers que le Bramante avait destinés à porter la coupole, et qui déjà avaient fléchi et s'étaient lézardés sous le poids des arcs qui les réunissaient. En face de Saint-Pierre, Raphael avait construit

pour son ami Branconio d'Aquila la façade d'un palais qui à tort fut désigné longtemps comme ayant appartenu à Raphael lui-même; ce palais a été démoli lors de l'agrandissement de la place, à l'époque de la construction de la colonnade du Bernin. Il en fut de même de plusieurs autres que Vasari mentionne comme ayant été également élevés sur les dessins de Raphael. Passavant lui attribue encore une habitation du *Borgo nuovo* nommée *Casa de' Berti*, qu'il aurait bâtie en 1515 pour Jacopo da Brescia, chirurgien du pape, et un petit palais voisin de *Sant'-Andrea della Valle*, appartenant aujourd'hui au cardinal Vidoni.

Au commencement de 1516, Léon X dans un voyage qu'il fit à Florence y appela Raphael, voulant ouvrir une sorte de concours entre les plus habiles architectes du temps pour la façade de *S. Lorenzo*, l'église favorite de sa famille. Michel-Ange parvint à empêcher le concours, et resta seul chargé de l'entreprise, qui, on le sait, ne fut jamais conduite à fin. Le séjour de Raphael à Florence ne fut cependant pas absolument perdu pour cette ville, car à cette époque il donna les dessins du charmant palais Uguccioni, sur la place du Grand-Duc, palais occupé par le banquier Fenzi, et ceux du palais Nencini dans la *via San-Gallo*, qui, commencé pour Giannozzo Pandolfini, évêque de Troia, sous la surveillance de Francesco da San-Gallo, ne fut terminé qu'en 1538, sous la direction de Bastiano d'Aristotele. L'entablement de ce palais est cité par Ruggieri comme un modèle véritablement classique. De retour à Rome, Raphael entreprit sa dernière œuvre d'architecture, le charmant casin de Monte-Mario, que lui avait demandé le cardinal Jules de Médicis (Clément VII). Ce casin connu sous le nom de *villa Madama*, parce qu'il a appartenu plus tard à la fille de Charles-Quint, la duchesse Marguerite Farnèse, ne fut terminé qu'après la mort de Raphael, par Jules Romain. Ce chef-d'œuvre d'élégance et de grâce appartient à la maison royale de Naples.

M. Ch. Blanc nous paraît avoir apprécié avec justesse les principaux caractères qui distinguent l'architecture de Raphael : « C'est, dit-il, un style élégant et pur, une harmonie charmante dans les proportions, beaucoup de saillie et de richesse dans les profils, d'où résulte un jeu pittoresque d'ombres portées, l'accouplement habituel des colonnes et des pilastres adossés aux trumeaux des entre-croisées, une prédilection particulière pour les *corniches* (les frontons?) alternativement cintrées et triangulaires, enfin la superposition des divers ordres d'architecture, en commençant volontiers par le rustique pour le soubassement et en passant par l'ionique, pour finir par le corinthien. »

Les œuvres architecturales de Raphael ont été publiées à Rome en 1845, par l'architecte Carlo Fontani.

Les diverses collections possèdent un assez grand nombre de dessins d'architecture par Raphael; les uns sont des originaux de sa composition, les autres sont exécutés d'après les monuments de Rome, et attestent l'étude sérieuse qu'il avait faite de l'antique. On ne doit donc pas s'étonner qu'à sa sollicitation, à l'époque où il fut nommé architecte de Saint-Pierre, le pape Léon X ait rendu, le 27 août 1515, une bulle ordonnant qu'aucun marbre provenant de monuments antiques ne pourrait être employé à la construction de Saint-Pierre, non plus qu'à celle de tout autre édifice public ou particulier, sous peine d'une amende de 100 à 300 ducats d'or, avant d'avoir été examiné par Raphael, nommé intendant supérieur de tous les marbres et de toutes les pierres découvertes, afin d'éviter la destruction des inscriptions et sculptures antiques méritant d'être conservées. Un rapport de Raphael au pape, paraissant appartenir à l'année 1519, et dont on connaît deux manuscrits avec de légères variantes, l'un chez le marquis Maffei, l'autre à la bibliothèque de Munich, nous apprend qu'il avait été chargé de dresser un plan de l'ancienne ville de Rome, et d'en restituer les monuments, soit à l'aide des parties encore visibles, soit au moyen de fouilles. On croit que pour la rédaction de ce mémoire Raphael fut aidé par Balthazar Castiglione; mais le fond lui appartient, et c'est à lui seul que la postérité doit reporter l'honneur de s'être élevé avec une énergie qui n'était pas sans quelque courage contre l'incurie des prédécesseurs de Léon X, qui avaient laissé détruire ou s'écrouler tant de monuments intéressants pour l'histoire et pour l'art. Dans la lettre par laquelle Marcantonio Michieli, noble vénitien, annonça à son ami Antonio di Marsiglio, la mort de Raphael, nous trouvons ce passage, qui nous apprend où en était resté le travail archéologique dont il avait été chargé : « Sa mort causa une douleur universelle, et surtout chez les savants, pour lesquels plus que pour d'autres, quoique aussi pour les peintres et les architectes, il avait dessiné dans un livre, comme Ptolémée dessina la configuration du monde, les antiques édifices de Rome, avec les proportions, formes et ornements, et si fidèlement que celui qui a vu ces dessins pourrait en quelque sorte soutenir qu'il a vu l'ancienne Rome. Il avait déjà terminé la première zone. Il ne représenta pas seulement le plan et la place des constructions, qu'il avait tracés avec grand' peine et grand art, d'après les ruines, mais aussi les façades avec toutes leurs ornementations; et quand il n'y avait plus de débris pour le guider, il retraçait ses dessins d'après les données de Vitruve, d'après les règles de l'architecture et les descriptions des anciens écrivains. » Combien ne doit-on pas regretter que ce précieux recueil soit perdu pour nous, ainsi qu'un autre travail sur l'art, qu'il avait accompagné de notes historiques!

Raphael s'exerça quelquefois aussi dans l'art

›ésie; mais là, nous devons l'avouer, il
ieur à lui-même, et les trois sonnets qu'il
ı et auxquels sans doute il n'attachait pas
ınde importance, puisqu'il les traça en
le plusieurs de ses croquis, sont générale-
sez incorrects et d'une médiocre valeur.
ui seraient curieux de les connaître les
ont dans l'appendice de la vie de Raphael
ısavant (T. I, p. 492). Tous trois sont
ɜ à cette maîtresse du Sanzio si célèbre,
ırina, à laquelle la postérité a cru pouvoir
er sa fin prématurée. On ne sait point
ut provenir ce nom de *Fornarina* (la
ère), nom qui apparait pour la première
dix-huitième siècle, dans le premier vo-
: la *Real Galleria di Firenze;* suivant
ii, la maîtresse de Raphael était fille
ɔricant de soude, et on montre encore à
via Santa-Dorotea, n° 20, la maison où
ɔitait avec son père, et où Raphael l'a-
la première fois, peu de temps après son
à Rome. Il est certain que son véritable
ait Marguerite. On connaît deux por-
ttribués à la Fornarina, mais qui n'ont
ıx aucune ressemblance. Nous avons dit
nous pensons de celui de la tribune de
e, qui selon nous appartient à Béatrix de
; nous ne parlerons donc que de celui de
ie Barberini de Rome, qui seul paraît au-
ıe et que Passavant croit dater de 1509.
ésente une jeune fille demi-nue, coiffée
ɔrte de turban et retenant d'une main sur
ine une gaze légère; sur un bracelet placé
ras gauche est tracé le nom de Raphael.
6 avril 1483, Raphael mourut après une
maladie, le jour même où il accomplis-
rente-septième année, et ce jour funeste,
il 1520, était le vendredi saint; il expira
ɪuf et dix heures du soir. Une opinion trop
ɪment répandue, sur la foi de Vasari, attri-
gtemps cette fin prématurée à des excès
s l'aurait entraîné son amour pour la For-
croyons plutôt avec Passavant qu'il suc-
à une fièvre violente et maligne qui l'a-
si pendant ses recherches, au milieu des
le Rome, ou, comme il est plus vraisem-
ncore, et comme nous l'apprend un ma-
cité par Missirini, qu'un jour Raphael
ınt à la Farnésine fut mandé par le pape,
ırut au Vatican, et y étant arrivé tout en
t un refroidissement dans une salle où il
ɿé d'attendre.
ıort fut pour Rome et pour l'Italie un
ıiversel. Son corps fut exposé sur un lit
de ayant à sa tête le tableau inachevé de
ısfiguration. Ses funérailles furent splen-
t il fut déposé au Panthéon, non loin de
re Maria Bibiena, sa fiancée, et sur sa
e Bembo inscrivit une épitaphe qui se
par ce distique si connu :

lc est Raphael, timuit quo sospite vinci
um magna parens et moriente mori.

Au-dessus de l'épitaphe, Carlo Maratta avait en 1674 fait placer un buste de Raphael par Paolo Naldini; mais ce buste a été transporté à la *protomothèque* du Capitole.

Pendant près d'un siècle l'Académie de Saint-Luc a exposé à la vénération des artistes un crâne que l'on croyait être celui de Raphael qu'aurait extrait de son tombeau Carlo Maratta; mais en 1831 on découvrit un document authentique qui prouva que ce crâne n'était que celui d'un personnage peu connu, don Desiderio de Adintorio, qui en 1542 avait fondé la société des *Virtuosi* du Panthéon; aussitôt cette société réclama le crâne de son fondateur. L'Académie de Saint-Luc avait peine à renoncer à l'idée de posséder réellement le crâne de Raphael; on résolut alors d'éclaircir la question en ouvrant le tombeau du grand artiste, tombeau dont on ignorait la place précise; toutefois, guidé par les indications de Vasari, on le découvrit, après sept jours de recherches, sous l'autel même de la Vierge, le 14 septembre 1833, en présence d'une commission composée des principales autorités et des académies de Rome. « Vous ne pouvez vous figurer, écrivit alors Nibby à Quatremère de Quincy, l'enthousiasme qui s'empara de nous lorsque, par un dernier effort, on découvrit les restes d'une caisse mortuaire et le squelette tout entier, étendu tel qu'il avait été placé, légèrement couvert de terre ou de poussière humide provenant des débris de la caisse qui était décomposée et des vêtements et des parties molles; on reconnut que le tombeau n'avait jamais été ouvert. Le premier soin que l'on prit fut de dégager peu à peu le corps de cette poussière, que d'ailleurs on recueillit religieusement pour la replacer dans un autre sarcophage. On trouva dans ces débris des morceaux de la caisse qui était de bois de pin et des fragments de peinture qui avaient orné le couvercle, plus des morceaux d'argile du Tibre, indices qui prouvent que l'eau du fleuve y avait pénétré au moins par infiltration, plus une *stelletta* de fer, sorte d'éperon dont Raphael avait été décoré par Léon X, quelques fibules, beaucoup d'*anelli* de métal, partie des boutons du vêtement. » Par l'examen du corps, il fut constaté que Raphael était de petite taille et parfaitement conformé. Les restes du grand artiste, renfermés dans deux cercueils, le premier de plomb, et le second de bois de pin, furent déposés dans un beau sarcophage antique donné par Grégoire XVI, et le 18 octobre de la même année ils furent en grande cérémonie replacés à l'endroit qu'ils avaient occupé, sous l'autel de la Madonna del Sasso qui avait été, en exécution de son testament, sculptée par Lorenzo Lotti.

Raphael laissa une fortune considérable, nommant pour ses exécuteurs testamentaires ses amis G.-B. Branconio d'Aquila et Baldassare Turini de Pescia, président de la chancellerie. Par son testament, il consacra une somme de mille écus à l'achat d'une maison, dont les reve-

nus devaient être consacrés à la fondation d'une messe perpétuelle à célébrer tous les mois pour le repos de son âme. C'est cette maison, qui existe encore rue des Coronari, que l'on désigne à tort comme celle de Raphael, qui ne l'habita jamais. Il ordonna aussi de restaurer de ses deniers la chapelle du Panthéon qu'il destinait à être sa sépulture. Il laissa une somme considérable à sa chère Margarita, mille ducats d'or à ses parents d'Urbin, sa maison de Rome au cardinal Bibiena, et tous ses dessins, esquisses, tableaux et objets d'art à ses élèves chéris, Jules Romain et le Fattore.

On sait que les élèves de Raphael furent presque innombrables; outre les deux que nous venons de nommer et Luca Penni, Pierino del Vaga, Timoteo et Pietro Viti, Jean d'Udine et Polydore de Caravage, on pourrait encore citer Tommaso Vincidore, Pellegrino da Modena, le Bagnacavallo, Vincenzo da S.-Gemignano, Raffaello del Colle, le Garofalo, Gaudenzio Ferrari, Jacopone da Faenza, Andrea Sabattini, Vincenzo Tamagni, Jacopo Bertucci, Vincenzo Pagani, et bien d'autres encore. Tous le regardaient comme un dieu, mais comme un dieu bienfaisant, dont la bonté envers eux ne se démentit jamais. « Rappelons ici, dit Passavant, que l'influence du génie de Raphael fut telle que tous ceux qui l'approchaient quittaient leur propre individualité artistique et cherchaient à se pénétrer de son esprit et de sa manière. » — « Tels furent aussi, avait dit avant lui Quatremère de Quincy, l'ascendant de sa supériorité et le charme de son caractère moral qu'ils lui créèrent sur tout ce qui l'environnait une sorte d'empire, sous lequel on se trouvait à la fois heureux et fier de vivre. Ceux qui auraient pu prétendre à devenir ses rivaux tiraient vanité de n'être que ses disciples, et tous étaient ses amis. » Ce dévouement de tous les instants, cette incarnation pour ainsi dire de Raphael dans ses élèves expliquent seuls la multiplicité de ces œuvres qu'ils pouvaient exécuter en comprenant à demi-mot ses dessins et ses explications.

« Si le nom de peinture, a dit Vasari, s'applique aux ouvrages des autres artistes, ce nom ne convient plus aux productions de Raphael; il faut en trouver un autre pour ces figures douées de vie où l'on voit frémir les chairs, battre les poitrines, vibrer les artères comme dans la nature même. » Qui pourrait donner même une faible idée de cette prodigieuse fécondité, de ce charme ineffable d'expression, de cette beauté idéale des têtes, de cette composition intelligente, de ce dessin exquis, pur, vrai sans exagération, de ce coloris se perfectionnant sans cesse? Nous n'entreprendrons donc pas d'apprécier le talent et les qualités du Sanzio : la perfection ne s'analyse pas; on admire, on s'incline, et tout se résume en un mot : *Raphael*. De lui, bien plus justement que de Machiavel, on peut dire :

Tanto nomini nullum par elogium.

Ernest Breton.

Vasari, *Vite*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Comolli, *Vita inedita di Raffaello da Urbino*. — Pungileoni, *Elogio storico di Raffaello Santi da Urbino*. — Pontani, *Architettura di Raffaele*. — Serlio, *Regole generali d'architettura*. — C. Fea, *Notizie intorno Raffaele Sanzio*. — Taja, *Descrizione del palazzo apostolico Vaticano*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Gambini, *Guida di Perugia*. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Gaye, *Carteggio degli artisti*. — Gualandi, *Memorie originali di belle-arti*, et *Lettere artistiche*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — Duppa, *Life of Raffaello Sanzio*. — Waagen, *Treasures of art in Great Britain*. — H. Fuessli, *Allgemeines Künstlerlexikon*. — G.-C. Braun, *Raphael Sanzio's Leben und Werke*. — Fr. Rehberg, *Rafael aus Urbino*. — C.-F. von Rumohr, *Über Raphael von Urbino und dessen nähere Zeitgenossen*. — Nagler, *Raphael als Mensch und Künstler*. — F. Kugler, *Handbuch der Geschichte der Malerei in Italien*. — Passavant, *Raphael d'Urbin et son père Giovanni Santi*, trad. de l'all. par J. Lunteschütz avec notes par P. Lacroix. — P. Daret, *Abrégé de la vie de Raphael Sanzio d'Urbin*. — Jean de Bombourg, *Recherches curieuses de la vie de Sanzio d'Urbin*. — Landon, *Vie et OEuvres de Raphael*. — Quatremère de Quincy, *Vie de Raphael*. — F.-A. Gruyer, *Essai sur les fresques de Raphael au Vatican*. — John Coindet, *Histoire de la peinture en Italie*. — Stendhal, *Promenades dans Rome*. — Lavice, *Revue des musées d'Italie*. — Viardot, *Musées d'Italie*. — Clément, *Revue des deux mondes*, 1861. — Catalogues des divers musées de l'Europe.

RAPHEL (*Jean-Joseph-Claude-Vincent*), publiciste français, né vers 1743, au Puymeras, près Vaison (comtat-Venaissin). Fils d'un notaire, il étudia le droit, fut reçu docteur, et occupa la place de procureur à Carpentras pendant l'occupation française (1765-1774). Devenu consul de cette ville en 1789, il eut beaucoup de part aux travaux de l'assemblée représentative du Venaissin ainsi qu'à l'organisation politique de cette province. En 1792 il fut nommé président du tribunal de Carpentras. Vers cette époque il eut sous sa direction une imprimerie, qu'il transféra ensuite à Avignon. L'époque de sa mort n'est pas connue. Nous citerons de lui: *Considérations sur la directe* (sic) *universelle dans le comté Venaissin*; Carpentras, 17[illegible], in-4°; — *Esprit, maximes et principes de J.-J. Rousseau*; Avignon, 1795, 2 vol. in-12. Il publia et rédigea en grande partie les *Annales patriotiques du comté Venaissin* (Carpentras, 20 avril 1790-31 janvier 1791, 3 vol. in-8° et 1 in-4°), *L'Observateur du midi* (ibid., 26 sept. 1792-13 avril 1793, 3 vol. in-4°), *Le Journal du midi, ou Courrier d'Avignon* (Avignon, 1er frimaire-18 nivôse an III, 24 n^os^ in-4°), et *Le Thermomètre du midi* (ibid., an III).

Mémoires sur la révolution d'Avignon, I, 58, 64, etc. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RAPIN (*Nicolas*), poëte français, né à Fontenay-le-Comte, vers 1540, mort à Poitiers, le 15 février 1608. Issu d'une famille honorable et reçu avocat au parlement de Paris, il obtint la charge de vice-sénéchal de Fontenay. Sa fermeté lui suscita beaucoup d'ennemis dont il eut peine à triompher. Quand les protestants, dont il était l'adversaire déclaré, se rendirent maîtres de Fontenay, en 1570, ils refusèrent de le con-

prendre dans la capitulation, et ce n'est qu'à la faveur d'un déguisement qu'il put leur échapper. On sait que ses goûts littéraires lui firent prendre une part importante à la joute poétique dont la *puce* de M[lle] Desroches fut l'occasion, et qu'il en sortit vainqueur. Ce fut l'origine de sa fortune. Le président Achille de Harlay le fit venir à Paris, et lui obtint d'abord la charge de lieutenant de robe-courte, puis celle de grand prévôt de la Connétablie. Son intégrité, son dévouement au service du roi Henri III, devenu son protecteur, valurent à Rapin de nouvelles inimitiés. Il perdit son emploi, fut banni à perpétuité de Paris, mais quelque temps après son innocence éclata et le fit rétablir dans ses fonctions. Rapin appartenait à ce groupe de magistrats intrépides qui restèrent constamment attachés à la cause royale à travers les troubles de la ligue. Après avoir accompagné Henri III dans sa fuite vers Paris, il embrassa avec ardeur le parti de ses successeurs. Il combattit vaillamment à Ivry, et célébra la victoire dans des vers qu'il lut au roi. Mais le service le plus signalé qu'il rendit à Henri IV, ce fut assurément de prendre une part importante à la *Satire Ménippée*. On ne trouve aucun document authentique qui fasse connaître d'une façon certaine ce qui doit lui être attribué dans la rédaction de l'immortel pamphlet; mais une tradition, que n'infirme aucun témoignage contraire, veut qu'il ait écrit la harangue de l'archevêque de Lyon, celle de Roze, et celle d'Engoulevent, c'est-à-dire trois des plus beaux passages de ce chef-d'œuvre de la prose française. Il paraît également constant qu'à l'exception de *l'Ane ligueur*, qui appartient, comme on sait, à Gille Durant, les vers qui s'y trouvent intercalés sont ou de lui ou de Passerat.

Après le triomphe définitif de son parti, Rapin se retira à Fontenay, dans une petite maison qu'il s'était fait bâtir : il vécut non pas riche (il avait eu neuf enfants, dont l'aîné, jeune homme de grande espérance, avait été tué au siége de Paris), mais tranquille, partageant son temps entre l'étude, ses devoirs de père de famille et sa correspondance avec d'illustres amis qu'il avait laissés à Paris. Ce fut pour les revoir qu'il se mit en route au milieu du rigoureux hiver de 1608; mais il tomba malade à Poitiers, dans une auberge, et y mourut après quelques semaines de maladie. Ses ennemis les plus déclarés, les jésuites, ne craignirent pas d'attaquer sa mémoire. Un de leurs plus zélés champions prétend qu'il fut assisté à son lit de mort, par quatre Pères de la Compagnie de Jésus avec un « ressentiment merveilleux de ce qu'il rendait heureusement son âme entre les mains de ceux qu'il avait persécutés toute sa vie sans les connaître ». P. L'Estoile, dont le récit est plus digne de foi, rapporte, au contraire, que dans ses derniers moments Rapin dictait à son fils de magnifiques vers latins, qu'il cite et qui décrivent l'envahissement progressif du corps et du cerveau même par le froid de la mort. — Rapin chargeait, par son testament, deux de ses meilleurs amis, Scévole de Sainte-Marthe et Jacques Gillot, de publier un recueil de poésies, qui parut en effet sous le titre d'*Œuvres latines et françoises*; Paris, 1610, in-4°. Les deux livres d'épigrammes, les élégies et autres poésies latines dont se compose la première partie de ce volume sont à juste titre estimées, sans être supérieures, comme on l'a prétendu, aux poésies françaises, qui se divisent en traductions des sept Psaumes de la Pénitence, et, singulier contraste! de satires, d'épîtres et d'odes d'Horace, le poëte favori de Rapin. On y trouve encore des *vers mesurés, rimés et non rimés, des odes anacréontiques et saphiques*, tentatives malheureuses, où Rapin suivit l'exemple donné par quelques-uns des poëtes de la pléiade. En somme, il y a peu d'imagination et de mouvement lyrique dans cette poésie d'un ton souvent prosaïque; mais ces défauts sont compensés par une fermeté de pensée et de style vraiment remarquable. Le volume se termine par des œuvres de prose, savoir : des traductions du *Pro Marcello*, de Cicéron, et de la belle préface adressée par J. de Thou à Henri IV, en tête de sa grande histoire, l'éloge de Rapin par Scévole de Sainte-Marthe, et enfin des vers latins et français dédiés à sa mémoire par les beaux esprits du temps, et rassemblés sous le titre de *Tumulus N. Rapini*. — On a encore de Rapin : *Le XXVIII[e] chant de Roland le Furieux, de l'Arioste, stances de huit vers*; Paris, 1572, in-12, et *Les Plaisirs du gentilhomme champêtre*, pièce insérée dans *Les plaisirs de la vie rustique*; Paris, 1583, in-12. Les vers sur *La Puce de M[lle] Desroches* font partie du recueil in-4°, publié en 1582. Rapin a écrit aussi *La Contre-puce*, petite pièce de vingt-six stances.

E. CRÉPET.

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*. — Bayle, *Dict.*

RAPIN (*René*), poëte latin moderne, né en 1621, à Tours, mort le 27 octobre 1687, à Paris. Admis à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus (1639), il enseigna pendant neuf ans les humanités, et la composition de ses ouvrages occupa le reste de sa vie. Il avait beaucoup de bon sens, une probité rare, et un cœur droit et sincère; naturellement honnête, il s'était encore poli dans le commerce des grands, auprès desquels ses supérieurs l'avaient attaché plusieurs fois. On le met au nombre des plus beaux esprits de son siècle. Il excellait dans la poésie latine, et la pureté et la grâce de son style le rendent bien supérieur à Santeul; son poëme des *Jardins*, que l'on a jugé digne du siècle d'Auguste, est un chef-d'œuvre d'élégance et de composition ingénieuse. Dans ses écrits français il a montré autant de goût que d'érudition. Cette variété a fait dire à l'abbé de La Chambre qu'il servait Dieu et le monde par semestre, plaisan-

terie plus agréable que juste; car non-seulement il n'alternait pas, comme on l'a prétendu, ses compositions religieuses et littéraires, mais il imprimait même à ces dernières un caractère de piété remarquable. Rapin était sévère sur l'orthodoxie, et il se laissa emporter contre les jansénistes à un excès de zèle. Il eut des démêlés assez vifs avec les PP. Maimbourg et Vavasseur, au sujet des anciens; on raconte qu'il traita un jour fort durement Duperrier et Santeul, qui l'avaient choisi pour juge du mérite de leurs poésies. On cite de lui : *De nova doctrina dissertatio, seu Evangelium Jansenistarum*; Paris, 1656, in-8°; — *Templum famæ*; Paris, 1657, in-fol. : poëme dédié au cardinal Mazarin; — *Eclogæ sacræ et Dissertatio de carmine pastorali*; Paris, 1659, in-4°; Cologne, 1674, in-12; Augsbourg, 1753, in-8°; trad. en vers italiens par Pietro Alpini (Turin, 1790, in-8°). C'est de cet ouvrage que date la réputation littéraire du P. Rapin; Costar lui décerna le nom de Théocrite second; Huet et Santeul le comblèrent d'éloges; les jésuites seuls, selon la remarque de Bayle, le jugèrent avec moins d'indulgence; — *Pacis triumphalia, carmen*; Paris, 1660, in-fol., avec des devises; — *Pax Themidis cum Musis, carmen*; Paris, 1660, in-fol., dédié au président de Lamoignon, qui honorait l'auteur d'une estime particulière; — *Hortorum lib. IV*; Paris, 1665, 1666, 1780, in-12; Utrecht, 1672, in-8°; trad. en vers anglais par John Evelyn (Londres, 1673, in-8°) et par James Gardiner (Cambridge, 1706, in-8°), et en vers français par Gazon-Dourxigné (Paris, 1773, in-12) et par Voyron et Gabier (Paris, 1782, 1803, in-8°). Ce poëme si vanté est d'une latinité élégante; mais, au jugement de La Harpe, l'auteur y est plus versificateur que poëte. « L'agrément des descriptions, dit l'abbé Desfontaines, y fait disparaître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poëte sait delasser le lecteur par des fables, qui, quoique trop fréquentes et quelquefois peu heureusement placées, sont presque toujours riantes. Mais le poëme est plein d'incohérence; nulle entente dans le plan, nulle union dans l'ensemble. » On a cité comme une singulière bévue, l'erreur de certains bibliographes allemands, Mercklin, Kœnig et d'autres, qui ont classé le poëme *De hortis* parmi les ouvrages de botanique médicale; — *Ad Clementem IX*; Rome, 1667, in-4°, ode composée, ainsi qu'une autre adressée, au cardinal de Bouillon, pendant le séjour du P. Rapin à Rome; — *Discours académique sur la comparaison entre Virgile et Homère*; Paris, 1668, in-4°; trad. en latin (Utrecht, 1684, in-8°), en anglais et en allemand : ce morceau, lu chez le président de Lamoignon, ne consiste guère qu'en deux ou trois antithèses assez ingénieuses; — *Elogium Fr. Foucquet*; Paris, 1669, in-fol. : il s'agit de l'archevêque de Narbonne; — *Observations sur les poëmes d'Horace et de Virgile*; Paris, 1669, 1674, in-12; trad. en latin; — *Discours sur la comparaison de Démosthène et de Cicéron*; Paris, 1670, 1676, in-12; trad. en latin et en anglais; — *La Comparaison de Platon et d'Aristote*; Paris, 1671, in-12 : ce parallèle et le précédent ont été jugés de beaucoup inférieurs au premier; — *Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce temps*; Paris, 1672, 1679, in-12 : on y trouve beaucoup d'idées saines, mais fort communes, des textes mal compris et des notions inexactes; — *L'Esprit du christianisme*; Paris, 1672, 1683, in-12, suivi de *La Perfection du christianisme*, Paris, 1673, 1677, in-12; — *Christus patiens, carmen*; Paris, 1674, in-8°; Londres, 1713, in-12; trad. en vers anglais; — *Réflexions sur la Poétique d'Aristote et sur les ouvrages des poëtes anciens et modernes*; Paris, 1674, 1675, in-12; trad. en anglais : « Notre langue, dit Goujet, n'a point de meilleur commentaire de la *Poétique* d'Aristote. » Bayle en fait aussi beaucoup de cas. Le P. Vavasseur, auteur de trois livres d'épigrammes latines, piqué du silence que l'auteur avait gardé à son égard, écrivit des *Remarques* assez dures sur cet ouvrage, et appela son confrère *l'auteur réflexif*. Ce dernier, blessé au vif, riposta avec plus de chaleur que de raison. Lamoignon, qui estimait les deux adversaires, s'entremit, et les obligea de supprimer ce qu'ils avaient publié l'un contre l'autre; — *L'Importance du salut*; Paris, 1675, 1690, in-12; — *Réflexions sur la philosophie ancienne et moderne*; Paris, 1676, in-12 : Bayle y a relevé des erreurs graves; — *Instruction pour l'histoire*; Paris, 1677, in-12; trad. en anglais : ce traité, qui devait être appelé, d'après Lenglet-Dufresnoy, la rhétorique des historiens, contient des règles vagues et beaucoup de lieux communs; Tacite y est traité de « grand biaiseur, qui cache un fort vilain cœur sous un fort bel esprit »; — *La Foi des derniers siècles*; Paris, 1679, 1702, in-12; trad. en allemand et en espagnol; — *Epistola ad card. Cibo*; Paris, 1680, in-8°; — *Les Artifices des hérétiques*; Paris, 1681, 1726, in-12 : traduction libre du traité *De fraudibus hæreticorum* du P. Gilles Estrix; — *La Comparaison de Thucydide et de Tite-Live*; Paris, 1681, in-12; trad. en anglais et en allemand; — *La Vie des Prédestinés dans l'éternité*; Paris, 1684, in-4° et in-12; — *Du Grand et du Sublime dans les mœurs et dans les différentes conditions des hommes, et quelques observations sur l'éloquence des bienséances*; Paris, 1686, in-12 : le traité du sublime n'est qu'un recueil des éloges de Louis XIV, de Lamoignon, de Turenne et de Condé; — *L'Oraison sans illusion*; Paris, 1686, in-12. Le P. Rapin est encore l'auteur d'une *Histoire du jansénisme*, « grand ouvrage, dit Bouhours, auquel il avait travaillé pendant plus de vingt ans », qu'il avait achevé et dont le manuscrit paraît avoir été perdu. Les poesies de Rapin ont été recueillies plusieurs fois (*Poemata*

omnia; Paris, 1681, 2 vol. in-12, et 1723, 3 vol. in-12; Venise, 1734, in-12). Quant à ses écrits religieux et littéraires, ils ont été l'objet des éditions suivantes; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, et 1709-1710, 3 vol. in-12; La Haye, 1725, 3 vol. in 12. P. L.

Bouhours, *Vie du P. Rapin*, dans le t. II des *Poemata*, éd. 1723. — Niceron, *Mémoires*, XXXII. — *Hist. des ouvrages des Savants*, nov. 1687, p. 413. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Baillet, *Jugem. des Savants*. — Goujet, *Bibl. française*. — Sotwel, *De scriptor. Soc. Jesu*. — Lambert, *Hist. littér. de Louis XIV*, II.

RAPIN, sieur DE THOYRAS (*Paul* DE), historien français, né le 25 mars 1661, à Castres, mort le 16 mai 1725, à Wesel (Hollande). Il descendait d'une famille savoisienne, dont une branche (1) s'établit en France, dans le seizième siècle. Son père, Jacques de Rapin, était avocat près la chambre de l'édit à Castres, ou il avait épousé, le 24 janvier 1654, Jeanne (2), sœur de Paul Pellisson; il mourut le 18 août 1685. Le jeune Paul fit de bonnes études à l'académie protestante de Saumur, et se fit recevoir avocat en 1679. Après la suppression de la chambre mi-partie, il demanda vainement à son père d'embrasser le métier des armes, qui convenait mieux à son humeur, susceptible et belliqueuse. Au lieu de pratiquer le barreau, il profita du séjour de sa famille à Toulouse pour étudier la littérature ancienne, les mathématiques et la musique. La mort de son père et la révocation de l'édit de Nantes, qui survint presque aussitôt, lui permirent de s'abandonner à ses goûts. Il quitta la France avec son plus jeune frère (mars 1686), et se rendit en Angleterre; n'ayant pu y trouver de l'emploi, il passa en Hollande, où il fut admis dans la compagnie de cadets formée par Daniel de Rapin, son cousin germain. Bientôt après il suivit Guillaume d'Orange en Angleterre (1688). Nommé enseigne dans le régiment de lord Kingston (1689), puis lieutenant et aide de camp du lieutenant général Douglas, il prit part à l'expédition d'Irlande, et reçut au siége de Limerick une blessure dangereuse. Il avait le grade de capitaine lorsqu'en 1693, sur la recommandation de Ruvigny, il fut rappelé à Londres pour y servir de gouverneur au jeune duc de Portland. A cette époque c'était un homme grave et réfléchi; il parlait l'anglais, l'italien et l'espagnol; il possédait bien les auteurs anciens, était bon musicien et avait en histoire et en mathématiques des connaissances peu communes. Il prit au sérieux l'éducation dont la surveillance lui était confiée, et accompagna son élève dans ses voyages en Allemagne, en Italie et même en France. Ses engagements étant exactement remplis, Rapin se retira d'abord à La Haye, où il avait épousé, en 1699, une jeune Française, Marianne Testard; mais sa famille s'étant accrue et n'ayant qu'une modique pension de 100 livres sterling, que lui avait accordée Guillaume III, il se transporta dans la petite ville de Wesel, où il pouvait vivre avec plus d'économie (1707). Ce fut là qu'il écrivit l'*Histoire d'Angleterre*, ouvrage pour lequel il avait réuni de nombreux matériaux; l'application extrême qu'il apporta dans ce travail abrégea ses jours. Rapin a été apprécié diversement comme historien, et on lui a fait tour à tour un crime ou un mérite de la religion où il était né. Il serait inexact de l'accuser de partialité révoltante et surtout de n'avoir cherché dans l'histoire qu'un prétexte de décrier la France ou de venger ses injures personnelles. « L'Angleterre, dit Voltaire, lui fut longtemps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce royaume, et de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti; c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchant de la perfection qu'on exige de ces ouvrages. » On peut ajouter qu'il n'a été inspiré en écrivant que par l'amour des lois et de la liberté. Au reste, il a un style clair, rapide, bien que peu châtié; il classe les faits avec méthode, raconte avec autant d'exactitude qu'il lui est possible, et prend soin de citer ses autorités. L'*Histoire d'Angleterre* (La Haye, 1724, 8 vol. in-4°), comprend depuis l'établissement des Romains dans la Grande-Bretagne jusqu'à la mort de Charles Ier, elle a été continuée jusqu'à la mort de Guillaume III par David Durand (La Haye, 1734, 2 vol. in-4°). La meilleure édition de l'ouvrage ainsi complété et augmenté de différents morceaux est celle de Lefebvre de Saint Marc (La Haye, 1749 et suiv., 16 vol. in-4°). Il a été abrégé par Falaiseau (ibid., 1730, 3 vol. in-4° ou 10 vol. in-12), et traduit en anglais par Nicolas Tyndal (Londres, 1725-1731, 15 vol. in-8°), avec une continuation par Ledyard (ibid., 1732-1736, 3 vol. in-fol.). On doit encore à Rapin une remarquable *Dissertation sur les whigs et les torys*, La Haye, 1717, in-12, trad. en anglais et réimpr. dans le t. 1er du *Citateur politique* (Paris, 1820).

La descendance de Toyras de Rapin s'est continuée jusqu'à nos jours en Hollande et en Prusse. P. L.

(1) Ceux qui vinrent en France étaient quatre frères : l'un fut aumônier de Catherine de Médicis, et les autres suivirent leur épée au service des huguenots. Le plus jeune, *Philibert*, sieur de Rapin de Thoyras, est connu par sa fin tragique. Il était surintendant de la maison du prince de Condé. Envoyé à Toulouse de la part du roi pour y donner avis de l'édit de pacification signé à Longjumeau, il était à peine arrivé dans sa maison de campagne, située près de Grenade, que le parlement le fit arrêter, instruisit son procès en trois jours, et le condamna à avoir la tête tranchée, malgré l'amnistie qui venait d'être rendue (13 avril 1568). Les calvinistes de Montauban coururent aux armes, mirent tout à feu et à sang aux environs de Toulouse, et Coligny fit inscrire ces mots : *Vengeance de Rapin* sur les ruines des bastides qui appartenaient aux magistrats.

(2) Lors de la révocation, elle refusa d'abjurer, et se cacha dans les environs de Castres; sa retraite fut révélée par un de ses gendres, et Pellisson, son frère, alors tout-puissant à la cour, avouait dans une lettre confidentielle qu'il ne serait pas fâché qu'on l'enfermât, tout en ayant l'air d'intercéder pour elle. Après avoir été séquestrée dans un couvent, elle fut chassée de France, et se rendit à Genève, où elle languit jusqu'à sa mort, arrivée en 1705.

Chaufepié, *Dict. hist.* — Nayral, *Biogr. castraise.* — Marturé, *Hist. du pays castrais.* — Haag frères, *France protest.*

RAPINAT (***), administrateur français, né vers 1750, à Colmar, où il est mort, en 1818. Il était, avant la révolution, avocat au conseil souverain d'Alsace. Beau-frère de Rewbell, qui fut membre du Directoire, il suivit sa fortune, et fut d'abord employé aux archives, puis adjoint au commissaire ordonnateur Le Carlier et envoyé en Suisse pour y organiser les finances, ou plutôt pour y lever des subsides. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup d'âpreté, et souleva des réclamations générales. Il n'est pas prouvé que ce fut dans un intérêt personnel qu'il ait jamais agi; mais ses fonctions étaient forcément vexatoires et son nom prêtait beaucoup à l'épigramme. Saint Albin dit de lui :

Le pauvre Suisse qu'on ruine
Voudrait bien qu'on examinât
Si Rapinat vient de *rapine*,
Ou rapine de *Rapinat*.

Rapinat fut vivement attaqué par un écrivain suisse, Usteri. Il était naturel que la France s'emparât des caisses appartenant aux anciens cantons aristocratiques, pour payer les frais de la guerre. Rapinat eut donc l'ordre de mettre les scellés sur toutes les caisses publiques, ainsi que sur les magasins et arsenaux. Les Suisses trouvèrent fort mauvais qu'on s'emparât de leur pécule. Rapinat prit sur lui de purger le gouvernement et les administrations helvétiques; il frappa les anciennes familles nobles d'une levée de quinze millions; exigea la démission des deux directeurs Bay et Pfiffer, celle du ministre des affaires étrangères et la dissolution des chambres administratives de Berne et de Lucerne. La rudesse avec laquelle il prit ces mesures mit les torts de son côté. Accusé d'arbitraire et de concussion par ses administrés, il publia un *Précis des opérations du citoyen Rapinat en Helvétie;* 1799, in-8°. Ce panégyrique fut réfuté par le gouvernement helvétique, et le Directoire, cédant à la clameur générale, rappela son trop zélé commissaire. En 1805 Rapinat fut nommé conseiller à la cour de Colmar et exerça ces fonctions jusqu'à la restauration. A. L.

Le Moniteur universel, an VI, an VII, an VIII. — *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

RAPINE (*Charles*), historien français, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il appartenait à une ancienne famille du Nivernais, qui avait produit dans le quinzième siècle un religieux célestin, *Claude* RAPINE, auteur de plusieurs ouvrages savants sur la théologie et la philosophie. Charles avait fait profession dans l'ordre des Récollets. Parmi ses nombreux écrits latins et français, on remarque : *Histoire générale des frères Mineurs appelés Récollets, Réformés ou Déchaux* (Paris, 1631, in-fol.), et *Annales ecclésiastiques de Châlons en Champagne* (Paris, 1636, in-8°).

Moréri, *Grand Dict. hist.*

RAPONDI (*Dino* ou *Jodino*), célèbre marchand italien, né à Lucques, avant 1350, mort à Bruges, en 1414 ou 1415. Il vint de bonne heure en France, et y pratiqua ce commerce universel, qui était le fait des *lombards*. Il avait trois maisons principales, à Montpellier, à Paris et à Bruges. Celle de Montpellier était l'entrepôt d'un vaste trafic maritime qu'il entretenait avec le midi de l'Europe et les Échelles du Levant. Son hôtel, sis à Paris, rue de la Vieille-Monnaie, comptait pour une des merveilles de la capitale. Rapondi devint le plus riche lombard de son temps. Fournisseur du roi, de la cour et des princes, il leur vendait les riches étoffes de drap d'or et de soie, les fourrures précieuses, les joyaux, les curiosités d'outre mer, telles que l'ambre, la *corne de licorne*, etc., les livres somptueusement enluminés et reliés, et mille autres denrées ou marchandises. Il faisait en outre le commerce des métaux précieux, le change et la banque (1). Dès 1369, étant à Bruges, il prêta au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, une grosse somme de deniers, lorsque ce prince épousa Marguerite de Flandre. Il était déjà maître d'hôtel et conseiller de Philippe. Ces rapports devinrent plus étroits. Rapondi aida puissamment le duc à construire sa chartreuse ou Sainte-chapelle de Dijon. Il acquit par là des titres à la haute prérogative qui lui fut accordée après sa mort, d'être représenté dans ce cimetière de famille, réservé à la dynastie des ducs de Bourgogne de la maison de Valois. En 1389, Rapondi, marchant suivant la cour, accompagnait Charles VI, roi de France, dans son voyage du midi. Arrivé à Avignon, le roi était déjà malade de l'infirmité qui désola un peu plus tard le reste de sa vie et la France entière. Dino Rapondi fit exécuter, par ordre du roi, un *ex-voto*, qui fut placé sur la tombe du bienheureux Pierre de Luxembourg (*voy.* ce nom), pour obtenir la guérison du monarque. Cet *ex-voto* consistait en une effigie de cire, qui représentait le roi, de grandeur naturelle. Dino Rapondi reçut 160 francs d'or, le 1er novembre 1389, pour s'indemniser de la dépense. En 1396 eut lieu la funeste expédition de Boucicaut à Nicopoli. Parmi les princes français demeurés prisonniers du Turc, Philippe de Bourgogne comptait son propre fils, Jean sans Peur. Le duc, pour délivrer ce prince, invoqua l'aide du riche et puissant Rapondi, dont les navires communiquaient incessamment avec les puissances levantines. Grâce aux comptoirs des lombards établis dans les Échelles, grâce aux correspon-

(1) Il existe au cabinet des titres plusieurs quittances originales, sur parchemin, signées en autographe *Jodino* (peut-être *Io Dino*) *Rapondi*. Il s'intitule bourgeois et marchand de Paris. Le sceau est de cire rouge. Il présente un écu penché et timbré d'un cimier. Le blason paraît être composé de six fleurs semblables à celles de la centaurée, posées 3, 2, 1. En italien *rapontico* est le nom de la plante appelée vulgairement *rhubarbe des moines*.

génois du marchand de Lucques, grâce
, à l'or et aux avances de Dino Rapondi,
sans Peur fut rendu à la liberté.
lippe le Hardi mourut en 1404, à Notre-
de Halle, en Brabant. Un luxe inouï fut
é pour ses funérailles. Dino Rapondi
a souverainement à cette pompe. Chaque
ù séjourna le corps du duc reçut, par ses
une pièce de drap (1) de Lucques. Dino
ait son maître jusqu'à sa dernière demeure,
par les soins du duc et de Rapondi, c'est-
jusqu'à la chartreuse de Dijon.
sans Peur, débiteur de Dino Rapondi,
tinua la faveur et l'intimité dont il avait
récédemment auprès du duc Philippe. En
lorsque le meurtre de Louis duc d'Or-
fut résolu, Jean, auteur de cette machi-
, osa s'en ouvrir au vieux confident ita-
sa famille. Rapondi prêta son concours à
leux coup de main, avec un dévouement
are chez un marchand, car ce coup de-
ruiner. Pendant que l'assassinat s'exécu-
Paris, Dino avait été dépêché à Bruges.
cruta une troupe de Flamands, destinée à
main forte au duc, pour retourner sain
f dans ses États de Bourgogne. Dino Ra-
et les siens étaient fournisseurs de Louis
ans, l'un des princes les plus riches et
les plus dépensiers de son siècle. L'an-
du petit État de Lucques atteste que la
de Louis causa un dommage mortel au
rce de cette ville.
Rapondi finit ses jours à Bruges. Il fut
à Saint-Donat, où sa famille avait une
e et où se vit pendant des siècles son épi-
Dans la Sainte-Chapelle de Dijon, l'on re-
ait encore vers 1725 la figure en pierre
omme à genoux, vêtu d'une robe longue et
l'une ceinture à laquelle pendait sa grande
carrée. Cette statue, adossée à gauche,
rant, contre un pilier, représentait Dino
li. Un dessin du quinzième siècle, qui
e aujourd'hui, retrace l'effigie de ce per-
e (2). A. V.—V.

et des titres, dossier Rapondi. Comptes des rois
aux archives Soubise, KK 18 à 44. Mémoires
ms. 570 de la Bibliothèque de l'Institut. — La-
Mémoires de Bourgogne, II. — Laborde, Ducs de
ne (Preuves), I et III. — K. de Lettenhove,
Flandre. — Guillebert de Metz, Paris au quin-
siècle. — D. Plancher, Hist. de Bourgogne, III.
Cambio, Chronicon Lucense, ap. Muratori,
m Italici, t. 18, col. 974, 984. — Vallet de Viri-
ort de Jean sans Peur, dans le Magasin de li-
1848, p. 384 et s.

P (Jean, comte), général français, né à
, le 27 avril 1773, mort à Paris, le 8 no-
1821. Son penchant pour le métier des
qui fit abandonner le ministère évangélique,
le destinait son père, pour s'enrôler, le
1er mai 1788, dans les chasseurs à cheval. Nommé lieutenant le 1er vendémiaire an III, il chargea, au combat de Sselsham, à la tête d'une centaine de chasseurs, un régiment entier de hussards autrichiens qui avaient jeté le désordre dans l'avant-garde française. Le général Desaix, témoin de cet acte de bravoure, le prit pour son aide de camp. Il fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne et d'Égypte. A Sediman la division Desaix, forte au plus de quinze cents hommes, après avoir forcé dix mille Arabes et trois mille Mamelucks à la retraite, se trouva tout à coup en face de l'artillerie des beys. « Vaincre ou mourir », s'écria le général en montrant les pièces ennemies à son aide de camp. « Vaincre », répondit Rapp, et s'élançant au galop, il renverse tout devant lui, s'empare de l'artillerie, achève la déroute de la cavalerie ennemie, et ramène un grand nombre de prisonniers. Ce beau fait d'armes lui fit décerner sur le champ de bataille le grade de chef d'escadron (15 vendémiaire an VII). A Samanhout, il se précipite dans les retranchements ennemis ; mais, au plus fort de la mêlée, son sabre lui échappe des mains ; sautant de cheval, il le ramasse et continue de combattre malgré les blessures dont il est couvert. Promu au grade de colonel le 26 pluviôse an VII, il suivit son général en Europe, et le vit tomber à Marengo. Bonaparte, qui dans plusieurs circonstance, avait été à même de juger Rapp, le choisit pour aide de camp, lui donna le commandement des Mamelucks de la garde, et le chargea en 1802 de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp, aussi bon diplomate que bon militaire, somma le général Bachmann et les insurgés de Berne de suspendre les hostilités, les menaçant d'appuyer sa sommation par l'entrée des troupes françaises. Grâce à sa fermeté, Fribourg, qui avait été enlevé pendant l'armistice, fut évacué en peu de jours, les émeutes rapidement comprimées et sa médiation acceptée par tous les cantons. De retour à Paris, il accompagna Napoléon dans son voyage en Belgique, et, nommé général de brigade, le 11 fructidor an XI, il partit pour fortifier les bords de l'Elbe. En 1805 le collége électoral du Haut-Rhin venait de l'élire candidat au corps législatif quand la reprise des hostilités contre l'Autriche lui fournit de nombreuses occasions de se signaler. Sa belle conduite à Austerlitz, où il mit la garde impériale russe en déroute, et où il fit de sa propre main le prince Repnin prisonnier, fut récompensée par le grade de général de division (24 décembre 1805), et Napoléon voulut qu'il figurât dans le tableau que Gérard a fait de cette bataille. Dans les campagnes suivantes, en Prusse et en Pologne, il gagna le surnom d'*Intrépide* en pénétrant un des premiers dans Weimar, en dispersant à Nasielsk la cavalerie du général russe Kamienskoi et en déterminant par ses charges brillantes à Golymin l'armée russe à se

(1) d'or ou de soie.
(2) ... lavé in-4° en hauteur. Dans les Mémoires
... servir à l'histoire des ducs de Bourgogne,
... de Thiboc. manusc. de la Bibliothèque de l'Ar-
senal, n° 288), p. 88.

retirer précipitamment. A la valeur chevaleresque il joignait les qualités d'un bon général, la présence d'esprit, le coup d'œil sûr et rapide qui permettent de suppléer aux ordres reçus et de les enfreindre même suivant les circonstances. C'est ainsi qu'envoyé par Napoléon, avec injonction de ne point attaquer, pour soutenir au village d'Essling l'unique bataillon que le comte Lobau avait à opposer aux forces immenses que le prince Charles, un drapeau à la main, dirigeait sur lui, il n'hésita pas, en reconnaissant le danger que courait l'armée française, à prendre vigoureusement l'offensive. « Mourons, dit-il au comte Lobau, mais sauvons l'armée. » Les Autrichiens furent bientôt culbutés; la gauche de l'armée fut dégagée, et cette marche en avant, savante autant que périlleuse, décida de la journée. Rapp fut comblé d'éloges, et Napoléon lui sut gré d'avoir désobéi. Il le nomma comte de l'empire (1er août 1809). De retour à Paris en 1809, Rapp ne craignit pas de blâmer la conduite de l'empereur lors de son divorce avec Joséphine; en récompense de sa franchise, il reçut l'ordre de retourner à Dantzig, dont il avait été nommé gouverneur en 1807. Il n'en reçut pas moins la croix de grand officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1811. Il donna encore une nouvelle preuve de sa sincérité en condamnant hautement le projet d'une expédition au delà du Niémen, dont il prévoyait les funestes résultats. Napoléon lui conserva cependant toute son affection, et le retrouva sur tous les champs de bataille en Russie. Blessé quatre fois à la Moskowa, Rapp se couvrit d'une nouvelle gloire à la journée de Malo-Jaroslawetz, et, joignant ses efforts à ceux du maréchal Ney, sauva toute l'artillerie au passage du Boristhène. Atteint dans cette dernière affaire d'une balle à la tête (c'était sa vingt-deuxième blessure), il s'enferma dans la place de Dantzig, dont la défense lui appartenait. Sa garnison se composait de trente mille hommes provenant des débris de plusieurs armées et appartenant à dix-neuf nations différentes; il sut l'animer d'un même esprit et la soumettre au lien de la même discipline; ce fut avec cette petite armée qu'il put soutenir un siége en règle pendant près d'un an. Le manque absolu de vivres et la perte des deux tiers de ses soldats, enlevés par une cruelle épidémie, le décidèrent à capituler, alors qu'une plus longue résistance n'eût été qu'un acte de témérité funeste. La garnison devait être rendue à la France; mais, contre le droit des gens et la foi des traités, elle fut conduite prisonnière en Russie, où elle subit une rigoureuse captivité. La défense de Dantzig assignera, dans les fastes militaires, un rang distingué au général Rapp. En mémoire de sa belle conduite, les habitants de cette malheureuse ville lui décernèrent une épée enrichie de diamants et sur laquelle était gravée cette inscription : *Au général Rapp la ville de Dantzig reconnaissante.*

Ce fut à Kiow en Ukraine, où il était retenu prisonnier, que Rapp apprit les événements de 1814. Il revint à Paris au mois de juillet suivant, et y fut accueilli avec distinction par Louis XVIII, qui le chargea, en mars 1815, du commandement du 1er corps d'armée pour s'opposer à la rentrée de l'empereur; mais tous moyens de résistance ayant été paralysés par l'entraînement des troupes et par la rapidité de la marche de Napoléon, il se rangea sous les drapeaux de son ancien souverain, qui le nomma, le 16 avril, commandant en chef de l'armée du Rhin et pair de France, le 2 juin suivant. Cette armée, forte de dix mille hommes de troupes régulières et renforcée par les gardes nationales du Haut et du Bas-Rhin, sous les ordres du général Molitor, après avoir soutenu quelques engagements contre un ennemi supérieur, abandonna ses lignes et se replia sous le canon de Strasbourg. Elle fut une des premières à faire sa soumission au nouveau gouvernement, par l'organe de son commandant en chef, qui continua dès lors ses services au roi dans la cinquième division militaire. Rapp se retira, au mois de septembre 1815, dans l'Argovie, au château de Wildenstein. Cependant, en 1817, lorsque le danger des réactions fut passé, il revint à Paris. Une ordonnance royale du 22 juillet 1818 le mit en disponibilité. Créé pair de France le 5 mars 1819, il fut nommé quelque temps après l'un des quatre premiers chambellans et maîtres de la garde robe. Lorsqu'on apprit la mort de l'empereur, Rapp, qui était de service près du roi, loin de déguiser l'affliction qu'il en ressentit, se retira dans son appartement en fondant en larmes. Louis XVIII, respectant sa douleur, ne lui en témoigna que plus d'estime et d'attachement. Par suite des fatigues de la guerre et de ses nombreuses blessures, la santé de Rapp se trouvait profondément altérée. Une mort prématurée l'enleva, à l'âge de quarante-neuf ans à peine. Remarquable par sa franchise et l'aménité de ses mœurs, naturellement humain, porté à la douceur et à la bienfaisance, il se plut toujours à alléger pour les peuples vaincus les calamités de la défaite, et n'usa jamais de son crédit que pour défendre les opprimés. Sa modération le fit choisir par la plupart des princes allemands pour leur intermédiaire auprès de l'empereur. Lors de la campagne de Prusse, un prince étranger convaincu d'entretenir une correspondance secrète et coupable allait être condamné et exécuté; Rapp obtint un sursis, et ménageant à la femme de ce malheureux et à ses enfants une entrevue avec Napoléon, il parvint, en joignant ses supplications aux leurs, à obtenir le pardon qu'ils sollicitaient. On a publié sous son nom des *Mémoires* (1823, in-8°), qui paraissent avoir été rédigés sur des papiers de famille. Au mois d'avril 1805, il avait épousé, par ordre de l'empereur, la fille d'un riche fournisseur, Mlle Vanderberg, dont il ne tarda pas à se séparer. Son nom se

nscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, statue de bronze, exécutée par M. Bar- i a été érigée, en 1858, à Colmar. A. A.

le la Légion d'honneur. — Spectateur mili- De Courcelles, Hist. des généraux français. ur universel.

RIO (*Giambattista*), médecin italien, 517, dans la province de Novare, mort , à Pavie. Après avoir étudié la méde- Milan et à Pavie, il alla prendre à Pa- diplôme de docteur, et fut appelé à Ve- pendant vingt-deux ans il enseigna le la rhétorique avec beaucoup de réputa- fit notamment admirer son éloquence harangua, en 1571, dans l'église de Saint- r la victoire de Lépante; le discours il prononça en cette occasion eut plu- is les honneurs de l'impression. Il alla à Rome, où le pape Pie IV lui offrit s appointements; mais le séjour de le ne lui plut point, et il préféra d'ac- Pavie une chaire de belles-lettres. Phi- qui l'avait connu lors de son passage en 1548, fit plus tard de vains efforts ttirer en Espagne. Ce savant médecin a lu grec en latin plusieurs ouvrages de ère, d'Oribase, de Xénocrate, ainsi que *mentaires* de Galien sur quelques traités rate, et ceux de Jean Philoponus sur la e d'Aristote.

Theatro d'huomini letterati. — De Thou et Éloges.

AS (*Bernard*), appelé à tort *Bascat*, nousin, mort à Avignon, en 1353. Il était on quelques auteurs, à Clément VI et VI (1), papes limousins. Il s'éprit, jeunesse, d'une jeune Avignonnaise, nom- stance des Astoands, et la chanta dans ies. La mort lui ayant ravi celle qu'il il en eut un si grand chagrin qu'il se célibat, et ne s'occupa plus que de théo- de jurisprudence. Au rapport de Pos- composa des sermons en langue pro- Les poésies de Rascas étaient intitulées *oysinadas de l'amour Recalvial* (2), r de Nostradamus attribue aussi à Ber- Ventadour; *Las elegias, las serenadas.* mourut très-riche, et consacra la majeure e sa fortune à faire construire et à doter de Saint-Bernard d'Avignon. Il avait a partie sa grande fortune à la cour des ns pontifes et auprès d'Adhémar, évêque eille, qui, le sachant homme de bien et sconsulte, lui avait donné la judicature rres et seigneuries. AUDOIN (de Limoges).

le des Iles d'or. — Du Verdier et La Croix du *Maine*. — Nostradamus, *Histoire et chronique de* p. 399 et suiv. — Martenne, *Thesaurus anecd.*, 1049 et 1050. — Possevin, *Apparatus sacer*, (il l'appelle *Pascatius*). — J. Collin, *Lemovici*

les biographes font limousin Bernard Rascas; VI l'appelle pourtant *miles avenionensis*.
ysinadas, coups qui se donnaient avec des sa- s de sable.

illustres. — Vitrac, *Feuille hebd. de Limoges*, 2 avril 1777, n° 14, p. 57.

RASCAS. *Voy.* BAGARRIS.

RASCHE (*Jean-Christophe*), numismate allemand, né à Schorbda, près d'Eisenach, en 1733, mort le 21 avril 1805, à Unter-Massfeld, près de Meiningen. Il fut pasteur à Massfeld, près de Meiningen, et publia : *Urtheile über das Verhalten der Menschen* (Jugements sur la conduite des hommes); Francfort, 1756-1758, in-8°; — *Kleinigkeiten* (Bagatelles); Helmstædt, 1768, in-8°; — *Lexikon abruptionum quæ in numismatibus Romanorum occurrunt*; Nuremberg, 1777, in-8°; — *Numismata rarissima Romanorum a J. Cæsare ad Heraclium*; ib., 1777, in-8°; — *Die Kenntniss antiker Münzen* (La connaissance des médailles); ibid., 1778-1779, 3 parties, in-8°; — *Lexicon universæ rei numariæ veterum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis*; Leipzig, 1785-1794, 6 vol. in-8°; avec un volume de *Suppléments*; ibid., 1802; — des poésies, plusieurs opuscules de morale et d'histoire, des articles dans quelques recueils, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI et X. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

RASCHED-B'-ILLAH (*Abou-Djoafar el Mansour*), né en 500 de l'hégire (1091), mort en 532 de l'hég. (1123), trentième calife abbasside, succéda à son père Abou Mansour el Fadhel el Moustarechedb'-illah, qui fut assassiné, le 19 août 1135, en revenant de Meraghé, où il était allé faire sa soumission au sultan, en s'engageant à payer un tribut annuel de quatre cent mille dinars. Rasched B'-Illah, ayant accepté les conditions faites à son père, fut proclamé calife, à Bagdad, le 8 septembre 1135 (27 dzou-el-kaada 1135). Mais le jour fixé pour le payement du tribut il leva l'étendard de la révolte, et se déclara indépendant; après avoir chassé de Bagdad les parents et les partisans du sultan Messaoud, il reconnut comme souverain Daoud, neveu de l'empereur seldjoucide. Après avoir remporté quelques victoires, Rasched-B'-Illah fut obligé de se retrancher à Mossoul, avec Daoud; après un siége qui ne dura pas moins de deux mois et dix jours, la division s'étant mise entre lui et le compétiteur à l'empire, Rasched-B'-Illah fut forcé de sortir de la ville et de chercher un refuge dans l'Adzerbaïdjan. C'est dans cette province qu'il essaya de réorganiser son armée et qu'il forma une nouvelle ligue avec Daoud contre le sultan Messaoud. Mais la fortune les ayant trahis de nouveau, Rasched-B'-Illah fut obligé de chercher son salut dans la fuite; en arrivant à Hamadan, sur la route d'Ispahan, il fut assassiné par un de ses esclaves. F. PH.

Weil, *Geschichte der Khalifen.*

RASCHED-ED-DIN (*Fadhel-Allaz-ben-Omad-ed-din-abou-el-Khrin-ibn-ali*), surnommé *El Thebib* (le Médecin), né à Hamadan (ancienne Médie), mort vers 1320, dans un âge avancé. Médecin des princes mongols qui ré-

gnaient en Perse vers le quatorzième siècle, il sut conquérir les faveurs du sultan Ghazan-Khan, qui l'éleva au vizirat, position qu'il conserva sous les règnes des successeurs de ce prince, El Djiaïtou-Khouda, Bendé-Mohamed et Bahadour-Schah-abi-Saïd. C'est sous son vizirat que fut fondée la ville de Soultania, résidence impériale des monarques de la Perse. Rasched-ed-din est célèbre par le grand ouvrage qu'il composa sous le titre de *Djamââ el Touarikh er-Rachedi* (Réunion des annales, par Rached-ed-din). L'auteur entreprit cet ouvrage vers l'époque de la mort de Ghazan-Khan, et le continua par les ordres de son successeur, Khouda-Bende El Djiaïtou. Cet immense travail est un spécimen très-curieux de la littérature orientale; il commence, comme font ordinairement les musulmans, par les louanges à Dieu, les éloges du prophète; il s'étend ensuite avec une prolixité fatigante sur les nombreuses qualités du prince régnant et sur ses belles actions; puis il donne l'histoire de Djenguis-Khan, de ses ancêtres et de ses descendants, depuis Japhet, fils de Noé, jusqu'au règne du sultan El Djiaïtou; Rasched-ed-din fait précéder cette vaste étude généalogique d'une préface dans laquelle il explique aux lecteurs toutes les difficultés qu'il a eu à vaincre pour donner à un ouvrage aussi étendu le ton de vérité que l'on a le droit d'attendre de tout historien scrupuleux; il parle des recherches qu'il a été obligé de faire, des peines infinies qu'il a eu à concilier les textes des mémoires qu'il avait entre les mains; enfin, il indique les moyens qu'il a employés pour démêler le vrai du faux. Malgré sa diffusion, cette partie de son œuvre n'est pas la moins curieuse à étudier; cette longue préface se termine par l'indication de l'ordre dont il dispose les matières. Son œuvre est divisée en trois parties : la première partie comprend l'histoire généalogique de tous les peuples connus sous les noms de Turcs et de Tatars; il en fait remonter l'origine à Turk, fils de Japhet, qui fut le père des Tatars, des Khataïens et des Mongols; il suit la filiation des souverains jusqu'à Djenguiz-Khan, qu'il fait descendre de Mongoul-Khan, frère jumeau de Tatar-Khan : ces deux frères, selon Rasched-ed-din, furent les fondateurs des nationalités tatares et mongoliques; c'est à la suite de cette monographie très-remarquable qu'il fait l'histoire des enfants du grand conquérant mongol, de ses généraux et de tous les princes contemporains de son époque. La seconde partie renferme : l'histoire d'El Djiaïtou, fils d'Aïgoun, qui se fit appeler *Khouda-Bendé* (serviteur de Dieu) lorsqu'il eut embrassé le mahométisme; il s'étend beaucoup sur la vie de ce prince, qui mourut en 716 de l'hégire (1316 J.-C.), celle des prophètes, des califes depuis Adam jusqu'en l'an 1301 de J.-C.; cette partie contient également une revue théologique de toutes les religions connues à cette époque, enfin les annales des peuples de la Chine, de la Tartarie, du Cachemire, de la partie orientale de l'Europe et des Hébreux. La troisième partie, intitulée *Dzil* (Appendice), est la réunion de toutes les connaissances géographiques d'alors. Cette dernière partie est excessivement rare, et les bibliothèques de l'Europe n'en possèdent qu'un seul exemplaire, au British Muséum à Londres. La Bibliothèque impériale possède sous le n° 68 *a* une belle copie des deux premières parties de cet ouvrage, due au célèbre calligraphe Messaoud ben-Abdallah, qui l'exécuta en 837 de l'hégire (1418 J.-C.), pour la bibliothèque d'un sultan qui régnait en Perse à cette époque. Rasched-ed-din est également l'auteur d'une Somme théologique. La Bibliothèque impériale possède un magnifique exemplaire de cet ouvrage, sous le n° 356.

Rasched-ed-din mourut misérablement, assassiné par les ordres de Abou-Saïd, fils d'Al-Djiaïtou, qui autorisa ce meurtre pour complaire à son favori l'émir Djiouban. Florian PHARAON.

D'Ohsson, *Histoire des Mongols*. — Quatremère, *Collection orientale*. — Rasched-ed-din, *Djamââ el-Touarikh er-Rachedi*, ms. gr. in-fol., 68 A, Bibliothèque impériale. — Morley, *Catalogue descriptif des manuscrits persans*; Londres.

RASCHI (*Salomon*), célèbre rabbin français, né à Troyes, en 1040, mort en 1105. Il appartenait à une famille rabbinique du nom générique d'Ishak. Le nom de Raschi, sous lequel il est connu, n'est que la réunion des initiales des mots Rabbi Scheloumou Ishak. Il fut initié de très-bonne heure par son père aux études théologiques; aussi conserve-t-il de nos jours encore une très-grande autorité parmi les juifs, qui considèrent ses commentaires du Talmud comme œuvres d'inspirations divines; son style est généralement mystique, et il accorde, avec une trop grande facilité, place aux anecdotes bibliques et aux historiettes et allégories de la tradition. Quoi qu'il en soit, Raschi fut le seul rabbin de son siècle dont la France puisse s'honorer. Casuiste sévère, théologien consciencieux, il n'eut qu'un but, celui de ramener à l'appréciation rationnelle l'interprétation du texte saint. Pour s'instruire il n'avait pas craint, à une époque où c'était un très-grand danger, d'aller chercher l'opinion des académies hébraïques qui florissaient en Égypte, en Perse, en Espagne, en Italie, en Grèce et en Allemagne. Les ouvrages les plus remarquables de ce docte rabbin sont : *Commentarius in canticum ecclesiastes*, *Ruth*, *Ester*, *Daniel*, *Esdram*, *Nehemiam*; Naples, 1497, in-4°; — *Commentarius in Talmud*; Venise, 1520; — *Commentarius in Pentateuchum*; Reggio, 1475, in-4°; plusieurs éditions; — *Commentarius in Pirkè Avoth*; Venise, 1605; — *Quæsita et responsa*; — *Observationes in Alphes*; Venise, 1521; — *Le Paradis*; — *Commentarius in Medres Rabba*: ce commentaire est attribué à Rabbi Samuel Meir; — *Commentaires sur le décalogue*; — *De l'unité de Dieu*; — *L'Œil d'Israel* (Bibliothèque

de Leyde); — *L'Art de conserver la santé :* ouvrage de médecine que Sobtoi prétend avoir vu dans la bibliothèque d'Oppenheimer. Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, Raschi a laissé des sentences religieuses et des prolégomènes de la Bible d'après Siméon de Mein, Colas de Lyros, auteurs chrétiens qui l'ont souvent mis à contribution. Raschi est, dit-on, l'auteur d'un ouvrage qui mit fin aux discussions qui s'étaient élevées entre les rabbins sur les mystères de la prédestination et du libre arbitre. F. PH.

Wolf, *Bibliotheca hebraica.* — Basnage de Beauval, *Hist. des Juifs*; Rotterdam, 1606. — Rossi, *Dizion. hebr.*

RASCHID. *Voy.* HAROUN.

RASK (*Ramus-Christian*), savant philologue danois, né le 22 novembre 1787, à Brendekilde, village de l'île de Fionie, mort le 14 novembre 1832, à Copenhague. Fils d'un tailleur, qui jouissait de quelque aisance, il montra de bonne heure le goût le plus prononcé pour l'étude. Tout en faisant ses humanités au collége d'Odensée, il apprit tout seul et sans le secours d'une grammaire la langue islandaise, et commença aussi l'étude des antiquités scandinaves. Inscrit en 1807 à l'université de Copenhague, il s'acquit la protection de Nyerup, qui lui facilita les moyens de continuer avec succès ses recherches sur les langues et les littératures du Nord; aussi fut-il à même de publier dès 1811 une grammaire islandaise, de beaucoup supérieure à ce qui avait été jusque-là tenté dans ce genre. Après avoir obtenu en 1812 un emploi à la bibliothèque de l'université, il accompagna dans cette même année Nyerup dans un voyage archéologique en Suède et en Norvège. En 1813 il reçut du gouvernement une pension pour aller compléter en Islande même ses connaissances sur l'idiome, les *sagas* et l'histoire de ce pays. Après un séjour de deux ans dans cette île, il revint à Copenhague, où il fut nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'université. Ayant jusque-là approfondi dans tous leurs détails les diverses langues du Nord, il se mit alors à les comparer avec les idiomes de l'Asie, qu'il résolut d'aller étudier dans les pays où on les parlait, projet qu'une subvention du gouvernement le mit à même de réaliser. Après avoir passé l'année 1817 à Stockholm, où il publia la première édition critique et complète des deux *Edda*, il se rendit en mars 1818 à Saint-Pétersbourg, et il s'y prépara avec ardeur à l'étude des langues orientales, principalement du sanscrit, de l'arabe et du persan, tout en apprenant comme en se jouant le russe et le finnois. Dans l'été de 1819 il partit pour Astracan, où il arriva au mois d'août et où il resta six semaines, occupé d'étudier le tartare. Il traversa ensuite le pays des Turcomans, et arriva le 8 novembre à Tiflis, où il passa l'hiver. Au printemps de 1820 il se rendit en Perse, et demeura quelque temps à Téhéran, menant de front l'étude du persan, du mongole et du mantchou. Mais la cherté des vivres et l'affaiblissement de sa santé, causée par ses veilles continuelles, lui firent bientôt quitter la Perse; il se dirigea par Schiras sur Bombay, où il s'occupa pendant trois mois de sanscrit, d'indoustani, de zende et de pelvi. Recevant le meilleur accueil des autorités anglaises, il fréquenta plusieurs savants brahmannes, qui, le sachant étranger à la race qui a conquis leur pays, ne firent pas de difficultés à lui céder plusieurs manuscrits, qu'il ajouta à ceux qu'il avait déjà réunis. A la fin de l'année il commença à parcourir l'intérieur de l'Inde, et visita pendant 1821 Gwalior, Benarès, Serampore, ainsi que Calcutta et Madras. Après avoir ensuite passé un mois à Trankebar, il se rendit à Ceylan, où il s'occupa surtout de cingalais, de pali et d'élu; il revint ensuite pour quelques mois aux Indes, et s'embarqua enfin le 1er janvier 1823, pour Copenhague, où il arriva le 5 mai, avec un trésor des plus rares manuscrits orientaux, dont la plus grande partie fut placée à la bibliothèque de l'université, où il reprit ses fonctions. Nommé en 1825 professeur d'histoire littéraire, il eut peu de temps après la malheureuse idée de vouloir réformer l'orthographe danoise; l'ouvrage étendu qu'il publia sur ce sujet suscita une polémique violente, qui l'empêcha pendant quelque temps de mettre suffisamment à profit son immense savoir; il persista avec obstination dans son entreprise au point de ne plus rien publier dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Copenhague et d'autres sociétés savantes, qui ne voulaient pas admettre la nouvelle orthographe qu'il proposait. Appelé en 1828 à la chaire des langues orientales, il devint en 1829 conservateur en chef de la bibliothèque de l'université, et fut de plus chargé en 1831 de la chaire d'islandais. Rask était membre de l'Académie de Copenhague, de celle de Saint-Pétersbourg, de la Société de littérature de Londres, de la Société asiatique de Calcutta, etc.; il avait fondé en 1816 la Société de littérature islandaise, dont il fut à plusieurs reprises président. D'un caractère irritable et défiant, Rask vivait loin du monde, et consacrait tout son temps à la lecture ou à la méditation; doué d'aptitudes extraordinaires pour les recherches linguistiques, il doit être cité parmi les premiers fondateurs de la philologie comparée, une des plus belles conquêtes de la science moderne.

On a de Rask : *Vejledning til det Islandske eller gamle nordiske Sprog* (Règles de la langue islandaise ou l'ancienne langue du Nord); Copenhague, 1808, in-12; trad. en suédois et en anglais, Londres, 1843 : une partie, qui traite de la *Versification islandaise*, a été traduite en allemand, Berlin, 1830; — *Lexicon islandico-latino-danicum*, de Biœrn Haldorson; Copenhague, 1814, 2 vol. in-4°; — *Angelsaksik Sproglære* (Grammaire anglo-saxonne); Stockholm, 1817, in-8°; trad. en anglais, Co-

penhague, 1830; — *Undersøgelse om det gamle nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse* (Recherches sur les origines de la langue islandaise, ou l'ancienne langue du Nord); Copenhague, 1818, in-8°, couronné par l'académie de cette ville; trad. en allemand, Hambourg, 1819. ce remarquable travail conduisit Jacques Grimm (voy. ce nom) à sa belle découverte du déplacement des consonnes dans les langues germaniques; — *Snorra Edda*, Stockholm, 1818, suivi de *Edda Sæmundar*; ibid., 1818, in-8° : première édition critique et complète de ces deux monuments de la mythologie scandinave, dont Rask avait déjà donné avec Nyerup une traduction danoise, Copenhague, 1808; — *Specimina literaturæ islandicæ veteris et hodiernæ magnam partem anecdota*; Stockholm, 1819, in-8°; — *Singalesisk Skriftlære* (Sur l'écriture cingalaise); Kolombo, 1822; — *Frisisk Sproglære*; Copenhague, 1825; trad. en allemand, Fribourg, 1834; — *Forsøg til en videnskabelig dansk Retskrivning* (Essai d'une orthographe danoise scientifique), ibid., 1826; — *Hermod* : Mémoires de la Société de littérature islandaise, pour les années 1826 et 1836; — *Den gamle ægyptiske Tidsregning* (L'ancienne chronologie égyptienne); ibid., 1827; trad. en allemand, Altona, 1830; — *Italiensk Formlære* (Grammaire italienne, sans la syntaxe); ibid., 1827; — *Vejledning til Akra-Sprog et påkysten Ginea* (Grammaire de la langue Acra des côtes de Guinée); ibid., 1828; — *Den ældeste hebraiske Tidsregning* (La plus ancienne chronologie hébraïque), ibid., 1828; — *Literaturbladed*, revue pour la littérature étrangère, ibid., 1829; — *A grammar of the danisch language*; ibid., 1830; — *Kortfattet Vejledning til det oldnordiske eller gamle islandske Sprog* (Grammaire abrégée de l'ancienne langue islandaise); ibid., 1832, 1844; trad. en allemand, Hambourg, 1839; — *Oldnordisk Læsebog* (Choix de morceaux littéraires en ancien islandais); ibid., 1832; — *Ræsonneret lappisk Sproglære* (Grammaire lapone raisonnée), ibid., 1832; — *Nonnulla de plano systemate sibilantium in linguis montanis*; ibid., 1832. Rask, qui a aussi donné une édition des *Fables* de Lockman, ibid., 1831, et une traduction des *Histoires des Vizirs* de fils d'Azad Bachta, ibid., 1829, a encore pris une part active à la publication des *Formanna-Søgur*, de la *Saga Olafs Kryggvason*, etc.; enfin, il a inséré un grand nombre de mémoires et articles dans les *Nyeste skilderie af Kiøbenhavn*, dans les *Skandinavisk literatur Selskabsskrifter*, dans les *Dagen* et autres recueils : ces dissertations ont été réunies en trois volumes; Copenhague, 1834-1838, sous le titre de *Samlede Afhandlinger*; en tête se trouve une *Vie* de Rask par Petersen : parmi ces mémoires nous citerons celui sur *l'Antiquité et l'authenticité de la Zend-Avesta*; trad. en allemand, Berlin, 1826.

Liebenberg et Schram, *Biographisk ordbog*, t. [illegible] — *Foreign quarterly Review* (janvier [illegible]). — *Erslew*, t. V, cahier [illegible]. — Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

RASLE ou RALLE (*Sébastien*), missionnaire français, né en 1657, massacré à Norridgewog (Narrantsouak), en 1724. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut envoyé en [illegible] au Canada, pour y prêcher la foi catholique. Il s'enfonça peu à peu dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, et se fixa à Norridgewog, où il fit de nombreux prosélytes, chez les Abenaquis et les autres peuplades huronnes. Mais son antipathie pour les Anglais l'entraîna plusieurs fois jusqu'à oublier sa mission de paix et à exciter les Indiens à saccager les établissements britanniques. Les Anglais mirent sa tête à prix, et cherchèrent longtemps à le surprendre; ils y réussirent enfin. Ils cernèrent le village de Norridgewog et en exterminèrent les habitants : le P. Rasle fut massacré dans son wigwam, [illegible] après avoir tué quatre des assaillants. Sa mort fut signalée par un dernier acte de violence; il avait élevé jusqu'à dix-sept ans un jeune Anglais, enlevé enfant à sa famille : il lui brûla la cervelle, afin qu'il ne fût pas repris par ses compatriotes. On trouva dans les papiers de Rasle un *Dictionnaire* du langage abenaki, manuscrit de 500 pages in-4°, et qui est déposé à la bibliothèque du collége d'Harward. On a deux *lettres* de Rasle dans les *Lettres édifiantes*. A. de L.

Charlevoix, *Hist. et Description générale de la Nouvelle-France*, t. II, p. [illegible] et suiv.

RASMUSSEN (*Janus-Lassen*), orientaliste danois, né le 22 août 1785, à Vestenskov, mort le 30 mars 1826, à Copenhague. Après avoir terminé ses études de théologie et de philologie, il reçut en 1811 une pension du gouvernement pour aller compléter dans les universités d'Allemagne et à Paris ses connaissances des langues orientales. Chargé en 1815 d'enseigner ces idiomes à l'université de Copenhague, il devint en 1819 membre de la Société de littérature islandaise, et en 1824 membre de la Société asiatique de Calcutta. On a de lui : *Historia præcipuorum Arabum, regnorum rerumque ab iis gestarum ante Islamismum, e codicibus manuscriptis bibliothecæ regiæ Havniensis*; Copenhague, 1817, in-4°, avec un volume d'*Additamenta excerpta ex Ibn Nabatah, Nowairio atque Ibn Koteibah*; ibid., 1821, in-4°; — *Det under kong Frederik den Femte oprettede danske afrikanske compagnis Historie* (Histoire de la compagnie de commerce danoise-africaine établie sous le roi Frédéric le V); ibid., 1818; — *Annales Islamismi, sive tabulæ synchronistico-chronologicæ Chalifarum et regum Orientis et Occidentis; accedente Historia Turcarum Karamanorum, Selghukidarum, Suforum Persiæ, etc; e codicibus arabicis bibliothecæ Havniensis, latine versi, editi*; ibid., [illegible], in-4°; — outre une traduction du texte original des *Mille et une nuits* (Copenhague, [illegible]

en a encore publié dans la *Theologisk ek*, dans l'*Athene* et autres recueils, mémoires et articles, parmi lesquels rons : *Om Arabernes og Persernes og Bekiendtskab med Russland og zvien i Middelalderen* (Sur le com- les relations des Arabes et des Persans ussie et la Scandinavie au moyen âge), me II de l'*Athene* : cette savante dis- , rendue en latin par l'auteur, Co- , 1825, in-4°, fut traduite en suédois, s dans le *Edinburgh Magazine* (an- -1819), et en français par Silvestre de s les tomes V et VI du *Journal asia-*

Forfatter-Lexicon.

RI (*Giovanni*), célèbre médecin ita- le 20 août 1766, à Parme, mort le 1837, à Milan. Son père, bon chimiste, cteur de la pharmacie de l'hôpital de omme il n'avait que ce fils, il s'occupa heure de son éducation, et lui fit ap- en même temps que les langues an- e français, l'anglais, l'allemand et l'es- L'enfant manifestait au reste les dispo- es plus heureuses : dès l'âge de huit admis à suivre les cours de l'université; ma plus particulièrement vers l'étude ces physiques. Reçu docteur en 1785, a pendant deux années sous la di- e Girardi, l'élève et l'héritier des ma- le Morgagni; puis, grâce à la bienveil- protomédecin Camafi et du ministre il obtint du duc régnant une pension se perfectionner dans les écoles étran- 87). Comme il avait alors l'intention de à la chirurgie, il commença son voyage nce, et fréquenta l'hôpital de Santa-Ma- , qui avait pour chefs les deux Nan- gelo et Lorenzo. Pendant un séjour de il acquit l'amitié de Fontana, de Tar- le Giannetti, se familiarisa avec les ou- Buffon et de Bacon, et entreprit la n du fameux système médical de Brown. il passa dans l'université de Pavie, ient alors les noms de Volta, de Spal- le Franck et de Scarpa, et en 1793 it en Angleterre, où il résida jusqu'à 1795. Il revint en Italie par l'Allemagne se, et s'arrêta à Milan pour y étudier lies des yeux avec Bussi. Il s'occupait ssion d'une réponse à Vaccà Berlin- i avait attaqué la doctrine de Brown, s Français envahirent la Lombardie. ui avait l'esprit noble et le cœur géné- socia chaudement aux efforts des pa- liens, et chercha à servir son pays en e *Journal des amis de la liberté* ans la même année, il fut placé comme la tête de l'université de Pavie réfor- int professeur de pathologie, et exposa cours ses idées particulières sur les lois de l'économie animale. Appelé en 1798 à Milan en qualité de secrétaire général du ministère de l'intérieur, il se lassa bientôt de ces fonctions politiques, et obtint en 1799 de retourner à Pavie comme professeur de clinique interne. Deux mois plus tard il avait pour successeur Moscati. Attaché à l'armée française, il se retira avec elle à Gênes, et y resta jusqu'à la reddition de la ville. Après la bataille de Marengo, il s'établit à Milan, et fut nommé en 1802 inspecteur général de salubrité; à ces fonctions, qu'il exerça jusqu'à la chute de l'empire, il joignit celles de chef des deux grandes cliniques qu'il fonda, l'une au grand hôpital de Milan, l'autre à l'hôpital militaire de Saint-Ambroise. « Là, dit M. Fossati, il rassembla une série d'observations sur la manière d'agir des médicaments, découvrit et confirma la loi de la capacité morbide, et jeta les bases de sa nouvelle doctrine médicale, connue sous le nom de *théorie du contre-stimulus*, doctrine qui opéra une réforme complète dans la thérapeutique. » Compromis dans une conspiration militaire contre l'Autriche, il fut arrêté le 4 décembre 1814 et conduit dans la citadelle de Mantoue; durant sa détention il traduisit des poésies de Wieland, de Gœthe et de Schiller, ainsi que les lettres d'Engel sur la mimique, et fit des observations sur la nature des fièvres intermittentes. Rendu à la liberté, la pratique de la médecine redevint sa seule ressource jusqu'à l'époque de sa mort. De grands honneurs furent rendus à sa mémoire : une souscription fut ouverte pour lui élever un tombeau; Benzoni reproduisit ses traits dans un buste, et Gandolfi dans une statue colossale en marbre de Carrare.

Rasori n'était pas seulement un savant médecin, il était aussi un chaleureux patriote; il s'exprimait avec autant d'agrément que d'aisance, et ses écrits se distinguent par la pureté et l'élégance du style. « Il avait le corps maigre et agile, dit M. Fossati, qui a été l'un de ses élèves les plus distingués, la face pâle et décharnée, de grands yeux à fleur de tête et un large front. Sa mise était toujours recherchée. Il fut un des plus heureux réformateurs de la thérapeutique et le fondateur d'une bonne méthode d'expérimentation médicale; les vrais principes de sa doctrine du *contre-stimulus* sont encore inconnus en France, du moins dans l'ensemble. A côté de cela on trouve dans Rasori l'écrivain élégant, pur, vigoureux; le poëte passionné ou caustique, l'homme généreux, le bon citoyen, et le patriote ferme et incorruptible. » On a de Rasori : *Compendio della dottrina di Giov. Brown e confutazione del sistema dello spasmo, coll' agiunta di alcune annotazioni e d'un discorso preliminare;* Pavie, 1792, 2 vol. in-8°; Venise, 1803, 2 vol. in-8° : l'introduction de cet ouvrage a été trad. en 1796 en allemand; — *Del preteso genio d'Ippocrate;* ibid., 1798, 1799, in-8°; ce discours, par lequel il ouvrit son

cours de clinique interne à Paris, est des plus hardis : après avoir cherché à réfuter les aphorismes d'Hippocrate, l'auteur traite avec la même irrévérence Galien, Celse, Sydenham, Hoffmann, etc.; — *Storia dell' epidemia di Genova*, 1799-1800; Milan, 1801, 1812, in-8°; trad. en allemand (1803) et en français (*Histoire de la fièvre pétéchiale de Gênes*; Paris 1822, in-8°); — *Darwin Zoonomia, ovvero Leggi della vita organica*; Milan, 1803, 6 vol. in-8°; ibid., 1834-1836, 4 vol. in-8°, avec la vie de Darwin et beaucoup d'annotations; — *Opuscoli di medicina clinica*; ibid., 1830, 2 vol. in-8°; — *Teoria della flogosi*; ibid., 1837, 2 vol. gr. in-8° : deux autres éditions, en un seul volume, parurent à Livourne et à Vigevano dans la même année, et le livre a été traduit en allemand (1838) et en français (1839). Dès 1810 Rasori avait fondé à Milan, en société avec Ugo Foscolo et Michele Leoni, les *Annali di scienze e lettere*, journal très-estimé, dans lequel il publia plusieurs mémoires de médecine, entre autres ceux qui expliquent le mode d'agir de la digitale, de la gomme-gutte, du nitre, de l'émétique, etc. Il a traduit de l'allemand *Agatocle* (Milan, 1812, 4 vol. in-12), roman de Mme Pikler; *Lettere sulla mimica* (1818-1619, 2 vol. in-8°) d'Engel, et des poésies de Schiller et de Wieland (1822, in-18). Les *Œuvres complètes* de Rasori ont été publiées par G. Chiappa (Florence, 1837, gr. in-8° à 2 col.). P.

G. Chiappa, *Della vita di G. Rasori*; Milan, 1838, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V. — Fossati, dans le *Dict. de la conversation*. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexikon*.

* **RASPAIL** (*François-Vincent*), chimiste, médecin et homme politique français, né à Carpentras, le 5 pluviôse an II (29 janvier 1794). Il était le troisième fils de Joseph Raspail, traiteur, et de Marie Laty, de Pernes (Vaucluse). Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il eut pour premier maître un prêtre, aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par la hardiesse de ses opinions, l'abbé Eysseric, qui lui enseigna les éléments des langues anciennes. Ce fut auprès de lui qu'il devint dès l'enfance janséniste et républicain à la fois. Après avoir terminé ses études dans un pensionnat de sa ville natale, il fut envoyé à l'âge de seize ans dans le séminaire d'Avignon (1810), et il fit preuve de si précoces dispositions que, malgré sa grande jeunesse, il y fut chargé en 1811 de répéter la philosophie et en 1812 de suppléer le professeur de théologie. Bientôt désabusé de toutes les superstitions qui dans les pays méridionaux se mêlent plus qu'ailleurs à l'éducation, il refusa de s'engager dans les ordres sacrés, et quitta le séminaire pour accepter une place de régent d'humanités au collége de Carpentras. Cédant à l'activité de son esprit, il se fit plusieurs fois entendre en public, et ses sermons, conçus dans une manière neuve et saisissante, n'en produisirent que plus d'effet; aussi lorsqu'en 1813 il fut question de célébrer l'anniversaire d'Austerlitz, il reçut en quelque sorte des autorités de la ville l'obligation de s'occuper du discours d'apparat. « Il le fit à regret, dit un de ses biographes, mais avec la ferme résolution de n'être pas un panégyriste. Ce discours ne roule en effet que sur la nécessité de se grouper autour de l'empereur pour défendre la patrie contre l'invasion. » M. Raspail calma l'irritation des esprits : il y réussit à un tel point que les magistrats, le maire et le sous-préfet envoyèrent à la mère de l'auteur une députation pour la complimenter et lui demander, à l'insu de son fils, le manuscrit, qu'ils adressèrent à la cour. A l'époque des Cent jours, M. Raspail laissa éclater ses espérances dans une chanson, qui le désigna quelque temps après à la haine des royalistes. Au lieu de s'y soustraire en cherchant, comme l'avaient fait d'autres patriotes, un refuge dans les montagnes, il resta seul à Carpentras avec ses frères, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine de la vieille garde, et pendant six mois il brava les fureurs du peuple, qui vingt fois s'attroupa autour de sa maison pour le mettre en pièces. Il est inutile de dire qu'il avait perdu son modique emploi au collége. En 1816 il vint à Paris : il y trouva, comme dans le midi, des ennemis acharnés, la lutte, les déceptions et souvent la misère. Forcé de pourvoir lui-même à sa subsistance, il chercha à utiliser ses connaissances littéraires. Admis à grand' peine dans une maison d'éducation, il ne tarda pas à être congédié, parce qu'il avait fourni à *La Minerve*, feuille libérale, les matériaux d'un article politique; un motif à peu près semblable suffit en 1820 à le faire expulser d'un collége où il donnait des répétitions. Il afficha alors des leçons pour le baccalauréat. Malgré cette existence tourmentée, il avait suivi les cours de l'école de droit et pris toutes ses inscriptions. Reçu chez un avoué pour s'y familiariser avec la procédure, il se dégoûta promptement d'une carrière qui convenait si peu à ses goûts, et se voua tout entier aux recherches scientifiques, tout en continuant à donner des leçons pour vivre.

En 1824 M. Raspail présenta ses premiers travaux à l'Institut, moins jaloux de demander ses suffrages que d'obtenir de la publicité. Il s'occupa d'abord des graminées : ayant à sa disposition la belle collection de M. Delessert, il refit entièrement la classification de cette famille en prenant pour base, non les caractères fugitifs de l'enveloppe, mais les caractères anatomiques et physiologiques, et il réduisit au tiers les genres et les espèces, dont la plupart n'étaient que des créations fictives. Son principal mémoire, intitulé *Sur la formation de l'embryon dans des graminées*, fut inséré dans les *Annales des sciences naturelles* (mars, avril et juill. 1825), traduit et publié aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Dans le cours de ses recher-

ches il eut l'occasion de faire une découverte importante sur la fécule. Avant lui les chimistes regardaient cette substance comme homogène dans sa constitution; ils avaient imaginé, en la décomposant par les réactifs, beaucoup de matières immédiates, qui la plupart n'étaient que des débris plus ou moins altérés de l'organe de la fructification des végétaux. Croyant détruire ce qu'avait produit la vie des plantes et des animaux, ils n'avaient fait que désunir des parties organiques; celles-ci reparaissaient alors dans les expériences avec des caractères nouveaux, qui leur valaient autant de dénominations distinctes : l'amidon devenait de l'amidine, la carotte de la carotine, le champignon de la fongine, la pomme de terre de la solanine, le liége de la subérine, etc. M. Raspail constata que le grain de fécule était un organe très-compliqué, essentiellement formé d'une mince enveloppe, insoluble dans l'eau et tous les réactifs, et d'une matière gommeuse soluble dans l'eau. Il ne confondit pas les cristallisations qui se produisent au sein des plantes avec les composés de matières minérales et de gomme d'où résultent d'après lui tous les tissus végétaux, et les composés de ces matières minérales et d'huile qui constituent les tissus des animaux : car de même que la fécule nourrit la plante au moyen de la gomme qu'elle contient, de même la graisse nourrit l'animal au moyen de l'huile que renferment ses globules. Telles sont en partie les doctrines développées dans les nombreux mémoires que M. Raspail a fournis de 1825 à 1830 aux *Annales des sciences naturelles*, aux *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, au *Répertoire général d'anatomie*, au *Bulletin des sciences* de M. de Férussac, et surtout aux *Annales des sciences d'observation*, qu'il fonda en 1829 avec M. Saigey. On y trouve aussi des observations intéressantes sur l'orge, sur le suc du chara, sur les bélemnites, sur l'insecte de la gale, sur l'alcyonelle fluviatile, etc.

M. Raspail a l'un des premiers en France appliqué avec succès le microscope à l'étude des êtres organisés; les suivant depuis la naissance jusqu'à la mort, notant toutes les transformations qu'ils subissent, ainsi que les fonctions de leurs parties, il les a étudiés encore sous les divers rapports de la chimie, de la physiologie et de la physique. « Ce ne sont pas de beaux instruments d'optique, de riches collections d'histoire naturelle, de grandes bibliothèques qui ont fait découvrir à M. Raspail ce que tant d'autres n'avaient point aperçu : une mauvaise loupe montée, quelques gouttes de réactifs, des pots de terre placés devant une fenêtre en guise de serres chaudes, le terrain des carrières de Montrouge pour jardin botanique, et à l'heure du repas un morceau de pain en face d'un verre d'eau, voilà quelles étaient ses ressources (1). » En débarrassant la science de tant de créations imaginaires, en attaquant sans ménagement tout ce qui paraissait s'écarter de la vérité, M. Raspail s'attirait l'inimitié des faux savants, moins avides de progrès que d'éloges et d'honneurs. Plus tard il tenta d'introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques; il demanda, avec la fougue naturelle à son caractère ardent et convaincu, la réforme de quelques-unes des sociétés scientifiques; mais son insistance ne fit que redoubler les inimitiés auxquelles il était en butte.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Raspail fut un des premiers à descendre dans les rues un fusil à la main : il fut blessé à la prise de la caserne de la rue de Babylone, ce qui lui valut la croix de Juillet, la seule marque d'honneur qu'il ait jamais acceptée. Il redemandait simplement la chaire qu'il avait perdue dans l'université, et même il ne voulait l'obtenir que par voie de concours. On lui offrit alors de créer pour lui la place de conservateur général des collections du Muséum d'histoire naturelle; mais il prétendit la faire servir à un plan d'organisation du Muséum. Cette condition ayant été repoussée, il écrivit une lettre d'adieux aux places, et, afin de rester conséquent avec ses principes, il ne voulut accepter aucune position officielle. Dès lors commença pour lui une série de mauvais jours, qu'il supporta avec autant de dignité que de courage. Apôtre fougueux et éloquent des doctrines républicaines, il les prêcha, dans les clubs et dans ses écrits, avec une énergie qui lui attira bientôt les rigueurs de la justice. Condamné à quinze mois de prison en février 1831, pour avoir publié dans *La Tribune* une lettre violente à l'occasion des troubles de Saint-Germain-l'Auxerrois, il reparut devant le jury de la Seine avec plusieurs membres de la *Société des Amis du peuple*, et fut acquitté; mais la cour, se croyant offensée par le discours qu'il avait prononcé, lui infligea une seconde condamnation à quinze mois de prison et une amende de 500 fr. (12 janvier 1832). Renfermé d'abord à *La* Force, il fut transféré à la maison d'arrêt de Versailles, et on le fit marcher les fers aux mains, entre une haie de soldats des compagnies de discipline; plus tard il fut ramené à Sainte-Pélagie, où il termina le dernier traité de son *Cours d'agriculture*. A la fin de 1833 il se trouva de nouveau impliqué dans une accusation de complot; mais il fut renvoyé absous. En 1834 il fonda *Le Réformateur*, où il faisait aux abus scientifiques et administratifs une guerre implacable. L'année suivante il suspendit la publication de ce journal, qui expirait sous les coups de condamnations et d'amendes multipliées, et il se vit plus d'une fois obligé, faute de ressources pécuniaires, d'acquitter par un supplément de détention sa dette envers la justice. Sa notoriété le fit comprendre dans le procès d'avril 1835 : mais si l'on ne put prouver sa participation effective au complot, il fut accusé d'outrages envers M. Zan-

(1) *Biogr. univ. et port. des Contemp.*, suppl.

giacomi, alors juge d'instruction, et condamné, sur l'unique témoignage de ce magistrat, et après l'épreuve de plusieurs juridictions, à six mois d'emprisonnement.

M. Raspail avait depuis 1836 renoncé à la politique militante. Dès qu'il ne vit plus jour à propager publiquement ses opinions personnelles, il refusa de s'associer aux pratiques des sociétés secrètes, contre lesquelles il a toujours protesté, et reprit le cours de ses travaux sur la physiologie végétale et la chimie. Après avoir soutenu une discussion fort animée avec M. Orfila devant la cour d'assises de Dijon au sujet d'un empoisonnement par l'arsenic (1839), il rencontra le même adversaire à Tulle (1840), où il intervint avec éclat au milieu des péripéties émouvantes du procès de Mme Lafarge. Sur l'invitation de la défense, il fut appelé pour contrôler l'expertise de MM. Orfila, de Bussy et Ollivier, qui, en contradiction avec les deux expertises précédentes, avaient trouvé, à l'aide de l'appareil de Marsh, une fort petite quantité d'arsenic dans les restes livrés à leur examen. Quand il arriva, le jugement avait été prononcé; mais il développa son opinion dans un *Mémoire à consulter*, et soutint que les taches données par l'instrument de Marsh ne prouvaient rien, parce que l'arsenic était répandu partout et qu'il se faisait fort d'en trouver « jusque dans le bois du fauteuil du président de la cour d'assises ».

Peu de temps après ce conflit scientifique, qui ajouta un nouvel aliment à un drame si fertile en émotions, M. Raspail, connu des uns comme tribun, des autres comme chimiste, voulut être médecin malgré la faculté, et dans cette voie périlleuse, comme dans celles qu'il s'était frayées de haute lutte, il a laissé la trace d'un esprit hardi et désintéressé, mais absolu. C'était non pas un vain désir de renommée, ni la soif du lucre, qui le poussait à la réforme mille fois tentée de l'art de guérir, mais la passion du bien et un dévouement aveugle à ce qu'il croit être la vérité. En 1843, dans *Le Médecin des familles* et depuis 1845 dans le *Manuel annuaire de la santé*, il a exposé d'une façon claire, simple et tout à fait familière, les principes et le traitement de sa nouvelle méthode. Suivant lui la cause des maladies est « toujours externe à nos organes »; mais dans l'unité de notre être, sitôt que l'un d'eux est atteint, il ne peut refuser son contingent de fonctions sans que toutes les autres fonctions ne s'en ressentent. Supprimant toute espèce de classification scientifique, il range les causes des maladies dans neuf groupes principaux : l'impureté de l'air respirable, le défaut d'assimilation des aliments, l'influence de la température, les blessures, l'introduction dans les organes ou les tissus soit d'une substance vénéneuse, soit d'un corps étranger qui les déchire ou y opère quelque solution de continuité; le parasitisme des insectes ou des vers intestinaux, et les impressions morales. A chacune de ces catégories se rattache un ensemble de moyens hygiéniques, d'une exécution aisée et peu coûteuse; certains détails peuvent exciter le sourire des gens qui ne sont pas, comme l'auteur, convaincus qu'il faut « vivre pour être utile »; à ce sujet on peut citer les leçons de morale, les recettes de ménage ou les prescriptions culinaires, etc. Quant à la médication effective, elle est fondée sur le camphre, employé depuis longtemps comme calmant et antiseptique. « Mes recherches, dit M. Raspail, m'ayant amené à admettre que le plus grand nombre des maladies émanent de l'invasion des parasites internes et externes, et de l'infection par les produits de leur action désorganisatrice; d'un autre côté, ayant en vue de simplifier la médication autant que je venais de simplifier la théorie médicale, je ne pouvais pas arrêter ma préférence sur une substance meilleure que le camphre, dans le double but d'étouffer la cause immédiate du mal et d'en neutraliser les effets. » Des recettes, composées de quantités diverses de camphre en grumeaux, en poudre ou en pommade, d'aloès et d'eau sédative, telle fut la base de cette médication antivermineuse; mais il serait injuste d'attribuer à l'inventeur la pensée d'avoir voulu faire du camphre une sorte de panacée universelle; car il a groupé autour de cette substance énergique, et comme autant d'importants auxiliaires, un grand nombre de médicaments, tirés en partie du système végétal. La méthode nouvelle eut tout d'abord un succès de vogue; vingt années d'expérience ne l'ont pas fait tomber dans l'oubli, et elle continue d'être en faveur auprès des classes populaires, qui n'en font pas toujours, il faut le dire, un usage rationnel. M. Raspail la pratiqua lui-même dans des consultations fort suivies jusqu'au moment où, condamné pour exercice illégal de la médecine, il fut obligé d'y renoncer publiquement.

La révolution de Février ramena M. Raspail sur la scène politique. Le 24 février, à la tête d'une troupe nombreuse de combattants, il entra le premier à l'hôtel de ville, et avant l'installation du gouvernement provisoire il proclama le premier la république. Comme il l'avait fait en 1830, il refusa les fonctions publiques qui lui étaient offertes. Mais il eut une part active aux événements de cette époque, soit par ses discours dans le club qu'il présidait, soit par ses articles dans *L'Ami du peuple*, feuille démocratique qu'il avait fondée dès le 27 février; il n'est pas certain toutefois qu'il s'associa aux manifestations tentées le 17 mars et le 16 avril par les chefs les plus ardents du parti révolutionnaire. Ses sympathies bien connues en faveur de la Pologne le désignèrent comme un des organisateurs de la manifestation du 15 mai, qui aboutit, comme on le sait, à la violation de l'Assemblée nationale par une foule immense, dont il devint impossible de régler les mouvements. Ce fut lui qui, à la tribune, fut invité à lire, au milieu

tumulte indescriptible, la pétition rédigée une des séances du club dont il était prési. Arrêté le même jour, bien qu'il n'eût pas Barbès et Blanqui à l'hôtel de ville, il fut uit au fort de Vincennes. Pendant qu'il était tat de prévention, il fut nommé représende la Seine (17 septembre 1848), et lors des ions à la présidence de la république il réunit 26 suffrages; sa candidature même n'avait été ne protestation contre l'institution de la prénce, dont il avait pris l'engagement formel mander l'abolition s'il avait eu la majorité. uit en mars 1849 devant la haute cour de ges, il exposa lui-même sa défense, et se ondamner, le 2 avril, comme coupable d'atit contre la forme du gouvernement, à six es de détention. Il subit sa peine dans la a de Doullens, où il reprit, avec une ardeur juvénile, le cours de ses travaux scientis. Au mois d'avril 1855 il se retira en Bel, résida pendant quelque temps à Boisfort, Bruxelles, et s'établit en 1857 au village de -sous-Uccle, également voisin de cette

s principaux ouvrages de M. Raspail sont : *Missionnaires en opposition avec les es mœurs et avec les lois de la religion, M. Lutrin*; Paris, 1821, in-8°; — *Sainte té*, discours maçonnique; Paris, 1822, in-8°; *ouveaux coups de fouet scientifiques*; , 1830, in-8°; — *Essai de chimie microsue appliquée à la physiologie*; Paris, , in-8°, pl., extrait en majeure partie des *les des sciences d'observation*; — *Cours entaire d'agriculture et d'économie ru*-; Paris, 1831-1832, 1837-1841, cinq parties ; — *Nouveau système de chimie orgae, fondé sur des méthodes nouvelles d'obtion*; Paris, 1833, in-8°, pl.; 2ᵉ édition, entée et refondue, ibid., 1838, 3 vol. in-8°, atlas in-4° : cet ouvrage ainsi réimprimé rend la manipulation ou chimie expériale, la chimie descriptive divisée en deux ns : substances organisatrices, organisantes aniques, et description de leurs caractères, s et valeur; la théorie de l'organisation ite de la chimie et de l'anatomie; et l'anaétude de l'atome en lui-même. Mis à l'inar la cour de Rome, en vertu d'un décret juillet 1834, il a été traduit en allemand r. Wolff (Stuttgard, 1834, gr. in-8°), en is par W. Henderson (Londres, 1834,), et en italien par Macario (Milan, 1835- 3 vol. in-8°); — *Mémoire comparatif l'insecte de la gale*; Paris, 1834, in-8°; en allemand; — *Nouveau système de iologie végétale et de botanique*; Paris, 2 vol. in-8°, avec atlas de 60 pl. : il est sur les méthodes d'observation dévelopdans le *Système de chimie* et divisé en parties : organonymie, organogénie, orgaie, organotaxie et technologie; réimpr. trois fois à Bruxelles, 1837, gr. in-8°, pl.; — *De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'émigration*; Paris, 1839, in-8°; — *Cigarettes de camphre*; Paris, 1839, in-32; — *Lettres sur les prisons de Paris*; Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Reproduction des 601ᵉ et 602ᵉ planches qui manquent habituellement aux* Champignons *de Bulliard, suivie de la Table de la treizième année de l'atlas, qui n'avait jamais été publiée*; Paris, 1840, pet. in-fol., avec une notice sur les œuvres de Bulliard; — *Mémoire à consulter, à l'appui du pourvoi en cassation de dame Marie Capelle, veuve Lafarge*; Paris, 1840, in-8°, de 172 p.; on y trouve à la fin un compendium par ordre alphabétique des indications amphibologiques que peuvent offrir dans une analyse qualitative les principaux réactifs dont on se sert pour déceler en chimie légale la présence de l'arsenic; — *Réponse à l'Avis donné par MM. Pelletier, Payen et Gaultier de Claubry relativement au procédé de dorure de M. Elkington*; Paris, 1841, in-8°; — *Histoire naturelle des ammonites, suivie de la description des espèces fossiles des Basses-Alpes, de Vaucluse et des Cévennes*; Paris, 1842, in-8°, pl.; — *Histoire naturelle de la santé et de la maladie chez les végétaux et chez les animaux en général, et en particulier chez l'homme*; Paris, 1843, 1846, 1857, 3 vol. in-8°, fig. : ouvrage considérable, où il développe son système particulier de médication hygiénique et curative, en l'appliquant à tous les êtres organisés; — *Le Médecin des familles*; Paris, 1843, in-12; 6ᵉ édit., 1844; — *Manuel annuaire de la santé, ou Médecine et pharmacie domestiques*; Paris, 1846, in-18; 18ᵉ année ou 17ᵉ édit., considérablement augmentée; 1863, in-18 : c'est une sorte de résumé populaire de sa méthode médicale, qui se publie tous les ans à plusieurs milliers d'exemplaires; — *Procès et défense de F.-V. Raspail, poursuivi le* 19 *mai* 1846 *en exercice illégal de la médecine*; Paris, 1846, in-8°; — *La Lunette de Vincennes*; Paris, 1848, in-12; — *La Lunette de Doullens*; Paris, 1849, in-12 : almanach démocratique et progressif; — *Le Fermier vétérinaire*; Paris, 1854 et ann. suiv., in-18 : manuel annuaire destiné au traitement des animaux domestiques d'après les principes de l'auteur; — *Les Bélemnites fossiles retrouvées à l'état vivant*; Paris, 1861, in-8°, pl. M. Raspail a fondé plusieurs journaux politiques et scientifiques, qui sont les *Annales des sciences d'observation* (1829-1830, 4 vol. in-8°) : avec M. Saigey; *Le Réformateur* (1834-1835), *L'Ami du peuple* (1848), la *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie* (1846-1848, 2 vol. in-8°), et la *Revue complémentaire des sciences appliquées* (1855-1860, 6 vol. in-8°).

M. Raspail a trois fils, *Émile*, ingénieur civil; *Benjamin*, né le 16 août 1823, représentant du

Rhône à l'Assemblée législative; et *Camille*, qui exerce depuis 1857 la médecine à Paris d'après le système.

Son neveu, *Eugène* RASPAIL, né le 12 septembre 1812, à Gigondas (Vaucluse), était directeur de l'éclairage au gaz de la ville d'Avignon lorsqu'en 1848 les électeurs de son département l'envoyèrent siéger à l'Assemblée constituante.

P. L.

Biogr. des accusés d'avril; Paris, 1835, in-8°. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.* (suppl.). — *Biogr. de F.-V. Raspail*; Paris, 1848, in 8°. — Cayla, *Célébrités européennes*. — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — Quérard, *France littér.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

RASPE (*Godefroy*), astronome et physicien allemand, mort en 1633. Il était professeur de médecine à l'université de Leipzig, et publia : *De stellarum natura earumque affectionibus in genere*; Leipzig, 1620, in-4°; — *De natura cœli et præcipue ejus affectionibus*; ibid., 1621, in-4°; — *De iride*; ibid., 1622, in-4°; — *Collegii Phys. disput. XXII*; ibid., 1626.

Rotermund, *Suppl. à Jöcher*.

RASPE (*Rodolphe-Éric*), antiquaire et minéralogiste allemand, né à Hanovre, en 1737, mort à la fin de 1794, à Mucross. Après avoir été pendant quelques années employé à la bibliothèque, il devint en 1767 professeur d'archéologie au collége de Maurice et conservateur du musée d'antiquités à Cassel. Il venait d'être chargé par le gouvernement d'aller faire en Italie des acquisitions pour cette collection, lorsqu'on s'aperçut qu'il en avait dérobé une partie considérable. Arrêté au mois de mars 1775, il parvint à s'évader, et se réfugia en Angleterre, où il vécut pendant quelques années en donnant des leçons d'allemand. Employé ensuite aux mines de Cornouailles, il entreprit un voyage minéralogique en Irlande, pendant lequel il mourut. On a de lui : *Anmerkungen über die Schrift des H. Klotz Vom Nutzen und Gebrauch der geschnittenen Steine* (Observations sur l'ouvrage de M. Klotz « De l'utilité et de l'usage des pierres gravées »); Cassel, 1768, in-8°; — *Beytrag zur allerältesten Historie von Hessen-Cassel* (Documents sur la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel); ibid., 1774, in-8°; — *Reise durch England* (Voyage en Angleterre par rapport aux manufactures, aux arts, aux mœurs et à la constitution); Berlin, 1785, in-8°; — *An account of some german volcanos and their productions*; Londres, 1776; — *Essay of oil-painting*; Londres, 1781, in-4°; — *A descriptive catalogue of a general collection of ancient and modern engraved men, cameos as well as intaglios*; Londres, 1791, 2 vol. in-4°, avec planches; traduit en français, par l'auteur lui-même. Raspe a aussi publié les *Œuvres philosophiques latines et françaises de Leibniz* (Amst., 1765, in-4°), et plusieurs articles dans *Hannovrisches Magazin*, *Allgemeine deutsche Bibliothek*, et autres recueils; dans le tome VI des *Philosophical transactions*, il a inséré *De ossibus et dentibus elephantum aliarumque belluarum in America septentrionali*.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Hirsching, *Handbuch*.

RASPON. *Voy.* HENRI RASPON.

RASPONI (*Felice*), religieuse italienne, née à Ravenne, en 1523, morte le 3 juillet 1579. D'une illustre maison, qui depuis le douzième siècle avait donné aux divers petits États de l'Italie des prélats, des capitaines, des sénateurs et des magistrats, elle n'avait que trois ans lorsque la mort du sénateur Teseo, son père, la laissa sous la tutelle d'une mère qui l'éleva avec une rigueur excessive. Pour se distraire des mauvais traitements qu'elle avait à supporter, elle apprit la langue latine, étudia dans des traductions Aristote et Platon, et fit des œuvres des saints Pères l'objet de ses méditations habituelles. Contrainte d'entrer au couvent de Saint-André de Ravenne, elle y prit le voile. Sa science et son extraordinaire beauté, que célébrèrent plusieurs poëtes de l'époque, entre autres Annibale Caro et Giovanni Arrigoni, en étendant sa réputation, lui valurent de la part de la supérieure et même des simples religieuses de nouvelles tracasseries, dont elle se plaignit dans un sonnet adressé à l'historien Jérôme Rossi, son neveu. Cependant les religieuses, ramenées par la douceur inaltérable de dom Felice, la choisirent pour supérieure, en 1567. Elle laissa un *Traité de la connoissance de Dieu* et un *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal*.

J. Rossi, *Historiarum ravennatium libr. X*. — Pasolini, *Lustri ravennati*. — Ginanni, *Scrittori ravennati*.

RASPONI (*Cesare*), cardinal italien, né à Ravenne, le 15 juillet 1615, mort à Rome, le 21 novembre 1675. De la famille de la précédente, il suivit sa mère à Rome, et étudia sous les jésuites avec un tel succès qu'on lui fit prononcer en public, à quatorze ans, des discours et des morceaux de poésie. Urbain VIII lui donna, entre autres présents, une abbaye de 300 écus de rente. Un poëme intitulé : *Princeps hieropoliticus*, dédié au pape, témoigna de la gratitude du jeune bénéficiaire. Il apprit le grec, écrivit quelques poésies sérieuses ou burlesques en italien, et, d'après le conseil du cardinal Barberini, abandonna ses recherches sur les antiquités pour le droit canonique. Reçu docteur, il prit possession, en 1636, d'une prébende de la collégiale de Saint-Laurent *in Damaso*, qu'il échangea, en 1643, contre un canonicat de Saint-Jean-de-Latran. Les fonctions d'archiviste de ce chapitre lui fournirent l'occasion de rassembler les matériaux de l'histoire de cette basilique, qu'il publia en 1656. Il montra tant de zèle et de prudence à remplir les emplois importants dont il fut chargé qu'Innocent X, en-

nemi des Barberins, le combla de nouvelles faveurs. Dans un voyage qu'il fit en France, il réconcilia le cardinal Barberini avec le pape, et fut assez heureux pour éteindre la division qui régnait depuis si longtemps entre ces deux familles, en arrêtant le mariage de la nièce d'Innocent X avec Maffeo Barberini. Il existe une curieuse relation manuscrite de ce voyage, commencé le 5 novembre 1648 et terminé le 19 mars 1650. Chargé par Alexandre VII de la surintendance de la santé, il sauva le domaine pontifical de la peste et de la famine qui ravageaient les contrées voisines. Dans la grande querelle qui survint entre les gardes corses et le duc de Créqui, ambassadeur du roi de France, muni des pleins pouvoirs du pape, il montra un tel esprit de conciliation, qu'après le traité de Pise, conclu en mars 1664, le pape lui accorda le chapeau de cardinal (15 février 1666) et l'appela au gouvernement du duché d'Urbin (7 mars 1667), qu'il conserva malgré les souffrances, chaque jour plus intolérables, que lui causaient des calculs urinaires. On voit son tombeau à Saint-Jean-de-Latran. Il laissa une grande partie de ses biens à l'hospice des catéchumènes. On a de lui : *Historia basilicæ S. Joannis Laterani*; Rome, 1656, 4 vol. in-fol. Ce cardinal a laissé en outre en manuscrit des *Mémoires sur sa vie*, un *Recueil de statuts*, etc. S. R.

Stefano Gradi, *Oratio in funere card. C. Rasponi*. — Crescimbini, *Storia di S. Giovanni ante portam Latinam*. — Corraro, *Relazione della corte di Roma*. — Palazzi, *Fast. cardinal*. — Ciacconio, *Vitæ roman. pontif.* — Pasolini, *Lustri ravennati*. — Ginanni, *Scrittori ravennati*.

RASSICOD (*Étienne*), jurisconsulte français, né en 1645, à La Ferté-sous-Jouare, mort le 17 mars 1718. Après avoir fait d'excellentes études au collége du Plessis à Paris, il s'occupa pendant plusieurs années d'approfondir les principaux écrivains de l'antiquité, et aborda ensuite l'étude du droit. Reçu avocat au parlement en 1674, il ne put, à cause de sa faible santé, prendre part aux luttes du barreau, et se borna à écrire des consultations. Choisi en 1692 par la faculté de droit pour être docteur agrégé d'honneur, il fut nommé censeur pour les livres de droit, et fut de 1702 à 1708 chargé de la rédaction des articles de jurisprudence au *Journal des Savants*. On a de lui : *Notes sur le concile de Trente touchant les points les plus importants de la discipline ecclésiastique et le pouvoir des évêques*; Cologne, 1706, in-8° : les éditions données à Bruxelles en 1708 et 1711 sont très-fautives; ce livre est le résultat de conférences tenues par plusieurs savants magistrats chez M. de Caumartin, le protecteur de Rassicod, et auxquelles ce dernier prit une part active; — *Notæ et restitutiones ad Commentarium C. Molinæi De feudis*; Paris, 1739, in-4° : on y trouve un tableau des modifications que Du Moulin introduisit successivement dans les diverses éditions de son livre.

Son fils, RASSICOD (*Étienne*), fut bâtonnier de l'ordre des avocats et censeur royal, et mourut le 16 mars 1755.

Taisand, *Vies des jurisconsultes*. — *Journal des Savants* (année 1718, in-4°, p. 367-400).

RAST-MAUPAS (*Jean-Louis*), agronome français, né en 1731, à La Voulte (Vivarais), mort à Lyon, le 27 mars 1821. Il était fils d'un médecin, et fut destiné d'abord à la carrière commerciale. Il parcourut plusieurs contrées de l'Europe, et prit dans ses voyages le goût de l'histoire naturelle. En 1793 il soutint de sa fortune et de sa personne l'insurrection de Lyon contre la Convention, et échappa miraculeusement aux proscriptions qui suivirent la reddition de cette ville. Amnistié après le 9 thermidor, il réorganisa la Société d'agriculture de Lyon, y devint membre de la chambre de commerce, conseiller général de préfecture, administrateur de la pépinière départementale, et fonda la *Condition des soies*, établissement resté célèbre. En l'an VIII, il obtint un brevet d'invention pour des appareils et procédés propres à donner aux soies un même degré de siccité et le moyen de le constater. En 1820, il reçut une médaille d'honneur, comme l'un des plus habiles agriculteurs français. Il avait créé sur ses propriétés des pépinières et une magnanerie longtemps regardées comme des modèles. Parmi ses nombreuses inventions, il faut citer : un moyen de peindre et dorer les étoffes de soie à l'imitation des Chinois ; un bateau inchavirable; un moulin pour écraser le raisin dans la cuve; un nouveau mode de greffe, qui a conservé son nom, etc. Il a laissé des *Observations sur la Condition des soies* (Lyon, an VIII, in-4°) et plusieurs mémoires dans le *Recueil de la Société d'agriculture de Lyon*.

RAST-MAUPAS (*Jean-Baptiste-Antoine*), médecin, frère du précédent, né à La Voulte, le 27 décembre 1732, mort à Albigny (Rhône), le 1er juin 1810. Reçu docteur à Montpellier, il vint à Lyon, où il fut nommé médecin de la Charité et professeur au collége de médecine. On a de lui : *Sur l'inoculation de la petite vérole* (Lyon, 1763, in-12); *Sur l'établissement d'un cimetière hors de la ville de Lyon* (ibid., 1777, in-8°), etc.

Grognier, *Notice sur J.-L. Rast de Maupas*, dans le *Compte rendu de la Société d'agriculture de Lyon*, 1821, p. 241-250. Delandine, *Catalogue de la Bibliothèque de Lyon*, t. I et III. — *Journal de Lyon*, 14 juillet 1810.

RASTALL (*John*), imprimeur anglais, né à Londres, où il est mort, en 1536. Après avoir terminé ses études à Oxford, il retourna dans sa ville natale, et y établit une imprimerie. Il épousa la sœur de Thomas Morus, qui, selon Wood, tira de lui beaucoup de secours dans la composition de ses ouvrages. A la suite d'une controverse qu'il avait entamée avec le sectaire John Frith, il se convertit à la religion réformée. Il est assez difficile de distinguer les livres qu'il rédigea lui-même de ceux qui sortent de ses

presses; pourtant on lui prête généralement les suivants : *Nature of the IV elements*; vers 1510, in-4° : intermède comique; — *An Exposition of law terms and the nature of writs*; Londres, 1527, pet. in-8°; s. d., in-fol., en anglais et en français; — *Rerum Anglorum chronicon, or Pastime of the people*; ibid., 1529 : il ne reste de cet ouvrage qu'un exemplaire unique en bon état; il a été réimprimé en 1811 dans les *English chronicles*; — *Three dialogues on purgatory*, dirigés contre John Frith; — *The Church of John Rastall*.

RASTALL (*William*), fils du précédent, né en 1508, à Londres, mort le 27 août 1565, à Louvain, étudia les lettres à Oxford et le droit dans l'école de Lincoln's Inn. Il devint lecteur d'Édouard VI, et fut, comme catholique, obligé de sortir du royaume; il y revint sous le règne de Marie, et fit partie en 1554 de la commission chargée d'instruire contre les hérétiques. Il venait d'obtenir un siége dans la cour des plaids communs (1557) lorsque Élisabeth monta sur le trône; la crainte d'être inquiété pour cause de religion l'obligea de se retirer à Louvain. Herbert lui attribue plusieurs ouvrages; mais cette assertion a besoin d'être confirmée. On n'en connaît qu'un seul de W. Rastall; il a pour titre *Collection abridged of the statutes in force and use*; Londres, 1557, in-fol.; plusieurs fois réimprimé.

Wood, *Athenæ oxon.* — Dodd, *Church history.* — Tanner, Bale, Pits, Herbert. — Bridgman, *Legal bibliography.*

RASTIGNAC (*Aymeric* DE CHAPT DE), prélat français, né vers 1315, au château de Rastignac, aujourd'hui commune de La Bachellerie (Dordogne), mort à Limoges, le 10 novembre 1390. Issu d'une ancienne maison originaire du Limousin et établie dans le Périgord depuis la fin du onzième siècle, il fut d'abord trésorier de l'Église romaine, et devint en 1359 évêque de Volterra (Toscane). Transféré par Innocent VI, dont il était parent, à l'évêché de Bologne (1361), il fut en même temps gouverneur de cette ville. Il obtint en 1364 de l'empereur Charles IV un diplôme qui lui donnait le titre de prince de l'Empire. Chancelier de l'université de Bologne, il contribua à lui donner cette illustration qu'elle a si longtemps conservée. En 1371, Grégoire XI le transféra à l'évêché de Limoges, et en 1372 le duc d'Anjou l'institua gouverneur général du Limousin.

Ughelli, *Italia sacra.* — *Gallia christiana*, II. — *Éphémérides de Limoges.* — H. du Temps, *Le Clergé de France.*

RASTIGNAC (*Raimond* DE CHAPT DE), capitaine français, né à Rastignac, vers 1545, mort le 26 janvier 1596, à La Fère (Picardie). Capitaine de cinquante hommes d'armes, il reçut en 1585 le titre de lieutenant général de la Haute-Auvergne. Il enleva aux ligueurs le château de Collogne, le fort de Carlat et la ville de Saint-Amand; gagna, en 1590, la bataille d'Issoire contre le comte de Randan, et vainquit en 1592 le duc de Joyeuse à Villemur. En 1594, les *croquants* ou *tard-venus* levèrent dans le Limousin l'étendard de la révolte; Rastignac marcha contre eux, en tua deux mille près de Limoges, et mit le reste en déroute. Henri IV le nomma chevalier du Saint-Esprit (1594). Ce capitaine, que de Thou appelle *virum indefessæ virtutis*, fut tué au siége de La Fère, où il était allé pour conférer avec le roi des affaires de son gouvernement.

De Thou, *Hist. univ.* — Imberdis, *Hist. des guerres religieuses en Auvergne.* — L. [illegible], *Notices sur les célébrités du Périgord.*

RASTIGNAC (*Louis-Jacques* DE CHAPT DE), prélat français, né à Rastignac, en 1684, mort à Véretz, près Tours, le 2 août 1750. Troisième fils de François de Chapt, marquis de Rastignac, il fut en 1714 reçu docteur en théologie, après avoir été prieur de Sorbonne, et aussitôt après alla à Luçon en qualité de grand vicaire. Nommé le 29 décembre 1720 évêque de Tulle, il parut avec tant d'éclat à l'assemblée du clergé de 1723, que le roi lui donna en commende, le 17 octobre de cette année, l'abbaye de La Couronne au diocèse d'Angoulême, et le transféra deux jours après à l'archevêché de Tours. Benoît XIII lui adressa, le 22 août 1725, un bref flatteur, pour le zèle qu'il montra tout d'abord contre le jansénisme; mais quelques différends qu'il eut plus tard avec des jésuites le firent changer de sentiment à leur égard. Les talents qu'il avait déployés dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 et 1743 le firent choisir pour présider celles de 1745, 1747 et 1748; les procès-verbaux de ces différentes sessions sont des monuments de son savoir et de son éloquence. Il fonda en 1746 à Tours l'hospice de la Madeleine pour les enfants trouvés; le 30 juin 1745 il avait fait la dédicace solennelle de l'église de Saint-Sulpice à Paris. Par un mandement du 15 décembre 1747, il condamna le livre du P. Pichon, *L'Esprit de l'Église*, et pour combattre les faux principes de ce jésuite il donna successivement, en 1748 et 1749, trois instructions pastorales, une sur *la pénitence*, une autre sur *la communion* et une troisième *sur la justice chrétienne par rapport aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie* (1749, in-12 et in-4°). Dans ce travail, commencé, dit-on, par Boursier et achevé par Gourlin, se trouvaient des réflexions et des maximes fort chères aux appelants. Sur les plaintes qu'on en fit, le cardinal de Rohan, grand aumônier, réunit, par ordre du roi, quatre évêques et un sulpicien pour examiner cette instruction. On écrivit à M. de Rastignac pour l'engager à l'expliquer; mais ce fut en vain. Généreux et bienfaisant, il n'usait de son crédit que pour faire le bien : il consacrait la plus grande partie de ses revenus à l'entretien des familles indigentes. On le vit, dans les inonda-

tions de la Loire, fournir la nourriture et des logements à tous les pauvres habitants des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, et à tout le peuple indigent de la ville. F.

* *Gallia christiana*, II et XIV. — Picot, *Mémoires pour servir a l'hist. ecclés.*, IV. — Moréri, *Dict. hist.* — *France pontificale* (inédite). — *Mercure de France*, 1780.

RASTIGNAC (*Armand-Anne-Auguste-Antonin-Sicaire* DE CHAPT DE), prêtre, neveu du précédent, né en 1726, au château de Laxion, près Sarlat (Dordogne), mort à Paris, le 3 septembre 1792. A peine reçu docteur, il fut choisi pour vicaire général par l'archevêque d'Arles. Député aux assemblées du clergé de 1755 et 1760, il vota pour le refus des sacrements aux adversaires de la bulle *Unigenitus*. Sa modestie lui fit trois fois refuser l'épiscopat, et lorsqu'en 1773 le maréchal de Biron, son oncle, obtint pour lui, et à son insu, l'abbaye de Saint-Mesmin (diocèse d'Orléans), il se hâta de donner sa démission d'un prieuré qu'il tenait en commende. Élu député du clergé d'Orléans aux états généraux de 1789, il signa les déclarations et protestations contre les actes de l'Assemblée constituante en matière ecclésiastique. Le 26 août 1792 il fut emprisonné à l'Abbaye, où sa nièce, la marquise de Fausse-Lendry, voulut être enfermée avec lui pour lui donner ses soins. Ses efforts pour le sauver furent vains. Le 3 septembre, à dix heures du matin, l'abbé Lenfant et l'abbé de Rastignac annoncèrent aux prisonniers que leur dernière heure approchait et les invitèrent à se recueillir pour recevoir leur bénédiction. Une demi-heure après, l'abbé de Rastignac était massacré. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Questions sur la propriété des biens-fonds ecclésiastiques en France*; Paris, 1789, in-8° : ouvrage dédié à Pie VI; — une traduction du grec en français de la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Comnène*; Paris, 1790, in-8°; — *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*; Paris, 1791, in-8°.

Jourgniac Saint-Méard, *Mon agonie de trente-huit heures*. — Maton de la Varenne, *Hist. partic. des événements de septembre*. — De Fausse-Lendry, *Quelques-uns des fruits amers de la révolution*. — Picot, *Mém. pour servir à l'histoire eccl.*, IV. — Jæger, *L'Église de France pendant la révolution*, liv. XX.

RASTIGNAC (*Pierre-Jean-Julie* DE CHAPT, marquis DE), pair de France, né à Paris, le 7 juillet 1769, mort à La Bachellerie (Dordogne), le 21 octobre 1833. Fils aîné de Jacques Gabriel, comte de Rastignac, maréchal de camp, le 1er janvier 1784, il était capitaine au régiment de Monsieur-dragons lorsque la révolution éclata. Il émigra en 1791, fit la campagne du Rhin à l'armée des princes, et ne rentra en France qu'après son licenciement. Napoléon le nomma en 1809 président du collége électoral du Lot. Élu en 1817 député du Lot, il siégea au centre, et fut nommé pair de France le 23 décembre 1823; il prêta serment au gouvernement de Juillet.

Son plus jeune frère, *Anne-Charles-Parfait* DE CHAPT, comte DE RASTIGNAC, émigra en 1791, et passa au service de Russie, où il devint général major. Rentré en France avec les Bourbons, il fut nommé maréchal de camp (14 juillet 1814), chef d'état-major de la garde royale (6 septembre 1815), gentilhomme de la chambre du roi (22 avril 1821), et commanda en 1823 une brigade à l'armée d'Espagne. F.

De Courcelles, *Hist. généal. et héraldique des pairs de France*, t. I. — *Moniteur universel*, 1810 à 1834.

RAT (*Pierre*), sieur DE LA POITEVINIÈRE, avocat français, né en 1497 ou 1498, à Poitiers. Après avoir brillé dans la profession d'avocat, il occupa la charge de président au présidial de sa ville natale, et en fut élu maire en 1539. On a de lui un excellent commentaire de la Coutume du Poitou, sous le titre : *Decurionis in Pictonum leges, quas vulgus Consuetudines dicit, glossemata*; Poitiers, 1548, in-fol.; dédié à François Olivier, chancelier de France, et réimprimé avec des corrections, ibid., 1609, in-4°.

Son neveu, RAT (*Pierre*), pratiqua aussi le barreau et fut maire de Poitiers. Il a laissé un discours latin adressé à Catherine de Clermont (1562, in-4°).

Dreux du Radier, *Hist. littér. du Poitou*.

RATALLER (*Georges*), philologue hollandais, né en 1528, à Leuwarden, mort le 6 octobre 1581, à Utrecht. D'une famille noble, il fit ses études à Utrecht, dans le collége de Saint-Jérôme, alors dirigé par Macropedius, et y prit le goût de la poésie et des lettres anciennes. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence à Louvain, et alla se perfectionner à Bourges et dans les académies d'Italie. A son retour il entra au conseil d'Artois (1550), d'où, en 1560, il passa comme maître des requêtes au conseil de Malines. En 1566, il se rendit, au nom de la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, auprès de Frédéric II, roi de Danemark, et prolongea son ambassade jusqu'en 1569, époque où l'habileté dont il avait fait preuve dans les négociations lui valut la présidence du conseil d'Utrecht. C'était un magistrat laborieux et intègre, un bon jurisconsulte et surtout un savant humaniste; Suffridus Petri, qui avait été son condisciple, a tracé de lui le plus grand éloge. Rataller a traduit en vers latins : *Hesiodi Opera et dies*; Francfort, 1546, in-12; l'auteur, qui n'avait alors que dix-huit ans, joignit à cette version un livre d'*Épigrammes* latines; — *Sophoclis Ajax flagellifer, Antigone et Electra*; Lyon, 1550, in-8°, et dans les *Tragœdiæ selectæ Æschyli, Sophoclis et Euripidis* (Paris, 1567, in-16) : ce travail, commencé à Louvain, fut publié à l'insu de l'auteur par des amis qu'avait séduits la pureté du style; Jean Lallemand le pilla presque en entier dans l'édition qu'il donna en 1557 de Sophocle; — *Sophoclis Tragœdiæ quotquot extant*; Anvers, 1570, 1576, 1584, in-8°; — *Euripidis Phœnissæ, Hippolytus coronatus*

et Andromacha ; ibid., 1581, in-16; avec des fragments d'anciens poëtes, tirés de Stobée. K.

Suffridus Petri, *De scriptor. Frisiæ*. — Sweert, *Athenæ belgicæ*. — Valère André, *Bibl. belgica*. — Burmann, *Trajectum eruditum*, 277-81. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Paquot, *Mémoires*, XIV.

RATAZZI. *Voy*. RATTAZZI.

RATBERT. *Voy*. RADBERT.

RATCHIS, duc de Frioul et roi de Lombardie, né vers 702, mort au Mont-Cassin, après 759. Fils de Pemmon de Bellune, duc de Frioul, il succéda en 737 à son père, et aida Luitprand dans sa guerre contre Trasimond, duc de Spolète (740). En 744, les Lombards ayant déposé Hildebrand élurent roi à sa place Ratchis. Celui-ci commença son règne par confirmer, à la prière du pape Zacharie, le traité conclu en 729 entre Luitprand et les Romains. En 749, sous prétexte de quelques infractions faites à ce traité par les Romains, il assiégea Pérouse. Le pape vint l'y trouver, et lui parla si efficacement des vanités de ce monde, que Ratchis abandonna son trône, son armée, sa famille, pour se retirer chez les Bénédictins du Mont-Cassin. Sa femme, Tasia, et Ratrude, sa fille, saisies subitement de la même vocation, fondèrent près du Mont-Cassin, à Piombarole, une abbaye de femmes. Le 1er mars 749, Astolphe, frère de Ratchis, fut appelé à la couronne, et la conserva jusqu'en 756, où il mourut, d'une chute de cheval; il ne laissait que des filles. Ratchis, qui s'ennuyait du cloître, reprit le pouvoir, et gouverna jusqu'en mars 757 : le pape Étienne l'obligea à retourner au Mont-Cassin, et donna la couronne de fer à Didier, duc d'Istrie. Ratchis survécut peu à ce second détrônement. A.

Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 729-759. — Warnefried, *De Gestis Longobardorum*, lb. II, p. 436. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. I.

RATDOLT (*Erhard*), célèbre imprimeur allemand, né à Augsbourg, vers le milieu du quinzième siècle, mort vers 1516. En 1475 il vint s'établir à Venise, et il y fonda avec Loslein et Maler, ses compatriotes, une imprimerie, qu'il conduisit seul depuis 1480; les produits en sont d'une beauté au moins égale à celle des livres qu'imprimaient alors en cette même ville les Vindelin, les Jenson et les Waldarfer. Ratdolt introduisit dans la typographie plusieurs améliorations notables; le premier il imprima dans le texte des figures de mathématiques, de même qu'il fut très-probablement l'inventeur du procédé d'imprimer les *lettres grises*, les *fleurons* et les *vignettes*, qui se traçaient primitivement à la main. Enfin, son *Kalendarium* de 1475, où se trouvent déjà les deux innovations précitées, est aussi le premier livre qui ait un frontispice. La réputation de Ratdolt le fit appeler dans plusieurs monastères de l'Italie, pour lesquels il imprima des missels et autres livres liturgiques. De retour dans sa ville natale, en 1486, il y imprima jusqu'en 1516 un grand nombre de livres, surtout de mathématiques et d'astronomie, et qui, devenus des raretés bibliographiques, excitent encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. Parmi les produits les plus parfaits de ses presses nous citerons : un *Appien*, de 1477; un *Euclide*, de 1482, in-fol., en tête duquel il parle de son invention de graver les figures de mathématiques; la *Chronique* d'Eusèbe, 1483, in-4°; le *Rituel* d'Augsbourg, 1487; la *Chronique* de Jean Thurocz, 1488, in-fol.; le *Liber astronomicus* de Bonatus, 1491, in-4°; le *Missale Augustanum*, 1496, in-fol.; les *Romanæ vetustatis fragmenta* de Peutinger, 1505, in-fol.; le *Breviarium Constantiense*, 1516, etc. Depuis 1490 il avait adopté pour marque un écu où se trouve un homme nu tenant de la droite deux serpents entrelacés et de la gauche une étoile.

Maittaire, *Annales typographici*. — Pr. Marchand, *Dictionnaire*. — Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst*. — Bernard, *De l'origine de l'imprimerie en Europe*. — Santander, *Dictionn. bibliographique*.

RATEL (*Louis-Jean-Baptiste-Justin*), prêtre français, né à Saint-Omer, le 14 décembre 1758, mort à Margival (Aisne), le 26 janvier 1816. Fils d'un chapelier, il fut, par les soins d'un oncle dignitaire dans l'une des abbayes de l'Artois, envoyé à Paris, au séminaire des Trente-Trois, où il fit sa théologie. Reçu licencié, il fut, encore bien jeune, pourvu de la cure de Dunkerque; mais, bien que française, cette paroisse relevait du diocèse d'Ypres, et chaque nomination de curé devenait l'occasion d'un procès. L'abbé Ratel plaidait pour ce bénéfice quand la révolution éclata. Ayant pris les armes en 1792, il ne tarda pas à être exempté du service militaire, à cause de la faiblesse de sa vue, et se réfugia pendant la terreur avec sa famille au village de la Roche-Guyon. Après le 9 thermidor, il revint à Paris, et organisa et dirigea la correspondance des royalistes avec les chefs vendéens et la fédération normande. Il contribua en outre à faire évader du Temple le fameux amiral anglais, sir Sidney Smith, prépara la rédaction de plusieurs manifestes, et publia lui-même quelques brochures, qui firent sensation, notamment celle qui concernait le coup d'État du 18 brumaire. Caché dans le Boulonnais, il y remplit secrètement les fonctions d'agent du comte d'Artois, puis réussit à travers mille dangers à passer en Angleterre, où il fut longtemps connu sous les noms de l'*abbé Dubois* et de *Lemoine*. Ses relations avec lord Castlereagh et les principaux membres du cabinet anglais le mirent à même de rendre beaucoup de services aux émigrés français. Ce fut aussi, dit-on, par son entremise que Pichegru et Moreau se réconcilièrent. Quoique absent, on l'impliqua en diverses conspirations, surtout dans celle de Georges Cadoudal, et l'on prétendit alors qu'il était le chef de l'agence anglaise d'Abbeville. Une condamnation à mort fut prononcée contre lui et sa tête fut mise à prix. Pendant longtemps même, il devint à Saint-Omer l'objet des plus vives recherches de la police impériale. Ratel ne reparut

pourtant dans sa ville natale qu'en avril 1814. Pendant les Cent jours, il se retira à Ypres, où il tomba malade, et après le retour des Bourbons alla habiter sa terre de Margival. F.

Piers, Biogr. de Saint-Omer. — Renseignem. partic.

* **RATHERY** (*Edme-Jacques-Benoît*), littérateur français, né à Paris, le 19 novembre 1807. Il fut reçu en 1830 avocat à la cour royale, et se livra à l'étude de l'ancien droit public et privé de la France et de l'histoire de ses institutions judiciaires. Attaché en 1844 à la bibliothèque du Louvre, il y devint en 1849 bibliothécaire, et passa en 1859 à la Bibliothèque impériale, en qualité de conservateur adjoint. Il est membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes près le ministère de l'instruction publique. Ses ouvrages ont pour titres : *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes;* Paris, 1843, in-8° : extrait d'un mémoire mentionné honorablement l'année précédente par l'Académie des sciences morales et politiques; — *Histoire des états généraux de France;* Paris, 1845, in-8° : couronné par la même académie; — *De l'influence de la littérature et du génie de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le treizième siècle jusqu'au règne de Louis XIV;* Paris, 1853, in-8°, travail qui a partagé un prix proposé par l'Académie française; — *Des relations sociales et intellectuelles entre la France et l'Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à la révolution française;* Paris, 1856, in-8°. Il a mis au jour comme éditeur (avec M. Burgaud des Marets) : *Œuvres de Rabelais, accompagnées de notes nouvelles*, etc.; Paris, 1857-1858, 2 vol. in-18; — *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson;* Paris, 1859-1862, tome I-IV, in-8°, publication de la Société de l'histoire de France. Il a inséré des articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *Nouvelle Biographie générale*, la *Gazette des tribunaux*, *Le Droit*, le *Journal général de l'instruction publique*, *Le Moniteur universel*, l'*Athenæum français*, le *Bulletin du Bibliophile*, la *Revue française*, la *Revue de législation et de jurisprudence*, la *Nouvelle Revue encyclopédique*, la *Revue contemporaine* et la *Revue des deux mondes*.

Renseignements particuliers.

RATHGEBER (*Valentin*), compositeur allemand, né vers 1690, à Ober-Elsbach, était bénédictin, et passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Banthein, en Franconie. Ce fut un des musiciens les plus féconds de son temps, et l'on a publié de lui de 1725 à 1751 vingt-quatre recueils, la plupart consacrés à la musique sacrée; nous citerons *Chelis sonora* (Augsbourg, 1728, in-fol.), qui contient des concertos et des symphonies pour divers instruments, et *Zeitvertreib auf dem Clavier* (1743, 1751, in-fol.), pour clavecin. Ce moine vivait encore en 1744.

Lexiques de Walther et de Gerber.

RATHIER, évêque de Vérone, né à Liége, mort à Namur, en 974. Il fut d'abord moine à Laubes. Ayant ensuite quitté cette abbaye, il devint ce que l'on appelait alors un moine errant, *vagus*, *girovagus*, et parcourut ainsi plusieurs provinces de la Gaule, jusqu'à ce que le désir de voir de nouveaux pays le conduisit en Italie. Il avait acquis déjà un grand fonds de savoir, et quand il paraissait en chaire, dans les villes où l'attirait son humeur vagabonde, on admirait son éloquence. En Italie, il s'attacha très-étroitement à Hilduin, évêque de Vérone, et celui-ci ayant été nommé archevêque de Milan, Rathier convoita son évêché. Le roi Hugues, qui avait été d'abord grand partisan de Rathier, avait changé de sentiment à son égard. Quand il s'agit de le placer sur le siége de Vérone, il hésita quelque temps, et pour le décider l'intervention du pape fut nécessaire. L'ordination de Rathier comme évêque de Vérone eut lieu en 931. Les rapports de l'évêque et du roi furent dès lors presque hostiles. Bientôt eut lieu l'entreprise d'Arnoul, duc de Bavière, sur l'Italie. Arnoul fut vaincu, et Rathier, signalé comme son complice, fut arraché de son siége pour être confiné dans une prison, à Pavie, par les ordres du roi. Il y resta deux ans et demi, et n'en sortit que pour être envoyé en exil dans la ville de Côme. Mais les rois n'étaient pas alors plus stables sur leur trône que les évêques sur leur siége. Hugues, à son tour, est chassé de l'Italie, et Rathier voit finir son exil. On lui conseille alors d'aller trouver Hugues, qui se repentait, disait-on, de l'avoir maltraité. Il part donc; mais dans la route il est arrêté par des gens qu'avait apostés Manassé, successeur d'Hilduin sur le siége de Milan, et il est de nouveau mis en prison. On lui permet ensuite de retourner à Vérone, et d'y revendiquer les droits de son titre. Mais le clergé de Vérone refuse de le reconnaître et l'accable d'outrages. La fuite devient nécessaire. Rathier se retire en Provence, et y est reçu dans la maison d'un riche seigneur, dont il instruit le fils. Il retourne ensuite à l'abbaye de Laubes, et de là se rend à la cour d'Othon le Grand, où il se fait remarquer par ses rares connaissances. Voici qu'après l'avoir accablé de disgrâces la fortune lui rend ses faveurs. Vers 953, il est chargé du gouvernement de l'évêché de Liége, après la mort de l'évêque Farabert. Mais si Rathier avait plus d'un mérite, celui de se faire aimer lui manquait. Depuis deux ans à peine il exerçait la charge d'évêque de Liége, quand cette ville se soulève contre lui, le chasse et le renvoie à Laubes. A Laubes, Rathier forme le projet de passer en Italie et de reconquérir son évêché de Vérone. L'entreprise offrait beaucoup de périls. Cependant le roi Othon allant lui-même en Italie, il l'accompagne et reparaît à Vérone. Son siége était alors occupé par un simoniaque, très-protégé par l'archevêque de Milan, qui avait reçu le prix de ce bénéfice. Rathier s'adresse au pape, réclame un concile, un

jugement canonique. Le concile est convoqué, et se prononce en faveur de Rathier. Or, voici comment on obéissait alors aux décrets des conciles et aux ordres exprès des papes. Le protégé de l'archevêque de Milan, apprenant que Rathier a gagné sa cause, le fait arrêter et l'emprisonne. Othon est obligé lui-même d'interposer son influence, et de parler sur le ton de la menace. On avait méprisé la sentence du concile; on obéit au roi irrité. Rathier ressaisit donc pour la troisième fois l'administration de l'évêché de Vérone, mais pour ne pas la conserver longtemps. Que les clercs de Vérone, comme ceux de Liége, comme ceux de tous les lieux où Rathier porta ses pas fussent corrompus, et prompts à la révolte, on n'en a pas d'autre preuve que les dénominations de Rathier; que si l'on admet, pour ne pas le contredire, la réalité de ce dérèglement presque universel, peut on néanmoins se défendre de lui supposer une humeur chagrine, une âpre manie d'autorité, une intolérance excessive? Quoi qu'il en soit, Rathier, contraint encore une fois de quitter Vérone, revient à Laubes après l'année 965. Il y revint, dit-il, privé de tout, obligé d'emprunter un cheval pour faire la route. Suivant Folcuin, abbé de Laubes, il emportait de Vérone d'immenses trésors, qui lui servirent à acheter successivement les abbayes de Saint-Amand et de Hautmont.

Jusqu'à la fin de sa longue carrière, Rathier vécut dans l'agitation, en tous lieux repoussé comme persécuteur, et se disant en tous lieux persécuté. Voici le catalogue de ses nombreux écrits :

Agonisticon, ou *Volumen Proloquiorum*, en six livres, traité de morale pour tous les états de la vie, composé par Rathier pendant sa première captivité; dans le tome IX de l'*Amplissima collectio* de Martène et de Durand; — *Vita S. Ursmari*, dans Surius, au 18 avril, et dans les *Acta* de Mabillon, t. III; — *Volumen perpendiculorum Ratherii Veronensis, vel visus cujusdam appensi, cum aliis multis in signo latronis*, dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. II, p. 161 : à ce titre bizarre il est difficile de reconnaître un ouvrage ayant pour objet le mépris des canons, l'incontinence des clercs, l'insubordination et l'indiscipline de tout le clergé; — *Conclusio deliberativa Leodii habita, sive Climax Sirmatis ejusdem qui cætera, non adeo parvi;* titre également énigmatique d'un écrit violent contre le clergé de Liége, coupable de rébellion contre son évêque : Rathier menace de la damnation éternelle les auteurs de son exil; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 194; — *Qualitatis conjectura cujusdam;* apologie de Rathier, composée par lui-même, avec une vivacité de langage, une pétulance et un enjouement qui en font un écrit véritablement original; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 199; — *De discordia inter ipsum et clericos :* contre le clergé de Vérone; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 217; — *Liber apologeticus, contra cavillatorem Martianum;* contre un certain Martien, de Vérone, et autres clercs de la même église, qui accusaient Rathier d'employer l'argent des pauvres à la réparation des églises; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 225; — *Ratherius, Veronensium episcopus, clericis sibi rebellantibus;* autre protestation contre les clercs de Vérone; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 233; — *Instituit clericos in abbatiola :* explication donnée par Rathier sur la suppression d'une abbaye dévastée par les Hongrois, et dont il avait assigné les restes à quelques prêtres séculiers; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 236; — *De Nuptu cujusdam illicito;* sur les prêtres mariés, qui paraissent avoir été dans le diocèse de Vérone aussi nombreux que les célibataires: l'impétueux Rathier, en présence d'un fait aussi considérable, conseille le célibat, mais n'ose pas le commander; dans le *Spicilegium*, t. II, p. 238; — *Lettres*, au nombre de seize, dont six publiées par Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. II, p. 241-255, et t. XII, p. 37; trois par Martène, *Amplissima Collectio*, t. IX, p. 965-970; cinq par Bernard Pez, *Anecdota*, t. VI, part. I, p. 93-100; deux par Campagnola, à la suite de son Traité du droit civil de la ville de Vérone; — *Synodica ad presbyteros et ordines cæteros forinsecos, id est per universalem diœcesim constitutos;* dans le *Spicilegium*, t. II, p. 256; — *Itinerarium Ratherii Romam euntis;* ibid., p. 265; — *Vita S. Metronis;* imprimé, en 1728, par Campagnola, dans le traité ci-dessus mentionné; — *Sermons*, au nombre de huit, dans le *Spicilége* de d'Achery, t. II, p. 281-335; — autres *Sermons*, au nombre de quatre, publiés dans l'Appendice du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Laon, 1849, in-4°. On attribue encore à Rathier divers ouvrages inédits ou perdus. On en peut voir la liste dans l'*Histoire littéraire*. B. H.

Gallia christiana, t. III, col. 840. — *Hist. litt. de la France*, t. VI, p. 339.

RATIER (*Vincent*), prédicateur français, né en 1634, à Langres, mort le 2 février 1699, à Provins. Il prit à seize ans l'habit de Saint-Dominique, remplit différents emplois, et fut élu en 1694 supérieur général de l'ordre en France; il résigna cette dignité en 1698. Animé d'un zèle infatigable, il prêcha avec succès dans les principales villes du royaume. On a de lui : *Octave angélique de saint François de Sales* (Orléans, 1667, in-8°), en vers; — *Oraison funèbre de Jeanne-Gabrielle Dauvet des Marets, abbesse du Mont-Notre-Dame, près Provins* (ibid., 1690, in-4°).

Échard et Quétif, *Bibl. ord. Prædicat.*, II, 730.

* **RATIER** (*Félix-Séverin*), médecin français, né en 1797, à Paris. Il fit ses études à Paris, et fut reçu docteur en 1819. Il a été attaché au collége Rollin et à l'hôpital Cochin. Ses principaux écrits sont : *Essai sur l'éducation phy-*

sique des enfants; Paris, 1821, in-8° : couronné par la Société royale de Bordeaux; — *Formulaire pratique des hôpitaux;* Paris, 1823, 1831, in-18; — *Nouvelle médecine domestique;* Paris, 1825-1826, 2 vol. in-8°; — *Pharmacopée française;* Paris, 1826, in-8°, avec M. Henry; — *Traité élémentaire de matière médicale;* Paris, 1829, 2 vol. in-8°. Il a fourni un très-grand nombre d'articles au *Journal général de médecine*, au *Bulletin* de Férussac, aux *Archives générales*, au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, au *Dictionnaire de la Conversation*, etc.

Lachaise, *Médecins de Paris.*

RATRAMNE, savant moine franc, né vers le commencement du neuvième siècle, mort peu après 868. On n'a que très-peu de détails sur sa vie. Il entra au monastère de Corbie à l'époque où Wala en était l'abbé, et il y fit de rapides progrès dans les lettres ainsi que dans les sciences sacrées. Doué d'un esprit vif et remuant, il se mêla à la plupart des discussions théologiques de son temps. La profonde érudition dont il fit alors preuve et sa remarquable habileté de style lui valurent une grande réputation; les hommes les plus éminents, tels que Odon, évêque de Beauvais, Hildegaire de Meaux et Loup de Ferrières se plaisaient à lui témoigner leur amitié. Malgré sa célébrité méritée, il ne parvint à aucune dignité ecclésiastique; cela mit en son âme un levain d'amertune, qui explique l'animosité qu'il manifesta contre son abbé, Paschase Radbert, et contre Hincmar, archevêque de Reims. Après avoir établi d'une manière incontestable que deux anciens écrits théologiques, dont ce prélat avait fait présent à son église, étaient apocryphes, il eut le tort d'user de l'autorité dont il jouissait à la cour de Charles-Chauve, pour y décréditer Hincmar, contre lequel il soutint au sujet de la prédestination les idées de Gottschalk (*voy.* ce nom). Si dans cette question il se montra le champion du système le plus contraire à la raison naturelle, il invoqua d'un autre côté cette même raison dans son démêlé avec Radbert à propos de la transsubstantiation. Mais cette contradiction lui porta si peu de préjudice auprès de ses contemporains, qu'il fut désigné en 868 par l'Église franque pour répondre aux attaques de Photius contre la foi catholique, tâche dont il s'acquitta du reste avec un talent et une adresse remarquables.

On a de Ratramne : *De corpore et sanguine Domini;* Cologne, 1532, 1551, in-8°; Steinfurt, 1601, in-8°; Paris, 1712, in-12 : c'est la meilleure édition de ce livre important pour l'histoire des dogmes et au sujet duquel se sont élevés entre les catholiques et les protestants beaucoup de discussions dont les traces se retrouvent dans les différentes traductions françaises qui en ont été données, entre autres à Lyon, 1558, in-12; Rouen, 1647, in-8°; Paris, 1672, in-16, avec le texte; Paris, 1686, in-12, avec le texte en regard, qui se trouve aussi dans l'édition d'Amsterdam, 1717, in-12; une traduction anglaise parut à Londres, 1686, in-8°. Dans cet écrit, dirigé contre Paschase Radbert, l'auteur prétend qu'il ne s'opère pas dans l'Eucharistie de transsubstantiation quant à l'essence du pain et du vin, mais que le corps transfiguré et spiritualisé du Christ n'y est pas moins présent. Les substances naturelles du pain et du vin reçoivent, selon lui, dans ce sacrement une force divine, qui les rend aptes à faire communiquer notre âme avec le Sauveur. Ce système moyen entre le dogme de la présence réelle et l'opinion qui ne voit dans l'Eucharistie qu'un symbole, a conduit Ratramne à une foule de paralogismes que son habileté de raisonnement n'est pas parvenue à masquer; — *De prædestinatione*, dans les *Vindiciæ* de Mauguin et dans le t. XV de la dernière édition de la *Bibliotheca Patrum*. Dans ce traité, écrit avec une grande puissance de logique, mais dont les prémisses sont contestables, Ratramne, qui le rédigea vers 850, à la demande de Charles le Chauve, se prononce contre les idées de Hincmar sur la grâce; il admet que de toute éternité les méchants sont prédestinés à la perdition, et que le nombre des saints, lesquels ne sauraient faillir, est arrêté dès le principe. Il s'attache cependant à mitiger certaines conséquences de ce système, emprunté à saint Augustin, qui blessent le sentiment de justice; — *De partu Virginis*, dans le t. Ier du *Spicilegium* de d'Achery : opuscule où l'auteur combat avec aigreur ceux qui comme Paschase Radbert croyaient que le Christ était sorti du sein de Marie d'une manière miraculeuse; — *Tractatus contra Græcos*, dans le t. II du même *Spicilegium*: cet ouvrage, rempli d'érudition et écrit avec une sûreté d'argumentation rare à cette époque, est le meilleur écrit de Ratramne; — *Epistola ad Rimbertum de Cynocephalis*, dans le t. VI de l'*Histoire critique de la république des lettres* de Le Masson : opuscule curieux, où Ratramne réunit toutes les traditions connues sur une espèce de monstres (cynocéphales) qu'on croyait avoir une tête de chien sur un corps d'homme; il en fait une nation ayant quelques idées de civilisation, ce qui fait conjecturer qu'il a en vue les Lapons, dont il avait pu recevoir quelque connaissance par ce prêtre Rimbert qui prêcha l'Évangile dans l'extrême Nord. Parmi les écrits perdus de Ratramne, dont un contemporain vante les poésies, nous citerons les deux opuscules qu'il écrivit pour réfuter l'opinion qui consistait à n'attribuer à tous les hommes qu'une seule et même âme, un second traité *De partu Virginis*, auquel Paschase Radbert fit une réponse que nous possédons; et enfin un écrit rédigé pour attaquer le changement que Hincmar avait introduit dans la dernière strophe de l'ancienne hymne des martyrs. E. G.

Histoire littéraire de la France, t. V. — Cellot, *Historia Gothescalci*. — Mabillon, *Annales ordinis Benedicti*. — Oudin, *Scriptores*, t. II et III. — Dom Constant, *Vindiciæ*, ch. 6-8.

RATSCHKY (*Joseph-François*), poëte allemand, né le 24 août 1757, à Vienne, où il est mort, le 31 mai 1810. Après avoir rempli divers emplois dans l'administration, il fut placé à la chancellerie impériale par Joseph II (1783), à l'attention duquel il avait été signalé par des littérateurs qui appréciaient son remarquable talent poétique. Il s'éleva par la suite jusqu'aux fonctions de conseiller d'État, et fut enfin chargé de la direction de la chancellerie aulique. Plein d'esprit et de verve, il a composé un grand nombre de poésies, qui se distinguent par une versification facile et élégante, et par beaucoup de naturel et de grâce. On a de lui : *Auf die Entzündung des Pulverthurms in Wien* (Sur l'explosion de la poudrière de Vienne), ode; Vienne, 1779, in-8°; — *Bekir et Goulroui*; ibid., 1780, in-8° : comédie, ainsi que le *Theaterkitzel*; ibid., 1781; — *Gedichte* (Poésies); ibid., 1785, 1791, in-8°; — *Melchior Striegel*; ibid., 1794, in-8°; Leipzig, 1799, in-8° : poëme héroïco-comique, où les démocrates sont tournés en ridicule; — des *Épîtres*, *Satires*, et autres poésies, ainsi que des articles en prose dans le *Teutscher Merkur*, et autres recueils. Ratschky a encore publié l'*Almanach des muses viennoises*, de 1777 à 1796 (depuis 1780 en commun avec Blumauer); l'*Apollonion*, 1807-1808, recueil littéraire, etc.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. X et XV. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

* **RATTAZZI** (*Urbain*), homme d'État italien, né le 29 juin 1810, d'une famille bourgeoise d'Alexandrie. Un de ses oncles avait été membre de la junte constitutionnelle de cette ville en 1815, et son père était secrétaire du conseil de justice. Quelques années après avoir terminé ses études universitaires au collége des Provinces, il remporta le laurier doctoral dans l'une et l'autre faculté de droit, et fut attaché au barreau de Turin jusqu'en 1838, époque où il passa à la cour d'appel, établie depuis peu à Casale. Malgré la faiblesse de sa voix et la délicatesse de sa constitution, il conquit bientôt par son savoir et son mérite le premier rang parmi les avocats les plus distingués. Il ne paraît pas avoir pris une part directe au mouvement politique qui prépara la pacifique révolution de 1848; il comptait cependant presque tous ses amis dans le parti de la réforme, et ce fut chez lui que s'assemblèrent (octobre 1847) les rédacteurs de l'adresse au roi Charles-Albert pour demander l'institution de la garde civique. Député d'Alexandrie après la proclamation du *Statut*, il entra au parlement qui inaugura en Italie le régime représentatif. Il se distingua dans cette première session en faisant adopter les deux lois relatives à l'union de la Lombardie au Piémont. Cette bataille parlementaire, qui dura la seconde moitié de juin et le commencement de juillet, le mit en évidence et le fit appeler quelques jours après au ministère de l'instruction publique; mais il n'y resta que huit jours, la déroute de Custozza contraignant le roi à remettre la conduite des affaires aux mains du parti conservateur. A la réouverture du parlement, au mois d'octobre, Rattazzi se trouva l'un des chefs les plus influents de l'opposition démocratique avec Vincent Gioberti. Celui-ci, étant invité à former un nouveau cabinet, appela Rattazzi au ministère de l'intérieur (15 décembre), puis à celui de grâce et de justice. La malheureuse expédition qu'il voulut préparer pour restaurer en Toscane la monarchie constitutionnelle, au profit du grand-duc Léopold, trouva dans l'assemblée des ministres et dans le parlement une violente opposition. Gioberti dut offrir sa démission, que Charles-Albert accepta. Chargé de la composition d'un nouveau cabinet, Rattazzi assuma dans des circonstances fort critiques la responsabilité des affaires. Toutefois, ce ne fût qu'après avoir consulté la nation qu'il se décida à rompre l'armistice avec l'Autriche. Le désastre de Novare (23 mars 1849) et l'abdication de Charles-Albert accélérèrent sa chute. S'unissant alors à quelques amis dévoués, il forma avec eux, sous le nom de *centre gauche*, ce parti qui eut une si grande influence dans la chambre des députés. Il avait pour adversaire principal le comte Cavour, chef du *centre droit*, qui finit par se rapprocher de lui insensiblement et par adopter ouvertement ses principes dans la fameuse séance du 4 février 1852. Ce rapprochement eut pour effet de porter Rattazzi à la vice-présidence de la chambre et ensuite à la présidence à la mort de Pinelli. Occupant en 1854 le ministère de grâce et de justice, il lutta de tout son pouvoir contre l'influence hostile du parti clérical, et parvint à faire voter contre les biens ecclésiastiques cette loi du 29 mai 1855, qui fut accueillie par des applaudissements universels. Ce ne fut pas cependant sans irriter profondément contre lui le parti conservateur; dès les derniers mois de 1856 jusqu'à la fin de 1857 il fut l'objet d'une guerre acharnée; fatigué plutôt que vaincu, il se retira en profitant de la circonstance que lui offraient les élections générales. A la session de 1858, il fut élu président de la chambre, à une forte majorité, et lors de la paix de Villafranca, remplaçant le comte Cavour, il prépara l'annexion de la Toscane, de Bologne, de Modène et de Parme, et poussa activement l'œuvre de l'organisation du nouveau royaume d'Italie. Au portefeuille de l'intérieur il joignit celui de grâce et de justice et plus tard celui des affaires ecclésiastiques. Au mois de janvier 1860 M. de Cavour rentra au pouvoir, et la première chambre s'empressa d'appeler Rattazzi à la présidence. Sa retraite lors de la cession de la Savoie et du comté de Nice l'avait fait regarder comme l'antagoniste de l'alliance française; il passe aujourd'hui pour s'être dans

ce sens beaucoup amendé. A la chute du ministère modéré de M. Ricasoli (3 mars 1862) il fut chargé de composer un nouveau cabinet qu'il dirige avec une grande habileté. S. R.

I Contemporanei italiani, Urbano Rattazzi. — *Rinnovamento civile d'Italia.* — *Opinione* et autres journaux.

RATTE (*Guitard* DE), prélat français, né à Montpellier, en 1552, mort à Toulouse, le 7 juillet 1602. Il était conseiller-clerc au parlement de Toulouse, lorsque, étroitement lié avec le président Duranti, il montra contre les ligueurs une énergie peu commune; ils pillèrent sa maison et ses livres, et lui firent faire son procès par le parlement, qui le condamna par contumace à avoir la tête tranchée. Henri IV indemnisa Guitard en lui donnant l'abbaye de Saint-Sauveur de Lodève et une pension viagère de 12,000 livres. Chargé de traiter avec Gaspard de Pelet, gouverneur du château de Caen, afin qu'il conservât cette place au roi et qu'il engageât la noblesse du pays à lui rester fidèle, il réussit dans sa négociation, et reçut en commende l'abbaye du Val-Richer (diocèse de Bayeux) et celle de Saint-Chinian (diocèse de Saint-Pons). Vicaire général à Montpellier, et archidiacre de Valence, il fut, en 1596, nommé évêque de Montpellier, siége qu'avait résigné en sa faveur Antoine Subjet. Pendant un voyage à Toulouse pour les affaires de son diocèse, trois énormes chiens se jetèrent avec fureur sur le cheval qu'il montait, et l'infortuné prélat renversé mourut de cette chute. Théodore Marcile lui dédia ses *Notes sur la loi des Douze Tables*, Colvius ses *Commentaires sur Sidoine Apollinaire*, et le P. Sébastien Michaelis son *Traité de controverse sur l'Eucharistie*. F.

D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier.* — J.-P. Thomas, *Mém. histor. sur Montpellier.* — Raynal, *Hist. de Toulouse.* — *Gallia christiana*, t. VI. — Fisquet, *France pontificale* (inédite).

RATTE (*Étienne-Hyacinthe* DE), astronome et mathématicien français, né le 1[er] septembre 1722, à Montpellier, où il est mort, le 15 août 1805 (1). Fils d'un conseiller à la cour des aides, il se livra de bonne heure, sous la direction de M. du Quélin, à l'étude des mathématiques. Ses progrès y furent bientôt assez marquants pour le faire citer avec éloge dans le public et même au sein de la Société royale des sciences, qui, demandant au roi pour lui une dispense d'âge, l'admit au nombre de ses membres à dix-neuf ans, et le choisit en 1743 pour secrétaire perpétuel, fonctions qu'il conserva jusqu'à la suppression des académies et dans lesquelles il obtint les suffrages de Mairan. Cette même année il communiqua des *Recherches sur la pesanteur dans un milieu composé de petits tourbillons*, et peu après, l'accroissement subit de la tige d'une espèce d'aloès (*agave americana*, Linn.) lui fournit l'occasion d'entretenir la Société d'un phénomène très-curieux en botanique, car aucune science ne lui était étrangère. Indépendamment de ces mémoires particuliers, il fut l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, à laquelle il fournit plusieurs articles de physique générale, tels que *Froid*, *Glace*, *Gelée*, etc. L'astronomie lui est redevable d'un grand nombre d'observations; nous nous bornerons à citer celles de la comète de 1757 et du passage de Vénus devant le disque du Soleil, le 6 juin 1761. De Ratte observa ce passage avec la plus grande exactitude et s'empressa d'en calculer les résultats ainsi que ceux des autres observations qu'il put recueillir pour en déduire la parallaxe du Soleil. Ses calculs donnèrent une parallaxe fort approchante de la véritable; mais cette observation, si intéressante par son objet, resta longtemps perdue pour la science, et le volume de l'Académie royale des sciences pour 1761 n'en contient que quelques détails. De Ratte l'ayant envoyée à Paris, elle fut égarée par la personne qui s'en était chargée, et l'auteur n'apporta aucun soin pour la retrouver, quoiqu'il y fût très-souvent invité par ses confrères. On connaissait bien les résultats qu'il avait communiqués; mais ce n'est qu'après sa mort que l'on trouva parmi ses papiers le manuscrit écrit de sa main, qui renfermait cette observation précieuse, ce qui a permis de la publier. Comme secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences, il a publié deux volumes de *Mémoires*, Lyon, 1766, et Montpellier, 1778, in-4°, qui contiennent l'histoire de cette Société depuis 1706 jusqu'en 1745, et qui auraient été suivis d'un troisième, si son impression n'avait pas été arrêtée par les événements de la révolution. La plupart des vingt-cinq *Éloges* qu'il y a prononcés ont été recueillis et publiés par Des Genettes (Paris, 1811, in-8°). Après la mort de son père, en 1770, de Ratte se fit pourvoir d'une charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier, héréditaire dans sa famille; mais la révolution seule put interrompre ses travaux académiques, en août 1793. Arrêté l'année suivante comme suspect, il subit une détention de plusieurs mois, et dans sa prison il se consolait de l'injustice des hommes en calculant des éclipses. Réuni avec d'autres savants ses anciens confrères, il rétablit l'ancienne Société, sous le titre de *Société des sciences et belles-lettres de Montpellier*, et après y avoir rempli un an la place de secrétaire, il en fut nommé le président. Les bulletins de cette Société renferment son observation sur l'éclipse de soleil du 24 juin 1797; un Mémoire sur la longitude et la latitude de Montpellier, déduites de la méridienne de Paris, et deux discours. De Ratte, qui à la création de l'Institut (25 octobre 1795) avait été compris dans la liste des associés non résidants, fut nommé membre de la Légion d'honneur, le 18 juillet 1804. Il laissa plusieurs neveux, fils d'une sœur qui avait épousé M. de Flaugergues, conseiller à la cour des aides. L'un d'eux, correspondant de l'Institut, astronome

(1) Date vérifiée sur les registres de l'état civil de Montpellier.

distingué, à Viviers, a recueilli les observations astronomiques de son oncle. H. Fisquet.

J. Poitevin, *Éloge d'Ét.-Hyac. de Ratte*; 1806, in-4°. — *Bulletins de la Société libre des sciences et belles-lettres.* — Fisquet, *Biogr. (inédite) de l'Hérault.*

RATTI (*Nicolò*), archéologue italien, né le 19 mai 1759, à Rome, où il est mort, le 12 janvier 1833. D'une famille de négociants, il fit de tels progrès chez les pères des écoles pies qu'il n'avait pas encore atteint son troisième lustre lorsqu'il fut admis dans l'Académie des *Varii*, rétablie par J.-B. Visconti. Ayant achevé ses études en théologie, il se fit recevoir docteur; mais il renonça à l'état ecclésiastique, auquel il avait été destiné, et suivit en 1785 le nonce Zollio à la cour de Bavière. A son retour il fut chargé de l'éducation du jeune duc Francesco Sforza Cesarini (1787), et le 13 avril 1797 il devint secrétaire du collége des avocats consistoriaux. Sous le pontificat de Léon XII, il fut placé à la tête de la chancellerie, nouvellement restaurée, de l'université romaine. En 1805, Ratti avait épousé la fille de Pietro Angeletti, peintre de quelque réputation. C'était un homme d'un caractère doux, de mœurs sévères et d'une piété extrême : il avait une dévotion particulière pour la Vierge, et deux fois il fit à pied le pèlerinage de Rome à Lorette. Il a laissé des travaux estimés, parmi lesquels on remarque : *Lettera sopra l'uccisione dei CCCVI Fabi*; Rome, 1784, in-8°; — *Memoria sulla vita di quattre donne illustri della casa Sforza e di Virginio Cesarini*; ibid., 1785; ces quatre dames sont Costanza de Varano, Battista et Ippolita Sforza, et Isabella d'Aragona, toutes du quinzième siècle; — *Della famiglia Sforza*; ibid., 1794-1795, 2 vol. in-8°; c'est un recueil de notices ou plutôt d'éloges sur les membres et les alliés de cette puissante maison; — *Selecta doctorum virorum testimonia de Camilla Valentia*; ibid., 1795, in-8° : Camilla Valenti était une des femmes les plus instruites du seizième siècle; — *Istoria di Genzano, con note e documenti*; ibid., 1797, in-8°; — *Sulle ruine del tempio della Pace*; ibid., 1823; — *Sulla vita di Giusto Conti, poeta romano del secolo XV*; ibid., 1824; — *Sopra un antico sarcofago cristiano*; ibid., 1827, in-8°; — *Notizie della chiesa interna del romano archiginnasio*; ibid., 1833, in-8°. Ratti a aussi fourni plusieurs mémoires aux *Atti* de l'Académie d'archéologie, dont il était membre. P.

Diario di Roma, 23 janv. 1833. — *Giornale arcadico*, t. LXXVII, 1838. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

***RATTIER** (*Marie-Stanislas*), littérateur français, né le 1er juin 1793, à Provins. Admis en 1811 dans l'École normale, il professa au collége de Troyes (1813-1814), puis à l'institution Bernard et Auger, à Paris. De 1822 à 1823 il exerça les fonctions de repétiteur des lettres à l'École polytechnique, fut ensuite nommé chef du bureau des théâtres à la préfecture de police, et fut destitué au mois d'août 1830. Appelé en 1834 à occuper la chaire de philosophie à Pont-le-Voy, il est aujourd'hui inspecteur de l'Académie de l'Aube. M. Rattier a été reçu avocat en 1822. On a de lui : *Perrette décoiffée, poëme héroï-comique*; Paris, 1822, 1826, in-8°; — *De la condition et de l'influence des femmes sous l'empire et la restauration*, Paris, 1822, in-18 plusieurs fois réimpr. à la suite de l'ouvrage *Des Femmes*, du vicomte de Ségur; — *Cours complet de philosophie*; Paris, 1844-1845, 4 vol. in-12. Il a collaboré au *Drapeau blanc*, à *La Quotidienne*, à *La France chrétienne*, au *Correspondant*, à *L'Univers*, etc.

Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V, 2me p., 88.

RATZ (Le). *Voy.* Lantremère.

RAU (*Chrétien*), en latin *Ravius*, orientaliste allemand, né le 25 janvier 1613, à Berlin, mort le 21 juin 1677, à Francfort-sur-l'Oder. Fils de Jean Rau, professeur au gymnase de Berlin, il visita, après avoir été reçu maître ès arts, plusieurs universités d'Allemagne, gagnant sa vie en donnant des leçons. Ayant obtenu une pension du maréchal de la cour de Saxe qui avait été enchanté d'un de ses sermons, il passa en Suède et de là en Danemark, où il fut précepteur chez le comte de Rosencrantz. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il se lia avec Gérard Vossius, et un peu plus tard à Leyde, où il se perfectionna dans la connaissance des langues orientales, sous la direction de Golius. Il alla en 1638 en Angleterre pour y suivre l'enseignement du célèbre Pockoke, qui lui fit le meilleur accueil, et partit en 1639 pour l'Orient, pour y remplir les fonctions de secrétaire auprès de l'ambassadeur de Hollande. Arrivé à Smyrne, où il étudia le turc, le persan et le grec moderne, il reçut de plusieurs Anglais, notamment de l'archevêque Usher, des pensions considérables, qu'il employa à acheter des manuscrits rares. A Constantinople il retrouva son ami Pockoke, qui lui fit obtenir un emploi chez l'ambassadeur anglais. Après avoir en 1641 visité une partie de la Turquie d'Asie, il revint en Europe en 1642, avec plus de deux mille manuscrits; il passa deux ans à Leyde, et vint en 1644 à Utrecht, où il fut nommé professeur des langues orientales. En 1647 il retourna en Angleterre, il donna d'abord des leçons aux jeunes ecclésiastiques à Londres, et fut ensuite appelé à Oxford comme professeur des langues orientales et bibliothécaire. En 1651 il fut nommé professeur d'arabe à Upsal par la reine Christine de Suède, qui lui fit présent de mille florins, avec lesquels il acheta l'imprimerie hébraïque de Menasse-ben-Israel. Sous le règne de Charles-Gustave il occupa pendant quelques années à Stockholm les fonctions d'interprète pour les langues orientales et de bibliothécaire du roi. De retour à Upsal, il quitta cette ville en 1660, à cause des désagréments que lui attira la publication de sa *Chronologie de la Bible*; après avoir

...sé pendant trois ans la chaire des langues ...tales à Kiel, il fut chargé du même ensei...ment à Francfort-sur l'Oder. *Erat eracto ...dis capace ingenio*, dit de lui un de ses ...ples, *sed in quo semper plus modestiæ ...verecundiæ desideraverim.* On a de lui : ...*cribendo lexico arabico-latino;* Utrecht, ..., in-4° ; voy. *Le Moniteur* du 10 août 1812 ; ...*pecimen lexici arabico-persici-latini;* ...e, 1645; — *Orthographiæ et analogiæ ...etymologiæ ebraicæ delineatio;* Ams...m, 1646, in-4° ; — *Primæ tradectæ par... Alcorani arabico-latini versiones ge...s;* ibid., 1646, in-4°, rare ; — *Sesquidec...s epistolarum circa orientalium stu...um promovendorum curam;* Londres, ..., in-12; — *De Dudaim Rubenis;* Upsal, ..., in-8° ; — *Spolium Orientis, seu Cata... CCCC manuscriptorum orientalium ...tantinopoli et alibi conquisitorum;* Kiel, ..., in-4°; — *Apollonii Pergæi Sectionum ...carum libri V, VI et VII deperditi ex ...ico manuscripto latinitate donati;* Kiel, ... in-8° ; — *Chronologia infallibilis Bi...;* Upsal, 1669 ; Kiel, 1770, in-fol. : ce sys... aventureux de l'auteur fut vivement attaqué, ... autres par Calov et Celsius, auxquels il ...dit par son *Excussio ineptæ discussionis ...vii super infallibilitate chronologiæ* ... Berlin, 1771, in-fol., et sa *Responsio ad ...tationem M. Celsii de anno*, Berlin, ... in-fol.; — *Synopsis chronologiæ biblicæ;* ..., 1670, in-fol.; — *Orbis hieraticus ephe...darum Leviticarum per quinquagenos ...tbi ordines distributus;* ibid , 1670, ...; — *De adventuali plenitudine tem... Jesus Christi in carnem;* Francfort-sur...r, 1673, in-fol.; — *XXX arcana biblica, ...stantia æram Christi anno mundi* 4160, ...000 ; ibid., 1675, in-fol.; — *Quinquaginta ... biblici de vera, plenitudine temporis ...tualis Christi;* ibid., 1676, in-fol.; — ...*ia magnetica annorum mundi* 1223; ... 1676, in-fol ; — *Tres epistolæ ad G. Vos...;* Londres, 1690 ; — *Epistolæ ad J. Coc..., en tête des Opera anecdota* de Coccejus; ... *general grammar for the hebrew, chal... syriac, arabic, samarithan and ethio...ngue;* Londres, 1648, in-8° ; — *Discourse ...e oriental tongues;* ibid., 1649, in-12.

...lypié, *Dictionnaire* — Moller, *Cimbria literata*, ... *Hypomnemata.* — Schnurrer, *Bibliotheca ara...* — Burmann, *Trajectum eruditorum.* — Jöcher, ... et le *Supplément* de Rotermund.

...U (*Jean-Eberhard*), orientaliste allemand, ... 1695, à Allenbach, dans la principauté de ..., mort en 1770. Fils d'un maître de forges, ...eigna depuis 1721 successivement la phi...ie, les langues anciennes et la théologie à ...ersité de Herborn, en 1729 il fut élu ...re de l'Académie de Berlin. On a de lui : ...*menta vetustatis germanicæ, ut puta ...a Ubiorum in Taciti annalibus;* ibid., 1738, in-8°; — *Notæ et animadversiones in Relandi Antiquitates Hebræorum;* Herborn, 1743, in-8°; — *Dissertationes sacræ antiquariæ;* Utrecht, 1760.

Götten, *Neues Celebrtes Europa*, t. XVI, p. 868. — Meusel, *Lexikon.* — Hirsching, *Handbuch.*

RAU (*Sébald*), orientaliste allemand, fils de Jean-Eberhard, né à Herborn, le 4 octobre 1724, mort après 1810. Après avoir étudié la théologie à Herborn et à Utrecht, il enseigna depuis 1749 les langues orientales à l'université de cette dernière ville, et y reçut aussi en 1756 la chaire d'antiquités judaïques; en 1765 il fut nommé bibliothécaire de l'université, à la place de Wesseling. On a de lui : *De monumentis veteris Ecclesiæ orientalis;* Utrecht, 1750, in-4°; — *De autore atque usu antiquissimi in Leviticum commentarii Judæis Siphra dicti;* ibid., 1750, in-4°; — *Positiones philologicæ controversæ;* ibid., 1753-1760, 2 parties, in-8°; — *De vindemia et torculariibus veterum Hebræorum;* ibid., 1755; — *Exercitationes philologicæ adversus Houbigantii Prolegomena;* Amsterdam, 1761-1767, 3 parties, in-4°; — *De ædibus veterum Hebræorum;* Utrecht, 1764, in-4°; — *Observationes ad varia Veteris Testamenti loca;* ibid., 1774, in-4°; etc.

Harles, *De vitis philologorum*, t. IV. — Saxe; *Onomasticon*, t. VII, p. 107 et 444. — Rotermund, *Supplément à Jöcher.*

RAU (*Sébald-Foulques-Jean*), orientaliste hollandais, fils du précédent, né à Utrecht, en 1765, mort le 11 décembre 1807, à Leyde. Il fut ministre de l'église wallonne à Harderwyk et ensuite à Leyde, où il fut appelé, en 1788, à la chaire de théologie et plus tard à celle des langues orientales. Lorsqu'en 1807 l'explosion d'un bateau de poudre eut causé la perte de sa bibliothèque et de son mobilier, le roi Louis Napoléon lui fit remettre une indemnité de 10,000 florins et lui accorda une pension de 3,000 florins. On a de Rau : *Specimen arabicum continens descriptionem Ahmedis Teufaschii De gemmis et lapidibus* Utrecht, 1784; — *De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis;* Leyde, 1790; — *De poeseos hebraicæ præ Arabum præstantia;* ibid., 1800; — *De natura optima eloquentiæ sacræ magistra;* ibid., 1806, in-4°; — *Sermons sur divers textes de l'Écriture;* Leyde, 1800-1811, 3 vol.

Teissèdre l'Ange, *Vie de Rau* (trad. en allem., 1809, in-8°).

RAU (*Joachim-Juste*), théologien allemand, né à Berlin, en 1713, mort en 1745. Après avoir visité l'Allemagne et la Suisse, il fit pendant trois ans des cours d'histoire et d'exégèse à Iéna, et devint en 1730 professeur de théologie et de langues orientales à Kœnigsberg. On a de lui : *De philosophia Justini Martyris et Athenagoræ;* Iéna, 1732; — *De philosophia Lactantii;* ibid., 1733 ; — *Historia vocis ὁμοουσιος;*

ibid., 1733; — *Vindiciæ promissionum de Messia Abrahamo factarum*; ibid., 1735, etc.

Arnold, *Geschichte der Universität Königsberg*.

RAU (*Charles-David-Henri*), économiste allemand, né à Erlangen, le 27 novembre 1792. Nommé en 1818 professeur d'économie politique à l'université de sa ville natale, il enseigna depuis 1822 cette science à Heidelberg avec un succès constant, qui fut reconnu par les plus hautes distinctions honorifiques. Appelé à plusieurs reprises à siéger dans la première chambre du grand-duché de Bade, il y fut souvent chargé de faire des rapports sur les mesures législatives les plus importantes. On a de lui : *Ueber das Zunftwesen und die Folgen seiner Aufhebung* (Sur les corporations et les suites de leur suppression); Leipzig, 1816: mémoire couronné par l'académie de Gœttingue; — *Ansichten über die Volkswirthschaft* (Vues sur l'économie politique); ib., 1821, in-8°; — *Malthus und Say*; Hambourg, 1821; — *Lehrbuch der politischen Œkonomie* (Manuel d'économie politique); Heidelberg, 1826-1832, 1833-1837, 1841-1843, 1847-1850, 1855-1857, 3 vol. in-8° : excellent résumé des théories les plus sages émises depuis un siècle sur l'économie politique; — *Geschichte des Pfluges* (Histoire de la charrue); ibid., 1845, in-12; — *Die landwirthschaftlichen Geræthe auf der Londoner Austellung* (Les instruments d'économie rurale à l'Exposition de Londres); ibid., 1853. Rau a donné une traduction allemande du *Cours d'économie politique* de Storch; Hambourg, 1820, 3 vol.; les additions qu'il y a faites ont été publiées à part; ibid., 1820, in-8°; il a aussi publié l'*Archiv der politischen Œkonomie*; Heidelberg, 1834-1853, 16 vol., revue très-estimée.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit* (Leipzig, 1858, t. Ier).

RAUCH (*Adrien*), historien allemand, né à Vienne, en 1731, mort en 1802. Il entra dans l'ordre des piaristes, et publia : *Rerum austriacarum scriptores*; Vienne, 1793-1794, 3 vol. in-4°; — *Historia rerum austriacarum, ab anno* 1454 *usque ad* 1467; ibid., 1794, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI.

RAUCH (*Chrétien-Daniel*), célèbre sculpteur allemand, né le 2 janvier 1777, à Arolsen, capitale de la principauté de Waldeck, mort à Dresde, le 3 décembre 1857. Fils d'un valet de chambre du prince de Waldeck, il entra à l'âge de treize ans dans l'atelier de l'ornementiste Valentin, et fréquenta ensuite pendant deux ans celui du sculpteur Ruhl à Cassel. En 1797 la mort de son père et celle de son frère aîné, qui avaient jusque-là subvenu à ses besoins, l'obligèrent à songer à gagner sa vie. Arrivé à Berlin, afin d'y recueillir pour sa mère le petit héritage laissé par son frère, qui avait été gardien du château de Sans-Souci, il accepta l'offre que lui fit le chambellan Rietz, de devenir valet de chambre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. A la mort de ce prince, il demanda à quitter son service, afin de suivre sa vocation, de plus en plus prononcée, pour les beaux-arts. Le nouveau roi Frédéric-Guillaume III lui donna les loisirs nécessaires pour s'exercer dans le dessin et le modelage, et l'autorisa aussi à suivre l'enseignement de l'Académie des beaux-arts. L'*Endymion* qu'il exposa en 1802 et le buste de la reine *Louise*, en 1803, convainquirent le roi des dispositions de Rauch, et il lui fournit alors les moyens d'aller se perfectionner à Rome. Rauch passa six ans dans cette ville, travaillant avec une extrême ardeur à se rendre digne de l'amitié que lui témoignaient Thorwaldsen et Canova. Accueilli avec une grande bienveillance par Guillaume de Humboldt, alors ministre de Prusse à Rome, il eut bien vite réparé par le commerce avec ce grand esprit ce qui manquait à sa première instruction. Parmi ses œuvres de cette époque nous citerons : deux bas-reliefs, *Hippolyte et Phèdre*, et *Mars et Vénus blessés par Diomède*; le buste colossal du *roi de Prusse*; les bustes de *Raphael Mengs* et du comte *de Wengersky*. Dans ces travaux on reconnaissait déjà cette vérité d'expression et ce naturel qui sont restés les qualités éminentes de Rauch. Rappelé en 1811 à Berlin pour prendre part au concours ouvert pour le monument de la reine Louise, il l'emporta sur tous ses rivaux; en 1813 il terminait à Rome la statue de cette princesse, représentée endormie sur un lit de repos, et qu'on admire aujourd'hui dans le jardin de Charlottembourg. Malgré la réputation européenne que lui valut cette œuvre, il n'en fut pas satisfait, et il commença une nouvelle statue de la reine, qui, finie onze ans après, est un chef-d'œuvre de grâce, plein de vie, de simplicité et de noblesse; elle se trouve actuellement au temple des antiques à Sans-Souci. Rauch séjourna principalement depuis à Berlin, où il fonda une école nombreuse, d'où sont déjà sortis plusieurs artistes distingués; il habita aussi Rome, Carrare et Munich. L'Allemagne, reconnaissant en lui le plus grand sculpteur qu'elle ait jamais produit, lui prodigua les témoignages de son admiration. Travailleur infatigable jusqu'à ses derniers jours, Rauch, qui en 1824 avait déjà exécuté soixante-dix bustes en marbre, dont vingt de dimension colossale, est arrivé à surmonter les difficultés que le costume moderne oppose à la représentation idéalisée des personnages de notre temps. Tenant un juste milieu entre Thorwaldsen et Schwanthaler, il s'attacha toujours à conserver le caractère saillant du modèle, sans chercher à en reproduire les particularités moins importantes, les sacrifiant au contraire aux exigences du beau, que son génie souple et fécond lui faisait aussitôt découvrir. Ses principales œuvres sont, par ordre chronologique : les statues colossales en marbre des généraux *Scharnhorst* et *Bülow*, à Berlin; la statue d'*Alexandre Ier*, empereur

de Russie; le *Monument de Blücher* à Breslau, et la statue de ce même capitaine à Berlin, tous deux en bronze; la statue colossale en bronze du roi de Bavière *Maximilien Ier* à Munich; les statues du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume Ier* (à Gumbinnen), du philanthrope *Franke* à Halle, de *Luther* à Wittemberg, d'*Albert Dürer* à Nuremberg, des rois de Pologne *Miecislas* et *Boleslas* à Posen, de *Saint-Boniface*, du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III* à Charlottembourg, de la reine *Frédérique de Hanovre;* les six magnifiques *Victoires* dans la Walhalla; le *Monument du général Gneisenau* à Sommerschenbourg près de Helmstædt; celui du *Grand-duc Paul-Frédéric de Mecklembourg;* les statues colossales de *Gneisenau* et de *York* à Berlin, celle de *Kant* à Kœnigsberg, celle de l'agronome *Albert Thaër;* le groupe de *Gœthe et Schiller*, représentés en costume antique, et enfin son chef-d'œuvre, le *Monument de Frédéric le Grand* à Berlin, commencé en 1836, inauguré en 1851, et dont une réduction a figuré avec éclat à l'Exposition universelle de Paris en 1855, à la suite de laquelle Rauch fut nommé officier de la Légion d'honneur. La statue équestre de ce prince, haute de plus de cinq mètres, est placée sur un piédestal orné de bas-reliefs de toute beauté. Citons encore une *Danaïde*, une statuette de *Gœthe*, les bustes de *Thorwaldsen*, de l'amiral *Tromp* à la Glyptothèque à Munich, d'*Albert Dürer* à la Walhalla, de *Schleiermacher*, d'*Alexandre de Humboldt*, du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume IV*, etc.; deux beaux bas-reliefs : *Eurydice entendant les pas d'Orphée*, et *Un homme et une femme faisant boire une panthère.* Le dernier travail de Rauch, dont les principales œuvres ont été gravées dans un recueil qui a paru à Berlin depuis 1827, fut le modèle d'un groupe de *Moïse en prière* pendant la bataille des Israélites contre les Amalécites et soutenu par Aaron et Hur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexikon*. — *Unsere Zeit* (Leipzig, 1859, t. III).

RAUCHFUSS. *Voy.* DASYPODIUS.

RAUCOURT (*Louis-Marie*), prélat français, né à Reims, le 10 juin 1743, mort à Bar-sur-Aube, le 6 avril 1824. Il fit profession chez les Bénédictins, et professa la théologie dans plusieurs monastères de son ordre. Procureur de l'abbaye de Clairvaux en 1768, prieur en 1773, abbé en 1783, il embellit son monastère et en augmenta considérablement la bibliothèque. Expulsé pendant la révolution, il se réfugia à Juvancourt, où il vécut caché jusqu'en 1804, et vint se fixer à Bar-sur-Aube. Il fut le dernier chef de son ordre.

RAUCOURT (*Françoise* CLAIRIEN, dite SAUCEROTTE, dite)(1) actrice française, née à Dombasle, le 29 novembre 1753, morte à Paris, le 15 janvier 1815. Vers le milieu du siècle dernier, un pauvre chirurgien-barbier de village avait quatre filles, dont l'avant-dernière, encore enfant, fut emmenée par un nommé Saucerotte, homme de moralité douteuse, qui, après avoir été maître de poste à Dombasle, avait quitté cette localité par suite de ses mauvaises affaires et s'était retiré à Varengeville, village situé à trois quarts de lieue de Dombasle. Bientôt, abandonnant sa femme et son fils, il disparut, emmenant avec lui la petite Clairien, et l'on apprit qu'il s'était fait comédien de campagne, sous le nom de Raucourt. La jeune Clairien, qui passait pour sa fille, l'accompagnait dans toutes ses excursions dramatiques, et l'on rapporte qu'à l'âge de seize ans elle joua à Rouen avec un succès qui eut du retentissement les rôles d'Euphémie dans la tragédie de *Gaston et Bayard*. Le bruit de sa jeune renommée valut à la tragédienne en herbe un ordre de début pour la Comédie-Française; mais au préalable on jugea utile de lui faire prendre des leçons de Brizard. C'est donc comme élève de ce célèbre acteur qu'elle parut pour la première fois à Paris, le 23 septembre 1772, dans le rôle de Didon. Le roi assistait à cette représentation, et bien qu'il ne fût que médiocre partisan de la tragédie, il resta jusqu'à la fin du spectacle, et ordonna qu'une gratification de cinquante louis fût comptée à la débutante. L'enthousiasme qu'elle excita, et qui prenait sa source plus peut-être dans sa beauté que dans son talent, alla jusqu'au délire. Ce qui semblait encore ajouter à l'intérêt qu'inspirait Mlle Raucourt, c'est l'auréole de vertu dont on se plaisait à entourer son front. Cette jeune actrice, il est vrai, se piquait encore de sagesse, et son père supposé, vrai matamore de comédie, menaçait de tuer quiconque oserait attenter à l'honneur de sa fille. Le jour de la réaction approchait, et cette actrice, vantée outre mesure, était destinée à devenir sous peu l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la foule. D'abord on décria son talent; puis on s'en prit à ses mœurs et à sa vie privée. Il est vrai que Mlle Raucourt, se départant de sa ligne de conduite, avait fini elle-même par attacher trop peu de prix à sa bonne renommée, et de faiblesse en faiblesse était

(1) Les renseignements nouveaux que nous donnons ici, et qui contredisent de tous points les détails reproduits par tous les biographes qui se sont occupés de cette célèbre actrice, ne reposent, il est vrai, que sur des présomptions, mais qui paraissent au moins très-fondées. D'abord, il n'existe sur les registres des sept paroisses de Nancy, au 3 mai 1756, non plus qu'aux années adjacentes, aucune mention quelconque d'une naissance sous les noms de *Françoise-Marie-Antoinette* SAUCEROTTE. Il n'est pas plus exact de dire qu'elle soit née à Paris, malgré la mention inscrite sur son acte de décès. A Dombasle, au contraire, il est resté comme tradition dans la localité et dans la famille de Joseph Clairien, qu'une des leurs fut emmenée très-jeune par le nommé Saucerotte; que plus tard elle était devenue comédienne à Paris, et fort riche, et que la tragédienne *Raucourt* n'aurait été autre que cette demoiselle *Françoise Clairien*, qui par la suite, soit dans l'intention de se dépayser soit par un sentiment d'affection pour la Reine, avoit ajouté à son nom ceux de *Marie-Antoinette*. Cette opinion est encore populaire de nos jours à Dombasle.

E. DE M.

arrivée à des éclats scandaleux et à contracter des dettes énormes. Aussi, loin de faire aucun progrès dans son art, elle en négligea les plus simples éléments. Après avoir, pendant deux années, excité l'admiration de tout Paris, elle s'entendit huer sur cette même scène où les spectateurs l'avaient acclamée. Elle prit, en juin 1776, le parti de fuir. Son nom fut immédiatement rayé des cadres, par ordre supérieur.

Après trois ans d'exil volontaire, Mlle Raucourt reparut à la Comédie-Française, le 28 juin 1779, dans ce même rôle de Didon naguère son triomphe. Quelques jours après elle joua *Phèdre*, et à ce vers :

Et moi, triste rebut de la nature entière!

le public, qui eut le tort de ne pas se respecter lui-même, l'interrompit par des applaudissements ironiques et des cris de *bis*. Bientôt l'hostilité dont elle était l'objet sembla s'apaiser, et la tragédienne put alors chercher, par un travail sérieux, à réparer le temps perdu. Sans s'être élevée au rang des Du Mesnil et des Clairon, Mlle Raucourt posséda des qualités précieuses à côté de grandes imperfections. Sa voix, naturellement âpre, était devenue, avec l'âge, plus sèche et plus dure encore; mais sa diction était toujours juste, quoique sans charme, parce qu'elle ignorait l'art de varier ses intonations, ce que Mlle Clairon nommait *l'éloquence des sons*. Son âme manquait d'expansion : aussi parvenait-elle rarement à toucher. Mais si elle excitait peu les larmes, elle excellait dans les rôles de force et de profondeur. Toutefois, ses défauts paraissaient encore plus saillants dans les dernières années de sa carrière théâtrale, et plus d'une fois son débit, mal dirigé et mal secondé par sa voix, devenue de plus en plus rauque, excita chez le public le rire et le dégoût. Cette actrice aurait dû quitter la scène à temps, dans l'intérêt de sa gloire; et la mort, qui la frappa dans la soixante-deuxième année de son âge, aurait épargné à ses concitoyens, si elle l'eût trouvée dans la retraite, le déplorable scandale auquel donnèrent lieu ses obsèques (1). Mlle Raucourt, qui fut toujours très-dévouée à la monarchie, eut beaucoup à souffrir des orages de la révolution. Après avoir, au retour du calme, tenté de fonder une entreprise dans la salle Louvois, elle entra dans la nouvelle société de la Comédie-Française, reconstituée en 1799. L'empereur la chargea, en 1806, d'organiser une troupe de comédiens en Italie, où elle séjourna dans ce but, pendant plusieurs années. Elle passait pour avoir de l'esprit, et sa conversation était, dit-on, celle des gens du meilleur monde. Aimant les arts, elle s'était procuré un cabinet d'objets rares et choisis. Elle avait voulu s'essayer dans les lettres : le 1er mars 1782 elle avait fait jouer un drame intitulé : *Henriette*, que La Harpe attribue à Monvel ou à du Rosoy. Il existe un beau portrait de la *plus belle des Didons* (ainsi que la qualifie Dorat), peint par Gros, en Italie, et qui est un des premiers ouvrages de ce peintre. E. DE MANNE.

Almanach des spectacles. — Correspondance de La Harpe. — Correspondance de Grimm. — Mémoires secrets. — Documents inédits.

(1) Le curé de Saint-Roch ayant refusé de recevoir son corps dans l'église, parce qu'elle appartenait au théâtre, le public força les portes, fit entrer le cercueil, et il y eut une sorte d'émeute, qui ne cessa que lorsqu'un prêtre (envoyé, dit-on, par le roi) eut récité la prière des funérailles.

RAULIN (*Jean*), prédicateur français, né en 1443, à Toul, mort le 6 février 1514, à Paris. Après avoir fait ses études à Paris, il y prit en 1479 le diplôme de docteur en théologie. Il avait avant cette époque composé un *Commentaire* latin sur la Logique d'Aristote. Choisi en 1481 pour diriger le collége de Navarre, en remplacement de Guillaume de Châteaufort, il s'acquitta de ces fonctions avec un zèle qui lui concilia l'estime générale. Ayant formé le dessein de se retirer du monde pour songer entièrement à son salut, il entra en 1497 dans l'abbaye de Cluny, et décida, dit-on, par la vie exemplaire qu'il y mena plusieurs docteurs à suivre son exemple. Sous la direction du cardinal d'Amboise, il travailla avec beaucoup d'ardeur à la réforme de l'ordre de Saint-Benoît. Raulin jouit comme prédicateur d'une réputation égale à celle des Barlette, des Maillard et des Menot. « Ses sermons, dit Niceron, sont secs, méthodiques, pleins de divisions, remplis de temps en temps d'une bonne morale vivement poussée, mais en peu de mots, accompagnés de citations fréquentes de l'Écriture sainte et des scolastiques. » Ils sont aussi égayés d'exemples et d'historiettes qui ne conviennent guère à la dignité de la chaire. Voici un conte de Raulin qui a profité à Rabelais, dans les ch. IX, et XXVII de *Pantagruel*. Une veuve va trouver son curé pour lui demander si elle doit se remarier; elle a jeté les yeux sur un de ses serviteurs, habile dans la profession du défunt. « Mariez-vous, répond le curé. — Mais, reprend la veuve, je crains que le serviteur ne devienne mon maître. — Ne vous mariez pas. — D'un autre côté, mes affaires exigent la présence d'un homme dans la maison. — Prenez-en un. — S'il est de mauvaise foi, il me ruinera! — N'en prenez donc pas. » Pour se soustraire aux importunités de la dame, le prêtre, qui d'ailleurs avait compris qu'elle en tenait, lui dit de prêter l'oreille au son des cloches et d'agir en conséquence. On sonne les cloches : la veuve entend : « Prends ton valet, prends ton valet », et elle se marie. A quelque temps de là elle revient au curé, et se plaint d'avoir suivi son conseil. « De maîtresse que j'étais, ajoute-t-elle, me voilà servante. — C'est que vous aurez mal entendu les cloches, réplique l'homme d'église. Écoutez mieux cette fois. » On les met en branle, et la pauvre femme, à qui l'amour ne troublait plus la cervelle, entend distinctement : « Ne le prends

: le prends pas! » Les sermons de Jean écrits en latin et publiés d'abord séparé- ont été réunis, à Paris, 1642, 2 vol. in-8°. insérés de nouveau dans l'édition géné- ses œuvres (Anvers, 1612, 6 vol. in-4°), retrouve également ses *Epistolæ* (Paris, in-4°), ouvrage rare et plus recherché sermons et son *Doctrinale de triplici naturali, culpæ et gehennæ* (Paris, in-4°).

Hist. litteraria et *Appendix* de Wharton. – Dupin, *Bibl. des auteurs eccles.* — Fabricius, *edia et infimæ latinitatis*, II, 365. — Calmet, *rraine*. — Niceron, *Memoires*, XI.

LIN (*Hippolyte*), religieux minime, né 560, à Rethel, mort le 17 août 1628, à Il possédait à un degré éminent l'art voir par la parole, et il s'appliqua avec à la prédication pendant une longue suite s. Il gouverna, en qualité de provincial de dre, la province de Lyon, puis celle de e. On a de lui : *Panegyre* (sic) *ortho- mystérieux et prophétique sur l'anti- dignité, noblesse et splendeur des de lys* (Paris, 1626, in-8°), ouvrage érudition indigeste et rempli d'histoires fleuses.

ue, Chron. Minim., 413, 503 et 588. — Thuillier, *Minim.*, I, 168. — Boulliot, *Biogr. ardennaise.*

LIN (*Joseph*), médecin français, né le 1706, à Aiguetinte, près d'Auch, mort vril 1784, à Paris. Il prit à Bordeaux ses en médecine; et s'établit à Nérac, où, Éloy, il déploya des talents supérieurs méritèrent une réputation étendue. Sur seils de Montesquieu, qui avait eu occa- l'apprécier, il se rendit à Paris, et fut connu par ses ouvrages; observateur ux et praticien habile, il fut recherché es cas graves, et devint médecin ordi- lu roi, censeur royal et inspecteur des minérales. Il avait été admis dans la So- oyale de Londres et dans l'Académie des de Berlin. Nous citerons de lui : *Traité aladies occasionnées par les promptes quentes variations de l'air*; Paris, 1752, fig.; — *Raisons pour et contre l'inocu-* ; Paris, 1752, in-12; — *Traité des af- ns vaporeuses du sexe*; Paris, 1758, — *Traité des flueurs blanches*; Paris, 2 vol. in-12; — *De la Conservation fants, ou les Moyens de les fortifier*, etc.; 1768, 2 vol. in-12 et in-8°; ibid., 1779, in-8° et in-12 : la seconde édition a été mée; mais l'ouvrage, qui devait avoir n'a pas été complété; — *Traité des hes des femmes en couches*; Paris, 1771, — *Traité analytique des eaux minérales*; 1772-1774, 2 vol. in-12; — *Examen de tulée regardée comme engrais*; Paris, in-12; — *Traité de la phthisie pulmo-* ; Paris, 1782, 1784, in-8°. Les ouvrages lin sont écrits dans un style clair et con- cis, et contiennent un grand nombre d'observa- tions neuves, qui en rendent la lecture encore profitable. Quelques-uns ont été traduits en al- lemand.

Éloy, Dict. hist. de la médecine. — *Biogr. méd.*

RAULIN (*Nicolas*). Voy. ROLIN.

RAUMER (*Frédéric* DE), historien alle- mand, né le 14 mai 1781, à Wœrlitz, près de Dessau. D'une ancienne famille originaire de l'Allemagne méridionale, et fils d'un employé su- périeur, il entra, après avoir terminé ses études de droit, dans la magistrature prussienne, et fut nommé en 1809 conseiller de régence à Potsdam. Après avoir ensuite rempli pendant quelque temps un emploi à la chancellerie, il fut appelé en 1811 à une chaire d'histoire à l'uni- versité de Breslau. De 1816 à 1818 il visita, chargé d'une mission scientifique, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Nommé en 1819 professeur d'histoire et des sciences politiques à l'université de Berlin, il fut en même temps appelé à faire partie du comité de censure, fonctions qu'il ré- signa en 1831. Plusieurs écrits empreints d'i- dées libérales, qu'il publia dans les années sui- vantes, et surtout un discours qu'il prononça en 1847 en l'honneur de Frédéric II, lui firent beaucoup de tort auprès du gouvernement, et il se vit obligé de donner sa démission de membre et de secrétaire de l'Académie de Berlin. En re- vanche, il fut élu en 1848 membre du parlement de Francfort, et envoyé à Paris comme ambassa- deur du pouvoir central. Il devint plus tard mem- bre de la chambre des seigneurs en Prusse. Pro- fesseur et orateur médiocre, Raumer est un des meilleurs historiens de notre temps; sans possé- der une érudition aussi étendue que Schlosser, il approfondit beaucoup les sources; son récit, élégant et attachant, est généralement impartial; et ses jugements portent assez souvent le carac- tère d'une indulgente bienveillance. On a de Raumer : *Sechs Dialoge über Krieg und Han- del* (Six dialogues sur la paix et le com- merce); Berlin, 1806, anonyme; — *Das bri- tische Besteurungsystem* (Le système d'im- pôts en Angleterre); ibid., 1810; — *CCI Emen- dationes ad tabulas genealogicas Arabum et Turcarum*; ibid., 1813; — *Handbuch merk- würdiger Stellen aus den lateinischen Ge- schichtschreibern des Mittelalters* (Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge); 1813; — *Herbstreise nach Ve- nedig* (Voyage d'automne à Venise), Leipzig, 1816, 2 vol.; — *Vorlesungen über alte Ge- schichte* (Cours sur l'histoire ancienne), ibid., 1821, 2 vol.; — *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des Hohenstaufen et de leur époque); Leipzig, 1823-1825, 1841-1842, 1857, 6 vol. in-8°, ouvrage des plus remar- quables; — *Ueber die geschichtliche Entwic- kelung der Begriffe von Recht, Staat und Politik* (Sur le développement historique des idées de droit, d'État et de politique); ibid., 1831;

— *Briefe aus Paris und Frankreich* (Lettres écrites de Paris et de France); ibid., 1831, 2 vol. in-18; — *Briefe aus Paris zur Erläuterung der Geschichte des* 16 *und* 17 *Jahrhunderts* (Lettres de Paris écrites pour éclaircir l'histoire du seizième et du dix-septième siècle); ibid., 1831, 2 vol. in-8°; — *Geschichte Europas seit dem Ende des* 15 *Jahrhunderts* (Histoire d'Europe depuis la fin du quinzième siècle); ibid., 1832-1850, 8 vol. in-8° : cet ouvrage important est le résultat de recherches consciencieuses dans les archives de l'Europe; — *England* (L'Angleterre); ibid., 1836-1841, 3 vol. in-18; — *Elisabeth und Maria Stuart* (Élisabeth et Marie Stuart d'après les documents du British Museum); ibid., 1836, 2 vol. in-8°; — *Beiträge zur neuen Geschichte* (Documents pour l'histoire moderne tirés du British Museum); ibid., 1836-1839, 5 vol. in-8°; — *Antiquarische Briefe* (Lettres archéologiques); ibid., 1837; — *Italien;* ibid., 1840, 2 vol. in-8°; — *Die vereinigten Staaten von Nordamerica* (Les États-Unis d'Amérique); ibid., 1845, 2 vol.; — *Briefe aus Francfurt und Paris* (Lettres de Francfort et de Paris); ib., 1849, 2 vol. : livre qui contient des détails curieux sur les hommes politiques français de la seconde république; — *Vermischte Schriften* (Œuvres mêlées); ibid., 1852 et suiv., 5 vol. — *Lebenserinnerungen und Briefwechsel* (Souvenirs et correspondance); Leipzig, 1861, 2 vol. in-8°. Depuis 1830 Raumer publie à Leipzig le *Historisches Taschenbuch*, excellent recueil annuel, où il a inséré plusieurs mémoires intéressants.

Conv.-Lexikon. — Männer der Zeit, 1858, t. I.

* RAUMER (*Charles-George*), minéralogiste et géographe allemand, frère du précédent, né le 9 avril 1783, à Wörlitz. Après avoir étudié à l'académie de Freiberg sous Werner, il visita l'Allemagne et la France, reçut un emploi dans l'administration des mines, et fut nommé en 1811 professeur de minéralogie à Breslau; en 1813 il prit part comme volontaire aux campagnes contre la France. Il enseigna la minéralogie depuis 1819 à Halle, et depuis 1827 à Erlangen. On a de lui: *Vermischte Schriften* (Mélanges); Berlin, 1819-1822, 2 vol.; —*Palæstina;* Leipzig, 1835, 1838, 1850, in-8°; — *Kreuzzüge* (Voyages dans toutes les directions); Stuttgard, 1840; — *Beiträge zur biblischen Geographie* (Documents pour la géographie biblique); Leipzig, 1843; — *Geschichte der Pædagogik* (Histoire de la pédagogie depuis la renaissance des études classiques jusqu'à nos jours) Stuttgard, 1846-1857, 4 vol. in-8° : ouvrage très-remarquable; — *Erinnerungen aus den Jahren* 1813 *und* 1814 (Souvenirs de 1813 et 1814); ibid., 1850, in-8°; — *Lehrbuch der allgemeinen Geographie* (Manuel de géographie générale); Leipzig, 1848, in-8°.

Conversations-Lexikon.

RAUMER (*Georges-Guillaume*), historien allemand, né à Berlin, vers 1790, mort le 11 mars 1856. Après avoir étudié le droit sous Eichhorn, il entra dans la magistrature, reçut en 1829 un emploi dans l'administration des finances, et fut nommé en 1833 conseiller au ministère d'État; il fut en même temps employé aux archives générales; il en devint en 1843 directeur, et donna en 1851 sa démission pour se consacrer entièrement à ses fonctions au ministère de la maison du roi. On a de lui : *Ueber die älteste Geschichte und Verfassung der Kurmark* (Sur la plus ancienne histoire et constitution de la Marche électorale); Berlin, 1830; — *Novus codex diplomaticus Brandeburgensis;* ibid., 1831-1833, 2 vol. — *Die Mark Brandenburg in* 1337 (La Marche de Brandebourg en 1337); Berlin, 1837, in-4°; — *Regesta historiæ brandeburgensis;* ibid., 1836, in-4°; — *Geschichte der Insel Wollin* (Histoire de l'Ile de Wollin); ibid., 1853; — *Friedrich Wilhelm des Grossen Kurfürsten von Brandenburg Jugendjahre* (La jeunesse de Frédéric-Guillaume le Grand); Berlin, 1854; — des articles dans l'*Archiv für preussische Geschichte de Ledebur.*

Conversations-Lexikon.

RAUPACH (*Ernest-Benoît-Salomon*), poëte allemand, né le 21 mai 1784, à Straupitz, village de Silésie, mort à Berlin, le 18 mars 1852. Il fit ses humanités au gymnase de Liegnitz, étudia la théologie à Halle, et fut pendant dix ans instituteur en Russie. En 1816 il fut nommé professeur de philosophie à Saint-Pétersbourg, et depuis 1817 il y enseigna la littérature allemande et l'histoire. Il quitta la Russie en 1822, par suite de quelques tracasseries de la police, et après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Allemagne et de l'Italie, il vint demeurer jusqu'à la fin de ses jours à Berlin. Raupach était un poëte d'une fertilité extraordinaire, et il avait beaucoup de goût pour les compositions dramatiques. Nous citerons de lui : *Die Fuersten Chawansky* (Les princes Chawansky); 1818; — *Die Gefesselten* (Les Enchaînés), 1821; — *Hirsemenzel's Briefe aus Italien* (Lettres d'Italie par Hirsemenzel); Leipzig, 1823 : cet ouvrage est un des fruits de son voyage en Italie; — *Liebe, Zauberkreis* (Cercle magique de l'Amour), 1824; — *Die Freunde* (Les Amis); 1825; — *Isidor und Olga* (Isidore et Olga); 1826; — *Rafaele;* 1828; — *Die Tochter der Luft* (La fille de l'Air); 1829 : c'est un morceau imité de Calderon; — Une série de pièces ayant pour sujet l'histoire des Hohenstaufen et formant tout un cycle dramatique; Hambourg, 1837-1838, 2 vol. Outre ces ouvrages, tous d'un genre sérieux, Raupach enrichit la scène comique de pièces, dont la première partie, sous le titre de *Lustspiele* (Comédies), parut à Hambourg, à partir de 1828; parmi ces pièces on remarque : *Kritik und Antikritik; Die Schleichhaendler* (Les Contrebandiers); *Der Zeitgeist* (L'Esprit du temps); *Das Sonnett und die Possen* (Le Son-

net et les farces); *Denke an Cæsar* (Pense à César); *Schelle im Monde* (Sonnette dans la lune). On voit que les principaux écrits de théâtre de Raupach appartiennent au genre tragique et au genre comique. Aussi les réunit-il sous les deux titres : *Dramatische Werke komischer Gattung* (Œuvres dramatiques d'un genre comique); Hambourg, 1828-1834, et *Dramatische Werke ernster Gattung* (Œuvres dramatiques d'un genre sérieux); ibid., 1830-1844, 18 vol.

On ne saurait refuser à Raupach une grande connaissance de la scène, ainsi que de tous les moyens capables d'émouvoir. Il est surtout très-heureux dans l'invention de situations nouvelles et intéressantes; souvent même il réussit à exprimer très-énergiquement les sentiments d'une profonde passion. Cependant ses *contes*, dont il fit paraître un recueil dès 1820 et un autre en 1833, n'obtinrent pas le même succès que ses pièces de théâtre. Gubitz, dans sa *Chronique de la scène allemande*, a publié quelques morceaux que Raupach composa dans les dernières années de sa vie; ce sont : *Jacobine von Holland* (Jacqueline de Hollande), comédie, 1852; — *Der Kegelspieler* (Le Joueur de quilles), conte, 1853; — *Mulier taceat in ecclesia*, 1853, tragi-comédie; — *Saat und Frucht* (Semaille et Fruit), 1854, drame. On cite encore de Raupach : *Aberglauben als Weltgeschichtliche Macht* (La Superstition considérée comme une puissance de l'histoire universelle); Berlin, 1852 : c'est une leçon qu'il fit, quelques semaines avant sa mort, dans le local de la société scientifique de Berlin. H. W.

Gubitz, *Chronik der deutschen Buehne*. — Pauline Raupach, *Raupach, Biographische Skizze*; Berlin, 1854.

* **RAUTENSTRAUCH** (*Barbe-Jeannette-Pauline-Lucie* Giedroyc, Mme de), femme de lettres polonaise, née à Varsovie, le 22 juin 1798. Fille du prince Romuald Giedroyc (*voy.* ce nom), elle épousa le lieutenant général polonais de Rautenstrauch, qui lors de la révolution de 1831, à laquelle il ne prit aucune part, était aide de camp de l'empereur de Russie. Cette dame se montra de bonne heure sensible aux plaisirs de l'intelligence, et elle a publié, sous diverses initiales, plusieurs romans et voyages dont voici les principaux : *Emmelina i Arnolf* (Emmelina et Arnolphe); Varsovie, 1821, in-8°; — *Ragana*; ibid., 1830, 3 vol. in-8°; — *Przeznaezenia* (Destinée); ibid., 1831, 2 vol. in-12; — *Wspomnienia moje o Franyi* (Mes souvenirs de la France); Cracovie, 1839, in-8° : cet ouvrage ayant été sévèrement défendu en Russie et en Pologne, l'auteur en publia la suite, sous le titre de *Ostatnia podroz do Franyi ostatkie jej wrazenia* (Dernier voyage en France et dernières impressions); Leipzig, 1842, in-12; — *Miasta, gory i doliny* (Villes, monts et vallées); Posen, 1844, 5 vol. in-18, récit de voyages dans diverses parties de l'Europe, traduit en allemand en 1852; — *W Alpach i za Alpani* (Dans les Alpes et au delà des Alpes); Varsovie, 1847, 3 vol. in-8°. Pendant son séjour à Paris, Mme de Rautenstrauch a eu part à diverses publications françaises, notamment à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Elle a écrit en français une *Histoire de la révolution polonaise de 1831*, encore inédite, travail pour lequel elle a utilisé de précieux documents que les fonctions de son mari l'avaient mise à même de consulter. E. R—d.

Renseignements particuliers.

RAUTER (*Jacques-Frédéric*), jurisconsulte français, né à Strasbourg, le 27 juin 1784, mort dans la même ville, le 27 février 1854. Il étudia le droit à l'université de Gœttingue, puis à Strasbourg, où il fut reçu docteur en 1812. Nommé en 1814 avoué au tribunal de cette dernière ville, il se démit de sa charge en 1823, pour entrer au barreau, où ses confrères l'élurent trois fois bâtonnier. Il était depuis 1819 suppléant à la faculté de Strasbourg, quand, en 1825, il y obtint la chaire de procédure civile et de législation criminelle. Lors de la publication des ordonnances de juillet 1830, il s'associa activement à la résistance, et fit partie de la commission municipale. Devenu conseiller de préfecture, il résigna bientôt ses fonctions, qui lui prenaient un temps qu'il préférait consacrer à l'étude. Élu à Strasbourg, en 1834, membre de la chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1837. Il prit part en 1835 à la discussion de la loi sur les faillites, à celle du projet de loi relatif à la responsabilité des ministres et à celle de la loi sur le jury. En outre, il présenta au nom de la commission chargée de l'examen de la proposition de MM. Aroux et Barbet sur les cours d'eau, un rapport contenant l'exposé de la législation et de la jurisprudence, et souvent cité depuis par les auteurs qui ont traité cette matière. Nommé doyen en 1837, il reçut le titre de doyen honoraire en 1851. Enfin, de 1841 à 1848, il fut membre du consistoire général de la confession d'Ausbourg. On a de lui : *Cours de procédure civile française, fait à la faculté de droit de Strasbourg*; Strasbourg et Paris, 1834, in-8°; — *Traité théorique et pratique du droit criminel français*, ou *Cours de législation criminelle*; Paris, 1836, 2 vol. in-8°, dont une seconde édition va être publiée par le fils de l'auteur. Il a donné des articles à la *Revue de droit français et étranger*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et à divers recueils allemands, notamment à la *Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung des Auslandes* (Journal critique de la jurisprudence et de la législation étrangères), publié à Heidelberg par Mittermayer, Mohl et Warnkœnig. E. Regnard.

Moniteur universel, 1835. — *Renseign. particuliers.*

RAUW (*Jean*), géographe allemand, né à Meimbressen, mort en 1600 à Wetter. Il fut pasteur dans divers endroits et en dernier lieu à

Welter, et publia en allemand une *Cosmographia;* Francfort, 1597 et 1612, in-fol.; avec cartes et figures : livre rare, décrit dans les *Literarische Blätter* (Nuremberg, année 1803).

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*.

RAUWOLF (*Léonard*), voyageur et botaniste allemand, natif d'Augsbourg (1), mort en 1596, et non en 1606, comme l'indiquent quelques biographes. Ses contemporains savants l'appellent *Dasylycus*, qui est la traduction grecque de son nom (*Rude loup*). Fils d'un négociant d'Augsbourg, il fit ses études classiques au gymnase de sa ville natale, et étudia la médecine dans les principales universités de l'Allemagne et de la France. A Montpellier il eut pour maître Rondelet, qui lui donna le goût de l'histoire naturelle, et en 1562 il reçut le grade de docteur à Valence. S'étant pris d'une véritable passion pour la botanique, il alla herboriser en Suisse, en Italie, et visita toutes les localités où l'on cultivait des plantes rares. Conrad Gesner le cite avec reconnaissance pour avoir reçu, par son intermédiaire, des graines de plantes rares, et exprime le désir d'entretenir avec lui une correspondance scientifique (2). On ne connait guère Rauwolf que par ses voyages; les documents sur sa vie privée sont clair-semés : on sait seulement qu'il se maria en 1565, qu'il s'établit avec sa femme d'abord à Aicha en Bavière, puis à Kempten, où il exerçait la médecine, et qu'il vint, en 1570, se fixer à Augsbourg, où il devint médecin inspecteur. Enfin, dominé par le désir de voyager et de voir au naturel les plantes dont parlent Théophraste, Pline, Galien, Dioscoride et les médecins arabes, il résolut de visiter l'Orient. A cette époque un pareil voyage était entouré de grands obstacles, que les rapides progrès de la civilisation ont depuis fait disparaître. Parti d'Augsbourg, le 18 mai 1573, Rauwolf passa par Lindau, Coire, Côme, notant les plantes qu'il rencontra, traversa la Lombardie et le Piémont, et vint, le 2 septembre, s'embarquer à Marseille, avec Ulrich Kraft, fils du bourgmestre d'Ulm, sur un navire, la *Santa-Croce*, appartenant à son beau-frère, riche marchand de drogues. Le 30 septembre il débarque à Tripoli de Syrie, ville de commerce alors très-florissante. Après avoir raconté les tracasseries dont il avait été l'objet, il s'étend sur les mœurs, les costumes, les usages des Turcs, et fait connaître la flore des environs. Il visite ensuite Damas et Alep, dont il décrit les habitants et les productions naturelles. Aux environs d'Alep il recueillit plusieurs échantillons de plantes qu'il colla sur des feuillets de papier pour les faire, après son retour, graver sur bois. Dans cette ville il se prépara pour un long voyage jusqu'aux frontières de la Perse, à travers le désert qui sépare la Syrie de l'Euphrate. Déguisé en marchand turc et muni d'un sauf-conduit du pacha d'Alep, il se mit en route (13 août 1574) avec une caravane et en compagnie d'un Hollandais qui avait longtemps résidé dans le pays et en connaissait la langue. Il atteignit ainsi Bir, s'embarqua sur l'Euphrate, s'arrêta à Raka, où il fut rançonné par la douane, toucha, en descendant le fleuve, à Ana, à Hadit, et visita, à la hauteur d'Élugo, l'emplacement de Babylone, où il signale les débris d'une antique tour, qu'il prend pour celle dont parle la Genèse, et que d'innombrables lézards et serpents venimeux l'empêchèrent d'explorer. Il parle aussi d'une tour de Daniel, dont il restait encore beaucoup de vestiges. Il traversa ensuite la Mésopotamie, et vint aborder à Bagdad sur le Tigre. Il compare la ville des khalifes à la situation de Bâle aux bords du Rhin, et en donne une description détaillée, en y joignant la flore du pays. Le 10 février 1575 il effectua son retour, par l'ancienne Médie et le pays des Kurdes, s'arrêta à Mossoul, « qui s'appelait jadis Ninive, » et revint par Orpha, Bir, Nizib, à Alep, après avoir traversé la Palmyrène, le royaume d'Odonat. Dans cette longue traversée la qualité de médecin lui avait été très-utile, ainsi qu'à tous ses compagnons de voyage. Il employa plusieurs mois à explorer la Phénicie et la Palestine; il vit Tyr, Sidon, Jaffa (Jopé), le mont Carmel, les cèdres du mont Liban (il n'en compta que vingt-quatre), Jérusalem et les principales localités illustrées par les récits de la Bible. La description qu'il fait de Jérusalem et des curiosités que cette ville renfermait alors est fort intéressante. En présence des ruines qu'il rencontrait partout il ne put s'empêcher de s'écrier : « Les Turcs détruisent tout et ne construisent rien ! » Enfin le savant et intrépide voyageur se rembarqua à Tripoli pour Venise, et fut de retour à Augsbourg le 12 février 1576. Quelque temps après, il était nommé médecin en chef de l'hôpital des contagieux, avec cent florins (environ 220 fr.) de traitement. En 1588, il perdit cette place pour n'avoir pas voulu renoncer à la religion protestante, qu'il avait sincèrement embrassée. Quittant sa ville natale, il se retira à Linz, et servit comme médecin militaire dans les campagnes de Hongrie, où il mourut, de la dyssenterie, pendant le siége de la forteresse de Hatvan, en septembre 1596 (1). Pour perpétuer la mémoire du célèbre voyageur botaniste, Plumier a donné à un genre de plantes le nom de *Rauwolfia*, qui a été adopté par Linné.

La Relation de Rauwolf parut sous le titre : *Aigentliche Beschreibung der Raiss, so er*

(1) Les auteurs qui nous ont laissé des renseignements sur Rauwolf ne donnent pas la date de sa naissance.

(2) C. Gesner, *Epist. medic.*; Zurich, 1577, p. 60, 68, 75.

(1) La date de 1606 est donnée par Jöcher, Brucker, Kestner et Veith; mais elle est inexacte, car Tobie Cober, qui l'avait soigné dans sa dernière maladie, dit positivement que Rauwolf mourut en septembre 1596 (*Observationum Castrensium decas tertia*; Francfort, 1606, in-8° (obs. III, p. 31). Le 3 septembre 1596 fut cette journée sanglante où les chrétiens reprirent aux Turcs la forteresse de Hatvan (*voy.* Gottfried, *Chronik*, Francf., 1745, p. 939). L'erreur vient de ce que la date de la publication de l'ouvrage de Cober avait été prise pour celle de la mort de Rauwolf.

*erzeit gegen Auffgang inn die Morgen-
', fürnenlich Syriam, Judæam, Ara-
Mesopotamiam, Babyloniam, Assy-
Armeniam*, etc., *nicht ohne geringe
und grosse Gefahr selbs volbracht;
vermeldung vil anderer seltzamer und
würdiger Sachen, die er auff solcher
liget, gesehn und observieret hat.*
ption exacte du voyage de Rauwolf dans les
:s de l'Orient, la Syrie, la Judée, l'Arabie,
opotamie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Ar-
etc. : voyage terminé non sans de grands
mentionnant beaucoup de curiosités vues
rvées par l'auteur). Cet ouvrage, que nous
ous les yeux, est écrit en dialecte souabe,
sé en trois parties in-4°, qui furent im-
s en 1582, à Lauingen par Léonard Rein-
Il y a été joint une quatrième partie, im-
par le même, en 1583. Les trois premières
parurent d'abord seules à Francfort, 1582,
cette première édition est introuvable;
re même n'est-ce qu'une fausse indica-
omme la prétendue traduction latine dé-
ous le titre de *Rauwolfii Hodœporicum*).
ige de Rauwolf (comprenant les trois pre-
parties) a été reproduit dans le recueil de
uch des heiligen Landes; Francfort, 1609,
t. I, p. 515-662. Il a été traduit en anglais
phens, et inséré par Ray, dans *Travels
he eastern countries*; Londres, 1693,
trad. en hollandais, dans la collection des
s de Pierre van der Aa. Une contrefaçon
elation de Rauwolf parut à Rotembourg,
ı-4° (de 240 pages), sous le titre de *Fla-
Itinerarium per Palæstinam*. La qua-
partie de l'ouvrage est très-précieuse pour
'e de la botanique : elle contient quarante-
ravures sur bois d'espèces végétales, ex-
de l'herbier que Rauwolf avait rapporté
voyage. L'histoire de cet herbier, dont
hantillons étaient collés sur de grandes
de papier, est vraiment curieuse. Déposé
bliothèque de l'électeur de Bavière, il fut
pendant la guerre de Trente ans, par les
s, qui le transportèrent à Stockholm. La
hristine, de Suède, en fit cadeau à Isaac
s, qui l'emporta avec lui d'abord à La
puis à Londres. Enfin, après la mort de
s, il fut rapporté en Hollande et déposé à
othèque de Leyde, où il doit se trouver en-
Il formait cinq gros volumes gr. in-fol.
novius le mit à profit pour la composition
ie IV de sa *Flora orientalis*, où il donne
de 338 espèces dues à Rauwolf.

F. H.

ior Adam, *Vitæ medic.*, p. 263. — Brucker, *Hist.
:conum*, p. 24. — Veith, *Alphabet.*, VIII, p. 140.
nann, *Literat. und Reisen*, t. I, p. 170; t. II, p. 1.
lem. à Jöcher. — *Annales des Voyages*, t. XIII,
).

ZZINI (*Venanzio*), compositeur italien,
1747, à Rome, mort le 8 avril 1810, à Bath.
avoir chanté sur le théâtre de la cour à
Munich de 1767 à 1774, il se rendit à Londres, et y remplit pendant trois ans l'emploi de premier ténor au théâtre du roi. Selon Burney, il était excellent acteur, aussi instruit dans la composition que dans l'art du chant, et d'une habileté remarquable sur le clavecin. En 1777 il se livra à l'enseignement du chant, alla se fixer à Bath (1787), et y établit des concerts publics, qui eurent du succès. On compte parmi ses meilleurs élèves Braham et Mme Storace. Rauzzini est auteur de quelques opéras : *Piramo e Tisbe* (1769), *L'Ali d'amore* (1770), *L'Eroe cinese* (1770), *Astarto* (1772), joués à Munich; *La Regina di Golconda* (1775), *Armida* (1778), *Creusa in Delfo* (1782), *La Vestale* (1787), joués à Londres, et de plusieurs morceaux de chant ou d'instrumentation.

Burney, *Hist. of music*, IV, 51. — Fétis, *Biogr. des music.*

RAVAILLAC (*François*), assassin de Henri IV, né à Angoulême, en 1578, exécuté à Paris, le 27 mai 1610. Il fut d'abord clerc et valet de chambre d'un conseiller nommé Rozières, puis solliciteur de procès et maître d'école. Quelques historiens l'ont accusé d'homicide; mais ce crime n'est pas avéré. Il est certain du moins qu'il fut longtemps détenu pour dettes. Pendant sa prison il commença à avoir des visions. Elles étaient comme « des sentiments de feu et de soufre et d'encens ». Il sentit une nuit sur sa face couverte « une chose qu'il ne put distinguer ». Il lui semblait « qu'il avait à la bouche une trompette, faisant pareil son que les trompettes à la guerre ». Peu après il vit « aux deux côtés de sa face des hosties, et au-dessous de sa bouche un rouleau de la même grandeur que celui que le prêtre lève à la célébration du service divin ». Il était entré chez les Feuillants comme frère convers. Renvoyé de cet ordre pour ses visions, il chercha en vain à entrer chez les Jésuites comme simple frère lai. C'est en entendant dire que le roi avait menacé de déposer le pape si celui-ci l'excommuniait, et qu'il se proposait de faire un schisme, qu'il prit la résolution de le tuer. Cependant, se trouvant à Paris en 1606, il essaya plusieurs fois de voir le roi pour l'exhorter à ramener les protestants à l'Église catholique, et lui déclarer le projet qu'il avait formé, espérant que par cet aveu *il se désisterait de sa mauvaise volonté*. Il parla de ses *visions* à plusieurs personnes, entre autres à un jésuite, le P. d'Aubigny, qui lui conseillèrent de ne point s'en occuper et de retourner chez lui. Ces faits montrent quel était le désordre de ses idées, et comment les contemporains ont pu l'accuser de sorcellerie. Ayant quitté Angoulême le jour de Pâques 1610, il arriva à Paris trois semaines avant de consommer son crime. Quoiqu'il eût déjà volé le couteau qui devait lui servir à l'assassinat, il hésitait, et reprit même le chemin d'Angoulême; mais il sentit, à Étampes, à la vue d'un *Ecce homo*, sa *volonté* renaître, et revint sur ses pas. Le 14 mai,

le roi devait se rendre à l'Arsenal pour surveiller les préparatifs de l'entrée de la reine après le couronnement. Ravaillac entendit la messe à Saint-Benoît, dîna avec son hôte (1), et se rendit au Louvre. Son dessein était de tuer le roi entre « deux portes ». N'ayant pu approcher du carrosse au moment où le roi y monta, il le suivit jusque dans la rue de la Ferronnerie. Cette rue était fort étroite : un embarras de charrettes arrêta le roi ; il ne restait que deux valets de pied auprès de sa voiture ; Ravaillac s'élance alors, et, passant le bras au-dessus de la roue du carrosse, dont les portières étaient ouvertes, il donne au roi deux coups dans le côté ; le dernier perça le cœur, et le roi expira en poussant un soupir. Plusieurs seigneurs, entre autres le duc d'Épernon, étaient dans le carrosse. Aucun d'eux ne vit frapper le roi. L'assassin resta le couteau à la main comme *pour se faire voir* et se glorifier *du plus grand des assassinats*. Le duc d'Épernon empêcha que Ravaillac ne fût massacré sur-le-champ (2). Conduit à l'hôtel de Retz, il y resta deux jours, et fut transféré de là à la Conciergerie, et dans les quatre interrogatoires qu'il subit devant une commission du parlement, il soutint qu'il « n'avait été induit par personne à entreprendre cet attentat », qu'il n'avait été *mu que par sa volonté seule*, et qu'il *ne l'avait déclaré à personne*. Le père d'Aubigny fut le seul témoin auquel il fut confronté, et prétendit qu'il ne l'avait jamais vu. Le parlement condamna Ravaillac, comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, à être tenaillé, puis démembré et tiré à quatre chevaux (27 mai) ; la torture ne put lui arracher l'aveu qu'il avait eu des complices. Deux docteurs de Sorbonne, Filesac et Gamaches, l'assistaient à ses derniers moments. Lorsqu'ils entonnèrent le *Salve Regina*, la foule s'écria « qu'il ne fallait pas prier pour le méchant damné ». Ravaillac, à la vue d'un *peuple si affectionné à son roi*, dit qu'il se repentait de bon cœur de son crime. Il protesta de nouveau qu'il n'avait cédé à aucune instigation et n'avait aucun complice ; ses horribles tourments durèrent une grande heure. Le peuple, furieux, l'acheva à coups d'épée et de bâton, et traîna ses membres palpitants dans les rues, et les brûla. Le parlement, qui n'avait pu ni osé peut-être trouver des complices directs à Ravaillac, voulut du moins atteindre les doctrines qui lui avaient mis le poignard à la main. A son appel, la Sorbonne renouvela le décret de 1415 qui condamnait le régicide, et le livre du jésuite Mariana : *De rege et regis institutione*, où cette maxime était enseignée, fut saisi et condamné au feu.

Plusieurs historiens, se fondant sur les *Mémoires* de Sully et ceux de d'Estrées, sur Mézerai et L'Estoile, sur les relations de l'aventurier Pierre du Jardin, sieur de la Garde, sur l'accusation d'une femme galante, la d'Escoman, contre le duc d'Épernon et la marquise de Verneuil, sur la rapidité des mesures prises à la mort de Henri IV pour assurer la régence à Marie de Médicis, sur *les lâches procédures* du parlement, ont admis l'existence d'un complot dont Ravaillac n'aurait été que l'instrument. Nous pensons avec MM. Henri Martin et Poirson, qui ont examiné les pièces du procès avec scrupule et impartialité, que les déclarations de Ravaillac portent un cachet d'incontestable sincérité, et que la vraie cause du crime était le fanatisme dégénéré en monomanie ; ce sont ces vieilles passions ligueuses qui, aigries solitairement dans une âme superstitieuse et sombre, y ont tourné à la folie et au meurtre. G. R.

Mercure français, tome Ier. — H. de Péréfixe, *Histoire de Henri le Grand*. — *Mémoires de Condé*, tome VI. — Michelet, Henri Martin, *Histoire de France*. — Poirson, *Histoire de Henri IV*, tome II, 2e partie.

*RAVAISSON (*Jean-Gaspard-Félix*), philosophe français, né le 23 octobre 1813, à Namur. Il fit d'excellentes études au collége Rollin, et remporta en 1833 le prix d'honneur de philosophie au concours général. Reçu agrégé en 1836, il remplit sous M. de Salvandy les fonctions de chef du secrétariat à l'instruction publique (1837), et les résigna pour professer la philosophie à la faculté de Rennes (1838). Nommé inspecteur général des bibliothèques publiques (15 mars 1839), emploi qui venait d'être créé, il reprit en 1845 auprès de M. de Salvandy le poste de chef de cabinet, qu'il avait déjà occupé, et figura comme maître des requêtes au conseil d'État. La révolution de février lui fit perdre cette double position ; mais il fut conservé dans sa place d'inspecteur des bibliothèques jusqu'au 9 mars 1852, où il devint inspecteur général de l'enseignement supérieur (lettres). En même temps il entra au conseil impérial d'instruction publique, où il a été maintenu jusqu'à présent. Le 10 novembre 1849 il avait succédé à Letronne dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Essai sur la métaphysique d'Aristote*; Paris, 1837-1846, 2 vol. in-8° : ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques ; — *De l'Habitude* ; Paris, 1838, broch. in-8° ; — *Rapports au ministre de l'instruction publique sur les bibliothèques des départements de l'ouest* ; Paris, 1841, in-8°.

Son frère aîné, *François* RAVAISSON, né en 1811, à Namur, a été attaché en 1852 à la bibliothèque de l'Arsenal.

Moniteur univ., 1833-1852. — *Littér. fr. contemp.*

RAVANEL (*Pierre*), théologien protestant, né à Uzès, mort vers 1680. Il descendait par sa mère du célèbre Jean Mercier. Il fut ministre à Sauzet (Gard). Il est connu par un ouvrage intitulé : *Bibliotheca sacra, sive thesaurus Scripturæ canonicæ amplissimus* ; Genève, 1650, 1660, 2 vol. in-fol. ; auquel il faut joindre

(1) A l'auberge des Trois-Pigeons, en face de l'église Saint-Roch.

(2) C'est du moins ce qu'atteste son historien.

Additamenta nova ad Bibliothecam sacram; Genève, 1685, in-fol. Cette bibliothèque, en forme de dictionnaire, est destinée à indiquer le sens propre et le sens figuré de tous les mots qui se rencontrent dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi qu'à résoudre les difficultés archéologiques, historiques et dogmatiques soulevées par un grand nombre de ces expressions. Ce volumineux ouvrage eut de la peine à trouver un éditeur, malgré les attestations honorables des pasteurs et des professeurs de Genève qui en avaient examiné le manuscrit. M. N.

Haag, La France protest.

RAVARDIÈRE (LA). *Voy.* LA RAVARDIÈRE.

***RAVENEL** (*Jules-Amédée-Désiré*), bibliographe français, né à Paris, le 2 juillet 1801. De bonnes études lui avaient permis de fournir des annotations aux classiques français de Lemoine (1827), lorsqu'il fut attaché aux bureaux du ministère de la guerre, où son père remplissait les fonctions de sous-intendant militaire. Nommé en 1830 sous-bibliothécaire à la bibliothèque de la ville de Paris, il devint en juillet 1839 conservateur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque royale, et conservateur le 1er mars 1848. Outre de nombreux articles fournis au feuilleton du *Journal de la librairie* et à *La France littéraire* de Quérard, on doit à M. Ravenel diverses éditions annotées, notamment : *Les Amours de Pierre le Long, de* Billardon de Sauvigny (1829), les *Œuvres complètes* de Montesquieu (1835), les *Lettres du cardinal de Mazarin à la princesse Palatine pendant les années* 1651 *et* 1652 (1836, in-8°), les *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini* (1846, in-18). C'est à tort qu'on lui attribue les *Mémoires de Mme Rolland*, d'après des papiers authentiques (1841, 2 vol. in-8°). Cette publication a été faite sans son aveu; il n'en a revu que les 48 premières pages.

Docum. partic.

RAVENNE (*Jean-Malpaghino* DE), humaniste italien, né à Ravenne, vers le milieu du quatorzième siècle, mort vers 1420. Né sans fortune, il suivit à Venise l'enseignement du grammairien Donato, qui le recommanda à Pétrarque comme un habile copiste. Doué d'une mémoire prodigieuse, il rendit au célèbre poëte de très-grands services, en mettant entre autres dans un ordre parfait la masse de lettres familières de Pétrarque, que celui-ci désespérait lui-même pouvoir classer. Sous la direction de Pétrarque, Jean s'initia aux secrets de la poésie latine ainsi qu'à la langue grecque; mais le genre de vie tranquille de son maître ne convenant pas à son caractère inquiet et remuant, il partit pour Rome après trois ans de séjour auprès de Pétrarque, qui fit tous ses efforts pour le retenir. Ses ressources se trouvèrent bientôt épuisées, et il revint presque mourant de faim auprès de Pétrarque, qui le reprit à son service. Un an après, son désir de voir le monde lui fit de nouveau quitter Pétrarque, dont il reçut plusieurs lettres de recommandation. On n'a presque pas de détails sur les années suivantes de sa vie; il est probable qu'il enseigna les belles-lettres en divers endroits; en 1375 il ouvrit une école à Bellune, d'où il fut renvoyé quelques années plus tard comme étant trop savant pour enseigner les éléments de grammaire. Appelé vers 1388 à Udine, il y dirigea l'école de cette ville, recevant un traitement de quatre-vingt-quatre ducats. Il vint ensuite à Padoue, où il enseigna avec beaucoup d'éclat l'éloquence et les belles-lettres. Il s'établit plus tard à Florence; il y professa la rhétorique, et expliqua les auteurs classiques ainsi que Dante. Il se trouvait encore en 1412 dans cette ville, où il forma un si grand nombre de savants, que Raphael de Volterre le compara au cheval de Troie, d'où sortirent les Grecs les plus illustres. Amateur enthousiaste de l'antiquité, il savait exciter chez les autres le même sentiment, et il fut un des plus actifs restaurateurs des lettres en Italie. Francesco Barbaro, Roberto de' Rossi, Marsuppini, Leonardo Bruni, Poggio, Guarino de Vérone, Victorin de Feltre, Traversari, Vergerio, furent initiés par lui à la connaissance de l'antiquité. Quant à ses écrits, qui n'étaient que des imitations des auteurs classiques, ils furent bientôt oubliés et ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On n'a aucun détail sur les dernières années de sa vie.

Il ne doit pas être confondu avec un de ses contemporains appelé aussi *Jean de Ravenne*, et qui était en 1399 chancelier à la cour de Carrare, où il se trouvait depuis quarante ans, comme nous l'apprend une de ses lettres, découverte par Morelli dans un manuscrit de la bibliothèque Saint-Antoine de Padoue. Ce Jean de Ravenne a écrit : *Historia Ragusii; Historia familiæ Carrariensis; Apologia Joannis Ravennatensis; De introitu ejus in aulam; Historia Elisiæ, sive narratio violatæ pudicitiæ; Historia Lugi et Conselicis;* etc.; les préfaces de ces deux dernières nouvelles ont été publiées par le cardinal Querini. Tous les autres écrits précités sont restés inédits; ils se trouvent conservés en manuscrit à Paris, à Oxford et au Vatican. E. G.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.* — Ginnani. *Scrittori ravennati.* — Meiners, *Lebensbeschreibungen berühmter Männer der Wiederherstellung der Wissenschaften.* — Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums.*

RAVENSCROFT (*Thomas*), compositeur anglais, né en 1592. Admis parmi les enfants de chœur à Saint-Paul, il reçut, dit-on, à quinze ans le grade de bachelier en musique à l'université de Cambridge. Il professa à Londres avec beaucoup de succès, et les ouvrages qu'il composa ne firent qu'ajouter à sa réputation; il passait à bon droit pour le musicien anglais le plus instruit de son temps. On ignore toutefois les circonstances de sa vie ainsi que l'époque de sa mort. On a de lui : *Melismata, musical*

fancies, fitting the court, city and country humours; Londres, 1611, in-4°, recueil de vingt-trois morceaux de chant à trois, quatre et cinq voix, et dont celui qui a pour titre *Canst thou love and lie alone?* a été regardé comme un petit chef-d'œuvre de mélodie; — *Brief discourse of the use of characterizing the degrees by their perfection, imperfection and diminution*; ibid., 1614, in-4° : ce second recueil de chants est précédé d'un discours sur le système des anciennes proportions musicales, que l'auteur tenta vainement de tirer de l'oubli; — *The whole book of Psalms*; ibid., 1621, 1633, in-8° : l'ouvrage, un des premiers dans ce genre, renferme les cent cinquante psaumes mis en musique par l'éditeur pour la plupart, et par Tallis, Morley, John Milton, le père du poëte, Dowland, Farnaby, etc. La tradition attribue avec quelque vraisemblance à Ravenscroft deux autres recueils, œuvre de sa jeunesse, intitulés *Pammelia* et *Deuteromelia*, publiés l'un et l'autre en 1609, et devenus extrêmement rares; mais on ignore s'il les a écrits d'original ou s'il a en été seulement l'éditeur. Un choix des compositions ci-dessus a été imprimé en 1822 pour l'usage des membres du Roxburghe-club par les soins du duc de Marlborough.

Hawkins, *Hist. of music*. — Burney, *Idem*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

RAVESTEYN (*Josse*), en latin *Tiletanus*, théologien belge, né vers 1506, à Tielt (Flandre), mort le 7 février 1571, à Louvain. Il fit ses études dans cette dernière ville, et y enseigna la théologie. Envoyé par Charles-Quint au concile de Trente (1551), puis au colloque de Worms (1557), il s'y distingua par son savoir et par sa modération. En 1559 il remplaça Ruard Tapper dans la charge de directeur des religieuses qui desservaient l'hôpital de Louvain. Il avait été élu deux fois recteur de l'université de cette ville, et tenait divers bénéfices de la munificence impériale. « C'était, dit Paquot, un docteur savant, habile dans la controverse, zélé défenseur de l'Église et fort opposé aux erreurs de Baius, qui le regardait comme son plus ardent adversaire. » Ses principaux écrits sont : *Confessionis editæ a ministris Antwerpiensibus confutatio*; Louvain, 1567, in-8°: la Confession des pasteurs réformés d'Anvers avait déjà été réfutée par Guillaume de Linda; — *Apologia catholicæ Confutationis*, etc.; ibid., 1568, in-8° : dirigée contre les *Centuries de Magdebourg*, dont Matthieu Flach Francowitz était le principal auteur; — *Apologiæ Decretorum concilii Tridentini de sacramentis*; ibid., 1568-1570, 2 vol. in-12. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. K.

Valère André, *Bibliotheca belgica*.—Paquot, *Mém.*, XVI.

RAVESTEYN (*Jean* VAN), peintre hollandais, né en 1572, à La Haye, où il est mort, en 1657. Son maître est resté inconnu, et l'on ne sait à qui il dut sa belle manière. Van Mander se borne à dire « qu'il excellait à peindre le portrait ». M. Ch. Blanc le place au niveau de Philippe de Champaigne et au-dessus de van der Helst. Il en donne pour preuve les quatre vastes tableaux qui décorent l'hôtel de ville de La Haye. Le premier, daté de 1616, représente les officiers et un grand nombre des principaux bourgeois arquebusiers; on y compte vingt-six figures. Sur le second on voit *six officiers du drapeau blanc* (milice bourgeoise). Les deux autres sont les portraits des magistrats en charge pendant les années 1618 à 1638. Les musées d'Amsterdam, Rotterdam, Munich, Bruxelles, Copenhague, Berlin, Dresde possèdent aussi de beaux portraits par Ravesteyn, qui durant sa longue vie fut toujours fort occupé. « Ses compositions, dit Descamps, sont pleines de feu et de jugement : il savait donner à ses personnages des positions agréables et variées; tout sur ses toiles paraît en mouvement. Il entendait bien la perspective aérienne et le mélange harmonieux des couleurs. Ses lumières, ses ombres sont répandues avec art; sa touche est large; son exécution prudente et libre à la fois. » En 1655 Ravesteyn fonda l'Académie des arts à La Haye, et en fut longtemps le doyen.

RAVESTEYN (*Arnaud* VAN), peintre, fils du précédent, né à La Haye, en 1615, mort en 1667. Élève de son père, il en imita la manière et peignit le portrait avec beaucoup de succès. On cite surtout ceux de la famille princière de Hesse-Philipstadt. Ravesteyn devint doyen de l'Académie de La Haye en 1661. Il mourut fort riche.

Un de ses parents, *Hubert* RAVESTEYN, né à Dordrecht, en 1647, a peint avec goût le paysage, les *kermesses*, les marchés, et souvent des habitations rustiques avec animaux.

Descamps *Vie des peintres hollandais*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres*, livr. 316.

RAVESTEYN (*Nicolas*), peintre hollandais de la famille des précédents, né en 1661, à Bommel, où il est mort, le 9 janvier 1750. Il était fils de Henri Ravesteyn, bon peintre, mort à la fleur de l'âge. Il apprit la peinture à La Haye, chez Willem Doudyns et Jean de Baën. Il revint ensuite à Bommel. Parmi ses meilleurs portraits on cite ceux du *prince de Waldeck et de sa famille* (1694); *du comte d'Erpach et de sa famille; du prince Guillaume de Hesse* (1702); *du prince de Saxe Hildeburghausen* (1707); *du baron de Gand, de la princesse de Portugal sa femme, et de leurs enfants*, etc. Ravesteyn, âgé de quatre-vingts ans, fit les portraits de son gendre Bruystens, de sa femme et de ses enfants; ces tableaux ne portent aucune trace de sénilité. Ravesteyn peignait aussi fort bien l'histoire. On admire de lui *Les quatre parties du monde*. Son dessin était de fort bon goût; son pinceau était facile, sa couleur excellente. Ses personnages sont bien

et les détails nombreux de ses tableaux dé- it un grand soin.

amps, *La Vie des peintres hollandais.*

VEZ (*Simon*), homme politique français, Rive-de-Gier (Loire), le 21 octobre 1770, à Bordeaux, le 3 septembre 1849. Fils artisan, il fit de bonnes études, et exerçait '91 la profession d'avocat au barreau de , lorsqu'à cette époque il montra autant urage que de talent en prenant la défense usieurs prêtres. Il combattit dans les rangs yonnais contre les troupes de la Conven- aussi après la prise de la ville dut-il her son salut dans la fuite. Ce fut alors se retira à Bordeaux. Il était un des avo- les plus distingués de cette ville, lorsque acérès le pressa, en 1806, d'accepter quel- faveurs du gouvernement impérial; mais lina toutes les offres, en protestant néan- , dans un discours public, de son dévoue- à la dynastie napoléonienne. Ce dévoue- n'était pas bien sincère, ou ne fut pas le, car en 1814 Ravez fut un de ceux qui nèrent les Bordelais à arborer sans retard apeau blanc. L'année suivante, pour don- ux Bourbons une plus grande preuve de ntiments royalistes, il eut le triste cou- de refuser l'appui de son éloquence aux Faucher (*voy.* ce nom), dont il avait ami intime. Nommé en 1816 député de ronde, il vota toujours avec la mino- ninistérielle; en 1817, il soutint à la tri- a politique du duc Decazes, et se prononça veur de la liberté de la presse, dont il t ensuite un des plus violents adversaires 'en 1819 le gouvernement lui eut confié nctions de président de la chambre, qu'il it sans interruption pendant dix sessions cutives. Ravez, dans le cours de sa pré- e, se trouva mis plus d'une fois à de épreuves, mais il sut s'en tirer en homme et conquérir une immense influence sur mbre. Nommé sous-secrétaire au dépar- t de la justice (16 avril 1817), il de- grand officier de la Légion d'honneur oût 1824), premier président à la cour de Bordeaux (6 octobre) et chevalier andeur des ordres du roi (31 mai 1825). novembre 1828 il fut nommé conseiller en service extraordinaire, et appelé à la re des pairs le 10 août 1829. La révolu- le juillet 1830 le rendit peu après à la ivée. Fidèle à ses convictions, il donna mission de toutes les places qu'il occu- et ne reparut sur la scène politique ès les événements de février 1848. Mem- n conseil général de la Gironde, il fut élu département son représentant à l'Assem- gislative (mai 1849); mais il mourut quel- mois après, à la suite d'une maladie qui ra que deux ou trois jours. Il laissa trois *uguste*, l'aîné, ancien premier avocat gé- néral à la cour de Bordeaux, *Paul* et *Adrien*.

H. FISQUET.

Biogr. univ. et port. des contemp. — *Biogr. des députés à la chambre septennale, de 1824 à 1830.* — Braun, *Statistique constitutionnelle de la chambre des députés de 1814 à 1829.* — *Moniteur universel*, 1815-1830 et 1849.

RAVICHIO DE PERETSDORF (*Maurice-Joseph-Didier*, baron), officier et tacticien français, né le 22 juillet 1767, à Turin, mort le 22 janvier 1844, à Paris. Admis de bonne heure dans le corps de l'artillerie du Piémont, il devint capitaine, et professa dans l'école des cadets de Turin; puis il passa au service de l'Autriche, et fut également chargé d'enseigner à Vienne. Après l'entrée des Français dans cette capitale, il obtint le grade de major dans l'armée française, et commanda en qualité de colonel le 4ᵉ régiment d'artillerie à pied dans les campagnes de 1813 et de 1814. Sous la première restauration il reçut la croix de Saint-Louis et les lettres de grande naturalisation (11 janvier 1815), et sous la seconde il fut employé comme archiviste et traducteur près du ministère de la guerre pour les parties techniques et scientifiques de l'artillerie et du génie. Le 23 mai 1825 il fut nommé maréchal de camp honoraire. On a de lui : *Traité de la construction des batteries;* Paris, 1826, in-4°, pl. : en société avec le colonel Nancy; — *Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne*; Paris, 1832, in-8°, avec une *Suite*, 1834, in-8°. Il a traduit de l'allemand : *Traité de pyrotechnie militaire* (1824, in-8°); *Traité élémentaire d'artillerie* (1825, in-8°); *La Petite guerre* (1827, 3 vol. in-32; 3ᵉ édit., 1840, avec un supplém.); *Traité de l'art de combattre l'artillerie à cheval* (1831, in-8°); *Batailles et combats de la guerre de Sept ans* (1839-1840, in-8°) : ces quatre ouvrages sont de Decker; *Expériences sur la fabrication et la durée des bouches à feu* (1835, in-8°); *Tactique de l'artillerie à cheval* (1840, in-8°), du général Monhaupt; *Leçons sur la théorie de l'artillerie* (1842, in-8°), de Breithaupt, etc. Son dernier ouvrage est un recueil de *Documents relatifs à l'organisation de l'académie royale militaire de Turin* (1843, in-8°), trad. de l'italien.

Quérard, *France littér.*

RAVIGNAN (*Gustave-François-Xavier* DELACROIX DE), prédicateur français, né à Bayonne, le 2 décembre 1795, mort à Paris, le 26 février 1858. Envoyé à Paris en 1804, il termina ses études au lycée Bonaparte. Il suivit les cours de droit, fut reçu licencié et nommé conseiller auditeur à la cour royale de Paris, puis substitut près le tribunal de la Seine (1ᵉʳ août 1821). Le monde lui offrait en perspective le plus brillant avenir, lorsqu'en mai 1822 il adressa sa démission au procureur général Bellart, qui ne le dissuada pas d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Tonsuré le 11 juin suivant par l'abbé Frayssinous, qui depuis dix ans dirigeait sa

conscience, Ravignan entra au noviciat des Jésuites à Montrouge, se rendit à Dôle, puis à Saint-Acheul pour y étudier la théologie, qu'il fut bientôt chargé d'enseigner. La révolution de 1830 chassa le P. de Ravignan de cette dernière maison; il se réfugia en Suisse, et y continua son enseignement; puis ayant obtenu de ses supérieurs l'autorisation de se livrer à la prédication, il commença par évangéliser les habitants de quelques villages suisses, et prêcha ensuite à Chambéry, à Monlhey, à Saint-Maurice, etc. En 1835 il prêcha dans la cathédrale d'Amiens, l'année suivante la station du carême à Paris, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, et enfin en 1837 M. de Quélen l'appela à remplacer Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame pour la prédication des conférences qu'il avait établies spécialement pour les hommes. Ravignan prêcha les conférences pendant dix années de suite, de 1837 à 1848, et ce fut là que, par la force de sa pensée, la logique de ses raisonnements, il acquit une réputation incontestée d'orateur sacré. Les conférences ne suffirent pas à son zèle, et en 1842 il y ajouta des prédications chaque soir de la semaine sainte. Le 23 février 1840 il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de M. de Quélen à Notre-Dame. Cependant la fatigue avait devancé les années : l'illustre orateur dut alors abandonner les conférences et souvent la chaire; mais alors il montra qu'il savait aussi tenir la plume avec courage. La Compagnie de Jésus se trouva en 1844 en butte à d'incessantes attaques, et ce fut ce moment que choisit Ravignan pour dire au monde, dans un petit livre qui donna lieu à une polémique passionnée : « Je suis jésuite; » car jusque-là il n'était connu que sous le nom de l'abbé de Ravignan, et le monde ne fut pas peu étonné d'apprendre ce mystère.

L'empereur n'étant que président de la république avait entendu Ravignan à Notre-Dame; il désira l'entendre encore, et l'éloquent jésuite fut invité à prêcher aux Tuileries le carême de 1855. Cependant, pour terminer sa carrière d'apôtre devant un auditoire bien moins brillant, il alla lui-même demander à la sœur supérieure d'une des maisons de petites sœurs des vieillards pauvres de Paris, la permission d'y faire entendre sa parole, mais à la condition que son nom ne serait pas prononcé. Ses obsèques eurent lieu le 1er mars 1858, en l'église de Saint-Sulpice, et son oraison funèbre fut prononcée par M. Dupanloup, évêque d'Orléans. On a du P. de Ravignan : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*; Paris, 1844, in-8° et in-12; 7e édit., 1855, in-8°; — *Conférence prêchée à Toulouse*; Paris, 1845, in-8°; — *Clément XIII et Clément XIV*; Paris, 1854, 2 vol. in-8°; — *Oraison funèbre de Mgr de Quélen, archevêque de Paris*; Paris, 1840, in-8°. F.

Le P. de Ponlevoy, *Le R. P. de Ravignan*, 1859, 2 vol. in-8°. — H. de Saint-Albin, *Vie du R. P. de Ravignan*. — Maris de Dampierre, *Le P. de Ravignan*. — *Biog. du clergé contemp.*, t. II. — *L'Ami de la religion*, année 1858.

RAVISIUS TEXTOR (*Jean*), ou plutôt TIXIER, seigneur de Ravisi, humaniste français, né vers 1480, à Saint-Saulge, dans le Nivernais, mort à Paris, le 3 décembre 1524. Après avoir suivi les cours de Jean Bolecacus, recteur du collége de Navarre, il y enseigna plus tard la rhétorique. Auteur de plusieurs ouvrages destinés à l'enseignement, et qui, écrits d'un style pur et élégant, furent adoptés dans beaucoup de colléges de l'Europe, il devint en 1520 recteur de l'université de Paris. On a de lui : *Epitheta latina*; Paris, 1518, in-4°; 1524, in-fol.; Bâle, 1540, 1594, in-4° : dans la préface l'auteur se plaint beaucoup des imprimeurs, auxquels il était obligé de donner de l'argent et du vin pour leur faire faire les corrections nécessaires; voy. MAITTAIRE, *Annales typographici*, t. II, p. 324; — *De memoralibus et claris mulieribus aliquot diversorum scriptorum opera*; Paris, 1521, in-fol.; l'analyse de cette compilation a été donnée par Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, t. I; — *Officina vel potius naturæ historia, in qua copiose dispositum est per locos quicquid habent auctores in diversis disciplinis plurimi, quod et ad rerum, historiarum, et verborum cognitionem modo facere potest*; Paris, 1522; Bâle, 1538, in-4°; Lyon, 1541, in-4°, 1613, in-8°; Bâle, 1552, in-4°; Genève, 1626, in-8° : à la suite de cet ouvrage, que Vossius prétend avoir été copié dans les *Commentaires* de Raphael de Volterre, se trouve la *Cornucopiæ epitome*, imprimé à part; Bâle, 1536; — *Epistolæ*; Paris, 1522, in-16, 1529, in-8°; ibid., 1605, in-12; Berlin, 1686, in-12; ces lettres, traduites en français par Ant. Tyron, Paris, 1570, in-16, contiennent des conseils adressés par l'auteur à ses disciples; — *Dialogi et epigrammata*; Paris, 1536, in-8°; réimprimés avec les *Epistolæ*, Rotterdam, 1651, in-24; — *Carmina*; — *Orationes*.

Ghilini, *Teatro*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. II. — Crevier, *Hist. de l'université*, t. IV.

RAVIZZA (*Domenico*), littérateur italien, né le 14 juillet 1707, à Lanciano (Abruzzes), où il est mort, le 9 octobre 1767. Fils d'un avocat, il se destina à la carrière des lois, étudia à Naples, et y fut admis au barreau. Après avoir occupé quelque temps un emploi dans le duché de Parme, il revint à Lanciano, s'y maria avec une riche héritière, et se livra tout entier à la culture des lettres. Pourtant en 1750 il accepta une place dans l'administration de l'octroi de sa ville natale, et la conserva jusqu'à sa mort. Ses œuvres ont été réunies dans deux recueils posthumes, l'un en vers (Naples, 1786, 2 vol. in-8°), l'autre en prose (ibid., 1794, in-8°). Quelques-uns des écrits de Ravizza avaient paru de son vivant, soit dans les *Novelle letterarie*

ami, soit dans les *Raccolta* de Calogerà
se, 1767).

.VIZZA (*Gennaro*), petit-fils du précédent,
15 mai 1776, à Lanciano, mort le 8 janvier
, à Chieti. Nommé en 1809 juge au tribunal
ieti, il le présidait en 1830, lorsqu'il obtint
raite, par suite de l'affaiblissement de sa
; il reçut alors le titre honorifique de con-
r à la cour suprême de Naples. On a de
*Raccolta di diplomi e di altri documenti
tempi di mezzo*; *Epigrammi antichi e
iti*, et *Notizie biografiche* (1830-1834) :
ages destinés à servir d'éclaircissements à
ire de Chieti.

ldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, I et IV.

.VLENGHIEN (*François*), en latin *Ra-
engius*, hébraïsant et imprimeur belge, né
février 1539, à Lannoy (Flandre wallonne),
le 20 juillet 1597, à Leyde. Sa mère, de-
e veuve, le força d'interrompre ses études,
se livrer au commerce. Envoyé à Nurem-
par le négociant chez lequel on l'avait
, pour surveiller ses affaires dans cette
il profita de ses loisirs pour étudier les
es anciennes. Il y fit des progrès si rapides
a mère cessa de s'opposer à ses goûts. Il
nsuite à Paris dans le but de poursuivre
le du grec et de l'hébreu. Le moment était
hoisi; les troubles qui désolaient la France
ent pas propres à favoriser les études; il
bientôt en Angleterre. Après avoir ensei-
endant quelque temps le grec à Cambridge,
ourna dans les Pays-Bas, et il entra comme
cteur dans l'imprimerie de Christophe Plan-
lont, en 1565, il épousa la fille aînée, nom-
Marguerite. Raphelengius rendit de grands
ces à son beau-père, en enrichissant de pré-
et de notes les livres qu'il publiait et sur-
n l'aidant dans l'impression de la célèbre Bi-
olyglotte, entreprise en 1571, par ordre de
pe II, et dont il revit les épreuves avec tout
in dont il était capable. Plantin s'étant
à Leyde, avec sa famille, pour fuir les
les qui désolaient les Pays-Bas, Raphe-
s resta chargé de la direction de son im-
rie. Il la fit marcher seul jusqu'à la fin de
époque à laquelle Plantin retourna à An-
Il se rendit alors à Leyde, où il se chargea
mprimerie que son beau-père y avait éta-
endant le séjour qu'il avait fait dans cette
Les éditions des classiques grecs et latins
publia alors pour son propre compte sont
correctes, mais moins belles que celles de
in, dont il conserva la marque typogra-
e. En même temps il se mit à l'étude de
e. J.-J. Scaliger l'aida de ses livres et
s conseils. Les curateurs de l'université
eyde le chargèrent de l'enseignement de
gue hébraïque. Il s'acquitta pendant quel-
années de ces fonctions avec beaucoup de
s; mais en 1594 le chagrin que lui causa
rt prématurée de sa femme et bientôt après
une paralysie le forcèrent à la retraite et assombrirent ses dernières années.

On a de lui : *Grammatica hebræa*, dans le t. I[er] de l'*Apparatus* que Arias Montanus joignit à la Polyglotte d'Anvers; — *Dictionarium chaldaicum*, même volume de l'*Apparatus*; — *Thesauri linguæ hebraicæ Sanctis Pagnini epitome*; Anvers, 1572, in-8°, et dans le t. I[er] de l'*Apparatus*; réimprimé plusieurs fois depuis; — *Variæ lectiones et emendationes in chaldaicam Bibliorum paraphrasim*, dans la Polyglotte d'Anvers; — *Lexicon arabicum*; Leyde, 1599, in-8° : tiré en grande partie du *Thesaurus arabicus* inédit de J.-J. Scaliger; 2[e] édit. *cum observationibus Thomæ Erpenii*; Leyde, 1613, in-4°. On lui doit encore la traduction latine de deux traités de Celse, *De clysteribus* et *De colica*, Leyde, 1591, in-8°, et une édition du Nouveau Testament syriaque, en lettres hébraïques sans points-voyelles, avec des variantes tirées d'un manuscrit de Cologne; Anvers, 1575, in-4°. Un portrait de Raphelengius, placé dans une des salles de l'université de Leyde, a été gravé par Larmessin, et se trouve dans l'*Académie* de Bullart et dans la *Biblioth. belgica* de Foppens. Son fils, *François*, a composé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été mis sur le compte de son père, par suite d'une méprise due à l'identité de leurs noms. Il faut citer principalement : *Notæ et castigationes in L. Annæi Senecæ Tragœdias* (Leyde, 1621, in-8°) et *Elogia carmine elegiaco in imagines quinquaginta doctorum virorum* (Anvers, 1587, in-fol.). M. N.

Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI. — Teissier, *Éloges*. — Meursius, *Athenæ Batavorum*. — Sweert, *Athenæ belgicæ*. — Adam, *Vitæ philosophorum, theolog.*, etc.

RAVRIO (*Antoine-André*), artiste bronzier français, né le 23 octobre 1759, à Paris, où il est mort, le 4 décembre 1814. Il fit d'assez bonnes études, et après avoir appris à mouler chez son père, artiste distingué dans le même genre, il suivit à l'académie des cours de dessin. D'habiles maîtres l'initièrent ensuite à la ciselure; aussi devint-il bientôt célèbre dans l'art de fabriquer les bronzes dorés. Ses ouvrages, répandus dans l'Europe entière, se font remarquer par une grande pureté de dessin, un style noble et l'heureux choix des compositions. Passionné pour son art, Ravrio se livra par délassement à la culture des lettres, et obtint au théâtre d'assez brillants succès. Comme il n'avait point d'enfants, il légua en mourant son nom et sa fortune à M. Lenoir, son ami, et, préoccupé du sort des ouvriers doreurs, une somme de 3,000 francs pour être donnée par les soins de l'Académie des sciences à l'inventeur d'une méthode qui les préserverait des dangers que leur cause l'emploi du mercure. Ce prix fut en 1818 décerné à Darcet. On a de Ravrio : *Arlequin journaliste*, vaudeville, 1799; — *La Sorcière*, vaudeville, 1800; — *La Maison des Fous*, vau-

deville, 1803; — *Mes délassements, ou Recueil de chansons et autres pièces fugitives composées pour mes amis;* Paris, 1805, in-8°, en collaboration avec Châtillon. Ravrio travailla également à d'autres pièces, et notamment en 1807 fut l'un des neuf auteurs d'un vaudeville intitulé : *Monsieur Giraffe, ou La Mort de l'ours blanc.*

Almanach des spectacles. — Quérard, *La France littéraire.* — *Journal de la librairie*, 1814.

RAWLEY (*William*), prêtre anglais, né vers 1588, à Norwich, mort le 18 juin 1667, à Landbeach (comté de Norfolk). Agrégé en 1609 à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés en lettres et en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint, par l'intermédiaire de François Bacon, le bénéfice de Bowthorp (1611), puis celui de Landbeach (1616), qu'il administra jusqu'à l'époque de sa mort. Devenu chapelain de son illustre protecteur, qui venait d'être appelé au grand sceau (1617), il lui rendit d'obscurs mais utiles services, en écrivant sous sa dictée, en colligeant ses matériaux, en éditant ses ouvrages; il y ajouta même des préfaces ou des dédicaces, et en traduisit plusieurs en latin. Aussi Bacon lui légua-t-il tous ses manuscrits en même temps qu'une centaine de livres (*pounds*), et la Bible polyglotte qui avait appartenu au roi d'Espagne. Rawley fut aussi du nombre des chapelains ordinaires des rois Charles Ier et Charles II. Il n'a laissé aucun écrit; mais c'est à lui que l'on doit la publication des œuvres posthumes de Bacon, intitulées *Resuscitatio* (Lond. 1657, 1661, in-fol.) et *Opera varia* (ibid., 1658, in-8°).

Masters, *Hist. of Cambridge.* — Chalmers, *Biogr. dict.*

RAWLEY. *Voy.* RALEIGH.

RAWLINSON (*Christopher*), antiquaire anglais, né le 13 juin 1677, à Springfield (Essex), mort le 8 janvier 1733. Il descendait d'une ancienne famille du Lancashire; son père avait siégé au parlement et sa mère était nièce du général Monk. Tandis qu'il résidait encore à l'université d'Oxford, il publia une belle édition de la version saxonne du roi Alfred du traité *De consolatione* de Boèce (Oxford, 1698, in-8°). Il avait réuni une riche collection de manuscrits et de documents relatifs au Westmoreland et au Cumberland.

Collier, *Dict.*, II. — Granger, *Biogr. dict.*

RAWLINSON (*Thomas*), bibliophile anglais, né en 1681, à Londres, où il est mort, le 6 août 1725. Parent éloigné du précédent, il avait pour père sir Thomas Rawlinson, nommé en 1706 lord maire de Londres. C'était un homme instruit et qui aimait à encourager les lettres. Maittaire lui a dédié son Juvénal, et la collection d'Hearne, intitulée *Aluredi Beverlacensis Annales*, a été imprimée d'après les manuscrits qu'il avait en sa possession. Sa fortune lui avait permis d'en recueillir un très-grand nombre ainsi que des livres rares ou précieux; quatre vastes salles étaient affectées à sa bibliothèque, et afin de ne jamais rester séparé de ses chers trésors, il s'était réduit à coucher dans un corridor contigu. La vente seule de ses manuscrits, qui eut lieu en 1734, dura seize jours et rapporta près de 100,000 francs. Il y a toute apparence que c'est ce fervent ami des livres qu'Addison voulut peindre lorsqu'il traça, dans le n° 158 du *Tatler*, le portrait, beaucoup trop chargé, de *Tom Folio.*

RAWLINSON (*Richard*), antiquaire, frère du précédent, né en 1690, à Londres, mort le 6 avril 1755, à Islington (aujourd'hui quartier de Londres). Il fit ses études à Oxford, et y fut reçu docteur en droit. Il mérita d'être compté parmi les plus généreux bienfaiteurs de cette université : non-seulement il y fonda une chaire de langue anglo-saxonne, mais il lui fit des legs considérables, tant en terres qu'en livres, manuscrits, tableaux, médailles, sceaux et autres objets précieux. Comme son frère, il avait au plus haut degré l'amour de la curiosité : ses collections étaient nombreuses, mais confuses. On les vendit publiquement en 1756; ses livres et brochures, celles-ci au nombre d'au moins vingt mille, produisirent plus de 30,000 fr.; la vente dura soixante jours. Rawlinson était membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires. Il avait fait à cette dernière compagnie une donation considérable; mais il la révoqua en apprenant qu'elle venait de choisir un Écossais pour secrétaire. On cite encore de lui un trait plus marqué de bizarrerie. Un jeune avocat nommé Layer avait été exécuté en 1722 pour avoir pris part à un complot en faveur du prétendant Charles-Édouard, et on avait exposé sa tête à l'une des portes de Temple-Bar. Rawlinson, qui était lui-même un ardent jacobite, acheta cette tête à un prix élevé, la garda chez lui comme une relique inestimable, et recommanda par un testament de la placer à sa droite dans son propre cercueil. Il avait amassé de nombreux matériaux pour éclaircir les annales particulières de chaque province, et il s'était aussi proposé de continuer deux ouvrages de Wood, *Athenæ oxonienses* et *History of Oxford.* On a de lui : *Life of Anthony Wood;* Londres, 1711, in-8°; — *The english topographer;* ibid., 1720, in-8° : le plan en fut amélioré par Gough, qui profita des travaux de son devancier pour les deux éditions de sa *British topography;* — *New method of studying history;* ibid., 1728, 2 vol. in-8°, trad. de Lenglet-Dufresnoy. Il facilita, soit par ses riches collections, soit par ses propres articles, la publication de plusieurs ouvrages historiques, tels que l'*Histoire* de Winchester (1715), celle d'Hereford (1717), celle de Rochester (1717), celles des églises de Salisbury et de Bath (1719), celle du comté de Surrey (1719, 5 vol.) d'Aubrey, la *Description du Northamptonshire* (1720) de Norden, etc. P. L—T.

Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes.* — Chalmers, *General biogr. dictionary.*

RAWLINSON (Sir *Henry-Creswicke*), orientaliste anglais, né en 1810, à Chadlington (comté d'Oxford). A l'âge de seize ans il entra dans le service militaire de la Compagnie des Indes, et fut employé dans la présidence de Bombay; en 1832 il passa dans l'armée du shah de Perse, et y resta jusqu'en 1839. Le 1er janvier 1833 il adressa sa première lettre au secrétaire de la Société asiatique pour lui annoncer qu'il avait copié et lu entièrement la fameuse inscription bilingue de Behistoun (Kurdistan), et il joignit à sa lettre un fragment de sa traduction. A cette époque il ne savait rien des recherches de Lassen, de Burnouf et de Rask touchant cette inscription, qui est en caractères cunéiformes et babyloniens. Jusqu'à son retour dans l'Inde il persévéra dans ce travail, et continua d'en communiquer en différentes occasions les résultats à la Société asiatique; il en fit paraître en 1846 la première partie, contenant le fac-simile et les traductions, et en 1851 la seconde, qui comprend la version babylonienne, l'alphabet et des dissertations. Rappelé lors de la guerre contre les Afghans, il fut envoyé à Candahar en qualité d'agent politique (1840), puis à Bagdad (1843), où il étudia les inscriptions assyriennes de Ninive. Il avait depuis 1851 le rang de consul général lorsqu'il quitta le service des Indes avec le titre de major; il fut nommé en 1856 l'un des directeurs de la Compagnie et commandeur de l'ordre du Bain. Il est membre de la Société royale de Londres et associé à plusieurs académies étrangères. Depuis qu'il s'est fixé à Londres, il s'est appliqué avec ardeur à l'étude des langues de l'Orient et des caractères cunéiformes. Outre de nombreux articles insérés dans les recueils des Sociétés asiatique et biographique, il a publié : *Outline of the history of Assyria* (Londres, 1852), d'après les découvertes de sir H. Layard, et *Memorandum on the publication of the cuneiforms inscriptions* (ibid., 1855). Il a fourni des notes à la version anglaise d'Hérodote (1858, 4 vol. in-8°) de Georges Rawlinson.

Men of the time.

RAWSON (Sir *William* ADAMS), chirurgien anglais, né en Cornouailles, mort en 1829, à Londres. Il fut principalement connu sous le nom de sa famille, qui était *Adams*, et ne le quitta pour prendre celui de Rawson qu'après être devenu l'héritier d'un de ses clients. Il fit son apprentissage près d'un chirurgien du Devonshire, et s'attacha ensuite à son célèbre compatriote, Saunder, qui s'était adonné au traitement des maladies des yeux. Il adopta le même genre de pratique, et fonda deux établissements spéciaux, l'un à Exeter, l'autre à Bath, qui lui attirèrent une nombreuse clientèle. Après la mort de Saunder (1810), il se fixa à Londres, et obtint le titre d'oculiste du prince régent, des ducs de Kent et de Sussex. Il appliqua sa méthode à quelques pensionnaires invalides de l'hôpital de Greenwich; son succès à rendre la vue à plusieurs malades qui en avaient été totalement privés devint le sujet d'un rapport officiel (1814), et il reçut les honneurs de la chevalerie. Le parlement lui aurait vraisemblablement accordé une récompense nationale s'il avait été l'inventeur des moyens curatifs qu'il employait avec tant d'avantage. On a de lui : *Practical observations on ectropium, or eversion of the eye-lids*; Londres, 1812, 1814, in-8°; — *Practical enquiry into the causes of the frequent failure of the operations of the cataract*; ibid., 1818, in-8°; — *Treatise on artificial pupil*; ibid., 1819, in-8°, pl.

Biogr. dict. of living authors. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexikon*, art. ADAMS.

RAXIS (*Gaétan*), comte DE FLASSAN, publiciste français, né en 1760, à Bedouin, mort le 20 mars 1845, à Paris. Sa famille, originaire de Corinthe, avait quitté la Grèce au milieu du seizième siècle pour s'établir dans le comtat Venaissin. Le pape Paul III avait donné, en 1536, la terre et seigneurie de Flassan à *Jean de Raxis*, qui lors des guerres de religion (1562) fut nommé colonel général des troupes pontificales à Avignon. Élevé à l'École militaire de Paris, M. de Flassan suivit pendant quelque temps la carrière des armes, et servit dans l'armée de Condé. De retour en France, il se livra aux travaux diplomatiques, et fut chargé de diriger la principale division du département des affaires étrangères, avec rang de ministre plénipotentiaire. Soupçonné d'entretenir des relations avec les émigrés, il fut obligé de donner sa démission, et se retira à Marseille. Quelque temps après il obtint la chaire d'histoire à l'École militaire de Saint-Germain. En 1814, il reçut de Louis XVIII le titre d'historiographe du ministère des affaires étrangères, et suivit en cette qualité la légation de France au congrès de Vienne. En 1821, il signala son zèle pour la cause des Grecs en ouvrant à Paris une souscription en leur faveur. Depuis la révolution de 1830, il vivait dans la retraite. On a de lui : *La Pacification de l'Europe, fondée sur le principe des indemnités*; 1800, in-8°; — *Colonisation de Saint-Domingue*; 1804, in-8°; — *Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française, ou De la politique de la France depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la fin du règne de Louis XVI*; Paris, 1808, 6 vol. in-8°, et 1801, 7 vol. in-8° : cet ouvrage a été honorablement cité dans le concours décennal de 1810. « L'auteur, disait à ce sujet le jury, a su habilement relever les détails arides, inhérents au fond du sujet, par la peinture du caractère, le développement des vues des princes et des hommes d'État qui dirigeaient aux différentes époques. » En 1812, l'auteur publia une *Apologie* de cette histoire, en réponse aux critiques de la *Gazette de France* et du *Journal de l'empire*; cette *Apologie* a été réimpr. dans la deuxième édition; — *Des Bourbons de Naples*; Paris, 1814, in-8°; — *De la*

restauration politique de l'Europe et de la France; Paris, 1814, in-8°; — *Histoire du congrès de Vienne;* Paris, 1829, 3 vol. in-8° : ouvrage remarquable à bien des égards, mais dans lequel son animosité contre Napoléon n'a pas toujours permis à l'auteur de se montrer impartial; — *De la neutralité perpétuelle de la Belgique;* Paris, 1831, in-8°; — *Solution de la question d'Orient et neutralité de l'Égypte;* Paris, 1840, in-8°.

Encycl. des gens du monde. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RAY ou **WRAY** (*Jean*), en latin *Raius*, célèbre botaniste anglais, né le 29 novembre 1628, à Black-Notley, près Baintree, dans l'Essex, mort dans son lieu natal, le 17 janvier 1704. Quoique fils d'un forgeron, il reçut une éducation distinguée. Il commença ses études à Baintree et les termina au collége de la Trinité à Cambridge. Il y occupa successivement, de 1651 à 1655, les chaires de grec, de mathématiques et d'humanités, ce qui atteste son savoir, aussi varié que solide. Il s'y fit aussi la réputation d'un habile prédicateur, et ses sermons ou discours physico-théologiques furent bien accueillis du public. Bientôt l'étude de la botanique devint son occupation favorite, et il consigna le résultat de ses observations sur les plantes des environs de Cambridge dans *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, in-12, qui est le premier de ses écrits par ordre chronologique. On y trouve quelques détails intéressants sur la structure des fleurs. Cette étude ne le détourna point du projet qu'il avait conçu d'entrer dans le ministère évangélique. En décembre 1660, il fut ordonné prêtre, et continua ses fonctions de membre du collége de la Trinité jusqu'au 18 septembre 1662. Pour mieux connaître la flore de sa patrie, il fit en 1658 (du 9 août au 18 septembre) une excursion botanique dans le pays de Galles; en 1661 (du 26 juillet au 30 août) il alla, en compagnie de Willughby et de quelques autres amis, herboriser en Écosse; et l'année suivante il fit un troisième voyage, plus long que les deux premiers : il visita d'abord le Cheshire, traversa les comtés du milieu de l'Angleterre, explora le nord du pays de Galles, le Somerset et le Devonshire. Cette excursion dura près de deux mois et demi (du 8 mai au 18 juillet). Les espèces qu'il avait recueillies servirent à enrichir son catalogue général des plantes d'Angleterre, dont il s'occupait alors. Enfin, le 18 avril 1663, il partit pour le continent, où il séjourna jusqu'en 1666. Dans cet intervalle, il parcourut, en herborisant, la France, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et poussa ses explorations jusqu'en Sicile et à Malte. Dans l'été de 1667, il fit, avec son ami Willughby, sa quatrième excursion dans l'intérieur de l'Angleterre; outre de nombreux échantillons pour ses herbiers, il en rapporta des notes sur les mines et sur la manière de faire le sel. Peu de temps après son retour (le 7 novembre), il fut nommé membre de la Société royale de Londres, et fit dans l'automne de la même année son cinquième voyage, dans le Yorkshire et le Westmoreland. Au printemps de 1669, Ray et Willughby entreprirent, sur les traces de Tonge et Beal, une suite d'expériences sur le mouvement de la séve dans les arbres. Ils choisirent comme les plus propres à cet effet le bouleau et le sycomore, et constatèrent des courants, ascendant et descendant, sans formuler cependant aucune opinion décisive sur la circulation réelle du liquide nourricier, qui fut bientôt admise par Grew et Malpighi, et depuis lors universellement adoptée (1). En 1671, Ray eut beaucoup à souffrir d'une maladie de foie, et refusa une offre très-libérale qu'on lui avait faite pour accompagner trois jeunes gens dans les pays étrangers. Cependant l'état de sa santé lui permit d'entreprendre en juillet un sixième voyage d'herborisation, dans lequel il était accompagné de Thomas Willisel. Ils parcoururent le Derbyshire, l'Yorkshire, tous les comtés du nord jusqu'à Berwick, et revinrent par l'évêché de Durham. Dans la même année, Ray perdit son ami et Mécène, Willughby, qui l'avait aidé dans presque tous ses travaux. Cette perte lui fut très-sensible, ainsi que celle de l'évêque Wilkins, qui mourut l'année suivante (19 novembre 1672). Quoique âgé de plus de quarante-quatre ans, et n'ayant jusqu'alors vécu que pour la science, il se maria, le 5 juin 1673, et publia dans la même année le fruit de ses voyages dans une partie des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, sous le titre d'*Observations topographical*, etc.; Londres, 1673, in-8°. L'auteur décrit non-seulement les productions naturelles de ces différents pays, mais les antiquités et curiosités historiques qu'il y rencontra. Un séjour de six mois à Genève lui avait donné une connaissance spéciale des plantes du mont Salève et du Jura. Après son mariage, Ray vint résider à Middleton-Hall, où il remplissait les dernières volontés de son ami Willughby, d'être le tuteur de ses fils et l'éditeur de l'histoire des oiseaux et des poissons dont celui-ci en mourant lui avait laissé le manuscrit. Cet ouvrage parut par les soins de Ray, sous le titre de *Ornithologiæ libri tres, in quibus aves omnes hactenus cognitæ in methodum naturis suis convenientem redactæ accurate describuntur; iconibus elegantissimis et diversarum avium simillimis æri incisis illustrantur;* Londres, 1676, in-fol. En 1678 il en parut une édition anglaise, avec des additions considérables. A l'époque de la majorité des fils de son ami, Ray vécut (en 1676) pendant quelque temps à Sutton-Cofield, dans le voisinage de Middleton-Hall, et le 24 juin 1679 il se retira définitivement à à Falkborne-Hall, près de son lieu natal, où il

(1) Les résultats des expériences de Ray et Willughby ont été insérés dans le t. IV des *Philos. transact.*, 1669.

avait fait construire une maison. C'est là qu'il fit paraître la seconde partie des manuscrits de Willughby, contenant l'histoire des poissons, sous le titre : *Historiæ piscium libri IV*, etc.; Oxford, 1686, in-fol. Ray en avait composé en totalité les deux premiers livres, et la Société royale en fournit tous les frais d'impression.

Ayant la libre disposition de son temps, Ray s'occupa, dans sa retraite, d'écrire son grand ouvrage sur l'histoire générale des plantes. Il y préluda, en 1682, par son *Methodus plantarum* (Londres, 1682, in-8°), augmenté et perfectionné d'après les tableaux synoptiques qu'il avait imprimés dans le *Real character* de Wilkins, en 1668. L'auteur classe les plantes d'après leurs fruits et leur aspect général, en négligeant les caractères tirés des fleurs, que Linné et Tournefort devaient ensuite s'exagérer. Adoptant la classification ancienne du règne végétal, il divisa les *arbres* en neuf classes, les *arbrisseaux*, auxquels il joignait les sous-arbrisseaux (*suffrutices*) en six, et les *herbes* en quarante-sept. Plus tard il remania sa méthode, de manière qu'il faut toujours consulter la dernière édition de ses écrits pour en avoir une idée exacte. Les deux premiers volumes de l'ouvrage de Ray, que Linné et Haller appelaient *opus immensi laboris*, parurent à Londres, le 1er en 1686, et le 2e en 1688, sous le titre : *Historia plantarum generalis*, *species hactenus editas aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens*, etc., in fol. L'auteur le dédia à Hotton, et indépendamment de ses propres observations, il l'enrichit de celles de Bauhin, de Morison, Breynius, Mentzel, ainsi que les observations de Hernandès, pour les plantes du Mexique, de Piso et Margraff pour la flore du Brésil, de Bontius pour celle des Indes orientales, etc. L'introduction donne l'histoire complète de la botanique au dix-septième siècle. Le 3e et dernier volume parut en 1704. L'appendice contient plusieurs catalogues de plantes, fort intéressants au point de vue historique. On trouve dans ce volume l'indication de plus de onze mille sept cents plantes. Mais la botanique n'occupa point exclusivement les loisirs de Ray : il fut en quelque sorte le créateur de la zoologie en Angleterre, témoin sa *Synopsis methodica animalium, quadrupedum et serpentini generis*, etc.; Londres, 1693, in-8°. On y trouve la première classification véritablement systématique qui ait été faite depuis Aristote. L'auteur discute, avec beaucoup de sagacité, plusieurs questions importantes, entre autres la génération spontanée et l'hypothèse d'après laquelle les animaux sont créés de toute éternité et existent comme emboîtés les uns dans les autres, sous forme embryonnaire. Dans sa *Dissertatio de variis plantarum methodis*, 1696, Ray revint sur sa classification fondée sur le fruit, et en reconnut franchement les imperfections; mais il pense qu'on peut faire les mêmes objections contre les classifications fondées sur la fleur. A cette dissertation est jointe *Epistola de methodo plantarum Rivini ad Raium*, *cum ejusdem responsorio*, etc. C'est la réponse de Rivin, défendant sa méthode naturelle contre les critiques de Ray.

Depuis 1698, le Linné anglais (c'est ainsi qu'on pourrait appeler Ray) était affligé, aux extrémités inférieures, d'ulcères, qui ne lui permirent plus de faire des excursions botaniques. Cependant il n'interrompit point ses études favorites, et en 1703 il fit paraître une nouvelle édition de son *Methodus plantarum*, imprimé à Amsterdam par les soins de son ami Hotton; volume in-8°, réimprimé en 1710 et en 1733 à Tubingue. Il y rejette l'ancienne dénomination de *plantes moins parfaites*, appliqué aux mousses, aux champignons, etc.; mais les caractères de ces genres, fondés sur la forme de la feuille, la couleur de la fleur, le goût, l'odorat, sont très-imparfaits. Le 3e volume de son *Historia plantarum*, indiqué plus haut, auquel avaient directement contribué Sloane, Petiver et Sherard, fut le dernier ouvrage de Ray publié de son vivant. Les infirmités et les souffrances ne l'empêchèrent point de continuer jusqu'à trois mois avant sa mort, qui arriva à l'âge de soixante-seize ans. Son corps fut enterré dans la petite église de Black-Notley, où ses nombreux amis lui élevèrent un monument, décoré d'une inscription latine, qui finit par ces mots, faisant allusion à la modestie du célèbre savant :

Sic bene latuit, bene vixit vir beatus,
Quem præsens ætas colit, postera mirabitur.

Ray avait souvent refusé des places et des honneurs; à sa mort, il laissa une fortune très-médiocre. Il la légua à sa femme, dont il avait eu quatre filles, et aux pauvres de sa paroisse. Ses papiers furent remis par sa veuve à Derham, qui en a extrait l'*Historia insectorum*, 1710, in-4°, et un certain nombre de lettres, publiées dans les *Philosophical letters*, 1718, in-8°, correspondance fort intéressante, que Ray avait entretenue avec Lyster, Robinson, Hans Sloane, Johnson, Oldenburg, etc. La première lettre est datée de 1667, et la dernière de 1705. A cette correspondance se trouve joint un écrit fort curieux, sur la question suivante : *Quel nombre de plantes y a-t-il dans le monde?* L'auteur y discute la difficulté de la résoudre, parce qu'il n'y pas de limites assez précises entre les espèces et les variétés. D'autres manuscrits de Ray furent publiés en 1760 par Scott (*Select remains*, in-8°). A la gloire d'être le premier botaniste de son siècle, Ray joignit le mérite d'une latinité aussi pure qu'élégante. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Catalogus plantarum Angliæ et insularum adjacentium, tum indigenas, tum in agris passim cultas complectens*; Londres, 1670, in-8° : les cryptogames et les graminées, jusqu'alors si négligées, y occupent une certaine place; —

Anatomie du marsouin, dans les *Philosoph. transact.*, année 1671; — *Nomenclator classicus*, 1672, in-4° : espèce de manuel à l'usage des élèves; — *A collection of english proverbs*, etc.; 1672, in-8° : recueil de sentences dans le genre des Adages d'Érasme; — *Collection of english words* : c'est un recueil de mots peu usités, suivi d'une *Manière de préparer les métaux*; Londres, 1674, in-12; — *Sur l'usage de la vessie natatoire chez les poissons*; dans les *Philos. transact.* de 1676; — *Fasciculus stirpium britannicarum*; Londres, 1688, in-8°; — *Synopsis methodica stirpium britannicarum*, etc.; 1690 et 1696, in-8°; — *The wisdom of God manifested*, etc.; 1691, in-8°; 12e édit., 1758, in-8° : l'auteur y a développé cette idée si féconde, ainsi énoncée : *Qui historiam naturæ, naturæ etiam creatorem colit*; — trois discours physico-théologiques : *Sur le chaos primitif et la création du monde*; *Sur le déluge universel*; *Sur la dissolution du monde*; 1692-1693, in-8°. L'auteur y traite le premier d'une manière scientifique des révolutions physiques du globe; — une traduction anglaise du voyage de Rauwolf (*voy.* ce nom); — *Stirpium europæarum extra Britanniam nascentium sylloge*, etc.; Londres, 1694, in-8°; — *Sur les effets toxiques de l'œnanthe crocata* (ciguë aquatique), dans les *Philosophical transact.*, année 1697; — *A persuasive to a holy life*, etc.; Londres, 1700, in-8° : c'est une espèce d'apologie du christianisme. F. H.

Complete History of Europe for the year 1708. — *Biographia britannica*. — Scot, dans le *Biographical dictionary*. — Pulteney, *Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en Angleterre*, t. I, p. 186 et suiv.

RAY *de Saint-Geniez* (*Jacques-Marie*), tacticien français, né en 1712, à Saint-Geniez (diocèse de Rhodez), mort le 15 mars 1777. Il servit avec distinction dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, et se retira avec le grade de capitaine d'infanterie et la croix de Saint-Louis. On a de lui : *L'Art de la guerre pratique*; Paris, 1754, 2 vol. in-12, fig.; trad. en allemand, en anglais et en espagnol; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIII) *le Juste*; Paris, 1755, 2 vol. in-12; — *Histoire militaire du règne de Louis* (XIV) *le Grand*; Paris, 1755, 3 vol. in-12, pl.; — *L'Officier partisan*; Paris, 1763-1766, 2 vol. in-12; — *Stratagèmes de guerre des François*; Paris, 1769, 6 vol. in-12, faisant suite à l'ouvrage précédent.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.*

* **RAYER** (*Pierre-François-Olive*), médecin français, né le 7 mars 1793, à Saint-Sylvain (Calvados). Reçu docteur en médecine à Paris, le 7 août 1818, et soutenu dans le début de sa carrière par le professeur Duméril, il se rangea de bonne heure sous la bannière des partisans de l'anatomie pathologique, et crut ainsi se mettre à l'abri de certaines illusions de la médecine physiologique. Élève distingué des hôpitaux de Paris et de l'École pratique, il se destina d'abord au professorat, mais il ne put se faire inscrire pour l'agrégation, par suite de l'intolérance du régime de la restauration, qui lui tenait rancune de son mariage avec une protestante. Il parvint néanmoins à être nommé médecin au bureau central des hospices de Paris, puis, en 1827, médecin adjoint à l'hôpital de de Saint-Antoine. Son titre de médecin du banquier Aguado lui assura une riche clientèle. En 1823 il fut admis à l'Académie de médecine (section de thérapeutique), et ce corps savant lui doit diverses communications et plusieurs intéressants rapports; c'est M. Rayer, notamment, qui prit, entre autres, une part distinguée à la savante discussion sur la transmissibilité de la morve du cheval à l'homme. Médecin en chef à l'hôpital de la Charité en 1832, il fut ensuite attaché au corps consultant de la maison du roi; il fut en 1852 compris dans le service médical de la maison de l'empereur. Depuis le 19 février 1843, il appartient à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), où il remplaça Morel de Vindé. Enfin, en juin 1862, par suite de la création d'une chaire d'histologie, M. Rayer a accepté du gouvernement le décanat de la faculté de médecine de Paris. On a de lui : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique*; Paris, 1818, in-8°; — *Histoire de l'épidémie de suette miliaire qui a régné en 1821 dans les départements de l'Oise et de Seine-et-Oise*; Paris, 1822, in-8° : ouvrage qui offre le tableau le plus complet qu'on ait tracé de cette maladie, et qui figure parmi les livres classiques; — *Rapport sur la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en* 1821; Paris, 1822, in-8°, traduit de l'espagnol; — *Traité théorique et pratique des maladies de la peau*; Paris, 1826-27, 2 vol. in-8°; 1835, 3 vol. in-8°, avec atlas de 26 planches; — *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire, et dans leurs rapports avec les maladies des uretères, de la vessie, de la prostate, de l'urètre*; Paris, 1837-1841, 3 vol. in-8°; traduit en italien et en anglais; — *De la morve et du farcin chez l'homme*; Paris, 1837, in-4°; — de nombreux *Mémoires* fournis aux *Recueils* de l'Académie de médecine, au *Journal de médecine*, etc. M. Rayer est l'un des auteurs du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 15 novembre 1854.

Sachaile, *Les médecins de Paris jugés par leurs œuvres*. — Vapereau, *Dict. univ. des contempor.* — Quérard, *La France littéraire*.

RAYMOND, dit *Rafinel*, duc d'Aquitaine et de Toulouse, paraît avoir été le successeur de Guillaume Ier, mort en 812. Une charte, datée de 810, signale ce fait; mais on ne connaît aucun des événements de sa vie. Il eut, vers 818, Bérenger pour successeur.

Art de vérifier les dates, IX.

Raymond Ier, comte de Toulouse, mort en 864 ou 865. Avant de succéder à Fredelon, son frère aîné (852), il avait reçu en 849 le comté de Querci de Charles le Chauve, qu'il avait secondé dans sa guerre contre Pépin. Il réunit en sa personne ce comté à ceux de Toulouse et de Rouergue, sur lesquels il domina avec le titre de duc de Toulouse, ou d'une partie de l'Aquitaine. Les démêlés qu'il eut, en 860, avec Étienne, comte d'Auvergne, qui avait épousé sa fille, occupèrent tout le royaume; un concile fut convoqué pour les terminer, et le pape Nicolas II imposa son intervention. En 862 Raymond fonda, conjointement avec Berthe, sa femme, l'abbaye de Vabres, en Rouergue. Chassé de Toulouse par la trahison d'Onfroi ou Humfrid, marquis de Gothie (863), il invoqua le secours du roi de France, son suzerain, et rentra en possession de ses États (864). Il eut Bernard, son fils, pour successeur.

Raymond II, comte de Toulouse, mort en 923, succéda en 918 à son père, Eudes, qui l'avait de son vivant associé au gouvernement. En 919 il eut à repousser l'invasion des Sarrasins, qui, conduits par Abd-er-Rhaman IV, ravagèrent tout le pays jusque sous les murs de Toulouse. En 922 il refusa de prendre aucune part à la conjuration formée par les grands vassaux contre Charles le Simple, ni à l'élection de Robert de France. L'année suivante il remporta une grande victoire sur les Normands avec Guillaume II, comte d'Auvergne, qu'il était venu secourir. Son fils, Raymond Pons, lui succéda.

Raymond III, comte de Toulouse, mort vers 950, est aussi connu sous le nom de *Raymond Pons*. Il défit en 924 les Hongrois, qui avaient inondé la Provence et le Languedoc, et les refoula au delà des Alpes. Fidèle à Charles le Simple tant qu'il vécut, il reconnut en 932 la royauté de Raoul, qui disposa en sa faveur du duché d'Aquitaine et du comté particulier d'Auvergne. Il se rendit recommandable par sa valeur, sa piété et l'étendue de son domaine, dont il porta les bornes depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, au Rhône et à la mer Méditerranée. Il fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Pons de Thomières, qu'il avait fondée en 936. Son fils aîné, Guillaume III, lui succéda.

Raymond IV, dit *Raymond de Saint-Gilles* (1), comte de Toulouse, mort le 28 février 1105, près Tripoli en Syrie. Fils du comte Pons, il succéda, en 1088, à Guillaume IV, son frère, qui, après avoir perdu tous ses enfants mâles, lui donna ou lui vendit ses États, au préjudice d'une fille, mariée au duc d'Aquitaine (2). En vertu de ce contrat, il réunit le comté de Toulouse et ses dépendances aux comtés de Rouergue, de Nîmes et de Narbonne, qu'il possédait depuis 1066. A cette dernière date il avait épousé une fille de Bertrand Ier, comte de Provence, son oncle; cette union entre cousins germains attira sur lui dix ans plus tard une excommunication du pape Grégoire VII, qui se montra dans cette occasion peu reconnaissant de l'aide que Raymond lui avait prêtée en 1074 contre les Normands. Il se réconcilia avec l'Église, dont il était un des plus fermes appuis; mais il ne voulut point se séparer d'une femme qui lui avait apporté en héritage la moitié de la Provence. Il épousa en secondes noces, en 1080, Mathilde, fille de Roger, comte de Sicile, et en troisièmes noces, en 1094, Elvire, fille naturelle d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, au secours duquel il avait couru en même temps que Raymond de Lorraine et Henri de Bourgogne, qui devinrent ses beaux-frères. A l'époque où il succéda à son frère, Raymond avait près de quarante-cinq ans, et ses alliances ainsi que son héritage faisaient de lui un des princes les plus puissants du midi de l'Europe. Cependant, à la voix de Pierre l'Ermite, il abandonna tout pour le service de la croix (1095). Il fut le premier des croisés, le plus puissant, le plus distingué par la loyauté de son caractère autant que par ses talents, et ce qui surtout le distingua des autres, ce fut le vœu qu'il fit, en quittant Toulouse, de n'y plus revenir et de consacrer le reste de sa vie à combattre les infidèles. Après avoir confié à Bertrand, son fils aîné, l'administration de ses États, il partit vers la fin d'octobre 1096, à la tête de la troisième armée des croisés, composée de Goths, d'Aquitains et de Provençaux, et accompagné d'Elvire, sa femme, d'un fils qu'il avait eu d'elle et dont on ne dit point le nom, et d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat du pape. De Provence il passa en Italie; puis après avoir traversé la Lombardie, il en ressortit par le Frioul, et longea la mer Adriatique par la Dalmatie et l'Esclavonie. Ses soldats eurent beaucoup à souffrir dans un pays montueux et barbare; il fallut toute l'habileté et la prudence de Raymond pour surmonter ces obstacles ainsi que les méfiances d'Alexis Comnène. Il rencontra à Constantinople les autres chefs des croisés, et donna une grande preuve de fermeté et d'indépendance en refusant de rendre hommage, comme ils l'avaient fait, à l'empereur grec pour les pays qu'ils allaient conquérir; il consentit seulement à ne rien entreprendre contre la personne du prince et à lui rendre les places qui lui avaient été enlevées par l'ennemi commun et dont l'armée s'emparerait. Sa valeur et ses talents furent si bien appréciés des croisés, qu'ils voulurent le nommer roi de Jérusalem; il les engagea à reporter leurs suffrages sur Godefroi de Bouillon. Celui-ci se montra peu reconnaissant de ce service, et, re-

(1) Il avait eu en partage dans sa jeunesse le comté de Saint-Gilles, composé d'une partie de la province de Nîmes; il se plut à en porter le nom, même après avoir obtenu les vastes domaines de son frère.

(2) Cette princesse, nommée Philippa, ne cessa de réclamer l'héritage paternel comme un fief féminin, et ses prétentions allumèrent des guerres qui se prolongèrent pendant plus d'un siècle.

buté par ses mauvais procédés, Raymond quitta la Palestine en 1100, se rendit à Constantinople, et en repartit l'année suivante, à la tête de plus de deux cent mille croisés qui venaient d'arriver d'Occident et l'avaient choisi pour chef. Mais cette multitude indisciplinée fut bientôt détruite par les Sarrasins dans les plaines de la Cappadoce, et Raymond fut encore forcé de revenir à Constantinople. En retournant en Syrie en 1102, il fut arrêté à Tarse, en Cilicie, par Tancrède, son ennemi, qui l'accusait d'avoir causé la ruine de l'armée dont il avait eu le commandement. Il recouvra la liberté à la prière de plusieurs princes, qui le prirent pour leur chef et avec lesquels il alla, en 1103, mettre le siége devant Tripoli, où il mourut, en 1105. La princesse Elvire, qui l'avait suivi en Palestine, y accoucha, en 1103, d'un fils nommé Alfonse (*voy.* JOURDAIN). Avant de mourir, Raymond avait disposé des conquêtes qu'il avait faites en Syrie en faveur de Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne, qui était alors près de lui et qu'il regardait comme le plus capable de les conserver. Dans le comté de Toulouse, il eut Bertrand, son fils, pour successeur.

RAYMOND V, comte de Toulouse, petit-fils du précédent, né en 1134, mort à la fin de 1194. Fils d'Alfonse Jourdain, il lui succéda en 1148, conjointement avec son frère Alfonse II; ils portèrent l'un et l'autre le titre de comte de Toulouse et administrèrent par indivis les domaines de leur père; il paraît cependant que Raymond s'était réservé la principale autorité. Henri II, roi d'Angleterre, lui redemanda, en 1159, le comté de Toulouse, en vertu de la prétention que Louis le Jeune avait déjà fait valoir, en 1141, c'est-à-dire au nom de sa femme Éléonore, petite-fille du comte Guillaume IV, par sa mère, qui était fille unique de ce prince. Sur le refus de Raymond, Henri entra dans ses États à la tête d'une nombreuse armée, vint mettre le siége devant Toulouse, et cette ville serait infailliblement tombée en son pouvoir sans l'intervention de Louis le Jeune, dont les intérêts avaient changé depuis son divorce; ce prince vint en personne au secours de la place, et fit en même temps attaquer la Normandie par une armée, afin d'effrayer Henri par cette diversion. Celui-ci fut en effet obligé de se retirer; mais la paix ne fut définitivement signée qu'en 1169. Raymond s'était déclaré, en 1165, pour l'antipape Pascal, contre le pape Alexandre III, qui, après avoir fait d'inutiles efforts pour le regagner, jeta l'interdit sur ses terres. En 1173, il y eut entre lui et Henri II un second traité de paix, par lequel le comté de Toulouse restait sous l'autorité de Raymond, mais à la condition de reconnaître le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, pour son suzerain, *sauf toutefois la fidélité qu'il devait à Louis de France*. Raymond rentra en 1174 sous l'obédience du pape Alexandre III; mais de 1182 à 1194, époque de sa mort, il fut presque toujours en hostilités avec le roi d'Angleterre, qui pénétra plusieurs fois dans ses États. De sa femme Constance, sœur du roi Louis le Jeune et veuve d'Eustache, comte de Boulogne, il laissa trois fils et une fille. Raymond VI lui succéda. P. L.

Dom Vic et dom Vaissette, *Hist. du Languedoc.* — *Art de vérifier les dates.* — *Biogr. toulousaine.* — Moline de Saint-Yon, *Hist. des comtes de Toulouse.*

RAYMOND VI, comte de Toulouse, fils du précédent, né en 1156, mort à Toulouse, au mois d'août de l'an 1222. Ayant succédé en 1195 à son père, il termina par un traité avantageux la guerre contre Richard Cœur de Lion, recouvra le Querci, que les Anglais detenaient depuis 1188, et reçut l'Agenais comme dot de Jeanne, sœur de Richard, qu'il épousa, après avoir répudié Bourguigne de Lusignan, qui était déjà sa troisième femme, et pour laquelle il avait autrefois répudié Béatrix de Béziers. En 1198 il se ligua avec Richard et plusieurs grands vassaux contre le roi de France, Philippe-Auguste, son cousin germain; en la même année il fut relevé par Innocent III de l'excommunication qu'il avait encourue pour des déprédations exercées contre l'abbaye de Saint-Gilles. Dans les années suivantes, il eut plusieurs différends avec des seigneurs du midi, et il prit part aussi à quelques guerres qui eurent lieu dans cette contrée. Quand il n'était pas sous les armes, il tenait une cour brillante, où affluaient les troubadours qu'attiraient sa renommée de chevalier accompli et sa générosité envers les poëtes. Partageant les mœurs légères alors générales dans le midi, il penchait en même temps vers les croyances de la secte ascétique des cathares, qui sous sa protection s'était organisée dans ses domaines d'une manière si solide, que le pape Innocent III crut devoir prendre les mesures les plus énergiques pour s'opposer aux progrès constants de l'hérésie. En 1205 Raymond, intimidé par les démarches du pape auprès de Philippe-Auguste pour engager ce prince à une croisade contre le midi, promit par serment au légat Pierre de Castelnau qu'il ne tolérerait plus d'hérétiques dans ses États, mais cette promesse resta sans effet. En 1207, il refusa d'accéder au traité de paix qui lui fut proposé par le légat au nom de plusieurs seigneurs de Provence avec lesquels il était en guerre, et qui se déclaraient prêts à combattre les hérétiques si le comte acceptait leurs conditions. Pierre lança aussitôt contre lui l'excommunication, qui fut confirmée par le pape (1). Menacé de voir ses États envahis par les princes ses voisins, Raymond céda, et jura d'exterminer les sectaires; mais de nouvelles difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre lui et le légat, qui, voyant le peu d'empressement du comte à sévir contre le plus grand nombre de ses sujets, vint à Saint-Gilles

(1) Parmi les motifs argués contre Raymond par le souverain pontife figure le refus du comte de chasser les routiers, terribles bandes aragonaises, que Raymond prenait souvent à son service.

lui reprocher son parjure en termes violents, et l'excommunia de nouveau. Quelques jours après (janvier 1208), le légat fut assassiné. Le pape, exaspéré, accusa de ce meurtre le comte de Toulouse, qui n'y avait pas même indirectement participé, comme le pape le reconnut lui-même plus tard. Mais en ce moment il excommunia Raymond, délia les sujets du comte de leur serment de fidélité, et fit prêcher contre lui une croisade par toute la France. Une foule de barons, attirés les uns par le fanatisme religieux, les autres par l'espoir du pillage, se rendirent à cet appel; vers le milieu de l'année 1209, une armée de plus de cent mille hommes se mit en marche sous la conduite du légat Arnauld, abbé de Cîteaux, pour combattre les hérétiques. Raymond, effrayé, demanda à pouvoir exposer la justification de sa conduite; mais Arnauld ne voulut pas l'entendre. Le comte envoya alors à Rome des députés chargés de déclarer qu'il était prêt à faire acte de soumission au saint-siége entre les mains d'un légat qui lui fût moins personnellement hostile. Le pape, qui avait résolu de ménager encore Raymond, pour avoir plus facilement raison des autres seigneurs fauteurs d'hérésie, accéda à cette demande et envoya en France comme légat son notaire Milon, devant lequel Raymond se réconcilia solennellement avec l'Église. Après avoir juré obéissance au pape et avoir remis en garantie sept de ses châteaux au légat, le comte promit de traiter comme hérétiques tous ceux de ses sujets que les évêques lui désigneraient comme tels, de réparer les dommages causés par lui à divers couvents et églises, de chasser les routiers et les juifs et de ne pas lever de nouveaux péages; dans son effroi, il alla jusqu'à prendre la croix contre les sectaires, se rendit au milieu des chefs de l'armée des croisés, et assista aux siéges de Béziers et de Carcassonne. Il revint dans ses États après que Simon de Montfort (*voy.* ce nom) eut été investi des domaines du vicomte de Béziers; il reçut aussitôt de la part d'Arnauld et de Simon une liste de ses sujets, qu'il fut sommé de leur livrer comme entachés d'hérésie. Ayant regagné une partie de son courage par le départ de la plupart des croisés, il repoussa cette prétention, et en appela au pape. Il fut alors excommunié par le concile d'Avignon, qui mit ses États en interdit; plusieurs de ses possessions furent envahies par Montfort. Il se rendit à la cour de France, où il obtint de plusieurs puissants seigneurs des lettres recommandant sa cause au souverain pontife. Arrivé à Rome (janvier 1210), il fut reçu avec honneur par le pape, qui l'autorisa à se justifier devant le légat au sujet de son orthodoxie et de la participation au meurtre de Pierre de Castelnau, dont on l'accusait. De retour à Toulouse, il insista en vain pendant toute l'année 1210 auprès de l'abbé de Cîteaux à être admis à prouver l'inanité des griefs articulés contre lui; malgré l'appui que le roi Pierre d'Aragon vint lui prêter en personne, il vit ses supplications repoussées sous les plus futiles prétextes, pendant que dans l'intervalle ses États continuaient à être dévastés par Montfort. Enfin, au commencement de 1211 le concile d'Arles décida qu'on écouterait sa justification, mais sous les conditions les plus humiliantes pour lui; le comte devait congédier toutes ses troupes, raser les fortifications de ses forteresses, aller servir en Palestine parmi les chevaliers du Temple aussi longtemps qu'il plairait au légat. C'était plus que la longue patience de Raymond ne pouvait supporter; il se prépara à repousser par les armes la terrible agression qui allait être dirigée contre lui; les comtes de Foix et de Comminges accoururent à son secours; tous ses sujets s'apprêtèrent à le seconder dans sa lutte contre l'oppression étrangère. Cependant, il fut abandonné par son propre frère Baudouin', qui fit cause commune avec Montfort, pour se venger de ce que Raymond ne lui avait donné qu'un apanage des plus médiocres. Rejoint par un grand nombre de croisés, Simon pénétra jusqu'à Toulouse, dont il commença le siége. Raymond s'y jeta avec les comtes de Comminges et de Foix, et fit une énergique résistance; avec l'aide des troupes que lui envoya le roi d'Angleterre, il força Simon à se retirer, lui reprit plusieurs places fortes, et l'assiégea enfin dans Castelnaudary. Une rencontre eut lieu sous les murs de ce château entre la cavalerie des deux partis (septembre 1211); quoique supérieurs en nombre, les méridionaux furent défaits. Raymond abandonna alors le siége de Castelnaudary, et reconquit pendant les mois suivants un grand nombre de forteresses dans l'Albigeois, le Querci et l'Agenais. Ses succès engagèrent Philippe-Auguste à intervenir en sa faveur auprès du pape, qui s'opposa en effet à ce que le légat Arnauld s'emparât du duché de Narbonne au préjudice de Raymond. « Le comte n'est pas condamné, écrivait Innocent (mai 1212) à Arnauld, il n'est que suspect; admettez-le donc à se justifier. » Mais le légat ne tint aucun compte de ces ordres, et avec son appui Simon s'empara d'une partie des pays de Foix, de Comminges et de Béarn. Cependant Pierre d'Aragon, empêché jusqu'ici par les attaques des Sarrasins de porter secours à Raymond, qui était devenu son beau-frère, se mit à réclamer énergiquement à Rome contre les usurpations de Montfort; et fit savoir au pape que Raymond était prêt à abdiquer en faveur de son fils, dont la foi n'avait jamais été suspectée. Innocent, éclairé sur la situation, ordonna à ses légats de suspendre la croisade, de restituer au comte les terres qui lui avaient été enlevées injustement et de s'entendre avec Pierre pour terminer par voie légale l'enquête sur la conduite de Raymond. Les légats désobéirent de nouveau, et le concile de Lavaur, composé de leurs créatures, déclara que le comte s'était rendu indigne de toute justification. Pierre alors

annonça l'intention de protéger Raymond même par les armes; il réunit un millier de lances, et mit le siége devant Muret, où il fut rejoint par Raymond et les principaux vassaux du comte. Simon accourut de son côté, et attaqua l'armée ennemie (12 septembre 1213). Raymond proposa un sage moyen de combattre avec succès les terribles chevaliers du nord; mais son avis fut rejeté comme pusillanime par les Aragonais. La bataille s'engagea; les croisés remportèrent une sanglante victoire, en tuant plus de quinze mille de leurs ennemis; le roi Pierre fut parmi les morts. Dans l'impossibilité de continuer la lutte, Raymond demanda de nouveau à négocier; après avoir puni cruellement la trahison de son frère Baudouin, qui fait prisonnier fut pendu à un arbre. Le nouveau légat, le cardinal Pierre de Bénévent, l'admit à donner caution pour sa soumission.

Dans l'intervalle Montfort s'empara de presque tous les États de Raymond, qui avait quitté son palais et s'était établi avec son jeune fils dans la maison d'un particulier, attendant la décision que le concile de Montpellier allait prendre à son sujet. Cette assemblée fit prier le pape (janvier 1215) d'accorder à Simon la souveraineté de tout le pays toulousain, ce qu'Innocent confirma en effet provisoirement, réservant le jugement définitif au concile de Latran, qui devait se réunir sous peu. Dépouillé de l'héritage de ses ancêtres, Raymond se retira à la cour d'Angleterre; ses possessions furent entièrement occupées par les croisés, auxquels était venu se joindre Louis, fils du roi de France, qui ne manifesta pas le moindre intérêt pour son malheureux cousin. Il se présenta devant le concile de Latran, et aidé par Arnauld, l'ancien légat, alors brouillé avec Simon, il parvint à gagner la sympathie du pape; plusieurs prélats prirent sa cause en main, et dévoilèrent les spoliations de Montfort. Mais, entraîné par la majorité du concile, Innocent se borna à réserver au fils de Raymond les marquisats de Provence et de Beaucaire. Simon reçut toutes les autres possessions de Raymond, auquel on accorda une pension de huit cents livres par an. Le principal motif de ce décret fut, ainsi que le porte le texte, « que depuis longtemps des indices certains avaient prouvé que sous la domination de Raymond son pays ne pouvait être maintenu dans la foi orthodoxe ». Outré de ce traitement inique, le comte de Toulouse résolut d'en appeler encore une fois au patriotisme des populations méridionales, qui se voyaient avec horreur tombées sous la domination brutale des grossiers hommes du nord. Ayant reçu d'Angleterre des subsides considérables, il alla en Aragon solliciter le secours du jeune roi Jacques, qui l'écouta favorablement. Dans l'intervalle son fils, aidé des Marseillais et des habitants d'Avignon, s'était emparé de Beaucaire. Raymond vint le rejoindre avec des troupes catalanes et aragonaires, et marcha sur Toulouse, qui était prêt à se soulever en sa faveur, lorsque Simon le prévint, et remit cette puissante cité sous sa autorité (1216). Mais l'année suivante Raymond, profitant de l'exaspération causée dans cette ville par les cruautés de Simon, y entra par un brouillard épais; les Toulousains s'armèrent en masse pour leur ancien maître, et chassèrent les soldats de Monfort (septembre 1217). Simon arriva à la hâte, et se mit à assiéger la ville, que Raymond et son fils, aidés par le courage des habitants, défendirent avec succès pendant dix mois. Enfin la mort de Simon (25 juin 1218) obligea les croisés à la retraite; son fils Amauri perdit en peu de temps les possessions que son père avait enlevées au comte Raymond, et avant de mourir ce dernier eut la joie de voir son fils de nouveau maître des riches domaines de la maison de Toulouse. Emporté par une maladie subite, Raymond mourut dans la foi catholique; mais comme il n'était pas encore relevé de l'excommunication, l'Église lui refusa les honneurs de la sépulture; il fut inhumé dans un coin obscur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, dans un fauboug de Toulouse; son corps y était encore au dix-huitième siècle, bien que son fils, Raymond VII, eût fait tous ses efforts pour lui obtenir une sépulture honorable, et que la commission nommée à ce propos en 1247 par le pape Innocent IV eût, dans un rapport qui nous a été conservé, constaté son orthodoxie.

E. G.

Pierre de Vaux-Cernay, *Historia Albigensium*. — Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — *Chronique de Simon de Monfort*. — Guillaume de Tudèle, *Histoire de la croisade contre les Albigeois*. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III. — Catel, *Histoire des comtes de Toulouse*. — Moline de Saint-Yon, *Histoire des comtes de Toulouse* (Paris, 1862, 4 vol.). — *Histoire littéraire de la France*, t. XVII. — *Innocentii III epistolæ* et les *Lettres* des légats d'Innocent, dans les *Miscellanea* de Baluze. — C. Schmidt, *Histoire des Catarhes*, t. I.

RAYMOND VII, dernier comte de Toulouse, fils du précédent, né à Beaucaire, en 1197, mort à Milhaud, le 27 septembre 1249. Il épousa très-jeune Samie, sœur du roi Pierre d'Aragon, à côté duquel il assista à la bataille de Muret. En 1215 il se rendit à Rome, devant le concile de Latran avec son père, qui lui avait dès l'année précédente abandonné tous les domaines de la maison de Toulouse. Sa jeunesse et son infortune imméritée inspirèrent beaucoup de pitié au pape, qui le traita avec bienveillance et lui fit réserver le marquisat de Provence et une partie du duché de Narbonne. Mais Raymond ne se résigna pas à laisser la majeure partie de l'héritage de ses ancêtres entre les main de Simon de Montfort. Lorsqu'il arriva à Marseille avec son père, au printemps de l'année 1216, les habitants de cette ville, touchés de son malheur, lui offrirent leur aide contre les conquérants étrangers; sa beauté et sa tournure chevaleresque séduisirent de même les autres Provençaux, qui, contenus jusque-là par leur clergé et par la famille des Baux, étaient restés neutres dans la lutte du

midi contre les croisés du nord. Raymond put ainsi réunir une armée considérable, avec laquelle il entra dans Beaucaire, dont il assiégea la citadelle, défendue par les meilleurs chevaliers ennemis. Simon arriva à la hâte, et assiégea de son côté la ville; mais le manque de vivres l'obligea bientôt à la retraite et la garnison du château à capituler. Raymond occupa ensuite Saint-Gilles et autres places des environs du Rhône, alla rejoindre son père à Toulouse, et prit une part active à la défense de cette ville. Lorsque, découragés par la mort de Simon (juin 1218), les croisés en eurent abandonné le siége, il reconquit rapidement les principales forteresses de l'Agenais, du Rouergue et du Querci, et remporta, en 1219, à Basiège une brillante victoire. Il revint à la hâte à Toulouse, dont il avait fait augmenter considérablement les fortifications et qu'il défendit avec succès contre les croisés conduits par Louis, fils de Philippe-Auguste, et Amauri de Montfort (*voy.* ce nom). Après leur départ, il se rendit maître dans les années suivantes de la plus grande partie des possessions de sa maison; en janvier 1224 Amauri de Montfort se vit obligé de conclure avec lui une trêve, dont l'acte nous apprend qu'Amauri ne possédait plus que Narbonne, Agde et quelques autres places. Lorsque Amauri eut cédé au roi de France Louis VIII ses prétentions sur le comté de Toulouse, et que Louis se mit à préparer une expédition dans le midi, Raymond insista, par l'intermédiaire de la cour d'Angleterre, auprès du pape Honoré III pour être admis à faire sa soumission au saint-siége. Le pontife, qui avait à cœur de faire porter secours aux chrétiens de Palestine, se montra prêt à négocier; des conférences s'ouvrirent à Montpellier, et se terminèrent (25 août 1224) par une déclaration de Raymond, qu'il était disposé à exterminer les hérétiques et à réparer les dommages causés aux églises pendant la guerre. Mais l'ambassade que le comte envoya à Rome, pour y faire ratifier cet accord, ne parvint pas à ce but, parce que dans l'intervalle le pape avait été circonvenu par le roi de France. Honoré se borna à envoyer en France un nouveau légat, le cardinal Romain, qui fit rejeter l'offre de soumission que Raymond renouvela au concile de Bourges (novembre 1225), et décida enfin le roi de France à entreprendre la conquête du comté de Toulouse. La croisade fut prêchée de nouveau contre Raymond, qui, privé des secours des rois d'Angleterre et d'Aragon, sur lesquels il avait compté, vit arriver avec effroi l'armée considérable que Louis VIII amena (juin 1226) sous les murs d'Avignon. Lorsque cette ville fut tombée aux mains des Français, après trois mois de résistance énergique, toute la Provence se soumit à Louis, qui peu de temps après devint maître de tout le pays jusqu'à quatre lieues de Toulouse. Raymond se croyait perdu, lorsque le roi mourut, d'une épidémie (8 novembre 1226), après avoir établi Imbert de Beaujeu comme gouverneur des contrées conquises. Raymond reprit courage; Imbert, auquel la régente Blanche de Castille ne put envoyer de renforts à cause de la ligue des barons du nord, ne put empêcher le comte de reprendre plusieurs places importantes dans le courant de l'année 1227. Malgré ces succès, Raymond, voyant l'épuisement de ses États après vingt ans d'une guerre acharnée, écouta les propositions de paix que lui fit la régente, d'accord avec le légat. Après plusieurs mois de négociations ouvertes à Meaux, on convint d'un traité, que Raymond jura d'observer malgré tout ce qu'il avait de rigoureux et d'humiliant pour lui. Il promit (12 avril 1229) obéissance au roi et à l'Église; de punir sans pitié les hérétiques; de payer pendant cinq ans une récompense de deux marcs d'argent à quiconque prendrait un hérétique; de maintenir les priviléges des églises et de leur donner 10,000 marcs pour les dommages qu'elles avaient éprouvés pendant la guerre; de fournir 4,000 marcs pour fonder à Toulouse un enseignement supérieur, destiné à faire refleurir le catholiscisme (1); de raser les murs de Toulouse et de trente autres villes et châteaux; de céder au roi toutes ses possessions en deçà du Rhône et de lui remettre pour dix ans cinq de ses châteaux; de donner sa fille unique Jeanne en mariage à l'un des frères de Louis IX; enfin, de prendre la croix contre les Sarrasins de Palestine. Après avoir prêté ce serment, par lequel il prépara la destruction de l'indépendance du midi, il fut introduit dans l'église Notre-Dame à Paris, dépouillé de ses vêtements et pieds nus pour y recevoir l'absolution du légat. « C'était pitié, dit un contemporain, que de voir un tel homme, qui avait pendant si longtemps résisté à tant et à de si puissants adversaires, subir une humiliation aussi profonde. » De retour à Toulouse après avoir remis à la régente sa fille, qui épousa un peu plus tard Alphonse, frère du roi, Raymond s'empressa de remplir les conditions que le traité lui imposait, exécuta toutes les mesures de rigueur qui lui furent prescrites contre les hérétiques; ainsi il établit dans ses États l'inquisition, qui se mit à sévir contre les sectaires avec la plus grande cruauté. En 1230 il reçut de l'empereur Frédéric II les comtés de Forcalquier et de Sisteron, qui furent enlevés au comte de Provence Raymond-Bérenger, que Raymond força à lever le siége de Marseille, ce qui amena entre eux une guerre de trois ans; la ville, reconnaissante, se soumit à la suzeraineté du comte de Toulouse. Accusé de tiédeur dans la répression de l'hérésie par plusieurs prélats fanatiques, Raymond, après avoir rendu (février 1234) un édit draconien contre les sectaires, alla en cette année déclarer

(1) En conséquence de cet article, Raymond établit dans sa capitale des professeurs de théologie, de droit canon, de philosophie et de grammaire, et devint ainsi le fondateur de l'université de Toulouse.

en personne à Rome son dévouement au saint-siége, qui le récompensa en lui restituant le marquisat de Provence. En 1235 les inquisiteurs ayant été chassés de Toulouse et de Narbonne, il fut regardé comme l'instigateur secret de cette violence, fut de nouveau excommunié, et sommé d'exécuter sa promesse d'aller en Terre Sainte. Il se hâta de rétablir les frères prêcheurs à Toulouse, et parvint en 1238 à rentrer en bonne harmonie avec la cour de Rome. En 1239, cependant, il se mit du côté de l'empereur Frédéric contre le pape, et combattit avec succès le comte de Provence, l'allié du saint-siége; mais il abandonna bientôt l'empereur, et fit la paix avec le comte de Provence, dont il demanda la fille en mariage, après avoir répudié sa femme, Sancie d'Aragon; il désirait ardemment avoir un fils, pour ne pas avoir la douleur de voir tous ses domaines passer après sa mort à la maison de France, à laquelle il s'apprêta même à reprendre ceux qu'il lui avait cédés. En 1242 il se ligua contre saint Louis avec le comte de la Marche et les rois d'Angleterre, d'Aragon, de Castille et de Navarre; mais en ce moment il se vit encore une fois excommunié, comme responsable du meurtre commis à Avignon sur plusieurs inquisiteurs, par suite de l'exaspération produite par les rigueurs arbitraires des frères prêcheurs, qu'il s'était en vain efforcé de modérer. Dans l'intervalle la lutte s'était engagée contre le roi de France, qui avait battu à Taillebourg l'armée anglaise et forcé à la paix le comte de la Marche. Raymond s'était emparé de Narbonne et d'une grande partie de l'Albigeois et du pays de Carcassonne; mais, ne recevant aucun secours des princes espagnols, il s'empressa d'offrir sa soumission; la paix fut signée à Lorris, en Gâtinais (janvier 1243), et les choses furent rétablies sur le pied du traité de 1229. Dans l'automne de 1243 Raymond se rendit en Italie, et chercha, mais en vain, à ménager un accord entre l'empereur Frédéric et le pape Innocent IV, avec lequel il resta depuis dans la meilleure entente. Il assista ensuite au concile de Lyon, où il fit casser son mariage avec Marguerite de la Marche, pour pouvoir épouser Béatrice, fille et héritière du comte de Provence, qui lui fut fiancée. De retour à Toulouse, il apprit peu de temps après la mort de Raymond-Bérenger; au lieu d'entrer en Provence avec des troupes et de faire aussitôt célébrer son mariage, il se laissa duper par les régents de ce pays, qui marièrent Béatrice à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. En 1247, Raymond se croisa avec ce roi, et était sur le point d'aller le rejoindre en Palestine, lorsqu'il mourut, laissant tous ses domaines à sa fille Jeanne, qui les fit entrer dans la main des Capétiens. Un des derniers actes de ce malheureux prince, qui aurait fini par consentir à tout pour conserver une puissance, qui n'était plus qu'une ombre, fut de faire pendant son séjour à Agen juger et brûler ensuite quatre-vingts hérétiques. E. G.

Guillaume de Puy-Laurens, *Chronica*. — Guillaume de Tudèle. — Rigordus. — Percin, *Monumenta conventus tolosani*. — Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. III. — Catel, *Hist. des comtes de Toulouse*. — [illegible] de Saint-Yon, *Hist. des comtes de Toulouse*. — Raynaldi, *Annales*. — Schmidt, *Histoire des Cathares*.

RAYMOND, évêque de Maguelonne, mort en novembre 1159. On suppose qu'il était de la maison des seigneurs de Montpellier. Il fut évêque dès 1129, mais non sans opposition. Bernard, comte de Substantion, trouvant le choix de Raymond contraire à ses vues, ravagea, pour se venger, l'église de Maguelonne. Mais la constance de Raymond triompha de cette opposition, et contraignit même Bernard à faire pénitence publique de sa faute. Le nom de notre évêque est cité dans beaucoup d'actes mentionnés ou publiés par le *Gallia christiana* et l'*Histoire du Languedoc* de dom Vaissette. Le plus important de ces actes est un décret de Raymond concernant une léproserie fondée par Guillaume VI, seigneur de Montpellier. B. H.

Gallia christiana, VI. — Vaissette, *Hist. du Languedoc*, II. — *Hist. littér. de la France*, XIII, 297.

RAYMOND DE PEÑAFORT (Saint), dominicain espagnol, né en 1175, au château de Peñafort, en Catalogne, mort à Barcelone, le 6 janvier 1275. Issu d'une des plus nobles familles de l'Espagne, il fit ses études à Barcelone, et ses progrès furent si grands que dès l'âge de vingt ans Raymond y enseignait les arts libéraux. Il alla se perfectionner à l'université de Bologne, où il reçut le titre de docteur en droit civil et canonique. Attiré par sa réputation, toujours croissante, Béranger, évêque de Barcelone, retournant de Rome à son église, passa pour le voir à Bologne, et réussit à lui persuader de revenir avec lui en Espagne. Il ne tarda pas à le pourvoir d'un canonicat et d'un archidiaconé dans sa cathédrale. Sa piété, sa modestie et ses autres vertus lui attirèrent l'estime générale; mais s'étant lié avec des frères prêcheurs nouvellement établis à Barcelone, il quitta tout pour embrasser leur ordre, et en prit l'habit, le vendredi saint 1er avril 1222. Son exemple entraîna plusieurs personnes distinguées par leur savoir et par leur naissance. Le pape Grégoire IX l'appela à Rome, et l'employa en 1230 à la collection des *Décrétales*; il voulut même l'élever au siége métropolitain de Tarragone; mais Raymond préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Élu en 1238 général de son ordre, il se démit de cette charge deux ans après, et contribua beaucoup, par son zèle et ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Merci. Il persuada à Jacques Ier, roi d'Aragon, d'instituer dans ce royaume et dans le Languedoc l'inquisition, et les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, ce qu'il fit avec beaucoup de sagesse. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On a de lui : une *Collection des décrétales*, qui forme le cinquième volume de droit

. Ce recueil est en cinq livres, et l'auteur
t divers décrets des conciles aux constitu-
des papes, une *Somme* sur la pénitence
mariage, qui a été plusieurs fois imprimée;
régé de cette somme, divers autres ou-
s qui n'ont pas été imprimés, et qui ne
nt guère de l'être.

rt, Dict. hist. — Dict. hist. des auteurs ecclés., IV.
noires de l'Académie de législation de Toulouse
1860).

YMOND (*Pierre*), émailleur limousin du
me siècle. Il signait *Remmo*, *Rexmon*,
n et même *Rexman*, lors de ses relations
res avec les grandes familles de l'Alle-
. On a de lui des émaux datés de 1534 à
au palais des Arts : *La Cène*, d'après Ra-
; *Les Rois de la Bible*, *Le Jugement de*
ion; cabinet de M. Odiot : *L'amour de*
lo *et de Psyché*, *mère de volupté*, émail
du portrait d'Henri II et de Diane de Poi-
en nymphe chasseresse; *Les premiers*
cabinet de Bruges); *Joseph fuyant la*
e *de Putiphar*; *Judith et Holopherne*;
et Bacchus; *Énée et Anchise* (cabinet
Préault). Il enlumina le livre de la con-
du Saint-Sacrement à Limoges, de 1556
, manuscrit in-4°, et pour 17 sols, va-
un hectolitre de blé en 1550, il y peignit
anges suspendant à une guirlande de fleurs
fruits les armes de la confrérie. Il était
pour son époque. Il avait une maison à
es et aux environs deux vignes payant
l'abbé de Saint-Martial. M. de Laborde
« Pierre Raymond se rapprocha avec le
succès des petits maîtres allemands eux-
, un peu italianisés. Il y a deux hommes
l'artiste et le fabricant; malheureuse-
un éclipse l'autre : c'est le fabricant qui
; c'est à lui que les grandes familles de
berg et de Wurtzbourg adressaient leurs
ndes. Cet artiste de talent dans la gri-
eintée sait disposer son effet, mélanger
raux, et donner à un dessin supportable
el charme et beaucoup d'attrait. Homme
plein de ressources et d'imagination,
ait vingt plats différents par leurs ara-
s et la variété des combinaisons, et les
répéter chacun dix fois par ses élèves. »
MOND (*Martial*), orfèvre et émailleur
n du seizième et du dix-septième siècle.
lui quelques émaux signés. Il fit un can-
d'argent pour la confrérie du Saint-Sa-
t à Limoges.
ils, *Joseph*, était loin d'avoir le talent du
aître Pierre Raymond. On pense que les
postérieurs à 1602 et signés I R avec
lys sont de ce maître. Martial Audoin.

es du Limousin. — De Laborde, *Notice des*
du Louvre. — Maurice Ardant, *Émailleurs*
lards de Limoges. — Texier, *Essai sur les*
rs. — *Bulletin de la Société archéol. et hist.*
usin, t. V. — *Bulletin de la Société d'agricul-*
sciences et des arts de Limoges, n° 1, t. XX.

MOND (*Jean-Arnaud*), architecte fran-
çais, né à Toulouse, le 9 avril 1742, mort à Paris, le 18 janvier 1811. Fils d'un entrepreneur de bâtiments, il reçut de son père les principes de son art, et vint à Paris se perfectionner sous J.-B. Blondel, Hilaire et Julien-David Leroy. En 1767, ayant remporté le grand prix d'architecture, il partit pour l'Italie, dont durant huit années il visita les principales villes et surtout le Vicentin, où il étudia les chefs-d'œuvre du Palladio. De retour en France (1775), il fut appelé à Montpellier, où il fit exécuter plusieurs travaux importants; il donna aussi quelques projets d'embellissements pour Nîmes et répara divers monuments romains. En 1784 l'Académie d'architecture lui ouvrit ses rangs. Membre du conseil des bâtiments, architecte du gouvernement, il fut appelé à l'Institut dès la création de ce corps savant. Raymond avait présenté un projet de restauration complète de l'ancien Louvre; mais il mourut sans avoir vu accepter ses idées. On a de lui : *Mémoire sur la construction du dôme de la Madonna-della-Salute, à Venise, comparée avec celle du dôme des Invalides*, avec 7 pl.; dans le *Recueil de l'Institut* (t. III, 1801); — *Projet d'un arc de triomphe, dont l'exécution avait d'abord été arrêtée pour l'emplacement de l'Étoile, sur la grande route de Paris à Neuilly*; Paris, 1812, in-fol., 6 pl. et portrait.

Biogr. toulousaine.

RAYMOND (*Michel-Joachim-Marie*), général français, né à Serignac, près d'Auch, le 20 septembre 1755, mort le 6 mars 1798, à Haider-Abad. Il suivit d'abord, comme son père, la carrière du commerce; il résolut d'étendre ses chances de fortune en allant lui-même nouer des relations dans l'Inde. En janvier 1775, muni d'une pacotille assez importante, il partit de Lorient, et après une heureuse traversée se débarrassa avantageusement de ses colis; mais, séduit par l'amour des aventures, il s'engagea comme sous-lieutenant dans le corps commandé par le chevalier de Lassé, au service de Tipou-Saïb. Le 15 avril 1783 il rentra comme capitaine dans les troupes françaises, et devint aide de camp du marquis de Bussy, qu'il quitta en 1786. Il se rendit alors, avec une recommandation de Conway, gouverneur de Pondichéry, auprès de Mohammed Ali-Khan, nizam du Dekkan, qui lui accorda une solde de 5,000 roupies par mois (environ 12,000 fr.), et lui permit de lever un corps d'infanterie; ce corps se monta bientôt à quatorze mille hommes les mieux disciplinés que jamais prince indien ait eus à son service : plusieurs officiers français comptaient dans ses rangs. Les Anglais en demandèrent plusieurs fois inutilement la dissolution; ils en firent enfin un *casus belli*, et les échecs qu'ils reçurent prouvèrent que leurs appréhensions étaient fondées. Après la prise de Pondichéry (21 août 1793), Raymond recueillit les débris des Français, et en forma cinq régiments d'infanterie et un parc de

soixante-seize pièces. En 1794 la guerre ayant éclaté à l'instigation des Anglais entre le nizam et les Mahrattes, Raymond prit le commandement de l'avant-garde mongole, et secondé par Perron, autre officier français, il repoussa plusieurs fois la cavalerie des Mahrattes, en formant des carrés de ses fantassins; il balança ainsi les honteuses défaites des troupes indigènes du nizam, qui put obtenir la paix. En 1796 Raymond battit et fit prisonnier à Sangareddy Ali-Behadder, fils du nizam, révolté contre son père et appuyé par les Anglais. Il survécut peu à cette dernière victoire, et mourut subitement, empoisonné, dit-on, par le premier ministre du nizam, Machir-Moulouk, plus dévoué aux Anglais qu'à son maître. Ali-Khan lui fit des funérailles magnifiques. Le corps d'armée qu'il commandait passa sous les ordres de Perron. Raymond avait fait adopter à ses soldats l'uniforme français, et ses drapeaux étaient surmontés de l'emblème de la liberté. Tout en lui reprochant sa haine implacable contre leur nation, les écrivains anglais rendent justice à sa valeur, à sa loyauté, à ses talents. A. DE L.

Biogr. univ. et portat. des contemp.

RAYMOND (*Jean-Michel*), chimiste français, né le 24 mars 1766, à Saint-Vallier (Drôme), où il est mort, le 6 mai 1837. Se destinant d'abord à la médecine, il prit à Montpellier le grade de docteur, et revint exercer son art dans sa ville natale. Un goût irrésistible pour la chimie lui fit cependant abandonner ses malades pour venir à Paris suivre les leçons de Fourcroy, de Vauquelin et de Berthollet, dont il devint à la fois le disciple et l'ami. Au bout de quelques années, il revint à Saint-Vallier fonder un établissement pour le blanchiment des toiles par un procédé nouveau; mais un ordre du comité de salut public l'envoya dans les départements du midi, hâter et diriger, en qualité d'inspecteur général, la fabrication des poudres et salpêtres. Cette mission remplie, il reprit ses travaux interrompus; mais ses expériences ayant moins bien réussi qu'il s'y attendait, il se rendit en 1795 à Paris pour suivre les cours de l'École normale, d'où il passa comme préparateur et répétiteur de chimie à l'École polytechnique. Un mémoire sur la nature et les propriétés de l'acide nitreux, qu'il publia dans le *Journal des mines*, obtint les suffrages des savants, et divers articles insérés dans les *Annales de chimie* sur un procédé nouveau pour se procurer promptement, et à peu de frais, une plus grande quantité de gaz hydrogène phosphoré, étendirent bientôt sa réputation. Raymond quitta l'École polytechnique pour recommencer à Saint-Vallier ses expériences de blanchiment des toiles; mais, forcé encore une fois d'y renoncer, il devint en 1802 professeur de chimie à l'école centrale de l'Ardèche, et bientôt après, Chaptal, ministre de l'intérieur, le nomma à la chaire de chimie appliquée à la teinture que venait de fonder la ville de Lyon. Napoléon Ier ayant proposé, en 1810, un prix de 50,000 francs à celui qui découvrirait, pour teindre en couleur bleue, une couleur plus égale, plus brillante et plus belle que celle qu'avait jusque-là donnée l'indigo, Raymond, sans résoudre entièrement le problème, le fit pourtant beaucoup avancer, et reçut du gouvernement une gratification de 8,000 francs pour la découverte d'une couleur nouvelle connue aujourd'hui sous le nom de *bleu Raymond*. En 1815, il créa à Saint-Vallier une fabrique de produits chimiques, et en 1818 il quitta sa chaire à Lyon pour venir diriger en personne cet établissement, où il introduisit des perfectionnements nombreux. Lors de l'exposition des produits de l'industrie en 1819, Raymond, comme récompense de ses découvertes, reçut une médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur (17 novembre 1819). Quelques années après, il laissa à son fils et à son gendre le soin de continuer ses travaux, et se retira dans sa campagne d'Erioux. C'est là qu'il recueillit les souvenirs de ses premières études, de ses expériences, de ses relations avec les savants, les artistes et plusieurs personnages distingués; il les publia sous le titre de : *Souvenirs d'un oisif* (1836, 2 vol. in-8°). On a aussi de lui : *Essai sur le jeu considéré sous le rapport de la morale et du droit naturel* (1816, in-8°).

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*. — *Monit. univ.*, 1837.

RAYMOND (*Georges-Marie*), savant littérateur savoisien, né en 1769, à Chambéry, où il est mort, le 24 avril 1839. D'une famille originaire de Sixt en Faucigny, il fit ses études au collége de sa ville natale. Après avoir exercé de modestes fonctions dans l'administration du cadastre, il devint en 1792 secrétaire général du département du Mont-Blanc; mais en 1794 il échangea cette place contre une chaire d'histoire et de géographie, à laquelle il joignit en 1800 celle des mathématiques. L'école centrale de Chambéry ayant été réorganisée en 1803, il en eut la direction, et la conserva jusqu'au rétablissement de la maison de Savoie (1815); à cette époque l'établissement confié à ses soins fut rendu aux jésuites, et Raymond continua d'y professer la géographie et les mathématiques avec le titre de préfet honoraire. Il était secrétaire perpétuel de la Société royale de Savoie, à la fondation de laquelle il avait contribué, et membre de l'Académie de Turin. C'était un homme aussi savant que vertueux, qui avait mis toute sa vie en pratique les règles de conduite qu'il prescrivait à ses enfants : « Mépris des vanités mondaines, privation de tout superflu afin de pouvoir exercer le précepte de la charité chrétienne en venant au secours des infortunés, intégrité rigoureuse, travail, courage et résignation dans les peines. » Nous citerons de lui : *Comptes rendus de l'enseignement public exercé à l'École centrale*; Chambéry, 1797-1803, 7 broch., in-4° et in-8°; — *De la peinture considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes*; Paris, 1799,

1804, in-8°; — *Essai sur l'émulation;* Genève, 1802, in-8° : mentionné honorablement par l'Institut; — *Manuel météorologique du dép. du Mont-Blanc;* Chambéry, 1803, in-8°; — *Métaphysique des études, ou Recherches sur l'état actuel des méthodes dans la culture des sciences et des lettres;* Paris, 1804, in-8°; — *Lettre à M. Villoteau touchant ses vues sur la possibilité et l'utilité d'une théorie exacte des principes naturels de la musique;* Paris, 1811, in-8° de 262 p.; suivie de quatre *Lettres à M. Millin sur l'usage de la musique dans les églises*, lettres extraites du *Magasin encyclopédique;* — *Plan d'un cours de logique;* Paris, 1811, in-8°; — *Notice sur les Charmettes;* Genève, 1811, in-8°; Chambéry, 1817, 1824, 1838, in-8° : la maison des Charmettes, qu'avait habitée J.-J. Rousseau, appartenait à Raymond; — *Essai sur la détermination des bases physico-mathématiques de l'art musical;* Paris, 1813, in-8°; — *Éloge de Pascal;* Lyon, 1817, in-8° : couronné par l'Académie des Jeux Floraux; — *Éléments de géographie moderne;* Annecy, 1821, 2 vol. in-12; — *Éloge de Joseph de Maistre;* Turin, 1823, in-4° : extr. du t. XXVII des *Mémoires de l'Académie des sciences de Turin;* — *Des principaux systèmes de notation musicale;* ibid., 1824, in-4°; — *Saint François de Sales écrivain;* Chambéry, 1827, in-8°; — *Mémoire sur la carrière politique et militaire du général comte de Boigne, suivi de notes;* ibid., 1829, in-8°; — *L'Ermite de Saint-Saturnin*, recueil d'articles de mœurs et critiques; ibid., 1833, 2 vol. in-8°; — *Notice sur les poids et mesures du duché de Savoie;* ibid., 1838, in-8°. Raymond a encore fourni un grand nombre d'articles de science et de littérature aux *Mémoires* de l'Académie de Turin et de la Société de Savoie, aux *Annuaires du Mont-Blanc*, à la *Bibliothèque française* de Pougens, au *Magasin encyclopédique*, aux *Annales encyclopédiques*, à la *Revue encyclopédique*, à la *Biographie universelle*, aux *Annales de mathématiques* de Gergonne, et au *Journal de Savoie* (Chambéry, 1816-1828, 18 vol. in-8°), dont il était le fondateur.

G.-L. Grillet, *Dict. hist. des dép. du Mont-Blanc et du Léman;* Chambéry, 1807, t. III, p. 177-184. — Monseigneur Rendu, *Notice* dans le t. IX des *Mém. de la Soc. roy. de Savoie.* — Quérard, *France littér.*, t. XI.

*RAYMOND (*Louis-Anne-Xavier*), publiciste français, né le 20 juin 1812, à Paris. De bonne heure il adopta les doctrines de l'école saint-simonienne, et écrivit dans *Le Globe* de 1832 des articles qui furent remarqués. Il collabora ensuite au *Temps*, et entra en 1836 au *Journal des Débats*, dont il est encore un des rédacteurs les plus goûtés. Il fut attaché à l'ambassade de M. de Lagrené (décembre 1843), résida quelque temps en Chine, visita l'Inde anglaise, et revint en 1846 en Europe. On a de lui : *L'Afghanistan;* Paris, 1843, in-8°; — (avec Dubois de Jancigny), *L'Inde;* Paris, 1853, in-8° : ce volume et le précédent font partie de *L'Univers pittoresque;* — *Lettres sur la marine militaire;* Paris, 1856, in-8°. M. Raymond a traduit de l'anglais : *De la puissance des Sikhs dans le Penjab*, de Prinsep (1836, in-8°), *La Turquie*, de P. Urquhart (1836, 2 vol. in-8°), *La Campagne de Chine*, de lord Jocelyn (1841, in-18), et *Seconde Campagne de Chine*, de Mackenzie (1842, in-18). Depuis 1852 il a fourni de nombreux articles à la *Revue des deux mondes.*

Quérard, *France littéraire*, XI.

RAYMOND D'AGILES. *Voy.* AGILES.

RAYMOND-BÉRENGER, comtes de Provence. *Voy.* BÉRENGER.

RAYMOND LULLE. *Voy.* LULLE.

RAYMONDIS. *Voy.* PARADIS.

RAYNAL (*Jean*), historien français, né en 1723, à Toulouse, mort le 28 juillet 1807, à Argeliers (Aude). Élevé au collége des Jésuites de Toulouse et destiné à l'état ecclésiastique, il tourna ses vues d'un autre côté, suivit des cours de droit, et fut en 1755 reçu avocat au parlement. Il remplit en 1767 la charge de capitoul. Cette même année, il fut nommé subdélégué de l'intendant de Languedoc, et en 1772 envoyé à Paris pour présenter au roi les cahiers des états de cette province. Différents mémoires curieux, restés manuscrits, le firent à son retour admettre dans le sein de l'académie de Toulouse. A l'époque de la révolution, il se retira dans le village d'Argeliers près de Narbonne. On a de lui : *Histoire de la ville de Toulouse, avec une notice des hommes illustres*, etc.; Toulouse, 1759, in-4°. Cet ouvrage est divisé en six livres, et Raynal a trop souvent copié textuellement, même dans ses fables, les *Annales* de Lafaille; toutefois il peut être consulté avec fruit, malgré son cadre resserré.

RAYNAL (*François*), bénédictin, frère du précédent, né à Toulouse, en 1726, mort à l'abbaye de Vallembrosa (Toscane), en 1810. Professeur de grec à l'école de Sorèze, il abandonna la France à l'époque de la révolution, et se retira à l'abbaye de Vallombrosa, près de Florence, où il continua à vivre sous l'habit de bénédictin. Il s'occupa d'une édition des *Fables d'Ésope* d'après un excellent manuscrit, qu'il découvrit dans une bibliothèque publique de Florence. Toutefois, livré à l'enseignement du grec et de l'hébreu, il laissa ce travail inachevé. En 1809, Furia profita pour l'édition complète du fabuliste grec des recherches de Raynal. F.

Hist. de l'école de Sorèze. — *Biogr. toulousaine.* — A. duMège, *Hist. des institutions de Toulouse.*

RAYNAL (*Guillaume-Thomas-François*), historien français, né à Saint-Geniez (Rouergue), le 12 avril 1713, mort à Paris, le 6 mars 1796. L'abbé Raynal a eu au dernier siècle une éclatante célébrité. D'aveugles admirateurs n'ont point hésité à l'appeler un grand homme, et à

mettre son nom à côté de ceux de Voltaire, de Montesquieu et de J.-J. Rousseau. Aujourd'hui, nous avons les moyens d'en parler avec indépendance et de l'apprécier à sa juste valeur. Sa longue vie présente trois phases caractéristiques. Obscur jusqu'à cinquante ans, il entra en conquérant dans l'état-major de la société philosophique de l'époque par son *Histoire des deux Indes*, employa à voyager le temps de la persécution et de l'exil, et éclairé, dans ses dernières années, par l'explosion de la révolution, sur la portée et les conséquences des doctrines qu'il avait propagées, il eut le courage et le mérite de les désavouer et de faire entendre le langage de la sagesse. Après de bonnes études chez les jésuites de Pézenas, il fut ordonné prêtre, et se livra pendant quelques années à l'enseignement et à la prédication. Mais, tourmenté d'une secrète ambition, et trouvant le collége de Pézenas un théâtre bien obscur, il quitta les jésuites, et vint à Paris (1747). Il obtint d'être attaché, comme prêtre desservant, à la paroisse de Saint-Sulpice. Ses ressources étaient très-médiocres, et il paraît qu'il se livra à quelques actes de simonie et trafiqua des choses saintes. Cela découvert, il fut renvoyé de la paroisse de Saint-Sulpice. Plus d'espoir de recouvrer une position honorable ou d'arriver à un bénéfice ecclésiastique. Il était jeune encore, dévoré d'ambition. Il renonça ouvertement au sacré ministère, et se jeta avec ardeur dans le monde. Par son adresse et son savoir-faire, il se fit bien venir de quelques seigneurs en crédit, et entra dans la rédaction du *Mercure de France*. A cette ressource il ajouta diverses compilations, et comme l'école philosophique commençait alors à donner le ton à la société en prêchant la réforme des abus, et en attaquant l'ancien régime, il choisit des sujets qui lui offraient l'occasion de déclamer avec chaleur pour la liberté. C'est ainsi qu'il donna successivement l'*Histoire du Stathoudérat* (La Haye, 1748, in-12), œuvre très-médiocre, et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* (Londres, 1748, in-12, et 1751, in-8°), tout à fait dépourvue de recherches et de critique. D'autres compilations se succédèrent pendant dix ans, des *Anecdotes littéraires* (Paris, 1750, 2 vol. in-12; La Haye, 1756, 4 vol.), des *Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe* (Amst., 1753, 1763, 3 vol. in-12), ouvrage que plus tard il étendit et publia sous le titre pompeux de *Mémoires politiques de l'Europe* (1754, 1774, 3 vol.), et dont il fit réimprimer à part un morceau remarquable sur le *Divorce de Henri VIII* (Paris, 1763, in-12), qui mérite d'échapper à l'oubli. Ces divers écrits, dont il était lui-même l'éditeur et le libraire, lui rapportèrent beaucoup d'argent et, ce qui ne le flattait pas moins, le firent accueillir dans les salons à la mode qui dispensaient la renommée, chez Mme Geoffrin, Helvétius, le baron d'Holbach, dont il cultivait soigneusement l'amitié et celle de leurs nombreux visiteurs. Au milieu de ces conversations spirituelles ou savantes, une grande idée s'offrit à son esprit ou lui fut suggérée; c'était l'histoire des colonies dont la découverte du Nouveau Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance avaient amené l'établissement, et l'influence que ces événements avaient exercée en Europe sur la politique des gouvernements, le commerce, la richesse publique et les progrès de la civilisation générale. Certes, l'idée était grandiose, mais d'une immense difficulté à mettre en œuvre. Pour y réussir, il aurait fallu quinze ans au moins d'études et de recherches, la connaissance des langues étrangères, des voyages en Amérique et en Asie, et un talent de composition tout à fait supérieur pour choisir, pour raconter et pour apprécier. L'abbé Raynal était loin de soupçonner la difficulté de l'œuvre, s'il en sentait la grandeur et l'intérêt. Il était pressé d'arriver à une facile renommée, et il prit une voie expéditive. Il recueillit des matériaux de divers côtés, ce qui ne veut pas dire qu'ils fussent des meilleurs, et il obtint de ses amis de la société d'Helvétius, du baron d'Holbach et de Mme Geoffrin, de nombreux documents, des appréciations, des chapitres entiers, mettant tout le monde à contribution, et intéressant d'avance tout le monde aux succès de l'ouvrage. Annoncé, prôné longtemps à l'avance comme un ouvrage supérieur, il parut enfin, en 1770, en quatre vol. in-8°, et sans nom d'auteur, avec le titre pompeux d'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Il est admis aujourd'hui que cette première édition était très-imparfaite, bien au-dessous de ce que demandait le sujet; et bien que les suivantes présentent des améliorations successives, l'ouvrage n'en garde pas moins de graves défauts de fond et de forme. L'insuffisance de renseignements vrais et judicieux est manifeste dans beaucoup de chapitres; de plus, soit manque d'habileté, soit précipitation de travail, Raynal n'a pas su fondre ensemble ses matériaux et les nombreux morceaux qu'on lui avait fournis. Il prodigue pêle-mêle les mouvements oratoires, les formes dramatiques, les digressions sans art, les déclamations emphatiques et pédantes. On y trouve des attaques incessantes contre la religion, contre la puissance temporelle des prêtres, contre les divers gouvernements, et parfois des peintures lubriques étrangement amenées, en sorte que l'ordre des faits et des récits est fréquemment interrompu. Nous reconnaîtrons volontiers qu'on y trouve aussi de belles pages, des renseignements instructifs, des chapitres d'un grand mérite. Mais sont-ils dus à la plume de l'abbé Raynal? Tous les contemporains, surtout Laharpe et Grimm, s'accordent à faire honneur à Diderot des morceaux les plus intéressants. Suivant Grimm, il

travaillé deux années entières à l'*Histoire* :*ophique*, et près d'un tiers de l'ouvrage ›partiendrait. La fille de Diderot, Mme de ›uil, avait un exemplaire de la première ı de l'*Histoire philosophique*, où toutes ;es dues à la plume éloquente de son père t soigneusement indiquées. Mais Diderot ›as le seul qui y ait contribué. D'après les ires et correspondances littéraires publiés soixante ans, nous savons que vingt au- :rivains ont fourni des morceaux ou des res entiers, et les principaux noms d'entre néritent d'être cités; ce sont d'Holbach, ›n, Guibert, Pechméja, Lévesque, Thomas, c, Dubreuil et Deleyre. L'abbé Raynal n'eut qu'à arranger; aussi ne fit-il qu'une mo- où des hommes exercés distinguent aisé- ce qui lui appartient véritablement d'avec il doit à l'obligeance de ses amis ou à l'ar- ıu'il avait donné. Dans son propre parti, ›n butte à plus d'une critique, et la cor- ıdance de Voltaire renferme plus d'un trait ıt contre le style ampoulé et les exagéra- burlesques qui déparent maint chapitre. ; la hardiesse des attaques contre les gou- nents, le livre circula, sans qu'ils parus- onger à exercer des rigueurs. On ne prit e précaution que d'en défendre l'introduc- ı France par arrêt de décembre 1779, le- esta presque sans effet. L'abbé Raynal re- ıit donc tranquillement argent et renom- mais ce n'était pas assez pour son ambi- Il aspirait à une célébrité éclatante qui fît ır son nom en Europe et hors de l'Europe. ıent y parvenir sans avoir l'honneur de la ution et d'un exil passager? Il prépara à èt une édition nouvelle, où il fondit des gnements précieux que, dans un voyage lent en Hollande et en Angleterre, il s'était ·és sur leurs colonies d'Asie et sur la Chine, s documents sur l'Amérique espagnole ıi avait envoyés le comte d'Aranda, mi- du roi d'Espagne. Mais il y laissa encore introduisit bien des hors-d'œuvre et des ; déclamatoires, dans lesquelles il semble r en chaire pour tonner contre les préju- ıire la leçon aux rois et endoctriner les s. Il fit en secret composer à Paris cette ı, dont on ne tira que trois exemplaires. l'eux fut expédié à Genève, pour y être im- , et lui-même se rendit en Suisse pour en ller l'exécution. Toujours attentif à jouer ıe et à occuper la renommée, il saisit l'oc- de ce voyage pour s'efforcer de réconci- s deux partis qui divisaient la république nève. Il n'y réussit pas, mais il eut la sa- ion de faire des dîners délicats avec les opposés, que ses manières avaient séduits. appris qu'aucun monument ne consacrait venir glorieux de Furst, Melchtal et Stauf- ·, les trois héros de l'indépendance helvé- il offrit d'en construire un à ses frais, et encore aujourd'hui on voit dans une île du lac de Lucerne l'obélisque élevé en leur honneur. Mais était-il de bon goût de se mettre personnellement en scène? C'est ce qu'il fit pourtant, en faisant mettre son buste, sculpté par Tassaert, à côté de l'image de ces patriotes illustres dont cinq siècles avaient poétisé la gloire. A son passage à Lyon, il fut nommé membre de l'Académie de cette ville. Pour reconnaître cet honneur, il remit à cette société les fonds de deux prix, l'un de la valeur de 600 livres, l'autre de 1,200, et proposa pour sujet du premier une question relative à l'industrie spéciale de Lyon, et pour sujet du second l'examen de cette question : *La découverte de l'Amérique a-t-elle été nuisible ou utile au genre humain ?* Question d'un haut intérêt sans doute, mais trop vaste, et qui même aujourd'hui, avec notre expérience agrandie par le temps et les révolutions dont nous avons été témoins, nous semble presque impossible à résoudre d'une manière satisfaisante.

Raynal n'avait pas donné son nom à la première édition de son *Histoire des deux Indes ;* il se nomma dans l'édition de Genève (1780, 5 vol. in-4°, ou 16 vol. in-8°, et atlas), et y mit en tête son portrait, dans lequel le peintre lui avait donné une physionomie d'une expression théâtrale : « Sot portrait! s'écrie Grimm dans sa Correspondance, et qui lui ressemble si peu ». Bien que défendue, la nouvelle édition pénétra facilement en France, et un des volumes qui renfermait les passages les plus violents sur la religion fut placé sous les yeux de Louis XVI. Le roi fut vivement blessé dans ses sentiments religieux, et donna ordre à ses ministres d'agir contre l'auteur. L'autorité cependant procéda avec beaucoup de ménagements. L'avocat général Seguier, chargé des poursuites, fit avertir Raynal de pourvoir à sa sûreté. Le philosophe eut le temps de mettre sa fortune à l'abri de toute atteinte et de trouver un refuge à Spa. En mai 1781, le parlement de Paris condamna le livre à être brûlé par la main du bourreau; il ordonna d'en arrêter l'auteur et de séquestrer ses biens. Mais ces mesures ne furent que de vaines formalités, et l'ouvrage qu'on voulait flétrir n'en eut que plus de célébrité et de vogue. Pendant que la Sorbonne proclamait ses censures, et que plusieurs évêques tonnaient contre lui dans leurs mandements, Raynal était à Spa l'objet d'un accueil plein d'empressement et de distinction. C'est là qu'il fit connaissance avec le prince Henri de Prusse, qui se déclara son protecteur. De Spa il se rendit à Saxe-Gotha, et ensuite à Berlin. Il espérait et désirait beaucoup être promptement invité à Postdam par Frédéric II, suivant l'usage suivi à l'égard des étrangers distingués. Mais les semaines, les mois s'écoulèrent sans que le roi le fît appeler. Ce prince philosophe n'avait pas oublié une apostrophe très-violente que l'auteur lui avait adressée dans son *Histoire philosophique :*

O Frédéric, tu fus un roi guerrier, etc., et prit un plaisir malicieux à la faire expier au voyageur par une longue et humiliante attente. Raynal se décida enfin à demander par écrit une audience. Frédéric l'accorda, mais conserva toute sa supériorité d'esprit et de persiflage dans cette entrevue. Il faut en lire les détails très-piquants dans le tome III des *Souvenirs* de Thiébault. L'abbé chercha dans une seconde audience à étonner et éblouir Frédéric par un grand étalage d'éloquence et de haute politique. Le roi le laissa parler tout à son aise, pour mieux le juger, et il écrivit ensuite à d'Alembert : « J'ai vu votre abbé Raynal; il parle beaucoup : à la manière dont il me parlait de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples, je croyais m'entretenir avec la Providence. Je me suis bien gardé de révoquer en doute l'exactitude de ses calculs : j'ai compris qu'il n'entendrait pas raillerie sur un écu. » Cet éloge ironique n'a pas besoin de remarque. D'après Thiébault, Berlin fut aussi peu favorable à Raynal que Frédéric. On lui trouva beaucoup de jactance et de prétentions. Il visita ensuite Saint-Pétersbourg, où Catherine II le reçut bien par politique. N'était-il pas un des coryphées de cette société philosophique dont cette princesse mettait tant de soin et d'habileté à s'assurer les éloges et l'influence toute puissante sur l'opinion? En 1787, ses amis obtinrent son rappel en France; mais en raison de l'arrêt du parlement que le gouvernement ne pouvait casser, le séjour à Paris lui fut interdit. Raynal se fixa d'abord à Saint-Geniez, sa patrie. L'ennui l'y gagna bientôt, et il accepta l'hospitalité que lui offrait à Toulon un de ses amis, Malouet, alors intendant de la marine. Ayant eu occasion de visiter le midi de la France, il remarqua, dit-il dans une lettre, beaucoup de misère et de découragement dans les campagnes, et pour y remédier autant qu'il était en lui, il donna à l'assemblée provinciale de la haute Guyenne 1,200 livres de rente perpétuelle, qui devaient être annuellement distribuées aux petits cultivateurs propriétaires qui auraient le mieux exploité leurs terres. Plus tard, les départements de l'Aveyron et du Lot durent se partager cette rente. Voilà une excellente action, d'autant meilleure qu'elle est faite sans ostentation. A l'approche de la révolution, Raynal fut nommé député aux états généraux par la ville de Marseille. Il n'accepta point, à cause de son grand âge, et fit nommer Malouet, son ami. L'un des premiers actes de celui-ci fut de proposer, le 15 août 1790, un décret tendant à annuler la sentence prononcée en 1781 contre l'abbé Raynal. Cette proposition passa, malgré l'opposition d'un membre de la minorité, qui fit quelques remarques sévères sur des torts anciens. Cette réhabilitation était une justice envers un vieillard à qui il avait été permis de rentrer dans sa patrie. La crise politique, qui présageait une grande rénovation sociale, avait fait une profonde impression sur son esprit. Il prévoyait que la révolution sociale ne pourrait s'accomplir qu'au milieu des catastrophes et des torrents de sang, et l'ancien philosophe, autrefois si ardent, était revenu à des opinions modérées. En décembre 1790, il parut, sous le titre de *Lettre de l'abbé Raynal à l'Assemblée nationale*, une brochure pseudonyme qui contenait une vive critique des opinions et des actes de l'assemblée. Elle était du comte de Guibert, mais paraissait exprimer fidèlement les sentiments de l'abbé Raynal. On en contesta fortement l'exactitude. Bientôt le doute ne fut plus possible. Le 31 mai 1791, Raynal adressa lui-même au président une lettre éloquente, où, après avoir tracé un sombre tableau de l'état de la France, des persécutions contre le clergé, de la tyrannie populaire contre les opinions, des désordres et des excès commis par le peuple avec impunité, et tout cela au nom de la liberté, il déclarait son profond regret en se rappelant « qu'il était un de ceux qui, en exprimant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, avaient peut-être donné des armes à la licence et à l'anarchie », et où en désavouant les erreurs et les opinions révolutionnaires du passé, il donnait aux législateurs de l'Assemblée des conseils empreints de sagesse et de prévoyance, et exprimés dans le plus noble langage. Telle était alors l'effervescence des passions contraires, que la lecture de cette lettre (qu'il serait bon de lire en entier) produisit dans l'assemblée la scène la plus orageuse. Les journaux du temps accablèrent Raynal d'injures et crièrent à la palinodie. Il y eut une grêle de pamphlets, plus ou moins virulents, contre le *vieillard tombé dans l'enfance et le radotage*. Les hommes qui se piquaient d'être modérés disaient que la lettre de Raynal était intempestive, et qu'il s'y montrait moraliste chagrin et homme de cabinet plutôt qu'homme d'État. Pour échapper à des insultes ou à des attaques, Raynal se retira à Passy. Il n'émigra point, et à l'époque terrible où la succession des législatures n'était que la succession des factions qui se dévoraient l'une l'autre, il alla se cacher dans un humble asile à Montlhéry. Sa vie fut épargnée; cependant il paraît que durant la terreur il se vit dépouillé, à plus de quatre-vingts ans, de ses meubles et de son argenterie. Ayant fait un petit voyage à Paris, il se rendit à Chaillot pour y voir un ami. Il prit froid, tomba malade, et ce fut là qu'il expira, à quatre-vingts-trois ans. Peu avant sa mort, le Directoire, qui s'occupait d'organiser l'Institut, l'en avait nommé membre pour la classe d'histoire, mais il n'y prit point séance. Son éloge fut prononcé par J. Lebreton, au nom de l'Institut, dans la première réunion publique de ce corps savant.

De nombreuses éditions ont été faites, surtout à l'étranger, de l'ouvrage célèbre de l'abbé

al. *La France littéraire* donne une bi-
·aphie très-complète en ce qui le con-
. Nous devons nous borner à quelques
. Un armateur de Bordeaux, J. Dutasta,
ıuniqua à Raynal d'importantes recherches
e commerce et les mœurs de l'Inde. Un
Martin, ex-jésuite, mort à Saint-Germain,
799, lui fournit des travaux considéra-
Deleyre a rédigé le vingt-neuvième livre,
ıeul forme le dixième volume de l'édi-
en dix volumes, sous le titre particulier
ıbleau de l'Europe. Un livre de cette na-
fait par tant de mains, doit donc offrir de
les inégalités : l'excellent, le bon, le mau-
y sont confondus. D'après ce que nous
; dit, on peut juger de la justesse d'appré-
n de quelques biographes, et des éditeurs,
eux, qui ont vanté cet ouvrage, « comme
es plus beaux monuments du dix-hui-
siècle, » et qui ont dit que « après l'im-
:l ouvrage de Montesquieu il n'en est pas
ıs digne de passer à la postérité la plus
ée! » L'abbé Raynal, revenu à des idées
; et judicieuses, préparait une édition nou-
de son *Histoire philosophique*, dont il
t retranché les déclamations et les hors-
ıre de théâtre, et où il se proposait de
e son ouvrage en harmonie avec l'état des
ies. La mort l'empêcha d'accomplir son
in. En 1820, un homme très-compétent,
ıet, présida à une nouvelle édition, corrigée
gmentée, disait-on, d'après les manuscrits
raphes de l'auteur (la vérité est que ces
ctions et additions sont insignifiantes);
:tait en dix volumes, accompagnée d'une
:e biographique de Raynal par A. Jay,
lie de lieux communs pour les faits et pour
e, et complétée par deux volumes excellents
:uchet sur la situation des colonies à cette
ıe. Plus tard Peuchet donna aussi l'*Histoire
sophique et politique des établissements
u commerce des Européens dans l'A-
e septentrionale, ouvrage* (supposé) *pos-
ıe de Raynal*; Paris, 1826, 2 vol. in-8°.
:toire philosophique des deux Indes a
ırégée, réfutée, traduite dans presque toutes
ngues. Un citoyen de la Virginie, Mazzey,
ɔnna une bonne réfutation, sous le titre de
*erches historiques et politiques sur les
s-Unis*; Paris, 1788, 4 vol. in-8°. Un Hol-
is publia, en 1791, un extrait sur le com-
e et les colonies de la Hollande. Le duc
ıodovar, grand d'Espagne, donna une tra-
on condensée de l'*Histoire philosophique*,
:e des déclamations, et des inexactitudes sur
lonies espagnoles. J. CHANUT.

ıy, *Notice biographique sur Raynal*; 1821, in-8°. —
ı, *Correspondance*; 1812. — Thiébault, *Mes Souve-
le vingt ans de séjour à Berlin*, 5 vol. in-8°. —
ɔugens, *Lettres philosophiques*; 1826. — Cherbal-
éal, *Éloge philosophique et politique de Raynal*;
ıroch. de 75 pages, in-8°. — *Raynal démasqué, ou
s sur sa vie et ses ouvrages*; 1791, in-8°.

RAYNAL (*Paul* CHAUDRU DE), administrateur français, né le 4 octobre 1797, à Bourges, mort à Paris, le 4 décembre 1845. Fils d'un inspecteur général de l'université, il a été sous-intendant militaire de première classe, et professeur d'administration militaire à l'École d'état-major. Il a publié : *De la domination française en Afrique*; Paris, 1832, in-8°; — *Pensées, essais et maximes de J. Joubert, suivis de lettres à ses amis et précédés d'une notice sur sa vie*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; réimpr. avec des additions en 1850.

Docum. partic.

****RAYNAL** (*Louis-Hector* CHAUDRU DE), frère du précédent, né à Bourges, le 28 janvier 1805. Avocat à la cour de Bourges en 1829, il fut, de 1833 à 1841, substitut du procureur général, avocat général et premier avocat général à la même cour. Destitué en mars 1848, et rétabli en mai 1849, il fut nommé procureur général à Caen (juillet 1849) et avocat général à la cour de cassation (11 février 1852). Il a publié : *Études sur la Coutume du Berry*; dans la *Revue de législation*, 1840; — *Annuaire du Berry*; Bourges, 1840 et ann. suiv., in-18, en société avec M. Adolphe Michel; — *Histoire du Berry, depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1789; Bourges, 1844-1847, 4 vol. in-8°, avec cartes et plans : ouvrage considérable, auquel l'Académie française a décerné en 1847 le prix Gobert; — des discours de rentrée, etc. M. de Raynal est membre de la Société des antiquaires de France.

Documents particuliers.

RAYNAUD (*Théophile* RAYNAUDO, en français), célèbre jésuite italien, né le 15 novembre 1583, à Sospello (comté de Nice), mort le 31 octobre 1663, à Lyon. Après avoir achevé son cours de philosophie à Avignon, il entra dans la Société de Jésus (1602), régenta d'abord les basses classes, et fut ensuite chargé de professer la philosophie et la théologie à Lyon. Choisi en 1631 pour confesseur du prince Maurice de Savoie, il se rendit à Paris; mais n'ayant pas voulu réfuter, suivant la proposition que lui en avait faite Richelieu, un théologien espagnol qui s'était élevé contre l'alliance récemment conclue entre la France et les protestants de l'Allemagne, il jugea à propos de quitter la capitale. Ses supérieurs le firent passer à Chambéry. L'évêché de cette ville étant devenu vacant par la mort du frère de saint François de Sales (1637), il fut vivement sollicité par les membres du sénat de l'occuper. Loin de se rendre à leurs désirs, Raynaud se hâta de retourner à Lyon; il ne revit la Savoie qu'en 1639, et pour son malheur. Il avait durant son séjour à Chambéry contracté une étroite amitié avec le père Pierre Monod, son confrère, et lorsqu'il apprit sa détention dans la forteresse de Montmélian, il s'efforça par tous les moyens de la faire cesser. Richelieu prit de l'ombrage de ce zèle bien naturel entre amis, et, ne pouvant

croire que les relations de Raynaud avec un prisonnier d'État fussent complétement innocentes, il sollicita et obtint de la cour de Savoie l'arrestation de l'infortuné jésuite. Au bout de trois mois il fut relâché, et chercha un refuge à Carpentras, qui appartenait alors aux États du pape. La haine de ses ennemis ne l'y laissa pas longtemps en repos. Par ordre du cardinal légat Antonio Barberini, il fut conduit à Avignon et enfermé pendant six mois dans une chambre du palais pontifical. A peine libre, il partit pour Rome avec le manuscrit des *Heteroclita spiritualia*, dont l'impression avait été suspendue, le soumit à l'examen du père Alegambe, et obtint l'autorisation de le mettre au jour. En 1645 il retourna à Rome, en compagnie du cardinal Federigo Sforza, et fut présenté au pape et au sacré collége comme un des plus fermes champions des droits du saint-siége. Il fit encore deux voyages dans la ville éternelle : la première fois, en 1647 : il y occupa pour quelque temps une chaire de théologie; la seconde, en 1651 : il y assista à l'assemblée générale de son ordre. Il lui fut enfin permis de s'établir définitivement à Lyon, et il y passa le reste de sa vie dans l'enseignement et la composition de ses ouvrages. Il mourut d'apoplexie, à l'âge de quatre-vingts ans. Le père Raynaud avait toutes les qualités d'un bon religieux : il était sobre, réservé, pieux, plein de zèle pour les œuvres de charité; mais, une fois la plume à la main, il ménageait peu ses adversaires et se montrait mordant et irascible. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages, qui, malgré un style outré, prolixe et trivial, furent presque tous accueillis avec faveur; Tiraboschi ne peut s'empêcher de les comparer « à un de ces vastes magasins encombrés de marchandises de toutes espèces, bonnes et mauvaises, anciennes et modernes, utiles et inutiles, parmi lesquelles chacun peut rencontrer, avec du goût et de la patience, quelque chose qui lui convienne ». Ceux des écrits du père Raynaud qui méritent d'être cités sont : *Theologia naturalis;* Lyon, 1622, 1637, in-4°; — *Splendor veritatis moralis;* ibid., 1627, in-8° : sous le nom de Stephanus Emonerius; — *Moralis disciplina;* ibid., 1629, in-fol.; — *Indiculus sanctorum lugdunensium;* ibid., 1629, in-12; — *Calvinismus, bestiarum religio;* Paris, 1630, in-12 : sous le nom de Rivière; — *De communione pro mortuis;* Lyon, 1630, in-8° : il prétend que les sacrements n'ont de vertu qu'à l'égard de ceux qui les reçoivent, sentiment fort juste, qui fut censuré à Rome; — *De martyrio per pestem;* ibid., 1630, in-8° : dans ce livre, mis à l'index, il veut montrer que ceux qui s'exposent volontairement à mourir de la peste en assistant les pestiférés sont de véritables martyrs; — *Nova libertatis explicatio;* Paris, 1632, in-4° : contre le père Gibieuf, oratorien; — *Metamorphosis latronis in apostolum apostolique in latronem;* Lyon, 1634, 2 vol. in-8°, suivi de plusieurs autres traités; — *De ortu infantium contra naturam, per sectionem cæsaream;* ibid., 1637, in-8° : livre curieux et singulier; — *Hipparchus de religioso negotiatore;* Francopolis (Chambéry), 1642, in-8° : ouvrage satirique traduit en français (Chambéry, 1645, in-8°, par Tripier, précepteur des enfants naturels du duc de Savoie; et Amsterdam, 1761, in-12); — *Dypticha Mariana;* Grenoble, 1643, in-4°; — *Mala bonorum ecclesiasticorum;* Lyon, 1644, in-4°; — *De incorruptione cadaverum;* Avignon, 1645, in-8° : dissertation écrite à l'occasion du cadavre d'une femme trouvé en 1642 à Carpentras sans aucune apparence de décomposition, quoique inhumée depuis très-longtemps : Raynaud prétendit que l'*incorruption* de ce corps, ne pouvant être attribuée à une cause naturelle ni aux artifices du démon, pourrait bien être due à une grâce rémunératrice de Dieu; mais, ajoute-t-il, comme cette dernière supposition est loin d'être démontrée, on fera bien d'attendre ce que Dieu statuera à cet égard; — *Heteroclita spiritualia;* Grenoble, 1646, in-8°; Lyon, 1654, in-4° : recueil des pratiques extraordinaires que la superstition, l'ignorance et le relâchement ont introduites dans la religion; — *Vitæ ac mortis humanæ terminalia;* Orange, 1646, in-8° : il n'y a pas lieu de douter, suivant l'auteur, que Dieu n'ait fixé le terme de la vie de quelques bons et méchants; mais d'ordinaire la durée de la vie des hommes et le moment de leur mort dépend de causes naturelles; — *Trinitas patriarcharum;* Lyon, 1647, in-8° : notices sur Siméon Stylite, François de Paule et Ignace de Loyola; — *Erotemata de malis ac bonis libris, deque justa aut injusta eorumdem confixione;* ibid., 1650, in-4° : ce traité, rempli de recherches curieuses, fut composé à l'occasion d'un précédent (*De martyrio per pestem*), qui avait été censuré; Raynaud établit qu'on peut condamner les meilleurs livres au moyen de fausses interprétations, et il prescrit aux censeurs les règles qu'ils doivent observer, hardiesse qui le fit condamner une seconde fois; — *Theologia Patrum;* Anvers, 1652, in-fol.; — *De sobria alterius sexus frequentatione per sacros et religiosos homines;* Lyon, 1653, in-8°; — *Scapulare Marianum;* Paris, 1654, in-8° : il y soutient, contre Launoy, la dévotion du scapulaire et les merveilleux effets qu'on lui attribue; aussi les carmes, qui avaient inventé cette pratique, lui firent-ils à sa mort un service solennel dans tous les couvents de l'ordre; — *De pileo exterisque capitis tegminibus, tam sacris quam profanis;* Lyon, 1655, in-4°, et dans le t. VI des *Antiq. roman.* de Grævius : l'édit. d'Amsterdam, 1671, in-12, n'est pas complète; — *Eunuchi, nati, facti, mystici, ex sacra et humana literatura illustrati; puerorum emasculatores ob musicam quo loco habendi;* Dijon, 1655, in-4° : sous le nom de Jean Héribert; « il traite d'une manière fort diffuse, dit

Niceron, de tout ce qui regarde les eunuques; mais il a oublié la question la plus curieuse, savoir s'ils peuvent se marier»; on trouvera d'amples détails là-dessus dans le *Traité des eunuques* (1707, in-12) de Ch. Ancillon; — *Hercules Commodianus;* Aix, 1656, in-8°; sous le nom d'Honorat Léotard : c'est une satire virulente dirigée contre Jean de Launoy, qu'il fustige sous le personnage de l'empereur Commode; — *Trias fortium David;* Lyon, 1657, in-4° : notices sur Robert d'Arbrissel, saint Bernard et César de Bus; — *Missi evangelici ad Sinas, Japoniam et oras confines;* Anvers (Lyon), 1659, in-8° : sous le nom de Léger Quintin; — *O parascevasticum;* Lyon, 1661, in-4° : ayant à prêcher sur les sept antiennes que l'on chante avant la fête de Noël, et qui commencent chacune par un O, le P. Raynaud ne prit que cette seule lettre pour le sujet de ses sermons; — *Hagiologium lugdunense;* ibid., 1662, in-fol.; dans ses *Œuvres*, t. VIII; — *De immunitate autorum cyriacorum a censura;* ibid., vers 1662, in-8° : cet ouvrage, un des plus violents de l'auteur et où les dominicains sont livrés au ridicule, fut condamné au feu par les parlements d'Aix et de Toulouse et réfuté par Jean Calas (*Candor lilii;* Paris, 1664, in-8°). Entre autres éditions, le P. Raynaud a publié celle des *Opera omnia* de saint Anselme de Cantorbéry (Lyon, 1630, in-fol.). Vers la fin de sa vie il avait entrepris de faire réimprimer tous ses écrits; la mort l'ayant empêché d'exécuter ce dessein, le P. Bertet s'en chargea, et fit achever l'édition (Lyon, 1665, 19 vol. in-fol.); elle fut complétée en 1669 par un vingtième volume, intitulé *Apopompeius*, c'est-à-dire *Le Bouc émissaire*, et contenant les écrits dont le jésuite n'avait point osé assumer la responsabilité; mais cette édition n'eut aucun débit, et ruina complétement les libraires, Horace Boissat et Georges Remi, qui l'avaient entreprise. P. L.

Sotwel, *Script. Soc. Jesu.* — De Backer frères, *Bibl. de la Compagnie de Jésus.* — Moréri. — Bayle, et *Remarques* de Joly. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclésiast.* — Colonia, *Hist. de la ville de Lyon.* — Z. Collombet, *Études sur les historiens du Lyonnais*, I, 128. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII, 132. — Niceron, *Mémoires*, XXVI. — Michault, *Mélanges philolog.*, II, 346. — Sa *Vie*, écrite par lui-même, se trouvait dans les manuscrits de la bibliothèque des jésuites de Lyon.

RAYNEVAL (*Joseph-Matthias* Gérard (1) de), publiciste français, né à Masssevaux (haute Alsace), en 1746, mort à Paris, le 31 décembre 1812. Il commença à l'université de Fribourg en Brisgau ses études, qu'il acheva à Strasbourg. Son frère aîné, secrétaire de la légation de France près de la cour palatine, le fit attacher à cette légation comme secrétaire interprète. Il occupait cet emploi lorsque, sur la demande du duc de Choiseul, il composa, sous le titre d'*Institution au droit public d'Allemagne*, Leipzig, 1766, in-8°, un ouvrage qu'il publia pendant qu'il était secrétaire de légation à Dresde. De cette ville il passa à Ratisbonne, où il devint chargé d'affaires, puis à Dantzick, où il resta plus de cinq années en qualité de résident et de consul. En 1774, il devint premier commis au département des affaires étrangères, place qu'il perdit en 1792, quand Dumouriez, devenu ministre, fit un changement complet dans ses bureaux. Gérard de Rayneval avait pris part à diverses négociations difficiles, et avait reçu en 1778 le titre de secrétaire du conseil d'État, et en 1783 celui de conseiller d'État. Rendu à la vie privé, il fut élu en 1804 correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut. Ayant été consulté par le grand-duc de Bade, qui voulait modifier la constitution de ses États, il rédigea un projet, qu'il porta lui-même à Carlsruhe; mais à son retour en France il fut arrêté et conduit à Vincennes comme prisonnier d'État, sans avoir jamais pu connaître la véritable cause de cet acte arbitraire. Outre l'écrit déjà cité, Gérard de Rayneval a laissé : *Institutions du droit de la nature et des gens;* Paris, 1803, in-8°; nouv. (3e) édit., Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *De la liberté des mers;* Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Il s'était occupé dans ses dernières années d'un commentaire des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, par Machiavel : travail resté trop imparfait pour être imprimé. Barbier lui attribue la traduction de l'anglais des *Principes du commerce entre les nations*, par B. Vaughan; Paris, 1789, in-8°. E. Regnard.

Notice biog. sur M. de Rayneval, en tête des *Inst. du droit de la nature et des gens*, édit. de 1832.

(1) La famille Gérard était originaire de l'Alsace, où elle avait rempli des charges municipales. Joseph-Matthias fut connu depuis son retour en France (1774) sous le nom de *Rayneval*, qu'il prit pour se distinguer de son frère aîné, *Conrad-Alexandre*, appelé *le grand Gérard*. Ce dernier, qui avait été recommandé à Choiseul par le savant Schœpflin, fut secrétaire d'ambassade à Vienne, puis premier commis des affaires étrangères. Envoyé en 1778 aux États-Unis comme ministre plénipotentiaire, il revint en 1779, et fut nommé préteur royal à Strasbourg. Il mourut en 1790.

RAYNEVAL (*François-Maximilien* Gérard, comte de), diplomate français, fils du précédent, né à Versailles, le 8 octobre 1778, mort à Madrid, le 16 août 1836. Très-jeune encore, il fut attaché à l'ambassade de Suède, puis passa en qualité de second secrétaire à Saint-Pétersbourg (1801). Au commencement de 1805, il devint premier secrétaire à Lisbonne, sous le général Junot, qui y était envoyé comme ambassadeur. Le général ayant été brusquement rappelé, Rayneval resta seul chargé des affaires. Il eut ordre de présenter à la cour de Portugal l'*ultimatum* de Napoléon, ultimatum rigoureux, qui en cas de refus devait être suivi de l'envoi d'un corps d'armée. Le gouvernement portugais répondit par un refus, et Jean VI se détermina à quitter ses États d'Europe (1807). La rupture ayant été déclarée, Rayneval revint à Paris. Il fut bientôt désigné comme premier secrétaire d'ambassade de Caulaincourt, envoyé à Saint-Pétersbourg en mission extraordinaire, et occupa ce poste jusqu'à

la déclaration de guerre en 1812. Les conférences de Châtillon s'étant ouvertes, il accompagna Caulaincourt à ce congrès, comme secrétaire de légation et directeur du protocole (1814). Ce congrès, qui dura deux mois, ne fut en réalité qu'un simulacre. Napoléon avait été trop puissant pour accepter un empire réduit, et les alliés nourrissaient de trop profondes animosités pour ne pas montrer de dures exigences. Tous les efforts d'habileté et de prudence des négociateurs placés entre des passions contraires furent sans résultat. Après la restauration, Rayneval fut envoyé à Londres comme consul général et premier secrétaire d'ambassade (1814). Il s'y trouvait alors pour représenter la France un grand seigneur, un peu étranger aux affaires, et Rayneval devait y suppléer par son expérience. Il fut rappelé à Paris en 1815, et nommé en 1816 chef de la chancellerie au ministère des affaires étrangères. A l'avénement du duc de Richelieu, il devint sous-secrétaire d'État au ministère (1821). En cette qualité, il était initié chaque jour à toutes les affaires les plus importantes et rédigeait toutes les instructions. Vers la fin de 1821, il fut envoyé comme ministre en Prusse, et y resta deux ans. De là il passa au poste plus élevé d'ambassadeur en Suisse, où il avait alors des affaires délicates à suivre. En 1828 il fut rappelé, pour remplir par *interim* les fonctions de ministre des affaires étrangères pendant l'absence forcée du comte de La Ferronnays. Il fut à cette occasion nommé comte par Charles X (26 octobre 1828). Il connaissait à fond le droit public, les traditions de la diplomatie, les intérêts et la condition des pays étrangers; mais il lui manquait le talent de la tribune. En octobre 1829, il fut nommé ambassadeur à Vienne, poste qui lui convenait parfaitement, en raison des affaires importantes du jour. Les affaires d'Orient avaient amené une crise européenne. Trois grandes puissances, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre aspiraient chacune à y jouer un rôle prépondérant. Le cabinet Martignac avait été soutenu par la Russie, et après sa chute Metternich avait montré un extrême désir de s'assurer les forces et l'influence de la France pour les vues de son cabinet. La révolution de Juillet vint bouleverser les intérêts et les relations des puissances. Rayneval fut remplacé à Vienne, et de retour à Paris il vécut quelque temps dans la retraite. Mais un diplomate de son mérite ne pouvait y rester longtemps. Talleyrand et d'autres amis politiques le recommandèrent chaudement à Casimir Périer, président du conseil, et il fut nommé ambassadeur en Espagne (février 1832). On sait que, modifiant l'ordre de succession au trône introduit par la branche de Bourbon, Ferdinand VII appela à lui succéder sa fille Isabelle, sous la régence de sa mère Christine. L'Angleterre et la France furent d'accord pour soutenir la régente. Rayneval prévit avec une grande sagacité les troubles sérieux qui devaient bientôt éclater; mais comme il avait autant de modération que de lumières, il donna les meilleurs conseils et servit avec zèle les vues de son gouvernement. Il était vivement affligé de la lutte ardente et continuelle des partis. Afin de se distraire de ces tristes scènes, il avait souvent chez lui des réunions d'amis pour faire de la musique, qu'il aimait avec passion et où il était bon juge. Sa santé s'était altérée. Un voyage qu'il fit pour rejoindre la reine aggrava son état, et il succomba à une goutte remontée, au milieu même des scènes sanglantes de la Granja. Pendant son ambassade, il avait été élevé à la pairie (11 octobre 1832). Il laissait de Mlle Wlodeck, fille d'un général polonais, quatre fils et une fille. Rayneval n'était pas un diplomate d'un ordre tout à fait supérieur, mais peu d'hommes l'égalaient pour le jugement, la facilité de travail, et les connaissances solides et variées. Il connaissait beaucoup de langues, et en parlait très-bien quatre. C'était un esprit pratique très-distingué, consommé dans les affaires, qui de plus avait pour règle une haute loyauté. En 1832 il donna une nouvelle édition, revue et enrichie de notes, des *Institutions du droit de la nature et des gens*, publiées par son père. J. C.

Capefigue, *Diplomates européens*, 4 vol.; 1843. — *Biogr. univ. et portat. des contemporains*. — *Moniteur*, septembre 1836. — Guizot, *Mémoires*, t. IV.

RAYNEVAL (*Alphonse* Gérard de), diplomate français, fils aîné du précédent, né le 1er août 1813, à Paris, où il est mort, le 10 février 1858. Il fit sous les yeux de son père les premiers pas dans une carrière où sa famille s'était distinguée depuis un demi-siècle. Elle avait peu de fortune, et le comte Molé, ministre des affaires étrangères, le prit, par un procédé délicat, au mois d'octobre 1836, comme chef de son cabinet. Quoique bien jeune, son intelligence et son instruction se développèrent rapidement. Le ministère Molé ayant été renversé en 1839, M. de Rayneval fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, et passa ensuite à Saint-Pétersbourg, où, en l'absence de l'ambassadeur, M. de Barante, il eut à remplir, de 1844 à 1847, les délicates fonctions de chargé d'affaires auprès d'un souverain et d'une cour qui affichaient l'hostilité contre la dynastie de Juillet. Il se trouvait en Italie en 1848, lorsque, sous l'influence de la révolution de Février, des mouvements révolutionnaires éclatèrent dans toute la péninsule. Il intervint d'une manière officieuse entre les partis en lutte, et bientôt, envoyé à Naples comme ministre plénipotentiaire (29 juin 1848), il contribua à l'apaisement de l'insurrection de Sicile. Après la fuite du pape à Gaëte, il fut chargé de représenter le gouvernement français près du saint-père (1849). Le 3 juillet suivant il rentra dans Rome avec notre armée, et resta seul ministre officiel. Il montra pendant la crise révolutionnaire une habileté et une prudence qui furent fort remarquées par le chef du gouvernement français, et le 26 mars 1851 il

fut élevé au rang d'ambassadeur. Les six années qui suivent sont la phase la plus remarquable de sa carrière. Malheureusement peu de documents en ont paru au jour. D'après les instructions de son gouvernement, il concourut par ses conseils et par son influence à la réforme politique et administrative des États de l'Église, et le fit avec autant de capacité que de sagesse. Il rédigea, en date du 14 mai 1856, un mémoire qui sans doute lui avait été demandé par le ministre des affaires étrangères, et où il concluait au maintien de l'occupation et à quelques améliorations de détail. Dans son opinion, c'était le caractère mobile et inquiet des Italiens, plus que toute autre cause, qui rendait l'occupation nécessaire ; le gouvernement pontifical avait pris l'initiative d'importantes réformes ; le *motu proprio* de Gaète du 12 septembre 1849 recevrait sa pleine et entière exécution, etc. Ce mémoire fut publié quelques mois après par le *Daily News* de Londres. Il ne lui avait certainement pas été communiqué par le cabinet français. Il est plus que probable que des copies avaient été prises à Rome sur le manuscrit par les amis du gouvernement pontifical, que ces copies circulèrent, et que l'une d'elles fut envoyée au journal. Nous devons dire que les assertions de ce mémoire rencontrèrent en Italie et ailleurs de nombreux contradicteurs. Ils soutenaient que ses conclusions ne peuvent être considérées que comme l'expression de l'opinion personnelle de l'ambassadeur ; que son gouvernement ne les avait pas acceptées sans réserve, puisqu'il s'était abstenu de rendre le document public ; que ces conclusions laissent debout quelques-uns des reproches adressés, soit en Angleterre, soit en France, à l'administration romaine, et qu'enfin certaines garanties promises par le statut fondamental restaient pour ainsi dire à l'état de lettre morte. L'année suivante M. de Rayneval fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg (18 août 1857). Quoique jeune encore, sa santé s'était gravement altérée par suite d'une goutte héréditaire, et il succomba lorsqu'il avait en perspective un rôle important à remplir et de plus grands services à rendre dans la diplomatie. Comme homme privé, il avait un goût très-vif pour l'histoire naturelle, et y avait acquis un savoir remarquable. Il avait en 1848 épousé la fille de M. Bertin de Vaux. J. Chanut.

Annuaire de la Revue des deux mondes, 1856. — *Annuaire historique de Lesur*, 1856. — *Journal des Débats*, 1858.

RAYNOUARD (*François-Juste-Marie*), poëte et littérateur français, né à Brignoles (Provence), le 8 septembre 1761, mort à Passy près Paris, le 27 octobre 1836. Après avoir fait ses études à Aix, il y prit ses grades à l'école de droit. A l'âge de vingt-trois ans il vint à Paris, avec l'intention de cultiver la littérature; mais il n'y resta que peu de temps, et alla prendre rang au barreau de Draguignan. Les lumières, l'équité, la conduite de Raynouard, lui méritèrent la confiance de ses compatriotes. Mais quoique entouré de l'estime de tous, flatté des succès de son éloquence au barreau, il rêvait une gloire littéraire, qu'on attend vainement loin de la capitale. Une circonstance importante vint à son aide. En 1791, l'avocat au parlement d'Aix fut nommé suppléant à l'Assemblée législative, et des affaires publiques l'appelèrent à Paris. Il sentit bientôt renaître sa passion pour la poésie; mais après la chute des girondins, dont il partageait les opinions, il se réfugia dans sa famille ; la fureur démagogique l'y poursuivit, et sous le poids d'une accusation de *modérantisme*, il se vit brutalement ramené à Paris et jeté dans les cachots de l'Abbaye. Il y fut heureusement oublié, et n'en sortit qu'au 9 thermidor. C'est sous les verroux qu'il composa sa première œuvre théâtrale, *Caton d'Utique*, où l'amour de la liberté est mis en action avec énergie et qui fut tirée à très-peu d'exemplaires (Paris, 1794). Le talent et les principes de l'auteur se révèlent dans cette production ; mais il lui manquait encore l'expérience de la scène et l'art de choisir et de s'approprier un sujet intéressant. Il retourna bientôt dans son pays reprendre sa profession d'avocat ; au bout de cinq à dix ans, ayant acquis une modeste fortune, il revint à Paris, à l'époque du consulat. L'Académie, en 1802, couronna son poëme de *Socrate au temple d'Aglaure* (Paris, 1803, in-4°). On sait que les Athéniens, à l'âge de vingt ans, allaient y prêter un serment que nous ont transmis Stobée et Pollux. Ce petit poëme semblait à Bernardin de Saint-Pierre ordonné comme un tableau du Poussin.

Raynouard, protégé par ses distinctions académiques, fit recevoir au Théâtre-Français deux tragédies : *Éléonore de Bavière*, et *Les Templiers*. On ne sait pas quel obstacle retarda la mise en scène des *Templiers*. Cette pièce dont le succès devint si éclatant resta longtemps enfouie dans les cartons du théâtre. Le vainqueur d'Austerlitz désirait environner son trône naissant de la splendeur des sciences et des lettres. Il apprend qu'une tragédie sur le supplice des Templiers était depuis longtemps reçue au Théâtre-Français. Ce sujet historique excite sa curiosité ; il se la fait lire : l'élévation des caractères plaît à sa puissante pensée ; il en ordonne la représentation et fait appeler l'auteur. Il s'entretient avec lui du sujet de la composition de l'œuvre. « Pourquoi, dit Napoléon, n'avoir pas montré ces moines guerriers, braves, mais ambitieux, riches, intrigants, voluptueux comme les rivaux de la royauté, ennemis du trône, et justement suspects à Philippe le Bel, qui avait le droit de les frapper ? — Sire, répliqua Raynouard, je n'aurais eu pour moi ni l'autorité de l'histoire ni la sanction du public. (Napoléon fronça le sourcil.) Ou bien il aurait fallu que Votre Majesté me donnât un parterre de rois. » L'empereur essaya de sourire; puis avec cette facilité de changer de ton qui lui était si na-

turelle et si utile : « Je vous ferai aussi, dit-il, quelques remarques de détail. Vous avez exprimé avec une lenteur un peu verbeuse la belle réponse du grand maître au courageux aveu du jeune Marigny ; il doit dire simplement : *Je le savais.* » Ce mot, adopté par l'auteur, produisit à la scène le plus grand effet. « Prenez garde aussi, ajouta l'empereur, que le roi Philippe en menaçant les Templiers parle d'échafaud. Un prince peut se servir de la chose, jamais il n'en prononce le mot. »

Les Templiers furent représentés au commencement de 1805. Le théâtre, pendant plusieurs années stérile et désert, attira tout à coup une affluence enthousiaste. La grandeur des caractères, la force, la profondeur des pensées, l'attrait d'un sujet national, le calme imperturbable de l'héroïsme, dont la sainte éloquence en appelait de la rigueur des vieilles traditions aux lumières de notre siècle, produisirent une vive sensation sur un public d'un goût exercé à l'école de nos grands maîtres. Depuis *Charles IX* de Chénier et *Agamemnon* de Népomucène Lemercier, aucune œuvre dramatique n'avait obtenu un aussi éclatant succès. Cependant l'ouvrage qui attirait ainsi les applaudissements de la foule charmée est étranger aux passions vulgaires ; il parle moins au cœur qu'à l'esprit ; il captive le spectateur et ne l'attendrit pas. Mais de grands mouvements de l'âme, des mots éloquemment simples et d'une énergie cornélienne compensent dans cette production originale les qualités dont elle est dépourvue. La lenteur monotone du développement donne à ce drame l'apparence d'un jugement de haute cour, dont l'arrêt est trop prévu. Le style est large, simple et précis, mais il manque de variété, et surtout de la continuelle élégance qui, par un enchaînement logique du discours, prête de l'éclat et de la force aux sentiments. Il faut le reconnaître : l'auteur possède moins une abondante richesse de poésie que le don de renfermer une belle pensée dans un beau vers.

Raynouard s'éleva au plus haut rang de la littérature. Son triomphe fut complété par les clameurs de l'envie. Le journaliste Geoffroy, à qui l'instinct du dénigrement donnait une famosité redoutable, se jeta sur l'ouvrage et le déchira chaque jour ; mais le public étouffait les outrages du Zoïle sous d'unanimes applaudissements. L'auteur des *Templiers* siégea bientôt à l'Académie française (1807), à côté de ce qui restait d'hommes célèbres du dix-huitième siècle, Delille, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Arnault, Suard, Chénier, qui fit un juste éloge des *Templiers*, dans son *Tableau de la littérature*. Raynouard remplaçait le poëte Lebrun, qu'il loua faiblement. Il fut trop sévère pour ce lyrique, à la verve inégale, mais qui s'éleva très-haut dans un genre difficile. L'auteur de *Paul et Virginie* répondit éloquemment au récipiendaire, qui trouva dans l'éloge de l'illustre écrivain une nouvelle récompense. Raynouard, heureux de son triomphe, voulut le justifier en améliorant sa tragédie. D'ingénieuses transpositions de scènes, la suppression de personnages inutiles, de quelques détails ralentissant l'action, prouvèrent que l'auteur savait se surpasser lui-même. Le style, qu'il retoucha aussi, gagna moins à ses laborieuses révisions, parce que l'art d'écrire est inhérent à la pensée, au sentiment, et l'on ne peut jamais acquérir ce que la nature n'a pas donné.

Raynouard devint secrétaire perpétuel à la mort de Suard (1817). Ce choix fut heureux. Rigide observateur des traditions, fidèle aux principes qui depuis deux siècles conservaient l'honneur des lettres parmi leurs représentants, il fut considéré comme la loi vivante de l'illustre corps. Avant et après *Les Templiers*, il composa plusieurs tragédies. Une seule, *Les États de Blois*, fut représentée. On la joua à Saint-Cloud, le 22 juin 1810, devant l'empereur, qui goûta peu cette pièce, dont l'intérêt est faible, mais où de grandes et nobles pensées sont reproduites avec talent. On traita dans le public lettré cette tragédie avec une sévérité qu'on semblait se plaire à faire subir à l'heureux auteur des *Templiers*.

Raynouard, sur la présentation du Var, fut appelé par le sénat au corps législatif en 1806. Il s'y fit remarquer par sa profonde connaissance des lois et son inflexible équité. En décembre 1813 il fut élu membre d'une commission chargée de faire un rapport sur les documents diplomatiques que l'empereur avait communiqués au corps législatif. Cette commission, où il avait pour collègues Lainé, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran, présenta un rapport rédigé par Lainé et dont l'assemblée ordonna l'impression. On sait que l'empereur, irrité des observations et des conseils qu'il renfermait, ordonna d'en saisir les épreuves, et ajourna immédiatement le corps législatif.

Raynouard n'avait pas négligé la culture de l'art où il excellait. Il retouchait avec soin des pièces composées à différentes époques et qui ne furent jamais représentées : *Scipion*, *Éléonore de Bavière*, *Don Carlos*, *Charles Ier*, *Débora*, *Jeanne d'Arc à Orléans*. Des lectures de ces drames furent faites avec succès à l'Académie française.

La nouveauté qui bientôt transforma la littérature s'étendit sur la scène française. Raynouard, en déplorant la mobilité de l'esprit et du goût français, résolut de suivre une carrière nouvelle ; il entreprit avec ardeur l'étude des langues du moyen âge. Préparé dès longtemps aux connaissances philologiques, il se distingua par d'ingénieuses découvertes. Le poëte, devenu linguiste distingué, fut bientôt admis à l'Académie des inscriptions (20 octobre 1815).

Ses études nouvelles l'occupaient sans cesse. Soit qu'il se trouvât surchargé de son double labeur, soit que l'invasion de la politique dans l'asile des lettres ait influé sur sa résolution, Ray-

nouard résilia ses fonctions du secrétariat perpétuel (1826). Le motif d'une résolution si extraordinaire est toujours resté inconnu ; il avait publié avec succès son *Histoire du droit municipal* (Paris, 1829, 2 vol. in-8°), et bientôt il se livra tout entier à ses investigations linguistiques. Il rechercha surtout les sources et les déviations de la langue vulgaire gallo-romaine, qu'il regarde comme l'origine des langues néolatines. Né dans le midi de la France, il étudiait avec facilité l'origine, les règles, les transformations de la langue romane. Enfin l'idiome des troubadours, en quelque sorte perdu, oublié, trouva dans Raynouard un restaurateur ingénieux, qui, selon toute apparence, s'avança beaucoup trop loin dans le domaine des conjectures ; l'imagination dépassa la vraisemblance. Ses efforts méritèrent de justes éloges ; mais ils laissèrent un champ libre à la critique. Raynouard semble avoir indiqué une langue imaginaire plutôt que d'en avoir démontré l'existence.

Sa simplicité, sa vie frugale, le firent accuser de parcimonie. Sa brusque franchise éloigna souvent de lui ceux qui ne le connaissaient que par sa surface.

On dit que Napoléon eut un moment le dessein de le faire président du Corps législatif. Après une assez longue conversation, où l'empereur sonda l'esprit de l'homme qu'il voulait élever si haut, il hésita, et dit à Fontanes : « Qu'est-ce donc que votre confrère Raynouard ? — Sire, répondit celui-ci, c'est un homme de bien, d'un grand sens, Provençal, brutal, original. » La présidence ne lui fut pas donnée.

Le fond de l'esprit et du cœur de cet homme d'élite n'était pas facile à pénétrer. Son abord rude, son air distrait, son débit entrecoupé, vif, et que l'accent méridional n'adoucissait pas, ne prévenaient guère en sa faveur ; les mouvements de toute sa personne décelaient une activité incessante. Petit de taille, robuste, pétulant, il ne restait jamais cinq minutes assis ou debout à la même place. Peut-être pourrait-on trouver dans cette double mobilité nerveuse et intellectuelle la cause de ces brusques transitions, de ces phrases hachées, qui font perdre au discours la liaison progressive qui donne de la puissance et du charme aux pensées. Raynouard réunit la noblesse du caractère à l'éclat du talent. Affranchi d'une mesquine vanité, il cacha soigneusement sa vie. Ses qualités et ses belles actions ne furent dévoilées que sur sa tombe. Indifférent aux éloges vulgaires, il croyait qu'une bonne action devait rester cachée dans le secret du cœur. On ignora longtemps que Raynouard, encore attaché au barreau de Draguignan, se chargea de soutenir une cause très-importante qu'aucun jurisconsulte n'osait défendre : il s'agissait d'une prise maritime des plus considérables. Raynouard entrevit les ressources que les lois et l'équité lui offraient. Trois cent mille francs sont la récompense assurée à l'avocat ; le procès est gagné. On fait remettre à l'habile défenseur l'honoraire promis. A l'instant même Raynouard le renvoie, en y joignant une quittance de soixante-deux francs cinquante centimes pour solde de vacations et de timbres.

Raynouard, par ses laborieuses veilles, avait lentement acquis les ressources de sa vieillesse. Ayant renoncé au traitement de secrétaire perpétuel, la modération semblait lui donner l'opulence ; il était satisfait de son sort. Des événements publics exposèrent son frère à manquer à des engagements commerciaux. Raynouard n'hésita point un moment ; il vendit le seul bien qu'il possédait, et sauva l'honneur d'un frère.

Philosophe pratique, modeste et simple, insoucieux de sa renommée, il jouissait en lui-même, et jetait ses regards vers un passé où il aimait à retrouver les traces de sa glorieuse carrière ; il avait la conscience de sa valeur, et de jalouses agressions ne montaient plus jusqu'à lui. Il ne connaissait pas le pénible sentiment de la rancune : sans doute le mépris que les hommes inspirent trop souvent lui épargnait la peine de les haïr. Une respectable famille qui l'aimait obtint de lui qu'il vînt fixer sa retraite près d'elle, à Passy. Là, sous les ombrages de sa modeste demeure, il recevait les jeunes lettrés qui venaient consulter son expérience et son goût sévère. L'œuvre qu'il avait encouragée ne trompa jamais l'espérance ni la prévision du maître. Vers la fin de 1835, un mal organique mina promptement sa forte constitution. La douleur ne lui arracha aucune plainte ; sa puissante intelligence triomphait de toute faiblesse humaine. Il vit venir la mort avec la sérénité du sage, et expira à Passy, le 27 octobre 1836.

Outre les ouvrages cités, on a encore de Raynouard : *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple* ; Paris, 1813, in-8° ; — *Les États de Blois*, tragédie ; Paris, 1814, in-8° ; — *Éléments de la grammaire romane* ; Paris, 1816, in-8° ; — *Choix de poésies originales des troubadours* ; Paris, 1816-1821, 6 vol. in-8° ; — *Fragments d'un poëme en vers romans sur Boèce, d'après un manuscrit du onzième siècle* ; Paris, 1817, in-8° ; — *Des troubadours et des cours d'amour* ; Paris, 1817, in-8° ; — *Camoëns, ode* ; Paris, 1819, in-8° ; — *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours* ; Paris, 1821, in-8° ; — *Le Dévouement de Malesherbes, ode* ; Paris, 1822, in-8° ; — *Observations philologiques sur le roman du Rou* ; Rouen, 1829, in-8° ; — *Influence de la langue romane* ; Paris, 1835, in-8° ; — *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des troubadours* ; Paris, 1838-1844, 6 vol. in-8°. On a aussi de Raynouard des rapports et discours au corps législatif, et des articles insérés dans le *Journal des Savants*.

De Pongerville (de l'Institut).

Mignet, *Discours de récept. à l'Acad. française.* — Ch. Labitte, dans la *Revue des deux mondes*, 1er février 1837. — Le Roux de Lincy, dans *Le Moniteur*, 22 nov. 1836. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour.* — *Biogr. univ. et port. des contemp.*

RAYOT (*Pierre*), grammairien français, né vers 1600, à Saint-Julien, près de Montbéliard. Il était d'origine française, et professait la religion réformée. En 1636 il enseignait sa langue maternelle à Hambourg; de là il se rendit à Brême, puis fut attaché à l'université de Helmstædt. Nous citerons de lui : *La Base ou le vray fondement de la langue françoise, avec les règles de la prononciation*; Hambourg, 1636, in-8°; trad. en latin, Wittemberg, 1667, in-8°; — *Dialogues françois et allemands*; ibid., 1636, in-8°; — *Le Soulas des chrétiens*; Brême, 1642, in-8°; — *Miroir des vertus, vices et du train des hommes*; Celle, 1658, in-12; — *Récréation de la jeunesse*; Wittemberg, 1660, in-8°.

Rotermund, *Bremer Gelehrten-Lexikon*, II, 118.

RAZI (*Mohamed-abou-Beker-ibn-Zacaria* Er), célèbre médecin arabe, né à Ray (ancienne Ragès, dans le Khorassan), mort, suivant Aboul-Feddha, dans un âge très-avancé, en 310 de l'hégire (923 de J.-C.). Il tire le surnom de Razi ou Rhazès, sous lequel il est connu, de sa ville natale. Les premières années de sa vie se passèrent au milieu des plaisirs : il était bon musicien, et tirait grande vanité de son talent sur la flûte. Ce n'est que vers l'âge de trente ans que, las de la vie agitée qu'il avait menée jusqu'alors, son esprit se tourna vers les études sérieuses; il débuta par étudier la philosophie. Deux ans plus tard il s'adonna à la médecine : il fit de rapides progrès dans cette science, et fonda un hôpital à Ray, sa ville natale; il dirigea longtemps celui de Bagdad. Léon l'Africain prétend que Razi, après avoir parcouru la Syrie et l'Égypte, visita l'Espagne, et qu'il habita plusieurs années Cordoue, où il s'acquit une grande renommée. Razi ne fut pas exempt des préjugés de son siècle : il s'occupa d'alchimie, et attribua aux coraux et aux pierres précieuses de grandes vertus médicinales. Quoi qu'il en soit, c'est le premier médecin arabe qui fasse mention de l'eau-de-vie, et qui, sous une forme peut-être un peu mystique, se soit occupé de chimie proprement dite; il indique aussi plusieurs espèces de bières faites avec l'orge, le seigle et le riz.

Razi vécut longtemps à la cour d'un prince, indépendant du khalifat de Bagdad, qui régnait sur le Khorassan pendant le dixième siècle, et qui se nommait El Mansour; c'est à ce prince qu'il dédia son grand traité de médecine connu sous le nom d'*El Mansouri*. La Bibliothèque impériale possède, sous le n° 1005 du supplément arabe rédigé par M. Reinaud, un bel exemplaire de cet ouvrage, qui contient en abrégé tout le système médical des Arabes, une anatomie copiée d'Oribase, la séméiotique physiologique et une foule de préceptes diététiques pour chaque profession. On y remarque surtout un très-bon traité sur les qualités nécessaires aux médecins. « Bien des médecins, dit-il, ont travaillé, peut-être depuis des milliers d'années, aux perfectionnements de l'art de guérir : par conséquent celui qui lit attentivement et médite leurs écrits acquiert dans le court espace de la vie plus de connaissances qu'il ne pourrait en rassembler en soignant pendant plusieurs siècles des malades; car il est impossible à un seul homme, quelque longue que soit sa carrière, de pouvoir, par ses propres observations, découvrir la plus grande partie des vérités médicales s'il ne met pas à profit l'expérience de ses prédécesseurs. » On trouve dans le même ouvrage un traité sur les manœuvres des charlatans, dont Freind a donné la traduction dans son *Histoire de la médecine*. S'il faut en croire l'anecdote rapportée par Ibn-Khallican, Razi aurait été fort mal récompensé par le prince El Mansour : après en avoir accepté la dédicace, l'émir aurait manifesté le désir de voir se réaliser sous ses yeux quelques-unes des merveilles annoncées par Razi dans son livre; celui-ci aurait accepté, mais le jour de l'épreuve Razi n'ayant pu réussir dans ses expériences alchimiques, l'émir, furieux, lui aurait dit : « Je n'aurais jamais cru qu'un savant comme vous pût faire un tel mensonge; je vous ai donné mille pièces d'or pour vous récompenser de votre œuvre; il est juste que je vous rémunère maintenant pour vos expériences. » Et prenant le livre de Razi, il ordonna que tant qu'un seul feuillet y resterait attaché on en frappât l'auteur sur la tête.

Ibn-Khallican ajoute que c'est à la suite de ce traitement que Razi fut atteint de cécité. Aboul-Faradj rapporte l'anecdote suivante, qui peut servir de complément au trait cité par Ibn-Khallican : Razi devenu aveugle ne voulut se laisser traiter qu'à la condition que l'oculiste qui l'opérerait lui ferait la description anatomique de l'œil; le praticien n'ayant pu le faire Razi, lui dit : « Allez-vous-en : un homme qui ignore ces détails ne mérite pas de me traiter; d'ailleurs j'ai si bien vu ce monde que j'en suis dégoûté. »

Le principal ouvrage de Razi est celui qui est connu sous le nom de *El Hhawi* (Le Contenant). La lecture seule de ce travail prouve que Razi n'a pu le composer tel qu'il existe aujourd'hui : les maladies y sont exposées sans le moindre ordre, les traitements de plusieurs n'y sont pas indiqués, et enfin l'on y rencontre des noms de médecins grecs plus modernes que Razi ne pouvait pas connaître. A notre avis, *El Hhawi* n'est que la réunion des matériaux d'un grand travail laissé non achevé par Razi et que ses disciples ont recueilli, augmenté et fort mal coordonné. La pathologie de Razi est la même que celle de Galien combinée avec quelques principes de méthodisme. La doctrine d'Hippocrate sur les cas qui réclament les évacuants a été très-bien

comprise par Razi, qui la développe avec précision.

On ne peut nier que Razi fit faire un grand pas aux sciences médicales, et l'on consulte encore aujourd'hui son *Traité de la petite vérole et de la rougeole*: c'est lui qui le premier fit une description exacte de ce fléau; ce traité fut traduit en grec par Synésius, Paris, 1548; en latin, par Georges Valla, Plaisance, 1498; et Sébastien Collin le publia en français, à Poitiers, en 1556; ce même travail fut également traduit en anglais par le docteur Mead, à Londres, en 1747; mais la meilleure traduction de cet important ouvrage est celle qui fut faite par un pharmacien de Londres, Channing, et qui fut publiée sous ce titre : *Rhazes de variolis et morbilis, cum aliis nonnullis ejusdem argumenti;* Londres, 1766, in-8°. Cette édition est la plus estimée, et la version en a été reproduite par Haller, dans le t. VII de son *Artis medicæ principes;* Lausanne, 1772. Enfin, en 1763, Paulet en publia une traduction française, dans son *Histoire de la petite vérole.* Les aphorismes de Razi, quoique écrits sur le modèle de ceux d'Hippocrate, lui sont bien inférieurs : dans un style mystique et emphatique, il expose les découvertes qu'il a faites. Il a le défaut de se répéter jusqu'à deux et trois fois, et affecte de la prédilection pour l'astrologie. — Les maximes qu'il a laissées ne manquent ni d'originalité ni de sens; en voici quelques-unes, prises au hasard : « Défiez-vous des médecins qui décident facilement. Les remèdes sont comme la parole : usez-en sagement, ils sont salutaires; abusez-en, ils deviennent nuisibles. Les médecins à systèmes, ceux qui veulent faire à leur tête, les jeunes docteurs inexpérimentés sont de vrais assassins. »

Razi passe pour l'inventeur du séton, dont il faisait un fréquent usage.

En résumé, Razi a été un des hommes les plus utiles et les plus remarquables de son siècle; il a beaucoup écrit, et l'on peut voir l'énumération de ses œuvres dans la *Bibliotheca hisp.-arabica* par Casiri, tome I, page 262. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en hébreu : ils sont indiqués dans la Bibliothèque hébraïque de Wolf et dans le catalogue des manuscrits hébreux de M. de Rossi. Florian PHARAON.

Abou-el-Faradj, 192. — Ibn-Khallican, traduction anglaise du baron de Slane. — Ferd. Hoefer, *Histoire de la chimie*. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, section VI, ch. v. — Mirkhond, *Histoire des Samanides*, publiée par M. Defrémery. — Don Jose de Miravel y Casadevante, *El gran diccionario historico*.

RAZILLY (*Marie* DELAUNAY DE), femme auteur française, née en 1621, au château de Razilly (Touraine), morte le 26 février 1704, à Paris. Sa famille était une des plus anciennes de la Touraine; son frère aîné était lieutenant général. La poésie faisait son délassement ordinaire, et l'on a imprimé d'elle dans les recueils du temps un certain nombre de pièces de vers, où l'on trouve beaucoup d'élégance et de naturel. Elle adressa vers 1667 un *placet en vers* au roi, qui, en considération de la triste situation où le peu de bien de sa famille l'avait réduite, lui accorda une pension de 2,000 livres. Elle était en relation avec la plupart des beaux esprits de cette époque. Mlle Lhéritier de Villandon lui dédia son *Apothéose de Mlle de Scudéri* (Paris, 1702).

Titon du Tillet, *Parnasse françois*.

RAZOUMOVSKI (*Alexis*, comte), feld-maréchal russe, né à Lemechakh (gouvernement de Tchernigof), en 1709, mort à Saint-Pétersbourg, le 6 juillet 1771, était fils d'un cosaque ukrainien. Sa belle voix le fit chantre dans la chapelle de la cour; sa bonne mine lui attira l'attention de la grande-duchesse Élisabeth, fille de Pierre Ier, qui le jour même de son avénement au trône (6 décembre 1741), le nomma son chambellan. Un mois plus tard Razoumovski était grand veneur, puis chevalier de Saint-André. Créé comte du Saint-Empire romain en 1744, il obtint la confirmation de ce titre en Russie. L'impératrice lui donna enfin le bâton de feld-maréchal et sa main, par un mariage secret dans l'église du village de Pérovo, près de Moscou. Au faîte des grandeurs, Razoumovski n'oublia pas la province d'où il était sorti; il obtint pour elle d'importantes immunités, et, chose rare à noter pour un parvenu, il a laissé une grande réputation d'aménité et de générosité.

Son frère le comte *Cyrille*, né le 18 mars 1718, mort le 9 janvier 1803, fut hetman de la Petite-Russie et feld-maréchal à vingt-deux ans. Il dut à son frère aîné sa surprenante fortune, et l'a méritée par sa libéralité et son amour pour les arts. Ayant nettement refusé à Alexis Orlof d'entrer dans la conjuration qui eut pour résultat le sanglant avénement au trône de Catherine II, il ne fut pas en faveur sous son règne; dépouillé du commandement des Cosaques, il continua toutefois à participer aux travaux du sénat, et maintes fois, sous une forme badine, il fit preuve dans cette assemblée servile d'une indépendance qui était d'autant plus louable qu'elle n'y rencontrait aucun concours. Possesseur de plus de cent mille serfs, il eut de Catherine Narichkin, cousine de l'impératrice Élisabeth, plusieurs enfants, qui sont tous morts sans postérité.

Un de ses fils, le comte *Alexis*, fut ce ministre de l'instruction publique auquel le comte de Maistre a adressé ses remarquables *Lettres sur l'éducation*.

Son frère *André*, créé prince en 1815, mourut le 17 septembre 1836, à quatre-vingt-quatre ans, dans le sein de l'Église catholique, à Vienne, où il avait été ambassadeur en 1815, à l'époque du congrès.

Un troisième frère, *Grégoire*, mort en juin 1837, en Moravie, passa une grande partie de sa vie en Suisse et en Italie; il était membre des Académies des sciences de Saint-Pétersbourg et

de Stockholm. Outre plusieurs ouvrages russes restés manuscrits, il a écrit en français : *Voyage minéralogique et physique de Bruxelles à Lausanne;* Lausanne, 1783, in-8°; — *Voyages minéralogiques dans le gouvernement d'Aigle et une partie du bas Valais;* ibid, 1784, in-8°, fig.; — *Essai d'un système des transitions de la nature dans le règne minéral;* ibid., 1785, in-12; — *Histoire naturelle du Jorat et de ses environs;* ibid., 1789, in-8°; — *Coup d'œil géognostique sur le nord de l'Europe en général et la Russie en particulier;* Pétersbourg, 1816, et Berlin, 1820, in-8°; — *Observations minéralogiques sur les environs de Vienne;* Vienne, 1821, in-4°. Le comte Grégoire avait été l'un des fondateurs de la Société des sciences physiques de Lausanne. Pce A. G—N.

Bantich-Kamenski, *Biographie des célébrités russes.* — Dolgoroukov, *Notices sur les principales familles de la Russie.* — *Lettres de Mme de Swetchine,* t. I, p. 491. — *Mémoires du comte de Ségur.*

RAZOUT (*Jean-Nicolas*, comte), général français, né à Paris, le 8 mars 1772, mort à Metz, le 10 janvier 1820. D'une famille noble de Bourgogne, il abandonna l'étude du droit pour entrer dans un régiment d'infanterie, où il contracta une vive amitié avec Joubert, qui le choisit pour aide de camp; ce fut même entre ses bras qu'il expira à Novi. Peu de temps après Razout fit partie de l'état-major d'Augereau. Nommé colonel en 1801, il organisa avec les débris de tous les régiments un corps qui devint l'un des plus beaux de l'armée. A Austerlitz, il soutint le choc de la cavalerie de la garde impériale russe, lui fit éprouver des pertes sensibles, et le 6 novembre 1806 pénétra le premier dans Lubeck. Il devint général de brigade (14 février 1807) et baron de l'empire (19 mars 1808). Après avoir fait une campagne en Espagne, où il concourut à la prise de Saragosse, il passa en Allemagne, et assista à la bataille de Wagram. Nommé le 31 juillet 1811 général de division, il se distingua à Voloutina, à la Moskowa et à Krasnoé. Nommé comte (2 août 1813) et grand officier de la Légion d'honneur, il prit une part glorieuse à la bataille de Dresde, et fut ensuite chargé de défendre la ville. Après une vigoureuse résistance, il obtint une capitulation honorable, qui ne fut pas observée par les alliés. Il était prisonnier en Hongrie lorsqu'il apprit la chute de Napoléon. Il s'empressa d'envoyer au roi sa soumission, et engagea fortement ses compagnons d'infortune à l'imiter. Appelé sous la seconde restauration au commandement de la 21e division militaire à Bourges, il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire, et mourut à Metz, où il commandait la 3e division militaire. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. A. A.

Galerie des contemporains. — *Fastes de la Légion d'honneur.* — *Archives militaires.*

RAZOUX (*Jean*), médecin français, né le 6 juin 1723, à Nîmes, où il est mort, en 1798. Reçu docteur à Montpellier, il pratiqua la médecine avec beaucoup de succès dans sa ville natale. L'étendue de ses connaissances l'avait fait agréger à différentes compagnies savantes, entre autres à l'Académie des sciences de Paris, dont il était correspondant. Il s'était occupé d'archéologie, et avait entrepris, avec le marquis de Rochemore, un grand ouvrage, qui ne fut pas achevé et dont on ne connaît qu'un fragment *Sur les Volces Arécomiques*, inséré en 1756 dans les *Mémoires de l'Académie royale de Nîmes*. Il a publié seul deux mémoires, l'un *Sur les consécrations des anciens*, l'autre *Sur les grands chemins des Romains*. On cite encore de lui : *Lettres sur l'organe du goût;* 1755; — *Tables nosologiques et météorologiques dressées à l'hôtel-Dieu de Nîmes*, 1757-1767; Bâle, 1767, in-4°; — *De cicuta, stramonio, hyosciamo et aconito;* Nîmes, 1781, in-8°; — *Mémoires sur les épidémies* : couronné en 1786 par la Société royale de médecine de Paris.

Nicolas, *Biogr. de Nîmes.*

RAZZI (*Giovanni-Antonio*), dit le SODOMA, peintre de l'école de Sienne, né à Vercelli (1) (Piémont), en 1479, mort en 1554. On ignore quel fut son maître; cependant il est assez vraisemblable qu'il put recevoir les leçons de Léonard de Vinci; nous trouvons dans sa manière le style de l'école siennoise joint à une science du clair-obscur, à une suavité de coloris, caractères principaux de l'école lombarde. Il vint à Sienne en compagnie de quelques négociants lombards. Plusieurs beaux portraits l'ayant mis en réputation, il fut chargé par Domenico da Leccio, général de l'ordre des Olivétains, d'achever la *Vie de saint Benoît* commencée par

(1) On a toujours cru que la patrie du Sodoma était Vergelle, bourg à seize milles de Sienne; mais on possède une signature apposée par cet artiste sur un acte de 1536 : *Johannes Antonius de Razzi da* Verzé, *pictor*. Verzé est encore aujourd'hui le nom donné à la ville de Vercelli dans le patois piémontais; bien plus, sur le portrait du Sodoma peint par lui-même, à la galerie de Florence, on lit très-distinctement *da Vercelli*. Il est évident qu'une intimité profonde exista entre le Sodoma et Vasari; celui-ci ne parla du peintre que dans la seconde édition de son ouvrage, publiée en 1568; il lui consacra quelques pages, dans lesquelles rendant, comme malgré lui, une tardive justice au talent incontestable de l'artiste, il s'efforce de flétrir l'homme par les imputations les plus calomnieuses. Certes, ce surnom de *Sodoma* est au moins singulier; mais il est impossible qu'il ait eu pour cause les goûts contre nature que Vasari prête au Razzi. Ce ne pouvait être un homme méprisable à ce point que cet artiste, qui fut lié d'amitié avec les hommes les plus illustres de son temps, que la ville de Sienne s'enorgueillit de placer au nombre de ses citoyens, que Léon X créa chevalier, et que Charles-Quint fit comte palatin. Avouons plutôt que nous ignorons l'origine de ce surnom. Vasari lui fait encore un crime d'un manque d'ordre, qui amena le Sodoma à mourir à l'hôpital; il s'efforce de tourner en ridicule le goût bien innocent qu'il avait pour les animaux rares et curieux; enfin, il pousse la partialité jusqu'à attribuer au hasard ce que le Sodoma peut avoir fait de bien : « La Fortune, dit il, protége les fous. » Il suffit de regarder les ouvrages du Sodoma pour apprécier à sa juste valeur cette dernière assertion.

Signorelli à Chiasuri, à quinze milles de :. Les sujets qu'il a traités sont au nombre gt-six ; les plus estimés sont *Saint Benoît ınt ses parents pour aller étudier à Rome nt Benoît enfant raccommodant mira- iement un vase brisé par sa nourrice.* cette composition, le Sodoma s'est repré- sous les traits d'un homme d'environ vingt :e qui fixerait vers l'an 1500 la date de intures. Il peignit ensuite dans le réfec- lu monastère de Saint-Anne, autre établis- t du même ordre, *La Multiplication des et des poissons*, et il revint à Sienne, où nit à la façade de la casa Bardi des fres- qui durèrent bien peu, puisqu'elles étaient resque entièrement détruites au temps de . Sur ces entrefaites le banquier siennois no Chigi emmena le Sodoma à Rome, et qu'il fût chargé de la décoration de l'une ambres du Vatican, auxquelles travaillait e Pérugin ; il peignit au plafond plusieurs qui furent détruits par ordre de Jules II Raphael fut appelé à peindre les *Stanze;* ıes parties cependant furent conservées. yé ensuite à la décoration du casin de Chigi, depuis la Farnésine, Razzi y peignit *ndre et Roxane*, et *La Famille de Da- ux pieds d'Alexandre*, composition qui imitée presque servilement par Le Brun. s de l'avénement de Léon X (1513), le So- offrit au nouveau pontife une *Lucrèce*, e ses meilleurs ouvrages, qui lui valut le e chevalier, avec lequel il revint à Sienne, d'honneurs, mais léger d'argent, vers 1514. peu de temps après qu'il peignit, dans le : des Franciscains, *Le Christ battu de* s, qui passa pour son chef-d'œuvre. Cette fique peinture a été sciée et séparée de la le en 1841 et portée au musée de la ville. ratoire supprimé de Santa-Croce ont été ıent apportées au musée plusieurs autres es du Sodoma, une *Descente du Christ imbes* et *Jésus au jardin des Olives.* In- ıs encore parmi les nombreuses fresques maître existant à Sienne : une *Madone et urs saints* à l'angle d'une maison de la Tolomei, *La Visitation*, *Saint Bernar- Saint Antoine*, *Saint Louis évêque*, *La ntation de la Vierge au temple*, son *nnement* et son *Assomption* à l'oratoire nt-Bernardin, la *Nativité* sur la porte Pis- quelques sujets dans le Palazzo del Pub- et dans les palais Bambagini, Palmieri et ni, enfin à Saint-Dominique les fresques hapelle Sainte-Catherine, qui sont comptées nbre de ses meilleurs ouvrages et datent 36 ; elles représentent la *Sainte en extase*, *iminel racheté par ses prières*, et *Sainte rine évanouie dans les bras de ses au moment où elle vient de recevoir igmates.* Cette dernière composition est de Raphael, et Peruzzi disait qu'il n'avait jamais vu d'évanouissement rendu avec une telle vérité. Ses principaux tableaux à l'huile, sont : à Sienne, une *Nativité* (église del Carmine), une *Adoration des Mages* (Saint-Augustin), une *Descente de Croix* (Saint-François) ; à Pise, une autre *Descente de Croix* (à la cathédrale), ouvrage de sa vieillesse, et une *Madone et plusieurs saints* (Santa-Maria della Spina) ; à Florence, une *Tête de Christ*, au palais Pocianti ; à Rome, un *Mariage de sainte Catherine*, au palais Chigi ; au musée de Vienne, une *Sainte Famille ;* à celui de Berlin, *Le Christ insulté par deux soldats*, et *Le Christ conduit au supplice* ; à Munich, une *Sainte Famille.* Dans les dernières années de sa vie, le Sodoma voyagea successivement à Volterre, à Pise, à Lucques ; il y exécuta quelques tableaux à l'huile, qui se ressentaient de son âge avancé, et qui ne purent lui procurer une fortune qu'il n'avait pas su amasser quand il était dans toute la vigueur de son talent ; il revint à Sienne pauvre et souffrant, et bientôt y mourut, à l'hôpital de Santa-Maria-della-Scala.

Ses principaux élèves furent son gendre Bartolomeo Neroni, dit le Riccio, Michelangelo Anselmi, qui fut plus tard un des chefs de l'école de Parme, et Girolamo del Sodoma, qui mourut jeune. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Baldinucci, *Notizie.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.* — Della Valle, *Lettere sanesi.* — Morrona, *Pisa illustrata.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — *Catalogues* de Vienne, Berlin et Munich.

RAZZI (*Girolamo* RAZZI, en religion *Silvano*), littérateur italien, né à Florence, où il est mort, en 1611, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il prit l'habit de Saint-Dominique, dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges ; mais avant d'entrer en religion il avait vécu plusieurs années dans le monde, et s'était distingué par quelques écrits dramatiques, tels que *La Cecca*, *La Balia*, *La Costanza*, *La Gismonda*, pièces qu'il avait publiées à Florence. On a encore de lui : *Trattato dell' opere di misericordia, corporali e spirituali ;* Florence, 1576, in-8° ; — *Vite di* IV *uomini illustri*, *Farinata degli Uberti*, *Salvestro de' Medici*, *Cosimo de' Medici e Francesco Valori ;* ibid., 1580, 1602, in-4° ; — *Vita della contessa Matilda ;* ibid., 1587, in-4° ; — *Vita di Benedetto Varchi ;* ibid., 1590 ; réimpr., en 1721, à la tête de l'*Histoire florentine* de Varchi ; — *Sancti Toscani ;* ibid., 1593, 1627, in-4° ; — *Vita della Vergine Maria ;* ibid., 1594, et Rome, 1609, in-8° ; — *Vita delle donne illustri per la santità ;* ibid., 1595, 6 vol. in-4° ; — *Vita de' santi e beati dell' ordine de' Camaldoli ;* ibid., 1600, in-4° ; — *Vita del Jacopo di Certaldo ;* ibid., 1619, in-4° ; — *Vita di Pietro Soderini ;* ibid., 1637, in-4°, fig. On doit encore à ce laborieux écrivain une version italienne de la *Summa Sacramen-*

torum (Florence, 1575, in-12) du P. François de Victoria.

Razzi (*Serafino*), frère puîné du précédent, né le 16 décembre 1531, à Florence, fit également profession dans l'ordre des Dominicains. Sa vie fut employée à enseigner la théologie et à composer des ouvrages de piété ou d'histoire ecclésiastique. On ignore l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Laudi, poesie con la propria musica*; Venise, 1563, in-4°; — *Sermoni*; Florence, 1575-90, 3 vol. in-4°; — *Vite de' santi e beati del ordine de' Predicatori*; ibid., 1577, 1588, in-4°; trad. en français (Paris, 1616, in-4°); — *Cento casi di coscienza*; ibid., 1578, in-4°; plusieurs éditions; — *Il Rosario della Madonna, in ottava rima*; Pérouse, 1587, in-4°; — *Giardino di esempi*; Florence, 1594, 1597, in-8°: abrégé de la *Vie des Saints*; — *Vita di S. Jacinto*; ibid., 1595; — *Istoria di Ragugia* (Raguse); Lucques, 1596, in-4°; — *Istoria degli uomini illustri, cosi nelle prelature come nelle dottrine, del ordine de' Predicatori*; ibid., 1596, in-8°: complément de l'*Histoire des saints* du même ordre qu'il avait déjà publiée; — *Vita di Catarina de' Ricci*; ibid., 1597, in-4°; — *De locis theologicis prælectiones*; Pérouse, 1603, in-4°. S. Razzi a traduit en italien les *Institutions* de Jean Tauler (Florence, 1568, 1590), qu'il a fait précéder de la vie de ce célèbre mystique.

Negri, *Scrittori fiorentini*. — Échard et Quetif, *Bibl. ord. Prædicatorum*.

RE (*Filippo*), agronome italien, né le 26 mars 1763, à Reggio, où il est mort, le 20 mars 1817. Il fit ses études dans les colléges de Ravenne et de Reggio, et puisa dans la lecture des *Géorgiques* de Virgile son penchant pour l'agriculture; il s'adonna ensuite avec ardeur à cette science, depuis longtemps négligée en Italie, ainsi qu'à la botanique, et fut chargé en 1790 de les professer l'une et l'autre dans sa ville natale. Les vicissitudes politiques le rendirent pour quelque temps à la vie privée; il profita de ces loisirs forcés pour composer ses *Éléments d'agriculture*, ouvrage excellent, dont trois éditions successives n'épuisèrent pas le succès. Après avoir été recteur de l'université de Reggio, il fut appelé à Bologne pour y enseigner l'agriculture (1803). Il reçut en 1806 la croix de la Couronne de fer et en 1812 il devint membre de l'Institut d'Italie. Lors de la réorganisation de l'université de Modène (1814), Re fut invité par le duc François IV à y reprendre la chaire qu'il avait occupée, et il réunit à son enseignement l'emploi, créé exprès pour lui, d'inspecteur des jardins royaux. Dans un voyage qu'il fit à Reggio, il fut atteint d'une fièvre typhoïde, épidémie qui ravageait alors l'Italie, et il y succomba, à l'âge de cinquante-quatre ans. Outre un grand nombre d'opuscules, on a de lui : *Proposizioni teorico-pratiche di fisica vegetabile*; Reggio, 1795, in-8° : ces propositions furent soutenues par deux de ses élèves, genre d'innovation dû à Re; — *Elementi di agricoltura*; Parme, 179[illegible], 2 vol. in-8°; Venise, 1802, 5 vol. in-8°; ibid., 1806, 3 vol. in-8° : c'est la première fois qu'on ait appliqué avec méthode en Italie les principes de la chimie à l'agriculture; — *Elementi di giardinaggio*; Milan, 1806, in-8°; — *Saggio di nosologia vegetabile*; Florence, 1807, in-18 : extrait du t. XII des *Atti* de la Société italienne; — *Saggio sulle malattie delle piante*; Venise, 1807, in-8°; Milan, 1817, in-8°; — *Elementi di economia campestre*; Milan, 1808, in-8°; — *Il Giardiniere avviato*; ibid., 1808, 1812, 2 vol. in-8°; — *Dizionario ragionato de' libri di agricoltura, veterinaria ed altri rami di economia campestre*; Venise, 1808-1809, 4 vol. in-16 : ce catalogue comprend quatorze cents articles environ, rangés par ordre alphabétique et rédigés avec beaucoup de soin, surtout en ce qui concerne les auteurs italiens; l'auteur du reste ne parle que des ouvrages qu'il a vus; — *Saggio della poesia didascalica georgica degl' Italiani*; Bologne, 1809, in-8°; — *Del cotone*; Milan, 1810, 1811, in-8°; — *Dei letami*; ibid., 1810, 1815, in-8°; — *Elogio di Piero de' Crescenzi*; Bologne, 1812, in-8°; — *Nuovi elementi di agricoltura*; Milan, 1815, 1820, 1838, 4 vol. in-8°; — *Delle terre coltivabili*; ibid., 1816, in-8°; — *Elogio di Sebastiano Corradi*; ibid., 1820, in-8°. Re avait fondé en janvier 1809 un journal fort estimé, *Annali dell' agricoltura del regno d'Italia* (Milan, 1809-1814, 22 vol. in-8°), où l'on trouve de lui une quarantaine de mémoires, des préfaces, des remarques, etc. P.

A. Fapanni, *Elogio di F. Re*. — *Atti della Società Italiana*, t. XX. — *Annales encyclopédiques*, août 18[illegible].

RE (*Giovanni-Francesco*), botaniste italien, né en 1773, à Condove, près Suse, mort le 2 novembre 1833, à Turin. Après avoir été reçu docteur à Turin, il pratiqua la médecine à Suse, y professa la philosophie, et passa ensuite à la chaire de mathématiques du collége de Carignan. Longtemps après il fut appelé à l'école royale vétérinaire pour y enseigner la matière médicale et la botanique. Il fit partie de l'Académie des sciences de Turin. Ses principaux ouvrages sont: *Flora segusiensis* (Turin, 1805) et *Flora torinese* (ibid., 1825-1826, 2 vol. in-8°) : tous deux écrits en latin; le premier contient la nomenclature de seize cent quatre-vingt-deux espèces de végétaux, qui croissent dans les environs de Suse. Re a publié différents opuscules sur la doctrine médicale de Brown et sur l'économie rurale, ainsi que des mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences, et où l'on remarque celui qui a pour objet de substituer le *lycopus europæus* au quinquina.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*.

READ (*Mary*), aventurière anglaise, née en 1680, morte à Port-Royal (Jamaïque), en 17[illegible]. Son père, John Read, était un marin qui, peu de

après son mariage, partit laissant sa
enceinte d'un fils. Celle-ci ayant cédé à
s amours, accoucha secrètement d'une
la substitua au fils, mort précédemment.
élevée comme un garçon, continua dans
à cacher son sexe. Orpheline à quatorze
le embrassa la carrière militaire, et servit
er et sur terre dans plusieurs campagnes,
autres en Flandre, où elle devint amou-
l'un de ses camarades, l'épousa et s'éta-
bergiste près de Breda. Son mari étant
Maria reprit ses vêtements, et s'embarqua
Amérique. Le bâtiment qui la transportait
turé par des flibustiers, parmi lesquels elle
a et dont elle partagea l'aventureuse exis-
Au milieu des dangers et des débauches,
laissa jamais soupçonner son sexe. Éprise
une Anglais, Francis White, qui, enlevé
elle par les flibustiers, servait sur leur
nalgré lui, elle lui sauva la vie dans un
elle fut gravement blessée, et lui révéla
sion. White la partagea : les deux amants
rent de fuir à la première occasion et de
eurs jours dans un bonheur tranquille.
nauvaise étoile en décida autrement. Les
ers furent surpris par les Anglais et pen-
ns forme de procès. Mary Read et Anna
, maîtresse du capitaine Rackam, s'étant
es enceintes, furent seules épargnées et
s à la Jamaïque, où elles furent emprison-
lary mourut peu après. On croit qu'elle mit
s jours pour éviter un supplice certain.

ohnson, *The History of flibusters*, etc. (Londres,
Œxmelin, *Hist. des aventuriers*, IV.

DING (*John*), théologien anglais, né en
dans le comté de Buckingham, mort le
obre 1667, à Chartham (Kent). Ministre
vant à Douvres, puis chapelain de Char-
, il mit tant de zèle à défendre la cause
qu'en 1642 il fut jeté en prison; il y
dix-sept mois. L'archevêque Laud lui
pendant sa détention à la Tour, conféré
de Chartham et une prébende à Canter-
l ne lui fut pas permis d'entrer en posses-
l'un ni de l'autre de ces bénéfices, et il
me un nouvel emprisonnement à subir.
'en 1660 Charles II débarqua à Douvres,
Reading qui le premier le félicita de son
au nom de la ville. On a de lui plusieurs
es de piété, entre autres *A Guide to the*
ity (Oxford, 1651, in-4°), *An antidote*
baptism (1654, in-4°), et beaucoup de
ns.

, *Athenæ oxon.* — Walker, *Sufferings of the*

L (*Guillaume-André*), homme politique
s, né en 1752, à Grenoble, où il est mort,
bre 1832. Il tenait un rang distingué au
de Grenoble lorsque éclata la révolution.
utint les principes, et devint président du
de Grenoble (1790), puis député de l'I-
a Convention. Dans le procès de Louis XVI
il s'éleva contre la compétence de l'assemblée et pour l'appel au peuple, et vota pour la détention, mais contre le sursis à l'exécution. Envoyé en mission à Lyon, il provoqua la levée d'un impôt extraordinaire de trois millions sur cette cité, afin d'y assurer la subsistance des classes pauvres. En février 1793, il demanda un impôt semblable sur Paris et la radiation du plus grand nombre des pensionnaires de la liste civile. Au 31 mai, il prit la défense des girondins, particulièrement de Buzot; mais il ne partagea pas la proscription de ses amis. En germinal an III, Réal reçut une mission à l'armée des Alpes, et dénonça les menées des royalistes sur cette partie des frontières françaises; cependant il appuya la restitution des biens des condamnés à leurs familles, la levée du séquestre sur les biens des étrangers et la suppression du maximum. Réélu en l'an IV au Conseil des cinq cents, il en fut nommé secrétaire, et en sortit en 1797. En 1801, il obtint un siége de juge au tribunal d'appel, depuis cour impériale de Grenoble, dont il devint l'un des présidents. Lors de l'institution royale de cette cour, il fut mis à la retraite, le 30 novembre 1815, quoiqu'il n'eût point signé l'Acte additionnel. Compris sur la liste des ex-conventionnels qui devaient sortir de France (1816), il n'obtint sa radiation que le 26 septembre 1819, et put terminer ses jours dans sa patrie.

Le Moniteur universel, 1792, an V. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

RÉAL (*Pierre-François*, comte), homme politique et administrateur français, né à Chatou, près de Paris, le 28 mars 1757, mort le 7 mai 1834, à Paris. En 1789 il était procureur au Châtelet, et embrassa avec ardeur les idées de la révolution. Il était un des orateurs habituels de la société des *Amis de la constitution*, et s'y lia avec Camille Desmoulins et Danton. Après le 10 août, il fut nommé accusateur public près le tribunal criminel extraordinaire, dit *Tribunal du 17 août*, et prit une part active à toutes les attaques qui amenèrent la proscription des girondins (31 mai 1793). Il leur était très-hostile, mais non jusqu'à les envoyer à la mort. Malgré ses opinions exaltées, on ne lui imputa aucun acte de cruauté, à cette époque où ils étaient si communs. Il essaya à la commune, où il était substitut du procureur syndic, et aux Jacobins, où il avait de l'influence, de modérer les fureurs du parti révolutionnaire. Il fut dénoncé comme ennemi des comités du gouvernement, et après la ruine de Danton, son patron, il fut emprisonné au Luxembourg. Il y rendit des services à ses compagnons d'infortune, en leur signalant les agents secrets des comités, chargés d'exercer l'espionnage dans la prison. Devenu libre après le 9 thermidor, il établit avec Méhée le *Journal des Patriotes de* 1789, et l'abandonna après avoir été nommé historiographe de la république par le Directoire. Il se fit défenseur officieux près des tribunaux pour les accusés de tous les

partis qui recouraient à son zèle. De là dans sa carrière politique des aspects souvent contradictoires. Il plaida avec un grand talent la cause des membres du comité révolutionnaire de Nantes, Carrier excepté, et celle de Babeuf et de ses coaccusés (1797). Après la révolution directoriale du 30 prairial an VII (18 juin 1799), il fut nommé commissaire du gouvernement près l'administration centrale de la Seine. Il était entré en relations avec le général Bonaparte peu après les victoires d'Italie, et avait embrassé chaudement ses intérêts et ses vues d'avenir. Aussi fut-il un des premiers initiés au coup d'État qui se préparait au 18 brumaire, et il contribua très-activement au succès de la révolution de concert avec Fouché. Il en fut récompensé par sa nomination au conseil d'État. Dès lors il montra un dévouement complet à la fortune du premier consul, qui à ses yeux se confondait avec celle de la France, et c'est ainsi qu'après avoir été partisan de la république en 1793, après avoir intrigué contre elle sous le Directoire, il travailla comme tant d'autres à fonder la puissance impériale avec toutes ses conséquences. « Réal, a dit plus tard Napoléon, avait été jacobin, comme Regnaud avait été modéré ou feuillant; je fus bien servi par l'un et l'autre; j'aime les honnêtes gens de tous les partis. » Le premier consul lui confia l'instruction de l'affaire de Georges et Pichegru. Réal s'en acquitta avec beaucoup de zèle et d'habileté. Ses services furent récompensés (1er février 1804) par des fonctions qui l'attachaient, pour les affaires de sûreté publique, au ministère du grand juge, alors chargé de la police générale. Lors de la tragique catastrophe du duc d'Enghien, Réal, bien que l'un des chefs les plus importants de la police, ne sut rien que lorsque tout était consommé. « Il se rendait à Vincennes, est-il dit dans les *Indiscrétions*, le 21 mars, à neuf heures du matin, pour interroger le prince, non pas en vertu d'une mission qui lui aurait été donnée, mais sur l'avis de son arrivée, transmis par le directeur de la prison de Vincennes, dans le rapport journalier qu'il adressait au conseiller d'État spécialement chargé de tout ce qui était relatif à la tranquillité et à la sûreté intérieure de la république. Déjà, depuis six heures, le duc d'Enghien avait cessé d'exister, lorsque Réal rencontra, à la barrière Saint-Antoine, le général Savary, qui lui fit rebrousser chemin (t. I, p. 116). » Peu après l'établissement de l'empire; et lors du rétablissement du ministère de la police générale, où Fouché fut appelé, Réal devint un des quatre conseillers d'État chargés, sous sa direction, de la police de l'empire. Son arrondissement territorial comprenait Paris et tout le nord. Il reçut en 1808 le titre de comte. L'empereur avait du goût pour sa personne, et afin de l'avoir toujours sous la main, il lui donna 500,000 fr. pour se procurer une maison de campagne près de Paris. C'est ainsi qu'il acquit la belle maison de Boulogne qui depuis a passé entre les mains de M. Rothschild. Ce ne fut pas la seule faveur qu'il reçut dans le cours de l'empire. Réal sut se maintenir au poste délicat qu'il occupait, et conserver la confiance de Napoléon au milieu des vicissitudes où succomba Fouché. Il eut aussi l'habileté et le mérite de rester en bons termes avec cet ancien ministre, dont il s'était toujours montré l'ami. Après la chute de l'empire, il se tint naturellement à l'écart. Pendant les Cent jours, il fut nommé préfet de police. Il avait été chargé de mettre en arrestation Decazes, alors magistrat à la cour royale, qui avait refusé de prêter serment à l'empereur. Réal mit dans ses procédés beaucoup de tact et de modération. Le magistrat destitué, devenu à son tour préfet de police, et chargé de la même mission qu'avait eue Réal trois mois auparavant, lui montra la même générosité de procédés. Il ne put le sauver de l'exil, auquel le condamnait la loi d'amnistie de 1816; mais il mit ses soins à en adoucir les rigueurs. Après avoir résidé à Bruxelles, à Anvers, puis à New-York, où il établit une fabrique d'épuration des huiles de poisson, Réal put rentrer en France (décembre 1818), grâce aux bons offices de Decazes, alors ministre. Il vécut retiré des affaires publiques. Sa fortune privée avait éprouvé des pertes sérieuses. Pendant son exil, on lui avait enlevé les actions sur le canal du Languedoc que Napoléon lui avait données, et une ordonnance de Louis XVIII les avait rendues à la famille de Caraman. Réal fit à son retour beaucoup de démarches pour les recouvrer. L'affaire était encore pendante au conseil d'État lorsque le prince de Polignac arriva au ministère. Il avait eu à se louer des procédés de Réal lors du procès Cadoudal, et par reconnaissance il usa de son crédit pour servir ses intérêts. L'affaire ne fut réglée qu'après la chute des Bourbons. Le 29 juillet 1830, il fut un des premiers à offrir ses services au gouvernement provisoire installé à l'hôtel de ville. Il continua à vivre dans la retraite, et mourut subitement, le 7 mai 1834. Un an après sa mort, on publia, sous le titre d'*Indiscrétions* (*voir* à la fin), deux volumes de souvenirs et anecdotes, dont le caractère a passablement embarrassé plusieurs biographes. Beuchot et Quérard ont pensé, sans oser rien affirmer, que Réal avait bien pu fournir des renseignements et des fragments. Suivant Villenave on peut lui attribuer en grande partie le premier volume de ces *Souvenirs*. Nous n'hésitons pas à dire, l'ayant su de bonne source, que Réal avait rédigé des *Mémoires* étendus et complets sur sa vie politique pendant la révolution, le consulat et l'empire; et il s'y exprimait avec franchise sur plusieurs grands personnages, en donnant des pièces secrètes à l'appui; qu'après la révolution de Juillet le plus éminent de tous se préoccupa vivement de certaines révélations qui le touchaient de près, et que des propositions furent faites pour

obtenir ces curieux Mémoires, où tant de choses étaient révélées. Un demi-million de francs fut le prix de la cession. Les *Indiscrétions*, parues depuis, ne sont que les bribes des Mémoires originaux qu'on dit avoir été discrètement brûlés.

J. CHANUT.

Musnier-Desclozeaux, *Indiscrétions*, 1798-1830; souvenirs anecdotiques et politiques tirés du portefeuille d'un fonctionnaire de l'empire, mis en ordre par M. D., 1835, 2 vol. in-8°. — *Biographie universelle des contemporains* par Arnault, Jay, etc., et celle par Rabbe et Boisjolin. — *Moniteur universel*. — Thibaudeau, *Histoire du consulat et de l'empire*. — *Le Biographe et le Nécrologe réunis*, t. XI.

RÉAL DE CURBAN (*Gaspard* DE), publiciste français, né en 1682, à Sisteron, mort le 8 février 1752, à Paris. Il fut grand sénéchal de Forcalquier, et reçut le titre de conseiller du roi. Il consacra plus de trente années de service à écrire l'ouvrage auquel il dut sa réputation, et qui a pour titre : *La Science du gouvernement;* Aix-la-Chapelle (Paris), 1751-1764, 8 vol. in-4°. Il y traite de la société civile en général, des gouvernements anciens et modernes, du droit naturel, public et ecclésiastique, du droit des gens, de la politique et des intérêts des divers États de l'Europe, et finit par un catalogue raisonné des ouvrages écrits sur les matières qu'il a développées. Le style de Réal est agréable, mais diffus.

RÉAL DE CURBAN (*Balthasar* DE), neveu du précédent, né le 6 janvier 1701, à Sisteron, mort le 9 novembre 1774, à Paris, fut connu sous le nom de *l'abbé de Burle*. Il eut quelques bénéfices, entre autres un canonicat à Saint-Merri à Paris. On a de lui une *Dissertation sur le nom de famille de la maison de Bourbon* (Paris, 1762, in-4°), où il s'attache à prouver, après Duhaillan, que le véritable nom des Bourbons était *de France*.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

REALINO (*Bernardino*), savant jésuite italien, né le 1er décembre 1530, à Carpi, mort le 2 juillet 1616, à Lecce. Fils d'un gentilhomme au service de Louis de Gonzague, il reçut à Modène une excellente éducation, qu'il alla perfectionner à Bologne. Il étudiait la jurisprudence, et s'était fait connaître par un commentaire sur les *Noces de Thétis et de Pélée* de Catulle (Bologne, 1551, in-4°), lorsqu'un de ses parents lui suscita un procès injuste pour le dépouiller d'une partie de sa fortune. L'affaire traîna en longueur, et fut enfin remise à la décision d'un arbitre, qui se hâta de condamner Realino sans l'avoir même entendu. A quelque temps de là celui-ci rencontra à Carpi cet arbitre, l'apostropha vivement, et dans un accès de colère, lui donna un coup de poignard dans le visage. Condamné à avoir la main coupée, le jeune homme s'enfuit à Bologne. Reçu docteur en droit en 1556, il obtint dans la même année la place de podestat de Felizzano, bourg du Milanais, puis celle de fiscal d'Alexandrie; enfin le marquis de Pescaire lui accorda l'intendance générale des vastes domaines qu'il possédait dans le royaume de Naples. A trente-quatre ans il se dégoûta du monde, régla ses affaires, et entra à Naples dans la Compagnie de Jésus (1564); il s'y distingua bientôt par un zèle, une patience et une charité pour les pauvres qui ne se démentirent jamais. Ayant reçu en 1574 l'ordre de fonder un collége à Lecce, il l'administra jusqu'à sa mort. Une enquête fut faite pour établir ses droits à la béatification; mais la cour de Rome n'y donna aucune suite. Realino a composé un assez grand nombre d'opuscules, cités par Sotwel; ses notes sur les auteurs anciens ont été insérées dans le t. II du *Thesaurus criticus* de Gruter.

Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu*, 116. — Tiraboschi, *Biblioteca modenese*, IV, 323-325. — Fuligati, *Vita di B. Realino;* Viterbe, 1644, in-8°; trad. en latin, Anvers, 1645, in-12. — Leonardo di Santa-Anna, *Vita venerabilis P. Bernardini;* s. l., 1686, in-4°.

RÉAUMUR (*René-Antoine* FERCHAULT DE), célèbre physicien et naturaliste français, né à La Rochelle, le 28 février 1683, mort le 17 octobre 1757. Il commença ses études dans sa ville natale, les continua au collége des Jésuites à Poitiers, et les acheva à Bourges. Tout, y compris les mathématiques, où il avait fait de rapides progrès, était pour lui un sujet d'observation. Il passa ses premières années sur les bords de la mer, ce qui lui donna l'occasion d'étudier, entre autres, les coquillages qui fournissaient la pourpre de Tyr (1). Il fit aussi des observations fort intéressantes sur la régénération des membres perdus des crustacés (crabes et homards); sur le genre de locomotion des étoiles de mer, des zoophytes, etc., fixés aux rochers qui les ont vus naître; sur l'appareil et l'action électrique de la torpille; sur l'existence d'une matière nacrée dans l'ablette, employée à colorer les perles fausses; sur la phosphorescence de la pholade et d'autres animaux marins, etc. Ces observations furent faites dans l'intervalle de 1708 à 1715. En 1703, Réaumur était venu à Paris, où il publia trois mémoires de géométrie. Le premier est intitulé : *Formules générales pour déterminer le point d'intersection de deux lignes droites infiniment proches qui rencontrent une courbe quelconque vers le même côté sous des angles égaux;* 1700; le second a pour titre : *Manière générale de trouver une infinité de lignes courbes nouvelles, en faisant parcourir une ligne quelconque donnée par une des extrémités d'une ligne droite donnée aussi et toujours placée sur un même point fixe;* 1708; — *Méthode générale pour déterminer le point d'intersection de deux lignes droites infiniment proches qui rencontrent une courbe quelconque vers le même côté, sous des angles égaux, moindres ou plus grands qu'un droit, et pour connaître la courbe décrite par une infinité de tels points d'intersection.*

(1) *Quelques expériences sur la liqueur colorante qui fournit la pourpre*, dans les *Mém. de l'Acad. des scienc.*, année 1736. Comp. F. Hoefer, *Phénicie* dans l'*Univers Pittoresque*, p. 91.

En 1708, il fut élu membre de l'Académie des sciences, et bientôt chargé par elle de la direction d'un grand travail publié sous les auspices du gouvernement, et ayant pour titre : *Description de divers arts et métiers*. Savant infatigable et observateur sagace, il composa un grand nombre de mémoires, dont plusieurs renferment de véritables découvertes ; tels sont : *Expériences pour savoir si le papier et quelques autres corps sont capables d'arrêter l'air et l'eau, et si quand ils arrêtent l'un de ces liquides, ils arrêtent l'autre;* dans les Mém. de l'Acad. des scienc., année 1714 ; — *Observations sur les mines de turquoise du royaume, sur la nature de la matière qu'on y trouve et sur la manière dont on lui donne la couleur;* ibid., 1713; — *Essais de l'histoire des rivières du royaume qui roulent des paillettes d'or;* ibid., 1718 ; — *Réflexions sur l'état des bois du royaume*, etc.; 1721 ; — *Observations sur les végétations du nostoch;* 1722. Le même recueil (années 1723-25) contient plusieurs mémoires sur le fer ; sur la fabrication de l'acier; sur l'aimentation du fer et de l'acier; sur la cristallisation métallique, sur l'art de fabriquer le fer blanc, qu'on tirait auparavant de l'Allemagne. Ces travaux lui valurent de la part du gouvernement une pension de 12,000 livres, qu'il appliqua à l'encouragement des arts industriels. Les terres propres à la fabrication de la porcelaine fixèrent particulièrement son attention, et s'il ne réussit pas à obtenir un produit parfaitement semblable à la porcelaine de Chine, il parvint, en 1739, à produire le verre opaque, qui imite la porcelaine de Saxe et du Japon. Il indiqua aussi la manière de conserver les œufs (*Mém.* de 1735) en les enduisant d'un corps gras. Une belle volière, construite à grands frais, lui permit de multiplier ses observations sur les gallinacés et de préparer les matériaux de son ouvrage *Sur la digestion des oiseaux* (1752), et *Sur l'art de faire éclore et d'élever en toute saison des oiseaux domestiques de toutes espèces, soit par le moyen de la chaleur du fumier, soit par le moyen de celle du feu ordinaire* (Paris, 1749; traduit en allemand et en anglais).

Réaumur mourut d'une chute de cheval, à sa terre de la Bermondière (Maine). Il avait légué à l'Académie des Sciences, 1° son cabinet d'histoire naturelle, où Brisson puisa les matériaux de ses ouvrages sur les quadrupèdes et les oiseaux; 2° ses collections de mineraux et ses herbiers; 3° cent trente-huit portefeuilles remplis de mémoires achevés ou ébauchés; 4° le manuscrit d'une *Histoire des arts*.

Outre les ouvrages indiqués, on a de Réaumur : *Examen de la soie des araignées;* 1710, in-4° : l'auteur y démontra que les fils de l'araignée, malgré leur finesse, ne pourraient jamais remplacer la soie, à cause de l'extrême élévation du prix de revient. Cet ouvrage fut traduit en mantchou, par le P. Perennin, à la demande de l'empereur de Chine; — *Sidérotachosie, ou l'Art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis qu'en fer forgé;* 1722, in-4°. Mais le principal titre de gloire de Réaumur, c'est son ouvrage, encore aujourd'hui classique, publié sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes;* Amsterdam, 1737-1748, 12 tomes in-12, réunis en 6 volumes, dont chacun est divisé en deux parties (avec 267 planches). Il en existe aussi une édition in-4°. Les volumes I et II traitent des chenilles, des chrysalides et des papillons. L'auteur fait surtout ressortir l'action de la chaleur sur le développement des insectes ou de leurs larves, ainsi que le jeu de leurs organes et de leurs fonctions vitales. Le troisième volume contient l'histoire des insectes dits mineurs, logés dans l'épaisseur des feuilles, celle des teignes qui rongent les laines et pelleteries, des pucerons et des insectes qui produisent les galles. Le quatrième volume contient l'histoire des gallinsectes, à laquelle il faut ajouter celle des mouches ou diptères, et celle des cousins. Le cinquième volume traite des tipules, des mouches à quatre ailes (tétraptères), des cigales et des abeilles. Le sixième volume contient l'histoire des abeilles, en y joignant celle des bourdons, des guêpes, des frêles et du *formica-leo*. On voit que cet ouvrage est loin de donner une histoire complète des insectes; car il y manque, entre autres, toute la classe des coléoptères, dont la seule indication des espèces, si nombreuses, remplirait plus d'un volume. Réaumur eut le mérite de mettre, l'un des premiers, hors de doute ce que Peyssonnel n'avait énoncé que sous forme d'hypothèse, savoir, que les coraux et les madrépores, qui à eux seuls forment presque toutes les assises des innombrables îlots de l'océan Pacifique, sont, non pas des plantes comme on l'avait cru jusqu'alors, mais l'œuvre d'animalcules ayant de l'analogie avec les acalèphes ou orties de mer.

Réaumur est surtout connu auprès des gens du monde par le thermomètre qui porte son nom. On savait depuis longtemps que les corps se dilatent par la chaleur et se resserrent par le froid. Mais pour mesurer les quantités de chaleur ou de froid il fallait un instrument comparable. C'est ainsi que de toute antiquité personne n'ignorait que le soleil (d'après l'ancien système) met un certain temps pour revenir au même point du ciel; mais il fallait un instrument pour mesurer ce temps, et l'horloge fut inventée. Voilà comment l'homme s'ingénie à mettre à sa portée des phénomènes qui ne sont pas de sa création. La première idée du thermomètre remonte au dix-septième siècle; quelques-uns l'attribuent à Galilée; d'autres à Digby ou à Robert Fludd. Les deux points extrêmes ou le *minimum* et le *maximum* du thermomètre de Réaumur sont établis, le premier sur le degré de la glace fon-

c'est le *zéro* de la colonne remplie d'alcool
: coloré généralement en rouge; le der-
ır l'eau bouillante (se réduisant en va-
: c'est le degré qui porte 80. Cet inter-
qui constitue l'échelle thermométrique,
ıé en quatre-vingts parties égales, appelées
. Les degrés, qui sont marqués au-des-
zéro sont précédés du signe —. On se
jourd'hui plus généralement du thermo-
centigrade ou de Celsius, qui est au ther-
e de Réaumur comme 5 : 4; c'est-à-dire
q degrés du premier valent quatre degrés
nd. Les *Mémoires* où Réaumur expose
ıerches thermométriques ont pour titre :
*Construction des thermomètres dont
rés sont comparables*, *avec des expé-
et des remarques sur quelques pro-
de l'air*, dans les *Mém. de l'Acad.*, an-
31; — *Essai sur le volume qui résulte
t de deux liqueurs mêlées ensemble;*
733; — *Observations du thermomètre
par M. Cossigny à l'île de Bourbon, à
France, à Madagascar, etc., pendant
ıe temps;* 1734; — *Exposition sur les
nts degrés de froid qu'on peut pro-
n mêlant de la glace avec différents
, avec d'autres matières, soit solides,
uides;* 1735; — *Observations du ther-
e à Paris, comparées à celles de dif-
autres lieux;* 1735-1740. Réaumur
é surnommé *le Pline du dix-huitième*

F. H.

r, *France litt.*, p. 273. — Haller, *Bibl. bot.*, t. II,
· Rotermund, *Supplém.* à Jöcher. — Le P. Ar-
ist. de La Rochelle. — Rainguet, *Biographie
çaise.*

ECQUI (*François-Trophime*), conven-
français, né vers 1760, à Marseille, où il
, en juin 1794. D'un caractère très-exalté,
ne part active aux premiers troubles qui
t la Provence et était poursuivi pour ce
que la révolution vint le rendre à la li-
. fut nommé en 1790 membre du direc-
s Bouches-du-Rhône. Commissaire civil à
ı, il y soutint le parti révolutionnaire, et
ı 1792 fut cité à la barre de l'Assemblée
ve pour rendre compte de sa conduite; il
ɔrésenta que le 8 juin, et le ton dont il
ı sa défense lui valut d'être envoyé devant
: cour d'Orléans, qui l'acquitta. Ses conci-
e nommèrent député à la Convention natio-
ıns le procès de Louis XVI Rebecqui vota
, mais avec appel au peuple. Lié avec les
ıs, surtout avec Barbaroux, il fut nommé
ı du comité de sûreté générale. Le 8 avril
dénonça Robespierre comme aspirant à
ınie, et donna sa démission. Après les
ents du 31 mai, il fut proscrit comme *gi-*
, se sauva à Marseille, et se mit à la tête du
iéraliste; mais ayant appris la mort de la
de ses collègues, il se précipita dans la mer.

niteur universel. — Lamartine, *Hist. des giron*
'. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

REBEL (*Jean-Ferri*), musicien français, né à Paris, vers 1672, mort vers 1750. Il fit partie des vingt-quatre violons du roi et fut compositeur de la chambre. Premier violon à l'Opéra en 1699, il y devint chef d'orchestre en 1707, aux appointements de 1,200 livres. Il ne fit jouer qu'un seul opéra de sa composition, *Ulysse et Pénélope* (1703), qui eut peu de succès. Outre deux livres de sonates, il est auteur de quelques morceaux de danse exécutés à l'Académie royale de musique.

Rebel (*François*), fils du précédent, né le 19 juin 1701, à Paris, où il est mort, le 7 novembre 1775, entra dès l'âge de quatorze ans à l'orchestre de l'Opéra. Lié d'amitié avec Francœur, violoniste comme lui, il le prit pour collaborateur dans les opéras qu'il composa, tels que *Pyrame et Thisbé* (1726), *Tarsis et Zélie* (1728), *Scanderberg* (1735), *Zélindor et Ismène* (1745), *Les Génies tutélaires* (1751), etc. Ensemble ils furent inspecteurs de l'Académie royale de musique, et ils l'administrèrent comme directeurs de 1751 à 1767. F. Rebel reçut de Louis XV le cordon de Saint-Michel et une des places de surintendant de sa musique. En 1772 il fut nommé administrateur général de l'Opéra, et prit sa retraite le 1er avril 1775.

De Léris, *Almanach des théâtres.* — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

REBELLO (*Jean-Laurent*), compositeur portugais, né en 1609, à Caminha, mort en 1661, près Lisbonne. Entré à quinze ans au service de la maison de Bragance, il y étudia la composition, et acquit bientôt la réputation d'un des musiciens les plus distingués de son pays. Ses contemporains lui ont accordé de grands éloges. Il s'appliqua surtout à la musique sacrée; l'un de ses recueils a été gravé à Rome (1657, in-4°).

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

REBENTISCH (*Jean-Frédéric*), botaniste allemand, né en 1772, à Landsberg sur la Warthe, mort le 1er mai 1810. Il exerça la médecine dans sa ville natale, et publia : *Prodromus floræ Neomarchicæ secundum systema proprium;* Berlin, 1804, in-8° : cet ouvrage, disposé selon la méthode de Linné quelque peu modifiée, contient la description de plusieurs genres et espèces nouvelles de cryptogames; — *Index plantarum circum Berolinum sponte nascentium;* Berlin, 1805, in-8°, avec de nombreuses planches. Rebentisch prétendait avoir en botanique un système particulier, dont les bases n'étaient pas nouvelles : ainsi il partageait le règne végétal en deux grandes sections, la phanérogamie et la cryptogamie; il divisait, comme Linné, les classes d'après le nombre des étamines, mais il supprimait celle de la dodécandrie, et établissait les ordres d'après le nombre des pistils.

Rotermund, *Supplément* à Jocher. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland.*

* **REBER** (*Napoléon-Henri*), compositeur français, né le 21 (1) octobre 1807, à Mul-

(1) Il y a erreur dans la date du 23 octobre indiquée par quelques auteurs

house. Sa première éducation fut dirigée vers les sciences appliquées à l'industrie; mais son penchant pour la musique lui fit bientôt prendre en dégoût la profession à laquelle ses parents le destinaient, et à partir de ce moment il s'adonna sans réserve à la culture de l'art qu'il affectionnait. Il avait appris à jouer de la flûte et du piano, et s'était procuré divers traités de composition qu'il avait lus et médités avec beaucoup de persévérance; mais, ayant fini par reconnaître l'insuffisance de ces ouvrages pour compléter une éducation pratique, il vint à Paris, en 1828, et au mois d'octobre de la même année il entra au Conservatoire, où il travailla le contre-point et la fugue sous la direction de Seuriot et de Jelensperger, professeurs adjoints de Reicha. Admis au concours l'année suivante, il passa dans la classe de composition dramatique de Lesueur. Il ne tarda pas à se faire connaître par divers œuvres de musique instrumentale, et par de charmantes mélodies pour voix seule et piano, telles que *Le Voile de la châtelaine*, *La Captive*, *Hai luli*, *La Chanson du pays*, etc. Il aborda le théâtre en écrivant la musique fine et élégante du second acte du ballet intitulé *Le Diable amoureux*, dont la première représentation eut lieu à l'Opéra le 23 septembre 1840. Il acquit de nouveaux titres à la considération des artistes en composant les deux symphonies à grand orchestre qu'il fit exécuter aux concerts du Conservatoire, et l'ouverture intitulée *Naïm*, qu'il fit entendre aux concerts de la Société de Sainte-Cécile. En février 1848, il donna *La Nuit de Noël*, opéra-comique en trois actes, dont Scribe lui avait fourni le livret. M. Reber savait qu'il allait rencontrer bien des obstacles. Il se présentait en effet, non en innovateur, mais en réformateur. Musicien savant, consciencieux et de bon goût, il voulait un orchestre qui soutînt le chant, mais qui ne l'étouffât jamais; en un mot, il cherchait, par une instrumentation habilement disposée, à produire l'effet sans le bruit. Ce fut dans ces circonstances et avec ces conditions que parut l'opéra de *La Nuit de Noël*, qui dut évidemment se ressentir de l'époque où il vit le jour. On y remarqua le délicieux air, *Ah ! qu'il fait froid*, que disait si bien Mlle Darcier, chargée du rôle principal, un trio, un grand final, et surtout le beau duo du troisième acte. *La Nuit de Noël* souleva de violentes critiques. Un des reproches que les détracteurs de M. Reber faisaient à sa musique, c'était d'être triste et monotone. Le compositeur se tut, et ne protesta que par ses œuvres; aussi l'étonnement fut-il grand lorsque son second ouvrage dramatique, *Le Père Gaillard*, opéra-comique en trois actes, apparut sur la scène le 7 septembre 1852. Dans cette partition correcte et élégante, où brillent une foule de mélodies pleines de verve, d'expression et surtout d'originalité, le compositeur montra tout ce qu'on pouvait attendre du talent d'un véritable artiste qui, ayant foi dans sa

cause et croyance dans son art, ne cherc
le succès au prix du sacrifice de ses con
M. Reber a donné depuis lors deux au
ras-comiques : *Les Papillottes de M.*
un acte, en 1854, et *Les Dames cap*
trois actes, en 1857. Élu membre de l'A
des beaux-arts en 1853, il fut décoré
gion d'honneur en 1854. Un arrêté du
1862 l'a nommé professeur de composi
sicale au Conservatoire, en remplacem
lévy. Depuis 1851, M. Reber était cha
des classes d'harmonie de cet établisse
savoir du professeur et le talent du
teur justifient pleinement le choix qu'
de lui pour remplir les nouvelles fonc
viennent de lui être confiées.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*
bathie, *Histoire du Conservatoire impérial d*
et de déclamation. — A. Elwart, *Histoire de*
des concerts du Conservatoire impérial de m
Documents particuliers.

REBKOW ou plutôt **REPGOW** (*Eike*
card DE), jurisconsulte allemand, viv
la première moitié du treizième siècle.
famille noble de Thuringe, il fut me
tribunal de ce pays, que présidait l
Hoya de Falkenstein, et dont divers act
de 1209 à 1233 portent sa signature. Il
un peu avant 1230 (1), en latin, un rec
principales coutumes de droit civil en
en Saxe; à la demande du comte de
stein, il traduisit plus tard en allemand
qu'il divisa lui-même par articles, ma
l'ordre est assez confus. Son travail, inti
bord *Sachsisches Landrecht* et ensuit
senspiegel (Miroir de Saxe) (2), f
1340 augmenté et annoté par le seig
Buch, qui le divisa en trois livres. Le
senspiegel, où l'auteur a déposé les
de sa longue pratique de magistrat, dev
sitôt d'un usage général, non-seulement
plus grande partie de l'Allemagne d
mais encore dans les pays slaves de la
et dans certaines contrées de la Pologne
par des colons allemands; car, bien que ré
cialement pour la Saxe, ce code contient
nombre des principes généraux du droi
nique (3). On n'y trouve presque aucu
des législations romaine et canoniqu
Rebkow n'avait du reste qu'une conn
des plus imparfaites, de même qu'il n'
sa disposition aucun texte officiel des
l'Empire. Le *Sachsenspiegel* renferma
sieurs dispositions contraires à l'autori

(1) Rebkow cite en effet un passage de la
édictée par Henri VI en 1230, et il fait allusion
tentia de cambiis de Frédéric II de 1231.

(2) Ce mot de *Miroir* indiquait que chacun
y reconnaître ses droits, comme on voit ses traits
sur une glace.

(3) Ces principes, extraits du *Sachsenspiegel*,
quels un juriste inconnu ajouta, vers 1280, un gra
bre de dispositions tirées de diverses sources, fu
le recueil appelé plus tard le *Schwabenspiegel* (
Souabe).

tificale et au droit canonique, ce qui le fit condamner par le pape Grégoire IX, en 1374. Néanmoins le livre de Rebkow fut propagé par nombreuses copies, qui ne reproduisent pas le texte original, mais sont rédigées tantôt dans le dialecte de la haute Saxe, tantôt dans celui de la basse Saxe; quelques-unes furent ornées de curieuses miniatures, qui éclairent certains points obscurs du *Sachsenspiegel* (*voy.* Kopp, *Schriften und Bilder der Vorzeit*, et Mone, *Teutsche Denkmäler*). On fit aussi de ce recueil diverses traductions latines, dont l'une remonte à la fin du treizième siècle. Le texte allemand, qui reçut plusieurs additions et interpolations, fut commenté non-seulement par le seigneur de Buch, mais plus tard par Burchard, archevêque de Magdebourg, le comte Othon de Falkenstein, et en dernier lieu par Théodore et Tammon de Bockstorf; leurs gloses, dont les plus anciennes seulement offrent quelques éclaircissements utiles, furent reproduites dans plusieurs éditions du *Sachsenspiegel*. Ce livre fut imprimé à Gouda, 1472; Bâle, 1474, in-fol.; Augsbourg, 1481, 1482, 1496, in-fol.; les éditions du seizième siècle contiennent un texte *modernisé* et établi sur une comparaison de plusieurs manuscrits; elles ont été de beaucoup dépassées par celle que publia Homeyer, avec une excellente étude sur ce recueil (Berlin, 1827, 1835, 1861, in-8°). On s'accorde avec raison à attribuer encore à Rebkow un traité de droit féodal écrit en vers latins rimés, rédigé en tous cas en Saxe à l'époque où il vivait, et intitulé *De beneficiis*; ce texte, publié dans le *Corpus juris feudalis*, de Senkenberg, dans le *Corpus juris germanici* de Kœnigsthal, et à la suite du *Landrecht* dans l'édition de Homeyer, fut ensuite traduit en allemand avec des additions, probablement par l'auteur lui-même; cette version, qui fut ajoutée au *Sachsenspiegel*, en forma la seconde partie (appelée *Lehnrecht*), fut ensuite remaniée au commencement du quatorzième siècle, et intitulée alors *Görlitzer Lehnrecht*. Le *Lehnrecht*, qui reçut dès 1350 une glose, considérablement augmentée par Nicolas Warm, à la fin du quatorzième siècle, fut imprimé à la suite du *Landrecht* dans les éditions de 1495, 1499, et dans celles de Leipzig de 1537, 1547, 1589, puis dans le *Corpus juris feudalis* de Lunig, et enfin à part, Halle, 1721, in-4°. Il se trouve encore à la suite de l'édition du *Landrecht*, donnée par Homeyer, Berlin, 1835.

E. G.

Biener, *Commentaria*, partie II, t. I. — Dreyer, *Beiträge zur Literatur des Deutschen Recht*. — Zepernik, *Miscellaneen zum Lehnrecht*, t. IV. — Eichhorn, *Deutsche Staats-und Rechtsgeschichte*, t. III. — Sachse, dans la *Zeitschrift* de Reyscher, t. X. — Walter, *Deutsche Rechtsgeschichte*, § 297-299.

REBMANN (*André-Georges-Frédéric*), magistrat et publiciste français, d'origine allemande, né à Kitzingen (Franconie), le 24 novembre 1768, mort à Wisbaden, en 1824. Il était avocat lorsque les Français firent, en 1794, la conquête de la rive gauche du Rhin : il s'attacha à la fortune des vainqueurs, auxquels ses connaissances en droit furent fort utiles, surtout dans les pays rhénans réunis à la France en 1801. De 1802 à 1814, il fut successivement juge à Trèves, à Cologne, président au tribunal criminel de Mayence, et enfin président de la cour impériale de Trèves. Ce fut lui qui instruisit l'affaire du fameux bandit Schinderhannes (1802-1803). On a de Rebmann : *Rapport fait au divan par Esséid-Aly-Effendi, ambassadeur de la Porte ottomane près de la république française, sur la situation actuelle de la France et sur l'esprit public*; 1797, in-8°; — *Coup d'œil sur les quatre départements de la rive gauche du Rhin*; Trèves, 1802, in-12; — des mémoires, rapports et traités sur des matières judiciaires; des articles dans les journaux de son temps.

Quérard, *La France littéraire*.

REBOLLEDO (*Bernardino*, comte DE), poëte espagnol, né en 1597, à Léon, mort en 1676, à Madrid. Tout jeune il embrassa le métier des armes, et rejoignit les troupes espagnoles en Italie; il s'y distingua par sa bravoure, et obtint en 1622 le commandement d'une galère, avec laquelle il assista à la prise d'Oneille, du port Maurice et du château de Vintimille sur les Génois. Ayant repris son rang dans l'armée de terre, il se signala sous les murs de Nice (1626) et fut grièvement blessé à la prise de Casal. En 1632 il était à la tête d'un corps considérable d'infanterie espagnole dans les Pays-Bas. Chargé en 1636 de porter secours à l'empereur Ferdinand II, qui était serré de près par les Suédois, il réussit à tirer ce prince de ce mauvais pas, et reçut en récompense de son habile tactique le titre de comte du Saint-Empire et le gouvernement du bas Palatinat. Nommé en 1649 ambassadeur de Philippe IV à la cour de Danemark, il se concilia l'estime générale par les services qu'il rendit lorsqu'en 1660 Charles-Gustave, franchissant la mer sur la glace, vint mettre le siége devant Copenhague. Quoique zélé catholique, il éprouvait pour la famille royale de Danemark une sorte de dévouement, qu'il manifesta dans plus d'une occasion. Il entretenait aussi des rapports suivis avec la cour de Suède, et, comme on le voit par quelques passages de sa correspondance, il eut une certaine part à la conversion de la reine Christine. Rebolledo fut rappelé en 1661 en Espagne, et entra dans le conseil de Castille comme président du comité de la guerre. On lui avait donné en 1659 le titre de capitaine général de l'artillerie en Allemagne. Lorsqu'il mourut, dans sa quatre-vingtième année, il était comblé de gloire et d'honneurs et jouissait de nombreuses pensions, dont le revenu s'élevait à cinquante mille ducats par an. Il avait un talent remarquable pour la poésie, et son nom, dans l'époque de décadence littéraire où il vivait, a mérité

d'être gardé dans la mémoire et l'estime de ses compatriotes ; mais il tombe quelquefois dans l'affectation *gongoresque*, et il ne savait pas, suivant Sismondi, distinguer ce qui peut appartenir à l'inspiration de ce qu'il faut laisser au raisonnement. Il semble singulier que les élucubrations poétiques d'un écrivain espagnol aient d'abord paru dans le nord de l'Europe. C'est pourtant le cas de Rebolledo, qui s'adonna surtout à la composition durant les loisirs de son ambassade. On a de lui : *Ocios* ; Anvers, 1650, in-18 ; — *Selvas militares y politicas* ; Cologne (Copenhague), 1652, in-8° : ce recueil et le précédent contiennent des poésies dans le style italien, et si l'on n'y trouve rien de remarquable, beaucoup sont écrites avec simplicité, quelques-unes avec esprit ; — *Selvas danicas* ; Copenhague, 1655, in-4° : c'est l'histoire et la géographie du Danemark mises en vers ; — *Selvas sagradas* ; ibid., 1657 ; Anvers, 1660, in-4° : imitation assez faible des Psaumes ; — *La Constancia victoriosa y trenos de Jeremias* ; Cologne (Copenhague), 1665, in-4° : paraphrase en vers des livres de Job et de Jérémie ; — *Amar despreciando riesgos* ; tragi-comédie, qui n'est pas sans mérite. Les œuvres de Rebolledo ont été réunies de son vivant à Anvers, 1660, 3 vol. in-4° ; mais on en a donné une édition meilleure et plus complète, Madrid, 1778, 4 vol. in-8°.

P.

Notices à la tête des *Ocios* (Anvers, 1650, in-8°), dans le *Parnaso* de Sedano, t. V, et dans le t. I des *Obras completas* (Madrid, 1778). — Bouterwek, *Geschichte der Poesie*, III, 495. — Nyerup et Kraft, *Lexicon*. — Sismondi, *Histoire de la littérature du midi*, IV, 93. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*, II et III.

REBOUL (*Guillaume*), pamphlétaire français, né à Nîmes, vers 1560, mort à Rome, le 25 septembre 1611. D'une famille protestante, il fut accusé, au retour d'un voyage à Paris, de s'être laissé gagner par des catholiques. Quelques manœuvres qu'il employa pour semer la division dans le consistoire de Nîmes achevèrent de le discréditer aux yeux de ses coreligionnaires, qui le déclarèrent *excommunié*, en 1595. Vers cette même époque, Henri, duc de Bouillon, dont il était secrétaire, l'accusa de lui avoir soustrait une somme assez considérable. Il se réfugia à Avignon, où il abjura, en 1596. De là il alla à Rome, et le cardinal Baronius devint son Mécène. Entraîné par la méchanceté de son esprit, Reboul écrivit contre le pape une satire violente, qui le fit condamner à mort ; la sentence fut exécutée dans sa prison. On a de lui : *Salmoné* (1596, in-12) ; — *Second Salmoné* ; Lyon, 1597, in-12), pamphlets contre les pasteurs protestants du Languedoc ; — *La Cabale des Réformez* ; Montpellier, 1597-1600, in-8° : il y ajouta en 1597 une *Apologie* ; — *Du Schisme des prétendus Réformez* ; Lyon, 1597, in-12 ; — *Les Actes du synode tenu en 1598 à Montpellier* ; Montpellier, 1599, in-8° ; — *L'Anti-Huguenot* ; s. l., 1598, in-18 ; — *L'Apostat* ; Lyon, 1604, in-8°, où il développe les motifs de sa conversion ; — *Les Plaidoyers de G. Reboul contre les ministres* ; Lyon, 1604, in-8° ; — *Le premier acte du synode nocturne des Tribades Lémanes* ; 1608, in-18 ; Paris, 1852, in-12. Quant aux satires ou libelles de Reboul contre le pape et contre Villeroi, il ne paraît pas qu'ils aient été imprimés.

Le Duchat, *Remarques sur la Confession de Sancy*, l. 2, ch. 6, p. 370-374. — Pr. Marchand, *Dict. hist.*, 162. — Lestoile, *Journal de Henri IV*. — Haag frères, *La France Protest.*

REBOUL (*Henri-Paul-Irénée*), administrateur et savant français, né le 21 juillet 1763, à Pézénas, où il est mort, le 17 février 1839. Élevé au collége de l'Oratoire de Lyon, il étudia en droit à Toulouse ; mais la chimie, la minéralogie, la physique devinrent l'objet de ses études de prédilection, et quelques bons travaux le firent, à vingt et un ans, élire membre de l'Académie des sciences de Toulouse. Revenu plus tard à Paris, il s'y lia avec Lavoisier, chez lequel il habita plus d'un an, et dont il partagea les recherches. En 1788, il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences. La révolution arriva. Il devint l'un des administrateurs de l'Hérault, qui le députa à l'Assemblée législative. C'est sur son rapport que fut décrété le premier musée national, et il fut l'un des cinq commissaires chargés de l'établir. Pendant la terreur il se réfugia à l'armée des Pyrénées orientales, auprès de son ami le général Dagobert, puis à Barcelone. De là il s'embarqua pour Gênes, et trouva dans la peinture quelques ressources pour vivre. Après la première conquête de l'Italie, Bonaparte, sur la recommandation de Salicetti, le nomma administrateur général de la Lombardie. Il fut ensuite appelé à Rome en qualité d'agent général des finances de la république romaine, et dans ce poste il dépensa une partie de sa fortune personnelle à former une magnifique collection d'objets d'art, que plus tard, en des jours difficiles, il fut forcé de vendre. A l'époque de la Restauration, Reboul s'occupa des sciences et de l'industrie, mais ne fut point heureux dans l'exploitation d'un grand établissement de produits chimiques qu'il avait monté à Pézénas. On a de lui : *Essai d'Analyse politique sur la révolution française et la charte de* 1830 ; Montpellier, 1831, in-8° ; — *Essai de géologie descriptive et historique* ; Paris, 1835, in-8° ; — *Géologie de la période quaternaire, et introduction à l'histoire ancienne* ; Paris, 1833, in-8° ; — plusieurs *Mémoires* sur la géologie et le nivellement des Pyrénées, de nombreux *articles* dans les *Annales des sciences naturelles*, dans le *Bulletin de la Société de géographie* et dans les *Mémoires de la Société géologique de France*. Il a laissé en manuscrit un ouvrage complet en 6 vol. sur l'histoire naturelle, la minéralogie et la description générale des Pyrénées. F.

Fabre, *Notice sur Reboul*, dans le *Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers*, t. IV. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 1re part. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

* **REBOUL** (*Jean*), poëte français, né à Nîmes (Gard), le 23 janvier 1796. Fils de Claude Reboul, serrurier, il fut mis à quinze ans en apprentissage chez un boulanger. Lors du débarquement de Napoléon à Cannes, il s'enrôla parmi les volontaires royaux. La campagne ne fut pas longue. De retour à Nîmes, il fut employé quelque temps chez un avoué; mais le métier de copiste ne pouvant lui assurer un avenir, son père lui fit reprendre son état de boulanger. Déjà à cette époque il cherchait par des lectures choisies et par un travail assidu à compléter sa modeste instruction. Membre d'un cercle qui se réunissait dans un café, il s'y essaya à faire des chansons, des satires quelque peu anacréontiques, et en 1823, à la prière de ses amis, il écrivit une cantate sur la guerre d'Espagne, et bientôt après, un *Hymne à la Vierge*. Marié de bonne heure, il perdit sa femme, et une seconde union fut aussi malheureuse que la première. Son apparition sur la scène littéraire remonte à 1828. Tous les journaux répétèrent alors, avec d'unanimes éloges, une petite et touchante élégie intitulée : *L'Ange et l'Enfant*, dont le canevas se trouve tout entier dans un poëte allemand, Grillparzer. Ce petit drame lui valut le patronage de Lamartine, qui lui adressa une de ses *Harmonies*, *Le Génie dans l'obscurité*. M. Reboul, qui venu à Paris en 1839 y avait reçu l'accueil le plus empressé, y vint de nouveau en 1848, pour siéger comme représentant du Gard à l'Assemblée constituante; il y vota avec la minorité légitimiste. On a de lui : *Poésies*, précédées d'une préface par Alexandre Dumas et d'une lettre à l'éditeur par Lamartine; Paris, 1836, in-8°; 1837, 1840, 1842, in-18, avec portrait; — *Poésies nouvelles et inédites*; Paris, 1846, in-12; — *Le Dernier jour, poëme en dix chants*; Paris, 1839, in-8°; 1841, 1842, in-18; — *La Parole humaine, épître à Berryer*; Paris, 1839, in-4° et in-8°; — *Les Traditionnelles*, recueil de poésies; Paris et Nîmes, 1856, gr. in-18. On lui doit encore des stances sur la mort de l'archevêque de Paris (1848, in-8°), diverses pièces de vers dans les *Annales de la littérature et des arts*, dans les *Mémoires* de l'Académie du Gard, dans le *Correspondant*, où il a inséré notamment : *La Pentecôte de* 1862, numéro du 25 juin, et enfin trois tragédies, dont l'une, *Le Martyre de Vivia*, n'eut aucun succès, à l'Odéon en 1850.

Collombet, *Étude biogr. et litt. sur Reboul*; 1839, in-8°. — *Galerie de la Presse*, 2e série.

REBOULET (*Simon*), historien français, né le 9 juin 1687, à Avignon, où il est mort, le 27 février 1752. Issu d'une famille originaire du Vivarais, il fit ses études chez les Jésuites, entra dans leur société, et la quitta au bout de quatre ans pour se faire avocat. Il se maria, et devint primicier de l'université d'Avignon (1748) et auditeur de rote. On a de lui : *Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*; Amsterdam (Avignon), 1734, 2 vol. in-12; Toulouse, 1735, in-12 : l'ouvrage est écrit avec beaucoup d'agrément; mais comme il contient des traits peu honorables à la mémoire de Jeanne de Mondonville, la fondatrice, il fut, à la requête de l'abbé Juliard, neveu de cette dame, condamné au feu, en 1735, par le parlement de Toulouse. Reboulet se justifia dans une *Réponse au Mémoire de l'abbé Juliard* (1737, in-12), qui fut également condamnée en 1738, et donna lieu contre lui à des recherches rigoureuses; — *Histoire du règne de Louis XIV*; Avignon, 1742-1744, 3 vol. in-4°, avec les portraits d'Odieuvre; Amsterdam, 1756, 9 vol. in-12 : c'est une composition médiocre; — *Histoire de Clément XI, pape*; Avignon, 1752, 2 vol. in-4° : plus complète que celle du P. Lafitau, cette histoire fut supprimée en France sur la demande du roi de Sardaigne, dont le père Victor-Amédée II y était fort maltraité, sans doute parce qu'il avait peu ménagé les Jésuites. Reboulet a publié les *Mémoires de Claude, comte de Forbin, chef d'escadre* (Avignon, 1730, 2 vol. in-12), qu'il avait rédigés en société avec le P. Lecomte, et il a laissé en manuscrit une *Histoire des douze Césars*.

Un membre de la même famile, **REBOULET** (*Paul*), né le 19 février 1655, à Privas, mort le 13 avril 1710, à Bâle, était pasteur de Tournon-lès-Privas à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes; il se réfugia en Suisse, et desservit les églises de Zurich, de Coire et de Bâle. Il est l'auteur de quelques livres de piété et d'un *Voyage en Suisse* (Marbourg, 1685, in-12), écrit avec Jean de La Brune, son ami.

Achard, *Dict. hist. de la Provence*. — D'Artigny, *Mém. de littérat.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Haag frères, *La France protest.*

REBOURS (*N.. de*), maîtresse de Henri IV, née vers 1559, morte vers 1585. Son père Guillaume de Rebours, d'abord président à Calais, se trouvait membre du parlement de Paris pendant le siége de cette ville : il y fut blessé par les troupes royales; et comme on le savait du parti des *Politiques*, le bruit courut que les coups des royaux allaient *tout à Rebours*. La passion du roi de Navarre pour mademoiselle de Rebours avait commencé en 1579. C'était, dit la reine Marguerite dans ses *Mémoires*, « une fille corrompue et double », qui chercha toute sa vie à lui nuire dans l'esprit de son mari. Elle ne cachait pas ses vues ambitieuses, et lorsque le roi eut cessé de l'aimer pour rechercher Fosseuse, il n'est calomnie dont elle n'accusa cette personne et la reine. Celle-ci l'assista cependant à sa mort, qui arriva à Chenonceaux après une douloureuse maladie : « Elle endure beaucoup, s'écria Marguerite, mais aussi elle a fait bien du mal! Dieu

lui pardonne comme je lui pardonne! » On ignore si Rebours était catholique. La terre dont elle portait le nom est située sur les confins des départements de la Drôme et de l'Isère. L. L—R.

Brantome, *Discours sur la reine Marguerite*. — Marguerite de Valois, *Mémoires*, p. 162 et 176. — Le Laboureur, *Additions aux Mémoires de Castelnau*, t. I, p. 329. — *Mémoires du duc de Nevers*, t. I, p. 82. — De Thou, *Hist.*, t. IV, liv. 85, p. 163.

REBOURS (*Charles* LE), contrôleur général des postes, mort en 1776, avait d'abord enseigné la langue latine comme professeur adjoint à l'École militaire. Il est auteur d'*Observations sur les manuscrits de Dumarsais, avec quelques réflexions sur l'éducation* (Paris, 1760, in-12), et il a dirigé *La Gazette du commerce*, commencée en 1765.

Sa femme, *Marie-Angélique* ANEL, morte le 5 août 1821, à L'Arche, près du Mans, dans sa quatre-vingt-dixième année, est connue par un petit traité, intitulé : *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants* (Paris, 1767, in-12), imprimé en 1799 pour la cinquième fois, et traduit en allemand et en danois.

Quérard, *La France littéraire*.

REBUFFI (*Jacques*), jurisconsulte français, né à Montpellier, où il est mort, le 21 mars 1428. Docteur ès lois et avocat du roi dans la sénéchaussée de Beaucaire, il remplit également les fonctions de juge du palais en sa ville natale, où il occupa pendant plus de quarante ans la chaire de droit qu'avait fondée Placentin. Ses ouvrages consistent en *Commentaires sur les trois livres du Code*.

REBUFFI (*Pierre*), jurisconsulte, arrière-petit-neveu du précédent, né en 1487, à Baillargues, près Montpellier, mort à Paris, le 2 novembre 1557. Il fit de bonnes études à Montpellier, y devint professeur, et acquit bientôt une grande réputation comme jurisconsulte. Appelé d'abord à Toulouse, il alla ensuite enseigner à Cahors, passa cinq ans après à Bourges, et enfin fut attiré par François Ier à Paris pour professer le droit canon. Sa renommée s'étendit encore, et le pape Paul III voulut le faire auditeur de rote. François Ier, de son côté, lui offrit plusieurs places importantes dans la magistrature; mais Rebuffi préféra le repos et l'étude de son cabinet aux soucis des affaires publiques. Excellent jurisconsulte, il n'obtint pas de succès au barreau comme orateur, et finit par recevoir la prêtrise en 1547, à l'âge de soixante ans. Les langues grecque, hébraïque et latine lui étaient également familières; mais son style se ressent encore de l'ancienne barbarie. Les matières bénéficiales furent principalement l'objet de ses travaux; toutefois, Dumoulin n'en parle pas avec beaucoup d'estime. On a de lui : *Bulla Cœnæ Domini Pauli III, cum elucidationibus*; Paris, 1537, in-8°; — *De scholasticorum bibliopolarum atque cæterorum universitatum omnium ministrorum juratorumque privilegiis*; Paris, 1540, in-8° : document curieux sur les mœurs des écoliers en droit au seizième siècle. Ces priviléges, au nombre de cent-quatre-vingt, embrassent la vie universitaire dans tous ses détails : habitation, costumes, repas, juridiction, études, divertissements, etc. Rebuffi traite plusieurs questions fort singulières, et la naïveté parfois un peu crue du vieux jurisconsulte ne peut pas toujours se passer de la forme latine dont il les enveloppe; — *In titulum Digesti De verborum significatione Commentaria*; Lyon, 1586, in-fol.; — *Commentaria ad ordinationes regias*; Lyon, 1613, in-fol.; — *Explicatio ad IV primos Pandectarum libros*; Lyon, 1589, in-fol.; — *Praxis beneficiorum*; Paris, 1664, in-fol. On a recueilli ses ouvrages à Lyon, 1586, 5 vol. in-fol. F.

Vie de Rebuffi, à la tête de la 2e édition de son Commentaire *De verborum significatione*. — D'Aigrefeuille, *Hist. de Montpellier*. — Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes*. — Fisquet, *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*.

RÉCAMIER (*Joseph-Claude-Anthelme*), médecin français, né à Cressin, commune de Rochefort, près Belley (Ain), le 6 novembre 1774, mort à Paris, dans la nuit du 28 au 29 juin 1852. Fils d'un notaire et petit-fils du docteur Grossi, premier médecin de Victor-Amédée et de Charles-Emmanuel, rois de Sardaigne, il reçut les premiers éléments de son oncle paternel, curé de Villebois, et fut ensuite envoyé au collége des Joséphistes à Belley, où Richerand étudiait aussi. Rentré dans sa famille en 1792, et se décidant pour l'art de guérir, il commença ses premières études médicales à l'hôpital de Belley, et fréquenta ensuite celui de Bourg, qui parmi ses élèves comptait alors Xavier Bichat. Atteint bientôt par la réquisition, Récamier se fit attacher à l'armée des Alpes comme chirurgien auxiliaire de troisième classe, et après avoir assisté avec sa division au siége de Lyon, il alla prendre du service dans la marine militaire, à Toulon. Par la voie du concours, il fut nommé premier aide major à bord du *Ça ira*, vaisseau de quatre-vingts canons, et fit, non sans quelque danger, les campagnes de la Méditerranée. De retour dans sa famille en juillet 1796, il y passa une année, et vint ensuite suivre les cours de l'École de santé de Paris. Inscrit comme élève en novembre 1797, il remportait deux prix en 1799, et le 9 décembre de cette année soutenait avec succès sa thèse de docteur. Il fut ensuite successivement médecin suppléant (3 février 1800), et médecin ordinaire à l'hôtel-Dieu (10 décembre 1806), poste qu'il a occupé pendant quarante années jusqu'au 1er janvier 1846, époque où il prit sa retraite, avec le titre de médecin honoraire. Membre de l'Académie de médecine à sa création (20 décembre 1820), Récamier se mit en septembre 1821 sur les rangs pour la chaire de clinique médicale laissée vacante par la mort de Corvisart; mais Fouquier l'ayant obtenue par permutation, Récamier maintint sa candidature pour la chaire de clinique de l'hôpital de perfectionnement, qu'occupait Fouquier, et, malgré de nombreux compétiteurs, il y fut nommé après avoir

été présenté en première ligne par la faculté. Successeur de Laënnec, comme professeur au Collége de France (mars 1827), il reste à peine quelques traces de l'enseignement qu'il y fit de 1827 à 1830. Sauf quelques lignes perdues dans les notes de son *Traité du cancer*, il n'a rien écrit à ce sujet, et ces quelques lignes ne peuvent donner qu'un faible aperçu du programme de ses leçons, et seulement en ce qui concerne les fonctions des sens dans leurs rapports avec l'entendement humain. La révolution de 1830 mit fin au double professorat de Récamier, qui fut déclaré démissionnaire par refus de serment. Mais, comme praticien, il ne perdit rien à ce changement de fortune. Il conserva, augmenta même la célébrité qu'il s'était acquise dans l'enseignement officiel, et dès lors, n'étant plus retenu par les devoirs du professorat, il put se livrer plus que jamais à ses sentiments de profonde charité chrétienne et d'inépuisable bienfaisance. Il mourut d'une apoplexie pulmonaire, ayant conservé toute la plénitude de ses facultés. On a de Récamier : *Essai sur les hémorrhoïdes*, thèse; Paris, an VIII, in-8°; — *Recherches sur le traitement du cancer par la compression méthodique, simple ou combinée, et sur l'histoire générale de la même maladie;* Paris et Montpellier, 1829, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur le traitement du choléra-morbus ;* Paris, 1832, 1849, in-8°. Il a aussi inséré quelques *Mémoires* dans la *Revue médicale*, et dans les *Bulletins de l'Académie de médecine.* F—T.

Dubois d'Amiens, *Éloge de Récamier*, dans les *Mémoires de l'Acad. imp. de médecine*. 1856, t. XX. — *Gazette des hôpitaux*, 1852. — *Gazette médicale*, 1852. — Séchaile, *Les médecins de Paris*.

RÉCAMIER (*Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde* BERNARD, dame), née à Lyon, le 4 décembre 1777, morte à Paris, le 11 mai 1849. Son père, banquier à Lyon, était ainsi que sa mère remarquable par l'agrément et la beauté de l'extérieur. Ils vinrent s'établir à Paris, en 1784, sous le ministère de M. de Calonne, qui confia à Bernard des fonctions importantes dans l'administration des postes. L'enfant resta à Villefranche, entre les mains d'une sœur de sa mère, qui la mit en pension, quelques mois après, à Lyon, au couvent de la Déserte, où une autre de ses tantes avait pris le voile. Le doux et profond souvenir que Mme Récamier garda de ce séjour de sa première enfance a laissé trace dans l'un des trop rares fragments échappés à la destruction de ses papiers, qui à sa mort furent brûlés d'après ses ordres. Quand la jeune Juliette fut appelée par ses parents à Paris, ils habitaient rue des Saints-Pères, n° 13, un hôtel où affluait une société nombreuse, choisie, composée principalement d'hommes de lettres et de financiers. La beauté naissante de Juliette la fit bientôt rechercher par un grand nombre de prétendants. Sa mère lui laissa toute liberté, et ce fut de son plein gré qu'elle épousa, à peine âgée de quinze ans, un riche banquier, M. Jacques Récamier, qui n'en avait pas moins de quarante-deux (24 avril 1793). « Ce lien, s'il faut en croire l'auteur des *Souvenirs et Correspondance* tirés des papiers de Mme Récamier, ne fut jamais qu'apparent;... M. Récamier n'eut jamais que des rapports paternels avec sa femme;.. il ne traita jamais la jeune et innocente enfant qui portait son nom que comme une fille dont la beauté charmait ses yeux et dont la célébrité flattait sa vanité. » Cette beauté, en effet, était éclatante, d'un charme souverain, et soulevait chaque fois que la jeune femme paraissait en public une admiration enthousiaste. Voici le portrait qu'en trace l'auteur que nous venons de citer : « Une taille souple et élégante, des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants quoiqu'un peu minces, des cheveux châtains naturellement bouclés, le nez délicat et régulier mais bien français, un éclat de teint incomparable, qui éclipsait tout, une physionomie pleine de candeur et parfois de malice, et que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante, quelque chose d'indolent et de fier, la tête la mieux attachée. C'était bien d'elle qu'on eût eu le droit de dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne : que sa démarche était celle d'une déesse sur les nues. Telle était Mme Récamier à dix-huit ans. » La grâce en elle rehaussait encore la beauté, et madame de Staël a immortalisé dans *Corinne* le souvenir de cette danse du châle, dont tout le charme tenait à l'attrait de celle qui l'inventa. Cet fut vers cette époque (1798) que ces deux femmes se rencontrèrent, à l'occasion de l'achat fait par M. Récamier de l'hôtel Necker, et dès la première entrevue elles se prirent l'une pour l'autre d'une sympathie qui devint bientôt l'amitié la plus tendre. Une autre affection non moins profonde date du même temps. Adrien et Matthieu de Montmorency, rentrés en France avec une partie de l'émigration (1800), vouèrent à Juliette un culte qui ne finit qu'avec leur vie. Le second de ces deux cousins germains, homme du caractère le plus noble et de l'esprit le plus aimable, resta jusqu'à sa mort le conseiller prudent, l'ami dévoué de madame Récamier. Et ce n'étaient pas là les seuls attachements qu'elle inspirait. Lucien Bonaparte, le frère du premier consul, conçut pour elle une passion malheureuse, qu'il exprima dans ses lettres qu'on a conservées, avec une véhémence déclamatoire, mais sincère. Madame Récamier accueillit sa poursuite obstinée avec cette malicieuse indifférence qui était sa meilleure sauvegarde. Elle se tint d'ailleurs à l'écart de la société corrompue du Directoire, dont la grossièreté répugnait à ses goûts délicats. Mais elle n'en était pas moins liée d'ailleurs avec la plupart des hommes éminents d'alors, et notamment avec Bernadotte, le futur roi de Suède, et avec le général Moreau, à qui elle témoigna cou-

rageusement sa sympathie lors des poursuites dirigées contre lui. Ces relations avec des émigrés et des personnages hostiles au gouvernement, les preuves d'attachement qu'elle prodiguait à Mme de Staël, récemment exilée, donnaient à sa conduite une apparence d'opposition, que confirma son refus d'accepter la place de dame du palais de l'impératrice qui lui était offerte par l'entremise de Fouché (1803). Mais le prestige qui l'entourait était tellement incontesté, tellement irrésistible, que les personnages officiels, les ministres eux-mêmes, briguaient l'honneur d'être admis dans les salons de l'élégant hôtel de la rue du Mont-Blanc, et Napoléon, jaloux de tous les genres d'influence et de gloire, demandait un jour avec humeur si le conseil des ministres se tenait chez madame Récamier. La ruine subite de son mari vint mettre fin à l'opulence dont elle faisait un noble usage, et ne fit que fortifier les amitiés qu'elle avait inspirées. Madame de Staël, qui avait répondu à la fatale nouvelle par les plus vives condoléances, voulut la recevoir dans sa retraite de Coppet, et ce fut là que madame Récamier rencontra l'homme à qui elle inspira la seule passion qu'elle semble avoir partagée. Neveu du grand Frédéric, le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille de Saalfeld (octobre 1806), où son frère aîné, le prince Louis, avait été tué, réunissait en lui tous les traits d'un héros de roman : beauté, esprit, courage, caractère chevaleresque. Soutenu par madame de Staël, dont le cœur et l'imagination s'intéressaient également au succès de son amour, le prince obtint de madame Récamier qu'elle adressât à son mari une demande de divorce. La réponse touchante et résignée de celui qu'elle allait abandonner aux jours des revers après avoir partagé sa prospérité, la crainte des jugements du monde, et surtout sans doute le sentiment confus que sa passion ne répondait pas pleinement à celle de son amant, décidèrent Juliette à ajourner l'exécution d'un projet qu'elle nourrit encore pendant plusieurs années. Elle partit de Coppet précipitamment, mais resta en correspondance avec le prince. Elle manqua un rendez-vous qu'il lui avait donné à Schaffouse (1811); mais on voit par les lettres qu'il lui adressait pendant sa campagne de France (1814) que le prince n'avait pas perdu tout espoir de la fléchir. Il ne la revit pourtant qu'en 1818, et plus tard, dans un dernier voyage à Paris (1825). Ce fut alors qu'il commanda à Gérard le célèbre tableau de *Corinne* au cap Misène, qu'il garda jusqu'à sa mort (1845) dans la galerie de son palais, à Berlin, mais qu'il légua par testament à celle dont le souvenir lui était resté cher et sacré.

Pendant les quelques années qui suivirent son retour à Paris jusqu'à son départ pour l'Italie, Mme Récamier, inviolablement attachée à la fortune de son illustre amie, finit par en partager la disgrâce. Afin de lui prouver toute sa tendresse, elle n'hésita pas, malgré les avertissements qu'elle avait reçus, à retourner à Coppet, d'où Mme de Staël depuis l'année précédente avait ordre de ne pas s'éloigner. Cette mesure de rigueur avait accompagné la saisie et la mise au pilon de son livre intitulé : *De l'Allemagne*, qui, imprimé en Angleterre, trois ans plus tard, ne put paraître en France que sous la restauration. Quelques jours après (8 septembre 1811) Mme Récamier recevait elle-même communication d'un ordre d'exil qui lui interdisait d'approcher à plus de quarante lieues de la capitale. Après un séjour de huit mois à Châlon-sur-Saône, elle vint résider à Lyon, auprès de la famille de son mari, et y rencontra deux femmes de haut rang en disgrâce comme elle, la duchesse de Luynes et la duchesse de Chevreuse. C'est là aussi qu'elle connut son compatriote Ballanche, qui lui voua dès l'abord l'admiration la plus naïve et le plus pur attachement, et qui devait devenir avec Chateaubriand l'hôte le plus assidu de l'Abbaye-aux-Bois. Bientôt après, elle partit pour l'Italie; mal venue à Rome des autorités françaises, qui ne voyaient en elle que l'exilée, elle reçut à Naples l'accueil le plus empressé de Murat et de sa femme, la princesse Caroline, qui n'avait pas oublié leurs anciennes relations. Murat la prit pour confidente lorsqu'il sacrifia aux intérêts de sa couronne les devoirs qui l'attachaient à la destinée de l'empire. « Vous êtes Français; vous devez rester fidèle à la France », lui répondit l'exilée. » — « Je suis donc un traître ! » s'écria avec désespoir le roi, qui, ouvrant violemment la fenêtre, lui montra la flotte anglaise entrant à pleines voiles dans la baie de Naples.

Rentrée en France avec la restauration, Mme Récamier resta fidèle à ses nobles sentiments de patriotisme. Le duc de Wellington, qui avait tenu à honneur de lui être présenté, s'étant oublié, dans l'ivresse de la victoire de Waterloo, jusqu'à lui dire d'un ton de jactance insolente, en parlant de l'empereur : « Oh ! je l'ai bien battu », elle n'hésita pas à lui fermer sa porte. Malheureusement elle exerça vers le même temps sur la destinée d'un homme éminent, Benjamin Constant, une influence fâcheuse et qu'elle-même s'est reprochée. Sa liaison avec Mme de Staël l'avait mise depuis longtemps en relation avec Benjamin Constant, et il existait entre eux une certaine conformité de sentiments quant à l'aversion pour le régime impérial et en faveur de celui qui l'avait remplacé. Le débarquement de Napoléon souleva la colère et l'effroi de ceux qui pensaient ainsi. Benjamin Constant n'était que trop disposé à manifester hautement ses impressions. Mais il paraît que madame Récamier usa de toute sa séduction pour le pousser à des résolutions extrêmes, et le détermina à publier dans le *Journal des Débats* du 19 mars 1815 le fameux article où il prenait l'engagement solennel de résister au rétablissement de Napoléon Ier revenant de l'île d'Elbe; engagement que sa conduite pendant les Cent jours allait si sin-

gulièrement démentir. « Les lettres qu'il écrivit alors à Mme Récamier, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*, serviront à l'étude sérieuse du cœur humain, au moins de la tête humaine. On y voit tout ce que peut faire d'une passion un esprit ironique et romanesque, sérieux et poétique. »

Mme Récamier avait retrouvé à Paris la plus enthousiaste et la plus illustre de ses amies, Mme de Staël; mais elle eut bientôt la douleur de la perdre (1817). C'est à ce lit de mort qu'elle rencontra Chateaubriand, qui allait avoir sur la dernière moitié de sa vie la même influence que l'auteur de *Delphine* avait eue sur la première. Ce ne fut toutefois qu'en 1818, au retour d'un voyage à Aix-la-Chapelle, où elle avait revu le prince Auguste de Prusse, que ses relations avec Chateaubriand devinrent régulières et quotidiennes. L'admission du nouveau venu dans le cercle de la plus étroite intimité ne pouvait qu'exciter la jalousie et les inquiétudes légitimes des deux amis qui étaient seuls jusque-là en possession de toute sa confiance : Ballanche et Matthieu de Montmorency. Ils redoutaient pour son repos et son bonheur le contact de ce caractère orageux, de cette personnalité despotique. Si leurs prévisions ne furent guère trompées, il faut dire que Mme Récamier ne fit que subir l'attrait qui entraînait irrésistiblement cette nature faible et timide vers les âmes puissantes et fascinatrices qu'elle rencontrait.

Quand un dernier revers de fortune eut forcé cette femme, déjà si éprouvée, à chercher un refuge dans le modeste appartement qu'elle occupa jusqu'à sa mort à l'*Abbaye-aux-Bois*, sa destinée devint inséparable de celle de Chateaubriand. C'est dans leurs relations, souvent interrompues par l'absence, mais entretenues par une correspondance active, que fut désormais l'intérêt le plus sérieux de sa vie. Elle garda d'ailleurs jusqu'à la fin l'espèce de souveraineté dont l'opinion et son mérite personnel l'avaient investie. Le salon de l'*Albaye-aux-Bois*, est resté le plus célèbre de tous ceux de la même époque. La cécité dont Mme Récamier fut atteinte dans les dernières années ne changea rien à ses habitudes. Elle avait perdu depuis 1826 le plus ancien de ses amis, Matthieu de Montmorency, et elle ne survécut que de quelques mois aux deux autres, Ballanche et Chateaubriand. Elle succomba à une attaque foudroyante de la maladie qu'elle redoutait le plus : le choléra. M. Récamier était mort dès 1830; mais elle refusa d'épouser Chateaubriand, quand il devint veuf en 1846.

Mme Récamier a été diversement jugée, et parfois avec une sévérité excessive. En dehors de l'incontestable prestige de la grâce et de la beauté, elle eut à un rare degré deux qualités éminentes, quoique passives, la douceur et la bonté. Elle resta fidèle à ses amitiés, en dépit de la proscription, et ne recula pas devant la contagion du malheur. Sa timidité naturelle ne l'empêcha jamais de n'épargner ni son crédit ni ses démarches dès qu'il s'agissait de quelque grand service à rendre, de quelque infortune à secourir. Proscrite elle-même, elle ne craint pas d'intercéder auprès du préfet de Rome pour obtenir la grâce d'un pêcheur d'Albano qui allait être fusillé, et si elle échoue cette fois, elle est plus heureuse, quelques mois plus tard, auprès de la reine de Naples, dans une circonstance analogue. Sous la restauration, elle sauve la vie de deux condamnés pour complot politique. Jamais les indifférents n'eurent en vain recours à son obligeance ni ses amis à son dévouement. Quant à l'influence sociale qu'elle a pu exercer autour d'elle, elle n'a pas toujours été sans doute aussi pure ni aussi bienfaisante. Elle a favorisé l'esprit de coterie politique et littéraire. Mais il serait injuste de rendre une femme responsable des travers ou des défauts du groupe d'esprits éminents qui se rassemblaient à son foyer. Le nom de l'*Abbaye-aux-Bois* n'en mérite pas moins de rester, comme une date mémorable, dans les annales de la société polie en France, au même titre que l'hôtel de Rambouillet, la petite cour de Sceaux, le salon de Mme du Deffand. E. CRÉPET.

Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier, 2 vol. in-8°. — M. Lévy, 1859. — Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. VIII, IX, X.

RECANATI (*Giambattista*), littérateur italien, né à Venise, où il est mort, en 1735. Il appartenait à l'une des familles patriciennes de Venise, et il consacra sa vie et sa fortune à la culture des lettres. Outre la tragédie de *Demodia*, il a publié l'*Historia florentina* de Poggio (Venise, 1715, in-4°), qu'il a accompagnée de notes et d'une vie de l'auteur; et des *Osservazioni critiche* (ibid., 1722, in-8°), sur le recueil intitulé *Poggiana* du P. Lenfant. Il légua les plus beaux livres de sa riche collection à la bibliothèque de Saint-Marc.

Hirsching, *Litt. Handbuch*.

RECCHI (*Nardo-Antonio*), botaniste italien, né à Montecorvo (roy. de Naples), dans les premières années du seizième siècle. Il fut médecin de Philippe II et archiâtre général du royaume de Naples. Ces titres, auxquels se borne tout ce qu'on sait de sa vie, sont ceux qui lui ont été donnés à la tête du *Rerum medicinalium Novæ Hispaniæ thesaurus* (Rome, 1651, 2 tom., in-fol.). Se trouvant en Espagne, il reçut de Philippe II l'ordre d'examiner les nombreux matériaux que le docteur Hernandez avait rapportés du Mexique, et d'en extraire, par un résumé, ce qui intéressait la médecine. Ce travail terminé, il repassa en Italie, et mourut avant d'avoir pu le mettre au jour. Le manuscrit fut acquis dans la suite par le prince Federigo Cesi, et remis à l'Académie des Lincei, qu'il venait de fonder; l'édition des Lincei, augmentée des notes ou descriptions de Jean Terentius, Jean Faber, Fabio Colonna et Cesi, parut un siècle environ

après la mort de l'auteur; c'est celle qui est citée plus haut. Mais bien avant qu'ils l'eussent achevée, une copie du manuscrit de Recchi était parvenue à Mexico et avait été traduite en espagnol par le P. Francisco Ximenez sous ce titre : *De la naturaleza y virtudes de las arboles, plantas y animales de la Nueva-España, que se aprovecha la medecina* (Mexico, 1615, in-4°, fig.). Des deux volumes de la compilation publiée en Italie, le premier seul appartient à Recchi; il est divisé en dix livres, et les quatre cent douze plantes décrites sont rangées d'après Dioscoride et suivant leurs propriétés médicinales. L'abrégé du médecin italien a été reproduit dans l'édition générale des *Œuvres d'Hernandez* (Madrid, 1793, 3 vol. in-fol.), entreprise par Ortega, qui lui a reproché, avec beaucoup d'injustice, d'avoir voulu s'approprier les travaux de son compatriote.

Manget, *Biblioth. medica*. — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles*.

RECCO (*Giuseppe*), publiciste italien, né le 21 mai 1743, à Ripatransone (États de l'Église), mort en août 1801, à Castel-Madama, près Tivoli. Il était fils du comte Giovanni Recco et neveu de Luca-Niccolo Recco, évêque de sa ville natale. Élevé sous les yeux de ce dernier, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa la plus grande partie de sa vie à Rome. On a de lui : *Dell'esistenza di una giurisdizione nella chiesa cattolica stabilita nell' autorità del pontefice*; Rome, 1791, in-8°; — *Delle due podestà, spirituale e temporale*; ibid., 1793, in-8°; — *Discorso intorno all' occultazione delle monete nello Stato pontificio*; ibid., 1795, in-8°; — *Analisi e confutazione dei* Diritti dell' uomo *di N. Spedalieri*: la mort de l'auteur fit suspendre l'impression de cet ouvrage, et elle ne fut pas reprise.

Son frère, *Filippo* Recco, alla s'établir à Naples, où il publia une *Raccolta di Romanzi*, collection périodique, et mourut dans sa patrie, à Ripatransone, en 1826.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

RECEVEUR (*François-Joseph-Xavier*), prêtre et historien français, né le 30 avril 1800, à Longeville (Doubs), où il est mort, le 7 mai 1854. A peine eut-il reçu les ordres, qu'il fut appelé à Paris (octobre 1824) pour remplir les fonctions de sous-chef au cabinet du ministère des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. De juin 1828 à juin 1829 il fut chef de bureau du secrétariat au même ministère. Chargé ensuite du cours de dogme à la faculté de théologie de Paris (1er mai 1831), il devint professeur titulaire de morale (1er mars 1841) et doyen de la faculté (6 décembre 1850); il s'était depuis peu de temps démis de ces dernières fonctions quand il mourut, dans son pays natal. Les emplois divers qu'il occupa lui permirent de consacrer ses loisirs à quelques travaux importants. On a de lui : *Recherches philosophiques sur le fondement de la certitude*; Paris, 1821, in-12; — *Accord de la foi avec la raison, ou Exposition des principes sur lesquels repose la foi catholique*; Paris, 1830, 1833, in-12; — *Essai sur la nature de l'âme, sur l'origine des idées et le fondement de la certitude*; Paris, 1834, in-8°; — *Tractatus theologicus de justitia et contractibus*; Paris, 1835, in-12; — *Introduction à la théologie*; Besançon, 1839, in-8o; — *Histoire de l'Église depuis son établissement jusqu'au pontificat de Grégoire XVI*; Paris, 1840-1847, 8 vol. in-8o. Comme éditeur, l'abbé Receveur a donné une nouvelle édition de la *Théologie dogmatique et morale* de Bailly (1830) et une autre de la *Théologie morale* de Liguori, à laquelle il a ajouté des notes (1833). Collaborateur de la *Nouvelle Biographie générale*, il est mort peu après y avoir donné les articles *Saint Cyprien* et *Saint Cyrille*. F.

Docum. partic.

RECHAC (*Jean* Giffre de), en religion *Jean de Sainte-Marie*, dominicain français, né à Quillebeuf, le 25 août 1604, mort à Saint-Symphorien en Forez, le 9 avril 1660. Il prit l'habit religieux et professa le grec et l'hébreu à Paris, puis à Bordeaux. Il passa en Orient comme missionnaire apostolique, visita l'île de Chio et Constantinople. De retour à Paris vers la fin de 1631, il devint en 1637 prieur du couvent des Dominicains de Rouen, et se livra avec succès à la prédication. Envoyé de nouveau à Bordeaux en 1640, il recueillit de nombreux matériaux pour écrire l'histoire de son ordre, et lorsqu'en 1656 les religieux de Saint-Dominique fondèrent plusieurs maisons en France, il fut chargé de l'érection de divers noviciats. On a de lui : *Les vrais exercices et solides pratiques de la vie spirituelle et religieuse*; Rouen, 1638, 1640, 4 vol. in-12; — *Vie de saint Hyacinthe*; Paris, 1643, in-12; — *Les Vies de trois bienheureux de Bretagne, Yves Mahieuc, évêque de Rennes, Alain de la Roche, Pierre Quintin*; 1645, in-12; — *Vie de Renaud de Saint-Gilles, doyen de Saint-Agnan d'Orléans* (mort en 1220); Paris, 1646, in-12; — *Vie de saint Dominique, avec la fondation de tous les couvents des Frères prêcheurs de l'un et de l'autre sexe en France et dans les Pays-Bas*; Paris, 1647, in-4°; — *Les Vies et actions mémorables des saintes et bienheureuses de l'ordre des Frères prêcheurs*; Paris, 1635, 2 vol. in-4o; — un grand nombre d'autres ouvrages imprimés ou manuscrits, entre autres *Prophéties de Nostradamus expliquées* (Paris, 1656, in-12), publiées sans nom d'auteur.

Échard et Quetif, *Script. ord. Prædicatorum*.

RECHBERG, ancienne famille allemande, qui joint à son nom celui de *Rothenlœwen*, eut pour fondateur Ulrich, revêtu, en 1163, de la dignité de maréchal dans le duché de Souabe. Dès 1227 ses descendants étaient en possession du château

ıenstaufen. L'empereur Rodolphe II les ›n 1609, au rang de comtes de l'Empire. ızième siècle, cette famille se divisait en anches, savoir : *Rechberg sur les mon-* (Rechberg auf den Bergen), et *Rechberg s montagnes* (Rechberg unter den Ber- elte dernière s'éteignit en 1413. La pro- e subdivisa ensuite en Hohenrechberg, en eck, en Donzdorf et en Weissenstein, ranche subsistant encore, et possédant 'hui dans le Wurtemberg le comté de echberg, et en Bavière la seigneurie de nsen. Nous citerons de la maison de rg les personnages suivants :

BERG (*Louis*, comte DE), né le 18 sep- 1766, mort le 10 mars 1849. Il se trouva rès de Rastadt, et fit partie de la dépu- le l'Empire après la conclusion de la Lunéville. En 1806, il signa, en qualité é de Bavière, la déclaration de Ratis- par laquelle la plupart des princes se ent de l'Empire d'Allemagne. En 1815, onva, comme ministre plénipotentiaire e, au congrès de Vienne. Il coopéra nt aux résolutions du congrès de Carls- l'établissement de la commission de e, et à la procédure rigoureuse em- contre les personnes suspectes en matière e. Le comte Louis de Rechberg obtint sa quelque temps après l'avénement au a roi Louis I[er] de Bavière.

BERG (*Joseph*, comte DE), second frère édent, né le 3 mai 1769, mort le 27 mars l commanda contre la France un corps bavarois dans les campagnes de 1813, 1815, et fut ensuite, jusqu'en 1826, mi- lénipotentiaire de Bavière à Berlin.

BERG (*Charles*, comte DE), troisième s précédents, né le 2 février 1775, mort avier 1847. Conseiller intime et grand de la cour bavaroise, il se fit connaître s ouvrages écrits en français : *Les peu- la Russie* (Paris, 1811-13, 2 vol. in- *œurs et coutumes des peuples* (ibid., , 2 vol. in-4°), et *Voyage pittoresque sie* (ibid., 1832, in-fol.). Le texte de ces s a été revu par Depping; ils sont ac- nés de fort belles planches.

BERG (*Albert*, comte DE), fils aîné de né le 7 décembre 1803. Il succéda par à son père, en 1842, comme possesseur neuries de Ramsberg, de Donzdorf, etc., royaume de Wurtemberg, et de Mickhau- avière. Portant le titre de « haut et puis- gneur », il est tout à la fois membre héré- le la première chambre wurtembergeoise iller à vie du royaume de Bavière.

frère, *Jean-Bernard*, est né le 17 juillet onseiller intime d'Autriche, il fut nommé, in 1851, internonce à Constantinople. on rappel, on l'adjoignit, en 1853, pour res civiles du royaume lombard-vénitien, au feld-maréchal Radetzky. Depuis le mois d'oc- tobre 1855, il est ministre plénipotentiaire d'Au- triche près la confédération germanique et pré- sident de la diète fédérale de Francfort. H. W.

Conversations-Lexicon.

RÉCHIAIRE ou RICIAIRE, roi des Suèves, mis à mort en décembre 456. Fils de Réchila, il embrassa la foi chrétienne avec son père, auquel il succéda en août 448. Il continua avec succès la guerre contre les Romains, ravagea la Gasco- gne, et prit Saragosse; mais les Romains ayant appelé à leur aide Théodoric II, roi des Visigoths, et Gondioc ou Gondéric, roi des Bourguignons et maître de la milice des Marches romaines, Réchiaire fut vaincu, le 6 octobre 456, dans une grande bataille, blessé et fait prisonnier par Gon- dioc. Livré à Théodoric, ce monarque le fit mettre à mort quelque temps après.

Idace, Chronicon. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Tillemont, *Mém.*, etc., t. VI.

RÉCHILA, roi des Suèves, mort en août 448. Il était fils d'Herméneric, qui amena les Suèves en Espagne vers 408 et y fonda une monarchie. Réchila eut part à tous les faits de son père, dont la longue vie ne fut qu'une longue guerre contre les Romains et les Goths. Herméneric, arrivé à un grand âge, associa son fils à sa couronne, en 438. Réchila régna seul en 441. Il continua les entreprises de son père; il défit le patrice Andevotius, enleva aux Romains la Lusitanie, la Bétique, Mérida, Toletum, Car- thago-nova, et fixa sa résidence à Romula-Julia (aujourd'hui Séville). C'est, selon Isidore de Séville, le premier roi des Suèves qui ait em- brassé la foi chrétienne; d'autres historiens ré- clament cet avantage pour son fils Réchiaire, qui lui succéda en 448. A. DE L.

Idace, Chronicon. — Isidore de Séville, *Chronicon Suevorum*, etc. — Mariana, *Hist. Hispan.*, t. I[er].

RECKE (*Elisabeth-Charlotte-Constance* DE MEDEM, dame DE), femme de lettres allemande, née le 20 mai 1754, au château de Schoenbourg, en Courlande, morte à Dresde, le 13 avril 1833. Son père, Frédéric de Medem, était comte de l'Empire. A peine âgée de deux ans elle perdit sa mère, fille d'un staroste, nommé de Korff, et fut alors confiée aux soins de son aïeule ma- ternelle. Des intérêts de famille engagèrent, en 1771, sa belle-mère à l'unir au baron de Recke; ce mariage fut malheureux : six ans après, le divorce fut prononcé, et depuis lors elle n'est guère connue que sous le nom d'*Elisa*. Elle se retira à Mittau, où elle se consacra presque entièrement à l'éducation de sa fille unique, qu'elle perdit en 1777. Cette perte lui fut extrê- mement sensible, et la plongea dans les études du surnaturel, qui la mirent, en 1779, en rap- port avec Cagliostro. Elle parvint à croire à la possibilité d'un commerce immédiat avec les morts qu'elle avait chéris de leur vivant. En 1784, elle séjourna pendant quelque temps à Carlsbad. Là elle fit la connaissance de Struensee, de Spal- ding, de Nicolai, de Buerger, des deux Stol-

berg, etc., dont les entretiens jetèrent quelque jour sur le cercle de ses idées mystiques. Mais ce fut surtout Bode, qu'elle rencontra à Weimar, qui lui donna les éclaircissements les plus complets sur Cagliostro. Bientôt après, elle se mit à écrire son livre intitulé : *Der entlarvte Cagliostro* (Cagliostro démasqué); Berlin, 1787. Précédé d'une préface de Nicolaï, ce livre fut traduit en russe par ordre de l'impératrice Catherine. Sur l'invitation de cette souveraine, Élisa se rendit, en 1795, à Saint-Pétersbourg, où elle fut gratifiée de l'usufruit de la terre de Pfalzgrave en Courlande. Mais sa santé, languissante depuis qu'une chute de voiture avait mis sa vie en danger, la força, en 1796, à se retirer dans un climat plus doux. Elle vécut d'abord à Dresde, ensuite à Berlin, puis de 1804 à 1806 en Italie. Le poëte Tiedge l'accompagna dans ce voyage, et resta depuis lors avec elle jusqu'à la fin de ses jours. Depuis 1818 elle s'était définitivement fixée à Dresde, où elle s'entoura d'un cercle d'amis choisis. Elle passait souvent une partie de l'été à Lœbichau, où s'était retirée sa sœur, la duchesse douairière Anne-Charlotte-Dorothée de Courlande. Outre le livre cité, on a d'Élisa de Recke : *Gebete und Lieder* (Prières et Cantiques), publ. par Hiller; Leipzig, 1783; 3e édit., 1815; — *Etwas ueber den Oberhofprediger Stark in Darmstadt* (Un mot sur M. Stark, premier prédicateur de la cour de Darmstadt); Berlin, 1788; — *Leben Neander's* (Vie de Néander); ibid., 1804; — *Gedichte* (Poésies), publ. par Tiedge; Halle, 1806; — *Reise nach Italien* (Voyage en Italie); Leipzig, 1815, 4 vol.; — *Gebete und religiœse Betrachtungen* (Prières et Méditations religieuses); Berlin, 1826. Tiedge publia en 1823, à Leipzig, un recueil des Cantiques, Prières et Méditations religieuses d'Élisa de Recke. H. W.

Blicke in Tiedge's und Elisa's Leben, von Eberhard; Berlin, 1844. — *Conversations-Lexikon.*

RECLAM (*Frédéric*), peintre et graveur allemand, né en 1734, à Magdebourg, mort en 1774, à Berlin. Il descendait d'une famille de réfugiés protestants français. Après avoir étudié la peinture à Berlin chez Antoine Pesne, il alla se perfectionner à Paris, puis à Rome, où il fut bien accueilli par Winckelmann. De retour à Paris, il peignit un grand nombre de portraits et quelques paysages. Bause, Berger, Chodowiecki et d'autres ont gravé d'après lui. Parmi ses propres gravures, nous citerons : les portraits de Frédéric II et du prince de Prusse; *Vues des environs de Paris* (1755, in-4°), *Paysages italiens* (1765, in-4°), *Vue de Tivoli*, *Ruines romaines*, et *Le Matin et le Soir*, d'après Moucheron et Dubois.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon.*

RECLAM (*Pierre-Christian-Frédéric*), pasteur français, né le 16 mars 1741, à Magdebourg, mort le 22 janvier 1789, à Berlin. Il était fils d'un commerçant. Ayant achevé ses études au collége français de Berlin, il commença à prêcher, d'abord sans trop de succès; « il excellait surtout, disent MM. Haag, à tirer de sa texte des enseignements applicables aux dispositions morales de son troupeau ». Devenu pasteur en 1767, il remplit gratuitement la chaire de théologie au séminaire français de Berlin. On a de lui : *Sermons*; Berlin, 1782, in-8°; un autre recueil de *Sermons* a paru en 1790, 2 vol. in-8°; — *Pensées philosophiques sur la religion*; ibid., 1785, in-8°; — *Waldemar, margrave de Brandebourg*; ibid., 1787, in-8°; trad. en allemand par sa femme. Reclam a traduit de l'allemand *Des penchants* (Amsterdam, 17[illegible], in-8°) de Cochius, et il a publié, en collaboration avec J.-P. Ermand, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du roi* (Berlin, 1782-1800, 9 vol. in-8°). Il avait épousé en 1773 Marie-Henriette-Charlotte Stosch, qui a cultivé avec succès la poésie allemande et française; son *Recueil de pièces fugitives* (Berlin, 1777, in-12), est dédié à Bitaubé.

Hirsching, *Handbuch.* — Haag frères, *La France protestante.*

RECOING (*Jean-Baptiste-Antoine*), ingénieur français, né le 4 mai 1770, près de Joigny, mort le 17 avril 1831, à Paris. D'abord oratorien, il fut atteint par la réquisition de 1793, fit deux campagnes et entra à l'École polytechnique (1795). Il passa dans le service des ponts et chaussées, et devint ingénieur ordinaire. Il a publié quelques ouvrages anonymes, entre autres un *Syllabaire dactylologique* (Paris, 18[illegible], in-4°); *Le Sourd-muet entendant par les yeux* (1829, in-4°, pl.), et un *Nouvel essai de sténographie* (1826).

Quérard, *La France litt.*

RECORDE (*Robert*), savant mathématicien anglais, né vers 1500, à Tenby (comté de Pembroke), mort en 1558, à Londres. Il acheva ses études à Oxford, et enseigna publiquement les mathématiques, la rhétorique, la musique et l'anatomie; en 1531 il fut agrégé au collége de Tous les saints (*All souls college*). Comme il voulait faire de l'exercice de la médecine sa profession, il se rendit à Cambridge, et y reçut en 1545 le diplôme de docteur, « grandement honoré, fait observer Wood, de tous ceux qui l'approchèrent pour l'étendue de ses connaissances dans l'art et la science ». Puis, de retour à l'université d'Oxford, il se remit à professer avec beaucoup de succès les mathématiques et les branches qui s'y rattachent. En 1547 on le retrouve à Londres, occupé à écrire un traité de médecine intitulé *The Urinal of physic* (1548, in-4°), et qui eut cinq éditions. Il fut attaché comme médecin à la maison d'Édouard VI et à celle de Marie Tudor, et l'un et l'autre acceptèrent la dédicace de quelques-uns de ses ouvrages. On ignore par quel enchaînement de circonstances un homme si savant et si bien protégé

alla finir misérablement ses jours dans la prison pour dettes de Londres. Le 28 juin 1558 il fit un testament par lequel il légua ses livres et quelques petites sommes d'argent à ses amis et à ses proches. Les ouvrages de Recorde sont tous écrits en forme de dialogues entre le maître et l'élève, et dans le rude anglais de son temps; deux d'entre eux, *The Gate of Knowledge* et *The Treasure of Knowledge*, paraissent complétement perdus, et on ignore même s'ils ont été jamais imprimés; les autres sont : *The Ground of arts, teaching the perfect work and practice of arithmetic, both in whole numbers and fractions*; Londres, 1549, in-8° : il a été non-seulement réimprimé fort souvent, mais corrigé et augmenté par plusieurs autres savants, par le célèbre John Dee d'abord, et par Edward Halton, qui l'édita le dernier, en 1699 : on y voit un singulier mélange de la notation arabe et romaine, bien que la première ne fût pas d'un usage fréquent au seizième siècle; — *The Pathway to Knowledge*; Londres, 1551, 1574, in-4° : court abrégé de géométrie, extrait des *Éléments* d'Euclide; — *The Castle of Knowledge, containing the explication of the sphere both celestial and material, with sundry pleasant proofes and certain new demonstration not written before in any vulgar works*; Londres, 1551, 1596, in-4°, et 1556, in-fol. : cet ouvrage, dédié à Marie Tudor et au cardinal Pole, traite de l'astronomie en général et dès la préface on s'aperçoit que l'auteur n'a pas entièrement renoncé aux pratiques de l'astrologie. Il expose tour à tour les systèmes de Ptolémée et de Kopernic, mais en donnant l'avantage au dernier, ce qu'il n'ose faire toutefois sans hésitation ni réticences; — *The Whetstone of wit, which is the second part of arithmetic*; Londres, 1557, in-4° : dans ce traité sur l'algèbre, alors à peine connue, Recorde a réuni les travaux des savants étrangers, et y a joint ses propres améliorations. On le regarde comme l'inventeur du signe d'égalité ainsi que de la méthode d'extraire une racine carrée de quantités multiples. Pour l'intelligence des résultats généraux qui se rattachent à la notation fondamentale de l'algèbre, il se montre de beaucoup supérieur à ses contemporains, à l'exception de Viète, qui a su employer des moyens plus parfaits d'expression. Sherburne lui attribue encore d'autres écrits, tels que *Cosmographiæ isagoge*, *De arte faciendi horologium* et *De usu globorum*. D'après l'ensemble de ses ouvrages, Recorde paraît avoir possédé des talents aussi réels que variés : il passait pour bon médecin, légiste habile, philologue instruit, et c'était assurément le premier mathématicien de son siècle en Angleterre. Fuller présume qu'il s'était converti à la réforme. P. L—y.

Tanner, Bale et Pits. — Wood, *Athenæ oxon.* — Fuller, *Worthies of England.* — Aikin, *Biograph. memoirs of medicine.* — Hutton, *Dictionary.* — De Morgan, dans le *Companion to the british Almanack for 1837.* — Halliwell, *The Connexion of Wales with an early science in England*; Londres, 1840, in-8°.

RECUPERO (*Giuseppe*), minéralogiste italien, né en 1720, à Catane, où il est mort, le 4 août 1778. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Catane, et reçut une pension du roi de Naples, qui allait lui accorder la chaire d'histoire naturelle dans l'université de sa ville natale lorsque la mort le surprit, à l'âge de cinquante-huit ans. Tout jeune il avait été frappé des phénomènes que présentait l'Etna, et il consacra sa vie entière à les étudier et à les décrire. Il offrit avec beaucoup de zèle et de bienveillance ses conseils et ses services à tous les savants qui parcoururent à cette époque la Sicile, et Brydone, le comte de Borch, Hamilton, le baron de Riesedel, l'abbé de Saint-Non, sont tous d'accord pour vanter son esprit aimable, sa critique judicieuse et ses connaissances étendues. Il était agrégé à différentes compagnies savantes de l'Italie, entre autres à la Société des antiquaires de Londres. Ses écrits, imprimés ou manuscrits, ont été réunis par son neveu, l'abbé Agatino Recupero (Catane, 1815, 2 vol. in-4°); on y retrouve en partie la *Storia naturale e generale dell' Etna*, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux.

RECUPERO (*Alessandro*), numismate, frère du précédent, né vers 1740, à Catane, mort en octobre 1803, à Rome. Parvenu à l'âge de trente ans, il fut obligé, à la suite d'une affaire fâcheuse, de quitter sa ville natale; il prit le nom d'Alessio Motta, sous lequel il fut pendant longtemps désigné, parcourut différentes contrées de l'Europe, et s'établit enfin à Rome. Le reste de sa vie s'écoula entre ses travaux d'archéologie et le soin d'enrichir sa magnifique collection de médailles et de pierres gravées, qui en 1806 fut acquise pour le cabinet du roi de Danemark. Il était en correspondance avec les antiquaires les plus renommés. Parmi ses ouvrages, imprimés à Rome, on distingue : *Vera assium origo*, *Institutio stemmatica*, *Annales familiarum romanarum*, *Vetus Romanorum numerandi modus*, etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI. — *Magasin encyclop.*, 1803.

* **RECURT** (*Adrien-Barnabé-Athanase*), médecin français, né le 9 juin 1797, à Lassalle, canton de Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées). Il étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur, le 21 juillet 1822, et vint peu de temps après exercer dans le faubourg Saint-Antoine à Paris. Dès cette époque il devint l'un des hommes qui figurèrent le plus courageusement dans les luttes politiques de la Restauration et sous le gouvernement de Louis-Philippe. Associé au parti républicain, il fut compromis bien des fois, notamment dans l'affaire du complot d'avril 1834; mais il fut assez heureux pour être acquitté par la cour des pairs, le 22 janvier 1836.

Il acquit des droits à la reconnaissance des citoyens pour le zèle qu'il déploya aux époques où sévit à Paris le fléau du choléra (1832 et 1849). Lié d'amitié avec les principaux rédacteurs du *National*, M. Recurt fut, dès le 24 février 1848, nommé adjoint au maire de Paris. Porté à l'Assemblée constituante (avril 1848) par les départements de la Seine et des Hautes-Pyrénées, il opta pour ce dernier, et le 5 mai il fut élu le premier des vice-présidents de l'Assemblée. Le 11 mai, le gouvernement provisoire l'appela aux fonctions de ministre de l'intérieur, et dès le lendemain M. Recurt rendit un arrêté qui, à partir du 18 mai, faisait cesser les pouvoirs des commissaires-généraux envoyés dans les départements. Sous la présidence du général Cavaignac (28 juin 1848), il devint ministre des travaux publics, et occupa ce ministère jusqu'au 13 octobre; et le 28 du même mois il remplaça M. Trouvé-Chauvel à la préfecture de la Seine. Le 20 décembre il donna sa démission, et terminant ainsi sa carrière d'homme public, il reprit dans le faubourg Saint-Antoine ses fonctions de médecin des pauvres. M. Recurt, qui s'honore d'appartenir au parti démocratique modéré, a, dit-on, formulé dans une sorte de testament ses opinions politiques et économiques.

Sa fille, *Marie-Louise-Victoire*, née à Paris, le 3 mai 1833, a publié quelques articles dans divers journaux et recueils. F.

Moniteur univ., 1848. — *Docum. part.*

REDEN (*Frédéric-Guillaume-Othon-Louis*, baron DE), statisticien allemand, né le 11 février 1804, dans la principauté de Lippe-Detmold, mort à Vienne, le 12 décembre 1857. Après avoir étudié le droit, il entra dans l'administration du royaume de Hanovre; nommé en 1832 député à la première chambre, il devint en 1834, après avoir visité la France et la Suisse, secrétaire général du ministère des finances. Lorsqu'en 1837 la constitution fut illégalement modifiée par le nouveau roi, il donna sa démission, parcourut plusieurs pays de l'Europe, et vint en 1841 se fixer à Berlin, où il fut nommé directeur du chemin de fer de Stettin. Employé depuis 1843 au ministère des affaires étrangères, il fut élu en 1848 membre du parlement de Francfort; il y vota avec la gauche, ce qui le fit suspendre en 1849 de ses fonctions en Prusse. Il vécut depuis à Francfort, puis à Vienne, occupé de travaux de statistique. On a de lui : *Der Getreide-und-Mehlhandel Deutschlands* (Le commerce de céréales et de farines en Allemagne); Hanovre, 1838; — *Der Leinewand-und Garnhandel Norddeutschlands* (Le commerce de toile et de fil de l'Allemagne du nord); ibid., 1838; — *Das Königreich Hanover statistisch beschrieben* (Statistique du royaume de Hanovre); ibid., 1839; — *Die Eisenbahnen Deutschlands* (Les chemins de fer allemands); Berlin, 1843-1847, 11 vol.; — *Kulturstatistik des Kaiserreichs Russland* (Statistique de la Russie); Berlin, 1843; — *Allgemeine vergleichende Handels und Gewerbsgeographie* (Géographie comparée du commerce et de l'industrie); ibid., 1844, in-8° : ouvrage très-utile; — *Geschichte und Statistik der französischen Eisenbahnen* (Histoire et statistique des chemins de fer français); ibid., 1845; — *Vergleichende Kulturstatistik der grossen Mächte Europas* (Statistique comparée des grandes puissances de l'Europe); ibid., 1846-1848, 2 vol.; — *Erwerbsmangel und Massenverarmung* (Du paupérisme); 1847; — *Die Staaten des Stromgebiets La Plata* (Les États du bassin de la Plata); Darmstadt, 1852; — *Allgemeine vergleichende Finanzstatistik* (Statistique financière générale et comparée); Darmstadt, 1851-1856, 2 vol. : ouvrage rempli de renseignements précieux; — *Frankreichs Staatshaushalt und Wehrkraft unter den vier letzten Regierungsformen* (Les finances et les forces militaires de la France sous les quatre derniers gouvernements); ibid., 1853; — *Erwerbs-und Verkehrs-statistik Preussens* (Statistique des produits et du commerce de Prusse); ibid., 1853-1854, 3 vol.; — *Ost-Europa;* Francfort, 1854; — *Russlands Naturbestimmung, seine Vergangenheit und seine Zukunft* (La destinée de la Russie, son passé et son avenir); ibid., 1854.

Conversations-Lexicon.

REDERN (*Sigismond* EHRENREICH, comte DE), né en 1719, dans la Marche de Brandebourg, mort en 1788, à Königsbrück. Il fut grand maréchal à la cour de la reine douairière de Prusse, et devint en 1751 l'un des curateurs de l'université de Berlin. Après avoir essayé en vain de constituer une compagnie des Indes à Embden, projet en vue duquel il visita la Russie et la France, il se retira dans ses biens en Lusace, et se livra à l'étude de la physique et de la chimie. Parmi les dix mémoires qu'il a publiés dans le recueil de l'Académie de Berlin, nous citerons : *Réponse à M. Roncelli sur l'inoculation de la petite vérole* (année 1753); *Éloge du général de Bredow* (1758); *Observations sur l'état présent de la dioptrique* (1759, 1760 et 1761); *Sur les avantages des pays méridionaux* (1759); *Sur les nations tartares entre Astracan et le fleuve Car* (1759); *Sur la perfection des télescopes* (1766). Louis XV lui avait donné en 1769 des lettres de naturalisation.

La Prusse littéraire, t. II. — Meusel, *Lexikon.*

REDERN (*Sigismond* EHRENREICH, comte DE), diplomate prussien, fils du précédent, né à Berlin, en 1755, mort à Nice, en 1835. Il fut successivement ministre de Saxe en Espagne, et de Prusse en Angleterre. Fortement pénétré de la nécessité de réformes radicales, il donna dès 1790 le premier exemple en Saxe, où il possédait des propriétés considérables, de l'abolition du servage, du rachat de la corvée et des

lodes féodales. Il vint à Paris en 1792, pour er de près la révolution française et ses nes. Il s'y lia avec Saint-Simon, et fit avec lèbre réformateur des opérations considles sur les biens nationaux. Cette spécu ne réussit pas; Redern s'enfuit en Allee, et Saint-Simon fut écroué : Redern re- France sous le consulat, et d'accord son ancien associé il demanda la liquida- des saisies opérées contre tous deux. Ils rent leurs dettes en assignats dépréciés, et èrent des bénéfices évalués à plus de ,000 de francs. Saint-Simon dissipa ra- ment sa fortune en diverses spéculations : aqua alors Redern, et prétendit avoir été dans leur partage. Un procès scandaleux, lequel les parties adverses ne s'éparnt pas, se termina par la condamnation de n à servir une pension viagère de douze francs à Saint-Simon. Redern le pouvait ment . il avait eu dans son lot l'hôtel des es, rue du Bouloi à Paris, et la magnifique de Flers (Orne), dans laquelle se trou- : des forges qu'il remit en pleine activité il exploita avec une grande intelligence. Il membre du conseil général des manufac- lorsqu'il mourut à la suite d'une longue ie. Redern s'était fait naturaliser Français 11; il avait épousé Mlle de Montpezat, et ette alliance il était oncle de M. Hortensius nt-Albin. On a de lui : *Mémoires contre ortation des fers étrangers*; 1814; — *dérations sur les élections de* 1815; — *s accidentels de nos perceptions, ou nen sommaire des modifications que des stances particulières apportent à cice de nos facultés et à la perception bjets extérieurs*; Paris, 1818, in-8° : ou- dans lequel l'auteur a traité plusieurs ons de métaphysique sous le point de iritualiste, et qui renferme des vues nouves somnambulisme magnétique; — *Considions sur la nature de l'homme en soiet dans ses rapports avec l'ordre social*; 1835, 2 vol. in-8°.

emme, *Henriette* DE MONTPEZAT., née en morte à Nice, en 1830, s'est distinguée par ions, son esprit et surtout par son attache- à la branche aînée des Bourbons. On cite *Zélie, reine des braves*, conte moral et po- ; Paris, 1819, 2 vol. in-12; — des Poésies, lesquelles : *Le Retour de Louis XVIII*; *La du duc de Berri*; *Les Grecs*, etc.

ll, Jay, etc., *Biographie des contemporains*. — l, *La France littéraire*. — *Biogr. étrangère*.

DI (*Francesco*), célèbre naturaliste ita- né le 18 février 1626, à Arezzo, d'une fa- patricienne, mort le 1er mars 1698 (1), à ses études classiques terminées, il se ren- Pise, et y reçut le diplôme de docteur en ine et en philosophie. Son habileté le mit bientôt en réputation à Florence, où il s'était établi; le grand-duc Ferdinand II le choisit pour son premier médecin, et Cosme III le maintint dans cet emploi. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient pas de cultiver les belles-lettres. Il avait su se préserver de la contagion du mauvais goût et prenait les anciens pour modèles; aussi écrivait-il avec beaucoup d'élégance et de propriété, et les poésies qu'il a laissées offrent-elles des morceaux d'une grâce achevée. Dans ses moments de loisir il s'appliquait à l'étude de la langue italienne, et il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire* de la Crusca (édition de 1691), dans lequel ses ouvrages sont cités comme classiques. Plusieurs académies, entre autres celles des *Gelati* de Bologne et des *Arcadi* de Rome, s'honorèrent de l'admettre dans leur sein. Au reste, s'il aimait les lettres, il accueillait avec plaisir ceux qui les cultivent et leur ouvrait, avec une rare complaisance, les trésors de son érudition; Ménage a reconnu lui devoir beaucoup pour ses recherches sur les origines de la langue italienne. Comme médecin, physicien et naturaliste, sa réputation ne fut pas moins grande : c'était un des meilleurs observateurs de son temps; il appartenait à l'école de Galilée, et s'inspirait de l'esprit de l'académie del Cimento, dont il faisait partie. « Simple dans ses méthodes de traitement, dit Jourdan, il n'employait qu'un petit nombre d'agents médicinaux : on doit surtout le louer d'avoir ramené à l'usage des boissons aqueuses, qu'on ménageait alors dans l'ardeur même des maux les plus aigus. Il ne fut pas précisément le premier qui attaqua l'ancienne doctrine d'après laquelle les insectes sont engendrés par la putréfaction; mais ses arguments irrésistibles portèrent la conviction dans les esprits et firent tomber dans un discrédit absolu le système des générations spontanées. Tous ses écrits relatifs à l'histoire naturelle ou à la physique annoncent une grande attention à détruire les erreurs établies, une sagacité peu commune à observer la marche de la nature, et une bonne foi scrupuleuse à faire l'histoire de ce qu'il avait observé. » Bien qu'il fût sujet à plusieurs maladies, surtout à l'épilepsie, qui le tourmenta fort pendant les dernières années de sa vie, il ne perdit rien de son ardeur au travail et de son exactitude à remplir les devoirs de sa charge. Il s'était rendu à Pise pour y chercher le repos et un air plus pur, lorsqu'un matin il fut trouvé mort dans son lit. Son corps fut inhumé à Arezzo.

Redi a composé les ouvrages suivants : *Osservazioni intorno alle vipere*; Florence, 1664, 1686, in-4°; Paris, 1666, in-12; trad. en latin, Amsterdam, 1678, in-12 : ces observations sont fort intéressantes; « ce qui est étonnant pour cette époque, fait remarquer Cuvier, c'est qu'on y trouve non-seulement une description de la glande qui produit le venin et de la dent qui

(1) tte date est indiquée par Fabroni.

l'introduit dans la plaie, mais aussi cette expérience que le venin peut être avalé sans danger, pourvu qu'il ne se mêle pas au sang par une blessure. » Ses opinions ayant été attaquées en France par Charas, Redi les défendit modestement, par une *Lettre* imprimée à Florence, 1670, in-4°; — *Esperienze intorno alla generazione degl' insetti*; Florence, 1668, in-4°; ibid., 5ᵉ édit., 1688, in-12; traduite en latin, Amsterdam, 1671, in-12 : il y fait voir que tous les animaux se produisent de la même manière, qu'on a tort de les distinguer en parfaits et en imparfaits, qu'il n'y en a point qui viennent de la seule pourriture, mais qu'ils sont tous engendrés d'une véritable semence; — *Esperienze intorno a diverse cose naturali e particolarmente a quelle che ci son portate dell' Indie*; Florence, 1671, in-4°; traduit en latin et augmenté de recherches sur les larmes de verre ou larmes bataviques, Amsterdam, 1675, in-12 : ouvrage composé à propos des curiosités rapportées en 1662 des Indes en Toscane par des missionnaires franciscains, et adressé au P. Kircher; Redi démontre l'inutilité de plusieurs médicaments étrangers et fait connaître l'anatomie de la torpille; — *Le Vite di Dante e del Petrarca*; Florence, 1672, in-12; — *Esperienze intorno a quell' acqua che si dice de stagno*; ibid., 1673, in-4°; — *Lettera sopra l'invenzione degli occhiali di naso*; ibid., 1678, in-4°; traduite en français dans les *Recherches curieuses* de Spon : il fait remonter l'invention des lunettes à la fin du treizième siècle, et l'attribue à Spina; — *Osservazioni intorno agli animali viventi che si trovano negli animali viventi*; ibid., 1684, in-4°, fig. : il s'agit principalement des vers intestinaux; — *Bacco in Toscana, ditirambo con annotazioni*; ibid., 1685, in-4° : c'est un éloge des vins de la Toscane, accompagné de notes pleines d'érudition; certains critiques italiens ont vanté ce poëme comme un chef-d'œuvre sans égal; — *Sonetti*; ibid., 1702, in-fol., fig., et in-12 : l'édition est fort belle et imprimée aux frais du grand-duc Cosme III; — *Lettere*; ibid., 1724-1727, 2 vol. in-4°, et 1779-1795, 3 vol. in-4° : cette correspondance renferme une foule d'observations intéressantes sur les sciences naturelles; — *Ortografia moderna italiana*; Padoue, 1721, in-4°; réimprimée dans les *Voci e manieri di dire di Toscani scrittori* (Brescia, 1769, in-8°); — *Consulti medici*; Florence, 1726-1729, 2 vol. in-4°. Les *Œuvres complètes* de Redi ont été publiées un grand nombre de fois : les éditions les plus recherchées sont celles de Venise, 1712, 3 vol. in-8°, de Naples, 1741-1742, 6 vol. in-4°, et de Milan, 1809, 9 vol. in-8°.

Redi (*Gregorio*), neveu du précédent, né en 1676, mort en 1748, fut bailli de l'ordre de Saint-Étienne, puis prélat domestique du pape Benoît XIV. Il fit élever un tombeau à son oncle, avec cette courte inscription : *Francisco Redi patritio aretino Gregorius fratris filius*. Ses écrits en vers et en prose ont été recueillis par son fils Ignazio et publiés à Venise, 1751, 4 vol. in-12. P.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII. — Fabroni, *Vitæ Italorum illustrium*, III. — Niceron, *Mémoires*, III et X. — Gorani, *Elogi di due illustri scopritori italiani* (Redi et Bandini); Sienne, 1786, in-8°. — *Museum Mazzuchellianum*, II, pl. 141, où l'on voit les trois médailles frappées par l'ordre de Cosme III en l'honneur de Redi. — Salvini, dans les *Vite degli Arcadi*, t. I. — Jourdan, dans la *Biog. médicale*. — Cuvier, *Hist. des sciences naturelles*, II.

REDING (*Aloys*, baron de), homme d'État et général suisse, né en 1755, dans le canton de Schwytz, mort dans cette ville, le 5 février 1818. D'une des premières familles de sa patrie, il embrassa l'état militaire et alla faire ses premières armes en Espagne, dont il quitta le service comme colonel en 1788. Lors de l'invasion des Français, il se mit à la tête des milices de Schwytz, et le 2 mai 1798 il remporta un avantage signalé à Morgarten. Il joua ensuite un rôle actif dans les troubles de la Suisse, et se montra toujours adversaire du parti progressiste et du protectorat français. Devenu en 1801 premier landamman et chef du gouvernement central, il fut destitué par les démocrates et obligé de quitter sa charge. Il prit le commandement des partisans de l'oligarchie, et battit plusieurs fois les troupes du congrès révolutionnaire de Berne. Les Français intervinrent. Reding fut arrêté par ordre du général Ney, et demeura enfermé durant quelques mois dans la forteresse d'Arbourg. En 1803 le canton de Schwytz le choisit encore pour landamman : il assista en cette qualité à la diète de Fribourg (1809). Après les désastres que subit Napoléon en 1812 et 1813, Reding témoigna de sa haine contre la France en livrant aux coalisés le passage du Rhin sur le territoire suisse. La mémoire de Reding est restée fort honorée par un certain nombre de ses compatriotes.

Le Moniteur universel, an. X, 1813. — *Biog. étrangère*.

REDMAN ou **REDMAYNE** (*John*), théologien anglais, né en 1499, mort en novembre 1551, à Westminster. D'après le conseil d'un de ses proches parents, Tonstall, évêque de Durham, il fut placé au Corpus Christi, à Oxford, perfectionna son éducation classique à Paris, et prit ses degrés en lettres et en théologie à Cambridge. D'abord choisi comme orateur public de cette université, il y devint en 1547 principal du collége de la Trinité, qui venait d'être fondé. Il était également archidiacre de Taunton et chanoine de Westminster. S'il faut en croire Dodd, Redman aurait joué à l'époque de la réforme un double rôle, tantôt s'élevant contre les innovations de Latimer, tantôt s'employant à la rédaction de la liturgie anglicane. Chalmers le justifie d'avoir donné des gages aux deux religions, en prétendant que la réforme eut la plus large part. Tout ce qu'il a écrit n'a été imprimé

qu'après sa mort; sa *Complaint of grace* (Londres, 1556, in-8°) est son meilleur ouvrage.

Wood, *Athenæ oxon.* — Strype, *Life of Cranmer*, p. 77, 167, 180 et 900. — Fox, *Acts and monuments*, anno 1561. — Churton, *Life of Nowell*, p. 15 et suiv. — Dodd, *Church History*. — Wordsworth, *Ecclesiast. biography*. — Chalmers, *General biograph. dict.*

REDON (***), magistrat français, né à Riom, où il est mort, en 1825. Il exerçait la profession d'avocat lorsqu'en 1789 il fut député aux états généraux par la sénéchaussée de Riom; il prit place à la droite, et jugeant que l'assemblée avait outrepassé ses pouvoirs dans le cours de la session, il signa la protestation du 12 septembre 1791 contre ses différents actes. Par l'obscurité de sa vie, il échappa aux luttes sanglantes de la terreur. Il revint à Paris vers la fin de décembre 1794; mais, désigné comme réactionnaire, il crut prudent, après le 13 vendémiaire, de se cacher de nouveau dans sa province. Il reparut sous le consulat, et fut nommé président de la cour d'appel de Riom et premier président en 1811. Confirmé dans ses fonctions par les Bourbons, il donna sa démission en 1818.

Arnault, Jay, etc., *Biographie des contemp.*

REDON DE BEAUPRÉAU (*Jean-Claude*, comte DE), administrateur français, né en Bretagne, le 2 mai 1738, mort le 5 février 1815. Il appartenait à une des plus anciennes familles de la Bretagne, entra en 1757 dans l'administration de la marine, et fut successivement commissaire dans divers ports ou aux colonies, contrôleur de la marine à Rochefort (1777) et intendant du port de Brest. Destitué à la révolution et incarcéré en 1793, il fut mis en liberté après le 9 thermidor. En 1795, il fut pendant quelques mois commissaire dans la commission exécutoire qui tenait lieu de ministre de la marine et des colonies exécutés, qui tenait lieu de ministre, et en 1797 le parti modéré le porta comme candidat au Directoire. S'étant prononcé en faveur du 18 brumaire, il devint membre du conseil d'État. Le 4 avril 1800 le gouvernement consulaire le nomma président du conseil des prises. Il se prononça pour le système de la course, comme plus propre au caractère aventureux des Français et, tout en formant une pépinière de bons marins, devant balancer par le courage et l'activité l'énorme supériorité numérique de la marine anglaise. Le 20 juillet 1800 il fut nommé préfet maritime à Lorient, et revint ensuite au conseil d'État. Il passa le 5 février 1810 au sénat et le 4 juin 1814 à la chambre des Pairs. Il était comte depuis 1808.

Le Moniteur universel. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, II, 417.

REDOUAN-FAKHER-EL-MOULOUK, sultan seldjoucide d'Alep, mort en 1114. Il n'est connu dans l'histoire que par le siége d'Antioche, qu'il soutint vaillamment contre Godefroi de Bouillon, et par son traité avec Tancrède (492 de l'hégire). Pour rester fidèle à son traité il eut le courage de laisser périr son fils, qu'il avait donné en otage à Moudoud. Il mourut après un règne de vingt ans, détesté des musulmans à cause de sa tolérance pour les chrétiens et pour la secte des Bathéniens (assassins). F. Pn.

Price, *Mahomedan history*. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escurialis*.

REDOUTÉ (*Pierre-Joseph*), peintre français, né à Saint-Hubert (principauté de Liége), le 10 juillet 1759, mort à Paris, le 19 juin 1840. Il fut élève de son père, qui était lui-même un peintre de quelque mérite et qui a laissé plusieurs bons tableaux, qu'on voit dans l'abbaye des Bénédictins de Liége. A l'âge de quinze ans, résolu à chercher loin de la maison paternelle des leçons et des moyens d'existence, il parcourut les Flandres, le Luxembourg et la Hollande, étudiant les œuvres des maîtres dans les musées et faisant pour vivre des portraits et des travaux de décoration dans les églises et les maisons particulières. Ces différents ouvrages lui permirent de se rendre à Paris; là il commença par travailler sous la direction de son frère, peintre de décors du Théâtre-Italien. Ces travaux lui firent acquérir cette manière large et cette habileté de main qui l'ont toujours distingué. Les conseils du célèbre botaniste Lhéritier le décidèrent bientôt à s'adonner exclusivement à la peinture de fleurs. Peu après il fut chargé de peindre, sous la direction de Van Spaendonck, plusieurs feuilles du *Recueil des vélins du Muséum d'histoire naturelle*. Jusqu'alors ces peintures avaient été faites à la gouache; le premier il remplaça cette manière par le genre de l'aquarelle. En 1822, Redouté fut appelé à remplacer Van Spaendonck comme professeur d'iconographie au Jardin des plantes. A partir de ce moment il donna les planches d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle, tels que : *La Flore antique* de Desfontaines, *La Flore de Navarre*, de Bonpland, *Les Plantes rares du jardin de Cels*, *Les Plantes du jardin de la Malmaison*, *Les Fleurs et arbustes de Duhamel*, etc. Il a publié lui-même : la *Famille des Liliacées*; Paris, 1802-1816, 8 vol. in-fol., 486 planches, et la *Monographie des roses*; Paris, 1817-1824, 3 vol. in-fol., 168 figures : ouvrage remarquable, réimpr. en 1824 et 1828, et qui mit le sceau à sa réputation. Redouté fut peintre du cabinet de Marie-Antoinette, de l'impératrice Joséphine et de la reine Marie-Amélie. Il avait donné des leçons de dessin à cette dernière princesse ainsi qu'à ses filles, Marie et Louise d'Orléans et à Mme Adélaïde, sœur du roi Louis-Philippe. Il dédia à son ancienne élève la reine des Belges un *Choix de soixante roses nouvelles, non encore décrites* (Paris, 1836, in-4°). Redouté inventa un procédé d'impression en couleur pour la reproduction de ses aquarelles; cette invention lui mérita une médaille de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Il eut aussi la croix de chevalier de la Légion d'honneur. « Les fleurs de Redouté sont admirables tout à la fois

par une exactitude parfaite sous le rapport de la science botanique; par l'éclat des couleurs et par la délicatesse et la légèreté de la touche. C'était merveille de voir les mains qui créaient ces chefs-d'œuvre : elles étaient épaisses et difformes comme celles d'un terrassier; et plus d'une fois, dit-on, des poëtes de province divertirent singulièrement Redouté en comparant ses doigts aux doigts de l'Aurore, qui sème des roses. » On estime à plus de six mille le nombre des aquarelles qu'il fit pour le Muséum; il a peint en outre quelques tableaux à l'huile. Ses aquarelles ont figuré aux salons de 1793, an XII, 1814, 1822 et 1834. H. H—N.

Magasin pittoresque, 1841. — A. Delsart, dans les *Archives hist. du nord*. — Gabet, *Dict. des artistes de l'école française au dix-neuvième siecle*. — *L'Artiste*, 1840. — Becdelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, II.

REDUSIO (*Andrea*), chroniqueur italien, né vers 1365, à Quero, près de Trévise. Issu d'une famille patricienne, il se rendit en 1380 à Padoue, et y acheva ses études. Lors des guerres entre Venise, Florence et Gênes, il prit parti pour la première de ces républiques, et se rendit redoutable à la tête d'une troupe d'un millier de condottieri. En 1427 il commandait la forteresse de Trévise. On a de lui une volumineuse *Chronique*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1428. Muratori, après en avoir élagué tout ce qui est antérieur à 1368, et qui n'est que la reproduction à peu près littérale des histoires de Ricobaldo et de Cartusius, l'a insérée dans ses *Scriptores rerum ital.*, t. XIX.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e partie.

* **REDWITZ-SCHMELZ** (*Oscar* DE), poëte allemand, né le 28 juin 1823, à Lichtenau (Franconie). En sortant du collége de Weissembourg en Alsace, il alla passer cinq ans à l'université de Munich. De retour dans sa famille, il s'y livrait aux travaux de la jurisprudence, lorsqu'il reconnut en lui la vocation poétique, et essaya ses premiers vers. Il se fiança en 1848, et composa, sous l'inspiration de celle qu'il aimait, un poëme, qui parut en 1849 sous le titre d'*Amaranthe*. La scène se passe au douzième siècle, sous Frédéric Barbe-Rousse. Cette épopée romantique, sans grande nouveauté d'invention, malgré l'inexpérience de l'art et des anachronismes d'idées, fit une sensation extraordinaire. Elle eut quatorze éditions en trois ans, et rendit son auteur célèbre du premier coup. Il dut ce succès non-seulement à la grâce, à la candeur, à la chaste sérénité, aux sentiments de piété dont il est comme parfumé, mais aussi au contraste qu'offrait cette poésie idéale et catholique avec la poésie matérialiste et humanitaire des Herwegh et des Freiligrath. Les universités lui envoyèrent sans examen le diplôme de docteur. Encouragé sans être ébloui par cet enthousiasme, Redwitz résolut de demander à l'étude le perfectionnement de son art et un aliment à son imagination; il s'établit à Bonn pour étudier la vieille poésie allemande sous la direction de l'habile philologue Simrock. C'est dans cette ville qu'il acheva *La légende de la source et du sapin* (Mæhrchen; Mayence, 1850), et mit la dernière main à ses *Poésies* (Gedichte; Mayence, 1852), recueil de ballades et de tableaux, qui respirent la piété et la simplicité chrétiennes. Il s'est encore essayé dans le drame. Son œuvre la plus remarquable en ce genre est *Sigélinde*, où la profusion des images ne parvient pas à cacher la faiblesse des caractères. G. R.

Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Litteratur*. — Gottschall, *Geschichte der deutschen Litter. des neunzehnten Jahrhundert*. — S.-René-Taillandier, dans la *Revue des deux mondes*, 15 août 1852.

REED (*Joseph*), littérateur anglais, né en mars 1723, à Stockton (comté de Durham), mort le 15 août 1787, à Stepney, près Londres. Il exerça, comme l'avait fait son père, l'état de cordier, et écrivit dans ses moments de loisir un grand nombre d'opuscules en vers et en prose, insérés dans les recueils du temps. Quelques-unes des nombreuses pièces de théâtre qu'il avait composées ont été jouées, entre autres *Dido* (1767), tragédie, *Tom Jones* (1769), opéra, et *The Impostors* (1773), comédie.

Baker, *Biographia dramatica*. — Brewster, *Hist. of Stockton*.

REED (*Isaac*), littérateur anglais, né le 1er janvier 1742, à Londres, où il est mort, le 5 janvier 1807. Il était fils d'un boulanger; mais son père, qui avait une intelligence supérieure à sa profession, lui fit donner une éducation classique dans une académie particulière. Après avoir passé quelques années chez un attorney, il s'installa dans Gray's Inn, et entreprit pour son compte la pratique du notariat. Soit qu'il n'y eût pas réussi, soit pour tout autre motif, il rentra dans la vie privée, et s'adonna entièrement aux travaux littéraires. Une lecture assidue, secondée par la tenacité de sa mémoire, l'avait rendu de bonne heure familier avec l'ancienne littérature anglaise. Aussi le discernement et le goût dont il a fait preuve dans ses critiques ont-ils ajouté du prix aux publications qu'il a surveillées comme éditeur; mais il n'est pas facile de les distinguer, à cause de l'espèce d'aversion qu'il éprouvait à y attacher son nom. La liste suivante passe pour exacte : *Poetical works of lady Mary W. Montaigu* (1768, in-8°), *Cambridge Seatonian prize poems* (1773), *The Repository* (1777-1783, 4 vol. in-8°), choix de morceaux *humouristiques* en prose et en vers; *Dodsley's Old plays* (1780, 12 vol. in-8°), *Biographia dramatica* (1782, 2 vol. in-8°), son livre favori; l'édition de 1812, 4 vol. in-8°, fut faite d'après les nombreux matériaux qu'il avait laissés; les *Œuvres de Shakespeare* (1785, 10 vol., et 1803, 21 vol. in-8°). Reed ne borna pas là son activité; il aida de ses conseils ou de sa collaboration anonyme une foule d'entreprises littéraires, rédigea les notices du *Recueil de poésies* de Pearch (1773, 4 vol.) et du *Recueil* de Dodsley (1782, 6 vol.), ainsi que la *Vie de*

Goldsmith placée à la tête du t. II de ses *Essays* (1795, 3 vol.), et fournit beaucoup d'articles au *Westminster Magazine*, à l'*European Magazine* et au *Gentleman's Magazine*. La collection d'ouvrages qu'il avait réunis sur la littérature de son pays était une des plus importantes que l'on ait connues : la vente en dura trente-neuf jours et produisit 4,000 liv. (100,000 fr.).

The european Magazine, 1807. — Nichols et Bowyer, *Literary anecdotes*. — Chalmers, *General biogr. dict.*

REENHIELM (*Jacques*), savant suédois, né en 1644, à Upsal, où il est mort, en 1691. Après avoir été lieutenant dans l'armée suédoise, il s'appliqua à l'étude des antiquités du Nord, et devint antiquaire du royaume de Suède. On a de lui : *Thorstens Vilkingsons Saga ;* Upsal, 1680, in-8°, avec glossaire et notes; — *Historia regis Olai Trygvæ filii, cum versione et notis;* ibid., 1691, in-4°.

Gezelius, *Biographis.-Lexikon.*

REES (*Abraham*), érudit anglais, né en 1743, près Montgomery, mort le 9 juin 1825. Il était fils d'un ministre dissident du pays de Galles, et descendait, du côté de sa mère, de John Penry, qui souffrit en 1593 le martyre pour ses doctrines indépendantes. Il fit ses premières études à Carmarthen et les acheva à l'Académie dissidente d'Hoxton, où il fit de tels progrès qu'en 1762 il fut chargé d'enseigner les mathématiques, fonctions qu'il remplit pendant vingt-deux ans. En 1786 il accepta la chaire des sciences naturelles dans une institution formée sur le même plan à Hackney, et la quitta à la fin de 1795, lorsque cet établissement fut dissous. Depuis 1768 Rees, qui avait reçu la consécration sacerdotale, desservait une petite église dissidente à Londres, et à l'époque de sa mort il était le doyen des pasteurs de cette ville. « Une probité inébranlable, disent les auteurs de la *Biographie portative*, un zèle que rien ne pouvait fatiguer lui avaient mérité la confiance absolue de ses coreligionnaires : leurs fonds, leurs charités, leurs institutions,étaient placés sous sa surveillance. Il était le principal agent entre le corps des dissidents et le gouvernement. » Au milieu d'une vie si bien remplie, il trouva encore le temps de se livrer à des travaux scientifiques et littéraires. Invité en 1776 par les propriétaires de la *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers à préparer une seconde édition de cet ouvrage estimé, il y consacra neuf ans, la refondit entièrement, et la fit paraître par cahiers hebdomadaires (1778-1785, 4 vol. in-fol.). Le succès de cette publication l'engagea à en entreprendre une autre de même nature, mais sur un plan beaucoup plus vaste; elle est aujourd'hui connue sous son nom *Rees' New Cyclopædia* (Londres, 1802-1820, 45 vol. in-4°). Cet ouvrage avait pour but de rivaliser les *Encyclopédies* françaises du dernier siècle; il annonce un savoir immense, mais les progrès des sciences ont été si prompts qu'à peine si quelques articles peuvent encore être consultés avec fruit. Rees avait obtenu le diplôme de docteur en théologie sur la recommandation expresse que l'historien Robertson avait faite à l'université d'Édimbourg; il était membre de la Société royale de Londres. On a encore de lui : *Practical sermons;* 1809, 1812, 2 vol. in-8°, et d'autres écrits de circonstance.

Annual biography. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, suppl.

REEVE (*Clara*), femme auteur anglaise, née en 1725, à Ipswich, où elle est morte, le 3 décembre 1803. Elle était l'une des filles de Thomas Reeve, ministre anglican, qui lui donna une instruction sévère et solide. « C'était un vieux whig, dit-elle, et pour moi un oracle; il m'a appris tout ce que je sais. » A un âge où beaucoup d'enfants commencent à épeler leur nom, elle lisait l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin de Thoyras et les *Vies* de Plutarque, et apprenait le latin. Après la mort de son père, elle alla résider avec sa mère et deux sœurs à Colchester. Elle avait près de cinquante ans lorsqu'elle débuta dans la carrière littéraire, par une traduction du roman d'*Argenis* de Barclay, sous le titre *The Phœnix* (1772, 4 vol.). Cinq ans plus tard elle écrivit son premier ouvrage original, le seul qui ait recommandé son nom à l'attention des critiques : d'abord intitulé *The Champion of virtue, a gothic story* (Londres, 1777, in-8°), il reçut dans la seconde édition le titre moins approprié au sujet, et qu'il a conservé depuis, de *The old english baron* (ibid., 1778, in-8°). Ce roman, souvent réimprimé et trad. en français (1787, in-12), était dédié à Mme Brigden, fille de Richardson; inspiré par la lecture du *Castle of Otranto* de Walpole, il est également fondé sur le merveilleux, mais il pèche par l'uniformité et la faiblesse des caractères. Miss Clara a écrit d'autres romans, *The two Mentors* (1783, 2 vol.), *The Exile* (1788, 3 vol.), *The School for widows* (1791, 3 vol.), *Memoirs of sir Roger de Clarendon, the natural son of Edward, the Black prince* (1793, 3 vol.), *Destination* (1799, 3 vol.), et *Edwin, king of Northumberland* (1802), qui la plupart furent bien accueillis dans leur nouveauté. Clara Reeve a encore composé deux ouvrages d'un genre différent : *The Progress of romance through times, countries and manners* (1785, 2 vol. in-8°), et *Plans of education, with remarks on the systems of other writers* (1792, in-12). Ces divers écrits se distinguent, selon W. Scott, par un excellent jugement, une morale pure et un style sans prétention. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1804. — W. Scott, *Miscellaneous prose works*.

REEVES (*William*), théologien anglais, né en 1668, mort le 26 mars 1726. Gradué et agrégé à l'université de Cambridge, il fut pourvu des bénéfices de Cranford (Middlesex) et de Sainte-Marie (Reading). On a de lui : *The Apologies of the Fathers* (Londres, 1709, 2 vol.),

et des *Sermons* (1729, in-8°), qui se distinguent par un tour particulier d'originalité.

Newcourt, *Repertorium*.

REEVES (*John*), jurisconsulte anglais, né en 1752, à Londres, où il est mort, en 1829. En sortant de l'université d'Oxford, il suivit la carrière du barreau. Il était depuis 1783 commissaire des faillites lorsqu'il fut envoyé en 1791 à l'île de Terre-Neuve pour exercer les fonctions de président de la justice; mais il les résigna en 1792 contre celles de clerc légiste près le bureau du commerce et des colonies. Ce fut néanmoins dans le poste de surintendant du comité des étrangers (*alien-office*) qu'il acquit de la célébrité : docile instrument de la politique des tories, il se constitua le chef des associations qui, sous le prétexte de s'opposer à la propagande des opinions républicaines, avaient pour but caché d'appuyer le ministère dans la guerre à outrance qu'il avait déclarée aux idées françaises. Le plan de ces associations, véritables foyers de persécution et d'espionnage, avait été adopté d'après sa proposition (20 novembre 1792); elles se répandirent bientôt dans les trois royaumes, et formèrent une sorte de ligue dont l'objet était d'exciter la fureur du peuple contre les partisans de la réforme. Par ses manières brusques et grossières, par son caractère dur et impitoyable, Reeves ne tarda pas à devenir odieux aux démocrates et gênant pour ses protecteurs. Ayant poussé la haine contre la liberté jusqu'à écrire dans une brochure sur la constitution anglaise que la monarchie n'avait pas besoin du concours des chambres législatives pour se soutenir, il fut dénoncé au parlement et traduit devant un jury, qui l'acquitta après avoir déclaré ses opinions inconvenantes et répréhensibles (1795). En 1779 il obtint un des privilèges d'imprimeur de la couronne; en 1814 il se démit de sa place à l'*alien-office*, et vécut dans la retraite avec une forte pension du gouvernement. Parmi ses nombreux ouvrages anglais, nous citerons : *Recherches sur la nature de la propriété et des biens-fonds suivant les lois de l'Angleterre;* Londres, 1779, in-8°; — *Histoire des lois anglaises;* ibid., 1783, 2 vol. in-8°, et 1787, 4 vol. in-8°; — *Histoire des lois relatives à la navigation;* ibid., 1792, 1807, in-8°; — *Histoire du gouvernement de Terre-Neuve;* ibid., 1793, in-8°; — *Le Mécontent, lettres;* ibid., 1794, in-8°; — *Pensées sur le gouvernement anglais;* ibid., 1795, in-8°; — *La Sainte Bible, imprimée d'une nouvelle manière, avec des notes*; ibid., 1802, 10 vol. in-8°; etc.

Maunder, *Biograph. treasury*. — *Annual biography*, 1830.

REGA (*Henri-Joseph*), médecin belge, né le 26 avril 1690, à Louvain, où il est mort, le 22 juillet 1754. Il pratiqua la médecine dans sa ville natale avec un rare désintéressement, et l'y professa depuis 1712. Il légua une partie de sa fortune à l'université. On a de lui : *De sympathia*; Harlem, 1721, 1743, in-8° : cet ouvrage remarquable, qui fut en partie composé à Paris, développe, mieux qu'on ne l'avait encore fait, les rapports multiples des parties du corps humain les unes avec les autres; — *Tractatus II de urinis;* Louvain, 1733, in-8°; Francfort, 1761, in-8° : il y a rassemblé tout ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'étude de l'uroscopie; — *Accurata medendi methodus, per aphorismos proposita;* ibid., 1737, in-4°; — *De aquis mineralibus fontis Marimontensis;* ibid., 1740, in-12: travail qui valut à l'auteur le titre de médecin ordinaire de Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas; — *Dissertatio qua demonstratur sanguinem humanum nullo acido vitiari;* ibid., 1744, in-8°.

Schmersahl, *Neue Nachr. von jüngstverstorbenen Gelehrten*, II, 570. — *Dict. hist. des Belges*.

REGANHAC (*Geraud* VALET DE), poëte français, né en 1719, à Pern, près Cahors, mort en 1784. Il se retira de bonne heure dans une campagne, où il consacra sa vie à la culture des lettres. Il était l'ami de Le Franc de Pompignan, et faisait, comme lui, partie de l'Académie de Montauban. On a de lui : une *Traduction des Odes d'Horace, avec des observations critiques et des Poésies lyriques, suivie d'une dissertation sur l'ode* (Paris, 1781, 2 vol. in-12); plusieurs pièces couronnées dans les concours des Jeux Floraux.

Son fils a publié un *Éloge de Louis XII* (1782) et un *Éloge de J.-J. Le Franc de Pompignan* (1788, in-8°), qui avait remporté en 178[illegible] le prix à l'Académie de Montauban.

Vidaillet, *Biogr. du Lot*.

RÈGEMORTES (*Louis* DE), ingénieur français du dix-huitième siècle. D'origine hollandaise, il commença à travailler sous Vauban aux fortifications de Neufbrisack; et lorsque la maison d'Orléans, qui déjà, par un édit de 1679, avait obtenu le privilége de faire construire à ses frais un canal de la Loire au Loing, jugea convenable de canaliser également cette dernière rivière, Regemortes fut chargé de cette entreprise. Il dressa les plans des travaux, en commença l'exécution en 1719, et livrait le canal à la navigation quatre ans après. Nommé en 1726 directeur général de ce canal, il y fit exécuter plusieurs ouvrages d'art, et des réparations d'une si grande importance que c'est à ses soins que l'on peut attribuer l'état prospère où depuis plus d'un siècle se trouve la navigation d'Orléans à Montargis. L'époque de sa mort n'est point connue.

RÈGEMORTES (*Noël* DE), fils aîné du précédent, né vers 1710, près Strasbourg, où il est mort, en 1801. Il aida son père dans les travaux du canal du Loing, devint en 1743 premier commis au département de la guerre, et céda à son frère Louis la direction des canaux d'Orléans et du Loing, dans laquelle il avait succédé à son père. Lorsque d'Argenson cessa, en 1757, d'être

ministre, Noël reprit cette direction; mais ayant conservé Louis comme directeur-adjoint, il lui abandonna presque tout le travail, et résida dans un domaine qu'il possédait aux environs de Strasbourg. La mort de son frère le força de se charger de nouveau de tous les détails de cette direction. Mais bien qu'il en suivît exactement les opérations, tant administratives qu'artistiques, il ne quitta point l'Alsace, et les travaux ne souffrirent en rien. Noël ne quitta définitivement son service qu'en 1786, après la mort de Louis-Philippe, duc d'Orléans. Botaniste par goût, on le considère comme l'introducteur en France des premières boutures de peupliers d'Italie; il les envoya à Montargis dans des boîtes en fer-blanc, et on les y planta en 1740, sur les bords du canal du Loing, au terroir des *Belles-Manières*.

Règemortes (*Louis* de), frère du précédent, né vers 1715, mort en 1776. Ingénieur des *turcies et levées* de la Loire depuis l'entrée de son frère Noël dans les bureaux de la guerre, il donna de si grandes preuves de mérite qu'on lui confia l'exécution d'un monument hydraulique fort difficile, le pont de Moulins sur l'Allier. Cet ouvrage, dont il fit les dessins et dirigea les travaux, lui fait d'autant plus d'honneur qu'il a fallu, pour lui donner des fondations solides, triompher de difficultés immenses. En moins de cinquante ans, trois ponts de pierre, dont un construit par le célèbre Hardouin Mansard, et un pont de bois s'étaient successivement écroulés à Moulins, et aucun homme de l'art n'osait se charger d'en élever un nouveau dans cette ville. Éclairé par ces précédents, Louis médita profondément le problème qu'il avait à résoudre, et les travaux, commencés en 1753, furent achevés en dix années. Ce pont est composé de treize arches de forme ovale, dont chacune a 19m 50c d'ouverture; sa largeur totale, d'une tête à l'autre, est de 13m 6/10; il tient un rang très-distingué parmi les plus beaux ponts de France. Louis de Règemortes a fait connaître les détails des moyens ingénieux qu'il employa pour cette construction dans un ouvrage intitulé : *Description d'un nouveau pont de pierre, construit sur la rivière d'Allier à Moulins* (Paris, 1771, in-fol.). Cet ouvrage a été de la plus grande utilité aux ingénieurs qui depuis cette époque ont été chargés de la construction de grands ponts. F.

Robert Hesseln, *Dict. géogr. de la France*. — *Œuvres de Prony*.

Reggio (*Francesco*), astronome italien, né en 1743, à Gênes, mort le 10 octobre 1804, à Milan. Admis de bonne heure chez les Jésuites, il professait la théologie au collége de Gênes lorsque la suppression de son ordre lui permit de s'adonner entièrement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Grâce à ses rapides progrès, il fut bientôt en état de partager les travaux d'Oriani et de Cesaris à l'observatoire de Brera. En 1776 il détermina la latitude et la longitude de Pavie et de Crémone, et établit en même temps la différence du méridien de ces deux villes avec celui de Milan. Puis, de concert avec ses deux savants collègues, il exécuta la triangulation de la haute Italie, qui fut terminée en 1794. Il était membre de l'Académie des Sciences de Turin, et correspondant de l'Institut de France. On n'a de lui que des mémoires insérés de 1775 à 1804 dans les *Efemeride astronomiche* de Milan.

Caballero, Suppl. à la *Bibl. Soc. Jesu*, XIe partie, p. 85-86.

Reggio (*Luca da*). *Voy.* Ferrari.

Reggio (Duc de). *Voy.* Oudinot.

Regillianus (*Q. Nonius*), un des trente tyrans, mort en 263. Sur les médailles qui restent de lui, son nom est inscrit *Regalianus*, et Victor l'appelle tantôt *Regallianus*, tantôt *Regillianus*; Pollion a également adopté cette dernière orthographe. Il était originaire de la Dacie et allié, dit-on, à Décébale. Ses exploits contre les Sarmates, qu'il vainquit et repoussa plusieurs fois, le firent élever par l'empereur Valérien aux plus hauts emplois militaires. Après la mort de l'usurpateur Ingenuus, les Mésiens, qui l'avaient soutenu dans sa révolte et qui redoutaient de la part de Gallien de cruelles représailles, revêtirent en 261 Regillianus de la pourpre impériale. D'après le récit de Victor, ce dernier aurait continué de faire une guerre glorieuse aux Sarmates et aurait trouvé la mort au mois d'août 263, dans un combat contre Gallien; mais Pollion prétend que ses propres sujets, d'accord avec ses soldats, le tuèrent dans l'espoir d'obtenir ainsi leur pardon.

Aurelius Victor, *De Cæsare*, XXXIII; *Epitome*, XXXII. — Trebellius Pollio, *Triginta tyranni*, IX.

Reginon, abbé de Prum, mort à Trèves, en 915. Malgré la célébrité de son nom, on ne sait rien de sa naissance. Nous le voyons en 885 exerçant quelque emploi à l'abbaye de Prum quand y fut conduit le fils de Lothaire et de Waldrade, Hugues, privé de la vue du ciel par un fer barbare, et condamné à finir dans un cloître sa misérable vie. C'est à Reginon que fut délégué le soin de couper la noble chevelure du jeune prince. Quelques années après, le monastère de Prum fut dévasté par les Normands. A la suite de ce désastre l'abbé Farabert déposa le bâton pastoral, que les suffrages des moines conférèrent à Reginon. Nous le trouvons abbé de Prum en 891. Mais il ne lui fut pas permis d'occuper longtemps cette charge. Il eut en effet des ennemis, au nombre desquels il faut, dit-on, compter le roi Charles lui-même. Reginon, les accusant d'avoir conspiré sa disgrâce, ne prononce qu'un nom, celui du noble Richarius, frère des comtes Gerhard et Mainfroid, qui le remplaça comme abbé de Prum. L'abdication de Reginon est de 899. On le compte aussi parmi les abbés de Saint-Hubert en Ardennes (*Anduginum*) et de Saint-Martin de Trèves. Il est certain qu'il mourut dans cette ville. Les œuvres de Reginon sont : une *Chronique*, divisée en deux livres,

dont le second, qui commence à l'année 741 et finit à l'année 906, rapporte beaucoup de faits intéressants. Elle a été continuée jusqu'en 967. Les éditions de cette *Chronique* sont nombreuses : la première est de Strasbourg, 1518, in-fol. ; les auteurs de l'*Histoire littéraire* en mentionnent d'autres, qui ne paraissent pas moins défectueuses que la première ; — *Libri duo de disciplina ecclesiastica veterum, praesertim Germanorum* ; Helmstædt, 1659, in-4°. Baluze a publié le même ouvrage, en 1671, in-4°, sous ce titre différent : *De disciplinis ecclesiasticis et religione christiana* ; — *De harmonica constitutione*, ouvrage inédit, signalé par Gérard van Maestricht dans la bibliothèque de l'université de Brême ; — enfin, des *Sermons*, mentionnés par Jean de Tritenheim, mais que l'on croit perdus. Égasse du Boulay lui attribue encore un *Commentaire sur Martianus Capella*, qu'on ne retrouve plus ; or il n'est pas probable qu'un écrit de cette importance ait disparu depuis du Boulay. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* pensent donc que cet historien, si souvent inexact, a écrit un nom pour un autre : au lieu de *Reginon* lisons, par exemple, Remi, *Remigius*. B. H.

Gallia christiana, XIII, col. 104. — Du Boulay, *Hist. univers. Paris.*, I, 294. — Oudin, *De script. eccles.*, II. — *Hist. littér. de la France*, VI, 146.

REGIO (*Raffaello*), érudit italien, né à Bergame, mort en 1520, à Venise. Appelé en 1482 à professer la rhétorique à Padoue, il fut remplacé en 1486 par Giovanni Calfurnio, son compatriote, avec lequel il eut une de ces querelles pleines d'injures et de violences, si fréquentes entre les savants de cette époque : certains passages mal compris de Quintilien et d'Ovide en avaient fourni le prétexte, et, l'animosité aidant, ils allèrent jusqu'à soudoyer des assassins l'un contre l'autre. En 1503, il réussit à supplanter son rival dans la chaire qu'il avait occupée ; mais en 1508 il s'établit à Venise, où il avait déjà professé, et y donna des leçons d'éloquence jusqu'à sa mort. Érasme, qui l'avait connu à Padoue, a parlé de lui avec beaucoup d'estime. On a de lui : *Problemata in Quintilianum* ; s. l., 1491, in-4° ; — des éditions avec notes et commentaires, telles que *Ovidii Metamorphoses* ; Venise, 1493, in-fol. ; — *Libri rhetoricorum ad Herennium* ; Cracovie, 1500, in-4° ; — *Quintiliani Institutiones* ; 1506, in-fol. ; — *Plutarchi Apophthegmata*, in-4° ; — une version latine des *Œuvres* de Basile le Grand (Rome, 1515).

Agostini, *Scrittori veneziani*. — Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.*, VI, 1re part., 263. — Fabricius, *Bibl. mediae et infimae latinit.*, VI.

REGIOMONTANUS. *Voy.* MULLER.

REGIS (Saint *Jean-François*), jésuite français, né le 31 janvier 1597, à Font-Couverte (diocèse de Narbonne), mort à la Louvesc (Ardèche), le 31 décembre 1640. Issu d'une famille noble, il fut envoyé très-jeune encore par ses parents au collége que les Jésuites tenaient à Béziers. Il entra en 1616 dans la Compagnie de Jésus, il perfectionna ses études, d'abord à Cahors, puis à Tournon, et en 1621 commença à professer à Billom, d'où il passa à Auch et au Puy-en-Velay ; en 1628 il fit à Toulouse son cours de théologie, et quatre ans après il reçut la prêtrise. Il demanda, sans pouvoir l'obtenir, la permission d'aller évangéliser les peuplades du Canada, et dut se contenter des missions de France, auxquelles ses supérieurs l'attachèrent. Montpellier fut le premier théâtre de ses prédications ; il parcourut ensuite, en véritable apôtre, tout le bas Languedoc ; mais le Vivarais, le Velay et la ville du Puy surtout, devinrent les objets de son zèle. Après avoir fait l'hiver des missions dans les campagnes, l'été il retournait dans cette dernière ville, et là, dans les hôpitaux, dans les prisons, sur les places publiques et dans les églises, il se rendait utile à chacune des classes de la société. Ses immenses charités lui firent donner le nom de *Père des pauvres* ; il quêtait continuellement pour eux, et en nourrissait chaque jour un grand nombre. Quant à lui, il se traitait fort mal, s'imposait les plus dures mortifications, ne mangeait que quelques légumes cuits à l'eau sans assaisonnement, ne buvait jamais de vin, portait un rude cilice et couchait sur une planche ou sur la terre nue. Les fatigues de l'apostolat usèrent avant le temps sa constitution, et à sa mort il comptait à peine quarante-trois ans. Clément XI le béatifia en 1716, et Clément XII le canonisa le 16 juin 1737, jour où l'Église vénère sa mémoire.

D'Aubenton, *Vie de saint François Régis* ; in-4°. — Petit-Didier, *Les Saints enlevés et restitués aux Jésuites*. — Monicaut, *Hist. de l'église Notre-Dame du Puy*, 1684, in-12. — *Breviarium romanum*, 16 juin.

REGIS (*Sylvain*), philosophe français, né en 1632, à la Salvetat de Blanquefort (Agenais), mort le 11 janvier 1707, à Paris. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique ; il fit ses classes à Cahors, chez les jésuites, et vint ensuite à Paris pour étudier la théologie en Sorbonne. Ayant pris goût à la philosophie, il suivit les conférences publiques que Rohault faisait sur le cartésianisme, et devint un ardent sectateur de ce système. Il fut envoyé en 1665 pour enseigner la doctrine nouvelle à Toulouse ; Regis s'acquitta de sa mission avec un tel succès que la ville lui offrit une pension « événement, dit Fontenelle, presque incroyable dans nos mœurs, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce ». Il s'était lié avec le marquis de Vardes, exilé en Languedoc ; il l'initia à la philosophie de Descartes. Celui-ci, devenu son protecteur, l'emmena à Aigues-Mortes, puis à Montpellier. Les leçons qu'il fit dans cette ville furent aussi suivies que l'avaient été celles de Toulouse. De retour à Paris (1680), il y continua les conférences de Rohault. La nouveauté des idées, l'éloquence du maître attirèrent une foule d'auditeurs. Cet empressement inquiéta l'archevêque de Paris, M. de Harlay : il enjoignit à Regis d'interrompre son cours. C'était le temps où la persécution contre le carté-

était dans toute sa force. Regis consa-
loisirs à la composition d'un grand ou-
il donnait une exposition complète de
ipes. Cet ouvrage, dont plusieurs diffi-
tardèrent l'impression, parut en 1690,
titre de *Cours entier de philosophie,
ème général selon les principes de
es* (3 vol. in-4°). Huet et Duhamel cri-
t cettre œuvre, et Regis réfuta à son tour
sure dans deux ouvrages : *Réponse
e qui a pour titre* CENSURA PHILOSO-
RTESIANÆ; Paris, 1691, in-12; et *Ré-
ux réflexions critiques de M. Duha-*
ris, 1692, in-12. En 1704, il publia un
ouvrage, *L'Usage de la Raison et de la*
is, 1704, in-4°), qu'il fit suivre d'une *Ré-
de l'Éthique* de Spinoza. Il avait
mé membre de l'Académie des sciences
lors de son renouvellement. L'affaiblisse-
sa santé ne lui permit de prendre qu'une
rt aux travaux de cette société. Le duc
n, gendre du marquis de Vardes, lui
né un appartement dans son hôtel, in-
mment de la pension qu'il lui payait de
son beau-père. Regis a embrassé toutes
s de la philosophie, même celles que Des-
ait négligées. Il se distingua des autres
s en quelques points : selon lui, nous
ns l'âme et le corps avec la même
; l'âme n'a point d'idées *innées, éter-
t immuables*. Toutes les idées sont les
et des modifications de l'âme elle-même
orps. L'idée de l'étendue vient du corps :
el n'est qu'une abstraction et n'existe
s l'esprit. Il combattait la *vision en*
Malebranche. Il n'identifie pas la conser-
es êtres avec la création continue, re-
réation *ex nihilo*, et admet une sorte
é et d'infinité du monde. La liberté d'in-
e dans Dieu n'est pour Regis que l'ab-
toute contrainte extérieure. Excluant
s volontés particulières, il leur substitue
nté générale, mais *déterminée et ac-*
l est optimiste en ce sens qu'il admet
choses sont aussi parfaites qu'elles
l'être « suivant l'ordre général de la
. Ces doctrines de Regis se rapprochent
s d'Arnauld; elles étaient une réac-
tre l'idéalisme excessif de Malebranche;
r tendance est évidemment empirique.
si qu'en éthique Regis pose l'amour-
clairé comme fondement de la morale,
politique il incline avec Hobbes vers le
absolu. Il paraît avoir obéi surtout
irations du *sens commun*. C'est en son
'il combat à la fois le scepticisme de
le panthéisme de Spinoza, réfutant les
s absurdes que le premier fait aux
de Descartes, et les funestes consé-
que le second en a tirées. Outre les ou-
ités plus haut, Regis a laissé : *Dis-
philosophicus in quo historia phi-
losophiæ antiquæ et recentioris recenseter*
(in-12, 1705), ouvrage auquel se trouve joint un *Traité de l'Amour de Dieu*, en français; — des *Lettres* à Malebranche sur la grandeur apparente du soleil et de la lune; sur la manière dont nous voyons les objets; sur les plaisirs des sens, insérées dans le *Journal des savants* et réunies ensuite, 1694, (in-4°). G. R.

Fontenelle, *Éloge de Regis*. — Niceron, *Mémoires*, VI. — Damiron, *Hist. de la philosophie du dix-septième siècle*. — *Dict. des sciences philos.* — Bayle, *Dict.*

REGIS (*Pierre*), médecin français, né à Montpellier, en 1656, mort à Amsterdam, le 30 décembre 1726. Il commença ses études dans l'université de sa ville natale, et alla les achever dans l'académie de Puy-Laurens. De retour à Montpellier, il y trouva le philosophe cartésien Sylvain Regis, dont il sut gagner l'amitié, reçut de lui des leçons de philosophie, et passant ensuite aux mathématiques, s'appliqua plus particulièrement à la géométrie, à l'algèbre, à la mécanique et aux sections coniques. Reçu docteur en médecine à Montpellier (1678), il se rendit peu de temps après à Paris pour profiter des leçons de l'anatomiste Duverney et du chimiste Lemery. Pendant son séjour, il se lia d'amitié avec Pellisson, Despréaux, Perrault, Renaudot, Ménage et quelques autres académiciens. Revenu à Montpellier, il songeait à y exercer sérieusement son art, quand la révocation de l'édit de Nantes le força (car il était protestant) d'aller demander asile à l'étranger. Biens considérables, amis nombreux, il lui fallut tout abandonner. Regis se fixa à Amsterdam, y pratiqua son art jusqu'à la fin de sa vie, et mourut d'un abcès dans l'estomac. On a de lui : *Lettre à M. Chauvin sur la proportion selon laquelle l'air se condense*, insérée dans la *Biblioth. univ.* de Leclerc, t. XVII, p. 520; — *Observation touchant deux petits chiens d'une même ventrée qui sont nés ayant le cœur situé hors de la capacité de la poitrine* (*Journal des savants* du 12 mai 1681); — *Malpighii Opera posthuma;* Amsterdam, 1698, in-4°; — *Observations sur la peste de Provence;* 1721, in-12. Il a revu et augmenté le *Dictionnaire de Furetière*, édition Basnage, de tout ce qui regarde la botanique et la médecine. On lui attribue : *Préjugez légitimes contre les Réflexions qu'on vient d'imprimer sous le nom du consistoire wallon d'Amsterdam, sur le mémoire historique et instructif pour le changement d'une version françoise des Psaumes, revue et corrigée* (Amsterdam, 1718, in-fol.). Enfin Regis travaillait depuis longtemps à un nouveau *Dictionnaire de médecine;* mais peu de temps avant sa mort il en détruisit le manuscrit, ainsi qu'un recueil considérable d'observations et de conseils de médecine.

Niceron, *Mémoires*, VII. — Éloi, *Dict. hist. de la médecine*. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*. — Haag frères, *France protestante*.

REGIS (*Jean-Baptiste* DE), jésuite français,

né à Istres, vers 1665, mort en Chine, en 1737. Issu d'une famille originaire de la Bastide de Jourdans, près d'Apt, il entra dans la Compagnie de Jésus, et obtint de ses supérieurs l'autorisation d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Il s'y trouvait depuis quelques années et l'empereur Khang-Hi avait pour lui une haute estime quand, en 1707, il le chargea, avec quelques autres missionnaires, de dresser la carte générale de l'empire chinois. L'année 1708 fut employée tout entière à déterminer d'une manière exacte la situation de la grande muraille et des pays voisins. Khang-Hi reçut avec satisfaction en janvier 1709 cette carte d'une dimension de plus de quinze pieds, et par ses ordres le P. de Regis avec deux autres jésuites, les PP. Jartoux et Fridelli, allèrent lever la carte du pays des Mantchoux, celle du Pe-tchéli (province de Péking) et celle du pays voisin du fleuve Noir. En 1711, il dressa la carte du Khantoung, et continuant pendant quelques années ses opérations géodésiques, il leva successivement les cartes du Houan, du Nanking, du Tche-Kiang, du Fou-Kiang, du Yun-nan, du Koueï-tcheou et du Hou-Kouang. Le P. de Regis exécuta lui-même la plus grande partie de ce travail géographique, plus vaste qu'aucun de ceux qu'on eût jusque-là tentés en Europe, et trouva encore le temps de recueillir sur le pays une foule d'observations curieuses, sur lesquelles il composa divers mémoires qui ont grandement servi au P. Duhalde pour sa *Description de la Chine*. Profondément versé dans la connaissance de la langue chinoise, le P. de Regis fit une traduction latine du *I-king*, le plus ancien, le plus authentique, mais aussi le plus obscur de tous les livres classiques de la Chine. Cette traduction fut enrichie par lui de notes et dissertations savantes, et est conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Le bureau des longitudes, qui possède aussi du P. de Regis d'autres manuscrits du même genre, conserve une copie malheureusement incomplète de la traduction du *I-king*, adressée par l'auteur à Fréret. Le P. de Regis continua de se livrer à ses doctes travaux, jusqu'à ce qu'un décret de l'empereur Youngtching eut proscrit le christianisme de l'empire chinois; toutefois, il n'en continua pas moins de résider à Péking ou dans ses environs. F.

Lettres édifiantes. — Le P. Duhalde, *Description de la Chine*. — Achard, *Dict. de la Provence*.

REGIS (*Joseph-Charles* DE), jésuite français, neveu du précédent, né le 19 mars 1718, à Istres (Provence), où il est mort, le 12 mars 1777. Entré dans la Compagnie de Jésus à seize ans, il professa les basses classes à Dôle, la rhétorique au collége de Sainte-Croix à Marseille, et fut pourvu d'une chaire d'éloquence fondée au collége de Saint-Jaume, de la même ville, chaire qu'il occupa jusqu'à la destruction de son ordre. On a de lui plusieurs pièces de théâtre à l'usage des colléges, des tragédies, intitulées : *Le Lazare*, *Venance*, *Hercule*, *Le Testament de l'Avare*, *Les Fêtes marseillaises*, etc.

Achard, *Dict. de la Provence*.

REGIS (*Pietro*), érudit italien, né le 17 juillet 1747, à Roburento, près Mondovi, mort le 29 novembre 1821, à Turin. Tout jeune il revêtit l'habit des clercs réguliers. Après avoir reçu le diplôme de docteur en théologie à Turin, il fut attaché comme répétiteur au collége royal des provinces et nommé en 1777 professeur d'Écriture sainte à l'université. L'enseignement de la théologie ayant été supprimé en 1799, il obtint la chaire de philosophie, puis celle de droit naturel et des gens (1800), qu'il conserva jusqu'en 1805, époque de sa retraite. On a de lui : *Moses legislator*; Turin, 1779, in-4°; — *De judæo cive lib. III*; ibid., 1793, 2 vol. in-8°; — *De re theologica ad Subalpinos*; ibid., 1794, 3 vol. in-8°.

REGIS (*Francesco*), né à Montaldo, près Mondovi, mort en 1811, à Turin, parcourut aussi la carrière de l'enseignement; il professa la rhétorique à Novare, puis la littérature grecque et italienne à l'université de Turin. Outre plusieurs discours et pièces de vers en latin et en italien, il a traduit en italien la *Cyropédie* de Xénophon (Turin, 1809, 2 vol. in-8°), version aussi exacte qu'élégante, et qui a été comprise dans un recueil d'auteurs anciens publié en 1821 à Milan.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

REGNARD (*Jacques*), musicien français, né vers 1531, à Douai, mort en 1600 ou 1601, à Prague. Attaché d'abord à la cathédrale de Tournai, il fut appelé à Munich par Roland de Lattre, et passa ensuite de la chapelle de l'électeur à celle de Maximilien II. En dernier lieu il fut second maître de la chapelle impériale à Prague. On a de lui une quinzaine de recueils, qui ont étendu sa réputation, et parmi lesquels on distingue ceux qui sont consacrés aux chansons (1573-1591, 5 part.) et aux messes solennelles (1602-1603, 3 part. in-4°).

Son frère aîné, *François*, maître de chapelle depuis 1573 à Tournai, a publié un recueil de *cinquante chansons* (Douai, 1575, in-4°) et a mis en musique des *Poésies de Ronsard et autres poëtes* (Paris, 1579, in-4°).

Duthilhœul, *Galerie douaisienne*. — Fétis, *Biogr. des musiciens*.

REGNARD (*Jean-François*), célèbre poëte comique, né à Paris, dans les premiers jours de février 1655, mort dans son château de Grillon (paroisse Saint-Germain de Dourdan), le 4 septembre 1709 (1). Ses parents étaient d'honora-

(1) Ces deux dates ressortent des recherches de M. Beffara, qui a trouvé et reproduit d'abord l'acte d'inhumation (5 septembre 1709), puis l'acte probable du baptême de notre poëte (8 février 1655, paroisse Saint-Eustache). Jusqu'à l'année 1823, la date de sa naissance était restée très-incertaine, et la plupart des éditeurs ou des biographes, égarés par des inductions trop peu rigoureuses, variaient de 1647 à 1657 : nous ne pouvons que renvoyer aux *Recherches* de M. Beffara ceux qui voudraient contrôler les preuves et les arguments sur lesquels s'ap-

bles marchands bourgeois, domiciliés sous les piliers des Halles. Ils étaient riches, et lui firent donner une bonne éducation, dont il semble pourtant que le jeune Regnard, déjà turbulent, indiscipliné et ami du plaisir, n'ait pas profité autant qu'il l'eût dû, car il se fait reprocher par Boileau, dans le *Tombeau de Boileau Despréaux*, de n'avoir jamais su « ni le grec ni l'hébreu ». Le talent de Regnard doit en effet plus à la nature qu'à l'étude, et le travail semble avoir toujours répugné à sa verve. Il nous apprend, dans son épître à l'abbé de Bentivoglio, qu'il rimait avant douze ans, et que depuis lors il ne cessa plus de faire des vers. Au sortir du collége, il entra à l'*Académie*, où s'achevaient alors toutes les éducations distinguées. Au moment où il se préparait à en sortir, la mort de son père le laissa, fort jeune encore, maître de sa liberté et d'une fortune assez considérable, qui s'élevait à quarante mille écus. Il en profita pour donner carrière à son humeur aventureuse et satisfaire à son envie de courir le monde. L'Italie obtint d'abord la préférence. On n'a pas beaucoup de détails sur ce premier voyage; on sait seulement que Regnard, qui était déjà grand joueur et qui le resta toute sa vie, s'y livra à sa passion favorite avec tant de bonheur qu'en revenant à Paris il y rapporta un gain de plus de dix mille écus, tous les frais de son excursion payés. Mais il avait gardé de ce pays de Cocagne un souvenir enchanté, qui le détermina à y retourner encore peu de temps après. Ce second voyage fut loin d'être aussi heureux que le premier, et c'est ici que commence la partie romanesque de la vie de Regnard.

Durand ce second voyage, il tomba amoureux à Bologne, pendant les fêtes du carnaval, d'une dame provençale. Il était bien fait et d'une physionomie agréable. Dans le petit roman de *La Provençale*, où il s'est mis en scène sous le nom de Zelmis, il s'exprime ainsi sur son compte : « Zelmis est un cavalier qui plaît d'abord; c'est assez de le voir une fois pour le remarquer, et sa bonne mine est si avantageuse qu'il ne faut pas chercher avec soin des endroits dans sa personne pour le trouver aimable; il faut seulement se défendre de le trop aimer. » Regnard plut donc à la dame. Il la suivit à Rome, et une intrigue se trouva nouée entre eux. Rappelé en France par une affaire pressante, qui intéressait sa fortune, il tomba malade à Florence; et quand il put reprendre son voyage, il alla s'embarquer à Gênes, sur un vaisseau anglais qui ramenait également la Provençale et son mari, qu'il appelle de Prade. Après quelques jours de navigation, ce vaisseau fut attaqué par deux corsaires barbaresques; le capitaine anglais fut tué dans le combat, et l'équipage obligé de se rendre (4 octobre 1678). On conduisit les captifs à Alger, où la Provençale, séparée de son mari, fut vendue mille livres, et Regnard quinze cents. Il tomba entre les mains d'un maître rigoureux, nommé Achmet-Talem, dont toutefois il se concilia d'abord l'affection par son double talent de peintre et de cuisinier, et par l'enjouement de son caractère. Il trouva moyen d'entrer en communication avec la belle Provençale, et parvint même à combiner un plan d'évasion, qui échoua au dernier moment. Dès lors Regnard devint suspect à son maître, qui le traita avec dureté, et ce fut bien pis encore quand celui-ci s'aperçut que son esclave était dans les bonnes grâces de ses femmes, et quand l'une d'elles, jalouse de ne pouvoir réussir près de lui, eut dénoncé au maître les intrigues, vraies ou prétendues, de Regnard avec une de ses rivales du harem. Achmet-Talem, irrité, le livra à la justice pour être puni selon la rigueur des lois musulmanes, qui veulent qu'un chrétien trouvé en flagrant délit avec une croyante soit frappé de mort, à moins qu'il n'embrasse la religion de Mahomet. Heureusement le consul français, M. Dussault, qui venait de recevoir une forte somme pour la rançon de Regnard, intervint près de son maître, et celui-ci, gagné par son avarice, finit par consentir à retirer sa plainte, en avouant qu'elle ne reposait que sur un simple soupçon dénué de toute preuve. Il fut donc remis en liberté, ainsi que la belle Provençale, qui venait d'apprendre la mort de son mari, et tous deux se rembarquèrent pour revenir en France.

Ces détails sont extraits du roman de *La Provençale*, où Regnard a donné sur sa captivité et ses amours des renseignements curieux, qu'il ne faut cependant pas accepter à la lettre, parce que, vrais dans leur ensemble, ils n'ont pas l'exactitude rigoureuse d'une biographie. Ainsi, il n'y a pas parlé d'un voyage à Constantinople, qu'il fit avec son maître et la Provençale, au bout de quelques mois de séjour à Alger, et où il essuya une très-rigoureuse captivité pendant plus de deux ans; il n'y a pas dit non plus que ce fut sa famille qui, informée de sa situation, envoya une somme de 12,000 livres pour racheter à la fois la Provençale, Regnard et son valet de chambre. Cet épisode romanesque dans la vie de notre poëte comique en rappelle un pareil dans celle de Cervantes, et d'ailleurs ces actes de piraterie et ces enlèvements sur mer étaient si peu rares alors qu'on pouvait sans invraisemblance les employer comme un des ressorts les plus ordinaires dans les romans et les comédies.

En recouvrant sa liberté, Regnard avait appris la mort du mari de sa belle Provençale; cette nouvelle lui permettait d'épouser sa maîtresse, après l'expiration de son temps de deuil; il l'emmena donc avec lui à Paris, où il était

pule la date de 1655. Presque toutes les biographies répètent qu'il était fils unique : c'est une erreur, car, sans parler des recherches de Beffara, qui semblent démontrer le contraire, on a une lettre de lui adressée de Stockholm à son *cher frère*.

pressé d'aller mettre ordre à ses affaires; mais au moment où son amour touchait au mariage, de Prade, qui était bien vivant, et qui venait d'être racheté par deux religieux mathurins, reparut tout à coup. Regnard, au désespoir, songea à de nouveaux voyages, résolu à ne revenir que lorsqu'il serait guéri de sa malheureuse passion. Parti le 26 avril 1681, il marcha d'abord devant lui sans but bien déterminé, et se trouva successivement en Flandre et en Hollande; il demeura quelque temps à Amsterdam, puis entreprit le voyage d'Oldembourg, où il avait appris que se trouvait le roi de Danemark; et ne l'y rencontrant pas, il le suivit, passa par Hambourg, et le rejoignit à Copenhague. Il alla ensuite à Stockholm, où il fut reçu avec beaucoup d'amitié par le roi, qui lui conseilla le voyage de Laponie, comme fort digne de la curiosité d'un homme avide d'extraordinaire et de nouveauté. Regnard se laissa persuader facilement, et le 23 juillet 1681 il s'embarqua à Stockholm pour Tornéo, avec deux gentilshommes français, MM. de Corberon et de Fercourt, remonta avec eux le fleuve qui porte le même nom, pénétra jusqu'à la mer Glaciale, et le 22 août il grava sur le haut de la montagne Metavara, qui marquait le dernier terme de cette hardie excursion vers le pôle Nord, ces quatre vers latins, que le voyageur La Motraye y vit encore en 1718, trente-sept ans après le passage des trois voyageurs :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus et variis acti terraque marique,
Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Regnard revint ensuite à Stockholm (27 septembre), où il rendit compte au roi de tout ce qu'il avait vu en Laponie; il en partit le 3 octobre 1681 pour traverser toute la mer Baltique, et débarqua à Dantzig, d'où il partit le 29 pour passer en Pologne. La cour se trouvait alors à Javarow, et le roi reçut Regnard avec beaucoup d'empressement, prenant plaisir à l'entretenir de ses voyages et à l'interroger chaque jour sur tout ce qu'il avait vu. Il passa ensuite successivement en Turquie, en Hongrie et en Allemagne, et rentra enfin en France le 4 décembre 1683 (1), suivant un grand nombre de biographes, ou plutôt en 1682, d'après l'examen et le rapprochement des dates. Dès lors Regnard se fixa à Paris, et y acheta une charge de trésorier de France, qu'il remplit pendant vingt ans. Sa fortune lui permit de se livrer à loisir à son goût pour les plaisirs, la bonne chère et l'épicurisme pratique. Il possédait, dans la rue Richelieu, une belle maison, qui devint bien vite un rendez-vous de joyeuse compagnie, où il recevait à sa table et charmait de ses saillies et du récit de ses aventures tout ce que la cour et la ville avaient de plus distingué. Il a décrit lui-même, dans son *Épître à M****, cette maison avec la vie facile qu'on y menait, et énuméré quelques-uns des hôtes illustres qui ne dédaignaient pas de s'y montrer, tels que les princes de Condé, de Conti, etc. Regnard en effet était le plus agréable des hôtes, et la fortune avait tout fait pour lui : il avait à la fois les talents supérieurs du poëte comique, l'esprit et la verve du causeur, des richesses, des dignités, enfin une physionomie ouverte et aimable, une mine séduisante, des manières nobles et gracieuses, bien propres à lui assurer tous les succès dans le monde. Peu de temps après, il acquit aussi les charges de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de Dourdan. Enfin il acheta la terre de Grillon près Dourdan, où il allait passer la belle saison, et où les plus grands personnages, comme le marquis d'Effiat et le président de Lamoignon, aimaient à venir familièrement partager son genre de vie, ou s'associer à ses grandes chasses à courre. De même qu'il avait décrit dans une *Épître* sa maison du bout de la rue Richelieu, il s'est plu à peindre le séjour enchanté de Grillon et l'existence qu'il y coulait avec ses amis, dans *Le Mariage de la Folie*, divertissement qui fait suite à la comédie des *Folies amoureuses*. On devine aisément que c'est lui qui s'est mis en scène sous le nom de Clitandre, auquel Éraste s'adresse en ces termes :

Tout respire chez toi la joie et l'allégresse.
Y peut-on manquer de plaisirs?
A-t-on même le temps de former des désirs?
De tous les environs la brillante jeunesse
A te faire la cour donne tous ses loisirs.
Tu la reçois avec noblesse :
Grand'chère, vin délicieux,
Belle maison, liberté tout entière,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domestique
A du talent pour la musique;
Chacun, d'un soin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.

(1) Cette date est donnée dans la plupart des *Notices* sur Regnard, particulièrement dans celles qui accompagnent les éditions de Lequien (1820) et de Crapelet (1822). Nous devons dire qu'elle n'est pas sûre. Les indications de dates données par Regnard dans ses récits de voyages sont ordinairement très-vagues, et on a tout lieu de croire que quelques-unes sont erronées : en tout cas, elles sont loin d'être suffisantes. Plusieurs raisons tendent à faire croire que le voyage de Regnard ne dura pas si longtemps : dans *La Provençale*, où il ne raconte ses aventures que d'une façon approximative, mais plutôt en exagérant, il dit qu'il revint en France après deux ans d'absence, tandis qu'il y eût eu deux ans et plus de sept mois au 4 décembre 1683. En outre, il rentra en France immédiatement au sortir de l'Allemagne et après avoir visité Vienne : il dit dans son *Voyage* qu'il arriva à Vienne le 20 septembre, sans désigner l'année, mais c'est probablement en 1682, et ce n'est certainement pas en 1683, car on sait que la ville de Vienne soutint, en juillet 1683, un second siége de la part des Turcs, qui fut postérieur au passage de Regnard, puisque celui-ci n'en dit pas un mot et ne parle que de celui de 1529. Étant à Vienne en septembre 1682, et rentrant directement en France, il ne pouvait y arriver seulement quinze mois après; mais il pouvait y arriver naturellement le 4 décembre de la même année, et c'est sans doute 1682 qu'il faut substituer à 1683 comme date de son retour en France. Regnard allait vite en voyage comme en toutes choses. Son absence aurait alors duré environ vingt mois, ce qu'il traduit en chiffres ronds par *deux ans* dans sa *Provençale*.

Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître épouser le génie.
Toujours société choisie,
Et, ce qui me paraît surprenant et nouveau,
Grand monde et bonne compagnie.

A quoi Clitandre répond :

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me suis fait une façon de vie
A qui les souverains pourraient porter envie.
Les dames, le jeu, ni le vin
Ne m'arrachent point à moi-même,
Et cependant je bois, je joue et j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon système,
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

La profession de foi est complète : Horace en eût été satisfait, et Regnard pouvait se dire comme lui *Epicuri de grege porcus*.

Le Poëte sans fard, Gacon, qui fut non-seulement le commensal de Regnard, mais aussi quelquefois son collaborateur subalterne, a tracé lui-même une description curieuse de la terre et de la maison de Grillon, qui nous offre le cadre après le tableau :

Après avoir dormi la grasse matinée,
On y vient de Paris dans la même journée,
Et le soleil couchant, un galant pavillon
Annonce au voyageur la terre de Grillon.
Le bâtiment, construit d'une légère brique,
Se trouve en même temps commode et magnifique;
Un salon le partage, et de chaque côté
Laisse voir un pays dont l'œil est enchanté...;
Sur la droite un parterre, au château faisant face,
Orne de maint arbuste une longue terrasse.
La rivière au-dessus, d'un cours toujours égal,
Remplit jusqu'au gazon les bords de son canal,
Et ses eaux retombant au bout d'une esplanade,
Au-devant du perron forment une cascade...
Une haute futaie, une longue avenue
Augmentent les appas de cette aimable vue
Dont le riant aspect et l'agréable plan
Se terminent enfin aux clochers de Dourdan (1).

Regnard n'épargna rien pour embellir cette résidence, à laquelle son nom est resté attaché, et où il composa la plupart de ses comédies et la relation de ses nombreux voyages. Dans les dernières années de sa vie, il se fit recevoir grand bailli de la province de Hurepoix au comté de Dourdan, et cette nouvelle dignité l'attacha encore à sa terre et à son château de Grillon. Ce fut là qu'il mourut, le 4 septembre 1709, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il n'avait jamais été marié. Voltaire, avec sa légèreté habituelle, dit qu'il mourut de chagrin et que probablement même il avança ses jours : cette assertion, vague et dénuée de preuves, n'est guère vraisemblable, et les autres erreurs dont Voltaire a rempli le court article qu'il consacre à Regnard, dans son *Catalogue* des écrivains du siècle de Louis XIV, suffiraient à le rendre suspect. Il paraît qu'il mourut simplement à la suite d'une indigestion, ce qui n'est pas du tout la même chose, et semble d'ailleurs plus conforme à son caractère et à son genre de vie. Il était gros mangeur et fort replet; de plus, en vrai poëte comique et en digne héritier de Molière, il croyait peu aux médecins. Un jour, vers la fin de la belle saison, qu'il avait passée tout entière à Grillon, dans ses divertissements ordinaires, il se sentit incommodé d'avoir mangé avec excès. Jusque-là tous les récits s'accordent; mais ensuite commencent les contradictions et les confusions. Suivant une première version, peu croyable, Regnard aurait alors demandé à l'un de ses paysans quelles étaient les drogues dont il composait les médecines à l'usage de ses chevaux, les aurait envoyé chercher à Dourdan, puis avalées. Mais deux heures après, ajoute-t-on, il sentit dans l'estomac des douleurs aiguës qui le forcèrent à se lever et à se promener à grands pas dans sa chambre, pour tâcher de faire descendre sa médecine, dont l'action l'étouffait. Au bruit qu'il faisait, ses valets montèrent; à peine furent-ils entrés que, son oppression redoublant, il tomba entre leurs bras sans connaissance, et mourut suffoqué avant qu'on eût pu lui porter secours. D'après un autre récit, plus facile à admettre, il avait pris une médecine ordinaire, qui ne lui eût fait aucun mal sans l'imprudence qu'il commit d'aller à la chasse le même jour et de boire, à son retour, étant tout en sueur, un grand verre d'eau à la glace. Quoi qu'il en soit, ce qui est constant, c'est qu'il mourut subitement, à la suite d'une indigestion.

Regnard a laissé des ouvrages en divers genres; mais c'est comme poëte comique qu'il a marqué sa place dans les premiers rangs de notre littérature, à une grande distance sans doute, mais immédiatement au-dessous de Molière. Il s'est peint lui-même dans ses œuvres; son caractère et sa vie s'y reflètent. Ses comédies ont la verve, l'aisance, la gaieté, le mouvement, l'esprit facile et la plaisanterie abondante qu'il portait lui-même dans la conversation; mais on y retrouve aussi cette absence ou cet abaissement du sens moral qu'on est en droit de reprocher à la vie de l'auteur. Regnard professe une indifférence parfaite sur toutes les grandes questions; le scepticisme épicurien qu'il affiche sans réserve dans son *Épître V* se reproduit indirectement dans presque toutes ses pièces, et il a même pour le vice des trésors d'indulgence tout prêts, pourvu que le vice soit amusant et spirituel. C'est là d'ailleurs un défaut commun à presque tous nos anciens poëtes comiques. En outre, l'épicurien Regnard n'a pas assez travaillé ses pièces : les négligences et les incorrections abondent dans les meilleures; il ne s'astreint même pas toujours rigoureusement aux règles de la versification, et son style, parfois lâche et mou, a des lenteurs et des impropriétés de termes dont il ne se préoccupe pas assez. Il montre plus de verve que de nerf, plus de belle humeur que de force comique, plus de naturel dans les détails que de vérité dans l'ensemble et de vigueur dans la conception des caractères. Même sans parler des farces qu'il fit jouer sur le Théâtre-Italien, et dont la verve désordonnée dépasse souvent

(1) *Le Poëte sans fard*, épître à MM. de Clerville et Rongeault, 1701, p. 176.

toutes les bornes, il a une tendance à grossir les traits, à exagérer la plaisanterie; son comique touche plus d'une fois au bouffon, et ses portraits tournent à la charge. Mais quelle vivacité, que de saillies, quel vers aisé, harmonieux et souple, quel art admirable de saisir et de peindre les ridicules, quel entrain communicatif, quelle dextérité à conduire une intrigue et à la dénouer! car c'est surtout dans l'intrigue qu'il triomphe, et c'est là que son génie comique, plus abondant que fort et plus amusant que profond, se tourne d'instinct et se meut à son aise. On devine aisément, par *Le Joueur*, *Le Légataire universel* et quelques autres pièces, à quel point il avait pu s'approcher de Molière, si la dissipation de sa vie, la multitude de plaisirs et d'affaires dont il fut toujours entouré, et la paresse d'esprit qu'il alliait à une grande activité de production, ne l'avaient rendu trop indulgent pour ses ouvrages et trop prompt à se contenter du premier jet de sa verve. Boileau, devant lequel on en parlait un jour comme d'un auteur médiocre, répondit qu'il n'était pas médiocrement plaisant, et c'est là, en définitive, l'éloge que mérite le plus sûrement cet écrivain, qui ne voulut qu'amuser, jamais corriger ni instruire. « Qui ne se plaît point aux comédies de Regnard, a dit Voltaire, n'est point digne d'admirer Molière. » Joubert se montre plus sévère dans ses *Pensées*, où il a écrit : « Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître. » Dans sa rigueur, ce jugement est vrai, si l'on en excepte les trois ou quatre chefs-d'œuvre où le valet a presque su s'élever jusqu'au maître.

Regnard commença d'abord par travailler pour le Théâtre-Italien. Voici la liste de ses pièces jouées à ce théâtre, telles que les a conservées Gherardi dans son recueil : *Le Divorce*, trois actes et prologue, en prose, joué le 17 mars 1688; — *La Descente d'Arlequin aux enfers*, scènes françaises de la pièce en trois actes, en prose, jouée le 5 mars 1689, sous le titre de *Descente de Mezzetin; — L'Homme à bonnes fortunes*, trois actes, en prose, 10 janvier 1690 : plaisante, mais grossière, et qui semble en quelques scènes une sorte de parodie de la comédie de Baron, jouée près de quatre ans auparavant; — *La Critique de L'Homme à bonnes fortunes*, un acte, prologue, 1er mars 1690 : une des meilleures petites pièces du genre; — *Les Filles errantes, ou les Intrigues des hôtelleries*, scènes françaises de la comédie du même titre, en trois actes, 24 août 1690; — *La Coquette, ou l'Académie des dames*, trois actes, en prose, 17 janvier 1691 : plaisante et très-bien intriguée; — *Les Chinois*, quatre actes et prologue, en prose, 13 décembre 1690 : la première pièce que Regnard ait faite en société avec Dufresny; — *La Baguette de Vulcain*, un acte, prose et vers, 10 janvier 1693; en société avec Dufresny. Cette pièce, dont le titre et quelques détails font allusion à la baguette divinatoire de Jacques Aymar, qui excitait alors l'admiration de tout Paris, eut tant de succès, que les auteurs y ajoutèrent bientôt un certain nombre de scènes qui forment une petite pièce nouvelle, sous le titre de *L'Augmentation de la Baguette; — La Naissance d'Amadis*, un acte, prose mêlée de vers, 10 février 1694 : — *La Foire Saint-Germain*, trois actes, en prose, 26 décembre 1695; en société avec Dufresny : elle eut un succès prodigieux, et renferme un grand nombre de scènes épisodiques très-amusantes; — *La Suite de La Foire Saint-Germain, ou les Momies d'Égypte*, un acte, en prose mêlée de vers, 19 mars 1696 : comme son titre l'indique, c'est le succès de la précédente pièce qui a donné l'idée de celle-ci. Il faut joindre à cette liste *L'Ile d'Alcine, ou l'Anneau magique de Brunel*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal, et qui porte tous les caractères de l'authenticité. Comme l'indication de cette pièce se trouve d'ailleurs dans le catalogue de Haenel et dans le catalogue Soleinnes, on ne comprend pas qu'aucun éditeur de Regnard n'ait encore songé à l'adjoindre à ses œuvres. Le catalogue de Soleinnes indique aussi comme pouvant être de lui *Le Marchand ridicule*, opéra-comique représenté à la Foire Saint-Germain en 1708, et qui faisait partie des portefeuilles de M. de Soleinnes, aujourd'hui à la Bibliothèque impériale; mais cette pièce, d'une platitude et d'une grossièreté ignobles, ne peut en aucune façon être de lui.

Voici maintenant la liste chronologique des comédies de Regnard jouées au Théâtre-Français : *Attendez-moi sous l'orme*, un acte, en prose, avec un divertissement, représentée le 19 mai 1694 (Paris, 1694, in-12). On a prétendu que cette pièce est de Dufresny, à qui Regnard l'aurait achetée pour 300 livres : ce conte, adopté par les frères Parfaict, ne repose sur aucun fondement sérieux; elle a toujours été imprimée dans les œuvres de Regnard, même du vivant de Dufresny, sans que celui-ci ait réclamé, et n'a jamais été imprimée dans les œuvres de Dufresny, car la pièce de ce dernier qui porte le même titre est toute différente de celle de Regnard, et a été jouée sur le Théâtre-Italien. Cette petite comédie a été imprimée sous le nom de Palaprat (La Haye, 1694, in-12); — *La Sérénade*, un acte, en prose, avec divertissement, 3 juillet 1694 (Paris, 1695, in-12); — *Le Bal*, un acte, en vers, avec divertissement, représenté d'abord sous le titre du *Bourgeois de Falaise*, le 14 juin 1696, et publié aussi dans la première édition sous le même titre, que l'auteur changea ensuite (Paris, 1696, in-12); *Le Bourgeois de Falaise* a également été imprimé sous le nom de Palaprat (La Haye, 1697, in-12). Remarquons à ce propos que les privilèges de ces premières pièces de Regnard sont accordés pour les œuvres de théâtre du sieur P , et ceux des deux suivantes pour le Recueil des comédies du

sieur D. On ne voit apparaître l'initiale de Regnard que dans le privilége de *Démocrite*, et son nom tout entier que dans celui des *Ménechmes;* — *Le Joueur*, cinq actes, en vers, 19 décembre 1696 (Paris, 1697, in-12), qui passe, peut-être à tort, pour le chef-d'œuvre de Regnard. On connaît les contestations que souleva Dufresny au sujet de cette pièce; il prétendit que Regnard avait abusé de sa confiance pour lui voler le sujet et le fond de la comédie, et pour le démontrer il fit imprimer, dans le cours de la même année, *Le Chevalier joueur*, en prose, qui était son œuvre telle qu'il l'avait communiquée à Regnard, mais qui ne plaida pas en faveur de ses réclamations. Dufresny eut pourtant ses partisans dans cette campagne : on racontait même que, pour accélérer la composition de sa pièce, et arriver sur la scène avant celui qu'il dévalisait, Regnard avait fait faire la plus grande partie des vers à Gacon, qu'il enfermait dans une chambre de son château de Grillon, d'où il ne le laissait sortir qu'après avoir accompli sa tâche de chaque jour. Il est impossible d'admettre que ce soit Gacon qui ait fait les vers du *Joueur*. On ne sait au juste quel degré de vérité peuvent avoir eu les réclamations de Dufresny, et quelle part lui revient dans l'idée et le plan général de la pièce : il est probable que les deux auteurs avaient quelquefois conféré ensemble et mis leurs vues en commun sur ce sujet, et c'est ce que dit Gacon lui-même dans une épigramme contre Dufresny :

Un jour Regnard et de Rivière
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur serait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

— *Le Distrait*, cinq actes, en vers, 2 décembre 1697 (Paris, 1698, in-12): cette pièce eut peu de succès dans sa nouveauté, mais elle a été souvent reprise depuis, et compte parmi les meilleures de l'auteur, quoique la distraction ne soit pas un vice ou un ridicule propre à être mis sur la scène. Le choix d'un tel sujet démontre suffisamment combien le génie de Regnard était porté à prendre les choses par leur côté extérieur, et au point de vue des incidents comiques, plutôt que de la peinture des passions; — *Démocrite*, cinq actes, en vers, joué pour la première fois sous le titre de *Démocrite amoureux*, le 12 janvier 1700 (Paris, 1700, in-12); — *Le Retour imprévu*, un acte, en prose, 11 février 1700 (Paris, 1700, in-12); — *Les Folies amoureuses*, trois actes, en vers, précédées d'un prologue en vers libres, et suivies d'un divertissement, intitulé *Le Mariage de la Folie*, 15 janvier 1704 (Paris, 1704, in-12): on joue très-souvent encore cette pièce, une des plus gaies du répertoire; mais on ne joue plus le divertissement qui l'accompagne; — *Les Ménechmes, ou les Jumeaux*, cinq actes, en vers, avec prologue en vers libres, 4 décembre 1705 (Paris, 1706, in-12). Regnard a su y renouveler ce vieux sujet : c'est une des mieux intriguées, des meilleures et des plus plaisantes de notre poëte; — *Le Légataire universel*, cinq actes, en vers, 9 janvier 1708 (Paris, 1708, in-12): chef-d'œuvre d'entrain, d'esprit et de gaîté, celle de toutes où l'incomparable verve de Regnard éclate le mieux dans son vrai jour, mais d'une morale aussi peu scrupuleuse que possible. A notre avis, c'est dans *Le Légataire*, mieux encore que dans *Le Joueur*, qu'il faut chercher la plus exacte et la plus complète expression de son talent; — *La Critique du Légataire*, un acte, prose, 19 février 1708 (Paris, 1708, in-12). Regnard a donné aussi un ballet en trois actes, avec prologue : *Le Carnaval de Venise*, représenté par l'Académie royale de musique en mai 1699 (Paris, 1699). Il a laissé aussi trois autres pièces, qui n'ont pas été représentées, et que l'édition de 1731 a recueillies pour la première fois : *Les Souhaits*, un acte, vers libres; *Les Vendanges, ou le Bailli d'Asnières*, un acte, vers, inachevées, qu'on a essayé sans succès de donner sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 15 mars 1823; et *Sapor*, tragédie en cinq actes, en vers, essai malheureux dans un genre où il ne pouvait réussir. On a en outre de Regnard des relations de ses voyages : *Voyage de Flandre et de Hollande; Voyage de Danemark; Voyage de Suède, Voyage de Laponie*, le plus curieux de tous; *Voyage de Pologne*, *Voyage d'Allemagne*, enfin *Voyage de Normandie*, mêlé de prose et de vers, et *Voyage de Chaumont*, sous forme de chanson; un petit roman : *La Provençale*, et des *Poésies diverses*, comprenant des épîtres et des satires, quelques stances, airs, chansons, épigrammes et sonnets. Des deux satires, l'une, dirigée contre les maris, est la contre-partie de celle de Boileau contre les femmes; l'autre, intitulée : *Le Tombeau de Boileau Despréaux*, est une violente diatribe contre le satirique. Regnard, qui avait d'abord parlé avec éloges de Boileau dans son épître à Quinault, s'était ensuite brouillé avec lui, sans qu'on sache au juste pourquoi; de son côté, le satirique avait mis son nom parmi ceux des mauvais auteurs, dans son Épître X, composée au commencement de 1695 :

A Sanlecque, à Regnard, à Bellocq comparé.

Si l'on en croit de Losme de Monchesnay, dans ses *Anecdotes dramatiques*, ce fut ce dernier qui les réconcilia. Quoi qu'il en soit, dans la nouvelle édition de son épître qu'il donna en 1698, Boileau supprima le nom de Regnard, ainsi que ceux de ses compagnons, ce qui autorise à croire que dès lors la réconciliation était déjà opérée; et en 1705 notre poëte dédia ses *Ménechmes* à Boileau par une épître fort louangeuse.

Les œuvres de Regnard ont été souvent réunies; en voici les principales éditions : *Recueils factices* en 1708, 1711, 1729, 2 vol. in-12; — *Œuvres de Regnard;* Bruxelles, 1711, 2 vol. petit in-12; — *Nouvelle édition augmentée;* Paris, 1731, 5 vol. in-12 : c'est la première édition qui contienne le texte des *Voyages* et de *La Provençale*, les *Poésies diverses*, les deux comédies et la tragédie non représentées; — *Idem*, par G. (Garnier), Paris, 1790, 6 vol. in-8°; par l'abbé de La Porte, Paris, 1770, 4 vol. in-12; par Garnier : nouvelle édition, collationnée avec soin sur les éditions originales et augmentée d'un grand nombre de variantes; Paris, 1820, 6 vol. in-8°; elle a été en effet collationnée avec soin, quoiqu'il reste encore bien à faire pour la complète révision du texte; *Id.*, avec des variantes et des notes, Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8° : très-belle et correcte édition, tirée à petit nombre, mais reproduite à plus grand nombre, sous le nom des frères Baudoin et de Brière, en 1826; *Id.*, P. Didot aîné, 1820, 4 vol. in-8°; *Id.*, avec une notice, les notes de Beuchot, les recherches de Beffara, précédée d'un *Essai sur le talent de Regnard et sur le talent comique en général*, par Alfred Michiels, Paris, 1854, 2 gros vol. in-8°.

L'Académie française, dont Regnard ne fit jamais partie, pas plus que Molière, a proposé son éloge en 1857 : c'est M. Gilbert qui a remporté le prix. Victor Fournel.

Les Voyages, La Provençale et les *Poésies diverses* de Regnard. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — Gacon, *Le Poëte sans fard*, passim. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Picard, *Galerie française*, t. III. — La Harpe, *Cours de littérature*, ch. VII, section 2. — Notices en tête des diverses édit. de ses œuvres. — Beffara, *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de J.-Fr. Regnard*, t. VI de l'édit. Crapelet, 1822. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Weiss, articles dans la *Revue de l'Instruction publique*, des 17 et 24 février 1859.

REGNAUD (*Pierre-Étienne*), publiciste français né à Paris, en 1736, mort en 1820. Il exerça la profession d'avocat jusqu'en 1766, où il succéda à son père comme procureur au parlement. Sa charge fut supprimée en janvier 1771 et lui-même exilé. Il ne rentra pas dans la même carrière; mais il se rangea parmi les défenseurs de la monarchie, et écrivit de nombreux articles dans les journaux royalistes, entre autres les *Lettres* au *Moniteur* et *aux avocats*, sous le nom des procureurs au parlement, ainsi que le discours que ce corps adressa à ses magistrats au moment de leur suppression. Regnaud émigra le 11 août 1792; cependant il s'offrit pour défendre Louis XVI, si on lui accordait un cautionnement; cette proposition n'eut pas de suite. Regnaud ne rentra en France qu'avec les Bourbons. On a de lui : *Éloge du chancelier L'Hôpital;* Paris, 1777, in-8°; — *Défense pour Louis XVI, suivie d'un discours sur la loi salique;* Paris, décembre 1792, 1814, in-12; le roi écrivit à l'auteur une lettre de remercîments datée du Temple, le 29 décembre 1792; — *Journée du 10 août, dédiée au roi Louis XVII dans les fers;* s. l. (Paris), 1795, 2 vol. in-8° (rare); — *Discours sur l'ancien gouvernement de la France;* Paris, 1799, in-8°; — *Discours sur les beautés de Virgile;* Paris, 1815, in-12.

Quérard, *France littér.* — *Biogr. des hommes vivants.*

REGNAUD *de Saint-Jean d'Angely* (*Michel-Louis-Étienne*, comte), homme politique français, né à Saint-Fargeau (Yonne), en 1762, mort à Paris, le 11 mars 1819. Élève distingué du collége du Plessis à Paris, il avait étudié le droit dans cette ville avec le projet d'y exercer la profession d'avocat. Son père, président au bailliage de Saint-Fargeau ayant été frappé de cécité et obligé de résigner son emploi, le jeune Regnaud accepta, pour venir en aide à sa famille, celui de lieutenant de la prévôté de la marine à Rochefort. Quoique jeune encore, il fut chargé en 1789 de rédiger les cahiers du tiers état de la sénéchaussée de Saint-Jean d'Angely, et le pays d'Aunis le nomma député aux états généraux. Il prit alors place dans l'assemblée à côté du baron d'André, chef du parti modéré de la noblesse. Il avait les qualités propres à réussir dans la vie politique, une élocution facile, un esprit brillant et actif, et les avantages extérieurs. Il avait embrassé avec enthousiasme la cause de la révolution. Il parla et agit de concert avec les hommes qui voulaient à la fois la liberté et le respect des lois. Cela fut marqué surtout après le retour du roi de Varennes (juillet 1791), et il fit partie de la majorité constitutionnelle, qui pensait pouvoir sauver la constitution et la royauté. Malgré quelques discours hardis pour arriver à des réformes, on ne peut pas dire qu'il ait jamais cherché à soutenir les idées de république. Pendant l'Assemblée législative, il écrivit beaucoup dans le *Journal de Paris*, dont André Chénier était le principal collaborateur, et surtout dans *L'Ami des patriotes*, journal hebdomadaire, que soutenait la liste civile. Il courut des dangers après le 10 août, et se tint à l'écart. Après la proscription des girondins (31 mai 1793), il fut découvert et jeté en prison à Douai; ramené à Paris, il parvint à s'évader, et demeura caché jusqu'au 9 thermidor. Compris de nouveau dans un mouvement contre la Convention, il fut forcé de se dérober pendant quelque temps aux poursuites. Dans des vues d'avenir, il tourna ses vues vers l'administration, et obtint d'être nommé administrateur des hôpitaux de l'armée d'Italie. Ce fut là que commencèrent ses rapports avec le général Bonaparte. Il s'attacha entièrement à sa fortune, et l'accompagna dans son expédition d'Égypte. Cependant retenu à Malte par une maladie dangereuse, il y fut laissé en qualité de commissaire du Directoire. Il revint en France pour solliciter des secours, lorsque les Anglais eurent bloqué l'île, et resta dans sa famille. Au 18 brumaire, il mit beaucoup de zèle à servir les projets du général Bonaparte. La révolution accomplie, il fut nommé au conseil d'État, et bientôt président de la sec-

tion de l'intérieur. En 1803 il fut nommé à l'Académie française, en 1804 procureur général près la haute cour impériale et grand-officier de la Légion d'honneur, en 1807 secrétaire d'État de la famille impériale, et en 1808 comte de l'empire. Napoléon employa largement Regnaud à l'exécution de ses projets : il l'appelait à presque tous ses conseils, le chargeait de porter la parole au sénat, au corps législatif pour les levées d'hommes, la défense de sa politique intérieure et extérieure. Après la chute de l'empire, on a accusé Regnaud d'avoir été un serviteur trop docile, trop zélé, et d'être pour sa bonne part responsable de certains actes qui préparèrent les catastrophes. On a oublié que ce n'était pas sur ses projets, mais seulement sur les meilleurs moyens de les exécuter que l'empereur demandait des conseils. Le nom de Regnaud est associé à beaucoup de grands faits de ce règne. En janvier 1814, il fut nommé commandant d'une des légions de la garde nationale, et le 30 mars il sortit de Paris pour arrêter la marche des ennemis. Son brusque retour donna lieu à des accusations de faiblesse, presque de lâcheté; mais la déclaration du général Dessoles, que ce retour était dû à l'urgence d'une mission politique, fit tomber ces propos malveillants. En effet, Regnaud s'était rendu à Blois auprès de Marie-Louise, et y resta jusqu'au 8 avril. Au début de la restauration, se trouvant président de l'Académie, il eut à recevoir le poëte Campenon. La situation était délicate, et le talent de l'orateur pouvait y échouer. Il mit dans son discours un rare mélange d'adresse et de hardiesse, et n'hésita point à exprimer l'hommage que prescrivait l'usage pour la famille royale, ce que les purs royalistes regardèrent comme une hypocrisie et un scandale. Au reste, il possédait le talent d'écrire autant que celui des affaires, et les discours qu'il prononça à la réception de plusieurs académiciens se distinguaient par l'élégance, le goût et l'à-propos, et eurent généralement du succès. Au 20 mars 1815, il reprit ses fonctions près de l'empereur, attaqua avec beaucoup de force la déclaration du congrès de Vienne, du 13 mars, et défendit avec zèle la cause de l'empire. Nommé par son département (Charente-Inférieure) à la chambre des Cent jours, il y prit souvent la parole, et comme député, et comme ministre d'État. Après la bataille de Waterloo, il engagea l'empereur à abdiquer en faveur de son fils, et après avoir porté cette résolution à la chambre, il fit tous ses efforts pour que le jeune Napoléon fût déclaré successeur de son père. Ce fut le dernier acte de sa vie politique. Il avait été porté sur la liste des trente-trois exilés de Paris par la seconde ordonnance du 24 juillet; mais Fouché, qui avait été conservé comme ministre de la police, lui laissa la faculté de rester dans sa maison de campagne. Une nouvelle ordonnance (17 janvier 1816) le força de sortir de France, et il se réfugia aux États-Unis. Il n'y resta qu'une année, et de retour en Europe, il fit d'inutiles démarches pour obtenir de rentrer en France. Il est difficile de comprendre cette rigueur envers un homme politique bien moins compromis à l'égard des Bourbons que d'autres personnages. On a dit dans le temps que les ministres avaient surpris dans des lettres écrites par ses amis et ses proches des choses offensantes pour la famille royale, et que pour ce motif ils persistèrent à repousser toutes les réclamations. L'ordonnance de 1819 qui rappelait tous les exilés lui permit enfin de revoir sa patrie. Il se hâta d'y rentrer (10 mars), mais presque mourant, et succomba la nuit même de son retour. Ces vers furent gravés sur la tombe que lui fit élever sa femme, Mlle de Bonneuil, au cimetière du Père Lachaise :

> Français, de son dernier soupir
> Il a salué la patrie.
> Un même jour a vu finir
> Ses maux, son exil et sa vie.

Biographie universelle des contemporains. — Thiers, *Histoire de la révolution, du consulat et de l'empire.* — Thibaudeau, *id.* — *Moniteur*, aux dates indiquées.

* REGNAUD *de Saint-Jean-d'Angely* (*Auguste-Michel-Étienne*, comte), maréchal de France, fils du précédent, né à Paris, le 29 juillet 1794. Au sortir de l'École militaire de Saint-Germain, il fit la campagne de Russie, en qualité de sous-lieutenant au 8e de hussards, et se distingua particulièrement à la bataille de Leipzig, où son régiment fut presque entièrement détruit. Compris dans l'état-major impérial pendant la campagne de 1814, il se fit remarquer sous les murs de Reims pendant l'invasion. Dans les Cent jours il devint officier d'ordonnance de l'empereur et chef d'escadron sur le champ de bataille de Waterloo. La seconde restauration ne lui reconnut pas ce grade; rayé des cadres de l'armée, il suivit son père en Amérique. A sa rentrée en France (1819), il ne chercha pas à prendre du service sous les Bourbons; mais, en 1825, il offrit son épée à la Grèce, qui s'armait pour son indépendance, et organisa, sous les ordres du colonel Fabvier, un corps de cavalerie. En 1828 il fit comme volontaire l'expédition de Morée, et ne rentra en France qu'après la délivrance de la Grèce. Nommé de nouveau capitaine en 1829, il fut reconnu par le gouvernement de Louis-Philippe dans le grade de chef d'escadron qui lui avait été contesté. Après avoir pris une part active à la révolution de Juillet, il fit la campagne de Belgique en qualité de colonel, et devint général de brigade le 18 décembre 1841. Il commanda le département de la Meurthe jusqu'au 24 février 1848. Général de division en juillet 1848, il assista à la prise de Rome. Député de la Charente à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, M. Regnaud seconda le mouvement qui prépara l'avénement du second empire. En 1851, il tint pour quelques jours le portefeuille de la guerre (9-24 janvier). Membre du sénat dès sa forma-

tion (1852) il en devint l'un des vice-présidents; il était en outre à cette époque inspecteur général et président du comité de cavalerie. Chargé en 1854 d'organiser les différents corps de la garde impériale, il en reçut le commandement, et prit part aux guerres d'Orient et d'Italie. Le lendemain de la bataille de Magenta, il fut nommé maréchal de France (5 juin 1859). Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 28 décembre 1858. J. C.

De Bazancourt, *Hist. de la campagne d'Italie.* — L. Thoreau. *Documents historiques sur les membres du sénat.*

REGNAUDIN ou **REGNAULDIN** (*Thomas*), sculpteur français, né à Moulins, en 1627, mort à Paris, le 3 juillet 1706. Il fut élève de Fr. Anguier, l'Académie royale le reçut au nombre de ses membres en 1657, sur la présentation d'une médaille ovale d'un *Saint Jean* traité en bas-relief, il fut élu professeur en 1658, et adjoint à recteur en 1694. Ce n'était cependant pas un habile artiste, et ce qui nous reste de ses travaux ne donne pas une haute idée de son talent. Au Louvre, il exécuta les sculptures du plafond de la chambre du roi, et refit avec Girardon (1667) celles de la galerie d'Apollon, après que l'incendie d'un des pavillons de l'appartement de la reine mère (1661) eut nécessité la restauration de cette partie du Louvre. On voit encore dans le parc de Versailles ses statues de *L'Automne sous la figure de Bacchus*, du *Temps qui enlève L'Occasion*, de *Faustine sous la figure de Cérès couchée et accompagnée de plusieurs enfants*, d'après l'antique; dans le groupe des Bains d'Apollon, exécuté sur les dessins de Le Brun, il a exécuté trois des nymphes qui servent le dieu. Il fit plusieurs autres ouvrages pour la chapelle du château de Saint-Fargeau, appartenant à Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. On vit pendant longtemps au carrefour de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Bailleul un groupe en bois de *Sainte Anne montrant à lire la Vierge*, que Regnaudin fit sur les dessins de Buyster, sur la commande de la veuve d'un rôtisseur enrichi dans le quartier. Deux ans avant sa mort, il exposa au salon de 1704 un groupe en marbre d'*Énée emportant Anchise*. Le comte de Caylus a conservé l'analyse d'une conférence faite par Regnaudin à l'Académie, en 1680, *Sur l'art de traiter les bas-reliefs*. H. H—N.

Fontenai, *Dict. des artistes.* — *Archives de l'art français.* — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles.*

REGNAULD (*Valère*), en latin *Reginaldus*, jésuite français, né en 1543, à Usie, près de Pontarlier, mort à Dôle, le 14 mars 1623. Ses parents, quoique pauvres laboureurs, parvinrent, à force de sacrifices, à lui faire donner quelque éducation. Il vint à Paris suivre les leçons de Maldonat et de Mariana, et peu de mois après son admission dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé à Bordeaux pour y professer la philosophie. Ses supérieurs l'appelèrent successivement à Pont-à-Mousson, à Paris et enfin à Dôle, où pendant vingt années il professa la théologie morale avec un tel succès que l'on accourait en foule pour l'entendre, soit de la France, soit de l'Allemagne, soit des Pays-Bas. Quand il mourut, il y avait cinquante ans qu'il faisait partie de son ordre, et trente-deux qu'il avait prononcé les quatre vœux. On a de Valère Regnauld : *De Prudentia et cæteris in confessario requisitis*; Lyon, 1610, in-8°; Cologne, 1611, in-12; réimprimé depuis plusieurs fois et traduit en français par Étienne La Plonce-Richette, Lyon, 1616, 1619, in-8°; — *Tractatus de officio pœnitentis in usu sacramenti pœnitentiæ*; Lyon, 1618, in-12; — *Compendiaria praxis difficiliorum casuum conscientiæ*; Lyon, 1618, in-12; réimprimé plusieurs fois et traduit en français par le P. Jacquet, religieux carme, Lyon, 1623, in-12; — *Praxis fori pœnitentialis*; Lyon, 1620; Cologne, 1622, 2 vol. in-fol. : édition corrigée et augmentée, dont saint François de Sales recommande la lecture dans son *Avis aux confesseurs*: Pascal, dans ses *Lettres provinciales*, nomme ce jésuite le *P. Reginald*, et a extrait de ses ouvrages plusieurs propositions, modèles de cette morale relâchée tant de fois reprochée aux Jésuites; mais les *Extraits des assertions soutenues et enseignées par les Jésuites* en contiennent un plus grand nombre.

Alegambe, *Biblioth. scriptorum Societ. Jesu.* — Pascal, *Lettres provinc.* — Collin de Plancy, *Biogr. pittor. des Jésuites*, Paris, 1826, in-32.

REGNAULT (*Gilbert*), seigneur de Vaux, mort vers la fin du seizième siècle. D'une bonne famille du Châlonnais, il fit ses études à Paris, fut reçu avocat, et devint juge-mage de l'abbaye de Cluny. Il professait la religion protestante. Malgré les nombreux services qu'il avait rendus au cardinal de Lorraine, il se vit, en 1562, emprisonné par ordre de ce prélat, sur le soupçon d'avoir livré à ses coreligionnaires les reliques de Cluny, et il fut privé de sa charge. Mis en liberté en 1563, il intenta au cardinal un procès dont les troubles de 1567 arrêtèrent le cours, chercha un asile en Savoie, et se tint ensuite caché tantôt à Paris, tantôt en Bourgogne. Après la paix de 1576 il s'établit à Mâcon, et y reprit sa profession d'avocat. On lui a attribué un libelle des plus violents et que l'on sait être de Jean Dagoneau: *La Légende de Claude de Guise, abbé de Cluny, contenant ses faits et gestes*; il est probable qu'il se contenta d'en donner l'édition de 1581, en y ajoutant une préface et le récit des malheurs de Dagoneau, son ami.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

REGNAULT (*Noël*), physicien français, né le 6 septembre 1683, à Arras, mort le 14 mai 1762, à Paris. Il entra dans la Société de Jésus, et suivit la carrière de l'enseignement; il occupa pendant de longues années la chaire de mathématiques au collége Louis-le-Grand. Zélé partisan de Descartes, il appliqua son système à l'i-

tude des sciences exactes, et contribua par ses travaux à propager en France le goût de la physique. On a de lui : *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe, qui renferment ce qui s'est découvert de plus curieux et de plus utile dans la nature*; Paris, 1729, 3 vol. in-12; 6e édit., 1755, 5 vol. in-12, fig.; trad. en anglais et en italien, cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, est écrit avec ordre et clarté; — *Origine ancienne de la physique nouvelle*; Paris, 1734, ou Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 : l'auteur y revendique en faveur de l'antiquité un grand nombre d'inventions ou d'idées nouvelles; avant et après lui, Paschius et Dutens ont essayé de démontrer la même chose; — *Lettre sur la Philosophie de Newton, de M. de V.* (Voltaire); Paris, 1738, in-12; — *Logique en forme d'entretiens*; Paris, 1742, in-12; — *Entretiens mathématiques*; Paris, 1744, 3 vol. in-12 : c'est un traité élémentaire de géométrie et d'algèbre.

Biographie arrageoise.

REGNAULT (*Jean-Baptiste*, baron), peintre français, né le 17 octobre 1754, à Paris, où il est mort, le 12 novembre 1829. Il avait à peine dix ans lorsque son père l'emmena en Amérique, où le conduisait l'espoir d'y faire fortune. Là le jeune Regnault s'engagea dans la marine marchande, et servit comme mousse pendant cinq ans. A la mort de son père, il revint à Paris. Grâce à la protection d'un amateur éclairé, M. de Montval, il entra alors dans l'atelier de Bardin, et put accompagner ce peintre dans un voyage en Italie. De retour à Paris en 1775, il remporta le deuxième prix de peinture à l'Académie, et l'année suivante, ayant obtenu le premier prix, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. En 1782, sur la présentation d'un tableau d'*Andromède et Persée*, il fut agréé à l'Académie, où il prit place, le 25 octobre 1783. Son tableau de réception, *L'Éducation d'Achille*, bien connu par la gravure exécutée par Bervic sur l'esquisse qui se voit au musée d'Avignon, figura au salon de cette même année (1783), et fait aujourd'hui partie de la collection du Louvre. Les succès obtenus par ses compositions historiques et ses tableaux de genre déterminèrent Regnault à ouvrir un atelier d'élèves, qui fut pendant quelque temps rival de celui de David et fut fréquenté par P. Guérin, Robert Lefèvre, Menjaud, Lafitte, Blondel, Réattu (1) et le paysagiste Boisselier. Regnault fut à la création de l'Institut membre de la classe de Littérature et des beaux-arts. Les artistes qui en faisaient partie formèrent en 1813 l'Académie spéciale des beaux-arts; réorganisée et agrandie en 1816. En 1795 il fut nommé professeur à l'école des beaux-arts, et en 1816 professeur de dessin à l'École polytechnique. Il était chevalier de la Légion d'honneur du 19 frimaire an XII; le 28 février 1819 il fut créé chevalier de Saint-Michel, et nommé baron le 19 juillet de la même année. On doit au baron Regnault trois estampes à l'eau-forte assez difficiles à rencontrer, et qu'il a signées *Renaud*; c'est sous ce nom qu'il figure sur les livrets des salons de 1783 et 1785. Trois de ses tableaux font partie de la collection du Louvre, et quatre du musée de Versailles. En 1830 on mit en vente publique les tableaux, esquisses, dessins, etc., existant dans son atelier au moment de sa mort. H. H—N.

F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — De Baudicourt, *Le Peintre graveur français*. — E. Soulié, *Notice du musée de Versailles*. — Ch. Blanc, *Hist. des peintres de toutes les écoles*. — *Archives de l'art français*. — Clément de Ris, *Les musées de province*. — *Notice sur Regnault*, en tête du *Catalogue de la vente faite après son décès*.

(1) Réattu, né à Arles, le 11 juin 1760, obtint en 1790 le premier prix de peinture de l'Académie, alla à Rome, avec la pension, et se fixa dans sa ville natale, où il mourut, le 7 avril 1833. Il était correspondant de l'Institut. — *Not. biogr. sur Réattu*, par J. Canonge, dans le journal *L'Art en province*.

REGNAULT DE BEAUCARON (*Jacques-Edme*), littérateur et magistrat français, né à Chaource (Champagne), en 1759, mort à Nogent-sur-Seine, le 25 septembre 1827. Il prit la carrière du barreau, mais sans succès; riche d'ailleurs, il consacrait à la poésie une grande partie de son temps, et devint l'un des principaux rédacteurs de l'*Almanach des Muses*. Vers 1782, il créa le *Journal de Nancy*, qu'il rédigea longtemps presque seul : on prétendit alors que les rédacteurs de cette feuille étaient plus nombreux que ses lecteurs. En 1786, Regnault fut admis à l'Académie des Arcades de Rome, ce qui lui attira de mordantes épigrammes de Rivarol. En 1790 il obtint une place de juge au tribunal d'Ervy, et fut député à l'Assemblée législative par les électeurs de l'Aube. Il siégea parmi les monarchistes; il défendit La Fayette, et s'opposa au décret de déportation contre les prêtres insermentés. Une fois, il fallut l'intervention de la garde nationale pour l'arracher des mains de la populace, qui déjà lui avait passé au cou la corde d'un réverbère; il ne reparut plus sous le gouvernement républicain. En 1800, il fut nommé magistrat de sûreté à Nogent-sur-Seine, et devint en 1811 président du tribunal de cette ville. La restauration le maintint dans ses fonctions, qu'il ne quitta qu'en 1819, par voie de retraite. On a de lui de nombreuses pièces de vers et *Les Fleurs*, poëme; Paris, 1816, in-12. L—z—E.

Biographie Champenoise. — Rivarol, *Petit Almanach des grands hommes*. — Arnault, Jay, etc., *Biogr. des contemp.*

REGNAULT (*Jean-Baptiste-Étienne-Benoît-Olive*), médecin français, né le 1er octobre 1759, à Niort, mort le 28 janvier 1836, à Paris. Fils d'un chirurgien, il prit d'abord le grade de maître ès arts dans l'université de Paris, suivit ensuite les cours de la faculté de médecine, et, encouragé par les conseils de Vicq-d'Azyr, il se fixa dans la capitale après avoir été reçu docteur, en 1786, à Reims. En 1789, il se rallia au parti constitutionnel, et fut président de la section de Saint-Eustache. Il était depuis un an attaché à

l'hôpital du Gros-Caillou, lorsqu'en 1792 il partit, en qualité de médecin ordinaire, pour l'armée de la Meuse. Un mandat d'arrêt ayant été lancé contre lui, il se réfugia en Hollande, puis à Hambourg, où il acheta le droit de bourgeoisie; de là il passa en Angleterre (1801), et ne rentra en France qu'à la chute de l'empire. En récompense de son dévouement aux Bourbons, il devint successivement médecin consultant du roi, médecin en chef de l'hôpital de la garde royale, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Légion d'honneur, etc. Nous citerons de lui : *Observations on pulmonary consumption*, Londres, 1802-1806, in-8°; trad. en français par l'auteur, Paris, 1802, 1805, in-8° : il y établit l'utilité du lichen d'Islande dans la phthisie, et il est l'un des premiers qui ait employé cette plante comme médicament et aliment; — *Mémoire sur l'hydrocéphale;* Paris, 1819, in-8°; — *Notice sur J.-F. Coste;* Paris, 1819, in-8°. En 1816 il a fondé le *Journal des sciences médicales*, dans lequel il a inséré un grand nombre d'articles.

Hist. litter. du Poitou, III (suppl.). — *Biogr. méd.*

REGNAULT-WARIN (*Jean-Baptiste-Joseph-Innocent-Philadelphe*), littérateur français, né le 25 décembre 1771, à Bar-le-Duc, mort le 4 novembre 1844, à Paris. Il débuta presque enfant dans la carrière des lettres, et lorsque la révolution éclata il en défendit avec chaleur les principes par différents écrits en prose et en vers. Ses liaisons avec les députés de la Gironde et sa collaboration à *La Bouche de fer*, feuille en renom de l'époque, le fixèrent quelque temps à la politique; puis il quitta subitement Paris, devint secrétaire du commandant de la place de Verdun, et fut employé à l'état-major de l'armée des Ardennes. Vers cette époque, il aurait rendu, s'il fallait l'en croire, d'importants services à quelques proscrits, ses compatriotes, et cette conduite courageuse lui aurait attiré une détention de plusieurs mois; puis il se serait enfui à l'étranger, par crainte de nouvelles persécutions, et aurait été porté sur la liste des émigrés. Cette assertion, qui n'a pour elle que le témoignage de Regnault-Warin, paraît dénuée de vraisemblance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il disparut, on ne sait pour quel motif, pendant deux ou trois années; mais dès 1796 il publiait en France de nouveaux ouvrages. Sous le consulat il se hasarda à écrire, sous le titre *Le Cimetière de la Madeleine* (1801), un roman semi-historique auquel le parti royaliste fit un succès de vogue; le livre fut saisi par la police et l'auteur mis en prison. Rendu à la liberté, grâce à l'intérêt que Joséphine prit à son sort, il renonça pour quelque temps à s'occuper de politique. Après la chute de l'empire, il se rangea du côté des libéraux, et publia, de concert avec le libraire Plancher, un grand nombre d'écrits de circonstance. Lorsqu'il mourut, il collaborait au *Temps*, journal de l'opposition. Il vivait alors depuis plusieurs années dans une maison de la rue Saint-Victor, sous le nom de *Saint-Edme*. Un jour on le trouva étendu chez lui, sur un grabat, sans chemise et donnant à peine quelques signes d'existence; transporté à l'hôpital de la Pitié, il y mourut bientôt après. Nous citerons de lui : *Éléments de la politique;* 1790, in-8°; — *La Constitution française mise à la portée de tout le monde;* Paris, 1791, 2 vol. in-12; — *Éloge de Mirabeau;* Paris, 1791, in-8°; — *Vie de Pétion;* Bar-le-Duc, 1796, in-12; — *Cours d'études encyclopédiques;* Paris, 179[illegible], in-8°, en société avec Bajot et Lombard; — *Lille ancien et moderne;* 1803, in-12; — *Loisirs littéraires;* Paris, 1804, in-12; — *La Nouvelle France;* Paris, 1815, broch. in-8°; — *Réfutation du Rapport sur l'état de la France, par Chateaubriand;* Paris, 1815, in-8°, deux éditions; — *Esprit de Mme de Staël;* Paris, 1818, 2 vol. in-8°; — *Biographie héroïque;* Paris, 1818, in-12, formant le t. VI du *Manuel des Braves*, auquel il a travaillé pour les premiers volumes; — *Mémoires et correspondance de l'impératrice Joséphine;* Paris, 1819, 2 vol. in-8° : le prince Eugène, par une lettre du 15 janvier 1820, désavoua cet ouvrage; — *Les Carbonari, ou le Livre de sang;* Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Introduction à l'histoire de l'empire français, ou Essai sur la monarchie de Napoléon;* Paris, 1820, 1821, 2 vol. in-8°; — *Médailles biographiques;* Paris, 1823, 2 broch. in-8°; — *Mémoires pour servir à la vie du général La Fayette;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°. Regnault a remanié et continué cet ouvrage en 1831, sous le titre d'*Histoire politique et militaire de La Fayette*, dont le t. Ier seul a paru, et en 1832 sous celui d'*Histoire de La Fayette en Amérique*, in-8°; — *Esquisses contemporaines;* Paris, 1825, in-8° : pamphlet anonyme rédigé par Regnault, Laballe et Roquefort; — *Mémoires historiques et critiques sur Talma;* Paris, 1827, in-8°. Cet auteur a écrit aussi une vingtaine de romans, parmi lesquels nous rappellerons *La Caverne de Strozzi* (1798, in-8°), *Le Cimetière de la Madeleine* (1800, 1835, 4 vol. in-12), *Les Prisonniers du Temple* (1802, 3 vol.), *Le Paquebot de Calais à Douvres* (1802, in-12), roman politique saisi par la police, *La Diligence de Bordeaux* (1804, 2 vol.), *Henri II, duc de Montmorency* (1816, in-8°), etc.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Quérard, *France litter.*

* **REGNAULT** (*Henri-Victor*), physicien et chimiste français, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810. M. Regnault dut vaincre plus d'une difficulté pour se livrer à l'étude des sciences. Très-jeune encore, il se trouva dans la nécessité de pourvoir lui-même à sa subsistance et à celle d'une sœur. Il vint à Paris, et y accepta courageusement un emploi dans une maison de nouveautés, dite le

Grand Condé. Loin de se laisser abattre par la fortune contraire, il travailla avec une nouvelle ardeur, et le succès couronna ses efforts. Admis en 1830 à l'École polytechnique, il en sortit en 1832 dans le service des mines. Ses fonctions le tinrent pendant quelques années éloigné de Paris. Il était professeur à Lyon, lorsqu'un beau travail de chimie organique, son *Mémoire sur l'action du chlore sur l'éther chlorhydrique*, attira l'attention du monde savant, et, en 1840, il fut appelé à remplacer Robiquet dans la section de chimie de l'Académie des sciences et nommé professeur à l'École polytechnique. L'année suivante, il obtint une chaire de physique au Collége de France. Nommé en 1847 ingénieur en chef des mines, en 1850 officier de la Légion d'honneur, M. Regnault est depuis 1854 directeur de la manufacture impériale de porcelaine de Sèvres, où il faillit en 1855 mourir des suites d'une chute. Excepté un *Cours élémentaire de chimie* (4 vol. in-12) et un abrégé du même ouvrage, tous les travaux de M. Regnault ont été publiés dans des recueils spéciaux, notamment les *Annales de chimie et de physique* et les *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*. Les plus importants forment le XXI[e] volume des *Mémoires de l'Académie des sciences*, sous ce titre : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le ministre des travaux publics et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur pour déterminer les principales lois et les données numériques qui entrent dans le calcul des machines à vapeur*. Les dilatations des fluides élastiques, la mesure des températures, de la densité et de la dilatation absolue du mercure, la compressibilité des fluides élastiques et des liquides, les forces élastiques de la vapeur d'eau aux différentes températures, les chaleurs latentes de la vapeur aqueuse à saturation sous diverses pressions, la chaleur spécifique de l'eau liquide à diverses températures, y sont l'objet d'autant de chapitres où M. Regnault, reprenant les expériences de ses prédécesseurs, arrive à des résultats d'une remarquable précision : tels sont ceux qui ont rapport à la loi de Mariotte. Depuis, et dans le XXVI[e] volume des mêmes *Mémoires*, M. Regnault a donné une suite à ces recherches. Peut-être manque-t-il à M. Regnault cette puissance créatrice qui caractérise les hommes de génie; mais personne plus que lui n'est apte à étudier avec soin tous les détails d'une expérience rigoureuse. Habitué d'ailleurs à manier les formules de physique mathématique, il réunit toutes les qualités nécessaires pour traiter avec succès les questions délicates et minutieuses dont il aime à s'occuper. E. M.

Doc. particuliers.

REGNER *d'Oosterga* (*Cyprien*), légiste hollandais, né en 1614, en Frise, mort le 25 octobre 1687, à Utrecht. Reçu docteur en droit à Leyde, il s'y établit, et attira un grand nombre d'auditeurs à ses leçons. Appelé en 1641 à Utrecht, il y professa jusqu'à sa mort, dans l'université, dont il fut élu quatre fois recteur. C'était un homme laborieux et instruit, mais, ajoute Paquot, d'un caractère trop vif, témoin la dédicace de sa *Censura belgica*, où il remercie Dieu de lui avoir inspiré de préférer tantôt le droit romain au droit coutumier, et tantôt le droit coutumier au droit romain. Ses principaux ouvrages sont : *Demonstratio logicæ veræ juridica;* Leyde, 1638, in-16; — *Censura belgica, sive novæ notæ in lib. IV Instit. Justin.;* Utrecht, 1648, in-12, et 1661, 1669, in-4°; — *Commentaria et animadversiones;* Utrecht, 1666, in-4°. Engagé dans des querelles avec Jacques Maëstertius et Saumaise, il a pris plusieurs fois la plume contre eux.

Burmann, *Trajectum erud.*, 253-260. — Paquot, *Mémoires*, X.

REGNESSON (*Nicolas*), dessinateur et graveur au burin, né à Reims, en 1625, mort à Paris, en 1676. Il fut le maître de son compatriote Robert Hautreuil, qui épousa l'une de ses sœurs, et le beau-père de Gérard Edelinck. C'est là son principal titre à l'attention de la postérité. On doit à Regnesson un assez grand grand nombre de portraits, intéressants au point de vue historique, gravés sur ses propres dessins et d'après P. de Champaigne, Beaubrun, Fr. Chauveau, etc. Ces ouvrages témoignent de beaucoup plus de talent que les compositions qu'il grava d'après les ouvrages des divers maîtres.

Notice sur N. Regnesson, par Max de Sutaine, extrait des *Mémoires de l'Académie de Reims*.

REGNIER (*Mathurin*), poëte satirique français, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort à Rouen, le 22 octobre 1613. Il était le fils aîné de Simonne Desportes, sœur du poëte Philippe Desportes, et de Jacques Regnier, *honorable homme*, et l'un des échevins de la ville. Son père, qui se trouva par la suite impliqué dans les affaires de la Ligue et frappé, *comme rebelle*, d'une imposition extraordinaire, à laquelle toutefois il parvint à échapper, avait fait bâtir sur la place des Halles, l'année même de son mariage, un jeu de paume auquel son nom resta attaché. Le *tripot Regnier* devint bien vite à la mode; il était fort suivi, et bien que le père eût probablement loué ce local à un maître tripotier après l'avoir construit, l'enfance du fils paraît s'être passée en grande partie au milieu des habitués de ce jeu de paume. On lui fit faire de bonnes études, que la vivacité de son intelligence lui rendit profitables, malgré la turbulence de son caractère. Il entendit souvent lire et admirer les vers de son oncle, et l'influence de cet exemple de famille ne tarda pas à s'exercer sur lui. Tout jeune encore, il songeait à des satires et à des chansons, dont son père, peu séduit par la fortune exceptionnelle que Desportes avait faite en cultivant la poésie, cherchait vivement à le détourner. Regnier nous a

raconté lui-même ces circonstances, dans sa quatrième satire :

> ... Bien que, jeune enfant, mon père me tansast
> Et de verges souvent mes chansons menassast,
> Me disant de despit, et bouffi de colère :
> « Badin, quitte ces vers ; et que penses-tu faire ?
> La Muse est inutile, et si ton oncle a sceu
> S'avancer par cet art, tu t'y verras déceu »...
> Je ne sçay, mon ami, par quelle prescience
> Il eut de nos destins si claire connoissance ;
> Mais, pour moy, je sçay bien que, sans en faire cas,
> Je mesprisois son dire et ne le croyois pas.

D'après quelques vers de cette satire, on peut conjecturer que ces avertissements du père et les premiers essais du poëte se rapportent à l'année 1583 ou 1584, vers le commencement de la Ligue. On voit que Regnier avait senti de bonne heure sa vraie vocation, et ne s'était pas mépris sur la nature et les tendances de son génie poétique. La satire, où il devait exceller, fut le genre qui lui sourit tout d'abord, et, en dépit des menaces paternelles, il continua de donner libre cours à sa verve aux dépens des bourgeois de Chartres, et particulièrement des habitués du *tripot Regnier*. Son père l'avait fait tonsurer de très-bonne heure, afin de le mettre à même de profiter quelque jour des riches bénéfices de son oncle Desportes ; mais le jeune homme semblait de plus en plus prendre à tâche de contrarier les vues de cet homme prévoyant, par son indocilité, sa turbulence, son goût pour le plaisir. Après avoir achevé ses études, il fut presque aussitôt pourvu d'un canonicat, qu'il obtint par dévolu, mais dont il n'entra en possession que vingt ans après ; puis, fatigué de la surveillance et des avertissements paternels, las de l'étroite existence qu'il menait dans sa ville natale, il résolut d'y échapper en s'éloignant. Ses parents eux-mêmes n'étaient pas fâchés sans doute de faire cesser par l'absence le scandale de sa conduite, et d'essayer une diversion à ses folies de jeunesse. Il s'attacha donc au cardinal de Joyeuse, qui l'emmena avec lui dans son voyage à Rome, en 1593. Les détails manquent sur ce premier séjour ; mais Regnier nous a donné à sa manière quelques renseignements sur l'époque où il fut attaché au cardinal. Après avoir tracé le tableau de sa misère et de son accoutrement sordide, qui le « rendoit du peuple et des grands méprisé, » il ajoute :

> C'est donc pourquoy, si jeune abandonnant la France,
> J'allay, vif de courage et tout chaud d'espérance,
> En la cour d'un prélat, qu'avec mille dangers
> J'ay suivy, courtisan, aux pays estrangers.
> J'ay changé mon humeur, altéré ma nature,
> J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché sur la dure ;
> Je l'ay, sans le quitter, à toute heure suivy,
> Donnant ma liberté, je me suis asservy,...
> N'ayant d'autre intérest de dix ans jà passez,
> Sinon que sans regret je les ay despensez.
>
> (Satire II.)

Regnier avait vingt ans quand il accompagna le cardinal de Joyeuse en Italie ; il approchait de la trentaine quand il en revint, après un séjour de huit années à Rome, trompé dans ses espérances, et sans avoir eu aucune part dans les faveurs de ce patron. Faut-il attribuer cet oubli, comme l'a fait l'abbé Goujet, à la vie licencieuse de Regnier, ou bien au manque de souplesse de son caractère et de son talent, peu propres à remplir les devoirs de la courtisanerie (1) ? On ne le sait au juste. Quelques années après, Regnier fit à Rome un second voyage, qui ne fut pour lui guère plus fructueux que le premier, à la suite du duc de Béthune, ambassadeur de Henri IV, auquel il a adressé sa sixième satire, écrite dans cette ville. Il profita du moins de ces deux excursions en Italie pour étudier les principaux auteurs du pays, qu'il devait plus tard imiter souvent dans ses vers. Revenu en France, il vécut habituellement chez son oncle, où il entra en relation avec beaucoup de beaux esprits. Tallemant des Réaux nous a conservé le récit d'une boutade assez brutale qu'il s'y permit un jour contre un de ces poëtes qui venaient soumettre leurs ouvrages au jugement de Desportes. En 1606, Desportes mourut, et Regnier ne recueillit de son héritage qu'une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux de Cernay, un des nombreux bénéfices de son oncle. Puis, le 30 juillet 1609, d'après un document récemment découvert, et non en 1604, comme on l'avait dit jusqu'alors, il entra en possession d'un canonicat de la cathédrale de Chartres. A partir de ce moment, quoiqu'il ne pût jouir que d'une partie de ce bénéfice, parce qu'il était resté dans les ordres mineurs, l'existence de Regnier était assurée, et il put se livrer sans inquiétude à son goût pour la poésie et pour le plaisir. Résidant quelquefois à Paris, plus souvent à Chartres ou à Royaumont, abbaye de l'évêque Hurault de Chiverny, avec lequel il était en rapports assez intimes, il vécut

> ... Sans nul pensement
> *Se* laissant aller doucement
> A la bonne loi naturelle.

Bien qu'il fût entré à demi dans la carrière ecclésiastique, néanmoins sa conduite n'en devint pas plus régulière, et il continua à se livrer sans retenue aux plus grands excès. Il a dépeint lui-même, avec une naïveté cynique, ses goûts et ses sentiments dans les satires intitulées : *Le Goût particulier décide de tout ; L'Honneur ennemi de la vie ; L'amour qu'on ne peut dompter ; Regnier apologiste de soy-même ; La folie est générale ; Ny crainte ny espérance*. Il porta une franchise et un abandon singuliers dans l'aveu de ses vices ; mais tout en condamnant sévèrement ceux-ci, il faut bien tenir compte des circonstances atténuantes qu'on trouve dans son éducation première, dans la fougue de son tempérament, dans les exemples qu'il eut presque continuellement sous les yeux. Il faut lui tenir compte aussi de cette insouciance

(1) Il faut estre trop prompt, escrire à tout propos,
Perdre pour un sonnet et sommeil et repos ;
Puis ma muse est trop chaste, et j'ay trop de courage
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.

(Satire III.)

d'enfant et de cette bonhomie qu'il mêlait à ses vices, enfin de cette absence de tout fiel et de toute méchanceté qui lui avait valu, comme il nous l'apprend lui-même, le nom de *bon Regnier*. En un mot, il semble avoir été tel qu'il s'est peint dans sa troisième satire, adressée au marquis de Cœuvres :

Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'esprit non plus que le courage :
Il faut trop de sçavoir et de civilité,
Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.
Ce n'est pas mon humeur : je suis mélancolique,
Je ne suis point éntrant, ma façon est rustique ;
Et le surnom de *bon* me va-t-on reprochant
D'autant que je n'ay pas l'esprit d'estre meschant.
Et puis je ne sçaurois me forcer ni me feindre ;
Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre,
Je ne sçaurois flatter. . . . .
Je n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie,
Je ne puis m'adonner à la cageollerie,
Selon les accidents, les humeurs ou les jours,
Changer, comme d'habit, tous les mois de discours.
Suivant mon naturel, je hay tout artifice,
Je ne puis desguiser la vertu ni le vice ; etc.

Il ne faut pas toutefois prendre à la lettre ce que le poëte dit de son peu d'esprit, même en entendant le mot dans son sens vulgaire d'esprit de saillie et de conversation. Le *bon Regnier* était fécond en reparties heureuses, en mots vifs et plaisants, et il aurait eu parfaitement, s'il l'eût voulu, l'esprit d'être méchant.

D'après les dédicaces de ses diverses poésies, on voit que Regnier eut pour protecteurs ou pour amis, outre ceux que nous avons déjà nommés, le comte de Caramain ou de Cramail, François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, frère de la belle Gabrielle, le poëte Bertaut, évêque de Séez, l'évêque du Mans, Charles de Beaumanoir de Lavardin, le P. Rapin, auquel il a adressé l'une de ses plus célèbres satires, et dont il a chanté la mort, ainsi que celles de Passerat, de Forquevaux, sous le nom duquel parut la première édition de *L'Espadon satirique*, en 1619, et le poëte Motin. Une ode burlesque, souvent insérée à la suite de ses œuvres, nous apprend qu'il fut en querelle avec le satirique Berthelot, dont il avait été l'ami, et nous savons aussi qu'il déclara la guerre à Malherbe, pour le punir de la grossièreté avec laquelle il avait traité les *Psaumes* de son oncle Desportes. Mais ce ne fut là sans doute que l'occasion ou le prétexte de sa satire : la vraie raison doit en être cherchée plus haut. Regnier ne pouvait comprendre en Malherbe le poëte et l'écrivain, pas plus qu'il ne pouvait aimer l'homme. Il représentait une tradition opposée à la sienne, et son libre génie regimbait contre les entraves des *regratteurs de mots*. Aussi le sujet l'a-t-il heureusement inspiré, et sa neuvième satire, contre Malherbe, serait de beaucoup la meilleure de toutes si elle n'était contrebalancée dans un autre sens par la satire sur Macette. Malherbe n'osa rien répondre à cette franche et vigoureuse attaque, où la perspicacité du critique s'alliait au talent du poëte pour l'accabler. C'est la seule satire personnelle que Regnier se soit permise, car il est remarquable que, à l'inverse de Boileau et de la plupart de ses émules, il ne s'est jamais attaqué qu'en termes généraux à ses contemporains, et sans désigner personne par son nom. Jamais même il ne répondit à ses critiques et ne s'occupa de défendre ses œuvres. Regnier, étant encore à la fleur de l'âge, fut atteint de maladies cruelles, qui étaient le triste fruit de ses débauches. Peut-être avait-il rapporté d'Italie le germe du mal dont il finit par mourir. Les cyniques aveux de ses poésies ne permettent aucun doute sur son genre de vie et sur les conséquences qu'il avait eues pour sa santé. Ses souffrances et son déclin sensible eurent du moins l'heureux résultat de le porter au repentir, et dans les dernières années de son existence il chercha à expier la licence de ses vers passés en composant des poésies religieuses, et il écrivit entre autres, sous forme de stances, une espèce d'amende honorable, qui lui valut les railleries de quelques-uns de ses contemporains. D'Esternod le compara au bon larron, qui s'était repenti à son trépas quand il ne pouvait plus mal faire. Cependant la conversion de Regnier, pour avoir été tardive, ne semble pas moins avoir été sincère, et les vers qui nous en ont apporté le témoignage sont d'une inspiration assez élevée et d'un souffle assez puissant pour venir à l'appui de cette opinion. Tallemant des Réaux raconte que, voyant ses maux augmenter chaque jour, il se décida enfin à partir pour Rouen, où il se remit aux mains d'un empirique ; puis que, se croyant guéri, il voulut célébrer avec son médecin cet heureux événement en faisant une débauche de vin d'Espagne, dont il mourut au bout de huit jours, à l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il était logé. Il n'avait pas encore accompli sa quarantième année. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie de Rouen, et son corps fut transporté dans un cercueil de plomb à l'abbaye de Royaumont : c'est là qu'il fut inhumé.

Regnier n'a pas à se plaindre de la postérité, qui l'a placé fort haut parmi nos satiriques et nos poëtes. Ses successeurs, en particulier, l'ont traité avec cette espèce de vénération qu'on a pour le premier de la race. Boileau en a souvent parlé, et, tout en lui reprochant à bon droit « le son hardi de ses rimes cyniques », il lui a rendu largement justice : « Le célèbre Regnier, écrit-il dans ses *Réflexions sur Longin*, est le poëte françois qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Dans *la Clélie*, Mlle de Scudéry le fait montrer en songe par la muse Calliope à Hésiode endormi, parmi les principaux poëtes qui doivent lui succéder. Presque tous les critiques se sont accordés à reconnaître le naturel, la naïveté, le sens, la vigueur et la verve de Regnier. Non content de le

louer, Boileau l'a imité plus d'une fois, surtout dans la satire du repas ridicule. C'est probablement à sa troisième satire que La Fontaine a emprunté sa fable du cheval et du loup. Macette a fourni plusieurs traits de sa physionomie à Tartufe. On a fait à notre poëte de nombreux emprunts de ce genre. C'est un de nos vieux écrivains que la réaction romantique de 1830 a non-seulement respectés, mais exaltés, parfois avec plus de lyrisme que d'exactitude. Alfred de Musset, entre autres, dans une étincelante poésie sur la Paresse, a tracé le portrait d'un Regnier de fantaisie, qu'on a pris un peu trop à la lettre. Il en a fait un *esprit mâle et hautain à la sobre pensée*,

> Qui ploya notre langue, et dans sa cire molle
> Sut pétrir et dresser la romaine hyperbole.

Il faut rabattre un peu de cet enthousiasme, si l'on veut s'en tenir à la note vraie. Regnier a de l'énergie et de la fougue, mais qui dégénèrent en grossièreté; de la promptitude et de l'élan, mais qui aboutissent à la négligence et à l'incorrection; beaucoup de beaux vers, des portraits admirables, des tirades pleines de franchise, de verve et de force, mais presque pas une pièce entièrement belle. Il a une naïveté mêlée d'une certaine finesse, une trivialité pittoresque, une familiarité vigoureuse et d'une brusquerie piquante. Il a su devenir original tout en imitant les anciens, et frapper en proverbes une foule de maximes populaires, grâce à la concision et à la *personnalité* de son style. Mais il est souvent obscur, embarrassé, pénible, languissant; il jette une lave mêlée de scories : son feu a plus de chaleur que de lumière. Quoique fort libre et fort abandonné dans la marche de ses pièces, il est toujours curieux d'expressions, de tournures et d'images nouvelles, ce qui fait en lui un singulier mélange d'abandon et de recherche. La délicatesse et les nuances lui font presque toujours défaut. Enfin, il manque de goût, parce qu'il manque de mœurs. Comme la plupart de nos vieux satiriques, Regnier s'imaginait sans doute que la licence des expressions était inséparable du genre, et il n'était que trop porté, par la nature de sa vie, à adopter facilement cette opinion : « Les auteurs et probablement le public, dit M. Viollet-Leduc, étaient alors dans la fausse persuasion, d'après des études imparfaites ou mal dirigées, que le style de la satire devait être conforme au langage supposé des satyres, divinités lascives des Grecs. » L'absence de sens moral se sent d'un bout à l'autre des œuvres de Regnier, et même quand elle ne va pas jusqu'à révolter le lecteur le moins scrupuleux, elle enlève à l'admiration qu'on éprouve pour le libre et original génie de l'écrivain cette sympathie qu'on ne peut accorder qu'au caractère de l'homme.

Les œuvres de Regnier comprennent des satires, des épîtres, des élégies, des poésies diverses, des poésies spirituelles, des épigrammes et des sonnets : le nombre de pièces rangées sous chacun de ces titres varie souvent, selon la classification adoptée par les éditeurs. On a fréquemment aussi rangé sous son nom des morceaux fort douteux, ramassés çà et là dans les recueils satirico-érotiques de la première moitié du dix-septième siècle, et presque toujours d'une obscénité dégoûtante, sans avoir d'autre raison de les lui attribuer qu'une prétendue conformité de style et de manière, ou une indication sans autorité suffisante : nous n'avons pas à nous en occuper. — Les éditions de ses œuvres sont très-nombreuses; voici la liste des principales : *Œuvres de Regnier;* Paris, Touss. de Bray, in-12, 1608; ibid., id., 1609. — Diverses éditions également, in-12, à Paris et à Rouen, en 1613, 1614, 1621, etc.; Leyde, Elsevier, 1652, in-12; Amsterdam, Et. Roger, in-12, 1712. — Les éditions données par Brossette, avec son commentaire, Amsterdam, 1729, in-12; Londres, 1730, in-4°; Londres, 1730, 2 vol. in-12; Londres, édit. de Lenglet-Dufresnoy, chez Jacob Tonson, grand in-4°, 1733; Paris, Cazin, 2 tom. in-18, 1780; Paris, stéréotypie de Didot, in-18, 1808; le même, 1812, 1819; Paris, Lequien, in-8°, 1822; Paris, Didot, in-8°, 1822, avec le Discours de M. Viollet-Leduc sur la satire; Paris, Desoër, 2 vol. in-16, 1823; Paris, Jannet (*Biblioth. elzevirienne*), in-16, 1853, reproduisant l'édition de M. Viollet-Leduc, de 1822; Paris, Delahays, édit. de M. P. Poitevin, in-12, 1860. Enfin M. Ed. de Barthélemy vient de donner chez Poulet-Malassis (1862, in-12) une nouvelle édition, « augmentée de trente-deux pièces inédites, » qu'il a trouvées dans le mss. coté 4725 du supplément français à la Biblioth. impér., où elles sont rangées sous une note qui les indique comme de Regnier. Cette indication ne paraît pas tout à fait suffisante pour garantir l'authenticité de toutes ces pièces, dont plusieurs, défigurées par de grossières fautes de versification, qui proviennent peut-être simplement du copiste, sont complétement indignes de Regnier, et dont les meilleures ne peuvent rien ajouter à sa gloire. Nous ne pouvons donc les accepter en bloc, malgré les particularités qui semblent militer pour quelques-unes d'entre elles.

Victor Fournel.

Baillet, *Jugem. des sçavants*, t. VII, 1re partie, p. 15.. — Titon du Tillet, *Parnasse françois*. — Moréri. — Niceron, *Hommes illustres*, t. V. — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV. — G. Colletet, *Vies des poëtes françois*, mss. de la biblioth. du Louvre, *notice* inachevée. — Rosteau, *Sentiments sur quelques livres qu'il a lus*, mss. de la bibl. Sainte-Geneviève. — *Notices* de Brossette, Viollet-Leduc, de MM. P. Poitevin et Ed. de Barthélemy, en tête de leurs éditions. — Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie fr. au seizième siècle.* — Demogeot, *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle, avant Corneille*, p. 198 et suiv. — Luc Merlet, *Notice sur Regnier*, dans *Le Beauceron* de 1857.

REGNIER (*Jacques*), poëte latin, fils d'un avocat de Beaune, né dans cette ville, le 6 janvier 1589, y mourut, le 16 juin 1653, dans l'indigence et même à l'hôpital, au dire de quelques-uns. Il fut d'abord précepteur de jeunes gens de

qualité, puis correcteur d'imprimerie; enfin il étudia la médecine, et reçut le bonnet de docteur à l'âge de trente-cinq ans. Il ne nous reste de lui que le livre suivant, qu'il avait composé pour faire diversion au chagrin qu'il ressentait de la perte prématurée d'une fille chérie : *Apologia Phædri;* Dijon, 1643, in-12. Philibert de la Mare a parlé avec éloge de ce recueil, qui renferme cent fables; Moreau de Mautour en a traduit trente, et les a fait imprimer sous le titre de *Fables nouvelles*, *en vers* (Paris, 1685).

J.-P.-A. J.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Gandelot, *Hist. de la ville de Beaune*. — Étienne Sainte-Marie, *Dissertation sur les médecins poëtes*.

REGNIER (*Edme*), habile mécanicien français, né à Sémur-en-Auxois, le 15 juin 1751, mort à Paris, le 10 juin 1825. La mort de son père, qui laissait une veuve avec onze enfants en bas âge, dont il était l'aîné, le força de quitter le collége de Semur pour entrer en apprentissage à Dijon chez un arquebusier. C'est en exerçant cette profession dans la petite ville de Semur qu'il nourrit sa mère, pourvut à l'établissement de ses frères et sœurs, éleva et fit instruire avec soin ses cinq enfants, et qu'il mérita par son habileté dans la mécanique et par son génie inventif les brevets de « mécanicien de la province de Bourgogne et de monseigneur le duc de Chartres ». Ce dernier titre lui fut conféré en 1784, à l'occasion d'un appareil qu'il avait inventé pour filer et câbler des cordes de fer presque aussi souples que certaines cordes en chanvre et pour les avoir employées le premier à la confection des conducteurs de paratonnerre. Lors de la révolution, Regnier, forcé de quitter sa ville natale, se rendit à Paris, où, sur la recommandation de son compatriote Carnot, le comité de salut public le nomma membre de l'administration générale des armes portatives, qui en faisant fabriquer à Paris mille fusils par jour seconda puissamment ce comité dans la défense de la république. On doit à Regnier la fondation du musée d'Artillerie, dont il fut le premier et le véritable conservateur, car il empêcha la dispersion de ce précieux dépôt pendant les invasions de 1814 et de 1815. Parmi ses inventions nombreuses, nous mentionnerons : *Dynamomètres* servant à mesurer les forces des hommes et des animaux, celles des exercices gymnastiques; la force des pompes à feu, etc. Regnier construisit son premier dynamomètre à la demande de Buffon et de Guéneau de Montbelliard, qui avaient reconnu, pour les recherches qu'ils se proposaient de faire sur la force musculaire, l'imperfection des instruments analogues, précédemment imaginés par G. Graham, Desaguliers et Leroy; — *Méridiens* de diverses espèces à sonnerie, à canon, à musique d'horlogerie. En 1783 il présenta au roi Louis XVI un modèle de celui qu'il avait établi dans sa ville natale; — *Reumomètres* pour évaluer la force du courant des rivières; — *Anémomètre* qui indiquait la direction et l'intensité du vent dans les appartements; — *Platines de fusil* à bassinet de sûreté; — *Éprouvettes hydrostatiques*, pour estimer la force des poudres de guerre et de chasse; — *Blémomètres*, réglant le degré de force convenable aux ressorts de platine des fusils; — *Fauteuils-portoirs*, à l'usage des malades; — *Échelle à incendie* s'allongeant à volonté : elle obtint un prix de l'Institut; — *Thermomètres* destinés à déterminer la chaleur des couches dans les jardins et la température des cuves en fermentation; — *Sécateurs*, pour la taille des arbres; — *Cueille-fruits*, propres à détacher les fruits des arbres à plein-vent sans l'emploi d'échelle; — *Pinces* pour pratiquer l'incision annulaire de la vigne dans le but d'empêcher la *coulure;* — *Bagues et bracelets* d'acier aimanté, employés avec succès, dit-on, contre les maux de tête, etc. La nouvelle faveur que reprend actuellement l'électricité comme agent thérapeutique donnerait le mérite de la nouveauté aux bracelets de Regnier, s'ils n'étaient pas eux-mêmes une imitation des croix et des colliers aimantés de l'abbé Lenoble et des anneaux magnétiques de Mesmer.

Regnier était de la plupart des commissions formées dans le sein de la société d'encouragement pour l'examen des inventions nouvelles, sur lesquelles il a fait un grand nombre de rapports, qui sont imprimés dans le bulletin de cette société. Ses écrits imprimés sont : *Description et usage d'un nouveau méridien à canon;* Paris, 1798, in-4°; ibidem, 1809, dans la bibliothèque physico-économique; — *Mémoire explicatif du Dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen Regnier;* 1798, in-4°; idem, dans le *Journal de l'École polytechnique*, t. II, 1798.

J.-P.-Abel Jeandet (de Verdun).

L'Esprit des Journaux, juillet 1784. — *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'indust. nationale*. — *Annuaires de la Côte-d'Or*, par Girault, années 1822-1823. — *Nécrologe de* 1825. — Ch. Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne*, t. III, 1861.

REGNIER (*Jean-Baptiste*), médecin français, fils du précédent, né à Semur-en-Auxois (Côte-d'Or), servit comme chirurgien militaire à l'armée du Rhin, fut interne de l'hôpital Saint-Louis à Paris, où il acheva ses études médicales, en 1807. Il devint médecin des hospices de Coulommiers, médecin des épidémies et directeur des vaccinations de l'arrondissement de cette ville, où il exerça la médecine pendant longtemps. On a de lui : *Considérations sur la force musculaire*, suivies de la description et de l'exposition chalcographique d'un nouvel instrument pour mesurer cette force; Paris, Didot, 1807, in-4° : c'est sa dissertation inaugurale; elle a pour sujet les diverses applications que l'on pourrait faire en médecine du dynamomètre inventé par son père; — *De la Pustule maligne*, ou nouvel exposé des phénomènes observés pendant son cours, suivi d'un traitement antiphlogistique plus approprié à sa véritable na-

ture, etc.; Paris, Méquignon l'aîné père, 1829, in-8°. J.-P.-A. J. (de V.).

Documents particuliers.

REGNIER-DESMARAIS (*François-Séraphin*), littérateur et grammairien français, né le 13 août 1632, à Paris, où il est mort, le 6 septembre 1713. « Puisqu'on souhaite d'être informé de ce que je suis et de ce que j'ai fait depuis que je suis au monde, écrivait-il en 1712 aux académiciens de la Crusca, ses confrères, je vais essayer d'en rendre compte en homme qui n'a jamais cherché ni à se cacher ni à se montrer. » On peut ajouter, avec D'Alembert, qu'il s'est acquitté de cette tâche avec une simplicité naïve et un air de vérité qui paraît très-digne d'éloges. Il était le sixième des onze enfants de Jean de Regnier, seigneur des Marets, d'une bonne famille de la Saintonge. « Quant aux seigneuries appartenantes à mon père, il ne m'en est demeuré que le surnom de des Marets que, sans y prendre garde, j'ai toujours écrit *Desmarais*. » Par une distraction non moins singulière, il retrancha le *de* du nom de Regnier, « sans savoir pourquoi ». Après avoir fait ses humanités à Nanterre, chez les chanoines de Sainte-Geneviève, dont son oncle maternel, Charles Faure, était alors général, il passa deux ans au collége de Montaigu, où il se délassa des aridités de la scolastique en traduisant en vers burlesques *La Batrachomyomachie* d'Homère. Au sortir de ses études il s'attacha au comte de Lillebonne, puis au duc de Bournonville, fit différents voyages à leur suite, et employa ses moments de loisir à apprendre, avec le seul secours des livres, l'italien et l'espagnol. En 1662 il accompagna à Rome le duc de Créqui (1) en qualité de secrétaire d'ambassade, fut chargé de la correspondance italienne, et prit une grande part à la négociation de l'affaire des Corses (*voy.* Créqui). De retour en France, il continua de cultiver la langue italienne, et il s'y rendit même si habile, qu'il composa une *canzone*, que l'abbé Strozzi, à qui il l'envoya, fit passer pour une pièce nouvellement découverte de Pétrarque. Cette innocente supercherie lui procura une place dans l'académie de la Crusca (1667). Il avait trente-six ans lorsqu'un caprice de Louis XIV l'engagea, un peu malgré lui, dans l'état ecclésiastique. Il demandait une pension en récompense de ses services : le roi fit payer par l'Église les dettes de l'État et lui donna le prieuré de Grandmont, près Chinon (1668). Au reste, l'abbé Regnier justifia le choix du prince par la conduite la plus régulière. En 1670 il remplaça Cureau de La Chambre dans l'Académie; il n'avait encore rien écrit en français, « mais, suivant la remarque de D'Alembert, la connaissance qu'il avait des langues savantes fit juger qu'il serait très-utile à la composition du *Dictionnaire* dont la compagnie était alors occupée ». Il répondit si bien aux espérances de ses confrères qu'après la mort de Mézerai, il fut jugé plus propre que personne à tenir la place de secrétaire perpétuel (1684). Ce fut en cette qualité qu'il dressa tous les mémoires qui parurent au nom de l'Académie dans le procès qu'elle avait intenté à Furetière (*voy.* ce nom). Après la publication du *Dictionnaire*, dont il était un des principaux auteurs, il fut chargé de rédiger une *Grammaire*, qui devait former avec le précédent ouvrage un cours complet de langue française. Ses travaux ou ses discussions littéraires ne sont pas les seuls accidents de sa vie. En 167[illegible] il reçut du roi l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. En 1680, ayant suivi à Munich le duc de Créqui, son protecteur, qui allait demander la main d'une princesse de Bavière pour le dauphin, il fit une telle diligence qu'il se rompit une côte en courant la poste; il n'en continua pas moins sa route, et repartit de Munich pour apporter en cinq jours à Versailles le contrat de mariage. Enfin, en 1705 il se rendit à Vitré, et fut invité à siéger parmi les abbés dans l'assemblée des états de Bretagne; il y tomba malade, revint à Paris en fort mauvais état, et après avoir été près de trois mois en danger il guérit par le seul secours de la nature. Il était en effet de ceux qui n'honorent pas la médecine de leur confiance et qui seuls se contentent d'opposer à la douleur la patience et le repos. « Je n'appelai point de médecin, dit-il, ni ne pris point de médecine, parce que je suis persuadé qu'il n'y en a point qui ne prenne sur celui qui les prend. » Regnier mourut octogénaire. Segrais l'accuse d'avoir été aigre et vétilleux; Furetière dit qu'on l'avait surnommé l'abbé *Pertinax*, à cause de son entêtement à disputer et de sa manie puérile de prétendre toujours avoir raison. Dans une occasion où il ne voulait rien céder à un de ses confrères, une femme d'esprit, lasse de cet inutile débat, s'écria : « Eh! messieurs, convenez de quelque chose, fût-ce d'une sottise! » En revanche, ses ennemis mêmes reconnaissaient en lui un attachement sincère, une probité à toute épreuve et un amour du vrai porté jusqu'au scrupule. Plutôt que de descendre à un mensonge en faveur d'un homme puissant, il fit cette belle réponse : « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi. » On a de Regnier-Desmarais : *Description du monument érigé à la gloire du roi par le maréchal de la Feuillade*; Paris, 1686, in-4° : il en composa toutes les inscriptions, excepté celle *Viro immortali*; — *Traité de la Grammaire françoise*; Paris, 1705, in-4°, et 1706, in-12; Amsterdam, 1707, in-12 : il y employa, comme il le dit dans sa préface, « tout ce qu'il avait pu acquérir de lumières par cinquante ans de réflexions sur notre langue, par quelque connoissance des langues voisines, et par trente-quatre d'assiduité dans les

(1) Dans la suite il demeura dans l'hôtel de Créqui jusqu'à la mort de ce seigneur, en 1687.

assemblées de l'Académie, où il avoit presque toujours tenu la plume ». Si cet ouvrage n'est pas aussi philosophique que celui de Port-Royal, il contient au moins, relativement à la langue française, des discussions importantes et utiles. Il ne comprend que des objets de la grammaire, le détail des parties de l'*oraison* ou du discours; la syntaxe devait être traitée à part. Le P. Buffier en fit une critique assez maligne dans les *Mémoires* de Trévoux, et l'académicien y répondit par des *Remarques* (1706, in-4°) assez vives, souvent solides, mais où, suivant la pente de son caractère, il s'obstinait à tout défendre. Au reste il était fort exclusif dans ses jugements, et il accusait par exemple le P. Bouhours de ne pas savoir la langue française. Une des parties les plus intéressantes de la *Grammaire* de Regnier est celle qui concerne l'orthographe; — *Histoire des démêlés de la cour de France avec celle de Rome au sujet de l'affaire des Corses*; Paris, 1707, in-4° : écrite d'après les pièces originales, elle se recommande par l'exactitude des faits; le style, quoique pur et correct, manque de sel et de mouvement; — *Poésies françoises*, *italiennes*, *espagnoles et latines*; Lyon, 1707-1708, 2 vol. in-12; les *Poésies françoises* ont été réimprimées à La Haye, 1716, 2 vol. in-12, et à Amsterdam (Paris), 1753, 2 vol. in-12 : ces dernières sont fort médiocres, et c'est à peine si l'on en peut citer deux ou trois écrites d'un style naturel. « Mais, dit D'Alembert, il était condamné à n'être pas heureux comme poëte, car l'accueil général que sa traduction de la scène du *Pastor fido* avait reçu nuisit aux vues d'avancement qu'il avait formées : il eût obtenu les honneurs de l'épiscopat sans les scrupules que cette traduction donna au roi. » Il y avait une autre cause à cette disgrâce de l'abbé Regnier : on lui attribuait une pièce de vers dont le sujet était très-impie, fort répandue dans le public, et qui n'était pas de lui. Il a écrit quelques traductions : *Pratique de la perfection chrétienne* (Paris, 1676, 3 vol. in-4°, et 1716, 4 vol. in-8°), de l'espagnol du P. Rodriguez; *La Poesie d'Anacréonte, in verso toscano* (Paris, 1693, in-8°), réimprimé en 1695, à Florence, avec deux autres versions de ce poëte, par Corsini et Salvini; *Le premier livre de l'Iliade, en vers* (Paris, 1700, in-8°), précédé d'une dissertation contre les détracteurs d'Homère; *La Divination* (Paris, 1720, in-12) et *Entretiens sur les biens et les maux* (Paris, 1721, in-12), de Cicéron. Il avait rédigé pour la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* la *préface* et l'*épître dédicatoire* au roi; mais par suite d'une cabale on lui préféra le travail écrit en commun par Perrault, Charpentier et autres. La *Préface* de Regnier a été insérée dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles* (La Haye, 1694, I, 627-28), et ses *Notes critiques* sur l'*Épître* de Perrault et Charpentier se trouvent à la fin de l'*Éloge de Regnier* par D'Alembert. Cet écrivain a laissé en manuscrit une version italienne des *Quatrains* de Pibrac, un poëme en quatre chants sur *le Règne de Louis XIV*, dont ce prince défendit la publication, à cause des passages désobligeants qui s'y trouvaient pour les nations avec lesquelles il était en paix, et un recueil de *lettres* adressées à Magalotti et à ses amis d'Italie, en 2 vol. in-fol. P. L.

Mémoires de la vie de l'abbé Regnier-Desmarais, écrits par lui-même, dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. I. — Niceron, *Mémoires*, V. — D'Olivet, *Hist. de l'Académie françoise*. — D'Alembert, *Hist. des membres de l'Académie française*, III, 201-299.

RÉGNIER (*Claude-Ambroise*), duc de Massa, homme d'État français, né à Blamont (Meurthe), le 6 avril 1736, mort à Paris, le 24 juin 1814. L'un des avocats les plus distingués de Nancy, il se prononça pour les principes de la révolution avec une chaleur qui lui valut d'être élu député du tiers état aux états généraux. Le 7 avril 1790, il parut pour la première fois à la tribune de l'Assemblée constituante, où il s'éleva contre l'institution des jurés en matière civile, qu'il fit rejeter ainsi que le projet relatif à l'ambulance des juges d'appel. Le 28 août, il proposa un décret d'accusation contre le vicomte de Mirabeau, qui avait enlevé les cravates et les enseignes de son régiment, et à l'époque de l'insurrection de Nancy il défendit la municipalité de cette ville contre les attaques des jacobins, et approuva la conduite du marquis de Bouillé. Le 22 juin 1791, il fut envoyé avec le titre de commissaire dans les départements des Vosges, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, pour y prévenir ou faire cesser les troubles auxquels pouvait donner lieu la fuite de Louis XVI. Regnier, qui, quoique modéré, siégeait au côté gauche à la Constituante, parvint à se faire oublier pendant l'Assemblée législative et la Convention, et ne reparut sur la scène politique qu'après le neuf thermidor. Nommé en septembre 1795 membre du Conseil des anciens par son département, il s'opposa vigoureusement (19 décembre) à l'admission de Jean-Jacques Aymé, et, tour à tour secrétaire puis président du Conseil (février 1796), il se prononça contre le retour des prêtres exilés ou déportés. Il ne prit aucune part aux événements du 18 fructidor (4 septembre 1797). Il repoussa la proposition de Boulay de la Meurthe (1797) tendant à expulser de France les nobles qui n'auraient point donné de gages à la révolution. Réélu au même Conseil en 1799, il appuya Courtois demandant la fermeture du club du Manége, et convaincu que le Directoire ne pouvait assurer ni le repos ni la grandeur du pays, il prêta activement les mains au coup d'État du 18 brumaire, et fut un de ceux qui la veille se réunirent chez Lemercier, président du Conseil des anciens, pour préparer le succès de cette conspiration. Regnier, après avoir prononcé un discours sur les dangers dont le

Corps législatif était entouré, présenta le décret qui transférait les deux Conseils à Saint-Cloud. Après cette journée, il fut élu président de la commission législative intermédiaire du Conseil des anciens. Membre du conseil d'État, à son organisation, il fut d'abord chargé des détails des domaines nationaux, et devint ensuite l'un des rédacteurs du Code civil. Dans la discussion de ce magnifique travail législatif, il se fit remarquer par son talent de jurisconsulte, par sa parole incisive et par cette puissance de logique qui l'avaient placé au premier rang dans le Conseil des anciens. Bonaparte n'oublia pas les services que lui avait rendus Regnier : le 14 septembre 1802, il le nomma grand-juge, ministre de la justice, en réunissant momentanément alors entre ses mains les attributions du ministère de la police, que Fouché reprit le 10 juillet 1804, après la découverte de la conspiration de Georges Cadoudal et l'arrestation de Pichegru, contre lesquels Regnier avait dirigé toutes les poursuites. Nommé grand officier de la Légion d'honneur (14 juin 1804), il obtint le grand cordon de l'ordre (2 février 1805) et le titre de duc de Massa (15 août 1809). Le département de la Meurthe le porta (24 janvier 1811) candidat au sénat conservateur. Regnier quitta le portefeuille de la justice (19 novembre 1813), et reçut en échange le titre de ministre d'État et de président du corps législatif, quoiqu'il ne fît point partie de cette assemblée : un sénatus-consulte venait de lui enlever le droit de présenter sa candidature à la présidence, choisie dans son sein. Cet acte et les motifs énoncés pour le justifier blessèrent vivement le corps législatif, déja mécontent de la marche des affaires. Regnier y fut assez froidement accueilli, et dans les discussions qui eurent lieu au sujet des communications faites par le gouvernement, on prétend que l'un des membres de la commission chargée de les examiner (Flaugergues), interrompu par le duc de Massa en ces termes : « Ce langage est inconstitutionnel », lui répondit : « Il n'y a ici d'inconstitutionnel que votre présence. » Après la première abdication, Regnier écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire pour savoir s'il était encore président du Corps législatif. Il ne reçut point de réponse; mais la chute de son maître et ses disgrâces personnelles minèrent probablement la santé de Regnier, car il mourut deux mois et demi après.

Son fils REGNIER (*Nicolas-François-Sylvestre*), duc de MASSA, qui porta d'abord le titre de *comte de Gronau*, né à Nancy, le 31 décembre 1783, suivit la carrière administrative. Auditeur au conseil d'État, il fut sous-préfet à Salins, préfet de l'Oise (30 septembre 1813), préfet du Cher (14 juillet 1815), et se démit de ces fonctions lorsqu'il fut nommé pair de France, le 10 juillet 1816. Il continua de siéger au Luxembourg sous le règne de Louis-Philippe, devint commandeur de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, et mourut le 20 avril 1851. Il était gendre du maréchal Macdonald. H. F—T.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, t. II. — *Moniteur univ.*, 1789-1814. — De Courcelles, *Hist. des Pairs de France*.

REGNIER-DESTOURBET (*Hippolyte-François*), littérateur français, né en 1804, à Langres, mort le 23 septembre 1832, à Paris. Élevé dans les principes de la religion, il songea pendant quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique; il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat, et il venait d'être nommé juge auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne lorsqu'il donna sa démission en apprenant la révolution de juillet 1830. Il mourut à vingt-huit ans, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Après avoir débuté en 1827, par une brochure anonyme intitulée *Renaud de Montlosier accusateur, ou les Jesuites et le parti jaloux*, où il tentait de justifier ces derniers des reproches dont ils étaient l'objet, il publia : *Histoire du clergé de France pendant la révolution, par R.*; Paris, 1828-1829, 3 vol. in-12; — *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*; Paris, 1828, in-8°, faisant partie de la *Bibliothèque catholique*; il avait entrepris pour le même recueil une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour; — *Les Septembriseurs, scènes historiques*; Paris, 1829, in-8° : c'est une suite de petits drames dont les révolutionnaires sont les acteurs; *La Mort de Robespierre* est le sujet du dernier; — *L'Histoire de tout le monde*, roman; Paris, 1829, 3 vol. in-12 : sous le nom d'Eug. de Palman; — *Louisa, ou les Douleurs d'une fille de joie*, roman; Paris, 1830, 2 vol. in-12 et 1 vol. in-18 : sous le pseudonyme de l'abbé Tiberge; — *Mémoires* (apocryphes) *de Mme de Pompadour*; Paris, 1830, 2 vol. in-8° : revus par M. Amédée Pichot; — (avec Dupeuty) *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame joué en 1830 avec succès à la Porte-Saint-Martin; — *Charles II et l'Amant espagnol*, roman; Paris, 1831, 4 vol. in-12; — *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et en prose joué en 1831, au Théâtre-Français; — *Manuel populaire de la méthode Jacotot*; Paris, 1831, in-8° : sous le nom de Retter; — *La Mort des girondins, scènes historiques*; Paris, 1832, in-8°. Il a fourni aussi des articles à la *Revue de Paris* et au *Livre des Cent et un*.

Henrion, *Annuaire nécrolog.*, 1832.

* **REGNIER** (*Jacques-Auguste-Adolphe*), philologue français, né le 7 juillet 1804, à Mayence, de parents français. Il entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement, professa dans des colléges de province les humanités et la rhétorique, et fut reçu en 1829 agrégé des classes supérieures des lettres. Attaché d'abord au collége de Saint-Louis, il vint ensuite enseigner la rhétorique au collége Charlemagne, et quitta cette chaire à la fin de 1842. L'année suivante il devint, par le choix particulier de

la duchesse d'Orléans, précepteur du comte de Paris (7 avril 1843), et accompagna son élève en Belgique, en Angleterre et en Allemagne; en 1853 il lui fut enfin permis de rejoindre à Paris sa famille, dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Avant de se consacrer à cette éducation, il avait été chargé, comme maître de conférences, d'un cours de langue allemande à l'École normale, et depuis 1838 il avait suppléé Burnouf père dans la chaire d'éloquence latine au Collége de France. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois. On a de lui (avec Ph. Le Bas) : *Cours complet de langue allemande*; Paris, 1830-1833, 7 vol. in-12; la *Grammaire*, à laquelle il a plus spécialement travaillé, eut une dixième édition, en 1857; — *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque*; Paris, 1840, in-8° et in-12; réimpr. en 1855, avec des notices comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques; — (avec Schuster), *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*; Paris, 1841, 2 vol. gr. in-8°; — *Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec*; Paris, 1843, in-12; — *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le quatrième siècle*; dans le recueil de l'Acad. des inscr., 1848, 1850; — *Études sur l'idiome des Vedas et les origines de la langue sanscrite*; Paris, 1855, in-4°; — *Le Pratiçâkhya du Rig-Veda*, texte sanscrit, version française et commentaires; Paris, 1856-1858, 3 vol. in-8°. M. Regnier a donné ses soins à de nombreuses éditions d'auteurs grecs, latins et allemands à l'usage des colléges, et il a collaboré au *Complément du Dictionnaire de l'Académie française*.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

REGNIER (*Louis*). *Voy.* LA PLANCHE.

REGOLOTTI (*Domenico*), littérateur italien, né vers 1675, à Rome, mort le 31 janvier 1735, à Turin. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du grec, et obtint par la suite du pape Clément XI une des places de conservateur à la bibliothèque du Vatican. En même temps il pratiquait le barreau, où il avait été admis en 1712. Appelé en 1720 à Turin, par le roi Victor-Amédée, qui venait de réorganiser l'université, il entra en possession de la chaire de langue grecque, et y joignit en 1724 celle de poésie. Sa traduction des *Idylles* de Théocrite l'ayant exposé à d'amères critiques de la part de ses collègues, il prit en dégoût le séjour de Turin, et fit d'inutiles démarches auprès de Muratori et du comte d'Aguirre pour obtenir un autre emploi. Son *Teocrito volgarizzato* (Turin, 1729, in-8°), en vers libres, est écrit dans un style incorrect et trivial; c'est moins une version qu'une paraphrase. Un petit traité de lui, *De poeseos utilitate*, a été inséré dans *Miscellanea di varie operette*, publié à Venise.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

REGOURD (*Alexandre*), jésuite français, né en 1585, à Castelnaudary, mort à Toulouse, le 26 mars 1635. Entré à dix-sept ans dans la Compagnie de Jésus, il professa successivement la philosophie et la théologie, se livra avec succès à la prédication, et fut recteur du collége de Cahors. La conversion des protestants fut de bonne heure le but de ses efforts; toutefois, il ne paraît pas être toujours resté dans les bornes de la charité chrétienne On a de lui : *Démonstrations catholiques, ou l'Art de ramener les hérétiques à la foi orthodoxe* (Paris, 1635, in-8°), un *Recueil d'Œuvres théologiques sur des matières de controverse* (3 vol.) et divers autres traités, entre autres *L'Anti-Calvin catholique*, que réfuta Charles Andrieu, pasteur à Turenne, par un ouvrage qui paraît avoir eu de son temps une réputation colossale, si l'on en juge par le titre qu'il lui donna, la *Défaite de Goliath* (Bergerac, 1611, in-8°); *Apocarteresis Chamerii*, pamphlet contre le pasteur Chamier, le *Ministre infidèle*.

Sotwell, *Biblioth. Societ. Jesu.* — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 118. — Haag, *La France protest.*

REGRAS (*João das*), jurisconsulte portugais, né à Lisbonne, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort le 3 mai 1404. Il appartenait à une famille illustre, et dès ses jeunes ans ses parents l'envoyèrent étudier à l'université de Bologne, sous Barthole. Schäffer a fait ressortir jusqu'à l'évidence le degré d'importance qu'acquéraient tout à coup à cette époque ceux qui possédaient les mystérieux secrets de la jurisprudence. João das Regras était devenu en peu d'années un disciple si habile du maître, que plus tard on l'appela le Barthole portugais. Il revint à Lisbonne en 1382, et il fut admirablement accueilli par D. Fernando. Ce fut sous le règne de ce souverain que son nom acquit de l'autorité. Durant les troubles qui succédèrent à ce règne malheureux, Regras prit parti pour le mestre d'Aviz, destiné à devenir le chef d'une dynastie nouvelle, et l'on peut assurer qu'en écartant avec habileté les prétentions des descendants d'Inez, et principalement celles de D. Diniz, qui se prévalait déjà du titre de roi en Flandre, il détermina le choix de la nation en faveur de João. Aux cortès de Coimbre de 1385, où l'on entendit les trois états, son triomphe fut complet, et l'assemblée se rallia à son avis. Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que, par le mariage qu'il contracta vers cette époque, sa famille s'allia avec la postérité d'Inez. L'illustre maison de Cascaes fait remonter son origine à ce personnage influent, dont la vie se prolongea jusqu'à une vieillesse avancée, s'il est vrai qu'il eût quatre-vingts ans lorsqu'il mourut (1) Jean I[er] lui fit élever un

(1) Barbosa et João Baptista de Castro ne le font vivre

splendide mausolée dans le couvent de Bemfica, où son tombeau repose sur quatre lions. Le Froissart du Portugal, Fernand Lopez, rend un éclatant hommage à la science, à l'habileté et à l'éloquence de Regras. Non-seulement on a recueilli par l'impression le fameux discours qu'il prononça à l'assemblée des cortès; mais on se rappelle avec reconnaissance qu'il sut réunir en corps régulier les ordonnances du royaume, jusqu'alors si embrouillées. Elles parurent pour la première fois, sans date d'impression, sous ce titre : *Ordenaçoes do reino de Portugal*, par Jean de Kempis. La seconde édition parut en caractères gothiques, à Lisbonne, en 1514, par les soins de J.-P. Bonhomini : c'est celle que cite Maittaire. La troisième édition, avec additions, fut publiée à Evora, en 1521, in-fol.

On prétend que Regras a ajouté des suppléments au *Nobiliario do Conde de Barcellos*; on lui attribue également *Summario dos reis de Portugal*, abrégé qui serait demeuré inédit. Fernand Lopez reproduit son fameux discours *practica nas cortes celebradas em Coimbra em o anno de* 1385. Ferd. DENIS.

Fernão Lopes, *Chronica del rey D. João I. Voy.* la collection de l'abbé Correa de Serra-Nunez de Leão, *Chronica del Rey D. João* I°. — Faria y Souza, *Europa portugueza*, t. II, part. III. — Moreira, *Theatro genealogico de la casa de Souza*. — Barbosa, *Catalogo das reinhas de Portugal*. — Soarez Sylva, *Memorias del rey D. João*. — Barbosa-Machado, *Bibliotheca lusitana*. — Figueiredo, *Varoes e Donas ilustres de Portugal*, in-4°; portr. — *Memorias da Academia das sciencias de Lisboa*, t. I, 1re part., 2e série.

REGUIS (......), prédicateur catholique de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il vécut et mourut inconnu, ou à peu près. On sait seulement qu'il fut successivement curé à Auxerre, à Gap et à Lisieux, et que d'ordinaire il improvisait ses prônes. On ne peut être étonné du peu de bruit qu'il fit pendant sa vie, quand on considère d'un côté qu'il se montre à chaque page de ses discours comme un ecclésiastique ayant plus à cœur d'être utile à ses paroissiens que de se faire une réputation, et d'un autre côté que sa prédication, simple, familière, essentiellement pratique, forme le contraste le plus complet avec la diction majestueuse et sonore, mais vide et creuse, des imitateurs des sermonnaires du siècle de Louis XIV, et l'aurait fait ranger, sans le moindre doute, dans la classe des écrivains dépourvus de goût par Laharpe, qui reprochait à Bourdaloue de s'approcher parfois trop du ton familier. Il n'en est pas moins vrai que Reguis sait allier l'élégance à la simplicité, et qu'on trouve dans ses prônes des pages d'une éloquence vraie, émouvante, inspirée par un amour bien senti pour ses paroissiens, et une originalité de bon aloi, qui devait produire sur ses auditeurs une bien autre impression que la plupart des sermons de son époque, tous coulés dans le même moule, et qui n'offrent en général qu'un tissu de lieux communs. On a de Reguis quatre-vingt-seize sermons, publiés en 6 vol. in-12, sous le titre de *La Voix du Pasteur; discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année.* Ce recueil se divise en deux *Dominicales*. La première, imprimée pour la première fois à Paris, en 176[illegible], 2 vol. in-12, a eu plusieurs éditions : Paris, 1771; Paris, an XI (1803); Lyon, 1804; Avignon, 1823; Genève, 1829-1832, toujours en 2 vol. in-12 ou in-8° : dans cette dernière, on a retranché des sermons de Reguis tout ce qui avait une couleur catholique trop prononcée, dans le dessein de les rendre propres à l'édification des protestants. Cette Dominicale a été traduite en allemand; Leipzig, 1769, 2 vol. in-8°, et Vienne, 1774, 3 vol. in-8°. La seconde parut à Paris, 1773, 4 vol. in-12. Nous n'en connaissons pas d'autre édition. On a encore de Reguis une *Lettre à un jeune curé, avec l'examen critique d'une dissertation sur l'objet des psaumes*; Rouen et Paris, 1787, in-12.

M. N.

Ed. Bertrand, *Reguis*; Strasbourg, 1834, in-4°. — Quérard, *La France littér.*, t. III, et le *second Supplément*. — *le Bulletin du bouquiniste*, 1860, 1er semestre.

REGULUS (*M. Atilius*), général romain, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. L'illustration de sa famille remonte à l'an 310 de Rome (444 av. J.-C.). Consul en 267, avec L. Julius Libo, il soumit les Salentins, s'empara de Brindes, et obtint en conséquence l'honneur du triomphe. Il fut élevé une seconde fois au consulat en 256, avec L. Manlius Vulso Longus. La première guerre punique durait depuis neuf ans; Rome résolut de faire un suprême effort pour la terminer. Les deux consuls firent voile avec trois cent trente navires vers l'Afrique; la flotte carthaginoise, supérieure en nombre, était sous les ordres d'Hamilcar et d'Hannon. Les Romains, malgré leur inexpérience de l'art nautique, remportèrent la victoire, près le mont Ecnome, en Sicile. Ayant débarqué en Afrique, ils prirent Clypea (ou Aspis), y établirent leurs quartiers d'hiver, et dévastèrent le territoire de Carthage. A l'approche de l'hiver, une partie de l'armée repassa en Italie; l'autre resta en Afrique, sous les ordres de Regulus. Il attaqua près d'Adis (255) les généraux carthaginois Hasdrubal, Bostar et Hamilcar, leur tua quinze mille hommes, fit cinq mille prisonniers, et s'avança jusqu'à Tunis, à vingt milles de Carthage; une révolte des Numides augmentait la détresse de cette malheureuse cité. Elle envoya solliciter la paix près du général romain. Celui-ci, moins habile que brave, et enorgueilli par le succès, fit des conditions tellement dures que les Carthaginois résolurent de continuer la guerre. Un secours inespéré leur arriva. Le Lacédémonien Xantippe amena à Carthage une troupe de mercenaires grecs. Les Carthaginois donnèrent à cet habile général le commandement de toutes leurs troupes.

que jusqu'en l'année 1404; les mémoires de l'Académie prolongent son existence jusqu'en 1442.

Quoique inférieur en forces, il remporta une victoire complète. Trente mille Romains furent tués, et Regulus fut fait prisonnier (255).

Sa captivité dura deux ans. Les Carthaginois ayant envoyé à Rome une ambassade pour proposer la paix et un échange de prisonniers, y adjoignirent Regulus. Il dut jurer de revenir, si Rome refusait de traiter. La conduite héroïque de Regulus en cette occasion a été célébrée par les historiens et les poëtes. En effet, il refusa d'entrer dans la ville comme esclave de Carthage et de donner son avis dans le sénat, parce qu'il avait perdu ses droits de citoyen par sa captivité. Ayant été autorisé par les Carthaginois à parler dans cette assemblée, il conseilla aux Romains de ne pas consentir à la paix ni même à l'échange des prisonniers. Comme il apprit qu'on voulait le racheter, il prétendit que les Carthaginois lui avaient donné un poison lent, qui devait prochainement lui ôter la vie. Lorsque le sénat, cédant enfin à ses instances, eut refusé les offres des Carthaginois, Regulus, résistant aux conseils de ses amis, aux larmes de sa femme et de ses enfants, qui essayaient de le retenir à Rome, retourna à Carthage. Les Carthaginois, irrités de sa conduite, le firent mourir dans d'affreux supplices. Des historiens ont raconté qu'on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, et qu'on fit rouler ce tonneau du haut en bas d'une montagne; qu'on lui avait même auparavant crevé les yeux et qu'on l'exposa en cet état aux rayons d'un soleil ardent. Lorsque le sénat reçut la nouvelle de la mort de Regulus, il livra Hamilcar et Bostar, deux des plus nobles prisonniers carthaginois, à la famille de Regulus, qui se vengea en leur faisant souffrir de cruels tourments. Polybe et Diodore de Sicile ont gardé le silence sur les circonstances atroces de la mort de Regulus, ce qui a fait supposer qu'elles étaient une fable inventée pour excuser les cruautés exercées par la famille de Regulus contre les prisonniers carthaginois. Niebuhr croit que Regulus est mort de mort naturelle (*Hist. de Rome*, tome III). Il est probable qu'il fut mis à mort par les Carthaginois, mais que les traitements barbares dont on a dit qu'il avait été victime sont une de ces calomnies que les Romains employèrent plus d'une fois contre leurs implacables rivaux. Du reste, l'arrogance avec laquelle Regulus avait traité les Carthaginois dut les exaspérer contre lui, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils aient fait payer chèrement au prisonnier les excès du vainqueur. Regulus est avec Fabricius et Curius un des plus beaux caractères de Rome républicaine. Comme eux, il cultivait de ses mains son modeste domaine héréditaire. Au milieu de ses premiers triomphes il écrivit à Rome pour demander au sénat d'être rappelé, parce que sa maison tombait en ruine en son absence et que sa famille était dans le dénuement. Regulus a fourni aux auteurs modernes le sujet de plusieurs drames. Dorat, Pradon, Arnault l'ont introduit sur la scène française. G. R.

Tite-Live, *Epit.*, 18. — Aul. Gellius, VI, 4. — Diodore, XXIV. — Appien., *Sic.*, 2 pars, 4. — Dion Cassius, *Fragm.* — Val. Maxime, l. IX. — Cicér., *De Offic.*, III; *Pro Sexto*; — Cat. in Pisan., *De Finibus*. — Florus, III. *Sil. Ital.*, VI. — Ernesti, *Dissertatio de M. A. Regulo*; Lips., 1684, IV. — Toland, *The fabulous death of M. A. Regulus*; Lond., 1696. — Tickenscher, *Num M. A. Regulus a Carthaginiensibus affectus sit supplicio*; Erlang., 1796-1798. — Niebuhr, *Hist. de Rome*. — Halthaus, *Geschichte Roms im Zeitalter der Punischen Kriege*; Leipzig, 1846.

REGULUS (*M. Atilius*). Fils du précédent, il fut consul en 227, avec P. Valerius Flaccus, et en 217 à la place de C. Flaminius, qui avait péri à Trasimène. Il prit part à la guerre contre Annibal avec son collègue Servilius Geminus, sous le dictateur Fabius Cunctator. On prolongea leurs pouvoirs l'année suivante. Lorsque Paul Émile et Terentius Varron eurent été élus, Regulus fut rappelé à Rome, à cause de son âge. Tel est le récit de Tite-Live. Polybe dit qu'il resta avec l'armée, et périt à la bataille de Cannes (216), où il commandait avec Servilius le centre des Romains. Cet historien se trompe, car on retrouve ce Regulus censeur avec P. Furius Philus deux ans après la journée de Cannes (214). Il exerça ses fonctions avec une grande sévérité.

Tite-Live, *Hist.*, XXII-XXIV. — Polybe, III. — Valer. Maxim.

REGULUS (*M. Aquilius*), délateur fameux. Très-jeune encore, il prit ce rôle sous Néron par ambition, et acquit par ce moyen honteux de grandes richesses. Il contribua à la perte de Crassus, de Camerinus, d'Arulenus Rusticus et d'autres citoyens illustres. Accusé au commencement du règne de Vespasien, il fut défendu par L. Viptianus Messala, que Tacite appelle son père. Sous Domitien, il recommença les délations, et devint un des instruments de ce sanglant despotisme. Il survécut au tyran. Pline le jeune en parle plusieurs fois avec les mêmes sentiments de mépris, et Martial, au contraire, flatteur de toutes les créatures de Domitien, peut à peine trouver des expressions assez fortes pour louer ses vertus, son esprit et son éloquence. Celle-ci n'était que trop réelle. Regulus est mort sous Trajan. G. R.

Tacite, *Histoire*, IV. — Pline le jeune, *Lettres*, I, 5; II, 10; IV, 2; VI, 2. — Martial, *Epigr.*, I, 13, 83, 119; IV, 16.

REHBERG (*Auguste-Guillaume*), publiciste allemand, né à Hanovre, le 15 janvier 1757, mort à Gœttingue, le 9 août 1836. Après avoir étudié la philosophie et le droit, il fut pendant trois ans secrétaire du prince-évêque d'Osnabruck, et reçut en 1786 un emploi au ministère de l'intérieur à Hanovre; lors de l'établissement du royaume de Westphalie (1807), il fut nommé directeur des contributions indirectes dans le département de l'Allier; en 1815 il devint conseiller de cabinet, et fut un des principaux rédacteurs de la constitution du royaume de Hanovre, après la suppression de laquelle il donna en 1820 sa démission. Il vécut depuis à Dresde,

puis à Gœttingue, occupé de travaux littéraires. On a de lui : *Untersuchungen über die französische Revolution* (Recherches sur la révolution française); Hanovre, 1793, 2 vol. in-8°; — *Ueber den deutschen Adel* (Sur la noblesse allemande); Gœttingue, 1803; — *Ueber die Staatsverwaltung deutscher Länder* (Sur l'administration des pays de l'Allemagne); Hanovre, 1807, in-8°; — *Ueber den Code Napoleon und dessen Einführung in Deutschland* (Sur le Code Napoléon et son introduction en Allemagne); ib., 1814, in-8°; — *Constitutionelle Phantasien eines alten Steuermanns* (Fantaisies constitutionnelles d'un ancien pilote); Hambourg, 1832; — *Sämmtliche Schriften* (Œuvres complètes); Hanovre, 1828-1831, 3 vol. in-8° : on y trouve beaucoup de vues et de jugements remarquables.

Conversations-Lexikon.

REHFUES (*Philippe-Joseph* DE), littérateur allemand, né le 2 octobre 1779, à Tubingue, mort le 23 octobre 1843, à Bonn. Après avoir commencé l'étude de la théologie, il fut pendant quelque temps précepteur à Livourne, et eut ensuite à remplir en Italie plusieurs missions diplomatiques pour les Bourbons de Naples. En 1806 il fut nommé bibliothécaire et lecteur du prince héréditaire de Wurtemberg; après un séjour prolongé en France et en Espagne, il revint en Allemagne, et manifesta, à l'occasion de la lutte de son pays contre Napoléon, les sentiments les plus patriotiques; ce qui lui valut d'être appelé à exercer dans les provinces rhénanes diverses hautes fonctions administratives. Nommé en 1819 curateur de l'université de Bonn, il se fit l'instrument docile des mesures oppressives décrétées par les gouvernements allemands contre le mouvement libéral des étudiants. On a de lui : *Briefe aus Italien* (Lettres d'Italie); Zurich, 1806, 4 vol. in-8°; — *Neuester Zustand der Insel Sicilien* (L'état le plus récent de la Sicile); Tubingue, 1807, in-8°; — *Gemälde von Neapel* (Tableau de Naples); Zurich, 1808, 3 vol. in-8°; — *Spanien nach eigner Ansicht* (L'Espagne d'après les propres vues de l'auteur); Francfort, 1810, 4 vol. in-8°; trad. en français par Guizot, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; — *Reden an das deutsche Volk* (Discours adressés au peuple allemand); Nuremberg, 1814; — *Scipio Cicala*; Leipzig, 1832, 1841, 4 vol. : roman plein d'intérêt; — *Die Belagerung des Castells von Gozzo* (Le siége du château de Gozzo); ibid., 1434, 2 vol. : roman, ainsi que *La Nouvelle Médée*; Stuttgard, 1836, 1841, 3 vol. Rehfues a aussi rédigé les journaux et recueils périodiques suivants : *Italien* (1802); *Italienische Miscellen*; *Süddeutsche Miscellen* (1813); *Europæisches Magazin*. Il a fourni beaucoup d'articles au *Morgenblatt*.

Conversations-Lexikon.

REHM (*Frédéric*), historien allemand, né le 27 novembre 1792, à Immichenhain, dans la Hesse, mort le 6 novembre 1847, à Naumbourg. Après avoir étudié à Gœttingue la théologie et l'histoire, il enseigna depuis 1818 l'histoire à l'université de Marbourg. On a de lui : *Historia precum biblica*; Gœttingue, 1815, in-4°; — *De Chattorum origine, nomine ac rebus*; ib., in-4°; — *Handbuch der Geschichte des Mittelalters* (Manuel de l'histoire du moyen âge); Cassel, 1820-1838, 4 parties en 8 vol. in-8°; — *Lehrbuch der Geschichte des Mittelalters* (Résumé de l'histoire du moyen âge); Marbourg, 1826, 2 vol. in-8°; — *Computationum chronologicarum ad historiam Abassidarum spectantium specimen*; ib., 2 parties, in-4°; — *Handbuch der Geschichte beider Hessen* (Manuel de l'histoire des deux Hesse); ibid., 1842-1846, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

REHTMEIER (*Philippe-Jules*), historien allemand, né en 1678, à Schliestadt, mort après 1734. Il exerça le ministère évangélique à Brunswick, où il devint pasteur à l'église Saint-Michel. On a de lui : *Der Stadt Braunschweig Kirchenhistorie* (Histoire ecclésiastique de la ville de Brunswick); Brunswick, 1707-1720, 5 vol. in-4°; — *Braunschweig-Lüneburgische Chronik* (Chronique des pays de Brunswick-Lunebourg); ibid., 1772, 3 vol. in-fol.

Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REICHA (*Antoine*), compositeur allemand, naturalisé français, né à Prague, le 27 février 1770, mort à Paris, le 28 mai 1836. A l'âge de neuf ans, il entra comme enfant de chœur à l'église de la Croix-du-Seigneur, à Prague, où il apprit la musique et les éléments de la langue latine, puis suivit les cours de l'université. A seize ans, après avoir terminé ses humanités, il se rendit à Bonn, chez son oncle Joseph Reicha, qui était attaché au service de l'électeur de Cologne en qualité de maître de concerts et de chef d'orchestre du théâtre, et continua sous sa direction ses études musicales. Il paraît que ses progrès furent très-rapides, car on rapporte qu'à dix-sept ans il composa sa première symphonie, dont il dirigea lui-même l'exécution. En 1794, Reicha alla s'établir à Hambourg, où il donna pendant cinq ans des leçons de piano et d'accompagnement et écrivit la musique d'un opéra français intitulé *Godefroid de Montfort*, qu'on lui conseilla de faire entendre à Paris. Séduit par l'idée d'un succès dans la capitale de la France, il se décida à se mettre en route, et arriva dans cette ville au commencement de 1799. Il se fit avantageusement connaître par une symphonie qui fut exécutée aux concerts de la rue de Cléry, et obtint le livret d'un opéra-comique (1799), dont il eut bientôt terminé la partition. Cet ouvrage était destiné au Théâtre Feydeau; mais la fermeture successive des deux salles Feydeau et Favart vint ôter au compositeur l'espoir de faire représenter son œuvre. Reicha, découragé, quitta Paris, et se rendit à Vienne, où il se lia d'amitié avec Haydn, Albrechtsberger, Salieri et Bee-

n, et se livra avec ardeur à la composition. le grand nombre d'ouvrages qu'il écrivit en tous genres se trouve un recueil de -six fugues pour le piano, d'après un nousystème, consistant à faire des réponses ujets de fugues à tous les degrés de la e, au lieu de les traiter en fugues réelles ales, à la tonique ou à la dominante. Ce l, dédié à Haydn, et dans lequel l'auteur ait à donner plus de variété à la modulan alliant aux formes scolastiques les li- de la fantaisie, n'était encore que le prées idées théoriques qu'il devait développer ard.

:ha s'était créé à Vienne, par la publication compositions et le produit de ses leçons, essources qui suffisaient à ses modestes s, lorsque les événements de 1805 et l'in- de la capitale de l'Autriche par l'armée ise vinrent porter le trouble dans son nce. Vers la fin de 1808, l'imminence d'une le guerre décida l'artiste à se rendre à où il arriva au mois d'octobre, avec l'in- de s'y fixer définitivement. L'exécution de ses symphonies au Conservatoire rapir lui l'attention publique. Il se livra alors eignement de la composition, et ne tarda se faire, comme professeur, une réputai grandit encore après la publication, en de son *Traité de Mélodie*. avec supplé- ndiquant la manière d'accompagner la méar l'harmonie, etc. En 1817, Reicha fut pour remplacer Méhul, comme profes- contre-point au Conservatoire, qui peu ps auparavant avait été réorganisé sous la ination d'*École royale de musique et de nation*. L'année suivante, il publia son e d'harmonie, sous le titre de *Cours de sition musicale, ou Traité complet et né d'harmonie pratique*. Reicha, écar- considération des phénomènes de constiharmonique résultant de la prolongation, ait pour base de sa théorie une classi- de treize accords consonnants et disson- dont il regardait les uns comme primitifs autres comme le produit de l'altération ervalles naturels. Son *Cours d'harmonie*, t suivre, en 1824, de son *Traité de composition*, fut bientôt entre les mains s les musiciens, et malgré les critiques moins fondées que l'ouvrage excita dès parition, il n'en eut pas moins un grand Reicha s'était fait d'ailleurs de nombreux ns par un mode d'enseignement qui con- rapidement ses élèves à la pratique de écrire.

enant se fixer à Paris, Reicha avait esrendre place parmi les compositeurs draes. Dès 1810 il avait donné au théâtre u, en collaboration avec Dourlen, *Cao*, opéra-comique en trois actes, qui ne pas. Plus tard, en 1816, il fit jouer à l'Académie royale de musique un opéra en trois actes, intitulé *Natalie;* mais ce nouvel essai n'eut pas un sort meilleur que le précédent. Enfin, une troisième et dernière tentative, *Sapho*, opéra en trois actes, représenté en 1822, sur la même scène, prouva une fois de plus que la science qui aide le développement des idées ne donne pas de génie à ceux auxquels la nature en a refusé. Reicha cependant fut plus heureux dans ses compositions de musique instrumentale, et s'est particulièrement fait remarquer par ses quintettes pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson, qui ont eu beaucoup de succès. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts de l'Institut, en 1835, en remplacement de Boïeldieu. Outre les ouvrages dramatiques cités, Reicha a encore écrit : MUSIQUE INSTRUMENTALE : Symphonies à grand orchestre, op. 41 et 42; — Ouverture, idem; — Octuor pour deux violons, alto, basse, hautbois, clarinette, cor et basson; — Trois quintettes pour deux violons, deux altos et basse; — Vingt-quatre quintettes pour flûte, hautbois, clarinette, cor et basson; — Quintette pour clarinette, violon, deux altos, et violoncelle; — Vingt quatuors pour deux violons, alto et violoncelle; — Quatuor pour quatre flûtes; — Six quatuors pour flûte, violon, alto et basse; — Quatuor pour piano, flûte, violoncelle et basson; — Trios pour flûtes; — Six livres de trios pour trois cors; — Trios pour violon, alto et violoncelle; — Trios pour piano, violon et violoncelle; — Duos pour deux violons; — Duos pour deux flûtes; — Sonates pour piano et violon; — Sonates pour piano seul; — Études et fugues pour le piano; — Variations pour le piano; — *L'Art de varier*, ou cinquante-sept variations sur un thème d'invention. — OUVRAGES THÉORIQUES OU DIDACTIQUES : *Études ou Théories pour le piano-forté, dirigées d'une manière nouvelle;* Paris, 1800; — *Traité de mélodie, abstraction faite de ses rapports avec l'harmonie, suivi d'un supplément sur l'art d'accompagner la mélodie par l'harmonie, lorsque la première doit être prédominante;* Paris, 1814, 1832, in-4°; — *Cours de composition musicale, ou Traité complet et raisonné d'harmonie pratique;* Paris, s. d. (1818); in-4°; — *Traité de haute composition musicale;* Paris, s. d. (1824-1825), 2 part., in-4°; — *Art du compositeur dramatique, ou Cours complet de composition vocale*, divisé en quatre parties et accompagné d'un volume de planches; Paris, 1833, in-4°; — *Petit traité d'harmonie pratique, à deux parties, suivi d'exemples en contrepoint double, et de douze duos pour violon et violoncelle;* Paris, s. d., in-4°. Reicha a publié aussi des articles sur la musique dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

Dieudonné DENNE-BARON.

Dictionnaire historique des musiciens. — Revue mu-

sicale de Paris. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — Castil Blaze, *L'Académie impériale de musique*.

REICHARD (*Barthélemi-Chrétien*), savant allemand, né à Corbach, en 1679, mort à Iéna, en 1721. Après avoir été adjoint à la faculté de philosophie à Wittemberg, il devint bibliothécaire à Iéna. On a de lui : *De Petri Romam adventu, ex antiquitate romana defenso*; Wittemberg, 1703, in-4°; — *De pseudo Norberto*; ibid., 1709, in-4°; — *De Francorum Saliorum et Salicorum origine et differentia*; ibid., 1713; — *De dubia Taciti fide*; 1719; — *Historia bibliothecæ Vindobonensis*; Iéna, 1712, in-8°; — *De vita et scriptis professorum hodie in academia Ienensi docentium*; Iéna, 1710, in-8°; — une édition des *Lettres* de Libanius, avec trad. latine; Leipzig, 1707.

Walch, *Vita Reichardi*. — Rotermund, *Suppl.* à Jöcher.

REICHARD (*Chrétien*), botaniste allemand, né le 4 juillet 1685, à Erfurt, où il est mort, le 30 juillet 1775. Après avoir étudié le droit, il s'occupa de musique, et devint organiste dans sa ville natale. Ayant hérité de biens considérables, il se livra à son goût pour l'agriculture et la botanique, remplit plusieurs fonctions municipales, et devint en 1752 président du sénat de sa ville natale. On a de lui : *Lebendiges Kræuterbuch* (Livre des plantes vivantes); Erfurt, 1734, in-fol.; — *Land und Gartenschatz* (Trésor des champs et des jardins); ibid., 1753-1755, 6 vol. in-8°, avec un volume de tables et un autre de suppléments; réimprimé sous le titre de *Teutschlands Gartenschatz*; ibid., 1802-1803, 3 vol. in-8°; — *Gemischte Schriften* (Mélanges); ibid., 1762, in-8°.

Meusel, *Lexicon*.

REICHARD (*Jean-Jacques*), botaniste allemand, né le 7 août 1743, à Francfort, où il est mort, le 21 janvier 1782. Il exerça la médecine dans sa ville natale, où il devint directeur du jardin botanique. On a de lui : *Flora Mœno-Francofurtana*; Francfort, 1772-1778, 2 vol. in-8°; — *Sylloge opusculorum botanicorum*; ibid., 1782, in-8°; — une édition de la *Species plantarum* de Linné; ibid., 1779-1780, in-8°.

Meusel, *Lexicon*. — *Biographie médicale*.

REICHARD (*Henri-Godefroi*), philologue allemand, né à Schleiz, le 22 juin 1742, mort à Grimma, le 22 mai 1801. Il enseigna depuis 1769 à l'école de Grimma, dont il devint co-recteur en 1790. Disciple d'Ernesti, il se fit remarquer comme habile latiniste. On a de lui : *De artis bene scribendi origine et fatis usque ad annum* 1453; Leipzig, 1766, in-4°; — *Cataclysmus Grimmensis, seu De inundatione Grimmæ carmen*; ibid., 1772, in-8°; — *Ueber Ernesti und den Zustand der teutschen Literatur* (Sur Ernesti et l'état de la littérature allemande à sa mort); ibid., 1782, in-8°; — *De adornanda Novi Testamenti versione vere latina*; ibid., 1796, in-8°; — des éditions annotées de l'*Histoire grecque* de Gemistius Plethon. Leipzig, 1769, in-8°; et de la *Cassandra* de Lycophron, ibid., 1788, in-8°; — des traductions latines d'un style pur et élégant, de l'*Histoire de la guerre de Sept ans* d'Archenholz, Baireuth, 1790, in-8°; d'un poëme héroïco-comique, *Le Grenadier*, ou *Gustave Moustache*, Leipzig, 1790, in-8°, et du *Nouveau Testament*, ibid., 1799, 2 parties, in-8°. Reichard a aussi publié en 1787 les *Ephemerides Lipsicæ*, revue pédagogique qui ne subsista que pendant un an.

Steyer, *In obitum Reichardi*; Leipzig, 1802, in-8°. — Dippold, *Histor. Beschreibung der Schule zu Grimma*. — Schlichtegroll, *Nekrolog*. — Hirsching, *Handbuch*.

REICHARD (*Chrétien-Gottlieb*), géographe allemand, frère de Henri Godefroi, né le 26 juin 1758, à Schleiz, mort à Lobenstein, le 11 septembre 1837. Après avoir étudié le droit et avoir été pendant un an greffier de la ville de Lobenstein, il s'adonna depuis 1798 à l'étude approfondie de la géographie; il fut pendant plusieurs années collaborateur aux *Éphémérides* de Bertuch, et publia dans la suite plusieurs atlas et cartes estimés à juste titre, et dont les plus remarquables sont : *Mappemonde d'après la projection de Mercator*, 4 feuilles; — *Atlas du monde connu des anciens*, 19 feuilles; Nuremberg, 1824; 5e édition, 1853; — *Carte des Gaules du temps de Jules César*. On a encore de lui : *Geographische Nachweisungen der Kriegsvorfälle Cæsars in Gallien* (Recherches géographiques sur les campagnes de César en Gaule); Leipzig, 1832.

Convers.-Lexikon.

REICHARD (*Henri-Auguste-Ottocar*), littérateur allemand, né le 3 mars 1751, à Gotha, où il est mort, le 17 octobre 1828. Destiné au barreau, il fréquenta les universités de Gœttingue, de Leipzig et d'Iéna; mais de retour dans sa ville natale (1771), il montra de la répugnance à continuer l'étude du droit, se laissa entraîner à son goût pour les belles-lettres, et rencontra chez les poëtes Gotter et Kluflet des guides bienveillants. Dès 1772 il envoya aux journaux du temps des contes, des idylles, des épîtres et autres pièces légères qui obtinrent un succès général. En 1779 il fut invité par le duc Ernest II à prendre la direction du Théâtre national qui venait d'être établi à Gotha, et dans la même année il eut la surintendance de la bibliothèque particulière du prince. Pendant sa longue gestion théâtrale Reichard composa plusieurs comédies, dont quelques-unes se sont longtemps soutenues sur la scène, et il publia deux ouvrages périodiques, l'*Almanach des théâtres*, le premier recueil de ce genre qui ait paru en Allemagne, et le *Journal des théâtres*, rempli de documents précieux sur l'art et les artistes. Dans la suite il fonda le *Journal scientifique de Gotha*, et rédigea *Le Pot-Pourri*, le *Nouveau Mercure de France*, le *Journal de lecture* (ces trois derniers en français), et la *Bibliothèque des romans*. Comme écrivain politique, il se fit remarquer par la franchise avec laquelle il se pro-

nonça en faveur des principes de la révolution française. Conseiller intime en 1803, il fut employé dans plusieurs missions diplomatiques, et obtint la direction du bureau de la guerre. On trouvera la liste de ses nombreux ouvrages dans *L'Allemagne littéraire de* Meusel; nous citerons les suivants: *Emma et Edgar*, roman; Carlsrue, 1781, in-8°; — *Beschreibung von Candia* (Description de Candie): Leipzig, 1788, in-8°; — *Magasin de la philosophie et des belles-lettres;* Heilbronn, 1794, 2 vol. in-8°; — *Der Passagier auf der Reise in Deutschland;* Weimar, 1801, in-8°; 18e édit., 1852, 2 vol. in-8°; — *Maler Reise durch einen grossen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution* (Voyage pittoresque dans une grande partie de la Suisse avant et après la révolution); Iéna, 1805, Dresde, 1811, 2 vol. in-8°; — *Mélanges, en prose et en vers;* Erfurt, 1823, in-8°. Le voyage que Reichard avait fait avec sa famille en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie, lui fournit matière à son célèbre *Guide des voyageurs en Europe*, ouvrage souvent réimprimé et qui a été traduit dans presque toutes les langues modernes. Publié pour la première fois en français à Weimar, 1793, 2 vol. in-8°, les différentes parties en ont été séparées et ont eu à Paris de nombreuses éditions; le nom de l'auteur fut francisé, et la vogue qui s'attachait à ses productions servit au libraire Audin pour faire paraître sous le pseudonyme de *Richard* une foule de *Guides* ou *Manuels* dans toutes les contrées de l'Europe.

Meusel, *Lexicon.*

REICHARDT (*Jean-Frédéric*), savant littérateur allemand, né le 25 novembre 1752, à Kœnigsberg, mort le 27 juin 1814, près Halle. Tout jeune il s'adonna à la musique, et apprit à jouer du clavecin et du violon. Ses études terminées au gymnase de sa ville natale, il suivit pendant deux ans le cours de philosophie de Kant, fréquenta l'université de Leipzig et voyagea en Allemagne. Appelé en 1775 à Berlin par Frédéric II, il remplaça Graan dans la maîtrise de la chapelle de la cour; en courtisan habile, il imita dans ses opéras le style de son prédécesseur, que le roi aimait beaucoup. Il visita l'Italie en 1782, et fit entendre en 1785, à Londres et à Paris, l'oratorio de *La Passion*, des psaumes et des scènes italiennes de sa composition. Lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume II, il abandonna sa manière, et l'accordant au goût du nouveau souverain, il choisit pour modèles Gluck (dans le récitatif) et Piccinni (dans les airs). Son activité à cette époque était extrême : en même temps qu'il écrivait des opéras et des mélodrames, il attirait dans son orchestre les exécutants les plus renommés de l'Europe et allait recruter des chanteurs jusqu'à Naples. Ayant eu l'imprudence de laisser voir ses sentiments en faveur de la révolution française, il tomba dans la disgrâce du roi, et fut obligé de se démettre de son emploi (1793). Il se retira à Hambourg, y fonda un écrit périodique, *La France*, qui obtint un brillant succès, et en continua la publication jusqu'au mois d'août 1795, dans les environs d'Altona, où il s'était marié en secondes noces. En 1796 il devint inspecteur des salines de Halle; mais bien qu'il ne cessât d'écrire, il ne voulut rendre publique aucune de ses œuvres. Sous Frédéric-Guillaume III, il reparut à Berlin, et donna l'opéra de *Brennus*, qui fut fort applaudi. Chargé de nouveau de diriger la musique au théâtre royal (1798), il mit à la mode le vaudeville musical, qu'il avait nommé *liederspiel*, et obtint après la représentation du grand opéra de *Rosemonde* que son traitement d'inspecteur des salines fût augmenté de plus du double. Dans un quatrième voyage qu'il fit en 1802 à Paris, Reichardt fut présenté au premier consul et admis par la quatrième classe de l'Institut au nombre de ses correspondants. L'invasion de la Prusse par les Français le priva de ses places et revenus : de 1807 à 1809 il dirigea le Théâtre Royal à Cassel, et passa les dernières années de sa vie dans sa propriété de Giebichenstein, près Halle. Comme littérateur, il manquait de savoir et de profondeur. Comme compositeur, il ne sut qu'imiter avec adresse et arranger avec goût; il y a de l'agrément dans ses compositions dramatiques; l'harmonie en est assez pure, mais ses modulations sont trop informes. Parmi les nombreux ouvrages, sérieux ou bouffons, qu'il a donnés au théâtre, nous citerons : *Hanschen et Gretchen* (1772), *Ariane à Naxos* (1780), *L'Amour seul rend heureux* (1781), *Tamerlan* (1785), écrit pour le grand Opéra de Paris et joué en 1797 à Berlin; *Brenno* (1787), *Claudine de Villa bella* (1788), *L'Olympiade* (1790), *Ervin et Elmire* (1790), *L'Ile sonnante* (1799), *Rosamunda* (1801), *Amour et fidélité* (1801), *L'Heureux naufrage* (1808), et *Bradamante* (1808). Il a écrit beaucoup de morceaux pour la musique religieuse, vocale et instrumentale, notamment *La Passion* et *La Résurrection* (1785), oratorios dont le premier a été exécuté à Londres et à Paris; six recueils de *Chansons* (1775-1786), onze *Sonates* pour clavecin et violon) six *Symphonies* pour orchestre, etc. Reichardt fut plutôt un littérateur musicien qu'un musicien savant; ses principaux écrits sont : *Ueber die deutsche komische Oper* (Sur l'opéra-comique allemand); Hambourg, 1774, in-8°; — *Briefe eines aufmerksamen Reisenden die Musik betreffend* (Lettres d'un voyageur observateur concernant la musique); Francfort, 1774-1776, 2 part. in-8°, — *Leben des Tonkünstlers H.-W. Gulden, genannt Fiorino* (Vie de H.-Guil. Gulden, appelé Fiorino); Berlin, 1779, in-8° : ce roman d'éducation musicale eut si peu de succès que l'auteur n'en a point donné la suite; — *Musikalisches Kunstmagazin* (Magasin de l'art musical); ibid., 1782-1791, 2 vol. in-fol.; il a publié, sous le titre d'*Esprit du Magasin de l'art musical*, le

texte du recueil précédent; Berlin, 1791, 1793, in-8°; — *Studien für Tonkünstler und Musikfreunde* (Études pour les musiciens et les amateurs de musique); ibid., 1793, in-4°; — *La France*, journal politique publié à Hambourg, en 1793 et 1794; — *Musikalischer Almanach*; ibid., 1796, in-12 : contenant un calendrier où chaque jour indique la naissance d'un musicien, des articles biographiques, douze chansons nouvelles, etc.; — *Napoléon et le peuple français* (en allemand); Hambourg, 1804, in-8°; — *Vertraute Briefe aus Paris*, 1802-1803 (Lettres confidentielles écrites de Paris); Hambourg, 1804-1805, 3 part. in-8° : cet ouvrage eut beaucoup de succès; — *Berlinische musikalische Zeitung* (Gazette musicale de Berlin); Berlin, 1805-1806, in-4°; — *Vertraute Briefe geschreiben auf einer Reise nach Wien und den Œsterreichischen Staaten*, 1808-1809 (Lettres confidentielles écrites pendant un voyage à Vienne et dans les États autrichiens); Amsterdam, 1810, 2 vol. in-8°. On a de Reichardt un grand nombre d'articles dans les journaux de littérature et de musique du temps, et il a publié la troisième édition de la *Méthode de violon* de Lahlein (Iéna, 1797, in-4°).

Gerber, *Lexikon*. — Meusel, *Künstler. Lexicon*, II. — *Notice*, dans la *Gazette musicale de Berlin*, 1805, n°° 58 à 89, écrite par l'auteur lui-même. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

REICHEL (*Chrétien-Henri*), littérateur allemand, né le 13 avril 1734, à Leipzig, mort le 21 avril 1807, à Zittau. Engagé comme précepteur dans la famille du comte d'Ahlefeld, il passa plusieurs années à Copenhague; en 1794 il devint professeur de langues étrangères au gymnase de Zittau. On a de lui : plusieurs ouvrages traduits du danois, du suédois, de l'anglais et du français; il a fait passer dans cette dernière langue l'*Abrégé de la Grammaire allemande* (Leipzig, 1789, in-8°), et le *Nouveau Dictionnaire par racines* (ibid., 1794, 2 vol. in-8°) d'Adelung.

Leipzig. gelehr. Tagebuch, 1807, p. 108.

* **REICHENBACH** (*Henri-Gottlieb-Louis*), naturaliste allemand, né à Leipzig, le 8 janvier 1793. Il est fils de J.-Fr.-Jacques Reichenbach, mort en 1839, auteur du premier *Dictionnaire allemand-grec*. Reçu en 1815 docteur en philosophie et deux ans après docteur en médecine, il fut appelé en 1820 à professer les sciences naturelles à l'Académie de médecine de Dresde; il y créa un jardin botanique, et fit considérablement augmenter les collections zoologiques. Il a établi pour les végétaux un nouveau système de classification, fondé comme ceux de Jussieu et de Decandolle, sur les anologies naturelles. On a de lui : *Monographia Pselaphorum*; Leipzig, 1816, in-8°; — *Flora Lipsiensis pharmaceutica*; ibid., 1818, in-8°; — *Monographia generis aconiti*; ibid., 1820-1821, 4 part. in-fol.; *Observationes in Myosotidis genus*; Dresde, 1820, in-8°; — *Magazin der æsthetischen Botanik*; Leipzig, 1821-1824, 16 parties in-8°, planches; — *Lichenes exsiccati*; Dresde, 1822-26, 6 cahiers, in-4°; avec C. Schubert; — *Illustratio specierum aconiti*; Leipzig, 1823-1827, 12 parties; — *Icones floræ germanicæ, helveticæ et mediæ Europæ*; ibid., 1823-58, 18 vol. in-4°, avec plus de mille planches; exécutées d'après les dessins de l'auteur, qui a traduit lui-même son précieux ouvrage en allemand : *Deutschlands Flora*; ibid., 1837-1858, 18 vol.; il fit paraître en même temps en format in-32 une édition à bon marché de cette traduction; — *Taschenbuch für Gartenfreunde* (Manuel pour les amateurs de jardins); Dresde, 1827, in-8°; — *Iconographia botanica exotica*; Leipzig, 1827-1847, 10 vol. in-4°; — *Botanik für Freunde der Pflanzenwelt* (Botanique pour les amateurs de plantes); ibid., 1828, in-8°; — *Conspectus regni vegetabilis*; ibid., 1828, in-8°; — *Flora germanica exsiccata, centuriæ XXVII*; ibid., 1830-1846; — *Flora exotica*; ibid., 1830-36, 5 vol., avec 360 pl.; — *Der Hund in seinen Haupt-und Neben Racen* (Le Chien, ses races principales et secondaires); ibid., 1835, in-4°, avec pl.; — *Der Naturfreund* (L'Ami de la nature); ibid., 1834-1845, 38 livraisons, avec pl.; — *Mammalia*; ibid., 1834-1836, in-8°, avec pl.; — *Das Universum der Natur*; ibid., 1834-1835, 5 livr., in-4°; — *Naturgeschichte der Vögel* (Histoire naturelle des oiseaux); ibid., 1835, t. I, les oiseaux aquatiques; — *Handbuch des natürlichen Pflanzensystems* (Manuel du système naturel des plantes); ibid., 1837, in-4°; — *Deutsche Fauna*; ibid., 1838-42, 2 vol. in-8°, avec pl.; — *Die vollständigtse Naturgeschichte des In-und Auslands* (L'Histoire naturelle la plus complète de tous les pays); ibid., 1841-1851, 2 parties, in-8°, avec pl. : cet excellent ouvrage n'est pas encore terminé; — *Der deutsche Botaniker* (Le Botaniste allemand); ibid., 1841-44, 2 vol. in-8°; — *Anatomia mammalium*; ibid., 1845, in-8°.

* **REICHENBACH** (*Antoine-Benoît*), naturaliste, frère du précédent, né à Leipzig, en 1807, et depuis de longues années professeur à l'école professionnelle de cette ville, a publié : *Bildergallerie der Thierwelt* (Galerie du règne animal); Leipzig, 1833-1835, 1842, in-4°, avec pl.; — *Naturgeschichte des Pflanzenreichs* (Histoire naturelle du règne végétal); ibid., 1837-1839, 18 livr., in-4°; — *Naturgeschichte für Gymnasien* (Histoire naturelle pour les gymnases); ibid., 1840, 3 vol. in-8°; la minéralogie a été traitée par Reuter; — *Naturgeschichte der dem Menschen schædlichen oder ihn belæstigenden Thiere* (Histoire naturelle des animaux nuisibles à l'homme ou qui l'incommodent); ibid., 1846, in-8°; — *Universum des Thierreichs* (L'Ensemble du règne animal); ibid., 1845-1846, 20 livr., in-8°; — *Neuester Wegweiser durch Leipzig* (Guide dans Leip-

zig); ibid., 1854, in-16; — *Anthropologie*; ibid., 1856, in-8°; — *Lehrbuch der Naturwissenschaften* (Manuel des sciences naturelles); ibid., 1856-1858, 2 vol., en 4 parties; — *Der Käferfreund* (L'Amateur de coléoptères); ibid., 1857, in-8°.

* REICHENBACH (*Henri-Gustave*), fils de Henri-Gottlieb-Louis, né en 1822, et *privat-docent* à l'université de Leipzig, a collaboré aux tomes XVI-XVIII des *Icones floræ germanicæ* de son père, et a publié, entre autres : *Xenia orchidacea*; Leipzig, 1854-1858, 10 parties, in-4°.

Conversations-Lexikon.

* REICHENBACH (*Charles*, baron DE), naturaliste et industriel allemand, né le 12 février 1788, à Stuttgard. Reçu docteur en philosophie, il poursuivit pendant plusieurs années le projet chimérique de fonder un nouvel État allemand dans les îles de la mer du Sud; les nombreuses démarches qu'il fit dans ce but attirèrent les soupçons de la police de Napoléon Ier, et il fut enfermé pendant plusieurs années dans la forteresse d'Hohenasperg. Lorsqu'il eut été relâché, il se livra à son goût pour les sciences naturelles et leur application à l'industrie. Il visita les principales usines de l'Allemagne et de la France, et établit ensuite un haut fourneau à Villingen et à Hausach de grands fours à carboniser le bois. Depuis 1821 il fonda à Blansko, en Moravie, avec le concours du comte Hugo de Salm, plusieurs usines et fabriques, qu'il administra avec une grande habileté et dont les bénéfices considérables lui procurèrent les moyens d'acquérir de grands domaines; il acheta, entre autres, le château de Reisenberg, où il a placé sa magnifique collection de météorites et le grand herbier de Sieber, dont il a fait l'acquisition. On a de lui : *Das Kreosot und seine Gebræuche* (Le Créosote et ses emplois); Vienne, 1832; — *Geologische Mittheilungen aus Mæhren* (Recherches géologiques en Moravie); Vienne, 1834; — *Physikalisch - physiologische Untersuchungen über die Dynamide des Magnetismus und der Electricität und ihre Beziehungen mit der Lebenskraft* (Recherches physico-physiologiques sur les vertus du magnétisme et de l'électricité et sur leurs rapports avec la force vitale); Brunswick, 1847, 1849, 3 vol. : dans cet ouvrage et dans les suivants, l'auteur a cherché à établir l'existence d'un nouvel agent impondérable très-répandu, qu'il appelle *od*, et qui selon lui se manifeste sous la forme d'une lumière blanchâtre; mais il prétend qu'il n'y a que certaines personnes *sensitives* capables de distinguer les effets de cet agent, qui d'après Reichenbach doit servir à expliquer beaucoup de faits mystérieux de la nature; — *Odisch-magnetische Briefe* (Lettres sur l'od et le magnétisme); Stuttgard, 1852, 1856; trad. en français, Paris, 1854, in-8°; — *Der sensitive Mensch und sein Verhalten zum Od* (L'Homme sensitif et ses rapports avec l'od); Stuttgard, 1854, 2 vol.; — *Kohlerglaube und Afterwissenschaft* (Foi de charbonnier et fausse science); ibid., 1856; en réponse à Ch. Vogt.

Conversations-Lexikon.

* REICHENSPERGER (*Auguste*), homme politique et écrivain artistique allemand, né en 1808, à Coblentz, où son père était alors secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle. Après avoir étudié le droit, il entra dans la magistrature, et devint par la suite conseiller à la cour d'appel de Cologne. Il siégea en 1848 et 1849 au parlement de Francfort, et fut ensuite élu à la seconde chambre prussienne, dont il a depuis constamment fait partie, et où il est devenu, par son talent oratoire et par la fermeté de ses convictions, le chef du parti catholique. Il possède une connaissance approfondie de l'art du moyen âge, dont il a étudié de près les chefs-d'œuvre disséminés dans les divers pays de l'Europe. On a de lui : *Die christlich-germanische Baukunst* (L'Architecture chrétienne et germanique); Trèves, 1845, 1852, in-8°; — *Die Standbilder im Domchore zu Köln* (Les statues du chœur de la cathédrale de Cologne); Cologne, 1842, in-4°; — *Fingerzeige auf dem Gebiete der kirchlichen Kunst* (Vues sur l'art chrétien); Leipzig, 1854, in-8°; — *Vermischte Schriften über christiche Kunst* (Mélanges sur l'art chrétien); Leipzig, 1856.

Männer der Zeit (Leipzig, 1858, t. I).

REICHSTADT (DUC DE). *Voy.* NAPOLÉON II.

REID (*Thomas*), philosophe écossais, né le 26 avril 1710, à Strachan, paroisse située à vingt milles d'Aberdeen, mort à Glasgow, le 7 octobre 1796. Il eut pour père Louis Reid, ministre de Strachan, dont les ancêtres avaient exercé le ministère ecclésiastique dans l'église d'Écosse depuis l'établissement du protestantisme. Sa mère, Marguerite Gregory, était nièce de James Gregory, l'inventeur du télescope réflecteur et l'antagoniste de Huygens. Après quelques années passées à l'école paroissiale de Kincardine, Thomas Reid fut envoyé à Aberdeen pour y poursuivre ses études classiques; vers l'âge de douze ou treize ans, il entra comme élève au collége Maréchal, où il eut, pendant trois années, pour professeur de philosophie Georges Turnbull, qui, en 1740, publia les *Principes de philosophie morale*. Son séjour à l'université d'Aberdeen se prolongea au delà du terme usité, à cause de sa nomination à une place de bibliothécaire, fondée par un de ses ancêtres environ un siècle auparavant. Ce fut là qu'il forma d'étroites relations avec John Stewart, depuis auteur d'un commentaire sur la Quadrature des Courbes de Newton, et cette liaison fortifia sa prédilection pour les études mathématiques. En 1736, il se démit de sa charge de bibliothécaire, et accompagna John Stewart en Angleterre, où ils visitèrent ensemble Londres, Oxford et Cambridge, et firent connaissance avec plusieurs hommes d'un haut mérite, entre

autres Bentley et Saunderson, le mathématicien aveugle. En 1737 Reid fut présenté par le collége du Roi d'Aberdeen pour le presbytère de New-Machar, au même comté, où il eut à faire oublier par la douceur de son caractère le zèle immodéré d'un de ses prédécesseurs. Sa popularité s'augmenta beaucoup par le mariage qu'il contracta, en 1740, avec Élisabeth, fille de son oncle, Georges Reid, médecin à Londres. Cette famille devint si chère à tout le monde par ses manières conciliantes et ses bons offices envers les pauvres et les malades, que son départ fut considéré comme un malheur public. Reid en effet venait (1752) d'être appelé en qualité de professeur de philosophie au collége du Roi d'Aberdeen, où il allait succéder au Dr Gregory. L'enseignement était de trois années, et avait successivement pour objet les mathématiques, la philosophie naturelle, la logique, la philosophie morale, la métaphysique. Le professorat de Reid à Aberdeen se prolongea de 1752 à 1764, époque à laquelle, sa réputation s'étant accrue par la publication qu'il venait de faire de ses *Recherches sur l'esprit humain*, l'université de Glasgow l'appela à la chaire de philosophie morale, laissée vacante par la retraite d'Adam Smith. Il y trouva pour collègues et pour amis Leechman, ami et biographe de Hutcheson, les savants Alexandre et Patrick Wilson, le philologue James Moor, Black, enfin Robert Simson, le restaurateur de l'ancienne géométrie. La substance des leçons de Thomas Reid à Glasgow fut donnée plus tard au public dans ses deux grands ouvrages sur les facultés intellectuelles et sur les facultés actives et morales de l'homme. A ses recherches sur ces deux grands ordres de facultés il joignait quelques vues générales sur le droit naturel et sur les fondements de la politique. Quant à la valeur de cet enseignement, écoutons Dugald Stewart : « Le mérite de Reid comme professeur tenait principalement à ce fonds inépuisable de vues originales et instructives qu'on trouve dans ses écrits, à son zèle infatigable pour inculquer les principes qu'il croyait essentiels au bonheur de l'humanité. Son élocution et son mode d'enseignement n'avaient rien de particulièrement remarquable. Il se livrait rarement, pour ne pas dire jamais, à la chaleur de l'improvisation, et sa manière de lire n'était pas faite pour augmenter l'effet de ce qu'il avait confié au papier. Toutefois, telles étaient la clarté et la simplicité de son style, la gravité et l'autorité de son caractère, et l'intérêt que ses jeunes élèves portaient généralement aux doctrines qu'il enseignait, que les nombreux auditeurs auxquels ses leçons étaient adressées l'écoutèrent toujours avec le plus grand silence et la plus respectueuse attention. Je parle ici d'après mon expérience personnelle, ayant eu, pendant une grande partie de l'hiver de 1772, le bonheur d'être au nombre de ses disciples. » A partir de 1780, Reid ne publia plus aucun écrit; mais il n'en continua pas moins à poursuivre ses études avec la même ardeur et avec la même activité. Les derniers progrès de la chimie attirèrent particulièrement son attention, et il écrivit même, pour une société savante dont il était membre, quelques courts *Essais*, parmi lesquels il faut surtout mentionner un *Examen des opinions de Priestley sur la matière et l'esprit*. A cette même époque, il communiqua à cette même société des *Observations sur l'Utopie de Thomas Morus*, et des *Réflexions physiologiques sur le mouvement musculaire*. Il rédigea ce dernier écrit à l'âge de quatre-vingt-six ans, et le lut à ses confrères quelques jours avant sa mort. Avant de l'atteindre lui-même, la mort avait frappé quatre de ses enfants et sa femme; il ne lui restait plus qu'une seule fille, qui avait épousé le médecin Patrick Carmichael. Après une crise douloureuse, accompagnée d'attaques multipliées de paralysie, il mourut, le 29 octobre 1796. Dugald Stewart a esquissé ainsi, en quelques mots, le caractère de son ami : « Une droiture inflexible, un attachement pur et dévoué à la vérité, un entier empire sur ses passions, qu'il devait aux efforts infatigables d'une longue vie... Quant à son mérite comme philosophe, ce qui le caractérisait était un jugement sain, prudent, délicat, une patience et une persévérance extraordinaires de méditation, et l'habitude de fixer et de concentrer profondément son attention sur ses opérations intellectuelles, qualités qui ne semblent pas les plus brillantes aux yeux de la multitude, mais qui, à consulter l'histoire des siècles, mériteraient d'être rangées parmi les dons les plus rares de l'esprit. » Une élégie fut composée sur la mort de Thomas Reid par son compatriote, Robert Aytoun; elle se trouve, ainsi que quelques poésies de Reid, dans les *Poetarum scotorum musæ sacræ*.

Les principaux ouvrages de Reid sont les suivants : *An Essay on quantity, occasioned by a treatise in which simple and compound ratios are applied to virtue and merit*, mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, 1748, et dans le t. Ier de la traduction de Jouffroy. Il est divisé en quatre parties, dont les trois dernières sont très-courtes : la définition de la quantité, la mesure de la force selon les newtoniens et selon les leibniziens, des réflexions sur cette controverse; — *An inquiry into the human mind, on the principles of common sense*; Aberdeen, 1764, in-8° (forme le t. II de la trad. fr.) : le but principal que s'est proposé Reid en cet ouvrage est la réfutation du *Traité de la nature humaine* de Hume. Il se divise en sept chapitres, dont voici les titres : *Introduction; De l'odorat; Du goût; De l'ouïe; Du toucher; De la vue; Conclusion*; — *Essays on the intellectual powers of man*; Édimbourg, 1787, in-4°, et dans les t. III à V de la trad. fr.; dédié à Dugald Stewart et au

Dr James Gregory. « Vous savez, dit Reid dans cette dédicace, que la substance de ces *Essais* a fait le sujet des leçons que j'ai données pendant vingt ans dans cette université, et pendant plusieurs années dans une autre, en présence d'un auditoire nombreux, composé des étudiants les plus avancés. » Ces *Essais* se divisent en huit parties, à savoir : *Prolégomènes; Des facultés que nous devons à nos sens; De la mémoire; De la conception; De l'abstraction; Du jugement; Du raisonnement; Du goût.* Dans la seconde de ces huit parties, l'auteur a combattu vivement la théorie si erronée, et cependant si longtemps accréditée, de l'idée représentative, ou idée-image, et à ce sujet il entre dans des détails historiques très-étendus, et critique les opinions des péripatéticiens, de Descartes, de Berkeley, de Hume, d'Arnauld, de Leibniz; — *Essays on the active powers of man;* Édimbourg, 1789, in-4°. Ils sont divisés en cinq parties, sous les titres suivants : *De la puissance active en général; De la volonté; Des principes d'action; De la liberté des agents moraux; De la morale;* — *Analysis of Aristotle's Logic*, insérée sous forme d'*Appendice* dans les *Sketches of the history of man* (1773) de lord Kames. Les *Œuvres* de Reid ont été publiées en 1803 en 4 vol. in-8°, à Édimbourg, précédées d'une *Notice* par Dugald Stewart sur la vie et les écrits de l'auteur. Dans la traduction française qu'en a donnée, de 1825 à 1835, M. Jouffroy, avec le concours de M. Adolphe Garnier (1), elles forment 6 vol. in-8°. Le traducteur y a joint une préface très-développée et des fragments de Royer-Collard, qui, dans son cours de philosophie à la faculté des lettres de Paris, ne fit guère que traduire et commenter Reid. Sir W. Hamilton avait entrepris une édition complète et annotée des *Œuvres de Th. Reid* (Édimb., 1847), que sa mort, arrivée en 1856, l'a empêché de terminer.

Sauf la théodicée, qui cependant devait faire partie du cours de philosophie professé par Reid à Aberdeen et surtout à Glasgow, toutes les grandes questions philosophiques ont trouvé leur place et leur solution dans les écrits de Reid. L'objet qu'il se proposait étant la philosophie de l'esprit humain, une question fondamentale se présentait au début des recherches, celle de la méthode à suivre. Il n'en admet qu'une seule, la méthode d'observation, et proscrit d'une manière absolue l'hypothèse. Mais à quelles sources le philosophe pourra-t-il puiser une connaissance exacte de l'esprit humain et de ses facultés? La première de ces sources indiquée par Reid est la *réflexion*, ou l'observation attentive des opérations de notre esprit. A côté de cette source principale il reconnaît plusieurs sources secondaires, à savoir : le langage, qui est l'image de la pensée; et les actions des hommes, lesquelles ne sont autre chose que des effets dont leurs sentiments, leurs affections, leurs passions sont les causes. Mais ces moyens secondaires présupposent l'emploi du moyen principal, attendu que nous ne comprendrions rien aux idées, aux sentiments, aux passions de nos semblables si déjà nous n'en avions trouvé l'image en nous-même, grâce à ce pouvoir de l'esprit de se replier sur lui-même et de s'étudier sous toutes ses faces. Toutefois Reid se garde bien de tomber ici en des exagérations, qui après lui n'ont pas toujours été assez soigneusement évitées. Tout psychologue qu'il est, il sait reconnaître les difficultés de la science psychologique, et il décrit avec autant d'exactitude que de bonne foi les causes principales de ces difficultés.

(1) Voir les articles GARNIER et JOUFFROY.

La méthode une fois déterminée, le philosophe écossais s'attache à dresser une liste des facultés de l'âme. A l'exemple de Locke, il les classe toutes sous deux chefs principaux : entendement, volonté. Sous cette dernière dénomination il comprend toutes nos facultés actives et tous les principes qui nous portent à agir. Sous la première, il comprend toutes nos facultés contemplatives, c'est-à-dire celles par lesquelles nous percevons les objets, les concevons, les comparons, les analysons, en jugeons et en raisonnons. Toutefois, il a soin de faire observer qu'il ne faut considérer cette division que comme un moyen de procéder plus méthodiquement dans l'étude de l'esprit, et que l'on se tromperait étrangement si l'on en concluait que la volonté n'intervient pas dans les opérations que nous attribuons à l'entendement, ou l'entendement dans celles que nous rapportons à la volonté.

En tête des facultés de l'entendement, Reid place ce qu'il appelle les facultés sensibles, et rencontre la question de la perception extérieure, qu'il résout, contrairement à certaines hypothèses philosophiques, d'après les données du sens commun, en disant que dans l'acte de perception nous n'avons pas seulement une notion plus ou moins distincte de l'objet, mais encore une irrésistible conviction de son existence réelle. Et cette conviction, il ne la regarde pas seulement comme irrésistible, mais encore comme immédiate, en ce sens que ce n'est point par une suite de raisonnements et de démonstrations, mais par un acte de pure et simple perception, que nous parvenons à nous convaincre de l'existence réelle des objets qui tombent sous nos sens. Reid a consacré à l'exposition de cette vérité une grande partie de ses *Recherches sur l'esprit humain d'après les principes du sens commun* et plusieurs chapitres de ses *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme.* Dans toute cette partie de son exposition, Reid a victorieusement combattu les hypothèses philosophiques d'après lesquelles l'esprit dans l'acte de perception

n'atteindrait pas les réalités elles-mêmes, mais seulement des représentations ou images. Se demandant ensuite quels sont les objets de nos perceptions, Reid indique comme tels les qualités des corps, qu'il partage en premières et secondes. Dans la première de ces deux catégories il place (d'accord en cela avec Locke, qu'il a combattu sur une foule d'autres points) l'étendue, la divisibilité, la figure, la mobilité, la solidité, la dureté, la mollesse et la fluidité, et dans la seconde, la couleur, la saveur, l'odeur, le chaud et le froid. La distinction fondamentale qu'il signale entre les qualités premières et les qualités secondes, c'est que les notions que nous avons de celles-là ne sont pas relatives, en ce sens que nous savons en quoi consistent ces qualités, et non pas seulement quel rapport elles ont avec une chose connue, tandis qu'il en est tout autrement des qualités secondes. Maintenant, premières ou secondes, les qualités supposent un sujet. Le sujet des qualités sensibles est appelé *matière*, *substance matérielle*, *corps*. Comment allons-nous de l'idée des qualités à celle de la substance où elles résident? Reid y voit le produit d'un jugement naturel et irrésistible, et il répudie l'opinion de ceux qui, avec Berkeley, et surtout avec Hume, ont taxé de préjugé la persuasion où nous sommes que toute qualité suppose un sujet. De l'idée de la matière nous allons à celle de l'espace au sein duquel cette matière est contenue. Reid signale la vue et le toucher comme les seuls de nos sens qui introduisent dans notre esprit la notion de l'espace, et il remarque judicieusement que cette notion, bien que n'ayant pu pénétrer dans l'esprit qu'à la suite de celle des corps, en devient ensuite indépendante, et demeure après que les objets qui l'ont introduite ont cessé d'être présents. « Et non-seulement, dit Reid, l'espace tient ferme dans notre esprit, même après l'anéantissement supposé de tous les objets qui l'ont fait concevoir, mais il y grandit jusqu'à l'immensité. » Cette remarque est vraie; seulement, le judicieux observateur de notre nature intellectuelle aurait dû signaler ici l'intervention et l'exercice d'une nouvelle faculté de l'esprit; car si la perception extérieure, s'exerçant par la vue et le toucher, nous donne l'étendue limitée, elle ne saurait nous donner l'espace sans bornes, c'est-à-dire l'immensité.

De même que Reid, dans sa théorie de la perception extérieure, avait combattu l'hypothèse de l'idée représentative, de même, dans sa théorie de la mémoire, il a réfuté la vieille théorie péripatéticienne qui introduit dans le cerveau des images de tous les objets de la pensée, et cherche par la persistance de ces images à expliquer le souvenir.

Dans sa théorie de la conception, Reid partage toutes nos conceptions en deux catégories : d'une part, celles qui, étant de pure imagination, ne sont point des copies, mais des originaux, telle que, par exemple, la conception de *Don Quichotte* dans l'esprit de Cervantes, et en général les conceptions des romanciers et des poëtes; d'autre part, celles qui ne sont à proprement dire que des copies, parce qu'elles ont un archétype auquel on les rapporte, tel que la ville de Londres ou la ville de Venise. Les premières, pures créations de notre esprit, ne sont ni vraies ni fausses, et ne peuvent donner lieu ni à affirmation ni à négation. Les secondes, bien que condamnées à être imparfaites, puisque nous ne pouvons avoir qu'une connaissance partielle des choses, peuvent cependant être vraies dans leur incomplète compréhensivité : il faut pour cela qu'elles soient conformes à leur modèle ou archétype. L'*Essai* sur la conception est terminé par un excellent chapitre sur la suite de nos pensées. Reid remarque judicieusement qu'il y a deux espèces de suites de nos pensées : les unes coulant d'elles-mêmes comme l'eau de sa source, en l'absence de tout principe qui les gouverne et les ordonne, les autres, au contraire, réglées par l'attention et dirigées vers un but par un effort de l'esprit.

Les *Essais* sur l'abstraction, sur le jugement, sur le raisonnement, sur le goût, qui achèvent la partie des *Œuvres* de Reid relative aux facultés intellectuelles de l'homme, offrent la même exactitude d'observation et la même précision dans la description des phénomènes et dans la détermination des lois psychologiques. C'est dans l'*Essai* sur le jugement que se trouve la division si essentielle des premiers principes en principes des vérités nécessaires et principes des vérités contingentes. C'est dans l'*Essai* sur le raisonnement que se rencontre sa réfutation du scepticisme de Hume touchant la raison. Ce chapitre est fondamental dans la philosophie de Reid.

L'homme n'est pas né seulement pour connaître, mais encore pour agir. Aussi, après avoir étudié les facultés intellectuelles, le philosophe écossais entreprend-il l'étude des facultés actives et morales. A leur tête se place la volonté, et Reid signale l'abus qui a été fait de ce mot, sous lequel on a englobé, comme sous un terme générique, non-seulement les résolutions et les déterminations, mais encore les motifs et les excitations de tous genres, sentiments, affections, passions. Tous nos actes ne paraissent pas à Reid être également le produit de la volonté. Dans beaucoup de cas, comme, par exemple, quand nous cherchons à ressaisir notre équilibre, la nature ne nous laisse pas le temps de prendre une détermination; c'est alors l'instinct ou l'habitude qui viennent à notre secours. Pour qu'il y ait à proprement dire acte volontaire, Reid estime qu'il doit y avoir eu attention et délibération. A nos actes volontaires peuvent présider une foule de motifs, que Reid, sur les traces de Cicéron dans le *De officiis*, ramène d'abord à deux principes généraux, la passion et la raison,

en remarquant que ce second principe est le côté humain de notre nature, tandis que la passion en est le côté animal. Mais, entrant bientôt dans une énumération plus développée, le philosophe écossais range en trois classes tous nos principes d'action, à savoir : 1° les principes mécaniques, tels que l'instinct et l'habitude; 2° les principes animaux, tels que les appétits, les désirs, les diverses affections bienveillantes ou malveillantes, les passions; 3° les principes rationnels d'action, tels que l'intérêt bien entendu et la notion de devoir et d'obligation morale. A cette occasion, Reid a judicieusement remarqué la marche ascensionnelle que suit l'homme dans le développement de son existence morale en s'élevant par degrés de la vie animale à la vie rationnelle. L'intérêt bien entendu, en tant que principe d'action, est déjà un progrès sur les principes mécaniques et sur les principes animaux, puisqu'il ne se produit que moyennant l'intervention de la raison; mais Reid regarde ce principe comme insuffisant : 1° parce qu'il ne serait pas pour l'homme une règle de conduite assez claire; 2° parce qu'il n'élèverait pas le caractère de l'homme au degré de perfection dont il serait susceptible; 3° parce qu'il ne procurerait pas à lui tout seul le bonheur qu'il nous fait goûter quand il est associé à un autre principe rationnel, la soumission désintéressée au devoir. Mais cette soumission présuppose de la part de l'agent la liberté morale. Aussi Reid n'a-t-il rien omis pour mettre en lumière ce caractère de liberté attaché à nos déterminations et à nos actes. Les arguments qu'il invoque en faveur de la liberté morale sont tirés : 1° de la conviction naturelle que nous agissons librement; 2° de la distinction que nous reconnaissons entre le juste et l'injuste et de la responsabilité que nous attachons à notre propre conduite; 3o de ce que, l'homme étant capable de suivre avec sagesse et prudence un système de conduite préalablement résolu dans son esprit, il en résulte évidemment que l'homme exerce quelque empire sur ses volitions et ses actions.

En conclusion sommaire, la philosophie de l'esprit humain, telle qu'elle a été conçue par Reid, a pour méthode l'expérience psychologique, et pour *criterium* le sens commun. C'est en faisant appel à cette méthode et à ce *criterium* que Reid a pu combattre victorieusement l'idéalisme exagéré de Berkeley et le scepticisme de Hume. Il est regrettable que le psychologue, qui parmi nos facultés actives et morales a reconnu une faculté suprême à l'exercice de laquelle nous devons la notion du devoir n'ait pas également, dans l'ordre de nos pouvoirs intellectuels, reconnu un pouvoir supérieur, source de l'idée qui est en nous du nécessaire, de l'absolu, de l'infini. Il est regrettable encore que, trop étroitement renfermé dans les limites de la pure et simple observation, il n'ait pas jugé à propos d'appliquer aux données de l'expérience psychologique une légitime induction, qui à travers l'unité et l'identité du principe pensant, à travers la liberté du principe actif accomplissant ou enfreignant les prescriptions de la loi morale, nous eût laissé entrevoir une âme spirituelle et immortelle. C. MALLET.

Œuvres complètes de Reid, trad. de l'anglais par Th. Jouffroy, 6 vol. in-8°. — *Fragments* de Royer-Collard, annexés aux t. III et IV de ces mêmes *Œuvres*. — V. Cousin, *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle : École écossaise*; leçons 7, 8, 9, de l'édit. de 1840, suivies, sous forme d'*Appendice*, de deux lettres de Reid à lord Kames, empruntées aux *Mémoires* de ce lord par Alexandre Fraser Tytler, et traduites pour la première fois en français par M. V. Cousin. La première de ces lettres a pour objet *Quelques doctrines de Priestley et des philosophes français*; la seconde a pour titre: *Sur l'usage des conjectures et des hypothèses dans les recherches philosophiques, et sur le sens du mot* CAUSE *dans la philosophie naturelle; distinction du domaine du raisonnement physique et du domaine du raisonnement métaphysique*. — William Hamilton, *Fragments de philosophie*, trad. de l'anglais par Louis Peisse. — Adolphe Garnier, *Critique de la philosophie de Thomas Reid*, in-8°, 1840. — Bertereau, art. *Reid*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

REID (Sir *William*), physicien anglais, né en 1791, à Kinglassie (comté de Fife), mort le 31 octobre 1858, à Londres. Il était fils d'un ministre de l'Église écossaise. En sortant de l'Académie militaire de Woolwich, il fut nommé lieutenant dans le corps des ingénieurs (1809), prit part de 1810 à 1814 à la guerre d'Espagne, puis à l'expédition dirigée contre la Nouvelle-Orléans, et assista à la bataille de Waterloo. En 1816 il fut employé comme capitaine au bombardement d'Alger. Après avoir résidé aux Barbades, il devint gouverneur des Bermudes (1838), d'où il passa en la même qualité aux petites Antilles (1846). De retour en 1848 en Angleterre, il commanda en 1849 le génie à Woolwich. En 1850 il dirigea une partie des travaux préparatoires de l'exposition universelle, remplaça, en 1851, sir R. Stephenson comme président du comité exécutif, et fut nommé à la fin de l'année gouverneur de Malte, poste qu'il occupa jusqu'à l'automne de 1859. Il était major général depuis mai 1856. On doit à sir W. Reid des travaux remarquables sur la nature des ouragans, qu'il avait étudiés depuis 1831 et sur lesquels il avait réuni un grand nombre d'observations intéressantes au point de vue de la science et de la marine. Les deux ouvrages qu'il a publiés, *An Attempt to develope the law of storms by means of facts arranged according to place and time* (Londres, 1838, in-8°), et *The Progress of the development of the law of storms and of the variable winds* (ibid., 1849, in-8°), ont obtenu trois éditions, et se placent sans désavantage à côté des travaux consciencieux de Redfield, de Piddington, de Thom, de Dove et d'autres savants qui ont traité ces difficiles questions.

Men of the Time. — *Unsere Zeit*.

REIFFENBERG (*Frédéric* DE), littérateur allemand, né en 1719, dans l'électorat de Trèves,

mort en 1764. Il appartenait à une ancienne et noble famille qui tire son nom d'un vieux château dont les ruines se voient encore non loin de Wiesbaden. Admis dans la compagnie de Jésus, il se rendit à Rome, et y étudia la théologie et les langues et la littérature anciennes. Son talent poétique le fit admettre à l'Académie des Arcades, sous le nom de *Mirtisbius Sarpedonius*. De retour dans sa patrie, il dirigea le noviciat de la société, et consacra ses loisirs à la culture des lettres et à des recherches historiques. Nous citerons de lui : *De vera Atticorum pronuntiatione ad Græcos intra urbem*; Rome, 1750, in-4°; — *Sc. Maffei historia theologica dogmatum et opinionum de divina gratia, libero arbitrio et prædestinatione quæ viguerunt Ecclesiæ primis quinque sæculis*; Francfort et Mayence, 1756, in-fol.; — *Historia Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem*; Cologne, 1764, t. I, in-fol. : le seul publié. Il a donné comme éditeur : *Patrum Societatis Jesu ad Rhenum inferiorem Poemata selectiora* (Cologne, 1758, 4 vol. in-8°). E. R.

Aug. et A. de Backer, *Biblioth. des écrivains de la Comp. de Jésus*, 1re série. — De Stein d'Altenstein, *Annuaire de la noblesse de Belgique*, III, 188.

REIFFENBERG (*Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas*, baron DE), littérateur belge, de la famille du précédent, né à Mons, le 14 novembre 1795, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près de Bruxelles, le 18 avril 1850. Après avoir terminé ses études au lycée de Bruxelles, il devint sous-lieutenant, puis lieutenant d'infanterie, et assista à la bataille de Waterloo. Démissionnaire en 1818, il fut professeur à l'Athénée d'Anvers, puis à celui de Bruxelles. Nommé conservateur et bibliothécaire adjoint à la bibliothèque de Bruxelles et à celle de Bourgogne, il fut appelé en 1822 à l'université de Louvain, comme professeur extraordinaire de philosophie, et l'année suivante élu à l'unanimité membre de l'Académie royale de Bruxelles. L'université de Louvain ayant été supprimée, il passa à celle de Liége en qualité de professeur ordinaire. Il avait inséré sous son nom dans les *Nouvelles archives* et dans les *Mémoires de l'Académie* divers travaux historiques qu'il avait extraits des manuscrits de S.-P. Ernst. Il se trouvait à Liége quand la découverte de ces plagiats le rendit le but de toutes les attaques, et empoisonna le reste de sa vie en le privant de la considération qui semblait lui être due. En 1837, il devint conservateur de la bibliothèque royale de Belgique. A un esprit délicat et fin le baron de Reiffenberg joignait beaucoup d'érudition. Les principaux de ses nombreux écrits sont : *Archives philologiques*; Bruxelles, 1825-1826, 2 vol. in-8°; — *Archives pour l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas*; Louvain, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Nouvelles archives historiques des Pays-Bas*; Bruxelles, 1829-1832, 2 vol. in-8°; — *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or, depuis son institution jusqu'à la cessation des chapitres généraux, tirée des archives mêmes de cet ordre et des écrivains qui en ont traité*; Bruxelles, 1830, in-4°, (dédié au prince d'Orange) : ouvrage important, mais en partie extrait de l'inventaire des archives de l'ordre de la Toison d'Or, que le comte de Cobenzl, ministre de l'impératrice Marie-Thérèse aux Pays-Bas, avait fait dresser, en 1759 et 1760, par E.-J. de Turck; — *Annuaire de la bibliothèque royale de Belgique*; Bruxelles, 1840-1850, 11 vol. in-18. Il a publié comme éditeur : *Histoire des troubles des Pays-Bas, par Vandervynckt*; Bruxelles, 1822, 3 vol. in-8°; — *Mémoires de Jacques du Clercq*, 1448-1467; Bruxelles, 1823, 4 vol. in-8°; — *Petri a Thymo, vulgo van der Heyden, historia Brabantiæ diplomatica*; Bruxelles, 1830, in-8°; — *Chronique rimée de Philippe Mouskes*; Bruxelles, 1836, 2 vol. in-4°; — *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II, suivie des interrogatoires du comte d'Egmont, et de quelques autres pièces*; Bruxelles, 1842, in-4°, publication de la Société des bibliophiles de Belgique; — *Une existence de grand seigneur au seizième siècle : Mémoires autographes du duc Charles de Croy*; Bruxelles, 1845, gr. in-8° : publication de la même société; — *Documents pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*; Bruxelles, 1844-1848, tom. I, IV, V, VII et VIII, in-4° : ils contiennent les chartes, les légendes historico-poétiques, et diverses chroniques monastiques des provinces de Namur et du Hainaut, et font partie des *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique*, publiés par la commission royale d'histoire. Le baron de Reiffenberg a rédigé le *Bulletin* de cette commission et il a été le fondateur du *Bulletin du bibliophile belge*. Il a inséré un grand nombre d'articles et de notices dans *Le Mercure belge*, *Le Nain jaune réfugié*, *Le Courrier des Pays-Bas*, la *Gazette des Pays-Bas*, *L'Émancipation*, la *Correspondance mathématique* de M. Quételet, le *Journal bibliographique des Pays-Bas*, *Le Messager des sciences et des arts* de Gand, le *Recueil encyclopédique belge*, *Le Polygraphe*, la *Revue universelle*, *Les Belges peints par eux-mêmes*, *Les Belges illustres*, les *Scènes de la vie des peintres*, le *Foreign litterary Gazette*, le *Times*, la *France littéraire*, la *Revue encyclopédique*, les *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, la *Biographie universelle* de Michaud, le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, etc.

E. REGNARD.

Annuaire de l'Acad. roy. de Belgique, 1852. — *Messager des sciences hist. de Belgique*, 1850, p. 578. — De Busscher, *Étude des études de M. le baron de Reiffenberg sur les Loges de Raphael*; Gand, 1846, in-8°. — Quérard, *Les Supercheries litt. dévoilées*, t. IV.

REIL (*Jean-Chrétien*), médecin allemand, né le 20 février 1758, à Raude, dans l'Ost-Frise, mort à Halle, le 12 novembre 1813. Après avoir pendant quelques années pratiqué la médecine dans son pays natal, il enseigna cet art depuis 1787 à Halle, où il devint aussi directeur de la clinique; en 1810 il fut pourvu d'une chaire à Berlin, et fut en 1813 placé à la tête des hôpitaux militaires établis après la bataille de Leipzig. Il était membre des principales académies de l'Europe. On a de lui : *De polycholia*; Halle, 1783, in-8°; — *Memorabilia medico-practica*; ib., 1790-93, 3 part. in-8°; — *Archiv für die Physiologie*; ibid., 1795-1815, 12 vol. in-8° : recueil qui a beaucoup contribué aux progrès de la physiologie; — *De structura nervorum*; ibid., 1796, avec planches; — *Ueber die Erkenntniss und Kur der Fieber* (Sur l'art de reconnaître et de guérir les fièvres); ibid., 1797-1801, 4 vol. in-8°; — *Rhapsodien über die Anwendung der physischen Kurmethode auf die Geisteszerrüttung* (Pensées sur l'emploi des moyens physiques pour la guérison des dérangements d'esprit); ibid., 1803, in-8°; — *Pepinieren zum Unterrichte Artzlicher Routiniers* (Pépinières pour l'instruction des médecins routiniers); ibid., 1804, in-8°; selon l'auteur, la science médicale est devenue si étendue, qu'il proposait de former d'un côté des praticiens chargés de traiter les maladies ordinaires, et de l'autre des hommes de talent, qui s'occuperaient des cas plus graves et de l'avancement de la science; — *Kleine physiologische Schriften* (Petits écrits physiologiques); ibid., 1811, 2 vol. in-8°; — *Kleine Schriften* (Opuscules); Halle, 1817, in-8°; — *Entwurf einer allgemeinen Pathologie* (Essai d'une pathologie générale); ibid., 1815, 3 vol.

H. Steffens, *Denkschrift auf Reil* (Halle, 1815, — Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — *Biogr. médic.*

REILLE (*Honoré-Charles-Michel-Joseph*, comte), maréchal de France, né à Antibes (Var), le 1er septembre 1775, mort à Paris, le 4 mars 1860. Entré au service comme grenadier dans le 1er bataillon du Var en 1791, il fut nommé sous-lieutenant l'année suivante au 94e régiment d'infanterie, et fit en cette qualité les campagnes de Belgique; il assista aux batailles de Rocoux, de Liége et de Nerwinde; nommé lieutenant en 1793, et capitaine en 1796, il devint aide de camp de Massena, qu'il suivit au siége de Toulon, et de là en Italie, où il se distingua aux combats de Montenotte, de Dego, de Lodi, de la Brenta, d'Arcole et de Bellune; il resta en Italie jusqu'au traité de Campo-Formio, après lequel, Massena ayant été chargé du commandement de l'armée d'Helvétie, Reille fut nommé adjudant général, attaché à l'état-major; le général Oudinot étant blessé, il le remplaça, traversa le premier le Limat, entra dans Zurich avec Massena, poursuivit l'ennemi, et couvrit le mouvement rétrograde de nos troupes lors des attaques dirigées contre Suwarow dans le Muttenthal, et prit une part active à la bataille où fut tué le prince Talinski. Lorsque Massena se rendit à Gênes, il chargea Reille de reconnaître les positions de l'armée française depuis Nice jusqu'au mont Cenis; il porta au premier consul un rapport fort intéressant, et au retour fut chargé de remettre à Massena les ordres de Bonaparte. Une flotte anglaise bloquait alors Gênes; il trompa sa surveillance, échappa à son feu, entra dans la ville, le 12 floréal, et se distingua dans toutes les sorties. Il revint en France en 1800; bientôt après il retourna en Italie avec les corps d'élite sous les ordres de Murat dans l'expédition de Naples. Le 29 août 1803, à l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé général de brigade et ancien commandant au camp de Boulogne. Peu après le premier consul le chargea d'observer en Bavière et en Autriche les préparatifs de guerre et les mouvements des ennemis; puis il remplit différentes missions spéciales à Vérone, à Milan et dans l'intérieur. De retour à Paris, il fut chargé d'inspecter l'organisation des troupes revenant de Saint-Domingue, et en 1805 il obtint, sous le général Lauriston, le commandement en second des troupes embarquées à Toulon sur la flotte du vice-amiral Villeneuve. Après la défaite de Trafalgar, Reille rejoignit la grande armée, commanda en 1806 une brigade du cinquième corps en Autriche, assista aux batailles d'Iéna et Pulstuck, affaire dans laquelle il enfonça le centre des Russes; peu après il fut élevé au grade de général de division et choisi par Lannes pour chef d'état-major. A la bataille d'Ostrolenska, il soutint deux fois le choc de forces très-supérieures, et parvint à conserver la ville, grâce à sa bravoure et à sa prudence. Nommé aide de camp de l'empereur, il assista à la bataille de Friedland, et fut honorablement cité parmi les officiers généraux qui contribuèrent au succès de cette journée. En 1808 il fut commissaire extraordinaire en Toscane, et passa en Espagne, où il contribua à la prise de Roses : le 19e bulletin fit à cette occasion le plus grand éloge de la division qu'il commandait. Rappelé en Allemagne, il se distingua à la bataille de Wagram; il fut envoyé par l'empereur à Anvers, à l'instant où le prince de Ponte-Corvo venait de préserver la Hollande et la Belgique de l'invasion anglaise. On pensa que cette mission avait surtout pour but de surveiller la conduite du prince, contre lequel l'empereur avait conçu de vifs soupçons. L'année suivante Reille fut chargé du commandement de la Navarre; il battit deux fois Mina, vint prêter à Suchet l'appui de ses forces pour s'emparer de Valence, et commanda en Aragon jusqu'à la fin de 1812. A cette époque il reçut le commandement de l'armée de Portugal; il évacua en aussi bon ordre que possible les provinces qu'il occupait, rejoignit le maréchal Soult, et fut avec lui un des derniers défenseurs de la France à la bataille de Toulouse A la chute de l'empire,

la paix ayant été conclue, il épousa la fille du maréchal Massena (1).

A la restauration, le roi nomma le général Reille chevalier de Saint-Louis, grand cordon de la Légion d'honneur et inspecteur général d'infanterie des 14e et 15e divisions militaires. Au retour de Napoléon, il reçut le commandement du 2e corps d'armée d'observation sur la frontière du nord, et fut nommé pair de France le 15 juin. Son avant-garde attaqua les Prussiens, qu'elle repoussa sur Marchiennes. Après avoir combattu à Waterloo, il couvrit Paris jusqu'à Gonesse, et suivit l'armée derrière la Loire. Après le licenciement il fut mis en demi-solde; mais l'ordonnance du 22 juillet 1818 le replaça sur la liste des généraux disponibles. En 1819 il fut réintégré au nombre des pairs de France, et en 1820 il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi. Aucun des ministères qui se succédèrent sous Louis-Philippe ne le trouva hostile; aussi fut-il nommé, le 17 septembre 1847, le dernier des maréchaux de ce règne, et sénateur de l'empire en 1852. A. JADIN.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour*. — *Fastes de la Légion d'honneur*, tome III. — *Celebrités militaires*, t. II. — Vapereau, *Dictionn. des contemporains*.

REIMARUS (*Hermann-Samuel*), savant philologue allemand, né le 22 décembre 1694, à Hambourg, où il est mort, le 1er mars 1765. Son père, professeur à Hambourg, au Johanneum, fut son premier maître. Les leçons de Christophe Wolf et de J.-Alb. Fabricius achevèrent son éducation philologique. En 1714 il alla étudier à Iéna. Plus tard il passa à Wittemberg; les thèses qu'il y soutint en 1717, à la fin de ses études, donnèrent une haute idée de son érudition et de sa sagacité. Après avoir parcouru la Hollande et une grande partie de l'Angleterre, il fut nommé, en 1723, recteur à Wismar. En 1727, il fut appelé à Hambourg pour enseigner l'hébreu au gymnase; il joignit ensuite à cette chaire celle de mathématiques. Il épousa Jeanne-Frédérique, troisième fille du savant J.-Alb. Fabricius, qu'il aida dans ses travaux philologiques. Sur la fin de sa vie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il considéra surtout au point de vue philosophique. Quoique d'un tempérament délicat, qui lui commandait des ménagements, il n'en fut pas moins un travailleur infatigable. Il fut membre de l'Académie impériale de Pétersbourg et de la plupart des sociétés savantes d'Allemagne.

En outre d'une bonne édition de *Dion Cassius*, Hambourg, 1750-1752, 2 vol. in-fol., dans laquelle il mit en œuvre de nombreux matériaux recueillis par son beau-père et de diverses pièces insérées dans les recueils littéraires de son temps, on a de Reimarus : *Primitia wismariensia*; Wismar, 1723, in-4° : recueil de divers opuscules; — *De vita et scriptis J.-Alb. Fabricii Comment.*; Hambourg, 1737, in-8°.; — *Epistola ad cardinalem Quirinum*; Hambourg, 1746, in-4° : sur l'édition des trois derniers livres de Dion Cassius par Falconius; — *Dissertatio de assessoribus Synedrii magni LXX linguarum peritis*; Hambourg, 1751, in-4°; — *Die vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion* (Les principales vérités de la religion naturelle); Hambourg, 1754, in-8°; 6e édit., 1782; — *Betrachtungen über die Kunst-triebe der Thiere* (Considérations sur les instincts des animaux); Hambourg, 1762, 2 vol. in-12; trois autres éditions; traduction française sur la 2e édit. par Reneaume de la Tache, avec un appendice de l'auteur et des notes des traducteurs; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. Enfin on sait aujourd'hui qu'il faut lui attribuer un ouvrage qui fut publié par Lessing dans les *Beitræg zur Geschichte und Literatur, aus den Schætzen der Wolfenbüttel. Bibliothek* (Mémoires d'histoire et de littérature tirés des trésors de la bibliothèque de Wolfenbuttel); Brunswick, 1778 et 1784, et connu sous le titre de *Wolfenbüttelschen Fragmente eines Unbekannten* (Fragments d'un inconnu, tirés de la bibliothèque de Wolfenbuttel). Reimarus n'avait communiqué ces Fragments qu'à ses plus intimes amis. Lessing réussit à s'en procurer une copie; il la fit imprimer, et pour dérouter la curiosité du public il les donna pour un ouvrage qu'il avait découvert en manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, dont il était le conservateur. Cet écrit, qui a eu plusieurs éditions, produisit une profonde sensation en Allemagne et souleva une ardente polémique; Reimarus s'était proposé d'y montrer que l'origine du christianisme n'a rien de surnaturel. Un grand nombre de théologiens s'empressèrent de prendre la plume pour le réfuter. M. N.

J.-G. Büsch, *Memoria Reimari*; Hambourg, 17[illegible], in-fol. — Hirsching, *Handbuch*. — Buhle, *Hist. de la philosoph.* — Meusel, *Lexicon*.

REIMARUS (*Jean-Albert-Henri*), physicien et économiste allemand, fils du précédent, né à Hambourg, le 6 novembre 1729, mort à Rantzau, le 6 juin 1814. Après avoir étudié la médecine à Gœttingue, à Leyde, à Londres et à Édimbourg, il exerça son art dans sa ville natale, où il fut nommé, en 1796, professeur de physique au gymnase. Il fut en Allemagne un des plus actifs propagateurs de l'inoculation; il fit établir à Hambourg le premier paratonnerre élevé sur le continent européen, après qu'il eut notablement perfectionné l'art de nous garantir la foudre, sur laquelle il publia plusieurs écrits. On a de lui : *De tumore ligamentorum circa articulos*; Leyde, 1757,

(1) Nous devons citer ici un fait honorable pour le général. En 1817 lorsque le maréchal Massena, son beau-père, mourut, le parti hostile à l'empire refusa de mettre sur le cercueil du maréchal le bâton insigne de sa dignité. Le maréchal Reille protesta contre cette opposition, écrivit à Louis XVIII une lettre à la fois respectueuse et hardie, dans laquelle il se plaignait d'un tel mépris de toutes les bienséances et de tous les droits garantis aux officiers de l'empire. La veille des funérailles le roi envoya le bâton pour qu'il figurât à la cérémonie.

in-4° : dissertation à laquelle Morgagni et Haller ont accordé les plus grands éloges; — *Handlungs-grundsætze aus der Natur und Geschichte untersucht* (Les principes du commerce examinés au point de vue de la nature des choses et à celui de l'histoire); Hambourg, 1768-1775, 2 vol. in-8°; — *Die Frage von der freien Aus-und Einfuhr des Getreides* (La question de la libre entrée et sortie des grains); ibid., 1771, in-8°; — *Die Freiheit des Getreidehandels nach der Natur und Geschichte erwogen* (La liberté du commerce des grains, d'après les données fournies par la nature des choses et par l'histoire); ibid., 1790, in-8°; — *Ueber die Bildung des Erdballs* (Sur la formation du globe); ibid., 1802, in-8° : écrit qui attaque les théories de M. de Luc.

Reimarus Lebensbeschreibung (Hambourg, 1814; autobiographie). — Ebeling, *Memoria Reimari* (ibid., 1815). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REIMMANN (*Jacques-Frédéric*), bibliographe allemand, né à Groningue, près de Halberstadt, le 22 janvier 1668, mort à Hildesheim, le 1er février 1743. Obligé, par son manque de fortune, d'interrompre ses études, commencées à l'université d'Iéna, il fut pendant quelque temps précepteur, devint en 1692 recteur de l'école d'Osterwyck, passa l'année suivante en cette qualité à l'école de Saint-Jean, et en 1698 à celle de Saint-Martin à Halberstadt. En 1704 il fut nommé pasteur à Ermsleben, en 1714 diacre à la cathédrale de Magdebourg, et enfin, en 1717, surintendant à Hildesheim et inspecteur du gymnase de cette ville. Laborieux à l'excès, il conserva sa santé par une grande sobriété et par l'habitude qu'il avait prise de lire et d'écrire debout. Il joignait à une érudition étendue une grande sagacité de jugement; en relation avec un grand nombre de savants, notamment avec Leibniz, il fut le premier qui s'occupa de l'histoire littéraire de l'Allemagne. On a de lui : *De Fatis studii genealogici apud Hebræos, Græcos, Romanos, Germanos*; Halberstadt, 1694, in-4°; réimpr. sous le titre de : *Historiæ liter. exotericæ et acroamaticæ particula*; Ascherleben, 1702, Quedlimbourg, 1710, in-8°; — *De logices Aristotelicæ, Rameæ, Cartesianæ et eclecticæ insufficientia*; Halberstadt, 1697, in-4°; — *Paradoxum de ignorantia eruditorum abecedaria*; ibid., 1698, in-4°; — *Calendarium logices historico-criticum*; Francfort, 1699, in-8° : bibliographie raisonnée des traités de logique publiés jusqu'à l'an 1600; — *De asophia philosophorum*; Halberstadt, 1770; suivi de plusieurs mémoires sur les imperfections des systèmes philosophiques, qui furent insérés dans les *Observationes Halenses*; — *Poesis Germanorum canonica et apocrypha*; Leipzig, 1703, in-12; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria sowohl insgemein, als auch in die der Teutschen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire en général et à l'histoire littéraire de l'Allemagne en particulier); Halle, 1703-1713, 6 vol. in-8°; — *Versuch einer Einleitung in die Historia literaria antediluvianam* (Essai d'une introduction à l'histoire littéraire avant le déluge); ibid., 1709, in-8°; — *Idea historiæ Ascaniensis civilis, ecclesiasticæ, naturalis et literariæ*; Quedlimbourg, 1708, in-4°; — *Versuch einer Critik über das* Dictionnaire historique de Bayle (Essai d'une critique du *Dictionnaire historique* de Bayle); Halle, 1711, in-8°; — *Bibliotheca acroamatica*; Hanovre, 1712, in-18 : extrait du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne* de Lambeck; — *Versuch einer Einleitung in die Historie der Theologie insgemein und der jüdischen insonderheit* (Essai d'une introduction à l'histoire de la théologie en général et en particulier à celle des Juifs); Magdebourg, 1717, in-8°; — *Introductio in historiam vocabulorum latinorum*; Halle, 1718, in-8°; — *Idea systematis antiquitatis literariæ*; Hildesheim, 1718, in-8°; — *Historia universalis atheismi et atheorum falso et merito suspectorum*; ibid., 1728, in-8°; — *Typus theologiæ theticæ christianorum qualis fuit seculo post Christum natum primo*; ibid., 1728, in-4°; — *Ilias post Homerum, hoc est : Incunabula omnium scientiarum ex Homero eruta*; Lemgow, 1728, in-8°; — *Catalogus bibliothecæ theologicæ systematico-criticus*; Hildesheim, 1731, in-8°; cet ouvrage, qui fut vivement attaqué dans les *Acta eruditorum lipsiensia*, fut suivi de : *Accessiones uberiores ad Catalogum*; Brunswick, 1748, in-8°; — *Bibliotheca historiæ literariæ critica, eaque generalis, hoc est Catalogi bibliothecæ auctoris tomus secundus*; Hildesheim, 1739, in-8°; — *Historia literaria Babylonicorum et Sinensium*; Brunswick, 1741, in-8°. Reimmann a publié une édition des *Epistolæ ad familiares* de Cicéron; Leipzig, 1703, 1715, la première édition d'un auteur classique qui fût accompagnée de notes écrites en allemand. E. G.

Theunen, *Lebensbeschreibung von Reimmann* (Brunswick, 1745, in-8°; en grande partie autobiographie). — *Beytræge zu den Actis historico-ecclesiasticis*, t. VII, p. 967-1025. — Hirsching, *Handbuch*.

REIMS ou **RANS** (*Bertrand* DE), ermite, né à Reims, et qui passa de longues années dans la forêt de Parthenay, puis dans celle de Glascow, près de Tournay. Fatigué de cette solitude, il vint en Flandre en 1225, et s'y fit passer pour Beaudouin Ier, comte de Flandre et empereur de Constantinople, qui avait été fait prisonnier vingt ans auparavant par le roi des Bulgares et avait été en réalité massacré quelques mois après. Jeanne, fille aînée de Beaudouin, refusa de recevoir cet imposteur et le fit examiner par les membres de son conseil. Bertrand déclara qu'il avait été enlevé par les Bulgares et n'avait pu qu'après une rude et longue captivité s'évader; qu'ayant été pris par d'autres bar-

bares, il avait été conduit en Asie, et que pendant une trêve entre les chrétiens et les Arabes il avait pu se faire racheter par des marchands allemands, qui lui avaient fourni le moyen de se rapatrier. La comtesse envoya immédiatement l'évêque de Metalin et un religieux bénédictin en Orient pour contrôler la déposition de Bertrand, et cette mission ne servit qu'à prouver son imposture. Mais pendant ce temps une partie considérable de la noblesse de Flandre reconnut Bertrand de Reims pour son souverain légitime, avec lequel il avait, à ce qu'il paraît, une ressemblance extraordinaire; son succès fut même d'abord si complet que Jeanne dut se retirer au Càtelet et réclamer le secours du roi de France. Ce prince assigna le faux Beaudouin à comparaître à sa cour à Compiègne, le confondit et lui ordonna de quitter le royaume sous trois jours. Bertrand se réfugia alors à Valenciennes, et se voyant abandonné de tous, tenta de gagner la Bourgogne sous le déguisement d'un marchand; mais il fut reconnu par un gentilhomme de cette province, Érard de Chastenay, qui le livra à la comtesse Jeanne pour 400 marcs d'argent. La comtesse le fit mettre à la torture, et lui arracha ainsi la vérité. Il fut alors promené dans toutes les villes de la Flandre et du Hainaut et pendu à Lille. Le peuple néanmoins s'obstina à croire que Bertrand était bien réellement l'empereur Beaudouin et que la comtesse avait fait périr son père pour ne pas avoir à lui rendre sa couronne. Les chroniqueurs ajoutent même que cette princesse conçut dans la suite de sérieux doutes, et que c'est pour étouffer ce remords qu'elle fonda à Lille l'*Hôpital-Comtesse*. E. DE B......Y.

Bocoles, *Les Imposteurs célèbres.* — Moreri, qui le nomme *de Ram.*

REINA (*Francesco*), littérateur et homme politique italien, né en 1772, à Malgrate (pays de Côme), mort le 12 novembre 1826, à Caneto, près Mantoue. Ses parents, qui étaient des négociants aisés, lui firent donner une excellente éducation. Après avoir achevé son droit à Pavie, il s'établit à Milan. Lors de l'entrée des Français en Lombardie (1796), il embrassa avec ardeur les idées nouvelles. Admis dans le grand conseil de la république cisalpine, il y manifesta une certaine indépendance, obtint l'extinction d'un papier-monnaie qui renversait le crédit public, et donna sa démission plutôt que de céder aux mesures vexatoires des commissaires étrangers. Quand les Austro-Russes vinrent rétablir l'ancien ordre de choses, il partagea le sort des patriotes milanais, et fut enfermé dans la forteresse du Cattaro, puis dans celle de Sirmio. La victoire de Marengo lui rendit la liberté. Nommé conseiller législatif de la république, il parla en faveur d'une amnistie générale, et dans l'assemblée de Lyon il fit partie du comité de constitution. De retour à Milan, il entra dans le nouveau corps législatif; mais voyant bientôt que toute oppositoin était inutile, il se retira tout à fait dans la vie privée. Vers la fin de sa vie, il s'adonna au commerce, et y acquit une fortune considérable. Reina avait formé une bibliothèque qui devint une des plus riches de l'Italie; il était très-versé dans la connaissance des livres, et rarement on le consultait sans fruit sur les auteurs anciens ou modernes de son pays. Outre divers opuscules historiques ou philologiques et quelques pièces de vers, il a publié les éditions suivantes, enrichies par lui de notices et de commentaires : *Opere postume di Giuseppe Parini;* Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8° : n'osant pas se montrer sévère envers Parini, qui avait été son premier maître, il s'est cru obligé de réunir avec un soin minutieux tout ce qui était sorti de la plume de cet écrivain, jusqu'aux morceaux les plus médiocres et les plus indignes de lui; — *Opere di Giambattista Gelli;* ibid., 1804-1807, 3 vol. in-8°; — *L'Orlando furioso,* ibid., 1812-1814, 5 vol. in-8° : reproduction, avec des variantes, de l'édition de 1532; — *Opere scelte di Alfonso Varano;* ibid., 1818, in-8°; — *Opere scelte di Fr.-M. Zanotti;* ibid., 1818, 2 vol. in-8°; — *Drammi di Metastasio;* ibid., 1820, 5 vol. in-8°; — *Verona illustrata,* de Sc. Maffei; ibid., 1825-1827, 5 vol. in-8°. Il est aussi l'auteur des *Vies* de Muratori, pour les *Annali d'Italia* (1818-1821, 18 vol. in-8°), et de Denina pour les *Rivoluzioni d'Italia* (1820, 3 vol. in-8°). P.

Fr. Gioja, *Notice* dans le *Nuovo ricoglitore;* Milan, 1826. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri,* t. V.

* **REINAUD** (*Joseph-Toussaint*), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795. Il fit de bonnes études classiques à Lambesc, et, se destinant d'abord à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire d'Aix. Mais en 1814, entraîné par son goût pour les langues orientales, il vint à Paris pour suivre les cours d'arabe et de persan de Silvestre de Sacy. Attaché, en 1818 et 1819, au comte Portalis, ministre plénipotentiaire près le saint-siége, il continua à Rome ses études philologiques et s'initia à l'archéologie, science qui plus tard ne lui a pas été inutile pour quelques-uns de ses ouvrages. En 1822, lors de la fondation de la Société asiatique, sous l'inspiration de Silvestre de Sacy et d'Abel Remusat, M. Reinaud fut élu membre du conseil de la société. En 1824, il fut attaché, sur la présentation d'Abel Remusat, au département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Le 16 novembre 1832 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Chezy. Le même jour, à la mort d'Abel Remusat, il devint conservateur adjoint des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, avec la charge des fonctions de conservateur. A la mort de Silvestre de Sacy, en 1838, il hérita de sa chaire de professeur d'arabe littéral à l'école des langues orientales. En 1854, la place de conservateur des manus-

crits orientaux de la Bibliothèque impériale ayant été rétablie, elle lui fut donnée. Depuis 1847, il a été chaque année réélu président de la Société asiatique, et a ainsi continué les traditions de Silvestre de Sacy, d'Abel Remusat et d'Amédée Jaubert. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1836, il a été fait officier en 1858. On a de M. Reinaud : *Monuments arabes, persans et turks du cabinet du duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes;* Paris, 1828, 2 vol. in-8° : ouvrage resté classique en son genre; — *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades;* Paris, 1829, in-8°, formant le t. IV de la *Bibliothèque des croisades* de Michaud : l'Académie des inscriptions, réalisant la pensée des anciens bénédictins de l'abbaye de Saint-Maur, a entrepris un recueil spécial des historiens des croisades occidentaux, grecs et orientaux, format in-fol. M. Reinaud est chargé de la section des historiens arabes, et l'on annonce le t. Ier de cette section, texte et traduction française, comme étant sur le point de paraître; — (avec M. Francisque Michel) *Le roman de Mahomet*, en vers du treizième siècle, et le *Livre de la loi au Sarrazin*, par Raymond Lulle; Paris, 1831, in-8°; — *Invasions des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles;* Paris, 1836, in-8°. C'est la première fois qu'un pareil sujet était traité dans toute son étendue. Le récit est accompagné d'une suite de remarques sur le caractère de ces invasions, sur les circonstances au milieu desquelles elles se produisirent et sur les effets dont elles furent suivies; — (avec M. Favé) *Histoire de l'artillerie, traitant du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'après des textes nouveaux;* Paris, 1845, in-8°, avec atlas. Les deux auteurs ont publié un supplément dans le *Journal asiatique* de 1849 et 1850; — *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle,* texte arabe, traduction et notes; Paris, 1845, 2 vol. in-18 : ouvrage déjà traduit par l'abbé Renaudot, mais reproduit avec de notables améliorations; — *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde, antérieurement au onzième siècle,* texte, traduction et notes; Paris, 1845, in-8° : Extrait du *Journal asiatique*, — (avec un de ses élèves, M. Derenbourg); deuxième édition des *Séances de Hariri publiées en arabe avec un commentaire également en arabe par Silvestre de Sacy, revues sur les manuscrits et augmentées d'une introduction générale et d'un choix de notes historiques et explicatives en français;* Paris, 1847-1853, 2 vol. in-4°; — *Géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français avec une introduction générale à la géographie des Orientaux;* Paris, 1848, 2 vol. in-4°. L'introduction forme le premier volume; quant au deuxième, ce n'est qu'une première partie contenant la moitié de la traduction. On attribue ce retard à un mal d'yeux périodique dont M. Reinaud est atteint depuis un certain nombre d'années. Déjà, en 1840, M. Reinaud avait publié conjointement avec un savant arabisant, M. de Plane, et aux frais de la Société asiatique, une édition du texte de la géographie d'Aboulféda; — *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle, d'après les écrivains arabes, persans, indiens et chinois;* Paris, 18.., in-4°, extrait du t. XVIII du recueil de l'Académie des inscriptions. L'auteur en annonce une nouvelle édition considérablement augmentée.

M. Reinaud a fait des communications à divers recueils littéraires et scientifiques, notamment à la *Biographie universelle*, au *Journal asiatique*, à la *Nouvelle biographie générale*. Les principaux articles du *Journal asiatique* sont relatifs aux médailles de quelques anciens rois musulmans du Bengale, à l'art militaire chez les Arabes au moyen âge, aux dictionnaires géographiques arabes, au royaume de la Mésène et de la Khoracène, et à l'époque de la rédaction du périple de la mer Rouge; ce dernier mémoire a fait quelque sensation, par l'étendue des recherches et la nouveauté des aperçus. On le retrouve dans le t. XXIV du recueil de l'Académie des inscriptions. M. Reinaud prend une part active aux travaux des commissions. Il est même, depuis la mort d'Eugène Burnouf, secrétaire de la commission du concours de linguistique fondé par Volney, ce qui l'oblige à prendre note de tout ce qui se fait dans la commission. Comme professeur d'arabe, il cherche depuis plus de vingt ans à maintenir à sa hauteur le cours illustré par Silvestre de Sacy. A la Bibliothèque impériale, à laquelle il est attaché depuis près de quarante ans, il a vu les collections orientales se doubler; et il ne s'est pas contenté de pousser aux accroissements, il a fait lui-même le catalogue de plusieurs milliers de manuscrits arabes, persans et turks, ce qui sera d'un grand secours pour le catalogue général dont on s'occupe en ce moment. Enfin, soit comme membre du conseil, soit comme président de la Société asiatique, il n'est resté étranger à rien de ce qui a été fait par cette société, pour l'avancement des études orientales.

Documents particuliers.

REINBECK (*Jean-Gustave*), théologien et philosophe allemand, né le 25 janvier 1683, à Celle, mort le 21 août 1741, pres de Berlin. Il était fils d'André Reinbeck, qui fut en dernier lieu surintendant à Brunswick et qui publia deux énormes volumes in-4° *De accentibus Hebræorum;* Brunswick, 1692. Il étudia la théologie à Halle, où il suivit aussi les cours

de langue hébraïque de Michaelis et ceux de philosophie du célèbre Chr. Wolf. Appelé en 1709 comme prédicateur suppléant à l'église de la commune de Friedrichswerder à Berlin, il fut nommé en 1716 pasteur à l'église Saint-Pierre à Cologne sur la Sprée, par ordre du roi Frédéric-Guillaume Ier, qui avait remarqué son talent oratoire et qui le nomma en 1728 membre du consistoire de la Marche électorale. Il usa de la faveur que ce prince, ainsi que son successeur, Frédéric le Grand, lui accorda constamment, pour défendre son ancien professeur Wolf contre les attaques des théologiens de Halle. On a de Reinbeck : *De redemptione per* λύτρον; Halle, 1710, in-8°; — *Die Natur des Ehestandes und Verwerflichkeit des Concubinats* (La nature du mariage et la réprobation du concubinat); Berlin, 1715, 2 parties, in-4° : contre Thomasius; — *Freiwillige Hebeopfer zum Dienste des Heiligthums* (Sacrifices volontaires pour le service du sanctuaire); Berlin, 1715 et suiv., 5 vol. in-8° : recueil rédigé en collaboration avec plusieurs théologiens; — *Betrachtungen über die in der Augsburgischen Confession enthaltene göttliche Wahrheiten* (Considérations sur les vérités divines renfermées dans la Confession d'Augsbourg); ibid., 1731-1741, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, continué par Cauz et Ahlward, eut beaucoup de succès, et fut traduit en français par ordre du roi; c'est le premier essai d'application de la philosophie de Wolf à l'étude de la théologie; — *Sammlung von Predigten über ein jegliches sonn-und festägliches Evangelium* (Recueil de sermons sur tous les évangiles des dimanches et fêtes); ib., 1734-1738, 2 vol. in-4°; — *Grundriss einer Lehrart, ordentlich und erbaulich zu predigen* (Éléments de la méthode de prêcher convenablement et avec onction); ibid., 1740, écrit par ordre du roi; — *Philosophische Gedanken über die vernünftige Seele und derselben Unsterblichkeit* (Pensées philosophiques sur l'âme raisonnable et son immortalité); Brunswick, 1740, in-4°; — plusieurs écrits polémiques et un grand nombre de sermons, dont quatre ont été traduits par le comte E.-Chr. de Manteufel, qui était lié intimement avec Reinbeck (Berlin, 1741, in-8°), et qui a mis en tête de sa traduction une appréciation du caractère si estimable de son ami.

Büsching, *Lebensgeschichte denkwürdiger Personen*, t. I, p. 141. — *Acta historica ecclesiastica*, t. VI, p. 85. — Hirsching, *Handbuch*. — Reinbeck, *Leben des J. G. Reinbeck, Probst zu Köln* (Stuttgard, 1842).

REINECCIUS (*Christian*), philologue et théologien protestant, né le 22 janvier 1668, à Grossmühlingen (Saxe), où son père était pasteur, mort à Weissenfels, le 18 octobre 1752. Il étudia à Rostock et à Leipzig. Il enseigna ensuite dans cette dernière ville, à partir de 1700, les langues et la philosophie. En 1721, il fut appelé à Weissenfels, où il fut recteur du gymnase et reçut le titre de conseiller du consistoire. Ses écrits sont nombreux; il en publia lui-même une sorte de catalogue raisonné; les plus remarquables sont ceux qui sont relatifs à la langue hébraïque. Parmi ces derniers, il faut citer : *Janua hebræa linguæ Veteris Testamenti, una cum Lexic. hebræo-chaldaic.*; Leipzig, 1704, in-8°; plusieurs éditions; — *Biblia hebraica ad optimas quasque editiones expressa, cum notis masorathicis et numeris distinctionum*; Leipzig, 1725, in-8°; plusieurs éditions; — *Biblia sacra quadrilingua Veteris Testamenti, hebr., græc., lat. et german., cum notis*; Leizig, 1747-1750, 2 vol. in-fol., avec Deylingius. A cet ouvrage il faut joindre *Biblia sacra quadrilingua Novi Testamenti*; Leipzig, 1713, in-fol.; avec un nouveau titre 1747; — *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum*; Leipzig, 1730, in-4°; — *Concordantia bibliorum germanico-hebraico-græco*; Leipzig et Francfort, 1718, 2 vol. in-fol. Parmi ses écrits de théologie, on peut indiquer : *De liberiori terminorum quorumdam philosophicorum in theologia usu*; Leipzig, 1698, in-8°; — *Universæ de termino gratiæ peremptorio controversiæ epitome*; Leipzig, 1703, in-4°. Un inconnu répondit, sous le pseudonyme de Melitor, à ce livre par une *Epistola ad Reineccium de dubiis*. Reineccius répliqua à cette lettre par *Bœsianismum per responsa et testimonia theologorum condemnatum*; Leipzig, 1704, in-4°, avec une préface d'Islig. Enfin on a de lui environ cent cinquante dissertations, parmi lesquelles on doit citer : *De septem dormientibus*; Leipzig, 1702, in-4°; — *De ignorantia et barbaria papatus tempore beati Lutheri*; Leipzig, 1720, in-4°; — *De scholis Hebræorum*; Leipzig, 1722, in-4°; — *De antiquitate bibliothecarum*; Leipzig, 1726, in-4°; — *De antiquitate et origine jubilæorum*: Leipzig, 1730, in-4°. M. N.

Joach-Jacob Reineccius, *Abriss von dem Leben*, etc.; Leipzig, 1753, in-4°.

REINECK (*Reinier*), en latin *Reineccius*, historien allemand, né à Paderborn, le 15 mai 1541, mort à Helmstædt, le 26 avril 1595. Disciple de Melanchthon et de Glauderp, il fut pendant quelques années précepteur et séjourna ensuite en Bohême. En 1578 il fut nommé professeur d'histoire à Francfort-sur-l'Oder, et reçut enfin en 1583 une chaire à l'université de Helmstædt. Parmi ses nombreux ouvrages, qui eurent une heureuse influence sur les progrès des recherches historiques en Allemagne, nous citerons : *Familiæ regum Macedoniæ*; Leipzig, 1571, in-8°; — *Familiæ Seleucidarum*; Wittemberg, 1571, in-8°; — *Syntagma de familiis quæ in monarchiis tribus prioribus rerum potitæ sunt et De familiis duorum Ægypti regnorum pontificum israelitarum, etc.*; Bâle, 1574, 3 vol. in-fol.; ce premier essai d'une histoire séparée des peuples de la plus haute an-

tiquité fut réimprimée en 1594, à Helmstædt, en 3 vol. in-fol., sous le titre de *Historia Julia*, par rapport au nom de l'Académie de cette ville; — *De veteribus Misniæ marchionibus;* Leipzig, 1576; — *De origine germanicæ nobilitatis;* ibid., 1776, in-4°; — *Methodus legendi cognoscendique historias;* Francfort, 1580, 1670; Helmstædt, 1583, in-fol.; — *Epistolæ duæ de Witikindo magno;* Helmstædt, 1583, in-fol.; — *Hierosolymitanum chronicon;* ibid., 1584, 2 vol. in-4°; — *Commentaria de rebus persicis;* ibid., 1590, in-4°; — *Historia orientalis Christianorum, Saracenorum, Turcarum et Tartarorum*; Francfort, 1595, in-fol.; *Regna græca et latina historia celebratissima;* — *Commentatio de Saxonum originibus;* — *Historia dubia et syntagma historicum.* Reineck a publié comme éditeur : les *Annales* de Wittikind (1577), la *Chronique* de Dithmar, la *Chronique des Slaves* de Helmold (1581), la *Chronique* d'Albert de Stade (1587), la *Chronique* d'Albéric, chanoine d'Aix; l'*Histoire de Wipert, marquis de Lusace*, par un moine anonyme, les *Annales de Charlemagne* du moine de Paderborne (1599), etc.

Reineck, *Narratio de vita sua* (dans les *Opuscula varia de Westphalia* de J. Goes et dans les *Memoriæ philosophorum* de Rollius). — Hæberlin, *De Reineccii meritis* (Helmstædt, 1746, in-4°). — Clarmundus, *Vitæ*, t. IX. — Teissier, *Éloges*. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REINEGGS (*Jacques*), médecin allemand, né le 28 novembre 1744, à Eisleben (Saxe), mort à Saint-Pétersbourg, en mars 1793. Sa vie fut très-aventureuse. Il travailla d'abord chez son père, qui était barbier et s'appelait *Ehlich*. En 1762 il quitta sa famille, changea de nom et se rendit à Leipzig, où il étudia la médecine et la chimie. Le goût des plaisirs lui fit négliger ses travaux. Poursuivi par ses créanciers, il s'enfuit à Vienne, où il se fit acteur. Parmi ses camarades se trouvait un jeune médecin qui avait, comme lui, quitté les sciences pour le théâtre. Une dame s'intéressait à ce jeune homme; elle lui fit offrir une somme assez considérable s'il voulait reprendre ses cours. La personne qui servait d'intermédiaire à la dame s'adressa, par erreur, à Reineggs, qui, profitant de la méprise, joua le rôle de son camarade, reçut la somme, passa en Hongrie, où il se fit recevoir docteur (1773). Il revint alors à Vienne, se fit pardonner par sa bienfaitrice involontaire et commença à pratiquer. Mais la clientèle ne répondant pas à son attente, il entra dans l'administration des mines de Chemnitz, et lassé d'une position sans avenir, se rendit à Smyrne, où il redevint médecin. Il embrassa même l'islamisme, et parcourut une grande partie de la Turquie sans rencontrer la fortune. Le hasard le conduisit en Géorgie (1778), où il eut le bonheur de guérir quelques seigneurs. Présenté à la cour, il plut au prince Héraclius, qui en fit son conseiller intime, le créa bey et le combla de bienfaits. Reineggs prouva sa reconnaissance en introduisant en Géorgie plusieurs des sciences d'Europe. Il y perfectionna la poudre, la fonte des canons, et, chose plus utile, y créa une imprimerie où il fit composer les *Principes d'économie politique* de son compatriote Sonnenfelds, qu'il traduisit en persan et que le prince Héraclius translata en géorgien. En 1782, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et y lia des relations entre l'empire russe et les nations caucasiennes, dont il décida la soumission à la Russie. Catherine II le nomma conseiller du collége impérial, directeur de l'Institution des Élèves en chirurgie et secrétaire du collége impérial de médecine. Il finit sa vie dans ces fonctions. Il a laissé une *Description historique et topographique du Caucase*, reproduite par extraits par Pallas, et entièrement trad. en allemand par Schrœder (Gotha, 1796, 2 vol. in-8°). L'exactitude de cet ouvrage a été contestée par Klaproth.

Gruner, *Almanach fuer Ærzte*, 1794, p. 215. — *Allg. Liter. Anzeiger*, 1797, p. 465. — *Notice*, dans *Beschreibung des Kaukasus* de Schrœder; Hildesheim, 1797, gr. in 8°. — Meusel, *Lexicon* (on y voit la liste de ses écrits).

REINER (*Venceslas-Laurent*), peintre allemand, né en 1686, à Prague, mort le 9 octobre 1743. Fils d'un sculpteur, il fréquenta l'atelier de Schweiger, s'adonna pendant plusieurs années à la peinture de paysage, suivant pour modèles Standart et van Bloemen, et aborda enfin la peinture d'histoire, genre qu'il traita avec beaucoup de succès. Il eut à décorer beaucoup d'églises et de couvents à Prague et dans divers lieux de la Bohême; ses tableaux se distinguent par le grand style de la composition et par un magnifique coloris. Ses principales toiles sont : *La Transfiguration*, dans l'église des Célestins à Prague; l'*Annonciation* dans l'église Sainte-Marie-à-la-Neige à Prague; des *Retables* dans les églises Saint-Pierre, des Minorites, des Cajetans, de Tous-les-Saints à Prague, dans l'église de l'abbaye d'Ossek; trois *Paysages* au musée de Dresde; des *Portraits* à l'abbaye d'Ossek. Ses fresques les plus remarquables sont dans les églises de la Montagne-Blanche, de Saint-Thomas, de Saint-Éloi, et des Ursulines à Prague, dans la chapelle Sainte-Barbe au Hradschin, dans la chapelle du château de Jemnischt, dans l'église de l'abbaye d'Ossek, dans les palais Czernini et Kolowrat à Prague, etc. Müller et Birkhard ont gravé plusieurs des œuvres de Reiner, qui a aussi dessiné la grande carte de Bohême.

Dlabacz, *Allgem. Künstler-Lexikon für Bahmen.* — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

REINESIUS (*Thomas*), médecin et antiquaire allemand, né à Gotha, le 13 décembre 1587, mort à Leipzig, le 17 janvier 1667. Après avoir étudié la médecine à Wittemberg, Iéna et Padoue, il se fit recevoir docteur à Bâle, et pratiqua son art à Altorf, à Hof, et depuis 1619, à Baireuth, où il devint médecin du margrave et inspecteur des écoles. En 1627 il fut nommé médecin de la ville d'Altembourg, dont il fut élu par la suite bourgmestre. Plus tard il devint

conseiller de l'électeur de Saxe, et alla alors se fixer à Leipzig. Il était d'un caractère bizarre et emporté; « mais, dit Niceron, c'était un homme consommé dans l'étude des belles-lettres et un critique habile et pénétrant, dont l'érudition profonde a éclairci bien des points de l'antiquité, mais dont le style est dur et peu poli ». La réputation méritée dont il jouissait comme antiquaire le signala à l'attention de Colbert, qui lui fit allouer une pension par Louis XIV. Il entretenait avec un grand nombre de savants de l'Allemagne une correspondance suivie, dont une partie a été publiée, notamment ses *Lettres* à Gasp. Hofmann et André Rupert; Leipzig, 1660, in-4°; aux deux Nester, père et fils, ibid., 1670; à J. Vorstius, Cologne, 1667, in-4°; à Chr. Daum, Iéna, 1670, in-4°; à J.-A. Bose; ibid., 1700, in-12. On a de lui : *De diis syris, sive De numinibus commentitiis in Veteri Testamento memoratis;* Leipzig, 1623, in-4°; — *Chemiatria, hoc est medicina nobili et necessaria sui parte, chimia, instructa et exornata;* Géra, 1624; Iéna, 1678, in-4°; — *De vasis umbilicalibus eorumque ruptura;* Leipzig, 1624, in-4°; — *De Deo Endovellico ex inscriptionibus in Lusitania repertis;* Altembourg, 1637, in-4°; — *Historoumena linguæ punicæ errori populari arabicam et punicam esse eamdem opposita;* ibid., 1637, in-4°; réimprimé ainsi que le précédent écrit dans le *Syntagma variarum dissertationum* de Grævius; — *Variarum lectionum lib. III de scriptoribus sacris et profanis, classicis;* ibid., 1640, in-4° : ce recueil, dont le contenu est décrit dans l'*Adparatus literarius* de Freytag, t. III, p. 697, et qui renferme beaucoup d'interprétations de passages obscurs de médecins anciens, fut attaqué avec violence par A. Rivinus, auquel Reinesius répondit par sa *Defensio variarum lectionum;* Rostock, 1653, in-4°; — *Commentarius in veterem inscriptionem Augustæ Vindelicorum haud pridem erutam;* Leipzig, 1655, in-4°; — *Petronii Arbitri Fragmentum cum epicrisi et scholiis;* ibid., 1666, in-8°; — *Ænigmati Patavino Œdipus ex Germania, hoc est marmoris Patavini interpretatio;* ibid., 1661, in-4°; Paris, 1667, in-4° : cette nouvelle explication de l'épitaphe fameuse d'*Ælia Lælia Crispis* se trouve aussi dans le *Thesaurus* de Sallengre; — *De palatio Lateranensi ejusque comitiva;* Iéna, 1679, in-4°; — *Syntagma inscriptionum antiquarum, cum primis Romæ veteris;* Leipzig, 1682, 2 vol. in-fol. : complément du recueil de Gruter, sur lequel Reinesius avait laissé des observations publiées par Ch.-Gotfried Müller; Leipzig, 1793, in-4°; — *De sibyllinis oraculis,* à la suite d'une dissertation de G. Schubarth *Sur le déluge de Deucalion;* Iéna, 1702; l'auteur y soutient que les soi-disant oracles sibyllins ont été forgés par des chrétiens hérétiques; — *Judicium de collectione manuscripta chemicorum græcorum quæ extat in Bibliotheca gothana,* dans le t. XII de la *Bibl. græca* de Fabricius. On a plusieurs fois attribué à tort à Reinesius la *Schola jureconsultorum medica* de Fort. Fidelis; sa belle bibliothèque, acquise en grande partie par le duc de Saxe-Zeitz, contenait le manuscrit de son *Eponymologicum criticum,* qui resta inédit, mais sur lequel on trouve des détails dans les *Allgemeiner litterarischer Anzeiger,* année 1799.

Gotter, *Elogia.* — Witten, *Memoriæ philosophorum.* — Niceron, *Mémoires,* t. XXX. — Bayle, *Diction.* — Brucker, *Ehrentempel.*

REINHARD (*Chrétien-Tobie-Ephraïm*), médecin allemand, né à Camenz, le 26 mai 1718, mort à Sagan, le 27 février 1792. Reçu docteur en médecine en 1745, après avoir auparavant étudié pendant trois ans le droit, il s'établit en 1752 à Sagan, où il exerça son art avec succès et où il devint deuxième médecin de la ville. En 1767 il fut nommé greffier du tribunal de cet endroit. On a de lui : *Carmen de leucorrhea mulierum;* Budissin, 1750, in-4°; — *Carmen de febribus intermittentibus spuriis et epidemiis anni* 1747-1751; Dresde, 1752, in-8°; — *Ob unsere ersten Urältern Adam und Eva einen Nabel gehabt?* (Nos premiers aïeux Adam et Ève avaient-ils un nombril?); Hambourg, 1752; Berlin, 1753; Leipzig, 1755, in-8°; — *Carmen de plethora, morborum matre, non morbo;* Sorau, 1753, in-8°; — *De pallore faciei salutari et morboso;* ibid., 1754, in-8°; — *Von den Krankheiten der Frauenzimmer, welche sie sich durch ihren Putz zuziehen* (Des maladies des femmes qu'elles s'attirent par leur toilette); Glogau, 1756, 2 part. in-8°; — *De febri miliari carmen;* ibid., 1758, in-8°; — *De hæmorrhagia pulmonum carmen;* ibid., 1758, in-8°; — *De jecinoris vulnerum lethalitate carmen;* ibid., 1758; Leipzig, 1762, in-8°; — *Der physikalische und moralische Wahrsager* (Le Devin physique et moral); Francfort, 1758, in-8°; — *Beweis dass die Menschen bloss einen einzigen Hauptsinn, nämlich das Gefühl, besitzen* (Preuves que les hommes n'ont qu'un seul sens principal, le toucher); Sorau, 1758, in-8°; — *Medicus poeta;* Glogau, 1762, 2 part. in-4°; — *Beweis dass der Mann älter als das Weib sein soll* (Preuve que l'homme doit devenir plus âgé que la femme); ibid., 1766, in-8°; — *Bibel-krankheiten welche im Alten Testamente vorkommen* (Maladies mentionnées dans l'Ancien Testament); Glogau, 1767-1768, 5 part. in-8°; — *Epigrammatum libri VI;* Sagan, 1772, in-4°; — plusieurs monographies sur diverses matières médicales.

Otto, *Lexikon.* — Meusel, *Lexikon.*

REINHARD (*Adolphe-Frédéric* DE), philosophe allemand, né le 19 janvier 1726, à Strelitz, mort le 6 août 1783, à Wetzlar. Fils d'un conseiller de chancellerie, il étudia le droit et entra en 17[illegible] dans la magistrature; il consacra ses loisirs à

bord à l'étude des sciences naturelles et des belles-lettres; ensuite il s'appliqua avec ardeur à la philosophie, après qu'il eut trouvé par la lecture des ouvrages de Crusius des arguments à opposer au système de Wolf, qui régnait alors en Allemagne, mais dont les principes lui avaient toujours semblé superficiels. En 1759, il fut nommé conseiller de justice à la chancellerie de Neustrelitz; il devint ensuite successivement syndic de la noblesse de Mecklembourg, premier professeur de droit à Butzow et enfin assesseur à la chambre impériale à Wetzlar. On a de lui : *Gedanken über die Lehre von der Unendlichkeit der Welt* (Idées sur la doctrine qui déclare le monde infini); Leipzig, 1753; — *Sur l'optimisme;* ibid., 1755, in-4° : couronné par l'académie de Berlin; — *Réflexions sur la liberté;* Berlin, 1762, in-8°; — *Ob die Gesetze der Bewegung nothwendig oder zufällig seien* (Les lois du mouvement sont-elles nécessaires ou contingentes); 1761; trad. en français, 1764; — *Sammlung vermischter Schriften* (Recueil d'œuvres mêlées); Butzow, 1765-74, 8 part. in-8°; — *Neues System der Kräfte des menschlichen Verstandes* (Nouveau système des forces de l'intelligence humaine); Berlin, 1770. Reinhard a aussi rédigé depuis 1774 les *Kritische Sammlungen zur neuesten Geschichte der Gelehrsamkeit;* les principaux articles qu'il publia dans ce recueil et autres de ce genre ont été réunis, Butzow, 1755-1780, 10 part. in-8°.

Gotter, *Neues gelehrtes Europa,* t. XIX et XXI. — Weidlich, *Biographische Nachrichten.* — Hirsching, *Handbuch.* — Meusel, *Lexikon.*

REINHARD (*François-Volkmar*), célèbre prédicateur allemand, né le 12 mars 1753, à Vohenstrauss (pays de Sulzbach), mort à Dresde, le 6 septembre 1812. Fils d'un ministre protestant, il fut jusqu'à l'âge de seize ans instruit par son père, qui lui inspira une profonde vénération pour la Bible, le familiarisa de bonne heure avec les meilleurs auteurs anciens, et l'habitua à mettre toujours dans ses idées de la suite et de la logique. Admirateur enthousiaste de Klopstock et de Haller, qui réformaient alors la littérature allemande, il s'attacha dès sa jeunesse avec un soin particulier à donner à son style de la clarté et de la précision. Ayant terminé d'une manière brillante ses études au gymnase de Ratisbonne, il se rendit en 1773, à l'université de Wittemberg, et s'y adonna à la théologie, après avoir acquis la certitude qu'il pourrait malgré la faiblesse de sa santé supporter les fatigues du ministère évangélique. Ses ressources pécuniaires étaient d'abord minimes; mais il reçut bientôt une bourse, par l'intermédiaire d'un fonctionnaire supérieur qui avait remarqué ses belles dispositions. En 1777 il commença des cours libres de philosophie et d'exégèse; il fut ensuite pendant deux ans professeur extraordinaire de philosophie, et obtint en 1782 une chaire de théologie. Vers la même époque il commença de se livrer plus fréquemment à la prédication, après s'être, à la suite d'une lecture des sermons de Saurin, pénétré des qualités nécessaires pour donner de l'effet à la parole évangélique. Il acquit bientôt une éloquence serrée et nerveuse, qui s'adressait il est vrai surtout à l'esprit de l'auditoire, que Reinhard cherchait à entraîner par des raisonnements enchaînés avec art; mais l'onction de son débit et sa profonde conviction de l'excellence du christianisme lui faisaient en même temps toucher les cœurs (1); jamais il ne tombait dans la sécheresse ni dans la froideur, écueil qu'évitent si rarement les orateurs qui s'appliquent principalement à frapper par la justesse de leurs déductions. Ses sermons eurent le plus grand retentissement et lui valurent d'être appelé en 1792 à Dresde comme premier prédicateur de la cour et comme membre du consistoire suprême, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort avec un dévouement pour le bien public, qui lui valut l'admiration générale. Il fit apporter les améliorations les plus notables dans l'instruction publique en Saxe et obtint l'introduction de plusieurs changements utiles dans le culte évangélique. On a de lui : *De versionis Alexandrinæ auctoritate;* Wittemberg, 1777, in-4°; — *De morte voluntaria quid et quam clare præcipuit philosophia;* ibid., 1778, in-4°; — *De veterum inductione;* ibid., 1780; — *De ratione docendi Socratica;* ibid., 1780; — *Versuch über den Plan den der Stifter der christlichen Religion zum Besten der Menschheit entwarf* (Essai sur le plan que le fondateur de la religion chrétienne a formé pour le bien de l'humanité); ibid., 1781, 1784, 1789, 1798, 1830, in-8°; trad. en français, Dresde, 1799, in-8° : écrit qui établit que le Christ est le premier qui ait voulu amener tous les peuples de la terre à ne former qu'une seule association fraternelle; — *Ueber das Wunderbare* (Sur le merveilleux); ibid., 1782, in-8°; — *De vi qua res parvæ afficiunt animum in præceptis de moribus;* ibid., 1785-1787, 1789, 4 parties, in-8°; trad. en allemand avec additions, Berlin, 1798, Meissen, 1801, in-8°; — *Predigten* (Sermons); Wittemberg, 1786-1793, 2 vol. in-8°; — *System der christlichen Moral;* ibid., 1788-1815, 5 vol. in-8°; les divers volumes furent réimprimés à part plusieurs fois; cet ouvrage capital est rempli d'observations profondes sur la nature humaine et sur les moyens de la perfectionner par la pratique de l'Évangile; — *Geist des Christenthums in Hinsicht auf Beruhigung der Leiden* (l'Esprit du christianisme au sujet de l'adoucissement du malheur); Leipzig, 1792, 1798; trad. en allemand du latin de l'auteur par Fest; — *Predigten von 1795 bis 1812 im Hofgottesdienste in Dres-*

(1) Après avoir été pendant quelque temps bien près du scepticisme, Reinhard revint à la foi la plus vive, et se montra l'adversaire du rationalisme, ainsi que de la philosophie de Kant.

den gehalten (Sermons prononcés à Dresde devant la cour, de 1795 à 1812); Sulzbach, 1796-1813, 37 vol. in-8°; une nouvelle édition, augmentée d'un choix des autres sermons de Reinhard, parut à Sulzbach, 1831-1837, 40 vol. in-8°; un volume supplémentaire a paru à Leipzig, 1833, in-8° : tous ces discours, inspirés par la morale la plus élevée, appropriée en même temps aux diverses conditions sociales des hommes, peuvent encore pour la plupart servir comme modèles d'un style élégant et pur; des mouvements de la plus haute éloquence s'y présentent souvent. On a extrait de cet immense recueil plusieurs choix de sermons traitant d'un seul et même sujet particulier, tels que : *Sermons sur la Réformation*; Sulzbach, 1823-1825, 3 vol.; — *Sermons sur tous les Évangiles;* ibid., 1815, 4 vol.; — *Sermons sur les péricopes évangéliques et épistolaires;* Francfort, 1812-1822, 4 vol.; — *Explications pratiques de la Bible tirées des sermons de Reinhard;* Leipzig, 1817; etc.; — *Vorlesungen über die Dogmatik* (Leçons de théologie dogmatique); Sulzbach, 1805, 1807, 1818, in-8°; — *Opuscula academica;* Leipzig, 1808-1809, 2 vol. in-8°; — *Geständnisse seine Predigten und seine Bildung zum Prediger betreffend* (Confessions concernant les sermons de Reinhard et son éducation de prédicateur); Sulzbach, 1810, 1811 : ce livre, qui contient les détails les plus intéressants sur les études par lesquelles Reinhard a formé son talent oratoire et sur les diverses fluctuations de son esprit, a été traduit en français par Monod, Genève, 1816, in-8°, avec une excellente notice sur Reinhard. E. G.

Böttiger, *Reinhard literarisch gezeichnet* (Dresde, 1813). — Pölitz, *Reinhard nach seinem Leben und Wirken* (Leipzig, 1813). — Jördens, *Lexikon*. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REINHARD (*Charles-Frédéric*, comte), diplomate français, né le 2 octobre 1761, à Schorndorf, village du duché de Wurtemberg, mort le 25 décembre 1837, à Paris. Il était fils d'un ministre protestant. Après avoir fait à Tubingue des études en théologie, il écrivit quelques pièces de vers, et fit la connaissance de Gœthe, avec lequel il entretint un commerce de lettres; cette correspondance a eté publiée, et ne contient rien de remarquable. Appelé en 1787 à Bordeaux pour y faire l'éducation des enfants d'un négociant calviniste, il noua des relations avec quelques-uns des futurs girondins; il les suivit en 1791 à Paris, et entra, sous leurs auspices, dans la carrière diplomatique. Il fut d'abord attaché comme premier secrétaire à la légation de Londres (1792); ce fut là qu'il eut l'occasion de connaître M. de Talleyrand. « Il avait trente ans, a dit ce dernier, quand je le vis pour la première fois; il entrait aux affaires avec un grand fonds de connaissances acquises; il savait bien cinq ou six langues, dont les littératures lui étaient familières. Il était déjà à cette époque membre de l'Académie des sciences de Gœttingue. » La protection des députés de Bordeaux lui fit obtenir en 1793 le poste de premier secrétaire d'ambassade à Naples; après leur chute, il n'en fut pas moins employé par le comité du salut public comme chef de division au département des relations extérieures (1794). Nommé en 1795 ministre plénipotentiaire près les villes anséatiques, il exerça les mêmes fonctions de 1798 à 1799 en Toscane, et il fut chargé de prendre possession de ce pays à la suite de la déclaration de guerre du 12 mars 1799. Sur la désignation de Sieyès, il reçut le ministère des relations extérieures (20 juillet 1799). Après le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre suivant), les consuls provisoires lui laissèrent pendant quelques jours ce portefeuille, qu'il remit le 22 novembre à Talleyrand. Sans faire preuve de cette *habileté* que lui octroie son complaisant panégyriste, on le vit ensuite ministre plénipotentiaire en Helvétie (1800), à Milan (1801), dans la basse Saxe (1802), en Moldavie (1805), et en Wesphalie (1808), où il fut accrédité auprès du roi Jérôme jusqu'à la chute de l'empire. Placé en mai 1814 à la tête de la chancellerie du département des affaires étrangères, il se tint à l'écart pendant les Cent jours et sa fidélité au roi fut récompensée par le titre de conseiller d'État et par le poste de ministre près de la confédération germanique (1er décembre 1815). Rappelé de Francfort en 1829, il fut envoyé en 1830 à Dresde par le gouvernement de juillet, qui en 1832 lui accorda la pairie (12 octobre) et des lettres de grande naturalisation (26 décembre). Il avait été nommé en 1795 membre de l'Institut, classe des sciences morales et politiques; passa, lorsqu'elle fut supprimée en 1803, dans la troisième classe, Académie des inscriptions; et reprit place en 1832 dans l'Académie des sciences morales et politiques, sans avoir eu d'autre titre à ces distinctions littéraires « qu'une correspondance de quarante années, nécessairement ignorée du public, qui très-probablement n'en aura jamais connaissance ». Malgré tant d'emplois, il serait sans doute resté obscur si Talleyrand n'eût entrepris de prononcer de lui un éloge, qui fut regardé comme une espèce de testament politique (*voy.* TALLEYRAND). Reinhard fut créé comte en 1814 par Louis XVIII; il laissa un fils, qui a suivi la carrière diplomatique.

Talleyrand, *Éloge du comte Reinhard*, lu le 3 mars 1838, à l'Académie des Sciences morales et politiques. — *Le Moniteur universel*, 1792-1836. — Haag frères, *France protestante*.

REINHOLD (*Érasme*), astronome allemand, né le 21 octobre 1511, à Saalfeld, mort le 19 février 1553, dans la Thuringe. Après avoir enseigné l'astronomie et les mathématiques à Wittemberg, il quitta en 1552 cette ville, où une épidémie venait d'éclater, et retourna dans sa province natale. Il a laissé les ouvrages suivants: *Commentarius Theoricæ novæ planetarum G. Purbachii;* Wittemberg, 1542, 1558, in-8°: cet ouvrage, d'après Delambre, supplée à quel-

ques égards aux omissions de Peurbach et doit avoir facilité l'intelligence de plusieurs passages de la *Syntaxe* de Ptolémée; dans la dédicace, Reinhold se montre infatué de l'astrologie judiciaire au point de vouloir rassembler tous les exemples qui paraîtraient confirmer la notion que les éclipses solaires présageaient de grandes calamités; — Le livre Ier de l'*Almageste*, en grec, avec version latine et scholies; ibid., 1549, in-8°; — *Prutenicæ tabulæ cœlestium motuum;* ibid., 1551, in-4° : ces tables étaient formées d'après les observations de Kopernik, comparées avec celles d'Hipparque et de Ptolémée. Reinhold avait aussi observé lui-même, mais son meilleur instrument était un quadrant en bois, et Tycho, lors de son passage à Wittemberg en 1575, avait exprimé son étonnement de ce qu'un savant si recommandable n'eût pas à son service des outils moins grossiers. Dans cet ouvrage l'auteur donne une explication fort claire de l'équation du temps. Il indique trois manières de calculer les tables astronomiques, construites pour une période donnée, à savoir le mouvement de l'apogée, la variation de l'excentricité, et l'inégalité de la précession. Cette dernière n'était sensible que dans les systèmes de Thebith et de Kopernik. Il fixe l'excentricité du soleil de 0,0417 à 0,03219, et la précession moyenne à 50″ 12‴ 5⁗. En combinant certaines observations de Ptolémée et de Kopernik, il assigne à l'année une longueur de 365 j. 5 h. 55′ 58″; c'est la détermination qui a servi pour la réforme du calendrier grégorien. Il suppute le mouvement des planètes tantôt à la façon de Ptolémée, tantôt d'après Kopernik, d'où Bailly conclut qu'il n'a point de préférence pour l'un ou l'autre de leurs systèmes. « Cette conclusion, dit Dalambre, me paraît hasardée; il en résulte seulement que le système ancien ayant encore les partisans les plus nombreux, il voulait contenter tout le monde. Reinhold ne dit pas un mot qui donne à penser qu'il y ait différents systèmes. » Les *Tables pruténiques* devaient leur nom au protecteur de l'auteur, Albert, marquis de Brandebourg et duc de Prusse; — *Primus liber tabularum directionum;* Tubingue, 1554, in-4°, avec divers autres traités; — *Tabulæ ascensionum obliquarum a sexagesimo gradu elevationis poli usque ad finem quadrantis*, à la fin des *Tables de directions* de Müller, 1584. Reinhold est supposé l'auteur de l'ouvrage anonyme intitulé : *Hypotyposes orbium cœlestium quas vulgo vocant theoricas planetarum congruentes cum tabulis astronomicis;* 1568, in-8°. K.

Zedler, *Grosses Universal-Lexicon.* — Vossius, *De scientiis mathem.*, c. XXXVI, p. 14. — Delambre, *Astronomie moderne*, I, 143, 146, 164. — Lalande, *Bibliogr. astronom.*

REINHOLD (*Charles-Léonard*), philosophe allemand, né le 26 octobre 1758, à Vienne, mort à Kiel, le 10 avril 1823. Il entra en 1772 comme novice chez les Jésuites; après leur suppression il fit profession chez les Barnabites, et eut à enseigner la philosophie dans leur collége de Vienne. En 1783 il sortit de cet ordre, et après avoir suivi pendant un an les cours de l'université de Leipzig, il se rendit à Weimar, où, ayant épousé la fille de Wieland, il fut nommé conseiller ducal. En 1787 il reçut à Iéna une chaire de philosophie, science qu'il professa à Kiel depuis 1794 jusqu'à sa mort. Après s'être attaché à chercher les bases de la connaissance humaine dans le fait primordial de la conscience, il essaya plus tard de concilier le transcendentalisme de Fichte avec les principes de Jacobi; et il arriva à la conclusion que l'analyse des idées pures de la raison nous conduit infailliblement à y retrouver les faits du monde réel, qui doit être en complète harmonie avec la pensée absolue et universelle, dont nous pouvons avoir une connaissance en cherchant ce qui dans notre raison offre les caractères de l'absolu et du nécessaire. « Les variations de Reinhold, dit M. Wilm, sont celles de la pensée allemande jusqu'à Schelling. L'enthousiasme avec lequel il accueillait une philosophie nouvelle et la facilité avec laquelle il y renonçait, non sans en retenir une bonne part, avaient une même source, un ardent amour de la vérité et l'esprit critique joint à un vif désir de conciliation. » On a de lui : *Ueber die Schönheiten eines epischen Gedichts* (Sur les beautés du poëme épique); Iéna, 1789, in-8°; — *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens* (Essai d'une nouvelle théorie de l'entendement humain); Iéna, 1789, 1796, in-8°; — *Briefe ueber die Kantische Philosophie* (Lettres sur la philosophie de Kant); Leipzig, 1790-1792, 2 vol. in-8°; — *Beiträge zur Berichtigung der bisherigen Missverständnisse der Philosophen* (Rectification des malentendus qui ont régné jusqu'ici entre les philosophes); Iéna, 1790-1794, 2 vol. in-8°; — *Ueber die Fundamente des menschlichen Wissens* (Sur les bases du savoir humain); Iéna, 1791, in-8°; — *Auswahl vermischter Schriften* (Choix de mélanges); ibid., 1796, 2 vol. in-8°; — *Periculum novæ theoriæ facultatis repræsentativæ humanæ;* Leipzig, 1797, in-8°; — *Verhandlungen über ein Einverständniss in dem Grundsystem der sittlichen Angelegenheiten* (Essai d'un accord sur le fondement de la morale); Lubeck, 1798, in-8°; — *Ueber die Paradoxien der neuesten Philosophen* (Sur les paradoxes des philosophes les plus récents); Hambourg, 1799, in-8°; — *Sendschreiben an Lavater und Fichte über den Glauben an Gott* (Lettre à Lavater et à Fichte sur la foi en Dieu); Hambourg, 1799, in-8°; — *Beitræge zur leichteren Übersicht des Zustandes der Philosophie beim Anfange des neunzehnten Jahrhunderts* (Essai d'un tableau facile à saisir de l'état de la philosophie au commencement du dix-neuvième siècle); Hambourg, 1801-1803, 6 parties, in-8°; — *Die Natur der Analysis;*

Munich, 1805, in-8°; — *Grundlegung einer Synonymik für den allgemeinen Sprachgebrauch in dem philosophischen Sprachgebrauch* (Principes d'une synonymie pour le langage général des sciences philosophiques); Kiel, 1812, in-8°; — *Das menschliche Erkenntnissvermögen aus dem Gesichtspunkte des durch die Sprache vermittelten Zusammenhanges zwischen Sinnlichkeit und Denkvermogen* (L'entendement humain considéré au point de vue du rapport établi par le langage entre les sens et la pensée); Kiel, 1816, in-8°; — *Die alte Frage : Was ist Wahrheit* (La vieille question : Qu'est-ce qui est la vérité); Altona, 1820, in-8°; — *Uber Religion, Glauben, Wissen und Unsterblichkeit* (Sur la religion, la foi, la science et l'immortalité); Hambourg, 1828, in-8°. E. G.

Chr.-Er. Reinhold, *K. L. Reinholds Leben.* — Eberstein, *Geschichte der Logik und Metaphysik bei den Deutschen.* — Fries, *Polemische Schriften*, t. I. — Erdmann, *Geschichte der neueren deutschen Philosophie.* — Kuno Fischer, *Die neuere Philosophie seit Kant.* — Wilm, *La Philosophie allemande.*

REINHOLD (*Chrétien-Ernest-Gottlieb-Jean*), philosophe allemand, fils du précédent, né le 18 octobre 1793, à Iéna, où il est mort, le 17 septembre 1855. Après avoir été depuis 1820 professeur à l'école supérieure de Kiel, il fut appelé à la chaire de métaphysique et de logique à l'université de Iéna. On a de lui : *De genuinis et suppositiis Theocriti carminibus*; Iéna, 1819, in-8°; — *Grundzüge eines Systems der Erkenntnisslehre und Denklehre* (Principes d'un système sur la théorie de la connaissance et de la pensée); Sleswig, 1825; — *K.-L. Reinholds Leben und Wirken* (Vie et influence de Ch.-L. Reinhold); Iéna, 1828; — *Logik*; ibid., 1826; — *Beitrag zur Erläuterung der Pythagoræischen Metaphysik* (Éclaircissements sur la métaphysique de Pythagore); ibid., 1827, in-8°; — *Handbuch der allgemeinen Geschichte der Philosophie* (Manuel de l'histoire générale de la philosophie); Gotha, 1828-1829, 2 vol. in-8°, refondu sous le titre de : *Geschichte der Philosophie*; Iéna, 1845-1854, 2 vol. in-8°; — *Théorie des menschlichen Erkenntnissvermögens und Metaphysik* (Théorie de la faculté de connaître chez l'homme et principes de métaphysique); Gotha, 1832-1835, 2 vol. in-8°; Iéna, 1838; — *Die Wissenschaften der praktischen Philosophie* (Les sciences de la philosophie pratique); Iéna, 1837, 3 parties, in-8°; — *System der Metaphysik* (Système de métaphysique); Iéna, 1842, 1854, in-8°; — *Das Wesen der Religion* (L'Essence de la religion); Iéna, 1846, in-8°.

Conversations-Lexikon.

REINKE (*Jean-Adam*), musicien hollandais, né le 27 avril 1623, à Deventer, mort le 24 novembre 1722, à Hambourg. S'étant rendu de bonne heure dans cette dernière ville, il y étudia la manière de Henri Scheidmann, organiste célèbre, et après la mort de cet artiste (1694) il fut jugé digne de lui succéder. Jean-Sébastien Bach fit deux fois le voyage de Hambourg pour l'entendre. Il n'a rien publié pour l'orgue; mais ses préludes et ses cantiques variés, où l'on trouve un style piquant et animé, sont en manuscrit dans plusieurs bibliothèques de l'Allemagne.

Gerber, *Lexikon.*

REINMAR *l'ancien*, minnesinger, mort vers 1215. Né probablement dans les contrées du haut Rhin, il se fixa à la cour des ducs d'Autriche, où il jouit d'une faveur constante. Après avoir en 1197 accompagné à la croisade le duc Frédéric, il revint à Vienne, où il mourut. Ce fut lui qui appropria complétement le dialecte haut-allemand aux besoins du nouveau genre de poésie imitée des troubadours provençaux: plusieurs poëtes distingués, Walther von der Vogelweide entre autres, allèrent apprendre de lui les secrets du *minnesang*. Quelques pièces de vers de Reinmar se trouvent dans le recueil de Manesse; ce sont principalement des poésies amoureuses; elles sont pleines de sentiment et de naturel; la versification en est très-élégante. Reinmar, dont nous possédons aussi un très-beau chant sur la mort de Léopold VI d'Autriche, fut un des six poëtes qui assistèrent à la lutte poétique qui en 1207 s'engagea au château de Wartbourg, ce qui nous fait juger de l'estime dont il jouissait auprès de ses contemporains. (*Voy.* l'art. KLINGSOR).

REINMAR *le jeune*, minnesinger, mort à Essfeld, en Franconie, vers 1245. Il était très-probablement fils du précédent et était né dans les contrées du Rhin. Il séjourna pendant plusieurs années à la cour de Vienne, où il s'initia à l'art de la poésie. Il reçut ensuite l'avouerie de l'abbaye cistercienne de Zwettl, dans la basse Autriche, d'où lui vient son nom. Plus tard il se rendit à la cour du roi Ottokar de Bohême, qui l'accueillit avec distinction. Sur la fin de sa vie il retourna dans son pays natal. A l'inverse des *minnesingers* ses devanciers, il chanta très-peu l'amour, et traita surtout des sujets religieux et didactiques; sa diction, pure et châtiée, est remplie d'images hardies; mais elle est parfois trop recherchée. Ses poésies, très-goûtées à son époque, contiennent beaucoup d'excellents traits satiriques sur les mœurs de ses contemporains. Il a inventé plusieurs mélodies employées plus tard fréquemment par les *meistersinger*. Un assez grand nombre de ses poésies, parmi lesquelles on remarque une pièce en l'honneur de l'empereur Frédéric II, se trouvent dans le recueil de Manesse.

Hagen, *Die Minnesinger.* — Toscano del Banner, *Die deutsche Nationalliteratur der œstreichischen Monarchie*, p. 250 et 305.

REINOSO (*Antonio-Garcia*), peintre et architecte espagnol, né à Cabra, en 1623, mort à Cordoue, en 1677. Il apprit la peinture à Séville, dans

l'atelier de Sebastian Martinez, et parvint à imiter la nature d'une façon si parfaite qu'ayant exposé à l'air un tableau de *Suzanne au bain* (tableau aujourd'hui à Linarez), des oiseaux vinrent, dit-on, à diverses reprises pour se baigner dans l'eau représentée sur la toile. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, attribuée par Pline au célèbre peintre grec Parrhasius et depuis à plusieurs autres artistes, Reinoso est resté un des bons maîtres espagnols. Peignant avec une grande facilité, il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite surtout une immense composition représentant *La Trinité*; une foule de saints personnages forment le premier plan de ce tableau, qui orne l'église des Capucins d'Andujar. Reinoso s'est aussi fait remarquer comme architecte : les villes d'Andujar, Jaën, Cordoue, Martos, lui doivent différents monuments. Reinoso a laissé en manuscrit un *Traité de la peinture*, qui a été utilement consulté par des écrivains plus modernes.

A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario*. — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

*REINSBERG-DÜRINGSFELD (*Ida* DE), romancière allemande, née le 12 novembre 1815, à Militsch. Fille d'un major prussien du nom de Düringsfeld, elle apprit de bonne heure le français, l'anglais et l'italien, et composa dès sa quinzième année plusieurs pièces de poésie, qui attirèrent sur elle l'attention de Tiedge, qui se plut à former son talent remarquable. En 1845 elle épousa le baron Othon de Reinsberg, linguiste distingué et qui a publié depuis, entre autres, un *Calendrier belge* (Bruxelles, 1860), et *Die Frau im Sprichwort* (Les proverbes sur les femmes); Leipzig, 1862. Elle visita dans les années suivantes la plupart des contrées de l'Europe, dont elle a décrit avec beaucoup de finesse les mœurs particulières. Dans ses romans, qui sont d'une lecture très-attachante, on trouve une imagination riche et vive, et une connaissance approfondie du cœur humain. Mme de Reinsberg a publié : *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1833; — *Der Stern von Andalusien* (L'Étoile d'Andalousie); ibid., 1834; romances; — *Schloss Gorzyn* (Le Château de Gorzyn); Breslau, 1841, 1846; — *In der Heimath* (Au pays); — *Skizzen aus der vornehmen Welt* (Esquisses du grand monde); — *Byrons Frauen* (Les femmes de Byron); Breslau, 1845; — *Le comte Chala;* Berlin, 1845; — *Margarethe von Valois und ihre Zeit* (Marguerite de Valois et son temps); Leipzig, 1847, 3 vol. in-12; — *Antonio Foscarini;* Stuttgard, 1850, 4 vol. in-8°; — *Reiseskizzen* (Esquisses de voyage); Brême et ensuite Prague, 1850-1857, 6 vol. in-8° : récit intéressant du séjour de l'auteur en Italie, en Suisse, en Dalmatie, en Carinthie, etc.; — *Für Dich* (Pour toi), poésies; Breslau, 1851, in-16; — *Eine Pension am Genfer-See* (Une pension près du lac de Genève); Breslau, 1851; — *Esther;* ibid., 1852, 2 vol. in-8°; — *Clothilde;* Berlin, 1855; — *Norbert Dujardin;* Breslau, 1861; — *Von der Schelde bis zur Maas* (De l'Escaut à la Meuse); Leipzig, 1861 : étude sur le mouvement littéraire et artistique dans les Flandres depuis 1830; — *Hendrik;* ibid., 1862. Mme de Reinsberg a aussi donné des traductions excellentes des *Poésies populaires* de la Bohême (Breslau, 1851) et de la Toscane (Dresde, 1855); enfin, elle a écrit en français une nouvelle, *Niko veliki*, insérée dans *Le Mousquetaire* d'Alexandre Dumas.

Mænner der Zeit (Leipzig, 1862, supplément).

REISCH (*Georges*), savant allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut prieur de la chartreuse de Fribourg et confesseur de l'empereur Maximilien Ier. On a de lui : *Margarita philosophica;* Heidelberg, 1496; Fribourg, 1503; Strasbourg, 1508, 1512; Bâle, 1535 : cet ouvrage, dont plusieurs éditions sont ornées de gravures sur bois, est une espèce d'encyclopédie, qui atteste les connaissances étendues et la sûreté de jugement de l'auteur; on en a publié à part la partie concernant la géométrie, Paris, 1549, sous le titre d'*Ars metiendi*.

Weller, *Altes und Neues aus allen Theilen der Geschichte*, t. I. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

REISEN (*Charles-Christian*), graveur anglais, né vers 1695, à Londres, où il est mort, en 1725. Il était fils d'un artiste danois, graveur estimé, qui était venu s'établir à Londres à la suite de Guillaume d'Orange, auquel il était attaché. Élève de son père, il ne tarda pas à le surpasser, et se plaça, par la beauté du dessin et le fini de l'exécution, au premier rang des graveurs en pierres fines. Le portrait de Charles XII, roi de Suède, est un de ses plus parfaits ouvrages. Il eut pour élèves l'Écossais Scaton, Smart et Claus.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

REISER (*Antoine*), théologien allemand, né à Augsbourg, le 7 mars 1628, mort à Hambourg, le 27 avril 1686. Il exerça le ministère évangélique à Schemnitz, et devint en 1659 pasteur de l'Église luthérienne à Presbourg; lorsqu'en 1672 sa communauté adopta le calvinisme, il s'opposa avec ardeur à ce changement, ce qui le fit jeter en prison et condamner à mort; il obtint cependant la vie sauve, mais il fut exilé, et tous ses biens furent confisqués. Il devint depuis successivement recteur du gymnase d'Augsbourg, prédicateur à Œringen, et enfin depuis 1678 pasteur à l'église Saint-Jacques à Hambourg. On a de lui : *Vindiciæ Evangelico-Thomisticæ;* Ulm, 1668 et 1669, in-4°; — *De origine, progressu et incremento atheismi;* Augsbourg, 1669, in-8°; — *De theologis, philologis et philosophis nonnullis celebrioribus modernis*, en tête du *Theatrum* de Spizel; — *Index manuscriptorum bibliothecæ Augustanæ;* Augsbourg, 1675, in-4°; — *S. Augustinus veritatis evangelico-catholicæ in potioribus fidei controversiis testis*, *contra*

Bellarminum vindicatus; Francfort, 1677 et 1678, in-fol.; — *Theatromania*; Ratzebourg, 1681, in-12; — *Joh. Launojus testis et confessor veritatis evangelico-catholicæ*; Amsterdam, 1685, in-4°; — une quarantaine d'ouvrages théologiques, de sermons, etc.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Cropbius, *Historie vom Gymnasium S.-Anna in Augsburg*. — Moller, *Cimbria literata*, t. II.

Reiset (*Jacques-Louis-Étienne* de), financier français, né le 30 décembre 1771, à Colmar, mort le 5 février 1835, à Rouen. Issu d'une famille originaire de Lorraine, il était fils de Jean-Jacques de Reiset, receveur général des finances du haut Rhin. Reçu en 1790 licencié en droit à Strasbourg, il travailla sous les yeux de son père, et lui succéda en 1802 dans ses fonctions, qu'il exerça de 1803 à 1814 à Mayence. Son exacte étude dans la direction des fonds sur les différents points où se portaient si rapidement nos armées contribua souvent au succès des plus grandes combinaisons militaires. Depuis le 20 juillet 1814 il occupa la recette générale de Rouen.

De ses quatre fils, le premier, *Jacques*, est receveur général à Rouen; le second, *Marie-Frédéric*, est conservateur des dessins au musée du Louvre; le troisième, *Jules*, chimiste distingué, connu par des travaux originaux sur les combinaisons platinico-ammoniacales, sur le rôle de l'azote dans la respiration, ainsi que par un *Annuaire de chimie* en société avec MM. Millon, Hœfer, Niclès, siége depuis 1859 au corps législatif; et le quatrième, *Gustave-Henri-Armand*, comte romain, d'abord secrétaire d'ambassade à Turin et à Saint-Pétersbourg, et depuis 1859 ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Hesse.

Reiset (*Marie-Antoine*, vicomte de), général français, frère de *J.-L. Étienne*, né le 29 novembre 1775, à Colmar, mort le 25 mars 1836, à Rouen. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il porta quelque temps le petit collet; mais s'étant engagé en 1793, il fut bientôt adjoint à l'état-major de Kleber (1), et gagna chacun de ses grades à la pointe de l'épée. A l'issue de la guerre d'Allemagne, il devint chef d'escadron (1800). A Iéna, il fit prisonnier le prince Auguste de Prusse. En 1810 il passa en Espagne à la tête du 13e de dragons, et y justifia, pendant trois ans de combats presque continuels, la réputation qui l'y avait précédé d'être un des meilleurs officiers de cavalerie. Rappelé en 1813 à la grande armée avec le grade de général de brigade, il prit part à la bataille de Dresde, fit mettre bas les armes à plusieurs régiments, et s'empara d'un grand nombre de canons. Lorsque les Français battirent en retraite, il fut placé à l'arrière-garde jusqu'à Mayence, place dont il prit le commandement et que l'ennemi investit sans pouvoir y pénétrer. Il se rallia complétement aux Bourbons, et contribua à l'organisation des compagnies des gardes du corps. Nommé lieutenant général, puis gentilhomme de la chambre, il fit la guerre de 1823 en Espagne, et commanda le corps expéditionnaire qui occupa la Catalogne jusqu'à la fin de 1827. A la suite de la révolution de 1830, il se retira dans la vie privée. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Borel d'Hauterive, *Annuaire de la Noblesse*. — *Notice sur Jacques et Antoine de Reiset*; 1851, in-12.

Reisig (*Charles-Chrétien*), philologue allemand, né le 17 novembre 1792, à Weissensee, mort à Venise, le 17 janvier 1829. Après avoir étudié à Leipzig sous le célèbre G. Hermann, il commença en 1818 des cours libres à l'université de Iéna, et devint ensuite professeur de littérature ancienne à Halle. Ses travaux sont peu nombreux, mais ils sont remplis des observations les plus fines sur la constitution grammaticale des langues anciennes. On a de lui : *Conjectanea in Aristophanem*; Leipzig, 1816, in-8°; — *De constitutione apostrophica trium carminum melicorum Aristophanis*; Iéna, 1818, in-8°; — *Commentationes criticæ de Sophoclis Œdipo Colonæo*; Iéna, 1820-1823, 3 parties, in-8°; — *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft* (Cours sur la science de la langue latine); Leipzig, 1839, in-8° : ouvrage capital; — *Emendationes in Prometheum*, dans l'*Apparatus criticus in Æschylum* (Halle, 1832). Reisig a aussi donné une bonne édition des *Nuées* d'Aristophane, Leipzig, 1820; en 1812 il publia à Leipzig, sous le pseudonyme de G. Kusterus, une édition des *Économiques* de Xénophon, qui contient beaucoup de remarques malveillantes sur plusieurs philologues de l'époque.

Conversations-Lexikon.

Reiske (*Jean*), érudit allemand, né le 25 mai 1641, à Géra, mort à Wolfenbüttel, le 20 février 1701. Reçu maître ès arts à Iéna, il fut successivement recteur des gymnases de Weimar, de Lunebourg et de Wolfenbüttel. On a de lui : *De imaginibus Jesu-Christi*; Iéna, 167?, 1685, 1688, in-4° : l'auteur répondit par une *Epistola ad J. Rudolphum* (Leipzig, 1692, in-4°), à la critique que Mabillon avait faite de sa dissertation; — *De Pandero irreptitio Jesu Christi genealogiæ inserto*; Lunebourg, 1674, in-4°; — *Epiphania ex antiquæ ecclesiæ sensu exposita*; Wolfenbüttel, 1683, in-4°; — *Exercitationes de vaticiniis sibyllinis*; Leipzig, 1688, in-8°; — *De morbo Jobi, nec non de canibus inter nummos ac inscriptiones veteres receptis*; — *Additamenta ad Cluveri Geographiam*; Wolfenbüttel, 1694, in-4°; — plusieurs dissertations sur des sujets d'histoire naturelle et autres. Reiske, auquel nous devons

(1) Pendant son séjour à Colmar, Kleber, qui était fort lié avec la famille de Reiset, écrivit pour la sœur d'Antoine un proverbe intitulé *Faute de parler on meurt sans confession*, et qui fut joué à Ribauvillé, au château de M. de Baër, conseiller de Bavière.

aussi une édition augmentée du *Chronicum Saracenicum* de Drechsler (1689, in-8°), a laissé en manuscrit une *Histoire de Wolfenbüttel*.

Ludovici, *Schul-Historie*. — Schwabe, *Solemnia sæcularia gymnasii Wilhelmo-Ernestini*, p. 18. — Jöcher, et le *Supplément* de Rotermund.

REISKE (*Jean-Jacques*), célèbre philologue allemand, né le 25 décembre 1716, à Zœrbig, près Leipzig, mort à Leipzig, le 14 août 1774. Fils d'un tanneur peu aisé, il était d'une complexion hypocondriaque et morose, ce qui nuisit aux progrès de ses premières études, qu'il fit à l'Institut des orphelins de Halle. S'étant fait inscrire en 1733 à l'université de Leipzig, dans le but de se consacrer à la théologie, il ne s'occupa bientôt plus que de la langue et de la littérature arabes. Après avoir ainsi pendant quatre ans, et au milieu de la plus grande gêne, lu attentivement sans le secours d'aucun maître tous les livres arabes qu'il put se procurer, il se rendit à pied et dénué de tous moyens d'existence à Leyde, pour y poursuivre son étude favorite, ainsi que celle du grec. D'Orville et Schultens, dont il suivit l'enseignement, le secoururent avec la plus grande générosité, chose d'autant plus louable que son caractère inconsidéré n'avait rien de sympathique et semblait peu porté à la reconnaissance. Il se fit aussi recevoir docteur en médecine; mais il ne pratiqua jamais cet art, de même qu'il refusa par entêtement plusieurs emplois avantageux qui lui furent offerts en Hollande. De retour à Leipzig en 1746, il y fut aussitôt nommé professeur d'arabe, mais à cent écus d'appointements seulement, ce qui l'obligea de faire, pour vivre, des articles de journaux, des traductions et autres travaux littéraires de peu d'importance, qui lui prenaient une grande partie de son temps. Il n'en poursuivit pas moins avec une constance inébranlable ses recherches sur les écrivains grecs et arabes, dans un but purement scientifique, au point que lorsqu'il ne trouvait pas d'éditeur, il employait le peu d'argent qu'il économisait à force de privations, pour faire imprimer lui-même ses travaux; et il savait cependant que ses livres, bien qu'ils eussent l'approbation des philologues les plus distingués, ne pouvaient se vendre en assez grand nombre pour le faire rentrer dans ses déboursés. En 1758, enfin, une amélioration eut lieu dans sa position : il fut nommé recteur à l'école Saint-Nicolas, fonctions qu'il occupa avec succès jusqu'à sa mort. Le 23 juillet 1764 il épousa, après avoir jusqu'alors fui le commerce des femmes, Ernestine-Christine Müller, dont il avait appris à connaître les vertus et l'esprit cultivé. Elle ne lui apporta aucune fortune; mais ses soins affectueux, sa tendresse inaltérable adoucirent les dernières années de son mari, dont elle partageait les travaux, et le consolèrent au milieu des souffrances corporelles et morales dont il était alors accablé. Reiske, doué d'un esprit vif et pénétrant, fut le premier qui en Allemagne introduisit dans la critique des auteurs anciens les principes de Bentley; il s'attachait à examiner avec soin les diverses leçons fournies par les manuscrits, à les contrôler au moyen de son immense érudition, et même parfois à leur substituer les conjectures que sa sagacité lui inspirait. Il est seulement à regretter que les embarras de sa situation l'aient empêché de donner à ses travaux la dernière perfection. On a de lui : *Haririi Consessus XXVI Rakda, seu variegatus dictus, cum scholiis et versione*; Leipzig, 1737, in-4°; — *Taraphæ Moallakah, cum scholiis et versione*; Leyde, 1742, in-4°; — *Miscellaneæ aliquot observationes medicæ, ex Arabum monumentis*; Leyde, 1746, in-4°; Halle, 1776, in-8°; — *De principibus muhamedanis qui aut eruditione aut ab amore literarum claruerunt*; Leipzig, 1747, in-4°; — *De Arabum epocha vetustissima*; ibid., 1747, in-4°; — *Constantini Porphyrogeneti libri duo de cærimoniis aulæ Byzantinæ, græce et latine*; ibid., 1751-1754, 2 parties, in-fol.; — *Animadversiones ad Sophoclem*; ibid., 1753, in-8°; — *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*; ibid., 1754, in-8°; — *Anthologia græca, cum latina interpretatione et commentariis*; ibid., 1754, in-8°; — *Albufedæ Annales Muslemici, latine*; ibid., 1754, in-4°; — le *Poëme* de Thograïs, traduit en allemand, avec un *Essai sur la poésie arabe*; Friedrichstadt, 1756, in-4°; — *Abilwalidi Risalet, seu Epistolium, arabice et latine*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Animadversiones ad græcos auctores*; Leipzig, 1757-1767, 5 vol. in-8°; — *Sammlung einiger arabischer Sprichwörter* (Recueil de quelques proverbes arabes); ibid., 1758, in-4°; — *Ciceronis Tusculanæ quæstiones, cum variis lectionibus et animadversionibus*; Leipzig, 1759, in-12; — *De Zenobio sophista Antiocheno*; ibid., 1759, in-4°; — *De quibusdam e Libanio repetitis argumentis ad historiam ecclesiasticam christianam pertinentibus*; ibid., 1759, in-4°; — *De Actanio philosopho arabico*; ibid., 1760, in-4°; — les *Discours de Demosthènes et d'Eschine*, traduits en allemand, avec notes; ibid., 1761, in-8°; — *Proben der arabischen Dichtkunst* (Choix de poésies arabes), texte et traduction; ibid., 1762, in-4°; — *Theocriti reliquiæ, cum scholiis et commentariis*; ibid., 1766, 2 vol. in-4°; — *Anidmadversiones ad Porphyrii librum De abstinentia a carnibus*; Utrecht, 1767, in-8°; — *Oratorum græcorum corpus*; Leipzig, 1770-1775, 12 vol. in-8° : édition très-estimée; — *Dionysii Halicarnassensis Opera omnia, græce et latine, cum annotationibus*; ibid., 1774-1777, 6 vol. in-8°; — *Plutarchi Opera omnia, græce et latine*; ibid., 1774-1779, 12 vol. in-8° : excellente édition, qui est encore aujourd'hui la meilleure que nous ayons de cet

auteur; — *Annales regnorum orientalium ante Muhamedem;* Gœttingue, 1847, publié par Wüstenfeld. La *Correspondance* de Reiske avec Moses Mendelssohn et Lessing a paru à Berlin, 1789; son *Autobiographie* a été publiée à Lepzig, 1783, in-8°.

Sa femme, *Ernestine-Christine,* née à Kemberg, le 2 avril 1735, morte à Saint-Campen, le 27 juillet 1798, était fille du surintendant ecclésiastique Auguste-Müller, qu'elle perdit de bonne heure. Restée sans fortune, elle soutint sa mère par des travaux de broderie, sans négliger aucune occasion de s'instruire. Lorsqu'elle eut épousé Reiske (1764), elle apprit promptement sous sa direction les langues anciennes, et eut une part active aux recherches philologiques de son mari. Après la mort de Reiske, elle reçut du gouvernement danois une pension pour les manuscrits arabes de son mari, qu'elle abandonna à la bibliothèque de Copenhague. Fidèle au souvenir de Reiske, elle surveilla la publication de plusieurs travaux qu'il avait laissés en manuscrit. On a d'elle : *Hellas*; Mittau, 1778, 2 vol. in-8° : traduction de morceaux d'auteurs grecs; ainsi que deux autres recueils intitulés : *Zur Moral;* Leipzig, 1782, in-8°; et *Für deutsche Schöne;* ibid., 1786, in-8°. *Voy.* sur Mme Reiske la *Gallerie edler teutscher Frauenzimmer*, t. II.

E. G.

S. Fr. N. Morus, *Vita Reiskii* (Leipzig, 1777, in-8°). — Harless, *De vitis philologorum*, t. IV. — Sax, *Onomasticon* t. VI, p. 541. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, et *Lexikon*. — Hirsching, *Handbuch*.

REISSIGER (*Charles-Gottlieb*), compositeur allemand, né le 31 janvier 1798, à Betzig, près Wittemberg, mort à Dresde, le 7 novembre 1859. Son père, Chrétien-Gottlieb Reissiger, *cantor* à Betzig et artiste d'un certain mérite, qui a publié plusieurs symphonies, fut son premier maître de musique. Le jeune Reissiger avant d'avoir atteint sa dixième année se faisait déjà remarquer par son habileté à jouer du piano. A l'âge de treize ans, il entra comme pensionnaire à l'école Saint-Thomas, de Leipzig, où Schicht lui donna des leçons de piano et d'harmonie. Quelques motets furent ses essais de composition. Un goût passionné l'entraînait vers l'art pour lequel il montrait de si heureuses dispositions; mais il était trop pauvre pour s'y livrer sans réserve, et, en 1818, il suivit les cours de l'université, principalement pour la théologie, afin d'entrer ensuite dans les ordres. Schicht vint à son secours en lui faisant obtenir, par les soins de quelques généreux protestants, une pension qui lui permit de suivre sa vocation artistique. Après être resté encore pendant trois ans à Leipzig, Reissiger se rendit à Vienne, en 1821, et écrivit dans cette ville son premier opéra, *Das Rockenweibchen* (La petite fileuse), que la censure ne permit pas de représenter, mais dont l'ouverture, exécutée dans quelques concerts, fit avantageusement connaître son auteur. Plusieurs autres ouvertures, écrites pour le théâtre de la cour, un concerto de piano qu'il exécuta avec beaucoup de succès dans un concert donné au même théâtre de la cour, fixèrent l'attention sur le jeune compositeur. Mais Reissiger, sentant qu'il avait encore besoin des conseils d'un maître, quitta Vienne, en 1822, pour aller à Munich compléter ses études sous la direction de Winter. Bientôt après il fit entendre une messe et une ouverture qui lui valurent d'être chargé d'écrire pour le théâtre royal l'ouverture, les entr'actes et les chœurs de la tragédie de *Néron*. A peine avait-il terminé ce travail qu'il apprit la maladie de Schicht et partit en toute hâte pour Leipzig, où il arriva assez à temps pour recevoir le dernier soupir de son maître et de son bienfaiteur. De là il se rendit, au mois de mai 1823, à Berlin, où quelques amis l'avaient invité à venir se fixer. Avant son départ de Munich, Reissiger avait composé la musique d'un opéra italien, intitulé *Didone*, d'après un poëme de Métastase, arrangé dans la forme moderne; mais l'incendie du théâtre de la cour avait empêché la représentation de cet ouvrage. Dès son arrivée à Berlin, il s'occupa de revoir son œuvre et envoya sa partition à son ami Weber, à Dresde, qui s'empressa de faire jouer l'opéra sur le théâtre royal de cette ville (1823). De hauts personnages qui le protégeaient lui firent obtenir du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, la mission d'aller recueillir en France et en Italie des notes sur les institutions musicales de ces pays, et de faire un rapport concernant l'organisation d'un conservatoire de musique qu'on avait l'intention d'établir à Berlin. Reissiger quitta la Prusse, au mois de juillet 1824, se rendit à Paris, où il publia quelques-uns de ses ouvrages, et partit ensuite pour l'Italie, dont il visita les principales villes. Il revint à Berlin en 1826, rapportant avec lui la partition d'un nouvel opéra, *Der Ahnenschatz* (Le Trésor des aïeux), qu'il avait composé à Rome; mais cet opéra, dont l'ouverture excita un vif enthousiasme, à Dresde, ne put être représenté, à cause de la ressemblance du sujet avec celui du *Freyschütz*. Nommé professeur à l'institution musicale que Zelter dirigeait alors à Berlin, il fut appelé à La Haye, au mois d'octobre de la même année 1826, pour y organiser un conservatoire de musique. A son retour à Berlin, il y reçut sa nomination de directeur de musique à l'Opéra allemand de Dresde, en remplacement de Marschner, qui venait de quitter ces fonctions. Reissiger fit preuve à cette époque d'une extrême activité, car il se trouva chargé en même temps de la direction de l'Opéra italien, pendant la maladie de Morlacchi. Le roi de Saxe récompensa le zèle et le talent de l'éminent artiste en lui accordant, en 1827, le titre de maître de chapelle, dont la place était devenue vacante par la mort de Weber. Dans le courant de la même année, il composa une messe solennelle et écrivit la musique d'un mélodrame en trois actes.

Yelva, qui fut bien applaudi à Dresde. Il ne fut pas moins heureux, l'année suivante, en donnant dans la même ville *Libella*, opéra romantique. Parmi les ouvrages que Reissiger a écrits depuis lors pour le théâtre, on cite son *Die Felsenmühle* (Le Moulin du rocher), un autre opéra ayant pour titre *Turandot*, qui eut beaucoup de succès, *Adèle de Foix*, et enfin *Le Naufrage de la Méduse* représenté à Dresde, en 1846.

Quel que soit le mérite des opéras de Reissiger, les critiques allemands ont considéré le talent de ce compositeur comme plus remarquable dans sa musique religieuse que dans ses œuvres dramatiques. Cet artiste a écrit dans tous les genres et a multiplié avec une prodigieuse facilité des compositions dont la plupart pourtant se distinguent par un style mélodieux et par une savante instrumentation. Ses ouvertures sont particulièrement estimées. Ses chansons allemandes, surtout celles pour voix de basse, ont eu beaucoup de succès; celle des *Deux grenadiers*, paroles de Henri Heine, est devenue tout à fait populaire. Reissiger était en outre réputé comme un des meilleurs chefs d'orchestre de l'Allemagne.

Outre ses ouvrages dramatiques déjà cités, on a encore de ce compositeur : Musique religieuse : Messes solennelles, dont plusieurs ont été composées pour la chapelle du roi de Saxe; — Trois motets, à quatre voix; — Le soixante-sixième psaume : *Deus misereatur nostri; — Es ist ein kœstlich Ding*, hymme à quatre voix chorales, avec accompagnement d'orchestre; — *Freude am Dasein*, hymme en chœur pour voix d'hommes; — Hymne tiré du premier psaume; — *David*, oratorio. — Musique de chant : Dans la quantité de morceaux que Reissiger a écrits en ce genre figurent un grand nombre de chansons allemandes, dont plusieurs ont eu beaucoup de succès. — Musique instrumentale : Première symphonie à grand grand orchestre, en *mi* bémol, op. 120; — Plusieurs ouvertures à grand orchestre; — Premier quintette pour deux violons, deux altos, et violoncelle, op. 90; — Quintette pour piano, deux violons, alto et base, op. 20; — Trois quatuors pour deux violons, alto et violoncelle, op. 111; — Quatuor pour piano, violon, alto, et violoncelle, op. 29; — Quatuor, idem, op. 70; — Grands trios pour piano, violon et violoncelle, op. 25, 33, 40, 56, 75, 77, 85, 97, 103, 115, 125; — Duos pour piano et violon, op. 45, 94; — Duos pour piano et clarinette, op. 130; — Sonates pour piano, à quatre mains, op. 65, 66; — Sonates pour piano seul, op. 22; — Rondes pour piano, op. 21, 30, 31, 36, 37, 39, 47, 51, 55, 57, 58, 59, 64, 78, 83; — Des variations pour le même instrument. — *Danses brillantes*, recueil de douze valses pour piano, op. 26. C'est dans ce recueil, publié d'abord à Leipzig, par Peters, et ensuite à Paris, par Richault, que se trouve la valse qui parut ensuite sous le titre de *Dernière pensée de Weber*, faussement attribuée à l'auteur du *Freyschütz*, et qui est de son ami Reissiger.

Le frère de cet artiste, *F.-A.* Reissiger, né en 1804, est depuis 1843 directeur de musique à Christiania; on a de lui diverses compositions.

D. Denne-Baron.

Gazette musicale, de Paris. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — *Unsere Zeit*, IV, 271.

Reiz ou **Reitz** (*Jean-Frédéric*), en latin *Reitzius*, philologue allemand, né le 23 septembre 1695, à Braunfels (Wetteravie), mort le 31 mars 1778, à Utrecht. Son père, Jean-Henri Reiz, ancien inspecteur des églises réformées du comté de Solms, avait été destitué de ces fonctions pour ses opinions sociniennes, et était allé fonder à Wesel un pensionnat de jeunes gens. Après avoir étudié à Utrecht les belles-lettres et la médecine, et avoir été en même temps précepteur du prince de Nassau-Siegen, Jean-Frédéric Reiz devint en 1719 professeur au gymnase de Rotterdam, et en 1724 co-recteur du gymnase d'Utrecht, dont il fut nommé recteur en 1728, fonctions auxquelles il joignit depuis 1745 celles de professeur extraordinaire de poétique et de rhétorique à l'université; en 1747, il y reçut, en remplacement de Drakenborch, la chaire d'histoire et d'éloquence. On a de lui : *De ambiguis, mediis et contrariis;* Utrecht, 1736, in-8°; — *De morbis divitum;* Utrecht, 1720, in-4°; — *De origine gymnasii Hieronymiani;* ibid., in-4°; — *De bibliomania;* ibid., 1738, in-4°. Reiz a donné de bonnes éditions des *Græcæ linguæ dialecti* de Maittaire, des *Antiquitates romanæ* de Rosini, de l'*Explicatio rituum* de Nieupoort; enfin il termina, avec l'aide de son frère Charles-Conrad, recteur du gymnase de Harderwyk, la belle édition de *Lucien*, commencée par Hemsterhuys et Gessner (Amsterdam, 1743, 3 vol. in-4°); il répondit à l'attaque violente dont elle fut l'objet dans les *Miscellanea lipsiensia*, par son *Apologia adversus criminationes anonymi*, Utrecht, 1752, in-8°, et *Officina scholastica*, Utrecht, 1753.

Reiz (*Guillaume-Othon*), jurisconsulte, frère du précédent, né le 20 juillet 1702, à Offenbach, mort le 22 octobre 1768, à Middelbourg. Après avoir été professeur aux gymnases de Clèves et de Rotterdam et s'être dans l'intervalle fait recevoir docteur en droit, il reçut en 1736 la chaire de droit à Middelbourg, où il fut en 1741 chargé d'enseigner l'histoire et l'éloquence. On a de lui : *Belgia græcisans;* Rotterdam, 1730, in-8° : ouvrage destiné à prouver l'affinité entre le grec et le flamand; — *De mathesi juridica;* Utrecht, 1736; — une excellente édition annotée de la *Paraphrasis græca Institutionum* de Théophile; La Haye, 1751, 2 vol. in-4°; — dans les *Miscell. observationes* de d'Orville; *De pseudosynonymis* (t. I), *Annotationes sporades* (t. III), et *Variantes lectiones in Institutionibus Justinianeis* (t. V, VI et VII). Reiz, qui a aussi édité pour la première fois, dans

le *Thesaurus* de Meerman, les livres 49-52 des *Basiliques*, a encore publié plusieurs mémoires de mathématiques dans le *Holland Magazyn* et dans les *Mémoires de la Société des sciences de Harlem*, dont il était membre.

Strodtmann, *Neues gelehrtes Europa*, t. III et XIII. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 486. — Meusel, *Lexikon*. — Hirsching, *Litt. Handbuch*.

REIZ (*Frédéric-Wolfgang*), philologue allemand, né le 2 septembre 1733, à Windsheim en Franconie, mort à Leipzig, le 2 février 1790. Après avoir étudié les belles-lettres à Leipzig sous Ernesti et Christ, il fut précepteur dans quelques maisons de cette ville, et fut ensuite chargé de diriger dans l'imprimerie de Breitkopf la publication de plusieurs ouvrages. Il commença en 1766 des cours libres à l'université, où il fut nommé en 1772 professeur extraordinaire de philosophie, et où il reçut en 1782 la chaire de grec et de latin et en 1785 celle de poésie. Latiniste consommé, il avait acquis une connaissance approfondie de tout ce qui touche à l'antiquité, tout en s'occupant de philosophie et de littératures modernes. Son enseignement, où il exposa en matière de critique les principes les plus sages, fut très-fécond; le célèbre Gottfried Hermann fut un de ses disciples. Travaillant avec un soin minutieux, il ne publia que peu d'ouvrages; mais ils témoignent de sa vaste érudition et de la sûreté de son jugement, habile entre autres à distinguer les caractères particuliers du style des diverses époques et des divers auteurs. N'oublions pas de mentionner qu'il fut un modèle de toutes les vertus; malgré l'extrême modicité de sa fortune, il soulagea bien des infortunes. On a de lui : *De temporibus et modis verbi græci et latini*; Leipzig, 1766; — *Burmannum de Bentleji doctrina metrorum Terentianorum judicare non potuisse*; ibid., 1787, in-4°; — *De prosodiæ græcæ accentus inclinatione*; ibid., 1791; publié par l'ami de l'auteur, le célèbre F.-A. Wolf; — *Vorlesungen über römische Alterthümer*; ibid., 1796. Reiz a aussi publié de très-bonnes éditions de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote, de *Perse*, du *Rudens* de Plaute (Leipzig, 1789); enfin, il avait fait paraître le premier volume d'une édition d'*Hérodote* (Leipzig, 1778, in-8°) qui fut plus tard achevée par Schæfer.

Schlichtegroll, *Nekrolog* (année 1790). — Bauer, *Denkschrift auf Reiz* (Leipzig, 1790). — Hermann, *Erinnerungen an Reiz* (dans les *Mémoires de la Société des philologues de Dresde*, année 1844). — Hirsching, *Litt. Handbuch*.

RELAND (*Adrien*), célèbre orientaliste hollandais, né le 17 juillet 1676, à Ryp, village de la Hollande septentrionale, où son père était pasteur, mort à Utrecht, le 5 février 1718, de la petite vérole. Il se livra de bonne heure avec autant d'ardeur que de succès à l'étude des langues orientales, sous Leusden, dont il suivit les leçons à Utrecht, et avec l'aide de Henri Sike, qui possédait bien l'arabe et qui se trouvait alors dans cette ville. Après un séjour de six ans à Utrecht, il alla à Leyde pour achever ses études de théologie. Peu de temps après, on lui offrit une chaire de professeur à Lingen. Il refusa, ne voulant pas trop s'éloigner de son père, dont la santé était chancelante. En 1699 il fut nommé professeur de philosophie et de langues orientales à Harderwyck. Deux ans après, en 1701, il fut appelé à Utrecht pour y enseigner les langues orientales et les antiquités ecclésiastiques : il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de ses jours, ayant refusé en 1713 une chaire de professeur à Franeker, et en 1716 une autre à Leyde. Comme le fait remarquer Niceron, Reland a excellé dans le genre d'érudition auquel il s'était livré. Il serait devenu le premier orientaliste de son siècle s'il avait vécu plus longtemps. A une érudition étendue il joignait des manières affables et une grande douceur de caractère, qualités qui, selon l'observation de Niceron, ne sont pas données en partage à tous les savants. Il ne manquait ni de goût ni d'imagination. Il eut dans sa jeunesse des penchants pour la poésie, et a laissé quelques pièces de vers latins qui ne sont pas dépourvues de mérite, entre autres un petit poëme qui fut imprimé pour la première fois, à son insu, sous ce titre : *Galathea, lusus poeticus*, Amsterdam, 1701, in-8°, et qui eut deux autres éditions, 1710 et 1718.

De ses nombreux écrits, on peut citer les suivants comme les plus remarquables : *Analecta rabbinica, in quibus continentur Gilb. Genebrardi Isagoge rabbinica; Christ. Cellarii Rabbinismus, institutio grammatica; Drusii De particulis chaldaicis, syriacis et rabbinicis; Index Commentariorum rabbinicorum; Bartoloccii Vitæ celebriorum rabbinorum; denique Dav. Kimchi In decem primos psalmos Davidis commentarius*; Utrecht, 1702, in-8°; — *De religione mohammedica libri duo*; Utrecht, 1705, in-8°; 2e édit., augmentée, Utrecht, 1717, in-8°. On a de cet ouvrage une traduction allemande faite sur la 1re édit., et une traduction française faite sur la 2e édit. avec des additions, par Dav. Durand, La Haye, 1721, in-8°. Il a été aussi traduit en hollandais et en anglais sur la 2e édit. des deux livres qui le composent; le premier est la traduction d'une exposition abrégée, écrite en arabe, de la doctrine musulmane, et le second un examen raisonné des accusations mal fondées que l'on adresse à l'islamisme; — *Dissertationum miscellanearum partes tres*; Utrecht, 1706, 1707 et 1708, in-8°; — *Decas exercitationum philologicarum de vera pronuntiatione nominis Jehovah*; Utrecht, 1707, in-8°; — *Dissertationes quinque de nummis veterum hebræorum, qui ab inscriptarum litterarum forma samaritani appellantur*; Utrecht, 1709, in-8°; — *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*; Utrecht, 1708, in-8°;

plusieurs édit., dont la meilleure est celle de G.-J.-L. Vogel, avec des notes; Halle, 1769, in-8°; — *Palestina ex monumentis veteribus illustrata;* Utrecht, 1714, 2 vol. in-4°, avec des cartes, ouvrage très-remarquable pour son temps. Une 2e édit., Nuremberg, 1716, in-4°, est inférieure sous tous les rapports à la première traduction hollandaise, mais sans les notes, Utrecht, 1719; — *De spoliis templi hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis;* Utrecht, 1716, in-8°, fig.; — *Elenchus philologicus, quo præcipua quæ circa textum et versiones sacræ Scripturæ disputari inter philologos solent breviter indicantur;* Utrecht, 1709, in-8°. Reland publia aussi quelques cartes, entre autres celles de la Perse, de la Palestine et du Japon; cette dernière a été insérée dans le *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, 1715-35, 10 vol. in-12, fig. et cart.

Son frère, Reland (*Pierre*), fut magistrat à Harlem. Il laissa en mourant un ouvrage qu'Adrien publia sous ce titre : *Fasti consulares, ad illustrationem codicis Justinianei et Theodosiani;* Utrecht, 1715, in-8°. M. N.

Journal littéraire, t. X, p. 211. — *Nouvelles littéraires*, juin 1718. — *Histoire critique de la république des lettres*, t. XV, p. 412. — *Europe savante*, avril 1718. — *Acta eruditorum lipsiens.*, 1718, p. 381. — Niceron, *Mémoires*, t. I et X. — Chaufepié, *Dictionn. hist.* — Paquot, *Mémoires*, I.

RELLSTAB (*Louis*), littérateur allemand, né le 13 avril 1799, à Berlin, où il est mort, le 28 novembre 1860. Fils d'un éditeur de musique, il s'occupa d'abord de cet art; il entra ensuite dans l'armée, devint bientôt officier, et fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'histoire à l'École militaire. Il donna sa démission en 1821, pour se livrer entièrement à ses goûts littéraires; après avoir visité la Suisse et l'Italie, il se fixa à Berlin, où il devint un des principaux rédacteurs de la *Gazette de Voss;* il y écrivit, entre autres, des feuilletons de théâtre et de musique, où il attaqua avec une violence injuste Spontini, alors directeur de l'opéra de Berlin, de même qu'il fit preuve d'une grande partialité dans ses jugements sur les auteurs et acteurs. On a de lui : *Charles le Téméraire*, tragédie; Francfort, 1824; — *Sagen und romantische Erzählungen* (Traditions et contes romantiques); Berlin, 1825, 3 vol.; — *Henrietta die schœne Sængerinn* (Henriette la belle chanteuse); Leipzig, 1827 : pamphlet contre Mme Sontag, qui fit condamner l'auteur à plusieurs mois de prison; — *Algier und Paris;* Berlin, 1830; Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Achtzehn hundert zwœlf* (L'Année 1812); Leipzig, 1834, 4 vol.; la cinquième édition de ce roman parut en 1860; — *Drei Jahre von dreissigen* (Trois ans de trente); ibid., 1858, 5 vol. : roman dont le sujet est tiré de la guerre de Trente ans; — *Trachtstœcke* (Tableaux de nature morte); Berlin, 1860, 2 vol.: recueil de nouvelles. Les autres écrits de Rellstab, poésies lyriques, drames, nouvelles, voyages, etc., ont été recueillis dans ses *Œuvres complètes;* Leipzig, 1843-1844, 12 vol., avec une suite de 8 vol., ibid., 1846-1848, et un appendice intitulé *Garten und Wald*, ibid., 1854, 4 vol.; elles parurent toutes réunies, ibid., 1860-1861, 24 vol. Enfin, on a encore de Rellstab *Aus meinem Leben;* Berlin, 1860, 2 vol. : autobiographie, qui contient des détails intéressants sur beaucoup de contemporains.

Männer der Zeit (Leipzig, 1859, t. I). — *Conversations-Lexikon.*

RELY (*Jean* de), prélat français, né vers 1430, à Arras, mort à Saumur, le 27 mars 1499. Reçu docteur en théologie, il devint successivement chanoine, chancelier et archidiacre de Notre-Dame de Paris, et recteur de l'université. C'est en cette qualité qu'il rédigea en 1461 les *Remontrances* que le parlement présenta à Louis XI pour le maintien de la Pragmatique-sanction, remontrances écrites avec une remarquable énergie de style, et plusieurs fois réimprimées, tant en français qu'en latin. Député en 1483 aux états généraux de Tours, il présenta à Charles VIII le résultat des délibérations de cette assemblée, et plut par son éloquence au jeune roi, qui le choisit pour confesseur et pour aumônier, chef de sa chapelle. Chanoine de Saint-Martin de Tours en 1490, il fut élu évêque d'Angers le 1er décembre 1491. Le 16 du même mois il célébra à Langeais l'union de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Il accompagna le roi en Italie, où il fut chargé de plusieurs missions auprès du pape Alexandre VI. Outre le *bréviaire* de Saint-Martin de Tours, qu'on doit à ses soins, Jean de Rely fut chargé par Charles VIII de retoucher le style de la traduction des *Livres historiaulx de la Bible* par Guyart de Moulins, traduction imprimée vers 1495, in-folio.

Gallia christiana, t. XIV. — Comines, *Mémoires*, liv. VIII, ch. XVIII. — Fisquet, *France pontificale* (mss.).

REMACLE DE LIMBOURG. *Voy.* Fuchs.

REMARD (*Charles*), littérateur français, né le 9 janvier 1766, à Château-Thierry, mort le 20 septembre 1828, à Fontainebleau. Il fut élevé dans les colléges de Louis-le-Grand et de Montaigu à Paris, et ouvrit dans les premières années de la révolution une boutique de libraire à Fontainebleau. Sous l'empire il fut nommé conservateur de la bibliothèque du château de cette ville. C'était un homme instruit et versé dans la connaissance de la littérature anglaise, mais doué d'un esprit bizarre; il fit de ses talents un usage singulier, en écrivant une espèce de rapsodie poétique, intitulée *La Chézomanie, ou l'Art de ch..., poëme didactique en IV chants*, Scrotopolis (Paris), 1806, in-12, et dont l'unique exemplaire sur vélin s'est vendu 200 fr., en juillet 1809. Il est aussi l'auteur d'un *Guide du voyageur à Fontainebleau;* Paris, 1820, in-12.

Son frère aîné, Remard (*Louis-Édouard*), né le 18 septembre 1762, à Dormans, fut desservant de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas

à Paris, et a traduit en 1823 l'*Harmonie de la raison et de la religion*, du Portugais Almeyda.

Son fils Remard (*Charles*), né le 5 juillet 1804, à Fontainebleau, où il est mort, le 15 octobre 1825, a fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

Le Tillois, *Champenois célèbres*. — Quérard, *France littér.* — Beuchot, dans le *Journal de la librairie*, 1826.

REMBRANDT (*Rembrandt Hermanszoon* van Rhijn (1), connu sous le simple nom de), célèbre peintre et graveur hollandais, né à Leyde, en 1608 (2), mort à Amsterdam, en octobre 1669. Il était non pas, comme on l'a tant répété, le fils unique, mais bien le sixième des sept enfants de Herman, fils de Gerrito et de Neeltje (Cornélie), fille de Willems du village de Zuydbrœk. Ses parents, bourgeois aisés de Leyde, habitèrent constamment dans cette ville un moulin à drêche qu'ils possédaient dans le Weddesteeg (rue de l'Abreuvoir). Ils placèrent leur fils à l'université de Leyde, dans l'intention de lui faire étudier la jurisprudence; mais le jeune Rembrandt ayant manifesté un goût prononcé pour les arts, ils ne semblent avoir mis aucun obstacle à sa vocation. Rembrandt reçut ses premières leçons d'un peintre médiocre de sa ville natale, nommé Jacob Isaakszoon van Schwanenburg; il alla ensuite travailler pendant une année à Amsterdam, chez Pieter Lastman, et le quitta pour fréquenter à Harlem l'atelier de Jacob Pinas. Quelques auteurs ajoutent à ces noms des maîtres de notre artiste celui de Georges Schooten. Ayant appris tout ce que le savoir des autres pouvait lui enseigner, Rembrandt rentra dans la maison paternelle, et pendant plusieurs années se livra à ce travail solitaire où le génie puise ses forces et son originalité. On raconte qu'une des compositions qu'il fit alors ayant éveillé l'attention de certains connaisseurs de la société de son père, ils lui conseillèrent de porter son tableau à La Haye à un amateur bien connu. Le Mécène qu'on lui avait indiqué offrit à Rembrandt cent florins de son tableau; c'était plus qu'il n'avait osé espérer. Le cœur plein de joie, pressé de rapporter la bonne nouvelle à la maison paternelle, Rembrandt, qui avait fait à pied le voyage de Leyde à La Haye, prit le chariot de poste pour revenir plus vite. La voiture s'étant arrêtée au bourg de Deil, tous les voyageurs descendirent pour la dînée, à l'exception de Rembrandt, à qui la joie et l'impatience de montrer son trésor avaient ôté l'appétit. Tout à coup les chevaux, qu'on avait négligé de dételer et d'attacher, reprirent leur course sans qu'on s'en aperçût, et d'un trait conduisirent à Leyde leur voiture et le seul voyageur qu'elle contint (1). En quelle année cette aventure arriva-t-elle? A quel tableau fait-elle allusion? C'est ce que les biographes ont négligé de dire, quelque intéressant que cela soit pour l'histoire des ouvrages de notre peintre. Ce qui est aujourd'hui bien certain, c'est que vers 1630 Rembrandt vint s'établir à Amsterdam, dans une maison située Jodenbreestraet (large rue des Juifs), qu'il acheta dix ans plus tard (2). La vérité est encore que nous ne connaissons pas les tableaux qu'il a pu faire avant son arrivée à Amsterdam. Aucun de ceux qui nous sont parvenus ne porte une date antérieure à 1631; deux toiles seulement: un *Portrait de jeune homme*, appartenant à la reine d'Angleterre, et qui figura à l'exposition des trésors d'art à Manchester en 1837, et le *Siméon au temple* du musée de La Haye, portent cette date intéressante (3). Ce dernier ouvrage « révèle déjà pleinement, par l'ampleur de la touche et l'originalité de l'effet général, le style propre à Rembrandt, celui qui le caractérise aussi bien à son origine que dans sa maturité (4) ». L'année suivante (1632) Rembrandt, alors âgé de vingt-quatre ans, peignait la célèbre *Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, tableau fameux, qui suffirait à placer son auteur au premier rang des maîtres hollandais. « Le professeur (5), son chapeau sur la tête devant ses élèves découverts, tient du bout de ses pinces les muscles fléchisseurs de la main d'un cadavre étendu devant lui et vu en raccourci; il en explique le jeu mécanique; mais tandis qu'il instrumente avec l'indifférence d'un anatomiste cuirassé contre les émotions de l'amphithéâtre, les sept auditeurs qui l'environnent semblent exprimer par leurs gestes, leurs regards et les plis de leur front les diverses manières d'écouter un enseignement, la précocité ou la lenteur de leur intelligence (6). » Ce tableau caractérise la première manière du maître. Nul doute que lorsqu'il le peignit il était déjà célèbre parmi ces amateurs si éclairés de la Hollande. Quatre ans après l'époque probable de son établissement à Amsterdam, le 22 juin 1634, Rembrandt (7) se maria.

(1) C'est-à-dire Rembrandt fils de Herman du Rhin. Le nom Rembrandt est un nom de baptême; il a été écrit dans les différents actes de la vie civile de Rembrandt tantôt Rembrand, tantôt Rembrant. L'usage a adopté l'orthographe dont le peintre lui-même s'est servi le plus souvent.

(2) L'acte de mariage de Rembrandt lui donne vingt-six ans au 10 juillet 1634; malgré cela, un contemporain et compatriote de notre peintre, le bourgmestre Orlers, dans sa *Description de Leyde*, le fait naître en 1606.

(1) Houbraken a le premier raconté cette anecdote, et Immerzeel l'a prise pour sujet d'un morceau de poésie intitulé : *Heureux voyage de Rembrandt*.

(2) A son arrivée à Amsterdam, Rembrandt se logea, comme nous venons de le dire, dans le Jodenbreestraet; en 1634 il habitait dans le Breestraet, en 1638 sur le Binnen Amstel, et au moment de sa mort sur le Roozengracht. Dès 1642 il était propriétaire de la maison de Jodenbreestraet.

(3) Le tableau de *Siméon au temple* a fait partie du musée du Louvre sous l'empire; il a été restitué à la Hollande en 1815.

(4) W. Burger, *Études sur l'école hollandaise*.

(5) Le professeur Nicolas Tulp (voy. ce nom) devint bourgmestre d'Amsterdam en 1654. Il fut le protecteur de Paul Potter et de plusieurs autres peintres, et eut pour gendre Jan Six, dont Rembrandt nous a transmis le portrait dans une de ses plus célèbres eaux-fortes.

(6) *L'œuvre complet de Rembrandt*, par Ch. Blanc.

(7) Son père était mort à cette époque. Le 18 janvier

non pas, comme on l'a dit, « avec une paysanne du village de Ransdorp, jolie et bien faite, dont on voit le portrait à côté du sien dans une de ses estampes », mais bien avec une femme appartenant à une famille riche et considérable de la Frise. Le père de cette Saskia, Rombertus van Uilersborg, était en effet pensionnaire et bourgmestre de la ville de Leuwarden; il devint en 1597 conseiller à la cour de sa province. En 1584 il s'était trouvé à Delft en qualité de délégué de la Frise auprès du stathouder, et avait été admis à la table de Guillaume Ier le jour même (10 juillet 1584) où ce prince fut assassiné par Balthasar Gérards. Saskia (1) mourut au mois de juin 1642, laissant à son mari un fils nommé Titus (2). Par son testament, daté du 5 juin 1642, elle instituait cet enfant, alors âgé d'un an, son légataire universel, sous la condition que Rembrandt, jusqu'à la conclusion d'un nouveau mariage, et sinon sa vie durant, aurait la pleine jouissance et usufruit de ce qu'elle laissait, et cela sans que l'usufruitier eût à fournir caution ou à dresser inventaire des biens qui lui étaient laissés. Une seule charge était imposée au légataire : celle de donner à Titus une éducation convenable, de pourvoir à ses besoins et de lui constituer une dot au cas où son père se remarierait. La nouvelle alliance prévue par Saskia, Rembrandt la concluait vers 1656, mais toutefois après sa déclaration d'insolvabilité. On ne sait rien de ce nouveau mariage, si ce n'est qu'il en naquit deux enfants, qui moururent en bas âge. Rembrandt se trouvait alors dans une telle situation de fortune qu'il n'est pas invraisemblable de supposer que sa seconde femme a pu être cette personne de basse extraction dont on a parlé. Répétant sans contrôle les anecdotes puisées par Houbraken on ne sait à quelles sources, les biographes ont composé un portrait de Rembrandt dont la fausseté est aujourd'hui démontrée (3). Des actes conservés à la *Chambre des insolvables d'Amsterdam* (*desolate bœdelkamer*), et récemment mis au jour ainsi que divers autres documents authentiques, il résulte qu'au mois de mai 1656 Rembrandt était réduit à abandonner à son fils Titus toutes ses propriétés immobilières, comme représentation de la fortune de sa mère, Saskia; peu après il dut laisser à une cour de justice la gestion de ses propres affaires (1). Afin de désintéresser ses créanciers, au nombre desquels figurait Titus pour ce qui lui restait dû sur la succession maternelle, la chambre des insolvables fut contrainte de recourir à la vente publique des moindres objets appartenant à Rembrandt. Fort heureusement pour sa mémoire, l'inventaire de son mobilier, dressé le 5 juillet 1656, a été conservé, et il a été publié par John Smith en 1836, comme pour prouver que cet homme dont on avait fait un type de sordide avarice, s'abaissant aux plus misérables stratagèmes pour tirer le meilleur parti de ses ouvrages, ce peintre infatué de son propre génie, qui étalait orgueilleusement des guenilles aux yeux de ses admirateurs, en leur disant : « Voilà mes antiques! » ce Rembrandt consacrait la presque totalité de son bien à acheter des objets d'art de tous genres; tableaux et estampes des maîtres italiens et allemands, marbres antiques, meubles rares et précieux s'accumulaient dans son logis; et lorsqu'il se trouvait dans l'impossibilité d'acquérir quelque toile désirée, il réunissait ses ressources à celles d'un ami et se donnait au moins le plaisir de la co-propriété. Cet inventaire des huissiers priseurs est une bien éloquente réfutation des biographes qui ont représenté Rembrandt comme un avare capable de tout pour amasser des florins. Par la nature des richesses dont il aimait à s'entourer, on comprendra aisément à quelles dépenses il dut se laisser entraîner et comment il devint insolvable à force d'aimer les belles choses. On voit également quels étaient ses goûts, ses préférences d'artiste. Ils n'étaient certes pas exclusifs, car à côté des tableaux hollandais d'Adrian Brouwer, de Jean Lievensz, de Hercule Seghers, de Persellis, de Lastman, de Pinas, de Van Eyck, du Flamand Quentin Metzis, nous voyons enregistrés des tableaux de Raphael, du Giorgione, de Palma le vieux, jusqu'à des copies d'Annibal Carrache, des bustes antiques, un marbre de Michel-Ange, des « dessins des plus fameux maîtres de toutes les écoles », des estampes d'après Michel-Ange, Raphael, Titien, Rubens et enfin les œuvres gravées de Lucas de Leyde, Albert Dürer, Mantegna, Marc-Antoine, les Carrache, le Guide, etc. (2). La seule

précédent sa mère avait fait un testament en sa qualité de veuve : elle mourut à Leyde, en 1640. Rembrandt partagea la succession maternelle avec trois de ses frères et sœur alors vivants; il eut pour sa part, en argent seulement, une somme de 3,365 florins,

(1) Rembrandt nous a laissé plusieurs portraits peints de sa femme Saskia. Le musée de Dresde en possède trois, et celui de Cassel un autre, dont la répétition figure au musée d'Anvers.

(2) Titus fut un peintre peu distingué. Né en 1641, il mourut le 4 septembre 1668, un an avant son père.

(3) A. Houbraken, né en 1660, étudia la peinture chez Samuel van Hoogstraeten, qui lui-même avait fréquenté l'atelier de Rembrandt. Il a écrit ses *Vies des peintres* à la fin du dix-septième siècle, à une époque où le souvenir du grand maître devait encore remplir tous les ateliers de la Hollande. On comprend d'après cela quelle confiance ses récits durent inspirer, mais on s'étonne d'autant plus de l'inexactitude de ses indications. Nous devons dire à la louange de d'Argenville qu'il ne parle pas de la prétendue avarice de Rembrandt. « Sa coutume, dit-il, était, pour faire valoir ses dessins, d'aller aux inventaires, où il poussait si haut ceux des grands maîtres, que personne n'enchérissait sur lui; ses estampes étaient sur le même pied; il les rachetait pour les rendre rares. Enfin, par son peu d'économie, il se trouva dans un état si pauvre qu'il fit banqueroute à Amsterdam... Son chagrin lui fit jeter au feu tout ce qu'il avait, et il sortit secrètement de cette ville pour se rendre auprès du roi de Suède, qui l'occupa longtemps : il revint ensuite à Amsterdam, où il mourut, en 1674 ».

(1) La gêne de Rembrandt avait dû commencer en 1653, époque à laquelle il emprunta à Cornelis Witsen la somme de 4,180 florins, à Isaak van Hertsbeeck 4,200 et gréva d'hypothèques ses maisons.

(2) *Voy.* l'inventaire du mobilier de Rembrandt, dans

passion des belles choses, la mauvaise administration d'une fortune estimée au moment de la mort de sa première femme à plus de 40,000 florins avaient-elles seules fait à Rembrandt la triste position où nous le voyons reduit? Et comment se fait-il que dans cet état, alors qu'il était dans toute la force de son talent, le grand artiste qui avait signé l'admirable tableau de la *Ronde de nuit* (1642), *L'Ange Raphael quittant Tobie* (1637), *Les Deux philosophes* du musée du Louvre (1633), *Le Ménage du menuisier* (1640), *Le Samaritain* et *Les Pèlerins d'Emmaüs* (1648), et tant d'autres belles pages appartenant à ses deux premières manières, sans compter une foule de merveilleuses eaux-fortes, qu'il serait trop long de citer; comment se fait-il qu'il n'ait été assisté par aucun de ses admirateurs ni par ses amis, au nombre desquels on comptait Nicolas Tulp, l'orfèvre Jean Lutma, Jean Six, que son pinceau ou son burin ont immortalisés? On a dit qu'à ce moment (1656) la Hollande était non moins désolée par la guerre étrangère que par les troubles intérieurs, et qu'il y avait deux ou trois mille maisons inhabitées dans la ville d'Amsterdam. Cette assertion mériterait examen. Vers 1656 le parti républicain et les partisans du stathoudérat étaient dans un moment de trêve; la Hollande avait conquis depuis quelques années une paix glorieuse; ses flottes sillonnaient tranquillement les mers, et les belles possessions qui venaient d'augmenter récemment sa puissance coloniale ne devaient pas peu contribuer à augmenter les richesses des marchands néerlandais (1). Ayant abandonné à ses créanciers jusqu'aux moindres objets à son usage personnel, Rembrandt se retira dans un laborieux isolement (2). Quoi qu'on en ait dit, il ne quitta pas la Hollande, et c'est là qu'il compléta son œuvre gravé et exécuta ces surprenants tableaux qui caractérisent la nature de son génie; au nombre de ceux-là nous citerons seulement la toile célèbre représentant *Les syndics de la corporation des marchands drapiers d'Amsterdam* (1). Rembrandt finit ses jours à Amsterdam. Le 8 octobre 1669 sa dépouille mortelle fut inhumée aux frais de la charité publique, dans l'église appelée Westerkerk (église de l'Ouest). L'enterrement coûta 15 florins (2).

On a souvent critiqué le goût de Rembrandt; mais il n'y a jamais eu qu'une seule voix pour applaudir la puissance de son pinceau. L'étude assidue et intelligente de la nature et de son art lui avait fait découvrir une voie nouvelle, aussi différente de celle suivie par les peintres qu'on appelle dessinateurs que par les coloristes. Coloriste et dessinateur à sa manière, ce qui l'occupe et l'émeut c'est l'effet de la lumière sur les sujets qu'il veut peindre; c'est l'harmonie et l'expression résultant du contraste du jour et de l'ombre, celle-ci toujours lumineuse pour lui, celui-là puissamment coloré. Et pour causer une impression vive rien ne lui manque, ni la science profonde du pinceau, ni l'originalité, ni la richesse de la composition. Il semble que deux ou trois touches habiles et vigoureuses lui suffisent pour faire vivre une figure, pour l'anoblir. « Ce n'est point par ignorance ou par basse inclination que Rembrandt a choisi cette beauté que Gersaint trouvait détestable, cette nature à faire horreur et ces habillements de mascarade selon l'avis de Descamps. Ce n'est pas non plus par insuffisance comme dessinateur; car s'il ne châtie point sa ligne, il ne l'a pas moins toujours dirigée avec autant de justesse que d'énergie. Les nombreux cahiers de dessin désignés dans son inventaire prouvent aussi combien ses études d'après nature avaient été profondes (3). »

Pour connaître et apprécier Rembrandt, il ne suffit pas d'avoir admiré ses tableaux et les portraits où il a montré l'excellence de son génie; il faut avoir vu, étudié ses merveilleuses gravures, dont le nombre s'élève à plus de 360, qu'il a datées de 1628 à 1661, et que les amateurs recherchent avec une passion de jour en jour plus vive (4). Comme graveur à l'eau-forte il n'a ni

l'*OEuvre complet de Rembrandt décrit et commenté* par Ch. Blanc. La vente des objets mobiliers indiqués dans cet inventaire eut lieu en 1657 et 1658, celle des immeubles en 1660. Le tout produisit la somme de 11,780 florins, qui furent partagés entre le bourgmestre Corneille Weltzen, créancier de 4,180 fl., Pierre de La Tombe, co-propriétaire d'un des tableaux vendus, et la veuve de Bernt Jansen Scheurman, hôtelier chez qui s'était réfugié Rembrandt après sa déconfiture. Tout compte fait, 6,952 florins environ restèrent à Titus, créancier comme héritier des biens de sa mère.

(1) « A nostre sortie de Hollande, les affaires de nostre république se trouvoient en assez bon état, si l'on considère la profonde paix dont il sembloit que nos provinces dussent jouir longtemps. Car après l'avoir faite avec l'Espagnol, et nous estre raccommodez avec les Anglois, qui avoient voulu troubler tout le gros de notre commerce, nous venions de conclure un traité avec le roi de Suède, qui nous asseuroit celui de la mer Baltique..... Nous laissâmes donc notre pays glorieux et paisible en apparence, mais en effet et à le considérer au dedans dans une forme de gouvernement qui ne peut guère durer. » *Journal d'un voyage à Paris en 1657 et 1658*, publ. par M. P. Feugère, 1862, in-8°. Cette même année (1657) les Hollandais conquirent l'île de Ceylan, et l'année précédente ils s'étaient emparés de la Delaware.

(2) Il a daté de l'année même où sa ruine fut consommée plusieurs belles eaux-fortes.

(1) « Les Hollandais appellent ce tableau *De staalmeesters*, les maîtres plombiers, ceux qui mettaient l'estampille, la marque de plomb scellé, ou la plaque de métal pour constater dans la gilde des drapiers l'origine de la fabrication, ou l'acquit de certains droits. » (W. Burger, *Le Musée d'Amsterdam*.)

(2) Le registre des enterrements du Westerkerk porte en effet cette mention : « 8 octobre 1669, Rembrandt (van Ryn), sur le Roosgracht, 15 florins. »

(3) J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*.

(4) Pour réunir la collection complète, ou aussi complète que possible, de ces estampes en belles épreuves, dit M. Charles Blanc, il ne faudrait pas moins de 300,000 fr., et encore une telle entreprise serait-elle presque impraticable. *La pièce de cent florins*, cotée à ce prix du vivant de Rembrandt lui-même, atteindrait aujourd'hui huit ou dix fois ce prix; une épreuve du deuxième état du *portrait du bourgmestre Six*, qui n'est cependant pas l'un des plus beaux de l'œuvre, a été adjugée en vente pu-

égaux ni rivaux ; il se distingue entre tous par la richesse de son imagination et de sa couleur, la finesse de son dessin, le feu de sa pointe. C'est surtout dans ses gravures qu'on a critiqué la trivialité des personnages qu'il fait vivre ; pour être juste, il faut reconnaître que cette trivialité est toujours relevée par une expression vraie et profondément dramatique. Il est remarquable que Rembrandt n'a exécuté en peinture aucune des compositions qu'il a gravées ; et cependant plusieurs d'entre elles auraient produit le plus grand effet en peinture : telles sont la *Grande Descente de croix*, dont plus tard Rubens paraît s'être inspiré, *La Résurrection de Lazare*, *La Mort de la Vierge*, *L'Ecce homo*, etc. (1). Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce n'est pas dans les galeries de la Hollande que se trouve le plus grand nombre de tableaux de Rembrandt. Tandis que le musée de Cassel en compte quarante-trois, celui de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg vingt-neuf, Dresde vingt, Munich dix-huit, le Louvre dix-sept, la National Gallery de Londres onze, Vienne dix, etc., les musées de La Haye, Amsterdam et Rotterdam n'en possèdent pas plus de neuf (2). Il est vrai que trois de ces neuf tableaux doivent être rangés au nombre des plus beaux ouvrages du maître : *La Leçon d'anatomie*, *La Ronde de nuit*, *Les Syndics des drapiers*. Sur environ trois cent soixante-seize peintures de Rembrandt qui ont été cataloguées, cent soixante-treize seulement sont datées ; les plus récentes portent la date de 1661.

En 1852 la ville d'Amsterdam a élevé une statue à la mémoire de Rembrandt. Gérard de Nerval a rendu compte dans la *Revue des deux mondes* des cérémonies qui eurent lieu à cette occasion. C'est à ce moment que M. Scheltema, archiviste de la Hollande septentrionale, lut à la société *Arti et amicitiæ* un premier mémoire qui, outre le résumé et l'examen de toutes les recherches récentes sur la vie de Rembrandt, contient une quantité d'actes nouvellement découverts et qui jettent un jour tout nouveau sur la physionomie du grand peintre. De nombreux élèves ont fréquenté l'atelier de Rembrandt, et beaucoup d'entre eux ont occupé un rang élevé dans l'école hollandaise. Les plus connus sont Gérard Dow, Jacob Backer, Ferdinand Bol, Gerbrandt van der Eckhout, Nicolas Maes, Jean Victor, Govaert Flinck, Salomon et Philips Koumek et Samuel van Hoogstraeten, qui a écrit sur Rembrandt.

H. Hardouin.

Scheltema, *Discours sur Rembrandt*, traduction de Willems ; Bruxelles, 1853. — J. Immerzeel, *Éloge de Rembrandt* ; Amsterdam, 1841. — Rammelman Elsevier, *Mémoire sur Rembrandt*, dans le *Messager des arts et des lettres de Hollande* ; 1853. — J. van Dyck, *Description artistique et historique de toutes les peintures de l'hôtel de ville d'Amsterdam*. — *Catalogues des musées d'Amsterdam, de Rotterdam, de Dresde*. — J. Burnet, *Rembrandt and his works* ; London, 1859. — Nieuwenhuis, *Review of the lives and works of some of the most eminents painters* ; London, 1834. — Wilson, *A Catalogue of the prints of Rembrandt* ; London, 1836. — *Catalogue de l'incomparable et seule complète collection des estampes de Rembrandt* ; La Haye, 1778. — W. Burger, *Musées de la Hollande*, *galerie d'Arenberg à Bruxelles*, et *Trésors d'art exposés à Manchester*. — Ch. Blanc, *L'Œuvre de Rembrandt décrit et commenté*. — Gersaint, *Catalogue Quentin de Lorangère et autres*. — De Claussin, *Catalogue de l'œuvre de Rembrandt*. — A. Bartsch, *Catalogue raisonné des estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt* ; Vienne, 1797. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Th. Gautier, dans *Le Moniteur universel*, 1858, *le Cabinet de l'Amateur*, IV. — Gust. Planche, *Études sur les arts*. — Maxime Du Camp, dans la *Revue de Paris*, octobre 1857. — Gérard de Nerval, *Revue des deux mondes*, 1852. — J. Renouvier, *Des types et des manières des maîtres graveurs*. — Houbraken, *Vies des peintres*. — Descamps, *Vie des peintres flamands*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, etc.

blique jusqu'à 5,350 fr. ; le portrait de l'avocat Trolling et quelques autres pièces, portraits et paysages, sont devenus par leur rareté des objets sans prix, dont la seule apparition dans une vente est un événement qui occupe le monde entier des collectionneurs, des amateurs, des marchands et des artistes.

(1) L'œuvre de Rembrandt a été décrit par Bartsch en 1797, en 1824 par M. de Claussin, d'après les travaux faits au dernier siècle par le célèbre expert en objets d'art Gersaint ; par Helle, Glomy, et par le Hollandais Pierre Yver. Plus récemment un amateur anglais, Wilson, a publié un nouveau catalogue de l'œuvre de Rembrandt sous ce titre : *A descriptive catalogue of the prints of Rembrandt*. Enfin, en ce moment même M. Charles Blanc publie le catalogue raisonné de cet œuvre d'après une classification nouvelle.

(2) « Si les Rembrandt ont quitté la Hollande, c'est bien la faute du goût dégradé des amateurs hollandais du dix-huitième siècle. Les Rembrandt se payaient alors en vente publique (*voir* les catalogues de Gerard de Hoet) 20 florins, mais les Wanderwerf et les Lairesse montaient à 3 ou 400 florins. » (W. Burger, *Le Musée de Rotterdam*.)

REMBRANTSZ (*Thierri*), astronome hollandais, né vers 1615, à Nieuw-Nierop, village près du Zuiderzée. « Il y a lieu de conjecturer, dit Paquot, qu'il exerça le métier de batelier ou quelque chose d'approchant. Quoi qu'il en soit, il est certain que sans avoir jamais appris le latin il acquit d'assez bonne heure une grande connaissance de l'astronomie et des autres parties des mathématiques. » Il n'eut d'autres maîtres dans ces sciences que des livres écrits ou traduits en flamand et en allemand ; à ces lectures il joignit ses propres observations et celles que lui communiquèrent plusieurs savants, entre autres le célèbre Huygens. Il vivait encore en 1677. Ses ouvrages sont écrits dans un style inculte ; nous citerons de lui : *Nederduytsche astronomia* (Astronomie flamande), Harlingue, 1653, in-4° ; 2[e] édit., corrigée et augmentée, Amst., 1658, in-4° ; Harlem, 1693, in-4°, fig. ; avec un *Supplément*, Amst., 1677, in-4°, goth. ; — *Tydtbeschryving der Wereldt* (Principes de la chronologie) ; Amst., 1659, in-12 ; — *Des Ærtryks beweging en de sonne stilstant* (Le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil) ; 1661, in-4° ; — *Eenige Œffeninge*, etc. (Pensées théologiques, mathématiques et physiques) ; Amst., 1669, in-4°, avec le portrait de l'auteur ; — *Konst der Stuurlieden* (L'Art de la marine) ; 1696, in-4°.

Paquot, *Mémoires*, VII.

REMER (*Jules-Auguste*), historien allemand, né en 1736, à Brunswick, où il est mort, le 26 août

1803. Après avoir été professeur au *Carolinum* de Brunswick, il reçut en 1787 la chaire d'histoire et de statistique à Helmstædt. On a de lui : *Amerikanisches Archiv* (Archives de l'Amérique); Brunswick, 1777-1778, 3 vol. in-8°; — *Tabellarische Übersicht des allgemeinen Geschichte* (Aperçu de l'histoire générale par tableaux); ibid., 1781, 1804, in-fol.; — *Versuch einer Geschichte der französischer Constitutionen von dem Eintritt der Franken in Gallien*, etc. (Essai d'une histoire des constitutions de la France depuis l'entrée des Francs en Gaule); Helmstædt, 1795. Remer, qui a aussi donné une traduction de l'*Introduction à l'histoire de Charles-Quint* de Robertson, en y joignant beaucoup d'additions (Brunswick, 1792, in-8°), a encore publié plusieurs *Manuels historiques* et autres ouvrages, qui n'ont plus de valeur aujourd'hui; il a inséré un grand nombre d'articles dans l'*Allgemeine teutsche Bibliothek* et autres recueils.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

REMERVILLE (*Joseph-François* DE), sieur de Saint-Quentin, historien et antiquaire français, né à Apt, vers 1650, mort au même lieu, le 4 juillet 1730. Il appartenait à une ancienne famille de Lorraine venue en Provence avec le roi René, et fut un des hommes les plus versés dans les antiquités de la Provence : il contesta contre M. de Majauques l'authenticité des chartes citées par Ruffi dans ses dissertations sur les comtes de Marseille, et éclaircit des points importants de l'histoire locale et de la généalogie des familles illustres. C'est lui qui communiqua au père Menestrier le manuscrit original des lettres de François de Montauban d'Agout, lieutenant du roi en Lyonnais, écrites de 1561 à 1563, dont le P. de Colonia fit usage pour son histoire de Lyon et que M. Péricaud a publiées dans ses notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon sous le règne de Charles IX; Lyon, 1842, gr. in-8°. On a de Remerville : *Réflexions sur un libelle intitulé : Lettre critique de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix, à l'heureuse arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne et de monseigneur de Berry*; Cologne (Aix), 1702, in-12 de 96 p. (anonyme). C'est une réponse aux attaques dirigées par Ruffi et Haitze contre la description des arcs de triomphe publiée en 1701, in-fol., par Pierre Galaup de Chasteuil; — *Remarques sur l'histoire de la poésie françoise de l'abbé de Mervesin* (1706), in-12 de 74 p.; — *Lettre à M****, en réponse à la défense de Mervesin, 1707, in-12 de 38 p. Remerville devança sur ce point la critique de l'abbé Goujet; — *Dissertation sur l'évêque Léonce, à qui Cassien adressa ses premières conférences*; Apt, 1682, reproduite dans les *Pièces fugitives* de d'Aiglemont et dans le *Dictionnaire de Provence* d'Achard. Remerville y relève quelques erreurs commises par les savants auteurs de la *Gallia christiana*; — *Dissertation sur le mot Albici ou Albeci, ancien peuple de Riez*, contre le P. Sirmond et le P. Hardouin : Expilly assure qu'elle a été publiée; — *Canons du concile tenu à Apt en* 1365; 1704; — *Histoire de saint Elzéar de Sabran*. L'édition fut brûlée chez l'imprimeur, et il ne resta que la préface, dédiée à la noblesse de Provence. Le manuscrit de cet ouvrage existe dans le cabinet de M. l'abbé Rose, curé de Lapalud; — *Histoire religieuse d'Apt*, ms. conservé à la bibliothèque du séminaire d'Avignon; — *Histoire de la ville d'Apt, contenant tout ce qui s'y est passé de plus mémorable dans son estat politique... l'histoire chronologique des évesques et la généalogie des maisons nobles de la mesme ville*; avec la date de 1690, gr. in-4°, manuscrit qui se trouve à la bibliothèque publique de Carpentras; — *Histoire manuscrite des comtes de Forcalquier*, mentionnée par le P. Lelong; — *Notes sur le cartulaire de la ville d'Apt, retrouvé et donné par Remerville à l'église de son pays*; — *Dissertation historique sur les reliques de sainte Anne*, manuscrit autographe de 104 p. gardé dans les archives de l'église d'Apt; — *Histoire généalogique de la maison de Remerville*, manuscrit in-8° conservé dans la maison de Tournon, qui descend du sieur de Saint-Quentin par les femmes. On trouve dans ce volume la copie de plusieurs lettres adressées par le roi René à Guillaume de Remerville, son trésorier général des finances; — des satires et des poésies médiocres qui n'ont pas été imprimées. Enfin la bibliothèque de la ville de Carpentras possède la correspondance de Remerville avec Ruffi, le P. Antoine Pagi, l'intendant Le Bret et plusieurs autres savants de la Provence et autres parties de la France. A. DE GALLIER.

Le P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édition Fontette. — Achard, *Dictionnaire de Provence*. — Barjavel, *Dictionnaire historique du département de Vaucluse*. — Expilly, *Dictionnaire des Gaules et de France*, articles *Albici* et *Apt*. — Boze, *Histoire d'Apt et Histoire de l'église d'Apt*. — D. Martenne, *Voyages littéraires*.

REMESAL (*Antonio* DE), historien espagnol, né à Allariz (Galice), à la fin du seizième siècle. Ayant embrassé à Salamanque la règle de Saint-Dominique, il prit aussi dans cette ville le diplôme de docteur en théologie. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1613 dans l'Amérique centrale. A son retour il rédigea l'*Historia de la provincia de San-Vicente de Chiapa y Guatemala* (Madrid, 1619, in-fol.), ouvrage estimé, où l'on rencontre beaucoup de détails sur l'état, les mœurs et la religion du Guatemala à cette époque.

Échard et Quétif, *Script. ord. Prædicatorum*, II, 442.

REMI (Saint), apôtre de la nation française,

né en 437, à Cerny, en *Laonnais*, près de Craonne (Aisne), mort à Reims, le 13 janvier 533. Fils d'Émile, comte de Laon et de Cilinie ou Céline, frère de Principe qui fut évêque de Soissons, Remi étudia les belles lettres à Reims, où ses grandes vertus le firent en 459 choisir pour succéder à Bennade sur le siége métropolitain. Malgré son jeune âge, les évêques de la province ratifièrent le choix du peuple et lui imposèrent les mains, après l'avoir arraché à une solitude dans laquelle il s'était enfui. Aux vertus qui décèlent le saint, Remi joignait encore toutes les qualités qui font le grand homme; aussi lorsque Clovis, à la tête de ses Francs, passa sous les murs de Reims pour aller à Soissons combattre Syagrius, il lui témoigna beaucoup de déférence et lui renvoya, quoique cassé en deux, un vase d'argent que les soldats avaient enlevé de la cathédrale. Clovis conclut avec Remi, dans le palais de Jovin, un traité par lequel il était reconnu pour maître au lieu des Romains. Après la victoire de Tolbiac, ce prince, déjà instruit des mystères de la foi chrétienne par sa femme Clotilde et par saint Vaast, vint à Reims pour recevoir le baptême des mains de Remi. Cette cérémonie eut lieu le mardi 24 décembre 496, dans l'église de Saint-Martin, hors des portes de Reims. Remi avait mandé auprès de lui des évêques de plusieurs parties des Gaules et de la Germanie. Clovis, arrivé au baptistère, demanda le baptême : « Prince Sicambre, lui dit alors Remi, courbez la tête sous le joug du Seigneur; adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. » Ensuite, lui ayant fait confesser la foi de la Trinité, il le baptisa et l'oignit du saint-chrême. Le lendemain Clovis donna à Remi les terres d'Anizy-le-Château, de Coucy, de Leuilly et quelques autres encore. L'évêque de Reims avait jusqu'alors hâté par des travaux vraiment extraordinaires les progrès de la religion dans son vaste diocèse, mais, soutenu dès lors de la protection et des libéralités de Clovis, il y multiplia considérablement le nombre des chrétiens. En 499, il ordonna premier évêque de Térouane un solitaire nommé Antimond, qu'il avait envoyé pour travailler à la conversion des Morins, confia ensuite à saint Vaast l'église d'Arras et érigea à Laon un siége épiscopal, sur lequel il plaça son neveu Genebaud. Après la mort de Clovis, Remi eut à soutenir contre quelques autres évêques un démêlé au sujet d'un prêtre nommé Claude, et l'on a de lui à cet égard une lettre énergique, qu'on trouve avec trois autres de lui dans le tome IV de la *Collection des Conciles* du P. Labbe. Remi vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans. Nous avons de ce saint prélat un *testament* qui passe pour une pièce authentique, selon l'édition qu'en a donnée le P. Labbe. Il y institue ses héritiers l'Église de Reims, Loup, évêque de Soissons et le prêtre Agricola, ses neveux, et lègue huit *solidi* (sous d'or) à l'église de Soissons, six à celle de Châlons-sur-Marne et cinq à l'église de Mouzon. On l'inhuma dans une chapelle dédiée à saint Christophe, remplacée plus tard par une magnifique église, qui a pris son nom et où reposent ses reliques. La *Vie* de saint Remi a été écrite par Venance Fortunat, par Hincmar, par Flodoard, par Lariville, moine de saint Remi, et par quelques autres. F.

De Cerisiers, *Les heureux commencements de la France chrétienne sous l'apôtre de nos rois, saint Remi*; Reims, 1633, in-4°, 1647, in-8°. — Marlot, *Tombeau du grand saint Remi*; Reims, 1647, in-8°. — Dorigny, *Vie de saint Remi*; 1714, in-12. — *Gallia christiana*, t. IX. — Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*, t. II. — A. Aubert, *Hist. de saint Remi*; 1849, in-18. — Fisquet, *France pontificale* (ms.).

REMI, évêque de Strasbourg, mort en mars 803. L'acte le plus important de son administration épiscopale paraît avoir été la fondation du monastère d'Aschau, maison de filles qu'il consacra sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Trophime, en 778. Mais il importe de corriger ici l'erreur commise par tous les auteurs qui ont confondu cet évêque de Strasbourg avec un autre Remi, abbé de Munster en Gregorienthal. L'abbé Remi mourut en effet vers 760, et l'évêque Remi monta sur le siége de Strasbourg après 770. B. H.

Gallia christ., t. V, col. 783.

REMI (Saint), prélat français, mort à Lyon, le 28 octobre 875. Archi-chapelain de l'empereur Lothaire et du roi Charles, il dut au crédit dont il jouissait auprès du premier de ces princes la faveur de succéder en 852 à Amolon sur le siége métropolitain de Lyon. Deux ans après commença entre lui et Hincmar, archevêque de Reims, une fameuse controverse sur la prédestination et la grâce. Remi assista aux conciles de Valence (855), de Langres et de Savonnières (859), de Toucy (860), de Soissons (866), de Verberie (869), de Reims (871), de Châlon-sur-Saône (873 et 875). Il employa son influence pour faire restituer à son église des biens dispersés depuis les incursions des Sarrasins ou usurpés par différents seigneurs. On présume qu'il est auteur d'une *Réponse* faite au nom de l'Église de Lyon aux trois lettres de Raban, d'Hincmar de Reims et de Pardule de Laon, du moins, les savants le croient auteur du livre *De tribus episcopis*. Le P. Longueval ne partage cependant pas cette opinion. La lettre dogmatique qu'il écrivit, dit-on, aux trois évêques se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV, ainsi que le traité par lequel il combat les quatre articles du concile de Quierzy-sur-Oise. On lui attribue communément un *Commentaire* sur les Épitres de saint Paul; mais nous croyons que cet ouvrage a plutôt pour auteur Remi d'Auxerre.

Gallia christiana, t. V. — *Histoire littér. de la France*, V. — *Hist. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. IV.

REMI *d'Auxerre*, grammairien et théologien français, né, croit-on, en Bourgogne, dans la première moitié du neuvième siècle, mort

vers 908. Tout le monde a lu l'histoire suivante, racontée par le religieux de Saint-Gall. Des marchands anglais débarquent sur la plage française, et mettent en vente leurs marchandises. En leur compagnie sont deux moines originaires de la verte Erin, deux Scots d'Irlande, qui, s'adressant à la foule, lui crient : « A nous ceux qui veulent acheter de la science! Nous en vendons. » Charlemagne, car l'événement se passait non-seulement sous son règne, mais sous ses yeux, mande ces moines, est étonné, charmé de les entendre, devient leur disciple, et fonde avec leur concours l'école du Palais. Puis de l'école du Palais sort l'école de Paris. Telle est la légende. Le premier historien qui, nous le croyons, ait nommé la ville de Paris en commentant la vieille chronique est Jean de Galles, dans son livre qui a pour titre : *Compendiloquium de vita illustrium philosophorum*. Qu'au treizième, au quatorzième siècle on ait facilement admis cette glorieuse mais fabuleuse origine de l'école de Paris, cela se comprend sans peine. Cette fable écartée, Remi s'offre à nous dans l'histoire comme le premier docteur qui ait enseigné publiquement à Paris. On connait quelques circonstances de sa vie. Ayant pris l'habit monastique à Saint-Germain-d'Auxerre, Remi eut pour maître, dans l'école de cette savante abbaye, Heiric, que l'on appelle saint Heiric, disciple d'Haimon. Heiric étant mort, sa chaire fut occupée par Remi. Plus tard, Remi fut appelé dans la ville de Reims, où il restaura les études et forma de nombreux disciples, entre autres Abbon de Fleuri. Enfin, nous le voyons quitter Reims, venir à Paris, et y fonder la première chaire qui nous soit connue. C'est là qu'il eut pour auditeur saint Odon, futur abbé de Cluni, un des plus savants hommes de son siècle. On croit que vers les dernières années de sa vie il quitta son école, et alla mourir dans une abbaye de Lorraine. Mais c'est une assertion fondée sur une preuve sans valeur. Quel fut l'enseignement de Remi? On le sait par conjecture. Il est en effet probable qu'il a mis toute sa science dans ses livres. Voici d'abord la nomenclature de ses livres théologiques : *Commentarius in Genesim*, publié par Bernard Pez, dans le tome IV de ses *Anecdota*, d'après deux manuscrits, l'un de Tegernsée, l'autre de Garsten. Ce Commentaire sur la Genèse est-il véritablement l'ouvrage de Remi? Cette attribution n'est pas incontestable. Le numéro 387 de la Bibliothèque de Troyes, manuscrit du dixième siècle, nous offre sous le nom de Remi une glose sur la Genèse qui diffère absolument, suivant le président Bouhier, de celle que Bernard Pez a donnée au public; — *Commentarius in Psalmos;* publié à Cologne, en 1536, in-fol., et dans les Bibliothèques des Pères de Lyon et de Cologne, ouvrage très-estimé dès le douzième siècle. Il est cité par Abélard; — *In Canticum canticorum :* commentaire souvent imprimé, sous le nom d'Haimon, maître d'Heiric; mais au tome VI de leur *Histoire littéraire* les Bénédictins démontrent qu'il est de Remi. Ils invoquent à ce propos le témoignage de Sixte de Sienne, qui est ici précis et concluant. A ce témoignage nous pourrions joindre celui de plusieurs manuscrits. La question paraît donc jugée. Cependant, au tome V de l'*Histoire littéraire* les Bénédictins, se conformant à une tradition trompeuse, avaient rangé cet ouvrage parmi ceux d'Haimon. Ce que nous avons fait après eux, t. XXIII, p. 121. A leur exemple, nous revenons sur notre dire, et nous corrigeons l'erreur que nous avons commise par excès de confiance en des bibliographes aussi scrupuleux; — *In duodecim Prophetas minores :* commentaire imprimé tour à tour sous les noms divers d'Haimon et de Remi. A l'égard de cet ouvrage comme à l'égard du précédent, les manuscrits anciens confirment le jugement des auteurs de l'*Histoire littéraire*, qui dans leur tome VI l'enlèvent à maître Haimon pour le restituer à maître Remi; — *In varia Evangelii loca;* manuscrit du Roi, numéro 2451. Voir les observations de l'*Histoire littéraire* sur les gloses inédites de Remi concernant saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; — *In Epistolas S. Pauli :* commentaire souvent imprimé, notamment dans la Bibliothèque des Pères, édition de Cologne, et faussement attribué par plusieurs éditeurs à saint Remi de Reims et à Haimon d'Halberstadt; — *In Apocalypsim :* imprimé sous le nom d'Haimon; — *Interpretationes Hebræorum nominum :* ouvrage inédit, dont nous pouvons désigner au moins trois exemplaires, dans les numéros 916 de Saint-Victor, 1425 du Supplém. lat. de la Bibliothèque impériale, et 195 de la bibliothèque de Troyes. Cette Interprétation se trouve dans les Œuvres du Vénérable Bède, t. III, p. 36; mais il faut la restituer à Remi, qui en est le véritable auteur; — *Sermones Remigii :* ouvrage sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux qui nous sont fournis par Jean de Tritenheim et l'*Histoire littéraire;* — *De celebratione missæ*, dans le tome XVI de la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon. Ce catalogue des œuvres théologiques de Remi est, comme on le voit, assez étendu. Sigebert, Jean de Tritenheim et Montfaucon lui attribuent encore d'autres opuscules; mais ces attributions paraissent ou trop vagues, ou trop conjecturales, pour être facilement admises.

Aucun des écrits de Remi n'est dépourvu d'intérêt. Cependant il est incontestable que ses livres appelés profanes par les auteurs de l'*Histoire littéraire* sont de nature à exciter davantage, de notre temps, l'attention des curieux. Ils doivent en effet exactement nous apprendre quelle était au dixième siècle dans la primitive école de Paris la somme de l'expérience ac-

quise dans les sept arts libéraux, le degré, pour ainsi parler, de l'érudition philosophique et littéraire.

Les écrits profanes de Remi sont moins considérables que ses écrits théologiques. Nous n'en pouvons désigner que deux. Le premier est un commentaire sur la grammaire de Donat : *Expositio Remigii in prima editione Donati, grammatici urbis Romæ*, ouvrage imprimé, suivant Fabricius, mais dont les exemplaires imprimés paraissent plus rares que les exemplaires manuscrits; parmi les manuscrits nous désignerons les numéros 712 du Roi, et 292 du Supplém. lat. à la Bibliothèque impériale. Il est peut-être utile de corriger, en passant, une erreur des bénédictins, qui mentionnent, sous le numéro 5304 du Roi, une autre copie de cette exposition. L'ancien num. 5304, aujourd'hui 8674, ne contient aucune glose sur Donat, ni celle de Remi ni quelque autre. Nous parlerons tout à l'heure de ce volume, mal décrit dans l'*Histoire littéraire*. Le second écrit de Remi sur les matières profanes est un commentaire sur le *Satyricon* de Martianus Capella, dans les volumes du Roi 8674, 8675, 8786, et 1110 de Saint-Germain-des-Prés. Le plus complet de ces exemplaires est celui qui porte le numéro 8786. Nous avons déjà cité quelques fragments du travail de Remi sur Martianus Capella (*De la Phil. scolast.*, t. I, p. 145 et suiv.). Ils ont été, ils devaient être avidement recueillis par les historiens de la philosophie : ils contiennent en effet d'utiles renseignements. Nous avons récemment retrouvé une autre glose de Jean Scot Érigène sur le *Satyricon*, et cette découverte nous a permis d'apprécier que Remi avait fait au docte Irlandais des emprunts considérables; cependant la glose de Remi est beaucoup plus étendue que celle de Jean Scot, et il ne faut pas conclure de la conformité de quelques parties à l'uniformité de l'ensemble : qu'on se tienne toutefois pour averti que toutes les interprétations des mots grecs, qui sont fort nombreux dans le *Satyricon*, sont de Jean Scot. Remi ne savait pas le grec.

Les auteurs de l'*Histoire littéraire* comptent, en outre, parmi les ouvrages profanes de Remi un traité sur la musique, découvert, disent-ils, par l'abbé Lebeuf dans le num. 5304 (aujourd'hui 8674) de notre ancien fonds du Roi. Mais cette désignation est erronée, puisqu'elle se rapporte à la glose de Remi sur le chapitre du *Satyricon* qui concerne en effet l'art musical. Il est vrai que cette glose est plus considérable dans le volume indiqué par l'abbé Lebeuf que dans les volumes côtés 8675 et 8786.

On parle enfin d'un commentaire de Remi sur Priscien. Mais nous n'en connaissons aucun manuscrit. B. Hauréau.

Hist. littér. de la France, t. IV, p. 99. — Sextus Sen., *Biblioth. sacra*. — Montfaucon, *Biblioth.* — Cas. Oudin, *Script. eccl.*, t. II. — B. Hauréau, *De la philos. scolast.*, t. I. p. 143-151. — *Revue de l'instruction publique*, 1859, n° 36, p. 549 du vol.

Remi (*Nicolas*), magistrat français, né en Lorraine, en 1554, mort à Nancy, en 1600. Il devint procureur général sous le duc Henri II, et s'est acquis une triste célébrité par les rigueurs qu'il déploya contre les malheureux accusés du crime de sorcellerie, dont il envoya dans un espace de seize ans plus de huit cents au supplice. Le zèle qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions lui valut le surnom de *Torquemada lorrain*, qu'il semble avoir justifié encore par la publication d'un livre intitulé : *Remigii Dæmonolatreia* (Lyon, 1595, in-4°). « Il serait difficile, dit Bexon, de trouver un monument tout à la fois plus horrible et plus honteux de cruauté et d'extravagance. C'est une tête perdue, frappée et remplie de visions monstrueuses et de tous les fantômes de la manie et de la peur; c'est un inquisiteur sanguinaire, qui raconte froidement les supplices qu'il a fait subir à des malheureux moins ensorcelés que lui. Tout ce que le plus sombre délire peut enfanter de songes impurs et affreux, tout ce que la vile scélératesse imagina jamais de noir et d'impuissant, trouve croyance dans ce dépôt de stupidité; une profusion d'érudition ridicule et dégoûtante, une continuelle profanation des paroles de l'Écriture y servent d'assortiment et d'appui. » Il a aussi publié : *Histoire de Lorraine depuis Nicolas jusqu'à René II, de* 1473 *à* 1508; Pont-à-Mousson, 1617, et Épinal, 1626. Ch. H—t.

Bexon, *Hommes illustres de Lorraine*. — Michel, *Biogr. Lorraine*.

Remi (*Joseph-Honoré*), littérateur français, né le 2 octobre 1738, à Remiremont, mort le 12 juillet 1782, à Paris. Atteint de la petite vérole à huit ans, il resta privé de la vue jusqu'à quatorze ans, et il employa ce temps, sans autre maître que lui-même, à apprendre la musique. Lorsque le rétablissement de ses yeux lui permit de s'appliquer à d'autres études, il le fit avec ardeur et embrassa l'état ecclésiastique; mais il n'y exerça aucune fonction, et se consacra entièrement aux travaux littéraires. Il fournit beaucoup d'articles au *Mercure*, et montra de la modération dans ses critiques. « L'homme en lui valait encore mieux que l'auteur », fait remarquer Chaudon; souvent il consacrait gratuitement ses veilles à la défense des opprimés. « La belle monnoie, disait-il, que le grand merci d'un malheureux! » Il était occupé au moment de sa mort de rédiger la partie de la jurisprudence pour l'*Encyclopédie méthodique*. On a de lui : *Cosmopolitisme, ou l'Anglais à Paris*; Paris, 1770, in-8°; — *Les Jours, pour servir de correctif et de supplément aux Nuits d'Young, par un mousquetaire noir*; Paris, 1770, in-8°; — *Le Code des Français*; Bruxelles (Paris), 1771, 2 vol. in-12 : c'est un recueil de toutes les pièces intéressantes relatives aux troubles des parlements; — *Éloge de Colbert par L. R.*; Paris, 1773, in-8°; — *Éloge de Michel de L'Hospital*; Paris, 1777, in-8° : cet éloge, cou-

ronné en 1777 par l'Académie française, est un des plus mauvais qui aient été présentés à un concours; il donna lieu à une censure de la Sorbonne. A la suite du discours de l'abbé Remi on trouve ceux de Talbert et de Montyon, qui ont sur le même sujet remporté les deux accessits; — *Hiéroglyphes d'Horapollon*, trad. du grec; Paris, 1779, in-12. L'abbé Remi a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

Desessarts, *Les Siècles littéraires.* — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

RÉMISMOND, roi des Suèves, mort en 468. Il fut élu en 457 par une partie des Suèves pour succéder à Frontan, tandis que les Galiciens obéissaient à Maldras, puis à Frumarius. Remismond attaqua ses compétiteurs, pilla la Galice, surprit Lugo, dont il massacra les habitants; enfin, Frumarius étant mort en 463 ou 464, il fut reconnu par tous les Suèves. Il épousa une fille de Théodoric II, roi des Visigoths. Cette princesse était arienne; elle engagea son mari dans l'hérésie, et la nation suivit l'exemple de son chef. Ce fut la cause de grands troubles religieux et de persécutions dans l'ouest et le sud de la péninsule hispanique. Remismond eut pour successeur Rechila II.

Idace, *Chronicon*. — Isidore de Séville, *Chronicon Gothorum, Suevorum*, etc. — Aschbach, *Gesch. der Westgothen.*

RÉMOND ou **RAEMOND** (*Florimond* DE), historien français, né vers 1540, à Agen, mort, en 1602, à Bordeaux. Il était d'une famille ancienne de l'Agénais, et fut envoyé à Bordeaux, puis à Paris, pour y étudier les lettres et la jurisprudence. Déjà façonné par un de ses régents aux opinions nouvelles, il y inclina bien davantage en suivant les cours de Ramus. Le supplice d'Anne du Bourg, auquel il assista, acheva de le gagner à la cause du calvinisme; il fréquenta les prêches et se montra assidu aux conférences de Théodore de Bèze. Il fut retiré, s'il faut l'en croire, *de la gueule de l'hérésie* par un miracle dont il fut témoin en 1566 à Laon : une prétendue possédée, nommée Nicole Aubry, avait longtemps résisté aux exorcismes, lorsqu'elle fut subitement guérie par l'application du sacrement de l'Eucharistie (1). Après avoir pris ses degrés en droit à Toulouse, Rémond revint dans son pays, et en 1572 il acheta une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Dans cette année même il tomba entre les mains d'un parti de soldats huguenots, qui lui arrachèrent une rançon de mille écus. Il ne manqua par la suite aucune occasion de se venger de ses anciens coreligionnaires; comme écrivain il les traita avec une passion pleine de violence et aussi de mauvais goût, et comme magistrat il se comporta à leur égard avec une extrême partialité. Ses adversaires ne lui ménagèrent pas non plus les injures et les calomnies. *Ræmundus judicat sine conscientia, libros scribit sine scientia, et ædificat sine pecunia*, c'était là un dicton qu'ils faisaient courir de son vivant. On alla même jusqu'à lui ôter la paternité de ses ouvrages, assez médiocres pourtant, et à les attribuer à un jésuite, le P. Richeome, qui n'y a jamais mis la main, ainsi que l'a démontré Joly. Rémond entretenait des relations avec Fronton du Duc, Théophile Raynaud, Juste Lipse et Pasquier, et l'on retrouve de lui quelques lettres dans les recueils épistolaires de ces érudits. Ses principaux ouvrages sont : *Erreur populaire de la papesse Jeanne*; Bordeaux, 1588, 1592, 1594, in-8°; Lyon, 1595, in-8°; Paris, 1599, in-4°, trad. en latin par Charles de Rémond, un de ses fils; Bordeaux, 1601, in-8°; — *L'Anti-Christ*, 2e édit., Lyon, 1597, in-4°; Paris, 1599; il y réfute l'opinion des théologiens protestants, qui traitaient le pape d'antéchrist; — *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*; Paris, 1605, 1610, in-4°; Rouen, 1629, 1648, in-4°; trad. en latin (Cologne, 1614, 2 vol. in-4°), en allemand et en hollandais; « il était l'homme du monde le moins propre à réussir dans cette entreprise, dit Bayle, vu la haine qu'il avait conçue contre le parti où il avait été élevé; mais quelque mauvaise que soit cette histoire, elle est devenue une fontaine publique pour quantité d'autres écrivains; on ne saurait dire combien de gens y ont puisé ». Claude Malingre a donné une continuation de cet ouvrage (Paris, 1624, 2 vol.).

De ses deux fils, l'un, *Charles*, obtint l'abbaye de la Frenade, et publia : une version latine de l'*Erreur de la papesse Jeanne* (1601), *Regrets funèbres sur la mort de Henri IV* (1610, in-8°), et le *Sacre et couronnement de Louis XIII* (1620, in-8°); l'autre, *François*, ajouta quelques chapitres à l'*Histoire de l'hérésie*, et a été regardé comme l'auteur d'un opuscule très-rare, intitulé l'*Anti-Papesse* (Paris, 1607, in-8°).

Bayle, *Dict. hist.* — Joly, *Remarques sur Bayle.* — Baillet, *Jugem. des savants.*

RÉMOND (*François*), poëte latin moderne, né en 1558, à Dijon, mort le 14 novembre 1631, à Mantoue. Il était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne. Au sortir de ses études, il fit un voyage en Italie, reçut à Padoue le diplôme de docteur en théologie, et entra en 1580, à Rome, dans la Compagnie de Jésus. En 1600, il fut chargé de la direction des études à l'académie de Parme, qui venait d'être réformée. Appelé en 1604 à Bordeaux, il y professa la théologie, et se rendit ensuite à Mantoue pour y enseigner la littérature sacrée. Pendant le siége de cette ville, il fut attaqué d'une maladie contagieuse en confessant les malades des hôpitaux, et en mourut. Le P. Rémond avait beaucoup de facilité pour la

(1) On a publié sur cette affaire une curieuse lettre du connétable de Montmorency à l'évêque de Laon. Il invita en termes sévères ce prélat à terminer une tragédie qui ne tendait qu'à sédition, et le menaçait d'employer l'autorité du roi s'il n'en finissait au plus vite. L'évêque obéit, et ne [illegible] plus l'accomplissement du miracle. (*Voy.* DEVISMES, *Hist. de la ville de Laon.*)

poésie latine; le P. Vavasseur et Colletet ont parlé de lui avec éloge. Il a publié : *Poemata;* Anvers, 1614, in-12; Rome, 1618, in-12 : ces deux recueils renferment différents ouvrages qui ont paru séparément, entre autres deux livres d'épigrammes et le poëme *L'Alexiade*, traduit par Colletet en vers français et inséré dans les *Sacrarum elegiarum deliciæ* (Paris, 1648, in-12); — *Panegyricæ orationes XXX;* Plaisance, 1626, in-4°; Lyon, 1627, in-12 : il y en a quinze sur saint Ignace de Loyola et quinze sur saint François-Xavier.

Sotwel, *Script. Soc. Jesu*, p. 258. — Colletet, *Discours de la poésie morale;* p. 34, 174 et 178. — Vavasseur, *Traité de l'epigramme*, p. 200. — Papillon, *Bibl. de Bourgogne*.

RÉMOND DE SAINT-MARD (*Toussaint*), littérateur français, né en 1682, à Paris, où il est mort, le 29 octobre 1757. Il était fils d'un fermier général, originaire de Troyes, et avait pour frère le savant mathématicien Montmort (*voy.* ce nom). Après avoir fait ses humanités et sa philosophie dans l'université de Paris, « il ne prit point, dit Goujet, d'autre parti que celui d'une entière liberté; et sans vouloir s'engager dans les charges ni dans le mariage, il se contenta de partager son temps entre la culture des belles-lettres et la fréquentation des sociétés de quelques personnes d'esprit ». Naturellement paresseux, il évitait tout ce qui sentait la contrainte, et ses écrits mêmes se ressentent de ce caractère; de plus ils sont remplis de lieux communs, et dans un style précieux et maniéré. On a de lui : *Nouveaux dialogues des dieux, ou Réflexions sur les passions;* Amsterdam, 1711, et Cologne, 1713, in-12; ils ont été publiés par J. Le Clerc; réimpr. sous le titre de l'*Éloge des plaisirs, œuvres posthumes de Lucien*, Rotterdam, 1714, in-12; — *La Sagesse, poëme;* 1712, in-12 : cette pièce, d'une centaine de vers, a été insérée dans quelques recueils sous le nom de La Fare; — *Lettres philosophiques et galantes de Mlle de..., suivies de son histoire;* La Haye, 1721, 1725, 1737, in-12 : l'auteur ne trouvait qu'un seul défaut à ces *Lettres* : « Elles ont trop d'éclat, disait-il; mais que voulez-vous? on n'est pas jeune impunément, et je l'étais quand je les composai; » — *Réflexions sur la poésie en général, suivies de trois lettres sur la décadence du goût en France;* La Haye, 1733, in-12 : c'est ce qu'il a fait de mieux; il attribue la décadence du goût à la folle envie de briller, au système de Law, aux écrits de Fontenelle et de La Motte; — *Réflexions sur l'Opéra;* La Haye, 1741, in-12. Les *Œuvres mêlées* de Rémond de Saint-Mard ont fait l'objet de deux éditions : La Haye, 1742, 3 vol. in-12, et Amsterdam, 1750, 5 vol. petit. in-12, fig.

Un parent de ce dernier, **RÉMOND DES COURS** (*Nicolas*), mort le 16 mars 1716, près Troyes, était fils d'un avocat de cette ville. Il passa sa vie dans la terre des Cours, où il reçut plusieurs savants lettrés, les PP. Bouhours et Tournemine, Fontenelle, Baluze, etc. Il est auteur de *La véritable Politique des hommes de qualité*, Paris, 1697, in-12; réimpr. sous le titre de *L'Honnête homme à la cour et dans le monde* (Lyon, 1816, in-18), par ordre de Louis XVIII; et d'une *Vie d'Abailard*, Rouen, 1695, in-12, avec les lettres d'Héloïse. P. L.

Goujet, dans le *Dict. hist.* de Moréri. édit. 1759. — Sabatier, *Les trois Siècles*.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (*Pierre*), littérateur français, né le 29 mai 1699, à Paris, où il est mort, le 9 octobre 1778. Il avait une instruction variée, du bon sens et du jugement; il ne se mêla point aux querelles des gens de lettres, et n'obtint d'autre faveur de la cour que la place de censeur royal. Il était membre de l'Académie de Berlin. Après avoir débuté au théâtre par une comédie intitulée *L'Amante difficile* (1716), écrite en société avec La Motte, il devint un des rédacteurs de *L'Europe savante* (1718), de *La Gazette de France* (1731) et du *Mercure*, qu'il dirigea même pendant quelque temps. Nous citerons encore de lui : *Mémoire sur le laminage du plomb;* Paris, 1731, 1746, in-12; — *Le Comédien*, Paris, 1747, 1749, in-8°; réimpr. en 1825, à la suite des *Mémoires* de Molé : l'auteur dut sa réputation à ce livre, écrit avec goût; — *Abrégé de l'Histoire de J.-A. de Thou*, trad. avec des *remarques;* Paris, 1759, 10 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*.

RÉMOND (*Jean*), historien allemand, né le 23 juillet 1769, à Hanau, mort le 10 janvier 1793, à Marbourg. Il était fils d'un passementier, et sa famille descendait de réfugiés protestants français. Dès l'âge de douze ans il renonça au commerce pour se consacrer à l'église. Sous la direction d'Arnoldi et de Michaélis, il fit de grands progrès dans l'étude des langues orientales en même temps qu'il s'appliquait à la théologie dans l'université de Gœttingue. En 1791 il obtint une chaire de philosophie et d'histoire ecclésiastique à Marbourg; mais l'excès de travail épuisa ses forces, et il mourut à la fleur de l'âge, sans avoir publié d'autre ouvrage qu'un *Essai d'une histoire de la propagation du judaïsme avant Cyrus* (Versuch einer Geschichte der Ausbreitung des Judenthums vor Cyrus); Leipzig, 1789, in-8°.

Meusel, *Lexikon*.

REMONDINI (*Baldassare-Maria*), antiquaire italien, né le 14 août 1698, à Bassano, mort le 5 octobre 1777, à Zante. Au sortir du séminaire de Padoue, il passa dans l'université de cette ville, et y reçut le diplôme de docteur en droit civil et ecclésiastique. S'étant rendu à Vicence pour se consacrer au sacerdoce (1719), il y donna au séminaire des leçons gratuites de rhétorique, puis il enseigna la théologie aux jeunes clercs de Bassano. Dans le but de se perfectionner dans la connaissance des langues

orientales, il s'établit à Rome, et fut pourvu en 1736 de l'évêché de Zante et de Céphalonie. Il gouverna son église avec beaucoup de sagesse, s'appliqua à déraciner les abus que l'ignorance et le relâchement avaient introduits, répara sa cathédrale, à moitié démolie par les tremblements de terre, et fonda un séminaire. On a de lui : *S. Marci monachi Sermones*; Rome, 1745, in-8°, avec une version latine et des notes ; — *De Zacinthi antiquitatibus et fortuna*; Venise, 1756, in-8° ; — *Discorso intorno alla origine, forma ed uso delle sagrestie*; Bassano, 1832, in-8°. Il avait ramassé beaucoup de matériaux pour écrire une *Histoire de Zante*, mais le temps lui fit défaut pour exécuter ce projet.

Un religieux somasque, REMONDINI (*Giovanni-Stefano*), d'une famille napolitaine, est connu par une bonne histoire du diocèse de Nole : *Della Nolana ecclesiastica istoria* (Naples, 1741-1757, 3 vol. in-fol.); le t. II contient une traduction en vers et en prose de toutes les œuvres de saint Paulin de Nole.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V.

REMORINO (*Jean-Pierre*) (1), général italien, né à Gênes, vers 1791, fusillé à Turin, le 22 mai 1849. Son père, directeur de la police à Livourne sous l'administration de la grande-duchesse Élisa Bonaparte, de Lucques, fut chargé par elle d'une mission importante auprès de Napoléon Ier. Le duc de Bassano, qu'il eut alors l'occasion de connaître, lui fit obtenir pour son fils une bourse au collége de La Flèche. Le jeune Remorino, après avoir terminé son éducation militaire, entra en 1807 comme sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie qui fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Russie. Il se distingua dans les grandes batailles de cette époque, devint capitaine en 1813, chef d'escadron en 1814, et pendant les Cent jours colonel et attaché à l'état-major de l'empereur. Licencié après Waterloo, Remorino se rendit en Italie, et prit une part active aux révolutions qui y éclatèrent en 1821. Quand elles eurent été étouffées, il rentra en France, et vécut quelques années dans la retraite. Les infortunes de la Pologne le firent de nouveau sortir de l'inaction. Vainement les Autrichiens voulurent l'empêcher de se rendre à Varsovie ; il traversa la Vistule à la nage pour prendre du service dans l'armée polonaise, et dès les premiers mois de 1831 il obtenait un commandement. La bravoure qu'il montra le 2 avril à l'affaire de Siennica le fit nommer sur le champ de bataille major général et peu après général de division. Avant la capitulation de Varsovie, le 8 septembre, Remorino, comprenant la nécessité d'approvisionner du plus grand nombre de munitions possible cette capitale, bloquée par l'armée russe, résolut de s'emparer des magasins que les Russes avaient établis derrière Kuluszyn. Il se porta en effet, à la tête de vingt-deux mille hommes, sur la rive droite de la Vistule, battit complétement les troupes du czar, et conduisit son butin à Varsovie. Lorsque cette ville eut capitulé, il ne voulut point rejoindre le gros de l'armée polonaise, mais il se détacha avec une division de plus de vingt mille hommes, et se trouva obligé de se réfugier dans la Gallicie autrichienne, où son corps déposa les armes. Remorino vint alors se fixer à Paris, qu'il habita jusqu'à ce que le contre-coup de la révolution de Février se fut fait sentir en Italie. Il alla mettre son épée au service du roi Charles-Albert, dont il partagea la bonne et la mauvaise fortune. Chargé du commandement d'une division à la bataille de Novare (23 mars 1849), il fut quelques jours après appelé au quartier général principal pour rendre compte de quelques-uns de ses mouvements qui avaient précédé les désastres de la guerre. Une enquête fut commencée sur sa conduite. Conduit le 3 avril dans la citadelle de Turin, il fut, un mois après, traduit devant un conseil de guerre présidé par le général baron Latour, comme accusé d'avoir sciemment omis de faire prendre à la cinquième division placée sous son commandement une forte position à la Cava, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, fait qui avait permis aux Autrichiens venant de Pavie de pénétrer en Piémont, et qui avait exposé l'armée et paralysé les opérations du général major. Condamné le 3 mai, sur les conclusions du capitaine rapporteur Battaglia, à la peine capitale, Remorino, d'après le code militaire sarde, aurait dû monter sur l'échafaud ; mais, par décret du 4 mai, Charles-Albert commua la peine en celle de la mort par les armes, sans dégradation préalable. Remorino, tirant un moyen principal de sa qualité de député, se pourvut en cassation, mais ce fut en vain. L'arrêt reçut son exécution le 22 mai, au Champ-de-Mars, à Turin. Le général garda son sang-froid jusqu'au dernier moment, et mourut en vrai soldat. Debout, il donna lui-même l'ordre de faire feu, mais auparavant il s'écria d'une voix forte : « Je proteste contre ma condamnation, je déclare devant Dieu que je meurs innocent. » Six balles le frappèrent aussitôt, et il tomba pour ne plus se relever.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des contemp.* — *Moniteur*, 1831 et 1849.

REMUSAT (*Jean-Pierre-Abel*), célèbre orientaliste, né à Paris, le 5 septembre 1788, mort du choléra, dans la même ville, le 4 juin 1832 (1).

(1) Et non RAMORINO, comme il a été nommé par beaucoup de publicistes.

(1) Son père, *Jean-Henri*, était originaire de Grasse, en Provence, et l'un des six chirurgiens ordinaires de la prévôté de l'hôtel du roi ; sa mère, *Jeanne-Françoise* ANDRÉ, tenait à la Franche-Comté. Le futur orientaliste avait pris dans sa jeunesse le surnom de *Mégaclès*, en rêvant une école philosophique et groupant autour de lui plusieurs de ses condisciples et amis, dont chacun s'affublait d'un nom grec. Avec l'un d'eux, *Philoclès* (*Abel Jeandet*, de Verdun), il entretint jusqu'à la fin de ses

Les troubles révolutionnaires au milieu desquels s'écoula sa jeunesse ne permirent pas au futur sinologue de recevoir l'instruction des collèges. Son père, s'aidant des conseils de quelques savants, se chargea lui-même de diriger ses études. Resté à dix-sept ans le seul soutien de sa mère et désireux de se conformer au vœu de son père mourant, Abel Remusat s'appliqua à l'étude de la médecine, avec une assiduité et une aptitude remarquables ; il obtint de brillants succès. Il ne se rendit peut-être pas compte tout d'abord de l'utilité qu'il retirerait pour sa gloire à venir de ces années consacrées à la médecine; il maudit peut-être parfois des travaux qui l'éloignaient de ses études linguistiques. Voici quelle circonstance fit naître en lui le goût qui devait bientôt se transformer en une vocation véritable. L'abbé de Tersan avait réuni à l'Abbaye-aux-Bois une précieuse collection d'antiquités et d'objets curieux, à laquelle était jointe une bibliothèque composée elle-même de livres rares relatifs aux diverses pièces du musée. Dans ce petit trésor d'amateur se trouvait un herbier chinois. Abel Remusat, admis à visiter la collection de l'abbé de Tersan, porta dès l'abord son attention sur ce dernier objet, et désira s'en rendre compte. Sollicité à la fois par ses goûts et par son amour-propre, car on l'avait mis au défi, il s'entoura de tous les ouvrages, en si petit nombre et si insuffisants, qui traitaient de sinologie. La tâche était rude, presque impossible dans les conditions où il l'avait entreprise; mais il persévéra, parce qu'il sentait qu'il avait désormais trouvé sa voie. Sans négliger la médecine, il trouva le temps d'apprendre les langues tartares, copiant tous les alphabets qu'il pouvait se procurer et se faisant en quelque sorte un vocabulaire à son usage particulier. Après cinq années de labeurs, il publia son *Essai sur la langue et la littérature chinoises* (Paris 1811, in-8°) ; il s'y occupait surtout de l'écriture chinoise, de la composition, de l'origine, de la forme, de la variété des caractères; il passait ensuite à l'art de les écrire, et de les lire; enfin, il traitait de l'influence que les accents exercent sur leur valeur phonétique. Vers la fin de 1811, il publia sur l'*Étude des langues étrangères chez les Chinois* (*Magasin encyclopédique*, octobre, 1811) un opuscule destiné à montrer que les peuples de cette contrée ont depuis plusieurs siècles des écoles où sont enseignées les langues étrangères, et où il mentionnait l'existence d'un dictionnaire polyglotte et de traductions chinoises d'ouvrages écrits en indien et en thibétain. Un si brillant début valut au jeune savant les encouragements et l'amitié de Silvestre de Sacy. En 1813 il passait à Paris sa thèse de docteur en médecine, intitulée : *Dissertatio de Glossosemeiotice, sive de signis morborum quæ e lingua sumuntur, præsertim apud Sinenses*. M. Landresse rapporte, dans sa notice sur Abel Remusat, qu'il entra pour lors dans le service des hôpitaux. Il cite à cette occasion ces quelques lignes de M. Percy : « Ce jeune docteur, l'honneur de notre école, qui a su allier l'étude des langues orientales à celle de la médecine, connaît assez cette science pour l'exercer utilement et avec succès. Il a fréquenté les grands hospices de Paris, et je l'ai plus d'une fois distingué dans nos cliniques, où il prescrivait et remplissait de temps en temps les fonctions de praticien. »

En 1808, la conscription avait épargné Abel Remusat, qui se trouvait avoir une double cause d'exonération en sa qualité de fils de veuve et comme affecté de strabisme. Ces raisons, suffisantes à cette époque, ne parurent plus telles en 1813. On appelait alors sous les drapeaux, en remontant de douze années en arrière, tous les jeunes gens qui avaient échappé à la conscription. Abel Remusat trouva dans la protection de Silvestre de Sacy un moyen de se soustraire à la loi. Mais il fallut que ce dernier intéressât à son jeune protégé l'Académie des inscriptions tout entière, qui obtint non pas l'exonération complète, mais une transaction équivalente. Abel Remusat fut nommé chirurgien aide major dans les hôpitaux provisoires créés pour recevoir les soldats blessés ou malades qui encombraient Paris. Chargé quelque temps après d'un service de fiévreux à l'hôpital Montaigu, il s'acquitta de ses devoirs avec abnégation, et non sans succès. Au milieu de tant de soins et de répugnances, il put faire paraître son *Uranographie mongole* et sa *Dissertation sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*. Il eut l'honneur de voir Guillaume de Humboldt et Silvestre de Sacy accepter ses opinions, relativement à la restitution qu'il faisait aux Indiens de certains points des connaissances astronomiques attribuées aux Mongols. Enfin le jour arriva où le jeune sinologue put trouver une position qui ne le détournât plus de ses études favorites. L'abbé Montesquiou, alors ministre de l'intérieur, créa une chaire de chinois au Collége de France : Abel Remusat y fut nommé professeur, le 9 novembre 1814. Il ouvrit son cours, en janvier 1815, par un discours remarquable, dont l'analyse, faite par Silvestre de Sacy lui-même, parut dans *Le Moniteur* du 1er février. Le 5 août 1815 il fut élu membre de l'Académie des inscriptions.

Depuis ce jour la vie d'Abel Remusat fut exclusivement consacrée à l'étude des langues de l'extrême Orient. « Ce n'était pas seulement, disait M. Walckenaër en présence des restes du savant dont il déplorait la perte, un de ces érudits, déjà si rares, qui par des travaux

jours une correspondance fort intéressante. Ainsi, dans un de ces moments d'existence difficiles, il écrivait (20 sept. 1812) à M. Abel Jeandet : « Mon cher Philoclès,.... j'enverrais de bon cœur la littérature à tous les diables si j'étais assez adroit pour raboter une planche ou assez vigoureux pour scier du bois. » (Documents communiqués par le docteur Abel Jeandet fils, de Verdun.)

consciencieux élaborent quelques portions restreintes, peu importantes, mais jusque-là négligées de nos sciences; c'était une de ces têtes fortes, sagaces, douées au plus haut degré des éminentes facultés de la mémoire et du jugement, dont la pensée se fortifiait à mesure qu'elle s'étendait, qui embrassait facilement et complétement toutes les connaissances, quelque multipliées qu'elles fussent, qui pourraient être utiles à ses desseins. Ceux qu'il s'était proposés étaient au nombre des plus importants pour les progrès de la civilisation et du commerce, etc... » C'est en effet dans cette heureuse application d'une érudition profonde à l'exploration de l'histoire, des mœurs, des sciences, des arts de la Chine et des peuples tartares qu'il faut chercher le véritable mérite, la gloire réelle d'Abel Remusat. Les ouvrages relatifs à la philologie chinoise forment cependant la partie la plus considérable de ses travaux. Nous avons déjà parlé de ses premiers essais. Nous ne ferons que mentionner un petit travail, publié en 1812 dans le journal du département de l'Isère : *Explication d'une inscription en chinois et en mantchou gravée sur une plaque de jade du cabinet des antiques de Grenoble*. Dès cette époque la langue chinoise était assez familière à Abel Remusat pour qu'il pût porter sur les traductions d'autrui un jugement éclairé; c'est ce qui arriva à l'occasion d'une *Version chinoise de l'Évangile de saint Marc* publiée par les missionnaires anglais du Bengale. Il fit paraître sur ce travail une notice critique, publiée dans *Le Moniteur* du 9 novembre 1812. Puis il donna ses *Considérations sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise*, mémoire qui fut inséré dans les *Mines de l'Orient* (t. III, avec une planche gravée), et le *Plan d'un dictionnaire chinois*, avec des notices de plusieurs dictionnaires chinois manuscrits et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour pour faciliter l'étude de la langue chinoise. La *Table des clefs chinoises*, bien plus simple que celle de Fourmont (1), parut peu après. Lorsque parut le dictionnaire de Basile de Glemona, publié par de Guignes fils, il fit la préface du supplément à cet important ouvrage. Cependant cette étude de la langue chinoise, où tout était encore à faire à cette époque, demandait plus que des travaux de lexicographie : le besoin d'une grammaire méthodique claire se faisait surtout sentir. Abel Remusat donna ses *Recherches sur les langues tartares, ou Mémoires, sur différents points de la grammaire et de la littérature des Mantchoux, des Mongols, des Ouigours et des Thibétains* (1820) : c'était en quelque sorte une préparation aux *Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-Wen ou style antique et du Kouan-hoa ou langue vulgaire* (1822). Ce vaste et important travail est le véritable monument de la gloire acquise par Abel Remusat. Tels sont à peu près tous ses travaux philologiques, si l'on y ajoute ses *Recherches sur l'origine et la formation de l'écriture chinoise*, dont il donna le premier mémoire, sous le titre : *Sur les signes figuratifs qui ont formé la base des caractères les plus anciens* (Mém. de l'Acad. des Insc. et belles-lettres, 1827). Si nous suivons Abel Remusat dans ses travaux sur les sciences des Chinois, nous serons obligés de faire à ce peuple bien des restitutions. Linné lui-même se trouvera avoir été précédé par les lettrés du Céleste Empire dans sa nomenclature pour la classification des êtres de la nature. Au lieu que le naturaliste au nom indiquant le genre de l'être qu'il veut préciser ajoute un qualificatif marquant l'espèce particulière, les Chinois, dans leur écriture figurative, annexent à l'objet principal diverses parties étrangères qui le déterminent, le circonscrivent et fixent le sens qu'on doit lui donner. Abel Remusat abonde en observations semblables, qui montrent le grand nombre de connaissances des Chinois et combien ils sont ingénieux dans tout ce qui se rattache à des subtilités de système. Cependant, à part son *Étude historique sur la médecine des Chinois*, il a négligé de traiter ce sujet. Sans doute il fut rebuté par les prescriptions absurdes, les recettes empiriques qui composent en Chine le corps de la science médicale. Il avait eu néanmoins l'idée de faire un *Tableau complet des connaissances des Chinois en histoire naturelle*. Cet ouvrage immense ne put être achevé; la partie relative aux végétaux est seule assez avancée. On ne peut regarder comme une recherche d'histoire naturelle le travail d'Abel Remusat sur la pierre *Iu*, travail dans lequel il traite d'une foule de questions d'histoire et de rites religieux sous le prétexte de déterminer la nature et de donner le nom scientifique de cette pierre. C'est de l'érudition pure.

L'étude des documents chinois, imprimés ou manuscrits, permit au savant sinologue d'indiquer à Cordier, d'après l'*Encyclopédie japonaise*, l'endroit où le sel ammoniaque est recueilli par les Calmouks, et de lui révéler l'existence de deux volcans en ignition, situés dans l'Asie centrale, à quatre cents lieues de la mer, renseignement dont Humboldt, parcourant la Tartarie chinoise, s'est plu à reconnaître l'exactitude. L'*Encyclopédie japonaise* est l'ouvrage le plus important à faire connaître l'état des sciences et des arts et métiers en Chine : sa civilisation entière s'y trouve. Abel Remusat donna bientôt une traduction des *titres des chapitres*, avec celle d'un article tout entier relatif au *tapir*, que l'imagination des Chinois a transformé en une sorte d'animal fabuleux. Abel Remusat s'est peu occupé de la Chine au point de vue géographique. Nous avons

(1) Dans les *Meditationes sinicæ*.

de lui cependant une *Notice sur la Chine et ses habitants*, où il traite du commerce de ce pays, de son étendue, des voies de communication qui le parcourent, de son administration, des mœurs, etc. Sa traduction d'une *Description du royaume de Camboge, dans la presqu'île orientale de l'Inde, écrite par un officier chinois vers la fin du treizième siècle*, a une véritable importance géographique, surtout si l'on remarque cette coïncidence que Marco Polo revint en Europe vers 1295. Mais ce qui peut être considéré comme un tour de force d'érudition et de sagacité, c'est d'avoir déterminé du fond de son cabinet l'existence, douteuse pour les navigateurs, d'un groupe d'îles dans la mer du Japon.

En histoire, A. Remusat s'est surtout occupé des nations tartares, et il a su tirer profit des relations de la Chine avec elles pour résoudre bien des problèmes historiques. C'est ainsi qu'au lieu de faire descendre du Nord les barbares qui se ruèrent sur l'Empire romain, il montra leur origine orientale et leurs différentes stations dans les contrées de l'Asie. Les auteurs chinois lui firent voir échelonnés sur divers points de l'Asie centrale et septentrionale des Gètes, des Alains, des Huns; ces derniers, désignés par le nom de *Hieungnou*, seraient d'après lui la tige de la race turque. Ces recherches sur les peuples situés sur les frontières du Céleste Empire lui permirent de fixer aux diverses époques les limites de la Chine, surtout du côté de l'Europe. C'est ce qui fait l'objet de son mémoire *Sur l'extension de l'empire chinois en occident depuis le premier siècle avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours*. Sa traduction des lettres du fils de Gengis-Khan à Philippe le Bel est un fort curieux document, publié en 1817, sous ce titre : *Relations politiques des rois de France avec les empereurs mongols*. Les religions de la Chine ont également fait l'objet de plusieurs mémoires de notre auteur. Il s'est peu occupé de Confucius et de sa doctrine. Il a traduit cependant l'un des quatre livres moraux, sous ce titre : *L'invariable milieu*. Le premier il a fait connaître en partie la vie et les opinions du philosophe Lao-Tseu, chef de la secte des tao-tsé, l'une des trois religions de l'empire. Il résulte de ses travaux sur ce philosophe que son système a beaucoup de rapports avec les idées platoniques ou pythagoriciennes dans le sens de l'école d'Alexandrie. Abel Remusat prétend que Lao-Tseu voyagea en Occident, où il puisa ses idées philosophiques; il nous paraît plus logique de penser que ce furent ces idées elles-mêmes qui se propagèrent jusqu'en Chine, et qu'elles trouvèrent en lui un partisan. — Le véritable objet des recherches d'Abel Rémusat sur les religions de la Chine, c'est le bouddhisme. Trois mémoires de lui parurent sur ce sujet, dans le *Journal des savants* de 1831. Bientôt il publia sa traduction du *Livre des récompenses et des peines*, sorte de code moral populaire. Ses travaux sur l'histoire du bouddhisme sont nombreux. La découverte qu'il fit dans l'*Encyclopédie japonaise* d'une liste des trente-trois premiers patriarches bouddhistes, avec la date de la naissance et de la mort du plus grand nombre d'entre eux rapportée à la chronologie chinoise, lui permit de fixer, du moins approximativement, l'époque de la mort de Bouddha, qui aurait eu lieu neuf cent cinquante ans avant Jésus-Christ. L'un des foyers du bouddhisme fut Kothan, qui devint aussi un grand centre de civilisation. Abel Remusat a traduit l'histoire de cette ville. C'est à cette époque que fut composé le dictionnaire pentaglotte, appelé par l'auteur la *Somme* du bouddhisme. La traduction de ce recueil, entreprise par Abel Remusat et E. Burnouf, n'eut qu'un commencement d'exécution. Le premier de ces savants avait également le projet de traduire les voyages des religieux de la Chine allant en pèlerinage visiter les lieux consacrés par les légendes bouddhiques. La mort le surprit la plume à la main pour ainsi dire. Nous ne pouvons mieux clore cette notice qu'en rapportant l'appréciation de M. Walkenaër sur Abel Remusat : « Initié dans plusieurs des langues les plus difficiles de l'Asie, dans presque toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe, il n'attachait que peu d'importance à ce genre de connaissance, et ne l'estimait que par le parti qu'on pouvait en tirer. C'était pour lui un moyen et non un but. L'étude comparée des différents dialectes du globe était à ses yeux celle des facultés intellectuelles de l'homme. La théorie des grammaires le conduisait à la théorie des arts et des sciences chez tous les peuples. Le monde savant sait de combien de manières il a justifié ces principes, que de nombreuses applications il en a faites. Dans une foule d'écrits ou de traités, de dissertations, d'analyses critiques, de traductions, publiés en corps d'ouvrage ou insérés dans la collection de nos mémoires ou dans les collections étrangères, imprimés en France, en Angleterre, en Allemagne, il a, relativement aux nations qu'il s'était proposé de faire connaître, tout embrassé. Croyances religieuses, systèmes philosophiques, histoire naturelle, géographie, révolutions et origines des peuples, affinité des langues, biographie, littérature, mœurs, habitudes, coutumes, il a traité de tout avec une égale supériorité, toujours avec clarté, souvent avec profondeur, quelquefois avec finesse, et même avec une gaieté malicieuse. Car, vous le saurez, messieurs, cet homme érudit, qui s'était plongé dans ce que la littérature asiatique offre de plus ardu, était aussi un homme de goût, un homme d'esprit, familiarisé avec les chefs-d'œuvre des littératures européennes, et nullement étranger à leurs grâces légères. Il écrivait avec pureté, avec élégance. C'était aussi un homme doux, éminemment sociable, du commerce le plus sûr, qui joignait à l'art de converser agréablement la plus infatigable obligeance et la politesse la plus

aimable. » Nous n'ajouterons rien à ce portrait, si ce n'est quelques détails biographiques relatifs aux diverses fonctions, aux titres honorifiques d'Abel Remusat. Nommé l'un des rédacteurs du *Journal des Savants* à la mort de Visconti, en mars 1818, il enrichit ce recueil de plusieurs mémoires. En 1822 il fonda la Société asiatique de Paris, et jusqu'à sa mort il continua d'en être le secrétaire. La Société asiatique de Londres, celle de Calcutta le reçurent dans leur sein dans le courant de 1823. Il était depuis 1824 administrateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque royale, place devenue vacante par la mort de Langlès. Il était membre du conseil de perfectionnement de l'Institution des sourds-muets, de la commission chargée de surveiller l'impression des manuscrits chinois, de la commission littéraire établie en 1828 pour examiner les demandes des gens de lettres. Il était en outre correspondant de l'Institut des Pays-Bas, de la Société asiatique de Batavia, des Académies de Berlin, Turin, Saint-Pétersbourg, Grenoble et Besançon. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1823. Il avait épousé, en 1830, la fille du général Lecamus, dont il n'eut pas d'enfants.

Outre les ouvrages cités d'Abel Remusat, on a de lui : *Programme du cours de langue et de littérature chinoises et de tartare mantchou ;* Paris, 1815, in-8° ; — *Mémoire sur les livres chinois de la Bibliothèque du roi, et sur le plan du nouveau catalogue* (*Annales encyclopédiques*, 1817) ; — *Lettre sur l'état et les progrès de la littérature chinoise en Europe ;* Paris, 1822, in-8° ; — *Aperçu d'un mémoire intitulé : Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque ;* Paris, 1824, in-4° ; — *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Langlès ;* Paris, 1824, in-8° ; — *Mémoire sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale ;* Paris, 1825, in-4° ; — *Mélanges asiatiques, ou choix de morceaux critiques et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales ;* Paris, 1825, 2 vol. in-8° ; — *Nouveaux mélanges ;* Paris, 1828, 2 vol. ; — *Fan, Sifan, Man, Meng, Han-tsi yao, ou recueil nécessaire des mots sanscrits, tongutains, mantchoux, mongols et chinois*, publié dans les *Mines de l'Orient ;* — *Recherches sur la position de la ville de Kara-Koroum*, lues à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avec des *Notes sur l'étendue des ouvrages religieux de la secte de Bouddha* et des *Remarques sur l'extension de l'empire chinois ;* — *Iu-kiao-li, ou Les deux cousines*, roman ; Paris, 1826, 4 vol. in-12 ; — *Observations sur l'histoire des Mongols orientaux ;* Paris, 1832, in-8°. Ses *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales* (Paris, 1843, in-8°) ont été publiés par M. Lajard. Henri THIERS.

On a sur Abel Remusat une *Notice* de Landresse, publiée dans le *Journal asiatique*. — *Éloge d'Abel Remusat*, par Silvestre de Sacy. — Ampère, dans la *Revue des deux mondes*, 1er nov. 1832, 1er et 15 nov. 1833. — Catalogue des livres impr. et manusc. de la Bibl. de feu J.-G.-Abel Jeandet, 1833.

REMUSAT (*Pierre-François* DE), administrateur français, né le 4 octobre 1755, à Marseille, où il est mort, le 7 février 1803. Administrateur des hospices de cette ville, il fut obligé en 1792 de se réfugier à Smyrne, et ne revint en France que trois ans après. Nommé en 1797 député au Conseil des anciens, il y siégea jusqu'au 18 fructidor (4 septembre 1797). Bien qu'il n'eût pas été compris parmi les proscrits de cette journée, il n'en fut pas moins arrêté, le 10 octobre suivant, et emprisonné au Temple. Il y passa vingt-deux mois, et y contracta une maladie du foie, qui insensiblement le conduisit au tombeau. On a publié de lui *Poésies diverses*, suivies du *Comte de Sanfrein, ou l'Homme pervers*, comédie en trois actes et en vers, et d'un *Mémoire sur sa détention à la prison du Temple* (Paris, 1817, in-8°).

Biogr. univ. et port. des contemp.

REMUSAT (*Auguste-Laurent*, comte DE), frère du précédent, né le 28 avril 1762, en Provence, mort le 15 mai 1823, à Paris. A l'époque de la révolution il était avocat général à la cour des comptes d'Aix. Bien qu'il eût été un des serviteurs de l'ancien régime, il ne fut point inquiété dans sa retraite, et atteignit heureusement l'époque du consulat. Grâce au crédit de sa belle-mère, Mme de Vergennes, il fut nommé en 1802 préfet du palais ; puis on le vit successivement premier chambellan de Napoléon (10 juillet 1804), surintendant des théâtres impériaux (1er novembre 1807), chevalier de la Légion d'honneur, président du collége électoral de la Haute-Saône. Déchu de ses emplois en 1814, il se tint prudemment à l'écart pendant les Cent jours, et alla occuper au mois de juillet 1815 la préfecture de la Haute-Garonne ; la même année il traitait dans une circulaire Napoléon « d'usurpateur, qui avait bouleversé la France et ravagé l'Europe ». Appelé en 1817 à administrer le département du Nord, il fut destitué en 1821, sous le ministère Villèle.

REMUSAT (*Claire-Élisabeth-Jeanne*) GRAVIER DE VERGENNES, comtesse DE), femme du précédent, née le 5 janvier 1780, à Paris, où elle est morte, le 16 décembre 1821. Elle était petite-nièce du ministre de Louis XVI. Son père, maître des requêtes, puis intendant à Auch, fit partie en 1789 de l'administration de la commune de Paris, et périt en 1794, sur l'échafaud. Sa mère, Mlle de Bastard, était une femme de mérite, d'un esprit piquant et sensé, et qui éleva ses filles sévèrement, en vue de la société nouvelle qui les attendait. Les belles années de la jeune *Clary* s'écoulèrent à Sannois, dans la compagnie de Mme d'Houdetot, dont la maison avoisinait la sienne, et des débris de la bonne société. A seize ans elle épousa M. de Remusat (1796), qui devint pour elle un guide instruit et un ami sûr, et « continua, dit M. Sainte-Beuve, sa vie de retraite, de bonheur caché et de culture intérieure ». Mme de Remusat avait des traits réguliers, la physionomie sérieuse, de très-beaux yeux noirs ; « le reste, sans frapper d'abord, gagnait plutôt à être remarqué,

et toute la personne paraissait mieux à mesure qu'on la regardait davantage. » Mme de Vergennes, sa mère, avait eu des relations avec Mme de Beauharnais; elle les continua sous la république avec Mme Bonaparte, et lorsque le gouvernement consulaire se fut tout à fait affermi, elle retrouva en elle une amie pleine de bienveillance. Par cet intermédiaire Mme de Remusat devint dame du palais de Joséphine (1802), et ne la quitta plus. Aux heures de liberté que lui laissait son service, elle aimait à rester chez elle; on y causait beaucoup, et son salon fut un des plus recherchés du temps de l'empire. De bonne heure elle avait manifesté du goût pour les lettres et écrit avec agrément de petites compositions, des nouvelles, des essais de traduction des odes d'Horace. Pendant longtemps elle n'oublia pas de confier chaque soir ses souvenirs au papier. La plupart de ses lettres ont été conservées, et pourraient se recueillir. Elle a laissé aussi des romans en manuscrit. Un seul ouvrage d'elle, *Essai sur l'Éducation des femmes* (Paris, 1824, 1825, in-8°, et 1842, in-12), a été publié par son fils. Comme Mme Necker de Saussure, elle s'y montre « préoccupée vivement de l'avenir de son sexe dans cette prochaine société qui est en train de s'asseoir sur des bases encore vacillantes ». Tout le but du livre est « dans l'accord de la morale, du sérieux et de la grâce ». On connait encore de Mme de Remusat une nouvelle insérée dans le t. III du *Lycée français* et signée des initiales C.-E.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des contemp.* — Sainte-Beuve, *Portraits de femmes.*

* REMUSAT (*Charles*, comte DE), philosophe et homme d'État français, fils des précédents, né à Paris, le 14 mars 1797. Élevé d'abord sous le toit paternel, il fut initié par sa mère à la réflexion, et entendit de bonne heure parler de littérature « à une époque où, comme il le dit, on avait de l'esprit, mais où on ne pensait pas ». Il termina brillamment ses études au lycée Napoléon, sous la direction de M. J.-V. Leclerc. Le petit poëme de *Lysis*, dédié à Mme de Remusat, et dont le doyen de la Sorbonne se donna comme l'éditeur, est un souvenir de cette éducation. Tout en étudiant les classiques, le jeune Remusat composa des vers, et surtout des chansons, restées inédites. Une autre passion, plus sérieuse, s'empara de lui à cette époque, celle de la philosophie. Il embrassa le système de Condillac, alors régnant. Il lui est resté des principes du dix-huitième siècle l'amour de la libre pensée et la confiance dans la raison. Il entra dans le monde à dix-sept ans, l'année même de la restauration. Elle lui fit comprendre la révolution, et le rendit libéral; il lui sut gré de lui avoir « donné les idées qu'il devait employer contre elle ». Vivant dans le monde aimable, poli, superficiel des conservateurs, il en prit le ton, l'aisance. MM. Molé et Pasquier, amis de sa mère, lui enseignèrent la prudence politique, et le prémunirent contre le danger des abstractions; il reçut de M. de Barante les traditions de Mme de Staël et la première impulsion littéraire. En faisant son droit (1817-1819), il écrivait beaucoup, mais pour lui seul. Il composa un roman, *Sidney*, qu'il a traité plus tard de vraie déclamation. La lecture du livre de Mme de Staël sur la révolution lui causa un véritable enthousiasme. Les idées qu'il lui suggéra furent publiées dans les *Archives philosophiques* (tome V, 1818). Cet article, que Royer-Collard *relut*, donna entrée au jeune écrivain dans le groupe doctrinaire.

M. de Remusat se lia surtout avec M. Guizot, dont il avoue « qu'aucun esprit n'a plus agi sur le sien ». Dans le même temps, il devint un des premiers disciples de l'éclectisme. Il débuta du côté de la politique en 1818, sous l'influence de M. Guizot, directeur général de l'intérieur. Pendant deux ans (1818-1819), il soutint de sa plume le ministère Decazes. Parmi ses écrits d'alors il faut indiquer les brochures *Sur la responsabilité des ministres*, *Sur la liberté de la presse*, *Sur la Procédure par jurés en matière criminelle* (1820), la première à laquelle il ait mis son nom, et *Sur les Amendements à la loi des élections* (1820). Il publia dans *Le Lycée* trois articles, sur *Jacopo Ortis*, la révolution du théâtre, et les œuvres de Mme de Staël. Il traduisit avec M. de Guizard le *Théâtre de Gœthe*, dans la *Collection des théâtres étrangers*, et pour le *Cicéron* de M. Leclerc le *De Legibus*, qu'il fit précéder d'une remarquable préface. La mort de sa mère, la destitution de son père (1821) le rendirent à la liberté, et le jetèrent dans l'opposition militante. Sans quitter les doctrinaires, il inclinait vers la gauche. Les *Tablettes* ayant été fondées en 1823, il y écrivit, avec Thiers et Jouffroy, au rang des *volontaires*. Aux élections de 1824, il prit part aux efforts du comité directeur libéral, mais son parti fut vaincu. Dans la trêve de 1824 à 1828, il se remit à la philosophie, entreprit une réfutation de l'*Essai sur l'indifférence* de La Mennais, termina un *Essai sur la nature du pouvoir*, et essaya de traduire Kant. *Le Globe* ayant été fondé en 1824, il lui fournit une large collaboration littéraire, et quand ce journal se fit politique et quotidien, cette collaboration devint plus active encore. Il signa la protestation des journalistes contre les ordonnances du ministère Polignac. Le numéro du *Globe* du mardi 27 juillet 1830, qui publiait la protestation commençant par ces mots : *Le crime est consommé*, est tout entier de lui. Un article du vendredi 30, où il offrait, sous le nom du duc d'Orléans, la solution qui devait être acceptée comme le plus sûr rempart contre l'anarchie républicaine, fut son dernier acte de journaliste.

Après 1830, M. de Remusat entra à la chambre comme député de la Haute-Garonne, et se rangea parmi les conservateurs; il y représenta jusqu'en 1848 l'arrondissement de Muret. Il ap-

puis le ministère de Casimir Périer, combattit les associations (1834), et vota les lois de septembre. Pendant le ministère de Casimir Périer, il participait, sans caractère officiel, aux travaux de son cabinet. Lors de la formation du ministère Molé, il fut nommé sous-secrétaire d'État à l'intérieur (septembre 1836), et quitta ce poste en avril 1837, quand le cabinet fut modifié. M. Thiers, devenu président du conseil, lui confia le portefeuille de l'intérieur (1[er] mars 1840); il le remit le 29 octobre suivant. Rejeté dans l'opposition modérée pendant le ministère Guizot, il fit en faveur de l'incompatibilité parlementaire des discours dont on vante l'esprit caustique et la clarté d'exposition. Il consacra ce long repos à la publication d'ouvrages composés auparavant. Tels sont ses *Essais de philosophie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8°), qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences morales, en remplacement de Jouffroy. Il y établit par une rigoureuse méthode l'existence de la philosophie; critique les systèmes de Descartes, Reid et Kant et de leurs continuateurs, et réfute le sensualisme du dix-huitième siècle. Dans l'introduction il s'éleva contre le sensualisme pratique de nos jours. Cette introduction, les *Essais* 1, 8 et 9 sont des morceaux achevés. *Abélard* (1845, 2 vol. in-8°) contient une admirable vie de ce philosophe et un exposé définitif de ses doctrines. L'auteur, qui eut toujours un goût vif pour les drames, en avait écrit plusieurs dès 1824, applaudis dans les salons, mais restés inédits, tels que *Les Croisés, ou le Fief*, *L'Habitation de Saint-Domingue, ou l'Insurrection*, une *Saint-Barthélemy* (1826); il avait fait aussi un drame d'Abélard : l'introduction qu'il voulut y joindre devint un ouvrage distinct et considérable, et il lui sacrifia l'œuvre d'imagination. Le rapport lu à l'Académie des sciences morales *Sur la philosophie allemande* (1845, in-8°) marque le moment où l'auteur a pris rang définitivement parmi les maîtres de la science. Son ouvrage *Passé et présent*, *mélanges* (2 vol. in-12), parut en 1847. L'Académie française venait de lui ouvrir ses portes; il y remplaçait Royer-Collard. Dans son discours de réception (7 janvier 1847), remarquable par l'élévation et la grâce, il caractérise très-bien les qualités de son prédécesseur, excepté peut-être son éloquence parlementaire, juge avec impartialité les époques successives de l'histoire contemporaine, même la restauration, et finit en recommandant l'alliance si nécessaire de la philosophie et de la politique.

Au moment de la révolution de 1848, M. de Remusat fut nommé ministre par le roi dans la nuit du 23 au 24 février; cette nomination resta sans effet, et ne fut pas même au *Moniteur*. Envoyé à l'Assemblée constituante par la Haute-Garonne, il y fit partie du comité de constitution et fut élu vice-président du comité de la guerre. Réélu à l'Assemblée législative, il prit place dans les rangs de la droite modérée, et contribua par son influence ou ses discours à toutes les mesures qui rétablirent l'ordre, tout en respectant la constitution. Au 2 décembre, il fut exilé de France, mais il obtint bientôt l'autorisation d'y rentrer. Depuis lors M. de Remusat est resté en dehors de la politique. Il a fait en 1857 un voyage en Italie, dont il a retracé les souvenirs dans la *Revue des deux mondes* (15 octobre 1857, 15 juillet et 15 septembre 1861). Sa vie de *Saint Anselme de Cantorbéry* a paru en 1852. En 1858 il a publié : *Bacon, sa vie, son temps* (in-12), et des travaux variés, dont la *Revue des deux mondes* est l'habituel dépositaire depuis plus de vingt ans.

M. de Remusat, veuf d'une nièce de Casimir Périer, épousa en secondes noces M[lle] de Lasteyrie; il en a eu deux fils; le second, *Paul*, a rédigé le bulletin scientifique de la *Revue des deux mondes* depuis 1854. Il est mort d'une chute de cheval, à Paris, en 1861. Ses *Essais* ont été réunis en un volume (1857). G. R.

Sainte-Beuve, *Derniers portraits*, 1854.

⁑ **REMY** (*Jules*), voyageur et naturaliste français, né le 2 septembre 1826, aux environs de Châlons-sur-Marne. Après avoir occupé, de 1848 à 1850, la chaire de professeur suppléant d'histoire naturelle au collége Rollin, il partit en 1851 pour un long voyage d'outre-mer, et visita successivement les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, l'Archipel Pomotu et Taïti. Il consacra trois années à l'exploration des îles Sandwich, dont il s'est fait plus tard l'historien, et recueillit de nombreux matériaux destinés à éclairer ses études non-seulement sur la botanique, mais encore sur l'histoire, l'ethnographie et la linguistique. Un cruel incident faillit alors l'arrêter dans ses investigations scientifiques. Durant une de ses excursions, un indigène fanatique lui administra à diverses reprises du poison. La vigueur de sa constitution lui permit heureusement de résister à ces odieuses tentatives, et il acquit même alors une réelle influence politique sur les destinées du pays. Le roi Kamehameha III l'avait pris en amitié; mais il fit de vaines tentatives pour l'attacher à son gouvernement. De l'Océanie M. Remy se dirigea sur la Californie, et la parcourut en compagnie d'un Anglais, M. Brenchley, dont il avait fait la connaissance à Hawaii. Après avoir couru des périls dont leur énergie seule devait les faire triompher, ils parvinrent à la région du lac Salé, où les Mormons s'étaient établis. Après un séjour de trois mois à Great-Salt-Lake-City, M. Remy retourna à San-Francisco. Il passa ensuite au Mexique et à la Nouvelle-Grenade, et de là gagna le plateau des Andes de l'Équateur jusqu'aux environs de Quito. Il fit l'ascension du Pichincha et du Chimborazo; il visita de nouveau le Pérou, la Bolivie et le Chili, et s'embarqua à Panama pour les États-Unis, qu'il parcourut dans tous les sens. De retour en France, M. Remy a complété ses nombreuses observations par

l'exploration patiente des bibliothèques, et il y a peu d'hommes en Europe qui aient su réunir plus de documents que lui sur les deux Amériques et sur l'Océanie; il se propose de compléter aujourd'hui ses investigations par l'exploration des Indes orientales, du Thibet, de la Chine et du Japon, voyage qu'il terminera par une nouvelle visite à l'Archipel hawaïen.

L'ouvrage principal qui a fait connaître M. Jules Remy, et qui lui a acquis une juste réputation, est intitulé : *Voyage au pays des Mormons;* Paris, 1860, 2 vol. in-8°, fig. et cartes; traduit en anglais en 1861, par M. Julius Brenchley. On a encore de lui : *Ka Moolelo Hawaii. Histoire de l'Archipel havaiien* (îles Sandwich), *texte et traduction, précédée d'une introduction sur l'état physique, moral et politique du pays;* Paris, 1862, in-8°; — *Analecta boliviana, seu genera et species plantarum in Bolivia crescentium;* Paris, 1846-47, 2 liv. in-8°, avec une pl.; — *Monografia de las compuestas de Chile;* 1849, in-8° et atl. in-4°; — *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises;* Paris, 1849, in-8°; — *Ascension du Pichincha;* Châlons-sur-Marne, 1858, in-8°; — *Récits d'un vieux sauvage pour servir à l'histoire ancienne de Hawaii;* Châlons-sur-Marne, 1859, in-8°. On a fait paraître séparément à Londres : *On the religious movement in the United-States;* 1861, in-8°.

F. DENIS.

Documents particuliers.

* RENAN (*Ernest*), philologue et critique français, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823. Il fit ses premières études à Tréguier, dans un collége tenu par des prêtres. Destiné à l'état ecclésiastique, comme beaucoup d'enfants de la pieuse et grave Bretagne, il entra à l'âge de seize ans dans le petit séminaire que dirigeait à Paris l'abbé Dupanloup. Au bout de trois ans il alla compléter son instruction religieuse chez les Sulpiciens, d'abord à Issy pendant deux ans pour y faire sa philosophie, puis à Saint-Sulpice. Il avait déjà suivi, avec un rare succès, presque tout le cours de l'enseignement des séminaires, y compris l'étude approfondie de l'hébreu, lorsqu'il s'aperçut que les croyances chrétiennes s'étaient peu à peu modifiées en lui au point de devenir des objets de doute et d'investigation critique; dès lors il résolut de quitter Saint-Sulpice. A la fin des vacances de 1845, il annonça sa détermination à ses maîtres, qui essayèrent de le retenir et l'envoyèrent passer quelques jours au collége Stanislas auprès de l'abbé Gratry. Mais M. Renan était décidé à se dégager tout à fait. Il entra comme répétiteur dans une pension du quartier Saint-Jacques, et se prépara au professorat universitaire; il se fit recevoir agrégé de philosophie en 1847; mais l'enseignement officiel convenant mal à son indépendance d'esprit, il préféra la carrière de l'érudition libre. Son mémoire *Sur les langues sémitiques*, qui obtint le prix Volney en 1847, un autre mémoire couronné l'année suivante *Sur l'étude du grec dans l'Occident au moyen âge* attestèrent la variété et la précision de ses connaissances. Il poussait ses études dans des directions diverses, théologie, philosophie, philologie, histoire, mais de manière à les faire toutes converger vers la haute critique religieuse, lorsque les événements de février 1848 produisirent dans les esprits une agitation qui parut d'abord tourner au profit de l'émancipation de la pensée. Excité par ce mouvement confus qui promettait de ne pas rester stérile, M. Renan publia dans un recueil périodique, *La Liberté de penser*, quelques articles d'une critique agressive au sujet du christianisme. Ces premiers écrits, qui s'inspirent de la philosophie allemande la plus hardie, ont toute la crudité de la jeunesse; les croyances les plus respectables, les plus intimement liées à l'existence morale des sociétés modernes, y sont abordées sans ménagement et durement froissées. Cette période de polémique excessive dura peu. Le cours du temps, l'apaisement des esprits, les progrès de ses propres études ramenèrent M. Renan à une appréciation plus équitable du christianisme; il ne modifia pas son opinion sur l'origine, suivant lui naturelle et humaine, de cette immense révolution religieuse, mais il en reconnut pleinement la grandeur, l'efficacité et l'excellence. D'ailleurs tout en assignant à ses recherches, comme leur but le plus élevé, l'histoire des origines du christianisme, il se montra moins pressé d'y arriver directement, et prolongea les investigations qui devaient l'y mener. L'étude de la famille de langues à laquelle appartiennent l'hébreu, l'arabe, le syriaque, ne cessait pas de l'occuper, et comme son esprit a de la peine à se contenir dans les détails techniques, quoiqu'il soit très-capable de se les approprier, et plus capable encore de les rendre intelligibles et attrayants, la philologie comparée le conduisit jusqu'à la question de l'origine du langage. Le mémoire qu'il publia sur ce sujet dans *La Liberté de penser* fut très-remarqué, surtout en Allemagne; non que le jeune philologue eût résolu un problème, sans doute insoluble, mais il en exposait les données avec beaucoup de sagacité, et démontrait l'inanité ou l'imperfection des hypothèses à l'aide desquelles on avait essayé de le résoudre. Son *Histoire générale des langues sémitiques*, dont le mémoire couronné en 1847 ne fut guère que l'occasion et le point de départ, parut en 1855. Ce que Bopp avait admirablement exécuté pour la grande famille des langues indo-européennes, M. Renan l'entreprit pour les langues sémitiques, et comme le sujet était moins vaste, il l'embrassa plus complétement. Bopp s'était borné à présenter un tableau du système grammatical des principales langues indo-européennes; M. Renan pensa que le tableau du système grammatical des langues sémitiques

devait être précédé d'une histoire de ces langues, c'est-à-dire qu'avant d'étudier un idiome en lui-même et à son point de maturité, il convenait de chercher comment il s'est formé et développé. L'idée était féconde, et M. Renan en sut tirer un excellent parti. Il faut lire l'*Histoire des langues sémitiques* pour connaître tout ce que l'érudition maniée par une main ferme et délicate peut acquérir de lucidité et d'élégance. Quelques critiques, s'armant contre l'auteur de ses qualités mêmes, lui ont reproché de cacher sous de brillantes généralités les lacunes et les défaillances de son savoir philologique; d'autres l'ont accusé d'emprunter toute sa science aux Allemands. L'*Histoire des langues sémitiques*, si riche en informations précises et en vues originales, répond suffisamment à ces accusations. Les adversaires de M. Renan contestent son savoir parce qu'ils ne peuvent pas contester son talent d'écrivain. En effet les articles qu'à partir de 1851 et 1852 il donna à la *Revue des deux mondes* et au *Journal des débats*, et qu'il a recueillis sous les titres de : *Études d'histoire religieuse*, *Essais de morale et de critique*, sont aussi remarquables par la beauté du style que par la finesse des idées. Dans tous les sujets, bien divers, qu'il a abordés depuis les religions helléniques jusqu'à l'exposition de 1855, il a porté de la distinction, de l'élévation et du charme; mais il s'est surpassé lui-même dans son article *Sur les races celtiques :* là ce n'est plus seulement le critique érudit qui recherche sous les débris des âges les vestiges d'un peuple presque détruit, c'est le fils pieux qui retrouve en lui l'esprit des ancêtres et qui l'exprime dans un admirable langage.

Au retour d'une mission érudite en Italie (1850), d'où il rapporta des matériaux pour son essai historique *Sur Averroès et l'Averroïsme*, M. Renan fut nommé employé à la Bibliothèque impériale (département des manuscrits). Il occupait encore cette place, à peine digne de son mérite, mais commode pour ses études, lorsque l'Académie des Inscriptions l'appela dans son sein en 1856, et bientôt après le nomma membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*. En 1860, sur l'initiative du chef de l'État, il reçut la mission d'aller en Syrie recueillir les débris de l'ancienne civilisation phénicienne. Le public savant sera à même d'apprécier l'importance de ce voyage d'exploration quand l'auteur en aura fait paraître les résultats. A son retour M. Renan fut nommé professeur d'hébreu au Collège de France. Son *Histoire des langues sémitiques*, son *Tableau* du système grammatical de ces langues, préparé patiemment depuis des années, mais non encore publié, et pour lequel l'auteur désirait l'épreuve du haut enseignement, ses traductions du *Livre de Job* et du *Cantique des cantiques*, le désignaient pour cette chaire; cependant quelques personnes, qui ne pardonnaient pas à M. Renan l'indépendance de ses opinions et la liberté de sa critique, se plaignirent vivement qu'elle lui eût été confiée. Leur mécontentement, qui menaçait de se traduire par une opposition ouverte, provoqua de la part de la jeunesse des écoles une manifestation contraire. La leçon d'ouverture du cours d'hébreu (février 1862) excita des applaudissements si bruyants que l'autorité s'en effaroucha. Son cours a été indéfiniment suspendu, et M. Renan a donné des explications à ce sujet dans une récente brochure (*Lettre à mes collègues*), où il maintient que le professeur d'hébreu a le droit d'aborder les plus hauts problèmes de l'histoire religieuse et de les résoudre d'après les seules données de la science. — Jusqu'ici M. Renan, dans les applications si variées de son talent, a été surtout un critique, tenant peu compte des sciences de raisonnement, s'attachant à l'examen rigoureux des faits, et n'acceptant comme réels que ceux que constate l'observation ou qu'attestent des témoignages dignes de foi. Dès 1852 il signalait dans la préface de son *Averroès* comme le trait caractéristique du dix-neuvième siècle la substitution de la méthode historique à la méthode dogmatique dans toutes les études relatives à l'esprit humain. Cette substitution est légitime; mais elle serait dangereuse si elle allait jusqu'à proscrire la théologie et la métaphysique. De ces deux sciences relève un ordre de faits, d'idées, de croyances qui dépasse la portée des témoignages historiques, et qui s'impose cependant à l'homme par l'influence qu'il exerce sur son développement intellectuel et moral. Tout cet ordre, qu'on appelle surnaturel, supra-sensible, idéal, n'est point absent des livres de M. Renan, quoique la rigueur de sa méthode semblât l'exclure; peut-être tiendra-t-il plus de place encore dans ses futurs ouvrages; mais dès à présent M. Renan a écrit trop de pages empreintes du sentiment religieux pour qu'on puisse le compter au nombre des critiques négatifs.

Voici la liste de ses ouvrages : *Averroès et l'Averroïsme, essai historique*; Paris, 1852, 1860, in-8°; — *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*; 1re partie; Paris, 1854, 1858, in-8°; — *Études d'histoire religieuse*; Paris, 1856, in-8°; — *De l'origine du langage*; Paris, 1857, in-8°; — *Le Livre de Job, traduit de l'hébreu, précédé d'une étude sur l'âge et le caractère du poëme*; Paris, 1859, in-8°; — *Essais de morale et de critique*; Paris, 1859, in-8°; — *Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poëme*; Paris, 1860, in-8°. Léo Joubert.

Scherer, *Mélanges*. — Sainte-Beuve, dans le *Constitutionnel*, 2 et 10 juin 1862.

RENARD (*Simon*), diplomate français, né à Vesoul, mort le 8 août 1575, à Madrid. Après avoir pris ses degrés en droit à l'université de

Dôle, il acquit la charge de lieutenant général au bailliage d'Amont en Franche-Comté. Le chancelier Perrenot de Granvelle, qui lui trouva de l'esprit et du savoir, se chargea de sa fortune, malgré l'avis de sa femme, qui, à ce qu'on rapporte, lui prédit que leur maison n'en recevrait que de l'ingratitude; il lui procura une place de maître des requêtes au conseil de Flandre. Avec l'aide d'un tel protecteur, Renard se poussa rapidement aux plus hauts emplois. Envoyé en 1553 à Londres pour négocier le mariage du prince Philippe avec Marie Tudor, il réussit pleinement dans la conclusion de cette alliance, qui du reste était aussi vivement souhaitée d'un côté que de l'autre. Il passa ensuite en France, et eut part, avec le comte de Lalain, à la trêve de Vaucelles (5 février 1556). Ayant en cette circonstance outrepassé les ordres formels qu'il avait reçus de la cour, il s'exposa au mécontentement de Philippe II, qui en s'éloignant des Pays-Bas l'y laissa simple conseiller d'État. « C'était, dit Boisot, un homme fort habile, ardent, beau parleur, mais railleur et turbulent. » Cette sorte de disgrâce l'irrita à un tel point qu'il s'en prit au cardinal de Granvelle, qui lui avait, à l'exemple de son père, prodigué de ces marques de confiance qu'on ne donne qu'aux amis les plus chers. « Ne vous souvenez-vous plus, lui écrivait ce dernier, que c'est moi qui vous ai toujours soutenu, défendu et protégé partout? Pensez à vous-même, et je serai toujours prêt à vous servir. » Renard, qui se flattait de la secrète ambition de prendre auprès de la gouvernante des Pays-Bas le poste du premier ministre, redoubla d'audace et d'ingratitude, s'unit aux seigneurs mécontents, et rédigea même les lettres qu'ils envoyèrent au roi pour se plaindre de l'administration du cardinal. Granvelle ne différa plus alors de le traiter suivant ses mérites : il rappela entre autres choses la conduite tortueuse de Renard dans la conclusion de la trêve de Vaucelles, si défavorable aux intérêts de l'Espagne; Renard exigea réparation immédiate, présenta au conseil plusieurs requêtes des plus violentes, et se gouverna si mal qu'il lui fut enjoint d'aller servir dans le comté de Bourgogne. Au lieu d'obéir, il se rendit à la cour d'Espagne et présenta au roi une requête, dans laquelle il exagérait et ses services et ses motifs de mécontentement. Après avoir langui à Madrid plusieurs années, il mourut de chagrin ou *autrement*, selon l'abbé Boisot, qui par ce mot voulait donner à entendre qu'il avait lui-même attenté à ses jours. Le cardinal de Granvelle, que ses ennemis ne manquèrent pas d'accuser de cette mort, s'empressa d'offrir des secours à la veuve et aux enfants de celui qui avait payé de tant de haine les bienfaits de sa maison. Les *Ambassades* de Renard, en 3 vol. in-fol., ont été conservées dans la bibliothèque de Besançon, où ils font partie des *Mémoires de Granvelle*.

Boisot, *Projet de la vie du card. de Granvelle.*

RENARD (*Louis*), savant français, agent du roi dans les Pays-Bas, est connu par les deux ouvrages suivants : *Poissons, écrevisses et crabes de diverses couleurs et figures extraordinaires que l'on trouve autour des îles Molucques et sur les côtes des terres Australes* (Amsterdam, 1718, 1754, 2 vol. pet. in-fol., fig. col.), et *Artis Apellex thesaurus* (ibid., 1721 et suiv., 5 vol. in-fol., fig.).

Rotermund, *Supplément* à Jöcher. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

RENARD (*Jean-Augustin*), architecte français, né le 28 août 1744, à Paris, où il est mort, le 24 janvier 1807. Il apprit d'abord la peinture sous Hallé; mais, malgré ses succès, il quitta ce professeur pour étudier l'architecture et suivre les leçons de Julien-David Leroy, qui le mit rapidement en état de remporter le grand prix d'architecture en 1773. Renard mérita que l'abbé Richard de Saint-Non, qui composait alors son *Voyage pittoresque dans les royaumes de Naples et de Sicile* (Paris, 1781-1786, 5 vol. in-fol.), l'associât à ses travaux. Renard dessina la plus grande partie des quatre cent dix-sept planches qui ornent ce magnifique ouvrage. De retour à Paris en 1784, il fut nommé inspecteur des bâtiments du roi, et en 1785 adjoint à son beau-père Charles-Alexandre Guillaumot, inspecteur général des carrières. Appelé à l'Académie d'architecture en 1792, Renard devint successivement architecte du département de la Seine, inspecteur de la grande voirie et membre du comité des bâtiments de la couronne. On cite parmi ses travaux les deux grandes Écuries de Sèvres et de Saint-Germain; le comble vitré du salon d'Exposition du Louvre; la décoration des hôtels d'Orsay, rue de Varennes, et de Bénévent, rue d'Anjou Saint-Honoré; les embellissements du château de Valençay, l'agrandissement du ministère des relations extérieures (alors dans la rue du Bac), etc. A. L.

Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des contemp.*

RENARD-BRICE (*Jean-Baptiste*, baron), général français, né le 15 juillet 1769, à Dun-sur-Meuse, mort le 2 juillet 1854, aux environs de Paris. Appartenant à une famille où la profession de médecin était héréditaire depuis deux siècles, il commença ses études médicales à Verdun, puis à Paris, et s'enrôla en 1788 dans le régiment du Cap-infanterie. Après avoir fait à Saint-Domingue les campagnes de 1790 à 1792, il rentra en France, et prit part en qualité d'adjudant major à la guerre de Vendée. Attaché à l'expédition d'Égypte, il donna de grandes preuves de bravoure aux siéges de Saint-Jean-d'Acre et du Caire. Sous l'empire il fit les campagnes de la grande armée en Allemagne, en Prusse et en Espagne, et fut nommé général de brigade le 30 décembre 1810. La restauration le mit en 1819 à la retraite. Il était baron de l'empire. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Moniteur universel, 18 août 1854.

RENAU D'ELIÇAGARAY (*Bernard*), célèbre marin français, né en 1652, dans le Béarn, mort le 30 septembre 1719, aux eaux de Pougues. Sa famille était ancienne dans la Navarre; mais son père avait peu de bien et beaucoup d'enfants. Fort jeune il entra chez un intendant de Rochefort, Colbert du Terron, qui conçut beaucoup d'affection pour lui et le traita sur le même pied que ses filles. Il s'instruisit moins par la lecture que par l'habitude de la méditation. Selon l'expression de Fontenelle, il cherchait les livres dans sa tête, et les y trouvait. Aussi portait-il dans le monde un esprit plein de rêverie et de continuelles distractions. A l'étude des mathématiques, pour laquelle il éprouvait un goût particulier, il joignit celle de la philosophie, et devint un des plus zélés partisans de Malebranche. Par l'intermédiaire de Seignelay, qui demeura son protecteur, il fut, en 1679, placé près du comte de Vermandois, amiral de France, avec mission de l'entretenir sur tout ce qui se rapportait à cette charge. A peine arrivé à la cour, ses talents le mirent en lumière. Appelé dans les conférences qui furent tenues cette année-là à Versailles pour perfectionner la construction des vaisseaux, il y proposa une méthode plus régulière et plus facile, que Duquesne fit adopter en sacrifiant la sienne propre, et, chargé de la mettre en pratique à Brest et dans les autres ports, il forma en peu de temps une foule de constructeurs habiles. « Sans avoir jamais servi, il était, dit Voltaire, un excellent marin à force de génie. » En 1680, il donna le conseil de bombarder Alger avec des galiotes de son invention. Dans les conseils on le traita de visionnaire et d'insensé; car il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre et se passer d'une assiette solide. Malgré les contradictions et les railleries, il persista dans sa proposition. Le roi, à demi convaincu, permit l'essai de cette nouveauté. Renau eut ordre de construire deux galiotes à Dunkerque et trois au Havre; puis s'étant embarqué à bord d'une de ces dernières, il essuya en route un coup de vent qui renversa presque en même temps un bastion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande et submergea quatre-vingt-dix bâtiments sur toute la côte; mais celui qu'il montait, malgré ses avaries, parvint à sa destination. L'épreuve était aussi complète que possible. Devant Alger le succès dépassa même les espérances, et les galiotes à bombes qui foudroyèrent deux fois la ville eurent le principal honneur de l'expédition. Aussitôt on en fit construire un certain nombre et on forma, pour les servir, un nouveau corps d'artillerie. Après la mort du comte de Vermandois (1683), Renau se crut dégagé de la marine, et joignit l'armée de Flandre; à la demande de Seignelay, il assista au bombardement de Gênes, et passa en Catalogne, où il prit en quatre jours la petite place de Cadaquiers. Puis il revint auprès de Vauban, avec lequel il était fort lié et l'accompagna en 1688 au siége de Philipsbourg; il y eut tout le soin de l'exécution et aussi tout le péril. Il conduisit également les siéges de Manheim et de Frankenthal. Dans le même temps qu'il achevait sa *Théorie de la manœuvre des vaisseaux* (1689), il entreprit de prouver au roi, contre l'opinion générale, contre Louvois surtout, que la France était en état de tenir tête sur mer à l'Angleterre et à la Hollande réunies. D'après ses plans, on abandonna la construction des bâtiments légers pour n'en faire que de grands, et il exposa de nouvelles évolutions navales, des signaux et des ordres de bataille, qui furent en grande partie adoptés. Tant de services relevés par des actions brillantes lui valurent un brevet de capitaine de vaisseau, l'entrée dans les conseils des généraux avec voix délibérative, une inspection générale de la marine et une pension de 12,000 livres. La mort de Seignelay faillit lui faire perdre toutes ces faveurs à la fois. Les brevets n'avaient pas été expédiés, et Renau, qui n'était point ambitieux, n'en réclama pas le bénéfice auprès de Pontchartrain, le nouveau ministre; il négligea même d'aller le voir; mais le roi se souvint de lui, et veilla à ce que ses ordres fussent exécutés. Renau servit encore aux siéges de Mons et de Namur, et sauva Saint-Malo ainsi que trente bâtiments qui s'y étaient retirés après le désastre de la Hougue. Il dressa et fit adopter le plan de la campagne navale de 1693. La même année, se trouvant à Brest, il donna la chasse à un vaisseau anglais qui revenait des Indes, lui livra un sanglant combat, et ramena l'équipage prisonnier. Ayant trouvé à bord plusieurs paquets de diamants, il s'empressa, au lieu de les garder pour lui, selon l'usage alors établi dans la marine, de les envoyer au roi, qui lui donna 9,000 livres de rente, « non comme un équivalent d'un présent de plus de quatre millions, mais comme une légère gratification que la difficulté des temps excusait ». Ce magnifique exemple de désintéressement et de générosité méritait bien quelque chose de plus. Fontenelle, qui a écrit la notice la plus étendue sur Renau, indique en passant, mais sans en donner l'explication, un grand dessein que cet ingénieur avait formé sur l'Amérique, où il se rendit deux fois, en 1696 et en 1698. Appelé en Espagne par Philippe V (1702), il rendit à ce pays de grands services, que l'on paya d'ingratitude. « Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour et des travaux continuels, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus longtemps. Il vendit tout ce qu'il avait pour faire son voyage, et arriva en France à Saint-Jean-Pied-de-Port avec une seule pistole de reste, retour dont la misère doit donner de la jalousie à toutes les âmes bien faites. » Accablé de dettes, privé de ses appointements depuis plusieurs années, délaissé des ministres et du roi lui-même, Renau accepta l'offre que lui fit le grand maître de Malte

d'aller mettre l'île en état de défense. A son retour il fut bien accueilli par le régent, qui lui donna un siége au conseil de marine et la grand'croix de Saint-Louis. Il mourut aux eaux de Pongues, d'une rétention d'urine. Sa mort fut celle d'un religieux de la Trappe. « Quelle différence, disait-il, d'un moment au moment suivant ! Je vais passer tout à coup des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. » En 1699 il avait été élu membre honoraire de l'Académie des sciences. « La nature presque seule l'avait fait géomètre, rapporte Fontenelle. Les livres du P. Malebranche, dont il était plein, inspirent assez le mépris de l'érudition, et d'ailleurs il n'avait pas eu le loisir d'en acquérir. Il ne démordait guère ni de ses entreprises ni de ses opinions, ce qui assurait davantage le succès de ses entreprises et donnait moins de crédit à ses opinions. Du reste la valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile au public, tout cela était chez lui au plus haut point. »

On a de Renau d'Eliçagaray : *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*; Paris, 1689, in-8° : il soutint, à propos de cet ouvrage, une polémique fort vive avec Huygens et Jean Bernoulli; le traité de ce dernier, publié en 1714, sous le même titre, surpassa de beaucoup celui de Renau; — *Mémoire sur un principe de la mécanique des liqueurs* (sic), *contesté par Huygens*; Paris, 1717, in-12. P. L—y.

Fontenelle, *Eloges*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

RENAUD (*André*), littérateur français, né dans la principauté de Dombes, mort vers 1702, à Lyon. Il passa, dit-on, quinze années dans la Compagnie de Jésus; mais on n'a pu en trouver des preuves certaines. Il est sûr qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. Il passa la plus grande partie de sa vie à Lyon. On a de lui des ouvrages remarquables par l'érudition, comme les suivants : *Critique sincère de plusieurs écrits sur la fameuse baguette, contenant la décision de ce qu'il en faut croire, avec la règle pour justifier ou pour condamner de magie mille effets qui nous surprennent*; Lyon, 1693, in-12 : l'auteur se prononce en général pour les causes naturelles; — *Manière de parler la langue françoise selon ses différents styles*; ibid., 1697, in-12 : il y a beaucoup de passages imités ou copiés des écrivains antérieurs, du P. Bouhours par exemple; — *Doctrine et pratique du jubilé*; ibid., 1701, in-12.

Abbé Joly, *Éloges de quelques auteurs*, p. 118.

RENAUD. *Voy.* REGNAUD et RENAULT.

RENAUDIE (*Godefroi* (1) DE BARRI, seigneur DE LA), célèbre conspirateur français, tué le 18 mars 1560, dans la forêt de Château-Renaud, près d'Amboise. Il sortait d'une bonne maison du Périgord, originaire de la Bretagne, selon Belleforest. De bonne heure il embrassa la carrière des armes, et gagna l'estime de François de Guise, sous les ordres duquel il avait probablement servi. Une fâcheuse affaire mit son nom en évidence. Ayant produit des pièces fausses dans un procès qu'il soutenait contre du Tillet, greffier du parlement de Paris, il fut condamné à une détention perpétuelle, expiant ainsi, selon de Thou, le crime d'un autre plutôt que le sien. Il parvint à s'évader des prisons de Dijon, et se réfugia en Suisse. Les Guise entraient alors dans la période ascendante de leur faveur : la mort de Henri II les avait en quelque sorte placés sur le trône dans la personne de Marie Stuart, leur nièce; c'était leur famille qui régnait sous le nom de François II. Les princes du sang, qu'ils tenaient à l'écart, la noblesse qui les traitait d'étrangers, les huguenots à la persécution desquels ils avaient poussé, s'accordèrent à secouer un joug détesté. Un vaste complot s'ourdit, ou plutôt une faction se forma de tous les mécontents, dans le but « d'exterminer la maison de Guise, dit Castelnau, et tenir la main forte à remettre et donner l'autorité aux princes du sang, qui estoient hors de crédit, et à la maison de Montmorenci et de Chastillon ». Il manquait un chef actif et résolu à la tête de cette entreprise pleine de périls, dont Condé était l'âme : La Renaudie s'offrit, et fut accepté. Il avait obtenu, par la protection des Guise, la révision de son procès et l'autorisation de vivre en France, libre de professer sa religion, sans dogmatiser (1559). Mais l'injuste sort de Gaspard de Heu, son beau-frère, que les Guise firent torturer et pendre, le dégagea envers eux de toute reconnaissance. Enflammé de zèle d'ailleurs pour la réforme, il n'aspirait qu'à la voir librement établie dans son pays. Muni des instructions secrètes de Condé, il passa en Angleterre afin d'obtenir l'assentiment d'Élisabeth; puis il se mit à parcourir les provinces de France, et déploya une telle activité que dès le 1er février 1560, il convoqua à Nantes tous les hommes du parti pour y concerter ensemble les dernières mesures. L'assemblée se tint de nuit, sans exciter de soupçons, dans la maison d'un gentilhomme breton, nommé La Garaye. On applaudit à la justice et à la nécessité de l'entreprise, et d'une commune voix il fut convenu que cinq cents cavaliers et dix mille fantassins devaient se réunir dans les environs de Blois, surprendre la ville, enlever les Guise, les mettre en jugement, et convoquer les états généraux. Tel fut le plan hautement avoué; mais il était aisé de prévoir que de tels changements ne pourraient avoir lieu sans avoir recours à la violence. On désigna pour chefs des contingents provinciaux une quinzaine d'hommes éprouvés et résolus, comme les capitaines Mazères, Mouvans et Castelnau, et on fixa le jour de l'exécution au 10 mars 1560.

(1) Le Laboureur et Mezeray l'appellent, l'un *Jean*, l'autre *Georges*, on ne sait d'après quelle autorité. Tous les historiens du seizième siècle lui donnent le prénom de Godefroi.

Pendant que chacun des conjurés s'en retournait « préparer sa charge », c'est-à-dire se pourvoir d'armes et de chevaux, La Renaudie se rendit à Paris, et conféra avec le prince de Condé. Il logeait chez un avocat de la religion, Pierre des Avenelles, qui tenait une maison garnie au faubourg Saint-Germain, et afin de gagner sa confiance il eut l'imprudence de le mettre dans le secret. Cet homme, par crainte ou par cupidité, s'empressa de révéler au cardinal de Lorraine ce qu'il venait d'apprendre. Aussitôt le jeune roi fut conduit de Blois dans le château d'Amboise; les Guise, feignant une fausse sécurité, invitèrent Coligny et ses frères à se rendre à la cour, et consentirent à l'édit du 2 mars, qui promettait aux huguenots une amnistie générale et la libre pratique de leur foi jusqu'à la réunion d'un concile général, concession illusoire, dont le bénéfice fut secrètement annulé par les injonctions expédiées aux parlements. Le bruit se répandit que la conspiration était découverte. La Renaudie, averti par Condé, refusa de se mettre en sûreté et d'exposer à une mort certaine tant de braves gens qui avaient eu confiance en lui : il arriva déguisé jusque auprès d'Amboise, rassembla une centaine de conjurés, changea rapidement les dispositions, et attendit jusqu'au 16 mars. La trahison fit encore échouer le projet. « Ceux qui comptaient surprendre furent surpris, » suivant l'expression de Sismondi. A peine paraissaient-ils au rendez-vous qu'ils étaient attaqués à l'improviste; beaucoup périrent en combattant; un plus grand nombre emmenés à Amboise furent pendus aux créneaux sans forme de procès. La Renaudie périt le 18 mars, les armes à la main, dans la forêt de Château-Renaud : son corps fut attaché au gibet, mis en quartiers et exposé sur des pieux. La mort de leur chef ne découragea pas les protestants, qui, se voyant encore nombreux, tentèrent un coup de main sur Amboise; ils échouèrent, et le massacre continua encore pendant plusieurs jours. Les Guise se montrèrent impitoyables, et firent expier aux vaincus les vives alarmes que tant d'audace leur avait inspirées : on épuisa sur eux tous les genres de supplices : le feu, la corde, l'eau, la hache et la roue. « Il se trouvoit en la rivière de Loire, raconte un historien, tantost six, huict, dix, douze, quinze attachez à des perches, qui avoient encore leurs bottes aux jambes. » On réservait quelques-uns des principaux conjurés pour l'après-dînée, « contre la coutume; mais ceux de Guise le faisoient expressément pour donner quelque passe-temps aux dames, qu'ils voyoient s'ennuyer si longuement en ce lieu ». La reine mère ne dédaigna pas d'assister à cet horrible spectacle, non plus que Marie Stuart. Les rues d'Amboise ruisselaient de sang. Enfin le duc de Guise mit fin à cette boucherie, par crainte de voir la peste éclater dans la ville.

P. L—Y.

Condé. *Mémoires*. — De Thou, *Hist.*, liv. XXIV. — Th. de Bèze, *Hist. ecclés.*, liv. III, p. 253. — Michel de Castelnau, *Mémoires*, liv. I, ch. 8. — Regnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, p. 129 à 224. — La Place, *Commentaires de l'estat de la religion*, liv. II. — Taillandier, *Hist. de Bretagne*, liv. XVIII. — Davila, *Guerre civili di Francia*, liv. I. — Sismondi, *Hist. des Français*, XVIII. — Haag frères, *France protest.*, art. BARRI.

RENAUDIÈRE (LA). *Voy.* LA RENAUDIÈRE.

RENAUDIN (*François-Antoine*), chirurgien français, né en 1729, au Fort-Louis, près Weissembourg, mort le 20 mars 1784, à Paris. Il reçut à Montpellier le diplôme de docteur, et desservit successivement les hôpitaux de Phalsbourg et de Strasbourg. En 1777 il devint premier médecin de l'Alsace, charge qui plaçait toute la province sous son inspection; l'amphithéâtre ou école de l'hôpital militaire de Strasbourg lui dut une partie de ses améliorations. Après avoir été attaché à l'armée rassemblée en Bretagne sous les ordres du maréchal de Broglie (1779), il fut nommé en 1781 premier médecin consultant des camps et armées. « Habile médecin militaire, dit Desgenettes, il a eu outre beaucoup de sagacité comme observateur et une grande réunion de connaissances. » On a de lui deux *Mémoires* dans le *Recueil de médecine des hôpitaux militaires*.

Journal de médecine militaire, t. IV, 1785. — Desgenettes, dans la *Biogr. médicale*.

RENAUDIN (*Léopold*), agent révolutionnaire français, né à Saint-Remi (Lorraine), en 1749, guillotiné à Paris, le 18 floréal an III (mai 1795). Il fut d'abord commis négociant à Lyon, où il se lia avec le fameux Châlier, qui alors était aussi dans le commerce et dont il partagea les idées. Il vint se marier à Paris (1790) : il se fit affilier à la société des Jacobins, et, suppléant par la véhémence au défaut d'instruction, devint un des orateurs favoris. Il s'attacha à Robespierre, qu'il suivait partout armé, et sur la personne duquel il veillait sans cesse. Ce zèle lui valut d'être nommé membre du tribunal révolutionnaire. Renaudin eut le triste privilége de se faire remarquer parmi ses collègues, et mérita l'amitié de Fouquier-Tinville, qui le classa parmi les jurés *solides*. Joignant les fonctions d'agent de police à celles de juge, il arrêta lui-même Isnard en pleine rue. Une autre fois, dans le procès de Mlle de Bois-Marie, âgée de dix-sept ans, il quitta son siége, alla déposer comme témoin contre l'accusée, et reprit ensuite sa place pour prononcer la peine de mort. Camille Desmoulins demanda sa récusation; Renaudin vota lui-même pour être conservé parmi les juges. Enfin le jour du châtiment arriva. Fouquier-Tinville et Renaudin excitaient surtout l'indignation générale; ils furent condamnés à l'unanimité; quatorze de leurs collègues partagèrent leur sort. « Renaudin, dit *Le Moniteur*, dont l'exagération révolutionnaire était devenue célèbre, se défendit avec une modération surprenante. En parlant de sa moralité,

de son attachement pour son épouse, de sa piété filiale, il paraissait vivement ému, et quelques sanglots étouffèrent sa voix. Il prétendit d'ailleurs n'avoir agi que par ordre des comités de la Convention. Quand il entendit prononcer son arrêt, il s'écria : « Je péris innocent et pour avoir aimé ma patrie. J'atteste que je n'ai jamais eu aucune mauvaise intention. » A. DE L.

Le Moniteur universel, an III, n° 331. — L. Prudhomme, *Hist. générale des crimes de la révolution française*.

RENAUDIN (*Jean-François*), amiral français, né le 27 mars 1757, à Saint-Martin-du-Gua (Saintonge), où il est mort, le 30 avril 1809 (1). Il appartenait à une famille de marins qui habitait l'île d'Oléron, et lui-même partit fort jeune pour la navigation commerciale. Il était devenu *officier bleu* lorsque la révolution éclata. Il s'éleva rapidement au grade de capitaine de vaisseau, et reçut le commandement du *Vengeur*, sous les ordres du contre-amiral Villaret-Joyeuse (*voy.* ce nom). A la hauteur d'Ouessant, on aperçut la flotte anglaise, forte de trente-six bâtiments. Villaret Joyeuse, malgré les ordres qu'il avait reçus, accepta la bataille. *Le Vengeur*, dans la journée du 29 mai 1794, s'écarta trop de son poste, et ne prit aucune part à l'affaire. Le 30 mai, les Anglais cherchèrent à couper la ligne française : *Le Vengeur* empêcha cette manœuvre en soutenant le feu de dix bâtiments ennemis. Il fut dégagé par *La Montagne* et *Le Scipion*, mais avec de graves avaries. Le 1er juin *Le Vengeur* formait la tête de ligne : il ripostait au feu terrible de deux vaisseaux anglais, lorsqu'un troisième, *Le Brunswick*, tâcha de le couper. Renaudin força de voiles sur ce troisième adversaire, et résolut de l'enlever à l'abordage ; mais en éloignant il se trouva accroché dans son bois par l'ancre du vaisseau ennemi ; il ne put dès lors que lui tirer quelques coups de canon de l'arrière et de l'avant. *Le Vengeur*, déjà disloqué, reçut plusieurs bordées à bout portant ; ses mâts s'abattirent sur son pont encombré de morts et de blessés. Enfin la vergue de l'ancre du *Brunswick* cassa, et laissa libres les antagonistes ; mais au même instant un vaisseau à trois ponts vira de bord, et courant sur *Le Vengeur* l'écrasa de deux bordées. L'eau pénétra alors de toutes parts ; les batteries disparurent sous les flots. Un vaisseau français, *Le Trente-et-un mai*, tenta de remorquer le ponton mutilé sur lequel commandait encore Renaudin ; mais il dut s'éloigner devant des forces trop supérieures. Les Anglais mirent alors plusieurs canots à la mer, et reçurent tous ceux qui les premiers purent s'y jeter. « Ceux de nos camarades qui étaient restés sur *Le Vengeur*, écrit Renaudin dans son rapport, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer : bientôt disparurent et le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendions, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades former encore des vœux pour la patrie. Les derniers cris de ces infortunés étaient ceux de : *Vive la République !* Ils moururent en les prononçant. (1) » Environ deux cent soixante-sept Français échappèrent à la mort. Parmi eux se trouvaient le capitaine Renaudin, frère du commandant du *Vengeur*, et leurs deux enfants, embarqués comme mousses. Quatre cent cinquante-six hommes avaient péri.

L'admiration que Renaudin excita en Angleterre fut telle qu'on lui accorda la faveur, bien rare alors, de retourner en France avant son échange légal. Il fut aussitôt promu au grade de contre-amiral. En mars 1795 il obtint le commandement d'une division de six vaisseaux armés à Brest et destinée à croiser dans la Méditerranée. Le 6 ventôse an VII il se rendit à Naples en qualité de commandant d'armes. Rappelé en France par le gouvernement consulaire, il devint en 1801 inspecteur général des ports maritimes de l'Océan ; en 1805 il obtint sa retraite. Le naufrage du *Vengeur* a servi de sujet à plusieurs chefs-d'œuvre artistiques. La peinture, la gravure, la sculpture même se sont plu à reproduire l'héroïque mort de son équipage. A. DE L.

Rapport du capitaine J.-F. Renaudin écrit à Tavistock (*Devonshire*), le 1er messidor an II. — *Archives de la marine*. — *Le Moniteur universel*, an III, nos 169, 170 ; an VII, 181. 186. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. IV. — *Victoires et conquêtes des Français*, t. IV, VI et VII. — Van Tenac, *Hist. de la Marine*. — *Le Morning* du 16 juin 1794. — Rabbe, Boisjolin, *Biographie contemporaine*. — Gérard, *Vies des plus illustres marins* (Paris, 1848, in-12).

RENAUDOT (*Théophraste*), médecin et journaliste français, né à Loudun, en 1584, mort à Paris, le 25 octobre 1653. Venu fort jeune à Paris, il y commença l'étude de la médecine sous un maître en chirurgie. Il se rendit ensuite à Montpellier, où il reçut le grade de docteur après une préparation de trois mois (1606). Il voyagea plusieurs années pour augmenter ses connaissances, et revint exercer son art dans sa patrie. On a prétendu que, n'ayant pas réussi, il avait été obligé de se faire maître d'école. Il paraît au contraire que sa réputation s'étendit dans le Poitou et les provinces voisines. Quoi qu'il en soit, il s'établit à Paris en 1612. Il obtint le brevet de médecin du roi, sans pouvoir être admis à prêter le serment de sa profession. Comme ce titre, qu'on obtenait assez facilement, rapportait peu, Renaudot tint une école et reçut des pen-

(1) C'est par erreur que M. de Lamartine a dit dans ses *Girondins* que le capitaine du *Vengeur* avait été coupé en deux pendant l'action.

(1) RENAUDIN (*Matthieu-Cyprien*), né à Saint-Denis d'Oléron, en 1761, mort dans sa patrie, le 14 février 18[illegible]. Il était commandant en second du *Vengeur*, et partagea les dangers et la captivité de son frère. Après de longs services il fut retraité comme capitaine de vaisseau.

sionnaires pour vivre : il avait de l'esprit, de l'imagination et beaucoup d'activité. C'était, comme on dit, un homme à inventions. Il avait de bonne heure conçu le projet d'etablir un centre commun d'informations, une sorte de bureau d'annonces. Il eut de plus l'idée de donner des consultations gratuites, et de procurer sans frais des médecins et des remèdes aux malades pauvres qui ne voulaient pas entrer à l'hôpital. Il fonda une maison de prêt sur gages, à l'imitation des monts-de-piété, créés dès le quinzième siècle en Italie. Richelieu, qui protégeait volontiers ses compatriotes, accorda à Renaudot les titres de commissaire général des pauvres, et de maître et intendant général des bureaux d'adresse de France. Il lui donna de plus le privilége de la *Gazette* en 1631 (1). Cette création est la plus importante de toutes celles de Renaudot : il lui a dû la célébrité de son nom. Ce premier des journaux français, publié dès son début sous le patronage du gouvernement, et resté longtemps le seul organe de publicité, à une époque où le commerce commençait à se développer, fit rapidement fortune. Le généalogiste d'Hozier, auquel Renaudot devait la première idée de son journal, lui fournit les correspondances et les nouvelles qu'il recevait de toute l'Europe. Richelieu y faisait insérer les traités, les dépêches, les relations de siéges et des batailles. Louis XIII lui-même ne dédaignait pas de lui envoyer des mémoires, et en attendait les numéros avec impatience.

La direction de la *Gazette* ne suffisait pas à occuper Renaudot ; il voulut continuer à exercer la médecine. Mais il n'avait pu obtenir l'autorisation de la faculté de Paris. De plus, il prit fait et cause pour l'*antimoine*, que la faculté condamnait. Enfin, sa prétention de doter Paris d'une médecine gratuite acheva de lui aliéner toute la corporation des médecins, le fameux Gui Patin en tête. La querelle éclata en 1641. On demanda l'interdiction de Renaudot et des autres médecins de province, de Montpellier particulièrement, dont il faisait ses collaborateurs. Renaudot publia un Factum ; la faculté en adressa un à Richelieu. Ce ministre défendit de troubler Renaudot dans l'exercice de la charité. Un grand reproche fait par la faculté à Renaudot était ses *négociations* et ses *prêts usuraires*. Il prêtait en effet à trois pour cent, mais exigeait des droits d'enregistrement, n'avançait que pour le tiers de l'estimation, et faisait vendre les effets de ceux qui ne les dégageaient pas à jour fixe. Aussi ses fils s'étant présentés au baccalauréat devant la faculté, elle les força de déclarer, *par serment*, qu'ils renonçaient au trafic de leur père. Renaudot demanda qu'on rapportât cette déclaration, dont on voulait abuser contre lui. Le procès se réveilla donc en 1643. Il fut précédé d'une plainte de Renaudot contre Gui Patin, qui ne lui avait pas ménagé les injures, et l'appelait *nebulo hebdomarius*, fripon à la semaine. Patin plaida lui-même en présence de quatre mille personnes (1), mais fut cependant obligé de désavouer une partie de ses incriminations. Le roi était mort ; Richelieu n'était plus là pour protéger Renaudot : il perdit son procès au Châtelet. Il en appela ; mais un arrêt du parlement (1er mars 1644) ordonna qu'il cesserait toutes ses *conférences et consultations charitables*, *tous ses prêts sur gages et vilains négoces*, *et même la chimie*. La faculté poussa la vengeance jusqu'à refuser aux fils de son ennemi le bonnet qu'ils attendaient depuis quatre ans, déni de justice qui combla de joie Gui Patin. Renaudot se consacra jusqu'à sa mort à la *Gazette*, mais n'en continua pas moins, malgré la faculté, à distribuer des remèdes. Il eut le bonheur de voir l'*émétique* triompher de l'opposition de Patin. Quoique ses adversaires aient prétendu qu'il n'était pas riche, il dut, grâce à ses entreprises, arriver à une honnête fortune. Son obligeance lui créa de nombreux amis. Il a été accusé d'avoir fait l'apologie d'Urbain Grandier et publié des libelles contre Richelieu. Cette accusation ne repose sur aucune preuve.

Outre la *Gazette de France*, dont la collection forme 162 vol. in-4° de 1631 à 1792, on doit à Renaudot la continuation du *Mercure françois* (1635), qui contient des analyses et des extraits des pièces historiques originales ; — un abrégé de la *Vie du prince de Condé* (Henri II) ; 1647, in-4° ; — une *Vie de Michel Mazarin, cardinal de Sainte-Cécile* ; 1648, in-4°. G. R.

Sainte-Beuve, Gui Patin, *Causeries du lundi*, t. 8.

RENAUDOT (*Eusèbe*), médecin français, fils du précédent, mort le 19 octobre 1679, à Paris. Il suivit ainsi que son frère aîné, *Isaac*, les cours de la faculté de médecine, et après la perte du procès de leur père ils n'auraient éprouvé aucun obstacle à prendre leur diplôme s'il fallait en croire Astruc, qui ajoute, dans ses *Mémoires*, que « la faculté ne savait qu'être juste ». Il n'en fut pas tout à fait ainsi. Lorsque les fils de Theophraste voulurent entrer dans la faculté, ils essuyèrent quelque résistance, et il fallut un arrêt du parlement pour ordonner qu'ils seraient admis au doctorat. Avant de prêter le serment, ils furent obligés de désavouer la conduite de leur père et de renoncer au Bureau d'adresses ; mais il leur fut permis de continuer la *Gazette*, dont ils avaient le privilége. Isaac devint docteur à la fin de 1647, et mourut en 1680. Quant à Eusèbe, il fut admis en 1648, et nommé premier médecin de la dauphine, Marie-Anne-Christine de Bavière. On a de lui : *Spicilegium*,

(1) Il existait depuis le seizième siècle des journaux en Italie et en Espagne. Le nom de *gazette* leur est venu de la petite pièce de monnaie qu'on payait pour les lire.

(1) Au sortir de l'audience, G. Patin aborda son adversaire en lui disant : « Monsieur Renaudot, vous pouvez vous consoler, car vous avez gagné en perdant : vous étiez *camus* en entrant ici, vous en sortez avec *un pied de nez*. » Renaudot avait en effet le nez très-court. Ce nez joua un grand rôle dans les pamphlets du temps.

sive Historia medica spicæ gramineæ extractæ e latere ægri pleuritici, qui eam ante menses duos incaute voraverat; Paris, 1647, in-4°; — *L'Antimoine justifié et l'antimoine triomphant;* Paris, 1653, in-4°, opuscule qui donna lieu à une querelle avec d'anciens docteurs de la faculté. Il a eu part au *Recueil général des questions traitées ès conférences du Bureau d'adresses*, 5 vol. in-8°.

Astruc, *Mémoires*. — Éloy, *Dict. hist. de la médecine*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

RENAUDOT (*Eusèbe*), érudit français, fils du précédent, né le 20 juillet 1646, à Paris, où il est mort, le 1er septembre 1720. Il était l'aîné de quatorze enfants. Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et la quitta au bout d'un séjour fort court; il demeura néanmoins dans l'état ecclésiastique, afin d'avoir plus de liberté de se consacrer à l'étude, mais sans songer à entrer dans les ordres ou à prendre aucun degré. A son goût pour la théologie il joignit bientôt les langues orientales, principalement l'arabe, le syriaque et le copte, dont la connaissance devait faciliter la recherche qu'il se proposait de faire des origines de l'histoire ecclésiastique. Introduit de bonne heure à la cour par son père, il y gagna par ses talents et par ses bonnes manières l'estime des grands. Colbert l'interrogea, approuva ses plans, et promit de lui venir en aide; comme il songeait dès lors à rétablir en France les impressions en langues orientales, il lui destina secrètement la place de garde de la Bibliothèque du roi, et oublia de la lui donner. Le prince de Condé, les princes de Conti, Montausier, Bossuet admettaient le modeste abbé dans leur familiarité. On eut recours à ses lumières dans des affaires de confiance, surtout celles de Rome, d'Angleterre et d'Espagne, sur lesquelles il fut invité à rédiger des mémoires dont le roi autorisa la lecture en plein conseil. Ces travaux le détournaient beaucoup de ses études orientales; mais, suivant la remarque de M. de Boze, les dégoûts et les traverses qu'il avait essuyés et qu'il éprouvait encore presque journalièrement, l'avaient tellement éloigné de toute pensée de rien donner au public qu'il en avait absolument abandonné le dessein. Tel est le motif pour lequel il retarda jusqu'à l'âge de soixante-deux ans la publication des immenses matériaux qu'il avait rassemblés. Ce ne fut que longtemps après avoir été élu membre de l'Académe française (1689) et de l'Académie des inscriptions (1691) qu'il justifia par ses savants ouvrages l'honneur d'appartenir à ces deux éminentes compagnies; il remplaça dans la première le jurisconsulte Doujat, et dans la seconde le poëte Quinault. En 1700 l'abbé Renaudot suivit à Rome le cardinal de Noailles, et entra avec lui au conclave où fut élu Clément XI; il reçut de ce pontife, entre autres marques publiques de sa considération, le prieuré de Frossay en Bretagne. A son passage à Florence, il fut également bien traité par le grand-duc, qui le retint un mois dans son palais, et l'Académie de la Crusca lui décerna le titre d'associé. Pendant la régence, il exposa plusieurs fois au duc d'Orléans l'utilité de rétablir les impressions en langues orientales; mais les changements politiques et la pénurie du trésor firent de nouveau avorter ses desseins. Il mourut à soixante-quatorze ans, épuisé par de violents accès de colique et de fièvre, qu'il avait négligé de soigner. Il était d'un jugement net et solide; sa critique était sûre, exacte, d'un tour aisé et naturel, quoique un peu trop méthodique. Bien que de mœurs austères, il aimait le monde et ne se défendait pas d'y être le fléau des esprits forts et des hypocrites. Sa piété, marquée dans tous ses écrits, l'était encore plus dans sa conduite. Il légua aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés sa bibliothèque, riche de huit à neuf mille volumes, avec ses ouvrages manuscrits, dont le nombre était considérable.

Les ouvrages de l'abbé Renaudet ont pour titres: *Défense de la* Perpétuité de la foi (d'Ant. Arnauld) *contre les calomnies et les faussetés des* Monuments authentiques de la religion des Grecs, *par Jean Aymon;* Paris, 1708, in-8°; — *Gennadii patriarchæ Homiliæ de eucharistia; Meletii Alexandrini, Nectarii Hierosolymitani, Meletii Syrigi et aliorum de eodem argumento opuscula;* Paris, 1709, in-4°, texte grec et latin, notes et commentaire; — *La Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'eucharistie;* Paris, 1711, in-4°, formant le t. IV de l'ouvrage d'Arnauld, qui renferme aussi, dans le t. III, une version latine, faite en 1671 par Renaudot, des *Témoignages des églises d'Orient sur l'eucharistie;* — *La Perpétuité de la foi de l'Eglise sur les sacrements et autres points que les premiers réformateurs ont pris pour prétexte de leur schisme, prouvée par le consentement des églises orientales;* Paris, 1713, 2 vol. in-4°; — *Historia patriarcharum alexandrinorum jacobitarum, a D. Marco usque ad finem sæculi XIII;* Paris, 1713, in-4° : c'est l'ouvrage le plus complet que l'on ait sur l'histoire ecclésiastique de l'Égypte chrétienne; il a pour base la relation arabe de l'évêque Sévère, continuée par d'autres jusqu'en 1243, et l'auteur y a intercalé de nouveaux faits extraits d'écrivains contemporains et de Makrizi; enfin il y a ajouté un abrégé de l'histoire des souverains de l'Égypte, et il a complété la liste des patriarches jacobites d'Alexandrie depuis Cyrille jusqu'à Jean Touki, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle; — *Liturgiarum orientalium collectio;* Paris, 1715-1716, 2 vol. in-4°; rédigé pour servir de preuves à la *Perpétuité de la foi*, ce recueil renferme la traduction d'un grand nombre de liturgies écrites en copte, en syriaque et en arabe, et en usage parmi les chrétiens de l'O-

rient. Toutefois le désir de retrouver partout la pure doctrine catholique, même chez les auteurs les plus suspects d'hérésie, entraîna Renaudot trop loin; il s'exposa ainsi à des critiques fort justes de la part d'Assemanni et surtout des théologiens protestants. Il tenta deux fois de se justifier contre les attaques du *Journal de La Haye*, qui l'avait traité avec beaucoup de hauteur; sa première *Défense* parut en 1717, in-12; mais il ne fut pas permis à la seconde de voir le jour; — *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle*, trad. de l'arabe; Paris, 1718, in-8° : ces relations sont de la plus haute importance pour la connaissance de l'Inde et de la Chine au moyen-âge. A l'époque où Renaudot écrivait, la science ne fournissait pas les renseignements dont elle dispose aujourd'hui. M. Reinaud a donné une édition du texte, une nouvelle traduction française et de nombreux éclaircissements. On a encore de l'abbé Renaudot plusieurs mémoires insérés dans les t. I et II du recueil de l'Académie des inscriptions; il a eu part depuis 1680 à la rédaction de la *Gazette de France* ainsi qu'aux explications des *Médailles du règne de Louis XIV* (1702, in-fol.). Ayant été chargé par le ministère d'examiner le *Dictionnaire* de Bayle, il dressa un mémoire défavorable; le ministre Jurieu s'en étant procuré une copie, le fit imprimer avec quelques extraits de lettres anonymes et des remarques fort vives, sous le titre : *Jugement du public, et surtout de M. Renaudot, sur le Dictionnaire de M. Bayle* (Rotterdam, 1697, in-4°). Une polémique s'engagea contre le censeur malencontreux, où prirent part Bayle, Jurieu et Saint-Évremond; mais le *Dictionnaire* ne fut point imprimé en France, comme on l'avait demandé. Renaudot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, conservés dans la Bibliothèque impériale, et parmi lesquels on remarque une *Histoire de Saladin*, une *Histoire des patriarches syriens de la secte nestorienne*, et un *Traité de l'Église d'Éthiopie*, en latin. P. L.

De Boze, *Hist. de l'Acad. des inscript.*, V. — Niceron, *Mémoires*, XII et XX. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

RENAUDOT (*Claude*), historien français, né vers 1730, à Vesoul, mort vers 1780, à Paris. Il vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat; mais, au lieu de fréquenter le barreau, il s'adonna à la culture des lettres. On a de lui : *Arbre chronologique de l'histoire universelle*; Paris, 1765, in-fol. : c'est un arbre qui, au lieu de fruits, est chargé de médaillons portant les noms et les dates des principaux événements de chaque État. Cet ouvrage fut présenté au duc de Berri (Louis XVI); l'idée en fut trouvée ingénieuse, et le jeune prince accorda à l'auteur une pension de 1,200 livres sur sa cassette; — *Révolutions des empires, depuis la création*; Paris, 1769, 2 vol. petit in-8°, avec une carte : cet ouvrage paraît principalement tiré de la grande *Histoire universelle anglaise*; — *Annales historiques et périodiques depuis le 1er septembre 1768 jusqu'à la fin d'août 1769*; Paris, 1771, in-12; — *Abrégé de l'histoire généalogique de France*; Paris, 1779, in-12.

Quérard, *France littéraire*.

RENAULDIN (*Pierre*), poëte français, né vers 1480, à Attigny (Ardennes); il vivait encore en 1529. Ayant embrassé la règle des chanoines réguliers à l'abbaye de Saint-Denis de Reims, il y remplit les emplois de sous-prieur et d'aumônier. L'archevêque de cette ville, Robert de Lenoncourt, le choisit pour grand pénitencier de sa cathédrale. Vers 1516 il se chargea de la cure de Givry, près Rethel. Il est auteur d'un recueil poétique en vers latins, devenu fort rare, et intitulé *Opusculum morale, his conducibile qui paradisiaca ad gaudia pervenire cupiunt* (Paris, 1529, in-8°).

Boulliot, *Biogr. ardennaise*.

RENAULDIN (*Léopold-Joseph*), médecin français, né le 27 juin 1775, à Nancy, mort le 23 février 1859. Il fit de bonnes études chez les chanoines réguliers, suivit la carrière médicale, et fut employé dans les hôpitaux militaires de Nancy. Envoyé en 1794 à l'armée de la Moselle, il faillit succomber au typhus, qui moissonnait alors un grand nombre de soldats, et assista au siége de Mayence, où il observa pendant le rude hiver de 1795 tous les accidents causés par un froid excessif. De 1796 à 1799 il fut attaché à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, partit avec le grade d'aide major pour l'armée du Rhin, et y resta jusqu'à la paix de Lunéville. De retour à Paris, il subit les examens du doctorat (1802). Le goût des voyages le porta à reprendre du service. Nommé médecin militaire de première classe, il se rendit en 1807 à l'armée de Pologne, dirigea le grand hôpital militaire de Berlin et prit part aux travaux d'une commission chargée de la réforme des soldats invalides. De l'armée d'Espagne, où il était passé ensuite, il fut rappelé en 1809 à Paris en qualité de médecin des dispensaires. En 1806 il fut nommé médecin en chef de l'hôpital Beaujon, et en 1821 il entra dans l'Académie de médecine, où il remplit les fonctions de secrétaire. Il fut aussi un des médecins consultants du roi Louis-Philippe. On a de lui : *Sur l'érysipèle*; Paris, 1802, in-8°; — *Traité du diagnostic médical*; Paris, 1804, in-8° : trad. de l'allemand de Dreyssig; — *Les Médecins numismatistes*; Paris, 18 , in-8°; — des articles dans la *Biographie universelle* et dans le *Dictionnaire des sciences médicales*; la remarquable introduction qu'il a fournie à ce dernier recueil a été publiée à part, sous le titre d'*Esquisse de l'histoire de la médecine* (Paris, 1812, in-8°).

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des contemp.* — Sachaile, *Les Médecins de Paris*.

RENAULDON (*Joseph*), jurisconsulte français, né à Issoudun, en 1709. Un esprit cultivé joint à l'humeur la plus aventureuse le conduisit à mener la vie la plus bizarre et la plus décousue. Jeune encore, il s'associa à une troupe de bohémiens qui allaient exploiter l'Italie et qui finirent par l'honorer du titre de *grand coesre* en le mettant à leur tête. Mais il finit par s'ennuyer de cette compagnie, et pour mendier sans craindre la perdition de son âme, il entra dans un couvent de capucins. Il quitta les capucins pour les génovéfains; et s'ennuyant des uns comme des autres, il jeta là le froc, et se fit soldat, puis page chez la marquise de Romagnesi. Il avait mis le silence du cloître à profit pour s'instruire. Le seigneur Broccalio, qui l'avait connu sans doute chez la marquise, lui confia l'éducation de ses enfants. Vint-il seul en France, ou y suivit-il son patron? On ne sait. Plus désireux d'une position sérieuse, on le voit dans la suite greffier de l'hôtel de Versailles, puis garde-magasin des vivres. Enfin, il rentra à Issoudun exercer pendant quelques années le métier d'avocat plaidant, jusqu'à ce qu'il se retira du barreau pour se livrer entièrement aux travaux du cabinet. Le nom de Renauldon figure encore sur le tableau des avocats du bailliage d'Issoudun en 1790. On a de lui : *Traité historique et pratique des droits seigneuriaux;* Paris, 1765, in-4°; — *Dictionnaire des fiefs et des droits seigneuriaux utiles et honorifiques;* Paris, 1765, in-4° : très-complet; 2° édition, 1788, 2 vol. in-4°; — *Tableau général du commerce de l'Europe avec l'Afrique, les Indes orientales et l'Amérique, fondé sur les traités de* 1763 *et* 1783; Paris, 1787. On trouve dans ces ouvrages un esprit de critique et d'examen rationaliste qui décèle l'époque où ils furent écrits; mais ils devaient tomber dans l'oubli après la chute des objets dont ils traitent. B.

Chevalier de Saint-Amand, *Biographie berruyère.* — Pérémé, *Recherches sur la ville d'Issoudun.*

RENAZZI (*Filippo-Maria*), jurisconsulte italien, né le 4 juillet 1742, à Rome, où il est mort, le 29 juin 1808. Fils d'un avocat bolonais, il étudia le droit et fut nommé à vingt-cinq ans professeur adjoint dans l'université de Rome (1768); en 1769 il obtint la chaire de droit criminel. Le cours qu'il publia, et pour lequel il mit à profit les travaux des publicistes étrangers ainsi que les idées de la philosophie moderne, lui attira les plus flatteuses distinctions : Clément XIV lui donna une pension, et d'un autre côté le cardinal Herzen et l'impératrice Catherine II cherchèrent à l'attirer l'un à Paris, l'autre à Saint-Pétersbourg. Mais rien ne put l'arracher de Rome, pas même l'offre d'une chaire dans l'université de Bologne. Après trente-quatre ans de professorat, il demanda sa retraite, qui lui fut accordée en même temps que des lettres de noblesse (1803). On a de lui : *Index conclusionum in decisionibus S. Rotæ romanæ;* Rome, 1760, in-8°; — *Pilonii addit. ad disceptationes;* ibid., 1767, in-8°; — *Elementa juris criminalis;* ibid., 1773-75-81, 3 vol. in-8° : cet ouvrage fut pendant quelque temps classique dans les universités de l'Italie; il a été trad. en différentes langues et réimprimé plusieurs fois, notamment à Bologne, 1825, 5 vol. in-12; — *De ordine seu forma judiciorum;* ibid., 1776, in-8°, et 1828, in-12; — *De sortilegio et magia;* Venise, 1792, in-8°; — *Annali degli elementi di diritto criminale*, Sienne, 1794, in-8°; trad. en latin, Rome, 1828, in-8°; — *Stato della fabrica di S. Pietro;* Rome, 1795, in-8°; — *Notizie storiche degli antichi vicedomini del patriarcato lateranense e de' moderni prefètti del S. Palazzo apostolico;* Rome, 1796, in-8°; — *Storia dell' università degli studj di Roma;* ibid., 1803-1806, 4 vol. in-8°; — *Ricerche sulle varie maniere di contrar le nozze e sui loro diversi effetti presso gli antichi Romani;* Sienne, 1807, in-8°; — quelques opuscules, et plusieurs ouvrages manuscrits. P.

Diario di Roma, juillet 1808. — Cancellieri, *Elogio di F.-M. Renazzi;* Rome, 1819, in-16. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II.

RENDU (*Louis*), prélat français, né le 19 décembre 1789, à Meyrin (pays de Gex), mort à Annecy, le 28 août 1859. Sa famille, originaire de Lancrans, et dont une branche était venue s'établir à Paris, comptait déjà des membres distingués au barreau et dans l'Église. Des revers de fortune s'opposèrent à ce que Louis commençât de bonne heure ses études classiques, et il avait atteint l'âge de quinze ans, lorsque le curé du village, le discernant parmi les enfants qui fréquentaient l'école, lui fit apprendre le latin. Admis gratuitement au séminaire de Chambéry (1807), il y remplit à la satisfaction de ses supérieurs la double tâche de maître et d'écolier. Élevé à la prêtrise le 19 juin 1814, il fut immédiatement nommé professeur de belles-lettres au collége royal, où il remplit plus tard la chaire de physique, les fonctions de préfet des études et de directeur spirituel. Son *Traité de physique*, imprimé à Chambéry en 1823, expose la méthode ingénieuse qu'il s'était créée comme professeur. Cette méthode consistait à réduire toute la science en propositions courtes et simples, dont on expliquait trois ou quatre aux élèves, qui devaient ensuite rédiger la démonstration, rendre compte des expériences, et en tracer les figures. En 1829 le collége de Chambéry ayant été confié aux jésuites, l'abbé Rendu quitta l'enseignement, et fut nommé chanoine de la métropole. Devenu secrétaire perpétuel de la Société académique de Savoie, il fut à la fois le collaborateur et l'historien de cette compagnie, et publia, en 1833, les résultats de ses méditations sur les points les plus élevés de la science sociale dans un ouvrage intitulé : *De l'influence des lois sur les*

mœurs et des mœurs sur les lois. Ce livre, dans lequel on remarque une étonnante prévision des événements qui se sont accomplis depuis, valut à son auteur l'ordre du Mérite civil du Piémont. L'évêché d'Annecy étant venu à vaquer, le choix des autorités civiles et ecclésiastiques se porta sur l'abbé Rendu, qui, après avoir résisté, dut céder aux instances de son souverain. Préconisé le 27 janvier 1843, il fut sacré le 29 avril dans la cathédrale d'Annecy. Pendant les seize années d'un laborieux épiscopat, il sut mener de front la défense de la vérité, l'administration de son diocèse, les hautes spéculations métaphysiques et les études sociales. En 1845 le congrès géologique de France s'étant réuni à Chambéry, l'évêque d'Annecy fut appelé à présider cette assemblée, devant laquelle il exposa son système sur le transport des blocs erratiques et sur les moraines actuelles et anciennes. La mort interrompit le grand travail qu'il préparait *Sur l'Influence de la tradition sociale à l'égard de la raison.* Outre les ouvrages cités, on a de L. Rendu : *Une Théorie sur l'inégalité de la marche des vents dans la partie inférieure de l'atmosphère; ses conclusions ont passé dans le domaine de la science*; — *Un Mémoire tendant à prouver que toute cristallisation, solidification des corps, passage d'un état à un autre, est un effet électrique*; — des *Notions historiques placées en tête de chaque volume de l'Académie royale de Savoie*; — *Un Mémoire sur les couches géologiques des montagnes granitiques qui entourent le bassin de Chambéry*; — *Traits principaux de la géologie de la Savoie*; 1838; — *Vie du comte de Sales, ambassadeur à Paris*; in-8°, 1853; — *Lettre au roi de Prusse sur l'état du protestantisme*; 1846, in-8°; — *De la liberté et de l'avenir de la république française*; 1848, in-8°; — *Où en est la révolution?* lettre à M. l'abbé Mermillod; in-8°, broch. 1857; etc. Baron R.

M. Eugène Rendu, dans *L'Ami de l'Enfance*, septembre 1859). — *Mgr Louis Rendu*, par l'abbé G. Mermillod; Carouge. 1859 (dans les *Annales de la charité*, décembre 1859). — *Moniteur* de septembre 1859.

RENDU (*Jeanne-Marie*), cousine germaine du précédent, plus connue sous le nom de *sœur* Rosalie, née à Comfort (Ain), le 8 septembre 1787, morte à Paris, le 7 février 1856. Elle avait à peine sept ans lorsque la France fut soumise au régime sanglant de la terreur, et dans ces jours d'épreuve sa famille lui donna des exemples qui portèrent leur fruit. Un de ses cousins, maire d'Annecy, fut fusillé pour n'avoir pas voulu livrer à la profanation et au feu les reliques de saint François de Sales. Après avoir fait sa première communion dans une cave, Jeanne put, grâce à des temps meilleurs, aller achever son éducation au pensionnat que d'anciennes ursulines tenaient alors à Gex. Ce fut là que le chant d'un cantique et une visite à l'hôpital décidèrent sa vocation. Sa mère, vaincue par des instances persévérantes, consentit à ce qu'elle partît pour Paris, où la communauté de Saint-Vincent-de-Paul venait d'être rétablie par le premier consul. La santé délicate de la jeune novice ne lui permit pas de rester longtemps à la maison mère. Jeanne fut donc envoyée au faubourg Saint-Marcel; à la fin de son noviciat, et après la prise d'habit, sœur *Rosalie* revint dans le quartier qui devait être pendant plus de cinquante ans le théâtre de ses bonnes œuvres. D'abord simple sœur dans la rue des Francs-Bourgeois, elle entreprit une guerre énergique contre la misère et les vices d'une population qui, plus que toute autre, ressentait les funestes effets de la révolution. L'état de pénurie générale, l'absence totale d'œuvres organisées rendaient cette tâche bien difficile : ce fut le bureau de charité qui, à peine établi, vint seconder les efforts de la courageuse fille de Saint-Vincent de Paul. On reconnut dès le premier jour que personne ne comprenait mieux qu'elle la véritable situation des pauvres, et sa nomination comme supérieure (1815) fut célébrée comme une fête. Sœur Rosalie était confidente de toutes les peines, de tous les secrets. Elle donnait à l'un le pain de la journée, parlait au patron de l'autre, fléchissait le propriétaire ou le commissaire, décidait le fils indocile à demander son pardon et reconduisait au bercail la brebis égarée. L'éducation du peuple fut aussi l'objet de sa sollicitude, et les écoles placées sous sa direction servirent longtemps de modèle. En 1844, la sœur Rosalie voulut étendre jusqu'à la naissance les soins qu'elle donnait à sa nombreuse famille; elle fit établir une crèche au-dessus même de l'école dans la maison de secours. C'était là que la *Bonne Mère* trouvait les plus douces jouissances dans les caresses de ses petits protégés, vers lesquels elle accourait dès que ses occupations, si multipliées, lui permettaient de disposer d'un moment. Plus tard, elle obtint qu'à la crèche on ajoutât l'asile, et l'étonnement fut grand parmi les habitants du quartier lorsqu'ils virent pour la première fois de tout jeunes enfants parfaitement disciplinés, s'instruisant en chantant, marchant et s'amusant en mesure. Depuis longtemps la sœur Rosalie cherchait les moyens de protéger ses enfants d'adoption contre les dangers de l'apprentissage : le patronage des jeunes ouvrières et l'Association de Notre-Dame-du-Bon-Conseil furent la réalisation de cette pensée. Une autre forme de la faiblesse humaine excita sa compassion : elle voulait soustraire la vieillesse du pauvre aux cruelles vicissitudes de l'abandon et de la misère. Lorsque l'*Asile des petits orphelins* fut transféré à Ménilmontant, sœur Rosalie rassembla, dans la modeste maison de la rue Pascal, quelques vieux ménages auxquels elle assura un logement gratuit. C'est à cette généreuse initiative que les vieillards du douzième arron-

dissement doivent depuis 1856 l'établissement, justement nommé *Asile Sainte-Rosalie*, où ils sont reçus à perpétuité. Le faubourg Saint-Marceau ne fut pas seul à ressentir les effets de cette ardente charité, qui savait prendre toutes les formes et suffire à tout : on peut dire qu'il n'existe pas en France, et même à l'étranger, d'œuvre de bienfaisance à laquelle sœur Rosalie n'ait plus ou moins coopéré. Dans l'étroit parloir de la rue de l'Épée-de-Bois se pressaient les représentants de tous les intérêts de l'humanité, sans distinction de nation ni de condition; chacun laissait en quelque sorte à la porte ses préventions, ses répugnances. Les hommes les plus considérables de l'État (1) venaient y chercher des consolations ou des conseils. Plusieurs souverains eurent recours à sœur Rosalie, et la choisirent comme dispensatrice de leurs aumônes. Le 16 mars 1854, elle reçut la visite de Napoléon III, accompagné de l'impératrice. Peu de temps auparavant elle avait été décorée de la croix d'Honneur, aux applaudissements de tout le quartier.

L'ascendant universel de l'humble supérieure de la rue de l'Épée-de-Bois ne se manifesta jamais avec plus d'éclat que dans les grandes calamités qui vinrent successivement ajouter aux souffrances du peuple, le choléra et les émeutes. En 1848 comme en 1830, elle arracha plus d'une victime à la fureur de la multitude, et arrêta le bras de toutes les vengeances. La peinture et la gravure ont popularisé le calme courage de la sainte sœur se jetant, en 1848, au-devant des insurgés qui menaçaient sa maison, et sauvant les gardes municipaux qui s'y étaient réfugiés. Après les troubles qui agitèrent le commencement du règne de Louis-Philippe, sœur Rosalie avait été dénoncée comme coupable d'avoir aidé les rebelles à échapper à la justice; l'ordre d'arrestation était signé, lorsque le chef de la police de sûreté vint dire à M. Gisquet que si cette mesure était exécutée tout le peuple prendrait les armes. En 1832 l'apparition du choléra éveilla les préjugés absurdes, les odieux soupçons qui à toutes les invasions des maladies pestilentielles s'emparent de l'imagination des classes peu éclairées. Un jour le docteur Royer-Collard accompagnait un cholérique que l'on conduisait, sur un brancard, à l'hôpital de la Pitié; il est reconnu dans la rue; aussitôt on crie : « Au meurtrier! à l'empoisonneur! » Déjà une main coupable se levait pour le frapper, lorsqu'à bout d'arguments, il a l'heureuse inspiration de dire qu'il est un ami de la sœur Rosalie. — C'est différent, répondent mille voix : la foule s'écarte, se découvre, et le laisse passer.

Pendant la disette de 1847, qui prépara la révolution de Février, sœur Rosalie fit des prodiges pour nourrir ses pauvres. En 1849, elle se montra ce qu'elle avait été en 1832. Secondée par un grand nombre de jeunes gens appartenant à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, elle parvint à multiplier les secours et à les étendre au delà de la ville de Paris. Grâce à son zèle inépuisable, on vit sortir des désastres du choléra une œuvre où les jeunes orphelins trouvent tous les avantages d'une salle d'asile.

La santé de sœur Rosalie n'avait pu résister à tant d'épreuves, et une cruelle infirmité, la cécité, attrista ses dernières années, mais ne l'empêcha pas de continuer la tâche sublime qu'elle s'était tracée. Le bien qu'elle avait fait pendant cinquante ans peut seul donner la mesure des regrets et des témoignages de vénération qui éclatèrent à sa mort, et qui marquèrent le jour de ses funérailles. Baron R.

Notice sur la sœur Rosalie Rendu, par Eugène Rendu; 1856. — *Vie de la sœur Rosalie*, par le vicomte de Melun, 1857. — *La sœur Rosalie*, par l'abbé de Boucion; 1857.

RENDU (*Ambroise-Marie-Modeste*), organisateur de l'instruction primaire en France, né le 25 octobre 1778, mort à Paris, le 12 mars 1860. Sa famille avait quitté en 1750 le pays de Gex pour venir s'établir à Paris. Fils d'un notaire estimé, il fit de bonnes études classiques, auxquelles il joignit la connaissance de l'allemand et de l'hébreu, et approfondit assez les sciences exactes pour être admis à l'École polytechnique, l'année même de la fondation de ce célèbre établissement. Le refus du serment de haine à la royauté l'en fit bientôt exclure ainsi que son frère aîné (1). Élève à l'École centrale des Quatre-Nations, il se fit remarquer de Fontanes, qui, devenu grand maître de l'université, n'oublia pas son élève et ami. Rappelé en France après le 18 brumaire, de Fontanes l'attacha d'abord, avec l'abbé Delille, Châteaubriand, de Bonald, à la rédaction du *Mercure*, le nomma, en 1808, inspecteur général, et le fit entrer l'année suivante au conseil de l'université. Rendu se montra digne de la confiance de son protecteur. Il organisa tout le personnel des facultés et des lycées, décida la fondation de l'école normale de Strasbourg, d'une institution commerciale à Limoges, d'un cours de théorie et de pratique commerciales à Toulouse, d'une école de commerce et de langues au Havre, d'une école spéciale à Marseille; il prépara l'établissement de la grande école professionnelle de Mulhouse par celui d'un cours de sciences physiques et arts, et traça le plan d'un règlement où se rencontrent déjà la plupart des dispositions que consacra la célèbre ordonnance du 29 février 1816, sous laquelle l'instruction primaire a vécu jusqu'en 1833.

Après la chute de l'empire, l'université trouva

(1) On peut citer parmi ces derniers le général Cavaignac, qui fut plusieurs fois à même d'apprécier la bienfaisance de sœur Rosalie.

(1) Athanase, depuis baron Rendu, procureur général près la cour des comptes, commandeur de la Légion d'honneur, etc., qui siégea pendant vingt ans au conseil général de Seine-et-Oise.

au premier rang de ses défenseurs celui qui avait été un de ses premiers organisateurs. Les adversaires qui se levèrent en 1815, comme ceux qui leur succédèrent en 1844, s'accordent à rendre hommage à la loyauté d'A. Rendu. Dès 1811 il avait fait adopter au conseil impérial l'établissement de commissions d'arrondissement et de canton, destinées à encourager et à surveiller les écoles primaires. Les circonstances s'étaient opposées à l'exécution de ce plan; il s'agissait de le faire consacrer sous le régime nouveau et de le mettre en œuvre. Le projet fut élaboré entre Cuvier, de Gérando et Rendu, et reçut la sanction royale le 29 février 1816. Il devint le point de départ et la règle de tous les développements de l'instruction primaire. Vers la même époque, Rendu commençait à étendre à l'association des *Frères des écoles chrétiennes* le patronage éclairé qu'il ne cessa d'exercer pendant tout le cours de sa longue carrière. Appelé au poste de substitut du procureur général près la cour royale de Paris (1816), fonctions qu'il occupa jusqu'en 1830, il reçut en 1817 la mission d'organiser et de présider la commission que l'on chargeait de contrôler à Paris l'administration des collèges. Le 22 juillet une ordonnance royale le nomma membre du conseil de l'instruction publique. La même ordonnance décidait qu'un conseiller exercerait les fonctions du ministère public, et serait en outre chargé des affaires de l'instruction primaire. M. Rendu fut désigné pour cette double mission, qu'il remplit jusqu'en 1850. De 1833 à 1842 des cours primaires supérieurs furent établis, d'après les rapports de M. Rendu, dans plus de cent communes, et au moment où la loi de 1833 fit des écoles normales une institution générale et obligatoire, la France en comptait déjà quarante-sept créées sous la même impulsion. Les salles d'asile doivent à M. Rendu leurs premiers développements; il présida jusqu'en 1850 cette institution philanthropique, au sein de laquelle sa mémoire ainsi que celle de sa digne fille (1) seront toujours l'objet d'un culte reconnaissant. En 1841 il s'occupait de reconstituer la faculté de théologie, et à l'occasion des controverses provoquées par l'apparition d'un projet de loi (1841), il écrivait son livre : *De l'instruction secondaire, et spécialement des écoles secondaires ecclésiastiques;* c'était un appel éloquent à l'union de l'université et du clergé. En même temps il fonda le *Cercle catholique*, dont Ozanam et Lenormant faisaient partie. De 1848 à 1850, il ne resta pas étranger aux discussions animées que soulevait la question de l'enseignement; il prit peu de temps après sa retraite. Ses ouvrages sont : *Considérations sur le prêt à intérêt;* Paris, 1806, in-8°; — *Excerpta, ou Morceaux choisis de Tacite;* Paris, 1805, in-12; — *La vie d'Agricola;* Paris, 1806, 1822, in-12; — *Réflexions sur quelques parties de notre législation civile*, envisagée sous le rapport de la religion et de la morale; Paris, 1814, in-8°; — *Système de l'université de France;* Paris, 1816, in-8°; — *Essai sur l'instruction publique, et particulièrement sur l'instruction primaire;* Paris, 1819, 3 vol. in-8°; — *Traité de morale;* Paris, 1834, in-12; — *Essai sur l'instruction morale et religieuse*, in-18, 3e édit.; — *De l'association en général, et spécialement de l'association charitable des frères des écoles chrétiennes;* Paris, 1839, 1845, in-8°; — *Code universitaire;* Paris, 1827, 1835, 1846. in-8°; — *De l'Université de France et de sa juridiction;* Paris, 1847, in-12; — *Nouvelle traduction des psaumes*, sur le texte hébreu, avec notes, 2 vol. in-8°.

Baron W. Richerand.

M. Ambroise Rendu et l'Université de France, par Eug. Rendu; Paris, 1861, in-8°. — *Moniteur* du 27 mars 1860. — *Journal général de l'instruction publique* du 17 mars 1860. — *Ami de la Religion* du 29 mars 1860, article de M. Aug. Cochin. — *Constitutionnel* du 26 juin 1861. — *Journal des Débats*, novembre 1861, article de M. Daremberg. — *Le Correspondant*, 25 mai 1861. *Encyclopédie biographique du dix-neuvième siècle*, 1842.

* **RENDU** (*Ambroise*), *jurisconsulte*, fils aîné du précédent, né à Paris, le 1er juillet 1820, est avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Il a publié : *Traité de la responsabilité des communes;* — *Traité pratique de droit industriel;* — *Traité pratique des marques de fabrique et de la concurrence déloyale;* — *Cours de pédagogie*, à l'usage des écoles normales primaires; Paris, 1841, in-12, six éditions; — *Nouveau Spectacle de la nature* (en collaboration avec M. Victor Rendu); Paris, 1839, 10 vol. in-18; — *Petit cours d'histoire, à l'usage des Écoles élémentaires*, 6 vol. in-18, 5e édition.

Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*.

* **RENDU** (*Eugène*), publiciste, frère du précédent, né à Paris, le 10 janvier 1824, a suivi les traces de son père dans l'université, où il remplit les fonctions d'inspecteur général. Dans un premier voyage qu'il fit en Italie, il se lia avec les chefs du parti libéral conservateur, Gioberti, le comte Balbo, le marquis d'Azeglio, et il traita les questions italiennes dans la presse parisienne. En 1848 il fut à *L'Ère nouvelle* le collaborateur du P. Lacordaire, d'Ozanam, et de l'abbé Maret. En 1849 il entra dans l'université, et fut chargé de diverses missions en Angleterre et en Allemagne.

Dans ses écrits politiques, la plupart relatifs aux affaires d'Italie, M. E. Rendu a toujours cherché à concilier les droits des peuples de la péninsule avec l'autorité et l'indépendance nécessaires au saint-siége. En 1855 M. Rendu avait soumis au ministre de l'instruction publique un projet de création de collèges internationaux qui vient seulement d'être publié. Le plan dont il s'agit repose sur l'idée fondamentale que voici : un même système d'études appliqué simultanément

(1) Mme Doubet, auteur d'un intéressant petit livre intitulé : *Histoire d'une salle d'asile*.

à quatre pays (France, Angleterre, Allemagne, Italie), en quatre langues, et suivi successivement, de deux en deux années, dans chacun de ces pays et dans chacune de ces langues, sans que les élèves, en changeant de résidence et d'idiome, aient à subir aucun changement dans la méthode. Ses ouvrages sont: *L'Italie devant la France;* Paris, 1849, in-12; — *Conditions de la paix dans les États Romains;* Paris, 1849, in-8°; — *L'Italie et l'empire d'Allemagne*, étude lue à l'Académie des sciences morales et politiques; in-8°, 1858; — *L'Autriche dans la confédération italienne;* in-8°, juillet 1859; — *De la loi de l'enseignement;* in-8°, 1850; — *De l'enseignement obligatoire*, mémoire présenté à l'empereur; in-8°, 1853; — *De l'instruction primaire à Londres*, dans ses rapports avec l'état social; in-8°, 1853; — *De l'éducation populaire dans l'Allemagne du nord*, et de ses rapports avec les doctrines philosophiques et religieuses; in-8° de 500 pages, 1855; — *Guide des salles d'asile;* in-8°, 1860; — *Manuel de l'enseignement primaire;* in-12, 8e édition, 1861; — *L'Ami de l'enfance, journal des salles d'asile*, 3e série, publiée sous la direction de M. Eug. Rendu, 7 vol. in-8° depuis 1854; — *Note sur la fondation d'un collége international à Paris, à Rome, à Munich et à Oxford;* in-4°, 1862.

Dictionnaire des contemporains.

RENÉ D'ANJOU, duc d'Anjou, de Lorraine et de Bar, comte de Provence et de Piémont, roi de Naples, Sicile, Jérusalem, etc., né à Angers, le 16 janvier 1409, mort à Aix en Provence, le 10 juillet 1480. Il était fils de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, et de la reine Yolande d'Aragon. Sa mère, veuve et tutrice, le fit d'abord adopter par le cardinal de Bar, dont elle était nièce, comme héritier du duché de Bar, en 1419. L'année suivante, René, par l'influence de la même Yolande, épousa Isabelle, fille et héritière de Charles II, duc de Lorraine (1). Charles II mourut en 1431. René, déjà reconnu duc de Lorraine, voulut prendre possession de son duché. Mais Antoine de Vaudemont, son cousin par la ligne masculine, lui disputa cette couronne les armes à la main. René fut vaincu le 2 juillet 1431, à Bulgnéville, et réduit en captivité.

Le duc de Lorraine demeura le prisonnier non point d'Antoine, son vainqueur, mais de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, auxiliaire et patron d'Antoine. René, conduit de prison en prison, habita successivement les châteaux de Talant, Salins, Bracon, Rochefort près Dôle, et Dijon. Durant ce temps il confia l'administration de son duché à son épouse, Isabelle. Celle-ci (*voyez* ce nom), par son habile administration, remplaça avantageusement le prince captif.

René, vers le 16 février 1432, fut mis en liberté, mais sous condition de réintégration et à titre provisoire. Le 7 février 1434, accompagné d'Isabelle, il assistait aux noces de Louis de Savoie et d'Anne de Chypre, qui eurent lieu à Chambéry. Le 24 avril suivant, il fut présent à la sentence arbitrale rendue en sa faveur, à Bâle, par l'empereur Sigismond, et qui lui adjugea comme au légitime possesseur le duché de Lorraine. Nonobstant cette décision, René d'Anjou, conditionnellement élargi, dut le 1er mars 1435 rentrer comme prisonnier au château de Dijon. La mort de son frère, Louis III, roi de Sicile, et sa désignation sur le testament de Jeanne II de Naples le firent, vers le même temps, roi de Naples, Sicile, etc., et duc d'Anjou. Le roi René fut de nouveau suppléé par Isabelle. Le 11 février 1437 il recouvra enfin sa liberté. Après avoir marié son fils aîné, Jean d'Anjou, à Marie fille du duc de Bourbon, René s'embarqua, au mois d'avril, à Marseille, et fit voile pour Gênes. Il débarqua le 9 mai suivant à Naples, où il vint rejoindre Isabelle. Le roi et la reine de Sicile se partagèrent la tâche difficile de conserver ou de reconquérir ce royaume, qui leur fut disputé par Alfonse d'Aragon. Après des efforts infructueux et la perte de sa capitale, René d'Anjou revint en France, au mois de novembre 1442. En 1444, René prit part aux négociations de Tours, relatives à la paix entre la France et l'Angleterre. Pour cimenter cette alliance, Henri VI épousa MARGUERITE d'Anjou, fille de René (*voy.* ce nom). La campagne de Normandie s'ouvrit en 1449. René dès le début de cette expédition accompagna le roi de France, et servit sous sa bannière, jusqu'au recouvrement intégral de cette province. Charles VII, en 1461, fit un nouvel appel à la fidèle amitié de son beau-frère. Gênes, soumise au roi de France, venait de se révolter contre son autorité. René fut envoyé par le roi, avec le titre de commandant en chef des forces de terre et de mer destinées à réprimer cette insurrection. René d'Anjou n'y réussit point; et battu par les insurgés, il rapporta au roi cette nouvelle, qui contribua pour une part à la fin mélancolique de Charles VII. La vieillesse de René lui-même fut attristée par une suite continue de désastres et de revers. Les infortunes de sa fille Marguerite eussent à elles seules suffi pour emplir le calice. En 1467 les Aragonais vinrent offrir à René la royauté de leur pays. René, mûri par l'âge et désabusé, refusa cette couronne; mais il l'accepta en faveur de son fils, le jeune et bouillant duc de Calabre. Ce fils aîné, Jean d'Anjou, partit à la tête d'une armée. Pour prix de ses brillantes prouesses, il ne trouva au sein de la capitale promise à son ambition qu'un tombeau. Jean mourut à Barcelone, le 27 juillet 1471, et fut inhumé dans la cathédrale de cette ville. René vit périr successive-

(1) Ce mariage avait pour but de détacher les ducs Charles et René de la cause anglaise. En 1429, René fit d'abord hommage pour le duché de Bar au régent Bedford. Il se désista ensuite, et vint trouver Charles VII à Reims lorsque ce prince y fut sacré. Depuis ce moment, il servit militairement le parti français.

ment autour de lui Isabelle, ses deux fils et son petit-fils Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine. Il ne laissa de descendance directe que par sa fille aînée, Yolande, comtesse de Vaudemont. Marguerite seule fut la compagne de ses vieux jours, comme pour attacher à ses pas une suprême infortune. René avait réuni sur sa tête des titres nombreux; toutefois, ces vaines dénominations avaient été pour lui comme autant d'ironies. Par amour du repos et de la paix, il se défit volontairement d'une partie de ses États. Cette abnégation débonnaire ne trouva point grâce encore devant l'ombrageux Louis XI. Louis tourmenta son oncle, et envahit son duché d'Anjou. Le vénérable vieillard n'obtint de lui aucune trêve jusqu'à ce que René eût assujetti à l'ambition de Louis même ses volontés d'outre-tombe. Il ne cessa ses manœuvres que lorsqu'il se fut assuré que Charles d'Anjou, neveu de René et son légataire pour le comté de Provence, laisserait après lui cette contrée à la France.

L'*Histoire de René d'Anjou* et ses *Œuvres* ont été publiées, appréciées de nos jours, par deux nobles écrivains, qui ont brûlé en faveur de ce prince l'encens de l'enthousiasme. L'inconvénient de leur complaisante admiration a été de prêter au bon roi René une fausse figure d'homme politique et surtout de chevalier. Cette peinture infidèle, que la critique doit faire disparaître, recouvre une physionomie bien différente assurément, mais qui ne demeure point sans charme et sans intérêt. René d'Anjou en naissant au sein de cette époque agitée, sur les marches de plusieurs trônes, reçut ainsi du sort un premier et irréparable dommage. Sa mauvaise étoile l'avait fait duc et roi; mais, comme son cousin Charles d'Orléans, il portait au front, de par la Muse, un signe plus fortuné. Il était né artiste et poëte. Quelques documents analytiques, des comptes de maison surtout (1), qui avaient échappé aux laborieuses recherches des historiens de René d'Anjou, le font paraître sous un jour plus séduisant peut-être et plus vrai que le montre leur panégyrique. On y trouve des traits assez originaux de simplicité et de bonhomie; ainsi il commua en une platelée annuelle d'ablettes la redevance que ne pouvait lui payer en monnaie certain pêcheur angevin, l'un de ses sujets. Il s'efforça vainement, dans ses vieux jours, d'échanger tous ses titres et tous ses fiefs, sans exception, contre une rente viagère. Tel il fut, même jeune, et pendant tout le cours de sa vie. Incapable de la sombre énergie que réclament la guerre et la politique, il était humain et bienveillant, sans ruse, sans invention, jusque dans son élément artistique et littéraire. Ses longs voyages lui permirent d'observer les hommes et la nature et de les comparer sous leurs aspects multiples. Chacun de ses États, l'Anjou, la Lorraine, la Provence, l'Italie, lui fournirent des curiosités naturelles ou des richesses spéciales. Ses plus belles années se passèrent au château de Tarascon (1) sur le Rhône. Là, Antoine de la Salle, le rival français du Pogge, fut son maître d'hôtel et le précepteur de ses enfants. Il y avait des peintres à demeure; l'un d'eux se nommait Barthélemy de Eick ou de Clercq. Le port de Marseille lui apportait d'Orient les objets les plus propres à contenter les fantaisies variées d'un esprit curieux : des lions, des maïoliques, des colliers, des chandeliers de Damas, des vases étranges, de belles armes; deux Maures tout noirs, un petit *Tartre* (Tartare), jeunes esclaves dont il fit des pages somptueux, etc., etc.

(1) P. P., 1339, etc.

Comme artiste et comme littérateur, les ouvrages du roi René méritent un compte rendu analytique et précis.

ŒUVRES ARTISTIQUES DE RENÉ D'ANJOU. Sous le premier rapport, ses deux historiens lui ont donné en masse tous les tableaux, toutes les sculptures et tous les livres d'heures, etc., du quinzième siècle, qui portent les armes ou le nom de René (2). Ils l'en ont libéralement déclaré l'auteur. Cependant, parmi ces nombreuses productions on n'en compte point une seule pour laquelle cette royale paternité ait été jusqu'ici démontrée. Des documents multiples et d'une incontestable authenticité attestent que René fit exécuter à ses frais, sous ses yeux, des ouvrages d'art fort divers. Telles sont des peintures en l'église Saint-Pierre de Saumur, la chapelle de Saint-Bernardin à Angers, les sépultures de sa famille à Saint-Maurice, dans la même ville; tels sont plusieurs livres d'heures, enluminés à Tarascon, à Avignon, etc.; tels sont beaucoup d'autres monuments analogues, dont le vague signalement nous est fourni par les textes et spécialement par les comptes ci-dessus indiqués. On ne saurait également mettre en doute que René s'entremit à ces travaux en amateur attentif et très-éclairé. Plusieurs témoignages enfin autorisent à penser que René lui-même sut manier personnellement le pinceau comme la plume. Mais la plupart de ces œuvres d'art ne subsistent plus. Pour les autres, dépourvues de nom d'auteur, le problème à résoudre consiste à constater leur identité (3).

(1) En 1435 Isabelle de Lorraine, arrivant à Tarascon fut frappée de la beauté pittoresque de ce château. Elle en fit peindre une vue, et la fit porter par l'artiste à René, captif. René donna immédiatement au peintre 21 ducats (Villeneuve-Bargemont, t. I, p. 212).

(2) On y a même joint les heures de René II, duc de Lorraine, son petit-fils, manuscrit de l'Arsenal, n° 12.

(3) On peut citer à coup sûr, et entre autres comme ayant été peints sous les auspices de René ou acquis par lui : 1° le *Buisson ardent* (de la cathédrale d'Aix); 2° le livre d'heures de René, manuscrit 385 La Vallière, à la bibliothèque de la rue de Richelieu, réserve. Ces deux ouvrages sont du plus grand intérêt et de toute beauté. Nous indiquerons ici quelques-uns des nombreux *portraits* de René d'Anjou qui nous sont restés : 1° peint dans sa jeunesse? dans le livre d'heures manuscrit latin Bibliothèque impériale, 1156, A, f° 81 : 2° peint vers 1455 dans le *Voyage d'Ehingen*; l'original à Stuttgard, gravé dans Vallet de Viriville, *Iconographie his-*

ŒUVRES LITTÉRAIRES DE RENÉ D'ANJOU. — *Mortifiement de vaine plaisance*, traité de morale du genre pieux et ascétique. Il est dédié par l'auteur à son *métropolitain* (comme duc d'Anjou), Jean Bernard, archevêque de Tours de 1441 à 1456. *Manuscrits :* 1° 1797 Saint-Germain français; miniatures : exécuté en 1514 ; 2° 7293, Baluze 520; *imprimé*, par M. le comte de Quatrebarbes : *Œuvres du roi René;* Paris et Angers, 1845-1846, in-4°, t. IV, p. I ; — *Le Livre du Cœur d'amour épris*, roman allégorique en prose et en vers, daté de 1457. *Manuscrits :* 1° 1209 français ; Cange 33, exécuté vers 1470; quelques miniatures (inachevé); 2° 2811 français La Vallière 36 ; exécuté vers 1490, enrichi de miniatures élégantes et curieuses (1). *Imprimés* : Les bibliographes citent comme ayant existé *Conqueste qu'un chevalier nommé le Cuer d'amour espris feist d'une dame appelée Doulce mercy*, 1503; mais on n'en connaît point aujourd'hui d'exemplaire. Ce roman, assez piquant et très-instructif comme peinture de mœurs, a été plusieurs fois analysé par des érudits. Il a été imprimé intégralement (avec figures lithographiées), d'après le manuscrit La Vallière, par M. de Quatrebarbes, t. III, p. 1 et suiv. ; — *Le Livre des tournois*, dédié par l'auteur à son frère Charles d'Anjou, comte du Maine, mort en 1472. Il existe à la Bibliothèque impériale cinq manuscrits très-intéressants de cet ouvrage (2). *Les tournois du roi René* ont été publiés une première fois intégralement, et avec beaucoup de luxe, chez F. Didot, 1826, grand in-folio, texte et notices par M. Champollion-Figeac; dessins coloriés, sur le manuscrit 2695, par M. Dubois (du Louvre), lithographie de Motte. M. de Quatrebarbes, assisté de M. Hawke, peintre, a donné une nouvelle édition de ce livre, ornée de figures, *Œuvres*, t. II, p. 1 et suiv.; — *L'Abusé en court*, roman moral et allégorique, prose et vers. *Manuscrits :* 1° 1695; 2° 1989, français : 3° supplément français, n° 1997. *Imprimés :* 1° édition princeps, in-fol. gothique, attribuée à Colard Mansion de Bruges (1); 2° sans lieu ni date, in-fol. gothique (Lyon, vers 1480?); 3° Vienne en Dauphiné, pet. in-fol. gothique, 2 colonnes, chez Pierre Schenck; 4° sans lieu ni date, in-4° (*voy.* Brunet, *Manuel du libraire*); — *Poésies diverses*. On peut comprendre enfin dans le bagage littéraire de cet auteur différents morceaux épars. Tels sont : « Exortacion rimée en la personne de Jésus, composée par feu bon roy René, roy de Sicile, » dans le manuscrit 763 de la bibliothèque de Troyes (*Catalogue des manuscrits*, t. II, p. 314 et 315), et plusieurs rondeaux qui se trouvent mêlés aux poésies de Charles duc d'Orléans (*Œuvres de René*, t. III, p. 200 et suiv.).

A. VALLET-VIRIVILLE.

Histoire de René d'Anjou, par M. de Villeneuve-Bargemont; 1825, 3 volumes in-8°, fig. — Quatrebarbes, ouvrage cité. — J. Renouvier, *Les peintres et enlumineurs du roi René*; Montpellier, 1857, in-4°. — *Chroniques* de Cousinot, Jean Chartier, Monstrelet, Basin, Bourdigné. — P. Marchegay, *Mélanges historiques ;* 1857, in-8°. — *Revue d'Anjou*, *passim*, etc.

torique, etc., 1854, in-4°, figure 7 ; 3° peint vers 1458, par un peintre italien, dans un manuscrit : lithographié *Œuvres de René*, t. IV, page 198 ; 4° médaille italienne du cabinet impérial de Vienne, fondue et ciselée, vers 1460 : gravé Trésor de numismatique, *Méd. ital.*, 2e partie, planche XIV, n° 1 ; 5° médaillon en ivoire, sculpté par Pierre de Milan et daté de 1461 : tresor, *ibid.*, n° 2 ; 6° autre médaillon analogue, 1462, *ibid.*, n° 3 ; 7° autre médaillon de Laurana, 1463 ; René et Jeanne de Laval, sa deuxième femme, conjugués : cabinet des antiques, rue Richelieu : gravé *Magasin pittoresque*, 1853, p. 208 ; 8° peint (avec Jeanne, pendant) sur l'un des volets du dyptique intitulé *Le Buisson ardent* (cathédrale d'Aix) : lithographié *Œuvres de René*, t. I, p. clviij, et plus loin (2 planches); 9° *crayon* du seizième siècle, au cabinet des Estampes, analogue au précédent : cf. *Magasin pittoresque*, 1844, p. 400; 10° buste analogue aux n°s 8 et 9, avec le collier de Saint-Michel (vers 1470) : précieuse miniature, lithographiée *Histoire de René d'Anjou*, t. I, en tête du volume.

(1) Le manuscrit 1629 du Vatican du quinzième siècle, parchemin, contient aussi *Le Cœur d'amour épris*. *Voyez* Keller, *Romvart*, p. 398 et suiv.

(2) Nous les classons par ordre de mérite ou d'importance : 1° 2696 français (*olim* 8342, 2 bis); 2° 2695 réserve (*olim* 8352); 3° 2692 (8351); 4° 2693 (8351, 2); 5° 2694 (8351, 2, 2). Les manuscrits 2696 et 2695, sur papier, sont du même temps (1465 à 1472?) et enrichis de peintures très-curieuses, qui paraissent être de la même main. Le n° 2696 (qui n'est pas dans la réserve) est mieux conservé ; l'autre a été gâté et défiguré dans quelques parties. Une note du dix-septième siècle, placée en tête du manuscrit 2695, est ainsi conçue : « Ce présent livre a été dicté par le roi René de Sicile et *peint de sa propre main*. » Cette dernière assertion ne nous semble pas admissible. Ces deux manuscrits attestent la touche ferme et courante d'un artiste de profession, l'un de ces peintres que René entretenait à gages. Ils furent distribués à deux familles savoisiennes, dont l'*ex libris* se lit à la fin de chacun des manuscrits (*R? de Salenove* et *Marie de Luxembourg*, comtesse de Romont) Ce genre de répétitions n'est pas le fait d'un royal amateur. Les manuscrits 2692 et 2693 sont également deux copies magnifiques, exécutées sur vélin pour Louis de la Gruthuse. Au dix-septième siècle, Melchior Tavernier fut chargé de graver sur cuivre les peintures de ce livre d'après les manuscrits du roi de France. Il était question d'imprimer l'ouvrage entier. Une suite de quinze pièces fut effectivement gravée par cet artiste. Elle existe aux imprimés sous la cote Z ancien n° 2375 A. et reproduit l'exemplaire de la Gruthuse. Dans le même temps, Peiresc? ou un autre bibliophile, fit faire une copie *manuscrite* du n° 2693. Il prit sept des 15 planches gravées par Tavernier, les fit gouacher, et les inséra, en guise de miniatures, dans cette nouvelle copie. Tel est le manuscrit 2694. Les autres miniatures sont copiées à la main.

(1) Cette édition, que l'on reconnaît antérieure à 1480, se termine ainsi : « Cy fine L'Abusé en court, fait et composé par *tres-hault et puissant prince René roy*. » Ce livre aurait donc été imprimé à Bruges du vivant de l'auteur. Cependant cet ouvrage ne saurait être, comme on l'a cru, un récit, même allégorique, de la vie de René, ou une allusion à ses propres infortunes. On y reconnaît plutôt l'œuvre d'un particulier, ainsi qu'une satire, analogue à celles que nous ont laissées Henri Baude, et le sire de Bueil dans *Le Jouvencel*, ce dernier d'après le manuscrit 1695 (en *déficit*, mais visé par M. de Quatrebarbes); *L'Abusé en court* serait daté du 12 juillet 1473. Le manuscrit 1967, qui paraît être de cette même époque, se termine par la note suivante : « Cy fine L'Abuzé en court, *composé par noble homme Charles de Rochefort*. » Nous inclinons fortement à adopter de préférence cette dernière attribution.

RENÉ. *Voy.* LORRAINE.

RENEAULME (DE), famille noble, originaire de la Suisse, établie à Blois depuis la fin du quinzième siècle. Parmi ses membres, qui se sont partagés entre l'état militaire, l'Église et la médecine, nous citerons les suivants :

RENEAULME (*Matthieu* DE), versé dans les langues hébraïque, grecque et latine, vivait vers 1530; il a laissé quelques ouvrages manuscrits, entre autres une *Description du mont Pilate et autres montagnes de la Suisse*, et une version latine de *Trois cents chapitres d'Albuchasim sur la médecine et la chirurgie*.

RENEAULME (*Paul Ier* DE), fils du précédent, fut un des plus célèbres médecins de son temps. On connaît de lui beaucoup de savants manuscrits, la plupart en grec : *Homeri, Hesiodi et Theocriti Lexicon*, 3 vol. in-4°; *Thesaurus Dioscoridis*, 2 vol. in-fol.; *Thesaurus Theophrasti*, 6 vol. in-fol., en forme de glossaire avec notes, corrections, etc.

RENEAULME (*Paul II* DE), fils du précédent, né vers 1560, à Blois, où il est mort, en 1624. Au retour d'un voyage en Suisse et en Italie, il s'arrêta à Avignon pour y recevoir le diplôme de docteur (1590). En 1599 il devint médecin du prince de Condé; mais, quoique fort considéré de Marie de Médicis, il refusa constamment d'aller demeurer à la cour lorsqu'elle quitta Blois. Il n'exerça donc pas son art à Paris, comme on l'a prétendu. Ayant publié un recueil (*Ex curationibus observationes;* Paris, 1606, in-8°), où il prouvait par plus de deux cents exemples que les remèdes chimiques sont d'un grand secours dans la pratique, il se trouva exposé à la vindicte de la faculté de Paris, qui avait maintes fois fulminé contre de semblables innovations; on lui fit un procès, et il fut obligé de signer, le 23 février 1607, une déclaration publique par laquelle il s'engageait à ne plus faire usage des préparations qui lui avaient si bien réussi. L'année suivante Pierre Paulmier, médecin normand, fut expulsé de la faculté pour avoir refusé de souscrire à une si dure rétractation. Mais il paraît que Reneaulme ne tint pas ses promesses, et qu'à la suite d'un nouveau procès un arrêt du parlement de Paris intervint qui lui permit l'usage de ses remèdes. Les botanistes Plumier et Brown ont consacré chacun un genre différent (*Renealmia*) à sa mémoire. On a encore de Reneaulme : *Specimen historiæ plantarum;* Paris, 1611, in-4° : ouvrage original, dont le mérite n'a été qu'imparfaitement connu; on trouve à la suite deux traités de Prosper Alpini, *De plantis Ægypti* et *De balsamo*, qu'il avait édités ensemble à Venise, 1592, in-4°;—*La Vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-lès-Blois;* Blois, 1618, in-32 : c'est une source minérale qu'il avait découverte.

RENEAULME (*Michel* DE), fils du précédent, mort en 1647, à Blois, fut reçu docteur à Montpellier; il est auteur d'une *Pharmacopœa blesensis;* Blois, 1643, in-8°.

RENEAULME (*Étienne-Gilbert*, chevalier DE), petit-fils du précédent, mort en 1742, était capitaine au régiment de Tournaisis lorsque, sur les conseils du Vauban, son parent, il passa dans le génie. Il commanda dans différentes places de la frontière, eut un bras cassé au siége de Philipsbourg, et quitta le service avec le titre d'ingénieur en chef et de brigadier des armées du roi, pour aller vivre en philosophe dans sa terre de la Garanne, près Blois. Il avait beaucoup travaillé sur l'art militaire; mais ses ouvrages sont demeurés inédits.

RENEAULME *de la Garanne* (*Michel-Louis* DE), frère puîné du précédent, né vers 1675, à Blois, mort le 27 mars 1739, pratiqua la médecine avec succès et remplit les différentes chaires de botanique, de pharmacie et de chirurgie à la faculté de Paris, qui l'élut en 1733 pour doyen. Reçu en 1699 membre de l'Académie des sciences, il lui communiqua plusieurs mémoires; et comme il avait eu beaucoup de part à l'*Histoire des plantes* de Tournefort, il fut chargé par ses collègues de revoir les manuscrits de ce savant pour les donner au public; il fit connaître en 1709 le plan des vingt-cinq volumes qu'il devait leur consacrer, mais il n'alla pas plus loin. Il n'a attaché son nom qu'à l'*Essai d'un traité des hernies*, Paris, 1726, in-12, et à quelques mémoires de botanique et d'autres branches de l'histoire naturelle.

RENEAULME (*Paul-Alexandre* DE), frère des deux précédents, mort en 1749, à Theuvy, près Chartres, entra dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et fut prieur de Marchénoir (diocèse de Blois); il passa en la même qualité à Theuvy. Suivant les traces de ses ancêtres, il cultiva la botanique et la médecine, et se contenta de pratiquer cette dernière science au profit des pauvres. L'histoire était son étude favorite. Il conçut le projet d'une *Bibliothèque universelle*, où il voulait rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, les noms de tous les auteurs avec une notice de leur vie, les titres de leurs écrits, imprimés ou non, le nombre des éditions, des traductions, etc. Le prospectus ou *Projet* en parut en 1738; à cette époque les trois premiers volumes étaient prêts à voir le jour et les autres fort avancés. Mais l'auteur ne put venir à bout de terminer un si grand travail; attaqué d'hydropisie, il mena jusqu'à sa mort une vie des plus languissantes. Sa magnifique bibliothèque passa, de même que tous ses manuscrits, aux chanoines réguliers de Saint-Jean de Chartres. P.

Moréri, *Dict. hist.*, édit. 1759. — Leclerc, *Hist. de l'Acad. des sciences.* — *Biogr. méd.*

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois, le 25 octobre 1510, morte à Montargis, le 12 juin 1576. Elle était fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. La nature, qui lui avait refusé les dons extérieurs, l'avait douée d'une âme

forte, d'un esprit droit et pénétrant, d'un cœur généreux. Dès son enfance se révéla en elle un goût très-vif pour l'étude : elle apprit le latin, le grec, l'histoire, les mathématiques, l'astrologie même. Catherine de Médicis l'entendant discourir sur ce sujet avouait que « le plus grand philosophe du monde n'en eût pas mieux su parler ». Ses relations avec Marguerite de Navarre fortifièrent encore ses goûts élevés, et elle devint, comme cette princesse, une des femmes le plus accomplies de la renaissance. Elle avait été successivement promise en mariage à Charles d'Autriche (Charles-Quint), au roi d'Angleterre Henri VIII; Joachim, marquis de Brandebourg; des intérêts politiques firent rompre ces projets d'union. Le connétable de Bourbon avait aussi osé aspirer à sa main. François Ier la maria à Hercule d'Este, duc de Ferrare (30 juillet 1527), dans l'espoir, peu justifié, de s'assurer par l'alliance de ce prince la possession du Milanais. Hercule était un prince lettré : il écrivait avec élégance et était un amateur distingué d'antiquités. Un même goût pour les lettres et les arts rapprochait les deux époux; leur cour devint l'asile des savants et des beaux esprits. La duchesse honorait de sa protection et de ses libéralités plusieurs hommes illustres, entre autres le poëte érudit Celio Giraldi et l'astronome Celio Calcagnini. La savante et infortunée Olimpia Morata lui dut son éducation : elle l'admit à partager les leçons de sa fille aînée, la princesse Anne. Les impulsions d'un cœur généreux lui firent accueillir à Ferrare non-seulement les Français que les malheurs de la guerre avaient laissés sans ressources en Italie, mais ceux que les persécutions religieuses avaient forcés de s'exiler, entre autres Calvin et Marot. Celui-ci, qui avait fait son épithalame, devint même son secrétaire. Renée s'était initiée, dans ses entretiens avec Marguerite de Navarre, aux idées de réforme religieuse. Calvin, en développant devant elle les motifs qui l'avaient séparé de l'Église, confirma en elle ces sentiments favorables au protestantisme. Elle n'avait que vingt-cinq ans alors, et elle hésita longtemps avant de se déclarer ouvertement, quoiqu'elle eût accepté la dédicace de la première version italienne de la Bible par Bruccioli. Calvin lui reprochait encore sa tiédeur vingt ans après, c'est-à-dire en 1560. Le duc son mari, qui était alors loin d'approuver ses idées, et qui craignait de fournir un prétexte au pape pour s'emparer de ses États, chassa de sa cour tous les Français suspects d'hérésie, et remplaça même les femmes de la princesse par des Italiennes, chargées de la surveiller; mais, forcé de garder des ménagements envers une fille de France, il lui fit faire des remontrances, accompagnées de menaces, par l'inquisiteur français Orin, envoyé à cet effet par Henri II (1554). Renée se montra inébranlable; ni l'éloignement de ses enfants, dont l'éducation lui fut enlevée, ni son emprisonnement dans le vieux château d'Este ne purent diminuer son attachement à la religion évangélique. Elle recouvra plus tard sa liberté; mais ses enfants ne lui furent pas rendus. Elle vécut dans la retraite jusqu'à la mort de son époux (1559). Marot, dans un cantique à Marguerite de Navarre, déplore la souffrance du *noble cœur de Renée de France.*

Renée avait reçu en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Devenue veuve, elle revint en France, et fit de Montargis son séjour habituel. Arrivée au moment où s'ouvrirent les états généraux d'Orléans, elle reprocha avec un courage et une résolution virile à son gendre, le duc de Guise, la condamnation du prince de Condé. On lui avait promis une part dans le maniement des affaires : elle ne l'obtint pas. A partir de ce moment elle se résolut à servir Dieu à *bon escient et tendre au droit but.* Calvin lui envoya, sur sa demande, un pasteur, François Morel, dont le zèle rigoureux affligea plus d'une fois la duchesse et fut blâmé de Calvin lui-même.

Lorsque éclata la première guerre civile, Renée ouvrit son château à une foule de calvinistes. Les triumvirs catholiques voulurent l'intimider. Après l'avoir inutilement menacée de l'enfermer dans un monastère (5 avril 1562), ils eurent recours à la force. Guise envoya quatre cents hommes à Montargis; les habitants catholiques leur ouvrirent les portes. La duchesse s'enferma dans le château. « Songez à ce que vous allez faire, dit-elle fièrement aux assaillants; il n'y a personne en ce royaume qui puisse me commander, que le roi, et si vous en venez là, je me placerai sur la brèche, et je verrai si vous serez assez audacieux pour tuer la fille d'un roi. » La nouvelle de l'assassinat du duc de Guise éloigna les catholiques. Renée, dont il avait épousé la fille aînée, le pleura sincèrement, et elle se plaignit à Calvin de la joie que les protestants montrèrent de cette mort de leur plus redoutable adversaire. A la conclusion de la paix, Renée n'ayant pu obtenir de faire prêcher à Paris chez elle, revint à Montargis, tout occupée à faire le bien, sans distinction de parti, et à embellir sa petite ville. Montargis lui dut la fondation d'un collége; elle transforma son château en un véritable hôtel-Dieu. Pendant la seconde guerre le voisinage de l'armée huguenote et la prompte conclusion de la paix empêchèrent qu'elle ne fût inquiétée. Mais dès le début de la troisième le duc d'Anjou exigea au nom du roi qu'elle reçût une garnison chez elle et renvoyât quatre cents malheureux protestants du Gâtinais qu'elle avait recueillis et auxquels elle fournit tout ce qui était nécessaire au voyage. Elle était à Paris à la Saint-Barthélemy. De retour à Montargis après le massacre, elle y donna l'hospitalité envers un grand nombre de ministres fugitifs, et continua d'y faire célébrer le culte protestant. Sa mort arriva le 12 juin 1575. Dans son testament, touchant témoignage de sa foi, Renée déplore les malheurs de la guerre civile, et recommande à

ses enfants la profession de l'Évangile comme la base la plus solide de la prospérité des familles et des États. Sa dernière volonté était d'être enterrée sans cérémonie; mais la cour lui fit faire un service célébré avec pompe, à Paris, dans la chapelle de Bourbon. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église du château de Montargis.

Du mariage de Renée avec le duc Hercule d'Este naquirent cinq enfants : *Alphonse*, duc de Ferrare; *Louis*, cardinal d'Este; *Anne*, femme du duc François de Guise, *Lucrèce*, mariée au duc d'Urbin, et *Léonor*, immortalisée par la passion du Tasse. On a imprimé quelques lettres de Renée de France, entre autres dans les mémoires d'État de Guillaume Ribier. Il en existe de manuscrites dans le fonds de Béthune (n° 8527, 8708, 8720, 8726, 8731, 8737, 8739), qui n'offrent pas d'intérêt historique. G.-R.

Giraldi, *Comment. delle cose di Ferrara e dei principe di Este*. — Muratori, *Antich. Est.*, part. 2 — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, part. 2 — MM. Haag, *La France protestante*. — Catteau-Calleville, *Vie de Renée de France*, Berlin, 1781, in-8°. — Mazzuchelli, *Renea con Fol.*, 1831, in-8°.

RENÉE (*Amédée*), publiciste français, né à Caen, en 1808, mort à Marseille, le 9 novembre 1859. Il débuta dans la carrière des lettres sous le patronage d'Augustin Thierry, qui l'employa dans la rédaction de ses travaux historiques. En 1837 il devint rédacteur en chef du *Journal de l'Instruction publique*; puis il fournit des articles à la *Revue de Paris*, au *Constitutionnel* et au *Journal de la flotte*. Nommé en 1847 bibliothécaire du château de Meudon, il passa en 1849 avec le même titre à la Sorbonne. Son dévouement aux idées napoléoniennes lui fit donner en 1853 la place de secrétaire du service du grand maréchal du palais. Au printemps de 1857, il prit la direction du *Constitutionnel* et du *Pays*, et presque aussitôt après il entra, comme député du Calvados, au corps législatif. Il se rendait à Cannes pour rétablir sa santé lorsqu'il mourut en traversant Marseille. Il était officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Heures de poésie*; Paris, 1841, in-18; — *Tableau des services de guerre des princes issus de Robert le Fort*; 1843, 1848, in-8°; — *Les Nièces de Mazarin*; Paris, 1856, 2 vol. in-8°; — *Madame de Montmorency, Mœurs et caractères du dix-huitième siècle*; Paris, 1858, in-8°; — *La Grande Italienne*; Paris, 1859, in-8°. Il est encore l'auteur de la traduction des *Lettres de lord Chesterfield* (Paris, 1842, 2 vol. in-18) et de l'*Histoire de Cent ans* de Cantu (1852-1853, 4 vol. in-8°). Il a rédigé le tome XXX de l'*Histoire des Français* de Sismondi, qui embrasse tout le règne de Louis XVI. Enfin il a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie des gens du monde* et a été l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Biographie générale*.

Documents particuliers

RENESSE (*Louis-Gérard* DE), auteur ascétique hollandais, né le 11 mai 1599, mort le 19 février 1671, à Breda. S'étant destiné au ministère évangélique, il l'exerça d'abord dans un village de la province d'Utrecht, à Maarssen. Appelé en 1638 à Breda, qui venait de tomber au pouvoir des États généraux, il y fit ériger, sous le nom d'*école illustre*, un collége dont il fut le premier recteur et où il professa la théologie (1646). L'université d'Oxford lui envoya le grade de docteur en théologie. Il entendait neuf langues différentes, et entretenait une correspondance suivie avec les plus célèbres théologiens étrangers de sa religion. Ses principaux ouvrages sont : *La Jézabel fardée* (1654, in-12), contre le luxe, deux *Traités touchant la charge, l'autorité et le devoir des Anciens dans l'Église* (1650-1664, 2 vol.), et une vingtaine de *Méditations* sur des sujets religieux; ils sont tous écrits en flamand.

Paquot, *Mémoires*, IV

RENI (*Guido*). *Voy.* GUIDE (LE).

RENIER (*Stefano-Andrea*), naturaliste italien, né le 29 janvier 1759, à Chioggia, près Venise, mort le 8 janvier 1830, à Padoue. Sa famille était une des plus anciennes de Venise. Au sortir du séminaire de Padoue, il étudia la médecine, moins par goût que par déférence à la volonté paternelle, suivit la clinique des hôpitaux de Bologne et de Florence, et revint avec le titre de docteur dans sa ville natale. Tout en pratiquant son art, il s'adonna à l'étude de la zoologie, dans laquelle il fut encouragé à persévérer par le savant Bottari, avec qui il s'était lié. Il s'occupa principalement des mollusques du golfe de Venise, et à la suite de longues et pénibles recherches, il en recueillit une quantité considérable; cette collection, dont les doubles avaient été acquis sous l'empire pour être envoyés aux lycées d'Italie, fut transporté en 1826 à Vienne. Après avoir refusé un poste honorable à Paris, afin de ne pas s'éloigner de ses chères lagunes, il accepta en 1806 la chaire d'histoire naturelle à Padoue, à laquelle Moscati, alors directeur général de l'instruction publique, l'avait désigné; dès lors il ne quitta plus cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogo ragionato delle conchiglie* (1807); *Tavole di zoologia*, où il tenta d'introduire une nouvelle méthode de classification, qu'il fondait sur le développement du système nerveux; *Elementi di mineralogia* (Padoue, 1825-1828, in-8°), et *Nuove Tavole di zoologia*, où il a suivi, en la perfectionnant, la méthode proposée par Virey pour classer les animaux. Lamarck a donné le nom de *Polycyclus Renieri* à une espèce de botrilles sur laquelle Renier avait écrit un intéressant mémoire, en 1793, dans les *Opuscoli scelti* de Milan.

Calogero, *Elogio storico di S.-A. Renier*; Chioggia, 1830, in-8°.

*RENIER (*Charles-Alphonse-Léon*), épigraphiste français, né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809. Il fut principal du collége de Nesle (Somme) en 1832, et collabora en 183?,

sous la direction de Philippe Le Bas, au *Dictionnaire encyclopédique de la France;* durant une mission de M. Le Bas en Orient (1843-1845), il fut chargé de terminer ce grand ouvrage (1839-1845, 14 vol. in-8°). Ensuite il prit la direction de l'*Encyclopédie moderne*, publiée par MM. Firmin Didot, dans laquelle il a donné de nombreux articles (1845-1851, 30 vol. in-8°). Il s'occupait dès cette époque de l'étude des inscriptions et des antiquités romaines; en 1845 il devint membre de la Société des antiquaires, et fonda en 1847 la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*. Ses recherches sur l'épigraphie romaine le firent désigner deux fois pour des missions en Algérie (1851 et 1854), qui eurent d'importants résultats; il réunit dans cette contrée un très-grand nombre d'inscriptions romaines dont il a commencé la publication. En 1854 il fut nommé membre du comité des travaux historiques, et désigné la même année par ce comité pour réunir les éléments d'un *Corpus* des inscriptions latines de la Gaule. Le 12 décembre 1856 il a remplacé Hipp. Fortoul dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a succédé en 1860 à Philippe Le Bas, comme administrateur de la Bibliothèque de l'université. Ses remarquables travaux lui valurent une distinction honorable : on créa pour lui, en 1861, la chaire d'antiquités et d'épigraphie romaines. La même année il fut envoyé à Rome pour traiter, conjointement avec M. Sébastien Cornu, de l'acquisition du Musée Campana, et fut chargé de négocier pour l'empereur l'acquisition des jardins Farnèse, appartenant à François II, ex-roi de Naples, qui occupent l'emplacement de la *Roma quadrata* de Romulus et d'une partie du palais des Césars. M. Renier a publié plusieurs mémoires dans le recueil de la Société impériale des antiquaires de France, dont il est président, dans la *Revue archéologique* et dans le *Bulletin* de l'Institut archéologique de Rome. Il a donné dans l'*Annuaire* de la Société des antiquaires une édition avec traduction de la *Géographie de Ptolémée qui concerne la Gaule* (1848) et une édition des *Itinéraires romains* (1850), tirée à part. On lui doit encore des *Mélanges d'épigraphie* (Paris, 1854, in-8°) et les *Inscriptions romaines de l'Algérie* (1855 et ann. suiv.), recueil qui formera 2 vol. in-fol., dont le premier, contenant le texte de 4,417 inscriptions réunies par M. Renier dans le cours de ses missions en Algérie, a déjà paru. Il a été nommé en 1862 officier de la Légion d'honneur.

Documents particuliers.

RENIERI (*Vincenzo*), astronome italien, né à Gênes, mort en 1648, à Pise. Il avait embrassé la vie monastique chez les Olivétains. Il cultiva d'abord la poésie, et fit paraître un poëme latin sur *la Destruction de Jérusalem* (Macerata, 1628) et une pastorale, l'*Adone* (Gênes, 1635). Puis il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'astronomie, et devint un des plus fidèles disciples de Galilée, qui en 1637, lorsqu'il perdit l'usage de la vue, lui confia ses observations sur les satellites de Jupiter (*planetæ Mediceæ*), afin d'en dresser les tables et les éphémérides. En 1641 il obtint du prince Léopold de Toscane la chaire d'astronomie à l'université de Pise. On a encore de lui : *De Etruscarum antiquitatum fragmentis Scornelli prope Vulterram repertis;* Florence, 1638, in-4°; — *Tabulæ Mediceæ universales;* ibid., 1639-1647, 2 vol. in-fol.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

RENNEFORT (*Urbain* Souchu de), voyageur français, né vers 1630, mort après 1689. Il était trésorier des gardes du corps lorsqu'il devint secrétaire de la Compagnie française de Lorient. En 1665, il fut chargé de ravitailler et d'inspecter la colonie du Fort-Dauphin, gouvernée depuis 1663 par Chamargon. Rennefort partit de Brest le 7 mars. En arrivant, le 10 juillet suivant, à Madagascar, il n'y trouva que désolation et misère. Chamargon avait d'abord obtenu quelques succès, grâce à l'esprit de conciliation d'un ancien sergent français, Le Vacher-Lacase, qui par ses relations, ses habitudes et son mariage, s'était fait presque malgache; mais le gouverneur ayant cessé de suivre les conseils de l'habile aventurier, les désastres n'avaient pas tardé à remplacer la bonne fortune. Rennefort essaya vainement de rétablir l'ordre dans la colonie et la paix avec les naturels. Il se rembarqua pour la France le 20 mai 1666. Son bâtiment, fort mauvais, faillit périr dix fois; il fut capturé par les Anglais en vue des côtes de Normandie. Rennefort ne revit Paris qu'en avril 1667. Il ne rentra pas dans la Compagnie de Lorient, qui même lui refusa toute indemnité. On a de lui : *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en l'île de Madagascar ou Dauphine;* Paris, 1668, in-12 : cet ouvrage est précieux, comme écrit par un témoin oculaire; il contient des détails curieux sur la religion, les mœurs des Madécasses et sur l'histoire naturelle de leur vaste île, qu'on appelait alors pompeusement *France orientale;* — *Histoire des Indes Orientales;* Paris, 1688, in-12 : ce second ouvrage n'est que la suite du premier. Ils forment à eux deux l'histoire des premières tentatives des Français pour s'établir à Madagascar jusqu'au dix-huitième siècle. A. de L.

Annales des Voyages, XIV. — Boucher de la Richarderie, *Hist. universelle des Voyages*, IV.

RENNELL (*James*), savant géographe anglais, né le 3 novembre 1742, à Chudleigh (Devonshire), mort le 29 mars 1830, à Londres. Sa famille se disait issue des chevaliers normands qui accompagnèrent le duc Guillaume en Angleterre. Fils d'un capitaine d'artillerie qui fut tué à Laufeldt, il fut élevé sous les yeux d'un de ses cousins, et entra à l'âge de quatorze ans dans la marine royale. Ayant passé dans l'Inde avec l'amiral Parker, il se distingua dans toutes les

occasions où il fallut montrer de l'intelligence et de la bravoure, notamment au siége de Pondichéry. Doué d'un esprit pénétrant et observateur, il profitait des loisirs que lui laissait le service militaire pour continuer ses études. Il donna une preuve remarquable des connaissances étendues qu'il avait acquises lorsqu'il fut employé à relever une passe obstruée de sable entre le continent et l'île de Ceylan : dans un mémoire qu'il adressa au gouvernement, il démontra la possibilité de franchir cette passe, réputée jusque-là inaccessible, et proposa d'en faciliter la navigation en creusant le lit de quelques pieds ; le mémoire fut mis de côté, et ce n'est qu'environ soixante-dix ans plus tard qu'on se ressouvint du plan de Rennell pour le mettre en pratique. A vingt-quatre ans le jeune savant quitta le service de la marine pour entrer dans celui de la Compagnie des Indes (1766). Nommé d'abord capitaine du génie, il se fit connaître en 1768 par une excellente *Carte du banc et des courants du cap des Aiguilles*, à l'extrémité de l'Afrique méridionale ; il l'accompagna d'un mémoire à l'usage des marins qui traversaient ces parages. Bientôt après il devint arpenteur général (*surveyor general*) du Bengale et du Bahar, et s'occupa en cette qualité de dresser des cartes de ces deux vastes provinces. Après avoir terminé ce travail, qui lui coûta sept années, il obtint sa retraite, et revint en Angleterre (1777) avec le titre de major et une pension de 15,000 fr. par an, double faveur qu'il méritait, en récompense de ses services exceptionnels et que la cour des directeurs lui accorda comme à l'officier qui avait le plus honoré le nom anglais dans l'Inde par ses talents, son courage et son humanité. Aussitôt après son retour, il prépara un excellent *Atlas du Bengale*, qui fut publié par ordre de la Compagnie des Indes. Il refusa un emploi élevé dans l'administration, afin de pouvoir s'adonner entièrement au projet qu'il avait conçu de traiter certaines questions encore douteuses de géographie critique. Ses travaux sur les deux grands fleuves du Gange et du Brahmapoutra et sur la carte de l'Indoustan fixèrent sur lui l'attention du monde savant : « une fusion habile d'un grand nombre de documents nouveaux et importants, une connaissance complète de tout ce qu'on avait fait sur le même sujet, l'histoire des temps anciens éclaircie par la science moderne, des détails statistiques et politiques d'un grand intérêt, une méthode savante et lucide, un style correct et sans affectation », tels étaient, au jugement de Walckenaër, les divers genres de mérite qui recommandaient les productions du major Rennell. Membre de l'Association pour l'encouragement des découvertes en Afrique, il s'occupa avec succès de rectifier la géographie de ce continent, alors si peu connu, mit à profit les communications d'Houghton et les relations de Ledyard et de Hornemann, et aida en 1798 Mungo Park dans sa dernière exploration. En 1800 il fit paraître son *Système géographique d'Hérodote*; c'est de tous ses ouvrages celui qui s'est acquis le plus grand nombre de lecteurs. Bien que la langue grecque lui fût étrangère et qu'il eût été obligé d'avoir recours à la version, fort inexacte, de Beloe, il n'en réussit pas moins à composer sur un auteur classique un commentaire qui n'a pas été surpassé jusqu'à nos jours. Frappé du défaut de connaissances précises des modernes sur les contrées les plus anciennement civilisées, il conçut le plan d'un vaste recueil où il se proposait d'éclaircir par toutes sortes de documents le géographie de l'Asie occidentale depuis l'Indus et le golfe Persique jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Caspienne ; malheureusement il n'a laissé de cet ouvrage que quelques parties achevées, comme celles qui traitent de la retraite des Dix mille, de la plaine de Troie, de la topographie de Babylone, et des voyages de saint Paul. Vers la fin de sa vie il revint à ses premières études sur l'hydrographie, et publia ses *Recherches sur les courants de l'océan Atlantique et de l'océan Indien ;* non-seulement il eut à sa disposition les observations particulières recueillies par le duc de Clarence (depuis Guillaume IV) dans sa longue carrière navale, mais il compulsa les livres de loch de tous les bâtiments de la marine royale et de la Compagnie qui avaient navigué dans ces mers depuis trente ou quarante ans. Ces matériaux, malgré leur nombre et malgré le soin scrupuleux et la sagacité avec lesquels ils avaient été examinés, ne furent pas suffisants pour accomplir une tâche si difficile, dont le lieutenant Maury (*voy.* ce nom) devait plus tard étendre et simplifier les résultats. Plus qu'octogénaire, Rennell, tourmenté par la goutte et affaibli par l'âge, se vit forcé de renoncer au monde, où il avait toujours été accueilli avec une extrême déférence ; l'année qui précéda sa mort, il fit une chute dans son salon, se cassa le col du fémur, et se mit au lit pour ne plus se relever. Il fut inhumé, le 6 avril 1830, dans l'abbaye de Westminster. Il était membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Institut (26 décembre 1801), et appartenait à beaucoup d'autres compagnies savantes.

Les titres anglais de ses ouvrages sont : *A Chart of the bank and currents of cape Agulhas* ; 1768 ; — *A Bengal atlas ;* Londres, 1781, in-fol. ; on a imprimé à part dans le format in-12 les itinéraires avec les distances ; — *Memoirs of a map of Hindostan ;* Londres, 1783, 1788, 1793, 1800, in-4° : chaque édition peut être considérée comme un nouvel ouvrage, par l'importance des additions que l'auteur y a faites ; trad. en français, sous le titre de *Description historique et géographique de l'Indostan* (Paris, 1800, 3 vol. in-8° et atlas), par Boucheseiche et Castera ; — *Memoir of the geography of Africa ;* 1790, avec une carte ; — *Elucidations of African geography*, 1792 ; —

War with France the only security of Great Britain at the present momentous crisis; 1794 : brochure politique anonyme; — *The geographical system of Herodotus examined and explained;* Londres, 1800, in-4°; ibid., 1830, 2 vol. in-8° : cette édition a été donnée par lady Rodd, fille de l'auteur; — *Observations on the topography of the plain of Troy;* Londres, 1814, in-4°; — *Illustrations chiefly geographical of the history of the expedition of the younger Cyrus from Sardis to Babylon and the retreat of the Ten thousand;* Londres, 1816, in-4°; — *A treatise on the comparative geography of western Asia;* Londres, 1831, 2 vol. in-8° et atlas in-fol.; — *An investigation of the currents of the Atlantic ocean and of those which prevail between the Indian ocean and the Atlantic;* Londres, 1832, in-4° et atlas in-fol.: cet ouvrage et le précédent ont été publiés par lady Rodd. On trouve encore de Rennell des mémoires dans les *Philosophical transactions*, le *Journal* de Nicholson, les *Asiatic researches*, etc. P. L.

Walckenaër, *Éloge du major Rennell*, lu le 2 août 1842 à l'Institut.

RENNEVILLE (*René-Auguste-Constantin* DE), littérateur français, né vers 1650, à Caen, mort le 13 mars 1723, dans la Hesse. D'une bonne famille de l'Anjou, il était le cadet de douze frères, tous militaires, et dont sept furent tués dans les guerres de Louis XIV. Ayant aussi embrassé le métier des armes, il servit dans le corps des mousquetaires, et au bout de quelques années il obtint de Chamillart, qui l'avait employé dans diverses missions de confiance, la place de directeur des aides et domaines à Carentan. Il se maria, et vécut tranquille jusqu'en 1699; à cette époque le désir de professer librement la religion réformée, qu'il avait embrassée depuis peu, le conduisit en Hollande avec sa famille. N'ayant pas trouvé le moyen de s'établir convenablement dans ce pays, il écouta les propositions de Chamillart, et revint, en janvier 1702, à Versailles. A peine arrivé, il reçut du ministre le brevet d'une pension de mille livres et la promesse du premier emploi vacant dans ses bureaux. Cette faveur excita l'envie : on mit sous les yeux de M. de Torcy des bouts-rimés que Renneville avait remplis autrefois et où la France n'était pas ménagée, et on l'accusa d'être un espion de la Hollande. Arrêté dans la nuit du 16 mai 1702, sur l'ordre exprès de Torcy, il fut conduit à la Bastille et enfermé dans la première chambre de la tour du coin, qui avait servi de logis à Montmorency, à Biron, à Bassompierre et à Le Maistre de Saci. Il n'eut d'abord pas à se plaindre de la façon dont il y fut traité; mais après l'évasion de l'abbé de Bucquoi, dont on le soupçonna d'être complice, il fut jeté dans un cachot, et soumis aux plus durs traitements. La prière et sa résignation le soutinrent dans cette épreuve. Après avoir trouvé le moyen d'écrire avec un mélange de suie et de vin et de petits os taillés, il composa des ouvrages d'une étendue considérable, par exemple un *Traité des devoirs du chrétien*, beaucoup de contes, de sonnets et de vers, et un poëme, *L'Amour et l'amitié*, qui comptait déjà six mille vers lorsqu'on lui enleva ses manuscrits. L'intervention de la reine Anne lui ouvrit, le 16 juin 1713, les portes de sa prison. Il se rendit aussitôt à Londres, écrivit l'*Histoire de la Bastille*, et la dédia au roi Georges Ier, dont il avait reçu une pension. Cet ouvrage, accueilli avec une avide curiosité, fut traduit en plusieurs langues et contrefait même à Paris; l'intérêt qui s'attachait à l'auteur ne fit qu'augmenter quand on apprit qu'il avait failli périr victime d'une tentative d'assassinat, demeurée impunie. Renneville quitta l'Angleterre, et offrit ses services à l'électeur de Hesse, qui le nomma major d'artillerie et lieutenant-colonel d'infanterie. On a de lui : *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie hollandoise des Indes;* Amst., 1702-1705, 5 vol. in-12, dédié à Chamillart; la dernière édit., ibid., 1730, comprend 10 vol. in-12; — *Les Psaumes paraphrasés en sonnets;* La Haye, 1714, in-8°; — *Les Cantiques de l'Écriture, en sonnets;* Amst., 1715, in-8°; — *Recueil de poésies chrétiennes;* La Haye, 1715, in 8°; — *L'Inquisition françoise, ou l'Histoire de la Bastille;* Amst., 1715, 2 vol. in-12; ibid., 1724, 5 vol. in-12 : cette édition renferme un grand nombre d'anecdotes et d'histoires particulières et une *Histoire de l'inquisition de Goa;* — *Œuvres spirituelles;* Amst., 1725, in-8°; — *Poëme en l'honneur du landgrave de Hesse;* Cassel, 1722. in-8°.

Haag frères, *France prot.* — Frère, *Bibl. normande.*

RENNEVILLE (*Sophie* de SENNETERRE, dame DE), femme auteur française, née à Caen, en 1772, morte à Paris, le 15 octobre 1822. Elle avait reçu une excellente éducation. Ses parents ayant été ruinés par les événements politiques, elle fit usage de ses connaissances littéraires pour écrire de nombreux ouvrages destinés à la jeunesse, et qui pour la plupart eurent plusieurs éditions. Mme de Renneville devint ainsi le soutien de sa famille. Elle mourut de la petite vérole. Parmi ses productions on distingue : *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair;* Paris, 1806, in-12; — *Stanislas, roi de Pologne;* Paris, 1807, 3 vol. in-12; — *Galerie des femmes vertueuses;* Paris, 1808, in-12; — *De l'influence du climat sur l'homme*, nouvelles; Paris, 1808, 2 vol. in-12; — *Contes à ma petite fille et à mon petit garçon;* Paris, 1811, in-12; — *La Mère gouvernante, ou les Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur;* Paris, 1811, in-12; — *Le Retour des vendanges*, contes; Paris, 1812, 4 vol. in-12; — *Le Conteur moraliste*, contes; Paris, 1816, in-12; — *Les Secrets du cœur*, roman; Paris, 1816, 3 vol.

in-12; — *Lovely de Mac Clesfield*; Paris, 1817, 3 vol. in-12; — *Les Aventures de Télamon, ou les Athéniens*; Paris, 1819, 3 vol. in-12; — *Coutumes et Origines gauloises*; Paris, 1819, in-12; — *Lettres sur l'Amérique septentrionale*; Paris, 1819, 3 vol. in-12; — *Contes pour les enfants*; Paris, 1820, in-18; — *Les jeunes personnes*, nouvelles; Paris, 1820, 2 vol. in-12; — *Mythologie des demoiselles*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Charles et Eugénie*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Palmyre, ou l'Expérience*; Paris, 1822, 2 vol. in-12. Mme de Renneville a en outre écrit dans plusieurs revues et recueils littéraires.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1822.

RENNIE (*John*), ingénieur anglais, né le 7 juin 1761, à Phantassie (comté de Haddington), en Écosse, mort le 16 octobre 1821, à Londres. Il était le plus jeune des neuf enfants d'un fermier, qui le laissa orphelin à l'âge de cinq ans. Après avoir reçu sa première éducation dans l'école de son village, il fréquenta pendant deux ou trois ans un pensionnat de Dunbar, où il suppléa le professeur de mathématiques; il ne poussa cependant pas bien loin l'étude de cette science : son goût le dirigea plutôt vers la mécanique élémentaire; il est certain qu'il fit de rapides progrès dans l'art de dessiner les machines et tout ce qui concerne l'architecture pratique. Dès l'enfance il avait trouvé dans le voisinage d'une manufacture, appartenant à Andrew Meikle, de fréquentes occasions d'exercer son génie naissant : grâce à l'intérêt qu'il inspira aux chefs d'atelier, il fut en état de construire à dix ans des modèles de moulins et de machines à vapeur, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. De si heureuses dispositions, secondées par une assiduité exemplaire au travail, lui gagnèrent des protecteurs. On lui procura les moyens de se rendre à Édimbourg pour y perfectionner ses connaissances, et il suivit avec beaucoup de fruit les cours de mécanique et de chimie que professaient alors Robison et Black. Après avoir travaillé quelque temps chez Meikle, il partit vers 1780 pour Londres; mais, en route, il se détourna pour aller visiter les docks de Liverpool, et comme il était muni d'une pressante lettre de recommandation de Robison pour Boulton et Watt, établis à Soho, près Birmingham, il s'arrêta chez eux, et y demeura près d'une année, occupé de la construction de plusieurs machines que l'on regarde encore comme des modèles dans leur genre. Aussitôt après son arrivée dans la capitale, il fut employé par Boulton et Watt dans le vaste établissement connu sous le nom d'*Albion mills*, et qu'un incendie détruisit entièrement en 1791. Entre autres preuves de son habileté, il substitua le fer fondu au bois pour la plupart des pièces de mécanisme, changement d'où résultèrent des améliorations importantes, et il les ajusta entre elles avec une précision de mouvement et une harmonie dont le secret était dû à ses calculs approfondis. La réputation de Rennie comme ingénieur et mécanicien s'étendit au loin et lui attira des demandes si multipliées qu'il n'est pas facile d'en donner la simple indication. Nous citerons parmi ses principaux travaux les moulins à sucre pour la Jamaïque, le moulin à poudre de Tunbridge, les balanciers des hôtels des monnaies de Pétersbourg et de Copenhague, les canaux de Crinian, d'Aberdeen, de Kennet et Avon, et de Lancastre, le dernier desquels passe pour un des plus beaux monuments de l'architecture hydraulique; le dessèchement des marais de Witham en 1812, les magnifiques docks de Londres, de Hull, de Dublin, de Greenock et de Leith, le pont de Kelso, au confluent du Tweed et du Teviot, enfin l'amélioration des ports de Berwick et de Newhaven, et les arsenaux royaux de Portsmouth, de Plymouth, de Pembroke, de Chatham et de Sheerness. Mais l'Angleterre est surtout redevable à Rennie de trois ouvrages grandioses, dont un seul suffirait à la célébrité de son auteur : nous voulons parler de la jetée (*breakwater*) de Plymouth, terminée par Whidby, et des ponts de Southwark et de Waterloo, à Londres. La jetée, qui est d'une longueur de plus de seize cents mètres, est un barrage transversal en enrochement; l'idée en a été suggérée par la digue de Cherbourg. Le pont de Southwark (1814-18) est composé de trois travées en fonte de fer supportées par deux culées en maçonnerie; la travée du milieu a soixante-treize mètres d'ouverture; il a coûté 7,680,000 fr., non compris les abords. Quant au pont de Waterloo, construit de 1811 à 1815, il est établi de niveau et en granit blanc, et comprend neuf arches ovales, chacune de trente-six mètres d'ouverture; le mode de fondation par batardeaux et épuisements a élevé considérablement la dépense de ce monument, dépense qu'on évalue à plus d'un million de livres sterling. Rennie a aussi laissé le plan du pont de Londres, qui a été adopté par la chambre des communes sur trente autres présentés dans le même objet, et dont un de ses fils, sir John, a terminé en 1831 la construction.

* RENNIE (*Georges*), fils aîné du précédent, né le 3 janvier 1791, dans le Surrey, acheva son éducation à l'université d'Édimbourg par l'étude des sciences et de la philosophie. En 1811 il se mit sous la direction de son père, et l'assista dans le dessin des machines et la surveillance des travaux. Après avoir été employé plusieurs années dans l'hôtel des monnaies, il forma avec son frère John une société commerciale pour l'entreprise des travaux de construction, et continua la plupart de ceux que son père avait commencés, comme les docks de Woolwich, Chatham, Sheerness et Pembroke, la jetée de Plymouth, les ports de Liverpool, Kingstown et Holyhead, le pont de Londres, des canaux, etc. Les travaux qu'ils ont dirigés ensemble jusqu'en 1845, époque où ils se sont séparés, sont aussi de la

plus haute importance : qu'il nous suffise de rappeler les grandes lignes de chemins de fer, plusieurs des machines de Sébastopol et de Nicolaïef, et un grand nombre de bâtiments en fer et à vapeur pour le commerce ou la marine royale. Georges Rennie a été élu en 1822 membre de la Société royale de Londres.

Son frère, *John*, qui pratique aujourd'hui l'architecture, a été anobli en 1831 lors de l'inauguration du pont de Londres.

Samuel Smiles, *Lives of the engineers*; Londres, 1862, 2 vol. in-8°. — Ch. Dupin, *Voyage de la Grande-Bretagne*, II. — *Annual biography*, 1822.

RENNIGER (*Michel*), poëte latin moderne, né en 1529, dans le Hampshire, mort le 26 août 1609, à Crawley, près Winchester. Il était gradué d'Oxford lorsque, à l'avénement de Marie Tudor, il quitta le royaume pour éviter la persécution dirigée contre les protestants et rejoignit ses compatriotes à Strasbourg. De retour à Londres, il devint un des champions les plus zélés de la réforme religieuse, et jouit des bonnes grâces d'Élisabeth, qui l'admit au nombre de ses chapelains; il reçut, entre autre bénéfices, l'archidiaconé de Winchester et une prébende à la cathédrale de Saint-Paul. On a de lui : *Carmina in mortem Henrici et Caroli Brandon*; Londres, 1552, in-4°; — *De Pii V et Gregorii XIII furoribus contra Elizabetham reginam*; ibid., 1582, in-8°; — *Syntagma hortationum ad Jacobum, regem Angliæ*; ibid., 1604, in-8°.

Tanner et Bale. — Wood, *Athenæ oxon.*

RENOU (*Jean* DE), en latin *Renodæus*, médecin français, né à Coutances, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia la médecine à Paris et y fut reçu docteur. Il s'appliqua, d'une façon particulière, à la matière médicale, et fut un des premiers qui rejetèrent une foule d'erreurs populaires touchant les vertus des plantes et des minéraux. Ses écrits, réunis sous le titre de *Dispensatorium galeno-chymicum* (Paris, 1608, in-4°), et réimprimés plusieurs fois, ont joui d'une grande faveur; ils ont été traduits en français (*Œuvres pharmaceutiques*; Lyon, 2e édit., 1637, in-fol.) par Louis de Serres, qui élève Renou au-dessus de Fernel et de Sylvius, et en anglais (Londres, 1657, in-fol.).

Bayle, *Dict.* — *Biogr. med.*

RENOU (*Jean-Baptiste*), orientaliste français, né à Angers, mort le 26 décembre 1701, à Laon. Il s'engagea dans la congrégation de l'Oratoire, et devint supérieur de la maison de Laon. Le P. Lelong a publié de lui deux ouvrages posthumes : *Méthode pour apprendre facilement les langues hébraïque et chaldaïque* (Paris, 1708, in-8°), et un *Dictionnaire hébraïque* (ibid., 1709, in-8°), contenant les racines et les dérivés de cette langue.

Lelong, *Bibl. française.*

RENOU (*Antoine*), peintre et littérateur français, né en 1731, à Paris, où il est mort, en décembre 1806. Il fut élève de Pierre et de Vien, et obtint en 1753 le deuxième prix de peinture de l'Académie; deux ans plus tard, le roi de Pologne Stanislas l'appela auprès de lui, et le nomma son premier peintre. Renou, qui après avoir fait d'excellentes études au collége des Jésuites et à celui des Quatre-Nations en avait conservé un goût prononcé pour les belles-lettres, se trouva en état de tenir un rang dans cette petite cour de Lunéville, où la culture des lettres lui faisait oublier les chagrins de l'exil et les soucis de la politique; tour à tour il peignait, faisait des vers et jouait la comédie. A la mort de Stanislas (1766) il revint à Paris, et fut aussitôt agréé à l'Académie de peinture; mais il ne fut reçu membre titulaire que le 18 août 1781. Il venait de terminer pour l'un des compartiments du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, un tableau de *Castor, ou l'étoile du matin*, destiné à faire pendant au *Morphée* de Charles Le Brun, et cet ouvrage fut accepté comme morceau de réception du nouvel académicien. Dès 1776 Renou avait suppléé Cochin dans les fonctions de secrétaire et d'historiographe de l'Académie de peinture; après la mort de cet artiste (1790), il fut nommé titulaire de cet emploi. A la révolution, il fut attaché aux écoles spéciales de dessin comme secrétaire et surveillant des études. Un plafond qu'il avait peint pour le Théâtre-Français fut détruit lors des restaurations de la salle. On lui doit encore un des plafonds de l'hôtel des monnaies de Paris. C'était un de ces artistes froids, et malgré cela un peu prétentieux, chez qui les qualités pittoresques du peintre sont étouffées par des préoccupations littéraires très-développées. Il a donné une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* et une traduction d'un poëme de l'*Art de peindre* (1789) de Dufresnoy. A la suite d'une discussion où il avait soutenu contre Lemierre qu'il est plus difficile de faire un tableau qu'une tragédie, il écrivit et fit jouer au Théâtre-Français (1773) une tragédie de *Térée et Philomèle*. Il est encore, dit-on, l'auteur de plusieurs critiques des salons de peinture; cependant M. de Montaiglon ne lui attribue en ce genre que : *L'Impartialité au salon* (de 1783), *dédiée à messieurs les critiques présents et à venir*, et un article également relatif aux expositions de peinture inséré dans un journal (le *Journal de Paris?*) sous ce titre : *Le Combat des critiques*. Renou eut du reste à se défendre devant l'Académie d'avoir écrit, comme on le disait, certaines critiques des salons. H. H—N.

N. Ponce, dans les *Mélanges sur les beaux arts* et la *Revue universelle des arts*. — De Chennevières, *Notice sur la galerie d'Apollon au Louvre*. — De Montaiglon, *Essai de bibliographie des livrets et des critiques des salons*. — Querard, *La France littéraire*.

RENOUARD (*Nicolas*), littérateur français, né dans le Berri, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était avocat au conseil privé et historiographe de Louis XIII; il fut ami de Motin, qui lui a adressé une pièce de vers. On a de lui : une traduction des *Quinze livres des*

Métamorphoses d'Ovide, Paris, 1615, 1619, 1625, 1633, 1641, in-folio, fig., qui a joui au dix-septième siècle d'une grande réputation; — *Discours sur les Métamorphoses d'Ovide, contenant l'explication morale des fables*, suivi de la traduction de trois héroïdes d'Ovide et d'autres pièces; Paris, 1618; — le *Jugement de Pâris, tiré de divers auteurs; Les Abeilles, métamorphose* traduite du 4e livre des *Géorgiques*, et le premier livre du *Remède contre l'amour*, traduit d'Ovide. H. B.

Chenu, Antiquités de la ville de Bourges. — Goujet, Biblioth. française.

RENOUARD (*Antoine-Augustin*), bibliographe français, né à Paris, le 21 septembre 1765, mort à Saint-Valery-sur-Somme, le 15 décembre 1853. Fils d'un fabricant de gazes, il embrassa dès 1781 cette profession, que les événements politiques lui firent momentanément abandonner. Il devint en 1793 membre du conseil général de la commune de Paris, et en faisait encore partie l'année suivante. Il avait fait réimprimer un certain nombre d'ouvrages latins et français, lorsqu'en 1795 il reprit sa première profession; mais son goût pour les livres l'emportant, il revint en 1797 au commerce de la librairie, et l'exerça jusqu'en 1824. Ses nombreuses publications se distinguent par l'*Ancre surmontée du coq* placée sur leur frontispice, comme symbole de la vigilance qui présidait aux travaux de ce libraire. Après la révolution de 1830, il fut pendant quelques années maire du onzième arrondissement de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogue des livres imprimés par J.-B. Bodoni*; Paris, 1795, in-8°; — *Annales de l'imprimerie des Alde, ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions*, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, avec un supplément; Paris, 1812, in-8°; 3e édit., Paris, 1834, in-8° à 2 col.; — *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus*; Paris, 1810, in-8°, traduite en italien par Azuni; — *Note sur Laurent Coster, à l'occasion d'un ancien livre imprimé dans les Pays-Bas*; Paris, 1818, in-8° : l'auteur se prononce contre le système de Meermann, qui attribue à la Hollande l'invention de l'imprimerie. — *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur, avec des notes bibliographiques, critiques et littéraires*; Paris, 1819, 4 vol. in-8° : description de la riche collection de livres formée par l'auteur, et dont la vente eut lieu par parties; — *L'Épicurien, par Thomas Moore, traduit de l'anglais*; Paris, 1827, in-12, anonyme; — *Annales de l'imprimerie des Estienne, ou Histoire de la famille des Estienne et de ses éditions*; Paris, 1837-1838, 2 parties in-8°, 2e édit., Paris, 1843, in-8°; — *Alde l'ancien et Henri Estienne*; Paris, 1838, in-8°; — *Catalogue d'une précieuse collection de livres, manuscrits, autographes, dessins et gravures, composant actuellement la bibliothèque de M. A.-A. R.*; Paris, 1853, in-8°. On a de lui comme éditeur : *Epigrammata* de J. Owen (Paris, 1794, 2 part. in-8°), *La Pharsale* de Lucain (Paris, 1795, in-fol.), *Lettres diverses et opuscules poétiques d'Alde l'ancien* (Paris, 1823, gr. in-8°), et *Lettere di Paolo Manuzio* (Paris, 1834, in-8°) : ces lettres, qui étaient inédites, contiennent des détails sur la vie privée de Paul Manuce. E. R.

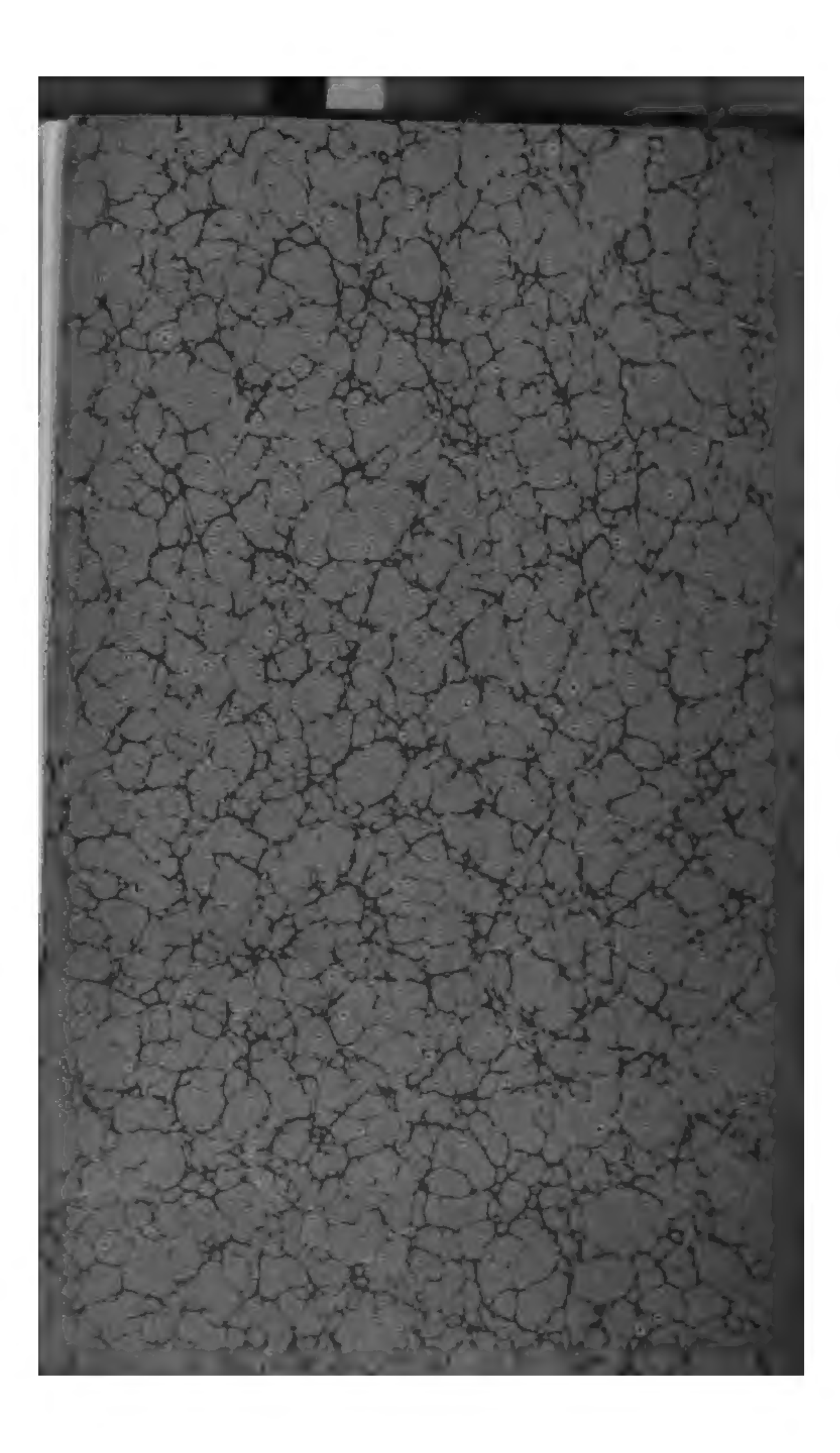
Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, la France littér. — Journal de la librairie, 8 janvier 1854.

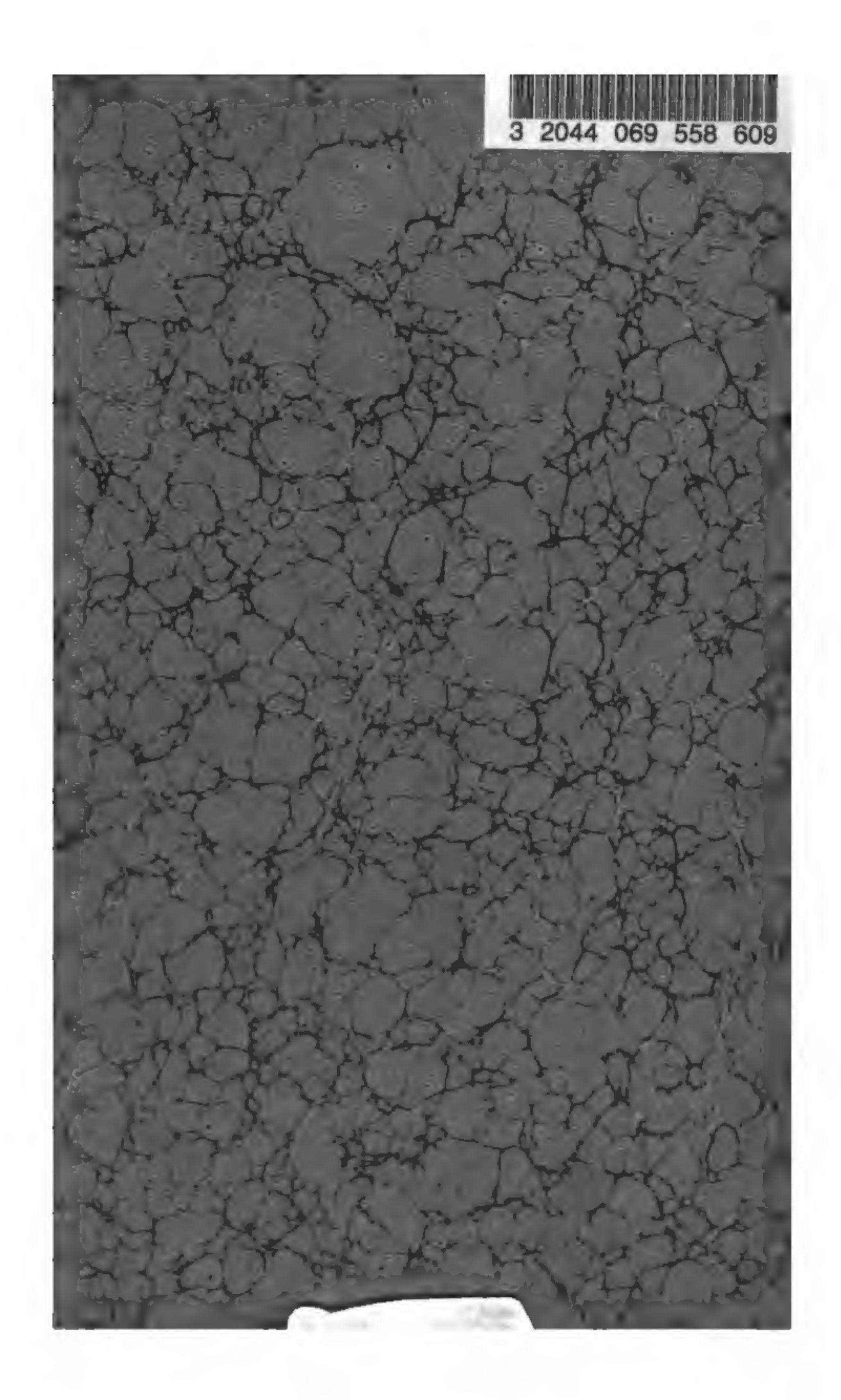
RENOUARD (*Augustin-Charles*), magistrat et pair de France, fils du précédent, né à Paris, le 22 octobre 1794. Ancien élève de l'École normale, il étudia le droit, et devint en 1816 avocat à la cour royale de Paris. Il plaida devant la cour des pairs dans le procès de la conspiration de 1820, et depuis dans un grand nombre d'affaires politiques, notamment, en 1826, dans celle des *Nouvelles Lettres provinciales* de d'Herbigny, et en 1830 dans celle du journal *Le Globe*, dont il était collaborateur. Le 20 août 1830, il fut nommé conseiller d'État, et secrétaire général de la justice le 9 novembre suivant. Il est depuis 1837 conseiller à la cour de cassation. Député de la Somme en 1831, il représenta ce département jusqu'en 1837; il siégeait dans les rangs de la majorité, et fut rapporteur de la loi sur l'instruction primaire, et de la loi sur les faillites et banqueroutes. En 1839, il reprit sa place à la chambre élective, et devint pair de France en 1846. En 1861, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Nous citerons de lui : *Mélanges de morale, d'économie et de politique, extraits des ouvrages de Benjamin Franklin*; Paris, 1824, 2 vol. in-18; 3e édit., 1853, in-18; — *Traité des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation*, etc.; Paris, 1825, 1844, in-8°; — *Mémoires sur la vie de Benjamin Franklin, écrits par lui-même, traduction nouvelle*; Paris, 1828, 2 vol. in-18 : anonyme; — *L'Éducation doit-elle être libre?* Paris, 1828, in-8° : dissertation mentionnée honorablement par l'Académie française; — *Traité des droits d'auteur dans la littérature, les sciences et les beaux-arts*; Paris, 1838-39, 2 vol. in-8°; — *Traité des faillites et banqueroutes*; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; 3e édit., 1857, 2 vol. in-8°; — *Du droit industriel dans ses rapports avec les principes du droit civil sur les personnes et sur les choses*; Paris, 1860, in-8°. Il a inséré des articles dans la *Thémis*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue de législation et de jurisprudence*, le *Journal des économistes*, et le *Dictionnaire de l'économie politique*. E. R.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour. — Journal de la librairie.*

RENOUARD. *Voy.* SAINTE-CROIX.

FIN DU QUARANTE ET UNIÈME VOLUME.




3 2044 069 558 609